TUFTS COLLEGE LIBRARY.
GIFT OF
JAMES D. PERKINS,
OCT. 1901.
41019

TS COLLEGE
LIBRARY.

REVUE

DES

DEUX MONDES

5

XIIIe ANNÉE. — NOUVELLE SÉRIE

1er JUILLET 1843.

TUFTS COLLEGE

4019

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

MISÉ BRUN.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

La veille de la Fête-Dieu, en l'année 1780, toutes les maisons de la ville d'Aix étaient, selon l'ancien usage, splendidement illuminées et décorées. Des pots à feu, bariolés de fleurs de lis et d'écussons aux armes de Provence, étaient alignés sur toutes les fenêtres, et projetaient une lumière rougeâtre et fumeuse qui, se combinant avec les douces clartés de la lune, effaçait toutes les ombres et répandait jusqu'au fond des plus étroites ruelles une sorte de crépuscule. Les bourgeois et les gens de boutique se tenaient au balcon ou sur la porte de leur logis, tandis qu'une multitude curieuse se promenait par les beaux quartiers où l'on allait représenter la première scène du drame original et pieux inventé par le roi René. La foule se pressait aux carrefours et s'alignait le long des rues pour voir passer la fantastique cavalcade, où figuraient tout ensemble les divinités de l'Olympe, les saints personnages de l'ancien Testament, et la caricature des ennemis politiques de René d'Anjou. Le cortége qui allait

sortir aux flambeaux de l'hôtel-de-ville avait tout-à-fait le caractère d'une représentation du moyen-âge: les costumes étaient ceux de la cour de René; les chevaux, harnachés comme dans les anciens tournois, étaient montés par des chevaliers armés de pied en cap, et les musiciens jouaient encore sur leurs galoubets les airs notés par le roi troubadour.

Les rues qui aboutissent à l'hôtel-de-ville étaient envahies par le petit peuple, qui témoignait son impatience et sa joie par ces acclamations aiguës particulières à la race provençale. Cette partie de la ville était alors, comme aujourd'hui, habitée par les marchands et les gens de métier. Aussi, dans la foule un peu bruyante qui garnissait les fenêtres et faisait la haie le long des maisons, n'entendait-on guère parler français. La toilette des femmes était aussi fort modeste; on n'apercevait dans leur coiffure ni plume, ni fleurs, ni clinquant; les plus élégantes se permettaient seulement de mettre un œil de poudre sur leurs cheveux rattachés en chignon. La distinction des rangs était alors si rigoureusement marquée par le costume, qu'il suffisait de jeter un regard sur cette multitude pour s'assurer qu'il n'y avait là que des bourgeois et des artisans endimanchés.

Cependant, lorsque les fanfares annoncèrent que la cavalcade allait défiler sur la place de l'hôtel-de-ville, un groupe de quatre ou cinq jeunes gentilshommes fit bruyamment irruption parmi cette foule plébéienne, et s'arrêta au coin de la rue des Orfèvres, où quelques curieux avaient déjà pris place. Les derniers venus se hâtèrent de prendre, comme on dit, le haut du pavé, et on les laissa faire sans opposition; car la plupart étaient bien connus dans la bonne ville d'Aix, où ils avaient déjà causé plus d'un scandale. Les petits bourgeois, les gens de la classe moyenne, étaient en général d'une pureté de mœurs qu'alarmaient les habitudes de ces mauvais sujets de haute condition, dont le type, entièrement perdu de nos jours, remontait aux roués de la régence; mais nul ne se fût avisé de leur témoigner le mécontentement qu'excitait leur présence. Une sorte de crainte se mêlait à l'éloignement qu'ils inspiraient; bien que chacun fût choqué de leurs façons insolentes, on les laissait faire, et le plus hardi parmi les gros bonnets du quartier marchand n'eût osé s'attaquer à eux de paroles, encore moins de faits. On se rangea silencieusement pour leur faire place, et ils restèrent à peu près séparés des groupes qui les environnaient. Un seul individu, qui depuis la tombée de la nuit s'était établi à l'endroit qu'ils venaient d'envahir, n'abandonna point

son poste et resta près d'eux, à demi caché dans l'embrasure d'une porte murée. Ces messieurs, le jarret tendu, la parole haute, se placèrent en avant le plus possible, et firent étalage de leurs personnes avec toute sorte de graces arrogantes. Quand même la lumière des pots à feu n'eût pas éclairé en plein le visage légèrement fardé de ces fashionables d'autrefois, on les eût reconnus rien qu'au parfum de poudre à la maréchale qu'exhalait leur perruque et à leur manière de coudoyer les gens.

L'un d'eux, qu'à son allure il était aisé de reconnaître pour un étranger, un Parisien, dit à un autre freluquet qui lui donnait le bras : — Ah çà! mon cher Nieuselle, je ne vois pas ce que nous faisons ici. Retournons au Cours, je vous prie.

— Non pas, répliqua l'autre, je vous demande encore un quart d'heure.

— Alors je vais, pour passer le temps, conter fleurette à cette petite brune qui nous regarde du coin de l'œil. Une jolie femme, ma foi!

— Il ne vous sera pas aisé de lier conversation, je vous avertis, dit un troisième.

— Bah! il y a toujours moyen. Je lui débiterai quelque fadeur qui lui paraîtra la fine fleur de l'esprit et de la galanterie; par exemple : vos yeux ont des flammes qui incendient les cœurs; le mien brûle pour vous, madame...

— Madame! Elle croira que vous vous moquez d'elle, si vous l'appelez madame; dites tout simplement mademoiselle, ou *misé*, c'est l'usage chez ces petites gens.

— Messieurs, interrompit celui que l'étranger avait appelé Nieuselle, veuillez m'écouter un moment; ce n'est pas sans dessein que je vous ai arrêtés ici. J'espère pouvoir vous montrer l'héroïne d'une de mes dernières aventures, une aventure unique et que je vais vous raconter.

— Comment! Nieuselle, tu te vantes aussi de celle-là! s'écria un petit jeune homme vêtu à la dernière mode d'une culotte vert-d'eau et d'un habit de velours printanier à mille raies.

— Pourquoi pas? répliqua-t-il en secouant son jabot de dentelles d'un air de fatuité magnifique; l'invention était des meilleures, et je m'en fais honneur. D'ailleurs, je ne suis pas comme tant d'autres, je raconte mes défaites comme mes triomphes. Je sais des gens plus discrets qui ne parlent que de leurs bonnes fortunes, et Dieu sait s'ils ont jamais grand'chose à raconter! Je ne dis pas ceci pour toi,

Malvalat. Messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers ses deux autres interlocuteurs, je vais vous confier toute cette histoire; mais tout d'abord regardez devant vous, là, au coin de la rue.

— Je regarde et ne vois rien qu'une boutique d'orfèvre d'assez médiocre apparence, répondit le gentilhomme parisien, et dans cette boutique un gros garçon rougeaud et myope, qui, le nez sur le cadran de sa montre d'argent, a l'air de regarder l'heure et de compter les minutes.

— Et qui se tourne de temps en temps vers l'arrière-boutique, comme s'il parlait à quelqu'un, ajouta le vicomte.

— Eh bien! reprit Nieuselle, pendant un mois je me suis donné chaque soir la satisfaction de contempler d'ici ce tableau d'intérieur. Je faisais arrêter mon carrosse à la place où nous sommes, et je passais des heures entières les yeux fixés sur cette boutique. C'était une manière commode, et dont je réclame l'invention, de faire le pied de grue. Ordinairement j'en étais pour mes frais, et je me retirais sans avoir aperçu d'autre figure que celle que vous voyez, la figure bouffie de Bruno Brun.

— Ce courtaud-là s'appelle Bruno Brun? interrompit le vicomte en jetant un regard sur l'espèce de crinière d'un roux pâle qui, crêpée sur les faces et nouée par derrière avec un ruban, retombait sur les épaules de l'orfèvre comme une perruque de conseiller; quel nom pour un individu de cette nuance! Le pauvre homme ressemble à un tournesol avec sa tête plate et ses crins jaunes. Tu disais donc?

— Je disais qu'au grand scandale de tout le quartier je venais, chaque soir, me mettre ici en observation. J'agissais avec tant de prudence, qu'on ne savait au juste pour qui j'étais là, et à l'intention de quelle grisette je faisais de si longues factions. Bruno Brun lui-même ne se douta pas que c'était pour sa femme. Au fait, qui diable aurait pu deviner que j'étais amoureux de misé Brun, une femme que j'avais à peine aperçue, à laquelle je n'avais jamais parlé?

— C'est donc une de ces beautés foudroyantes qui vous frappent comme l'éclair? demanda le Parisien avec un léger sourire.

— Foudroyante, c'est le mot, répondit Nieuselle; j'en devins éperdument amoureux seulement pour l'avoir aperçue de profil. Ce violent caprice me ramenait donc ici chaque soir, et personne ne comprenait rien à cette façon d'agir. D'un bout à l'autre de la rue, les maris ouvraient de grands yeux méfians, et les mères de famille empêchaient leurs fillettes de sortir le soir. Sur mon ame! femmes et

filles auraient pu passer près de moi sans rien craindre, je ne songeais qu'à la belle Rose.

— La femme de Bruno Brun s'appelle Rose? interrompit encore le vicomte; autre antithèse! Continue le récit de tes contemplations; c'est très langoureux. Dieu me damne! j'aurais voulu te voir dans cette attitude d'amoureux transi.

— Qu'appelles-tu amoureux transi? répliqua Nieuselle; crois-tu que je faisais de si longues factions dans le seul espoir d'apercevoir une seconde fois le profil de ma divinité? J'avais bien autre chose en tête. J'attendais qu'elle sortît un soir de son logis, seule ou accompagnée, n'importe. Je l'aurais suivie; à cent pas d'ici, j'aurais mis pied à terre, je lui aurais parlé, je l'aurais entraînée, enlevée; cela n'était pas si difficile. Nous étions alors en plein hiver; personne dans les rues; le guet ne sort qu'à neuf heures. Certainement je serais venu à bout de mon dessein. Mais il y a dans la maison de ce damné Bruno Brun des habitudes qui déjouèrent tous mes calculs. Sa femme ne sort jamais, si ce n'est le dimanche matin, pour aller entendre une messe basse à Saint-Sauveur; or, il ne fallait pas songer à faire mon coup de main en plein jour.

— Ah çà! mon cher Nieuselle, je n'entends rien à tout ce que vous me dites là, interrompit le jeune Parisien. Que signifie cette façon de faire l'amour à main armée? Il me semble qu'avant d'en venir au rapt, il fallait user d'abord des moyens ordinaires, les visites, les billets doux, etc. Il vaut mieux, ce me semble, séduire une femme que de l'obtenir à la manière de Tarquin. On fait tout simplement sa cour, c'est vulgaire, mais c'est facile.

— Si c'eût été facile ou seulement possible, je l'aurais fait, répondit Nieuselle; on voit bien que vous ne vous faites pas une idée des habitudes de ces petites bourgeoises; il est plus difficile de les aborder que de se faire présenter à une princesse du sang. J'ai bien essayé d'entrer dans la maison de l'orfèvre en passant par sa boutique, j'ai fait plusieurs emplettes chez lui; mais sa femme n'est jamais au comptoir, et j'aurais acheté, je crois, toutes les montres d'argent, toutes les bagues de strass, toutes les horloges de son magasin, sans avoir le bonheur de parler une fois à ma déesse. Quant aux billets doux, je n'avais nul moyen de les lui faire tenir, personne n'ayant accès dans cette maison, dont les abords sont gardés par deux effroyables démons femelles, lesquels, sous la forme d'une vieille tante et d'une vieille servante, aident l'orfèvre à desservir la boutique, font tout le ménage et ne perdent jamais de vue la jeune

femme. Après un mois d'observation, je demeurai bien convaincu qu'il fallait renoncer aux moyens ordinaires et extraordinaires que je m'étais proposés. Toutes ces difficultés m'aiguillonnaient de plus en plus; j'y rêvais nuit et jour, j'enrageais, je désespérais. Enfin, il me vint une idée, une idée diabolique. A force d'aller aux renseignemens par l'entremise discrète d'un de mes gens, j'avais appris toute sorte de détails sur les affaires et la parenté de Bruno Brun. Je savais que le vieux Bruno, une des fortes têtes de l'honorable corporation des orfèvres, avait abandonné le métier et laissé la boutique à son fils, et que ledit Brun père habitait la campagne à trois lieues d'ici, justement aux environs de Nieuselle, sur la route de Manosque. Tu connais cette contrée, vicomte?

— Je vois cela d'ici, un pays de loups dans lequel l'on ne s'aventure guère après le coucher du soleil, attendu qu'il y a par là certains défilés où, de temps immémorial, on détrousse les passans.

— C'est cela même. L'endroit me parut tout-à-fait convenable pour une embuscade; tant de larrons y avaient impunément rançonné les voyageurs : moi, je résolus de m'y mettre à l'affût pour voler à Bruno Brun non pas sa bourse, mais sa femme. Or, voici la ruse que j'imaginai pour attirer sur la route peu fréquentée dont nous venons de parler cette belle recluse qui ne prenait pas même l'air à la fenêtre, et qui ne connaissait guère d'autre chemin que celui de son logis à l'église. Un jour Vascongado, mon coureur, bien dressé et endoctriné par moi, quitta sa livrée pour la veste de drap brun, les guêtres de peau et les gros souliers ferrés d'un paysan. Le drôle ainsi déguisé se présenta chez l'orfèvre et lui raconta d'un air tout effaré que le père Brun avait fait une chute et qu'il était au plus mal. — Je suis ici de sa part, ajouta-t-il; le pauvre homme dit qu'il est à l'article de la mort. Comme c'est jour ouvrable, il vous recommande de ne pas quitter la boutique; mais il demande sa belle-fille, il crie à ceux qui l'assistent de l'aller chercher. Étant son proche voisin, je me suis volontiers chargé de la commission, et j'ai amené notre âne. Entre braves gens il faut bien se secourir quand on peut. Nous partirons quand vous voudrez : le temps est à la pluie et il se fait tard.

Bruno Brun donna en plein dans le panneau : une heure après, ma tourterelle quittait son nid de hibou et s'envolait doucement vers les parages où l'adroit chasseur avait tendu ses piéges. Oui, mes amis, un peu avant le coucher du soleil, misé Brun, sous la conduite de Vascongado, et accompagnée de sa vieille servante, cheminait vers Nieuselle. Tu connais bien le pays, vicomte; tu te souviens sans

doute qu'avant d'arriver à cette auberge mal famée qu'on appelle le logis du *Cheval rouge*, la route serpente entre de grands rochers qui ressemblent à des murailles ruinées. Cet endroit est un vrai coupe-gorge où l'on ne saurait voir ce qui se passe à vingt pas devant ou derrière soi. C'est là que je m'étais mis en embuscade avec Siffroi, mon heiduque, un géant capable d'enlever la fée Urgèle : je l'avais chargé d'enlever la servante, ce qui était à peu près la même chose.

— Le coup de main me paraît bien imprudent, observa le vicomte; sais-tu, Nieuselle, que tout cela pouvait te mener loin? La justice se mêle parfois des galanteries de ce genre-là.

— La justice n'aurait vu goutte en toute cette affaire, répondit Nieuselle avec un sourire suffisant; crois-tu qu'en une pareille équipée j'eusse décliné mes noms et qualités? J'avais bien un autre projet; tu verras. — J'étais donc posté comme un bandit entre les rochers, à un quart de lieue environ de l'auberge du *Cheval rouge;* j'avais mis un manteau de roulier par-dessus ma veste de chasse; un mouchoir me couvrait le bas du visage; mon chapeau à bords rabattus s'avançait en gouttière sur mon front et ne laissait apercevoir que mes yeux. Siffroi portait exactement le même costume : nous avions tout-à-fait l'air de deux larrons. Cependant la nuit était déjà venue, et, je l'avoue, certaines idées lugubres se présentaient à mon esprit. J'avais vu passer plusieurs hommes à cheval, des gens de mauvaise mine; ces mêmes hommes étaient retournés sur leurs pas; ils avaient l'air de rôder aux environs. Enfin, je me souvenais que la bande du fameux Gaspard de Besse exploitait depuis quelque temps la contrée, et je me disais qu'au lieu de faire tomber ma colombe dans le piége que j'avais tendu, je pourrais bien tomber moi-même dans une embuscade de voleurs; enfin, j'étais mal à l'aise.

— Allons! dis tout simplement que tu avais peur, murmura Malvalat.

— Mon inquiétude cessa bientôt, continua Nieuselle; je ne pensai plus à la bande de Gaspard de Besse lorsque j'entendis au loin le piaulement d'une chouette; c'était le signal convenu avec Vascongado. J'avançai hardiment, et, parvenu à un certain endroit d'où je pouvais reconnaître le terrain, j'attendis. La nuit était tout-à-fait venue; mais la lune, qui se levait à l'horizon, éclairait suffisamment le chemin pour que je pusse distinguer ma proie. Vascongado et la servante marchaient devant; mon infante les suivait, montée sur le baudet. Jamais palefroi n'a porté une beauté comparable à celle qui chevauchait sur cette vile bourrique. Elle ressemblait à la vierge

Marie dans les tableaux de la fuite en Égypte. Quand elle fut à dix pas de moi, je me levai de derrière un rocher comme si je fusse sorti de dessous terre, et je lui barrai le passage. La pauvrette jeta un grand cri. — Ne craignez rien, ma reine, lui dis-je avec beaucoup de sang-froid; je n'en veux ni à votre bourse ni à votre vie. — En ce cas, monsieur, laissez-moi passer, je vous prie, répondit-elle toute tremblante et en cherchant des yeux Vascongado, qui avait disparu. La vieille servante se serrait éperdue contre sa maîtresse et murmurait ses *oremus*. Siffroi lui mit une main sur l'épaule, tandis que j'avançais le bras pour saisir la taille déliée de misé Brun; mais la farouche petite bourgeoise, sautant lestement à terre, me dit d'un ton résolu : — N'approchez pas! — Et je vis luire dans sa main quelque chose comme la lame d'un couteau. Elle voulait, parbleu, se défendre. Je la terrifiai d'un seul mot. — Silence! m'écriai-je d'un ton terrible. Quiconque tombe entre mes mains ne m'échappe jamais : je suis Gaspard de Besse.

— L'invention est merveilleuse, Dieu me damne! s'écria Malvalat en haussant les épaules; tu prétendais te faire aimer sous le nom de ce bandit?

— Allons donc! est-ce que je prétendais être aimé de misé Brun? est-ce que je voulais la séduire? est-ce que j'en avais le temps? répliqua Nieuselle avec une sincérité cynique; je voulais tout simplement la garder un jour ou deux dans l'auberge du *Cheval rouge*, dont le maître est un homme qui, moyennant un écu de six livres, ne voit rien de ce qui se passe chez lui et ne reconnaît personne; ensuite je l'aurais rendue à son époux désolé auquel elle se serait bien gardée de conter en tout point son aventure. Vous allez voir comment échoua ce plan si bien conçu. A ce nom de Gaspard de Besse, misé Brun faillit s'évanouir, et la servante, jugeant que sa dernière heure était arrivée, recommanda tout haut son ame à Dieu. — Monsieur, me dit misé Brun d'une voix éteinte et en fouillant dans ses poches, voici mon argent. — Gardez-le et marchez devant moi! interrompis-je avec ma grosse voix.

Elle obéit. La vieille servante nous suivait traînée par Siffroi. Misé Brun essaya de m'attendrir. — Dieu du ciel! où voulez-vous nous conduire? me dit-elle en pleurant; je vous assure que vous risquez beaucoup en faisant ceci. Laissez-nous aller; je vous jure sur mon salut éternel que je ne vous dénoncerai pas. Tenez, voilà ma croix d'or, voilà mon argent; je n'ai pas davantage. — Silence! répétai-je d'un air qui la fit frémir.

Nous approchions de l'auberge du *Cheval rouge*, lorsque tout à coup j'entendis du bruit dans le chemin : un cavalier venait au grand trot derrière nous. Nécessairement il devait nous atteindre avant que nous fussions à l'auberge. Ceci m'inquiéta ; je craignis une mauvaise rencontre ; quelque voleur ou quelque homme de la maréchaussée pouvait être sur nos traces. Je fus rassuré en apercevant le cavalier : c'était un bon gentilhomme campagnard dont l'allure semblait annoncer des intentions toutes pacifiques. Assurément cette rencontre lui causait aussi quelque inquiétude, car il enfonça son chapeau sur ses yeux et piqua des deux en passant près de nous ; mais alors misé Brun, avec une présence d'esprit que je ne lui aurais pas soupçonnée, se précipita devant lui, et s'écria, en mettant la main à la bride du cheval au risque d'être renversée : — Monsieur, au nom du ciel, protégez-moi ! sauvez-moi !

Il fit volte face et s'arrêta. — Que se passe-t-il donc ici ? demanda-t-il d'un ton brusque et en portant la main à ses fontes. Je m'arrêtai aussi. — Défendez-vous, monsieur, ou vous êtes perdu ainsi que moi, lui cria misé Brun. Cet homme est Gaspard de Besse.

A ces mots, mon gentilhomme ne me laissa pas le temps de répondre ; il lâcha son coup de pistolet, et ma foi, sans un nuage qui passait sur la lune, j'étais mort. Il tira presque au hasard dans l'obscurité. La balle rasa mon chapeau. Je ne jugeai pas à propos d'attendre une nouvelle décharge.

— Et tu lâchas pied, interrompit Malvalat ; pour ton honneur, tu devais vaincre ou mourir sur le champ de bataille.

—Mon cher, répliqua Nieuselle, ceci n'entrait pas dans mon plan ; je n'avais jamais prétendu conquérir misé Brun en combat singulier. D'ailleurs, c'était impossible ; son champion, me prenant pour Gaspard de Besse, aurait tiré sur moi comme sur une bête fauve avant que je fusse entré en explication ; je battis donc en retraite.

— C'est-à-dire que tu te mis à courir, comme un lièvre à travers champs, jusqu'au château de Nieuselle. Cependant vous étiez trois contre un dans cette rencontre mémorable.

— Est-ce que tu crois que Vascongado et Siffroi s'étaient bravement rangés à mes côtés ? Les deux drôles s'en seraient bien gardés : l'un resta caché derrière les rochers, l'autre lâcha la vieille servante et s'enfuit à toutes jambes. C'était une déroute générale. Ils auraient mérité vingt coups de canne ; mais je leur fis grace à condition qu'ils se conduiraient mieux pendant le reste de l'expédition.

— Comment! tu poursuivis l'entreprise après ce premier échec? dit Malvalat d'un ton goguenard.

— A ma place, tu y aurais renoncé, n'est-ce pas? répliqua dédaigneusement Nieuselle; moi, j'eus plus de persévérance et d'audace. En arrivant à Nieuselle, je quittai ma défroque de bandit pour mettre un habit de chasse, puis je tournai bride vers l'auberge du *Cheval Rouge;* Vascongado et Siffroi me suivaient en livrée de campagne. La métamorphose était complète. Au lieu de ressembler à un brigand, je paraissais un Amadis, avec ma veste galonnée d'argent et mon feutre orné de rubans verts. Mon heiduque, habillé à la hongroise, était aussi méconnaissable. Quant à mon coureur, ce n'était plus le même homme depuis qu'il avait jeté bas ses gros habits et ses cheveux postiches. Environ une heure après la scène du chemin, j'arrivai donc à l'auberge du *Cheval rouge*. Ainsi que je l'avais prévu, misé Brun s'y était arrêtée.

— Elle était venue d'elle-même se jeter dans le piége? s'écria le vicomte; tu n'avais qu'à étendre la main pour t'en saisir? Bravo! bien joué Nieuselle!

— Je mis pied à terre, continua-t-il, et, avant d'entrer dans cet affreux cabaret, je regardai à travers les fenêtres délabrées du rez-de-chaussée ce qui s'y passait. C'était un tableau unique. Figurez-vous une grande chambre enfumée qui servait tout à la fois de salon, de salle à manger et de cuisine; puis, dans cette chambre où un grand feu de broussailles répandait des lueurs bizarres, deux horribles sorcières, deux vieilles femmes accroupies devant l'âtre, et, entre ces figures jaunes et ridées, l'adorable visage de misé Brun, qui, encore toute saisie, toute pâle, écoutait sans mot dire le caquetage de sa servante et de la cabaretière. Il fallut parlementer pour pénétrer dans l'auberge à cette heure indue; les portes étaient déjà barricadées. Enfin j'entrai avec ma suite, et l'hôte, qui m'avait reconnu, m'introduisit avec toute sorte de respect dans sa cuisine. Mon apparition ne frappa guère misé Brun, je l'avoue en toute humilité : après avoir un peu détourné la tête et jeté un coup d'œil de mon côté, elle se rangea pour me faire place près du feu et retomba dans ses réflexions et son immobilité. — Ah! monsieur le marquis, me dit l'hôte, voilà des gens qui viennent d'avoir une chaude alerte; la bande de Gaspard de Besse rôde dans ces quartiers, lui-même était près d'ici il n'y a pas plus d'une heure. Il me fallut alors entendre le récit de mes propres prouesses et de la vaillante conduite de ce bon gentil-

homme qui voyageait pour sa sûreté et celle d'autrui avec des pistolets à l'arçon de sa selle. — Puisque les chemins sont si peu sûrs, je ne pousse pas jusqu'à Nieuselle, dis-je au cabaretier; je passerai la nuit ici. Prépare-moi à souper avec tout ce qu'il y a dans ton garde-manger, et monte tout le bon vin que tu as dans ta cave : je veux faire bombance jusqu'à demain.

L'hôte et sa femme se regardaient ébahis. — N'y a-t-il pas ici une chambre? continuai-je, une chambre où je puisse souper, servi par mes gens et en compagnie de qui bon me semble? L'hôte courut ouvrir une pièce attenante à la cuisine, et me montra l'ameublement d'un air glorieux. Il y avait six chaises de paille et un lit dont les rideaux de bougran gros vert ressemblaient à des tentures mortuaires. En jetant les yeux sur les murs récemment blanchis à la chaux, j'aperçus sous la transparence du badigeonnage des taches brunes et irrégulières qui me donnèrent à penser. — Qu'est-ce que cela? dis-je au cabaretier; je soupçonne que tu as remis à neuf ce taudis parce qu'il y est arrivé quelque malheur. — Dieu du ciel! ne m'en parlez pas! répondit-il à voix basse; deux hommes qui se prirent de querelle la nuit; l'un tua l'autre. Heureusement cela n'a pas eu de suites. Ils étaient seuls dans la maison, et ce n'est pas moi qui serais allé bavarder devant la justice pour faire tort aux gens qui s'arrêtent chez moi. Une fois que ma porte est fermée, ce qui se passe au *Cheval rouge* ne regarde personne. — Je le sais, lui dis-je; allume ici un grand feu, dresse la table, et, quand tout sera prêt pour le souper, va te coucher ainsi que ta femme. Le vieux scélérat cligna de l'œil en regardant misé Brun à travers la porte et courut à ses fourneaux.

Je retournai près de ma déesse, et, m'asseyant à ses côtés, je tâchai de lier conversation. Je la félicitai d'avoir échappé à la terrible rencontre de Gaspard de Besse, et j'assaisonnai mon discours des complimens les mieux tournés; mais ces petites bourgeoises ont une sorte de modestie sauvage dont il n'est pas aisé de triompher. Celle-ci m'écouta sans lever les yeux et ne me répondit que par un humble salut; puis, se tournant vers sa servante, elle lui dit à demi-voix : — Allons, Madeloun, il se fait tard. — Eh quoi! lui dis-je, déjà vous voulez me quitter, ma charmante? je vous en prie, restez encore un moment. Où voulez-vous aller? Là-haut, dans quelque galetas où vous grelotterez jusqu'à demain? Faisons plutôt joyeusement la veillée ici, autour du feu.

Elle s'arrêta interdite, ne sachant comment elle devait prendre mon invitation, et, comme j'insistais, elle me répondit avec un air

adorable de confusion et de simplicité : — Monsieur, je vous remercie ; c'est trop d'honneur pour moi ; je ne saurais accepter.

Je lui barrai le passage en riant et en lui disant toutes les folies qui me passèrent par la tête. Cette fois elle recula, et m'écouta avec un maintien qui ne me présageait pas à la vérité une facile victoire. Mes amis, méfiez-vous de ces femmes qui, lorsqu'on leur dit certaines choses, n'éclatent pas en paroles courroucées et ne daignent pas même répliquer. Elles ont une façon sournoise de se défendre qui déroute les plus habiles. J'en fis l'expérience. Mes ordres étaient exécutés ; le cabaretier et sa femme avaient disparu ; mes gens achevaient d'arranger le couvert. Je me rapprochai de misé Brun et lui dis d'un air moitié impérieux, moitié galant : — Ma toute belle, j'ai résolu que nous souperions ensemble aujourd'hui ; accordez-moi cette faveur de bonne grace. Autrement je suis homme à vous y contraindre, je vous le jure ! Je ne perdrai certainement pas cette unique occasion que m'offre le destin de souper dans un charmant tête-à-tête avec la plus jolie femme du royaume. Allons, point de façons, et permettez-moi de vous offrir la main. A ces mots, je saisis sa main mignonne et voulus l'entraîner ; mais la vieille servante, s'avançant vers moi avec une grimace de guenon irritée, me dit résolument : — Halte-là ! monsieur ! Laissez en paix ma maîtresse ; c'est une honnête femme ; elle n'est pas faite pour entendre les propos d'un débauché. -- La vieille mégère joignit le geste à la parole, et se mit entre sa maîtresse et moi. J'appelai mon heiduque. — Fais taire cette femme, lui dis-je ; si elle s'obstine à parler, enferme-la dans le cellier, dans la cave, où tu voudras, pourvu que je ne l'entende plus. Ensuite, me tournant vers misé Brun, je lui dis avec le plus grand sang-froid du monde :—Vous le voyez, ma reine, vos refus sont inutiles. Faites-moi la faveur de me donner la main, et allons souper. —Au lieu de me répondre, la revêche beauté courut vers une porte que je n'avais pas remarquée, l'ouvrit brusquement, et se mit à crier, sans oser entrer toutefois : — Monsieur, venez, je vous en supplie, venez à mon secours ! — Qu'est-ce ? qu'arrive-t-il ? demanda une voix que je reconnus sur-le-champ, car c'était celle de mon damné gentillâtre.

— De l'homme aux pistolets ? La rencontre était unique ! s'écria en riant Malvalat ; mais que pouvais-tu craindre ? Vous étiez trois contre un cette fois, et l'honnête cabaretier t'eût bien prêté main-forte au besoin. Tu devais faire tout simplement jeter par la fenêtre ce chevalier errant.

— Eh! sans doute, répondit Nieuselle; par malheur, je n'en eus pas le temps. Avant que mon don Quichotte eût ouvert sa porte et dégaîné sa rapière, un bruit de gens à cheval coupa la parole à tout le monde; presque aussitôt on frappa au portail, en ordonnant d'ouvrir de par le roi. C'était une escouade de la maréchaussée qui venait prendre gîte pour la nuit au *Cheval rouge*. Ces messieurs étaient à la poursuite de Gaspard de Besse, dont on leur avait signalé la présence aux environs de ce logis mal famé. En un moment, l'hôte et sa femme furent sur pied pour recevoir tout ce monde-là. Mon gentilhomme ouvrit alors sa porte et vint s'asseoir au coin de la cheminée, en invitant du geste misé Brun à prendre place près de lui, comme pour la protéger envers et contre tous.

Bientôt les gens de la maréchaussée vinrent sécher leurs bottes autour du feu et s'attabler dans la cuisine. Pour le coup, je compris qu'il fallait démonter mes batteries et terminer la campagne. Sur mon ame! j'aurais volontiers donné cent louis pour que la bande tout entière de Gaspard de Besse vînt cette nuit-là saccager l'hôtellerie, mettre à mort tous ces marauds et emmener misé Brun dans les gorges du Luberon. La rage me suffoquait; je ne pus souper. Pourtant j'eus dans la soirée une scène divertissante, celle du procès-verbal que dressèrent messieurs de la maréchaussée, lorsque misé Brun leur eut déclaré comment le bandit qu'ils cherchaient avait voulu l'enlever, ainsi que sa servante. Je ris encore quand je songe que j'ai fait tous les frais de cette aventure, qui comptera au nombre des exploits de Gaspard de Besse. Enfin, je me retirai dans ma chambre, harassé, dépité, furieux, me vouant à tous les diables. Toute la nuit, j'eus de mauvais rêves. Je m'éveillais en sursaut à chaque instant, et je regardais, malgré moi, les taches de la muraille, que la lueur du feu faisait paraître rougeâtres. Je finis par m'endormir profondément au milieu de ce cauchemar. Quand je me réveillai, sur le tard, j'appris que misé Brun était partie au point du jour, sous la conduite et protection de son défenseur officieux, qui lui avait promis de la ramener saine et sauve aux portes de la ville d'Aix. Voilà, mes chers amis, le dénouement de l'aventure. Mes fatigues, mes combinaisons, tous mes stratagèmes n'aboutirent à rien, il est vrai; mais, quoi qu'en dise Malvalat, on peut se vanter de pareilles défaites.

— Eh! mon cher, qui songe à rabaisser tes mérites? s'écria Malvalat avec son sourire le plus ironique; ce n'est pas moi certainement. Je trouve, au contraire, que tu ne te rends pas justice quand tu pré-

tends que toutes tes ruses n'ont abouti à rien; je vois clairement le contraire : elles ont abouti à procurer au charmant objet de ta flamme quelques heures de tête-à-tête avec un cavalier qui devait lui inspirer déjà de la reconnaissance, et qui avait toute sorte de chances de lui plaire, pour peu qu'il fût jeune, aimable, bien de visage et galamment habillé.

— Laisse là tes suppositions, interrompit Nieuselle en haussant les épaules; le personnage en question portait un habit de ratine verte, et il m'a paru doté de toutes les graces campagnardes de ces hobereaux qui n'ont jamais perdu de vue le pigeonnier héréditaire au pied duquel ils sont nés. Quant à sa figure, je n'en puis rien dire, attendu que la cuisine du *Cheval rouge* n'était pas éclairée comme une salle de bal, et que mon homme, assis dans un recoin, n'avait pas quitté son chapeau, un grand feutre gris qui lui tombait sur le nez et faisait ombre autour de lui. Ma tourterelle n'a pu se laisser prendre au ramage et encore moins au plumage d'un si vilain oiseau.

— Sais-tu que le retour de misé Brun et le récit de son aventure ont dû faire jaser huit jours durant toute la ville d'Aix? observa le vicomte.

— Point du tout, répondit Nieuselle; cela ne s'est pas même ébruité dans le quartier. La discrète personne ne jugea pas à propos de dire en quel péril s'était trouvé son honneur, et elle s'est avisée d'une ruse fort simple pour donner le change à tout le monde. C'est le 1er avril que j'avais choisi, par hasard, pour mon entreprise, et Bruno Brun raconte à qui veut l'entendre qu'un mauvais plaisant lui a joué ce jour-là l'abominable tour de mener promener sa femme et sa vieille servante jusqu'à l'auberge du *Cheval rouge*. L'aventure a passé pour un poisson d'avril. Quant au rapport de la maréchaussée, c'est chose secrète et dont on n'a parlé que dans le cabinet du lieutenant-criminel.

— Et tu crois que nous apercevrons ce soir cette merveille, cette perle, ce rare joyau enfoui dans l'arrière-boutique de Bruno Brun? demanda le vicomte en jetant un coup d'œil vers le vitrage opaque derrière lequel on distinguait le profil camard de l'orfèvre, qui travaillait encore à la lueur d'une lampe posée sur l'établi.

— J'espère qu'elle se montrera, répondit Nieuselle; toutes les fois qu'il y a par la rue quelque divertissement, elle vient s'asseoir sur sa porte. Je me figure que ce sont là ses jours de récréation et de grande fête!

Cependant les trompettes qui précédaient la cavalcade sonnaient à l'entrée de la rue, et déjà la lueur des torches resplendissait dans l'éloignement; la foule impatiente et joyeuse ondulait en avant du cortége et le saluait de bruyantes acclamations. Le petit peuple débordait dans la rue des Orfèvres; pourtant les jeunes gentilshommes avaient conservé leur position au milieu de ce pêle-mêle et formaient toujours un groupe isolé en face de la boutique de Bruno Brun.

— Allons-nous-en, messieurs, dit Malvalat; voilà une grande heure que nous sommes en péril d'être coudoyés par ces manans. Et pourquoi, je vous prie? pour écouter l'histoire des infortunes amoureuses de Nieuselle et nous morfondre à attendre l'apparition de sa déesse, quelque minois chiffonné dont il exagère fort les charmes, j'en suis sûr.

— Tais-toi, interrompit Nieuselle, tais-toi! on vient de pousser la porte de l'arrière-boutique. C'est elle; la voilà!

— Charmante! — adorable! — divine! s'écrièrent à la fois les roués.

— Elle est belle en effet, murmura Malvalat, vaincu par l'évidence; oui, elle est belle.

La jeune femme dont l'aspect avait provoqué ces témoignages d'admiration pouvait avoir environ vingt ans; mais, à la délicatesse de ses traits, à la finesse incomparable de son teint, on lui eût donné moins d'âge encore. Elle avait de grands yeux d'un bleu mourant et de longs sourcils noirs semblables à deux traits déliés et presque droits. Son ajustement était des plus simples : elle portait un déshabillé de cotonnade rayée dont l'ample jupon était plissé sur les hanches; un fichu de grosse mousseline couvrait modestement sa poitrine et laissait deviner pourtant le contour souple et gracieux de son corsage. Ses cheveux, d'un brun doré, étaient légèrement crêpés sur le front, mais sans un atome de cette poussière blanche et parfumée dont les dames d'autrefois saupoudraient leur coiffure. Un petit bonnet, rattaché autour de la tête par un ruban couleur de feu, cachait son chignon et descendait sur ses joues en plis raides et droits. Bien que la profession de son mari dût lui permettre la possession de quelques joyaux, elle ne portait ni bagues, ni pendeloques, ni aucun autre bijou de prix; seulement elle avait au cou une petite croix d'or, et à la ceinture une chaîne d'argent qui, suspendue à un large crochet, retombait jusqu'au bas de sa jupe et soutenait ses clés et ses ciseaux. Ces modestes ornemens étaient en quelque sorte les insignes de sa condition; l'un révélait la foi naïve de la jeune femme

élevée dans de pieuses croyances, l'autre les habitudes vigilantes et laborieuses de l'humble ménagère.

Bruno Brun avait tourné la tête en entendant sa femme; puis il s'était mis à arranger lentement et minutieusement ses outils sur l'établi. Quand cette opération fut terminée, il vint fermer les vantaux de sa boutique, dont on n'aperçut plus alors l'intérieur qu'à travers la petite porte qui servait de passage. Misé Brun, debout près du comptoir, jouait d'un air distrait avec la chaînette d'argent suspendue à son côté, et semblait attendre que son mari eût fini, sans impatience et sans curiosité d'aller voir ce qui se passait dehors. Pourtant la cavalcade commençait à défiler dans la rue.

— Quelle patience de femme! s'écria Nieuselle. Dieu me pardonne! elle attend le bon plaisir de son bélître de mari pour s'avancer jusqu'à la porte.

— Elle n'ose se montrer sans lui dans la rue, dit le vicomte; elle redoute les regards du monde, et jusqu'à l'admiration que doit exciter sa présence : ces honnêtes femmes sont toutes comme cela!

— Elle ne sortira pas! murmura Nieuselle avec un redoublement d'impatience et de dépit.

— Tiens, en revanche, voici les deux duègnes, s'écria Malvalat; deux monstres femelles, ma parole d'honneur!

En effet, misé Marianne Brun, ou, comme on l'appelait dans le quartier, la tante Marianne, et Madeloun, la servante, étaient deux types qui résumaient tout ce qu'il y a de plus laid dans la nature humaine; toutes deux avaient le caractère de physionomie particulier aux individus dont l'épine dorsale forme une ligne plus ou moins anguleuse, et leurs traits pointus se refusaient, pour ainsi dire, à exprimer la bonne humeur et la bonté. La tante Marianne avait, du reste, des signes de race qui manifestaient qu'elle était du même sang que l'orfèvre; la ressemblance était des plus frappantes; c'étaient les mêmes cheveux roux, le même teint blafard, les mêmes yeux ronds et saillans comme ceux de certains scarabées. Mais il y avait dans le visage de misé Marianne plus de finesse, plus de malice et quelque chose d'intelligent, de résolu, qu'on eût en vain cherché sur l'épaisse figure de Bruno Brun.

La vieille fille et la servante s'étaient assises aux extrémités du banc disposé devant la porte, et il restait entre elles deux places vides.

— Corbleu! il me vient une idée! s'écria Malvalat; je veux voir de

près misé Brun, et pour cela je vais m'asseoir entre ces horribles bossues.

A ces mots, profitant de quelque interruption dans la marche de la cavalcade, il sauta de l'autre côté de la rue, et alla tomber justement en face de Bruno Brun, qui sortait pour prendre place, avec sa femme, entre misé Marianne et la servante. Il y eut un moment de confusion, car toute la bande des roués avait suivi Malvalat. Cette fois encore la foule se rangea patiemment pour leur faire place. Comme l'ordre de la marche les empêchait de retourner à leur premier poste, ils restèrent adossés contre la maison de l'orfèvre. Pendant ces évolutions, le personnage qui, caché dans l'embrasure d'une porte, écoutait depuis une heure le colloque de Nieuselle avec ses compagnons, traversa aussi la rue, et parvint à se glisser jusqu'à la porte de la boutique, où il demeura appuyé contre les vantaux. Personne ne prit garde à cette manœuvre, pas même Nieuselle, qui de son côté tâchait d'en faire une semblable.

Bruno Brun avait à peine vu les écervelés qui s'étaient jetés au-devant de lui, et il ne se doutait pas de leurs intentions. Le pauvre homme clignait ses gros yeux et tâchait de reconnaître les attributs des grotesques divinités qui chevauchaient par la rue, pêle-mêle avec le roi Salomon, les apôtres et saint Christophe, le géant du paradis. La jeune femme n'avait pas pris garde, non plus, à ce qui s'était passé, et elle ne se doutait pas de l'attention dont elle était l'objet. Cependant Malvalat, fatigué de son rôle de confident, et peu soucieux de seconder les intentions amoureuses de Nieuselle, dit à ses compagnons :

— Messieurs, ceci commence à devenir mortellement ennuyeux; je n'y tiens plus. Notre présence gêne d'ailleurs les manœuvres de Nieuselle. Allons-nous-en.

— Oui, nous pourrons l'attendre au Cours, ajouta le vicomte.

Ils s'en allèrent discrètement. Nieuselle, favorisé par ce mouvement qui fit place à quelques spectateurs, parvint jusque derrière le banc où misé Brun était assise. La jeune femme ne s'aperçut de rien; mais la servante, jetant un coup d'œil oblique de ce côté, poussa légèrement le coude de sa maîtresse et lui dit à voix basse :

— Dieu nous assiste! ce marjolet qui voulait vous faire souper avec lui au *Cheval Rouge* est là, derrière vous. Prenez garde, ne vous retournez pas.

Misé Brun tressaillit; une teinte rosée se répandit sur son beau visage. Elle baissa les yeux, saisie de confusion et de crainte.

— Bonne sainte Vierge! s'il osait vous parler! continua Madeloun, s'il osait dire qu'il vous a déjà vue! s'il osait recommencer ses insolences! cela nous ferait de beaux embarras avec le maître.

— Mais il n'osera pas, il ne dira rien, murmura misé Brun plus morte que vive, car elle avait reconnu Nieuselle à l'odeur d'ambre qu'exhalait sa perruque, et elle comprenait qu'il n'était plus qu'à deux pas d'elle, de façon qu'en se baissant il aurait pu lui parler à l'oreille. Un obstacle restait entre eux pourtant, c'était ce curieux obstiné qui avait suivi les mouvemens de Nieuselle et qui était maintenant si près de la jeune femme, qu'on ne pouvait arriver jusqu'à elle sans le toucher. Ce personnage était vêtu comme un villageois aisé. Une veste étroite et courte dessinait son buste vigoureux, et laissait voir la ceinture qui serrait ses reins nerveux et souples. Son tricorne, avancé sur le front, contenait à peine les boucles d'une chevelure brune, onduleuse et drue. Il avait la tête petite, le teint pâle, et ses traits peu saillans étaient d'une régularité sévère.

Nieuselle jeta à peine un regard sur ce fâcheux qui lui barrait le passage, et, sans daigner le prier de lui faire place, il le repoussa du coude et se pencha comme pour saluer à voix basse misé Brun; mais l'étranger ne lui en laissa pas le temps, car, le saisissant au bras, il le releva par un brusque mouvement et lui dit à demi-voix :

— Je vous défends de parler à cette femme!

A ces mots prononcés avec une froide énergie, Nieuselle se retourna et toisa d'un œil irrité celui qui osait lui parler ainsi. L'accent de ce personnage lui revint alors à la mémoire, et, malgré son changement de costume, il le reconnut à sa taille et à sa tournure; c'était l'honnête gentilhomme qu'il avait déjà vu à l'auberge du *Cheval Rouge*.

— Qu'est-ce que ceci? pensa-t-il tout étourdi de la rencontre; mon don Quichotte en habit de pastoureau? Est-ce qu'il voudrait faire sa cour sous ce déguisement rustique?

Puis, s'adressant à l'étranger, il lui dit d'un ton moitié fâché, moitié badin :

— Ceci passe la plaisanterie. Eh! de quel droit, l'ami, m'empêcheriez-vous de parler à qui bon me semble? Allez à vos affaires, s'il vous plaît, et laissez-moi faire les miennes. Si par hasard nous chassons à travers les mêmes buissons, comme j'ai tout lieu de le croire d'après votre propos, eh bien! ne nous barrons pas mutuellement le chemin; que chacun avance de son côté, et tant mieux pour celui qui entrera le premier dans les bonnes graces de la belle qui nous a tous deux charmés.

— Je vous défends de parler à cette femme, de la regarder seulement, dit l'étranger en serrant le bras de Nieuselle avec une sorte de fureur et en le forçant à reculer de quelques pas.

Les deux rivaux restèrent un moment en présence, l'un menaçant encore du geste et du regard, l'autre la tête haute et l'œil animé d'une dédaigneuse colère. Nieuselle n'était point un lâche, quoi qu'en eût dit Malvalat, et sur tout autre terrain il n'aurait point souffert une pareille insulte; mais, comme il avait pour le moins autant de prudence que de bravoure, il ne jugea pas à propos d'engager une querelle, seul au milieu de cette plèbe, qui aurait applaudi en voyant aux prises le grand seigneur en habit de velours avec l'homme en veste de camelot. Il recula donc de lui-même, et dit à son adversaire d'un air de menace arrogante et railleuse : — Je vous cède la place. Nous nous retrouverons, je l'espère, en un lieu plus propice pour certaines explications. Alors je vous demanderai peut-être raison, comme à un gentilhomme. En attendant, je vous tiens pour ce que vous paraissez être, pour un homme avec lequel une personne de ma sorte ne peut pas se commettre.

Et sur ce propos il traversa fièrement la foule et s'en alla. Le bruit de cette espèce de scène s'était perdu à travers les cris et les rires étourdissans qui accueillaient le char où la reine de Cythère, représentée par un jeune drôle, était assise au milieu d'une foule d'amours fardés, frisés et poudrés comme des marquis. Les sons vibrans des tambourins et des galoubets avaient étouffé les paroles de Nieuselle et les menaces de l'étranger; personne ne les avait entendues. Pourtant, lorsque le jeune gentilhomme se fut éloigné, misé Brun se retourna furtivement, et son regard rencontra les yeux de celui qui venait encore une fois de la soustraire à d'insolentes tentatives. Ce mouvement fut rapide comme la pensée. La jeune femme baissa la tête; une pâleur subite s'était étendue sur son front; son cœur avait bondi dans sa poitrine; une sorte de vertige troublait sa vue et faisait bourdonner à ses oreilles des sons confus. Elle demeura ainsi un moment, sans souffle, sans idée, défaillante et succombant corps et ame à la violence de cette émotion inconnue. Quand elle fut un peu revenue du trouble où l'avait jetée l'aspect de cet homme, dont elle gardait, depuis trois mois, un si constant souvenir sans que son esprit se fût arrêté à de mauvaises pensées, sans qu'aucun désir coupable s'éveillât en son ame, elle fut saisie de confusion et d'effroi; car elle sentit que son cœur s'était laissé surprendre à des mouvemens défendus. Loin de s'y abandonner, elle s'efforça de les vaincre

ou du moins de les dissimuler, et, calme en apparence, elle ne détourna plus les yeux du spectacle bizarre auquel elle assistait.

Bruno Brun, la tante Marianne et la vieille servante regardaient toujours la cavalcade qui achevait de défiler. Lorsque les trois Parques qui suivent le char des divinités olympiennes et ferment la marche du cortége montrèrent leur face blême, lorsque Atropos, saisissant la ficelle qui pendait à la quenouille de sa sœur, eut tranché le cours des destinées humaines avec des ciseaux de tondeur, l'orfèvre se leva satisfait et fit signe à sa femme de rentrer. Misé Brun se dressa tremblante, et, sans se permettre de jeter un seul regard sur l'étranger, elle se retira lentement; la tante Marianne et Madeloun se hâtèrent d'enlever le banc et de barricader la porte, tandis que la foule s'écoulait dans la rue, encore illuminée et bruyante.

Quelques heures plus tard, la fête était finie; le repos succédait au tumulte, les ténèbres au jour factice des lampions et des torches et aux pâles clartés de la lune, qui avait disparu derrière les lointains horizons. De temps en temps, des sons confus, des refrains de chansons et des éclats de rire troublaient le silence de la ville endormie; c'était le bruit de l'orgie. Nieuselle et ses compagnons soupaient encore et attendaient à table la fin de leur joyeuse nuit. Tout était calme dans la rue des Orfèvres; pas une lampe ne vacillait derrière les fenêtres closes, pas une voix, pas un souffle ne troublait le repos universel; il semblait que le sommeil eût secoué ses ailes grises sur toutes les têtes et fermé de son doigt de plomb toutes les paupières. Pourtant deux personnes veillaient dans ce silence et cette nuit profonde : l'étranger attendait le jour, assis sur un banc de pierre, en face de la maison de l'orfèvre, et misé Brun, pensive, agitée, en proie à l'insomnie, demeurait immobile et les yeux ouverts, dans son grand lit de serge jaune, à côté de son mari, qui dormait et rêvait que les Parques livides se promenaient en filant autour de la chambre.

II.

Quand l'aube parut, toutes les cloches s'éveillèrent à la fois dans les quatre églises paroissiales et dans les nombreux couvens de la ville d'Aix. D'abord elles tintèrent lentement pour annoncer l'*Angelus;* puis, après avoir fait silence un moment, elles recommencèrent à bourdonner dans leur cage de pierre et sonnèrent la première messe.

A cet appel matinal, misé Brun se leva sans bruit et se mit à ge-

noux, devant le crucifix attaché au chevet du lit, pour faire sa prière. Ensuite, au lieu de se vêtir diligemment, selon sa coutume, afin d'être prête avant que la voix nasillarde de la tante Marianne retentît dans toute la maison, elle entr'ouvrit doucement la croisée de sa chambre, et se prit à rêver en regardant le ciel. La croisée donnait sur une cour intérieure dont l'aspect était à peu près celui d'une citerne sans eau. Nul regard étranger ne pouvait plonger dans cette enceinte étroite, obscure, et dont le sol humide était pavé de dalles verdâtres. Dans l'angle opposé à la porte d'entrée, il y avait un puits, et, à l'entour de la margelle, quelques vases ébréchés où, depuis bien des années, la tante Marianne essayait de faire croître du cerfeuil, du persil, et d'autres plantes culinaires. Quelques giroflées, semées entre ces herbes par misé Brun, mêlaient leurs petites fleurs dorées aux tiges grêles qui tapissaient le bord du puits. Jamais un rayon de soleil ne pénétrait dans cette espèce d'abîme qui donnait du jour à l'arrière-boutique et aux trois étages de la maison de Bruno Brun, laquelle n'avait point de fenêtre sur la rue. L'ombre éternelle qui y régnait avait donné des tons noirs aux boiseries et tapissé les murs de crevasses moussues. Les bruits de la rue n'y pénétraient point. On n'y entendait que les cloches de la paroisse et le Jacquemart de l'hôtel-de-ville, qui frappait les heures avec son marteau d'airain. En ce moment, les premières clartés du jour rayonnaient au faîte de la vieille maison, les passereaux jasaient au bord du toit, et l'air était tout embaumé des parfums d'un pot de réséda oublié sur la fenêtre de quelque grenier du voisinage.

Misé Brun défit sa cornette, dénoua ses longs cheveux, et se pencha sur la croisée comme pour baigner sa tête brûlante dans l'humide fraîcheur que la nuit avait laissée dans l'atmosphère. L'insomnie avait pâli le rose incarnat de son teint et donné à son regard une expression de langueur souffrante. Elle était triste, inquiète, et parfois cependant un sentiment confus de bonheur, d'ineffable joie, faisait tressaillir tout son être. Lasse de lutter contre l'idée fixe qui l'obsédait, elle s'y laissait aller, non sans un reste de scrupule et d'effroi, mais avec les élans d'une ame ardente, avide de tendresse et d'amour, et pourtant encore pure, encore ignorante de ses propres mouvemens et de ses propres instincts. Même aux pieds de son confesseur, avec la contrition de sa faute et le ferme propos de s'en accuser, la pauvre femme n'aurait pu dire en quoi et comment elle avait péché. Inhabile à juger ses impressions, elle savait seulement que depuis plusieurs mois un objet unique occupait sa pensée, qu'un seul jour

comptait dans sa vie, le jour où elle avait rencontré cet homme qu'elle ne croyait jamais revoir, et dont l'aspect inattendu avait rempli son cœur de trouble, de joie, de frayeur, de remords et d'indicibles félicités! Recueillie dans une vague méditation, attentive aux voix nouvelles qui lui parlaient intérieurement, elle n'entendait pas l'aigre fausset de misé Marianne, laquelle, du fond de sa chambrette, querellait déjà la servante; elle oubliait jusqu'à la présence de Bruno Brun, dont la respiration bruyante retentissait derrière les rideaux baissés, comme le souffle de quelque monstre marin endormi sur les grèves de la mer Glaciale. Pour une autre femme, c'eût été chose toute simple que ce moment d'inaction, ce retard à recommencer les occupations de chaque jour; mais les habitudes de misé Brun étaient si invariablement réglées, elle était soumise à une discipline domestique si exacte, que jamais rien de semblable ne lui était arrivé; jamais elle n'était restée un quart d'heure à sa fenêtre, oubliant de se coiffer, et ne se souvenant plus que les jours de fête la messe est d'obligation.

Le bruit de la porte qui s'ouvrait l'arracha brusquement à sa rêverie; elle se releva toute confuse et ne sachant quelle cause donner au désordre dans lequel elle se laissait surprendre. C'était misé Marianne qui entrait, son coqueluchon de soie noire sur la tête et son missel à la main.

— Jésus Maria! est-ce que vous êtes malade? dit-elle en fixant sur la jeune femme ses gros yeux étonnés; je vous croyais prête depuis long-temps. C'est une mauvaise habitude de se lever tard : la matinée fait la journée.

— Vous avez raison, ma tante, répondit doucement misé Brun; mais dans un moment je serai prête.

— Comme vous voilà faite! continua la vieille fille d'un ton aigre-doux et en touchant du bout de ses longs doigts blêmes la splendide chevelure qui ruisselait sur les épaules de misé Brun. Si vous étiez une petite fille, nous vous enverrions à la procession de la paroisse habillée en Madeleine, avec vos cheveux ainsi défaits et traînant jusque sur les talons; mais, pour une femme de vingt ans, il n'y a rien de si laid que de quitter ses coiffes : c'est contraire à la modestie. Il n'y a que les grandes dames qui puissent se permettre d'aller la tête découverte. Le perruquier les accommode tous les jours, et, quand elles sont frisottées et poudrées, elles n'ont plus besoin de coiffe ni de coqueluchon : c'est pour cela qu'elles prisent tant une longue chevelure; mais les beaux cheveux sont bien inutiles aux

personnes de notre condition, et, quand votre chignon ne serait pas plus gros qu'une noix, vous n'en seriez que mieux coiffée. Ainsi, croyez-moi, mettez les ciseaux là-dedans et coupez ras; il vous restera toujours bien assez de cheveux.

Pendant cette mercuriale, la jeune femme s'était hâtée de rouler ses cheveux sous une coiffe et de mettre un déshabillé fond blanc à grands ramages bleus, qu'elle ne tirait de l'armoire que pour les bonnes fêtes; ensuite elle couvrit ses épaules d'un mantelet qui laissait à peine deviner la perfection de sa taille. — Allons, ma tante, me voilà prête, dit-elle en se rangeant pour donner le pas à misé Marianne. Madeloun attendait au bas de l'escalier, les mains croisées sous les bouts de son fichu et son rosaire dans la poche. — Voilà le dernier coup qui sonne, dit-elle; mais c'est égal, nous arriverons avant le premier évangile, et la messe sera encore bonne.

Les trois femmes sortirent ensemble. Il n'y avait absolument personne aux environs de la maison, et les rues qui conduisent à la cathédrale étaient à peu près désertes. Misé Brun ne remarqua pas que quelqu'un la suivait de loin. Il n'y avait pas grand monde non plus dans la vaste église de Saint-Sauveur; quelques femmes dévotes, quelques servantes matinales, étaient agenouillées dans la nef de *corpus Domini*, à l'entrée d'une chapelle sombre où un capucin disait la première messe. Misé Brun se prosterna sur les dalles et tâcha de lire son missel avec recueillement et dévotion; mais un souvenir rebelle restait au fond de sa pensée, troublait sa prière, et la rejetait dans les ardentes rêveries qui avaient tenu ses yeux ouverts toute la nuit. L'insomnie, les émotions inaccoutumées auxquelles elle était en proie depuis la veille, avaient agi profondément sur sa délicate organisation; elle était sous l'influence d'une singulière excitation morale et d'un accablement physique contre lequel sa volonté luttait en vain. Ses sens émoussés ne transmettaient plus à son esprit que des perceptions imparfaites; tout s'effaçait de sa mémoire, tout disparaissait à ses regards; elle oubliait que le prêtre était à l'autel et misé Marianne à son côté. Pourtant l'exercice de toutes ses facultés n'était pas entièrement suspendu comme dans le sommeil; elle respirait avec une sorte de ravissement le parfum d'encens et de fleurs répandu dans l'atmosphère, et les bruits harmonieux qui résonnaient par momens sous les voûtes sonores de la vieille église la faisaient tressaillir; elle ne dormâit ni ne veillait, elle était dans une disposition qui participait à la fois du rêve et de l'extase.

Bientôt ses paupières brûlantes s'abaissèrent, le livre d'heures

tomba de ses mains, son front s'inclina; elle regardait intérieurement les visions qui passaient devant ses yeux fermés. C'était toujours la même image, l'image mélancolique et fière de cet homme dont elle ne savait rien, pas même le nom, qui traversait ses songes. Son imagination l'avait ramenée vers les lieux qu'ils parcouraient naguère ensemble; elle s'en allait encore avec lui dans le chemin désert, le long des haies d'épine blanche dont les fleurettes répandaient au loin de si douces senteurs.

Lorsque les assistans se levèrent au dernier évangile, misé Brun ne s'aperçut pas que la messe était finie, et elle resta à genoux, les mains jointes et la tête baissée. Personne ne remarqua cette preuve évidente d'inattention, personne excepté la tante Marianne, qui de son côté s'était laissée aller à de grandes distractions. La vieille fille, depuis qu'elle était agenouillée à côté de sa nièce, n'avait cessé de rouler ses grosses prunelles vertes d'un air indigné. Au lieu de prier, elle avait observé l'attitude, la physionomie de misé Brun et formé une foule de conjectures qui n'approchaient pas de la vérité. Ce ne fut qu'au moment où le prêtre quitta l'autel qu'elle s'aperçut que son missel était encore ouvert à la première page. Alors un certain scrupule s'éleva dans son esprit; elle se remit à genoux et poussa du coude, assez rudement, la belle songeuse, qui tressaillit et se retourna avec un faible cri.

— A quoi pensiez-vous donc? lui dit aigrement la tante Marianne; c'est un scandale. Vous êtes cause que j'ai manqué mes dévotions, et qu'il me faut rester pour entendre une autre messe. Quant à vous, je le vois bien, vous n'êtes pas disposée à observer aujourd'hui le second commandement de l'église : *les dimanches messe ouïras et les fêtes pareillement*. Adorez Dieu et retournez sur-le-champ à la maison avec Madeloun.

Misé Brun crut tout d'abord n'avoir pas bien entendu ces derniers mots. Depuis trois ans qu'elle était mariée, elle n'avait jamais fait un seul pas dans la rue sans la tante Marianne; il fallut que celle-ci renouvelât son injonction pour que la jeune femme la comprît et se décidât à lui obéir. Après avoir un moment prié, elle se releva, encore toute tremblante, et marcha, suivie de Madeloun, vers la petite porte. La plupart des assistans s'étaient déjà retirés; il n'y avait plus aux abords de l'église que quelques mendians assis sur les marches usées, qu'ils avaient le privilége d'occuper les jours de fête. Les moins favorisés se tenaient en dehors de la petite porte, à l'entrée du cloître qu'il fallait traverser pour gagner la rue.

Alors comme aujourd'hui, le cloître de Saint-Sauveur était une enceinte solitaire et dévastée, où depuis long-temps les chanoines ne venaient plus se promener et lire leur bréviaire. Les fidèles passaient sans s'arrêter sous les arceaux élégans qui soutiennent la galerie, et ne descendaient jamais dans le préau dont le terrain était envahi par des mauves et des orties de la plus belle végétation. Ordinairement une vieille pauvresse se tenait accroupie à l'entrée du cloître, contre un sarcophage antique qui servait de bénitier, et sa voix lamentable, s'élevant à intervalles égaux, résonnait dans ce mélancolique séjour comme le son des cloches et le timbre de l'horloge.

En ce moment, tout se taisait dans le cloître, hormis cette voix dont le fausset plaintif retentissait comme une clameur soudaine et mettait en fuite les bandes de passereaux, qui venaient hardiment sautiller jusqu'au bord du bénitier. Misé Brun s'en allait les yeux baissés, les bras modestement croisés sur son mantelet noir, et son missel à la main. Ses pas légers touchaient sans bruit les dalles sonores; l'on eût dit une ombre fuyant à travers les sveltes colonnes du cloître. Madeloun suivait sa maîtresse en tâchant d'imiter la tenue sévère et l'air gourmé de misé Marianne. La jeune femme était si absorbée dans ses pensées, qu'elle ne vit pas la mendiante qui s'était levée pour lui tendre la main comme de coutume, et qu'elle oublia de prendre en passant de l'eau bénite. Sa situation l'épouvantait; comme toutes les femmes dont le cœur encore innocent s'ouvre aux fatales passions, elle ne se laissait aller à ce doux et terrible entraînement qu'avec des alternatives de faiblesse et de résistance. En ce moment, elle prenait la résolution de ne plus s'abandonner aux dangereuses pensées qui avaient si profondément troublé sa tranquillité, et qui commençaient à inquiéter sa conscience. Mais un nouvel incident vint rompre ce ferme propos et la rejeter bien loin des calmes régions où son ame essayait de rentrer. Avant qu'elle eût gagné la porte du cloître, Madeloun la tira vivement par la manche et la força de s'arrêter :

— Regardez, lui dit-elle en désignant un homme qui se promenait de l'autre côté du préau; regardez donc! n'est-ce pas là cet honnête monsieur qui s'est si bien comporté envers nous le jour que nous avons eu tant de mauvaises rencontres?

Misé Brun n'osa lever la tête; ses genoux tremblans ne la soutenaient plus, la respiration lui manquait; elle fut près de s'évanouir à la seule pensée de se retrouver encore une fois en face de celui

dont la présence avait laissé dans son cœur de si longs troubles et de si profonds souvenirs.

— Mais regardez donc! répéta Madeloun; c'est ce bon monsieur. Est-ce que vous ne le remettez pas?

— Oui, c'est lui, balbutia misé Brun; allons-nous-en.

— Non pas, avec votre permission; il nous a reconnues, et il a l'air de vouloir nous parler, répondit Madeloun, dont l'instinct curieux et babillard l'emporta en ce moment sur les habitudes de réserve farouche qu'elle avait contractées dans la maison de Bruno Brun.

— Allons-nous-en, répéta la jeune femme d'une voix éteinte et en faisant un mouvement comme pour s'enfuir.

— Dans un moment, répliqua l'obstinée servante; ce serait honnête, vraiment, de passer devant quelqu'un auquel on a de si grandes obligations, en détournant la tête comme pour ne pas le voir! Si misé Marianne était là, ce serait différent; mais, puisque nous voilà seules, par miracle, nous pouvons bien saluer les gens. Tenez, le voilà qui vient, ce brave monsieur.

En effet, l'étranger traversait lentement le préau et se dirigeait vers les deux femmes avec l'intention évidente de les aborder. Son costume, qui la veille était celui d'un bon villageois, annonçait maintenant l'homme de condition, et il avait une fort belle tournure avec son habit à grandes basques et son gilet brodé. Dans ce péril inévitable, misé Brun recouvra tout à coup une apparence de sang-froid; elle n'essaya plus de dominer les émotions de son cœur, elle tâcha seulement de les dissimuler. S'efforçant de reprendre un calme maintien, elle répondit par une révérence modeste au salut de l'étranger et garda le silence, tandis que Madeloun s'écriait avec la familiarité respectueuse et naïve que les inférieurs se permettaient autrefois, même avec les gens qui leur imposaient le plus :

— C'est donc vous, mon bon monsieur? Quelle satisfaction de vous voir ici! Je ne m'y attendais guère, ni ma maîtresse non plus; vous nous aviez dit, en nous laissant à la porte Notre-Dame, que pour rien au monde vous ne mettriez les pieds dans la ville d'Aix.

— C'est vrai; mais j'ai changé d'idée, répondit simplement l'étranger.

— Est-ce que vous êtes venu vous établir dans la ville?

— Non pas. Je n'y viendrai même jamais qu'à de rares intervalles, les jours de grande fête seulement, lorsqu'il y aura quelque procession, quelque réjouissance publique, comme hier soir.

— Vous avez vu la cavalcade? dit Madeloun avec feu; c'est un beau

coup d'œil! Il y a bien des gens qui viennent de loin pour en avoir le plaisir. On en parle jusque dans les pays étrangers. Mais, certainement, vous aviez déjà assisté aux cérémonies qu'on fait ici pour la Fête-Dieu?

— Non, c'est la première fois.

— Alors, vous n'êtes pas Provençal? observa la vieille servante avec une inflexion de voix interrogative qui équivalait à une question directe.

— Je le suis; mais j'ai vécu long-temps hors du pays, répondit l'étranger d'un ton bref.

Pendant ce colloque, misé Brun n'avait pas levé les yeux, et pourtant elle s'était aperçue que l'étranger arrêtait sur elle un regard qui exprimait mieux que les plus tendres paroles le prix qu'il attachait à cette rencontre inespérée, à cet entretien d'un moment. La pauvre femme se sentait pâlir et défaillir sous cette muette influence. Confuse de ses propres impressions, le cœur plein d'une amère félicité, l'esprit troublé par cette situation unique jusque-là dans sa vie, elle se taisait et gardait une contenance immobile, comme si elle eût craint de trahir par un seul mot, par un simple geste, ses secrètes agitations. L'étranger la contemplait avec une sorte de ravissement, et ne répondait plus que par monosyllabes à Madeloun, qui continuait à lui tenir des discours entremêlés de beaucoup de points d'interrogation.

Pendant cet entretien, dont les deux principaux interlocuteurs restaient à peu près muets, la mendiante rôdait dans le cloître d'un pied boiteux et observait à distance ce qui se passait. D'abord elle s'était approchée la main tendue; mais au lieu d'insister, selon sa coutume, jusqu'à l'importunité, et de faire retentir le cloître de ses lamentations, elle marmottait ses *oremus* et considérait l'étranger d'un œil curieux et effaré.

— Que veut la Monarde? dit tout à coup Madeloun impatientée de ce manége. Je la croyais paralytique, mais il paraît que, quand elle le veut, elle se sert encore bien de ses vieilles jambes.

La mendiante, troublée par cette apostrophe, retourna bien vite s'accroupir à sa place ordinaire, près du bénitier.

— Nous ne lui avons rien donné, dit misé Brun d'une voix douce et en fouillant dans sa poche. Mais l'étranger la prévint, et, tirant de sa poche une poignée d'or, il fit le geste de la jeter sans compter à la pauvresse.

— Donnez, mon bon monsieur, s'écria Madeloun surprise et émer-

veillée d'une telle générosité, donnez, je vais lui remettre cela, en lui recommandant de ne pas vous oublier dans ses prières.

Elle prit l'or et courut le porter à la Monarde d'un air triomphant; l'étranger et misé Brun restèrent comme seuls en face l'un de l'autre. Pendant quelques minutes, ils ne se parlèrent pas. La jeune femme détournait les yeux sans songer que son embarras, la rougeur de son front et son silence même trahissaient son émotion; l'étranger, non moins troublé, la regardait avec une tendresse passionnée, une mélancolique joie. Enfin, sans rien lui dire, il toucha le missel qu'elle avait entre les mains et le retira doucement. Elle le lui laissa prendre sans résistance, et, tandis qu'il se hâtait de le cacher, elle murmura, entraînée par un irrésistible mouvement : Je vous le donne. Il n'eut pas le temps de répondre; Madeloun revenait. Elle avait un certain air mystérieux et grave qui eût frappé des gens moins absorbés dans leurs propres impressions.

— Mon charitable monsieur, dit-elle avec une sorte d'emphase et en regardant fixement l'étranger, la Monarde vous remercie bien humblement de votre générosité; elle ne manquera pas de prier Dieu tous les jours pour qu'il vous fasse vivre long-temps.

— Allons, Madeloun, dit faiblement misé Brun, il est temps de rentrer.

— Jésus! Maria! je le crois bien, s'écria la servante, la messe est finie; voici misé Marianne.... Soyez tranquille, elle ne vous voit pas; mais vite, à la maison.... Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer; que Dieu vous préserve des mauvaises rencontres et de tout malheur!

La jeune femme jeta sur l'étranger un seul regard, le premier qu'elle eût osé lever vers lui; puis, prenant le bras de Madeloun, elle l'entraîna vivement. Misé Marianne s'était arrêtée pour donner un rouge liard à la Monarde; les deux femmes eurent tout le temps de regagner le logis avant elle. Au moment d'arriver, la servante ralentit le pas et dit mystérieusement à sa maîtresse :

— Vous ne savez pas, j'ai appris sans le vouloir un secret. Figurez-vous que ce digne monsieur a risqué sa vie pour venir voir la fête d'hier soir!

— Sa vie! répéta misé Brun en tressaillant de surprise et de crainte, sa vie! Et comment?

— Ah! voilà le secret. La Monarde me l'a confié; voici comment. Tantôt, lorsque je lui ai remis cette grosse aumône, elle a levé les mains au ciel en souhaitant à ce brave monsieur toute sorte de bé-

nédictions; puis elle m'a dit, la larme à l'œil : Je sais son nom; je le reconnais bien, quoiqu'il y ait peut-être douze ou quinze ans que je l'ai perdu de vue. Nous sommes du même endroit; ses parens étaient seigneurs du pays; il reçut une grande éducation, et il devait entrer dans les ordres. Quand il fut grandelet, il voulut voir le monde, au lieu de se laisser mettre au séminaire; sa famille essaya de le contraindre, et alors il s'engagea. Mais il eut du malheur : étant soldat, il fit la faute de lever la main sur son capitaine, et il fut condamné à mort. Comme on allait le fusiller, il s'échappa, et depuis lors personne n'a plus entendu parler de lui. Si la justice le découvrait, ce serait un homme perdu; mais ce ne sera pas moi qui irai le dénoncer et lui faire tort. — Voilà ce que m'a dit la Monarde, en me recommandant bien le secret, et il n'y a pas de danger que j'en parle à personne autre que vous.

— Et son nom, le sais-tu? Comment s'appelle-t-il? demanda misé Brun, respirant à peine.

— Son nom! elle a précisément oublié de me le dire, répondit Madeloun. C'est égal, je le saurai; dimanche prochain, après la messe, je resterai en arrière, tandis que vous vous en irez avec misé Marianne, et je le demanderai à la Monarde.

— Pourvu qu'elle ne répète à personne ce qu'elle t'a dit, murmura misé Brun saisie d'une mortelle inquiétude; pourvu qu'elle seule l'ait reconnu...

— Eh vite! vite! rentrons, interrompit Madeloun; voilà misé Marianne au bout de la rue. Par bonheur, elle ne distinguerait pas, à dix pas de distance, un bedeau d'un archevêque.

Les deux femmes rentrèrent précipitamment. Misé Brun regagna sa chambre sans bruit et se hâta de quitter son mantelet et ses coiffes pour mettre le tablier et le béguin qu'elle avait coutume de porter dans la maison, puis elle s'assit, encore toute tremblante et troublée, près de la fenêtre. Bruno Brun dormait toujours, mais sa respiration, moins bruyante et entrecoupée de légers bâillemens, annonçait qu'il était près de se réveiller. En effet, à peine misé Brun venait-elle de s'asseoir, qu'il cria, en secouant sa chevelure rousse et en se mettant sur son séant :

— Ma femme!

— Me voici, répondit-elle en s'approchant.

— Est-ce qu'il y a long-temps que tu es rentrée? reprit l'orfèvre.

— Un peu de temps, répondit la jeune femme, dont le front candide se couvrit de rougeur à cette espèce de mensonge.

— Il est donc tard déjà? Mais d'où vient que je n'ai pas encore entendu ma tante?

— Elle ne fait que de rentrer.

— Oh! oh! murmura l'orfèvre avec une expression de surprise et de mécontentement, mais sans manifester sa pensée autrement que par cette exclamation. Il y eut un long silence; la jeune femme était allée se rasseoir près de la fenêtre et regardait machinalement dehors; Bruno Brun s'habillait lentement et procédait à sa toilette du dimanche avec les soins minutieux qu'il apportait dans tous les actes de sa vulgaire existence. Son épaisse figure, qui était habituellement comme un masque bouffi et fané, sans aucune physionomie, exprimait en ce moment une mauvaise humeur soucieuse. Deux ou trois fois il tourna à la dérobée vers sa femme ses gros yeux clignotans, et fit, en soupirant, un geste imperceptible de défiance et d'inquiétude. Lorsqu'enfin il eut passé son habit cannelle, serré son col de mousseline et pris son tricorne sous le bras, il alla vers le lit et retira de dessous l'oreiller un objet qui, en glissant entre ses doigts, rendit un son métallique; c'était un gros chapelet qu'il avait gardé toute la nuit au chevet de sa couchette. Misé Brun tressaillit à ce bruit et laissa échapper une exclamation, puis elle détourna la tête avec un mouvement de surprise et d'épouvante; mais Bruno Brun ne vit ni le geste ni l'expression de terreur qui s'était peinte tout à coup sur le visage de sa femme: il entendit seulement le faible cri qu'elle n'avait pu retenir.

— Eh bien! qu'est-ce? Qu'as-tu donc? dit-il en roulant son chapelet d'une main à l'autre.

— Rien, je ne dis rien, répondit-elle en rougissant, car pour rien au monde elle ne lui eût déclaré le motif de la frayeur qu'elle éprouvait à l'aspect de cette espèce de relique.

— Je vais à la confrérie, reprit l'orfèvre; nous avons aujourd'hui la grand'messe; ce sera long, je ne reviendrai que pour dîner.

— A midi? demanda la jeune femme.

— A midi, comme d'habitude, répondit-il; nous avons aussi vêpres et complies avant la procession.

Il descendit à ces mots; la tante Marianne l'attendait au passage.

— Eh bien! lui dit-il brusquement, vous qui répétez sans cesse qu'il ne faut pas perdre de vue les jeunes femmes, vous avez laissé Rose revenir seule à la maison.

— J'avais mes raisons pour cela, et je n'ai pas besoin que tu me fasses la leçon, répliqua sèchement la tante Marianne; mais toi,

prends garde, je te le dis : ta femme a la tête je ne sais où, et elle pense à je ne sais quoi depuis hier.

— Si je ne vous avais pas écoutée, je n'aurais pas tous ces soucis! s'écria-t-il avec une explosion de colère; à qui la faute, si j'ai épousé Rose? A vous et à mon père. Je ne suis pas une bête, quoique j'en aie l'air. Je savais bien que c'était un malheur d'avoir une si belle femme. Je voulais me marier avec la fille aînée de misé Magnan, une personne de trente ans qui a un visage comme tout le monde; mais vous avez trouvé qu'elle n'était pas assez riche, et vous vous êtes entêtée pour que j'épousasse Rose, parce qu'elle avait deux mille écus de dot. Vous n'avez pas considéré sa grande jeunesse, sa beauté; l'argent vous a fait passer par-dessus tout. Allez, il n'y avait pas de bon sens à me faire faire ce mariage.

Pendant que l'orfèvre exposait ainsi ses étranges récriminations, la tante Marianne haussait les épaules d'un air de commisération moqueuse.

— De quoi de plains-tu? dit-elle d'un ton goguenard, de ce que ta femme est trop belle? Ne va pas dire cela hors de la maison, on se moquerait de toi, mon neveu.

— Mais je puis bien vous le dire, à vous qui êtes la cause de mon malheur.

— De ton malheur! Mais ne dirait-on pas que la beauté de ta femme t'a déjà donné quelque désagrément? Je suis là pour témoigner du contraire. Jusqu'à présent nous l'avons bien gardée, et il ne t'arrivera jamais rien de fâcheux, s'il plaît à Dieu. Gouverne-la seulement d'après mes avis, comme tu as fait jusqu'à ce jour, et je te réponds de tout.

— Je sais bien qu'avec les précautions qu'on prend il n'y a rien à craindre. Rose est toujours sous vos yeux, elle ne paraît pas quatre fois par an sur la porte, elle n'entre presque jamais dans la boutique, personne ne la voit; mais c'est très gênant de la garder ainsi. Quand je suis à mon établi, ça me désennuierait si elle venait avec son ouvrage à la main me tenir compagnie. Je voudrais qu'elle pût répondre aux pratiques, afin de ne pas me déranger quand je travaille...

— C'est cela! c'est cela! interrompit ironiquement la tante Marianne, mets-la au comptoir, afin que tous les godelureaux de la ville viennent lui lancer des œillades à travers les vitres. Montre-la pour qu'on la convoite, et tâche ensuite de la garder contre les entreprises de tous ces beaux galans. Moi, je ne m'en mêlerai plus.

— Si j'eusse épousé la fille de misé Magnan, personne ne l'aurait

convoitée, dit Bruno Brun avec une conviction pleine de regrets; j'aurais pu la montrer sans aucun risque, nous serions deux à la boutique, et nos affaires en iraient mieux. Enfin patience! Je vais à la confrérie.

— Pauvre tête! murmura la tante Marianne.

Misé Brun était encore à la place où son mari l'avait laissée. En ce moment, un jour clair pénétrait dans l'appartement, et la douce chaleur d'une belle matinée de juin attiédissait l'air qu'on y respirait. Pourtant ces influences qui réjouissent les plus humbles réduits n'égayaient point l'aspect de ce triste séjour. L'ameublement, qui était d'une simplicité tout-à-fait bourgeoise, avait servi déjà à plusieurs générations; un ordre parfait, une propreté minutieuse, en dissimulaient la vétusté, mais ne pouvaient changer les tons rembrunis que le temps avait donnés à chaque objet. La grande armoire de noyer, qui renfermait tout le linge confectionné depuis un demi-siècle par les femmes de la famille, faisait pendant au lit dont la défunte misé Brun avait filé les rideaux. Un peu plus loin, il y avait une petite table surmontée d'un miroir grand comme la main et encadré dans des baguettes d'ébène. Près de la fenêtre, à l'endroit le plus apparent, était précieusement déposée une de ces niches qui se fabriquaient dans les couvens et où l'on voyait la figure de cire de l'enfant Jésus, au milieu du plus fantastique paysage qu'il soit possible de représenter avec du papier vert et des coquillages de toutes couleurs. Quelques chaises de paille, rangées le long des murs blanchis à la chaux, miraient leurs pieds vermoulus dans le carreau soigneusement frotté et luisant comme une glace.

Misé Brun parcourut d'un regard l'intérieur de cette chambre où elle avait déjà passé tant de jours mornes, languissans, inutiles, et tout à coup elle se sentit comme écrasée par un horrible ennui, par un sombre dégoût de tout ce qui l'environnait. Elle se prit à pleurer amèrement, car son ame était pleine d'une douleur sans consolation, sans remède. La pauvre femme n'eut pas même la pensée de se révolter contre son sort et d'essayer de s'y soustraire; elle savait qu'elle devait vivre et mourir où la volonté de Dieu l'avait mise. Son cœur se sentait soulagé par cette explosion de larmes; mais elle n'osa s'abandonner long-temps à la triste consolation de pleurer sans contrainte. Il fallait au moins une apparence de sérénité avant de descendre pour déjeuner avec la tante Marianne. La pauvre enfant essuya ses yeux, se leva avec effort, et se mit à ranger machinalement sa chambre. Alors, en s'approchant du lit, elle aperçut le cha-

pelet que Bruno Brun avait oublié en sortant. A cette vue, elle recula d'épouvante; puis, dominant cette première impression, elle se rapprocha lentement et considéra la fatale relique avec une sorte de curiosité mêlée de peur. Cet emblème pieux n'avait pourtant rien par lui-même d'étrange ou d'effrayant. C'était un rosaire de quinze dizaines, orné de médailles de laiton et de têtes de mort en miniature, comme ceux qu'on voyait dans les collections d'images saintes et de reliques étalées à la porte des églises. Après un moment d'hésitation, misé Brun le prit d'une main tremblante, et le jeta au fond d'un tiroir qu'elle referma à double tour, comme pour s'assurer que cet objet, qui lui faisait horreur, ne s'offrirait plus à ses regards.

En ce moment, la voix nasillarde de misé Marianne se fit entendre; elle querellait Madeloun, qui lui tenait tête, selon sa coutume. — Vous êtes la maîtresse, et moi la servante, c'est vrai, disait-elle; mais cela ne m'empêchera pas de vous dire ce que je pense. Vous avez tort de prendre tant à cœur les fautes d'autrui, puisque ce n'est pas vous qui en ferez pénitence dans ce monde ni dans l'autre. Pourquoi êtes-vous dans une si grande indignation? parce que misé Brun a eu des distractions à l'église? mais, de votre temps, vous aussi, je m'en souviens, souvent vous regardiez en l'air, au lieu de suivre la messe dans votre livre d'heures, et votre défunte mère ne faisait pas tant de bruit pour si peu de chose : la digne femme n'allait pas parler à votre confesseur de ces misères-là. Je suis sûre que vous êtes allée trouver le père Théotiste?

— Certainement, répondit la tante Marianne; j'ai été trouver sa révérence à la sacristie, et l'ai priée de venir déjeuner : l'on a besoin de ses conseils ici.

Madeloun se hâta de dresser la table dans l'arrière-boutique et de mettre le couvert avec les plus belles assiettes du buffet. La petite bourgeoisie de cette époque n'étalait aucun luxe dans son intérieur, mais elle se permettait certaines recherches modestes et jouissait de cette sorte de bien-être qui résulte infailliblement de l'ordre et de l'assiduité aux occupations domestiques. Six chaises de paille, un buffet et une table de noyer formaient tout l'ameublement de l'arrière-boutique, qui servait de salon à la famille de l'orfèvre. La cheminée, au-dessus de laquelle figurait, en guise de glace, un simple papier vert, avait pour unique décoration une douzaine de tasses alignées aux côtés d'un sucrier de terre jaune. Mais le linge que Madeloun étalait sur la table était d'une blancheur in-

comparable, et tous les ustensiles, reluisans et polis, annonçaient une propreté soigneuse. L'arrangement même du couvert décelait des habitudes plus élégantes et plus délicates que celles qu'on se serait attendu à trouver dans un si humble ménage; le fruit servi pour le déjeuner aurait été digne de figurer sur la table d'un roi; les figues verdâtres, les blonds abricots, étaient à demi cachés dans des pampres dont les larges festons débordaient sur la nappe, et une légère corbeille d'osier contenait les galettes dorées qui devaient remplacer le pain.

Un coup presque insensible frappé à la porte, et un bruit de sandales dans le corridor qui servait de vestibule, annoncèrent l'arrivée du convive qu'on attendait.

— Mon révérend père, je vous salue très humblement, dit misé Marianne en s'empressant d'avancer une chaise.

— Que Dieu soit avec vous, ma chère sœur! répondit le moine d'un ton de bonhomie et de placide gaieté; puis, jetant un coup d'œil sur la table, il ajouta : — Vous allez encore me faire commettre un péché de gourmandise; votre café est si bon, que je m'accuse de le prendre avec trop de plaisir : la règle nous défend ces sensualités, elle nous ordonne même de retrancher quelque chose à la nourriture nécessaire. Lorsque notre institution était dans sa première ferveur, les religieux de Saint-François ne rompaient le jeûne qu'à midi avec une soupe de racines, sans huile ni sel.

— Ce qui est bon pour la santé du corps ne nuit pas au salut de l'ame, observa sentencieusement la tante Marianne; d'ailleurs, mon père, vous ne pourriez pas supporter à la fois un jeûne rigoureux et les fatigues de votre ministère.

— C'est ce qui rassure ma conscience, dit le moine avec simplicité; pour que j'aie la force d'exhorter les pauvres condamnés et de les soutenir jusqu'à la fin, il faut que mon corps ne soit pas exténué par l'abstinence et mon esprit abattu par les macérations. Les pratiques de dévotion n'ont de mérite devant Dieu qu'autant qu'elles ne nuisent pas aux bonnes œuvres envers le prochain.

Ces derniers mots résumaient les sentimens qui avaient dirigé la vie entière du vieux capucin. C'était une de ces ames simples et sublimes qui accomplissent instinctivement les actes les plus rares de courage et de dévouement. Chez lui, la charité allait jusqu'à l'abnégation; avant de faire profession, il avait donné aux pauvres tout son patrimoine, et depuis qu'ayant fait vœu de pauvreté, il ne pos-

sédait plus rien en propre et ne pouvait même avoir de l'argent pour ses aumônes, on l'avait vu, dans les temps rigoureux, donner jusqu'à ses sandales et rentrer nu-pieds au couvent.

Le père Théotiste était le confesseur de misé Brun depuis qu'elle avait atteint l'âge de discrétion, et il avait, à ce titre, un libre accès chez l'orfèvre; c'était le seul visage étranger qu'on eût vu dans la maison, de mémoire d'homme, à ce que prétendait Madeloun. Sa présence répandait toujours le contentement dans la famille; la tante Marianne elle-même adoucissait son humeur pour le bien accueillir.

Misé Brun, entendant la voix du père Théotiste, se hâta de descendre. Le bon religieux avait déjà pris place à table; il arrêta d'un coup d'œil la tante Marianne qui allait probablement accueillir la jeune femme avec quelque sévère remontrance, et dit en désignant la place vide de l'autre côté de la table : — Dieu vous garde, ma chère fille! venez vous asseoir près de votre tante et servez le café. Je goûterai volontiers au déjeuner que la Providence m'envoie, car hier soir je n'ai pas eu le temps de faire collation.

— Sainte Vierge! vous n'avez rien mangé depuis hier matin? s'écria la tante Marianne; ainsi, mon père, si je ne vous eusse point prié de venir prendre une tasse de café en passant devant notre porte, vous n'auriez pas déjeuné?

— Je serais allé, à midi, manger la soupe du couvent, répondit-il; certainement ce n'était pas une grande privation d'attendre jusqu'à cette heure-là. Combien de pauvres gens ont supporté de plus longs jeûnes quand le pain manquait chez eux! J'ai vu, pendant les mauvais hivers, des familles qui passaient tout un jour avec quelques poignées de féverolles.

— Béni soit Dieu qui nous a donné le nécessaire! dit misé Brun les larmes aux yeux.

Après le déjeuner, misé Marianne se retira sur un signe du père Théotiste, qui demeura seul avec la jeune femme.

— Ma fille, dit-il en souriant d'un air de reproche indulgent, j'ai prié Dieu pour vous en disant ma messe, car je voyais bien que vous oubliiez vous-même de vous recommander à lui. Ce matin, vous avez péché par omission, mon enfant.

— Il est vrai, mon père, répondit-elle avec humilité; mais je me repens de ma faute et je tâcherai de n'y plus retomber.

— C'est bien, ma fille, les bonnes résolutions sont aussi agréables à Dieu que les bonnes actions. Il faudra dire à votre tante Marianne que vous êtes fâchée du scandale que vous lui avez donné

involontairement, et l'assurer que vous vous conduirez toujours d'après ses bons exemples. C'est bien là votre pensée, n'est-ce pas?

— Je ne sais, mon père, répondit-elle en hésitant; mais je tâcherai de penser au fond du cœur ce que vous voulez que je dise à ma tante Marianne.

Le vieux moine secoua sa tête chauve et se prit à réfléchir; puis il dit en regardant fixement misé Brun : — Ma chère fille, quand vous êtes venue me demander l'absolution aux dernières fêtes de Pâques, vous m'avez avoué vos péchés, mais vous ne m'avez pas confié vos chagrins; vous ne vous trouvez pas heureuse dans la famille où vous êtes entrée?

Pour toute réponse, la pauvre femme se prit à pleurer.

— Ma chère fille, parlez-moi de vos peines, reprit le moine avec onction; à qui devrez-vous les confier, si ce n'est à moi, votre directeur, votre père spirituel? Dites-moi tout ce qui vous pèse sur le cœur : que s'est-il passé céans dont vous ayez sujet de vous affliger? Est-ce l'humeur de votre tante Marianne qui vous rend malheureuse?

— Non mon père, j'y suis accoutumée, répondit-elle avec une naïve résignation.

Le père Théotiste demeura pensif un moment, puis il reprit en suivant tout haut le fil de ses idées : — Votre mari est un homme de bien, et je suis sûr qu'il n'a jamais manqué aux sentimens qu'il vous doit. Je sais que son caractère est mélancolique et taciturne; mais votre humeur agréable, votre douceur, pourront changer son naturel. Ayez pour lui une grande soumission, une bonne volonté continuelle, témoignez-lui en toute occasion que vous désirez pardessus tout son approbation, et que son bonheur est le but unique de vos soins; aimez-le enfin, c'est votre devoir.

— Oh! mon père! murmura misé Brun en cachant son visage dans ses mains avec un geste de répulsion et de douleur qui dévoila sa pensée et éclaira le père Théotiste mieux que l'aveu le plus sincère.

— Ma fille, s'écria-t-il, au nom de votre tranquillité, de votre bonheur, de votre salut éternel, achevez de me faire connaître l'état de votre ame, dites-moi quels sont vos sentimens envers votre mari.

— Quand je le vois, j'ai peur, répondit-elle à voix basse.

— Vous êtes un enfant, dit le moine un peu rassuré. Eh! quelle crainte peut vous inspirer un homme paisible et débonnaire comme Bruno Brun? S'est-il jamais livré devant vous au moindre emportement? vous a-t-il seulement parlé d'une façon sévère?

— Non, mon père, non, se hâta de répondre la jeune femme.

— Eh bien! alors, d'où vient qu'il vous fait peur? Parce qu'il est un peu roux et que vous vous rappelez le proverbe : « Méfie-toi du chien blanc, du chat noir et de l'homme rouge, » dit le moine d'un ton de douce moquerie.

— Ce n'est pas cela, murmura misé Brun.

— Allons, ma fille, achevez, reprit le père Théotiste avec une insistance affectueuse et pleine de patience; je ne vous quitterai que quand vous m'aurez déclaré toute votre pensée.

— Mon père, je vais vous avouer la vérité, dit-elle avec effort; peut-être croirez-vous que je suis folle... Moi-même par momens je ne me comprends pas... il me semble que j'ai une maladie d'esprit.

— C'est possible, nous la guérirons. Continuez, mon enfant.

— Oh! mon père, comment vous exprimer toutes ces angoisses?... Pendant le jour, j'ai l'esprit tranquille : les visions qui troublent mon imagination s'effacent, j'éprouve un grand soulagement; mais quand le soir vient, quand je me trouve seule avec mon mari et que je le vois à la clarté de cette petite lampe qui le rend encore plus blême... alors...

Elle s'arrêta comme épouvantée à ce souvenir et passa son mouchoir sur ses lèvres tremblantes.

— Eh bien! alors? demanda le bon moine avec anxiété.

— Alors il me semble voir un fantôme habillé en pénitent bleu.... l'échafaud... le supplicié dans sa bière... et j'ai peur...

Le père Théotiste comprit sur-le-champ le motif de cette terreur puérile, mais vraie et profonde, qui frappait l'esprit de la jeune femme. Au lieu de blâmer avec sévérité sa faiblesse ou de la prendre en dérision, il lui dit doucement :

— Vous avez peur de votre mari parce qu'il est de la confrérie des pénitens bleus, et que vous vous le figurez avec sa cagoule et son grand chapelet à la ceinture.

Elle fit un signe affirmatif et reprit d'une voix altérée : — La nuit dernière, il s'est endormi avec son chapelet sous l'oreiller... Ce matin, il l'a oublié, et je l'ai vu... Il y avait des taches comme des gouttes de sang desséché.

— Ceci est une pure imagination , mon enfant, dit le père Théotiste; vous pouvez vous en convaincre en y regardant de nouveau. Maintenant, raisonnez un peu, je vous prie, sur les choses que vous venez de m'avouer. Quoi! vous ressentez à l'aspect de votre mari des mouvemens de crainte, presque d'horreur, parce qu'il accomplit

une bonne œuvre, parce qu'après avoir enseveli les pauvres suppliciés, il aide à leur donner une sépulture chrétienne et se joint aux prières qu'on fait pour le repos de leur ame! mais moi aussi je devrais vous faire peur, car je les accompagne à l'échafaud, je les exhorte sur la roue, et je reçois dans mes bras leurs corps sanglans et défigurés.

— Ah! mon père, je le sais, et pourtant je n'éprouve à votre aspect aucun effroi; votre présence est, au contraire, toute ma consolation.

— Vous comprenez donc bien, mon enfant, que ceci est une faiblesse, une infirmité d'esprit dont vous vous guérirez bientôt, j'en suis certain. D'abord, ma fille, quand vous sentirez ces vaines frayeurs, ces défaillances de votre raison, il faudra prier Dieu mentalement; ensuite, je vous recommande de faire, chaque soir, quelque lecture pieuse, à laquelle vous appliquerez toute votre attention; mais ce que je vous ordonne par-dessus tout, c'est de réprimer soigneusement toutes le marques qui pourraient éclairer votre mari sur la terreur et l'éloignement qu'il vous inspire : il y a des cas où l'on pèche mortellement en manifestant la vérité,

Misé Brun inclina la tête en signe de soumission.

— Ainsi donc c'étaient toutes ces pensées qui vous troublaient ce matin? poursuivit le père Théotiste en souriant, c'étaient ces visions qui vous jetaient dans les distractions que vous reproche votre tante Marianne?

Le front pâle de misé Brun devint d'un rose vif à cette question; après un moment d'hésitation et de silence, elle répondit avec sincérité :

— Non, mon père.

— Ah! fit le moine en hochant la tête d'un air surpris, vous avez un autre sujet d'inquiétude et de trouble?

— Mon père, dit-elle d'une voix tremblante, c'est en confession que je devrais vous répondre.

— Pourquoi donc ne voulez-vous pas soulager sur l'heure votre cœur? observa-t-il, de plus en plus étonné; vous viendrez demain au confessionnal pour me demander l'absolution; mais, aujourd'hui, pourquoi ne me parleriez-vous pas comme à votre ami et père en Dieu? Vous baissez la vue et n'osez me répondre..... Oh! ma fille, vous avez donc quelque faute à vous reprocher? vous n'êtes donc pas tout-à-fait innocente de votre malheur?

Misé Brun, pour toute réponse, baissa la tête d'un air confus et désespéré.

Le père Théotiste demeura un moment comme confondu de cet

aveu tacite : non-seulement il n'était jamais entré dans sa pensée que la jeune femme eût failli, mais encore il lui semblait matériellement impossible qu'elle eût été induite en tentation, tant il la savait étroitement surveillée et gardée.

— Ma fille, dit-il enfin avec cet accent plein d'onction et de miséricorde qui touchait même les plus grands criminels; ma fille, je suis ici non pour épouvanter votre conscience, mais pour consoler et fortifier votre ame : de quelle mauvaise action vous êtes-vous rendue coupable?

Elle joignit les mains, et, rassemblant toutes ses forces, elle dit à voix basse : — Mon père, j'ai grièvement péché par pensée....

— Par pensée seulement, murmura le bon moine d'un air indulgent et soulagé; achevez, ma fille.

Alors misé Brun raconta d'une voix entrecoupée et souvent arrêtée par ses pleurs sa rencontre avec l'étranger, et l'impression que cet homme laissa d'abord dans son ame, comment elle l'avait revu la veille, ses angoisses pendant la dernière nuit; enfin elle avoua l'entrevue qu'elle venait d'avoir avec lui dans le cloître. Exaltée par ses souvenirs, émue par l'analyse de ses propres impressions, elle trouva pour peindre la situation de son ame, des accens, des paroles, qui durent résonner étrangement dans cette austère demeure, où jamais peut-être le mot d'amour n'avait été prononcé. Le père Théotiste l'écoutait consterné et stupéfait. Le digne homme, habitué à sonder la conscience des plus déterminés scélérats, à recevoir les confessions les plus effroyables, était d'ailleurs d'une singulière innocence d'esprit. Certaines questions dépassaient sa compétence; il ne concevait rien à toute cette métaphysique des passions que la jeune femme lui dévoilait à sa manière, et se trouvait fort embarrassé pour y répondre. Il avait bien confessé dans sa vie quelques dévotes; mais aucune ne lui avait découvert les secrets abîmes que renferme le cœur des femmes, et c'était la première fois que sa vue plongeait dans ces profondeurs inconnues que nul regard humain n'explora jamais entièrement. Lorsque sa jeune pénitente eut achevé ses aveux, il n'essaya pas de raisonner sur la faute qu'elle avait commise et dont il n'apercevait pas toute l'étendue, il se contenta de lui dire :

— Dieu soit loué! ma chère enfant, il n'y a pas grand mal dans tout ce que vous venez de me raconter, ce sont des rêveries qui vous ont troublé l'esprit, voilà tout. Dorénavant ne vous laissez plus aller à ces mauvaises pensées; travaillez, et priez Dieu pour vous en distraire. Quand vous serez hors du logis, ne vous éloignez pas un seul

moment de votre tante Marianne. Si, par malheur, vous trouviez encore une fois cet homme sur votre chemin, passez sans le regarder, et faites une oraison mentale à votre sainte patronne et à votre saint ange gardien, pour qu'ils veillent sur vous en ce moment de tentation et de péril.

Ces paroles calmèrent à demi la jeune femme; les scrupules de sa conscience s'apaisèrent; elle n'éprouva plus que l'abattement, l'amère tristesse, qui succèdent aux violentes secousses de l'ame. Par une étrange conséquence de ses nouvelles impressions, cette journée de trouble et d'angoisses lui paraissait moins longue que ses journées les plus sereines.

On observait rigoureusement le premier commandement de l'église dans la maison de Bruno Brun, et pour rien au monde personne n'y eût fait œuvre de ses mains les dimanches et fêtes. Pendant ces heures d'oisiveté forcée, misé Brun séchait ordinairement d'ennui et de langueur. Assise à sa place accoutumée près de la fenêtre, elle se balançait sur sa chaise, les bras croisés, et les yeux tournés vers la petite cour. De ce côté, elle avait en perspective une grande muraille sombre qui interceptait l'air etla lumière, et, si ses regards se reportaient sur l'intérieur de la salle, ils rencontraient le profil anguleux de misé Marianne, laquelle, installée dans sa chaise à bras devant l'autre fenêtre et un livre ouvert sur ses genoux, lisait du bout des lèvres et avec un chuchottement monotone des prières qu'elle savait par cœur depuis quarante ans. L'après-midi s'écoulait ainsi. Après vêpres, l'orfèvre venait rompre ce tête-à-tête. Pour passer le temps jusqu'à l'heure du souper, il tirait de l'armoire un vieux jeu de cartes, et jouait au piquet avec misé Marianne. Depuis trois ans, la jeune femme assistait chaque dimanche à cette partie; accoudée au coin de la table, elle suivait avec le plus profond ennui les combinaisons monotones du jeu, et marquait machinalement les points que faisait son mari. Ce jour-là, assise près des deux joueurs, dans son attitude ordinaire, elle se sentait des envies de pleurer qui l'étouffaient, mais elle ne s'ennuyait plus.

Lorsque le soir vint, elle se rappela les recommandations du père Théotiste, et, voulant y obéir scrupuleusement, elle demanda un livre à la tante Marianne. La vieille fille choisit entre les cinq ou six volumes qui composaient sa bibliothèque, et lui remit un petit livre dont elle n'avait pas l'air de faire grand cas, car la couverture, toute neuve, annonçait qu'elle le lisait rarement. Comme de coutume, Bruno Brun monta de bonne heure, avec sa femme, pour se cou-

cher. Quand il eut fermé la porte de sa chambre, il posa sa lampe sur le prie-Dieu, quitta silencieusement ses habits et se mit à genoux pour dire ses prières. C'était le moment où misé Brun ne pouvait le regarder sans effroi. En effet, il y avait réellement quelque chose de sinistre dans le visage de ce pauvre homme, quand on le voyait ainsi à la blême lueur de la lampe. Ses gros yeux transparens étaient d'une fixité étrange, et l'immobilité de sa physionomie, la blancheur inanimée de son teint, lui donnaient un aspect funèbre. Mais cette fois misé Brun le considéra sans le moindre saisissement; elle remarqua seulement qu'il était fort laid de profil, et qu'il avait une façon d'arranger ses cheveux tout-à-fait ridicule. Les puériles frayeurs auxquelles elle était en proie naguère venaient de s'évanouir à jamais sous l'influence d'autres impressions plus violentes et plus profondes; l'inquiétude, l'agitation, les troubles du cœur, avaient tout à coup chassé les fantômes de l'imagination.

La jeune femme s'assit à côté du prie-Dieu, et ouvrit le volume que lui avait prêté misé Marianne. C'était l'homélie sur le L^e^ psaume et le recueil de prières composé par le père Calabre. L'amour divin emprunte dans ce livre les formules passionnées de l'amour profane; c'est l'élan d'une ame tendre et exaltée vers l'idéal qu'elle implore et cherche sans cesse; c'est la prière ardente et continuelle qu'elle adresse à l'objet de toutes ses espérances et de tous ses vœux. Ces accens retentirent jusqu'au fond du cœur de misé Brun; elle apprit dans le livre mystique du pieux oratorien un langage qui rendait ses propres impressions, et dont chaque mot éclairait son esprit comme un trait de flamme. Cette lecture lui ouvrit subitement tout un monde d'idées et de nouvelles émotions et développa tout à coup en elle les plus belles et les plus dangereuses facultés.

Misé Brun était un de ces êtres que la nature créa dans un jour de munificence, et auxquels elle prodigue ses plus rares et ses plus redoutables dons, un cœur naïf et tendre, une imagination puissante, l'instinct des nobles choses, l'aptitude aux délicates jouissances de l'esprit, et, par-dessus tout, des passions fougueuses et un besoin effréné d'émotions. Une telle organisation, placée dans des conditions favorables à son développement, serait sortie à coup sûr des sentiers ordinaires de la vie; une telle femme, élevée dans un certain monde, aurait eu probablement une orageuse destinée; mais le sort semblait avoir garanti misé Brun contre ses propres penchans, en la faisant naître dans une condition obscure et en la renfermant dans le cercle étroit de la vie bourgeoise. La plus humble éducation

avait comprimé l'essor de son intelligence et refoulé ses instincts. L'air et le soleil avaient manqué à cette splendide fleur : elle s'était épanouie dans l'ombre avec des couleurs moins brillantes, de plus faibles parfums; mais l'obscurité même où elle végétait l'avait préservée, et elle ne s'était pas flétrie aux orages d'une autre atmosphère. Il y avait dans l'ame de misé Brun comme un trésor lentement amassé de tendresse, de dévouement et d'amour qu'elle n'avait pu déverser sur personne, car elle était au berceau quand son père mourut, et elle se souvenait à peine de sa pauvre mère, qui, sur le lit de mort, l'avait recommandée aux soins et à la vigilance du vieux Brun, lequel devint son tuteur, et, quelques années plus tard, son beau-père.

L'orfèvre dormait depuis long-temps, et minuit était près de sonner lorsque misé Brun ferma le livre où elle avait trouvé un enseignement que le père Calabre ne soupçonna jamais y avoir mis. Elle se coucha pensive, préoccupée d'un souvenir qu'elle s'efforçait en vain de repousser, et le jour n'était pas loin lorsque le sommeil interrompit enfin ses rêveries et ses vagues méditations.

III.

Le dimanche suivant, en sortant de l'église après la première messe, misé Brun s'aperçut avec une involontaire et secrète joie que, tandis qu'elle s'en allait avec la tante Marianne par la grande porte, Madeloun avait furtivement disparu du côté du cloître. C'était évidemment pour interroger la mendiante et savoir le nom de l'étranger que la curieuse servante se hasardait ainsi à prendre, sans permission, un autre chemin et à tromper la surveillance de sa redoutable maîtresse. La jeune femme, tâchant de dissimuler le trouble extrême où la jetait cette démarche, ralentit le pas afin de donner à Madeloun le temps d'interroger la Monarde; elle chemina cette fois plus posément que misé Marianne, laquelle, étonnée de son allure nonchalante, l'observait sournoisement. La vieille fille n'avait pas le physique de son rôle d'Argus : loin d'être pourvue des cent yeux du gardien de la blonde Io, elle n'en avait pas même deux bons à son service; mais son esprit défiant et rusé suppléait au sens qui lui manquait et lui donnait une seconde vue plus perçante et plus nette que celle de l'aigle ou du lynx, car elle pénétrait avec une effrayante lucidité les replis occultes de la pensée humaine. Elle reconnut à de légers indi-

ces, à d'imperceptibles symptômes, que misé Brun n'était pas dans une situation d'esprit ordinaire, et qu'il se passait autour d'elle des choses dont elle ne pouvait se rendre compte. A moitié chemin, elle s'arrêta brusquement et posa la main sur le bras de sa nièce comme pour se soutenir, mais c'était en réalité afin de constater le trouble et l'émotion de la jeune femme.

— Que vous est-il arrivé? dit-elle en la regardant en face; qu'avez-vous donc? la respiration vous manque, vous tremblez, vous êtes toute pâle, et je crois, Dieu me pardonne, que le cœur vous bat. A présent, voilà comme une flamme qui vous monte au visage. Qu'est-ce que cela signifie?

Misé Brun, surprise et déconcertée, rougit davantage encore, en balbutiant quelques mots d'excuse et de dénégation.

— C'est bon, je sais à quoi m'en tenir, interrompit la malicieuse vieille en pinçant les lèvres; j'y vois clair malgré mes mauvais yeux, et je vais vous dire mon idée en deux mots : le grand air ne vous vaut rien; la tête vous tourne quand vous êtes dans la rue; vous auriez besoin de passer six mois sans mettre le pied hors de la maison.

Cependant Madeloun ne reparaissait pas, et misé Marianne s'aperçut enfin de son absence. Distraite alors par cet incident, elle poursuivit son chemin en grommelant contre la servante et en secouant le bras de sa nièce pour l'obliger à presser le pas. Les deux femmes rentraient au logis lorsque Madeloun les rejoignit tout effarée.

—Bonne misé Marianne, ne me querellez pas, s'écria-t-elle en se plaçant intrépidement en face de la vieille fille; je ne suis pas en faute....

—Je ne me sens pas d'humeur à écouter vos excuses, interrompit la tante Marianne avec une sourde défiance et en regardant la servante de travers.

— Sainte Vierge, laissez-moi donc achever! s'écria Madeloun en levant les mains au ciel; vous allez voir si je pouvais faire autrement que de m'arrêter un petit quart d'heure derrière vous. Tantôt je m'en allais par la petite porte afin de donner en passant deux liards à la Monarde. Elle n'était pas à sa place ordinaire. Je m'étonne, je m'informe au premier venu qui me répond : — D'où sortez-vous donc que vous ne savez pas une chose dont on parle dans toute la ville? Le soir de la Fête-Dieu, au moment de fermer l'église, le bedeau, en faisant sa ronde, a trouvé la Monarde raide morte à l'entrée du cloître.

— Morte! comment? s'écria misé Brun.

— Morte d'un coup de couteau; celui qui l'a tuée avait la main sûre; elle n'a pas jeté un cri; personne n'a rien entendu ni rien vu. Seulement le bedeau s'est rappelé que vers la tombée de la nuit il avait aperçu deux hommes rôdant autour du cloître. Certainement ils guettaient la Monarde et attendaient le moment où tout le monde serait sorti de l'église pour venir à bout de leur mauvais dessein.

— C'est bien extraordinaire, observa froidement misé Marianne; pourquoi des voleurs se seraient-ils attaqués à cette mendiante? Il n'y avait rien à prendre sous ses guenilles.

— Qui sait? répondit Madeloun en regardant sa jeune maîtresse; la Monarde recevait parfois de grosses aumônes. Elle avait peut-être au fond de ses poches rapiécées quelques louis d'or que ces malfaiteurs auront vu reluire de loin. Mon idée est qu'on l'a assassinée pour lui prendre son argent.

— Et les meurtriers sont-ils arrêtés?

— Non, par malheur; la terreur est dans le quartier : il y a des gens qui disent que la Monarde a été assassinée par des hommes de la bande de Gaspard de Besse.

Misé Brun écoutait ces détails avec un muet saisissement. Son esprit était frappé des circonstances qui avaient accompagné ce sinistre évènement; elle éprouvait une sorte de remords en songeant que c'étaient les fatales largesses de l'étranger qui avaient causé la déplorable fin de la Monarde. Dans l'après-midi, Madeloun, se trouvant seule avec elle un moment, lui dit à voix basse : — Certainement ces bandits ont tué la Monarde pour avoir son argent : figurez-vous qu'on n'a trouvé dans ses poches que quelques rouges liards, pourtant vous et moi nous savons bien qu'il y avait six beaux louis d'or.

— Mais qu'est-ce qui prouve qu'elle les eût gardés sur elle? observa misé Brun, peut-être les a-t-elle mis dans quelque cachette où il sera impossible de les retrouver.

— Non pas, j'en suis certaine, répondit Madeloun; la pauvre femme n'avait manié de sa vie un louis d'or ni possédé seulement trois écus. Quand je lui mis dans la main cette belle monnaie que vous savez, elle la regarda d'un œil ravi, ensuite elle la cacha au fond d'une de ses poches en me disant : — Ça restera là nuit et jour. — Apparemment quelqu'un de ces traîne-potence qui rôdent jusque dans les églises avec l'espoir de faire un mauvais coup, était derrière nous quand nous nous sommes arrêtées dans le cloître le jour de la Fête-Dieu. Si l'on osait parler, tout cela s'éclaircirait peut-être.

— Non, non, taisons-nous, interrompit la jeune femme effrayée; nous ne pouvons rien dire, rien.

— Je le sais bien, Seigneur mon Dieu! aussi j'ai retenu ma langue ce matin, et je puis dire n'avoir ouvert la bouche que pour faire parler les autres. Cela m'a assez bien réussi; en me faisant raconter de fil en aiguille tout ce qu'on savait de la Monarde, j'ai appris une chose que nous courions risque d'ignorer toujours.

A ces mots, prononcés par Madeloun d'un ton important et mystérieux, misé Brun releva la tête avec un tressaillement intérieur; mais, réprimant aussitôt son émotion, elle dit en affectant une curiosité indifférente : — Qu'est-ce donc que nous courions risque d'ignorer?

— Ce que j'avais justement oublié de demander à la pauvre Monarde, ce qu'elle ne peut plus me dire à présent, le nom de ce brave monsieur.

— Son nom! s'écria misé Brun; eh! qui a pu te l'apprendre?

— Personne; je l'ai deviné, répondit Madeloun d'un air de pénétration triomphante; la Monarde ne m'avait-elle pas dit, l'autre jour, qu'elle l'avait vu enfant, et que son père était seigneur de l'endroit où elle est née? Or, cet endroit s'appelle Galtières.

— C'est là son nom! murmura misé Brun avec une émotion inexprimable.

— Je vois d'ici l'endroit en question, continua Madeloun, qui ayant, quelque trente ans auparavant, suivi le vieux Brun quand il allait vendre son orfévrerie dans les foires importantes du pays, se vantait d'avoir une grande connaissance de la géographie locale; Galtières est un gros bourg près des bords du Var, sur la frontière du comté de Nice.

— M. de Galtières!... dit misé Brun en articulant avec un accent ineffable de tendresse et de joie ce mot, qui pour la première fois venait de s'échapper de ses lèvres et de résonner dans son cœur; mais, se repentant presque aussitôt de ce mouvement involontaire, elle imposa silence à Madeloun, en lui montrant du doigt la tante Marianne, dont la maigre silhouette se dessinait derrière le vitrage de la fenêtre; et, pour échapper à la tentation de poursuivre ce dangereux sujet d'entretien, elle alla courageusement trouver la vieille fille, qui arrosait les plantes chétives semées autour du puits.

A dater de cette époque, misé Brun eut deux existences distinctes : l'une, monotone, immobile et toute machinale; l'autre, troublée, violente, pleine de larmes, d'amères douleurs et de mélancoliques félicités. Le monde extérieur n'avait sur elle aucune

action; elle était absorbée entièrement dans cette vie intérieure, dont les agitations ne se manifestaient chez elle par aucun signe visible. Elle parcourait, sans s'en apercevoir, le cercle étroit des occupations domestiques, et se soumettait avec la plus inaltérable patience à l'autorité tracassière de la tante Marianne. Dès le matin, elle prenait sa quenouille, et, s'asseyant devant l'étroite fenêtre, elle filait pour augmenter le beau linge enfermé dans ses armoires, véritable trésor de ménagère, amassé laborieusement, et auquel elle devait contribuer pour sa part. Les vitres opaques laissaient tomber sur sa tête inclinée un rayon terne et affaibli qui s'éteignait graduellement et ne pénétrait pas jusqu'au fond de l'arrière-boutique, dans laquelle, même en plein midi, régnait une demi-obscurité. La jeune femme, assise sur un siége élevé, le corps penché légèrement et ses petits pieds posés sur un tabouret de paille, tournait du matin au soir ses fuseaux avec une activité machinale. Quiconque l'eût vue ainsi, avec sa quenouille chargée d'un chanvre fin et blond, les yeux baissés sur le fil léger qui s'allongeait sous ses doigts transparens, l'eût volontiers prise pour la sainte bergère, la blanche fileuse, patronne de Paris. Raide sur sa chaise devant l'autre fenêtre et son tricot à la main, misé Marianne faisait pendant à cette douce et ravissante figure. Par intervalles, les deux femmes échangeaient une phrase banale : il n'y avait entre elles aucun échange d'idées possible pour défrayer la conversation, qui se réduisait à quelque remarque profonde de la vieille fille sur la pluie et le beau temps, ou sur la manière dont Madeloun avait conduit la dernière lessive. L'orfèvre n'interrompait guère ce tête-à-tête par sa présence; il passait la journée entière, dans sa boutique, à attendre les chalands, qui ne se présentaient pas en foule.

Misé Brun s'était tout à coup habituée à la figure et à la manière d'être de son mari, ou, pour mieux dire, elle n'y prenait plus garde. Bruno Brun avait une de ces organisations flegmatiques et sombres auxquelles plaisent les lugubres émotions. Naturellement silencieux et triste, il ne parlait volontiers que des choses qui agissaient sur sa lourde imagination, et les bonnes œuvres de la confrérie des pénitens bleus étaient pour lui un sujet d'entretien inépuisable. Il n'y avait pourtant ni cruauté dans ses instincts ni méchanceté dans son caractère : c'était tout simplement un besoin d'émotion qu'il satisfaisait à sa manière et avec des intentions tout-à-fait charitables et pieuses. La jeune femme, qui avait si long-temps entendu ses sinistres récits avec un invincible sentiment de dégoût et d'horreur, les

écoutait maintenant sans frayeur comme sans intérêt. Le soir, après souper, lorsque l'orfèvre, accoudé sur la table, discourait avec misé Marianne de potence et d'enterrement, la jeune femme allait vers la fenêtre et avançait la tête pour regarder le ciel. En contemplant de l'étroit espace où elle était enfermée cette immensité, ces splendeurs éternelles, elle se prenait à rêver et souvent à pleurer. Parfois, — c'étaient ses momens de félicité, — elle s'asseyait à la fenêtre, le front penché sur sa main, et respirait avec amour le parfum de quelques fleurs précieusement arrangées dans une tasse de faïence; elle effleurait de ses lèvres fraîches et pures le calice empourpré des roses, les pâles jasmins, et caressait de son souffle leurs pétales embaumés. Ordinairement, de longues heures d'abattement et de douloureux ennui succédaient à ces momens d'ivresse mélancolique, et la jeune femme succombait à un accablement intérieur plus mortel que les douleurs violentes de l'ame. Par momens aussi, les idées religieuses reprenaient sur elle leur empire. Alors elle se tournait vers Dieu d'un cœur fervent et repenti, en formant contre elle-même des résolutions qu'elle n'avait jamais la force de tenir.

Le père Théotiste visitait souvent la famille; lorsqu'il se trouvait seul avec misé Brun, il n'essayait pas de l'interroger sur la situation de son ame, il se bornait à lui demander compte de ses actions, et quand la jeune femme lui avait répondu que son temps s'était passé à travailler et à prier Dieu, sans sortir du logis, il lui disait avec satisfaction :

— C'est bien; continuez ainsi, ma chère fille, et souvenez-vous que Dieu garde du péché celle qui se garde de l'occasion.

— Qu'il me préserve de l'offenser involontairement par de mauvaises pensées! disait misé Brun d'une voix triste et timide.

Alors le père Théotiste hochait la tête d'un air de reproche indulgent, et répondait avec la simplicité d'une ame qui n'avait jamais nourri aucun coupable désir ni éprouvé les secrètes ardeurs d'une passion défendue :

— Ma fille, on pèche non pas contre Dieu, mais contre soi-même, quand on s'abandonne à des scrupules exagérés et qu'on se tourmente de fautes imaginaires.

Une fois cependant, misé Brun, effrayée des passions emportées et rebelles qu'elle sentait gronder dans son cœur, supplia le père Théotiste de l'entendre en confession.

— Mon père, dit-elle en versant des larmes de honte et de douleur, il faut que Dieu m'ait abandonnée; j'ai perdu le discernement

du bien et du mal. Non-seulement je n'ai plus la force de résister, mais je ne me sens même plus la volonté de vaincre mes mauvais penchans. Mon ame est saisie du dégoût de toutes les choses qu'il faut aimer et respecter. Je ne puis plus prier Dieu, et mon esprit s'égare dans des pensées qui devraient me faire horreur.

—C'est-à-dire que vous vous laissez aller à ces rêveries dont vous m'avez déjà parlé? dit doucement le vieux moine; eh bien! voyons, ma fille, vers quel but êtes-vous entraînée malgré vous? Quel est le secret désir que vous vous reprochez?

—Mon père, répondit-elle à voix basse, une horrible tentation m'assiége nuit et jour; je voudrais sortir d'ici... revoir cet homme, et, si je le revoyais, ce serait fini, je le suivrais.

—Non, ma fille, vous ne le suivriez pas, dit le père Théotiste avec une énergie mêlée d'onction; non, vous ne tomberiez pas ainsi dans les derniers abîmes de l'infamie et du péché. Vous ne voudriez pas, pour satisfaire votre passion, renoncer à ce beau titre d'honnête femme qui accompagne votre nom, et auquel personne dans votre famille n'a jamais failli. Vous songeriez à votre mère, qui vous garde une place à son côté dans le ciel, et dont le regard vous suit sur la terre; vous vous souviendriez des exemples qu'elle vous a laissés, et vous seriez sauvée.

Ces paroles firent une grande impression sur misé Brun; elles raffermirent son ame et tranquillisèrent son esprit; il lui sembla qu'en effet elle pouvait souffrir et mourir, mais non se déshonorer en ce monde et renoncer à son salut dans l'autre. Peu à peu les violences de son cœur s'apaisèrent; elle tomba dans un état de langueur et de mélancolie auquel une tranquillité résignée aurait peut-être succédé pour toujours, si de nouveaux incidens n'étaient venus troubler le repos matériel de sa vie et rompre les calmes habitudes dans lesquelles l'activité de son caractère, l'ardeur de son imagination et la sensibilité de son ame s'éteignaient lentement.

Mme Ch. Reybaud.

(*La seconde partie au prochain numéro.*)

POLITIQUE COLONIALE

DE L'ANGLETERRE.

III.

LES ILES FALKLAND.

L'établissement que le gouvernement anglais se propose de fonder dans les îles Falkland, et dont le budget vient d'être soumis au parlement, marque un nouveau pas dans la voie d'agrandissement colonial que poursuit incessamment l'Angleterre sur tous les points du globe. L'importance de cet archipel ne saurait être mesurée à son éloignement et à ses étroites proportions; elle n'est d'ailleurs pas récente. Dans le siècle dernier, les trois grandes puissances maritimes de cette époque s'en sont disputé la possession. Le nom tout français de *Malouines* que ces îles ont long-temps porté rappelle le souvenir d'un intrépide marin, M. de Bougainville, qui, en un temps où la France était moins désintéressée qu'aujourd'hui dans les grandes questions de politique coloniale, y avait jeté les bases d'un établisse-

ment dont l'abandon est une des taches du règne de Louis XV. Sans les graves embarras qui l'occupaient au dedans et au dehors, l'Angleterre eût réalisé dès-lors les projets de M. de Bougainville; mais dans les mains de l'Espagne, à qui elles échurent ensuite, ces îles furent un trésor inutile. Plus récemment elles ont failli amener un conflit entre la République Argentine et les États-Unis; enfin la Grande-Bretagne a fait revivre d'anciennes prétentions et s'en est rendue maîtresse sans opposition. Ce fait n'a rien qui doive surprendre. Par leur position géographique et le nombre infini de leurs havres, les îles Falkland semblent avoir été destinées par la nature à servir de lieu de relâche à tous les navires qui se rendent dans les mers australes ou doublent le cap Horn. De si grands avantages ne pouvaient échapper à la pénétration des hommes d'état de l'Angleterre, et il n'est pas étonnant qu'ils aient songé à s'en assurer la possession; il faut s'étonner au contraire qu'ils ne l'aient pas fait plus tôt.

A l'extrémité méridionale du continent américain, presque à l'entrée du détroit de Magellan, se trouve à 60 lieues environ à l'ouest de la Terre des États, et à 140 du cap Horn, le groupe des îles Falkland, entre le 51° et le 53° de latitude sud, et le 60° et le 64° de longitude occidentale. Cet archipel se compose de deux grandes îles, de la structure la plus irrégulière, qui s'étendent parallèlement du nord-est au sud-ouest, et d'environ deux cents îlots. La longueur moyenne de l'île orientale est de 90 milles; elle n'est large que de 50 au plus. L'île occidentale a 80 milles de longueur; sa largeur varie de 25 à 40 milles. On estime à 3,000 milles carrés la superficie de la première; l'autre n'en a guère plus de 2,000.

De ces deux îles, la mieux connue est l'orientale. Elle est traversée de l'est à l'ouest par une chaîne de montagnes, ou plutôt de hautes collines, dont l'élévation au-dessus du niveau de la mer varie de 800 à 2,000 pieds anglais. Les versans de ces collines sont raides et prolongés, nus ou tapissés çà et là d'étroites écharpes de fougères. Les crêtes sont aiguës, et pourtant couvertes de pans immenses de grès quartzeux, placés dans une symétrie et une régularité telles qu'on ne peut attribuer qu'à des causes puissantes le dérangement de leur parallélisme primitif et les éboulemens énormes qui remplissent le fond des vallées. Ces collines n'offrent qu'un petit nombre de passes étroites, et séparent ainsi l'île en deux parties bien distinctes. Plusieurs rameaux s'en échappent en diverses directions, et forment un système de vallées humides, abritées et garnies d'excellens pâturages. Le reste de l'île ne présente que des plaines rases, légère-

ment ondulées, et coupées par un nombre infini de ruisseaux qui ne tarissent jamais. Les plages qui entourent les larges et sinueuses découpures de l'île sont, excepté en quelques endroits où le squelette de la formation rocheuse perce l'enveloppe du sol, uniformes, basses, et bordées de dunes sablonneuses : ce sont les havres les plus vastes et les plus sûrs de ces parages. De l'île occidentale, les Anglais n'ont guère exploré jusqu'à ce jour que les côtes. L'aspect général indique qu'elle est plus montagneuse. Bien qu'arrondies par les sommets, les collines que l'on aperçoit de la mer appartiennent évidemment à la même formation que celles de l'île orientale; elles sont isolées, basses, et ne semblent pas se relier entre elles. Les côtes sont d'un abord difficile; les havres sont resserrés, profonds, et cernés par des rocs âpres et escarpés.

La température des îles Falkland est très modérée. Il résulte d'une série d'observations faites avec soin que dans toute l'année le thermomètre ne descend presque jamais au-dessous de 0 et ne s'élève que rarement au-dessus de 22° centigrades. Il y tombe très peu de neige, et encore ne séjourne-t-elle que dans les lieux les plus élevés. Le ciel est rarement brumeux; les éclairs et le tonnerre y sont presque inconnus. En revanche, il y pleut beaucoup et dans toutes les saisons indistinctement, mais seulement par raffales. Cependant, quoiqu'il n'y tombe pas une plus grande quantité d'eau durant toute l'année qu'en Angleterre et dans le nord de la France, les hivers y sont plus humides, ce que l'on attribue à la nature du sol, imbibé d'eau par les mille ruisseaux qui coupent l'île dans tous les sens et qui manquent d'écoulement, et à l'absence, en cette saison, des vents secs qui soufflent pendant le reste de l'année. En effet, ce qui caractérise le climat des îles Falkland, c'est l'action presque constante des vents de l'ouest, qui rappellent par leur régularité les brises des régions intertropicales, c'est-à-dire qu'ils s'élèvent le matin vers les neuf heures et ne tombent qu'au moment du coucher du soleil. Il n'y a rien de plus singulier que le contraste entre le calme, la pureté des nuits, et les orages violens qui marquent le milieu de la journée, surtout dans les mois les plus chauds de l'année, qui dans cet hémisphère sont ceux de janvier, février et mars.

Les relations des marins de toutes les nations qui ont séjourné dans les îles Falkland s'accordent à louer la salubrité du climat, qui ne peut manquer de s'améliorer rapidement par la culture et le défrichement du sol. Ce qui vient à l'appui de cette assertion, c'est le séjour pendant quatorze mois dans l'île occidentale de deux ma-

telots, l'un âgé de dix-huit ans et l'autre de vingt-quatre, qui furent recueillis par le gouverneur actuel de l'établissement anglais dans une exploration le long des côtes. Ces matelots s'étaient échappés d'un baleinier américain, et avaient vécu, pendant plus d'une année, sans abri et de la chair crue des oiseaux, des phoques qu'ils surprenaient, de racines et de baies; ils étaient dans un parfait état de santé, et n'avaient en aucune façon souffert du froid ni des intempéries des saisons.

Ces îles sont entièrement dépourvues d'arbres et de toutes les plantes qui servent à la nourriture de l'homme. Les seuls végétaux dont il soit possible de tirer parti sont une espèce d'arbousier dont le fruit a le goût de la châtaigne, l'ache sauvage, le céleri, l'oxalide à fleurs blanches, le bacharis de Magellanie, le bolax gommifère, et une espèce de myrte dont les feuilles tiennent lieu du thé sans trop de désavantage. En revanche, le sol des îles Falkland est couvert d'excellens pâturages, qui fournissent abondamment à la nourriture des troupeaux de chevaux et de bœufs, aux cochons et aux lapins, qui y ont été transportés par les premiers colons, et qui s'y sont multipliés au-delà de toute expression. Qu'on se figure d'immenses prairies que l'on dirait tondues au ciseau, tant elles sont unies; pas une plante ne s'élève au-dessus des autres; elles se pressent, s'entrelacent; les fleurs se cachent sous les feuilles, comme pour se dérober à l'impétuosité du vent, et toutes ces herbes à petits rameaux, à feuilles plus petites encore, forment un lacis serré et impénétrable. Les cent vingt espèces environ dont se compose la flore des îles Falkland offrent un grand intérêt au botaniste. Les gramens y dominent et y présentent des caractères particuliers; ils croissent dans les terrains les plus ingrats et semblent se plaire aux exhalaisons marines. Mais c'est dans les îlots qu'il faut admirer les développemens énormes d'une plante de ce genre, le fétuque en éventail, à port de palmier, dont les épais fourrés protègent les phoques à l'époque de leurs amours, et servent de retraites aux manchots qui y vivent en république.

Les nombreuses tribus des oiseaux de mer couvrent les plages et les roches escarpées; dans les étangs et les cours d'eau douce pullulent les espèces palmipèdes les plus communes; les animaux amphibies, les phoques, les loutres, etc., cherchent en foule une retraite sur le sable et dans les anfractuosités des rochers; les oiseaux terrestres, quoiqu'en petit nombre, ne manquent pas non plus aux îles Falkland. Mais jusqu'à ce jour aucune bête venimeuse, aucun

reptile ne s'est offert aux recherches des explorateurs, et le seul quadrupède indigène est un composé du loup et du renard que l'on n'a rencontré nulle autre part. C'est sans doute au défaut de presque tous les moyens d'existence particuliers à notre espèce qu'il faut attribuer l'absence de l'homme sur cette terre, si favorablement traitée d'ailleurs par la nature, car les investigations les plus minutieuses n'ont pas encore fait découvrir les traces d'une population antérieure à la venue des Européens.

L'honneur de la découverte des îles Falkland semble appartenir incontestablement aux Anglais, bien qu'il leur ait été disputé par les Hollandais, les Français et les Espagnols. La première indication précise de cet archipel se trouve dans la relation du voyage de Davis, qui faisait partie de l'expédition de Cavendish en 1592. Deux ans après, ces îles furent aperçues de nouveau par un marin de la même nation, sir Richard Hawkins, qui les appela *Hawkins' maiden-land*, pour perpétuer le souvenir de sa découverte et rendre hommage à la virginité de sa souveraine, la reine Élisabeth. Quelques années plus tard, en 1599, le Hollandais Sebald van Weerdt leur donna son nom, qu'elles portent dans quelques anciennes cartes, et qui a été conservé à un groupe d'îlots (Sebaldines). Un siècle après le passage de Davis dans ces mers, en 1690, un marin anglais, Strong, donna à l'étroit canal qui sépare les deux îles principales le nom du célèbre lord Falkland, tué en 1643 à la bataille de Newbury. C'est Strong qui les visita pour la première fois, assure-t-on; du moins la description manuscrite qu'il a laissée de cet archipel, et dont le capitaine Fitz-Roy a récemment publié des extraits, est la plus ancienne connue. Au commencement du siècle suivant, ces îles furent fréquemment reconnues par des marins de Saint-Malo qui faisaient le commerce avec les possessions espagnoles de la mer Pacifique. De là vient qu'elles ont été long-temps désignées en France, et le sont encore quelquefois, par le nom de Malouines, dont les Espagnols ont fait par corruption *Malvinas*. Ce n'est que vers le milieu du dernier siècle que les Anglais donnèrent à tout le groupe le nom d'îles Falkland, qu'il a gardé et qui est aujourd'hui le plus répandu.

Le commodore Anson révéla le premier l'importance politique et commerciale de ces îles, qu'il avait visitées dans ses courses aventureuses. A cette époque, la grande navigation et les lointaines entreprises commerciales commençaient à se développer en Angleterre. Les immenses possessions des Espagnols en Amérique excitaient la jalousie des négocians anglais, impatiens de prendre part aux richesses

du Nouveau-Monde. Les rapports du commodore Anson, empreints d'une certaine exagération, furent reçus avec un vif intérêt, et déterminèrent le gouvernement à fonder dans les îles Falkland un poste à la fois militaire et commercial. Deux vaisseaux furent équipés et allaient mettre à la voile, lorsque les réclamations du cabinet de Madrid firent abandonner ce projet. Pour expliquer cette intervention inattendue de l'Espagne, il faut reprendre les choses de plus haut.

On sait qu'après la découverte du Nouveau-Monde, le pape Alexandre VI en donna la propriété à Ferdinand-le-Catholique. En vertu de cette étrange investiture, l'Espagne s'arrogea la souveraineté de tout le continent américain, des îles adjacentes et des mers qui les baignent, à l'exclusion des sujets des autres nations. Tant que l'Espagne conserva sa puissance maritime, elle maintint en fait ce privilége et entrava toutes les tentatives que firent les autres gouvernemens de l'Europe pour s'établir ou commercer en Amérique. Sous les faibles successeurs de Philippe II, la cour de Madrid ne se relâcha en rien de ses prétentions, quoique la force lui manquât pour les faire respecter, et que les colonies fondées par les Anglais, les Français et les Hollandais sur le continent américain et dans les Antilles en prouvassent chaque jour la ridicule vanité. De toutes les nations de l'Europe, les Anglais se montrèrent les plus opiniâtres à disputer à l'Espagne ce droit illusoire de souveraineté absolue. Celle-ci prétendait d'ailleurs fortifier la validité du titre fondé sur l'investiture papale par le droit de découverte antérieure. C'est sur ce terrain que l'Angleterre se plaça. Assurément les Espagnols avaient fait de vastes et hardies explorations dans les mers qui entourent le nouveau continent; mais la cour de Madrid avait pour principe de tenir secrètes les découvertes de ses navigateurs, afin de s'en assurer tous les avantages. Les Anglais, les Hollandais, les Français, au contraire, s'empressaient de faire connaître les résultats de leurs expéditions. Aussi, lorsque, dans le XVIe siècle et plus tard, des disputes s'élevèrent entre l'Espagne et l'une ou l'autre de ces puissances, touchant la propriété d'une partie du continent américain en vertu du droit de découverte première, le gouvernement espagnol ne put-il produire à l'appui de ses prétentions que des assertions vagues, des relations manuscrites inconnues, et des cartes d'une authenticité fort contestable, à l'encontre de preuves évidentes, renfermées dans des relations de voyages depuis long-temps imprimées, publiques, et dont il était difficile de contester la bonne foi.

La cour de Madrid comprit qu'elle ne pouvait lutter sur ce terrain,

et elle se retrancha obstinément sur le droit concédé dans la bulle d'Alexandre VI. La question de souveraineté sur les pays non encore occupés était d'ailleurs fort secondaire pour l'Espagne. Ce qui lui importait le plus, c'était de se réserver le monopole des richesses du Mexique et du Pérou, qui soutenaient sa puissance chancelante en Europe, et pour cela il lui suffisait d'interdire aux autres nations tout commerce avec ses colonies. Aussi, après bien des années de luttes inutiles et de négociations sans résultat, se soumit-elle, par les traités de 1667 et 1670, à reconnaître les possessions de l'Angleterre dans l'Amérique du Nord et dans les Antilles, mais à la condition expresse que ses propres colonies seraient fermées aux sujets anglais.

Dans l'intervalle qui s'écoula jusqu'à la guerre de la succession, un intérêt très puissant tint étroitement unies l'Angleterre et l'Espagne; les stipulations des traités tombèrent presque en désuétude, et des relations commerciales s'établirent entre les colonies espagnoles et les marins anglais. Ceux-ci s'accoutumèrent à fréquenter impunément les marchés de l'Amérique du Sud et à y porter des produits manufacturés; mais lorsque la dynastie française eut été assise d'une manière stable sur le trône d'Espagne par le traité d'Utrecht, le cabinet de Madrid, débarrassé de toute préoccupation pressante, et n'ayant plus besoin comme autrefois d'acheter par une complaisance ruineuse l'amitié de l'Angleterre, songea à remettre en vigueur les traités qui excluaient de ses colonies et des mers de l'Amérique du Sud les sujets des autres puissances. Les temps étaient changés, et l'Angleterre refusa d'accepter cette exorbitante domination. On sait combien l'esprit mercantile est tenace, entreprenant, et d'ailleurs ce n'est pas en un jour et à son gré que l'on brise les lucratives habitudes d'un demi-siècle. Les Anglais en appelèrent à la contrebande, et continuèrent illicitement le commerce qu'ils avaient si long-temps fait par tolérance. Telle fut la cause de la guerre qui, commencée en 1739, aboutit au traité d'Aix-la-Chapelle. Ce traité ne procura pas à l'Angleterre les avantages qu'elle s'était promis en prenant les armes. Malgré sa faiblesse, son épuisement, le désordre qui régnait dans ses finances et dans toutes les parties du gouvernement, malgré son impuissance à continuer plus long-temps la guerre, la cour de Madrid persista opiniâtrément à ne pas faire de concessions, et l'Angleterre, qui n'avait rien obtenu par les armes, dut chercher une solution plus favorable à ses intérêts dans un traité de commerce dont les négociations se suivaient à Londres.

C'est dans ces conjonctures que le gouvernement anglais forma le projet de fonder un établissement dans les îles Falkland. Il est évident que cet établissement, par sa position géographique à l'entrée du détroit de Magellan et si près des possessions espagnoles, était destiné, dans la prévision d'une rupture plus ou moins éloignée, à devenir un point de ralliement pour toutes les entreprises qui pourraient être tentées dans les mers de l'Amérique du Sud, et devait, en attendant, servir d'entrepôt au commerce libre ou illicite, selon les circonstances. La cour de Madrid s'émut de ces desseins, si ouvertement hostiles, de l'Angleterre. Elle réclama hautement contre cette entreprise, qui violait la paix récemment conclue, et posa, comme condition de la reprise des négociations un moment interrompues, l'abandon de ce projet. Le gouvernement anglais ne s'était pas remis encore du choc terrible que lui avait fait éprouver la chute de sir Robert Walpole. Entre les mains du timide Pelham, il était sans force comme sans autorité dans le pays. Le ministère, formé des élémens les plus hétérogènes, avait besoin, pour se maintenir au pouvoir, de repos et d'inaction au dehors; ce qui lui importait plus que la grandeur future de l'Angleterre, c'était de conclure un traité de commerce avec l'Espagne, qui remplît l'attente si long-temps déçue du pays : aussi céda-t-il honteusement, se flattant de la vaine et trompeuse espérance que la cour de Madrid lui saurait gré de cette concession.

Cependant les relations du commodore Anson sur les îles Falkland s'étaient répandues dans le monde. Le tableau séduisant qu'il avait présenté de cet archipel et des avantages qu'on en pouvait tirer, avait frappé l'attention d'un marin intelligent, M. de Bougainville. A la suite du traité de 1761, qui ratifia la conquête faite par les Anglais des possessions françaises sur les deux rives du Saint-Laurent et sur les bords de l'Océan atlantique, plusieurs familles de l'Acadie, ne voulant pas subir le joug d'une domination étrangère, avaient abandonné leurs foyers, et s'étaient réfugiées en France, où elles étaient à la charge du gouvernement. M. de Bougainville proposa de les établir dans les îles Falkland. La France n'était pas si étrangère à ces mers lointaines qu'on pourrait le croire aujourd'hui. Jusqu'à la paix d'Utrecht, elle avait eu le monopole de la fourniture des nègres pour les possessions espagnoles dans l'Amérique du Sud. Ce privilége lui avait permis de former avec ces riches colonies des relations légitimes et étendues dont le souvenir s'est conservé dans plusieurs de nos ports de l'Océan. Depuis que ce monopole était tombé

dans les mains des Anglais, cette source précieuse s'était tarie. Le projet de M. de Bougainville pouvait encourager nos marins à fréquenter de nouveau ces parages : il fut adopté avec empressement par le cabinet de Versailles, et goûté particulièrement par le duc de Choiseul, qui aimait les grandes choses.

M. de Bougainville quitta Saint-Malo, à la fin du mois de septembre 1763, avec deux vaisseaux qui transportaient une partie des familles acadiennes. Après avoir touché à Sainte-Catherine sur la côte du Brésil et à l'embouchure du Rio de la Plata, pour embarquer des bestiaux, l'expédition aborda le 3 février de l'année suivante dans une baie spacieuse sur la côte nord-est de l'île orientale, à laquelle fut donné le nom de baie d'Acarron : c'est aujourd'hui Berkeley-Sound. Des peines sans nombre attendaient les émigrans sur cette terre. Peu de jours après le débarquement, les bestiaux s'échappèrent, et on n'en put rattraper qu'une partie à peine suffisante aux besoins de la colonie. Bientôt les produits de la chasse, sur lesquels on avait compté, manquèrent. L'absence complète d'arbres se fit douloureusement sentir; la saison était mauvaise, et les malheureux Acadiens ne savaient comment se préserver des rigueurs et des intempéries d'un climat plus humide que froid. Heureusement, on découvrit des tourbières (1). M. de Bougainville fit plusieurs voyages à la côte la plus voisine du continent, et en rapporta du bois pour construire des habitations. Un petit fort fut élevé à l'extrémité occidentale de la baie, qui fut nommé Port-Louis. Les phoques et les oiseaux de mer suppléèrent à des provisions plus délicates. Après avoir ainsi jeté les bases de l'établissement, M. de Bougainville partit pour la France au mois de juin. Il revint en 1765 avec quelques nouveaux habitans, et il quitta bientôt définitivement le Port-Louis, laissant la colonie, qui se composait de soixante-dix-neuf personnes, sous la direction de M. de Nerville.

Cette entreprise du gouvernement français éveilla la jalousie de l'Angleterre, et détermina le cabinet anglais à reprendre l'ancien projet de s'établir dans les îles Falkland. Le capitaine Byron allait faire un voyage d'exploration dans la mer Pacifique. Ses instructions lui enjoignirent de visiter ces îles et de choisir l'endroit le plus pro-

(1) La tourbe est très abondante dans toutes les îles Falkland et se trouve à une très petite profondeur. Il y en a de deux sortes : l'une est une terre de bruyère sèche, formée par la décomposition des radicules des *empetrum* et des *vaccinium*; l'autre n'est que le produit de la décomposition des mousses et des fougères : celle-ci est fort grasse.

pice pour y jeter les fondemens d'une colonie. Dans cette pièce, rédigée par le conseil de l'amirauté, les îles Falkland étaient formellement désignées comme appartenant à la Grande-Bretagne par le droit de découverte. C'était la première fois que le gouvernement anglais produisait des prétentions à la propriété de cet archipel, qu'il faisait reposer sur la reconnaissance de Davis et d'Hawkins, et sur l'exploration de Strong en 1690.

Le capitaine Byron mit à la voile le 4 juin 1764. Il parcourut les côtes des deux îles principales, et donna à une baie située au nord de l'île occidentale le nom de Port-Egmont, en l'honneur du président du conseil de l'amirauté; cette baie avait été visitée l'année précédente par M. de Bougainville, qui l'avait appelée port de la Croisade. Le 23 janvier 1765, il y débarqua et en prit possession, ainsi que de tout l'archipel, au nom du roi George III, après quoi il poursuivit son voyage, laissant au capitaine Mac-Bride le soin de continuer l'exploration de tout le groupe, et d'en porter les résultats en Angleterre. Peu de mois après son retour à Londres, le capitaine Mac-Bride fut renvoyé aux îles Falkland avec une centaine de personnes. Débarqués dans le mois de janvier 1766, les Anglais furent assez heureux pour achever leurs habitations avant la saison d'hiver; mais, quoique l'expédition eût été fournie de provisions et de tous les objets nécessaires, ils ne furent pas plus satisfaits de l'état du pays que ne l'avaient été les colons français, et les rapports du capitaine Mac-Bride furent aussi défavorables aux îles Falkland que ceux du commodore Anson et du capitaine Byron avaient été séduisans.

Ainsi, au commencement de l'année 1766, la France et l'Angleterre avaient chacune un établissement dans les îles Falkland. Le droit de l'une et de l'autre à s'établir dans ces iles inoccupées ne pouvait être mis en question : si l'Angleterre invoquait une découverte antérieure, la France avait pour elle l'avantage d'une première occupation. Sans doute, ces titres également légitimes n'auraient pas manqué de faire naître une vive contestation entre ces deux puissances, si la cour de Madrid, qui tenait toujours à ses antiques prétentions de domination absolue sur les mers de l'Amérique, ne l'eût prévenue en adressant des remontrances aux cabinets de Versailles et de Saint-James contre les établissemens formés par leurs sujets respectifs sur le territoire de sa majesté catholique.

Le duc de Choiseul, qui était alors à la tête des conseils de Louis XV, n'était pas homme à céder timidement aux injonctions d'une puissance étrangère, et après une correspondance très ferme

de part et d'autre on se prépara à la guerre. Mais Louis XV avait résolu de finir ses jours en paix : il défendit à son ministre de donner suite à ce différend, et il écrivit de sa propre main au roi d'Espagne qu'il était prêt à faire retirer ses sujets des îles Malouines, pourvu qu'ils reçussent une indemnité. Cette proposition fut acceptée avec empressement, et M. de Bougainville était à peine revenu de son second voyage, qu'il fut envoyé à Madrid pour signer l'abandon du Port-Louis au prix de 600,000 francs. Les colons furent ramenés en France, et le Port-Louis, dont le nom fut changé en celui de Soledad, reçut une garnison espagnole, et devint une dépendance du gouvernement de Buenos-Ayres.

Les réclamations de la cour de Madrid ne furent pas suivies du même succès auprès du gouvernement anglais, qui les repoussa avec dédain. Enfin, après trois années de négociations inutiles, l'Espagne se décida à soutenir ses prétentions par les armes. Au mois de novembre 1769, le capitaine Hunt, qui commandait une frégate alors mouillée dans le Port-Egmont, aperçut un schooner espagnol occupé à explorer l'entrée de la baie; il lui donna l'ordre de s'éloigner. Peu de jours après, le même schooner reparut, portant des rafraîchissemens au capitaine Hunt avec une lettre de don Philippe Ruiz Puenta, gouverneur de Soledad. Ce dernier, feignant d'ignorer l'existence d'un établissement anglais dans les îles Falkland et de regarder la présence d'un vaisseau de guerre britannique dans ces parages comme purement fortuite, exprimait son étonnement qu'un navire sous le pavillon espagnol eût reçu l'ordre de quitter une mer espagnole. Dans sa réponse, qui ne se fit pas attendre, le capitaine Hunt soutint que les îles Falkland appartenaient à sa majesté britannique par le droit de découverte et de premier établissement, et il termina sa lettre par une injonction formelle au gouverneur espagnol d'évacuer les îles Falkland dans le délai de six mois. Après plusieurs lettres échangées de part et d'autre, deux frégates espagnoles se présentèrent, à la fin du mois de février 1770, devant le Port-Egmont, et intimèrent à leur tour aux colons anglais l'ordre d'abandonner au plus tôt leur établissement, s'ils ne voulaient pas en être expulsés par la force des armes. A peine les frégates espagnoles se furent-elles éloignées, que le capitaine Hunt mit à la voile pour l'Angleterre, laissant pour toute défense de la colonie britannique le capitaine Matby avec un sloop de 16 canons.

Les menaces des Espagnols ne tardèrent pas à se réaliser. Dans les premiers jours du mois de juin, cinq frégates jetèrent l'ancre dans

la baie du Port-Egmont. Elles avaient à bord 1,600 hommes de troupes de débarquement, 134 pièces de canon, et tout un équipage de siége. Les Anglais n'étaient pas préparés à résister à un si formidable armement; l'établissement n'était fortifié d'aucune façon. Néanmoins le capitaine Matby refusa bravement d'obéir à l'ordre d'évacuation que lui fit transmettre le commandant des forces espagnoles, don Juan Ignacio Madariaga, et ce fut seulement après que le feu eut été ouvert par l'ennemi qu'il se décida à capituler. Le 10 juin, le commandant espagnol prit possession du Port-Egmont, et les colons anglais furent embarqués sur le sloop qui avait été inutile à leur défense.

Le ministère anglais avait traité avec un égal dédain les réclamations et les menaces de la cour de Madrid. Il reçut avec indifférence les renseignemens transmis par le chargé d'affaires en Espagne, M. Harris, sur l'activité qui régnait dans les arsenaux, et le bruit qu'une expédition se préparait contre les îles Falkland. L'arrivée du capitaine Hunt le laissa dans la même incrédulité. Sous l'empire des graves préoccupations que lui inspiraient son propre intérêt de conservation et la situation intérieure du pays, en proie alors à l'agitation la plus violente, il oubliait volontiers les questions de politique extérieure, et d'ailleurs il ne pouvait imaginer que l'Espagne se portât à cet excès d'audace. Qu'on juge de sa surprise lorsqu'il fut informé par l'ambassadeur d'Espagne à Londres que le gouverneur de Buenos-Ayres, don Buccarelli, avait pris sur lui de déposséder les Anglais du Port-Egmont. L'ambassadeur espagnol avait été chargé, disait-il, par le roi son maître de faire cette communication en toute hâte pour prévenir les conséquences qui pouvaient en résulter, si elle passait par d'autres mains que les siennes, et d'exprimer le souhait que, quelle que fût l'issue de cet acte entrepris sans aucune instruction particulière du cabinet espagnol, il ne troublât pas la bonne intelligence qui régnait entre les deux cours. Interrogé par lord Weymouth, secrétaire d'état chargé des affaires coloniales, s'il avait ordre de désavouer la conduite de don Buccarelli, l'ambassadeur espagnol répondit qu'il attendait pour le faire des instructions ultérieures de son gouvernement.

L'arrivée des colons du Port-Egmont souleva une indignation générale dans le pays. On s'attendait à voir le gouvernement agir avec cette promptitude et cette résolution qui de tout temps ont caractérisé la politique de l'Angleterre. Assurément l'acte du gouverneur de Buenos-Ayres suffisait pour autoriser des hostilités immédiates.

Tel ne fut pas cependant le parti qu'embrassa le cabinet. Il préféra recourir aux voies de la conciliation. Au lieu de déclarer la guerre, il se contenta de notifier à l'ambassadeur espagnol que, si la cour de Madrid tenait réellement au maintien de la paix, les habitans du Port-Egmont devaient être immédiatement remis en possession de la colonie; il demanda aussi qu'on réparât sans retard l'insulte faite à la couronne d'Angleterre par le désaveu formel de la conduite de don Buccarelli. Le chargé d'affaires en Espagne reçut l'ordre de faire la même déclaration dans les termes les plus formels. Grimaldi, qui était alors premier ministre, répondit, sans s'expliquer nettement, que l'Espagne avait vu d'un mauvais œil l'établissement des Anglais dans les îles Falkland; que quant à lui, il avait désapprouvé l'expédition dirigée contre le Port-Egmont et qu'il en avait été informé trop tard pour l'empêcher, mais qu'il ne pouvait blâmer la conduite de don Buccarelli, car cet officier n'avait fait que remplir les obligations de sa charge. Il ajouta que le roi son maître désirait la conservation de la paix, ayant tout à perdre et peu à gagner à la guerre, et il donna l'assurance que le prince de Maserano, son ambassadeur à Londres, serait chargé prochainement de négocier un arrangement avec le ministère anglais.

En effet, des instructions furent transmises à cet ambassadeur pour qu'il eût à proposer une convention dans laquelle la cour de Madrid déclarerait n'avoir pas donné d'ordres particuliers au gouverneur de Buenos-Ayres, tout en reconnaissant que cet officier avait agi comme l'y obligeaient ses instructions générales et les lois de l'Amérique, en expulsant d'un territoire espagnol une colonie étrangère. L'ambassadeur d'Espagne était de plus autorisé à stipuler la restitution du Port-Egmont, en réservant pourtant les droits de sa majesté catholique à la propriété de toutes les îles Falkland, pourvu que de son côté le roi de la Grande-Bretagne consentît à désavouer le capitaine Hunt, qui avait sommé les Espagnols d'évacuer Soledad, ce qui avait amené les mesures prises par don Buccarelli. A cette proposition, lord Weymouth répondit que son souverain ne pouvait pas recevoir à de certaines conditions et par une convention réciproque la satisfaction à laquelle il croyait avoir droit, et cette satisfaction était non-seulement la restitution du Port-Egmont et le désaveu de don Buccarelli, mais encore la reconnaissance absolue et inconditionnelle du droit de l'Angleterre à la possession de l'île où elle avait fondé un établissement.

Tel était l'état de la question à l'ouverture du parlement dans les premiers jours de novembre 1770. Dans son discours aux deux cham-

bres assemblées, le roi disait que « par un acte du gouverneur de Buenos-Ayres, qui s'était emparé par la force d'une de ses possessions, l'honneur de la couronne et la sécurité des droits de son peuple avaient été profondément affectés, mais qu'il n'avait pas manqué d'exiger immédiatement la satisfaction qu'il avait droit d'attendre de la cour d'Espagne, et de faire les préparatifs nécessaires pour se mettre en état de se rendre lui-même justice dans le cas où sa réclamation ne serait pas accueillie. » Comme on voit, malgré le langage ferme et convenable qu'il tenait dans les négociations avec la cour de Madrid, le cabinet anglais s'abstenait, vis-à-vis du parlement, de faire intervenir directement l'Espagne dans cette question : à l'entendre, il ne s'agissait que d'un sujet de plainte contre un gouverneur indiscret. Il ne rapetissait ainsi la question entre les deux puissances que pour se ménager une plus grande latitude dans l'arrangement qui se traitait, sans s'apercevoir que cet excès de prudence autorisait ses adversaires à prétendre qu'il sacrifiait honteusement les intérêts du pays et l'honneur de la couronne, plutôt que de courir les hasards d'une guerre nécessaire, mais qui pouvait amener sa chute. Était-il permis en effet de réduire un si grave différend à de si mesquines proportions? Pouvait-on ne voir dans l'expédition dirigée contre le Port-Egmont que l'acte d'un gouverneur outrepassant ses pouvoirs par excès de zèle, et un plan si bien conçu, exécuté avec tant de prudence, avait-il pu être entrepris sans l'approbation de la cour d'Espagne (1)?

La vérité est que le ministère désirait éviter la guerre. Ce n'était ni la timidité ni l'égoïsme, c'était plutôt une sage prévoyance, et la connaissance des moyens et des ressources de l'Angleterre, qui

(1) Aussi l'énergique et brutal Junius, révolté de cet abus de mots, s'écriait, dans sa lettre du 30 janvier 1771 : « M. Buccarelli n'est pas un pirate et n'a pas été traité comme tel par ceux qui l'ont employé. Je sens ce qu'exige l'honneur d'un galant homme, quand j'affirme que notre roi lui doit une réparation éclatante. Où s'arrêtera donc l'humiliation de notre pays? Un roi de la Grande-Bretagne, non content de se mettre de niveau avec un gouverneur espagnol, s'abaisse jusqu'à lui faire une injustice notoire. Pour sauver sa propre réputation, il ne craint pas de diffamer un brave officier et de le traiter comme un brigand, lorsqu'il sait, de science certaine, que M. Buccarelli a agi conformément aux ordres qu'il a reçus, et qu'il n'a fait absolument que son devoir. C'est ainsi qu'il en arrive dans la vie privée avec un homme qui n'a ni courage ni honneur. Un de ses égaux ordonne à un domestique de le frapper. Au lieu de rendre le coup au maître, cet homme se contente bravement de lancer une imputation calomnieuse contre la réputation du serviteur. »

conseillaient à lord North, alors à la tête du cabinet, de tenter un accommodement pacifique. L'occupation du Port-Egmont lui paraissait peu mériter d'être le sujet d'une rupture avec l'Espagne. A cette époque, aux yeux de tout esprit raisonnable et impartial, les îles Falkland ne pouvaient être qu'une possession, sinon inutile, au moins peu importante, et ne devant avoir une valeur réelle que dans un avenir éloigné. Fallait-il, pour un si mince objet, compromettre la fortune de l'Angleterre, et livrer le commerce et la prospérité publique aux désastreuses conséquences d'une guerre maritime et continentale? D'un autre côté, l'état de faiblesse du pays défendait de lancer l'Angleterre dans des entreprises qu'elle ne pouvait poursuivre sans courir à un épuisement fatal. Immédiatement après la communication du prince de Maserano, des ordres avaient été donnés d'armer la flotte et de faire des levées de matelots. On découvrit alors que, par suite de l'anarchie qui travaillait le pays depuis dix ans, le désordre qui régnait dans les plus hautes régions du gouvernement s'était glissé dans toutes les parties de l'administration; la marine, abandonnée à des agens subalternes, avait été négligée; les fonds destinés à son entretien avaient été détournés de leur emploi et dilapidés. Dans la discussion des hautes questions constitutionnelles soulevées par l'affaire de Wilkes, les ressorts du gouvernement s'étaient détendus, un esprit d'indépendance avait pénétré dans les classes inférieures, et partout on élevait de sérieux obstacles à l'enrôlement des matelots par la *presse*. L'opinion publique, échauffée par un long intervalle de troubles où le gouvernement n'avait pas toujours eu l'avantage, égarée par les discours et les écrits des factieux et des candidats au ministère, se méprenait volontiers sur les sentimens de lord North. Toujours prête à soupçonner les intentions du cabinet, elle incriminait sans distinction tous ses actes. En un mot, l'Angleterre était sans flotte, sans matelots, avec des arsenaux dépourvus, et des ministres n'ayant ni force ni crédit dans le pays.

Le cabinet n'était donc pas coupable de ne s'avancer qu'avec prudence dans une voie aussi périlleuse que pouvait l'être, en de pareilles conjonctures, une guerre avec l'Espagne, assurée de l'appui de la France, tandis que l'Angleterre était sans alliances continentales. D'un autre côté, la réserve excessive avec laquelle le discours du trône avait été rédigé, l'attention minutieuse apportée au choix des expressions, tout montrait que lord North craignait d'irriter la cour de Madrid, et de se fermer tout accommodement pacifique. Le

soin avec lequel le Port-Egmont n'était désigné que comme une possession de la couronne, pour éloigner toute discussion sur la question de droit, pouvait laisser pressentir que le gouvernement était prêt à faire des concessions plutôt que d'encourir les conséquences d'une déclaration nette et ferme. Il était permis de croire sans témérité que le cabinet se contenterait du simple désaveu de la conduite de don Buccarelli, et l'accepterait comme une satisfaction suffisante. C'était donner trop beau jeu à l'opposition. Aussi le discours du trône fut-il suivi de violens débats dans les deux chambres du parlement. Le discours qui fit le plus d'impression fut celui de lord Chatham dans la chambre haute. Il attaqua avec passion la marche suivie par le ministère dans les négociations avec l'Espagne, et s'efforça de montrer que le désaveu de la conduite du gouverneur de Buenos-Ayres offert par la cour de Madrid était une réparation insuffisante de l'insulte faite à la Grande-Bretagne. Malgré sa brûlante éloquence, secondée dans les deux chambres par une opposition nombreuse, aucune résolution ne fut prise par le parlement qui liât le cabinet, ou lui prescrivît la marche qu'il devait suivre.

Cependant le chargé d'affaires britannique à Madrid tentait vainement d'obtenir du gouvernement espagnol une réponse plus satisfaisante. Après le rejet de ses premières propositions, le cabinet de Madrid avait réclamé, en vertu du pacte de famille, l'appui de la France, et M. de Choiseul avait promis à l'Espagne les secours d'une active coopération. Aussitôt il fut résolu à Madrid, dans un conseil extraordinaire, que le prince de Maserano renouvellerait l'offre qu'il avait faite précédemment, et que, si cet ultimatum était rejeté, l'Espagne préviendrait l'Angleterre et commencerait les hostilités. L'intervention de la France compliquait la situation d'une manière fâcheuse pour l'Angleterre. Une guerre avec la maison de Bourbon d'Espagne réunie à celle de France paraissait inévitable, quand tout à coup, par une de ces révolutions paisibles qu'offrent seuls les états despotiques, Louis XV renvoya le duc de Choiseul de ses conseils. C'était le fruit des cabales de la nouvelle favorite et de ses amis, que le duc de Choiseul avait eu le tort, grave dans un courtisan aussi souple et aussi adroit que ce ministre, de compter pour peu de chose. Le cabinet anglais reçut avec étonnement et la nouvelle de la chute du tout-puissant ministre et l'assurance que l'intervention de la cour de Versailles se réduirait à une médiation pacifique. En effet, une lettre de la main de Louis XV avait fait connaître au roi d'Espagne qu'il était résolu à ne pas rompre avec l'Angleterre. Alors la

cour de Madrid, abandonnée à ses propres forces, revint à des sentimens plus modérés et accepta la médiation de la France pour négocier un arrangement qui satisfît les deux parties en conciliant leurs prétentions réciproques.

On imagine avec quel empressement l'offre de la France fut reçue par le gouvernement anglais. Seul de tout le cabinet, lord Weymouth ne partageait pas les sentimens de modération qui animaient lord North et ses collègues. Soit qu'il cédât à l'entraînement belliqueux excité dans le pays par les adversaires du cabinet, soit plutôt qu'il ne crût pas que, dans la voie des concessions, on pût faire un pas de plus, il ne voulait pas entendre parler d'un accommodement conclu au prix d'une partie des prétentions de l'Angleterre. Jusque-là ses avis avaient été écoutés avec condescendance, et l'Angleterre lui devait d'avoir tenu dans les négociations un langage ferme et tel qu'il convenait à sa dignité; mais, devant la médiation inattendue de la France et en présence d'un arrangement qui ne pouvait manquer de donner satisfaction à l'Angleterre, ses collègues cessèrent de le suivre : lord Weymouth se retira du cabinet, et la négociation fut remise à l'autre secrétaire d'état, lord Rochford.

Le ministère anglais avait un trop grand intérêt à se présenter devant le parlement avec une solution définitive pour se montrer difficile. Aussi, quelques heures avant la reprise de la session, après les vacances de Noël, le 22 janvier 1771, l'arrangement proposé par la France fut accepté de part et d'autre. L'ambassadeur espagnol présenta à lord Rochford une déclaration qui portait que « sa majesté catholique, dans le désir de maintenir la paix et la bonne harmonie qui régnait entre les deux puissances, désavouait l'expédition entreprise dans le mois de juin de l'année précédente contre l'établissement anglais dans les îles Falkland, et s'engageait à rétablir les choses au Port-Egmont dans l'état où elles étaient avant cette époque, à restituer le fort avec tout ce qui y avait été saisi, mais à la condition que cette restitution n'affecterait en rien ses droits à la souveraineté des îles Falkland. » De son côté, lord Rochford présenta au prince de Maserano une contre-déclaration dans laquelle, sans faire aucune mention de la réserve insérée dans la pièce précédente, il récapitulait tous les points qui y avaient été touchés, et terminait en reconnaissant, au nom de son souverain, que cette déclaration était une réparation suffisante de l'injure faite à la Grande-Bretagne. Ces deux pièces n'étaient séparées qu'en apparence; c'était en réalité une convention discutée et acceptée par les deux parties. Elles furent communiquées au par-

lement le 25 janvier. Cet arrangement satisfit le pays, qui tenait dans le fond au maintien de la paix; mais il fut violemment attaqué dans les deux chambres, surtout par lord Chatham, qui traita cette transaction d'ignominieuse. Malgré ses efforts, lord North et ses collègues triomphèrent aisément des attaques de leurs adversaires.

L'Espagne rendit le Port-Egmont, mais le ministère de lord North ne parut pas disposé à poursuivre les projets de colonisation formés par ses prédécesseurs. On n'y envoya pas de nouveaux colons, et moins d'un an après l'arrangement, les trois vaisseaux qui y avaient été mis en station furent remplacés par un petit sloop de guerre. Enfin, en 1774, le Port-Egmont fut définitivement abandonné par l'Angleterre, non pas à la condition proposée par la cour de Madrid dans les négociations, qu'en même temps que les Anglais se retireraient de l'île occidentale, les Espagnols abandonneraient Soledad, mais purement et simplement. Il n'est pas douteux que cet abandon avait été résolu dans les premiers momens de la restitution, et, s'il faut en croire le docteur Johnson, il ne fut retardé que par respect pour l'opinion publique. En effet, Junius, toujours si bien informé, annonçait, dans sa lettre du 30 janvier 1771, que telle était l'intention du ministère. Pownal s'expliqua encore plus clairement dans la chambre des communes, le 5 mars suivant; il parla de l'abandon du Port-Egmont comme ayant été résolu, et il prétendit que ce n'était qu'à cette condition que l'Espagne avait consenti à un accommodement. Y a-t-il eu en réalité un engagement de cette nature de la part du cabinet anglais? Serait-ce au prix d'une clause secrète qu'il aurait acheté la solution de ce différend, qui pouvait compromettre son existence? Bien des fois, dans le parlement et au dehors, cette grave accusation fut nettement formulée, et toujours le ministère garda le silence. Les contemporains croyaient avoir la certitude qu'il existait entre les deux cours une convention secrète pour l'abandon des îles Falkland par l'Angleterre : les historiens anglais et espagnols les plus dignes de créance ne l'ont pas mis en doute; mais ne peut-on pas voir aussi dans cette accusation une de ces calomnies qui ne sont pas sans exemple dans l'histoire des partis?

Les Espagnols continuèrent de demeurer en possession de Soledad ou Port-Louis, et d'exercer non-seulement sur l'île orientale, mais sur tout l'archipel et les mers voisines, les droits de la souveraineté la moins contestée. On ne possède aucun renseignement sur l'étendue de leur établissement à Soledad. La ville, à en juger par ses restes, devait être petite, bâtie en pierres; on y voit encore la maison

du gouverneur, une église, des magasins et des fortifications. Soledad avait un gouverneur, avec le titre de commandant des Malvinas, et dépendait du vice-roi de la Plata. De temps en temps, des vaisseaux étaient envoyés de Buenos-Ayres pour croiser dans ces parages, et avertir les navires étrangers de s'éloigner. Cependant les îles Falkland étaient fréquentées à peu près impunément par les baleiniers anglais, et à partir de 1786 par les Américains, qui faisaient la chasse aux phoques. Bientôt, avec la grandeur de la couronne d'Espagne, s'évanouit sa prétention de dominer exclusivement dans les mers du Nouveau-Monde, et en 1810, lorsque les colonies de l'Amérique du Sud se déclarèrent indépendantes de la métropole, Soledad fut abandonnée.

Les diverses provinces de la vice-royauté de la Plata se constituèrent alors en république fédérative. Comme les îles Falkland avaient dépendu du vice-roi de Buenos-Ayres, le nouvel état crut être en droit d'en revendiquer la propriété, ainsi qu'il faisait pour la Patagonie et les terres adjacentes. En conséquence, au mois de novembre 1820, le capitaine Daniel Jewet de Philadelphie, au service des Provinces-Unies de la Plata, débarqua sur la côte autrefois occupée par la colonie espagnole de Soledad, et là, en présence des offficiers et des équipages de plus de cinquante baleiniers anglais et américains, il prit solennellement possession de tout le groupe des îles Falkland, en vertu d'une commission spéciale du gouvernement des Provinces-Unies.

Le gouvernement des Provinces-Unies, et plus tard, quand le lien fédératif se fut rompu, de la République Argentine, a maintes fois prétendu que les îles Falkland avaient fait partie de l'ancienne vice-royauté de la Plata, et c'est à ce titre qu'il en réclamait la propriété. C'est un point difficile à vérifier. Que les côtes de la Patagonie et les terres adjacentes, aussi bien que les îles Falkland, fussent placées sous la protection du vice-roi de Buenos-Ayres, cela n'est pas douteux; mais il ne s'ensuit pas que ces contrées appartinssent au territoire de cette province. Les auteurs les plus estimés ne sont pas d'accord sur la limite méridionale de la vice-royauté de la Plata. Les uns la fixent au détroit de Magellan; les autres adoptent pour ligne de démarcation le 45° de latitude sud, c'est-à-dire 10° environ au-dessus de ce détroit; l'historien ultra-royaliste des révolutions de l'Amérique du Sud, Torrente, qui a eu la liberté de fouiller dans les archives d'Espagne, la porte seulement au 41°. Quelques-uns enfin prennent pour limite extrême le 38° et demi de latitude. En admet-

tant même que la Patagonie, les îles Falkland et les autres terres adjacentes eussent fait partie du territoire de la vice-royauté de la Plata, son titre aurait encore été fort contestable; en effet, pourquoi appartiendraient-elles à celle des provinces du ressort de laquelle elles dépendaient, plutôt qu'à toute autre province des anciennes possessions de la couronne d'Espagne?

Quoi qu'il en soit, le gouvernement de Buenos-Ayres tenait les îles Falkland pour sa propriété, et les traitait comme telles. En 1825, un Allemand du nom de Louis Vernet, qui, après un long séjour dans les États-Unis, s'était établi à Buenos-Ayres et s'y était marié, obtint de ce gouvernement, en échange d'une créance de la famille de sa femme, le privilége exclusif de la pêche sur les côtes et dans les parages des îles Falkland, avec le droit de former des établissemens dans l'île orientale. Vernet ne prétendait pas moins que monopoliser les bénéfices énormes que réalisaient chaque année les Américains par la chasse des phoques, qui étaient alors très abondans dans ces mers. Les espérances qu'il avait fondées ne se réalisant pas, parce qu'il manquait de l'autorité nécessaire pour interdire l'accès des îles Falkland aux navires étrangers, Vernet obtint, en 1828, la propriété absolue de l'île orientale, et fit étendre le monopole qui lui avait été abandonné aux côtes de la Patagonie et de la Terre-de-Feu. Cette concession fut confirmée par deux décrets promulgués le 10 juin de l'année suivante.

Jusque-là, les déclarations et les actes de la République Argentine relatifs aux îles Falkland n'avaient pas fixé sérieusement l'attention des autres puissances; mais quand, par ces décrets, Vernet eut été proclamé propriétaire de l'île orientale, gouverneur politique et militaire de tout l'archipel, lorsqu'il fut parti avec une expédition et les pouvoirs nécessaires pour entrer en possession des droits qui venaient de lui être remis, il devint urgent aux puissances intéressées au maintien de la libre navigation dans ces parages de pourvoir à la protection de leurs nationaux. En conséquence, le 19 novembre de la même année, M. Woodbine Parish, consul-général de la Grande-Bretagne à Buenos-Ayres, adressa au ministre des affaires étrangères du gouvernement argentin une protestation contre la conduite de la république à l'égard des îles Falkland. Dans cette protestation, M. Woodbine Parish déclarait que l'autorité que la République Argentine s'arrogeait sur ces îles était incompatible avec les droits souverains de la Grande-Betagne, lesquels droits, ajoutait-il, fondés sur la découverte et l'occupation subséquente de ces îles, avaient été confirmés

par la restitution, faite en 1771, de l'établissement anglais du Port-Egmont, dont les Espagnols s'étaient emparés l'année précédente. L'abandon de cet établissement en 1774 ne pouvait invalider les droits de la Grande-Bretagne, parce que cet abandon avait été la conséquence du système d'économie adopté à cette époque par le gouvernement anglais. D'ailleurs, les signes de possession et de propriété laissés sur ces îles, le pavillon britannique toujours flottant, et les formalités observées au départ du gouverneur anglais, étaient destinés à marquer le dessein de reprendre l'occupation dans un temps plus ou moins éloigné. Le ministre de la République Argentine reçut cette protestation, mais la tint soigneusement secrète.

Cependant l'établissement de Vernet à Soledad, ou Port-Louis, selon qu'on voudra lui donner l'ancien nom français ou espagnol, prenait des développemens. A la fin de 1831, il comptait déjà une centaine d'habitans, parmi lesquels on distinguait quinze gauchos commandés par un Français nommé Simon, qui formaient la garde du gouverneur, cinq Indiens, quinze noirs esclaves, et des aventuriers de toutes les nations, que Vernet avait amenés de Buenos-Ayres et de Montevideo. Mais il ne suffisait pas à Vernet d'être le maître absolu dans son île. Les baleiniers anglais et surtout les Américains continuaient de fréquenter ces parages, au mépris de ses ordres et de ses réglemens. Il se détermina enfin à faire usage des pouvoirs qui lui avaient été conférés, et le 30 juillet 1831, il s'empara par surprise du schooner *la Henriette*, de Stonnington, qu'il avait déjà forcé, en 1829, de s'éloigner des îles Falkland. Le mois suivant, il captura de la même manière deux schooners de New-York. Les peaux de phoques qui étaient à bord de ces navires furent immédiatement transportées dans les magasins de Vernet, et les munitions et approvisionnemens vendus à l'encan pour le compte du gouvernement argentin.

Déjà les États-Unis s'étaient émus des entraves apportées à la pêche sur les côtes des îles Falkland, et des vexations qu'y éprouvaient leurs nationaux. Des instructions avaient été transmises à M. Forbes, chargé d'affaires auprès de la République Argentine. Malheureusement M. Forbes mourut avant d'avoir pu les remplir. Vernet s'était rendu en toute hâte sur *la Henriette* même à Buenos-Ayres, pour y faire juger et condamner les capitaines qui avaient enfreint ses réglemens. Il y arriva le 20 novembre, et aussitôt le capitaine américain de *la Henriette* fit un appel au consul de sa nation, M. Slacum, demeuré par la mort de M. Forbes seul représentant des États-Unis. Celui-ci adressa immédiatement au ministre des affaires étrangères

une note qui exposait les plaintes du capitaine de *la Henriette*. — Des deux autres schooners, l'un avait été délivré par son équipage, l'autre était employé à la chasse des phoques pour le compte de Vernet. — M. Slacum demandait en outre si le gouvernement comptait donner son approbation à la saisie de ces navires. Le ministre se contenta de répondre que cette affaire était encore dans les bureaux de la marine, et qu'après les formalités usitées, elle serait soumise au gouvernement. M. Slacum dressa alors une protestation contre toutes les mesures qui avaient été prises à la suite des deux décrets du 10 juin 1829, et contre la saisie des schooners. Il lui fut répondu que cette affaire avait été prise en considération, mais que sa protestation ne pouvait pas être reçue, parce qu'il n'avait pas qualité pour s'ingérer dans des questions de cette nature; que les Américains n'avaient d'ailleurs aucun droit de propriété ni de pêche dans les îles Falkland, tandis que le titre de la République Argentine était incontestable. M. Slacum annonça alors que, si dans le délai de trois jours les décrets de 1829 n'étaient pas rapportés, et si on ne restituait pas *la Henriette* et tout ce qui avait été saisi à son bord, il allait envoyer aux îles Falkland le sloop de guerre américain *le Lexington*, qui se trouvait dans la rivière de la Plata, pour y protéger les navires de sa nation et user de représailles. Le ministre des affaires étrangères persista à refuser au consul des États-Unis le droit de s'ingérer dans cette affaire, qu'il affectait de considérer comme un différend privé entre Vernet et le capitaine de *la Henriette*, qui devait être jugé selon les lois du pays. Jusque-là, en effet, il avait soigneusement évité de rendre le gouvernement de la république responsable des actes de Vernet. Celui-ci n'est traité qu'une seule fois de commandant des Malvinas dans les lettres du ministre. Indépendamment de l'intérêt qu'avait la république, tout en approuvant la conduite de Vernet, à ne le considérer que comme un simple particulier, il faut remarquer que Vernet avait été nommé gouverneur des îles Falkland par le président Lavalle, renversé depuis par une révolution, et dont tous les actes avaient été déclarés nuls; le gouvernement argentin ne pouvait donc, sans inconséquence, reconnaître à Vernet la qualité d'homme public.

La nouvelle de la saisie des sloops américains arriva aux États-Unis en novembre 1831, et fut communiquée au congrès par le président dans son message annuel. Le président annonçait que, le nom de la République Argentine ayant été employé à couvrir d'une apparence d'autorité des actes injurieux au commerce des États-Unis

et à la propriété de leurs citoyens, il avait donné l'ordre d'envoyer des vaisseaux aux îles Falkland pour protéger les navires de l'Union; il ajoutait qu'il allait faire partir sans délai un ministre pour Buenos-Ayres avec la mission d'examiner la nature des prétentions qu'élevait la République Argentine à la souveraineté de cet archipel, et de poursuivre une enquête sur les circonstances de la saisie de *la Henriette* et des deux autres schooners. En effet, M. Francis Baylies du Massachussets fut nommé, au commencement de l'année suivante, chargé d'affaires des États-Unis à Buenos-Ayres.

Cependant la question s'était compliquée dans l'intervalle. *Le Lexington* avait quitté le Rio de la Plata malgré les réclamations du gouvernement argentin, et avait jeté l'ancre devant le Port-Louis le 31 décembre 1831. Des canots armés avaient aussitôt transporté à terre des soldats et des matelots. Les lieutenans de Vernet et les personnes les plus importantes de l'établissement avaient été arrêtés et envoyés prisonniers à bord du navire américain. Les canons de la place avaient été encloués, les armes et les munitions de guerre détruites ou mises hors d'état de servir; enfin les peaux de phoques ainsi que les autres dépouilles des schooners capturés par Vernet avaient été retirées des magasins et chargées sur un navire américain pour être transportées aux États-Unis et remises à leurs légitimes possesseurs. En rentrant dans le Rio de la Plata, le capitaine du *Lexington* annonça, par une lettre au ministre des affaires étrangères de Buenos-Ayres, qu'il était prêt à relâcher les prisonniers retenus à son bord, si la république acceptait la responsabilité de leurs actes, qui étaient aussi ceux de Vernet. Le ministre lui répondit que, Vernet ayant été nommé gouverneur politique et militaire des Malvinas par les décrets du 10 juin 1829, lui et tous les individus placés sous ses ordres n'étaient justiciables que devant les autorités de la république. Après cette déclaration ambiguë, qui, donnée deux mois plus tôt, eût tranché bien des difficultés, les prisonniers furent relâchés. Cela se passait à la fin de février.

Quatre mois après, M. Baylies arriva à Buenos-Ayres, et aussitôt il ouvrit la négociation dont il était chargé par une note dans laquelle il contestait à la République Argentine le droit de régler la pêche et la navigation sur toutes les côtes de la Patagonie, de la Terre de Feu et des îles Falkland. Il réclamait la liberté de ces parages et de tout l'océan, ainsi que le droit de pêcher et de s'établir sur les côtes et dans les baies non occupées; enfin il demandait une réparation et une indemnité pour les pertes et dommages éprouvés

par les citoyens des États-Unis en conséquence des pouvoirs illégaux confiés à Vernet. Le ministre de la République Argentine soutint, de son côté, les droits de son gouvernement à la propriété des îles Falkland en qualité d'héritier des droits de l'Espagne. Il évita avec soin de discuter le sujet du différend, de peur d'être obligé de se prononcer sur la légalité des décrets du 10 juin 1829, et porta le débat sur la violence commise par le capitaine du *Lexington*, qui, dans un temps de paix, avait attaqué un établissement de la république. Il déclarait que son gouvernement était déterminé à ne pas entrer dans la discussion des points en litige jusqu'à ce qu'il eût obtenu réparation des dommages causés par ce capitaine. M. Baylies reçut en même temps un mémoire de Vernet, dans lequel toutes les questions agitées entre les deux républiques étaient longuement discutées. Il n'y fit aucune réponse, et repartit bientôt après pour les États-Unis. A son arrivée, il y eut une motion dans la chambre des représentans pour demander communication de la correspondance relative aux îles Falkland. Le président Jackson refusa d'y faire droit, sous le prétexte que la négociation n'était que suspendue. Cependant le gouvernement argentin faisait imprimer à Buenos-Ayres tous les papiers relatifs à cette affaire, et bientôt après on les vit paraître en anglais à Londres.

C'est ainsi que se termina ce différend, sans recevoir, à proprement dire, de solution. Ce qui est étrange, c'est le langage tenu par M. Baylies; on dirait qu'il n'avait été envoyé à Buenos-Ayres que pour soutenir la note présentée deux années auparavant par M. Woodbine Parish, et préparer la voie au succès des prétentions de l'Angleterre. Avant de quitter les États-Unis, il avait eu des conférences avec le ministre britannique, M. Fox, qui l'avait mis au courant de l'état de la discussion entre la Grande-Bretagne et la République Argentine, et lui avait donné communication des pièces échangées de part et d'autre et jusque-là tenues secrètes. Dans ses notes, M. Baylies s'étendit sur l'histoire des démêlés de la Grande-Bretagne et de l'Espagne au sujet des îles Falkland, et maintint que, malgré la réserve insérée dans la déclaration de la cour de Madrid en 1771, et l'abandon du Port-Egmont en 1774, les droits de la Grande-Bretagne à la possession exclusive des îles Falkland ne pouvaient être sérieusement contestés. C'est ainsi qu'il disait : « L'acte du gouverneur de Buenos-Ayres fut désavoué par l'Espagne, le Port-Egmont fut restitué par une convention solennelle. L'Espagne réserva pourtant ses droits antérieurs; mais cette réserve était entachée de nullité, car elle n'avait

aucun droit réel, pas plus à la découverte qu'à la prise de possession et à l'occupation premières. La restitution du Port-Egmont et le désaveu de l'acte par lequel l'Angleterre en avait été temporairement dépossédée, après discussion, négociation et convention solennelle, donnèrent au titre de la Grande-Bretagne plus de stabilité et de force, car ce fut une reconnaissance virtuelle de sa validité de la part de l'Espagne. La Grande-Bretagne aurait pu alors occuper toutes les îles Falkland, y former des établissemens, en fortifier tous les ports, sans donner aucun ombrage à l'Espagne. »

Le gouvernement anglais ne devait pas tarder à profiter de cette reconnaissance de ses prétentions. Aussitôt que les États-Unis se furent désistés des réparations qu'ils avaient paru vouloir exiger, c'est-à-dire vers la fin de 1832, le commandant de l'escadre anglaise en station sur la côte du Brésil reçut l'ordre de s'assurer sans délai de la possession effective des îles Falkland. Pendant l'absence de Vernet, le gouvernement du Port-Louis avait été remis à un Français; mais les gauchos que Vernet avait introduits dans l'île pour lui servir de garde s'étaient révoltés contre leur commandant et l'avaient tué. C'est alors que le sloop britannique *la Clio* entra dans la baie du Port-Louis. Il y trouva en station un petit navire de guerre argentin qui voulut résister et s'opposer à la prise de possession. Sans écouter ses représentations, le capitaine anglais lui intima l'ordre de s'éloigner, en emportant tout ce qui appartenait aux citoyens de la République Argentine. Il descendit ensuite dans l'île, hissa le pavillon britannique, et s'éloigna après l'avoir laissé à la garde d'un Irlandais qui avait été au service de Vernet; mais à peine fut-il parti que les gauchos se défirent de cet Irlandais et de tous ceux qui voulurent arrêter leurs excès. Ce ne fut que plusieurs mois plus tard que reparurent des navires anglais qui châtièrent les coupables et prirent définitivement possession du Port-Louis et de tout le groupe des îles Falkland.

Aussitôt que le gouvernement argentin eut connaissance de cet acte arbitraire, il adressa une protestation énergique au chargé d'affaires britannique à Buenos-Ayres, contre les prétentions de la Grande-Bretagne à la propriété des îles Falkland; il chargea en même temps son ministre à Londres, M. Moreno, de réclamer la restitution de ces îles, et de demander une réparation de l'injure et des dommages causés par cette prise de possession. Lord Palmerston ne répondit que six mois après, le 8 janvier 1834, aux communications de M. Moreno, par une note d'une étendue considérable, dans la-

quelle il entassa tous les prétextes que lui fournit son aventureuse imagination pour couvrir des apparences du droit le bon plaisir du cabinet anglais.

Dans cette note, lord Palmerston remontait au principe des prétentions de l'Angleterre, c'est-à-dire à la découverte de Davis et d'Hawkins, et à l'exploration faite par Strong. Il résumait de la manière suivante le tableau historique des vicissitudes diverses de ces prétentions. « Les droits de l'Angleterre à la souveraineté des îles Falkland, disait le noble lord, n'ont jamais été contestés; ils ont été nettement affirmés et soutenus durant les discussions avec l'Espagne en 1770, et la cour de Madrid ayant restitué à sa majesté britannique les *places* d'où les sujets anglais avaient été expulsés, la République Argentine ne pouvait pas raisonnablement attendre que l'Angleterre permît à aucune puissance d'exercer, en vertu des prétentions de l'Espagne, un droit qu'elle avait contesté à l'Espagne elle-même. » Il passait ensuite à l'examen des causes de l'abandon du Port-Egmont en 1774, s'efforçant de prouver, par de nombreux extraits de la correspondance entre le gouvernement anglais et ses ministres auprès de la cour de Madrid, qu'il n'avait pas existé de clause secrète, et que cet abandon se rattachait à un système d'économie commandé par de graves embarras politiques et financiers. Il en concluait naturellement que le titre de l'Angleterre était incontestable, et le seul valable. Toutefois, puisqu'il tenait tant à mettre dans leur jour le plus éclatant l'intégrité et la valeur du titre de la Grande-Bretagne à la propriété exclusive des îles Falkland, lord Palmerston n'aurait pas dû, ce nous semble, passer sous silence la convention de Nootka. Lord Palmerston n'ignorait pas sans doute que l'article VI de ce traité, tout en donnant à l'Angleterre le droit qui lui avait été jusque-là disputé de pêcher et de naviguer dans les mers et sur les côtes de l'Amérique du Sud, lui interdisait formellement de fonder aucun établissement, si ce n'est temporaire et seulement pour les besoins de la pêche, sur le continent américain et dans les îles adjacentes, au sud des possessions espagnoles. Comme on voit, cette restriction s'appliquait implicitement aux prétentions de l'Angleterre sur les îles Falkland. Personne ne s'y trompa en Angleterre, et les droits de la Grande-Bretagne sur ces îles, alors négligées et dédaignées, furent hautement revendiqués dans le parlement par M. Fox et M. Grey. Sans doute lord Palmerston, interrogé sur ce silence nullement involontaire, alléguerait pour excuse le peu d'importance attaché à ce traité par les Espagnols eux-mêmes, qui

n'ont pas songé à en faire mention dans la reprise de leurs relations avec l'Angleterre depuis la rupture de 1795. La situation réciproque des deux puissances a éprouvé de si profondes modifications depuis cette époque, qu'il n'est pas surprenant que ce traité, conclu en 1790, ait été si tôt et comme d'un commun accord laissé dans l'ombre. Mais alors on pourrait demander à l'Angleterre de se prononcer nettement, car si elle admet que cette convention subsiste, son titre à la propriété des îles Falkland est mis à néant; si, pour le maintenir, elle considère ce traité comme non-avenu, pourquoi l'invoque-t-elle pour réclamer la propriété exclusive du territoire de l'Oregon? Puisqu'elle parle de droits, et qu'elle a la prétention de couvrir ses empiètemens du manteau de la justice, qu'elle choisisse entre les îles Falkland et la côte nord-ouest de l'Amérique du Nord.

Quoi qu'il en soit, la République Argentine avait trop d'embarras intérieurs pour se préoccuper bien vivement de l'insulte faite à son pavillon et des intérêts de Vernet. Aussi la note de lord Palmerston, destinée seulement à justifier les entreprises de l'Angleterre aux yeux des États-Unis et des puissances maritimes de l'Europe, resta sans réponse, et la Grande-Bretagne est depuis cette époque demeurée maîtresse absolue et incontestée des îles Falkland. En prenant possession de ces îles, le gouvernement résolut de ne se hâter en rien et de prendre le temps de la réflexion avant d'adopter un parti définitif. C'est ce que prouvent clairement les volumineux papiers imprimés en 1841 et dans le mois d'avril dernier, par ordre du parlement. Ces papiers ne sont en quelque sorte que le procès-verbal d'une longue et minutieuse enquête sur l'état naturel du pays, les conditions du sol, les avantages et les désavantages qu'y rencontreraient l'agriculture, l'élève des bestiaux, sur les ressources qu'y trouveraient des émigrans, et la classe d'hommes qui serait la plus propre à y former une colonie.

Durant les premières années de l'occupation, les îles Falkland étaient sous la dépendance du conseil de l'amirauté, dont le premier soin fut de faire lever des cartes exactes des côtes et le plan de l'île orientale. Un lieutenant de vaisseau, ayant à sa disposition un sloop de guerre, était chargé de la police générale de ces parages, et de faire respecter les droits de l'Angleterre. Cet état de choses, nécessairement transitoire, fut conservé jusqu'au mois d'août 1841. A cette époque, les îles Falkland passèrent sous le régime du ministère des colonies et reçurent un gouverneur, le lieutenant de génie Moody. Les instructions de lord John Russell, alors

secrétaire d'état de ce département, à cet officier prouvent qu'à cette époque le gouvernement était encore incertain sur le genre d'établissement qu'il convenait de fonder. Il attendait les observations de ce gouverneur pour décider s'il était préférable, dans l'intérêt de la marine et du commerce, le seul en vue jusque-là, d'occuper seulement un poste dans le voisinage du meilleur havre, ou de faire un appel à l'émigration; s'il valait mieux, ce dernier plan adopté, prendre l'initiative de la colonisation, ou en remettre le soin à une compagnie privée. Cette prudente indécision était partagée par tous les hommes d'état anglais, car, un mois après, le cabinet whig était remplacé à la tête des affaires par l'administration de sir Robert Peel, et lord Stanley, chargé du ministère des colonies, approuvait tous les actes de son prédécesseur.

Le gouverneur Moody arriva au Port-Louis dans les premiers jours de janvier 1842. Il n'amenait avec lui qu'un détachement de mineurs et de sapeurs, qui devaient l'aider dans sa tâche d'agrimenseur. En ce moment, la population du Port-Louis se composait de gauchos employés pour le compte du gouvernement à chasser les bœufs sauvages nécessaires aux besoins des habitans et des navires qui relâchaient aux îles Falkland, d'un petit nombre d'individus, débris de la colonie introduite par Vernet, et de quelques Anglais occupés à la pêche et à la chasse des phoques : en tout cinquante-deux hommes, dix femmes, et seize enfans de l'un et de l'autre sexe. M. Moody commença par explorer les côtes des deux îles principales, et particulièrement celles de l'île orientale. Il lui avait été enjoint de rechercher et d'indiquer le meilleur havre pour y fixer le siége du gouvernement colonial. Déjà les officiers de marine avaient signalé les inconvéniens de celui de Berkeley-Sound, et avaient désigné le Port-William, à une très petite distance du Port-Louis, comme le plus propice. Après un mûr examen, M. Moody se rangea à leur avis. En effet, le Port-William est d'un accès plus facile, ouvert à tous les vents, et situé auprès de la pointe la plus orientale de tout l'archipel. Il a deux rades extérieures vastes et d'une grande sûreté. La passe du port proprement dit est large, profonde, et les navires du plus fort tonnage la traversent par tous les temps; dans son enceinte tiendraient aisément vingt vaisseaux de ligne. Ces avantages devaient le faire préférer au Port-Louis; aussi, quoique tout y fût à fonder et que le sol des environs fût moins favorable à la culture, le conseil de l'amirauté et le ministère des colonies n'hésitèrent pas à adopter le choix du gouverneur, et, comme on le voit par une dépêche de

lord Stanley du 23 mars dernier, le siége de l'administration a été transféré au Port-William.

D'après les dernières communications faites par lord Stanley à la chambre des communes, un grand nombre d'Anglais établis dans les provinces de la Plata demandent à acheter des terres dans les îles Falkland, et n'attendent qu'une autorisation pour y transporter des troupeaux et tout ce qu'ils possèdent. Des Écossais et des fermiers des comtés du nord de l'Angleterre arrivent au Port-Louis avec des moutons de la plus belle race. On a commencé à vendre des terres autour de l'enceinte tracée de la ville Anson, sur l'emplacement de l'ancien établissement espagnol, au prix de 8 shellings (10 fr.) l'acre. Dans les derniers mois de l'année qui vient de s'écouler, un navire de la marine royale était occupé à transporter du Cap-Horn au Port-Louis de jeunes arbres et des bois de charpente. Plusieurs gisemens de houille avaient été découverts à la surface du sol. L'analyse des échantillons qui ont été envoyés en Angleterre a donné les résultats les plus satisfaisans.

En passant dans le département des colonies, les îles Falkland étaient tombées sous l'empire de la législation de la métropole; mais on ne trouvait pas encore dans ces îles les choses essentielles que les lois anglaises supposent en principe, c'est-à-dire une population capable de fournir les élémens d'une assemblée législative et d'un jury. Le gouverneur fut donc revêtu d'une autorité très étendue, mais purement discrétionnaire. Son action, comme le lui écrivait lord John Russell en lui remettant ses pouvoirs, devait être plus morale que légale; il devait plus s'appliquer à persuader par la force de l'exemple, par l'empire d'une sage influence, qu'à gouverner et à administrer. Ce pouvoir, en quelque sorte paternel, était suffisant pour contenir une population qui comptait à peine cent habitans. Cependant, à mesure que les émigrations de la métropole et de l'Amérique du Sud, de races différentes, de mœurs plus ou moins policées, se dirigeaient vers les îles Falkland, il devenait nécessaire de fonder un pouvoir plus ferme et plus capable de diriger vers un but d'utilité commune ces élémens hétérogènes. Sur les instances de M. Moody, lord Stanley a présenté au parlement un bill pour l'organisation d'un gouvernement légal. En attendant que le projet du ministre des colonies reçoive la sanction des trois pouvoirs, voici le budget des îles Falkland tel qu'il a été voté par la chambre des communes pour l'année courante du 31 mars 1843 au 31 mars 1844.

	Liv. sterl.			Francs.
Gouverneur	600	—	—	15,000
Magistrat	400	—	—	10,000
Chapelain	300	—	—	7,500
Chirurgien	300	—	—	7,500
Arpenteur en chef	200	—	—	5,000
Commis	150	—	—	3,750
Travaux de l'arpentage, paie et subsistance des sapeurs et des mineurs	600	—	—	15,000
Total des dépenses du gouvernement civil	2,550	—	—	63,750
Instrumens d'arpentage et objets divers	800	—	—	20,000
Constructions de bâtimens	1,000	—	—	25,000
Dépenses totales	4,350	—	—	108,750

Les îles Falkland dans les mains des Anglais ne seront pas seulement un point de relâche. Les conditions du sol leur ont marqué une industrie, l'élève des bestiaux. Dans un petit nombre d'années, comme la Nouvelle-Zélande et l'Australie, les îles Falkland auront à offrir des laines, du poisson salé, de la viande fraîche et salée, des peaux, etc., en échange des produits manufacturés de la métropole, des farines du Chili et des États-Unis, des productions tropicales du Brésil, des bois de construction et de la chaux des états les plus voisins du continent américain. Viennent ensuite la chasse aux phoques et la pêche à la baleine, qui, à peu près abandonnées aujourd'hui dans ces parages, peuvent donner une grande importance à cet archipel. Les baleines sont abondantes dans les mers voisines, et les Anglais, qui semblent avoir volontairement délaissé ce genre d'entreprise, pourront s'y lancer avec une sorte d'encouragement, et partant avec plus de profit que leurs rivaux des États-Unis. Sous une sage administration, la chasse aux phoques doit devenir une source de richesses. Aujourd'hui cette industrie est entièrement dans les mains des Américains, qui, depuis que cette voie leur a été ouverte en 1786 par Ennerick, s'y sont adonnés avec le plus grand succès. Ces animaux, dont on confond les diverses espèces sous les noms vagues de loups, de chats, de lions, d'éléphans de mer, étaient autrefois fort abondans sur les côtes des îles Falkland. On évalue à plus de cinquante les navires qui les recherchent encore aujourd'hui dans les mers australes, et ce chiffre est évidemment trop faible. Les chasseurs et les naturalistes distinguent en trois

espèces les phoques qui paraissent dans ces mers. La première ne donne qu'une huile grossière; la seconde est recherchée pour sa peau avec laquelle on confectionne des cuirs excellens; la dernière espèce, de beaucoup la plus précieuse, est revêtue d'un pelage dont a douceur soyeuse et l'éclat égalent les plus belles fourrures, et qui est fort demandé sur les marchés de la Chine.

Mais c'est évidemment vers les avantages que ces îles présentent à la navigation que le gouvernement anglais songe à tourner d'abord tous ses soins. Il est probable que, tout en appelant les émigrations de bergers et d'éleveurs de bestiaux, il se contentera, pour le moment, de former dans les havres les plus commodes de petits établissemens entièrement disposés pour la relâche. Depuis que la rapidité de la traversée est devenue un des principaux élémens de succès dans les spéculations commerciales, les capitaines n'aiment pas à se détourner de la route la plus directe et à s'arrêter, uniquement pour renouveler leurs provisions, dans des ports où ils sont souvent retenus plus qu'il ne leur convient, où ils paient des droits d'entrée fort élevés, et où ils courent la chance de perdre des hommes. D'autres inconvéniens les détournent de relâcher dans les ports de l'Océan atlantique. La rivière de la Plata est d'un accès difficile; Sainte-Catherine, sur la côte du Brésil, manque de tout ce dont les équipages ont le plus besoin après une longue traversée; le séjour de Rio-Janeiro et de Bahia est fort dispendieux; Sainte-Hélène est trop à l'est, et tout y est d'une plus grande cherté et en moindre abondance qu'au Brésil. Au contraire, les îles Falkland semblent être comme un oasis pour tous les navires qui se rendent dans la mer du Sud et dans les mers australes. Elles sont à moitié de la route; les ports y sont d'un accès facile, vastes, sûrs; les vents y portent naturellement; les marins anglais y jouiront de tous les priviléges de la nationalité. L'eau douce abonde sur toutes les côtes; les équipages fatigués y trouvent jusque sur le rivage les plantes les plus antiscorbutiques. Déjà le gouvernement a veillé avec une admirable sollicitude à ce que les navires en relâche au Port-Louis y trouvassent toujours, et à un prix très modique (2 d. ou 20 c. la livre), de la viande fraîche. Voilà assurément de grands avantages qui, en attendant le percement de l'isthme de Panama, doivent faire des îles Falkland un point de relâche naturel pour tous les bâtimens anglais qui naviguent entre la Grande-Bretagne et les possessions britanniques de la mer Pacifique.

Il ne serait pas surprenant que, pour compléter l'occupation de ces

îles, le gouvernement anglais songeât à prendre possession des côtes de la Patagonie et des terres et îles adjacentes. En admettant même que la République Argentine ait succédé à tous les droits de l'Espagne, elle ne saurait prétendre à la propriété de ces contrées. La cour de Madrid n'y a jamais exercé la souveraineté en fait; elle n'y a jamais eu ni officier ni autorité; les naturels du pays ont constamment repoussé sa domination. Elle avait sans doute plus de droits à s'y établir que toutes les autres puissances, à cause du voisinage de ses possessions; mais elle n'en a pas usé, et ces pays et ces îles sont rentrés dans le domaine commun et appartiennent au premier occupant. Il est permis de croire que les Anglais ne tarderont pas à se lasser des prétentions du gouvernement argentin de régler la pêche sur les côtes de ces terres, où il n'a aucun établissement. L'Espagne, il est vrai, exerçait ce droit sans contradiction, mais les temps de la domination exclusive de l'Espagne dans les mers d'Amérique ne sont plus; les autres nations ont recouvré le droit imprescriptible de naviguer librement dans les mers ouvertes et dans les baies et les havres non occupés. Si l'on n'y prend garde pourtant, et si aucune puissance n'y met obstacle, l'Angleterre s'arrogera les droits exercés autrefois par la cour de Madrid.

Les projets des Anglais dans les îles Falkland et dans les mers adjacentes intéressent particulièrement les États-Unis. Outre le commerce considérable qu'ils font avec les républiques américaines, les ports de la Nouvelle-Angleterre voient sortir chaque année plus de trois cents navires armés pour la pêche de la baleine et la chasse aux phoques. Jusqu'à ce jour, il a été permis aux Américains d'user librement des îles Falkland. Ce privilége leur sera-t-il continué par la Grande-Bretagne, qui est intéressée à gêner et à restreindre leurs entreprises dans ces mers? Cela est douteux. Les États-Unis n'ont aucune prétention à la propriété des îles Falkland, mais ils peuvent réclamer pour leurs navires le droit absolu et sans restriction de naviguer dans les parages de cet archipel, et de s'y livrer à leur gré à la chasse ou à la pêche; ils peuvent exiger le libre accès des côtes et des baies, et il ne serait pas impossible que, dans un avenir plus ou moins éloigné, les îles Falkland fussent le sujet d'un conflit entre la Grande-Bretagne et les États-Unis.

Il est pénible d'avouer que ces entreprises de l'Angleterre touchent médiocrement les intérêts français. Tandis que les puissances maritimes, nos rivales, étendent à l'envi leurs relations sur toutes les mers du globe, nos armateurs semblent se renfermer dans les étroits

bénéfices d'un monopole condamné à ne pas toujours durer. Dans l'état de torpeur où sont aujourd'hui en France les entreprises commerciales, notre pavillon est devenu à peu près étranger à ces mers, dans lesquelles nos pères, plus hardis et plus industrieux, recueillaient des profits énormes. Qu'importe à notre marine que l'Angleterre établisse des comptoirs et des points de relâche dans les îles Falkland et sur les terres adjacentes, qu'elle s'attribue le monopole de la pêche dans ces parages? La chasse aux phoques est une industrie entièrement ignorée de nos marins, et des vingt-sept baleiniers sortis de Nantes et du Hâvre dans l'année 1841, combien sont allés tenter la fortune dans les lointaines mers australes? Nos relations avec l'Amérique du Sud, qui offre un si vaste champ aux spéculations commerciales, sont stationnaires et se bornent à peu près au littoral de l'Atlantique, où elles luttent avec peine contre la concurrence des Anglais et des Américains du Nord. Dix navires seulement portant le pavillon français ont doublé, en 1841, le cap Horn. La somme de nos importations dans la mer Pacifique, c'est-à-dire dans les ports de la Nouvelle-Grenade, de Guatimala, du Pérou, de Bolivia, du Chili et de la république de l'Équateur, s'est à peine élevée, dans la même année, à 17 millions de francs, tandis que l'Angleterre a jeté dans ces six états pour plus de 62 millions de francs de produits manufacturés seulement. Que sera-ce quand les îles Falkland seront une colonie anglaise?

Cet état de choses est déplorable; il est indigne du rôle que la France est appelée à jouer dans ces mers, qui deviennent de jour en jour davantage le but des entreprises des Anglais et des Américains. Les intérêts de notre commerce, de notre industrie, réclament hautement la sollicitude du gouvernement, et une intervention plus éclairée que celle qui nous a valu l'occupation des îles Marquises et de la Société. Cette situation est-elle sans remède? Non assurément. Nous n'avons pas dédaigné d'emprunter à l'Angleterre la forme et l'esprit de ses institutions politiques; demandons-lui aussi le secret de sa puissance coloniale. Elle est depuis bien peu de temps maîtresse des îles Falkland, et pourtant, dans le petit nombre des actes de son administration, il y a pour nous un enseignement utile, immédiat, et qui ne devrait pas être perdu pour nos hommes d'état : c'est la prudence, on dirait volontiers la timidité qui a caractérisé toutes ses mesures; c'est une sage hésitation à prendre un parti avant de connaître parfaitement les conditions naturelles du sol, et ce fait non moins remarquable, que tous les hommes d'état anglais, les tories

aussi bien que les whigs, n'ont pas jugé indigne de la grandeur de leur pays, de proportionner les dépenses aux modestes débuts d'un établissement qui n'est pas destiné à devenir une colonie de premier ordre. — Il n'est pas sans intérêt non plus de suivre la tentative qui se fait aux îles Falkland, et ce sujet se rattachait intimement à l'ensemble de nos études sur la politique coloniale de l'Angleterre. L'histoire de l'occupation de cet archipel montre sous des faces diverses le génie du gouvernement anglais, qui de tout temps a mis au service de son ambition, ou plutôt des intérêts nationaux, un esprit d'entreprise, d'opiniâtreté et de prévoyance qu'on ne saurait trop admirer. Il est vrai qu'à ces grandes qualités s'unit trop souvent un mélange indéfinissable d'audace effrénée et de mauvaise foi, qui s'efforce de couvrir du manteau du droit les actes les plus injustes; cela est incontestable. Blâmons tout à notre aise ce que l'on se plaît à appeler l'ambition insatiable de l'Angleterre, mais n'oublions pas que les lois de la morale privée n'ont jamais été en vigueur dans la grande morale, c'est-à-dire dans la conduite des nations, où les moyens les plus iniques ont souvent été mis au service des causes les plus saintes, et ont presque toujours été le fondement de la grandeur des empires. Ne condamnons pas dans l'Angleterre ce que nous admirons dans la politique de Richelieu, de Louis XIV et de Napoléon, qui ont fait successivement de la France l'arbitre des destinées du monde. Louons-la plutôt, imitons-la, quand ces instrumens de puissance, au lieu de servir à satisfaire une misérable ambition personnelle, tendent à agrandir le domaine de l'homme, à répandre les lumières de l'intelligence et les progrès de l'esprit humain.

P. Grimblot.

RÉPONSE

AUX

OBSERVATIONS

DE M. L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

Une intervention imprévue nous oblige de nous défendre. En traitant une question fort différente de celle dont nous nous sommes occupés, M. l'archevêque de Paris a considéré comme un devoir envers son diocèse de réclamer contre notre enseignement et l'ouvrage qui le résume. Cet écrit de M. l'archevêque, qui, au début, respire l'esprit de conciliation et de douceur, change de tempérament dès qu'il s'étend à nous. La véhémence remplace l'onction. On avait commencé dans l'intention de ne *faire la guerre à personne*, on termine en nous faisant une guerre déclarée, tant il est vrai que souvent la polémique entraîne même le plus sage dans un sens contraire à celui qu'il se propose. Ce serait là notre excuse, si, ce qu'à

(1) Dans son écrit sur la *liberté de l'enseignement*, M. l'archevêque de Paris a étendu la controverse à l'ouvrage *des Jésuites* que MM. Michelet et Quinet ont publié en commun, et dont la quatrième édition est sous presse. M. Quinet a fait, à cette occasion, la réponse suivante, qui paraîtra aussi séparément, sous peu de jours, au Comptoir des Imprimeurs-Unis, quai Malaquais, 15.

Dieu ne plaise, nous ne réussissions pas à accorder, dans tout ce que nous avons à dire, le respect de la personne avec le respect de la vérité.

Loin de nous plaindre de cette haute intervention, nous la croyons utile. Non-seulement le débat s'agrandit, il s'éclaire. A l'instant où nos adversaires nous accusaient de poursuivre un fantôme de jésuitisme, le premier prélat de France, noblement dégoûté de tant de subterfuges, lève ces vains masques; il reconnaît ouvertement le concert du jésuitisme et de l'épiscopat. Les disciples de Loyola n'étaient, disait-on, qu'une invention de notre esprit; nous les avions créés pour le plaisir de la dispute. Nul ne songeait à eux, ne s'intéressait à eux, et, au milieu de ces inutiles artifices, voilà un homme plus sincère que tous les autres, le premier membre du clergé, qui se décide à cet aveu suprême de sympathie et d'alliance.

Vous attaquez, nous dit ce prélat, *le clergé sous le nom d'une société non reconnue par les lois.* — Est-ce un bon moyen de le défendre que de l'identifier avec ce que la loi réprouve? — *Nous ne prétendons pas vider ici le procès de cette société célèbre dans lequel tant de passions ont été mises en jeu.* — Ce procès a été vidé trente-neuf fois, et toujours dans le même sens. — *Alors même que les jésuites auraient des torts* (il y a trois siècles, l'évêque de Paris les accusait de prostituer l'église (1)), *vous n'êtes pas dispensés d'être justes et logiciens.* — Il s'agit précisément, en effet, de montrer en quoi nous ne sommes ni justes, ni logiciens. — *Vous accusez les règles de ces religieux d'établir un humiliant despotisme.* — En quoi le despotisme fondé sur la délation est-il chose honorable? — *Vous savez bien qu'ils ne peuvent faire peser leur joug sur aucun de ceux qui ne sont pas disposés à l'accepter.* — Je sais aussi que l'art de surprendre la volonté est une partie de leur religion. — *Vous savez bien que, malgré certaines métaphores employées dans la rédaction de leurs règles* (Loyola n'était pas un rhéteur, ses métaphores sont des préceptes), *leur discipline n'impose pas une obéissance passive aussi absolue que la discipline militaire.* — Dans quel régime militaire a-t-on jamais ouï parler d'une règle telle que la suivante : « Si l'autorité déclare que ce qui est blanc est noir, affirmez que cela est noir (2). » — *Vous n'accusez pas d'envahissement ceux qui possèdent tous les établissemens d'instruction publique.* — Nulle corporation ne possède tous ces établissemens. — *Vous vous indignez contre les envahisseurs qui n'ont au-*

(1) *Des Jésuites*, p. 275.
(2) Cette règle est de Loyola.

cune école, aucun titre, aucun traitement. — Je m'indigne contre la ruse qui contrefait la sainteté. — *Vous prétendez qu'ils dominent les évêques;* — j'aime mieux croire qu'ils les dominent que de penser qu'ils leur agréent; — *et il dépend d'eux de les congédier.* — Que ne le font-ils? le christianisme y gagnerait. — *Ce qu'ils ne manquerait pas de faire s'ils étaient aussi pervers que vous le dites.* » — Nous disons que les maximes du corps sont perverses, nous l'avons démontré, nous attendons qu'on nous réfute.

Ainsi, on ne nous permet pas de séparer la cause du clergé français et celle du jésuitisme. On veut, à tout prix, assumer sur soi la responsabilité de cette société tant de fois maudite. Ce que nous élevons contre elle, le clergé se l'applique à lui-même : tant d'impopularité, une iniquité si patente, un héritage si monstrueux, ne l'effraient pas. Si nous nous obstinons à mettre une différence entre des choses que toute la terre avait jusqu'ici séparées, cette distinction nous est tenue à impiété. Est-ce bien là véritablement le dernier mot de l'église de France? Cette parole que l'on peut encore retirer, a-t-on pesé tout ce qu'elle enferme de conséquences? Identifier l'église de France avec le jésuitisme, c'est là quelque chose de si nouveau pour des oreilles françaises, que nous avons besoin de l'entendre répéter encore.

Vous témoignez au clergé du second ordre de vives sympathies; est-ce donc en blasphémant contre sa foi? — Nous avons pris la défense de l'esprit contre ceux qui veulent ruser avec l'esprit. Nous avons condamné le pharisaïsme moderne en nous servant le plus souvent des termes de l'autorité ecclésiastique. Nous avons préféré l'Évangile aux *Exercices spirituels* de saint Ignace, cela est vrai. Nous avons pu errer, quoique personne n'ait relevé une erreur de fait. Nous avons séparé par un abîme le christianisme de Jésus-Christ et le christianisme de Loyola. Dans tout cela, où est le *blasphème?* et quels sont donc les termes que l'on évite, si ce sont là *les termes pleins de modération et de bienveillance* qu'on nous promettait en commençant?

Pour réfuter ce qui a été dit de l'oppression du bas clergé, on objecte que *peu de prêtres sont disposés à se plaindre.* Il y a une bonne raison de garder le silence, quand la plainte vous est imputée à révolte. Que ne puis-je citer à M. l'archevêque les paroles navrantes des prêtres qui s'adressent furtivement à nous, et nous confient leur oppression, en nous suppliant de ne pas divulguer leurs noms! La meilleure preuve de leur servitude désespérée est qu'ils recourent à nous. Que pouvons-nous pour eux, à moins d'achever

de les perdre? Si leur cause, partout ailleurs, avait une chance d'être écoutée, je me figure difficilement qu'un seul d'entre eux nous choisît pour avocats.

Les conséquences déduites (1) de l'abolition de la religion d'état sont de celles qui devaient provoquer la plus vive contradiction. *Vous rendez*, nous dit-on, *le législateur absurde pour nous le rendre contraire*. On sent que toute la question est ici.

Des développemens (2) dans lesquels entre à ce sujet M. l'archevêque, il résulte que, n'accordant aucune vie religieuse aux institutions civiles et politiques, il appartient à l'opinion de ceux qui déclarent la loi athée. D'après cette idée, les institutions ne reposant que sur elles-mêmes, c'est, en effet, rendre le législateur absurde, que de chercher dans les lois aucun rapport nécessaire avec les croyances.

Pour nous, au contraire, nous maintenons l'impossibilité de concevoir un corps d'institution, un code, une législation, sans supposer une base religieuse. L'esprit qui supporte l'ensemble des institutions françaises est l'esprit du christianisme qu'elles tendent à réaliser. En formant de toutes les églises éparses une seule cité, l'état est, selon nous (3), plus conforme à l'idée de l'église universelle que ceux qui songent à séparer dans un esprit de sectaire, et on l'avouera, en passant, il est au moins surprenant, dans ce débat, que ce soit nous qui affirmions que nul établissement civil ne peut vivre hors de Dieu, et que ce soit M. l'archevêque qui soutienne le contraire.

Appliquons ces principes à l'objet principal de la controverse, au problème de l'éducation; ils ressortiront avec une évidence manifeste. A quoi, en effet, aboutit dans la pratique le système qu'on nous oppose? On va le voir. Si l'état est athée, il en résulte son impuissance totale à donner une règle de conduite, ni à établir un principe quelconque d'éducation; d'où la nécessité de former autant d'enseignemens, d'écoles, d'éducations séparées qu'il y a de confessions en France. C'est en effet la conséquence à laquelle on s'arrête. Des écoles catholiques, des écoles luthériennes, des écoles calvinistes, des écoles philosophiques, sans nul lien entre elles, voilà, aux yeux de M. l'archevêque, l'idéal de la constitution publique de l'éducation (4). Chacun goûterait à l'écart une doctrine séparée, sans nulle crainte d'un contact mutuel. On formerait à côté les uns des autres autant de peuples isolés qui, étant élevés dans la haine réciproque les uns des autres,

(1) *Des Jésuites*, p. 126.
(2) *Observations*, p. 41, 48, 80.
(3) *Des Jésuites*, p. 129.
(4) *Observations*, p. 54.

n'auraient entre eux de commun que le nom. Ou les mots ont changé de sens, ou tout ceci n'est rien autre chose que ramener la société à la division, au partage civil et politique, c'est-à-dire au schisme.

Enfermez les intelligences dans l'isolement où le système de M. l'archevêque tendrait à les ramener; après un demi-siècle, que trouverez-vous pour résultat? Des esprits nourris dans des traditions qu'ils croiront inconciliables, des sectaires ardens qu'aucun point commun ne reliera, de nouveaux fermens de guerres civiles et religieuses, le combat renaissant et acharné des prêtres et des philosophes, une société systématiquement divisée et morcelée, les générations parquées dès le berceau dans des préjugés et des haines mutuelles, quoi encore? des fanatiques et des sceptiques. Au milieu de tout cela, que devient l'œuvre des temps et de la Providence, la France, le pays de l'unité? Vous l'aurez divisé, brisé, autant que vous aurez pu. Vous aurez fait le contraire de ce que fait la Providence. En serez-vous plus chrétiens?

Tout le principe de l'éducation publique repose sur la nécessité que les générations nouvelles, après avoir reçu les tendances, les inspirations du foyer domestique, les enseignemens des croyances particulières, se rencontrent un moment pour se lier dans un même esprit. Par là, en gardant les affections originaires, elles apprennent à se sentir issues du même pays, membres de la même famille; et c'est ce principe d'alliance qui vous fait ombrage, et que vous travaillez à ruiner autant que vous le pouvez!

Mais plus vous l'attaquez au nom de l'église, plus vous montrez la nécessité de le sauver au nom de l'état. Ou l'Université n'est rien (et dans ce cas il est bon d'en ôter jusqu'au nom), ou elle doit représenter dans ses doctrines cette unité morale de la société française et ce principe d'alliance que vous poursuivez dans son germe. Qu'elle ose se placer sur ce terrain. Il n'appartiendra à aucune secte de la ruiner dans son principe, puisqu'aucune ne peut la remplacer.

L'état a en soi une vie religieuse, sans quoi il ne subsisterait pas un seul jour. Seulement, il est vrai que cette vie n'a plus pour unique règle l'autorité catholique, depuis que la société, en grandissant, s'est établie non plus sur une fraction de l'église, mais sur le christianisme tout entier. Et lorsqu'en constatant ce fait, qui résume l'esprit des temps nouveaux, j'invite l'autorité spirituelle à ne pas se laisser devancer par le pouvoir temporel dans l'œuvre de l'alliance et de la société universelle, vous ne voyez dans ces paroles qu'impiété; puis vous ajoutez :

« Comment croire à votre amour pour la religion, lorsque vous « déguisez assez mal votre confiance dans une audacieuse exégèse « qui n'ébranle les fondemens du christianisme qu'en renversant « les fondemens de toute certitude historique? »

Nous avons posé les questions qui ont été soulevées par la critique moderne. Au lieu d'un vain débat, nous avons sincèrement montré les difficultés qu'a créées la science de nos jours. Est-ce faire preuve d'un *véritable athéisme* que d'inviter les théologiens à saisir les difficultés où elles sont? Qu'on les résolve, nous ne demandons pas mieux. En attendant, nous nous étonnons que, par aucun ouvrage, le clergé de France n'ait seulement tenté d'aborder les objections proposées avec tant d'éclat et de franchise par l'exégèse, et ce qu'il est aisé d'appeler le *naturalisme* des universités allemandes. Une fois, cependant, on a répondu à l'ouvrage de Strauss, qui, résumant avec une audace inconnue toutes les formes du scepticisme, sapait le christianisme par la racine. Et quel est celui qui a fait cette réponse? est-ce un homme du clergé de France? est-ce un de ces prélats que la moindre dissidence scandalise? est-ce au moins un membre de l'ordre de Jésus, auquel la tâche appartenait par privilége? Non. C'est celui que votre grandeur traite aujourd'hui de blasphémateur (1).

J'ai demandé pourquoi les peuples qui ont adopté la bannière de la politique ultramontaine sont aujourd'hui délaissés ou châtiés par la Providence. La réponse que l'on me jette comme une accusation confirme l'objection : « Qui vous a dit que ces déchiremens ne « viennent point de la témérité, de l'ignorance profonde des réfor- « mateurs qui partagent vos doctrines? » Reste à voir où sont les réformateurs téméraires de l'Italie, de l'Espagne, de l'Amérique du Sud. Ces peuples sont ceux chez lesquels les réformes ont eu le moins de crédit; ils devraient, d'après cela, être moins déchirés, moins abandonnés que les autres. Mais c'est le contraire qui arrive, puisque les peuples chez lesquels les changemens ont été les plus profonds, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Russie, les États-Unis, l'emportent incontestablement en puissance, en autorité, en prospérité, sur les premiers : d'où il suit que tout ce que M. l'archevêque avance ici se retourne contre lui; car enfin, si le Midi est en décadence, à cause de ses réformes téméraires, pourquoi le Nord

(1) *De la Vie de Jésus-Christ*, du docteur Strauss, dans la livraicon de la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1838.

prospère-t-il par des réformes beaucoup plus téméraires? Celui qui pèche le plus prospère-t-il où celui qui pèche le moins succombe?

M. l'archevêque sent bien que cette première raison n'est bonne que contre lui; sans y insister, il appuie sur une autre : *Vous la trouveriez*, dit-il, *dans les mauvais penchans de la nature humaine, si vous n'étiez pas assez aveugles pour les diviniser.* Lors même que nous diviniserions les mauvais penchans (chose sur laquelle il sera nécessaire de revenir), le raisonnement n'y gagnerait rien encore. La nature humaine n'a pas seulement une mauvaise pente dans les contrées ultramontaines. Je ne pense pas même que M. l'archevêque veuille dire qu'elle est là plus méchante qu'ailleurs. Lors donc que j'avance que la politique étroitement catholique a contre elle un puissant argument, tiré de l'infériorité des états qui l'ont suivie, ce n'est pas répondre que d'opposer le vice originel de la nature humaine. Ce vice étant le même partout, je demande en quoi il explique la décadence des uns et la prospérité des autres.

Après ces réponses, dont chacune est tournée en accusation contre nous, M. l'archevêque fait un appel à l'amour de la paix. Nous y souscrivons de tous nos vœux : « Vous aimez la paix, on nous l'as-« sure, vous avez gémi d'entamer une lutte propre à réveiller les passions. »

Pourquoi ces paroles de pacification n'ont-elles pas retenti plus tôt? Sans doute elles auraient suffi pour arrêter les violences essayées contre nous, car M. l'archevêque n'ignore pas que ni la calomnie, ni l'injure, ne nous ont jamais arraché une parole de défense. Nous avons attendu patiemment que le droit de liberté de discussion ait été violé dans nos personnes, que l'insulte, la menace ouverte, l'émeute sacrée, soient venues nous provoquer, tête haute, et que notre parole ait été étouffée sous les cris pendant des heures entières par ceux qui se disent aujourd'hui les amis uniques de la liberté de discussion. Pour représailles, qu'avons-nous fait? Une seule chose : nous avons suivi le cours ordinaire de notre enseignement; nous avons raconté, analysé les origines d'un ordre dont nous ne pouvions éviter l'histoire. Nous l'avons examinée, comme nous eussions fait si rien de nouveau ne fût arrivé. Raconter l'histoire, ne rien dire qui ne soit conforme aux monumens, est-ce là de la *vengeance*, comme vous le dites, monseigneur? Dans ce cas, c'est la vengeance de Dieu, ce n'est pas celle de l'homme.

Combien il eût été à désirer que les paroles évangéliques de M. l'archevêque de Paris eussent versé alors la paix dans les esprits fana-

tisés qui, pour réclamer l'indépendance du jésuitisme, essayèrent d'abord d'étouffer la nôtre! Un seul mot de sa bouche eût sans nul doute fait rentrer dans les bornes nécessaires ce zèle aveugle, et l'on n'eût pas vu, par une contradiction qui fait excuser aujourd'hui un peu de défiance, les partisans les plus entiers de la liberté d'enseignement commencer par essayer d'écraser l'enseignement.

« Vous devez, continue M. l'archevêque, déplorer votre succès, « puisque les passions ont été déchaînées. Vous devez le déplorer, « parce qu'il ne donne pas une gloire solide; vous devez le déplorer, « parce qu'il n'a jamais donné le véritable bonheur. »

Pour des hommes dont on veut étouffer la voix, le succès est de pouvoir parler. Cela établi, je ne vois pas clairement en quoi il faut déplorer que nos adversaires n'aient pas réussi. Qui aurait gagné à notre défaite? sans contredit, la force brutale, la violence, qui, un autre jour, aurait pu tout aussi bien se retourner contre d'autres. Ah! monseigneur, quelle triste victoire vous eussiez obtenue là! et qu'il est bon, je crois, pour votre propre cause, que nous n'ayons pas laissé s'établir, par un précédent éclatant, ce droit de la violence sur la pensée! Si la résistance à l'oppression grossière *ne donne pas le véritable bonheur*, ce n'est pas moins un devoir de la repousser. Quant à la *gloire solide* dont vous parlez, je ne vois pas davantage en quoi ce mot peut s'appliquer ici. Dans ces affaires d'école, il n'est guère ordinairement question de gloire; tout ce qu'on peut faire, c'est d'y mériter obscurément l'estime de quelques hommes, et peut-être aussi en secret la vôtre, monseigneur!

Au milieu des plus hautes questions, pourquoi faut-il que le premier archevêque de France ait écrit les mots qu'on va lire? Comment la crosse sainte a-t-elle pu relever dans la poussière une insinuation telle que celle-ci : « Nous rapportons, sans en garantir la vérité, un « autre motif d'opposition; serait-il vrai que la chaire évangélique « pût exciter de tristes jalousies, lorsque son succès dépasse celui « de quelques autres chaires entourées d'auditeurs moins nombreux « et moins empressés? » Et cela est dit tranquillement, posément, sans scrupules! après une légère hésitation, cela est confirmé avec une pleine autorité par cette réflexion austère : « Quel est celui qui, « même dans les nobles travaux de l'intelligence, n'a pas à se dé- « fendre des susceptibilités de son amour-propre? » Ainsi, voilà le diocèse de Paris solennellement averti. Quelques personnes des plus religieuses avaient cru pouvoir s'expliquer notre marche par la nécessité de la défense, par une curiosité inquiète, ou encore par

la manie d'indépendance qui tourmente l'homme moderne. Les plus décidés à nous blâmer avaient cru reconnaître les conséquences de doctrines acceptées et suivies jusqu'au bout. On nous avait accusés de naturalisme, d'éclectisme, de panthéisme, d'athéisme; restait à trouver la raison générale de ces doctrines; il faut que la discussion arrive aux mains de M. l'archevêque, pour que le principe théologique de ces erreurs soit découvert. C'est pour le manifester que M. l'archevêque se décide à rompre un silence que, sans cela, les catholiques du diocèse de Paris *pourraient regarder comme une prévarication;* et tout bien considéré, le chapitre interrogé, ce principe est l'envie excitée par les succès de MM. les prédicateurs. Si nous nous sommes abandonnés au *naturalisme des universités allemandes,* si nous avons résisté à la violence, pure envie! si nous n'avons pas reculé devant le sujet que la suite naturelle des temps nous imposait; si, pour tout cela, nous nous sommes renfermés dans le XVIe siècle, encore une fois, pure envie des succès littéraires de l'avent et du carême! Mais ces succès honorables ne datent pas d'hier, de cet hiver, de cette année. On conviendra que c'est un miracle que des hommes capables de nourrir cette basse jalousie depuis si long-temps aient attendu jusqu'à ce jour l'occasion de la montrer.

Si vous vous êtes crus calomniés, ce que nous n'avons pas à examiner ici.... Et où donc, de grace, l'examinerez-vous, monseigneur, si ce n'est dans le moment même où la calomnie siffle autour de vous et se glisse à votre insu sous votre plume? Où l'examinerez-vous, si ce n'est dans le moment où votre intervention doit être pour nous, selon vos propres termes, *une garantie d'impartialité?* Est-ce donc une chose de si peu d'importance que de savoir si des hommes dont vous vous faites le juge, ont été oui ou non calomniés? Et non content de laisser subsister la calomnie quand elle vient d'autrui, cette imputation d'altérer la vérité par l'effet de *tristes jalousies* est-elle donc aussi une chose si légère de la part du premier prélat du royaume, qu'elle ne vaille pas non plus la peine d'être examinée avant d'être portée devant tout votre diocèse?

Vous nous promettez une *discussion calme et polie,* vous ne nous devez rien que la vérité nue; mais, mais quand vous nous accusez directement de *diviniser les mauvais penchans de la nature humaine,* daignez considérer que, par cette inculpation solennelle, la plus grave assurément que l'on puisse élever contre des hommes, vous nous donnez le droit de vous demander sur quoi elle est fondée. Profiter de la confiance publique et de la liberté de la parole pour

exalter, dans des cœurs encore neufs, les mauvais penchans, les vils instincts, rien ne me semblerait assez rigoureux pour châtier une pareille indignité, car il ne s'agit plus ici seulement d'une dissidence sur un dogme : il s'agit de la morale universelle, et plus votre assertion est grave, plus elle a besoin d'être démontrée. Avant de vous lire, je me disais : Si des hommes aveugles provoquent contre nous la haine publique, il est impossible que le chef du troupeau mêle sa voix à la leur. Sa dignité, sa modération connue, son désir de conciliation, sa politique, tout s'y oppose. Même sous l'erreur involontaire, il est impossible qu'il ne reconnaisse pas la sincérité, le goût de la vérité, la vie morale, l'ame qui soutient nos paroles. Et au contraire, par un mot, vous tentez de tout flétrir, sans discernement aucun du vrai et du faux, sans considérer que de votre part une assertion équivaut, pour un grand nombre, à une vérité établie. Vous ne jugez pas nécessaire d'appuyer une accusation, si énorme qu'elle soit, sur aucun fait, aucune preuve, aucune induction même éloignée, que nous puissions au moins discuter. Faire le procès au jésuitisme, cela suffit, selon vous, pour offenser à la fois la conscience humaine et la morale universelle. Jusqu'à ce jour, c'est précisément le contraire qui était tenu pour certain.

Non, monseigneur, vous ne pouvez penser que de vils sentimens nous aient fait parler. Nos paroles ont été rendues publiques; c'est là-dessus qu'on jugera si ce sont les bons ou les mauvais penchans que nous divinisons. Il y aurait, je le sais bien, un moyen efficace pour détruire par la base tout le corps enseignant de France. Pour cela, on n'aurait besoin d'aucune loi nouvelle; il suffirait de le réduire à cet état d'inertie où toute injure pourrait lui être adressée sans qu'il relevât jamais la tête. Persuadez le pays qu'il est un corps contre lequel il est loisible de tout oser sans jamais essuyer d'aucun individu aucune contradiction sérieuse, et ce corps-là tombera dès demain sous le dédain public. Qui voudrait en faire partie un seul jour, si la première condition était de livrer silencieusement son honneur, pour peu que l'adversaire fût audacieux et que l'attaque tombât de haut? Dans l'habitude de tout décider sans contrôle, voyez combien il est difficile d'être juste. Notre principale impiété, à vos yeux, sera toujours de ne pas nous être laissé écraser sans discussion.

Assez de personnes nous disaient : « Pourquoi séparez-vous le « clergé du jésuitisme? soyez certains qu'ils s'entendent. » Malgré cela, nous persistions à les discerner l'un de l'autre. Aujourd'hui même, en dépit de l'autorité qui les confond, nous hésitons encore

à voir dans cette déclaration la pensée formelle de toute l'église de France. Ne se trouvera-t-il pas une voix dans ces quarante mille prêtres pour s'élever contre une telle responsabilité? Parmi tant d'évêques, de prédicateurs, d'ordres différens, ne verra-t-on personne, je le répète, personne qui ose, non à la dérobée, non dans une lettre furtive, mais franchement, ouvertement, renier cette solidarité avec les fils de Loyola? Un silence de peur pèsera-t-il sur une déclaration qui enveloppe l'église de France dans une cause tant de fois jugée et toujours condamnée? Nous attendons, nous écoutons.

Et pourquoi donc tant d'ardeur à se commettre pour eux? qui vous oblige à vous charger volontairement de cet héritage de malédiction? La reconnaissance? mesurez d'abord le bien et le mal qu'ils vous ont fait. La nécessité? où est-elle? La peur? c'est-à-dire que vous vous abandonnez pour n'avoir plus rien à craindre. Leurs promesses? est-ce que vous pensez qu'eux seuls peuvent sauver le catholicisme? Dans ce cas, c'est une grande nouvelle, que le monde soit mis ainsi dans la nécessité d'opter entre Voltaire ou Loyola. Si leurs promesses vous attirent, attendez au moins qu'ils aient prouvé, par des marques irréfutables, leur habileté à se ressaisir des temps nouveaux. Qui vous presse? Le monde vous donne la paix que vous promettez sans la pouvoir tenir. Mais quoi! à la première injonction de leur part, sans rechercher si leur alliance est funeste ou non, sans qu'ils aient réparé le dommage qu'ils vous ont fait, sans nul gage assuré, contrairement à votre propre tradition, vous identifier à eux, vous absorber en eux! vous réfugier chez ceux-là même dont le nom suffit pour faire crouler les palais en un moment, sans qu'il en reste pierre sur pierre! Si c'est du désintéressement, il manque de la prudence obligée même dans les choses divines; si c'est de l'aveuglement, que l'on mesure par là ce que peuvent des hommes qui, en exerçant cette fascination, ont encore l'art de persuader qu'ils ont cessé de vivre.

Au reste, cette intime solidarité une fois admise, il faut du moins en subir la première conséquence; elle s'applique à ces ordres divers, bénédictins, dominicains, frères mendians, etc., qui partout essaient de renaître. Aussi long-temps que ces instituts ont été réellement distincts, ils ont eu leur raison d'existence; mais, s'il est avéré que le jésuitisme les enveloppe désormais dans un esprit plus général, de telle sorte que l'on ne peut le critiquer sans que tous ne soient atteints, pourquoi, encore une fois, tant de manteaux divers pour cacher le même personnage? Est-il juste de cacher l'ame du jésuite

sous l'habit du franciscain? Ramener tous les ordres à un seul, ce devrait être la conséquence loyale du système dans lequel on vient d'entrer; d'autant mieux qu'il n'est aucune forme de vie à laquelle ne puisse s'étendre l'institut de Loyola. La vérité est ici la même chose que l'unité.

J'avoue qu'au milieu des partis qui divisent la France, il me semblait que l'église avait autre chose à faire qu'à mêler aux blessures toutes vives ces fermens de disputes que le jésuitisme apporte toujours avec lui. Dans le chaos des opinions, il eût été beau de voir l'église de France, seule, tranquille, pacifique, conciliante, quand tout s'agitait autour d'elle. Comment n'a-t-elle pas été tentée d'essayer le rôle du Samaritain, en fermant les plaies de ce grand blessé au bord du chemin? Elle aime mieux les ouvrir. J'imagine pourtant que ce spectacle de sérénité, de majesté, au milieu des clameurs des partis, eût frappé les esprits plus qu'aucun autre signe. C'eût été là du moins un miracle cent fois plus efficace que tous les miracles récens que chaque jour on nous oppose; demeurer calme dans la tempête civile, voilà vraiment la marque du doigt de Dieu.

Au contraire, on prend à tâche de faire passer dans l'église le tempérament fiévreux de la politique quotidienne. L'agitation, l'irritation, les habitudes mesquines de l'esprit de parti, se communiquent à la cité sainte. Si l'on obéit à l'esprit de notre temps, ce n'est pas dans ce qu'il a de grand, mais dans ce qu'il a de petit. On repousse ce qui en fait véritablement la vie religieuse, je veux dire l'esprit de conciliation, d'unité profonde, d'impartialité, fondé sur le sentiment de plus en plus distinct d'une commune alliance. Ce que l'on emprunte à son époque, c'est ce qu'elle a de plus extérieur : esprit de querelles, polémiques, menaces de tribunaux, évangile de bruit et de tumulte. Un nouvel hymne sorti du cœur parlerait plus haut que tout cela.

Lorsqu'on se retire dans le sanctuaire, est-ce pour se rapprocher de Dieu ou du monde? Dans les caveaux de nos cathédrales, des milliers d'ouvriers sont habilement rassemblés et embrigadés en secret, loin du jour : que font ces nouveaux chrétiens enfouis au sein des catacombes? dans quel abîme d'ascétisme se plongent-ils? quel secret leur enseigne-t-on dans la poussière des tombeaux? Plongé dans le saint des saints, un jésuite tire une loterie et fait un cours de physique amusante.

Rien n'est facile comme de diviser et détruire. Ces mots par lesquels termine M. l'archevêque résument en effet toute la question.

Quels sont ceux qui unissent? quels sont ceux qui divisent? voilà bien ce qu'il s'agit de savoir.

Que vous nous reprochiez d'allier ce que l'ultramontanisme sépare, je le comprends; mais il est difficile de concevoir en quoi nous divisons, lorsque, au lieu d'élever les communions les unes contre les autres, nous cherchons au contraire les points de ressemblance et de contact. Jusqu'ici, on nous avait accusé de réunir ce qui ne veut pas être uni, de rapprocher ce qui veut être séparé; on appelait cela panthéisme. Aujourd'hui, monseigneur, vous nous accusez de diviser. Ces deux inculpations ne peuvent subsister ensemble. Il faut choisir, puisque l'une réfute nécessairement l'autre.

Ceux qui divisent sont ceux qui veulent que chaque secte, chaque église, soit un monde séparé, clos pour jamais, sans nul contact d'éducation avec ce qui s'en rapproche le plus, que les générations nouvelles ne se rencontrent nulle part dans un symbole commun, que les hommes, dès le berceau jusqu'à la tombe, passent à côté les uns des autres sans se toucher ni se reconnaître; qu'il y ait dans la France plusieurs Frances inconciliables entre elles, et dont l'une apprenne à jeter éternellement l'interdit à toutes les autres.

Ceux qui unissent et édifient sont ceux qui, en respectant les églises particulières, croient qu'elles sont contenues dans une église plus compréhensive, qui est le christianisme; que, dès-lors, loin de séquestrer systématiquement chaque croyance, d'envenimer par-là et d'exagérer souvent les points de litige, il est bon de rapprocher, au moins un moment, dans un symbole commun d'éducation, les intelligences destinées à former une seule et même société. En rapprochant des cultes frères, ils unissent; ils édifient en tendant, par un mouvement continu de l'ame chrétienne, à l'association des esprits dans la cité promise. Évidemment, l'état, qui se place à ce point de vue dans sa constitution, est plus près de l'église universelle que ne l'est l'ultramontanisme en ne parlant jamais que de séquestration, de séparation et d'isolement.

Vous demandez, monseigneur, quelle mission morale l'état, en le supposant bien ordonné, peut accomplir dans l'éducation; vous faites vous-même la réponse, quand vous avancez une chose bien grave en effet, que chaque secte, chaque religion possède un enseignement moral qui forme un *corps de doctrines fort différent*. Entre ces morales particulières, je demande à mon tour, qui montrera le lien des unes et des autres? qui décidera? Sans doute, ce ne peut être aucune secte. Formerez-vous donc dans la société autant de consciences différentes qu'il y a de communions séparées?

C'est à quoi il faudrait arriver en pressant vos paroles. Sous ces enseignemens différens, il y a une morale sociale sur laquelle repose la vie nouvelle. Dans la situation actuelle, chaque secte, chaque église ayant un enseignement distinct, il s'ensuit évidemment la nécessité d'une éducation publique, qui, en liant les éducations particulières, achève de lier et de coordonner dans la conscience générale les doctrines différentes. L'argument décisif pour l'intervention de l'état en matière d'éducation se tirera toujours du principe que vous venez de mettre en avant pour la combattre.

Car il ne suffit pas de se tolérer les uns les autres; il faut encore être réciproquement d'intelligence. Or, qui enseignera au catholique l'amour du protestant? Est-ce celui-là même qui inculque l'horreur du dogme protestant? De bonne foi, pouvez-vous développer dans autrui le sentiment intime des droits et de la dignité de l'israélite, vous qui, dans le royaume où vous êtes le maître, venez de proscrire toute *relation amicale* entre le juif et le chrétien? Pouvez-vous professer le respect pour ceux que vous anathématisez? pouvez-vous développer le sentiment de fraternité religieuse qui est l'ame de la société dans laquelle nous vivons? Vous le pouvez si peu, que ce principe tout nouveau de la vie sociale n'existe pas à vos yeux, puisque vous ne vous posez pas même la question qui en dérive. C'est assez pour vous de maintenir les communions dans un isolement profond. L'idée de les mettre en rapport les unes avec les autres ne paraît pas une seule fois vous occuper, et pourtant c'est là toute la difficulté du problème. Reconnaissez donc qu'en restant dans les termes où vous vous renfermez, il est toute une partie de l'homme moderne qui vous échappe.

Entre des cultes désormais égaux, il faut une intervention spirituelle qui ramène à la paix ceux que tout pousse à la guerre, et les sectes, les églises séparées, avouant leur impuissance à la conciliation, nous revenons par tous les chemins à cette conséquence : qu'il faut chercher ailleurs l'enseignement de cette morale sociale, sans laquelle il y a désormais des catholiques, des dissidens, des philosophes, c'est-à-dire des partis, des sectes, et point de France.

Ne croyez pas d'ailleurs aisément que ceux que vous choisissez pour adversaires ne soient mus que par de petites pensées; ils croient fermement que le problème de la société nouvelle est tout entier engagé dans les questions que vous posez : voilà tout. Si vous trouvez tant d'obstacles dès que vous voulez, sous une forme ou sous une autre, mettre une barrière aux rapprochemens religieux des ames, c'est, d'une part, que vous touchez à ce qui résume tout le progrès

des temps, et de l'autre, que vous paraissez faire une œuvre plutôt de schisme que de religion; car ce que l'on appelle tolérance ne repose pas seulement sur l'indifférence des cultes, mais bien plutôt sur un sentiment profond de l'identité de l'esprit chrétien dans le monde moderne. Les membres de la famille dispersés du Christ, tant de l'ancien que du nouveau Testament, se rapprochent, se reconnaissent, s'entendent d'un bout à l'autre de l'univers. La France est entrée plus qu'aucun autre peuple dans ce chemin de la réconciliation. Elle les précède tous dans l'alliance. C'est là son génie, sa mission, son étoile, sa loi écrite dans les codes et dans les ames. Quand le grand troupeau essaie de se rassembler après la tempête, la houlette sacrée n'empêchera pas l'unité que la croix a promise.

Sans parler du scepticisme, l'église est menacée aujourd'hui par deux sortes de dangers. D'abord, elle peut méconnaître ce qui se passe de religieux hors d'elle, et par là, en se laissant devancer dans sa propre voie, laisser aux laïques le soin d'accomplir sous ses yeux l'œuvre qu'elle abandonne. Supposez que le temporel invite à l'union des intelligences, le spirituel à la discorde (1), et dites-moi de quel côté sera l'Évangile. Il pourrait arriver qu'au moment où le christianisme s'incarne dans les institutions, le clergé fît la guerre sourde à ces institutions, et que l'église finît ainsi par se briser dans les ténèbres contre le Christ vivant au fond des lois.

En second lieu, le danger est dans l'infatuation de la victoire même sainte; car, si dans l'ordre politique, l'infatuation d'un gouvernement est périlleuse, que faut-il dire de l'infatuation d'un culte? On a vu le vertige saisir l'autorité civile; dans ce cas, on la dépose; une famille remplace une autre famille, et tout le reste subsiste. Mais si, par hasard, un culte long-temps absolu, après avoir perdu la souveraineté, songe à la ressaisir, si le vertige ravit d'orgueil un clergé sur son trône inaliénable, s'il se précipite lui-même volontairement, les yeux fermés, de toute la hauteur de Dieu, cette chute ne trouble pas seulement à la surface une famille, une dynastie, un roi: pendant des siècles, l'ébranlement retentit au loin dans les entrailles de la terre.

EDGAR QUINET.

(1) On a commencé par demander des bureaux de charité catholiques, des municipalités catholiques; on a répondu (ce qui était conséquent) en demandant des régimens protestans, des équipages de marine protestans. Dans cette émulation de sectaires, où s'arrêter?

POLITIQUE FINANCIÈRE

DE L'AUTRICHE.

I. — HISTOIRE DE JOSEPH II, EMPEREUR D'ALLEMAGNE,
PAR M. CAMILLE PAGANEL.

II. — DES FINANCES ET DU CRÉDIT PUBLIC DE L'AUTRICHE,
PAR M. DE TEGOBORSKI.

On croit communément chez nous que la monarchie autrichienne, vouée à l'immobilité, n'a pour fonction en Europe que de représenter les doctrines et les intérêts du passé. Les hommes politiques s'exposeraient à de graves mécomptes en adoptant sans contrôle ces idées banales. Il est vrai que les gouvernemens absolus ne procèdent pas aux réformes de la même manière que les états constitutionnels. On s'y donne autant de mal pour amortir l'opinion qu'on en prend ailleurs pour obtenir son concours. Au lieu d'annoncer les innovations par de séduisans programmes, on les opère à petit bruit, avec une lenteur systématique. On vise au résultat beaucoup plus qu'à l'effet. C'est ainsi que l'Autriche, en travail pour se régénérer depuis un demi-siècle, réalise sourdement des améliorations que les pays rivaux devraient suivre d'un œil attentif.

Pour les nations comme pour les individus, il arrive un moment

où on sent le besoin de renouveler son existence, d'approprier ses principes et sa conduite aux changemens que le temps a amenés. Cet âge critique se manifesta pour la monarchie autrichienne pendant le règne de Marie-Thérèse. Après la paix de Westphalie, la maison d'Autriche, malgré les humiliations que ce traité lui avait infligées, passait encore pour la puissance prépondérante en Europe. La diplomatie ne voyait d'autre contre-poids à lui opposer que l'alliance de la France et de la Suède, alliance considérée par les petits états de la confédération germanique comme la sauve-garde de leur liberté contre l'ambition des descendans de Charles-Quint. Confians dans ces vieilles formules, les hommes d'état routiniers crurent long-temps satisfaire à toutes les nécessités de la politique en perpétuant cet antagonisme de la maison d'Autriche et de la maison de Bourbon. Mais pour les yeux clairvoyans, l'aspect des choses était bien changé au XVIIIe siècle. Les victoires de Frédéric II, son administration vigilante, son ascendant sur l'opinion, avaient constitué en Allemagne un nouveau centre d'activité qu'il fallut bien, après la guerre de sept ans, compter au nombre des états de premier ordre. Les influences extérieures étaient également déplacées : la France languissait dans une somnolence voluptueuse, la Suède était déchue; mais, à leur place, deux nations, étrangères un siècle plus tôt aux querelles du continent, y avaient acquis une suprématie inquiétante : l'Angleterre par sa supériorité maritime et son énergie industrielle, la Russie par sa masse colossale. On reconnut donc à Vienne que la politique traditionnelle du traité de Westphalie n'était plus de saison. Dépouillée de l'Espagne et de plusieurs de ses possessions en Italie, contrebalancée en Allemagne par la Prusse, tenue en éveil par l'ambition de la Russie et par la turbulence des Ottomans, la maison d'Autriche ne pouvait plus, sans s'exposer au ridicule, se croire encore un épouvantail pour l'Europe; sa chute complète, retardée par l'héroïque contenance de Marie-Thérèse, paraissait même inévitable sans une réforme fondamentale dans le système des relations politiques aussi bien que dans l'administration intérieure.

Concentrer l'action du pouvoir, développer les forces productives du pays, consulter dans le choix des alliances, non plus des antipathies systématiques, mais seulement les intérêts du jour, en observant pour règle suprême de tenir continuellement la Prusse en respect, tel était le nouveau plan que le bon sens le plus vulgaire eût indiqué. La difficulté résidait dans l'exécution. Il ne s'agissait de rien moins que de refondre en un corps unique et consistant des

populations diverses d'origine, mais également indolentes et casanières, sans esprit national, sans désir d'amélioration, et opposant au progrès cette force d'inertie dont on leur avait si long-temps fait un mérite, qu'elle était passée dans leurs instincts. Marie-Thérèse, quoique très-jalouse de ses prérogatives, usait de la toute-puissance avec une réserve extrême, autant par bonté de cœur que par prudence politique; ses réformes sans portée ne corrigeaient que des abus superficiels. L'air qu'on a de tout temps respiré dans les conseils auliques semble peu propre à former ces hommes d'état qui sont de taille à remuer les masses et à retremper les empires.

A défaut d'un homme de génie, il se rencontra un homme excentrique, un prince dévoré de l'ambition des grandes choses, poussant jusqu'à la manie la passion du bien, et en même temps trop impatient, trop présomptueux, trop inexpérimenté pour mesurer les obstacles. Tel fut Joseph II, figure à part dans la galerie de la maison d'Autriche, caractère bizarre et pourtant sympathique, mélange de Pierre-le-Grand et de don Quichotte, tenant du héros moscovite par certaines qualités énergiques, et du chevalier de la Manche par sa candeur, sa sensibilité romanesque et son ignorance des hommes. Une pareille physionomie est assurément de nature à séduire un peintre d'histoire, et c'est une bonne fortune que de pouvoir tracer dans le cadre d'un portrait piquant le tableau des transformations d'un état de premier ordre, et le mouvement de la politique générale à une époque très intéressante. Une *Histoire de l'Empereur Joseph II* (1), que vient de publier M. Camille Paganel, réunit ces divers élémens de succès. Aujourd'hui que la puissance autrichienne manifeste une vitalité dont l'Europe s'étonne, la biographie du prince qui a donné la première impulsion présente, indépendamment du mérite littéraire qui la distingue, l'avantage de l'à-propos.

Le naturel de Joseph paraît s'être révélé dès l'enfance. De graves historiens allemands ont conservé cette phrase échappée à l'impératrice mère : « Mon Joseph n'est pas obéissant; il est trop remuant et trop distrait. » Cette pétulance, au milieu d'une cour empesée par l'étiquette, paraissait inconvenante et de mauvais augure. L'héritier de l'empire eut la douleur de voir toute la tendresse de ses parens concentrée sur l'un de ses jeunes frères, qui mourut à seize ans. Pour lui, il n'y eut que froideur et sévérité : son adolescence

(1) In-8°, chez Firmin Didot.

fut condamnée à l'isolement et à l'inaction. Vainement il prétendit au droit commun, au devoir de tous, à l'honneur de tirer l'épée pour son pays. Sa mère opposa à sa bouillante ardeur un refus glacial, inexplicable. Blessé par cette insouciance, l'archiduc se concentra en lui-même : il attendit. A la mort de son père, il fut appelé par bienséance au partage de l'autorité impériale; mais, chargé seulement de l'administration militaire, il n'exerça aucune influence décisive. Son émancipation date seulement de la mort de Marie-Thérèse.

A la nouvelle de ce changement, le vieux roi de Prusse fit placer dans son cabinet le portrait du prince qui était devenu son rival, en disant : « Voici un jeune homme qu'il ne faut pas perdre de vue. » Cette boutade du malicieux Frédéric caractérisait à merveille le nouveau chef de l'empire. Joseph avait été associé depuis quinze ans à la dignité souveraine, sans cesser d'être maintenu dans la plus étroite dépendance. Jamais on n'avait permis que son impétuosité naturelle s'évaporât dans l'abandon des folles années; de sorte qu'à trente-neuf ans, lorsque sa jeunesse comprimée jusqu'alors fit une éruption soudaine, il présenta le plus bizarre mélange d'étourderie juvénile et de morgue officielle, de philosophisme sentimental et d'inflexibilité despotique. Plein des préjugés du rang suprême, il semble se faire un point d'honneur de heurter les préjugés des classes subalternes. Ses intentions sont loyales, sa bienfaisance est sincère; mais, dans son impatience de réaliser ce qu'il croit être le bien, il ne tient compte ni des intérêts consacrés par le temps, ni des habitudes que les peuples sacrifient plus difficilement encore que leurs intérêts. « Pour lui, a dit M. Paganel avec sa concision expressive, concevoir, exécuter, c'est une seule et même chose. » Son rêve favori est de composer avec les élémens les plus divers une nation homogène. Il a hâte de faire disparaître les différences de langage, la bigarrure des coutumes, l'opposition des provinces, les caprices du privilége. Prenant la plume, sans se demander si la fusion des races peut être opérée par ordonnance, il commande l'usage exclusif de la langue allemande à tous les sujets autrichiens, qui parlent plus de vingt idiomes différens. Marie-Thérèse, pénétrée de cette bienveillance qui est l'habileté du trône, s'était montrée fort circonspecte dans ses réformes, surtout à l'égard de la noblesse et du clergé. Le fougueux Joseph ne connaît pas les ménagemens. Il décrète coup sur coup l'abolition des servitudes féodales, l'égalité de ses sujets devant la loi, l'égale participation de toutes les classes

aux charges publiques. Ces mesures nécessitent un cadastre général, et, comme on ne trouve pas dans le pays assez d'agens spéciaux pour pousser simultanément cette vaste opération, l'empereur imagine d'improviser des arpenteurs en faisant donner au besoin à de simples paysans quelques notions générales de géométrie. Trouvant moyen de concilier ses doctrines philosophiques avec un catholicisme sincère, il restreint sans scrupule l'autorité du saint-siége, diminue les revenus du clergé, corrige de son chef la discipline ecclésiastique, ferme onze cent quarante-trois couvens sur deux mille, fait rentrer vingt mille moines dans la vie civile, force des religieuses à faire des chemises pour les soldats. Dans l'ordre judiciaire, il ne se contente pas de refondre les vieux codes, de remanier la loi écrite : il commande aux juges l'exactitude, l'impartialité, le désintéressement, de même qu'on devait voir, peu de temps après, la Convention française mettre la vertu à l'ordre du jour. Un système de conscription générale remplace dans plusieurs provinces l'ancien mode de recrutement. La peine de mort est abolie, la liberté des cultes proclamée par un *édit de tolérance*, le mariage déclaré contrat civil, le divorce facilité. Souvent dupe de sa vanité, le réformateur ne néglige pas le mot à effet, l'appareil théâtral. Ainsi, à l'appui d'une ordonnance sur l'agriculture, on voit l'héritier de Charles-Quint parodier les empereurs chinois, en guidant la charrue de sa main impériale. Pour donner enfin une idée complète du zèle impatient, de la philantropie tracassière du fils de Marie-Thérèse, il suffit de rappeler que les trois premières années de son règne lui suffirent pour lancer trois cent soixante-seize ordonnances générales, applicables à tous les états autrichiens, sans compter la multitude de celles qui concernaient en particulier les diverses parties de l'empire.

Ne semble-t-il pas que Joseph avait deviné le programme de notre assemblée constituante? Mais les promoteurs de la révolution française traduisaient le vœu national : au contraire, le despote allemand ne trouva pas même un point d'appui dans les sympathies de ceux à qui ses réformes devaient profiter. Ce n'est pas par des services réels et durables qu'on captive les classes populaires : les améliorations qu'on peut apporter à leur sort ne sont presque jamais assez palpables pour être immédiatement appréciées. Il faut pour émouvoir la foule des coups de théâtre; il faut la saisir subtilement par l'imagination ou par le cœur; mais cette émotion communicative, cette volonté insinuante, cet art de lancer une idée et d'intéresser

la majorité à son succès, c'est le lot du génie, c'est la magie d'un Richelieu, d'un Napoléon. Méthodiquement honnête, ignorant, méprisant peut-être le secret de manier l'opinion publique, Joseph ne réussit pas à émouvoir le peuple qu'il prétendait émanciper, et se trouva isolé en présence des privilégiés qu'il attaquait. Une violente opposition réunit les nobles, les prêtres, les hommes d'état routiniers, les employés subalternes qui vivaient des abus. Le frère de Joseph lui-même, le futur empereur Léopold, souffrit qu'on le désignât comme le chef des mécontens. Toutefois, avant d'en venir à la rébellion ouverte, on attendit que la manie des réformes devînt importune à la multitude, et qu'il fût possible de calomnier auprès du peuple le tuteur zélé des intérêts populaires.

L'incendie éclata dans les Pays-Bas. Une ordonnance impériale, divisant cette contrée en neuf cercles, supprimant les coutumes et les franchises locales pour établir une administration uniforme, était une violation de la charte de *joyeuse-entrée,* considérée par les Belges comme le palladium de leur nationalité. Les anciennes formes judiciaires ne furent pas plus respectées. Un édit cassant les anciens tribunaux, annulant les justices seigneuriales, créait de nouvelles cours hiérarchiquement subordonnées à une cour souveraine installée à Bruxelles. Bien qu'en théorie cette innovation fût un progrès, elle choqua des bourgeois hautains et hargneux, qui tenaient au privilége aristocratique d'être jugés par leurs pairs. La suppression des séminaires épiscopaux, remplacés par l'université impériale de Louvain, la sécularisation de plusieurs abbayes, la liberté du culte accordée aux protestans, leur admission aux emplois civils et aux honneurs de la bourgeoisie, furent autant de provocations ressenties vivement par le clergé. Une faute plus grave encore, parce qu'elle ne peut être excusée par aucun motif politique, ce fut l'ordre qui restreignit les pélerinages, les confréries, et plusieurs autres de ces pratiques pieuses qui sont pour le vulgaire l'essence et le but de la religion. Pour perdre le monarque dans l'esprit d'une population bigote, les prêtres n'eurent plus qu'à le dénoncer comme un violateur des choses saintes. En refusant les subsides annuels, les états de Brabant donnèrent le signal et l'exemple de la résistance.

Pendant ce temps, Joseph guerroyait contre les Turcs sur les rives du Dnieper. Son étonnement naïf à l'annonce des premiers désordres est un des traits qui dessinent le mieux sa physionomie. Il ne peut pas croire, l'honnête philantrope, que ses sujets se révoltent parce qu'il veut les rendre heureux et libres. Il cherche l'explication

du phénomène dans une sorte de vertige contagieux. « Je veux bien, dit-il dans une proclamation adressée aux coupables, je veux bien, en bon père, en homme qui sait compatir à la déraison, et qui sait beaucoup pardonner, n'attribuer ce qui est arrivé, ce que vous avez osé, qu'à des malentendus ou à une fausse interprétation de mes désirs. » Partagé entre son rôle de souverain et sa vanité d'utopiste, il ne sait s'il doit maintenir ou sacrifier ses plans de réforme. Pendant deux ans, une alternative de concessions et de rigueurs entretient la fermentation dans les Pays-Bas. Enfin, le 7 janvier 1790, l'acte d'union qui constitue la *république des Provinces-Unies Belgiques* est irrévocablement signé à Bruxelles, dans une assemblée qui réunit les députés de toutes les provinces insurgées. Par contre-coup éclatait en Hongrie un mécontentement long-temps comprimé. La main sur le sabre, les magnats réclamaient fièrement les priviléges féodaux, les anciennes coutumes, l'habit national, le langage de la vieille patrie. Pour comble d'infortune, Joseph éprouva bientôt qu'il ne devait pas plus compter sur le secours des souverains étrangers que sur la coopération de ses sujets allemands. Un découragement amer développa en lui le germe d'un mal mortel. Sentant faiblir, non pas ses convictions, mais l'énergie de sa volonté, il fléchit devant la révolte, et rapporta les fatales ordonnances. La noblesse hongroise se tint pour satisfaite : quant à la Belgique, il était trop tard ; déjà elle était englobée dans ce cercle brûlant où bouillonnaient les idées françaises. L'héritage de la maison d'Autriche était définitivement démembré : le fils de Marie-Thérèse sentit qu'il ne survivrait pas à cette humiliation. « La Belgique m'a tué, s'écria-t-il avec désespoir, parce que j'ai voulu lui donner ce que les Français demandent à grands cris. » Dès-lors, en effet, commença l'agonie qui devait le conduire au tombeau. A la manière dont M. Paganel retrace ces douloureux momens, on sent l'historien qui aime son héros et veut le faire aimer. Les dernières pages, dont le ton sévère et discret inspirent le recueillement de la tristesse, forment un tableau attendrissant, digne du prince qui osait dire, en rendant à Dieu son dernier souffle : « Comme homme et comme souverain, je crois avoir rempli mon devoir. »

On appréciera, d'après ce rapide aperçu, la portée du livre de M. Paganel. Il mérite d'être recommandé comme une initiation aux études nécessaires pour connaître la monarchie autrichienne. Une introduction retraçant les merveilleuses destinées de la maison d'Autriche, depuis son humble éclosion au XIIIe siècle jusqu'au règne de Marie-Thérèse, est un travail exact et judicieux qui résume heureu-

sement l'amas des documens originaux qu'on ne lit guère, des ouvrages surannés qu'on ne lit plus, des ouvrages étrangers que nous ne connaissons pas : son seul défaut, que les gens studieux excuseront aisément, est d'être en disproportion avec le corps de l'ouvrage; le piédestal trop grand rapetisse la statue. La biographie de l'empereur Joseph II conduit l'histoire de l'Autriche jusqu'aux temps où cette puissance, aux prises avec la France révolutionnaire, se transforme radicalement. Comme publiciste, M. Paganel paraît avoir conservé le libéralisme en faveur sous la restauration, dans ce qu'il avait de généreux et de sympathique; comme historien, il s'isole systématiquement des écoles en vogue. La manière qui lui est propre est aussi éloignée du procédé pittoresque que de la paraphrase philosophique. Il affecte la concision, la fermeté sévère. En homme qui a pu apprendre dans la pratique des affaires le prix du temps, il semble vouloir économiser le temps de ses lecteurs : avec quelques mots, il fait une phrase, et souvent cette seule petite phrase forme un paragraphe. Cette sobriété, qui vise à la parcimonie du verset biblique, dégénère quelquefois en raideur. Parce qu'on abuse aujourd'hui du cliquetis des paroles creuses, qu'on s'égare impunément dans les détours de la période, faut-il, par opposition, se priver des développemens, dépouiller le fait ou dessécher l'idée? Nous insistons sur cette remarque, parce qu'elle s'adresse à un auteur qui annonce l'instinct de l'analyse et l'aptitude à la vulgarisation, genre de talent qui exige toutes les ressources de l'art d'écrire.

Joseph II laissa en mourant la réputation d'un tyran fantasque, d'un ennemi du bien public, et pourtant, dit M. Paganel, « à l'heure qu'il est, l'Autriche vit des mêmes idées qu'elle repoussa : tout imprégnée de l'esprit de Joseph, elle prospère avec calme, à l'ombre de ses réformes. Un homme d'état dont nul ne peut récuser la longue expérience et la haute autorité, M. de Metternich, a dit qu'en inoculant ce germe salutaire au corps de la monarchie, Joseph l'a préservée pour long-temps de toutes révolutions. » Cette opinion est pleinement confirmée par un livre récemment publié sous ce titre : *Des Finances et du Crédit public de l'Autriche* (1), dont l'auteur est M. de Tegoborski, conseiller privé au service de la Russie. Il ressort de cet ouvrage que l'amalgame des races, l'unité administrative, l'égale distribution des charges, rêves de l'infortuné Joseph, n'ont pas cessé d'être la règle du gouvernement autrichien; que chaque

(1) Deux vol. in-8°, chez Renouard, rue de Tournon, 6.

jour des résultats importans sont obtenus à petit bruit, et que déjà la situation économique est digne d'un empire qui forme une des grandes divisions politiques de l'Europe. Cette conclusion contraste étrangement avec les idées reçues chez nous. Tous les livres vous diront que l'Autriche, renfermant quatre peuples dont trois détestent le pouvoir qui les régit, est une nation sans argent, sans crédit, sans industrie, sans enthousiasme; que son gouvernement s'applique par système à faire refluer le cours de la civilisation; que l'importance numérique de sa population impose à l'Europe, mais que le colosse est sans consistance, et que ses élémens se disjoindraient au premier choc. Ces accusations viennent encore d'être reproduites dans un pamphlet qui fait scandale en Allemagne, et dont notre presse quotidienne s'est emparée. Sous l'influence de ces préventions, nous avons craint à notre tour de rencontrer dans le livre de M. de Tegoborski une apologie systématique du gouvernement autrichien. Après un plus mûr examen, il nous a semblé qu'on pouvait accorder confiance à un travail minutieusement exact, nourri de chiffres et de renseignemens puisés aux bonnes sources. Sans sacrifier bien franchement à la publicité, l'Autriche renonce aujourd'hui à ces habitudes de cachotterie qui ont long-temps justifié les attaques de ses ennemis : elle ouvre aux publicistes sérieux les bureaux de ses ministères. M. de Tegoborski a mis à profit cette disposition pendant un long séjour à Vienne. Les détails qu'il a réunis sur la dette publique, et les opérations du trésor à diverses époques, ses études sur l'assiette des impôts, sur le cadastre, les patentes, les douanes, et surtout les curieux rapprochemens qui mettent en balance l'Autriche, la France et la Prusse, annoncent un économiste attentif et pénétrant. Dans les relations présentes du monde civilisé, la situation financière d'un état est la mesure la plus exacte de sa puissance politique. En conséquence, un intérêt véritable s'attache au livre dont nous allons reproduire les principaux résultats.

La dette publique de l'Autriche se décompose en deux parties : emprunts divers contractés dans le pays ou à l'étranger, avec stipulation d'intérêts, et papier-monnaie remboursable. Après la guerre de sept ans, la dette inscrite s'élevait déjà, en capital, à 367 millions de florins. La stérile campagne de Joseph II contre les Turcs, la lutte désastreuse soutenue contre la France révolutionnaire, commandèrent de nouveaux sacrifices. Une série d'emprunts ruineux éleva en vingt ans le capital de la dette inscrite à 650 millions de florins ou 1690 millions de francs. L'émission du papier-monnaie constitue un

autre mode d'emprunt d'autant plus dangereux qu'il échappe à tout contrôle légitime, et que les gouvernemens résistent difficilement à la tentation d'en abuser. Il en fut ainsi en Autriche. Dès le début de la guerre, les anciennes obligations émises par Marie-Thérèse et Joseph II furent démonétisées et remplacées par des billets de banque dont les émissions successives atteignirent en quinze ans la somme énorme de 1,060,798,653 florins, près de trois milliards de francs. En même temps, pour remplacer la monnaie d'argent qui passait à l'étranger, on frappait des pièces de cuivre dont le titre légal ne représentait pas la cinquième partie de leur valeur intrinsèque. L'échange des billets contre des espèces n'étant pas plus possible que désirable, la dépréciation commença; si bien qu'en 1811 le cours du papier évalué en bonne monnaie tomba jusqu'au douzième de sa valeur nominale. Le gouvernement épuisa en vain ses dernières ressources pour soutenir le crédit en constituant un fonds d'amortissement : tous les expédiens financiers furent inutiles; il fallut baisser le front et avouer la banqueroute. Une patente impériale du 20 février 1811 mit hors de cours les billets de banque, en offrant de les échanger contre de nouveaux billets avec perte des quatre cinquièmes de leur valeur. Le même acte réduisait les intérêts de toutes les rentes sur l'état à la moitié de leur taux primitif, payable en billets de nouvelle création. Mais à cette époque, Napoléon était parvenu à l'apogée de sa puissance : l'ombre du géant faisait trembler l'Allemagne. En Autriche surtout, le découragement était si général, que, malgré les efforts du pouvoir, les *billets de rachat* perdirent en peu de temps les trois quarts de leur valeur conventionnelle. Pour soutenir la lutte décisive de 1813, il fallut encore élargir l'abîme. On répandit à profusion un nouveau papier-monnaie, malgré la promesse qui avait été faite solennellement de ne plus employer cette dangereuse ressource. L'Autriche gagna du moins la partie sur ce dernier enjeu. Après la campagne de 1815, elle reçut 140 millions de francs pour sa part dans la contribution de guerre imposée à la France. Cette somme, consacrée au soulagement des charges publiques et un emprunt bien conduit, améliorèrent la situation financière du pays. Bref, tel était, suivant M. de Tegoborski, le bilan de la monarchie autrichienne, lorsqu'en 1816 on entama les grandes opérations qui devaient relever la fortune publique.

1° Papier-monnaie en circulation : valeur nominale 678,712,838 florins, représen-

tant au cours réduit de la bourse une valeur réelle de.	191,186,715 flor.
2° Ancienne dette, dont les intérêts, réduits de moitié par la loi de 1811, s'élevaient à 15,200,000 fl. en papier, ou à 4,281,690 fl. valeur courante. Capitalisée à raison de 5 pour 100, cette dernière somme représentait une dette réelle en capital de. . .	85,633,800 —
3° Dernier emprunt contracté après la paix, converti en 5 pour 100.	22,000,000 —
	298,820,515 flor.

ou 772,933,339 francs en capital, et en intérêts exigibles 5,381,690 florins seulement, environ 14 millions de francs.

Ces chiffres, nous le répétons, expriment non pas la valeur nominale de la dette autrichienne en 1816, mais sa valeur commerciale, suivant le cours de la bourse. Quelques financiers, parmi lesquels se range M. de Tegoborski, blâment le conseil aulique de n'avoir pas profité de la dépréciation des effets publics pour brusquer une liquidation. Une somme de 14 à 15 millions par an, disent-ils, intérêts et amortissement compris, aurait suffi pour l'extinction totale de la dette au bout de trente ans. Si l'on en eût agi ainsi, la situation financière de l'Autriche serait présentement sans égale dans le monde. Pour justifier cette proposition immorale, on disait que les effets dépréciés avaient cent fois changé de main avant d'arriver dans celles des derniers détenteurs qui les avaient reçus aux plus vils prix, que le sacrifice fait pour relever ces valeurs devait profiter seulement aux agioteurs, sans avantage pour les victimes dignes d'intérêt. Il était vrai, et pourtant c'eût été une spéculation déshonorante que de racheter à bas prix des créances, après les avoir avilies par des banqueroutes successives. Le gouvernement autrichien ne se résigna pas à cette flétrissure. Après avoir proclamé le désir de réparer, autant que possible, les désastres du passé, il entama une série d'opérations concertées dans le but d'atténuer les pertes subies par les créanciers de la nation.

Les fluctuations perfides du papier-monnaie avaient vicié le système monétaire. On préluda aux réformes en consacrant pour monnaie de compte le florin, vingtième partie en argent d'un marc de Cologne (2 fr. 60 cent.). Il fut décrété ensuite que le papier-monnaie serait retiré de la circulation. A cet effet, on institua à Vienne une banque nationale, qui dut, aux termes de ses statuts, offrir aux détenteurs de ce papier divers moyens de placement avantageux,

savoir : de le changer en billets de banque payables au porteur en monnaie nouvelle, ou de le convertir en contrats de rentes, ou de l'employer à l'acquisition des actions de la banque. Dans ces opérations, l'état recevait son ancien papier, non pas selon sa valeur nominale, mais à un taux supérieur à celui de la place. Aujourd'hui, 250 florins en papier en représentent 100 en argent. La suppression du papier-monnaie, poursuivie ainsi depuis vingt-sept ans, touche à sa fin. Au 1er janvier 1842, il n'en restait en circulation que pour la somme de 10,859,338 florins, c'est-à-dire environ 4 millions et demi en monnaie réelle.

Quant à l'ancienne dette portant intérêt, qui représentait, avant la banqueroute de 1811, un capital de 608 millions de florins, on procéda à son extinction d'abord par un système de rachat volontaire, et, à partir de 1818, en combinant un mécanisme d'amortissement avec une sorte de loterie. Le total de la dette a été partagé en quatre cent quatre-vingt-huit séries, entre lesquelles un tirage au sort a lieu chaque année. Les obligations comprises dans les cinq séries sortantes sont converties en titres nouveaux, avec jouissance de la totalité des intérêts primitifs, payables en monnaie réelle. Par exemple, une obligation de 1,000 florins 5 pour 100, rapportant 25 florins en papier, ou 10 en argent, donne droit, après le tirage, à une inscription de rente de 50 florins en obligations dites *métalliques*. En même temps, l'amortissement retire annuellement de la circulation 5 millions en capital, rachetés au cours de la place. Ainsi, en annulant chaque année, moitié par rachat, moitié par conversion après tirage au sort, une valeur nominale de 10 millions, on aura épuisé ce qu'on appelle l'*ancienne dette* dans un espace de quarante-neuf ans. En 1867, cette ancienne dette, effacée du grand-livre, y sera remplacée par une dette renouvelée, dont la somme, au taux de 5 pour 100, représentera un capital de 244 millions de florins métalliques.

En adoptant un pareil système de libération, le gouvernement autrichien avait assumé bénévolement une charge accablante. Les ressources ordinaires ne pouvant suffire pour éteindre les engagemens anciens, il fallut en contracter de nouveaux. De 1815 à 1839, on a compté dix-neuf emprunts avoués ou déguisés, qui constituèrent une *dette nouvelle*, inscrite au grand-livre pour 720 millions de florins en capital, bien que les versemens faits au trésor eussent à peine produit 500 millions en réalité. Quatre de ces emprunts, remboursables par loterie, sont déjà couverts en grande partie. Au reste

de la dette a été appliqué un amortissement richement pourvu et d'une grande puissance, qui déjà, à la fin d'octobre 1841, avait retiré de la circulation 436,263,214 florins.

En résumé, en combinant dans leur action réciproque et simultanée toutes les opérations financières pratiquées depuis 1815, M. de Tegoborski est parvenu à établir le passif de la monarchie autrichienne de la manière suivante :

ÉTAT DE LA DETTE PUBLIQUE DE L'AUTRICHE EN 1841.

	CAPITAL. (florins.)	INTÉRÊTS. (flor. métal.)
1. Ancien papier-monnaie resté en circulation, mais devant être retiré. Valeur nominale, 10,859,338 florins. — Valeur réelle	4,343,735	» »
2. *Ancienne dette* à convertir en nouvelles obligations moyennant tirage au sort, portant intérêt de 2 1/2 pour 100 en papier, et 1 pour 100 en métalliques.	245,815,000	2,458,150
3. Partie de l'ancienne dette non comprise dans le précédent système de conversion (intérêts réduits).	2,660,000	30,000
4. Anciens emprunts contractés à l'étranger.	42,000,000	1,850,000
5. Dette du Tyrol, du Voralberg, de Salzbourg et de la Carniole.	16,295,000	575,350
6. Dette du royaume lombard-vénitien. . . .	74,000,000	2,980,000
7. *Dette nouvelle* provenant de divers emprunts postérieurs à 1815, avec émission de rentes.	414,327,506	18,641,514
8. Reste à payer, à partir du 1er janvier 1842, sur les emprunts avec remboursement par loterie, sans compter les primes.	51,273,000	» »
9. Dette à la banque, pour le rachat du papier-monnaie.	89,250,000	2,050,000
10. Dette flottante, représentée par des mandats du trésor sur les caisses provinciales escomptés à 3 pour 100.	30,000,000	900,000
TOTAUX. . .	969,964,214	29,485,014
A déduire, en intérêts, par suite de la conversion d'une partie des rentes 5 pour 100 en 4 pour 100, effectuée en 1840.		300,000
Reste pour le total des intérêts.		29,185,014
auxquels il faut ajouter pour la subvention annuelle des divers fonds d'amortissement et les paiemens des emprunts par loterie. . .		13,668,110
		42,847,124

D'autres charges annuelles, qui ne sont pas susceptibles d'évaluations positives, peuvent élever en moyenne le total des intérêts exigibles à plus de 46 millions de florins (120 millions de fr.).

Rapprochons maintenant, d'après M. de Tegoborski, le chiffre de la dette autrichienne de ceux qui concernent la Prusse et la France :

CAPITAL.	EN FLORINS.	EN FRANCS.
Dette de l'Autriche . . .	970,000,000	2,522,000,000
— de la Prusse. . . .	248,917,000	647,184,000
— de la France. . . .	1,772,892,000	4,609,519,242

Les charges d'un pays ne peuvent être appréciées que par rapport à ses ressources. Or, comparé au budget des recettes, le capital de la dette autrichienne équivaut à *sept* années du revenu public de l'état, celle de la France à *quatre* années, celle de la Prusse à *trois* seulement. La charge annuelle pour couvrir les intérêts et l'amortissement enlève en Prusse moins d'un sixième des revenus, ou environ 16 pour 100; en France, la proportion s'élève au-delà du quart, ou 26 pour 100; en Autriche, elle dépasse deux septièmes, et atteint à peu près 30 pour 100.

Il résulte de cet aperçu que la situation financière de l'Autriche, sans être brillante, est moins défavorable qu'on n'était porté à le croire sur la foi des publicistes qui ont précédé M. de Tegoborski. Ajoutons que la monarchie possède de précieuses ressources, et que l'administration, sévèrement renouvelée, se pique aujourd'hui de vigilance. Le budget des recettes est actuellement de 150 millions de florins. Dans un avenir peu éloigné, assure M. de Tegoborski, l'Autriche pourra porter son revenu à plus de 200 millions de florins (520 millions de francs) sans le mettre en disproportion avec les moyens contributifs des peuples. L'accroissement rapide des principales branches de la fortune publique vient à l'appui de cette opinion. En douze ans, de 1829 à 1841, on a vu doubler le produit des contributions indirectes : l'augmentation, qui porte principalement sur les droits de consommation, les douanes, le monopole du sel et celui du tabac, est de 36 millions 500,000 florins (près de 95 millions de francs).

La principale cause de l'infériorité financière de l'Autriche est la condition particulière des provinces hongroises. En Hongrie, en Transylvanie et dans les districts militaires, la noblesse, qui possède à peu de chose près la totalité du territoire, est exempte de toute imposition foncière, et de la plupart des contributions indirectes.

Les paysans, en général assez pauvres, supportent seuls les charges publiques, dans la proportion de leurs faibles moyens; de la sorte, une région qui compte plus du tiers de la population (14 millions d'ames sur 36), ne participe aux dépenses communes que pour un sixième : dans ces provinces, l'impôt ne dépasse pas un florin 38 kreutzers par tête, tandis que dans le reste de l'empire il s'élève en moyenne à 5 florins 26 kreut., et qu'il atteint même 8 florins dans les provinces italiennes, 14 florins dans l'Autriche proprement dite. Un des moindres inconvéniens de cette inégalité est l'obligation de séparer par un cordon de douanes intermédiaires les provinces soumises à l'impôt, de celles qui en sont affranchies. A vrai dire, la réunion de la Hongrie à l'Autriche n'a été jusqu'ici qu'une alliance de deux peuples indépendans à l'abri d'une même couronne. La conquête ne sera définitive que lorsque la fusion sera franchement opérée, lorsque les peuples de race slave auront accepté le joug des administrations modernes. L'assimilation, ou plutôt, si l'on nous pardonne le mot, l'apprivoisement de la Hongrie, paraît être pour le gouvernement autrichien, ce qu'est pour la Russie l'occupation de Constantinople, c'est-à-dire l'œuvre d'avenir, la pensée traditionnelle qui domine tous les actes politiques. Il n'y a pas à craindre qu'on en vienne jamais aux moyens de rigueur pour réduire les opposans. Les hommes d'état qui siégent dans les conseils auliques se garderont bien de provoquer la turbulence d'un peuple naturellement fier et belliqueux; ils se disent, avec Machiavel, que le monde appartient aux flegmatiques, et ils attendent : le temps a déjà beaucoup fait pour eux.

Bien qu'ébranlée pendant tout le moyen-âge par les attaques de la royauté, la féodalité ne croula dans l'Europe occidentale qu'à l'époque où elle cessa d'être avantageuse aux privilégiés par suite des changemens survenus dans les rapports sociaux. Or, de pareils symptômes menacent aujourd'hui la féodalité hongroise. Il se trouve, parmi les fiers magnats, des hommes éclairés qui comprennent qu'en refusant l'impôt, on renonce à l'avantage d'avoir de bonnes routes, une police tutélaire, des écoles, en un mot cet ensemble d'établissemens publics destinés à féconder les ressources d'un pays : on s'avoue tristement que toutes les affaires sont stagnantes par défaut de circulation, que le crédit est nul parce que les anciennes formes de la justice rendraient illusoires les droits des créanciers, et qu'enfin, de compte fait, l'économie qui résulte des immunités seigneuriales est une déplorable spéculation. Déjà, la né-

cessité de faire concourir la noblesse aux charges publiques a été discutée dans les assemblées de comté (*congrégations*) qui préparent les travaux de la diète nationale : dans plusieurs provinces, la motion a été approuvée en principe; ailleurs, elle a été étouffée par une opposition tumultueuse. La cour de Vienne, affectant l'impassibilité, n'intervenant que pour prévenir les désordres, semble vouloir laisser à la noblesse hongroise tout l'honneur du sacrifice. La crise peut être plus ou moins prolongée; mais déjà le succès de la réforme n'est plus douteux, parce qu'elle doit être profitable à ceux même qui résistent, et que les intérêts finissent toujours par triompher des préjugés et des passions.

Si la noblesse hongroise recueille encore le bénéfice de la loi féodale, elle en subit en revanche les inconvéniens. La terre qu'elle possède ne lui est attribuée qu'à titre de fief héréditaire : la propriété n'est pour elle qu'une sorte d'usufruit dont la transmission est restreinte à une seule famille, de sorte qu'à l'extinction de cette famille, le roi, seigneur suzerain, rentre en possession du fief en invoquant l'antique loi du retrait seigneurial. Les propriétés qui ont ainsi fait retour à la couronne constituent présentement un immense domaine dont une exploitation intelligente tirerait des trésors. Les biens de l'état, en comprenant les forêts et les mines situées dans les diverses parties de l'empire, équivalent, suivant certaines statistiques, à une réserve d'un milliard de florins. M. de Tegoborski n'admet pas cette évaluation exagérée, mais il pense que les domaines de la couronne, dont le revenu représente aujourd'hui 12 millions de francs, pourraient rapporter trois fois plus. L'aliénation par petits lots de certaines parties de ce domaine fournit chaque année une somme assez considérable, ajoutée à la dotation de l'amortissement : on réserve prudemment cette ressource pour les circonstances exceptionnelles; en 1841, les ventes n'ont produit que 818,031 florins, ou 2,126,880 francs.

Ce qui prouve mieux que toutes les conjectures la sécurité financière de l'Autriche, c'est la résolution qui vient d'être prise relativement aux chemins de fer. Assez confiant dans ses propres forces pour ne pas faire appel à l'agiotage, l'état a entrepris d'exécuter à ses frais, et pour son compte, les grandes lignes qui doivent traverser les diverses possessions autrichiennes dans les principales directions, de façon à les rattacher aux plus importantes communications déjà ouvertes ou projetées en Allemagne. Cette entreprise colossale, qui embrasse un tracé de plus de 200 milles allemands ou

d'environ 350 lieues de France, et qui dépasse tout ce qui a été fait dans ce genre, au compte du trésor, dans les autres pays de l'Europe, est sur tous les points en voie d'exécution, et doit être terminée dans un délai de quatre ou cinq ans. « Pour quiconque connaît la réserve prudente de l'administration autrichienne, ajoute avec raison M. de Tegoborski, il n'est pas douteux que le gouvernement n'ait mesuré ses ressources à l'immensité de la tâche qu'il s'est volontairement imposée. » En même temps, la construction du pont qui doit rattacher Venise à la terre ferme, monument gigantesque et très dispendieux, démontre que l'Autriche n'en est plus à l'époque ou une économie mesquine était de rigueur.

Des résolutions de cette importance découlent assurément de quelque grande pensée politique. Depuis que l'épée de Napoléon, en brisant la couronne du saint-empire, a dissipé le prestige qui faisait la principale force de la maison d'Autriche, la suprématie est partagée en Allemagne entre Vienne et Berlin. Il entrait dans la tactique de la diplomatie européenne d'entretenir les deux cours dans un état de rivalité irritante, de surveillance jalouse; mais, depuis quelques années, l'association des douanes allemandes paraît devoir déranger l'équilibre. Institué et maintenu par l'influence de la Prusse, le *Zollverein* identifie si bien les intérêts matériels de cette puissance avec ceux des états secondaires, qu'il réalise une sorte de conquête sous l'apparence d'un patronage commercial. L'indifférence de la part du cabinet de Vienne serait une abdication. Deux partis seulement lui restent à prendre : dénaturer l'association prussienne en s'y faisant admettre, ou contrebalancer ses succès et son influence en devenant l'ame d'une association rivale.

L'adjonction d'une monarchie aussi considérable à elle seule que tous les états déjà associés bouleverserait le *Zollverein*. Il est douteux qu'une association florissante consente à déchirer le contrat qui existe pour accepter des chances nouvelles. La Prusse ne se résignerait pas sans peine à descendre au second rang, après avoir eu jusqu'ici la haute main. De son côté, l'Autriche, avant d'engager son avenir, aurait de graves questions à résoudre. Entrerait-elle dans l'association douanière avec la totalité de ses possessions, ou seulement avec celles qui font déjà partie de la confédération germanique? Dans le dernier cas, elle s'exposerait à mécontenter la Hongrie, la Gallicie, et surtout les provinces italiennes; elle soulèverait elle-même un obstacle à cette fusion des peuples, à cette unité administrative qui est le but principal de ses efforts. La première combi-

naison n'est pas moins épineuse. Avant de songer à la réaliser, il faudrait, d'une part, corriger une antipathie instinctive entre les Italiens et les Allemands, et d'autre part abolir en Hongrie les traditions féodales qui isolent et stérilisent cette belle contrée. Après ces objections principales surgissent les embarras de détail. Il serait imprudent d'abaisser les barrières protectrices avant d'avoir révisé les tarifs de douanes et toute l'économie des impôts. Beaucoup d'industries qui prospèrent aujourd'hui à la faveur du système prohibitif supporteraient difficilement l'irruption soudaine des produits étrangers. Un tableau comparatif des droits d'entrée, dressé par M. de Tegoborski, démontre que beaucoup d'articles sont dix fois, vingt fois plus imposés sur les marchés autrichiens que dans la sphère du *Zollverein*. La fabrication et la vente des tabacs, qui constituent en Autriche un riche monopole, sont abandonnées en Prusse à la libre concurrence. On apprécie dans le nord de l'Allemagne l'avantage qu'il y aurait pour l'union douanière à disposer des ports que l'Autriche possède sur la Méditerranée; par cet arrangement, le *Zollverein* pourrait acquérir l'importance d'une puissance maritime. Mais pour créer une marine, il faudrait que les états associés commençassent par établir, en faveur de leurs propres armemens, un droit différentiel, et cette clause obligerait l'Autriche à priver Trieste de sa qualité de port franc, à laquelle cette place doit sa remarquable prospérité.

A en juger par des indices récens, le cabinet de Vienne reculerait devant cette complication de difficultés, et, au lieu de s'allier au *Zollverein* allemand, il songerait à lui opposer une union douanière des états italiens. On annonce, comme mesures préparatoires, que déjà il est parvenu à faire réduire et égaliser les tarifs de droits perçus pour la navigation du Pô, dans les divers pays traversés par ce fleuve, et que des négociations sont entamées avec les puissances de l'Italie inférieure pour faciliter les communications dans toute la péninsule. En vertu de cette combinaison, l'Autriche, prépondérante en Italie et indépendante en Allemagne, conserverait à l'égard de la Prusse sa neutralité souveraine.

Quelle que soit, au surplus, la résolution du gouvernement autrichien, il lui devient également nécessaire de communiquer une vigoureuse impulsion à son commerce et à son industrie. C'est dans ce but qu'on l'a vu abandonner enfin le système prohibitif : depuis plusieurs années, l'abaissement progressif des droits d'entrée a été combiné de façon à stimuler le génie industriel par la concurrence étrangère, et en même temps à faciliter les échanges extérieurs.

M. de Tegoborski nous apprend que de nouvelles modifications, arrêtées récemment en conseil, doivent dépasser en importance toutes les réductions précédentes, et rapprocher le tarif autrichien de celui du *Zollverein*.

Cette verve de réformes, qui va mettre une force nouvelle à la disposition d'un gouvernement absolu, doit-elle être un sujet d'inquiétude pour les pays où le principe démocratique domine, et particulièrement pour la France? Nous ne le pensons pas. Obligée de se régénérer, l'Autriche n'y parvient, nous le voyons, qu'en abandonnant les erremens de la monarchie pure, pour adopter les ressorts administratifs, les tendances mercantiles des états dont les institutions lui sont antipathiques. Sans se rendre compte de l'évolution qu'elle accomplit, elle déserte le culte des abstractions politiques pour celui des intérêts matériels. C'est en identifiant les intérêts des peuples réunis sous son sceptre qu'elle espère constituer enfin son unité nationale. Ses sujets, que jadis elle aurait voulu isoler, qu'elle maintenait à dessein dans une sorte d'engourdissement, elle les surexcite aujourd'hui en les précipitant dans la voie des spéculations aventureuses. Il est impossible qu'un état despotique contracte la vitalité des nations constitutionnelles sans altérer sa propre constitution, sans assouplir ses rapports avec les étrangers. Évidemment, chaque jour éloigne la possibilité d'une guerre de principes. Mais ce serait caresser une étrange illusion que de saluer le triomphe général des intérêts positifs comme l'inauguration de la paix perpétuelle. Chaque âge a son idéal à poursuivre, ses obstacles à vaincre : la flamme des passions change d'objet selon le vent qui souffle, sans que s'éteigne pour cela le foyer de la passion humaine. En voyant tous les états, despotiques ou populaires, viser à l'envi aux succès industriels, mettre leur gloire à beaucoup fabriquer, se disputer les débouchés, s'entredétruire par la concurrence, on pressent que des difficultés sans nombre ne tarderont pas à surgir, et qu'une politique nouvelle devra être appropriée à un nouvel ordre de choses. Ce que sera cette politique, il y aurait de la témérité à prétendre le deviner; c'est le grand secret de l'avenir.

A. Cochut.

LA

FONTAINE DE BOILEAU[1]

ÉPITRE.

A MADAME LA COMTESSE MOLÉ.

Dans les jours d'autrefois qui n'a chanté Bâville?
Quand septembre apparu délivrait de la ville
Le grave Parlement assis depuis dix mois,
Bâville se peuplait des hôtes de son choix,
Et, pour mieux animer son illustre retraite,
Lamoignon conviait et savant et poète.
Guy Patin accourait, et d'un éclat soudain
Faisait rire l'écho jusqu'au bout du jardin,

(1) Il est indispensable, en lisant la pièce qui suit, d'avoir présente à la mémoire la satire VI de Boileau à Lamoignon, dans laquelle il parle de Bâville et de la vie qu'on y mène.

Soit que, du vieux Sénat l'ame tout occupée,
Il poignardât César en proclamant Pompée,
Soit que de l'antimoine il contât quelque tour.
Huet, d'un ton discret et plus fait à la cour,
Sans zèle et passion causait de toute chose,
Des enfans de Japhet, ou même d'une rose.
Déjà plein du sujet qu'il allait méditant,
Rapin (1) vantait le parc et célébrait l'étang.
Mais voici Despréaux, amenant sur ses traces
L'agrément sérieux, l'à-propos et les graces.

O toi, dont, un seul jour, j'osai nier la loi,
Veux-tu bien, Despréaux, que je parle de toi,
Que j'en parle avec goût, avec respect suprême,
Et comme t'ayant vu dans ce cadre qui t'aime?

Fier de suivre à mon tour des hôtes dont le nom
N'a rien qui cède en gloire au nom de Lamoignon,
J'ai visité les lieux, et la tour, et l'allée
Où des fâcheux ta muse épiait la volée;
Le berceau plus couvert qui recueillait tes pas;
La fontaine surtout, chère au vallon d'en bas,
La fontaine en tes vers *Polycrène* épanchée,
Que le vieux villageois nomme aussi *la Rachée* (2),
Mais que plus volontiers, pour ennoblir son eau,
Chacun salue encor *Fontaine de Boileau.*
Par un des beaux matins des premiers jours d'automne,
Le long de ces coteaux qu'un bois léger couronne,

(1) Auteur du poème latin des *Jardins :* voir au livre III un morceau sur Bâville, et deux odes latines du même.

(2) Une *rachée;* on appelle ainsi les rejetons nés de la racine après qu'on a coupé le tronc. Les ormes qui ombrageaient autrefois la fontaine avaient probablement été coupés pour repousser en *rachée :* de là le nom.

Nous allions, repassant par ton même chemin
Et le reconnaissant, ton Épître à la main.
Moi, comme un converti, plus dévot à ta gloire,
Épris du flot sacré, je me disais d'y boire :
Mais, hélas! ce jour-là, les simples gens du lieu
Avaient fait un lavoir de la source du dieu,
Et de femmes, d'enfans, tout un cercle à la ronde
Occupaient la naïade et m'en altéraient l'onde.
Mes guides cependant, d'une commune voix,
Regrettaient le bouquet des ormes d'autrefois,
Hautes cimes long-temps à l'entour respectées,
Qu'un dernier possesseur à terre avait jetées.
Malheur à qui, docile au cupide intérêt,
Déshonore le front d'une antique forêt,
Ou dépouille à plaisir la colline prochaine!
Trois fois malheur, si c'est au bord d'une fontaine!

Était-ce donc présage, ô noble Despréaux,
Que la hache tombant sur ces arbres si beaux
Et ravageant l'ombrage où s'égaya ta muse?
Est-ce que des talens aussi la gloire s'use,
Et que, reverdissant en plus d'une saison,
On finit, à son tour, par joncher le gazon,
Par tomber de vieillesse, ou de chute plus rude,
Sous les coups des neveux dans leur ingratitude?
Ceux surtout dont le lot, moins fait pour l'avenir,
Fut d'enseigner leur siècle et de le maintenir,
De lui marquer du doigt la limite tracée,
De lui dire où le goût modérait la pensée,
Où s'arrêtait à point l'art dans le naturel,
Et la dose de sens, d'agrément et de sel,
Ces talens-là, si vrais, pourtant plus que les autres
Sont sujets aux rebuts des temps comme les nôtres,
Bruyans, émancipés, prompts aux neuves douceurs,

Grands écoliers riant de leurs vieux professeurs.
Si le même conseil préside aux beaux ouvrages,
La forme du talent varie avec les âges,
Et c'est un nouvel art que dans le goût présent
D'offrir l'éternel fond antique et renaissant.
Tu l'aurais su, Boileau! Toi dont la ferme idée
Fut toujours de justesse et d'à-propos guidée,
Qui d'abord épuras le beau règne où tu vins,
Comment aurais-tu fait dans nos jours incertains?
J'aime ces questions, cette vue inquiète,
Audace du critique et presque du poète.
Prudent roi des rimeurs, il t'aurait bien fallu
Sortir, chez nous, du cercle où ta raison s'est plu.
Tout poète aujourd'hui vise au parlementaire;
Après qu'il a chanté, nul ne saura se taire :
Il parlera sur tout, sur vingt sujets au choix;
Son gosier le chatouille et veut lancer sa voix.
Il faudrait bien les suivre, ô Boileau, pour leur dire
Qu'ils égarent le souffle où leur doux chant s'inspire,
Et qui diffère tant, même en plein carrefour,
Du son rauque et menteur des trompettes du jour.

Dans l'époque, à la fois magnifique et décente,
Qui comprit et qu'aida ta parole puissante,
Le vrai goût dominant, sur quelques points borné,
Chassait du moins le faux autre part confiné;
Celui-ci hors du centre usait ses représailles;
Il n'aurait affronté Chantilly ni Versailles,
Et, s'il l'avait osé, son impudent essor
Se fût brisé du coup sur le balustre d'or.
Pour nous, c'est autrement : par un confus mélange
Le bien s'allie au faux, et le tribun à l'ange.
Les Pradons seuls d'alors visaient au Scudery :
Lequel de nos meilleurs peut s'en croire à l'abri?

Tous cadres sont rompus; plus d'obstacle qui compte;
L'esprit descend, dit-on; la sottise remonte;
Tel même qu'on admire en a sa goutte au front,
Tel autre en a sa douche, et l'autre nage au fond.
Comment tout démêler, tout dénoncer, tout suivre,
Aller droit à l'auteur sous le masque du livre,
Dire la clé secrète, et, sans rien diffamer,
Piquer pourtant le vice et bien haut le nommer?
Voilà, cher Despréaux, voilà sur toute chose
Ce qu'en songeant à toi souvent je me propose,
Et j'en espère un peu mes doutes éclaircis
En m'asseyant moi-même aux bords où tu t'assis.
Sous ces noms de Cotins que ta malice fronde,
J'aime à te voir d'ici parlant de notre monde
A quelque Lamoignon qui garde encor ta loi :
Qu'auriez-vous dit de nous, Royer-Collard et toi?

Mais aujourd'hui laissons tout sujet de satire;
A Bâville aussi bien on t'en eût vu sourire,
Et tu tâchais plutôt d'en détourner le cours,
Avide d'ennoblir tes tranquilles discours,
De chercher, tu l'as dit, sous quelque frais ombrage,
Comme en un Tusculum, les entretiens du sage,
Un concert de vertu, d'éloquence et d'honneur,
Et quel vrai but conduit l'honnête homme au bonheur.

Ainsi donc, ce jour-là, venant de ta fontaine,
Nous suivions au retour les coteaux et la plaine,
Nous foulions lentement ces doux prés arrosés,
Nous perdions le sentier dans les endroits boisés,
Puis sa trace fuyait sous l'herbe épaisse et vive :
Est-ce bien ce côté? n'est-ce pas l'autre rive?
A trop presser son doute, on se trompe souvent;

Le plus simple est d'aller. Ce moulin par devant
Nous barre le chemin; un vieux pont nous invite,
Et sa planche en ployant nous dit de passer vite :
On s'effraie et l'on passe, on rit de ses terreurs;
Ce ruisseau sinueux a d'aimables erreurs.
Et riant, conversant de rien, de toute chose,
Retenant la pensée au calme qui repose,
On voyait le soleil vers le couchant rougir,
Des saules *non plantés* les ombres s'élargir,
Et sous les longs rayons de cette heure plus sûre
S'éclairer les vergers en salles de verdure, —
Jusqu'à ce que, tournant par un dernier coteau,
Nous eûmes retrouvé la route du château,
Où d'abord, en entrant, la pelouse apparue
Nous offrit du plus loin une enfant accourue,
Jeune fille demain en sa tendre saison,
Orgueil et cher appui de l'antique maison,
Fleur de tout un passé majestueux et grave,
Rejeton précieux où plus d'un nom se grave,
Qui refait l'espérance et les fraîches couleurs,
Qui sait les souvenirs et non pas les douleurs,
Et dont, chaque matin, l'heureuse et blonde tête,
Après les jours chargés de gloire et de tempête,
Porte légèrement tout ce poids des aïeux,
Et court sur le gazon, le vent dans ses cheveux.

SAINTE-BEUVE.

Au Marais, ce 22 août.

REVUE LITTÉRAIRE.

NAPOLÉON ET MARIE-LOUISE,

SOUVENIRS HISTORIQUES DE M. LE BARON MENEVAL.[1]

Comme presque tous les Mémoires de cette époque héroïque, le livre de M. Meneval commence avec un bruit de fêtes, un retentissement de clairons, une vive et radieuse lueur de magnifiques espérances. Napoléon n'est encore que le général Bonaparte, mais il est déjà l'idole de la France. Il est en Égypte; on le rappelle, on l'attend de jour en jour; tous les yeux sont tournés vers la Méditerranée. L'Angleterre est là, guettant sa proie. L'amiral Brueïs et Massaredo, l'amiral espagnol, ont quarante-deux vaisseaux; mais les Anglais en ont soixante, et ils ont de plus le prestige d'Aboukir. Si la lutte s'engage, le jeune capitaine qui avait rêvé l'empire d'Orient ira peut-être mourir sur quelque ponton. Véritablement, l'anxiété dut être grande et profonde.

Tout à coup, pendant que la flotte espagnole est encore à Carthagène, radoubant ses navires maltraités par la tempête, tandis que Brueïs attend des forces suffisantes pour tenter une lutte si hasardeuse, *le Muiron* et *le Carrera* quittent l'Égypte, longent pendant vingt-trois jours la côte africaine, et,

(1) Deux vol. in-8°, chez Amyot, rue de la Paix.

après mille dangers, abordent en Corse. Jusque-là, et pendant la traversée qui restait encore, le destin de la France se jouait sur ces deux pauvres frégates, exposées à tous les périls, menacées par les élémens, proie facile pour les croiseurs britanniques. Entre Ajaccio et Fréjus, au coucher du soleil, on signala tout à coup une de leurs escadrilles, forte de quatorze voiles. L'amiral Gantheaume voulait retourner en Corse. — Non, s'écria Bonaparte, toutes voiles dehors, chaque homme à son poste, gouvernez nord-ouest. — Il était résolu, si les Anglais lui donnaient chasse, à se jeter dans une chaloupe et à fuir inaperçu. Toute la nuit se passa dans ces anxiétés. Le lendemain on vit les bâtimens anglais, rassurés par la coupe vénitienne des deux frégates, courir paisiblement des bordées. Quelques heures après, Bonaparte ressaisissait la terre de France.

M. Meneval, à cette époque, était déjà dans l'intimité de Louis et de Joseph Bonaparte. Le premier l'avait aidé à esquiver le service militaire, le second l'emmenait comme secrétaire au congrès de Lunéville, et le ramenait à Morfontaine. Là se trouvait réunie une société d'élite. Le comte de Cobenzl, le diplomate autrichien, y jouait des charades et des proverbes avec une gaieté qui faisait le charme de tous et une complaisance banale qui faisait le désespoir de Mme Joseph Bonaparte. Mme de Staël, avide de causeries, venait y chercher des auditeurs intelligens, et leur faisait lire les œuvres de son jeune protégé, M. de Châteaubriand. Casti composait son poème légèrement érotique, dont Andrieux s'amusait à traduire quelques épisodes; Berthier organisait des chasses à courre; Arnault, Rœderer, Fontanes, Marmont, Mathieu de Montmorency, Boufflers, M. de Jaucourt, Stanislas Girardin, certes il y avait là de quoi récompenser l'hospitalité la plus gracieuse. Mme de Boufflers et les trois sœurs du premier consul animaient encore de leur esprit, de leur gaieté, de leurs graces, ce petit *monde* renaissant. Mme Élisa Bacciochi récompensait Fontanes des madrigaux italiens que le vieux Casti aiguisait en l'honneur de ses beaux yeux (*baccio, occhi*). Puis, à Morfontaine ou au Plessis-Chamant, chez Lucien, on jouait la comédie en grand, selon la mode perdue de cette époque, où chacun, se dédommageant des souffrances passées, semblait pour ainsi dire se ruer en joie. Lafond, Fleury, Dazincourt, Mlles Contat, Devienne et Mézeray, *invités* par les futurs monarques, semblaient venir tout à point dans ce temps de transition pour leur apprendre les belles manières de l'aristocratie, la grace et l'accent des cours.

M. Meneval jouissait pleinement de cette existence brillante où les loisirs abondaient, où les distractions naissaient d'elles-mêmes au milieu de quelques affaires diplomatiques, lorsque les mécontentemens dont la conduite de M. de Bourienne était le sujet forcèrent le premier consul à lui chercher un remplaçant. Joseph Bonaparte offrit son secrétaire, qui fut accepté, à la grande terreur de ce dernier. Il fallut toute la bonne grace de Joséphine pour décider M. Meneval à s'aventurer dans une carrière dont il présageait à bon droit les difficultés. Il accepta cependant, et devint, à l'époque de la

paix d'Amiens, *attaché au premier consul.* Tel fut du moins le titre que Bonaparte voulait lui voir prendre, se souciant peu d'avoir ce qu'on avait appelé jusqu'alors un secrétaire intime. Bourienne l'en avait dégoûté.

On a dit des héros qu'ils n'existaient point pour leurs intimes; mais rien n'est moins propre à confirmer ce vieux proverbe que la lecture du livre de M. Meneval. Après trente ans, son admiration pour l'empereur est encore aussi vive qu'elle pouvait l'être au moment même où il assistait chaque jour à l'élaboration prodigieuse de cette intelligence sans pareille. Dans ce cabinet où il nous introduit, rien n'a choqué ses regards, rien n'a diminué son étonnement, rien n'a contrarié l'affection respectueuse qu'il ne tarda pas à ressentir pour son maître et celui de la France. Ce serait encore un étonnement pour nous que cette vénération complète, cette apologie constante et universelle, si nous n'avions d'autres exemples de cette merveilleuse faculté de séduction dont la nature et la fortune avaient investi le grand empereur. Si ce n'est au collége, il l'exerça partout : partout il réussit, nonobstant les aspérités d'une humeur ambitieuse, les caprices d'une nature expressive et difficilement domptée, à s'emparer des hommes, à les dominer selon ses besoins, à leur faire une religion du dévouement, une gloire et un bonheur de la plus complète servitude. Sur une moindre échelle, on trouve des hommes, mais surtout des femmes, investis de ce pouvoir, incompatible, quoi qu'on en dise, avec une entière franchise. M. Meneval serait peut-être bien étonné, si quelque démon malin lui prouvait qu'il a été l'objet des *coquetteries* de Napoléon; cependant nous n'avons pas encore ouvert un seul de ces livres innombrables où l'intimité du grand homme est minutieusement décrite, sans garder cette impression très nette qu'il a joué, toute sa vie, une très longue et très fatigante comédie. Chacun connaît ses feintes fureurs; mais la plupart de ceux qu'il a voulu s'attacher ont été dupes de ces feints épanchemens masqués de brusquerie et de familiarité. M. de Talleyrand et Fouché l'ont seuls déjoué, caressant ou colère, par leur imperturbable sang-froid, et le mépris, — singulier mot, mais plus vrai qu'on ne pense, — dans lequel ils tenaient ce masque imposant, cet acteur terrible et souverain.

MM. Meneval et Fain se conformèrent d'instinct au rôle qu'il leur avait assigné. Tous deux étaient modérés dans leur ambition, exacts et scrupuleux dans l'accomplissement de leur devoir, respectueux dans leur curiosité, discrets et retirés dans leur vie, « si retirés, dit quelque part l'empereur, qu'il est des chambellans qui, après avoir servi quatre ans au palais, ne les avaient jamais vus. »

Par là ils méritaient cette confiance qui n'était jamais sans réserve, et que Napoléon sentait quelquefois le besoin de *mettre en quarantaine*, le mot est de lui. Ce qu'il entendait par là, nous le voyons clairement dans le récit de l'espèce d'algarade qu'il fit à M. Meneval trois ans après son entrée au cabinet.

Le travail était alors excessif. Le jeune secrétaire se dédommageait par quelques plaisirs de son assiduité forcée. C'étaient des bals à l'Opéra, où le

premier consul allait lui-même, et où nous voyons qu'il surveillait les galantes équipées de son *attaché*. Ce furent ensuite des dîners chez Robert, le Véry de ce temps-là; dîners de garçons, de banquiers surtout, et de femmes aimables. Observons en passant que la femme aimable n'existe plus, ni de nom ni même de fait. C'était une production du directoire, une race de transition, créée par la guerre et les dilapidations qu'elle entraîne. La femme aimable, à qui l'on disait : *Belle dame!* a cessé d'exister quand les colonels pillards et les fournisseurs fripons ont pris leur retraite... Mais revenons.

Les dîners de son secrétaire déplurent à l'empereur. Il accusa le *cher Menevalot* de bien vivre avec ses ennemis; et bien que celui-ci se fût gravement et sincèrement disculpé, de notables changemens dans les façons du maître l'avertirent qu'on désirait le trouver en faute. L'empereur s'arrangeait pour le devancer dans le cabinet; il le faisait demander aux heures où, d'ordinaire, il avait jusque-là toléré ses absences. Puis, enfin, un paquet, expédié par M. Meneval, n'ayant pas été remis, la scène qui se préparait fut jouée. Ce fut une vive sortie sur l'abandon où le cabinet était laissé, le défaut de surveillance, les absences continuelles, la dépêche importante égarée par la faute du secrétaire; tout cela d'un ton très animé, avec une colère évidemment préméditée et des paroles tellement hâtées, qu'elles ne laissaient pas le temps de la plus brève justification. Sur ce l'empereur sortit et ne reparut plus.

Le soir, en présence du ministre secrétaire-d'état, la seconde partie de la scène fut jouée, mais sur un autre ton. L'empereur, cette fois, était calme, composé, paternel. Il invoquait les droits que lui donnaient une confiance entière, jusque-là témoignée à M. Meneval, les devoirs contractés par celui-ci, l'honneur attaché à les bien remplir, les projets qu'on avait conçus pour son avancement... tout cela sur un ton de bienveillance tel, que la froideur dont M. Meneval s'était armé tout d'abord fit bientôt place à une vive émotion. L'effet voulu se trouvait produit. M. Meneval assure, du reste, que cette querelle ne se renouvela plus; mais il oublie de nous dire si ses dîners continuèrent.

Nous avons voulu donner une idée aussi exacte que possible des antécédens de M. Meneval et des rapports établis entre lui et son souverain. Maintenant il faut le suivre sur le terrain historique dans lequel il semble avoir voulu circonscrire son travail actuel.

C'est une chronique étrange en vérité, c'est un des plus fabuleux épisodes de cette fabuleuse épopée, que le mariage de Napoléon et de Marie-Louise. On l'écrirait aisément, au début du moins, en vers pareils à ceux des *Niebelungen*. D'un côté, ce champion redoutable qui jette ses défis aux quatre points cardinaux de l'univers, cette espèce d'Etzel indompté, de Siegfried invulnérable; de l'autre, cette blonde jeune fille, qu'on sacrifie aux intérêts politiques en pleurant sur elle comme sur une hostie dévouée, et qui vient, effarouchée, tremblante, tomber en pleurant, elle aussi, son propre deuil, dans les bras de l'impatient capitaine.

Son arrivée eut quelque chose de poétique et de violent qui dut la confirmer dans ses prévisions sinistres. Toute jeune, en jouant avec les archiducs ses frères, elle avait rangé en bataille des soldats à figures terribles, dont le plus grand, le plus noir et le plus laid représentait naturellement le chef de ces grandes armées si fatales à la puissance impériale. Plus d'une fois, pour venger les désastres dont le contre-coup arrivait jusqu'à eux, ces pauvres enfans avaient mutilé ou percé d'épingles cette image abhorrée. Pour eux, Napoléon était véritablement l'ogre de Corse, le Malbrouck ou le Jean de Vert des chansons populaires. Ces impressions n'étaient point effacées de son esprit timide. Et comment aurait-elle douté d'elles, en voyant les bons Viennois, émus et révoltés, se jeter au-devant de son carrosse pour empêcher leur empereur de livrer sa fille au redoutable meneur d'hommes qui l'attendait dans son fantastique palais?

Or, voici qu'à la tombée de la nuit, par un temps affreux, — les éclairs brillaient, la pluie tombait à flots, — une calèche sans armes arrête le cortége de la jeune impératrice. Un homme en descend, dans le costume simple et sévère du soldat en campagne. Il s'avance sans mot dire et sans être reconnu jusqu'à la portière. Un écuyer le nomme. C'est l'empereur. Il s'élance à côté de sa fiancée. La voiture repart au galop. Tout était convenu, réglé autrement. Il y avait à Soissons des tentes disposées pour la première entrevue. Léger, le tailleur à la mode, avait préparé un habit de noces orné d'une broderie. La princesse Pauline avait prescrit la cravate blanche comme étant de rigueur. L'impératrice devait s'incliner devant un carreau; l'empereur la relèverait en la serrant dans ses bras. Au lieu de ces cérémonies, de cette étiquette, ce que nous venons de voir : une surprise, un coup d'autorité, une bravade, une sorte de rapt.

Et le soir même, après un souper à trois, — la reine de Naples en était, — une prise de possession comme celle de Marie de Médicis par Henri IV. Mais Henri IV était-il une autorité en fait de galanterie délicate?

Les rapprochemens ne manqueraient point, au surplus, si l'on voulait pousser plus loin le parallèle. Les deux épouses divorcées, — Marguerite et Joséphine, — se ressemblaient à beaucoup d'égards; nous sommes dispensés de dire lesquels. De plus, entre Marie de Médicis et Marie-Louise, on pourrait encore, par malheur pour cette dernière, établir plus d'une comparaison; mais, puisque M. Meneval ne l'a point fait, pourquoi nous montrer plus sévère que lui?

Nous devons le dire, sa réserve au sujet de Marie-Louise, pleine de goût d'ailleurs, et parfaitement honorable pour le caractère de l'écrivain, a bien quelques inconvéniens pour le lecteur. Celui-ci est mis en demeure de trop deviner dans ces discrètes peintures de l'intérieur des Tuileries. L'empereur semblait heureux, dit timidement notre historien : d'où nous sommes tenté de conclure qu'il ne l'était pas. Il était affable et affectueux avec l'impératrice; il l'amusait par des propos enjoués quand il la trouvait sérieuse, et déconcertait sa réserve par de bonnes et franches embrassades. Ce sérieux, cette

réserve, nous inquiètent. Qu'y avait-il là-dessous? Dédain du soldat parvenu, mouvement de fille bien née? M. Meneval dit positivement le contraire. Absence de sympathie, défaut d'accord dans l'esprit et le caractère, invincible timidité, froideur naturelle? On ne sait trop que penser après avoir lu, si ce n'est que Marie-Louise avait toutes les qualités purement négatives de son âge et de son sexe : une grande défiance d'elle-même, la peur bien enracinée de l'esprit français, un grand goût pour la solitude, nul besoin de confiance ou d'abandon, nul penchant, même avec ses plus intimes serviteurs, à la familiarité confiante que peuvent légitimement rechercher les princes.

Elle passait les heures libres de sa journée à prendre des leçons de musique ou de peinture, ou bien près de son fils, occupée à des travaux d'aiguille. Elle était économe, et charmait l'empereur, peu fait à de pareils scrupules, par sa retenue en matière de toilette. Elle devait n'y rien perdre, il est vrai, si nous en jugeons par l'histoire de cette parure en rubis qui devait coûter 46,000 francs et qu'elle rendit au joaillier, la trouvant trop chère. L'empereur l'apprit, et en commanda une toute pareille, mais du prix de 400,000 francs.

En revenant sur ces quatre ans, il est difficile d'apprécier la part que Marie-Louise avait pu faire à son époux dans des affections à peine exprimées. Quant au reste des personnes à qui elle pouvait témoigner une flatteuse préférence, il semble qu'elle ait seulement distingué la duchesse de Montebello, cette beauté froide, rigide, que l'empereur avait présentée à Marie-Louise en lui disant : « Je vous donne une *véritable* dame d'honneur. »

A l'occasion de la visite que l'impératrice fit à Dresde lorsque Napoléon allait se mettre à la tête de la grande armée, M. Meneval, oubliant cette fois sa réserve habituelle, nous livre avec une amertume mal déguisée le rapprochement que voici : « Il se trouvait, à la suite de l'empereur d'Autriche, en qualité de chambellan, un personnage déjà illustré par des commandemens militaires et par des missions diplomatiques, mais inaperçu dans cette foule royale et princière : c'était le général comte Neipperg. Là l'impératrice le vit pour la première fois, sans le remarquer, en se rendant avec l'empereur à la salle de spectacle; elle lui adressa quelques mots, parce qu'il se trouvait sur son passage..... »

Le 29 mai, l'empereur quitta Dresde. Le 18 décembre, il rentrait à l'improviste dans son palais des Tuileries. La campagne de Russie était entre ces deux dates. Il n'avait pas fallu plus de six mois pour dévorer cette grande armée de cinq cent mille hommes qui l'avait menée jusqu'à Moscou.

M. Meneval avait eu sa part des désastres de la campagne, et sa santé, gravement compromise, ne lui permettait plus de continuer le rude service qu'il avait fait jusqu'alors auprès de l'empereur. Aussi fut-il *placé en convalescence* auprès de Marie-Louise, quand la régence fut organisée. Il avait le titre de secrétaire des commandemens, et, dans l'ordre de service rédigé à cette occasion, c'est à lui que revient le soin de mettre en rapport, au sujet de toute affaire secrète, les ministres et l'impératrice régente.

Il assista, revêtu de ces fonctions confidentielles, à la décomposition inté-

rieure de ce pouvoir si fortement concentré, sous lequel se débattaient en vain toutes les oligarchies européennes, depuis plus de quinze ans. Le tableau qu'il en donne frappe l'esprit de la même stupeur dont semblait atteint chacun des hommes en qui l'empereur avait placé sa confiance. Partout où il n'est pas, la volonté manque, l'irrésolution domine. Marie-Louise n'était pas faite, il le savait de reste, pour le suppléer; mais elle ne trouvait aucun secours dans les conseillers dont il l'avait entourée. Tandis qu'enfermée dans son appartement, elle préparait de la charpie pour les blessés, le sénat s'agitait, et les membres du conseil privé ne voyaient de remède que dans la paix à tout prix.

Vint enfin le moment de prendre une grande résolution : celle de quitter Paris, dont les armées alliées se rapprochaient chaque jour. L'empereur avait écrit de prendre ce parti, si toute résistance était impossible. La majorité du conseil privé, se rendant aux raisons développées avec énergie par Boulay de la Meurthe, croyait la présence de l'impératrice indispensable pour soutenir le courage et la résistance des Parisiens. Ce fut alors à qui éloignerait de soi la responsabilité du parti à prendre. Le roi Joseph et l'archi-chancelier demandaient une décision à l'impératrice. L'impératrice ne voulait donner un ordre émané d'elle, et contraire à la volonté *conditionnelle* de l'empereur, sans avoir leur avis en forme et signé. Ils ne voulurent jamais accepter une responsabilité aussi grande.

On sait ce qui arriva : le départ pour Blois, la résistance prophétique du roi de Rome qui ne voulait pas quitter *sa maison*, les défections honteuses, les nobles dévouemens qui marquèrent cette époque remplie d'évènemens et de combinaisons où le hasard prit une si grande part. Le rôle de l'impératrice fut nul. Bien d'autres à sa place auraient tenté quelque démarche, obéi à quelque sentiment, tenu compte de quelques-uns de ces grands devoirs auxquels, dans le naufrage d'une destinée, il est beau de rattacher l'esquif battu des vagues. Marie-Louise ne comprit jamais son rôle. Jamais elle ne se plaça, pour se juger elle-même, à ces hauteurs où le cœur nous transporte sans peine quand il est noblement ému. Elle ne sut que pleurer, supplier son père, attendre de quelque horizon inconnu le souffle auquel il faudrait obéir. Elle n'eut qu'un moment d'énergie, et ce fut pour résister aux frères de l'empereur, qui voulaient, suivant la lettre de leurs instructions, l'emmener au-delà de la Loire. C'était retrouver bien mal à-propos un mouvement de courage. Encore le puisa-t-elle dans la crainte des hasards et des fatigues qu'elle allait courir en quittant Blois.

Trois heures après la scène dont nous parlons, et dont le scandale est historique, un commissaire russe venait, sans autre cérémonie, s'assurer de l'impératrice et du roi de Rome.

C'est le moment où Marie-Louise disparaît pour ainsi dire de la scène du monde. Le diadème impérial tombe de son front, on voit tout à coup s'effacer la pâle figure sur laquelle il jetait quelque éclat. Aussi peut-on accepter

comme de vraies révélations tout ce que M. Meneval nous apprend des évènemens qui suivirent. Nous voyons l'empereur insister dans toutes ses notes pour que Marie-Louise l'accompagne à l'île d'Elbe, Corvisart, — l'avis de Corvisart venait bien à point, — s'y opposer au contraire de la manière la plus formelle; M. de Metternich insister pour qu'avant toute détermination ultérieure l'impératrice fasse un voyage en Autriche. Il va sans dire que ce dernier avis prévalut. Mais ce qui est certain, c'est qu'il ne rencontra aucune résistance apparente dans la volonté de Marie-Louise. Seulement elle eut, après sa résolution prise, quelques accès de mélancolie et quelques larmes précieusement recueillies par son respectueux et bienveillant secrétaire. Il relève par exemple, et à bon droit, comme une inconvenance et un oubli des égards dus à sa maîtresse, les visites successives qu'elle reçut de l'empereur Alexandre et du roi de Prusse.

Son sort une fois décidé, Marie-Louise avait hâte, nous le concevons, de quitter le sol français. Ce fut dans les rians paysages de la Suisse qu'elle alla porter sa première tristesse, dirons-nous ses derniers remords. Elle éprouvait en effet quelques regrets de n'avoir point rejoint Napoléon à Fontainebleau. Néanmoins, comme nous le dit M. Meneval, elle se promena sur le lac de Zurich, et « jouit des beautés qui abondent dans ces contrées favorisées de la nature. » D'autres distractions non moins légitimes firent plus loin trève à sa douleur : à Waldsee, par exemple, où le prince lui présenta sa femme grosse de son dix-septième enfant, et sa fille, chanoinesse du chapitre de Salzbourg.

Elle s'acheminait ainsi vers Schœnbrunn, au milieu des acclamations stupides du peuple allemand, qui semblait l'envisager comme quelque froide statue enlevée naguère au musée impérial, et reconquise par la victoire. Ils oubliaient, ces honnêtes Tyroliens, que pour revoir la Gloriette,— le Trianon du Versailles autrichien, — Marie-Louise avait dû perdre le plus beau trône que femme ait partagé depuis l'obscure épouse de Charlemagne. A cet égard du reste, ils pensaient ce qu'elle sembla penser depuis, et sa mémoire fut de bien peu moins courte que leur intelligence.

Cependant une des personnes qui l'entouraient, — une seule il est vrai, — lui rappelait quelquefois les devoirs de sa position. C'était sa grand'mère, la fille de Marie-Thérèse, la sœur de Marie-Antoinette, l'ex-reine de Naples, alors reine de Sicile, la fameuse Caroline enfin. Celle-là comprenait ce qu'il convenait de faire quand on avait été, quand on était encore impératrice. Ennemie déclarée de Napoléon tant qu'il avait été grand et puissant contre elle, maintenant elle lui rendait justice, elle oubliait ses griefs, elle s'indignait des manœuvres employées pour arracher Marie-Louise à ce glorieux hymen qui l'avait placée si haut. O bizarre enchaînement des destinées, contraste plus bizarre encore des positions et des sentimens! la reine dix fois adultère, l'épouse infidèle et flétrie, s'efforçait de ramener à son devoir la femme irréprochable de César, celle qui jamais n'avait été soupçonnée. Il fallait, selon

Caroline, que Marie-Louise employât tous les moyens humainement praticables pour rejoindre l'empereur; que, si on la retenait prisonnière, eh bien! elle attachât les draps de son lit à la fenêtre et s'échappât déguisée. « Voilà ce que je ferais, ajoutait Caroline; quand on est mariée, c'est pour la vie! » — Qui aurait attendu d'elle cette leçon de vertu conjugale?

Si Marie-Louise n'écouta point des conseils qui contrariaient toutes ses idées d'obéissance filiale et de décorum princier, il paraît du moins qu'elle accorda quelques regrets sincères à la France et à l'empereur. M. Meneval le laisse entendre, et nous sommes heureux de le croire, car ce serait un enseignement trop cruel, une désillusion trop complète que de voir entièrement méconnus par cette timide et glaciale fille des Hapsbourg le rôle éclatant et l'époux merveilleux que le destin lui avait un instant donnés.

Les lettres de Porto Ferraio ne manquaient pas. L'empereur écrivait ou faisait écrire à M. Meneval pour dissuader Marie-Louise d'aller aux eaux d'Aix en Savoie, qu'il savait lui avoir été prescrites. Il la voulait en Toscane, moins près de la France, qui ne devait pas voir, pensait-il, cette ruine vivante, moins exposée à l'insulte, plus rapprochée de Parme, où elle allait régner encore, et de son fils, dont elle ne devait pas se séparer. Mais Napoléon n'était plus obéi, même de Marie-Louise, et, sans tenir compte de sa volonté, elle allait en Savoie, où devait d'abord l'accompagner le prince Nicolas Esterhazy, désigné par l'empereur François. Plus tard, M. de Metternich modifia ce choix et choisit un homme plus disposé au rôle qui devenait nécessaire : M. de Neipperg, qui commandait une division autrichienne aux environs de Genève, fut choisi pour recevoir à Aix celle qui s'appelait alors la duchesse de Colorno.

La première vue ne fut point favorable à l'émissaire de M. de Metternich. Neipperg, brave soldat, portait sur son visage martial les rudes empreintes de la guerre. Un bandeau noir cachait la cicatrice profonde d'une blessure qui l'avait privé d'un œil. Mais sous cet aspect militaire qui semblait promettre la franchise et la droiture, le général autrichien cachait une de ces ames dociles, un de ces esprits insinuans et souples que les diplomates aiment à trouver autour d'eux. Son abord était circonspect sans affectation, grave et empressé tout à la fois. Quoique bon musicien, il savait écouter, et ses manières n'avaient rien que d'insinuant et de flatteur. S'exprimant avec grace, et dans la conversation et dans ce qu'il écrivait, il cachait beaucoup de finesse sous des dehors très simples. Plein d'ambition et de vanité, jamais il ne parlait de lui-même. Tels sont les principaux traits de ce personnage, étudié par M. Meneval avec une perspicacité quelque peu hostile.

Son premier soin, quand il eut surmonté la défaveur d'instinct que lui avait témoignée l'impératrice, fut de la déterminer à suivre les conseils ou plutôt les injonctions qui lui venaient de Vienne. Parme et Plaisance avaient été assurées à la princesse par les traités de 1814; mais on voulait, autant que possible, retarder sa prise de possession et tout d'abord l'ajourner après

le congrès qui allait s'ouvrir. M. de Metternich écrivait dans ce sens, tout en protestant de son dévouement et surtout de son extrême franchise. D'un autre côté, Napoléon, croyant au désir que Marie-Louise avait dû lui témoigner de l'aller rejoindre à l'île d'Elbe, lui envoyait un officier, aujourd'hui général (1), chargé de l'y conduire, si elle eût voulu le suivre; mais il repartit de Secherons, où elle était alors, sans avoir pu remplir sa mission. Tout au contraire, déjà docile aux inspirations de M. de Neipperg, elle s'était décidée, malgré toute sorte de répugnances, à se rendre à Vienne et à y demeurer pendant la durée du congrès.

Un tel voyage fait à loisir offrait de précieuses occasions à M. de Neipperg. Il les mit sans balancer à profit. Ce militaire éprouvé savait fort à propos être niaisement sentimental, et M. Meneval nous le révèle tout entier par un détail inappréciable. Les ruines du château d'été de Rodolphe de Hapsbourg se trouvaient à peu près sur le chemin de Marie-Louise. Le général, chargé de la rappeler aux séductions du pays natal et de lui faire oublier sa patrie adoptive, ne pouvait la dispenser d'une station au berceau de la monarchie autrichienne; « il prit même acte, ajoute M. Meneval, de la trouvaille qu'il y fit d'un morceau de fer pour y reconnaître un fragment de la lance de Rodolphe. L'impératrice se prêta complaisamment à cette fiction. Des petits morceaux taillés de ce fer servirent de chatons à des bagues qu'elle fit faire à Vienne, et qu'elle donna au général Neipperg, à M. de Bausset et à moi, comme insignes d'un nouvel ordre de chevalerie. »

Ce n'est pas tout. Arrivée à Schœnbrunn, elle s'y tint d'abord renfermée comme il convenait à son rang et à son malheur. Mais le bruit d'une fête retentit autour d'elle : les souverains qui l'avaient détrônée assistaient à un grand bal dont la France payait les frais, et la curiosité d'y assister incognito poussa Marie-Louise au fond d'une sorte de logette, d'où elle pouvait se donner le plaisir de comparer la fête de sa ruine à la fête de ses noces, donnée dans le même palais quatre années auparavant.

Neipperg, cependant, s'attribuait le mérite et les droits d'un avocat plein d'ardeur et de zèle. La France et l'Espagne sollicitaient du congrès la rétractation des promesses faites à Marie-Louise. Le congrès même envisageait comme dangereuse la présence en Italie d'un gouvernement sur lequel Napoléon pourrait exercer une influence directe. Aussi voulait-on ôter Parme à l'impératrice, du moins ôter l'hérédité au roi de Rome, devenu prince de Parme. Ce dernier point seulement fut décidé contre Marie-Louise. Quant au maintien de la première condition, tout s'arrangea de manière à lui prouver que Neipperg seul l'avait obtenu par l'activité de ses démarches. Aussi, lorsqu'il fut question de rassembler une armée autrichienne en Italie pour y maintenir la neutralité contre la France qui semblait vouloir attaquer

(1) M. Meneval ne nomme pas cet officier, mais il le désigne assez clairement pour qu'on reconnaisse, à ne pas s'y tromper, le général Hurault de Sorbée.

Naples, le général Neipperg ayant été menacé d'un ordre de départ, l'impératrice ne craignit point d'aller solliciter en personne, afin qu'il restât à Vienne, et l'empereur François et M. de Metternich. Celui-ci dut accueillir d'un sourire étrange cette prière si conforme à ses secrets désirs.

La grande nouvelle de l'évasion du grand captif trouva Marie-Louise presque indifférente. Elle l'apprit au retour d'une promenade à cheval où Neipperg l'avait accompagnée, et ne laissa paraître aucune émotion. Le lendemain, elle sembla plus agitée. Un mot de son père lui avait prouvé qu'on songeait à la renvoyer en France, s'il était démontré que Napoléon eût repris avec le trône des idées plus pacifiques. Suivirent, pendant plusieurs jours, les faux bruits, les nouvelles contradictoires, qui tinrent Marie-Louise dans un état d'extrême agitation. Et néanmoins elle n'eut pas, même alors, une pensée de femme pour son époux, une pensée de mère pour son fils. Chaque jour changeait, sinon ses projets, — en avait-elle? — du moins ses propos. Tantôt elle déclarait que jamais elle ne retournerait en France, tantôt, au contraire, qu'elle *n'aurait pas de répugnance* à reprendre la couronne impériale, « ayant toujours eu du goût pour les Français. » Bref, toutes ses incertitudes aboutirent à un acte inoui, que Neipperg lui avait dicté, n'en doutons pas : ce fut une déclaration qui la séparait à jamais de Napoléon, aux projets duquel elle affirmait n'avoir aucune part, et un recours formel à la protection des puissances alliées. Cette pièce portée au congrès fut en quelque sorte l'occasion du manifeste lancé le 13 mars, qui plaçait Napoléon Bonaparte hors des relations civiles et sociales. On le voit, Marie-Louise, en cette circonstance, eut le triste honneur de l'initiative; et comme pour rendre sa conduite plus inexcusable, le jour même où elle oubliait ainsi ses devoirs et sa dignité, Napoléon, à peine entré dans Lyon, lui écrivait pour la rappeler auprès de lui.

Elle était déjà décidée à ne point le rejoindre. Du moins faut-il en augurer ainsi d'une conversation qu'elle eut avec M. Meneval. Le prétexte honorable d'une résolution qu'elle prenait alors d'elle-même, et sans y être contrainte par son père, fut que, n'ayant point partagé le désastre de son époux, elle ne devait pas profiter de sa prospérité renaissante, à laquelle d'aucune manière elle n'avait su contribuer. En faisant connaître cet entretien, M. Meneval ajoutait : « Voilà sa chimère d'aujourd'hui. » Moins indulgens ou moins crédules que lui, nous ne savons y voir qu'un dehors à peu près honnête donné à des penchans qui avaient cessé de l'être. A cette même époque, en effet, la correspondance la plus active était établie entre Marie-Louise et le général Neipperg. A cette même époque, elle retrouvait, malgré l'abattement qu'elle affectait parfois, toute l'énergie nécessaire aux démarches qui avaient pour but la conservation (sur sa tête, et non sur celle de son fils) des états de Parme et Plaisance.

Dans un dernier entretien avec son secrétaire, qui se disposait à quitter Vienne, ils échangèrent encore quelques mots sur ce pénible sujet. La détermination adoptée par Marie-Louise était si ferme et si personnelle, que,

comme M. Meneval lui montrait inévitable, dans telle ou telle hypothèse, la nécessité qui la ramènerait en France, elle lui répondit, non sans quelque vivacité, que « son père lui-même ne saurait l'y contraindre. »

Et quelques jours après, le général Neipperg lui ayant annoncé d'Italie la révolte de son régiment des gardes, qui refusait de marcher contre les Français, on vit cette calme princesse sortir tout à coup de son caractère et traiter de rébellion la sympathie témoignée à son époux. A ses yeux, le cri de *vive l'empereur!* était devenu criminel.

C'est ici que s'arrête, à proprement parler, le livre de M. Meneval, livre curieux, quoiqu'il porte la trace de plus d'une réticence, et que l'auteur, homme sincère et droit s'il en fut, n'ait pas toujours *le courage de jugement* que sa tâche rendait nécessaire. L'impression qu'on en garde est accablante pour Marie-Louise, et certes, elle ne s'affaiblit point lorsqu'on jette un coup d'œil rapide sur la suite de cette carrière, où elle entrait à peine en 1815. Rival indigne de Napoléon, Neipperg, on le sait, a eu de son vivant et après sa mort des rivaux heureux à leur tour et pris dans des rangs toujours inférieurs. En présence d'une chute aussi profonde, d'un abaissement aussi complet, l'indignation devient impossible. Le mépris lui-même et ses armes acérées cherchent en vain la place d'une blessure vengeresse sur ces corps apathiques, d'où semble s'être retirée toute noble émotion, toute sensibilité, toute vie. N'ayons donc ni colère, ni haine, ni mépris, pour ces semblans d'êtres, ces natures avortées. En revanche, ne leur sachons aucun gré d'être comme s'ils n'étaient pas. Dans le sol froid et stérile où ils sèment l'inanité, l'oubli seul, l'indulgent et paresseux oubli, doit germer pour eux. C'est leur lot, c'est leur désir. La conscience de leur faiblesse leur fait chercher l'ombre et la paix. En leur accordant le silence, ménageons-leur le soleil.

O. N.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 août 1843.

L'Espagne n'est pas sans quelques agitations et quelques troubles. Des bandes de factieux ont tenté de s'emparer du pouvoir dans la province de Valence et dans la Catalogne. On ne peut pas dire que c'est là le dernier effort du parti d'Espartero. Les révoltés ne se soucient pas plus de la régence que de la royauté. Les uns ne cherchent que le tumulte et l'émeute, les autres rêvent une république espagnole. Si on y ajoute ces hommes rétrogrades qu'exalte l'esprit municipal, et qui ne sont certes pas les moins aveugles et les moins fanatiques, on devra s'étonner et se féliciter à la fois du petit nombre et de la faiblesse de ces coupables tentatives.

Il n'est pas moins vrai que ces désordres, qui seraient sans importance pour un gouvernement solidement établi, ont une gravité relative pour une administration provisoire, nécessairement timide, embarrassée, régulière par ses tendances, révolutionnaire par son origine et ses nécessités. Elle existe, mais c'est d'elle qu'on pourrait dire *prolem sine matre creatam;* elle existe, mais elle sait qu'elle ne peut avoir qu'une existence éphémère; elle n'a ni un principe à elle, ni des conditions de vie, ni un avenir; elle n'est là que pour attendre les cortès; elle disparaîtra le jour où la reine et les cortès, dans la plénitude de leurs pouvoirs, apparaîtront à l'horizon politique de l'Espagne. Les mêmes hommes pourront sans doute tenir, par le choix de la couronne, les rênes de l'état, mais le gouvernement actuel faisant fonctions de ministère et de régence ne sera plus. Heureusement, car quelque habiles

et honorables qu'en soient les membres, quelque louables que soient leurs intentions et leurs efforts, ils ne pourraient pas suffire long-temps à la tâche qu'ils ont eu le courage d'entreprendre. Ils ont rendu un grand service à leur pays, ils ont, pour ainsi dire, comblé, à leurs périls et risques, une lacune qui pouvait devenir un abîme; mais cet expédient ne pourrait pas se prolonger six mois sans que le vide reparût plus menaçant encore qu'il n'était, et Dieu sait quels nouveaux malheurs seraient réservés à l'Espagne.

Nous ne pouvons nous empêcher de croire que la faiblesse de la situation actuelle tient en partie à la demi-mesure qu'on a prise au sujet de la majorité de la reine. La reine a été à la fois déclarée majeure et laissée en état de minorité jusqu'à la réunion des cortès. Or, certes il y avait quelque hardiesse à déclarer la reine majeure; cela fait, l'exercice du pouvoir royal n'était plus qu'une conséquence. C'est en prêtant formellement et sur-le-champ le serment que la constitution lui impose, sauf à le renouveler plus tard devant les cortès, que la royauté aurait donné une base solide au gouvernement provisoire. Le ministère aurait alors été le ministère de la reine. Les sentimens monarchiques des Espagnols et la conviction générale de la nécessité de la mesure auraient facilement couvert la petite irrégularité d'une anticipation de quelques mois dans l'exercice de l'autorité royale. On ne pouvait pas demander à la reine, comme on l'a pu au cabinet Lopez, d'où lui venait le pouvoir qu'elle aurait exercé. Le pouvoir de la reine, nul ne le conteste; la jouissance lui en est acquise; l'exercice seul en était suspendu pour quelques mois encore.

Quoi qu'il en soit, les amis de l'Espagne attendent avec impatience la prochaine réunion des cortès. Le sort de l'Espagne est maintenant entre les mains des électeurs. Si les élections répondent aux vœux des hommes modérés et concilians de toutes les nuances d'opinion, si les cortès se trouvent en grande majorité composées d'hommes éclairés, voulant résolument la monarchie et la liberté, la reine Isabelle et la constitution, rien ne sera perdu; les derniers troubles de l'Espagne ne tarderont pas à s'apaiser d'eux-mêmes, comme les flots d'une mer que l'orage n'agite plus.

Et alors les Espagnols pourront discourir sans inquiétude de la réception qu'Espartero a trouvée en Angleterre, et de la conduite de l'ambassadeur de la reine d'Espagne à Londres. Le diplomate regrettera peut-être un jour les influences auxquelles il a dû céder. Quant au gouvernement anglais, il a tout simplement voulu mettre toutes les chances de son côté. La chute d'Espartero devient-elle définitive, irrévocable? Espartero passera de mode comme tant d'autres avant lui, et le gouvernement anglais commercera à nouveaux frais avec le gouvernement espagnol, bien certain que celui-ci ne demandera pas mieux que de vivre en bons termes avec la Grande-Bretagne. Une contre-révolution, à la vérité plus qu'improbable, relèverait-elle Espartero? L'Anterre pourrait compter sur un dévouement que la reconnaissance rendrait encore plus actif. Ajoutons que le gouvernement anglais a intérêt à prouver

qu'il n'abandonne pas ses amis. C'est de la bonne politique. Même en la réduisant en chiffres, elle vaut en définitive plus qu'elle ne coûte.

Si on en croit quelques feuilles étrangères, des troubles auraient éclaté dans les légations, et des escarmouches auraient eu lieu entre une cinquantaine d'insurgés et quelques soldats du pape. Selon la coutume des gouvernemens absolus, on ne s'applique qu'à cacher la vérité, et on laisse ainsi le champ libre à toutes les conjectures et à toutes les exagérations. Le fait qu'on annonce est si étrange, la pensée que l'un ou l'autre des gouvernemens de la péninsule pourrait être aujourd'hui impunément renversé par quelques centaines d'insurgés, est si ridicule, qu'on a peine à ajouter foi à ces récits. Peut-être s'est-on empressé de donner une couleur politique à quelque affaire de contrebandiers ou à quelque association de malfaiteurs.

Si la nouvelle est vraie, on ne saurait assez déplorer et condamner de semblables manifestations. Dans quel but? avec quelle espérance? avec quelle utilité? Que les patriotes italiens désirent de meilleures destinées pour leur pays, c'est leur droit, nous sommes loin de leur en faire un reproche; mais comment imaginer que ces désirs puissent se réaliser en l'an de grace 1843? Il faudrait, pour cela, n'avoir pas la moindre idée de la situation générale de l'Europe, de ses tendances et de sa politique. L'Europe, l'Europe tout entière, sans en excepter un seul pays, un seul gouvernement, veut la paix, la paix avant tout, la paix même au prix de ce qui aurait été à d'autres époques une cause à peu près certaine de guerre. Qu'on jette les yeux sur une carte, et on sera forcé de le reconnaître. L'Italie, la Belgique, l'Espagne, l'Orient, que sais-je? tout aurait été un motif, une occasion, un prétexte de luttes sanglantes et opiniâtres. Rien de pareil hier, encore moins aujourd'hui, encore moins demain. Il n'y a plus en Europe de noblesse, de chevalerie, de soldats de profession aimant la guerre pour la guerre, pour la gloire, pour les conquêtes. Quelque nom qu'ils se donnent, il n'y a plus aujourd'hui que des propriétaires, des marchands, des travailleurs, c'est dire des gens qui calculent, qui aiment la paix par goût et par intérêt, et qui ne feront la guerre qu'à bon escient, lorsqu'elle leur paraîtra indispensable, qu'elle leur offrira des chances magnifiques, ou que la paix sera décidément une infamie. Nous avons vu la guerre, la grande guerre, les marches, les contre-marches, les pays dévastés, les cités brûlées, les contributions, les pillages, les représailles, les ports déserts, les familles en deuil. Disons-le, nous en étions médiocrement affligés; notre douleur n'était pas inconsolable, car, nous aussi, nous avions appris à dire : C'est la guerre. C'est que nous étions nés avec la guerre, élevés au milieu de la guerre, et qu'à peine avions-nous connu quelques jours d'une paix fort vacillante, incertaine. Aujourd'hui, c'est la paix qui élève et qui inspire les nouvelles générations. Et quelle paix! une paix sûre d'elle-même, réelle, féconde, qui prodigue à pleines mains ses trésors sur tous les peuples, qui les instruit et les éclaire, qui en rend les relations réciproques plus intimes, les intérêts communs plus considérables, les mœurs

plus douces, et il faut ajouter, puisque l'homme a toujours les défauts de ses qualités, une paix qui les énerve peut-être et leur rend toute souffrance insupportable. Dites à ces peuples qu'il faut, pour je ne sais quelle querelle politique, courir aux armes, dépenser un milliard, peut-être aussi voir les routes enfoncées, les ponts brisés, les villes bloquées, le commerce menacé, l'industrie paralysée, et puis la stagnation des affaires, les faillites, la rente à vil prix, les capitaux compromis, et vous serez taxés de folie, si ce n'est de crime.

Quelles seront un jour les conséquences de cette nouvelle phase de l'humanité? Ce n'est pas ici le lieu de l'examiner. Il y aurait long à en dire pour ceux qui ne se paient pas d'utopies, et qui, en jetant les yeux sur toutes les parties de l'Europe, reconnaissent que le portrait que nous venons d'esquisser, vrai en général pour tous les peuples compris dans la sphère de la civilisation européenne, ne l'est cependant pas également pour tous.

Quoi qu'il en soit, les patriotes italiens ne peuvent pas ne pas comprendre qu'aujourd'hui toute insurrection locale n'aboutirait qu'à de sanglantes représailles, à l'aide au besoin d'une incursion autrichienne. L'Autriche est au cœur du pays. Elle peut faire un coup de main, et rentrer dans ses frontières italiennes avant que les autres puissances aient été informées de l'évènement.

Les idées nouvelles, ce que les ennemis de ces idées appellent une révolte, et l'histoire une révolution, peuvent, selon les circonstances, pénétrer dans un pays par irruption ou par infiltration. Dans le premier cas, il y a révolution proprement dite; dans le second, il y a également révolution, mais révolution lente et progressive. C'est un monde nouveau qui se forme par alluvion. L'action n'est pas rapide, mais le résultat est certain et plus solidement établi souvent que celui des révolutions violentes. Une révolution proprement dite est aujourd'hui impossible en Italie. La tenter serait une folie d'autant plus condamnable, qu'elle dérangerait et retarderait ce travail lent, mais progressif et certain, qui prépare un autre avenir à la péninsule. L'Italie est, si on peut s'exprimer ainsi, en contact moral avec la France, avec l'Angleterre, avec tous les pays ouverts aux idées nouvelles et qui en sont les propagateurs naturels. Les gouvernemens absolus commencent eux-mêmes à céder quelque peu à l'influence irrésistible du siècle, de l'opinion publique, des idées générales. Il faut bien qu'ils respirent dans l'atmosphère où ils se trouvent plongés. Pourquoi les exciter à retrouver leurs vieilles sévérités, à redoubler de vigilance? Pourquoi donner des prétextes plausibles à leurs persécutions?

Au reste, dans ce siècle si orgueilleux de ses lumières, il se passe, même dans les hautes régions, des faits on ne peut pas plus singuliers. On dirait qu'à cet égard catholiques et protestans ne veulent avoir rien à s'envier. L'inquisition pontificale a publié contre les juifs un édit qui nous ramène en plein moyen-âge. Un enfant juif ne peut pas avoir une nourrice chrétienne, et un chrétien ne doit pas avoir d'amitié pour un juif. Ces belles

choses, avec beaucoup d'autres, sont enjointes aux Italiens au beau milieu du XIXe siècle. D'un autre côté, un évêque *in partibus*, pour je ne sais quelle colonie hollandaise, était sur le point d'être consacré dans une église catholique à Amsterdam. Là-dessus grande rumeur des protestans néerlandais. Apparemment que la réforme se trouvait en péril, si quelques ecclésiastiques catholiques officiaient avec quelque pompe dans l'intérieur de leur église! Quelles misères! Et il a fallu que, pour ne pas irriter le clergé protestant, le roi des Pays-Bas ordonnât à l'évêque de se faire consacrer dans un petit village à quelques lieues d'Amsterdam. Les hommes de toutes les communions s'efforceront donc toujours de rabaisser la religion et de la mêler à leurs préjugés et à leurs passions, au lieu de nous la montrer dans toute sa pureté, dans toute sa grandeur, dans toute sa majesté!

La diète suisse continue ses séances; la question des couvens d'Argovie avait été mise de nouveau en discussion. On n'avait pas encore pu obtenir une majorité. On pensait que, si le canton d'Argovie accordait comme transaction le rétablissement d'un des couvens supprimés, une majorité se serait formée qui aurait sanctionné la suppression de tous les autres. Ce qui est certain, c'est que l'honneur de la confédération et le respect qu'elle se doit à elle-même lui commandent de mettre enfin un terme à cette déplorable contestation. Une mauvaise décision vaudrait encore mieux qu'un état prolongé d'incertitude et de tiraillement qui fait dire généralement que les Suisses ne sont plus en état de se gouverner.

On parle, depuis quelques jours, de l'arrivée en France de la reine d'Angleterre. On doit regretter que ce projet inattendu, et auquel les deux pays ne peuvent qu'applaudir, ait donné lieu à une polémique. Il n'y a là, ce nous semble, ni dignité ni à-propos; il est trop aisé de comprendre, pour peu qu'on se rappelle les formes des deux gouvernemens, que la politique ne peut jouer aucun rôle dans l'entrevue dont on parle. Si la reine Victoria touche le sol français, elle trouvera partout de respectueuses sympathies et l'accueil qui est dû à la reine d'un peuple ami. La France n'a jamais démenti sa vieille renommée d'exquise politesse et de noble courtoisie. Les princes aussi sont de leur temps. Comme celles des peuples, leurs relations deviendront graduellement plus faciles et plus simples. Leurs entrevues ne seront pas des congrès, mais il n'est pas moins vrai que l'amitié entre les rois contribuera à la bonne intelligence entre les nations. On dit que la reine doit arriver demain à Eu, et il faut espérer qu'elle ne quittera pas la France avant d'en avoir visité la capitale.

Les bruits sur les mouvemens qui se préparent dans notre diplomatie se sont modifiés ces jours-ci. On dit aujourd'hui que l'ambassade de Madrid, si le moment arrive de la remplir, sera confiée à M. de Bourqueney, que M. de Montebello aura l'ambassade de Constantinople, et que M. de Salvandy acceptera le poste de Naples, qui est aussi une grande ambassade, et une ambassade de famille. Ne prenons cependant pas ces bruits pour des nouvelles

positives. Ils sont peut-être vrais aujourd'hui; ils peuvent ne plus l'être demain. Lorsqu'il faut, dans un mouvement, concilier des prétentions nombreuses et des intérêts très divers, tout est incertain, jusqu'à ce que *le Moniteur* ait, je ne dis pas imprimé, mais publié ses oracles.

On parle aujourd'hui d'un fait qui se serait passé à Jérusalem, et dont, s'il est vrai, notre gouvernement devra exiger une prompte et éclatante réparation. Le 27 juillet, notre consul, M. Lantivy, ayant, en commémoration de la révolution, arboré le drapeau tricolore, la populace musulmane aurait demandé avec menace qu'il fût retiré, et, sur le refus du consul, l'hôtel du consulat aurait été attaqué et des personnes blessées. Le fait nous paraît bien étrange et a besoin de confirmation; mais si réellement il a eu lieu, il importe que les populations de l'Orient apprennent sans retard que le drapeau français n'est pas insulté impunément.

A l'intérieur, rien de nouveau. La tranquillité n'a jamais été plus profonde ni mieux assurée. Le gouvernement lui-même ne donne pas signe de vie. Les ministres jouissent des loisirs que la clôture de la session leur a faits. Il est juste cependant de faire ici une exception pour M. Villemain, qui ne se donne pas de relâche pour l'expédition des affaires de son département et l'amélioration des institutions universitaires.

Le nouveau réglement qu'il vient de publier pour les concours aux chaires des facultés de droit rendra, ce nous semble, ces épreuves solennelles plus rapides à la fois et plus décisives; il y aura beaucoup de temps épargné pour les juges et pour les candidats, et le trésor fera de notables économies sur les frais des concours. Le réglement de M. Villemain doit plaire et à ceux qui approuvent l'institution des concours pour les chaires, et à ceux qui n'y voient qu'un moyen d'éloigner de l'enseignement public les hommes considérables et qui ont déjà acquis par leurs travaux une position scientifique. Les premiers doivent se féliciter d'un réglement qui, en simplifiant les concours, écarte quelques-uns des reproches qu'on faisait à l'institution; les seconds pourront du moins, avant de porter un jugement définitif, voir les concours réduits à ce qu'ils ont de sérieux et de substantiel, et débarrassés de ces formes, de ces longueurs, de ces débats inégaux qui ont plus d'une fois enlevé toute dignité et presque toute gravité à ces épreuves. Ils pourront alors juger la question en pleine connaissance de cause. S'ils persistent à condamner la méthode des concours, on ne pourra plus du moins leur dire qu'ils la condamnent, non pour ce qu'elle est en soi, mais pour des abus qui ne sont pas inhérens à l'institution, et dont il était facile de la dégager.

La question des chemins de fer captive de plus en plus l'attention publique. C'est avec une sorte d'impatience que le pays attend les mesures propres à le doter sans retard de ce puissant moyen de civilisation et de richesse. Il faudra que M. Teste se présente aux chambres armé, pour ainsi dire, de toutes pièces. La question de principe, qui paraissait définitivement décidée par la loi de 1842, appelant à la fois le concours de l'état, des départemens et de l'indus-

trie privée, ne cesse pourtant pas de se reproduire par des voies plus ou moins indirectes. Il est des hommes, considérables d'ailleurs par leurs lumières et par leur position, qui repoussent avec force toute intervention de l'industrie privée, et qui voudraient que l'état fût seul chargé et de la construction et de l'exploitation des chemins de fer. Cette opinion, émanation des traditions impériales, nous paraît un véritable anachronisme. En dernier résultat, la dépense serait plus forte, l'exécution serait retardée, et l'esprit d'association, loin de recevoir des pouvoirs publics les encouragemens dont il a besoin, se trouverait, pour ainsi dire, étouffé au berceau. Au reste, quelle que soit la faveur dont jouit la centralisation, et quelle que soit la puissance de cette habitude nationale de tout faire par la main de l'administration publique, nous avons peine à croire que les pouvoirs de l'état veuillent, contrairement au principe récemment établi, s'engager dans la voie où l'on s'efforce de les entraîner. Ce serait un singulier moyen de rétablir l'équilibre du budget que de repousser les capitaux de l'industrie privée pour mettre complètement à la charge de l'état la construction et l'exploitation des voies de fer. L'essentiel, dans ces entreprises si coûteuses et qui demandent des avances si considérables, c'est de prévenir, par la rapidité des travaux et par une administration active et éclairée, le chômage d'énormes capitaux. Or, certes, il n'y a pas d'administration publique qui puisse, sous ce rapport, se flatter d'atteindre au succès des industries privées.

Au surplus, ce que nous désirons plus encore que tel ou tel système, c'est l'exécution des travaux que le pays attend, et qui sont nécessaires au développement de sa prospérité et de sa puissance.

Les conseils-généraux achèvent leur session. Il est peu d'institutions qui aient aussi promptement réalisé tous les résultats qu'on avait droit d'en espérer. Sans porter la moindre atteinte à cette puissante centralisation qui est la force et la gloire de notre pays, les conseils-généraux électifs ont rendu aux départemens et aux intérêts locaux la vie politique qui leur appartient. Par la satisfaction qu'ils obtiennent, ces intérêts perdent ainsi tout sentiment d'hostilité envers l'intérêt général et en deviennent au contraire de puissans auxiliaires. L'administration centrale, sans en être entravée, trouve dans les délibérations des conseils-généraux d'utiles avertissemens et de précieuses lumières.

EUPHORION,

OU DE L'INJURE DES TEMPS.

Les Allemands sont assurément les plus admirables travailleurs classiques que l'on puisse imaginer; depuis qu'ils se sont mis à défricher le champ de l'antiquité, ils ont laissé bien peu à faire pour le détail et le positif des recherches; ils ont exploré, commenté, élucidé les grandes œuvres; ils en sont maintenant aux bribes et aux fragmens, et ils portent là dedans un esprit de précision et d'analyse qu'on serait plutôt tenté de leur refuser lorsqu'ils parlent et pensent en leur propre nom. Leur extrême patience, s'appliquant ici à des matières bien définies et à des textes, produit des merveilles. On en est venu, tous les morceaux principaux de l'ancienne littérature ayant déjà trouvé maître, à s'attacher aux moindres miettes, aux moindres noms. D'ingénieux érudits dressent chaque jour l'histoire littéraire des écrivains, là même où précisément cette histoire semble le plus faire défaut; les poètes grecs ou latins, dont tout le bagage a péri dans le naufrage des temps, retrouvent des investigateurs d'autant plus curieux et presque des sauveurs. On rassemble leurs moindres vestiges, on rapproche et on discute les plus légers témoignages; la conjecture n'a plus ensuite qu'à jouer et à s'ébattre; c'est ce qu'il est difficile qu'elle ne s'accorde point à de certains momens.

J'ai sous les yeux un de ces doctes et méritoires écrits, qui, en instruisant beaucoup, ne laissent pas de faire aussi beaucoup penser et rêver. Les *Analecta alexandrina*, par M. Auguste Meineke (1), sont un assemblage des reliques de quelques poètes alexandrins dont les œuvres ne nous sont point parvenues; ce sont des commentaires sur Euphorion de Chalcis, sur Rhianus de Crète, sur Alexandre l'Étolien, sur Parthénius de Nicée. Les fragmens d'Euphorion avaient déjà été recueillis par M. Meineke pour la première fois en 1823; il donne aujourd'hui l'ouvrage refondu et plus complet. La destinée de ce poète Euphorion a de quoi intéresser. Il était né à Chalcis en Eubée et compatriote de Lycophron. Il vécut à la cour d'Antiochus-le-Grand en Syrie, et fut commis par ce prince à la garde de la riche bibliothèque des Séleucides; il écrivit toutes sortes de longs poèmes épiques dont on a seulement les titres, des épigrammes, des élégies qui furent célèbres par leur accent de tendresse. Gallus, l'ami de Virgile, les avait traduites ou imitées en vers latins, comme Virgile semble y faire allusion dans la belle églogue où il introduit son ami. L'élégiaque Gallus avait suivi de préférence Euphorion, comme Properce

(1) Chez Jules Renouard, rue de Tournon, 8.

suivait Callimaque et Philétas; de sorte qu'Euphorion a eu le malheur de périr deux fois : par lui-même et avec Gallus.

Bizarrerie de la gloire! Dans cette mêlée injurieuse des temps, combien est-il de ces anciens poètes, Panyasis que les critiques plaçaient très haut à la suite d'Homère, Varius qu'on ne séparait pas de Virgile, Philétas que Théocrite désespérait jamais d'égaler, Euphorion avec son Gallus, combien, et des meilleurs et des plus charmans, qui ont ainsi succombé sans retour, et n'ont laissé qu'un nom que les érudits seuls remuent encore parfois aujourd'hui!

Il est facile, à présent qu'ils ont péri, de venir dire qu'ils méritaient sans doute assez peu de survivre; que les meilleurs, après tout, et les plus dignes, ont surnagé et nous en tiennent lieu; que ces poètes d'une seconde époque devaient en avoir bien des défauts qui les rendent médiocrement regrettables, le raffinement, l'obscurité, le néologisme. Ces éternelles accusations ne manquent pas. Il semble qu'une loi fatale asservisse les talens des diverses littératures aux mêmes phases. Mais de ce que Properce est érudit et quelque peu difficile à entendre par endroits jusqu'au sein de la passion, la perte de ses étincelantes élégies serait-elle moins pour l'homme de goût une calamité littéraire? On sait les défauts de Southey, de Wordsworth, de tous ces alexandrins modernes, épiques et lyriques; se résignerait-on aisément à les retrancher tous ensemble, à les rayer d'un trait? Qu'on ose un peu essayer par la pensée, dans une littérature moderne, des effets analogues à ceux de la grande catastrophe qui a sévi sur l'antiquité et qui l'a plus que décimée, on s'arrêtera avec effroi. On ne se montre si coulant à l'égard des pertes incalculables de ce premier héritage, que parce que désormais on se croit soi-même et les siens à l'abri.

L'antiquité, telle qu'on se l'est faite par nécessité et telle qu'elle est résultée graduellement de nos pertes, ne peut être qu'une antiquité approximative. Le palais le plus riche et le plus magnifiquement rempli a été pillé, dévasté par l'incendie et par les barbares. Lorsqu'on y est rentré après des siècles, on a relevé celles des statues brisées qui jonchaient encore le parvis; on a recueilli les débris reconnaissables, on a tiré parti des moindres parcelles : le palais est remeublé à l'œil; les lacunes sont, tant bien que mal, dissimulées. Là où il y avait dix statues rivales dans une même salle resplendissante, une seule debout brille encore, et, pour faire oublier les autres, elle occupe le milieu. C'est bien, c'est beau, un air de simplicité vient à propos s'ajouter à l'artifice; mais qui osera dire que c'est là exactement le premier palais?

Quelques écrits ont hérité avec bonheur de ceux que la ruine a engloutis; quelques noms glorieux, plus nettement dessinés, et répétés sans cesse, sont devenus pour nous la représentation et comme le symbole subsistant des autres à jamais perdus en eux. Pour peu qu'on regarde de près dans l'antiquité, on est frappé de tout ce qu'elle contenait de divers, de ce qu'elle cumulait déjà depuis des siècles avec une sorte d'encombrement. On sait que

La Bruyère se plaint, en commençant son livre, de la difficulté qu'il y a de venir tard; Chœrilus de Samos, au début de ses *Poèmes persiques*, s'en plaignait également. Virgile, au troisième livre des Géorgiques, accuse aussi la même difficulté de se faire jour : *Omnia jam vulgata...*, et Tite-Live, dans la préface de son histoire, semble comme accablé d'avance sous le nombre de je ne sais quels illustres devanciers : « ... Et, si in tanta scriptorum turba « mea fama in obscuro sit, nobilitate ac magnitudine eorum, meo qui no- « mini officient, me consoler. » Les érudits seuls savent peut-être aujourd'hui quelques noms de cette foule de poètes et d'historiens célèbres, d'où se sont dégagés à grand' peine Tite-Live et Virgile.

Dans le volume de reliques dites *alexandrines,* que j'ai sous les yeux, Parthénius de Nicée y est pour sa part; ce Parthénius qui, jeune, avait été fait prisonnier dans la guerre de Mithridate, devint à Naples le maître de Virgile. On cite un vers des Géorgiques qui est tout entier emprunté à Parthénius par son élève reconnaissant. Il avait écrit des *Métamorphoses* qui ont peut-être inspiré Ovide. Ce qui paraît plus certain, c'est que le petit poème du *Moretum* de Virgile est traduit du grec de Parthénius. Ce *Moretum*, si l'on s'en souvient, est le nom d'une espèce de sauce ou de brouet à l'ail que faisaient les paysans; à propos de cette sauce et de sa préparation, la vie pauvre et misérable que menaient les gens de campagne se trouve décrite, dès l'aube du jour, avec un détail et une réalité qui semblerait n'appartenir qu'à la poésie d'aujourd'hui, à celle de Crabbe, par exemple, ou encore à celle de Regnier. Théocrite, dans ses idylles même les plus agrestes, n'a rien qui approche de la vérité nue et de la crudité inexorable dont ce bel-esprit asiatique de Parthénius et, à son exemple, le délicat Virgile ne se firent pas faute en ce singulier échantillon. Voilà donc un genre qu'on était tenté de refuser à l'antiquité, et qui se retrouve à l'improviste entre les plus belles pages. Combien de fois, si l'on avait tant soit peu jour sur ce qui s'est perdu, ne recevrait-on pas de ces démentis!

Je ne sais si tous ces exemples, et celui d'Euphorion en particulier, le tendre et gracieux poète (car j'aime à le croire gracieux et tendre), de ce poète tout entier enseveli, ne m'ont point un peu trop frappé l'imagination, mais je voudrais bien être le docteur *Néophobus* pour oser lancer d'un air d'exagération certaines petites vérités. Que si seulement j'avais l'honneur de vivre du temps de ces élégans *humouristes* MM. Steele et Addison, et de correspondre avec leur feuille excellente dont le goût tout classique n'excluait le songe ni l'allégorie, voici comment je tournerais la difficulté. Je n'aurais qu'à supposer que le soir, ayant lu, avant de m'endormir, quelques pages des *Analecta alexandrina*, les auteurs eux-mêmes m'apparurent en songe, accompagnés de toute la foule des ombres poétiques dont le temps avait dispersé les restes et nivelé les tombeaux. Et puisque c'est un rêve qui se dessine à ma pensée en ce moment, qu'on me laisse continuer d'y rêver. C'était un lamentable spectacle que celui de toutes ces ombres une fois

illustres, et qui elles-mêmes en leur temps, à des époques éclairées et florissantes, avaient paru distribuer la gloire et l'immortalité, — de les voir aujourd'hui découronnées de tout rayon, privées de toute parole sonore, et essayant vainement, d'un souffle grêle, d'articuler leur propre nom, pour qu'au moins le passant pût le retenir et peut-être le répéter. Leur folie de gloire semblait d'autant plus incurable et plus amère, qu'elle avait été satisfaite en son temps et qu'elle n'avait pas toujours été folie. Quelques-unes, qui semblaient plus impatientes et plus désespérées que les autres, s'avançaient jusque dans les flots de ce Styx d'oubli, et elles tendaient les bras vers la barque, déjà lointaine, qui emmenait un petit nombre de nobles figures immobiles et sereines sous le rayon; on aurait dit que les délaissées prenaient tous les hommes et tous les dieux à témoin d'une injustice criante qu'elles étaient seules, hélas! à ressentir.

Et je me demandais (toujours dans mon songe), par un retour sur nos époques paisibles et sûres d'elles-mêmes, si de telles vicissitudes étaient à jamais loin de nous; si, en accordant un laps suffisant d'années, les révolutions inévitables des mœurs et du goût, sans parler des autres chances plus funestes, n'infligeraient pas aux littératures modernes quelque chose au fond de plus semblable qu'on n'ose de près se l'imaginer. Il est, je le sais, des paroles de mauvais augure qu'on n'aime pas à prononcer devant ce qui est vivant, et qu'on hésite presque à murmurer en présence de soi-même, fût-ce en pur rêve. C'est chose convenue et qui se répète à satiété, que les sociétés modernes diffèrent absolument de celles d'autrefois, qu'elles en diffèrent par toutes les conditions essentielles, et sans doute aussi par celles de vie et de durée. On admet très volontiers aujourd'hui pour les sociétés le genre de progrès dont Condorcet aurait bien voulu qu'on trouvât la recette pour l'homme, on admet qu'elles ne sont plus sujettes à mourir. Je crois bien que si, à de certains momens, on avait été dire en pleine Memphis, en pleine Rome, en pleine Athènes, à la face de ces civilisations jusqu'alors incomparables : « Vous mourrez, et d'autres, en d'autres lieux, succéderont à votre gloire, à vos plaisirs, à vos lumières, » je crois bien qu'on eût été mal venu, médiocrement écouté, et sifflé, sinon lapidé d'importance. De ce qu'une telle destinée ne se peut concevoir dans l'orgueilleuse plénitude de la conscience et de la vie, est-ce une raison pour qu'elle soit tout-à-fait impossible avec le temps et qu'elle implique absurdité? — Mais non; il est et il demeure bien résolu que de nouvelles conditions de stabilité ont été introduites dans le monde; les ruines brusques et violentes n'appartiennent qu'à l'histoire ancienne; dupes, entraînés et turbulens jusqu'à ce jour, les hommes ont, de ce matin, cessé de l'être. Jusqu'à présent, on avait vu les empires changer, périr, se transférer; ils ne feront plus que s'étendre, pour se confondre graduellement, pacifiquement, en une seule et vaste unité. Les caprices, les passions de quelques-uns avaient de temps à autre dérangé les lois ou même avaient paru les faire : maladie d'enfance, convulsions du bas âge! nous

avons la philosophie de l'histoire, qui a mis et mettra bon ordre à tout cela. Et pourtant de tels motifs de garantie future que j'embrassais de grand cœur, et auxquels je ne cessais de croire dans mon songe (car vous n'oubliez pas que c'en est un), ne le rendaient pas moins mélancolique et moins sombre; mon pauvre Euphorion, avec la foule innombrable et confusément plaintive de ses poètes déshérités, déchus, ensevelis, ne se laissait pas oublier, et ils faisaient tous la ronde autour de moi, tellement que mes idées commençaient à vaciller un peu. Tout est bien, tout est mieux, me disais-je; mais, à force de mieux et par la vertu même de ce progrès continu que rien désormais ne saurait enrayer, ne serait-il pas possible que l'équivalent de cette grande catastrophe et de ce grand naufrage d'oubli se retrouvât un jour pour nous aussi, pour nos âges si superbes? L'imprimerie, notre grand secours, à force de nous venir en aide, ne finira-t-elle point par produire un ensevelissement d'un genre nouveau? Les langues iront se perfectionnant à coup sûr, mais à ce point qu'on pourrait bien ne plus parler, ne plus savoir exactement la nôtre. Bref, par une cause ou par une autre, à un certain moment, il nous arrivera, à nous modernes, comme à l'antiquité, un peu moins si vous le voulez; le temps l'a décimée, on nous tricra. Dieu sait ce qu'il adviendra alors des grands écrivains de toutes langues, et ce qui sera décrété grand écrivain en ce renouvellement! Et j'en revenais à mes Euphorion, Gallus, Philétas, Parthénius, Varius; heureux encore si l'on sauve le Virgile! Ce sera à la garde de Dieu, et non plus des barbares, mais des gens de goût de ce temps-là.

Mes idées s'obscurcirent de plus en plus; je me trouvai transporté dans les galeries supérieures de la Bibliothèque royale, qui me semblaient se prolonger à l'infini; les livres y affluaient de toutes parts, surchargeaient les rayons, débordaient les combles, et s'entassaient sur le plancher à le faire plier. Moi-même j'éprouvais une espèce de cauchemar comme si j'avais porté sur la poitrine tout ce docte poids, et, n'y tenant plus, je m'écriai dans le délire : « Tout est ruine; c'est une illusion aux écrivains de croire qu'ils sont à l'abri désormais, et que l'imprimerie les sauve. Oui, pour deux ou trois siècles peut-être, et puis c'est tout. Et encore quelle altération rapide de la pensée et de l'œuvre dans ces reproductions fautives! Puis, à un certain moment, on ne vous réimprime plus, et alors c'est l'affaire du ver qui ronge le chiffon en plus ou moins de temps; même sans inondation et sans incendie, on périt de sécheresse ou d'humidité. L'histoire de la bibliothèque d'Alexandrie, avec variante, est encore la nôtre; nous serons dévorés, et, quand la dernière postérité nous voudra connaître par quelque échantillon, qu'importe? un seul lui tiendra lieu de tous; le premier trouvé la dispensera des autres. »

J'étais arrivé au dernier paroxisme de mon rêve, je m'éveillai en poussant un cri. Il était jour; l'horizon me parut serein. Un Homère entr'ouvert sur ma table, et que j'avais lu la veille avant l'Euphorion, me montra qu'il y avait

encore une Providence jusque dans les plus grands hasards littéraires, et me remit un peu. Et d'ailleurs, continuai-je en ouvrant ma fenêtre où entrait l'air frais du matin, le bon goût, évidemment, règne encore, et il régnera demain. Il n'y a plus de barbares possibles. On imprime de plus en plus, il est vrai, mais il ne se perdra rien de ce qu'on aura imprimé. Le pire qui nous puisse arriver, c'est que nous serons tous plus ou moins immortels, et, bien loin que quelques-uns d'un peu intéressans se perdent tout entiers, dignes et moins dignes nous vivrons tous avec part au soleil et presque *ex æquo*. Êtes-vous contens?

Z.

— Les *Études* de M. Patin *sur les Tragiques grecs* sont enfin terminées; le troisième volume, qui contient l'appréciation d'Euripide, vient de paraître (1). Cet ouvrage comble une importante lacune dans la série de nos travaux sur l'antiquité. Nous n'avons ainsi rien à envier à l'Allemagne. Le sujet traité de l'autre côté du Rhin par Schlegel a trouvé parmi nous un spirituel et compétent historien. C'est assez pour qu'on accueille avec une attention sérieuse le livre de M. Patin. Quand le bel ouvrage de M. Magnin, sur les *Origines du Théâtre,* aura complètement paru, nous posséderons sur des époques également curieuses de l'histoire littéraire un ensemble d'études dignes d'être consultées. L'érudition française s'honore par de pareils travaux; qu'elle cherche à rajeunir le monde antique sans recourir aux subtilités de la science allemande : c'est une voie féconde où elle peut s'engager avec assurance, car elle n'y perdra point ses efforts.

— La Russie a été souvent visitée depuis quelque temps, et dans la récolte des observations nouvelles sur ce grave et curieux sujet, la part de la France, il faut le dire, n'a pas été la moins piquante. Deux voyageurs ont donné sur la Russie des ouvrages intéressans à des titres divers : M. de Custine a publié *la Russie en* 1839 (2); M. Marmier, des *Lettres sur la Russie* (3). Le livre de M. de Custine a obtenu un incontestable succès de curiosité. En voyant l'accueil fait à ses renseignemens, l'auteur a pu se dire qu'il avait frappé juste. De telles révélations sur la politique russe devaient porter coup, et nous comprenons, après avoir lu M. de Custine, l'importance qu'attache le gouvernement moscovite à s'entourer de mystères. Ce n'est pas sous un aspect aussi sombre que M. Marmier a vu la Russie. Il a eu sans doute d'affligeans tableaux à tracer, mais souvent aussi il a montré la Russie sous des aspects dont la grace était nouvelle. On sait d'ailleurs ce qu'il y a de bienveillance et

(1) Chez Hachette, 12, rue Pierre-Sarrazin.

(2) Quatre volumes in-8°, chez Amyot, rue de la Paix.

(3) Deux volumes in-18, chez Delloye, place de la Bourse.

d'aimable sensibilité dans la manière du voyageur, et ce n'est pas ici qu'il convient de le rappeler. Pour M. de Custine, nous reviendrons sur son livre; les nombreux travaux dont la Russie a été le sujet méritent qu'on leur consacre une étude spéciale, et ce n'est qu'après avoir comparé entre eux ces documens divers, après les avoir soumis à un examen approfondi, qu'il sera possible de faire un choix, d'émettre un jugement, et de hasarder une conclusion. On le sait, les rapports de la Russie avec la France depuis 1830 ont été marqués au coin de l'amertume, et il ne sera pas sans intérêt de dire un mot à cette occasion sur les relations des deux gouvernemens.

— Le Théâtre-Français traverse une époque difficile sans se relâcher en rien de son activité. En dépit des chaleurs, *les Demoiselles de Saint-Cyr* attirent toujours un nombreux auditoire, et l'amusante comédie de M. Alexandre Dumas ne manque jamais de provoquer des rires de bon aloi. Les nouveautés ne font pas d'ailleurs oublier les reprises. Ainsi on a revu dernièrement une charmante esquisse où la main qui a dessiné Tartufe et Alceste donne en se jouant aux critiques de son temps des leçons d'urbanité et de bon goût, dont les critiques de nos jours feraient bien de profiter : nous avons nommé *la Critique de l'École des Femmes*. On prépare en même temps une autre reprise non moins intéressante, celle de *Turcaret,* le chef-d'œuvre dramatique de Lesage. Enfin, Mlle Rachel fait sa rentrée aujourd'hui même dans *Polyeucte*. La jeune tragédienne est au moment d'aborder un rôle nouveau, une des plus ravissantes créations de Racine, *Bérénice*. On assure qu'elle y déploiera sa supériorité accoutumée. Nous aimerions voir Mlle Rachel poursuivre activement ses études sur les grands maîtres de notre scène. Il est un rôle surtout que nous signalons à son beau talent, celui de Viriate dans le *Sertorius* de Corneille. Depuis bien des années, cette tragédie n'a pas été jouée. Ce serait à coup sûr une magnifique reprise pour le Théâtre-Français, et pour Mlle Rachel un triomphe de plus.

La saison d'hiver, pour les pièces nouvelles, s'ouvrira par un drame de M. Léon Gozlan, et par une comédie que termine en ce moment M. Alexandre Dumas.

V. DE MARS.

LES AMOURS

DE

LOPE DE VEGA.

LA DOROTHÉE.[1]

Dans les deux mille drames de Lope de Vega, il en est un qui se distingue de tous les autres par des différences dont les admirateurs de ce grand poète seraient curieux de connaître le motif : c'est *la Dorotea*. Les drames où Lope a suivi le goût et les conventions du théâtre espagnol sont tous en vers, des mètres les plus variés, divisés en trois journées, et d'une étendue à peu près égale, déterminée par la durée de la représentation ; ceux même qui n'ont jamais été mis sur la scène sont intitulés *comedia famosa*. *La*

(1) Ce travail complète l'essai sur Lope de Vega inséré dans la livraison du 1er septembre 1839; quelques données de cet article ayant pu paraître contestables, M. Fauriel a voulu lever tous les doutes, en nous donnant une étude approfondie de *la Dorothée*.

Dorothée n'est rien de tout cela : elle est en prose d'un bout à l'autre, mais entremêlée de beaucoup de pièces lyriques sur divers sujets détachés du drame, et chaque acte est terminé par un chœur en vers d'un mètre particulier, qui a la prétention d'être antique. Bien que divisée en cinq actes, comme nos tragédies, et intitulée *action tragique, la Dorothée* est d'une longueur qui en rend la représentation impossible, à moins d'énormes retranchemens; d'autres raisons autorisent aussi à douter qu'elle ait jamais été destinée par Lope à subir l'épreuve de la scène. Ce ne sont là cependant que des différences extérieures : on peut en signaler de plus importantes, qui tiennent au caractère et au but de la composition. Les comédies ordinaires de Lope de Vega se distinguent toutes plus ou moins par le romanesque, la variété et la complexité du sujet. Or, il n'y a dans *la Dorothée* ni complexité, ni variété, ni romanesque. Tout y est simple, commun, et parfois même trivial. Une dernière particularité, et la plus remarquable de toutes, c'est que les libertés du théâtre espagnol ont été systématiquement réduites, dans cette pièce, à des limites qui excèdent de peu celles du théâtre français. L'action en a été contenue, par divers artifices dramatiques, dans l'enceinte d'une seule ville, et l'on peut s'assurer qu'elle n'exige, pour s'accomplir, qu'une durée réelle de peu de jours.

Lope composa *la Dorothée* fort jeune, et la retoucha, à ce qu'il paraît, à diverses reprises, avec une prédilection toute paternelle, que le temps n'altéra point. — Voici comment il qualifie son œuvre dans une pièce de vers adressée à l'un des ses amis : « *Dorothée,* la dernière et par aventure la plus chère de mes muses, invoque le grand jour. » — Ces vers devancèrent de peu la publication de la pièce, qui parut à Madrid en 1632, moins de deux ans avant la mort de l'auteur. On peut être tenté d'expliquer ce tendre souci de Lope de Vega pour une production exceptionnelle de sa jeunesse par la haute opinion qu'il s'était faite, à ce qu'il semble, du mérite de cette pièce. Il ne faudrait toutefois pas accorder trop d'autorité à cette hypothèse : il y a sans doute dans *la Dorothée* des beautés dignes de Lope; mais il est également vrai que, sous le point de vue de l'art, cette pièce présente des bizarreries aussi choquantes, des défauts aussi réels, aussi monstrueux sur le théâtre espagnol que sur tout autre. Ainsi donc, en admettant comme un fait que Lope tînt la muse qui lui inspira sa *Dorothée* pour la plus chère de ses muses, ce n'est pas uniquement dans le mérite littéraire de la pièce qu'il faut voir la raison de cette préférence, c'est encore et surtout dans la nature et le motif spécial de cette œuvre.

Ou je m'abuse fort, ou, à part toutes les bizarreries de composition et de forme, *la Dorothée* n'était ni ne pouvait être, pour Lope de Vega, un drame ordinaire; c'était le fruit d'une inspiration beaucoup plus directe et plus personnelle que celle dont relèvent les deux mille autres; c'était la traduction originale et hardie d'impressions éprouvées, et non une simple création de l'art s'évertuant à imiter la nature. Ce n'était point une fiction poétique, un roman inventé de toutes pièces par Lope de Vega, pour l'unique plaisir

d'inventer : c'était une histoire, une biographie, ou du moins un fragment de biographie, et, pour arriver d'un trait au bout de ma conjecture, un fragment de la biographie de Lope de Vega lui-même. Ici, c'est ma persuasion intime, Lope n'a rien eu, ou n'a eu que peu de chose à imaginer : c'est son propre passé qu'il a décrit, ce sont ses propres amours, ce sont les orages, les tourmens, les écarts de sa jeunesse, qu'il a voulu se retracer à lui-même, entraîné n'importe par quels sentimens, par quels regrets ou quels souvenirs. Je chercherai donc dans le drame fort peu connu de *la Dorothée* bien moins un sujet de discussion littéraire qu'un document historique, unique peut-être en son genre, contenant des données originales pour l'étude du caractère de l'un des plus grands poètes du monde, et réfléchissant quelques-unes des plus fortes émotions de sa vie. Je n'ignore pas que cette opinion court grand risque de passer pour un paradoxe. Je sais que les biographes de Lope, pas plus les nationaux que les étrangers, n'ont rien soupçonné ou rien avancé de pareil; mais je sais aussi que Lope n'a pas été heureux en biographes. Les uns, qui connaissaient indubitablement les incidens scabreux de sa jeunesse, ont eu grand soin de les passer sous silence, de peur de compromettre sa mémoire; d'autres, qui les ignoraient, n'ont pu songer à les deviner. Un soupçon des plus naturels me mènera-t-il à réparer en quelque chose la discrétion mal entendue des uns et l'ignorance forcée des autres? C'est une question que j'abandonne au lecteur attentif et sans prévention contre les faits, sous quelque forme qu'ils lui soient présentés. J'entre en discussion sans autre préliminaire; une analyse exacte et des extraits variés du drame de *la Dorothée* donneront à la fois une juste idée de la pièce et les preuves de mon opinion.

Le héros du drame, le personnage sous la figure duquel je pense que Lope a voulu se peindre lui-même, est un jeune homme de vingt-deux ans, nommé Fernando, poète dans la plus sérieuse acception du mot. Les diverses situations où Fernando est successivement engagé lui inspirent à chaque instant, en dehors du dialogue dramatique, des pièces de vers où il achève de s'épancher, et qui forment comme la doublure lyrique de son rôle. Il vit dans une atmosphère de poésie; ses amis, ses compagnons, sont des personnages tout littéraires, qui, si préoccupé qu'ils le trouvent de ses chagrins amoureux, sont toujours sûrs de le piquer, de l'intéresser par des questions d'érudition et de goût. Ses deux maîtresses, cette Marfise, cette Dorothée, qu'ils nous peint si séduisantes et si éprises, sont deux vraies muses, qui aiment en lui le poète inspiré autant ou plus que le noble et beau jeune homme. Enfin, il n'y a pas jusqu'aux deux soubrettes de ces muses qui, à force d'entendre parler de vers, de sonnets, de romances, de *villancicos*, ne sachent fort bien ce que c'est, et n'en parlent disertement elles-mêmes dans l'occasion. Certes, de ce que Lope de Vega a choisi une fois pour le héros de ses drames un personnage tout poétique, un véritable poète, il ne s'ensuit point logiquement qu'il ait eu l'intention de se peindre lui-même dans ce

personnage. Le fait est pourtant singulier, et il est difficile de le supposer purement accidentel.

A l'âge de dix-sept ans, don Fernando, orphelin et pauvre, a été recueilli par une dame respectable, sa parente éloignée, et chez elle il a lié connaissance avec Marfise, nièce de la dame, jeune personne aussi aimable que belle. Marfise et Fernando se sont à peine vus qu'ils deviennent amoureux l'un de l'autre, et ils vivent parfaitement heureux jusqu'au jour où la nièce est contrainte d'épouser un vieux jurisconsulte. Heureusement le vieillard la laisse bientôt veuve, libre de retourner chez sa tante et pressée d'y retrouver Fernando. Elle l'y retrouve en effet, mais combien changé! Il a une seconde maîtresse, nommée Dorothée, qu'il aime avec toute l'exaltation de son caractère, et, à vrai dire, cette Dorothée est une véritable enchanteresse, à qui la nature a prodigué tout ce qu'elle peut départir de beauté, de graces et de talens. Dorothée est mariée; mais son mari n'est embarrassant pour personne : il est en Amérique, où il paraît qu'il est allé faire une fin, et elle vit, en attendant, sous le gouvernement de sa mère et de sa tante, deux vieilles commères de mœurs joyeuses et triviales, peu riches, mais faciles sur les moyens de le devenir. Aussi Dorothée a-t-elle eu déjà plus d'un amant de leur choix. Cependant sa dernière liaison avec Fernando a été libre et plus honorable que les précédentes; elle a déjà duré cinq années, lorsqu'elle est soumise à de rudes épreuves. Fernando est pauvre, et Dorothée n'est pas riche. Elle avait pour tout capital quelques diamans et quelques bijoux, qu'elle a vendus successivement, et du produit desquels les deux amans ont long-temps vécu; mais elle n'a plus rien à vendre, et ne sait comment subvenir à leur commune détresse. Tel est néanmoins son amour pour Fernando, qu'elle ne songe pas à le quitter; elle mourra plutôt. Ses tutrices n'entendent pas l'amour ainsi : elles veulent pour Dorothée des adorateurs qui lui donnent des diamans, au lieu d'un amant pour lequel elle soit obligée d'en vendre. Ce désordre n'est plus tolérable; elles sont résolues à y mettre fin.

Ici commence le drame; il s'ouvre par une scène où la mère et la tante, après une ignoble querelle au sujet de Dorothée, se concertent plus ignoblement encore pour la perdre. Gherarda, la tante, la plus habile et la plus perverse des deux, se charge de la partie la plus difficile de la conspiration : elle présentera et fera accepter à Dorothée don Bela, opulent Américain, qui est devenu éperdument amoureux d'elle, et qui a promis de la couvrir d'or, elle et son entourage. Theodora, la mère, intime aussitôt à sa fille, avec des menaces sévères, l'ordre de ne plus voir Fernando. Laissée seule, Dorothée épanche ses douloureuses réflexions dans un monologue fort touchant. Lope y a bien rendu la déplorable situation de Dorothée, jeune personne qui, née avec les inclinations les plus honnêtes, avec les sentimens les plus élevés et l'ame la plus tendre, se trouve livrée à deux infames commères qui ne visent qu'à son déshonneur, pour le faire tourner à leur profit.

Après ce monologue, Dorothée, suivie de sa femme de chambre, part pour se rendre chez Fernando, et lui faire connaître les ordres de sa mère. Fernando vient de se lever, et il est déjà en conversation sérieuse avec Jules, son gouverneur, excellent homme qui aime tendrement son élève, mais qui n'a jamais gouverné personne. Lope semble avoir voulu faire de ce personnage le bouffon de sa pièce, bouffon d'un genre nouveau, niais d'université, sachant par cœur tous les grands noms et maintes sentences de l'antiquité classique, et se trouvant toujours assez sage et assez habile chaque fois que les mésaventures ou les folies de son élève lui fournissent l'occasion d'en citer quelque bribe.

Dorothée arrive chez Fernando au moment où celui-ci achève d'expliquer à Jules un songe qu'il a fait cette nuit, un songe poétique, bien entendu, de ceux dont les romanciers ont souvent besoin, et qu'ils inventent volontiers. Il a vu la mer rouler d'Amérique à Madrid, portant un navire magnifiquement équipé et rempli d'or. Au milieu du navire, il a reconnu Dorothée debout, empressée à recueillir des monceaux de cet or; après quoi elle descend du navire, et, passant devant Fernando, qui la salue humblement, elle se détourne sans lui répondre. C'est dans les sinistres pressentimens où le jette cette vision, que Dorothée trouve Fernando; elle lui déclare qu'ils ne doivent plus se revoir. La scène est piquante, originale, et l'une de celles dont je pense qu'il faut faire honneur à l'invention de l'auteur plutôt qu'aux données positives du sujet. La voici, abrégée de quelques traits peu regrettables. On conçoit qu'arrivée en présence de Fernando, Dorothée soit profondément émue, et quelques momens hors d'état d'exposer les causes de son trouble.

Fernando. — Qu'y a-t-il donc, mon amour? Pourquoi me saigner ainsi goutte à goutte? Dis-moi tout court : Fernando, tu es mort; et que Jules s'en aille chercher les croque-morts pour m'enterrer. Ne suspends pas mon supplice au doute : la crainte est plus cruelle à supporter que le malheur. Tant que le mal est dans l'imagination, on reste occupé de l'idée qu'il va venir; s'il est arrivé, on songe au remède.

Dorothée. — Eh! que veux-tu que j'ajoute, mon Fernando, après t'avoir dit que je ne suis plus à toi?

Fernando. — Comment cela? T'est-il venu des lettres de Lima?

Dorothée. — Non, mon amour.

Fernando. — Eh! qui donc, en ce cas, a le pouvoir de t'arracher de mes bras?

Dorothée. — Eh! n'y a-t-il pas cette cruelle, cette tigresse qui m'engendra, si toutefois je puis être le sang de qui ne t'adore pas? Elle vient de me chercher querelle, de m'outrager; elle vient de me dire que je suis par toi perdue, déshonorée, ruinée sans ressource, et que demain tu m'abandonneras pour une autre. Je lui ai résisté; mes cheveux en ont porté la peine.

Les voici, ces cheveux que tu nommais les rayons de ton soleil, (l'or) don l'Amour fabriqua la chaîne où ton ame resta prisonnière. Je t'apporte ceux qu'elle m'a ôtés, puisqu'elle veut que ceux qu'elle me laisse soient à un autre. Elle me livre à je ne sais quel Indien; l'or l'a vaincue, elle a tramé toute l'affaire avec Gherarda, dès qu'elle a su que, le mois dernier, j'avais vendu la dorure de mon manteau de drap, et avant-hier mon manteau de printemps. Elle dit que c'est pour te donner de quoi jouer, à toi dont toute la dépense consiste en livres de tant de diverses langues! Elle dit qu'avec tes discours de syrène, tu m'entraînes doucement à la mer de la vieillesse, pour y être engloutie dans les désenchantemens et châtiée par le repentir. O mon Dieu! ô Fernando, laisse-moi m'arracher ces yeux, puisqu'ils ne sont plus à toi! Pourquoi les épargner? Mais non : elle se trompe si elle pense qu'un autre m'aura avec eux; cet autre y trouvera ton image, qui saura les défendre... O mon Dieu!

FERNANDO. — Eh! mais, voilà bien des lamentations pour peu de chose, Dorothée! Rassérène tes yeux; retiens les perles qui coulent de leurs prunelles. N'expose point les roses de ton visage à se flétrir, et que l'harmonie de ses traits ne soit point altérée par des émotions violentes. Je te le jure par l'amour que j'ai eu pour toi, je ne respirais plus.

DOROTHÉE. — L'amour que tu as eu, Fernando?

FERNANDO. — Que j'ai eu, oui, et que j'ai encore : l'amour n'est pas une ombre qui s'évanouisse avec son objet. J'ai cru un moment que c'était la requête de quelque jaloux qui te faisait exiler, ou ta mère qui était morte subitement d'un débordement de bile, ou enfin que ton mari était revenu des Indes. Mais encore une fois, tant de lamentations pour une bagatelle! Rends à mon cœur la joie de te voir, que m'avait ôtée la tristesse de tes paroles, et retourne-t'en consolée. J'attends un ami pour une affaire, et il ne serait pas convenable qu'il te vît ici. Ce n'est que dans la maison d'un juge ou d'un lettré qu'une dame, et surtout une dame de ta beauté, peut être rencontrée sans soupçon, et non dans un appartement de garçon où il n'y a que des malles, des instrumens de musique ou d'escrime.

DOROTHÉE. — Je pense que tu ne m'as pas entendue.

FERNANDO. — Quoi! j'ai si mal répété ma leçon, que je te semble ne l'avoir pas comprise?

DOROTHÉE. — Quoi! quand je t'annonce que notre liaison est rompue, tu te consoles si lestement?

FERNANDO. — Pas plus lestement que tu ne m'as annoncé notre rupture.

DOROTHÉE. — Je suis morte!

FERNANDO. — Serais-tu venue morte de chez toi?

DOROTHÉE. — Penserais-tu que j'ai voulu plaisanter?

FERNANDO. — Oh! certes, non : c'est du sérieux que les nouvelles des Indes. Retire-toi, mon ame, il est tard.

DOROTHÉE. — Et tu me chasses de chez toi?

FERNANDO. — Et qu'as-tu à faire chez moi, si, comme tu dis, tu n'y veux plus revenir?

DOROTHÉE. — N'y plus revenir? Et pourquoi?

FERNANDO. — Parce que tu t'en vas aux Indes, et qu'entre nous deux il y a la mer.

DOROTHÉE. — Oh! oui, la mer de mes larmes!

FERNANDO. — Les larmes des femmes sont la doublure du rire : il n'y a pas d'orage de printemps qui passe aussi vite.

DOROTHÉE. — Qu'as-tu fait pour moi, en tant d'années, qui m'ait obligée à feindre l'amour que j'ai eu pour toi?

FERNANDO. — Et toi aussi, tu dis ; que *j'ai eu?*

DOROTHÉE. — Et je dis bien, car celui-là ne méritait pas mon amour, qui me perd sans regret.

Dorothée, qui attendait des larmes et des prières de Fernando le courage dont elle avait besoin pour résister aux persécutions de sa mère, se retire désespérée. Fernando, resté seul avec Jules, n'est pas moins malheureux qu'elle. L'orgueil blessé, le dépit, la fureur cessant de le soutenir, il s'abandonne à toute la démence de la douleur. C'est alors, et pour essayer de sortir de cet état, qu'il forme le projet d'aller à Séville chercher, non des consolations, non l'oubli de son mal, mais quelque chose de nouveau, d'inconnu, quelque chose qui ne soit pas Dorothée. Un obstacle l'arrête : il manque d'argent pour le voyage; il se décide à en demander à Marfise, à laquelle il fait accroire qu'il a tué un homme, et qu'il est obligé de fuir au plus vite, pour éviter les poursuites de la justice. Marfise, qui l'aime toujours, bien qu'elle sache à peu près toutes ses relations avec Dorothée, lui donne, faute d'argent, des diamans et des bijoux, avec lesquels il part pour Séville. A peine Dorothée est-elle informée de son départ, qu'elle veut s'ôter la vie, et avale, dans ce dessein, un diamant, ancien présent de Fernando; mais elle échappe à la mort qu'elle désirait, pour tomber dans les piéges combinés de l'infame Gherarda et du Crésus américain.

Le second acte est fort étendu; il comprend six énormes scènes, dans la plupart desquelles il n'y a ni mouvement, ni intérêt dramatique; ce ne sont guère que de longues conversations plus ou moins spirituelles, et n'ayant d'autre motif que celui de dissimuler à tout prix la pauvreté du sujet. De ces six scènes, il n'en est que deux qui entrent vivement et franchement dans l'action, et auxquelles il faut pardonner d'y entrer par ses côtés scabreux. On y voit Gherarda se démener comme un vieux démon pour arranger les affaires de l'opulent Américain avec cette pauvre Dorothée, qu'elle tremble de voir lui échapper.

GHERARDA. — La paix soit sur cette maison, *et omnibus hitantibus in ea.*

CÉLIE. — A ce latin, je reconnais Gherarda; c'est un démon que cette vieille.

DOROTHÉE. — Sois la bienvenue, mère.

GHERARDA. — Et toi, bénie sois-tu, mon ange, bouquet de fleurs, image de l'élégance, type de la beauté!

DOROTHÉE. — Quoi? des complimens! des douceurs! tant de douceurs!

GHERARDA. — C'est que je n'ai jamais entendu de ta bouche un salut si gracieux. Tu me reçois toujours avec un visage autre que celui que Dieu t'a donné. Oh! quel visage! que Dieu en soit béni! Laisse-moi donc, mon ange, laisse-moi t'en donner encore de ces douceurs, laisse-moi t'en rassasier. O prunelle des yeux de l'amour! Oui, fillette, prends-lui son arc, au bambin, et de la corde donne-lui bien les étrivières. Comme il est nu, tu n'auras pas la peine de lui ôter ses chausses. De quoi ris-tu? Ne va pas te le figurer comme un homme, comme un de ces grossiers vauriens qui fréquentent le Manzanarès, et là, en présence de tout le monde, se mettent en état de nature comme une procession de flagellans. Quand j'avais un mari, il ne me permettait pas d'aller à ces sortes de passe-temps, et je me suis fait alors les bonnes pratiques que j'ai gardées. Je m'en vais aux hôpitaux, j'y porte des biscuits et ma jarre pleine, ne manquant jamais de déguster le vin sous la porte cochère, pour qu'il ne fasse de mal qu'à moi, s'il est par hasard trop nouveau. Chaque fois que j'entends chanter la romance : *l'Amour m'a laissé fuir,* il me souvient de la rivière de Madrid et de ses aventures de juillet. On pourrait, certes, bien mettre sur les bains qui s'y prennent une taxe que les yeux malhonnêtes paieraient volontiers.

DOROTHÉE. — Les femmes peuvent bien, ô mère, aller dans des endroits où il n'y ait pas d'hommes, ou même, là où il y en a, passer honnêtement et sans voir.

GHERARDA. — Que veux-tu, mon enfant! nous avons dans l'imagination je ne sais quoi qui, quand nous ne voulons pas regarder, nous dit : Regarde, regarde donc! Mais j'oublie à te voir les douceurs que je voulais te dire encore; je ne saurais t'en dire tant que tes beautés n'en demandent davantage. Oh! que cet habit te va bien! oh! que volontiers chacun se rendrait frère dans cet ordre-là! Certes, si Cupidon te voyait, il ne dirait pas ce qu'il dit à Vénus, quand elle voulait se faire religieuse à Rome dans le temple de Vesta : *Oh! si j'étais moine, ma mère, si j'étais moine!*

DOROTHÉE. — Chère Gherarda, je suis bien triste.

GHERARDA. — Tais-toi, petite sotte, petite poltronne, qui embrases le monde avec la neige de ce vêtement, partagé par ce scapulaire azur, comme le ciel par la zone des signes! Que crois-tu que je t'apporte-là? Regarde, regarde ce joli vase; vois ce Cupidon, ce petit assassin. Prends-le et fouette-le; il le mérite bien pour tout le mal qu'il t'a fait. Mais, par la vie de mon confesseur, tu ne l'auras pas de si tôt : il faut auparavant que tu me donnes quelque chose.

DOROTHÉE. — Qu'il est gentil!

CÉLIE. — Laisse voir, dame.

DOROTHÉE. — Laisse-le donc, Célie; tu le salis. Mais que veux-tu, mère, que je te donne?

GHERARDA. — Rien de plus que de l'accepter, et dire : Je l'accepte.

DOROTHÉE. — Est-ce un mariage?

GHERARDA. — J'ai demandé pour toi bien des choses, et l'on te coupe un manteau de tabis, des garnitures dorées, telles que ne les portait pas Cléopâtre, celle qui faisait moudre des perles pour boire à la santé de Marc-Antoine, ce qui montre clairement la bêtise des anciens, car il eût bien mieux valu, pour boire, une bonne grillade de porc frais.

DOROTHÉE. — Et ce manteau dont tu parles, qui te dit que je l'accepterai?

GHERARDA. — Tu as bien accepté le vase.

DOROTHÉE. — Ce vase est une bagatelle, et l'amour pourrait être offensé si je refusais son image.

GHERARDA, à part. — Les affaires vont à merveille. Les augures que m'ont donnés ce matin ma pantoufle et mes ciseaux ne m'ont pas trompée. Dorothée n'est plus si revêche.

DOROTHÉE. — Que dis-tu là entre tes dents?

GHERARDA. — Je dis que j'envie ta jeunesse et tes graces; je dis qu'il y a dans tes yeux un aimant qui attire l'or et le désir, surtout depuis que leurs prunelles rient de l'espoir du manteau. La beauté est le plus riche fief que la nature ait donné aux femmes : cet Indien y perdra le cœur et les écus dont il a tous ses coffres pleins. Entre nous, mon ange, il m'en a donné bon nombre de ces écus; je ne les montre pas, parce que je les garde pour mon enterrement; ils y figureront avec mon habit gris, et je n'y toucherai pour aucun autre usage, car, vois-tu, mon enfant, ce qui importe, c'est de penser à notre fin, c'est de craindre la mort. Dieu, qui sait nos pensées et jusqu'au nombre de nos cheveux, nous en demandera un compte sévère dans la vallée de Josaphat, où nous irons tous.

DOROTHÉE. — Te voilà bien montée! Mais qu'as-tu là, qui fait du bruit dans ta manche?

GHERARDA. — C'est un petit papier qui se trouvait dans le livre de messe de ce magnifique cavalier. J'ai cru que c'étaient des vers, et bien que je fasse plus de cas d'une figue que des trois cents (couples) de Juan de Mena, je l'ai mis dans ma manche, pour voir si cela ne serait pas bon à quelque chose; fais-moi le plaisir de me le lire.

DOROTHÉE. — *Recette pour endormir un mari attentif.*

GHERARDA. — Ce n'est pas cela; je me suis méprise. Ce sera ceci.

DOROTHÉE. — *Julep fameux pour désopiler une femme grosse au bout de neuf mois, sans qu'on l'entende chez elle.*

GHERARDA. — Ce n'est pas cela non plus. Vois un peu cet autre.

DOROTHÉE. — *Oraison pour la nuit de saint Jean.*

GHERARDA. — Je crois que tu le fais exprès.

DOROTHÉE. — Je lis ce que tu me donnes à lire; mais tu portes tant de paperasses dans cette manche, qu'il faudrait une table pour s'y retrouver.

GHERARDA. — Il ne me reste plus que ces deux-ci. Cette petite bourse a appartenu à une de mes aïeules; elle contient certains papiers en latin qui devaient faire partie de ses dévotions.

CÉLIE. — Tu as hérité de sa piété, Gherarda.

GHERARDA. — Ah! si je lui ressemblais, que me manquerait-il? Il lui arrivait d'être trois jours de suite en extase.

CÉLIE. — Sur ses pieds, mère?

GHERARDA. — Non, endormie.

CÉLIE. — Quelle sainteté!

DOROTHÉE. — *Règles à suivre par un cavalier indien à la cour.* — 1° Il s'établira d'abord dans un bon hôtel, en prenant bien garde que personne ne le sache, et dira partout qu'il est logé chez un ami.

2° Il n'invitera jamais personne.

3° Il n'aura point de voiture, afin de n'être pas obligé de la prêter.

4° Il mettra ses domestiques à la ration.

5° Il se fera pauvre, et racontera à tout propos que son argent a péri sur les galions, ou lui a été volé par la flotte de la reine d'Angleterre.

6° Qu'il ne forme point d'amitié intime avec les grands seigneurs, pour qu'ils ne lui demandent pas à emprunter.

7° Avec les dames, qu'il soit libéral de paroles, sans s'exposer au risque de dépenses extravagantes. Qu'il ne devienne point amoureux, car à la cour nul n'est seul à jouir de ce qu'il a conquis.

8° Là où il entend parler tout bas, qu'il prétexte une affaire et s'en aille.

9° Qu'il ne se couche jamais sans avoir dit ou fait une flatterie utile; c'est la doctrine de la cour. Qu'il ne se lève jamais sans avoir songé aux moyens de conserver ce qu'il possède.

10. S'il veut paraître grand seigneur, qu'il ne paie point ses dettes, ou du moins qu'il tarde tant à les payer, que son créancier en meure de détresse.

DOROTHÉE. — Et c'est là l'homme dont tu me fais l'éloge, mère?

GHERARDA. — Ne vois-tu pas, Dorothée, que ce papier aura été donné à don Bela par quelqu'un de ces charlatans courtiers qui partout entreprennent d'enseigner les novices, de déniaiser les sots, et d'expédier dans toutes les parties du monde des relations et des gazettes?

Ici Gherarda donne à lire à Dorothée une assez longue pièce de vers de don Bela, chef-d'œuvre de ridicule et de mauvais goût.

GHERARDA. — Comment trouves-tu cela?

DOROTHÉE. — Magnifique.

GHERARDA. — Notre don Bela n'est pas, je te l'assure, de ces poètes qui vont toujours en quadrille; il peut bien aller à part.

DOROTHÉE. — Appelle-le tien s'il te plaît, mère; mais sa connaissance n'est pas une religion où tout doive être commun.

GHERARDA. — Je ne te dis point cela; je ne veux que louer son esprit.

Mais les esprits sont comme les instrumens, il faut les toucher pour en connaître le son, et si, avec ton divin talent, tu mettais la main sur ce seigneur, je t'assure que tu découvrirais l'or occulte.

CÉLIE. — Et c'est là ce que tu cherches?

GHERARDA. — Je veux dire l'or de son entendement.

CÉLIE. — Et moi de ses coffres.

DOROTHÉE. — Moi, ni lui ni ses coffres.

GHERARDA. — Dorothée, Dorothée, tandis que tu es jeune, prends pour quand tu seras vieille, car, lorsque tu seras vieille, on ne te donnera plus comme aux jeunes. Ne songe plus à tes folies, songe à ton manteau; il me semble que je t'en vois parée, aussi resplendissante que don Juan d'Autriche, dans la grande bataille navale, au milieu de tous ses vaillans capitaines, honneur de leur nation.

CÉLIE. — L'étrange vieille! Entendez donc les extravagances qu'elle débite!

DOROTHÉE. — Est-ce que tu t'es trouvée à la grande bataille navale?

GHERARDA. — Ne le dites à personne; mais nous y fûmes, pour notre amusement, deux amies et moi.

CÉLIE. — Comment y allâtes-vous, par terre ou par air?

GHERARDA. — Toujours des malices!

CÉLIE. — Mais enfin comment y allâtes-vous?

GHERARDA. — Des capitaines nous y conduisirent.

CÉLIE. — Et d'où vis-tu la bataille? de quelle fenêtre? ou voltigeais-tu de cage en cage, comme le feu Saint-Elme?

GHERARDA. — Ce feu Saint-Elme est une petite étoile comme un diamant.

CÉLIE. — A coup sûr, Gherarda, tu fis alors connaissance avec Uchali et Barberousse.

GHERARDA. — Laisse là tes plaisanteries, Célie, et regarde qui frappe à la porte; ce sera un galant, à en juger par la timidité de ses coups.

CÉLIE. — Ah! mon Dieu, madame, le seigneur don Bela!

DOROTHÉE. — L'Indien?

CÉLIE. — Lui-même.

DOROTHÉE. — Qui lui a donné cette permission? Dis que je ne suis pas à la maison.

GHERARDA. — Ah! ma fille, un tel procédé pour un cavalier de ce mérite!

DOROTHÉE. — C'est toi, Gherarda, qui as arrangé cette visite.

GHERARDA, feignant de mal entendre. — S'il apporte le manteau? Sont-ce là des questions à faire? Est-ce là un de ces hommes qui oublient?

DOROTHÉE. — Ce que je dis, c'est que vous vous êtes concertés, toi et lui.

GHERARDA. — Si les garnitures sont d'or? Comment? il y en a un doigt d'épaisseur!

DOROTHÉE. — Je ne dis pas cela.

GHERARDA. — Ah! mon enfant, l'âge m'a rendue sourde de mes deux oreilles; j'y ai mis hier de la graisse de lapin.

CÉLIE. — Elle entend à merveille, quand on lui donne quelque chose.

GHERARDA. — Vois-tu, Célie, je suis comme les chiens, qui accourent s'ils voient ouvrir la main, et qui s'enfuient quand ils la voient lever, connaissant bien que, dans le premier cas, c'est du pain, et dans le second une tape. Mais, ma fille, ne laisse donc pas ainsi impoliment dans la rue un cavalier qui est déjà à ta porte.

DOROTHÉE. — Tu me feras gronder par ma mère, si elle le trouve ici en rentrant.

GHERARDA. — Ta mère m'en a donné la permission. Entrez donc, seigneur don Bela; de quoi avez-vous peur? Nous ne sommes ici que trois femmes qui, entre nous toutes, avons cent vingt-cinq ans, dont j'ai à moi seule quatre-vingts.

DON BELA. — Ne me tirez pas ainsi par mon manteau, dame Gherarda; il n'est pas besoin de pousser celui que sa volonté entraîne. (A Dorothée.) Que Dieu garde une si rare beauté comme témoin de sa puissance, n'importe aux dépens de combien ni de quelles vies!

DOROTHÉE. — Un siége, Célie.

DON BELA. — Ne quittez point votre sopha, madame; je ne suis point si grand seigneur que vous deviez pour moi laisser là votre tabouret. Reprenez votre oreiller.

DOROTHÉE. — Quand vous serez assis et m'aurez pardonné de ne pas m'être levée plus tôt à votre approche. Mais votre arrivée a été si soudaine, que mon cœur hésite à se rassurer.

DON BELA. — Aussi long-temps qu'il sera à vous, votre cœur sera tourmenté du souci de trouver qui le mérite.

DOROTHÉE. — Je désire qu'il soit toujours à moi.

DON BELA. — Le cœur a des portes par lesquelles on peut l'enlever.

DOROTHÉE. — Oui; mais s'il y a des gardes à ces portes, il est en sûreté.

DON BELA. — Les yeux n'ont point de gardes.

DOROTHÉE. — Ils en ont au contraire plusieurs : l'honnêteté, la retenue, le devoir et l'honneur.

DON BELA. — Quand ces gardes arrivent du cœur aux yeux, ceux-ci ont déjà regardé.

DOROTHÉE. — Avec vous, du moins, il importera peu de garder les yeux, si vous avez le pouvoir de ravir le cœur par l'oreille.

DON BELA. — Je n'ai point un tel pouvoir, et ne suis point assez heureux pour que la musique de mes paroles attire votre attention.

GHERARDA. — Laissez-moi me mettre entre vous deux, quoique la plus faible. Paix! mes seigneurs, que la paix soit faite! Que porte donc Laurent? Le voilà plus chargé qu'un bardot de couvent.

DON BELA. — Quelques toileries et des garnitures.

GHERARDA. — Décharge-toi donc, Laurent; te voilà comme lié, et ces toiles semblent plus difficiles à enlever de tes bras que de la boutique du marchand. Oh! la magnifique chose! Des fabriques de Milan, n'est-ce pas? Oh! bénies soient les mains qui ont travaillé cela!

DOROTHÉE. — Cela est vraiment très beau.

GHERARDA. — Est-ce un pré que le printemps a fait là? Un poète y aurait-il mis plus de fleurs?

DOROTHÉE. — Que ces œillets nacarat font bien sur le vert!

DON BELA. — Oh! si deux volontés pouvaient s'unir comme ces deux couleurs!

DOROTHÉE. — Le vert signifie l'espérance, et le rouge la cruauté.

DON BELA. — Ainsi la cruauté sera votre couleur, et l'espérance la mienne; mais qui pourra les unir, si elles sont hostiles l'une à l'autre?

DOROTHÉE. — Contraires, oui, mais pas hostiles.

DON BELA. — Vous dites bien : la contrariété et l'inimitié sont deux choses.

DOROTHÉE. — L'espérance est plus vivace, si elle est émaillée de fleurs qui sont plus que le commencement du fruit.

GHERARDA. — Tu n'as jamais rien dit de si à propos.

DOROTHÉE. — Tout beau, Gherarda! Beaucoup d'amandiers ont péri pour avoir porté des fleurs à contre-temps.

GHERARDA.— Tu avais bien dit, ma fille; pourquoi te démentir? Les fleurs, étant la production du beau temps, et non de la témérité de l'arbre, ne peuvent mériter le châtiment du ciel.

DON BELA. — C'est de la gelée, effet de l'inclémence du ciel, et non du fait de l'air que périt un pauvre amandier qui, sur la foi du soleil, s'est vêtu de fleurs; mieux eût valu dépouiller un robuste mûrier.

DOROTHÉE. — On nomme le mûrier discret, parce qu'il est, entre tous les arbres, le dernier à fleurir.

DON BELA. — Je le dirais plutôt malheureux, d'être si peu favorisé par le soleil.

. . . . . .

GHERARDA, à part. — Que veut-on que la pauvre Gherarda fasse de toutes ces sophistiqueries? (Haut.) Regarde donc, fillette, regarde ces manchettes! Le soleil n'en pourrait-il pas orner les vêtemens de ses planètes?

DOROTHÉE. — Elles indiquent plus de richesse que de bon goût.

GHERARDA. — Quoi! il n'y a pas jusqu'aux manchettes auxquelles tu n'en veuilles, sans doute à cause des mains qu'elles ornent! Eh bien! garde tes mains; qui te les demande jusqu'à présent? Et cependant quelles mains mieux faites pour être demandées, abandonnées et admirées! Elle est en convalescence et les porte sans ornement; mais, seigneur, par la vie de don Bela, prête-lui pour un instant ces deux bagues, et tu en verras l'effet sur cette neige.

DOROTHÉE. — Que tu es sotte, Gherarda! mon Dieu! peut-on être si sotte? Seigneur, tenez vos mains tranquilles.

DON BELA. — Ne dédaignez pas, je vous en supplie, ces deux diamans ou ces deux bagatelles, et permettez-moi de vous les mettre aux doigts.

GHERARDA. — Finis donc, enfant; pourquoi recoquiller ainsi les doigts? Quelle impolitesse! Élevée à la cour, toi? jamais.

DON BELA. — Celui-ci va mal à ce doigt; il ira mieux ici. Maintenant, l'autre main, s'il vous plaît.

DOROTHÉE. — C'est assez d'une.

DON BELA. — L'autre se plaindrait, si je ne la traitais pas de même, et je ne veux pas qu'il y ait en vous quelque chose qui se plaigne de moi.

DOROTHÉE. — Je vous cède, pour n'être pas grondée par Gherarda.

DON BELA. — Les bagues font à merveille : on dirait des étoiles à vos mains.

DOROTHÉE. — Si vous dites bien, mes mains représentent la nuit.

DON BELA. — Vos mains, la nuit! Jamais celles de l'aurore n'ont été de si pur cristal, et ce moment où je vois des diamans à vos mains est le premier où j'aie vu des étoiles en plein jour.

DOROTHÉE. — C'est déjà trop regarder mes mains; vous les avez vues ornées, il suffit : reprenez vos bagues.

DON BELA. — O cruelle offense! ne quittez point ces bagues, belle Dorothée; il n'y a plus au monde de mains assez superbes pour les porter après les vôtres.... Montre-nous ces bas, Laurent, en voici seulement quelques paires, Gherarda ne m'ayant point dit la couleur qui est le plus de votre goût. Des souliers, je n'en ai point apporté; je n'en ai pas trouvé d'assez petits; ce n'est point dans une boutique qu'il faut chausser un pied qui devrait être celui du soleil.

GHERARDA. — Il n'y aura pas beaucoup d'ambre à dépenser à ses souliers : on la chausserait avec un lis.

DON BELA. — Mère, tu as donc vu le pied de Dorothée?

GHERARDA. — Quelle question! Elle a été élevée dans ces bras, et personne n'a vu comme moi toutes ses beautés, et, pour tout dire, malgré sa rougeur, elle a bien aussi reçu de moi quelques fines tapes. Mais, dites-moi, seigneur Bela, et cette pauvre vieille, n'y a-t-il donc rien pour elle dans tout ce magasin?

DON BELA. — On a déjà porté chez toi du drap pour te faire un habit de veuve, et le manteau, on l'a acheté tout fait, parce que tu l'as voulu ainsi.

GHERARDA. — Mais tu auras peut-être oublié la garniture?

DON BELA. — Je ne suis pas si négligent pour mes amies : ton manteau aura une triple garniture de velours.

GHERARDA. — Tu as deviné ma couleur, mais que ne devine pas l'homme d'esprit, un génie! Rends-lui-en graces, toi, ma chère petite Dorothée, à ce génie, à ce prince.

Au troisième acte, Fernando est de retour à Madrid, après avoir passé trois mois à Séville. Il trouve, comme on s'en doute bien, l'état de ses affaires fort empiré; don Bela triomphe, et Dorothée s'est rendue. Les trois premières

scènes ne se rattachent que très faiblement à l'action principale; mais je ne saurais me dispenser de m'arrêter à la quatrième. Les nombreux détails qu'elle contient, insignifians comme généralités romanesques ou fictions poétiques, ont un sens si vif et si complet comme manifestation de la vie réelle et de la nature humaine, que je ne puis m'empêcher d'y voir des souvenirs personnels. Ludovico, le personnage qui figure avec Fernando dans cette scène, représente indubitablement un ami de Lope de Vega. Au moment de son départ pour Séville, Fernando a fait à Ludovico ses confidences amoureuses, et lui a dit toutes les raisons de ce voyage; la scène en question doit être regardée comme une suite immédiate de cette confidence déjà ancienne; elle est fort longue, et l'aperçu qu'elle donne des mœurs de Madrid n'en est pas la partie la moins curieuse.

LUDOVICO. — Je vous croyais encore à Séville.

FERNANDO. — Bonjour, Ludovico. Combien je suis charmé de vous rencontrer!

LUDOVICO. — Je n'aurais jamais cru que vous vous y arrêtassiez si longtemps.

FERNANDO. — Dieu sait ce que mon séjour m'a coûté d'angoisses!

LUDOVICO. — Ainsi l'absence n'a pas été pour vous, comme pour tant d'autres amans, le vrai Galien?

JULES. — Voilà trois mois que nous avons quitté Madrid, de sorte que, si les amours de don Fernando étaient mis en scène, c'en serait fait de nous et des préceptes de l'art, qui n'accordent pas plus de vingt-quatre heures de durée à une pièce, et qui tiennent le changement de lieu pour absurde.

FERNANDO. — C'est parce qu'elle est véritable, que mon histoire n'admet point ces règles. Aristophane pécha plus gravement que moi (contre l'art) en mettant les grenouilles sur la scène, et Plaute en introduisant les dieux dans son *Amphitryon*.

LUDOVICO. — J'ai fait ce dont vous me chargeâtes le jour de votre départ.

FERNANDO. — Avez-vous fait donner à Gherarda le coup de couteau convenu?

LUDOVICO. — Non : je savais que vous vous repentiriez de me l'avoir commandé; mais pour le surplus, je m'en suis acquitté fidèlement. Puisque, étant allé de Séville faire un tour à Cadix et à San-Lucar, vous n'avez pu recevoir mes lettres, apprenez, Fernando, que je portai à Dorothée les papiers que vous me remîtes pour elle. Je la trouvai au lit et en danger de mort, car la nuit même de votre départ elle avait voulu se tuer en avalant un diamant. Elle remit les papiers à Célie, sa suivante, et murmura quelques paroles au sujet de votre injuste résolution, sans pouvoir me cacher les larmes dont elle les accompagna. Je pris congé, et à peu de jours de là je revins la voir; elle était déjà quitte, bien que faible encore, de la fièvre dont elle avait été assaillie. Je la revis ensuite, convalescente, en pantoufles mignonnes, en cha-

peau plat, en toque de dentelles, et les cheveux en partie découverts, comme par négligence. Enfin la transfiguration fut complète quand on la vit, en signe du vœu qu'elle avait fait, vêtue en blanc et en bleu d'azur; ainsi la vis-je un jour.... Mais je ne voudrais point rouvrir vos plaies.

FERNANDO. — N'épargnez point mes plaies; elles n'ont jamais été fermées.

LUDOVICO. — Nos paysannes portent leur laitage dans de petits paniers de jonc tissu, et il arrive parfois que des bouquets dont elles sont parées il tombe sur ce laitage quelques feuilles de rose. Eh bien! figurez-vous (par-là) le visage de Dorothée : la couleur indécise de la fleur sur la pure blancheur de la neige.

FERNANDO. — On voit bien que vous écrivez des vers, votre prose s'en ressent, à moins peut-être que vous ne veuillez me rendre fou.

LUDOVICO. — Ne cédez pas si vite à votre enchantement, il va vous passer.

FERNANDO. — Eh! quelle grace ce sera pour moi! Mon horreur pour la perfide me tue.

LUDOVICO. — J'allai une nuit sur la côte épier si les Maures n'avaient pas fait de descente, et j'aperçus quelques hommes enveloppés de leurs manteaux, ayant l'air de domestiques qui attendaient leur maître en bonne fortune. Je ne me trompais pas, et plût à Dieu que je me fusse trompé! Il y avait un homme à la jalousie de Dorothée; celle-ci me reconnut, et ma vue ne l'empêcha pas de rire aux éclats. L'idée me vint de leur distribuer quelques coups de poignard, et ils fermèrent la fenêtre par précaution, comme il me sembla. La dernière fois que je l'ai vue, ç'a été huit jours avant votre retour, à la suite d'une neuvaine que j'ai faite à Illescas, et dont il est advenu que je n'ai pu vous rencontrer qu'aujourd'hui. Cette fois-là, j'ai vu chez elle un riche tapis et un sopha neuf. Je demandai de l'eau pour dissimuler ma surprise, et j'eus ainsi l'occasion de voir différentes pièces d'argenterie et deux superbes mulâtresses, l'une avec une cuvette, l'autre avec un essuie-main ouvré d'une blancheur exquise, et dont s'exhalait le parfum suave de diverses pastilles de fleurs. J'avalai donc un aspic dans un vase d'or sans oser faire la moindre question, car demander à une femme jeune et belle d'où lui vient l'opulence de sa maison, c'est la blesser discourtoisement dans son honneur et dans sa beauté.

FERNANDO. — Elle ne demanda pas de mes nouvelles?

LUDOVICO. — Pas cette fois.

FERNANDO. — Eh bien! voilà la réponse à la question que vous n'osâtes lui faire, voilà la cause de l'opulence miraculeuse que vous vîtes chez elle.

Ces détails sont longs; je les ai fort abrégés pour ne citer que les plus intéressans et les plus poétiques. Néanmoins, que signifient ces détails, si on les considère sous le rapport de l'art et comme moyens dramatiques? Qu'un amant espagnol du XVIe siècle, faute d'avoir le temps de donner lui-même à une vieille sorcière qui lui a enlevé sa maîtresse le coup de couteau qu'il

croit lui devoir, charge de ce soin un de ses amis : c'est la chose la plus simple et la plus probable du monde, dans une action théâtrale qui se passe à Madrid; mais, pour une grande imagination, pour celle d'un Lope de Vega, ce serait une pauvre invention qu'un coup de couteau donné par un jeune gentilhomme à une vieille femme. Ludovico, l'ami de Fernando, est un poète; ses habitudes de versificateur nuisent à sa conversation : à la bonne heure! C'est une minutie biographique dont tout auteur dramatique pourra faire usage si elle lui est donnée par la réalité, mais que nul ne songera à inventer. Et la scène nocturne que Ludovico raconte comme s'étant passée derrière la jalousie de Dorothée, n'est-elle pas la plus insignifiante et la plus vague du monde? Quelle autre raison que la vérité de cette scène a pu décider Lope à l'introduire dans son drame? J'en dis autant des autres particularités du même genre que Lope a fait entrer dans son dialogue; toutes s'expliquent et se conçoivent aisément comme souvenirs individuels, comme accidens de la réalité; toutes étonnent et répugnent plus ou moins comme moyens dramatiques de la création de l'auteur. Ce ne sont pas là cependant tous les traits, ni même les traits les plus saillans de l'individualité de Lope qui percent dans la scène en question; voici un autre passage où il m'est impossible de ne pas reconnaître le poète dans le personnage de Fernando.

LUDOVICO.— A quoi passez-vous votre temps depuis votre retour?

FERNANDO. — La nuit, je lis quelque histoire ou quelque poète; je me couche avec la terreur de ne pas dormir, et je dors en effet si peu, que je pourrais, comme une horloge, annoncer toutes les heures; ou si, las de batailler avec mes pensées, comme dit Pétrarque, je m'endors un instant, c'est pour rêver des extravagances si noires, que mieux valait rester éveillé.

LUDOVICO.— Ce sont les effets de la mélancolie.

FERNANDO.— A l'aube, je vais au Prado ou au Manzanarès, et là, assis sur la rive, je regarde couler l'eau, et je lui livre mes fantaisies pour qu'elle les emporte je ne sais où, en des espaces d'où elles ne reviennent plus.

Enfin voici un dernier fragment de la même scène qui embarrassera probablement quelque peu ceux qui s'obstineraient encore à ne voir dans *la Dorothée* qu'une simple fiction dramatique.

LUDOVICO.— Il faut absolument que vous vous imposiez quelque occupation honnête.

FERNANDO.— Je n'aime point la chasse, et je n'ai joué de ma vie.

LUDOVICO. — Écrivez un poème, ce sera certainement une agréable distraction pour vous.

FERNANDO.— L'amour m'a ôté le talent.

LUDOVICO.— Non; dites plutôt que l'amour a maintes fois excité le talent là où il dormait.

FERNANDO. — Et souvent aussi il l'a étouffé là où il était plein de vie. D'ailleurs quel sujet traiter?

LUDOVICO. — Un sujet grave. Les grands capitaines espagnols vous man-

quent-ils? Pensez au duc d'Albe; quel excellent général de terre! Voyez le marquis de Santa-Cruz; quel grand homme de mer! qui triompha de plus d'ennemis? Et ce fameux Bazan! qui détruisit plus de flottes? Dédiez votre œuvre à quelqu'un de leurs fils.

FERNANDO. — Je suis trop jeune pour une telle entreprise.

LUDOVICO. — Vous ne serez plus si jeune en l'achevant : l'intervalle est grand de la première ébauche au dernier coup de lime.

FERNANDO. — Un sujet d'amour conviendrait mieux à mes faibles épaules, tel que *la Beauté d'Angélique*.

LUDOVICO. — Un pareil sujet ne vous distraira pas, et c'est de la distraction que je vous souhaite.

La Beauté d'Angélique est un des grands poèmes de Lope de Vega, et en date le premier de tous. J'admettrai, si l'on veut, que Lope ait eu l'intention de peindre un des personnages de sa *Dorothée* dans une position où ses amis puissent raisonnablement lui conseiller de composer un poème épique; mais pourquoi désigner ce poème par le titre de l'un des siens? Pourquoi forcer, en quelque sorte, par là le lecteur à penser qu'il a voulu se représenter lui-même dans le personnage auquel il prête un de ses projets et l'une de ses œuvres? Je n'insiste pas ici sur ces questions; il va s'en présenter d'autres plus sérieuses encore.

La scène cinquième n'a aucune liaison intime avec la précédente. Le personnage qui y figure est don Bela; il se présente chez Dorothée, qu'il trouve occupée et qui ne veut pas le recevoir. Il est congédié par Philippa, la cousine et la confidente de Dorothée, qui fait tout ce qu'elle peut pour réconcilier celle-ci avec Fernando. Elles ne savent rien ni l'une ni l'autre du retour de celui-ci à Madrid, elles le supposent toujours à Séville, et Dorothée, qui brûle de se raccommoder avec lui, vient de lui écrire la lettre la plus aimable et la plus tendre; c'est là l'occupation qui l'a empêchée de recevoir don Bela. Mais, au moment même où elle songe à faire parvenir sa lettre à Fernando, elle apprend qu'il est depuis plusieurs jours à Madrid; la nuit venue, elle l'entrevoit et l'entend chanter sous ses fenêtres. Cette circonstance exaltant en elle l'espoir d'être encore aimée, elle ne soupire plus qu'après le bonheur de le rencontrer. Un matin, au point du jour, sa cousine Philippa la conduit au Prado, voilée et bien enveloppée de son manteau. Elles ne tardent pas à rencontrer Fernando et Jules, qui visitent souvent cette promenade aux mêmes heures. Philippa n'est point connue de Fernando; c'est elle qui se charge de l'attirer et de procurer à sa cousine l'entrevue si désirée. Ici commence, entre les quatre personnages, une longue scène d'un intérêt très complexe, pleine à la fois de détails dramatiques d'une grande beauté, et de données de plus en plus précises sur le véritable objet de la pièce.

PHILIPPA. — Le voilà qui arrive; enveloppe-toi bien.

DOROTHÉE. — Il a passé au large sans nous regarder.

PHILIPPA. — Quelle étrange mélancolie!

DOROTHÉE. — J'ai cru qu'il suivait cette dame là-bas, mais il a pris le chemin de dessous. Appelle-le, puisqu'il ne te connaît pas, et voyons ce qu'il nous dira; je n'ouvrirai pas la bouche.

PHILIPPA. — Oh! cavalier! cavalier!

JULES. — Regarde : voilà des dames qui t'appellent.

FERNANDO. — Laisse là les dames, imbécile! ce n'est pas là le remède à mon mal.

PHILIPPA. — Noble cavalier, point de discourtoisie!

JULES. — Elles sont sorties de grand matin en quête d'aventure, bien qu'à vrai dire elles n'aient pas l'air de beautés délaissées. Va voir ce qu'elles te veulent.

FERNANDO. — Ne sais-tu pas que je n'ai plus rien à dire aux femmes?

JULES. — Cela étant, tu ne guériras point de ton mal... Mon maître dit qu'il ne parle plus aux femmes.

PHILIPPA. — Dis-lui que, si je vais le chercher, je le prends par son manteau et le fais asseoir ici bon gré mal gré.

JULES. — Cette dame est résolue à t'emmener de force. Songe que les femmes suivent qui les fuit, et celle-ci va te poursuivre uniquement parce que tu ne lui réponds pas.

FERNANDO. — De quoi s'agit-il, madame, et que m'ordonnez-vous? Sachez que vous êtes la première femme à qui j'aie parlé depuis près de quatre mois.

PHILIPPA. — Et pourquoi cela, mon prince? Que vous avons-nous fait?

FERNANDO. — Les offenses et la trahison d'une seule m'ont fait abhorrer toutes les autres.

PHILIPPA. — Oh! la belle histoire que nous allons entendre! Asseyez-vous entre nous deux, et vous ferez deux bonnes choses : vous vous reposerez et nous amuserez.

FERNANDO. — Pourquoi cette dame ne parle-t-elle pas?

PHILIPPA. — Elle est brouillée avec les hommes, comme vous avec les femmes.

FERNANDO. — Si elle abhorre les hommes autant que je déteste les femmes, on pourra de nous deux composer un poison pour en finir avec le monde. Me voilà assis.

PHILIPPA. — Comment vous rendez-vous à la promenade si matin, n'y venant point pour voir les petits souliers et les plumes?

FERNANDO. — Je ne dors pas de toute la nuit, je la passe à me débattre contre l'amour le plus stupide et le plus obstiné qui ait jamais régné depuis qu'il y a au monde des fous pour y croire.

PHILIPPA. — Puisque vous nous avez déjà fait la grace de vous asseoir à côté de nous, et puisque nous sommes sûres qu'abhorrant les femmes, vous ne nous importunerez pas de fadaises, vous vous soulagerez vous-même à conter votre histoire, et ceux qui sont malades de votre mal seront charmés de vous écouter.

FERNANDO. — Je naquis dans cette ville, de parens nobles qui me laissèrent peu de fortune. L'éducation qu'ils me donnèrent ne fut pas une éducation de prince : toutefois, voulant que j'acquisse des talens et que je cultivasse les lettres, ils m'envoyèrent à l'université d'Alcala, à l'âge de dix ans.

Tout à l'heure, Lope de Vega attribuait un de ses poèmes au personnage de Fernando; ici il va plus loin, il lui attribue des traits de sa propre vie. En effet, Lope, ayant à parler de sa naissance et de ses premières années, aurait pu dire, sans y changer un mot, tout ce qu'il fait dire ici par Fernando : il était né à Madrid; ses parens étaient nobles et pauvres; son éducation avait été distinguée; il avait été envoyé fort jeune à l'université d'Alcala. Si la date de la naissance de Fernando n'est point marquée expressément dans ce passage, elle est indiquée implicitement par l'âge du jeune homme, au moment où est censée se passer l'action de *la Dorothée*. Il est dit, non pas une, mais plusieurs fois, qu'il avait alors vingt-deux ans : or, vingt-deux ans, à remonter de l'année 1584, mènent juste à l'an 1556, celui de la naissance de Lope de Vega.

On trouve des coïncidences plus remarquables encore dans le passage où Fernando parle de ses études. La précocité, l'éclat et la diversité des études de Lope de Vega firent généralement crier au prodige. On exagère d'autant plus volontiers les prodiges de cette espèce, qu'on a plus de peine à les préciser. Il y a, dans ce que nous disent à ce sujet certains biographes de Lope, des choses qui, fussent-elles mieux attestées, ne laisseraient pas d'être peu croyables. Suivant ces biographes, Lope aurait su lire avant d'être en état d'articuler les mots de ses lectures; il aurait employé le geste avant d'user de la voix; il aurait entendu le latin à cinq ans, et que sais-je encore de non moins merveilleux? Ce que Lope dit de lui par la bouche de Fernando est un peu moins vague et un peu plus vraisemblable; voici comment il s'exprime :

« A l'âge que je viens de dire (dix ans), je savais déjà la grammaire, et je n'ignorais pas la rhétorique. Je montrai un talent plus qu'ordinaire, de la vivacité et de l'ardeur pour toutes les sciences; mais mon aptitude la plus marquée était pour les vers, tellement que les cahiers de mes leçons me servaient pour les brouillons de mes idées (poétiques), et maintes fois je les remplissais de vers latins ou castillans. Je commençai bientôt à rassembler des livres en diverses langues; déjà imbu des principes du grec et très versé dans le latin, j'appris bien le toscan et passablement le français. »

Encore une fois, tout cela est moins merveilleux que les assertions des biographes; mais c'est encore assez merveilleux pour ne convenir qu'au seul Lope de Vega. Qu'a donc voulu faire celui-ci en s'identifiant, par tous ces détails biographiques, avec un personnage de ses drames? Il n'y a pas de milieu : ou il a parlé sérieusement de lui sous le nom de ce personnage, ou il a émis au hasard et sans dessein des choses qui devaient naturellement

faire croire qu'il voulait se désigner. Dans ce dernier cas, Lope n'aurait-il pas un peu l'air d'avoir cherché à mystifier ses lecteurs? Et quel aurait pu être le motif d'une semblable mystification? Ce n'est pas à moi de le deviner. Je passe à l'histoire des amours de Fernando ou de Lope. Ici, comme dans ce qui précède, règne au fond du récit ce je ne sais quoi d'individuel, de vivant, de spontané, qui contraste si bien avec les combinaisons, la symétrie et les prétentions de l'art.

Fernando. — Je me rendis à la cour, chez une dame de mes parentes riche et généreuse, qui prit plaisir à me bien traiter. Elle avait une fille de quinze ans et une nièce de près de dix-sept, ce qui était aussi mon âge. J'aurais pu demander l'une ou l'autre pour femme; mon malheur m'empêcha d'en avoir l'idée. La vanité et l'oisiveté, fléau de toute vertu et nuit de l'entendement, ne tardèrent pas à me détourner de mes premières études, et le mal fut encore aggravé par mon attachement pour Marfise, ainsi se nommait la jolie nièce. Notre amour s'accrut dans l'intimité, comme il arrive d'ordinaire, mais sans avoir de suite fâcheuse, grace à ma retenue et à ma courtoisie. Au bout de quelque temps, Marfise fut mariée à un vieux lettré fort riche. Le jour où elle fut emmenée, il me fallut purger soigneusement ses lèvres, pour qu'elle ne tuât pas son mari du venin dont les avaient remplies les appréhensions conjugales. Nous pleurâmes longuement tous les deux, derrière une porte, mêlant inséparablement les paroles et les larmes.

Philippa. — Vous avez l'air d'être un grand pleureur.

Fernando. — J'ai les yeux enfans et l'ame portugaise (ferme).

Philippa. — Comment tourna le mariage pour la dame nouvelle?

Fernando. — Il tourna de façon que le malencontreux époux, oubliant trop son âge, trop préoccupé de la beauté de sa femme, et suppléant à la force par le bon vouloir, perdit la vie dans l'entreprise, en brave chevalier. Quant à Marfise, elle revint chez elle. Le jour même de sa noce, un de mes meilleurs amis m'avait apporté une invitation de la part d'une dame de cette cour, que je ne sais si je pourrai nommer, car, seulement à y songer, tout mon sang se glace. Je la nommerai...

Philippa. — N'en restez donc pas là.

Fernando. — Je la nommerai lionne, tigresse, serpent, aspic, syrène, Circé, Médée, peine, gloire, ciel, enfer... Dorothée.

Philippa. — Avec quelle sequelle de noms injurieux cette pauvre femme débarque de la mer de votre colère!

Fernando. — Les ai-je dit tous? Oui, j'ai dit Dorothée.

Philippa. — Reprenez donc votre histoire : quelle invitation vous apporta cet ami?

Fernando. — Celle d'aller voir Dorothée, avec laquelle je m'étais déjà rencontré dans quelques réunions, et à qui j'avais plu, j'ignore si c'était par mon air, par ma personne, ou par cela tout ensemble..... Je ne sais quelle

étoile propice aux amans dominait alors; mais, à peine nous fûmes-nous vus et parlé, que nous étions l'un à l'autre.

PHILIPPA. — Mais, dites-moi, est-elle donc si belle?

FERNANDO. — Tout ce qui paraît en elle, la taille, la grace, la vivacité, l'élégance, la parole, la voix, la danse, le chant, son talent sur divers instrumens, tout cela m'a coûté des milliers de vers. Quant à l'étude, elle s'y livrait avec tant d'ardeur, qu'elle me permettait de la quitter pour prendre toute sorte de leçons de danse, d'escrime, de mathématiques et de maintes autres belles connaissances; ce qui n'était pas un faible mérite en nous, si pleins de notre amour. Son époux était alors absent, et l'on n'avait aucune crainte de son retour. Cette absence avait facilité la conquête de la dame à un grand seigneur étranger, chez lequel celle-ci entretenait, grace à d'habiles délais, de magnifiques espérances et des désirs exaltés par des faveurs modérées. Cette liaison ne nous empêcha donc pas, elle et moi, de nous entendre si bien, qu'il semblait que nous nous fussions connus l'un l'autre toute notre vie. — Avec ce grand seigneur dont je vous parle, j'eus de terribles aventures, non par arrogance ni par orgueil, sachant bien que le faible qui lutte contre le puissant doit finir un jour par succomber. Une nuit où je m'étais arrêté à la porte de Dorothée avec plus d'amour que de discrétion, le grand seigneur vint ouvrir lui-même, sans que la mère ni la fille pussent le retenir par leurs prières. Comme il avait reconnu ma voix, il venait l'épée à la main, et, d'une botte furieuse, il me cloua par les garnitures du manteau (que je portais flottant sur le dos) à la porte qu'il m'avait ouverte, et qu'il referma tout d'un coup, tandis que, m'esquivant et m'élançant d'un saut dans la rue, je laissai mon manteau accroché à la porte.

PHILIPPA. — Je vous écoute avec effroi, imaginant quelle nuit dut passer votre Dorothée, si elle sut comment vous fûtes assailli.

FERNANDO. — Je ne pus la faire avertir, de sorte que nous partageâmes la peine entre nous deux.

PHILIPPA. — Comment vous tirâtes-vous du péril d'une telle rivalité? J'en suis inquiète pour vous.

FERNANDO. — J'aurais certainement fini par y laisser ma vie, ayant perdu tout ménagement et toute crainte du grand personnage, si celui-ci n'eût reçu du roi une mission conforme à sa dignité, ce qui fut pour moi un bonheur au-dessus de mes vœux. Il fit des tentatives pour m'emmener avec lui en qualité de secrétaire, non qu'il eût besoin de moi ou que je fusse en âge de lui être utile; il ne voulait que m'enlever à Dorothée. Celle-ci, avant le jour, envoya une de ses servantes pour savoir comment je me trouvais. Nous fêtâmes ma délivrance dans les bras l'un de l'autre à la première occasion qui se présenta de faire d'heureux larcins à la jalousie du galant personnage, et de nous venger de lui par d'amoureuses offenses, assaisonnées de tout ce que les privations et les obstacles pouvaient ajouter aux transports de deux ames éprises l'une de l'autre. Il partit enfin, et je restai possesseur paisible

d'un trésor tel que Crésus, qui se nomma le plus heureux d'entre les mortels, était pauvre en comparaison de moi!

Ni les biographes de Lope, ni Lope lui-même, ne disent un mot qui puisse servir à éclaircir l'aventure du poète avec ce grand seigneur. On ne pourrait avancer à ce sujet que de vagues conjectures. Il me suffira de faire observer que ce passage porte les caractères les plus évidens d'une aventure réelle, d'ailleurs assez mal contée, et présente par là même une sorte de disparate avec ce qui l'entoure.

FERNANDO. — Cependant, au bout de peu de jours, et en dépit de toute cette opulence imaginaire, je commençai à être cruellement tourmenté et à craindre de voir mon bonheur m'échapper, non que je pusse cesser de le mériter, mais uniquement parce que j'étais malheureux et pauvre. Dorothée comprit mon malaise, et, pour me montrer combien elle était à moi, elle se priva de sa parure, de ses joyaux, de son argenterie, et m'envoya le tout dans deux coffres.

PHILIPPA. — Noble femme et noble action!

FERNANDO. — De cette manière, notre liaison dura cinq ans, pendant lesquels Dorothée se dépouilla de tout, et fut obligée, pour l'entretien de sa maison, d'apprendre des travaux qu'elle ignorait. Oh! qui pourrait dire la honte et la pitié que j'en ai fréquemment ressenties! Qui pourrait dire combien de fois, faute de pouvoir couvrir ses belles mains de diamans, je les arrosai de larmes, qu'elle tenait pour des trésors plus précieux que ceux dont elle s'était privée!

PHILIPPA. — Et que faisaient alors vos rivaux?

FERNANDO. — Ils ne faisaient plus la même attention à Dorothée, car là où la parure n'attire pas les yeux des hommes, la beauté n'ose paraître dans son éclat. Finalement, je fus réduit en tel état, que, considérant ses privations, je ne pouvais qu'en être touché, et que, ne résistant plus à l'excès de ma souffrance, j'en devins comme insensé.

PHILIPPA. — Mais que fit-elle enfin?

FERNANDO. — Elle me dit un jour avec résolution qu'il fallait que notre liaison fût rompue, parce que sa mère et ses proches l'en blâmaient et nous signalaient comme la fable de la cour, ajoutant que mes vers n'avaient pas peu contribué au scandale en divulguant ce qui, sans eux, aurait fait moins de bruit.

PHILIPPA. — Que fîtes-vous dans ce changement soudain?

FERNANDO. — Je feignis, chez moi, d'avoir tué un homme la nuit, et je disais vrai; mais le mort, c'était moi. Je déclarai qu'il fallait m'absenter ou tomber entre les mains de la justice. Marfise alors me donna l'or qu'elle avait, y joignant les perles de ses larmes, et avec cela je partis pour Séville.

PHILIPPA. — Résolution courageuse!

FERNANDO. — D'homme d'honneur.

PHILIPPA. — Et comment vous trouvâtes-vous du voyage?

FERNANDO. — Triste à mourir. A chaque pas que je faisais, je me retournais; mais, l'honneur triomphant à son tour, je poursuivais mon chemin, jusqu'à ce qu'ainsi, toujours tombant et toujours me relevant, j'arrivai à Séville.

J'omets beaucoup de passages qu'il ne tiendrait qu'à moi de présenter comme des traits saisis d'après nature, et non tracés d'imagination. J'arrive à la fin de la scène, à la partie où s'accomplit la réconciliation des deux amans : c'est le morceau le plus dramatique de la pièce.

PHILIPPA. — Pourquoi, durant votre absence, n'avez-vous point cherché à savoir des nouvelles de Dorothée?

FERNANDO. — J'en ai eu plusieurs fois l'idée.

PHILIPPA. — Pourquoi ne l'avoir pas fait?

FERNANDO. — Je voulais que Dorothée pensât à moi, ce qu'elle n'aurait pas fait, si je lui eusse écrit.

PHILIPPA. — Mais ne valait-il pas mieux qu'elle pensât que vous l'aimiez?

FERNANDO. — Non, puisqu'elle m'a oublié.

PHILIPPA. — D'où le savez-vous?

FERNANDO. — De ce qu'elle est femme.

PHILIPPA. — Ce n'est pas là le propos d'un homme sensé : toutes les femmes ne sont pas inconstantes, pas plus que tous les hommes ne sont fidèles.

FERNANDO. — Moi seul, j'ai assez de constance pour le reste des hommes.

PHILIPPA. — Et Dorothée pour le crédit des autres femmes.

FERNANDO. — Comment peut-on parler d'elle ainsi quand on ne la connaît pas?

PHILIPPA. — Aux marques que vous m'avez données, je la tiens pour la même personne dont une amie m'a raconté que, la nuit même du jour où partit un cavalier que je crois être vous, elle voulut se tuer de désespoir, ce qui la mit durant plusieurs jours en grand péril.

JULES. — Tu pourrais bien en effet, mon cher maître, te persuader que Dorothée n'était pas de marbre, comme il aurait fallu qu'elle le fût, pour ne pas ressentir la cruauté avec laquelle tu partis. Souviens-toi de tout ce que tu lui coûtes de vie, d'ame et d'honneur; songe qu'il y a méfait à rejeter les biens qui nous viennent de l'amour.

FERNANDO. — Tu dis vrai, Jules : ma jeunesse m'a induit en erreur; j'aurais pu être cause de la mort de Dorothée, j'aurais pu priver la nature de sa plus grande merveille, et le monde de ce qu'il a de plus beau. Pardonnez-moi, madame, je vous en supplie; je ne puis plus contenir les larmes dont mon cœur et mes yeux sont inondés.

JULES. — Y a-t-il un malheur comparable? Oh! madame, retenez-le; il va se mettre en pièces.

PHILIPPA. — Pauvre jeune homme! A-t-il eu déjà de pareils accès de douleur?

DOROTHÉE. — Je n'y tiens plus, Philippa.

PHILIPPA. — Eh bien! découvre-toi.

DOROTHÉE. — O mon bien! mon Fernando! mon premier seigneur! devais-je naître pour causer de telles infortunes? O mère tyrannique! femme barbare! C'est toi qui m'as fait violence, c'est toi qui m'as trompée, qui m'as perdue; mais tu ne jouiras pas de moi plus long-temps : je me tuerai, ou je deviendrai folle.

PHILIPPA. — Tu l'es déjà, Dorothée. Laisse là tes cheveux; à bas ces mains!... Regarde Fernando : le voilà qui revient à lui, ravivé par tes amoureuses larmes.

DOROTHÉE. — A quoi bon me tromper, Philippa? Mon Fernando est mort! Mais non; pose sa tête sur mon sein : je serai sa lionne, mes rugissemens lui rendront la vie.

JULES. — Le remède agit : Fernando ouvre les yeux.

DOROTHÉE. — Est-il vrai, mon bien? Vis-tu? respires-tu? Oh! parle-moi, parle-moi bien vite!... Si tu tardes, tu ne me trouveras plus vivante.

FERNANDO. — Oui, je respire, Dorothée; tu pus me faire mourir; tu as pu me faire revivre.

DOROTHÉE. — Ah! quand j'aurais eu envers toi tous les torts que tu as rêvés, la frayeur que tu m'as donnée serait une vengeance au-dessus de l'offense.

FERNANDO. — Je n'ai point voulu me venger de toi.

DOROTHÉE. — Ni moi t'offenser.

FERNANDO. — Je te quittai, parce que tu le voulus.

DOROTHÉE. — Dis plutôt parce que tu ne m'aimais plus.

FERNANDO. — De ma part, te quitter fut amour.

DOROTHÉE. — Ce ne fut que lâcheté.

FERNANDO. — A quoi aurait abouti mon obstination?

DOROTHÉE. — On eût tenté de m'enlever à toi.

FERNANDO. — Et puis, Dorothée?

DOROTHÉE. — Et puis?... qui l'eût tenté serait mort.

FERNANDO. — Je n'ai pas deviné ton goût.

DOROTHÉE. — Il ne s'agissait pas là de goût, mais d'honneur, mais d'amour.

FERNANDO. — Voilà des conseils bien tardifs.

DOROTHÉE. — L'amour ni l'honneur ne demandent point de conseils.

FERNANDO. — Je trouvai sage de ne pas guerroyer contre l'or.

DOROTHÉE. — S'il n'y avait eu personne pour le donner, il n'y aurait eu personne pour le prendre.

FERNANDO. — J'étais parti, je ne vis personne le donner.

DOROTHÉE. — Les vrais amans sont comme les Allemands : de là où ils ont mis le pied, personne ne les repousse.

FERNANDO. — Et les dames fidèles sont comme les Catalans, qui perdraient mille vies plutôt que leurs *fueros*.

DOROTHÉE. — J'ai lu dans un livre de fables : Hercule et Antée, le fils de la Terre, luttèrent une fois l'un contre l'autre; Hercule tenait Antée en l'air, mais dès qu'il revenait à toucher la Terre, celui-ci recouvrait ses forces, et en recouvrait d'autant plus qu'il en avait perdu davantage.

FERNANDO. — Que veux-tu dire par-là?

DOROTHÉE. — Que l'intérêt, invincible géant, luttant près de moi contre l'amour, celui-ci, si tu eusses été présent, aurait recouvré de nouvelles forces pour ma défense toutes les fois qu'il eût jeté les yeux sur moi; mais, quand tu es parti, quand tu m'as laissé sans secours entre les bras d'Hercule, qui mérite d'être accusé?

FERNANDO. — Vous êtes étranges, vous autres femmes! Vous nous outragez, et puis vous nous imputez les outrages que vous nous avez faits.

DOROTHÉE. — Mon amour ne t'a pas outragé.

FERNANDO. — Et les amours?.....

DOROTHÉE. — Je fus contrainte.

FERNANDO. — Don Bela n'était pas un roi.

DOROTHÉE. — Il y a de l'autorité ailleurs que chez les rois.

FERNANDO. — Celle des mères, sans doute?

DOROTHÉE. — Et quelle autre plus grande?

FERNANDO. — Charmante obéissance!

DOROTHÉE. — Les premières violences furent exercées sur mes cheveux, et vous fûtes tous contre moi, ma mère par des cruautés, Gherarda par des séductions, toi en m'abandonnant, et un cavalier discret en tâchant de me persuader.

FERNANDO. — Un cavalier discret, Dorothée? Allons-nous-en, Jules, ou nous allons entendre un panégyrique.

JULES. — Ne te lève pas ainsi en fureur; elle ne t'en a pas donné de motif.

FERNANDO. — Don Bela est un sot.

PHILIPPA. — La voilà qui a tout brouillé de nouveau... Pourquoi nommer ce Bela? pourquoi le traiter de discret?

DOROTHÉE. — Pour excuser ma faute par ce qui devait le moins exciter la jalousie de Fernando : je n'ai point dit qu'il eût de l'esprit, ni qu'il fût bel homme.

PHILIPPA. — Eh! mais, seigneur Fernando, il faut pourtant bien que don Bela soit passable en quelque chose.

FERNANDO. — Qu'il ait de l'argent, qu'il ait de l'or et des diamans, qu'il ait de la naissance, mais non de l'esprit, non de la taille.

DOROTHÉE. — Je le déclare un imbécile et le plus laid personnage du monde.

FERNANDO. — C'est trop, Dorothée : cela ressemblerait à un compliment.

JULES. — Le public arrive au Prado; il vaut mieux nous en aller ensemble; nous pourrons parler chez nous sans être observés, et vider ces querelles sans témoins.

DOROTHÉE. — Si Fernando veut me donner le bras, j'irai avec lui, sinon point de paix, et je me mets à pousser mille cris, et à faire mille extravagances dans le Prado.

JULES. — Tout beau, mes maîtres! Au mois d'avril et au Prado, cela n'est permis qu'aux roussins.

FERNANDO. — Quoi! Dorothée, tu m'as écouté?

DOROTHÉE. — Toutes tes paroles se sont gravées dans mon ame. Pourquoi hésites-tu à me donner la main? Donne-la-moi, et je te pardonne le soufflet de ce jeune cavalier de si bel air sur la place et si brave tauréador, ce soufflet que tu pleuras long-temps, et que, la nuit même où je le reçus, tu voulais me voir venger avec ta propre épée, me la donnant pour t'en frapper. »

Cette scène est assurément fort belle, personne, ce me semble, n'en disconviendra. C'est peut-être, de tous les endroits de la pièce, celui où Lope a le mieux concilié l'idéal de l'art dramatique avec la réalité historique du sujet. Je n'en excepte que le dernier trait de la scène, celui du soufflet, où l'on ne peut guère voir qu'une réminiscence du passé, car l'invention d'un pareil détail manquerait tout-à-fait ici de grace, de vraisemblance et d'à-propos.

Les quatre acteurs de cette longue scène qui termine le troisième acte se retirent, il n'est pas dit et l'on ne voit pas clairement où. L'action reste dès-lors complètement suspendue. Au quatrième acte, on voit paraître successivement Ludovico, cet ami particulier de Fernando qui a déjà figuré au troisième acte, et César, personnage nouveau. César est un jeune homme, ami de Ludovico et de Fernando, un compagnon de leurs études littéraires, qui s'est particulièrement occupé d'astrologie. Un troisième personnage vient un moment se joindre aux autres, c'est Jules, qui s'est détaché de Fernando et de Dorothée dans une occasion où il les aurait probablement fort gênés. La scène entière n'a aucun rapport avec le reste de la pièce; elle roule sur des sujets généraux de littérature, sur les poètes célèbres de l'époque, parmi lesquels Lope de Vega est nommé comme le plus jeune; on y commente un sonnet burlesque en *lengua culta,* on y disserte contre le *cultéranisme*. Enfin les discours des trois interlocuteurs rappellent ceux qu'on tenait alors dans les académies espagnoles vers 1584, nullement ceux qu'on pouvait entendre sur les théâtres. Et cette scène académique, il ne faut pas se la figurer courte; elle n'a pas moins de quarante pages, et il y a sur tous les théâtres beaucoup de pièces qui ne sont pas plus longues. Une telle exception aux lois les plus simples de la composition dramatique, fût-elle la seule à noter dans la pièce, suffirait pour constater que *la Dorothée* n'était point destinée au théâtre, que c'est une œuvre de fantaisie conçue dans un but spécial.

L'action se renoue à la scène cinquième entre Gherarda et Theodora, qui s'entretiennent de l'absence de Philippa et de Dorothée, non encore revenues de leur expédition au Prado; Dorothée et Philippa reparaissent durant cette scène, qu'elles animent un peu par quelques reproches reçus et rendus. La scène septième est un peu plus intéressante, bien que peut-être plus défectueuse sous le rapport de l'art. C'est Marfise qui y figure. Marfise ne savait rien encore du retour de Fernando à Madrid; elle vient de l'apprendre par hasard d'un tiers, qui lui a donné en même temps la copie d'une pièce de vers en l'honneur de Dorothée. Blessée au dernier point de se voir ainsi négligée, elle se rend avec sa suivante chez Fernando pour lui faire d'amers reproches de sa conduite, et c'est à sa porte que celui-ci la rencontre, comme il rentrait chez lui. Il est important, pour la moralité de la pièce, de bien savoir le moment précis de l'action où cette rencontre a lieu. Or, le lecteur n'a guère qu'une conjecture à faire à cet égard; il doit supposer que Marfise et Fernando se rencontrent au moment où celui-ci vient de quitter Dorothée, après les premiers transports de leur réconciliation. Quoi qu'il en soit, Marfise adresse de dures paroles à Fernando, qui essaie d'abord de se défendre par des mensonges, mais qui enfin, touché d'un sentiment plus honnête, l'exprime avec vivacité et sincérité.

Marfise. — Infame! pour qui les as-tu écrits, ces vers? Pour qui? sinon pour Dorothée, pour ta belle dame, celle de l'habit blanc et du scapulaire bleu d'azur, celle du riche Indien auquel elle t'a sacrifié, comme il était juste. Oui, c'est celle-là dont la loyauté, dont la constance et le désintéressement méritaient de telles marques de tendresse! C'est pour être jalouse d'elle que moi, simple et stupide créature, moi, femme sincère, j'ai donné mon innocence et mon or! O nobles femmes! n'allez pas vous figurer que vous méritiez l'amour de pareils hommes; ce n'est point la vertu, ce n'est point la modestie qui les captive : ce sont les perfidies, les offenses, les prétentions jalouses, les contradictions et les dédains! C'est là ce qui excite leur amour, c'est par là qu'ils atteignent à leurs fins, c'est pour cela qu'ils ont des aventures, qu'ils tuent bravement des hommes, qu'il leur faut éviter la justice, fuir de Madrid, courir à Séville! Oh! maudites soient mes pensées et ma constance! maudit soit tout ce que j'ai souffert pour toi de la part de mes oncles!...

Jules. — Les larmes ne l'ont pas laissé achever..... Que ne lui parles-tu? que ne la consoles-tu?

Fernando. — Oui, Marfise, tu as raison, je le reconnais, je l'avoue. Honteux, confus et repentant, je me jetterais à tes pieds et je te donnerais cette épée pour m'en percer cent fois le cœur, si nous n'étions pas ici dans la rue. Entre, mon vrai bien; en dépit de mes déplorables extravagances, tu seras mon unique amour, ou je ne serai plus qu'un être sans honneur, je ne serai plus le fils de mes pères! Viens.

Marfise. — Non, Fernando, cela ne sera point, plus de moqueries. Tu m'as déjà coûté trop de larmes, déjà trop de peines, ô mon doux ennemi! ma

patience ne tient pas contre tant d'outrages. Je te prie seulement, par notre commune éducation et au nom de cette tendresse avec laquelle je t'engageai une foi si mal récompensée par tes pernicieuses fantaisies, que si jamais tu obtiens des nouvelles de ce gage de ton amour exposé par la colère de mes parens, tu m'en donnes avis et l'autorisation de le garder avec moi. Adieu!

Il y a ici un trait à noter. Il n'est pas rare de trouver des enfans, légitimes ou non, dans les romans et dans les drames, mais on ne les y voit pas, comme ici, jetés à la hâte dans un recoin de la pièce, pour y être aussitôt oubliés : ils y font plus de figure.

FERNANDO. — Un moment, mon amie, un moment encore! permets-moi du moins d'essuyer tes larmes.

MARFISE. — Laisse-moi, ou je vais crier.

La scène continue entre Jules et Fernando.

FERNANDO. — Jules, que dis-tu de cette nouvelle mésaventure?

JULES. — Je dis que j'ai grande pitié du mépris avec lequel tu as traité tant de mérite. Je reconnais l'amour que Dorothée a eu et qu'elle a même encore pour toi; mais après tout Dorothée est à un autre, à un autre qui n'est pas un mari et qu'il faudrait endurer par force : or, c'est une grande honte d'être le second d'un galant.

FERNANDO. — Je prends à témoin le ciel, toute chose créée, toi, Jules, mon honneur, et ce peu de génie qui m'a été donné, de poursuivre auprès de tous ma vengeance sur cette Dorothée, dont je suis enfin dégagé, et de payer ma juste dette à Marfise!

JULES. — Seigneur, point de précipitation. Je te donnerai le moyen de faire que l'amour de Marfise triomphe de celui de Dorothée.

FERNANDO. — En voyant Dorothée soumise, mon amour s'est évanoui.

JULES. — Dis calmé, c'est assez.

FERNANDO. — Anéanti, te dis-je.

JULES. — Tes désirs satisfaits, tu peux penser de la sorte; mais il est impossible qu'un amour aussi extrême se soit éteint si subitement dans la jouissance.

FERNANDO. — En revoyant Dorothée, je ne l'ai plus trouvée aussi belle que je l'imaginais absente; elle n'était plus si gracieuse ni si spirituelle. Quand on veut nettoyer une chose, on la lave : j'ai été ainsi purgé de ma passion par les larmes de Dorothée. Ce qui me tuait, c'était de la croire amoureuse de don Bela; ce qui me faisait perdre le sens, c'était d'imaginer qu'ils n'avaient, elle et lui, qu'un seul et même désir. Mais quand j'ai su qu'elle était contrainte et désolée, quand je l'ai entendue se plaindre de son tyran, maudire Gherarda, accuser sa mère, s'emporter contre Célie, me nommer son vrai seigneur, son premier et son seul amour, j'ai senti mon ame s'alléger de l'horrible poids qui l'accablait. Ce sont depuis lors d'autres

choses que j'ai vues, d'autres paroles que j'ai entendues, si bien que, quand est venue l'heure de partir, il s'est trouvé que j'en étais plutôt impatient qu'affligé.

Il y aurait des observations graves ou piquantes à faire sur le plan et la marche de ce quatrième acte, et sur la disposition morale où s'y trouve à la fin le héros; mais je m'en tiendrai au point essentiel, pour ne pas me perdre en des digressions trop subtiles. Le véritable dénouement, le dénouement moral du drame, c'est la rupture définitive de Fernando avec Dorothée, c'est son affranchissement spontané de la servitude amoureuse où il semble avoir perdu la raison et le sens moral. Or, au point où nous en sommes, ce dénouement est fort avancé; il est décidé dans l'ame du héros; il ne s'agit plus que de lui fournir l'occasion de se produire, avec plus ou moins d'effet, à la connaissance des personnages intéressés. Cette situation nouvelle offre toutefois une particularité dont il est difficile de rendre une raison satisfaisante : c'est la rapidité avec laquelle s'est opéré le changement de Fernando. En effet, pour oublier cette Dorothée qu'il aimait jusqu'à la démence, il ne lui a fallu que la revoir. Sa passion s'est éteinte brusquement dans les jouissances d'une réconciliation inespérée. C'est lui qui le dit, c'est lui qui le confesse, dans un moment où l'on peut bien soupçonner chez lui un peu d'exagération, mais non la feinte et le mensonge. Cela établi, il y a une contradiction formelle entre la fin du quatrième acte, où l'on suppose la conversion morale de Lope déjà effectuée, et le commencement du cinquième, où elle s'effectue réellement. Il n'y a qu'un moyen de faire disparaître cette contradiction, et, à vrai dire, le moyen n'est ni bien simple ni bien naturel : c'est de supposer que Fernando, impatient de se voir hors des fers de Dorothée, se fait un moment illusion sur ses sentimens actuels, et retombe le moment d'après sous le joug qu'il croyait brisé.

L'acte cinquième n'a pas moins de douze scènes, toutes plus ou moins spirituelles, mais toutes à peu près également dépourvues d'intérêt dramatique. Sans m'arrêter aux deux premières, qui sont purement épisodiques, je passe à la troisième, l'une des plus importantes de la pièce au point de vue où je me suis placé. Elle se passe entre Fernando et César, cet ami astronome ou astrologue qui a déjà figuré dans le quatrième acte. Voici cette scène abrégée de quelques traits insignifians.

FERNANDO. — Qu'êtes-vous devenu ces jours passés, César?

CÉSAR. — Je me suis absenté de la cour, et j'ai été en grand souci de vos brouilleries avec Dorothée. Où en sont-elles aujourd'hui? Si les astres ne me trompent pas, il a dû se passer de terribles choses entre elle et vous.

FERNANDO. — Décidément, vous vous en rapportez là-dessus aux planètes? Moi, je n'ai jamais pu y croire.

CÉSAR. — Je vous en croirai encore mieux vous-même.

FERNANDO — Eh bien! plus d'amour pour Dorothée.

CÉSAR. — Impossible! Je croirai plutôt que le mouvement manque aux deux luminaires du jour et de la nuit.

FERNANDO. — Je vous en supplie, seigneur César, veuillez bien me prêter votre attention. Peut-être la jugerez-vous bien placée, peut-être trouverez-vous bien employée la curiosité que vous aurez mise à connaître les merveilleuses conditions de notre nature, et à considérer par quelles étranges voies le changement et la mobilité pénètrent dans nos plus fermes résolutions.

CÉSAR. — Vous pouvez compter non-seulement sur mon attention, mais sur ma reconnaissance.

Ce début du cinquième acte semble d'accord avec la fin du quatrième. Dans l'un comme dans l'autre, en effet, Fernando se donne pour guéri de l'amour de Dorothée; mais il faut s'entendre sur cette ressemblance apparente. Au quatrième acte, la guérison s'annonce comme un miracle, tant elle paraît s'être faite aisément, rapidement, à l'improviste. Dans le cinquième, au contraire, nous allons la voir en récit; ce sera une guérison lente, laborieuse, résultat de beaucoup d'accidens divers, de progrès et de rechutes, de mésaventures et d'humiliations. Or tout cela n'a pu se passer en quelques heures : si rapide qu'on la suppose, la succession de tant d'incidens divers a exigé des jours, des semaines, des mois même. Ces incidens n'étaient pas susceptibles, pour la plupart, d'être représentés sur le théâtre, et Lope, suivant en cela forcément la loi de l'art, les a tous groupés et liés dans un récit qui remplit le reste de la scène. Ce récit est un tableau psychologique très curieux de la lutte engagée dans l'ame de Fernando ou de Lope, comme j'aime mieux et crois devoir dire, entre sa raison et sa passion; il fait à celle-ci des concessions fort étranges, on pourrait dire même fort suspectes. Que penser, par exemple, du parti pris d'aimer à la fois Marfise et Dorothée, jusqu'au moment où il se sentira plus fort contre celle-ci? Ne règne-t-il pas dans tout ce récit, et dans les réflexions qui s'y mêlent, un sophisme continu qui tient à ce que, raisonnant contre lui-même et contre sa passion, Lope se ménage autant qu'il le peut et qu'il l'ose? N'a-t-on pas le droit de supposer que, dans des raisonnemens et dans des récits généraux et désintéressés, il aurait montré une morale et une logique plus sévères? Quoi qu'il en soit, voici ce récit; plus on y prêtera d'attention, et plus on en sentira la vérité profonde, manifeste; mieux on s'assurera que l'art n'invente pas de la sorte, à moins qu'il ne veuille expressément se dégrader et se dénaturer.

FERNANDO. — Vous savez, seigneur César, ce que je vous racontai, à vous et à Ludovico, de ce qui m'arriva au Prado, au mois d'avril dernier, avec Dorothée. A peine me fus-je assuré qu'elle me gardait le même amour dont je l'avais vue éprise avant mon départ pour Séville, que mon cœur commença à se calmer : tous les actes d'un homme revinrent en moi-même à la loi de l'entendement à laquelle les avait soustraits la crainte imaginaire d'être haï. C'étaient comme les pièces bouleversées d'une horloge qui, remises à leur

place, avaient repris leurs fonctions et leur concert. Ainsi, à fur et à mesure que Dorothée me découvrait son ame, la mienne retrouvait sa tranquillité première, et plus lui revenait, dans mes bras, l'ardeur de ses premiers désirs, plus je me sentais glacer dans les siens.

Je vins un jour à réfléchir à la bassesse de ma situation vis-à-vis de Dorothée. Il y a des hommes abjects qui, laissant pour de viles raisons les femmes qu'ils aiment au pouvoir d'autres hommes, se contentent de ce que ces intrus veulent bien leur laisser, sans même permettre de savoir qui ils sont. La honte que j'en eus fut si grande, qu'il me sembla que tout le monde me regardait avec mépris, comme il arrive à celui qui, coupable de quelque délit secret, se figure que l'on parle de lui partout où l'on parle et quoi qu'on dise. Revenu ainsi à moi-même, je résolus de me venger de Dorothée et de me guérir de son amour. Nous avions, Marfise et moi, été élevés ensemble, comme vous me l'avez ouï dire autrefois : elle avait été le premier objet de mes amours au printemps de ma vie; mais son fâcheux mariage et les charmes de Dorothée me firent pendant un temps oublier son mérite aussi complètement que si je ne l'eusse jamais vue. Il est vrai que la mort prématurée de son mari l'ayant ramenée à sa première demeure, nous nous vîmes de nouveau, mais sans aucune des suites que devait, à ce qu'il semble, avoir notre ancien amour. Je cherchais à être aimable pour elle, mais inutilement, car elle avait reconnu bien vite que je la trompais. Cependant elle tolérait tout prudemment pour ne pas paraître se résigner à mon indifférence, si bien qu'entre nous la politesse et la familiarité se produisaient sous les apparences de la tendresse.

César. — Voilà une femme bien discrète ou bien peu jalouse.

Fernando. — Maintenant, César, comme les arts sont les résultats de beaucoup d'expériences, j'avais fait de grands progrès dans celui de l'amour, durant cinq ans passés à son école. Je pris la résolution d'aimer Marfise sans abandonner Dorothée jusqu'à ce que ma guérison et ma réforme fussent assurées par l'habitude.

César. — Singulier moyen de calmer l'amour, d'en cumuler les suites!

Fernando. — Dorothée s'apercevait bien de la diminution de mon amour; elle remarquait bien que mon ardeur de la voir sans cesse n'était plus que le désir calme et serein de la voir quelquefois; mais, comme elle ignorait mon projet, sa jalousie restait assoupie dans le sentiment de l'offense qu'elle me faisait en souffrant l'amour de don Bela. Et en cela elle ne se trompait pas : c'était en effet pour me venger de cette offense que je m'efforçais de la détester en m'armant contre elle de la beauté et de l'esprit de Marfise, qui, sans être douée d'autant de graces, avait quelque chose de plus digne et de plus retenu qu'elle. Dorothée aurait bien voulu n'aimer que moi seul, mais cela ne pouvait être : la nécessité s'y opposait.

Jules. — Et surtout les instigations de Gherarda et des autres femmes qui l'entouraient.

Fernando. — Je ne me plains point de Theodora, sa mère : son tort s'est

borné à laisser faire; les autres ont fait. C'était à l'insu de toutes ces femmes que Dorothée me recevait par l'entremise de sa confidente Célie, fille de bon naturel qui acceptait ou prenait avec une certaine discrétion féminine et non avec une avidité de griffon. Dorothée eut un jour la fantaisie de subvenir, par voie de charité, aux ornemens de ma toilette, et j'acceptai bassement une chaîne d'or et quelques écus d'origine mexicaine : il semblait que nous en fussions déjà aux dépouilles de l'Indien. Comme il y avait des intervalles dans nos entrevues, il était indispensable de nous écrire afin que je pusse me tenir sur mes gardes contre don Bela. Je l'avais blessé une nuit où, s'étant montré jaloux de ma voix, comme moi de ses mains, il avait voulu se donner le renom de bon spadassin auprès de Dorothée, qui l'avait en telle horreur, qu'elle chantait souvent sur la harpe :

Je le souhaite libéral,
Je ne le veux pas vaillant.

Afin donc de maintenir ma liaison avec Dorothée, et de prévenir la vengeance que don Bela prétendait tirer de sa blessure, j'arrivais à la fenêtre, vers dix heures, en habit de pauvre; Célie sortait pour me faire l'aumône, et soit dans le pain, soit avec l'argent qu'elle me donnait, elle m'apportait un billet de Dorothée, et en recevait un de moi pour elle. Cela se faisait du plein gré de Theodora, si bien que l'on me nommait le pauvre de la maison; don Bela en était le riche. Ainsi étaient réparties les destinées. Il m'arrivait souvent de m'entretenir avec Dorothée; je me couchais tout de mon long sous la jalousie de sa fenêtre, qui descendait jusqu'à terre. Là je feignais de dormir; Dorothée venait, et, debout dans l'embrasure de la fenêtre, elle me parlait, et j'élevais mes regards jusqu'à la splendeur de sa beauté. Don Bela me rencontrait parfois dans cette attitude, et, sans prendre garde à moi, il appelait sans gêne et entrait avec assurance. Voilà où m'avait réduit la fortune; dans une maison où j'avais été cinq ans seigneur absolu, on m'accordait à peine, devant la porte, l'espace nécessaire pour y étendre mon corps sur le pavé, ayant pour dais une jalousie.

Dans un tel état de choses, les dangers et les mésaventures ne me manquaient pas. Une nuit entre autres, les gens de police, venant à passer à côté de moi, me firent lever pour me conduire en prison, en dépit de tout ce que leur disait Dorothée, que j'étais un pauvre favorisé dans cette maison : Theodora, Célie, Philippa et les esclaves, accourues au bruit, s'empressaient toutes de confirmer son témoignage; mais depuis que les toiles d'araignée, arrêtant les petites mouches, laissent passer les grosses, ces hommes de police, soumis et rampans devant les puissans, exercent volontiers leur pouvoir sur les misérables. N'ayant donc point d'or à donner à mes sbires, ils me conduisirent comme un voleur à la rue de Tolède, et, m'ayant ôté mon vieux chapeau de mendiant, ils découvrirent ma belle chevelure, qui donna un démenti éclatant à mon costume. Heureusement ils s'arrêtèrent dans un cabaret

pour boire; alors, tandis qu'ils buvaient, je confiai mon salut à mes jambes, et ma réputation à ma bonne poitrine, et je fis si bien des unes et de l'autre, que les sbires restèrent ébahis derrière moi, comme le chien de Ganimède à la vue de l'aigle ravisseur.

Bientôt après, Marfise eut la fantaisie de me faire une chemise avec une garniture jaune brodée, comme il vous souviendra que c'était alors la mode. Elle m'annonça sa résolution par ce billet : « Si tu ne crains pas, Fernando, que dame Dorothée te fasse une querelle à propos d'une chemise que je te brode, permets-moi de te l'envoyer. Je mérite bien que tu me fasses ce plaisir, par tout le sang que j'ai versé de mes piqûres, charmée d'avance de l'idée de t'en voir paré. Cependant si elle devait être un sujet de brouillerie entre vous, je ne l'achèverais pas : je ne veux point t'occasionner de tracasseries; je serais jalouse de la peine que te coûterait ton raccommodement. »

A ces exigences jalouses et à cette recherche dans les vêtemens, j'opposais ma modestie; car, quoique je me mette d'ordinaire avec soin, je n'ai jamais songé à me faire remarquer par-là. Effectivement, si la jeunesse peut faire excuser bien des choses, l'envie n'en épargne aucune, elle s'en prend à l'habit comme à l'esprit, et les hommes les plus exposés à ses morsures sont ceux qui joignent à quelque talent les agrémens de la personne. J'eus beau dire, Marfise l'emporta : la chemise achevée, elle me l'envoya par une esclave, avec un billet. Oh! que de précautions ils exigent les billets! La nuit venue, j'écrivis à Dorothée, et je mis la lettre dans la même poche où j'avais déjà mis celle de Marfise, après l'avoir lue, et ce fut cette dernière au lieu de l'autre que je donnai à Célie. Or, vous allez voir maintenant, César, si l'on n'est pas quelquefois heureux par malheur. Je me couchais à peine, pour attendre la matinée où Dorothée promettait de venir me voir (par le dernier billet que j'avais reçu d'elle et en échange duquel j'avais donné celui de Marfise), lorsque des coups à la fenêtre et la voix de Jules m'avertirent que Philippa et Célie étaient là. Je crus avoir passé toute la nuit dans cette imagination, et que c'était Dorothée qui arrivait au rendez-vous, lorsque Philippa et Célie entrèrent toutes les deux, me montrant le billet de Marfise, soutenant que le trait était de ma part un outrage volontaire, non une méprise, et ajoutant à cette accusation toutes les injures que put leur suggérer leur fureur ou leur permettre ma fierté. J'avouai mon tort, en niant seulement l'intention; mais, rien ne pouvant les satisfaire, je pris le parti de me consoler, et je rendis grace à la fortune, qui, par une voie si étrange, me vengeait de Dorothée.

De part et d'autre, les billets allèrent, les billets vinrent, et l'ultimatum auquel s'arrêta la colère de Dorothée fut que je lui donnasse la chemise ou qu'elle fût déchirée sous ses yeux. Une pareille satisfaction me sembla contraire à tous mes devoirs envers une femme aussi distinguée que Marfise, et la paix, dont je me souciais moins à chaque instant, ne pouvant être conclue à d'autres conditions, elle ne fut point conclue. O temps! ô fortune mobile! ô condition humaine! ô amour vengé!

Enfin, à la plus grande fête de l'année, je sortis paré de la chemise. Dorothée qui m'aperçut, ne pouvant de sa fenêtre s'assurer de la couleur des garnitures, descendit au milieu de la foule ébahie de l'éclat de sa parure, et vint à l'endroit où, avec d'autres amis, je me trouvais à la suite de Marfise et ne songeant plus guère à Dorothée. Vous rapporter notre explication serait vous fatiguer : elle parla avec jalousie, je répondis sans amour; elle se retira honteuse, et je restai vengé, surtout quand je vis ses larmes, qui n'étaient plus des perles, retenues sous ses paupières, comme pour ne pas tomber sur ce visage qui n'était plus un mélange assorti du jasmin et de la rose.

César. — Je ne croirais pas cela d'une autre bouche que la vôtre. Et vous persistez dans l'amour de Marfise?

Fernando. — De tout mon pouvoir. Elle a été le temple de mon refuge, et l'image au pied de laquelle j'ai imploré mon salut.

César. — Se peut-il qu'il ne reste en vous aucun vestige de l'amour de Dorothée?

Fernando. — S'il en restait, ce serait quelque chose de semblable aux cicatrices des vieilles plaies.

César. — Prenez garde à ne pas vous laisser abuser par la satisfaction de la vengeance, et que votre blessure mal guérie ne se rouvre. Si vous revenez à Dorothée, songez bien qu'il n'y a pas de mal qu'elle ne vous fasse : vous serez pour elle une Troie, une Numance, une Sagonte.

Fernando. — J'y prendrai garde, bien que je ne pense pas que Dorothée puisse m'être aussi hostile, lors même que j'en viendrais à ce degré d'infortune.

César. — Et Dorothée n'a-t-elle pas fait de nouvelles démarches pour se réconcilier avec vous?

Fernando. — Elle a réitéré les premières.

César. — Et que lui avez-vous répondu?

Fernando. — Une lettre plus obscure que les vers de Lycophron, afin qu'elle la lût et ne la comprît pas, à peu près comme la poésie de ce temps-ci, que n'entendent pas ses propres auteurs. Faites-moi une grace, César.

César. — Je suis votre ami jusqu'aux autels; en quoi puis-je vous servir?

Fernando. — Construisez une figure astrologique, afin que nous voyions quelle issue pronostiquent ces évènemens.

César. — Les interrogations là-dessus sont prohibées, et rien de plus juste; mais j'ai déjà un thême de votre naissance tout tracé, et il ne me reste plus qu'à l'examiner. Je m'en vais de ce pas chez moi, et, si je ne reviens vous voir ce soir, je serai ici sans faute demain matin...

Jules. — Puisque voilà César parti, à quoi bon donner dans ces pronostics, et si tu reconnais tout cela pour mensonger, pourquoi t'en informer?

Fernando. — Parce que je suis du nombre infini des sots curieux qui brûlent de savoir. Mais, si je te dis que je n'y crois pas, que veux-tu de plus?

JULES. — Je voudrais que tu ne fusses pas curieux de ce que tu ne crois pas.....

César revient en effet, comme il l'a promis, apportant à don Fernando la prédiction que celui-ci a demandée. Cette prédiction remplit toute la huitième scène, sans se rattacher par le moindre rapport à l'action proprement dite, dont elle ne fait que suspendre et retarder un moment la conclusion. C'est de toute la pièce le passage qui en est, au point de vue de l'art, la licence la plus absurde, et qui en détermine le plus positivement le caractère et le but exceptionnels.

FERNANDO. — Quoi! les évènemens annoncés par cette figure sont si tristes, que vous hésitez à me les dire?

CÉSAR. — Oui, si tristes.... Cependant j'en parlerai, mais seulement par curiosité, en laissant de côté tout ce qui touche au respect dû à Dieu. Sachez, don Fernando, que vous serez cruellement persécuté par Dorothée et sa mère dans la prison où vous serez détenu; au sortir de cette prison, vous serez exilé du royaume. Peu de temps avant cette condamnation, vous ferez la cour à une demoiselle qui se prendra d'amour pour vous et pour votre renommée; vous contracterez avec elle un mariage qui satisfera peu vos parens respectifs, et elle vous accompagnera avec beaucoup de foi et de constance dans votre bannissement; elle mourra au bout de sept ans, vivement regrettée par vous. Vous reviendrez alors à la cour, où vous trouverez Dorothée veuve, qui vous offrira sa main, mais inutilement, votre honneur pouvant plus sur vous que sa richesse, et votre vengeance étant plus forte que son amour.

FERNANDO. — Étranges destinées!

CÉSAR. — Vous êtes en effet bien infortuné en amour! Sachez que ce sera pour vous la cause de grandes traverses. Gardez-vous bien surtout d'une certaine personne qui tâchera de vous ensorceler; mais, dans une autre condition que votre condition actuelle, vous pouvez échapper au péril à force de prières, et plaise à Dieu, Fernando, que vous vous comportiez de telle manière que votre volonté triomphe de vos étoiles! Cependant je ne vous tiens pas pour sauvé si vous persistez dans votre projet de pousser à bout la jalousie de Dorothée, en vous donnant tout entier à Marfise; car, bien que Juvénal ne le dise pas, il n'y a point d'animal, si sauvage soit-il, qui se complaise plus à la vengeance que la femme.

FERNANDO. — Je sais bien que la paix de mon ame exige que j'abandonne pour quelque temps ma patrie; c'est pourquoi je projette de quitter les lettres pour les armes, dans cette expédition que notre roi prépare contre l'Angleterre. Mais, puisque vous avez prononcé le nom de Marfise, comment n'est-il pas question d'elle dans tous ces pronostics que vous venez de faire?

CÉSAR. — Je m'étonne de vous entendre demander avec tant de curiosité des choses auxquelles vous ne croirez pas en les apprenant.

FERNANDO. — Nous savons déjà que vous ne pouvez rien trouver dans les étoiles qui ne dépende de la première de toutes les causes. Parlons donc de Marfise, en nous en remettant, comme nous le prescrit la vraie loi que nous professons, à la sagesse suprême, de la connaissance de l'avenir, et à l'omnipotence divine, de la disposition des évènemens.

CÉSAR. — Eh bien! cela convenu, je vous dirai, Fernando, que Marfise se mariera pour la seconde fois à un homme qui sera envoyé hors du royaume avec un honorable office. Elle tardera peu à devenir veuve, et, se remariant avec un homme de guerre de notre pays, elle sera terriblement malheureuse.

FERNANDO. — En quoi?

CÉSAR. — Son mari la fera mourir de la jalousie que lui inspirera un de ses amis.

FERNANDO. — Que vous êtes tragique! que vous êtes cruel! et que fâcheusement vous avez marqué les aspects de ce quadrangle! N'y a-t-il rien qui puisse prévenir de tels évènemens? Oh! je ne vous ferai plus de questions de ma vie. O mon Dieu, quel mal vous me faites! Marfise morte, et loin de la patrie!

CÉSAR. — Oh! comme le mensonge qui flatte est mieux venu que la vérité! Si je vous avais prédit, à vous, un héritage de cent mille ducats, et pour Marfise quelque beau titre, tout en tenant fausse la prédiction, vous m'en auriez su gré.

FERNANDO. — J'ai beau savoir que tout cela est incertain, je ne puis revenir à moi. Le cœur est lâche quand il aime, et le doute est puissant dans l'attente du mal. Moi en prison! moi en exil! Marfise morte!

CÉSAR. — Laissez, Fernando, laissez là ces sottes imaginations, et allons à la messe...

Considérée comme expédient, comme procédé dramatique, cette prédiction est on ne peut plus étrange, et l'on n'en trouverait probablement pas un second exemple dans toute l'histoire du théâtre. Tâchons d'entrer, s'il se peut, dans les motifs et les conséquences d'une fiction si extraordinaire. Par cette fiction, Lope de Vega, s'associant en quelque façon à ses principaux personnages, les a transportés en imagination fort au-delà des limites du drame, dans des relations nouvelles, qui ne sont néanmoins que la conséquence plus ou moins éloignée des relations antérieures établies dans la pièce même; il a introduit un appendice historique dans une composition dramatique. Les personnages qui apparaissent sous ce nouvel aspect sont Fernando, Dorothée, Theodora sa mère, et Marfise. Le poète laisse de côté don Bela et Gherarda; ils sont morts dans le simulacre de tragédie qui précède, et Lope n'en avait plus que faire. Du reste, de ceux même qui figurent dans la prédiction, il ne parle que de la manière la plus fugitive et la plus sommaire;

dans tout ce qu'il dit d'eux, il n'y a pas un mot qui prétende à éveiller la curiosité, qui soit l'indice d'une velléité poétique. Il n'y a, dans tout cela, relativement à Lope, qu'une chose évidente : c'est qu'il regarde les personnages auxquels s'applique sa prédiction comme des personnages réels, c'est qu'il se constitue en relation avec eux, c'est qu'il prend à leurs actions une sorte d'intérêt personnel. Ici comme dans le drame, et bien plus encore que dans le drame, il y a entre Fernando et Lope de Vega une identité impossible à méconnaître; ici, bien plus que dans le drame, les incidens se présentent avec une évidence d'individualité qui exclut tout soupçon d'invention romanesque ou poétique. Ici enfin, il y a des preuves de fait pour confirmer les vraisemblances morales et littéraires. Pour procéder avec méthode dans ma démonstration, je crois nécessaire d'abord de résumer et de préciser aussi sommairement que possible les faits rapportés ou impliqués dans la prédiction dont il s'agit.

Après sa rupture avec Dorothée, Fernando se mariera avec une jeune personne, qui se prendra d'amour pour lui et pour sa renommée naissante. — Quand il sera marié, Dorothée et sa mère se concerteront pour se venger de lui et le persécuter. — Par suite de ces persécutions, Fernando sera emprisonné et exilé de Madrid. — Il sera accompagné et soigné dans son exil par sa femme, qu'il perdra la septième année de son mariage. — Il suivra comme simple soldat l'expédition de l'Armada contre l'Angleterre. — Fernando aura à se garder des piéges d'une séductrice, et finira par changer de condition. — Marfise sera deux fois mariée en pays étranger, et son second mari la fera mourir à force de jalousie. — Dorothée, veuve, proposera de nouveau sa fortune et sa main à don Fernando, qui les refusera. — Entre plusieurs puissans patrons, il en aura un plus constant et plus affectionné que les autres. Pour admettre les particularités enveloppées dans cette prophétie comme des fictions, des traits romanesques, jetés dans *la Dorothée* en guise de moyens dramatiques ou par caprice, il faudrait je ne sais quel vice, quelle infirmité d'imagination que je ne puis combattre, ne sachant point me les figurer. Ces incidens, je le répète, sont tous des faits réels, qui rentrent tous plus ou moins directement dans la biographie de Lope. La prédiction qui les embrasse, et dont ils ressortent tous avec plus ou moins de saillie, n'est qu'une continuation irrégulière et capricieuse du premier projet de Lope, de représenter sous forme de drame les aventures de sa jeunesse. C'est toujours de lui-même qu'il parle, sous le nom de Fernando; c'est toujours à lui qu'aboutissent les fils par lesquels les destinées de Marfise et de Dorothée se prolongent plus ou moins hors de l'action dramatique. La seule différence, c'est que dans l'appendice prophétique les faits sont plus rapprochés que dans le drame.

Et d'abord, ce qui est vaguement prophétisé du mariage de Fernando n'est que l'indice sommaire du premier mariage de Lope. A peine affranchi du joug de Dorothée, c'est-à-dire vers 1584, Lope de Vega entre au service du

duc d'Albe, avec lequel il s'établit à Alava. De là, soit pour les affaires du duc, soit pour les siennes propres, il faisait de fréquens voyages à Madrid; ce fut dans l'un de ces voyages qu'il connut Isabella d'Urbina, fille de don Diego d'Urbina, gentilhomme de la cour de Philippe II. Promptement épris d'elle, il lui fit la cour, la célébra dans ses vers et l'épousa. A peine marié, et heureux par son mariage avec Isabella d'Urbina, Lope de Vega, comme Fernando, fut poursuivi par la justice et jeté en prison, d'où il ne sortit qu'en vertu d'un jugement qui le condamnait à l'exil. Il y a, dans les circonstances et dans les causes de cet emprisonnement et de l'exil qui le suivit, une certaine obscurité dont les biographes de Lope ont à peine tenu compte et qu'ils n'ont jamais éclaircie. C'est une sorte d'énigme qu'il est probablement impossible de deviner aujourd'hui, et ma tâche n'exige pas que je l'essaie. Il me suffit de rappeler le fait dans sa généralité; il n'y en a pas, dans la vie de Lope de Vega, de plus important ni de mieux constaté.

Par une autre réticence, qui tient, selon toute apparence, à la première, aucun des biographes de Lope n'a, que je sache, nommé les auteurs de sa persécution et de son exil. Dans l'appendice prophétique du drame, Dorothée et sa mère sont expressément désignées comme les ennemies et les persécutrices de Lope, et comme l'ayant dénoncé à la justice par des motifs de vengeance personnelle. Lope devait en savoir là-dessus plus que personne, et ce que d'autres purent dissimuler par scrupule et par ménagement pour lui, il n'hésita pas à le déclarer plus d'une fois et sous plus d'une forme, comme nous le verrons tout à l'heure.

Il est prédit, dans le drame, que la jeune épouse à laquelle Lope devait être arraché par les persécutions de la justice sera pour lui la consolatrice la plus tendre, l'accompagnera courageusement dans son exil, et y mourra dans la septième année de son mariage. Ces assertions que Lope ne fait ici qu'énoncer sommairement et sèchement, il les a développées et justifiées dans plusieurs de ses poésies diverses, et spécialement dans une assez longue pièce sur la mort d'Isabella d'Urbina, adressée à don Antonio de Toledo, duc d'Albe. C'est une églogue dans laquelle Lope, sous son nom pastoral de Belardo, et son ami Pedro de Medinilla (sous celui de Lisardo), déplorent à l'envi la mort de doña Isabella sous le nom d'Élisa. Ce n'est pas l'une des pièces de Lope où l'on remarque de nombreuses ni de grandes beautés poétiques; mais on y trouve un témoignage touchant de la tendresse de Lope pour Isabella, et quelques détails sur la vie de cette tendre femme, qui confirment, en les éclaircissant un peu, les paroles de la prédiction. Il y est dit qu'elle s'opposa à la mauvaise fortune de son époux, comme un roc aux fureurs de la mer. On y voit qu'elle habita quelque temps avec lui sur les bords du Tage, peut-être à Tolède, mais principalement sur les rives du Tormès, à Alava ou dans le voisinage. Enfin, il s'y trouve un passage duquel on pourrait conclure que Lope était éloigné d'Isabella lorsqu'elle fut atteinte du mal dont elle mourut, et qu'en la rejoignant il la trouva déjà morte ou mourante. L'époque

de sa mort n'est nulle part précisée par Lope; mais on pourrait aisément s'assurer qu'elle s'éloigne peu du terme marqué par la prédiction.

Quant à la fameuse expédition de la grande Armada contre l'Angleterre, ce n'est point sous forme de prophétie qu'il est dit que Fernando y prendra part en qualité de volontaire : c'est Fernando lui-même qui annonce d'avance comme arrêté dans sa tête le projet de faire cette campagne. Dans un autre endroit de son drame, Lope a déjà fait, par l'organe de Fernando, une première allusion à sa campagne dans la grande Armada. Cette allusion, qui n'était d'abord qu'indirecte et implicite, il la répète ici plus expresse et plus claire, et il n'est pas inutile d'observer qu'il y revient fréquemment, dans ses poésies diverses, avec un intérêt et une vivacité qui attestent combien il était fier de ce souvenir de sa jeunesse.

Parmi toutes ces prédictions relatives à Fernando, et qu'il est indispensable d'appliquer à Lope de Vega, il en est une qui ne manque pas d'intérêt, bien qu'un peu plus obscure que les précédentes. Je crois devoir la répéter telle qu'elle sort de la bouche de César. « Il est vrai, Fernando, vous avez la fortune bien contraire en amour. Apprenez que de cruelles traverses vous attendent de sa part, et gardez-vous bien de certaine femme par laquelle vous serez ensorcelé. Du reste, vous vous sauverez de tout par vos prières et en changeant de condition. » Il s'agit ici de deux faits distincts, mais présentés comme ayant l'un avec l'autre une certaine connexion. Pour ce qui est du changement de condition, il ne peut y avoir d'incertitude : c'est indubitablement à l'entrée de Lope dans le sacerdoce qu'il est fait allusion dans la prophétie. On ne peut dire avec la même assurance quelle fut cette femme qui lui tendit des piéges par ses séductions, mais il est plus que probable que ce fut doña Maria de Luxan. Il est constaté qu'en 1605, aussitôt après la mort de sa seconde femme, Juana de Guardio, Lope se lia intimement avec doña Maria sans l'épouser et en eut deux enfans, une fille et un fils. La première, Marcela, à peine âgée de quinze ans, prit le voile dans un monastère de religieuses trinitaires; le second, Lope Félix Carpio y Luxan, périt à l'âge de quinze ans, dans le service de la marine, où il venait d'entrer. Ces amours de Lope avec doña Maria furent les dernières : capable encore d'être tenté par le monde, il y renonça, et partagea le reste de sa vie entre les devoirs du sacerdoce et la poésie.

Mais revenons à l'analyse du drame; il suffira de quelques mots pour la terminer.— Ayant perdu tout espoir de regagner le cœur de Fernando, Dorothée cède d'abord à sa douleur et s'abandonne à des lamentations touchantes, qui contrastent singulièrement avec les efforts et les plans de Fernando pour se dégager de ses chaînes. A la fin cependant, emportée par un mouvement de désespoir, elle déchire un portrait de Fernando qu'elle tenait à la main; puis, encouragée par Célie, sa confidente, elle se met à brûler à la flamme d'une lampe les lettres, les billets, les pièces de vers qu'elle a reçus de Fernando, ne pouvant s'empêcher d'en relire à la dérobée des traits, des pages ou des

lignes, avec le même accompagnement de larmes et de soupirs, et malgré toutes les impatiences de Célie. Au milieu de l'incendie survient Gherarda, d'abord charmée quand elle en sait l'objet, mais bientôt détrompée par la confidence que Dorothée lui fait du véritable état de ses sentimens.

DOROTHÉE. — Ah! mère, à quoi sert de dissimuler avec toi? La vérité est que je me meurs. Mais que faire avec un traître qui m'a trompée, qui m'a réduite à l'aimer, en attendant l'occasion de se venger à propos de don Bela?

GHERARDA. — Mais don Fernando étant si pauvre, qu'en voulais-tu faire?

DOROTHÉE. — Sa figure, son esprit, son amour, ses tendres manières, tout cela avait formé en moi un lien qu'il faut rompre pour m'en dégager.

GHERARDA. — Que de sottises tu as apprises avec ce Fernando! Mais enfin, si tu te trouves dans l'état que tu dis, il faut te guérir et te venger.

DOROTHÉE. — Et comment?

GHERARDA. — Que me donnes-tu? Je t'amène l'infidèle soumis comme un mouton.

Là-dessus, Gherarda laisse entrevoir qu'elle sait un peu de sorcellerie qu'elle est prête à mettre au service de Dorothée; mais celle-ci recule d'horreur à la proposition. Les choses en sont là, lorsqu'arrive à son tour Laurencio, le serviteur de don Bela; il apporte à Dorothée un billet avant-coureur d'un désastre imminent. Dorothée, restée seule avec Célie après le départ du valet, se livre d'abord à quelques réflexions mélancoliques, et finit par s'égayer un peu en chantant au son de la harpe des vers de sa composition. Elle est interrompue par Gherarda, qui revient ivre, se traînant à peine, d'un déjeuner que lui a offert une de ses amies. C'est une scène de ce genre que les Espagnols nomment *picaro;* il y règne la gaieté la plus originale et la plus bouffonne. Bientôt Laurencio revient de son côté, mais fort mélancolique, et apportant la nouvelle imprévue de la mort de don Bela. Cette nouvelle a pour moi toutes les apparences d'un fait réel, et, dans ce cas, elle offrirait un échantillon curieux des mœurs et de la police de Madrid vers la fin du XVIe siècle. Don Bela avait un superbe cheval arabe nommé *Pied-de-Fer,* que deux gentilshommes de ses voisins avaient bien voulu lui faire l'honneur d'emprunter pour briller dans une fête publique, et qu'il avait été obligé de leur refuser, l'animal ayant été blessé au ferrage. Les deux gentilshommes, tenant son refus pour une offense, le défient d'abord par un billet, après quoi ils se présentent tous les deux à sa porte, pour s'expliquer avec lui sur son procédé. Il descend seul, en robe de chambre et sans armes; les deux frères se jettent sur lui, et il tombe en pleine rue, victime d'un véritable assassinat.

On se figure aisément le trouble que cette nouvelle jette dans la maison. Dorothée s'évanouit; Gherarda, ivre, s'agitant et se démenant pour la secourir, se laisse tomber dans la cave, et la pièce finit dans les lamentations

qui se confondent au sujet de cette double mort. C'est sans doute à raison de ce dénouement que Lope a donné à son drame le titre d'*action tragique;* il ne s'agit pas ici d'examiner si ce titre convient, ni jusqu'à quel point l'assassinat de don Bela et la chute de Gherarda dans la cave sont des incidens dramatiques dignes d'être pris au sérieux.

Les passages de ses poésies diverses où Lope de Vega parle de lui-même ne sont pas à beaucoup près les seuls qu'on puisse appliquer à l'interprétation de son drame. Il en est plusieurs autres qui offrent des allusions plus ou moins précises, plus ou moins curieuses, à des faits développés dramatiquement dans *la Dorothée*. Je me bornerai à en citer deux, les plus importans selon moi et les plus significatifs de tous. Le premier se rencontre dans une épître fort intéressante de Lope à don Antonio de Mendoza.

« Dans mes tendres années, je quittai mon pays et mes parens pour affronter les rigueurs de la guerre, et, abordant par la mer profonde les royaumes étrangers, je servis d'abord de l'épée avant de consacrer ma plume aux tendres illusions. Mais à peine entré dans la carrière des armes, mes goûts m'en détournèrent, et les muses me firent une plus douce vie; je ne leur résistai pas, j'étais né plein d'elles. Et le fils de l'oisiveté, l'amour, m'inspira à la fois désirs et vers, l'amour en âge tendre, dont les triomphes aboutissent à *l'exil et à la tragédie,* avec plus de souvenirs que n'en peuvent effacer deux Léthés. »

Ces vers ne sont pas exempts de vague ni d'obscurité; il n'y a pas pourtant deux manières de les entendre. Les deux premiers tercets se rapportent indubitablement à une première campagne que Lope dut faire à l'âge de quinze ans, et dont les biographes n'ont rien dit. Les deux tercets suivans sont également une allusion certaine et même une allusion vive et pittoresque, bien qu'un peu trop concise, à ces amours de sa jeunesse qui devaient être pour lui le sujet d'un drame.

Parmi les poèmes divers dans lesquels Lope de Vega a retracé quelques souvenirs de sa vie, il en est un qui jette une lumière plus vive encore, tant sur l'ensemble de sa biographie que sur l'épisode dont il s'agit ici. Ce poème, intitulé *Philomela,* est tout ce que l'on peut imaginer de plus bizarre pour le motif et pour la forme; il se divise en deux parties, sinon indépendantes l'une de l'autre, au moins très distinctes. La première est un récit des aventures et des infortunes mythologiques de Philomèle et de sa métamorphose en rossignol. La seconde, la seule qui nous intéresse ici, est un récit allégorique, dans lequel Lope de Vega, transformé en rossignol, chante sa vie entière, depuis sa naissance jusque vers ses dernières années. Il raconte son origine asturienne, sa naissance à Madrid, les jeux de son enfance, ses premières études et ses premières amours, et tout cela il le raconte, ou, pour mieux dire, Philomèle le chante, avec une certaine suite et des détails pittoresques souvent pleins de grace et de poésie. Je me bornerai aux traits qui se rapportent à sa liaison avec cette jeune enchanteresse déjà connue de

nous sous le nom de Dorothée, et qu'il va nommer Élise, sans qu'il puisse y avoir la moindre incertitude sur l'identité des deux personnages.

« Déjà le printemps ranimait dans les rudes troncs des arbres dépouillés leurs ames verdoyantes; les oiseaux donnaient de la musique aux fleurs, et une fontaine babillarde contait leurs amours à la nuit, lorsqu'une nymphe cruelle de la verte forêt, une nymphe que j'aimais, et que puisse l'amour changer en écho, m'abandonna pour un autre oiseau plus grand et plus brillant. C'était un oiseau des bocages qui se dressent sur le Manzanarès comme des pavillons ombreux, un loriot, je pense, paré de plus riches plumes et de plus vives couleurs que moi, mais ne chantant pas si mélodieusement ses amours, bien que les chantant d'or. La nymphe se nommait Élise, et elle était si ravissante et si belle, que le soleil l'avait choisie pour son étoile. Je me vengeai d'elle en aimant Nise, Nise qui m'adorait, et pour laquelle je chantais tous les jours aussitôt que l'aube se levait entre ses deux sourcils. Elle, de son côté, pour satisfaire à son courroux, ordonna à un chasseur de me prendre dans ses filets. Il me prit, et, sans que j'eusse en rien failli, m'arrachant de mon nid natal, il me retint longuement dans sa prison, car jamais captivité ne fut courte; et, comme il arrive parfois aux juges de se laisser tenter par la colère, par l'avarice ou la faveur, une vengeance d'amour travestie en justice vint à bout, par d'iniques imputations, de m'exiler de mes forêts et de mes prairies. Je pris alors en pleurant congé des bergers et des troupeaux, qui pleurèrent aussi, une fois surtout qu'ils m'entendirent chanter, avec plus de soupirs et de gémissemens que de paroles, cette chanson douloureuse : *Pour cette fois seulement*, etc. »

Si bizarre qu'il soit dans la forme, ce morceau ne laisse pas d'être précieux pour la biographie de Lope de Vega; il n'est pas douteux que toutes les aventures chantées par sa *Philomèle* ne soient le récit allégorique, parfois suffisamment circonstancié, des siennes propres, et ce que je viens de traduire touche dans le vif à l'histoire de ses jeunes amours. La nymphe qu'il aime et qui le trahit ne peut être que Dorothée. Le loriot, cet autre oiseau de brillant plumage et qui chante assez mal ses amours, bien qu'il *chante d'or*, est la figure bien caractérisée de don Bela. Le premier mariage de Lope fut effectivement une espèce de vengeance qu'il tira de ce qu'il nommait la trahison de Dorothée. Ici comme dans le drame et dans l'appendice prophétique qui le termine, Dorothée est expressément désignée comme la cause immédiate de l'emprisonnement et de l'exil du poète; elle se venge d'avoir été abandonnée pour Isabelle d'Urbina. Que cette imputation de Lope soit vraie ou non, je n'ai ni envie ni besoin de la garantir; mais elle est grave, et Lope la répète sous deux formes très disparates et dans deux situations très distinctes : elle se rattache à l'évènement le plus fâcheux de sa vie, à son exil de sept ans; il n'en faut pas tant pour la rendre très significative quand il s'agit de déterminer les rapports qu'il peut y avoir entre les ouvrages du poète et les accidens de sa vie. Enfin, il n'est pas jusqu'à ce congé que Lope dit ici

avoir pris des bergers et des troupeaux de son pays natal qui n'offre quelque intérêt comme détail biographique. Lope achevait pour le duc d'Albe son roman poétique de *l'Arcadie,* lorsqu'il se rendit en exil, et il inséra dans ce roman un chant très gracieux sur son départ. Ce chant forme entre *la Dorothée* et le roman de *l'Arcadie* un point de contact d'autant plus remarquable, qu'il provoque assez naturellement un soupçon de quelque intérêt pour l'histoire du drame. On sait que le roman de *l'Arcadie* n'est qu'un récit sérieux et détaillé des jeunes amours du duc, sous le nom pastoral d'Amphryse, avec une grande dame de la cour sous celui de Belisarde. Or, il se peut très bien que la fantaisie d'écrire sa biographie dramatique soit venue à Lope tandis qu'il s'essayait à une œuvre du même genre, à la biographie pastorale du duc.

Ce n'est pas, on le voit, sur quelques traits superficiels, c'est sur un ensemble de preuves nombreuses et variées que s'appuie mon opinion. J'aurais pu prolonger et multiplier encore ces rapprochemens entre les fictions supposées de *la Dorothée* et les faits réels de la vie de Lope de Vega; mais les passages que j'ai cités me paraissent plus que suffisans pour constater l'intention toute personnelle, tout individuelle, dans laquelle Lope écrivit ce drame. Nous pouvons maintenant suppléer au silence volontaire ou forcé des biographes sur les amours du poète. Cette lacune importante, c'est lui-même qui l'a comblée. *La Dorothée* est toute l'histoire de sa jeunesse : c'est une révélation précieuse sur une des périodes les plus dramatiques et les moins connues de sa vie.

FAURIEL.

MISÉ BRUN.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

IV.

Deux mois environ s'étaient écoulés, on était à la fin de septembre, époque des vacances du parlement et de l'Université. La noblesse de robe était dans ses terres, la haute bourgeoisie habitait ses maisons de campagne, et les étudians des trois facultés se délassaient aussi, aux champs, des travaux de l'année scolaire. La ville d'Aix, à peu près déserte, attendait dans une morne inaction que novembre lui ramenât sa magistrature, ses riches bourgeois et la jeunesse tout à la fois studieuse et turbulente qui fréquentait ses écoles. Aussi le jour de la rentrée du parlement était-il vivement désiré par les gens de boutique et les petits bourgeois que les hautes classes faisaient vivre, et dont l'industrie chômait pendant les vacances.

Pendant cette morte-saison, le vieux Brun, qui depuis le mariage de son fils n'était pas retourné à la ville, entra inopinément, un matin, dans la boutique de Bruno Brun. C'était un petit vieillard sec et sen-

(1) Voyez la livraison du 1er septembre.

tencieux, fort pénétré de la bonne renommée qu'il avait acquise par soixante ans d'une vie exemplaire et d'une irréprochable probité. Intelligent, laborieux et doué de l'esprit d'ordre qui répare les mauvaises affaires et fait fructifier les bonnes, il avait nourri et élevé une famille nombreuse, dont le dernier enfant, qui était Bruno Brun, avait survécu seul, et après avoir amassé un petit bien qui suffisait à le faire vivre, il s'était retiré, laissant son fils en voie de prospérité et lui abandonnant tout-à-fait la direction du commerce d'orfévrerie que la famille Brun exploitait depuis quatre générations.

— Eh bien! Bruno, dit le vieillard après avoir embrassé sa sœur et sa belle-fille, serré la main de son fils et reçu l'accolade de Madeloun, eh bien! comment vont les affaires?

— Tout doucement, mon père, répondit l'orfèvre; on ne vend rien pour le moment.

— Ça ne m'étonne pas; depuis le jour de saint Lazare jusqu'à celui de la rentrée du parlement, on pourrait fermer boutique; mais, après la messe du Saint-Esprit, les bénéfices recommencent. En attendant, on se contente de petits profits. Gagnes-tu quelque chose sur la fonte des galons?

— Je n'en sais rien, mon père; je verrai à la fin de l'année, répondit tranquillement Bruno Brun.

Le vieil orfèvre fit un geste de mécontentement à ce mot, et, se levant en silence, il alla dans la boutique, où son fils le suivit. Madeloun, qui, pour le moment, gardait le comptoir, revint trouver les deux femmes dans l'arrière-boutique.

— Bonne sainte Vierge! dit-elle, mon maître a ouvert le coffre de la belle orfévrerie, le tiroir des montres, l'armoire des ornemens d'église, et il n'a pas l'air content.

— Depuis trois ans, Bruno n'a point fait d'inventaire, dit misé Marianne; je ne suis pas fâchée que son père mette ordre à cela.

Un moment après, le vieux Bruno rentra dans l'arrière-boutique, le visage pâle et bouleversé; l'orfèvre le suivait tout tremblant.

— Je te dis que je n'ai pas besoin de visiter tes livres pour voir où en sont tes affaires, dit le vieillard en s'asseyant. — Madeloun, va pousser le loquet de la boutique et reste au comptoir. — Ma sœur, ma belle-fille, ajouta-t-il en se tournant vers les deux femmes qui le regardaient d'un air surpris et effrayé, il faut que vous sachiez la vérité : les affaires de Bruno, qui sont aussi les vôtres, vont mal. Il n'y a pas trois cents livres chez lui, et du 1er au 15 du mois prochain il doit payer près de deux mille livres.

— Je ferai d'autres billets, dit l'orfèvre; j'ai du crédit.

— Par les cornes du diable, voilà une grande idée! interrompit le vieux Bruno, hors de lui à ce mot; c'est de l'argent qu'il faut faire, et non pas des billets, de l'argent! entends-tu bien?

— Oui, mon père; mais pour cela il faut vendre, et, à moins que j'aille trouver les juifs...

— Tais-toi, interrompit encore le vieillard, tais-toi; tu n'as ni prudence, ni jugement, ni ressources dans l'esprit, ni résolutions dans l'ame. Comment! tu ne vois pas d'autre moyen de te tirer d'affaire? tu ne trouves aucun expédient, rien absolument?

Et comme Bruno Brun hochait la tête d'un air confus et semblait réfléchir, le vieux Brun ajouta en haussant les épaules :

— Tiens, voilà Madeloun qui te dira comment on peut vendre en vingt-quatre heures pour deux ou trois mille livres de montres et de joyaux, sans avoir affaire à cette postérité de Judas qui donne son argent au poids de l'or.

— Oui, je le sais, s'écria la servante en se redressant comme un invalide au souvenir de ses campagnes; une fois, à la foire d'Apt, nous avons vendu dans une après-midi pour douze cents écus de marchandises.

— C'est cela même. Quand le chaland ne vient pas, il faut l'aller trouver, reprit le vieux Brun d'un ton de décision et d'autorité. Le jour de saint Michel, il y a une grande foire à Grasse; Bruno, tu feras deux caisses, l'une d'horlogerie, l'autre d'orfévrerie et de bijoux, et tu iras tenir boutique là-bas pendant trois jours. Ta femme t'accompagnera pour t'aider à la vente. Moi, je resterai ici et garderai la maison avec ma sœur et Madeloun; les vieilles gens ne sont plus bons qu'à cela.

— Et à tirer d'affaire par leurs conseils ceux qui manquent d'expérience, de sagesse et de jugement, ajouta d'un air rogue la tante Marianne.

— Il s'agit d'emballer aujourd'hui même la marchandise et de partir après-demain, continua le vieil orfèvre; nous n'avons pas de temps à perdre. Allons, Bruno, à la besogne!

L'orfèvre obéit sans observations; mais on voyait clairement, à son air inquiet et effaré, que l'idée de ce voyage lui plaisait fort peu, et qu'il l'entreprenait avec toutes sortes de craintes et de mauvais pressentimens. Il n'osa rien manifester à son père; mais, en allant et venant, il dit à la tante Marianne : — Je devrais faire mon testament et me mettre en état de grace avant de partir; les chemins ne

sont pas sûrs du côté où nous allons; on n'entend parler que des vols et des assassinats commis sur cette route par la bande de Gaspard de Besse.

— Ce n'est pas ta faute, mais tu es poltron comme une poule aveugle, répliqua dédaigneusement la vieille fille; va, sois tranquille, ton père a parcouru vingt ans les grands chemins sans faire jamais aucune mauvaise rencontre.

— Et Rose? qu'en ferai-je là-bas, bonté du ciel! Une femme qui ne peut pas se montrer sans que tout le monde la regarde! C'est gênant, et sur un champ de foire surtout, au milieu de tous ces fainéans, de tous ces débauchés qui fréquentent ces endroits-là. Si j'avais épousé la fille de misé Magnan, je ne me verrais pas dans de tels embarras.

De son côté, la jeune femme était dans une agitation extrême; la seule pensée de sortir encore une fois de son immobilité, de revoir les champs, de respirer le grand air, faisait bondir son cœur de joie. Madeloun aidait, en soupirant, l'orfèvre, et considérait d'un œil attristé ces préparatifs de départ qui lui rappelaient ses anciennes caravanes.

— Nous avons été deux fois à Grasse, dit-elle avec emphase; c'est un paradis terrestre; on ne voit que fruits et que fleurs. Les bourgeois y sont riches, et ils paient comptant, sans marchander.

— Est-ce bien loin d'ici? demanda misé Brun.

— A trente-cinq lieues environ, sur la route d'Italie et touchant à la frontière.

— Du côté de Nice? près des bords du Var?

— A une demi-journée de marche, tout au plus.

— Ah! pensa misé Brun, c'est du côté de Galtières que nous allons!

Le vieux Brun et son fils se mirent à disposer dans des coffres solides les montres d'or et d'argent, les joyaux, les pièces d'orfévrerie, la meilleure partie, enfin, du fond de boutique qui faisait toute leur fortune, car la dot de la jeune femme y avait été employée.

— Bruno, je t'enverrai tantôt quelque part, dit tout à coup le vieux Brun; il faudra que tu ailles chez M. le marquis de Nieuselle.

— Oh! oh! fit l'orfèvre d'un air ébahi.

— C'est un homme des plus affables; comme je suis à un petit quart de lieue de Nieuselle, je me promène parfois dans la grande allée du château; à plusieurs reprises, j'ai rencontré M. le marquis et il m'a fait toute sorte de politesses. Ce matin même, comme je me

mettais en route, il s'est trouvé par hasard sur le chemin, et il m'a arrêté pour me demander où j'allais. Lui ayant répondu que je me rendais à Aix pour visiter mon fils, lequel tenait une des belles boutiques d'orfévrerie de la ville, il m'a fait l'honneur de me dire : Parbleu ! cela se trouve bien ; j'ai quelques emplettes à faire, j'irai vous voir demain. Or, tu sens que je ne veux pas qu'il vienne pour trouver la boutique dégarnie; tu iras le prier d'attendre ton retour.

— Tout de suite, mon père, répondit Bruno Brun, qui savait vaguement que le marquis avait une détestable réputation et des créanciers qu'il ne payait point, bien qu'il fût fort riche. Mais il n'eut pas le temps de faire cette prudente démarche, car au moment où il prenait son chapeau, Nieuselle entra dans la boutique, l'air suffisant, la tête haute, comme il avait coutume de se présenter partout.

— Bonjour, mon voisin, dit-il en donnant familièrement la main au vieux Brun, qui se confondait en témoignages de respect et se hâtait d'avancer une chaise; bonjour. Vous voyez que je suis homme de parole; au lieu d'attendre à demain, je viens aujourd'hui même.

— C'est bien de l'honneur pour moi, monsieur le marquis, répondit le digne homme; mais je suis mortifié de vous montrer la boutique dégarnie comme vous la voyez. Nous venons d'emballer ce que nous avons de plus beau.

— Ah! ah! est-ce que vous quittez le pays? vous ne m'aviez pas parlé de cela ce matin.

— Si vous aviez le temps de m'écouter, monsieur le marquis, je prendrais la liberté de vous expliquer la chose, répondit le vieux Brun.

— Parlez, parlez, dit Nieuselle en s'installant d'un air aisé et en affectant un ton de protection familière; vous êtes un brave homme, mon voisin, et je m'intéresse à tout ce qui vous regarde.

Alors l'ancien orfèvre raconta comment son fils et sa bru devaient aller à Grasse tenir la foire de Saint-Michel. Nieuselle écouta cette explication avec beaucoup d'attention et de patience. Il conserva le plus parfait sang-froid à l'aspect de Madeloun, qui, l'apercevant tranquillement assis au coin du comptoir, recula de trois pas avec une figure irritée. Ce qu'il venait d'apprendre modifiait le projet qui l'avait amené chez l'orfèvre. Quand il fut suffisamment renseigné, il se retira fort content de sa visite et l'esprit préoccupé d'un nouveau plan non moins hardi ni moins ingénieux que celui qui avait si déplorablement échoué à l'auberge du *Cheval-Rouge*.

Depuis près d'une année, le marquis de Nieuselle nourrissait pour

misé Brun un de ces féroces caprices que conçoivent les hommes corrompus et blasés, lorsque des obstacles à peu près insurmontables aiguillonnent leur convoitise. Cette fantaisie avait pris, chez lui, les formes d'une passion. Tous ses mauvais instincts s'étaient irrités à la poursuite d'un succès si difficile, et il avait depuis long-temps résolu de tout entreprendre, de tout risquer pour venir à bout de son dessein. Il fallait cependant l'audace, la folle et méprisable témérité d'un roué pour recourir aux moyens que méditait Nieuselle. Les priviléges de la noblesse n'allaient pas jusqu'à assurer de l'impunité celui de ses membres qui commettait un crime. Tous les coupables étaient égaux devant la loi, et le parlement de Provence avait récemment appliqué ce principe en condamnant à mort un grand seigneur dont le nom a encore, dans le pays, une horrible célébrité. A la vérité, il y avait beaucoup de chances d'échapper à la justice par l'incurie de ses agens subalternes; souvent les plus audacieux méfaits demeuraient sans châtiment, parce qu'on n'en découvrait pas les auteurs. Certaines localités isolées avaient acquis un triste renom par les attentats fréquens et toujours impunis qui s'y commettaient. C'était ce qui enhardissait Nieuselle. Il résolut de recommencer la tentative qui avait si mal réussi une première fois. Le hasard semblait amener des circonstances plus favorables; il y avait sur la route d'Aix à Grasse plusieurs défilés semblables aux environs de l'auberge du *Cheval-Rouge,* et des campagnes désertes où l'on ne risquait guère de rencontrer la maréchaussée. Le marquis eut la précaution de dire à tout le monde qu'il s'en retournait à Nieuselle, et vers le soir il prit avec ses deux confidens la route d'Italie.

V.

Le lendemain, au petit jour, une espèce de carriole, garnie en dedans avec un vieux lé de tapisserie et recouverte d'une toile cirée posée sur des cerceaux, était arrêtée à la porte de l'orfèvre. L'ancien orfèvre, aidé de Madeloun, achevait d'arranger les coffres sous la banquette où devaient s'asseoir les voyageurs. Misé Marianne, debout au seuil de la boutique, adressait ses dernières admonestations à la jeune femme, laquelle considérait d'un œil impatient et ravi le modeste équipage qui allait l'emmener. Bruno Brun regardait autour de lui d'un air de tristesse effarée, et semblait dire adieu, à son grand regret, aux tranquilles habitudes du logis. Un gros paysan qui devait

mener la carriole se tenait à la tête du cheval et sifflottait en faisant claquer son fouet.

— Vous voilà prêts; allons! dit le vieux Brun en se rangeant afin de laisser passer Madeloun, qui apportait une chaise pour remplacer le marche-pied. Mais la jeune femme s'élança légèrement à sa place sans s'aider de ce point d'appui, et dit en frappant dans ses mains avec une joie et une vivacité d'enfant : — Allons! allons! Bruno! il faut partir.

— Quelle évaporée! murmura la tante Marianne en présentant sa joue sèche au baiser d'adieu de l'orfèvre; ah! mon neveu, je n'eusse pas été de trop là-bas pour surveiller ta femme. Elle va se trouver bien exposée à ton côté. Enfin, à la garde de Dieu!

L'orfévre fit un grand soupir en serrant une dernière fois la main de sa tante, celle de son père, et prit place près de misé Brun.

— Que Dieu conduise à bon port le marchand et la pacotille! dit le vieux Brun; allons, Michel!

Le rustre sauta sur le brancard en fouettant son cheval, la carriole partit au bruit retentissant de ses ferrailles, et traversa au petit trot les rues désertes. Mais en arrivant à la porte de la ville le cheval prit une allure moins glorieuse et manifesta l'invariable habitude qu'il avait d'aller au pas sur les grands chemins.

Misé Brun, qui avait témoigné au départ une satisfaction si animée, était devenue tout à coup silencieuse : l'aspect des champs au lever du jour, les ineffables harmonies qui résonnaient dans l'air, à mesure que la création entière s'éveillait, la frappaient d'une admiration mêlée d'attendrissement. Elle contemplait, dans une muette extase, les vastes horizons qu'elle avait si souvent rêvés à l'ombre des murailles qui lui laissaient apercevoir à peine un coin du ciel. L'orfèvre, renversé en arrière sur la lanière de cuir qui servait de dossier, semblait sommeiller malgré les cahots et le grincement des roues. Les beautés du paysage le frappaient très peu; il n'admirait rien dans la nature champêtre, qu'il n'avait guère vue du reste, et les aspects nouveaux qui se succèdent dans les contrées montagneuses ne le distrayaient pas de l'ennui de la route. Une fois, cependant, comme le chemin côtoyait un riche vignoble, il ouvrit ses yeux à demi comme pour regarder les ceps, qui ployaient sous des grappes semblables aux fruits de la terre promise.

Michel, le conducteur, s'apercevant de ce mouvement, lui dit avec admiration : Voilà du beau raisin de Malvoisie! L'orfèvre hocha la tête et parut réfléchir. Une demi-lieue plus loin, il rompit le silence

et répondit : Je crois que c'est du raisin muscat de Frontignan. Et après avoir fait cette profonde observation, il se rendormit.

Misé Brun passa cette première journée dans une sorte de ravissement; les ressorts paralysés de son ame se détendaient; le grand air, le mouvement, la jetaient dans une sorte d'ivresse douce et réfléchie; elle se sentait vivre avec bonheur dans cette atmosphère pure et lumineuse à laquelle ses regards n'étaient pas habitués. Il y avait dans ses sensations quelque chose de semblable à l'indicible joie du prisonnier qui passe des ténèbres éternelles de son cachot à la lumière du soleil.

Mais avant la fin du jour des pensées inquiètes se mêlaient déjà aux douces impressions du voyage. Une folle espérance s'emparait peu à peu de son cœur; il lui semblait qu'elle devait rencontrer encore une fois M. de Galtières, et qu'elle allait au-devant de lui sur ce chemin qui conduisait au lieu de sa naissance. Son cœur palpitait lorsqu'elle apercevait, sur la ligne blanche et poudreuse qui serpentait au flanc des collines ou s'allongeait dans les vastes plaines, un point noir qui grandissait rapidement, en venant à sa rencontre. Lorsqu'elle pouvait reconnaître enfin que celui qu'elle avait pris de loin pour un élégant cavalier était un pauvre colporteur monté sur un maigre roussin, ou bien un lourd villageois qui trottait fièrement sur son jumart, orné de grelots et de pompons de laine comme une mule andalouse, lorsqu'elle voyait combien elle s'était abusée, elle se détournait en souriant et en soupirant à la fois. Chaque nouvelle rencontre lui causait une nouvelle émotion; son cœur se plaisait à ce jeu, et allait au-devant de cette illusion, dont elle était si tôt détrompée.

Les grandes routes, à cette époque, étaient moins fréquentées et plus mal entretenues que nos plus humbles chemins vicinaux; il fallait une journée pour faire dix lieues à travers d'effroyables ornières et sur des pentes dangereuses, qu'il eût été imprudent de descendre autrement qu'au petit pas. Le surlendemain de leur départ, les voyageurs arrivaient à Fréjus, l'ancienne cité romaine, et ils avaient encore une forte journée de marche avant de se trouver enfin à Grasse.

Jusqu'alors, Bruno Brun avait poursuivi sa route sans paraître inquiet des mauvaises rencontres auxquelles il était exposé; mais, au moment d'entrer dans les solitudes montagneuses qui séparent les deux villes, il fut assailli tout à coup par des souvenirs peu rassurans. Les bois de l'Esterel avaient une effrayante célébrité; des bandes de malfaiteurs y avaient souvent trouvé, pendant des années entières,

un refuge contre la maréchaussée. En ce moment même, la bande du fameux Gaspard de Besse s'y était, disait-on, réfugiée, après avoir impunément désolé la Provence par ses brigandages. La célébrité terrible de ces lieux était passée en proverbe, et le peuple, dans son langage énergique et figuré, dit encor de nos jours, d'un homme qui se trouve dans un grand péril : — Il passe le pas de l'Esterel. De loin en loin à la vérité, la justice parvenait à s'emparer de quelque malfaiteur dont elle faisait clouer la tête dans ces dangereux défilés; mais ces trophées hideux épouvantaient bien plus les voyageurs que les bandits, et chaque exécution était suivie d'affreuses représailles.

Les voyageurs s'étaient arrêtés, pour la couchée, dans une auberge aux portes de Fréjus. Le gîte n'était pas magnifique, et malgré la pancarte, ornée d'une image des plus fantastiques, représentant l'adoration des rois, il était permis de soupçonner que l'hôtellerie des Trois Mages n'offrait pas des appartemens mieux décorés que les cabarets voisins auxquels une branche de pin servait simplement d'enseigne. Mais bien que le logis semblât peu achalandé, misé Brun vit avec quelque surprise que tous les fourneaux s'allumaient dans la cuisine, et que l'aubergiste s'agitait de l'air important et affairé d'un homme qui a du monde dans sa maison. L'espèce de bouge qui servait de salle à manger était désert cependant, et rien n'annonçait de nouveaux hôtes. Tandis que l'orfèvre, aidé de Michel, montait dans sa chambre, avec toute sorte de mystère et de précaution, les deux coffres qu'il n'eût pas été prudent en effet de laisser dans la carriole, misé Brun vint s'asseoir timidement au coin de la table et dit à l'aubergiste :

— Voilà bien des préparatifs; est-ce que vous attendez encor des voyageurs ce soir?

— Quand même mon propre père viendrait me demander un lit pour cette nuit, je serais obligé de le renvoyer, répondit le rustre en se rengorgeant, mon auberge est pleine.

— Mais vous n'aviez personne tantôt, quand nous sommes arrivés, puisque vous nous avez ouvert vos trois chambres, observa misé Brun.

— Il est vrai; mais un gentilhomme qui ne se plaisait pas dans l'auberge où il était descendu vient de prendre son logement chez moi, répliqua glorieusement l'aubergiste, il a avec lui un domestique et deux chevaux; ensuite il est venu un autre voyageur de moindre conséquence : j'ai du beau monde, comme vous voyez.

— Tant mieux, dit naïvement misé Brun.

Or, ces nouveaux hôtes, c'étaient le marquis de Nieuselle et ses deux acolytes.

Les chambres de l'auberge des Trois Mages s'ouvraient sur un étroit corridor dont les murs, barbouillés de toute sorte d'hiéroglyphes au charbon, étaient aussi minces que ceux d'un château de cartes. On pouvait, de cette espèce d'antichambre commune, entendre aisément tout ce qui se disait dans les trois galetas mal clos et tapissés de toiles d'araignée que l'aubergiste appelait pompeusement ses appartemens. Tandis que Bruno Brun arrangeait ses coffres, le marquis de Nieuselle et Vascongado, qui occupaient les deux chambres voisines, prêtèrent l'oreille.

— Voilà les coffres en sûreté, dit l'orfèvre; à présent, il s'agit de souper et de se coucher au plus vite, afin de se réveiller demain avant le jour : entends-tu, Michel?

— Soyez tranquille, répondit le lourdaud; au point du jour, nous mangeons l'avoine; avant le soleil levé, nous partons, et je vous promets qu'à la nuit tombante nous serons sortis depuis long-temps du bois de l'Esterel.

— J'espère bien que non, murmura Nieuselle en se retirant dans sa chambre, pour tenir conseil avec Vascongado et Siffroi. Ce dernier, déguisé en paysan, était venu se loger à l'auberge des Trois Mages sans dire qu'il appartenait au marquis. Il s'était donné pour le valet d'un maquignon qui se rendait à la foire de Grasse, et il avait expliqué ainsi comment on l'avait vu arriver monté sur un beau cheval du Mecklembourg, lequel ne semblait pas fait pour porter un homme de sa sorte. Nieuselle n'eut garde de se montrer; il se fit servir à souper dans sa chambre, et ne laissa pas non plus paraître Vascongado; misé Brun ne se douta pas qu'elle était sous le même toit que cet homme, dont l'insolence et l'audace lui avaient causé, dans une première rencontre, tant de crainte et de mépris.

Le lendemain, à l'aube, l'orfèvre et sa femme étaient prêts à continuer leur voyage. Tout le monde semblait dormir encore dans l'auberge. La lampe accrochée au mur fumait et s'éteignait en projetant d'incertaines lueurs dans l'étroit passage qui servait de vestibule. Un coq familier, qui perchait dans la cuisine, saluait de son cri perçant les premières clartés du jour et annonçait l'heure à défaut de l'horloge, depuis long-temps dérangée et muette. Bruno Brun, frappé d'une certaine inquiétude, se hâta de gagner une cour intérieure, sur laquelle donnait l'écurie. La carriole était devant la porte, les

brancards relevés, comme elle avait été laissée la veille, et l'on entendait au fond de l'écurie la voix de Michel, qui remplissait l'air de lamentations et de jurons effroyables : son cheval, étendu sur la litière, refusait de se relever et paraissait agonisant. L'orfèvre, voyant le déplorable contre-temps qui s'opposait à son départ, fit deux fois à grands pas le tour de l'écurie, comme un homme absorbé dans ses pensées, et dont le cerveau travaille à résoudre quelque proposition embarrassante; puis il s'assit sur une borne, allongea les mains sur ses genoux, et dit avec un grand soupir :

— Il faudrait arriver à Grasse demain au plus tard; c'est fini, notre voyage est manqué.

— Manqué! s'écria misé Brun; non, non, je vais voir, je vais m'informer s'il serait possible d'avoir un autre conducteur et un autre cheval.

— C'est une assez bonne idée, répondit Bruno Brun aprés réflexion.

Tandis que ceci se passait dans la cour, Vascongado montait quatre à quatre les degrés et entrait chez son maître. — Monsieur le marquis peut se lever et prendre les devans, dit-il en entr'ouvrant les rideaux; il n'y a pas de temps à perdre : la drogue a fait merveille; le cheval est sur le flanc, l'équipage en fourrière, et nos voyageurs dans le dernier embarras. La jeune femme parle de se procurer un autre cheval, et Siffroi va se présenter avec Biscuit.

— C'est bien! s'écria Nieuselle; ah! ah! ils donnent dans le panneau; voyons un peu.

Il se rapprocha de la fenêtre et regarda dehors avec précaution, en se cachant derrière le simulacre de rideau qui flottait devant le châssis dépourvu de vitres. — Bon! reprit-il, voilà Siffroi qui est en pourparler avec misé Brun. Le drôle la rançonne, je crois. Pauvre agnelet! elle se livre sans la moindre défiance.

— C'est fini, ils sont d'accord, elle lui a donné des arrhes, dit Vascongado triomphant. Monsieur le marquis va les voir partir. Siffroi amène Biscuit; il le met sous le brancard. Quel honneur pour cette méchante carriole!

— Allons! s'écria Nieuselle avec un transport de joie, allons! à cheval! Il faut que je les devance au logis de l'Esterel.

L'orfèvre n'avait conçu aucune défiance; il se trouvait au contraire fort heureux d'avoir rencontré si à propos ce grand garçon, qui pour assez peu d'argent lui fournissait un cheval et consentait à conduire son équipage. Mais d'un autre côté, il n'avait pas la même

sécurité, et la seule pensée qu'il allait tenter le formidable passage où tant de voyageurs avaient été arrêtés et détroussés lui donnait le frisson de la peur. Le pauvre homme prit ses précautions comme s'il eût été certain de faire quelque mauvaise rencontre. Il se sépara de la grosse montre qui depuis vingt ans peut-être n'avait pas quitté son gousset, et il la cacha, ainsi que tout ce qu'il avait d'argent sur lui, dans le sac de foin où misé Brun appuyait ses pieds. Ensuite il passa bravement dans sa ceinture un grand couteau à gaîne, tout frais émoulu, et boutonna du haut en bas sa veste à la matelotte, ce qui était chez lui un signe manifeste de parti pris et de résolution.

Au soleil levant, les voyageurs entraient dans les montagnes de l'Esterel. Un tableau de la plus sombre magnificence s'offrit alors aux regards de misé Brun. Le chemin qu'elle allait suivre montait toujours en serpentant entre les collines confusément amoncelées autour de la montagne, qui est le point culminant de cette région sauvage. Au-dessous de cette rampe, les vallées formaient d'immenses gouffres de verdure au fond desquels s'écoulaient d'invisibles torrens et surgissaient des sources dont les ondes glacées arrosaient des prairies où aucun pâtre n'avait jamais conduit son troupeau. Ce paysage avait deux teintes uniformes et pures seulement, l'azur limpide du ciel et le vert foncé des bois, baignés par la rosée et les froides ombres du matin. Mais lorsque le soleil s'éleva sur l'horizon, les monts et les vallées se diaprèrent de plus vives nuances, et de légers nuages, voilant les profondeurs bleuâtres de l'éther, présagèrent une matinée tiède et nébuleuse. A mesure que les voyageurs avançaient, de plus fraîches émanations s'élevaient de la forêt et tempéraient l'haleine enflammée du vent, qui, après avoir passé sur les plages brûlantes du golfe de Fréjus, venait s'éteindre au fond des humides vallées de l'Esterel. Cette température suave, ces calmes perspectives, le silence et la paix de ces solitudes, jetaient l'ame de misé Brun dans un attendrissement mélancolique. Recueillie dans une muette contemplation, le cœur gonflé de langueur et d'amour, elle mêlait aux impressions présentes le souvenir des émotions passées, et amenait à travers ces poétiques paysages l'image de M. de Galtières. Pour Bruno Brun, il se souciait peu de regarder autour de lui, et restait enfoncé dans la carriole les yeux fermés, la tête penchée sur sa poitrine, comme un homme décidé à s'endormir bravement au milieu du danger.

La jeune femme descendit de la carriole et se mit à gravir légère-

ment l'âpre montée tracée dans la forêt. Au-dessus de sa tête, les pins balançaient avec un doux bruissement leur verte couronne, et les chênes étendaient d'un côté à l'autre du chemin leur feuillage immobile. Parfois une clairière s'ouvrait entre les arbres, semblable à l'agreste jardin d'un ermite. Là s'épanouissaient dans toute leur beauté native les fleurs cultivées dans nos parterres; les corymbes dorés de l'immortelle, les croisettes roses de l'œillet sauvage, s'y mêlaient à la noire scabieuse et livraient aux vents leurs exquises senteurs. Plus loin, dans les ravins, le myrte mariait ses tiges élégantes et ses bouquets blancs aux rameaux vigoureux de l'arbousier, dont les fruits d'un rouge éclatant ressemblent de loin à d'énormes perles de corail.

Misé Brun avançait hardiment et explorait du regard tous les sites. Elle avait tout-à-fait oublié de quels évènemens sinistres ces lieux furent témoins, et elle ne se souvenait guère non plus de Gaspard de Besse et de sa bande. Au lieu d'avoir peur, comme son mari, à chaque détour de la route, à chaque massif d'arbres, elle s'écriait ravie : — Que cet endroit est beau ! qu'il ferait bon vivre ici, mon Dieu !

— Oui, en compagnie des voleurs et des loups, murmurait l'orfèvre en haussant les épaules; sainte Vierge ! qu'il me tarde d'être loin de ces affreuses montagnes, et de ces arbres, et de ces fleurs, et de tout ce qu'on voit dans ces parages maudits !

Cependant, après deux heures de marche environ, Bruno Brun eut une légère diversion à ses frayeurs et à ses pénibles réflexions. Au moment où la carriole atteignait un des plateaux qui formaient comme les degrés du gigantesque escalier dont le sommet apparaissait dans l'éloignement, les voyageurs aperçurent deux têtes plantées sur des poteaux au bord du chemin, devant une de ces clairières embaumées où s'épanouissait une si riche moisson de fleurs. Misé Brun, qui allait un peu en avant, se détourna avec un cri d'horreur et continua rapidement sa marche, tandis que Bruno Brun arrêtait la carriole et disait d'un air de satisfaction : — Je suis bien charmé de voir là-haut ces deux figures; cela prouve qu'il y a une justice pour les malfaiteurs. Ah ! ah ! ceux-ci font une piètre grimace maintenant; leurs camarades pourront les revoir en passant et se dire que leur tour viendra aussi de faire peur aux oiseaux. Mais regarde donc, mon garçon; ils ne bougent plus à présent, et les honnêtes gens passent devant eux en toute sécurité.

— J'aurais presque autant aimé me trouver face à face avec quelqu'un de leurs camarades, murmura Siffroi, qui, bien qu'un déter-

miné scélérat, n'était pas exempt de certaines répugnances; je ne puis pas voir ces masques-là; le cœur me tourne...

— Si je les regardais de plus près, je les reconnaîtrais peut-être, reprit l'orfèvre en clignant les yeux pour mieux voir; ils sont certainement de la bande des six qui furent roués dernièrement. L'arrêt portait qu'on en mettrait deux à Bonpas, deux au bois des Taillades, et deux à l'Esterel. Aussi le bourreau arrangea les têtes dans un panier et ne nous remit que les corps.

— On vous a remis les corps? répéta Siffroi.

— Oui, et j'ai de mes mains aidé à les ensevelir par charité, répondit l'orfèvre d'un air d'humilité glorieuse; je suis de la confrérie des pénitens bleus qui enterre les suppliciés. Messieurs du parlement nous ont taillé beaucoup de besogne cette année.

— Pouah! j'aimerais mieux tuer un homme que de mettre la main sur ces corps qu'a maniés le bourreau, dit Siffroi en fouettant son cheval avec un juron énergique.

Après six heures d'une marche interrompue par de courtes, mais fréquentes haltes, les voyageurs arrivèrent au point le plus élevé du passage. La route, en cet endroit, devenait presque impraticable, et ressemblait au lit desséché d'un torrent. Les monts au pied desquels elle tournait étaient couverts d'un manteau de verdure que trouait çà et là quelque roc chauve et dentelé. De minces filets d'eau murmuraient sur ces pentes rapides, dont ils entretenaient la fraîche végétation, et formaient de petites cascades qui bondissaient dans la mousse et baignaient les touffes de capillaires éparses entre les rochers. De tous côtés, la vue se perdait dans les verts horizons de la forêt, et nul autre bruit que celui du vent et des eaux ne troublait le silence de ces lieux sauvages. Pourtant une colonne de fumée qui s'élevait derrière les arbres annonçait le voisinage de quelque habitation.

— Il y a du monde ici! s'écria l'orfèvre en considérant avec une satisfaction mêlée d'inquiétude la spirale de fumée que misé Brun venait de lui faire apercevoir. Mon brave garçon, ajouta-t-il en s'adressant à Siffroi, sais-tu bien où nous sommes?

— Certainement; nous allons arriver au logis de l'Esterel; c'est un endroit que je connais comme la maison de mon père, et où je suis sûr d'être bien reçu, répondit froidement l'audacieux coquin.

— Nous y voilà, dit misé Brun en montrant une assez grande maison que l'on apercevait tout à coup en tournant un bouquet de chênes verts qui l'abritait contre les vents du nord.

Le logis de l'Esterel était un bâtiment à deux étages, élevé au bord du chemin, sur un monticule isolé. Au premier coup d'œil, cette habitation ressemblait à celles des paysans de la plaine. La façade, irrégulièrement percée d'étroites fenêtres, n'avait jamais été crépie, et le toit, presque plat, était couvert de tuiles rouges, grossièrement assujetties par des pierres qui menaçaient de rouler sur la tête des passans; de misérables lucarnes donnaient seules du jour aux chambres de l'étage supérieur, et le rez-de-chaussée avait tout-à-fait l'aspect extérieur d'une écurie. Mais, en y regardant de plus près, on s'apercevait que ces grossières constructions étaient d'une solidité que n'avaient pas les maisons du bas pays. Les murs épais, les fenêtres garnies de barres de fer, la porte à double vantaux de chêne, témoignaient des précautions qu'on avait prises contre les gens suspects qui fréquentaient cette route. La maison s'élevait isolée entre le chemin et la forêt. Un guichet, pratiqué dans la porte même, permettait de reconnaître sans danger les hôtes qui se présentaient. D'étroites ouvertures donnaient obliquement sur l'embrasure de la porte et offraient un moyen commode de faire le coup de fusil contre les gens qui se seraient annoncés d'une manière hostile. A moins d'un siége en règle, il eût été impossible de pénétrer dans le logis de l'Esterel une fois que les portes et les fenêtres étaient closes.

Siffroi arrêta la carriole, et, montrant avec le manche de son fouet l'écriteau sur lequel on lisait en grosses lettres noires : *A l'auberge de l'Esterel, on loge à pied et à cheval*, il dit à l'orfèvre d'un air de bonhomie :

— Si vous voulez m'en croire, vous entrerez là un moment pour vous rafraîchir tandis que je donnerai l'avoine à mon cheval, et que je le laisserai souffler un peu.

La proposition ne parut pas déraisonnable à Bruno Brun, bien qu'il eût été résolu, avant de partir, qu'on franchirait sans s'arrêter ces passages dangereux.

— Nous n'avons rien pris depuis le coup de l'étrier, et je ne serais pas fâché de déjeuner, dit-il à sa femme; ici nous trouverons peut-être une omelette et une tasse de café. Entrons. Qu'en dis tu?

—Moi, je le veux bien, répondit-elle par complaisance, car elle aurait mieux aimé déjeuner en chemin avec les fruits et le pain bis qu'elle avait dans son panier.

Siffroi avait déjà frappé à la porte, qui restait fermée à toute heure. Une petite servante noire et déguenillée se présenta aussitôt, et invita d'un geste assez brusque les voyageurs à entrer. Il pouvait être alors environ midi.

L'aspect intérieur du logis de l'Esterel rappela tout-à-fait à misé Brun l'auberge du *Cheval rouge*. La grande chambre du rez-de-chaussée avait la même destination, et offrait le même coup d'œil que la salle enfumée où elle avait passé la soirée près de M. de Galtières, tandis que les cavaliers de la maréchaussée étaient attablés autour d'un broc de vin cuit, et que le marquis de Nieuselle soupait seul dans sa chambre. Elle s'assit pensive au coin de la table, et l'orfèvre, tandis qu'on lui servait à déjeuner, se mit à questionner la servante.

— Est-ce que beaucoup de voyageurs s'arrêtent ici? lui demanda-t-il.

— C'est selon le temps, lui répondit-elle d'un ton bref et farouche.

— Aujourd'hui vous n'avez personne, ce me semble?

— Plus tard il peut nous venir du monde.

— Comment! sur le soir?

— Oui, pour la couchée.

— Dieu du ciel! il y a des gens qui osent dormir au milieu du bois de l'Esterel? s'écria l'orfèvre.

— Pourquoi pas? répliqua la maritorne provençale; ma maîtresse et moi, nous y dormons bien toutes les nuits de notre vie.

—Ta maîtresse et toi, dis-tu? Vous êtes donc toutes deux seules ici?

— Tout-à-fait seules.

— Dieu du ciel! Et vous n'avez pas peur?

— Non, répondit laconiquement la servante en lui tournant le dos.

Un moment après, l'hôtesse entra. C'était une vieille femme sèche et robuste, à l'air peu prévenant, au parler rude; elle essaya pourtant de prendre un visage agréable et d'adoucir le son de sa voix pour aborder les nouveaux venus, et se mit à les servir avec empressement.

Siffroi ne reparaissait pas cependant, et, au bout de vingt minutes, l'orfèvre, impatient de repartir, sortit pour le chercher. Le drôle était tranquillement assis dehors, sur le brancard de la carriole, tandis que Biscuit mangeait sa ration dans l'écurie.

— Tu as dételé! s'écria l'orfèvre avec un mouvement de surprise et d'inquiétude; ce n'était pas la peine. Allons, il faut partir.

— Dans un moment, s'il vous plaît, répondit flegmatiquement Siffroi; je viens de m'apercevoir d'un accident.

— Un accident qui nous arrête ici? interrompit Bruno Brun avec une impatience mêlée d'effroi.

— Pour une demi-heure encore, pas davantage; mon cheval a laissé deux fers en chemin. Pauvre bête! C'est, sauf votre respect,

comme si vous aviez perdu vos souliers : vous ne sauriez marcher ainsi.

— Ah! mon Dieu! et qui va ferrer cet animal à présent?

— Moi-même, dès que la petite servante aura trouvé ce qu'il me faut pour cela.

L'orfèvre fut complètement dupe de cette excuse; il recommanda à Siffroy de faire diligence, et alla retrouver sa femme, laquelle apprit sans défiance et sans inquiétude l'accident qui l'empêchait de repartir, et sortit tranquillement pour se promener aux environs de la maison.

Tandis que ceci se passait en bas, l'hôtesse était furtivement montée à l'étage supérieur, où Nieuselle l'attendait. Le marquis, arrivé depuis environ deux heures, s'était installé, avec Vascongado, dans une espèce de grenier dont la lucarne, placée à un angle du bâtiment, offrait un moyen commode de faire le guet sans être aperçu. En ce moment, il observait Bruno Brun, qui rôdait autour de l'auberge d'un pas inquiet et s'arrêtait de temps en temps devant la façade pour tâcher de voir l'heure à une montre solaire dont la pluie avait depuis bien des années effacé le cadran.

L'hôtesse entra familièrement, car elle ne savait ni le nom ni la condition de son hôte, et pensait peut-être avoir affaire à un roturier. — Eh bien! dit-elle avec un sang-froid qui prouvait qu'elle n'était pas femme à embarrasser Nieuselle par ses scrupules, ces gens-là sont ici. Que voulez-vous faire maintenant?

— Rien, lui répondit-il; il s'agit seulement de les retenir jusqu'à ce soir avec des prétextes capables de les tranquilliser.

— Et ce soir? demanda l'hôtesse.

Nieuselle la regarda avec une espèce de sourire, et dit en se balançant sur l'escabeau qui lui servait de siége :

— Ce soir, tu iras te coucher de bonne heure, ainsi que ta servante, et tu ne bougeras plus, à moins que je ne t'appelle.

— C'est entendu, répondit-elle après un moment de réflexion et de silence; mais vous savez ce que je vous ai dit : s'il vient des voyageurs pour la couchée, je ne peux pas les renvoyer, cela me ferait une mauvaise affaire.

— Au diable tes chalands! Mais qui donc peut venir sans une absolue nécessité prendre gîte dans cette taupinière?

— Des gens comme vous, qui ne se soucient pas que la justice puisse mettre le nez dans leurs affaires et qui cherchent les endroits où la maréchaussée ne passe pas souvent, répondit audacieusement la vieille.

Nieuselle fronça le sourcil et réfléchit à son tour. — Écoute, dit-il, je vois à peu près quelle espèce de gens tu héberges et qui tu attends peut-être ce soir. Or, je t'avertis qu'il n'y aurait pas le moindre profit à m'égorger cette nuit. Sauf l'argent que je t'ai compté après nos accords, je n'avais pas pris sur moi un petit écu, et ma défroque ni celle de mes gens ne valent la peine qu'on nous tue pour s'en emparer.

— C'est clair, répondit l'hôtesse toujours avec le même sang-froid; mais il ne s'agit pas de cela. On se figure que les gens faisant métier de prendre par force le bien d'autrui tuent par plaisir ceux qui tombent entre leurs mains. Point du tout; ils ne demandent pas mieux que de laisser aller la bête après avoir pris le harnais, et si parfois il y a quelqu'un de mort, ce n'est pas leur faute.

— Je n'en doute pas, répliqua Nieuselle; mais où veux-tu en venir?

— Dans ce que vous allez faire, il ne s'agit que d'une amourette? dit l'hôtesse en changeant brusquement de propos.

— Parbleu! certainement; ne t'avise pas de soupçonner autre chose, répondit le marquis avec une susceptibilité cynique; je ne suis pas homme à aller sur les brisées de l'honorable compagnie qui fréquente ta maison.

— Notre homme s'impatiente, dit l'hôtesse en observant par la lucarne Bruno Brun, qui courait çà et là en appelant Siffroi et revenait d'un air désespéré vers la carriole, dont il soulevait et secouait le brancard comme s'il eût voulu s'y atteler lui-même.

— Descends et tâche de le calmer, dit Nieuselle; invente toutes les excuses possibles pour lui faire prendre patience. Que Siffroi, afin de le contenter, fasse semblant de mettre son cheval en état de repartir et brise une des roues de la carriole.

— On pourrait au besoin les laisser se remettre en route et verser la carriole au fond du premier ravin, à deux pas d'ici, dit l'infernale vieille.

— Il ne sera pas besoin de chercher tant de prétextes, dit Vascongado, qui depuis un moment observait l'état du ciel; dans une heure peut-être, il fera un temps à ne pas risquer un chien sur le chemin de l'Esterel.

En effet, une longue barre de nuages montait rapidement sur l'horison; les brumes opaques qui depuis le matin flottaient aux cimes de la forêt se déchiraient brusquement, et à travers ces trouées lumineuses passaient d'humides rayons qui s'éteignaient presque aussitôt dans l'immense nuée, dont les flancs s'abaissaient et semblaient ba-

layer la croupe des montagnes. Le vent était tout à coup tombé, et un morne silence enveloppait toute la création, comme si elle se fût préparée par ce moment de repos aux assauts furieux de l'orage prêt à éclater.

— Voilà un beau temps pour nous, s'écria Nieuselle. Au premier coup de tonnerre, notre homme se résignera à rester ici. Tout vient à point pour mon entreprise. Dieu me confonde si elle échoue cette fois!

L'hôtesse secoua la tête d'un air soucieux.

— Ce mauvais temps peut vous contrarier plus que vous ne pensez, dit-elle; si quelque voyageur est maintenant dans la montagne, il ne rebroussera pas chemin, en voyant venir l'orage; il ne tentera pas non plus de gagner l'autre côté du passage, il viendra se remiser ici pour le reste de la journée et peut-être pour la nuit. Que feriez-vous alors? Ceux que j'attends ne sont pas gens à se mêler malgré vous de vos affaires. La maison est grande d'ailleurs, et j'aurai soin de les mettre dans un endroit où ils ne gêneront personne; mais je ne réponds pas de même des voyageurs que le hasard peut amener, et que je ne connais pas.

— Diable! fit Nieuselle entre ses dents, si le mauvais temps amenait un détachement de la maréchaussée comme à l'auberge du *Cheval Rouge!* — Écoute, reprit-il en se tournant vers l'hôtesse après un moment de réflexion, je ne te demande pas l'impossible. En cas d'évènement, arrange les choses de ton mieux; mais retiens bien ce que je vais te dire : si rien ne m'empêche d'accomplir le dessein pour lequel je suis venu chez toi, tu recevras avant huit jours un rouleau de beaux écus de six francs, pareil à celui que je t'ai déjà donné; je t'en donne ma parole, ma parole de gentilhomme.

A ce dernier mot, la vieille s'inclina machinalement, un peu éblouie par le ton et les grandes manières de Nieuselle.

— Soyez tranquille, monsieur, lui dit-elle avec un geste solennel, quoi qu'il arrive, vous serez content.

Là-dessus, elle se retira.

— La vieille masque! dit Vascongado, je suis sûr que sa maison est une caverne de voleurs. Bruno Brun est tombé dans un double guet-apens : monsieur le marquis lui prendra sa femme, et les gens qui s'hébergent ici, ses bagages.

— Tant mieux, cela m'arrangerait fort, s'écria Nieuselle; de cette manière, tout ce qui arrivera peut leur être attribué. Ne serait-il pas plaisant que cette aventure-ci passât aussi sur le compte de

Gaspard de Besse? Dieu me damne! je rirais bien en me l'entendant raconter.

Pendant ce colloque, misé Brun attendait patiemment que son mari l'appelât pour repartir. Après avoir un peu marché, elle était revenue s'asseoir près de la maison, dans le jardinet que cultivait l'hôtesse, vrai parterre de cabaret où le tournesol et l'œillet d'Inde fleurissaient orgueilleusement au milieu des salades. La petite servante l'avait suivie et la regardait de loin à la dérobée avec une sorte d'étonnement. La pauvre créature, accoutumée à la grossière laideur de l'hôtesse, ainsi qu'aux traits rudes et basanés des gens qui fréquentaient le logis de l'Esterel, contemplait le gracieux et frais visage de misé Brun avec le même étonnement et le même plaisir qu'elle aurait ressenti à l'aspect de quelque fleur miraculeuse ou de quelque oiseau d'un plumage merveilleux. La modeste toilette de la belle voyageuse lui plaisait beaucoup aussi; elle ne se lassait pas d'admirer son casaquin à grandes raies et le ruban rose vif noué sur sa coiffe de linon brodé. Misé Brun l'aperçut et devina peut-être ses impressions.

— Approche donc, petite; est-ce que je te fais peur? lui dit-elle en souriant.

La servante vint s'asseoir familièrement à ses pieds, et continua de la regarder en dessous avec un petit rire qui marquait son contentement.

Cette enfant, qui pouvait avoir quinze ans environ, eût été jolie, si la plus rude existence n'eût flétri et détruit sa beauté avant même qu'elle fût en sa fleur. L'ardeur du soleil, les intempéries de l'air, avaient donné à sa peau des tons calcinés; son teint, comme ses cheveux et ses yeux, étaient d'un brun fauve. Son vêtement répondait à sa figure : une jupe de drap, semblable à un lambeau d'amadou, flottait sur ses hanches grêles, et les mèches rebelles de sa chevelure s'échappaient d'un bonnet d'indienne, rattaché sous le menton par des cordons de fil écru.

— Tu te reposes volontiers un moment, n'est-ce pas? lui dit misé Brun; ici, comme partout, on a bien du mal à gagner sa vie, ma pauvre petite. Tu travailles beaucoup?

— Comme ça, répondit-elle avec insouciance. Je balaie la cuisine, j'aide à l'écurie, et, quand je n'ai rien à faire dans la maison, je vais au bois. — Et vous? ajouta-t-elle en regardant les mains fines et blanches de misé Brun; vous êtes une dame de la ville, vous ne faites rien?

— Je ne suis pas une dame, et je travaille du matin au soir comme toi, mais sans jamais bouger de place, répondit la voyageuse, que son imagination ramena en ce moment dans l'obscure arrière-boutique où l'attendaient son siége vide et sa quenouille, debout entre la fenêtre et le mur. Va, tu es bien heureuse de vivre au grand air dans ces montagnes, et je voudrais de tout mon cœur être à ta place....

— Bah! fit la jeune fille avec un mouvement d'incrédulité et en jetant un coup d'œil dédaigneux sur sa propre personne, vous voudriez être comme moi? Eh bien! moi, je voudrais de toute mon ame être comme vous.

— Tu ne sais pas ce que tu désires, dit tristement misé Brun.

— Je serais bien blanche, bien belle, bien habillée, continua la fillette, et je me plairais tant à moi-même, que je ne ferais que me regarder du matin au soir.

Ce naïf compliment fit sourire la jeune femme; elle passa la main sur les cheveux incultes de la petite paysanne comme pour les lisser et les arranger.

— Simplette que tu es! dit-elle; tu ne te figures rien de plus beau que mon ajustement. Que serait-ce, bonté divine! si tu voyais de grandes dames avec leurs chaînes d'or, leurs perles et leurs pierreries!

— Tout ça ne me plaît pas beaucoup, répondit la servante avec un sérieux comique et un geste de dédain qui fit rire misé Brun.

— Ah! tu n'aimes pas ces belles choses? dit-elle d'un ton d'ironie enjouée; mais, en fait de joyaux, tu n'as sans doute jamais vu que les bagues de laiton et les croix d'étain que vendent les colporteurs?

La petite servante hocha la tête avec un imperceptible sourire, et dit en regardant le nœud rose attaché sur le bonnet de misé Brun :

— Les rubans me semblent bien plus jolis que l'or et l'argent.

— Cela se trouve bien, dit la jeune femme avec une adorable bonne grace; je n'ai ni or ni argent à te donner, mais je puis te faire présent de ce beau ruban rose qui te plaît si fort.

A ces mots, elle détacha le nœud de sa coiffe et le plaça sur les cheveux de l'enfant, qui la laissa faire d'un air glorieux et ravi.

Cette petite scène fut interrompue par l'arrivée de Bruno Brun, lequel, depuis un moment, observait avec épouvante les signes précurseurs de l'orage.

— Ma femme! s'écria-t-il, qu'allons-nous faire, qu'allons-nous devenir? Voilà un mauvais temps qui se prépare.

— Eh bien! nous attendrons qu'il soit passé, répondit-elle avec une calme résignation.

— Mais nous sommes dans le bois de l'Esterel!

— C'est un endroit plus terrible de loin que de près.

— Dieu du ciel! un coupe-gorge où l'on ose à peine passer en plein jour! Nous sommes menacés d'y rester jusqu'à la nuit tombante, et peut-être jusqu'à demain matin.

— Patience! cela vaudrait mieux que de s'aventurer dans des chemins noyés par la pluie, et où nous resterions peut-être au fond de quelque ornière.

La tranquillité de la jeune femme finit par rassurer un peu Bruno Brun. Il était d'ailleurs dans une de ces situations qui donnent de l'énergie aux plus faibles; ne pouvant avancer ni reculer, il prit le parti de rester résolument en place.

— Rentrons, dit-il à sa femme; s'il plaît à Dieu, nous en serons quittes pour arriver à Grasse tout juste pour l'ouverture de la foire.

En ce moment, le tonnerre gronda, et bien que l'air fût si calme qu'on n'entendait plus frémir le feuillage sonore des pins, un bruit semblable à celui des vents en furie s'élevait des profondeurs de la forêt : de livides éclairs jaillissaient incessamment de l'obscure nuée suspendue au-dessus de la montagne; on sentait de toutes parts les forces aveugles des élémens prêts à se heurter et à briser la création dans leur épouvantable choc. La jeune femme s'était arrêtée. Immobile, le visage tourné vers les régions d'où venait la tempête, elle frémissait d'admiration et de terreur en écoutant les voix formidables qui résonnaient autour d'elle. Le cœur pénétré d'une émotion religieuse, l'imagination saisie par la poésie sublime de cette grande scène, elle ne pouvait trouver des paroles pour formuler les impressions de son ame, et murmurait, les yeux levés au ciel : — Mon Dieu! mon Dieu! que vos œuvres sont belles! que vous êtes puissant!

— Ma femme! cria l'orfèvre arrêté au seuil de l'auberge, j'ai senti une goutte d'eau; dépêche-toi de rentrer.

Elle revint lentement vers lui et le suivit en silence dans la chambre où il avait déjà transporté son bagage. Cette pièce, située au rez-de-chaussée, ressemblait plutôt à une cave qu'à un lieu d'habitation. La fenêtre, pareille à un soupirail, s'ouvrait à hauteur d'homme et était défendue par deux barres de fer en croix. Une couchette sans rideaux, un grand coffre qui pouvait au besoin servir de siége, une table grossière, formaient tout l'ameublement. L'as-

pect de cette espèce de prison réjouit pourtant Bruno Brun. — Nous serons bien ici, dit-il à sa femme. La pièce étant voûtée et close de tous côtés, nous n'entendrons guère le bruit du tonnerre. La porte est munie en dedans d'un bon verrou, et, quand elle sera fermée, nous pourrons être tranquilles.

Misé Brun s'assit en silence sur le coffre, et, tirant son tricot de sa poche, elle se mit à travailler. L'orfèvre s'étendit sur la couchette, le visage tourné vers la muraille et les yeux fermés, pour ne pas voir les éclairs. Au dehors, l'orage éclatait avec furie : la pluie ne tombait encore que par rares ondées; mais le tonnerre grondait sans intervalle, et les régions inférieures de l'atmosphère étaient traversées par des tourbillons de vent qui renversaient les arbres et s'engouffraient dans les gorges de la montagne avec un bruit rauque et affreux.

Chaque fois qu'une raie de feu éblouissait les regards de misé Brun, elle faisait le signe de la croix en murmurant quelque prière; puis elle reprenait son travail.

Bruno Brun s'agitait, se retournait sur sa couchette, et de temps en temps s'écriait d'une voix entrecoupée de profonds soupirs :

— Si je pouvais faire un somme! Qui sait l'heure qu'il est?... Dieu fasse que le temps se relève! Bonté du ciel! je donnerais bien vingt-cinq louis, si je les avais, pour être maintenant dans la rue des Orfèvres, tranquillement assis à mon établi... Maudits soient les voyages! on y perd le repos et la santé. Que je revienne sain et sauf de celui-ci, et, par le saint suaire! je promets de ne plus perdre de vue les remparts de la ville d'Aix.

Pendant un de ces soliloques, misé Brun crut entendre dans le chemin le trot d'un cheval; elle prêta l'oreille et reconnut que quelqu'un arrivait en effet au logis de l'Esterel; mais la présence de ce nouvel hôte n'occasionna aucun tumulte dans la maison. La jeune femme entendit seulement grincer la porte qui se refermait. Un moment après, il lui sembla qu'un bruit de pas retentissait dans le long corridor, à l'entrée duquel sa chambre était située. Cette circonstance ne la frappa point : elle ne jugea pas à propos de faire part à l'orfèvre de ses remarques, et continua de travailler en écoutant les voix de l'orage qui s'élevaient toujours plus lamentables et plus furieuses.

La nuit approchait cependant; un froid crépuscule se répandait dans la chambre, qui s'assombrit promptement. De rares éclairs déchiraient maintenant les nuages, qui fuyaient emportés par le vent

d'ouest. La jeune femme avait laissé tomber son ouvrage sur ses genoux, et s'abandonnait aux tristes et chères pensées qu'elle emportait partout dans son cœur. Bruno Brun s'était assoupi enfin et rêvait probablement qu'il disait les vêpres dans la chapelle des pénitens bleus, car il remuait les lèvres par moment, et faisait entendre une sorte de psalmodie sourde et nasillarde.

Au milieu de ces ténèbres et de ce silence, misé Brun fut tout à coup saisie d'un mouvement de puérile frayeur; elle se leva vivement pour aller demander de la lumière; comme elle ouvrait sa porte, l'hôtesse se présenta une lampe à la main.

— Je venais voir à quelle heure vous voulez souper, lui dit-elle; car c'est fini, vous passerez la nuit ici. S'il vous plaisait, en attendant, de passer dans la salle, vous y trouveriez bon feu : la soirée est fraîche.

Misé Brun allait se rendre à cette invitation lorsqu'elle aperçut derrière l'hôtesse la petite servante, qui d'un geste inquiet et rapide lui dit de refuser. Il y avait dans le visage de l'enfant une expression d'effroi et de sollicitude si étrange, que misé Brun, surprise et troublée, se hâta de rentrer dans sa chambre en disant à l'hôtesse qu'il lui fallait attendre le réveil de son mari. Un instant après, on gratta doucement à la porte : c'était la petite servante qui revenait; cette fois, elle était seule. Elle prit misé Brun par la main et l'emmena dans le corridor.

— Que me veux-tu, mon enfant? lui dit la jeune femme étonnée.

— Je veux vous avertir, lui répondit-elle d'une voix brève. Vous ne vous doutez de rien, n'est-ce pas? Eh bien ! on veut vous enlever à votre mari... Les gens qui ont ce dessein sont ici depuis ce matin. Ils s'étaient cachés; mais à présent ils sont là dedans... Tenez, les voyez-vous?

En parlant ainsi, elle avait entraîné misé Brun jusqu'à l'extrémité du corridor, en face d'une porte entr'ouverte. La jeune femme ne jeta qu'un coup d'œil dans la salle et recula, tremblante, stupéfaite : elle venait de reconnaître Nieuselle assis près de la cheminée, et donnant ses ordres comme à l'auberge du *Cheval-Rouge*.

— Ce n'est pas tout, reprit la petite servante; ce soir, dans un moment peut-être, il viendra encore du monde, des gens qui prendront votre argent, vos effets, tout ce que vous possédez, et qui tueront votre mari, s'il veut faire résistance.

— Nous sommes perdus! murmura misé Brun avec le morne sang-froid que les êtres les plus faibles manifestent parfois dans un péril soudain, inévitable.

— Je ne vous aurais pas avertie, si je ne savais un moyen de vous sauver peut-être, dit l'enfant en ramenant misé Brun à l'autre extrémité du corridor. Écoutez-moi bien : là-bas, dans une chambre, au fond de ce passage, il y a quelqu'un qui pourrait prendre votre défense...

— Le voyageur qui est arrivé cette après-midi? interrompit misé Brun.

— Oui. Ceux que vous avez vus là, dans cette salle, ignorent qu'il est ici. Allez le trouver, jetez-vous à ses pieds, dites-lui ce que veulent ces méchantes gens. Vous êtes si belle, qu'il n'aura pas le cœur de vous voir pleurer. Il vous prendra sous sa protection, et alors.... C'est un lion; il se battra, il vous sauvera, j'en réponds... Venez.

— Tu connais donc cet homme? demanda misé Brun en se laissant conduire au milieu des ténèbres.

— Oui, je le connais. Vous voici à sa porte : entrez... Il n'y a pas un moment à perdre. On m'appelle en bas : entendez-vous?

En effet, la voix de l'hôtesse retentissait dans l'éloignement. — Écoutez, reprit la petite servante en serrant fortement les mains de misé Brun, quoi qu'il arrive, ne dites pas que c'est moi qui vous ai avertie; ne le dites pas, on me tuerait. — Elle s'en alla à ces mots avec l'agilité prudente d'un chat qui cherche sa route dans l'obscurité. La jeune femme resta environnée de ténèbres. Seulement, une ligne lumineuse tracée sur le sol lui indiquait la porte où elle devait frapper. Dans cette situation extrême, il n'y avait pas à hésiter. Elle heurta un léger coup contre le panneau, et entra toute tremblante, sans pouvoir articuler un mot et sans oser lever les yeux. Au bruit qu'elle fit en s'avançant, l'homme dont elle venait implorer le secours se retourna à demi et dit sans la regarder : — Eh bien! le courrier d'Italie et son escorte ont-ils passé enfin?

En entendant cette voix, misé Brun jeta un cri et se précipita les mains jointes, le visage inondé de larmes, devant celui qu'elle venait de reconnaître. — C'est vous, c'est vous, dit-elle; ah! béni soit le ciel!...

L'excès de son émotion l'empêcha de continuer; elle s'appuya défaillante contre le siége que l'étranger venait de quitter, et tendit les mains vers lui avec un mouvement inexprimable d'espoir, de confiance et de joie. A l'aspect de misé Brun, il s'était levé pâle d'étonnement, et, debout en face d'elle, il la considérait dans une silencieuse stupéfaction, comme s'il eût douté de ce qu'il voyait et hésité à croire que c'était bien elle qu'il retrouvait en ces lieux.

— Oui, c'est bien moi, reprit-elle en souriant au milieu de ses larmes; est-ce que vous ne me reconnaissez pas? est-ce que vous ne remettez pas ma figure?

Il porta la main sur sa poitrine avec un geste énergique, comme s'il eût voulu lui dire, en montrant son cœur, que son image était là; puis, tâchant de dominer la violence de sa propre émotion, il força doucement misé Brun à s'asseoir, et resta devant elle, une main appuyée sur la table où il écrivait quelques instans auparavant. Il y avait sur cette table des papiers, les restes d'une légère collation et des armes.

— Est-il possible que je vous rencontre ici? dit-il d'une voix altérée; comment y êtes-vous venue? pourquoi vous y êtes-vous arrêtée?

Cette question rappela tout à coup à misé Brun le danger qu'elle venait d'oublier un moment. Elle se tourna vers la porte avec un geste de terreur, et répondit en baissant la voix : — Mon mari se rend à Grasse pour ses affaires; il a voulu m'emmener. Aujourd'hui, un accident nous a fait entrer ici, et le mauvais temps nous a forcés d'y rester. Je n'avais ni crainte ni défiance. Je me croyais en sûreté, lorsque par hasard j'ai su..... j'ai vu..... Oh! quelle iniquité! quelle honte! On nous a attirés dans un piége. Nous ne sommes pas seuls ici. Un homme, dont j'ai repoussé les insolentes galanteries, est venu m'y attendre. Il a gagné l'hôtesse sans doute, et je suis à sa merci dans ce coupe-gorge.

Tandis qu'elle parlait, une secrète fureur éclatait dans le regard de l'étranger et faisait pâlir sa lèvre hautaine; mais aucun autre signe ne manifesta les violences intérieures auxquelles il était en proie. — Ah! c'est le marquis de Nieuselle qui est là! murmura-t-il comme se parlant à lui-même et en saisissant ses armes.

Il allait sortir; misé Brun se jeta au-devant de lui, les mains jointes et comme égarée.

— Où allez-vous? s'écria-t-elle; que voulez-vous faire? Cet homme n'est pas seul; il doit avoir aussi des armes. Vous exposeriez votre vie en voulant me défendre. Non, non, je ne le veux pas! Vous seul contre tous! ils vous tueraient peut-être!

Il secoua la tête avec un geste inexprimable de défi, d'assurance, de mépris du danger.

— Ne craignez rien, laissez-moi faire, répondit-il; il faut que je vous délivre de cet homme. Qu'importe qu'il ne soit pas seul! Je viendrai à bout de lui et des siens. Restez ici tranquille; bientôt tout sera fini.

A ces mots, il repoussa doucement la jeune femme, et l'obligea de se rasseoir devant le foyer où brûlait un feu clair; puis il sortit rapidement, en refermant la porte derrière lui. Misé Brun resta affaissée sur son siége. Ses forces l'abandonnaient, une mortelle pâleur couvrait son visage, ses tempes étaient baignées d'une sueur froide, un souffle lent et pénible soulevait sa poitrine oppressée. Pourtant elle avait conservé toute la netteté de ses perceptions; elle entendait battre son cœur au milieu du silence lugubre qui l'environnait, et elle distinguait dans leurs moindres détails les objets sur lesquels son regard errait machinalement. Par un singulier phénomène de mémoire locale, l'image de ces lieux, qu'elle parcourait des yeux sans les voir, resta gravée dans son souvenir, et elle fut frappée, en se les rappelant plus tard, d'un étonnement qu'elle n'avait point éprouvé à leur aspect. Elle ne prit pas garde en ce moment au contraste étrange que faisait l'ameublement élégant de cette chambre avec le reste du logis; elle ne s'aperçut pas qu'elle était assise sur un fauteuil en brocatelle, près d'une table dont les pieds sculptés ressortaient entre les franges d'un magnifique tapis. Elle ne remarqua pas non plus que la cheminée était ornée d'une pendule, et que deux médaillons enchâssés dans une riche garniture étaient suspendus aux côtés de la glace. Dans ce trouble affreux, elle ne pouvait même plus prier. Deux ou trois fois elle essaya de se relever, mais ses genoux fléchirent, elle ne put avancer : elle n'eut que la force d'attendre.

Heureusement cette situation terrible ne se prolongea pas longtemps. Au bout d'un quart d'heure environ, des pas rapides se firent entendre dans le corridor : c'était l'étranger qui revenait. Misé Brun leva les mains au ciel avec un élan de reconnaissance, et s'écria d'une voix éteinte :

— Eh bien! M. de Nieuselle?...

— Vous n'avez plus rien à craindre de lui, répondit-il du ton le plus calme, — et après un moment de silence il ajouta : — Vous n'avez rien entendu?

— Rien, murmura-t-elle en frissonnant.

Un long silence suivit ces paroles; l'étranger s'assit en face de misé Brun et déposa sur la table ses pistolets. Il était très pâle, mais aucun trouble dans sa physionomie, aucun désordre dans ses vêtemens, n'annonçaient une lutte récente. La jeune femme, pénétrée d'une indéfinissable crainte, n'osait l'interroger encore. Son premier mouvement avait été de croire qu'une catastrophe venait d'arriver, mais

bientôt cette supposition lui parut absurde. Elle se tranquillisa, convaincue que Nieuselle, après s'être rendu à merci, allait passer la nuit sous clé dans quelque cave de l'auberge. L'étranger paraissait avoir oublié déjà ce qui venait de se passer; accoudé sur la table et le front penché sur sa main, il regardait la jeune femme avec une joie pensive et comme recueilli dans une impression de bonheur qu'il savourait lentement. La pâleur de misé Brun s'effaça sous ce regard ardent; elle baissa la vue, et dit en soupirant : — Je ne sais comment vous rendre graces, monsieur, pour le secours que vous m'avez donné. Que Dieu vous récompense... A présent, je passerai la nuit ici sans crainte... Elle s'interrompit tout à coup, frappée d'un souvenir subit, et s'écria en se dressant avec un geste d'épouvante :

— Mais que dis-je, mon Dieu! il y a un autre danger plus grand.

— Lequel? interrompit l'étranger.

— Cette maison est un repaire de bandits, répondit-elle d'une voix étouffée; cette nuit, dans un moment peut-être, l'hôtesse, d'accord avec eux, nous livrera...

— Vous en avez été avertie? demanda l'étranger sans paraître ému de cette révélation.

Elle fit un geste affirmatif, et reprit avec véhémence :

— Ne songez pas à résister, ce serait une tentative folle et inutile. Il ne s'agit plus d'un lâche qui tremble et s'humilie à la première menace d'un homme de cœur, il s'agit d'une troupe de bandits résolus et accoutumés au meurtre. Ils vous tueront si vous essayez de vous défendre; mais vous ne vous défendrez pas; vous leur laisserez prendre tout ce que nous possédons. Eh! qu'importe, pourvu que la vie soit sauve?

Tandis qu'elle parlait ainsi, l'étranger la considérait d'un air calme et attendri qui contrastait étrangement avec l'effroi qu'elle manifestait. — Vous ne me croyez pas! dit-elle désolée; il vous semble que la peur me tourne l'esprit; plût à Dieu que cela fût ainsi! Mais vous le verrez : cette nuit, nous serons dépouillés par la bande de Gaspard de Besse.

— Il faudrait alors que je lui ouvrisse moi-même la porte de cette maison, répondit l'étranger, car en voici les clés, et il n'y a pas moyen d'y pénétrer sans mon consentement.

— Ah! nous sommes sauvés! murmura la jeune femme avec un élan de reconnaissance et de joie. Puis ses yeux se remplirent de larmes, et elle demeura un moment immobile, le visage appuyé sur

ses mains jointes. — Je vais donc passer ici cette nuit sous votre sauvegarde, dit-elle enfin; demain je repartirai, certaine de ne plus vous revoir, mais je n'oublierai jamais votre nom dans mes prières.

— Mon nom? dit-il étonné.

— Le nom de M. de Galtières, répondit misé Brun.

— Qui vous l'a appris? s'écria-t-il en tressaillant.

Elle lui raconta alors tout ce que lui avait dit Madeloun, ainsi que la triste fin de la Monarde. Il l'écouta, concentré dans une pénible attention, et après il lui dit avec un sourire amer : — Oui, tels ont été les tristes commencemens de ma vie, des fautes et des malheurs!

— Et à présent? demanda la jeune femme avec un accent ineffable et en arrêtant sur lui son regard pénétrant et doux.

— A présent, répondit-il en baissant la voix, mon existence est celle d'un homme condamné à passer et à repasser sans trève ni repos sur un abîme où il doit tomber et périr enfin.

— La miséricorde de Dieu ne permettra pas qu'un pareil malheur s'accomplisse, murmura misé Brun en levant les yeux au ciel.

— Une autre existence serait possible, reprit-il après un silence; j'y avais songé; je m'y préparais. — J'allais quitter pour toujours le royaume lorsque je vous ai rencontrée.

Elle le regarda fixement à ce mot, et lui dit avec une altération dans la voix qui démentait le calme et la fermeté de ses paroles : — Vous devez accomplir ce projet; si je croyais avoir quelque empire sur votre esprit, je vous supplierais de quitter pour toujours ce pays, où votre vie n'est pas en sûreté, et dans lequel aucun des motifs qui attachent le cœur de l'homme aux lieux où il est né ne peut vous retenir.

— Il est vrai, répondit-il; j'ai perdu tout ce qui fait le bonheur et l'orgueil des autres hommes : ma place au foyer paternel, mon rang dans le monde; je ne rentrerai plus dans la demeure où j'ai passé les tranquilles années de mon enfance et de ma première jeunesse, mon nom a été rayé du livre de famille, et je suis mort pour tous les miens. Pourtant je suis resté.... je suis resté dans l'espoir incertain de vous revoir.

Elle se leva en pâlissant et voulut fuir, car elle sentait que les voix auxquelles elle avait coutume d'obéir se taisaient en elle, et que la religion, le devoir, l'honneur, étaient vaincus, sinon trahis. Mais M. de Galtières la retint avec une sorte de violence suppliante : — Écoutez, lui dit-il, c'est ma vie, mon salut et votre propre bonheur

qui sont entre vos mains... Sais-tu ce que j'ose te proposer? de t'abandonner à moi, de me suivre! — Que laisserais-tu derrière toi? Qui pourrais-tu regretter? Ta jeunesse se flétrit et se consume dans un horrible ennui, dans un cruel isolement. — Tu n'as point de famille non plus, car ton cœur n'a pas adopté celle où tu es entrée. Peut-être es-tu arrêtée par la crainte de laisser après toi un nom déshonoré? Mais si tu disparaissais cette nuit, on croirait que tu as péri dans le bois de l'Esterel, et ta mémoire resterait sans tache. Considère ce qu'a fait le sort en nous réunissant ici. Ne semble-t-il pas qu'il ait voulu nous donner l'un à l'autre, tant les circonstances qui nous environnent sont propices? La nuit commence à peine; demain matin, nous pourrions avoir passé la frontière; une fois à Nice, la mer est devant nous, et peut nous porter jusqu'à l'autre extrémité du monde. Veux-tu que je t'emmène si loin, que tu n'entendras jamais parler du pays que tu auras quitté pour me suivre? Ou bien préfères-tu rester sur la côte d'Italie, au bord de quelque plage d'où tu puisses encore apercevoir les montagnes de Provence? Décide, ordonne; en quel lieu de la terre que je te conduise, va! nous serons heureux!....

Tandis qu'il parlait ainsi, la jeune femme, droite devant lui, le regard fixe et les mains serrées contre sa poitrine, semblait livrée à quelque lutte intérieure, dans laquelle ses forces s'épuisaient de moment en moment. Entraînée, vaincue à demi, elle comprit qu'il fallait fuir, qu'elle était perdue, si elle écoutait encore une seule de ces paroles qui subjuguaient sa volonté; et, faisant un suprême effort, elle dit, sans ostentation de vertu, de fermeté, mais d'une voix suppliante, brisée, et les yeux baignés de larmes : — N'essayez pas de me détourner de mon devoir. Ayez pitié de moi; au nom du ciel, ne me retenez plus, car si je restais, je serais perdue, perdue en cette vie et dans l'éternité!.... Il n'y a point de refuge contre les reproches d'une conscience tourmentée, ni de bonheur dans une vie coupable. Quand même je pourrais cacher ma faute aux yeux des hommes, Dieu me verrait... Je vous en supplie, ne me parlez plus, ne me regardez plus, laissez-moi vous quitter!

Il se détourna, vaincu par cette humble résistance, et misé Brun, après lui avoir fait de la main un signe d'adieu, s'éloigna lentement.

L'orfèvre sommeillait encore. Au bruit que fit sa femme en rentrant dans la chambre, il se souleva sur le coude et promena autour de lui un regard étonné.

— Oh! oh! fit-il, j'ai un peu dormi, je crois. — Ma femme!

— Je suis là, répondit-elle sans s'avancer.

— Quelle heure est-il?

— Je ne sais pas; il fait nuit depuis assez long-temps.

Bruno Brun se prit à réfléchir; puis il dit d'un air convaincu :

— Mieux vaut passer la nuit ici qu'au milieu des bois; nous ferons bien d'y rester jusqu'à demain matin. Je ne me sens pas le moindre appétit : qui dort dîne, dit le proverbe. Ma femme, verrouille bien la porte et viens te coucher.

Elle obéit machinalement. Toutes ses facultés étaient dans une sorte d'engourdissement et de stupeur. C'était l'anéantissement et non le repos qui succédait aux émotions violentes qu'elle venait d'éprouver; elle passa la nuit immobile, les yeux ouverts à côté de son mari, qui de temps en temps s'éveillait en sursaut pour lui demander si elle n'avait pas entendu quelque bruit et s'il pleuvait toujours.

Un peu avant l'aube, elle ouit marcher le long du corridor; il se fit un certain mouvement dans la maison; puis le pas d'un cheval battit le sol au dehors. Elle comprit que c'était M. de Galtières qui partait, et, cachant son visage sur l'oreiller, elle pleura silencieusement. Quand le jour parut, Bruno Brun se leva et ouvrit sa porte en appelant à haute voix. La petite servante accourut, fatiguée, défaite et pâle sous sa peau bronzée.

— La carriole est attelée; tout est prêt, dit-elle; il ne reste plus qu'à charger vos bagages.

— Où est le drôle qui nous conduit? demanda l'orfèvre.

— Qui le sait? répondit-elle froidement; mais ne vous inquiétez pas : vous avez là un autre cheval et un autre conducteur.

— Comment! s'écria-t-il, quel conducteur?

— Soyez tranquille; on vous répond de lui. L'autre est un ivrogne qui a disparu après le souper, et Dieu sait quand on le retrouvera!

En disant ces mots, elle fit un signe d'intelligence à misé Brun, qui murmura :

— Oui, c'est un misérable, et nous sommes heureux d'en être délivrés.

L'orfèvre était trop pressé de partir pour chercher de plus amples explications; il se contenta de celle qu'on lui donnait, et se hâta de tout disposer pour se remettre en route. Tandis qu'il arrangeait ses coffres, la servante, qui était restée un peu en arrière avec misé Brun, dit à voix basse, et en lui glissant entre les doigts un très petit paquet cacheté :

— On m'a chargé de vous remettre ceci. Sainte Vierge! quelle nuit terrible nous avons passée! Je savais bien ce qui arriverait.... Vous pouvez aller tranquille à présent.

— Ma femme, en route! cria l'orfèvre.

Misé Brun n'eut que le temps de serrer la main de la petite servante et de lui dire :

— Que le ciel te récompense du service que tu m'as rendu hier soir!... Mon enfant, quitte au plus tôt cette maison... Crains Dieu, et ne sers que d'honnêtes gens!

Un léger vent d'ouest avait balayé les nuages; la matinée était fraîche et sereine; déjà le soleil levant dardait ses clartés vermeilles sur la façade du logis de l'Esterel. Misé Brun avait repris sa place dans l'humble équipage qui allait l'emmener. Au moment de partir, elle tourna une dernière fois les yeux vers ces lieux d'où elle emportait des souvenirs qui devaient préoccuper et remplir le reste de sa vie. Alors, son regard plongeant à travers une des fenêtres grillées de l'étage inférieur, elle entrevit dans la pénombre d'un rayon de soleil qui traversait obliquement la salle obscure, comme une forme humaine étendue la face contre terre. La jeune femme frémit sans être sûre cependant qu'elle venait d'apercevoir un cadavre; puis, se souvenant de ce qu'avait dit la petite servante, elle pensa que c'était Siffroi qui peut-être dormait couché sur le sol, près de l'endroit où M. de Galtières avait enfermé le marquis. Cet incident cessa bientôt de la préoccuper, et elle demeura plongée dans la morne agitation de ses souvenirs et de ses réflexions. Elle tenait toujours dans sa main le paquet que lui avait remis la petite servante; parfois effrayée de posséder cette preuve, ce gage d'amour que lui avait laissé M. de Galtière, elle s'imaginait que Bruno Brun allait surprendre son secret, et elle cachait sa main en frissonnant; mais l'orfèvre était bien loin de soupçonner le trouble, les angoisses de sa femme, et, joyeux d'avancer rapidement vers le but de son voyage, il disait de temps en temps à son nouveau conducteur, qui poussait le cheval au grand trot sur les pentes de la montagne :

— Nous allons un train de poste! Voilà comment on doit voyager! Tu auras un bon pour-boire, mon garçon.

Au bas de la dernière descente, après avoir franchi entièrement le passage de l'Esterel, il fallut pourtant s'arrêter un moment. Il y avait en cet endroit quelques maisons et un poste de la maréchaussée. Tandis que Bruno Brun exhibait ses papiers, la jeune femme s'assit à l'écart sous un bouquet de châtaigniers qui ombrageait le chemin,

et elle décacheta d'une main tremblante le mystérieux paquet. L'enveloppe cachait un médaillon que la jeune femme se rappela aussitôt avoir vu suspendu à la cheminée de cette chambre où elle avait passé, le soir précédent, les momens les plus terribles et les plus doux de sa vie. Le cercle d'or guilloché du médaillon contenait d'un côté des lettres initiales tracées délicatement sur vélin, et de l'autre un portrait en miniature de la plus admirable ressemblance. Par un mouvement spontané, involontaire, misé Brun pressa ce portrait sur ses lèvres, puis elle le cacha dans son sein. Quelques heures plus tard, les voyageurs arrivaient à Grasse. Bruno Brun, en mettant pied à terre, dit avec satisfaction :

— Dieu soit loué! nous avons fait le voyage sans aucune mauvaise rencontre, et nous arrivons à temps pour l'ouverture de la foire.

VI.

Huit jours plus tard, la famille Brun, réunie de nouveau dans la maison de la rue des Orfèvres, faisait la veillée autour de la table que Madeloun achevait de desservir. Bientôt misé Brun, prétextant une extrême lassitude, monta dans sa chambre, et l'orfèvre resta seul vis-à-vis de son père et de la tante Marianne.

— La foire a été bonne, et j'ai bien mené mes affaires là-bas, dit-il d'un air capable; de toutes manières, j'ai sujet d'être content.

— Ta femme me paraît triste, observa le vieux Brun.

— Ce n'est rien; c'est le voyage qui l'a fatiguée. En partant, elle était ravie; il lui semblait qu'il n'y avait rien au monde de si agréable que de courir les grands chemins, mais elle a été bientôt lasse de tout cela. Au retour, quand nous avons passé dans le bois de l'Esterel, elle n'a plus mis pied à terre pour cueillir des fleurs et s'arrêter devant chaque buisson à entendre chanter les oiseaux : elle est restée tranquillement au fond de la carriole. Quand nous avons été au logis de l'Esterel, elle a un peu avancé la tête pourtant, afin de demander des nouvelles de ce grand coquin de conducteur que nous y avions laissé; mais l'hôtesse et la servante avaient abandonné la maison : il n'y avait plus personne. Pendant le reste du voyage, elle n'a plus manifesté la moindre curiosité, et je crois qu'elle s'est sentie fort soulagée en se retrouvant ici ce matin.

— Et à Grasse, comment les choses se sont-elles passées? demanda la tante Marianne.

— Eh! eh! c'est à cette question que je vous attendais, répondit-il en se frottant les mains; figurez-vous que j'avais la plus belle boutique de la foire, et que les gens faisaient foule à l'entour. C'était comme une fureur pour voir Rose; le monde se battait, afin d'aborder jusqu'à elle. Chacun la célébrait : on a fait des chansons à sa louange; mais je dois déclarer qu'elle ne s'est guère souciée des complimens et des propos aimables de tous les freluquets qui assiégeaient notre étalage. Au lieu de les écouter d'un air agréable, elle semblait toute contristée, et plus d'une fois elle avait les larmes aux yeux.

— Il ne faut pas trop se fier à ces apparences, murmura la tante Marianne en secouant la tête; les femmes qui n'ont aucune inclination cachée ne sont ni gaies ni tristes, et l'humeur mélancolique de la tienne me donne beaucoup à penser.

Le dimanche suivant, l'orfèvre, qui était allé faire ses dévotions à la chapelle des pénitens bleus, rentra son tricorne avancé sur les yeux et les mains au fond de ses poches, ce qui était chez lui le signe d'une grande agitation d'esprit.

— Vous me voyez saisi, dit-il en abordant sa femme et la tante Marianne; savez-vous la nouvelle qui court dans la ville? Un jeune homme qui m'avait fait dernièrement l'honneur d'entrer dans ma boutique, le marquis de Nieuselle, a été assassiné au logis de l'Esterel....

— Il est mort! s'écria misé Brun en pâlissant.

— A mauvais sujet, mauvaise fin, murmura Madeloun.

— Il s'était apparemment arrêté dans ce coupe-gorge, reprit l'orfèvre; son corps a été retrouvé au fond d'une salle basse, le visage contre terre. Il avait une balle dans la tête. On ne met pas en doute qu'il n'ait été assassiné par Gaspard de Besse ou par quelqu'un de sa bande. Grand Dieu du ciel! la nuit que nous étions au logis de l'Esterel, nous pouvions avoir le même sort!

— Tu peux brûler un cierge à l'autel de la sainte vierge Marie, dit la tante Marianne frappée de l'impression profonde que la nouvelle de ce malheur produisait sur misé Brun; va, Bruno, tu as peut-être plus de bonheur encore que tu ne crois!

Ce fut ainsi que la jeune femme apprit la terrible preuve de dévouement que lui avait donnée M. de Galtières. Elle en ressentit une impression étrange, mêlée de reconnaissance et d'horreur. Son esprit revenait sans cesse sur toutes les circonstances de cette nuit fatale et les commentait avec une horrible et involontaire persévérance. Elle s'expliqua alors pourquoi M. de Galtières avait quitté le

logis de l'Esterel avant le jour, et elle comprit les dernières paroles de la petite servante. Elle se rappela en frissonnant ce qu'elle avait vu, lorsque, prête à repartir, elle avait encore une fois tourné ses regards vers ces lieux funestes. Au milieu de ces angoisses, elle remerciait pourtant le ciel, qui permettait qu'on imputât le meurtre de Nieuselle aux bandits embusqués dans les défilés de l'Esterel.

Ces affreux souvenirs s'affaiblirent enfin. La jeune femme tomba dans une sorte d'engourdissement moral qui ressemblait au repos. Un jour que le père Théotiste l'interrogeait, inquiet de l'anéantissement où il la voyait, elle lui répondit doucement : — Il me semble que je suis tranquille, mon père; mais je n'ose regarder au dedans de moi-même, ni réfléchir sur ma situation. J'ai peur de toucher à mon mal... Pourtant il faudra que j'aie le courage de vous parler un jour.

— Quand vous le pourrez sans peine et sans effort, ma chère fille, répondit le bon moine.

Mais après cette période d'affaissement, les facultés de la jeune femme se réveillèrent plus puissantes; les passions fougueuses et rebelles recommencèrent à gronder dans son cœur, et elle s'abandonna, dans le secret de son ame et de sa pensée, aux ardeurs qui la dévoraient. Il y avait une heure dans la journée où l'horrible contrainte que lui imposait son entourage cessait pendant quelques instans; c'était l'heure à laquelle misé Marianne passait dans la boutique pour aider Bruno Brun à arranger l'étalage. Alors elle tirait furtivement, de l'endroit où elle le tenait caché, le médaillon de M. de Galtières, et le contemplait en versant des larmes silencieuses. Ce portrait rendait admirablement les traits frappans de l'original. Le front haut et légèrement fuyant avait un caractère singulier de courage et d'audace. Déjà les rides qu'une pensée inquiète semblait y avoir laissées creusaient entre les sourcils deux traits ineffaçables. Le nez était finement accusé, et les lèvres, minces et vermeilles, ressortaient comme une ligne de carmin sur les tons pâles et mats de la peau. Ce front hautain, ce teint bilieux, cette bouche dont les commissures s'abaissaient effacées, auraient décélé une nature violente, impitoyable, si l'expression n'en eût été tempérée par un de ces contrastes qui mettent en défaut la physiognomonie et défient la science des plus habiles disciples de Lavater : les plus beaux yeux s'ouvraient sous ce front austère, le plus doux regard éclairait ce sombre visage. L'orbite, très saillant, était couronné de blonds sourcils; la paupière, large et mollement prononcée, comme dans le

portrait de la Joconde, était bordée de longs cils, et les yeux, d'un noir de velours, avaient l'expression d'exquise finesse, de riante sérénité qu'on trouve aux yeux divins de Mona Lisa.

Misé Brun adora cette image avec les mystiques transports d'une ame pure et exaltée. Elle s'abandonna au vain et dangereux bonheur d'aimer pour le seul bonheur d'aimer, et bientôt elle retomba dans les abîmes de l'abattement et du désespoir. Sa chimère ne lui suffisait plus; elle avait horreur de l'existence immobile et murée qu'elle était venue reprendre pour toujours; elle faillit intérieurement à toutes ses résolutions : un jour enfin, elle regretta de n'avoir pas suivi M. de Galtières. Quand elle en fut venue là, elle n'osa déclarer au père Théotiste de quels sentimens, de quelles pensées elle était coupable, et, séduite peut-être par quelque espérance éloignée, elle dissimula ses douleurs et attendit vaguement sa délivrance.

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi. L'hiver passa, la belle saison revint et ramena l'époque des cérémonies qui attiraient de si loin les étrangers dans la ville d'Aix. Misé Brun vit approcher la veille de la Fête-Dieu avec des agitations inexprimables; tantôt elle avait le pressentiment que M. de Galtières ne manquerait pas à cette espèce de rendez-vous, tantôt elle se figurait qu'il avait cédé à ses conseils et quitté le royaume. D'abord elle avait cru fermement qu'il viendrait, mais à mesure que le temps avançait, elle sentait sa conviction et son espérance faiblir. La veille de la Fête-Dieu, à l'heure où les trompettes qui précédaient la cavalcade se firent entendre, lorsque Bruno Brun cria à la porte de l'arrière-boutique qu'il était temps de sortir, la jeune femme s'avança, calme, comme impassible, et prit place entre la tante Marianne et Madeloun. Elle ne comptait plus que M. de Galtières vînt, comme l'année précédente, se mêler à la foule qui se pressait dans la rue des Orfèvres. Pourtant, lorsqu'elle leva les yeux, elle l'aperçut à la lueur des torches. Il était là, debout au même endroit que l'année précédente et les yeux fixés sur elle. Quand leurs regards se rencontrèrent, il sourit faiblement et mit une main sur sa poitrine, comme pour attester que chaque fois qu'elle se montrerait ainsi, elle le retrouverait à la même place. Misé Brun imita machinalement ce geste, cette muette promesse; puis elle baissa la tête, et ses mains retombèrent inertes sur ses genoux.

— Qu'est-ce que vous faites donc? dit brusquement la tante Marianne; vous avez l'air de l'effarée de Figanières, qui prenait le chapeau de saint Christophe pour le clocher de son village. Tenez-vous tranquille et regardez la cavalcade.

Dix minutes après, le cortége disparaissait au fond de la rue, et Bruno Brun se levait en disant avec un soupir d'admiration et de regret : — C'est fini pour jusqu'à l'an prochain; rentrons, ma femme.

— Dans un an! murmura misé Brun en repassant le seuil de sa maison.

Quelques mois s'écoulèrent encore. La jeune femme, triste, agitée, le cœur dévoré d'amour, sentait passer avec une morne lenteur chaque jour, chaque heure de sa vie. Pourtant rien dans sa manière d'être ne décelait les secrets désordres de son ame. Elle était impérieusement gouvernée par les habitudes de son intérieur, et parcourait, sans témoigner ni fatigue ni dégoût, le cercle étroit des occupations domestiques. On la voyait toujours calme, soumise, assidue au travail, et lorsqu'elle s'asseyait, le matin, devant la fenêtre de l'arrière-boutique, pour recommencer la tâche accoutumée, misé Marianne elle-même lui trouvait un visage tranquille et ne s'apercevait pas qu'elle avait passé la nuit dans l'insomnie et dans les larmes.

Un dimanche, l'orfèvre, qui était sorti dès le matin, rentra radieux : — Je vous annonce une grande nouvelle, s'écria-t-il; l'assassin du marquis de Nieuselle est arrêté!

— J'en suis bien aise, dit tranquillement la tante Marianne.

Misé Brun releva la tête et regarda son mari fixement, en remuant les lèvres comme si elle parlait, mais sans faire entendre aucun son. Il y avait dans ce regard, dans ce mouvement muet de la bouche, une telle expression de désespoir et d'horreur, que l'orfèvre en fut effrayé.

— Eh bien! eh bien! s'écria-t-il, est-ce que tu n'es pas contente qu'on ait arrêté Gaspard de Besse?

A ce mot, qui la rassurait tout à coup si complètement, misé Brun ne put dominer la violence de son émotion, et, cachant son visage dans ses mains, elle fondit en larmes. La tante Marianne arrêta sur elle son regard clignottant, et dit à l'orfèvre, qui se taisait tout étonné de l'effet que produisaient ses paroles : — Bruno, j'ai dans l'idée qu'on regrette ici ce mauvais sujet qui s'appelait de son vivant le marquis de Nieuselle.

— Je n'ai guère souci d'un galant qui est à trois pieds sous terre, répliqua-t-il en haussant les épaules.

Misé Brun, revenue déjà de son premier mouvement, essuya ses yeux, et dit avec douceur à la vieille fille : — Dieu nous garde de mal parler des morts!

— Toute la ville est en émoi, reprit Bruno Brun, les rues sont

pleines de monde comme un jour de grande fête; c'est cette après-midi qu'on amène Gaspard de Besse et deux scélérats de sa bande qui ont été pris avec lui; je vais les voir arriver, cela me récréera.

— Oh! murmura la jeune femme, des malheureux si chargés de crimes, et qui vont en subir le châtiment!

— Leur procès ne sera pas long, ajouta l'orfèvre; bientôt nous aurons de la besogne à la confrérie.

Huit jours plus tard, une certaine agitation régnait dès le matin dans la maison de l'orfèvre. Bruno Brun était sorti de bonne heure pour se rendre à la chapelle des pénitens bleus, et les trois femmes, réunies dans l'arrière-boutique, prêtaient une morne attention aux clameurs qui, de temps en temps, s'élevaient au dehors.

— Il est inutile d'arranger l'étalage, dit la tante Marianne à Madeloun : on ne vendra rien aujourd'hui; entr'ouvre seulement les vantaux, afin qu'on puisse voir ce qui se passe dans la rue. Il y a foule déjà, j'en suis sûre.

Un moment après, Madeloun revint : — Entendez-vous, entendez-vous les cloches? Gaspard de Besse monte à Saint-Sauveur pour faire amende honorable avant de mourir. Dans un instant, il va passer. Tout le monde court pour le voir, on s'étouffe dans la rue.

— Sortons un moment sur la porte, dit la tante Marianne en se tournant vers misé Brun.

— Oh ciel! pour voir ce malheureux! répondit la jeune femme d'une voix altérée, non, non, le cœur me manque rien que d'entendre les cloches qui sonnent son agonie. Je vais prier Dieu pour lui.

— Allons, venez, insista Madeloun, quand ce ne serait que pour voir le monde qu'il y a là dehors, et rentrer tout de suite. C'est un coup d'œil comme la veille de la Fête-Dieu.

A ce mot, la pensée que M. de Galtières était peut-être parmi cette foule s'offrit subitement à l'esprit de misé Brun, et, par un mouvement spontané, elle suivit la servante, qui l'entraînait par le bras.

Une multitude compacte remplissait la rue, et précédait le triste cortége qui s'avançait lentement. Un morne silence régnait dans cette foule, mais çà et là des voix enrouées, qui devaient parvenir jusqu'à l'oreille du patient, criaient une complainte sur la mort de Gaspard de Besse. Lorsque les baïonnettes de la maréchaussée parurent au fond de la rue, une rumeur sourde circula parmi les spectateurs pressés en haie contre les maisons, et de tous côtés on entendit : — Le voilà! le voilà! — Le condamné s'avançait d'un pas ferme, presque rapide. A sa droite, et le crucifix à la main, marchait le père Théo-

tiste; à sa gauche, un peu en arrière, était le bourreau. Après venaient les pénitens bleus, qui devaient entourer l'échafaud et porter sur leurs épaules la bière du supplicié.

Misé Brun cherchait toujours M. de Galtières dans un groupe nombreux arrêté en face de sa maison; mais, lorsque le condamné ne fut plus qu'à quelques pas, elle tourna involontairement les yeux sur lui. Ses yeux se fermèrent aussitôt; elle ne le vit pas, et elle le reconnut pourtant, car ses genoux fléchirent, et elle se retint au bras de Madeloun, qui, pâle, éperdue, murmura : — M. de Galtières!... c'est lui!...

Comme elle disait ces mots, le fatal cortége avait déjà passé. Misé Brun rentra dans sa maison, et alla machinalement s'asseoir à sa place accoutumée. La tante Marianne se mit devant l'autre fenêtre, et, ouvrant son livre de messe, commença les prières pour les morts; ensuite les deux femmes prirent leur travail, et la journée s'acheva comme les autres journées.

L'orfèvre, en rentrant dans l'après-midi, se hâta d'ouvrir sa boutique et de reprendre son travail; mais le soir, à la veillée, il eut le temps de raconter les bonnes œuvres auxquelles il avait participé ce jour-là. — Je puis rendre témoignage des derniers momens du fameux Gaspard de Besse, dit-il avec satisfaction; il est mort très courageusement. La torture ne lui avait rien fait avouer : il n'a déclaré devant la justice ni son origine ni sa vie; mais, avant de se remettre entre les mains du bourreau, il a fait sa confession au père Théotiste, qui lui a donné l'absolution et n'a cessé de le consoler et de l'exhorter jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier souffle.

Misé Brun écouta ces détails d'un air triste et calme; son mari remarqua seulement qu'elle était plus pâle que de coutume.

Le lendemain matin, elle se sentit tout à coup malade. La tante Marianne et Madeloun la mirent au lit. Le soir, elle était à l'agonie; mais le ciel ne permit pas qu'elle fût si tôt délivrée : elle vécut quelques années encore dans les pratiques d'une austère dévotion. Ce ne fut que long-temps après le supplice de Gaspard de Besse qu'elle reçut des mains du père Théotiste le missel qu'elle avait donné dans le cloître de l'église de Saint-Sauveur, et dans lequel le condamné avait fait ses dernières prières.

— Ma fille, dit le bon moine en le lui rendant, Dieu nous appelle à lui par des voies différentes; le repentir et la vertu mènent également au ciel.

Mme CH. REYBAUD.

DE

LA LITTÉRATURE MUSULMANE

DE L'INDE.

Il fut donné à l'islamisme de renverser ou au moins d'humilier tout ce qui avait vieilli dans l'ancien monde, des rives du Danube aux monts Himalayas; d'émouvoir, d'exciter jusqu'à l'exaltation, en les ralliant à un seul cri, les races auxquelles il manquait un symbole, et cela au milieu du désert africain comme dans les steppes de l'Asie centrale; de s'établir partout où s'étaient développées les civilisations primitives; de galvaniser les peuplades mortes, comme aussi de mettre l'enthousiasme et le fanatisme au cœur de hordes insouciantes et presque sans culte; de les saisir dans leur mouvement de migration vers l'ouest et de les transformer en nations; enfin de faire briller sur les ruines d'un passé mystérieux et solennel l'éclat d'une splendeur extraordinaire qui désormais s'éteint de toutes parts. Durant neuf siècles, de puissans empires se formèrent çà et là dans les vastes contrées que dominait le croissant; puis, en se déplaçant, en s'absorbant les unes les autres, en transportant sur divers points alternativement le siége d'un pouvoir qui grandissait de jour en jour, les dynasties musulmanes de l'Arabie, de l'Égypte, de la Perse, de la Turquie, de l'Hindostan, accomplirent dans tout l'Orient

cette œuvre d'assimilation que le christianisme opérait en Occident. Ces dynasties, tantôt fanatiques et ignorantes, tantôt éclairées et favorables aux lettres, firent sentir successivement, d'une extrémité à l'autre de ce monde nouveau, ou le joug tyrannique d'une oppression qui brise les nationalités, ou les bienfaits d'une civilisation qui les efface aussi en les modifiant d'une façon plus douce.

Cette double action dut se trahir de bonne heure dans les langues, dans les littératures de l'Orient; les peuples anciens, abdiquant leur passé, arrêtés soudainement dans la route suivie depuis tant de siècles, ne purent garantir leurs idiomes d'un mélange inévitable; avec une religion étrangère, la conquête introduisait nécessairement un nouvel ordre d'idées, et par suite de nouvelles formes de langage. Les peuples barbares, au contraire, fixés tout à coup dans leur marche incertaine par l'islamisme, qu'ils avaient adopté, n'eurent qu'à gagner à cette transformation; ils s'enrichirent par ce contact avec les nations plus policées dont ils partageaient la croyance, de tout ce qui manquait à leurs langues encore informes.

Sans se substituer aux idiomes qu'elle rencontra dans son expansion à travers les trois vieilles parties du globe, la langue de l'islam, celle des khalifes, si parfaite dans sa structure, si abondante en formes précises qui fixent les nuances et pour ainsi dire les demi-tons de la pensée, imposa à tous les peuples musulmans non-seulement son système graphique, ce qui est beaucoup déjà, mais encore, dans une proportion plus ou moins grande, ses noms d'action, ses substantifs abstraits, ce qui compose la partie métaphysique du discours, de telle sorte que toute proposition un peu étendue a besoin, pour être développée pleinement, de recourir à la langue philosophique et sacrée. Et cela suffit pour donner aux idiomes musulmans un air d'homogénéité; sous une commune tendance se cachent des origines diverses; le mot étranger, partout présent, est comme la bannière du conquérant sur les tours de la ville prise, comme le croissant d'or sur le dôme de Sainte-Sophie.

Lorsque les Turcs, en marche vers l'Europe depuis la fin du VIIe siècle, acceptèrent cette croyance dont ils devaient être un jour les plus redoutables représentans, et vinrent élever entre l'Orient et l'Occident cette barrière si long-temps menaçante qui força les nations chrétiennes à s'ouvrir de nouvelles routes à travers l'Océan, ils subirent à leur tour ce joug intellectuel; leur idiome tartare fut adouci et bientôt fertilisé par l'idiome arabe, partout fécond, et qui a laissé dans celui des Espagnes des traces aussi ineffaçables que le

souvenir de la domination sarrasine, perpétué par tant de merveilleux édifices. La Perse, condamnée à être envahie successivement par les Macédoniens remontant vers l'Orient, par les Parthes descendus des bords de la mer Caspienne, par les khalifes qui s'élançaient à la fois au-delà de la mer Rouge et du golfe Persique, enfin par les Mogols sortis des environs du lac Baïkal, où les Turcs avaient jadis campé côte à côte avec eux, la Perse, soumise aux Ommiades dès le VIIe siècle, vit peu à peu sa vieille langue disparaître avec les Guèbres, qui fuyaient emportant le feu sacré, d'abord dans le Khorassan, puis à Ormuz, puis à l'ouest de l'Inde; et à ce langage mutilé, dont les radicaux appartiennent pour la plupart à celui des brahmanes, l'idiome de l'islamisme prêta ce dont il avait besoin pour faire face aux exigences d'une philosophie nouvelle et d'une religion devenue celle du peuple.

Toutefois, sous l'enveloppe d'une croyance commune, les trois grandes nations mahométanes conservaient chacune leur caractère particulier et individuel, qui, loin de disparaître sous le flot de l'invasion, se développa avec le temps d'une façon précise et se révéla bientôt dans le génie de leurs langues. Selon les aptitudes spéciales de son esprit, chaque peuple eut son rôle propre dans ce monde refait à neuf. L'Arabe, contemplatif, fanatique, ardent, mais avide de poésie et ayant en honneur l'art de bien dire, se chargea de conserver dans sa pureté primitive le dogme dont il était le gardien né, de l'appuyer et de l'élucider par les commentaires. L'esprit de tribu se porta vers les chroniques qui établissent l'ancienneté des familles; la vie errante et guerrière fit croître chez l'Arabe le goût des légendes héroïques, des récits à faire sous la tente. Sa langue dominatrice et inaltérée devint celle de l'islam par excellence, celle de l'histoire mahométane; elle fut l'expression d'une littérature mystique et passionnée qui contenait en germe presque tout ce que devaient produire celles des deux autres peuples. Moins chevaleresque, mais tout aussi porté à la propagande à main armée qui autorisait et provoquait les conquêtes, le Turc, face à face avec l'Europe, s'occupa du présent plus que du passé. Assis aux Dardanelles et sur les deux rives de la Méditerranée comme une sentinelle avancée de l'islam, il était plus jaloux de faire triompher le Coran que de l'expliquer. Sa langue, répandue dans un si grand nombre de provinces soumises l'une après l'autre à l'empire ottoman, fut celle de l'armée, et par suite celle du commerce, quand les pachas du grand-seigneur gouvernèrent les villes bâties sur les bords du Nil et de l'Euphrate. Elle

dut être moins étudiée, car elle était moins littéraire, moins savante, mais plus parlée que celle des Arabes à cause de son utilité pratique. Le Persan, déjà modifié par tant de révolutions, avait acquis par cela même un caractère plus souple, plus susceptible de s'approprier ce qui lui venait du dehors; dans ces sociétés changeantes, il apparaît comme le Grec de l'Asie. Mobile et facile à blesser dans son amour-propre, il donna dans le schisme shiite et se sépara des khalifes, comme le Grec s'était séparé des papes. Sa langue, douce et harmonieuse, variée dans ses formes, fut celle de la diplomatie et de la haute correspondance; elle prit de là une certaine allure de courtisan, tout en sachant se plier avec une facilité rare à la poésie mystique comme à la poésie légère, aux épopées de longue haleine comme aux petits poèmes de caravane; elle serait à la langue arabe ce qu'est la langue de Virgile à celle d'Homère.

A côté de ces trois principaux idiomes, il s'en forma, dans des conditions pareilles, un quatrième. L'Inde était un monde à part dans lequel l'islamisme, violemment apporté, introduisit avec une race étrangère une croyance et des mœurs nouvelles qui produisirent à la longue une population mêlée et une langue mixte. Dans le nouvel idiome, le verbe, base de toute langue, continua presque seul d'appartenir d'une manière nécessaire aux radicaux primitifs, tandis qu'autour de cette partie vitale du discours se groupèrent des expressions empruntées aux Afghans venus d'Arabie ou aux Mogols sortis de la Perse. Ce jeune dialecte de la grande famille musulmane, nommé hindoustani, fut assez lent à se former, bien que les Hindous racontent naïvement qu'il naquit presque tout à coup sous les tentes de Timour. Cette erreur vient du nom de *ourdou zaban*, langue du camp, qu'ils lui ont donné, sans doute parce qu'il acheva de se fixer dans les bazars où la population vaincue entra journellement en communication avec les cent mille cavaliers du conquérant mogol. C'est sur cette dénomination de *ourdou zaban* que se fonde un voyageur célèbre de ces derniers temps pour appeler *langue de corps-de-garde* l'idiome moderne de l'Inde, dont l'armée cependant n'est pas seule à se servir. Confiné d'abord dans les camps, où il jouait le rôle de *lingua franca* sous forme de patois, l'hindoustani se répandit peu à peu dans les masses à mesure que s'affermissait la conquête; de patois, il devint langue quand les écrivains hindous l'eurent soumis aux règles de la poésie. Sous les empereurs mogols amis des lettres, comme sous les petits princes musulmans qui s'établissaient çà et là dans l'Inde morcelée et s'entouraient d'une cour,

il s'enrichit de la traduction des principaux ouvrages arabes et persans, devenue nécessaire depuis que l'islamisme était représenté dans ces contrées par une langue reconnue nationale. Bientôt il produisit à son tour une littérature complète, toute de renaissance il est vrai, contrastant avec celle de l'Inde ancienne autant que la blanche mosquée avec la sombre pagode, mais professée par des poètes de renom dans plus d'une école brillante, et mise en lumière par des prosateurs sérieux, philosophes, chroniqueurs et érudits. Enfin, dans cette vaste contrée qui compte tant de patois formés des débris du sanscrit et plus d'une langue véritable, parlée par des nations d'une autre race, comme chez nous celles des Basques et des Bretons, l'hindoustani continua d'être sous la nation anglaise ce qu'il avait été sous les conquérans mogols, l'idiome militaire, l'idiome des cours musulmanes, et, dans plus d'une localité, il devint celui de la diplomatie, au préjudice du persan.

Si l'on songe qu'entre la première apparition des mahométans dans l'Inde, c'est-à-dire celle des Arabes (surnommés Afghans ou Patans), qui, dépassant la Perse sous le khalife Oualid en 711, s'élancèrent vers Dehli, et l'invasion définitive des Mogols en 1398, il s'écoula six siècles et demi, on comprendra parfaitement que durant cette longue période la fusion des deux peuples et des deux langues put se préparer. Au IXe siècle, les khalifes abassides régnaient même à l'est de l'Indus, englobant ainsi dans leurs possessions le pays des émirs du Scinde. De l'an 1000 à l'an 1183, la dynastie afghane de Gazni, dont Mahmoud fut le héros, étendit ses conquêtes au-delà de Dehli et d'Agra, et pendant ces deux siècles il y eut, entre les sectateurs du prophète et ceux de Vichnou, des relations multipliées et suivies qui affaiblirent peu à peu l'unité religieuse de la nation hindoue. La lutte eût été moins longue, si un peuple placé entre le Scinde, toujours franchi par les envahisseurs, et le Gange, dont les riches vallées appelaient l'invasion, vivant dans un cercle de montagnes groupées comme les tours d'une forteresse au milieu de l'Inde, n'avait défendu avec le courage du désespoir le sol et la religion de sa patrie. Ce peuple, c'étaient les Radjapoutes, fils de rois, race noble et hautaine, à qui la prétention d'une descendance illustre inspirait une valeur héroïque. Régis par le système féodal, toujours prêts à descendre de leurs donjons escarpés au son de la cloche de guerre, ces barons du moyen-âge asiatique maintinrent leur indépendance jusqu'à la fin du XIIe siècle, époque à laquelle, vaincus et non soumis, ils payèrent un tribut au sultan de Dehli, et lui four-

nirent un corps de cavalerie, comme plus tard les Mahrattes aux empereurs mogols. Durant ces guerres terribles, le dialecte radjapoute subit quelque atteinte; on découvre les traces de cette altération première en lisant les légendes, trop peu connues, rédigées vers ces mêmes temps par des bardes de la contrée. La plus populaire de ces légendes est le récit de la mort de Padmawati, reine de Tchitor, qui s'enferma dans une caverne avec treize mille femmes et y alluma un bûcher sur lequel elle et ses compagnes périrent toutes volontairement plutôt que de tomber entre les mains des musulmans vainqueurs. Ce dévouement des veuves hindoues, que les femmes souliotes ont si courageusement imité de nos jours, dans des circonstances analogues et sans le savoir, est devenu le thème favori de bien des poètes : des écrivains mahométans même ont chanté la mort de Padmawati; mais la plus ancienne de ces élégies guerrières, et la plus touchante aussi, est écrite dans un vieux dialecte de l'Inde, mêlé çà et là de mots empruntés au persan, qui apparaissent à travers un récit ferme, simple, concis, comme autant de blessures trouant la cuirasse du guerrier.

Au reste, quand un sultan de la dynastie patane monta sur le trône des radjas de Dehli, la langue brahmanique commençait à se démembrer comme un empire trop étendu et désormais affaibli. Pareil à une statue rendue fruste par le temps, à un monument gothique ou moresque dont les pendentifs et les découpures se détachent des voûtes, ce bel idiome perdait de la richesse de ses formes, se dépouillait de ces flexions multiples qui se développent sur le radical comme les branches sur le tronc, et font jaillir du verbe, comme d'une source inépuisable, toute une gerbe de pittoresques images. De langue vivante, procédant avec logique du connu à l'inconnu, portant fleurs et fruits, capable de produire des composés sans nombre, l'idiome brahmanique se faisait pour ainsi dire langue morte, prenant les mots tels quels loin de leur racine, élaguant les terminaisons grammaticales, s'imposant de ne plus rien créer par lui-même. Chaque province altérait à sa façon ce langage si parfait; il devenait rude et concis chez les Radjapoutes, énergique, mais sans grace, chez les Mahrattes, énervé et adouci au Bengale, plus correct, mais sans sonorité, dans l'Hindostan même. Tout annonçait dans la nation un état d'affaissement que trahissait l'épuisement d'une littérature jadis pleine de sève et de vigueur; mais comme un grand peuple ne tombe guère sans jeter un dernier éclat qui se reflète dans quelque poème capital, il se trouva en ces temps de désastres un

barde (*barda'i*) pour retracer en vers, dans une épopée de soixante-neuf livres, l'histoire de Prithwi-Radja. Ce poète, nommé Tchand, attaché en qualité de chroniqueur ou de ministre au dernier souverain hindou de Dehli, raconta les guerres du *roi des éléphans*, son maître, contre le *roi des chevaux*, prince patan, presque à la même époque où le sire de Joinville écrivait les hauts faits de saint Louis. Ils se servaient tous les deux d'une langue rude et informe; mais l'une se mourait avec la dynastie et la gloire nationale, tandis que l'autre, encore au berceau, s'essayait à des formes plus précises, mieux arrêtées.

Ce poème de Tchand, dont la bibliothèque de Bombay possède un exemplaire incomplet, écrit en caractères anciens et défigurés comme la langue elle-même, semblait destiné à clore, par un récit douloureusement historique, la série de chroniques fabuleuses, d'héroïques légendes qui sont la base des traditions indiennes, le *Mahabarata*, le *Ramayana*, le *Raghouvansa*. Il fut très probablement rédigé à la fin du XIIe siècle, quelques années avant que le nouvel idiome, né de l'islamisme, eût reçu sa sanction et donné ses prémisses de poésie. Un écrivain persan, plus célèbre en Europe que Firdouci lui-même, Saadi de Chiraz, le gracieux auteur du *Bostan* et du *Gulistan*, composa, dans un de ses nombreux voyages à travers l'Inde, les premiers vers *ourdou* que l'on connaisse (1). Ces vers furent écrits à Somnath, dans ce lieu de pèlerinage si révéré des Hindous, que Mahmoud le Gaznevide avait ruiné en 1022, près de cette même pagode dont les portes, jadis emmenées par les vainqueurs, viennent d'être pompeusement rapportées du pays des Afghans au milieu du peuple de l'Inde, comme pour lui faire comprendre que l'armée anglaise a entrepris sa dernière campagne dans le seul but de reconquérir cette relique chère à l'idolâtrie. Sans doute, il ne fallait rien

(1) Ce poète distingué passa plus de soixante ans à voyager et à écrire; il visita plusieurs fois Dehli, fut fait prisonnier par les croisés et employé par eux aux fortifications de Tripoli de Syrie. La biographie de Saadi a été donnée, avec de curieux détails et un portrait fait dans l'Inde, par M. Garcin de Tassy, professeur à l'école des langues orientales, dans un remarquable article inséré au n° de janvier 1843 du *Journal Asiatique*. On trouve des renseignemens nombreux et variés sur le sujet qui nous occupe dans un savant ouvrage du même professeur, intitulé *Histoire de la littérature hindoue et hindoustani*. Le premier volume, publié en 1839, renferme une nomenclature et une biographie succincte de plus de sept cents écrivains classés par ordre alphabétique; le second, qui doit paraître prochainement, contiendra de nombreux extraits des principaux ouvrages écrits dans les deux dialectes modernes de l'Inde.

moins que l'exemple d'un des plus grands écrivains dont s'honore la littérature musulmane pour encourager dans une voie non encore explorée les poètes de l'Inde, habitués à étudier la langue arabe avec un respect religieux, à vouer à la pratique de la langue persane un culte exclusif. Familiarisé avec les ressources de l'art, initié à tous les secrets du rhythme, Saadi jugea que l'idiome moderne de l'Hindostan était mûr pour la poésie; il engagea ses coreligionnaires à doter leur patrie d'une littérature nouvelle qui lui fût propre. Kosrew de Dehli, qui avait connu le poète voyageur dans sa vieillesse, suivit ses conseils et essaya de marcher sur ses traces; toutefois il ne le fit qu'avec une timidité extrême, car on a de lui un *moukhammas* (espèce de ballade) où le cinquième hémistiche de chaque strophe est en persan, et un *gazal* (petite ode), pour ainsi dire bicolore, où le premier hémistiche de chaque vers seul est en hindoustani. Mais dans un âge avancé Kosrew écrivit des stances dont le souvenir s'est conservé parmi le peuple, et qu'on chante encore; on peut donc lui appliquer ce que disait Pétrarque d'un troubadour provençal, Arnaud Daniel :

Anchor fa honor con suo dir novo è bello.

Voué dans ses derniers jours à la vie contemplative, zélé dans la voie du spiritualisme, Kosrew, qui venait de saluer par ses vers une ère nouvelle, ne put survivre à un sofi dont il s'était fait le disciple, et mourut en 1315; on lui éleva une tombe, disent les biographes, parmi celles où reposaient les sages de son temps, dans un endroit délicieux de Dehli.

Ces premiers essais n'étaient significatifs que pour une partie peu nombreuse de la population; les individus et les peuples des provinces qui rejetaient l'islamisme, ou résistaient à l'invasion, continuaient d'écrire, comme ils le font encore aujourd'hui, dans ces dialectes appauvris, mais purs de tout langage étranger, sous l'invocation brahmanique de *Çri Ganeçaya nama* (honneur au dieu de la sagesse Ganeça), par opposition à la formule arabe *bism'illah*, etc. (au nom du dieu clément et miséricordieux). Fidèles à l'ancien système graphique et aux traditions d'un langage bien altéré, ils le vénéraient, comme Dante la langue de Virgile :

O gloria de' latin..., per cui
Mostro cio che potea la lingua nostra!...

Cependant, dans la première moitié du XVIe siècle, quand Baber

eut mis fin à la dynastie afghane, on vit cet idiome, flottant pour ainsi dire à la surface du vaste empire mogol, pénétrer dans les masses par l'effet d'une conquête mieux établie, s'infiltrer dans les vice-royautés les plus reculées par les gouverneurs et par l'armée; et tandis qu'il rayonnait ainsi, avec une intensité croissante, du centre de l'Hindostan vers les extrémités des provinces, les dynasties mahométanes qui s'établissaient successivement dans le sud, sur les bords de la Nerbouddah, contribuaient encore à le populariser. Surate eut ses poètes, son école littéraire, comme Dehli, comme Agra, comme Laknaw, et la nationalité hindoue, attaquée de deux côtés, s'affaiblit plus rapidement encore. Aussi, vers le commencement du XVIIe siècle, la littérature musulmane avait-elle acquis dans l'Inde son entier développement; on eût dit que les empereurs mogols voulaient faire revivre sur les bords de la Jamouna quelque chose du souvenir des khalifes; tenant sans doute à faire oublier leur origine un peu barbare, ils abandonnèrent peu à peu le dialecte turc-jaghataï, dans lequel Baber avait rédigé ses mémoires, et qui était celui dont on se servait à la cour. Dans une capitale si splendide, siége d'un empire immense, autour de ce trône d'or où brillait l'*asile du monde*, le roi des rois, il fallait des poètes, et il s'en trouva. Akbar, assez tolérant pour un sectateur de Mahomet, donna l'élan; il comprit qu'une dynastie ne doit pas rester étrangère par le langage à la nation qu'elle gouverne. D'une part, il encouragea les littérateurs musulmans à s'approprier les ouvrages persans, à les faire passer dans leur langue; de l'autre, il favorisa les écrivains hindous rebelles à la croyance nouvelle et à l'idiome qui en était l'organe. D'ailleurs, ce grand prince avait près de lui Aboulfazil, qui, après avoir pris part à ses travaux comme ministre, se fit aussi son chroniqueur; ce fut à lui qu'il confia, conjointement avec quatre autres personnages distingués du temps (parmi lesquels on compte deux écrivains attachés à la foi brahmanique), la traduction des tables astronomiques d'Oulough-Beg. Aurang-Zeb, abhorré des Hindous, qu'il persécutait, et particulièrement des Mahrattes, qui se vengèrent sur ses successeurs de son odieuse tyrannie, eut un règne heureux et brillant, à la faveur duquel la langue musulmane prit une nouvelle consistance, et s'introduisit par le secours des armes dans plus d'une province à l'ouest de la presqu'île.

Ce qui se passait autour du palais des empereurs se reproduisait dans de moindres proportions auprès des vice-rois et des nababs indépendans. Chaque petite cour musulmane abritait son groupe d'écri-

vains qui se visitaient d'une province à l'autre, s'adressaient mutuellement leurs vers, et se consultaient sans orgueil sur les subtilités de l'art poétique. Les souverains de l'Inde des deux religions tenaient et tiennent encore à honneur de protéger les lettres et de posséder des bibliothèques, d'autant plus précieuses qu'elles consistent en manuscrits. C'est en partie de leurs dépouilles que se sont formées celles dont se glorifient à juste titre les sociétés asiatiques de Calcutta, de Bombay, de Madras, ainsi que la plus riche de toutes, celle de l'*East-India-House* à Londres. L'auteur de l'*Histoire des Mahrattes* a puisé les matériaux de son beau travail dans la collection du radja de Satara, et les précieuses chroniques soigneusement conservées dans les archives des petits princes de la confédération des Radjapoutes ont fourni au colonel Todd les élémens de ses importantes *Annales du Radjasthan*. Sous le règne de Mouhammad-Shah (vers 1710), le radja Djaïsing de Djaïpour faisait traduire en sanscrit les *Élémens* d'Euclide, et demandait aux gouverneurs de France et de Portugal de lui envoyer des savans. La reine de Cannanore, d'origine arabe, qui régit des états dont on ferait le tour à pied en moins d'une journée, a, comme les rois ses voisins, comme le puissant Nizam lui-même, ses manuscrits sur feuille d'ôle, ses livres en langues diverses écrits au poinçon et avec la plume de roseau. Les musulmans de la côte de Coromandel parlent avec emphase des richesses accumulées dans la bibliothèque du nabab d'Arcot, pauvre prince qui a défense de sortir de son palais de Madras et de paraître dans sa capitale, roi déchu que l'artillerie anglaise salue de vingt-un coups de canon quand il va rendre visite au gouverneur, et qui partage ses loisirs entre ses femmes, ses éléphans et son astrologue. Tipou-Saheb se permit d'avoir son poète lauréat (Haçan-Ali), qui a laissé, sous le titre de *Fath-Nama* (livre de la Victoire), le récit de ses guerres avec les Mahrattes et le Nizam d'Haïderabad. Un autre écrivain rima, à l'occasion du mariage de ce sultan, un petit poème dont la copie, richement reliée, se trouve aujourd'hui dans la bibliothèque de Calcutta, où elle est allée se perdre avec bien d'autres livres, quand les états du Mysore furent absorbés dans les possessions de la compagnie des Indes.

Une autre preuve du goût que les souverains de l'Inde ont toujours eu pour les lettres, c'est le nombre assez considérable de ceux qui ont laissé des écrits. Le grand-mogol Shah-Alam II (qui régna de 1761 à 1806), aïeul du prince assis maintenant sur le trône nominal de Dehli, se plaisait à réunir autour de sa personne les litté-

rateurs hindous et musulmans, et à les entendre lire leurs vers; il voulut lui-même prendre rang parmi les hommes distingués qu'il attirait à sa cour par ses faveurs; on cite surtout de ce monarque deux pièces qui sont devenues des chants populaires. Le biographe Moushafi a caractérisé son talent poétique par cette sentence arabe qui n'est peut-être pas d'une vérité bien absolue : « Les discours des rois sont les rois des discours! » Mais on est moins choqué d'une pareille flatterie quand on songe qu'elle s'adresse à un prince à qui la fortune a donné de si terribles leçons. Il disait lui-même dans un de ses refrains : « Je passe le matin avec la coupe, le soir avec ma bien-aimée. Dieu seul sait ce qui doit arriver! » ce qui est moins d'un sofi que d'un épicurien. Le nabab d'Oude, Açaf-Ud-doullah, accueillit avec égards les écrivains chassés de Dehli par les désastres dont cette capitale devint le théâtre vers 1775, et ne fut pas le dernier en mérite dans cette pléiade de poètes expatriés qui donnèrent à sa cour un nouveau lustre. Deux rois de Golconde se sont fait remarquer aussi à des époques diverses par leur talent dans l'art d'écrire. L'un, Kouli-Coutb-Shah, qui régnait il y a près de trois siècles, est auteur d'un grand nombre de poésies recueillies à la manière européenne, sous forme d'œuvres complètes, en un gros volume qui, après la ruine de ce royaume conquis par Aurang-Zeb, disparut pour reparaître plus tard dans la bibliothèque de Tipou, où il ne devait pas rester long-temps. L'autre, Aboulhaçain-Shah, le dernier de la dynastie, rimait avec grace et facilité sur le trône chancelant d'où l'empereur mogol le précipita dans une prison qui devint son tombeau. Avec les deux fils du nabab Ashraf-Khan, forcés de fuir Delhi et de se retirer à Bénarès, cette Rome de l'Inde où les têtes découronnées trouvent toutes un asile, tant l'idée du pouvoir temporel s'efface devant les souvenirs religieux de l'antique cité, avec ces deux jeunes gens résignés à chercher une consolation dans la pratique des lettres, nous citerons encore Soulaiman Shikoh, grand-oncle du souverain actuel de Dehli. Après avoir traîné ses ennuis à Laknaw, à la cour de son frère Akbar II, il mourut à Agra en 1838, laissant, sinon à la postérité, du moins dans la bibliothèque du Nizam, un recueil probablement trop vanté par les biographes. Enfin Tipou, qui fut sans doute trop grand sabreur pour être bon poète, a écrit, dit-on, dans le dialecte du sud son volume complet, son *diwan* de chants détachés et d'élégies. On a encore de lui deux ouvrages rédigés en langue persane, dont l'un, le *Zabardjab*, traité d'astrologie, rentre mieux dans le caractère de Tipou, car les conqué-

rans sont tous un peu portés à demander aux astres le secret de leur destinée. En général, ces écrivains de haut parage prenaient pour rimer un surnom poétique (*takhallous*), tout comme le plus humble des poètes; ils n'avaient pas plus de honte de cacher leurs titres souverains sous cette devise littéraire que n'en éprouvaient nos princes dans les temps chevaleresques à entrer dans la lice des tournois sous des couleurs de fantaisie qui les couvraient du voile de l'incognito.

A l'autre extrémité de l'échelle sociale, comme pendant à ces nababs qui cherchaient pour la plupart dans la culture des lettres un aliment à la vanité ou un remède contre les ennuis et le chagrin, nous trouverions, en parcourant la foule, des poètes pauvres qui chantaient d'inspiration au milieu de rudes travaux, comme jaillit la source à travers les cailloux. Les consciencieux biographes n'ont pas dédaigné de placer leurs noms à côté, quelquefois même au-dessus de ceux des empereurs; aux époques et dans les pays où l'imprimerie n'existe pas, il y a certainement quelque gloire à survivre à son siècle, non sous la forme d'un in-8° de commande, mais dans le souvenir des peuples d'un autre âge. Ainsi le porteur d'eau Macsoud, tout en versant aux vendeurs du bazar de Dehli les flots limpides de son outre remplie à la Jamouna, leur débitait ses stances à flots aussi; il devint le poète favori des habitués de la place publique; ses chants, qu'apprit par cœur une foule amusée et fière peut-être d'avoir, comme les rois, son improvisateur toujours en verve, sont répétés encore de nos jours dans les foires et aux fêtes joyeuses du Hôli. Il y a cinquante ans, vivait à Dehli encore, dans cette ville de gais rimeurs et de rêveurs contemplatifs, le barbier Inâyat Ullah, qui, sans être homme d'imagination et de vrai talent comme le coiffeur d'Agen, le poète Jasmin, se fit remarquer par la vivacité de ses pensées et la facilité de sa versification. Épris de la dignité de sa profession autant que ses confrères d'Andalousie, il disait : « Mieux vaut être barbier, comme moi, que d'être cette jeune bayadère dont tout le mérite consiste dans la fraîcheur des joues, fraîcheur, hélas! que le temps flétrit si vite! » Mais à force de raser un sofi célèbre de son temps et de teindre deux fois par semaine la barbe de ce saint personnage, qui ne semblait pas avoir renoncé aux vanités du siècle, Inâyat, de barbier, devint philosophe et se voua à la vie contemplative. Le repriseur de châles Arif, Kachemirien de naissance, composait alternativement en persan et en hindoustani de jolis vers qu'il récitait dans sa boutique, et dont ses amis ont gardé la copie. Enfin, dans les rangs de l'armée, nous trouvons un jeune soldat dont

le nom, Courban (sacrifice), était comme le présage de la mort glorieuse qu'il devait trouver à Faïzabad, en combattant contre les Anglais.

Pour compléter cette liste des anomalies littéraires dont l'Inde musulmane fournit tant d'exemples, nous prendrons encore, au palais et dans les faubourgs, deux noms de femmes. Le visir Amad-Ulmoulouk, qui déposa son maître Ahmed-Shah, lui creva les yeux, et donna le trône à Alamguir II pour l'assassiner bientôt après, ce ministre ambitieux et cruel eut la fantaisie de faire prendre à sa femme légitime la Begam Gannâ (canne à sucre) des leçons de réthorique auxquelles, pour sauver le décorum, il assistait lui-même. Ces leçons firent de l'épouse du visir un poète assez médiocre, mais il est curieux de voir un mahométan de haut rang suivre l'éducation littéraire de sa femme légitime, et ne pas craindre de la voir occuper dans les biographies une place que des courtisanes seules lui disputeront; car en Orient aucune femme ne reçoit même les premiers principes d'une instruction élémentaire, si l'on excepte les almées, qui, vivant en dehors de la société, ont besoin, pour y entrer à un prix quelconque, de rehausser par les graces de leur esprit les charmes de leur personne. La Chine, qui ne compte qu'une *lettrée* célèbre, doit à ses courtisanes bien des drames réimprimés dans les collections choisies; et les chants érotiques, les élégies passionnées qui retentissent au son des instrumens dans les palais et les salons des nababs et des riches, les pantomimes si vives, si dramatiques parfois, qui tiennent en suspens tant de graves personnages accroupis sur de somptueux coussins, les jeux scéniques en honneur sur les bords du Gange et de l'Indus, sont souvent l'ouvrage des bayadères qui les exécutent. Aussi voit-on de toutes petites filles, destinées par leur naissance à cet humiliant métier, s'asseoir à côté des jeunes garçons, le livre à la main, dans ces écoles à peu près en plein air, où le vieux maître range ses élèves sous la galerie de sa maisonnette, à l'ombre de quelques mauvaises nattes percées. Ce fut sans doute ainsi que se forma la fameuse courtisane Môti; elle a laissé des vers spirituels et gracieux; son nom a survécu à sa fragile beauté, tant dans ses propres poésies que dans celles d'un jeune écrivain, Mirza-Mactoul, qui lui voua un fidèle amour, et lui consacra des stances dans lesquelles le mot *môti* (perle) revient, selon le rhythme, à des intervalles égaux, comme les brillans semés au pan de la robe de la danseuse.

En recueillant ainsi les noms de ceux et de celles que leur posi-

tion semblait devoir placer en dehors de la masse des écrivains, et qui, à la vérité, n'en forment pas le groupe le plus choisi, nous avons voulu faire comprendre combien le goût de la poésie était répandu dans l'empire du Grand-Mogol durant le XVIIe et le XVIIIe siècle. Mais qu'était cette littérature mixte et mêlée, née d'une inspiration étrangère, produite par une religion dont les traditions étaient ailleurs, à l'aide d'une langue formée de tous les idiomes musulmans entés sur des radicaux sanscrits, et qui se développait comme une plante parasite sur l'arbre humilié de la nationalité hindoue? C'était quelque chose de factice qui sentait la conquête ou au moins l'invasion, une imitation, souvent même une répétition de ce qu'avaient dit, dans un langage plus homogène ou plus parfait, les écrivains arabes et persans. Les poètes hindoustani, comme cela arrive toujours dans les temps de renaissance, où l'on prend des modèles loin du sol, semblent généralement moins préoccupés de mettre en lumière une pensée qui leur est propre que de remplir un cadre donné. Aussi ne trouve-t-on guère en eux cette originalité qui doit être le cachet de chaque littérature, comme elle l'est de chaque peuple; ils ne sont plus Hindous; leurs regards franchissent une vaste contrée peuplée de légendes, où chaque arbre est une divinité, chaque ruisseau un lieu de pèlerinage, où chaque pagode a sa chronique et ses miracles, pour chercher au-delà des mers la tombe du prophète. En s'interdisant avec rigueur la représentation, par la peinture ou la statuaire, de toute créature animée, les musulmans ont renoncé aux plus puissans effets de l'art; dans le cadre de leurs édifices aux lignes harmonieuses et hardies, il y a un vide sensible que ne comblent ni le luxe des arabesques ni la profusion des détails ingénieux; c'est la forêt avec ses fleurs, moins les oiseaux qui l'animent. De même, dans leurs poésies détachées, dans tout ce qui n'est pas poème et légende, récit élégiaque ou guerrier, il manque l'image de l'homme sous le point de vue de la vie intime, le côté dramatique et vivant, partout sensible dans les œuvres de la littérature brahmanique; de là résulte une nature de convention hors de laquelle l'écrivain cherche à s'élancer par l'hyperbole. Le caractère à la fois contemplatif et sensuel des musulmans se trahit sans cesse dans ces odes soutenues, où l'union avec Dieu est représentée sous l'allégorie d'un amour plus terrestre; l'intelligence du poète, singulièrement excitée, semble dans un état de délire voisin de celui que l'opium procure aux sens.

On conçoit dès-lors que les poètes hindoustani aient dû s'appro-

prier la métrique arabe avec de légères modifications, sauf à faire quelques emprunts aussi à celle des Persans; ils aiment le *cacidah*, espèce d'ode prolongée sur une seule et même rime, dans laquelle la pensée est tenue comme en suspens sur les deux termes d'une comparaison partagée entre les deux moitiés de chaque vers, le *masnewi*, plus animé, coupé par des repos où l'auteur prend haleine, et formé de lignes cadencées rimant par hémistiche, comme le vers héroïque anglais. Dans le *tardji-band*, la même désinence, soutenue pendant toute la strophe, est variée par la double rime de deux hémistiches jetés à des intervalles égaux et se dessinant sur un rhythme trop uniforme, comme le nœud plus serré sur l'écorce lisse du bambou. Le *moukhammas* est presque une ballade divisée par petites stances, dont le dernier vers répète une rime unique qui devient comme un refrain à l'oreille. Mais les littérateurs musulmans de l'Inde ont une prédilection particulière pour le *gazal*, ode assez courte qui ne dépasse guère quinze vers roulant tous sur une même rime; c'est dans ce cadre de quelques lignes que les Arabes surtout excellent à peindre avec la vigueur de tons qui leur est propre les yeux de la gazelle et la crinière flottante des cavales. Le poète assez fécond pour avoir épuisé, en rimant ses gazals, toutes les lettres de l'alphabet, enfile ces précieuses perles et en fait un chapelet; puis il donne le nom de *diwan* à cet édifice littéraire, le plus estimé de tous, qu'il a signé ingénieusement de distance en distance, en insérant son surnom poétique dans chacun des vers qui précède un changement de désinence. Toutefois, les faiseurs de *diwan* ont eu dans l'Inde une tâche plus facile que leurs modèles, libres qu'ils étaient de puiser à loisir aux triples sources de leur idiome renouvelé, et il résulte de cette surabondance d'expressions, parfois altérées dans leur orthographe, qu'à ces jeux d'esprit déjà familiers aux Orientaux ils ont joint trop souvent les jeux de mots. Alors le vers présente un mirage fatigant, un nuage d'images fuyantes; on y remarque au plus haut degré ce désolant papillotage, ce bavardage facile qui est l'écueil des langues méridionales, trop sonores et trop brillantes; ces strophes semblent plus faites pour être écoutées que pour être lues; elles rappellent certaines fleurs largement épanouies, mais inodores.

Doit-on conclure de ce qui précède que la littérature musulmane de l'Inde soit nulle et non avenue? Non. Les beaux édifices de Dehli et d'Agra, pour être frères puînés de ceux de Bagdad et du Caire, n'en sont pas moins, pris à part, dignes d'admiration. Sous le régime

brahmanique, à force de regarder à travers le prisme d'une religion panthéistique, l'imagination des poètes devenait sujette à des éblouissemens : toute la littérature de cette époque est pour ainsi dire sacrée, parce que tout émanait du pouvoir spirituel; mais sous le règne de l'islam, la puissance temporelle se fit sentir d'une façon sérieuse, et la poésie prit un autre caractère. A côté des traités philosophiques et religieux, à côté des hymnes en l'honneur du martyr Hucaïn, parurent des panégyriques, des chants joyeux, des élégies gracieuses; l'Inde eut autant de faquirs qu'elle avait eu d'ascètes, mais de plus des écrivains épris de la forme, aimant les lettres pour les satisfactions qu'elles donnent à l'esprit, sans y attacher l'idée d'enseignement. Le mouvement littéraire que le XVIIe et surtout le XVIIIe siècle virent se produire dans toute cette partie de l'Asie, et dont Delhi fut long-temps le centre, n'était pas sans rapport avec celui dont la France subit l'impulsion au commencement du règne de Louis XIV; il y eut des maîtres auxquels chaque écrivain se hâta de se rallier, des réunions pour ainsi dire académiques, dans lesquelles chaque poète lisait ses vers, que l'on applaudissait tout en disant bas, sans se l'avouer :

Nul n'aura de l'esprit que nous et nos amis.

Dans ces *gazals*, dans ces *marcyahs* (élégies), chacun prodiguait de son mieux les expressions emphatiques, les images prétentieuses, les coquetteries du langage; les beaux-esprits faisaient assaut; l'art était leur unique affaire; sans distinction de rang ni de fortune, ils admettaient parmi eux quiconque rimait avec grace, et formaient une société paisible qu'animait sans la troubler la verve plus piquante de quelques écrivains satiriques. Dans une de ces réunions qui se tenaient le 15 de chaque mois chez Mîr Taqui, le roi du *maçnewi* et du *gazal*, vers 1780, on vit entrer Dana, poète distingué, retiré depuis peu de la vie du monde et des affaires temporelles pour se vouer à la pauvreté spirituelle. On était au jour du Hôli, du carnaval indien, où le peuple aime à se déguiser de mille façons, et Dana se trouvait si singulièrement costumé, que Rafi Sauda, surnommé le Juvénal de l'Inde par les Européens, s'écria en le voyant : « Mes amis, voici quelqu'un déguisé en ours! » On ne dit pas que le pieux personnage se soit fâché d'une pareille apostrophe, qui mit en gaieté toute l'assemblée. D'ailleurs, Sauda pouvait se permettre certaines libertés; reconnu de son vivant même pour le prince des poètes, reçu avec distinction partout où l'appelait sa profession de militaire

dans les armées de Dehli, partout où il porta ses pas errans après la dévastation de cette capitale, il a eu les honneurs, sinon d'une édition, au moins d'une copie illustrée qu'on voit à la bibliothèque de Calcutta. A cette même académie, dont Mîr était l'ame, paraissait aussi un écrivain moins connu, Garib, qui se plaisait à étudier dans les bosquets les amours de la rose et du rossignol, si chantés en Orient, et qu'on surnommait, pour cette raison, *le libertin des jardins*. Mais avant Mîr Taqui, et durant les derniers jours de la splendeur de Dehli, le sceptre de la littérature musulmane était aux mains de Dard, poète à la fois gracieux et grave, considéré long-temps comme le guide des spiritualistes, et dont presque tous les écrivains de la fin du XVIIIe siècle se vantent d'être les disciples. Après avoir été militaire, il *s'assit sur le tapis des derviches*, comme tant de personnages distingués de son temps, et institua ces réunions dont son élève Mîr fut le président après lui. L'empereur lui-même étant venu le visiter dans sa retraite, il le reçut à peine, tant était grande son insouciance des choses du monde. Fuyant la ville et ses pompes, il réunissait chaque mois des musiciens sur le tombeau de son père, et la foule s'assemblait autour de cet orchestre, qu'il dirigeait en personne. On nous excusera sans doute de citer ici une partie de ce que raconte de lui le biographe Ali-Ibrahim (1) : « .... Lorsque, par suite de nombreux malheurs et d'accidens successifs, Shahdjahanabad (Dehli), — qui était le lieu de réunion des notabilités en tout genre du quart habité de l'univers et la demeure des gens les plus distingués par leurs qualités et par leur naissance, — tourna sa face vers la destruction; lorsque chacun, tant parmi les grands et les petits que parmi les derviches assis dans l'angle de la pauvreté et les gens riches et puissans, ne pouvant supporter cet état déplorable, ne vit rien de mieux que de quitter cette ville infortunée, Dard, cet homme de famille illustre, souffrit patiemment les calamités qui étaient tombées sur sa patrie; il se résigna à ces évènemens fâcheux sans jamais abandonner sa ville natale. Il vécut là retiré du monde, et ne s'éloigna pas seulement à un demi-mille de Dehli. »

Ce passage donne une idée du style des écrivains musulmans de l'Inde; il est rare même qu'ils soient aussi simples; d'ordinaire, il leur faut des images et des périphrases. Un biographe parle-t-il de la mort d'un poète qui périt au retour de son pèlerinage à la Mecque, il dira : « Le vaisseau de la vie de ce personnage qui con-

(1) La traduction de ce passage est empruntée à un savant ouvrage déjà cité, l'*Histoire de la littérature hindoue et hindoustani*, par M. Garcin de Tassy.

naissait l'océan de l'élocution périt dans le tourbillon de la mort. » Cet autre n'a pas achevé paisiblement sa carrière, mais, « éloquent rossignol, il s'est échappé du filet de l'existence » en telle année de l'hégire. Toutefois, dans la satire, dans la poésie descriptive, lorsqu'ils écrivent d'inspiration, sur les choses de leur pays, quand ils échappent à cette préoccupation d'une littérature étrangère trop assiduement étudiée et trop fidèlement imitée, ces mêmes auteurs savent retrouver en partie la verve de leurs ancêtres. Ainsi Azfari de Dehli annonce le printemps par les lignes suivantes : « Le printemps s'avance avec force et bruit; nous le voyons causer du plaisir aux jeunes têtes. Dieu soit notre sauve-garde contre les insensés! Le printemps arrive; il vient réveiller le tumulte qui était assoupi. Le printemps fait voler sur vous sa poussière; voici que les enfans jettent des pierres dans le bazar.... Gare à votre tête!... Libertins, montez vite le vaisseau de l'ivresse; le printemps étale dans les jardins mille fleurs épanouies.... » Au retour de l'hiver, le sheik Mouhammad Baim, gouverneur de l'arsenal de Dehli, s'écriait : « L'hiver est si rigoureux cette année, qu'au matin le soleil lui-même tremble de froid; bien plus, on dirait qu'il n'y a plus de soleil dans le ciel, et que le firmament cache ce réchaud dans son sein. Sur les étangs se déploie une couche d'écume verdâtre qui a l'apparence d'une couverture de cachemire; on passe le jour à se chauffer aux rayons du soleil, la nuit on s'enveloppe d'un épais tapis. Le ciel est toujours revêtu de son manteau de satin; c'est la voie lactée qui apparaît sous le costume du brahmane (à la blanche écharpe). La cigogne vient à peine se poser sur la rivière, et s'envole bientôt à tire-d'aile. Le chemin dans lequel il est tombé une neige toute blanche ressemble au cardeur, quand il est recouvert de flocons de coton. Du ciel sort un bruit sourd; un vent froid et violent se fait sentir, qui secoue les arbres nuit et jour... Les plus riches s'enveloppent réellement de coton, comme la poire ou le raisin qu'on veut conserver... » A côté de ces lignes, auxquelles le rhythme donne un mouvement qui ne peut se transmettre par la prose, qu'on nous permette de citer par fragmens une satire du spirituel Sauda. Il attaque le chef de police (*kotowal*) de Dehli avec une franchise et une vivacité qui font de son petit poème une peinture de mœurs : « Qu'est devenu, ô mes amis! cet ordre qui régnait jadis? Le voleur de citrons avait la main coupée; on enchaînait celui qui dérobait du bois, et, pour une citrouille prise, on mettait à mort le coupable. Il n'était pas question alors de suborner le kotowal; le nom de voleur n'existait pas dans le monde.

Quel repos, quelle sécurité dans la ville!... Comme les mortels passaient doucement leur vie! Aujourd'hui, partout où l'on jette les yeux règne l'impudence, partout il y a des voleurs, des escrocs, des assassins. Devant la place du marché, la plaine de Talaori, si remplie de voleurs, a perdu toute sa célébrité.... Celui qui se rend au bazar pour trafiquer d'un *paiça* (un sou) perd son turban et reçoit des coups à la tête. Comment en serait-il autrement depuis que Saïda Kaphor est notre chef de police? Quand les voleurs reconnaîtront-ils l'autorité d'un homme pour lequel ils professent un si profond mépris?... Il est le soutien des perturbateurs, le frère de ceux qui nous pillent; il est lui-même un voleur. Devant sa porte, il a toujours des vauriens qui jettent la désolation de maison en maison. Non-seulement l'assassin arrive jusqu'à sa protection, mais encore il entretient des relations avec les petits escrocs. S'il voit sur la tête de quelqu'un un châle d'un grand prix, c'est comme si ce châle était la propriété de son père, son héritage!

« Au retour de la patrouille, le joueur de trompette fait résonner son instrument. « Écoutez, voleurs, en deux mots voici le décret : apportez au matin une part de vos travaux au chef de police! — Son espion le plus rusé, regardez bien, c'est encore un escroc, car tout ce qu'il a de gens employés à son service est passé maître dans l'art de voler... Mais malheur au propriétaire dans la maison duquel entrera leur maître! Qu'il ait bien soin, ce propriétaire, que tout soit caché chez lui depuis la boîte aux parfums jusqu'à la cassolette au bétel, car telle est l'agilité de leurs mains, qu'ils lui jetteraient de la poudre aux yeux, et celui qui demeurerait inattentif en leur compagnie perdrait jusqu'aux vêtemens qu'il porte sur lui... Parlerai-je de ce qui se passe au milieu de la ville? Chaque soir, c'est un tumulte comme si le jour du jugement était venu; la nuit, c'est une conversation de clairons, comme si les séraphins faisaient retentir leurs trompettes; les chiens font un tel vacarme en aboyant, que les trépassés en sont éveillés du sommeil de la mort!... Jeunes et vieux ne s'asseient plus le soir au banquet sans avoir fait des provisions de guerre; à l'éclat de l'aigrette d'or brillant sur le turban, le voleur arrive comme le papillon attiré par la bougie... Que les jeunes et les vieux portent leur jugement sur mes paroles; ai-je grand tort en tout ceci, quand telle est la haute capacité des voleurs, qu'ils se servent de la voie lactée comme d'une échelle pour escalader la maison des cieux? Et celui qui trouvera insignifiantes les plaintes de Sauda, celui-là en aura *dérobé* le vrai sens. »

La fée de l'Orient, la péri a souvent aussi inspiré les écrivains musulmans de l'Inde, ils l'ont adoptée avec les djins et les dives; c'est elle qui bâtit dans les airs les palais étincelans que voient dans leurs extases le buveur d'opium et le fumeur de hatchitch. Elle est le principal personnage d'une foule de petits romans en vers, vrais drames féeriques où les changemens à vue transportent le lecteur de la terre aux cieux, d'un jardin enchanté à un palais illuminé d'émeraudes. Ces contes sont de la famille des *Mille et Une Nuits* arabes; ils tiennent aussi par quelques côtés aux nouvelles fantastiques chinoises, aux légendes racontées par les Persans dans le caravanserail, aux contes de Perrault, à ceux que l'on répète en Occident autour du foyer. C'est dans le domaine de l'imagination que tous les peuples se retrouvent. Ceylan (Sarandip), limite extrême du monde connu et fréquenté par les anciens navigateurs de la mer Rouge et du golfe Persique, cette île, entourée de bas-fonds à sa pointe, hérissée de montagnes aiguës, peuplée de grands singes et habitée jadis par des sauvages cachés dans les forêts, a été souvent choisie par les écrivains hindoustani comme par leurs ancêtres, comme aussi par les conteurs arabes, pour le théâtre des merveilleuses aventures d'un héros imaginaire. Combien de mauvais génies et de péris bienfaisantes hantaient ces pics aériens, guettaient le voyageur dans les cavernes, sous les bois pleins d'ombre, ou les enlevaient dans les beaux nuages diaphanes suspendus comme un dais sur les hautes arêtes de l'île! Plutôt que d'analyser une de ces compositions insaisissables qui s'évanouissent comme la bulle de savon sous la main qui la touche, nous emprunterons à Mir-Goulami-Haçan quelques lignes de son histoire du prince Bénazir; c'est une danse de bayadères qu'on peut donner pour échantillon du style descriptif.

« ..... Ainsi l'allégresse se répand de tous côtés, et les bayadères commencent leur danse. Deux jeunes filles brillent dans l'assemblée; des anneaux sonores retentissent à la cheville de leurs pieds. Elles se baissent et se relèvent avec grace, elles se montrent les deux mains croisées sur le sein. Une boucle étincelle à leurs oreilles, l'anneau du nez s'agite à chaque pose nouvelle; tantôt le cœur est subjugué par leurs pieds en mouvement, tantôt c'est par le regard qu'elles captivent. Tour à tour elles laissent voir leur riante beauté, et cachent sous le voile le vêtement qui presse leur taille. L'une porte au visage l'ornement de la boucle suspendue aux narines, au poignet de l'autre resplendit le bracelet de neuf perles; celle-ci a noirci ses dents avec la poudre du *missy*, celle-là semble plus fraîche

que la rose; telles apparaissent ensemble au crépuscule du matin la nuit et l'aurore. Toutes ont le pur éclat des fleurs à peine écloses; le gracieux mouvement de leur cou captive et subjugue; tantôt elles promènent leurs regards au hasard, tantôt à la dérobée elles lancent de vives œillades. A chaque note perce en elles cette pensée : Prenons, prenons les cœurs! « Plus loin, le poète décrit ainsi les jeux des compagnes de la péri qui a enlevé le jeune prince : « Elles vont et viennent de tous côtés, elles errent au hasard avec toute la coquetterie de la première jeunesse. L'une frappe ses mains, l'autre fait claquer ses doigts; elles laissent éclater un rire bruyant et répètent de joyeuses chansons. Celles-ci sont assises nonchalamment sur leurs siéges, celles-là poussent des cris de joie et de plaisir; l'une agite les anneaux retentissans qui ornent ses poignets, l'autre lance des exclamations d'allégresse et de bonheur. L'une montre aux regards tous les anneaux qui la parent, l'autre la dentelle de sa robe légère, cette autre encore son voile transparent. Celle-ci, gracieusement assise, fume le houkka; celle-là, plus hautaine, brave l'amour... Ici, en voici une qui se plonge dans le bassin; là, c'en est une autre qui s'assied au bord du ruisseau et agite ses pieds à la surface. Celle-ci écoute les contes de sa perruche, celle-là fixe ses yeux sur son oiseau-moqueur. Plus loin, cette jeune fille frappe doucement sa voisine, cette autre s'assied et peigne sa chevelure; celle-ci cherche dans la boîte au *missy* la teinture dont elle entoure sa paupière, celle-là trace autour de ses lèvres la ligne noire. Ce sont les sœurs jumelles des roses; dans le jardin, c'est comme un parterre flottant. »

A côté de ces scènes gracieuses qui ressemblent si bien aux dessins de l'Inde, enluminés et rehaussés d'or, et auxquelles manque, comme dans ces tableaux, la variété des fonds et l'entente des plans, on doit placer les chants populaires. Par ce nom, je désignerai les élégies religieuses chantées dans les fêtes du Mouharram, les stances qui égaient les mascarades et les réunions du Hôli, les petits poèmes mis en musique que récitent langoureusement les bayadères en se balançant d'un pied sur l'autre, en élevant leurs bras nus ornés de bracelets, en écartant d'une main chargée de bagues le voile fixé dans les cheveux avec l'épingle d'or. Le plus souvent, ce sont des vers composés par d'anciens poètes dont le nom s'est perdu, des strophes écloses sur la place publique comme tant de beaux *romances* insérés de nos jours dans les recueils espagnols, parfois aussi des chansons improvisées, en l'honneur du maître qui donne la fête, par

les danseuses elles-mêmes. Ces dernières compositions, presque toujours assez profanes, sont la contre-partie des odes graves et pieuses que l'écrivain musulman aime à mettre en tête des ouvrages de longue haleine, comme une introduction, comme une paraphrase de l'invocation d'usage : « au nom de Dieu clément et miséricordieux. » En un mot, aux deux extrémités de cette littérature, on retrouvera l'amour divin et l'amour terrestre, parce que l'homme, quelle que soit sa croyance, va toujours, dans l'élan de sa pensée, de la terre aux cieux et des cieux à la terre.

Sous ce régime nouveau, l'Inde n'était plus, comme on le voit, le pays des croyances terribles et mystérieuses, des épopées gigantesques. Les brahmanes hautains, retirés dans le sanctuaire, dépouillés d'une influence conquise depuis tant de siècles par l'accaparement complet de l'enseignement et l'intelligence plus ou moins précise des traditions, les brahmanes, déchus dans l'Hindostan, regardaient sans doute en pitié ces rimeurs beaux esprits. Le flot de l'islamisme, qui avait inondé Dehli, l'ancienne Hâstinapour (ville des éléphans), et fait éclore autour d'eux des sages d'une nouvelle espèce, battait en brèche l'édifice de leur puissance. Durant cette période, où les empereurs mogols, dédaignant la pagode comme un temple de faux dieux, envoyaient les fidèles en pèlerinage à la Mecque et se tenaient ainsi en communion avec les états musulmans, les études brahmaniques brillaient encore d'un certain éclat dans la presqu'île, loin du siége d'un gouvernement hostile, chez les Mahrattes, dans le Travancore, à Maduré; mais comme les prêtres de Brahma s'étaient dispersés devant les cavaliers de Timour, ainsi, quatre siècles plus tard, devant les armées mahrattes qui incendiaient et pillaient les faubourgs de Dehli, se turent et s'enfuirent les poètes musulmans. A l'exception de Mîr-Dard, qui resta obstinément dans sa patrie, comme nous l'avons dit plus haut, tous les écrivains distingués de cette époque, et ils étaient nombreux, vinrent se réfugier à Laknaw, près du nabab Açaf Uddoullah. Les brahmanes étaient vengés. Les fugitifs furent généreusement accueillis par ce prince intelligent, qui, sauvant les débris de ce grand naufrage, donna à celui-ci une pension, à celui-là l'investiture d'un fief, à cet autre une place à la cour. A Laknaw se tinrent les dernières réunions littéraires, les dernières assises de ces adeptes de la gaie science; puis peu à peu, pour parler leur langage, les flambeaux de l'éloquence s'éteignirent, avec le siècle qui avait vu pâlir et s'effacer la gloire de leur patrie, à l'aurore de celui qui confirmait en Asie le triomphe des armées anglaises.

Vers ce même temps aussi, quatre biographes avaient eu l'idée de recueillir les noms et quelques fragmens des ouvrages de ceux à qui une époque à jamais passée devait son illustration; ils songèrent à rendre plus complets les travaux de ce genre entrepris avant eux. Quand le bruit se répandit dans l'Inde que des monumens littéraires allaient s'élever en honneur des écrivains morts et contemporains, ce fut à qui, parmi les auteurs secondaires et les rimeurs des provinces reculées, enverrait quelque échantillon de son savoir-faire, tant chacun était avide d'avoir une place dans ce *parterre de roses*, dans ce *jardin de l'éloquence*, comme on intitule généralement ces recueils en Orient. S'il existait de pareils ouvrages sur la vieille littérature hindoue, on éprouverait moins de difficulté à classer les anciens textes; mais l'orgueil de la caste brahmanique était au-dessus de ces petites vanités.

Avec le XIXe siècle commença dans l'Inde une ère nouvelle; la littérature musulmane ne périt pas à la chute des empereurs qui l'avaient long-temps favorisée; elle trouva aide et protection auprès des gouverneurs anglais, qui écoutaient en même temps les doléances des représentans du brahmanisme. Après tout, une conquête européenne n'entraîne pas la barbarie après elle; la politique prescrivait aux nouveaux maîtres de respecter les anciens usages; pour les bien connaître, il fallait les étudier dans les textes nationaux. Tout en favorisant les colléges brahmaniques de Poonah et de Bénarès, tout en maintenant les anciens pèlerinages (qui d'ailleurs rapportent à la compagnie un assez beau revenu), tout en poussant la tolérance jusqu'à encourager les cérémonies de l'ancien culte, ceux qui succédaient de fait aux empereurs mogols durent prendre les choses où elles en étaient et accepter la langue qui était la plus répandue dans toutes leurs possessions. Ce ne fut plus, cette fois, autour du trône où siége l'ombre d'un monarque, mais dans les villes centrales de ce nouveau pouvoir, que les écrivains musulmans reparurent; il y avait pour eux une place dans les écoles fondées par les Anglais pour l'enseignement, mieux dirigé, des indigènes. Calcutta surtout eut le privilége d'attirer, non pas précisément les poètes, car la prose dut l'emporter sur les vers dans l'empire reconstruit à neuf, mais les érudits, les hommes intelligens, habiles dans l'art d'écrire, dont le talent fut adapté à d'utiles travaux. Parmi les savans anglais qui s'occupaient, à travers toutes les provinces, du dialecte local ou de la langue primitive, il s'en trouva plus d'un qui s'attacha à la culture et à l'encouragement de l'idiome hindoustani. C'est ainsi qu'Afsos,

appelé dans la capitale du Bengale par lord Wellesley, rédigea, sous la direction du docteur Gilchrist, entre autres ouvrages importans, son *Araïsch-i-Mahfil*, statistique et histoire de l'Inde, livre précieux où des vers descriptifs pleins d'élégance se mêlent à une prose facile et remarquable par sa précision. Grace aux lignes rimées qui coupent le texte, ce travail devient plus littéraire encore que scientifique; mais on peut pardonner les ornemens du style et les élans un peu hardis de l'imagination à celui qui peint au passage tant de merveilleux édifices et de fabuleux évènemens. Un autre professeur du Fort-William, Mirza-Ali, agrandit la sphère de ses études, et, embrassant à la fois trois époques, il mit en prose *ourdou* et sous forme de roman la dramatique histoire de Sacountala, rédigea sur la version persane de Firischta les chroniques de la dynastie Bahmanie du Deccan, et déploya dans ses tableaux des *Douze Mois* (*Barah-Máca*) la longue et curieuse série de fêtes qui se partagent l'année hindoue et musulmane. Ce sont là des ouvrages de bibliothèque, à côté desquels il faut placer ceux que les écrivains mahométans, sous la direction de leurs maîtres, traduisirent du persan avec un soin particulier : les chroniques d'Assam, où l'on trouve de précieux documens sur la géographie de cette contrée, peu connue en Europe, et sur les peuples qui l'habitent; l'histoire de Tabarî, les faits et gestes d'Akbar, en un mot tous les manuscrits célèbres en Orient, dans lesquels ont été consignées, à des époques diverses, les annales des grands empires. Un écrivain orthodoxe du royaume de Golconde, Jafar Scharif, donna dans son *Canoun-i-Islam* (*Règles de l'Islam*) l'ensemble des rites et cérémonies usités chez les musulmans du sud *depuis le moment de la naissance jusqu'à l'heure de la mort.* Dans les trois présidences, il parut aussi des travaux de linguistique; une grammaire en vers fut rédigée à Calcutta presque en même temps qu'une seconde en prose, écrite à Bombay et dédiée au gouverneur Elphinstone, et, dans ces dernières années, un professeur de Madras réunissait en un glossaire spécial tous les mots propres au dialecte du Deccan, tels qu'il les avait recueillis lui-même, en voyageant dans les provinces où s'est formée cette *langue d'oc* de l'Inde. Enfin, il y eut union complète entre l'Asie et l'Europe, entre les descendans des Mogols et les conquérans modernes, entre les deux littératures surtout, quand Mîr-Haçan-Ali, musulman-hindou distingué, vint occuper une chaire dans la Grande-Bretagne, au collège d'Addiscombe, et y épousa une femme anglaise, qui l'accompagna ensuite à Laknaw et consentit à s'enfermer dans son harem.

Ils ne changèrent de religion ni l'un ni l'autre. Haçan traduisit en hindoustani l'Évangile de saint Matthieu et *le Vicaire de Wakefield;* de son côté, Mme Haçan, de retour en Europe après la mort de son époux, publia l'intéressant ouvrage intitulé *Observations on the Musulmans of India*, auquel celui-ci avait indirectement coopéré.

Cette mention des Évangiles nous amène à parler des travaux sérieux dont s'occupèrent bientôt en Asie les Européens et les indigènes, dans le zèle qui les animait pour leur religion respective. La presse offrait aux chrétiens une ressource immense que leurs adversaires ne négligèrent pas à leur tour. Non-seulement nos livres saints, traduits en langue *ourdou*, étaient répandus à profusion dans toute l'Inde par les missionnaires anglicans et américains, mais encore l'étude du sanscrit, régénérée par les soins du gouvernement britannique, ranimée par les savans de l'*Asiatic Society*, portait ses fruits : les textes anciens, les traités philosophiques, les livres de lois, les épopées brahmaniques, paraissaient au grand jour, dans de beaux livres lisiblement imprimés, corrigés et revus avec une incroyable exactitude par les lettrés de la caste sainte. Les musulmans, craignant que leur doctrine ne subît quelque altération par le contact de ces philosophies et de ces dogmes étrangers, cherchèrent à la manifester aussi au milieu des fidèles; deux éditions du Coran, traduit en hindoustani, dont l'une accompagnée du texte arabe interlinéaire, ne tardèrent pas à être publiées par les soins de quelques mahométans instruits et désintéressés. Plusieurs d'entre les vrais croyans avaient consenti à travailler eux-mêmes aux versions du nouveau et de l'ancien Testament, et ce fut peut-être ce relâchement visible qui porta le *saïyid* Ahmad à entreprendre dans l'Inde la sévère réforme pour laquelle il est appelé *l'émir des fidèles*. Depuis lors surtout, et par le moyen plus rapide encore de la lithographie, les sectateurs du prophète, enflammés d'une nouvelle ardeur, se donnèrent le plaisir de mettre au jour des traités religieux, des catéchismes, des dialogues, dans lesquels le chrétien et le mahométan sont aux prises; les argumens en faveur de l'islamisme sont si victorieusement posés, ou plutôt si faiblement combattus, que le Nazaréen reste assez souvent la bouche close. C'est quelque chose de divertissant que de lire, avec un *mounschi* (professeur) un peu exalté, ces textes, où le triomphe des doctrines de Mahomet se trouve complaisamment préparé d'avance.

Cependant de toute chose on peut tirer un enseignement; en voyant ces petits livres éclos de nos jours sous la plume des moul-

lahs, on comprend le rôle important que jouent les religions en Asie. Dans cette partie du monde, les esprits forts sont rares; on n'y connaît pas non plus cette étrange manie, trop commune parmi nous, qui consiste à respecter et à défendre volontiers toutes les croyances, excepté celle dans laquelle nous avons été élevés. Le christianisme gagne nécessairement du terrain à mesure que les populations deviennent plus éclairées, et les conversions nombreuses opérées surtout par les missionnaires catholiques prouvent que, pour les habitans de l'Inde, le sentiment religieux est un besoin. Là, on veut à toute force croire et pratiquer quelque chose, mettre les actes de sa vie sous la protection d'une divinité quelconque. Le sentiment que nous signalons se conserve d'ailleurs plus vivace encore par la lutte et l'opposition des religions diverses qui se trouvent en présence depuis des siècles. En y regardant d'un peu près, on verrait dans l'époque actuelle surtout les symptômes d'un réveil subit, dont la presse a été la cause dominante. Habitués jadis à disserter dans d'énormes et prolixes ouvrages écrits patiemment au sein de la retraite, en compagnie de quelques disciples choisis, les Hindous des deux croyances n'ont pas acquis tout d'un coup la rapidité de style, la vivacité de diction qu'exige le journalisme, la lutte de chaque jour, l'escrime quotidienne par laquelle on s'exerce à de plus sérieux combats; mais de temps à autre ils soulèvent et discutent des questions de doctrine et de dogme avec une énergie singulière, qui va jusqu'à la violence sous le *calame* un peu âpre des brahmanes. Derrière ces écrivains militans, placés pour ainsi dire en avant-garde et procédant à la manière européenne, viennent ceux qui, travaillant avec conscience, servent si bien les études orientales, tout en ne songeant qu'à servir la cause de leur religion, c'est-à-dire les érudits qui se livrent à la publication des livres sacrés de l'Asie. Par suite de ce mouvement ont reparu déjà multipliés par l'impression, soit dans la langue primitive, soit dans une traduction en langue moderne, un grand nombre de manuscrits que le temps menaçait de détruire ou au moins d'altérer prochainement.

Quoique nous nous bornions à parler ici de ce qui touche l'Inde musulmane, il nous sera permis peut-être de jeter un coup-d'œil hors de notre cercle et de citer, comme exemples de cette renaissance si remarquable, les ouvrages assez nombreux qui sortent de la presse lithographique établie par les brahmanes eux-mêmes dans leur collége de Poonah, les belles éditions sanscrites menées à fin avec le secours de ces mêmes prêtres à Calcutta, et la publication ré-

cente en gouzarati et en anglais de la réfutation d'un mémoire, lu à Bombay par le docteur Wilson, touchant les dogmes de Zoroastre. Les attaques de ce savant indianiste ont enfin mis en rumeur les Parsis, jusqu'ici peu soucieux de défendre une doctrine à laquelle ils restent fidèlement attachés. Cette polémique amènera sans aucun doute la reproduction complète des textes qui traitent de la religion si peu connue des anciens Guèbres, et ce sera une richesse de plus que nous devrons à l'Inde, devenue la patrie des descendans des mages (1), qui, à peine sortis des montagnes de la Perse, virent bientôt reparaître autour d'eux leurs ennemis les musulmans.

En traçant ce rapide aperçu de l'histoire de la langue et de la littérature nées de l'invasion mahométane, notre but était d'attirer l'attention sur un idiome parlé par la population entière de l'Hindostan et par un assez grand nombre de familles de toutes les provinces, et de montrer que, depuis cinq siècles, il a été assez cultivé pour prendre rang parmi ceux de l'Asie malgré son origine bâtarde. Il a eu sur la langue ancienne de l'Inde la même influence que l'islamisme, dont il est l'organe, sur la religion primitive, représentée par le sanscrit; on peut le regarder comme l'image d'un peuple composé désormais d'élémens bien divers, d'un pays où la mosquée lève ses minarets ornés du croissant parmi les pagodes chargées de statues monstrueuses. Bien qu'il ait sa place à la suite des idiomes appartenant à la famille musulmane, il se rattache encore à la véritable souche indienne, pareil en cela à la langue anglaise saxonne par ses racines et *romanisée* par la conquête normande. Survivant jusqu'au-delà du Gange à la dynastie des Mogols, il est un éclatant témoignage de l'établissement de la religion du prophète au sein et presque sur les ruines d'une croyance qui se perd dans la nuit des temps. C'est la voie par laquelle se sont répandues à travers un pays plein de légendes mystérieuses et sombres les traditions plus fraîches de la Perse et de l'Arabie; c'est enfin le lien qui rattache l'Inde par tous les points aux célèbres et lointaines contrées que baignent le Nil et l'Euphrate.

THÉODORE PAVIE.

(1) Les familles parsis, peu nombreuses, mais influentes par leur fortune, viennent de créer un fonds pour la publication d'ouvrages écrits en anglais, en langues orientales anciennes ou en gouzarati, qui est leur idiome moderne; le plus riche de ces sectateurs de Zoroastre, sir Djamsetji, a souscrit à lui seul pour la somme de trois lacks de roupies (750,000 fr.).

UN

FRAGMENT INÉDIT

DE PASCAL.

De toutes les découvertes, grandes ou petites, que j'ai pu faire dans ces derniers temps sur Pascal, voici, sans contredit, la plus inattendue. Il ne s'agit plus ici de lettres mystiques adressées à ses deux sœurs ou à Mlle de Roannez, ni de quelques lignes destinées à une nouvelle Provinciale, ni de nouveaux débris du grand livre des *Pensées*, ni enfin de quelque ouvrage de la dernière époque de la vie de Pascal, de cette époque aujourd'hui bien connue et remplie de tant de monumens tous empreints du même caractère, celui d'une dévotion à la fois sublime et ridicule, qui répudie la raison, rejette la distinction naturelle du bien et du mal, du juste et de l'injuste, met l'existence de Dieu à croix ou à pile, nous abêtit pour nous faire croire et regarde le mariage comme un déicide. Je viens aujourd'hui éclaircir une tout autre époque de cette vie si tôt dévorée; je viens tirer de l'oubli un écrit d'un caractère bien différent, et dont le sujet semble plutôt emprunté à l'hôtel de Rambouillet qu'à Port-Royal.

Quel est donc ce sujet? — L'amour.

Oui, l'amour, et non pas l'amour divin, mais l'amour humain, avec le cortége de ses grandeurs et de ses misères, sublime et grossier tout ensemble, et s'adressant au corps et à l'ame. Tel est bien le sujet qui a inspiré à Pascal un discours à la manière de ceux du *Banquet*, mais d'un platonisme fort tempéré, discours écrit avec la liberté décente d'un philosophe et d'un homme du monde, et avec cette connaissance approfondie de la matière que les livres ne donnent point.

Il y a plus; ce singulier ouvrage contient jusqu'à des préceptes d'amour, bien différens, il est vrai, de ceux d'Ovide, mais qui, dans leur délicatesse même, n'expriment pas une médiocre expérience.

Je ne sais même si je m'abuse, mais en plus d'un endroit je crois sentir comme les battemens d'un cœur encore troublé, et dans l'émotion chaste et tendre avec laquelle l'auteur peint le charme secret de ce qu'il appelle *une haute amitié*, je crois surprendre l'écho involontaire et la révélation mystérieuse d'une affection que Pascal aurait éprouvée pour une personne du grand monde. On ne parle pas ainsi d'un sentiment aussi particulier, quand on ne l'a pas eu dans le cœur. Conçoit-on d'ailleurs un homme sérieux, comme Pascal, s'amusant à disserter sur l'amour pour faire parade de bel esprit? Pascal n'a jamais écrit que sous l'empire d'un sentiment irrésistible qu'il soulageait en l'exprimant. C'est l'homme en lui qui suscite et soutient l'écrivain. Ou je me trompe fort, ou ce discours trahit dans la vie intime de Pascal un mystère qui peut-être ne sera jamais entièrement expliqué.

Vous voilà bien surpris; je ne l'ai pas été moins lorsqu'au milieu d'obscurs manuscrits cet éclatant fragment m'apparut, comme une vision extraordinaire. Je crus rêver, et je me demandai si ces pages étaient bien du pénitent de M. Singlin, de l'auteur des *Provinciales* et des *Pensées*. Mais le doute était-il permis? N'est-ce pas là sa manière ardente et altière, tant d'esprit et tant de passion, ce parler si fin et si grand, cet accent que je reconnaîtrais entre mille? A ce trait piquant et calculé vous soupçonneriez La Bruyère; mais à côté ce trait énergique et la grandeur de la phrase entière vous désabusent. Le sujet seul ne permet pas de penser à Bossuet. Reste Descartes; mais, je l'ai déjà dit, dans Descartes l'art a trop manqué au génie. Il faut donc que ce fragment soit de Pascal; il est signé de ce nom à toutes les lignes.

Et puis, ce n'est pas une simple conjecture de mon esprit. D'au-

tres avant moi, au XVIIe siècle, des gens liés avec Port-Royal, qui connaissaient Pascal et sa famille, les bénédictins, lui ont attribué ce fragment. Ceci m'amène à vous dire où et comment je l'ai trouvé.

Il y a à la Bibliothèque royale une masse de manuscrits assez peu connus, un fonds très riche et peu exploité encore, venu de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, qui, ayant été rassemblé, à ce qu'il paraît, après que tous les autres manuscrits de cette savante abbaye avaient été reconnus et classés, a pris de là le nom assez étrange de *Résidu de Saint-Germain*. Ce résidu contient des choses exquises. Guidé par un excellent catalogue, j'y rencontrai un manuscrit du XVIIe siècle, in-4°, n° 74, portant au dos : *Nicole, de la grace, autre pièce manuscrite*. Sur la première page est l'indication des écrits que cet in-quarto renferme : 1° *Système de M. Nicole sur la Grace*. 2° *Si la Dispute sur la Grace universelle n'est qu'une dispute de nom*. 3° *Discours sur les passions de l'amour, de M. Pascal*. 4° *Lettre de M. de Saint-Évremond sur la dévotion feinte*. 5° *Introduction à la chaire*. A la vue de ce titre : *Discours sur les passions de l'amour, de M. Pascal*, vous comprenez que je cherchai bien vite au milieu du volume; j'y trouvai le même titre avec cette légère variante : *Discours sur les passions de l'amour. On l'attribue à M. Pascal*.

Jugez à quel point ma curiosité fut excitée. Ce discours avait une vingtaine de pages; si donc il était authentique, c'était le plus étendu de tous les morceaux inédits de Pascal que j'eusse encore rencontrés. Ajoutez le prodigieux intérêt de la matière! Dès la première phrase, je sentis Pascal, et ma conviction s'accrut à mesure que j'avançais. Les preuves surabondent pour quiconque a eu un commerce intime avec les *Pensées*. Ce discours est inachevé, et comme le manuscrit de l'abbaye de Saint-Germain n'est qu'une copie, et non pas un autographe, il y a deux ou trois phrases probablement mal copiées et qui sont défectueuses. Il est vraisemblable aussi que cet écrit n'était pas destiné au public, et que l'auteur n'y avait pas mis la dernière main; mais partout on reconnaît celle de Pascal, l'esprit géométrique qui ne l'abandonne jamais, ses expressions favorites, ses mots d'habitude, sa distinction si vraie du raisonnement et du sentiment, et mille autres choses semblables qui se retrouvent à chaque pas dans les *Pensées*.

Veut-on une démonstration presque matérielle? la voici. On lit dans ce fragment la phrase suivante : « Il y a de deux sortes d'esprits, l'un géométrique, et l'autre que l'on peut appeler de finesse. » N'est-ce pas là la pensée développée au paragraphe II de l'article 10, pre-

mière partie de l'édition de Bossut? Et ailleurs : « A mesure que l'on a plus d'esprit, l'on trouve plus de beautés originales. » C'est pour la beauté ce qui est dit des hommes en général dans le paragraphe 1 de ce même article 10.

Mêmes pensées, mêmes termes, même esprit, même manière. Je ne veux pas pousser plus loin la démonstration. Ce fragment est donc bien de Pascal. On le croyait à Saint-Germain, l'ouvrage lui-même le prouve; ce n'est point une supposition vraisemblable, c'est un fait indubitable. Reste à savoir comment ce fait est possible. Où trouver dans la vie de Pascal la disposition d'esprit et d'ame qui aura pu lui inspirer ce discours? Voilà le problème qu'il s'agit de résoudre.

On ne connaît guère que deux hommes dans Pascal, le jeune savant qui s'épuise en travaux immortels, et le solitaire de Port-Royal écrivant les *Provinciales* et préparant les *Pensées*. Mais il y en a un troisième encore, l'homme du monde qui, sans tomber dans le dérèglement, a pourtant vécu de la vie commune, suivi le train ordinaire, participé à nos goûts, à nos passions, à nos fautes. On a bien dit quelque chose de cela dans ces derniers temps, mais on peut l'établir avec la dernière certitude.

Pascal, sorti d'une famille respectable, nourri des meilleurs principes, entouré des meilleurs exemples, avait, comme tous les honnêtes gens de son temps, un fonds de croyances religieuses qui sommeilla quelquefois, mais ne s'éteignit jamais. A Rouen, à l'âge de vingt-quatre ans, en 1646, sous l'influence de M. Guillebert, Pascal, jusqu'alors livré à l'étude des mathématiques, mais déjà malade, est pris d'un accès de dévotion. Il se convertit, comme on disait alors, et, avec l'ardeur qu'il portait en toutes choses et l'ascendant qu'il exerçait déjà, il convertit toute sa famille, ses deux sœurs, Gilberte et Jacqueline, et jusqu'à son père, Étienne Pascal. Cette ferveur religieuse dura et s'accrut toujours dans Jacqueline; mais, dans Pascal, elle s'affaiblit peu à peu, et parut même se dissiper entièrement, lorsqu'à Paris, en 1652, après la mort de son père, devenu maître de sa conduite et de sa fortune, il entra dans le monde. Il ne voulait d'abord qu'obéir à ses médecins, qui lui avaient interdit toute étude; puis, insensiblement, il prit goût à cette vie nouvelle et s'y engagea de plus en plus, jusqu'à ce que tout à coup, à la fin de l'année 1654, il tomba dans un profond ennui des dissipations où il avait perdu plusieurs années, et se retira à Port-Royal pour s'y donner entièrement à Dieu. C'est là ce qu'on appelle la seconde et dernière conversion de Pascal. Ce nouvel accès de dévotion, tout autrement

énergique que le premier, parce qu'il venait d'une bien autre expérience de la vie humaine, alla sans cesse augmentant et ne finit qu'à sa mort, en 1662. Il est certain pourtant qu'il y eut un intervalle de plusieurs années, de 1652 jusqu'à la fin de 1654, pendant lequel Pascal fut un homme du monde. Que fit-il durant ces trois années? Nous l'ignorons; mais nous connaissons Pascal, nous savons qu'il ne faisait rien à demi, et on peut affirmer qu'une fois entré dans la vie mondaine, il y dut porter son caractère, sa curiosité, son ardeur, le besoin insatiable d'arriver en tout aux dernières limites.

Mme Périer, dans la vie de son frère, jette un voile pieux sur ces années de dissipation; il lui a plu de s'en tenir à ces paroles fort peu significatives: « Les médecins crurent que, pour rétablir entièrement sa santé, il fallait qu'il quittât toute sorte d'application d'esprit, et qu'il cherchât autant qu'il pourrait les occasions de se divertir. Mon frère eut quelque peine à se rendre à ce conseil... mais enfin il le suivit... et il s'imagina que les divertissemens honnêtes ne pourraient pas lui nuire, et ainsi il se mit dans le monde. Mais, quoique par la miséricorde de Dieu il se soit toujours exempté de vices, néanmoins, comme Dieu l'appelait à une plus grande perfection, il ne voulut pas l'y laisser... » Voilà le langage de la bonne sœur; en voici un autre, celui d'un homme parfaitement informé, l'exact auteur de l'excellent mémoire sur Pascal inséré dans le *Recueil de plusieurs pièces pour servir à l'histoire de Port-Royal, Utrecht*, 1740 : « M. Blaise Pascal ne put goûter la retraite de sa sœur (Jacqueline), car il n'était plus le même qu'auparavant. Comme on lui avait interdit toute étude, il s'était engagé insensiblement à revoir le monde, à jouer et à se divertir, pour passer le temps. Au commencement, cela était modéré, mais enfin il se livra tout entier à la vanité, à l'inutilité, au plaisir et à l'amusement, sans se laisser aller cependant à aucun dérèglement. La mort de monsieur son père ne lui donna que plus de facilité et de moyens de continuer ce train de vie; mais lorsqu'il était le plus près de prendre des engagemens avec le monde, de se marier et de prendre une charge, Dieu le toucha... »

Même mémoire : « Sa sœur, la religieuse de Port-Royal, gémissait sans cesse de voir celui qui lui avait fait connaître le néant du monde s'y plonger lui-même de plus en plus et être près de se lier par des engagemens considérables. »

Il paraît que Pascal avait d'assez grandes habitudes de luxe, car, lorsque l'aventure de Neuilly lui arriva, il était dans « un carrosse à

quatre ou six chevaux, » dit le mémoire déjà cité, et, dit encore ce mémoire, « c'était là sa coutume. »

Puisque Pascal songeait à se marier, il est assez naturel qu'il ait fait attention aux femmes et recherché leur compagnie. Il était d'une excellente famille depuis long-temps ennoblie, en possession d'une assez belle fortune, célèbre depuis son enfance, et de toutes parts lié avec ce qu'il y avait de mieux. Son portrait est là pour nous dire quel était son noble visage; ses grands yeux lançaient des flammes; et dans ce temps de grande et romanesque galanterie à la Scudery et à la Corneille, Pascal, jeune, beau, plein de langueur et d'ardeur, impétueux et réfléchi, superbe et mélancolique, devait être un personnage original et intéressant. On était alors en pleine fronde. Le bel esprit, l'intrigue et l'amour rapprochaient tout ce qui était distingué. Des débris de l'hôtel de Rambouillet s'étaient formés l'hôtel d'Albret, l'hôtel de Richelieu, et beaucoup d'autres cercles alors célèbres. En 1652, Mme de Sablé, Mme de la Suze, Mme de Lafayette, Mme Scarron, Mme de Coulanges, Mme de Sévigné, et dans des régions plus élevées, mais voisines, Mme de Longueville, Mme de Guémenée, La Palatine, Mme de Lesdiguières, étaient ou dans l'éclat de la jeunesse ou très belles encore et passionnées pour la gloire en tout genre. Il est très possible que dans ce monde d'élite, où Pascal devait être admis et recherché, il ait rencontré une personne d'un rang plus élevé que le sien pour laquelle il ait ressenti un vif attrait qu'il aurait renfermé dans son cœur, l'exprimant à peine pour lui-même dans le langage ardent et voilé de ce discours énigmatique. L'amour alors ne passait point pour une faiblesse; c'était la marque des grands esprits et des grands cœurs. Rien donc de plus naturel que Pascal n'ait pas su ou n'ait pas voulu se défendre d'une impression noble et tendre, et que lui aussi, comme Descartes, il ait aimé.

Il faut certes que le goût du monde ait été bien fort dans Pascal pour qu'il ait résisté si long-temps aux avertissemens et aux vives instances de sa sœur Jacqueline, qui, depuis la mort de leur père, était entrée à Port-Royal à l'âge de vingt-six ans, et y était devenue religieuse au commencement de 1653, sous le nom de sœur Euphémie. Elle ne cessait de conjurer son frère de rompre tous ses liens et de se donner à Dieu. Enfin, en 1654, arriva l'accident terrible de Neuilly, qui pensa le tuer un jour de fête, au milieu de la dissipation. Pascal dut en ressentir un profond ébranlement. Et pourtant cela ne suffit pas à le détacher du monde sur-le-champ; il n'éprouvait encore que

des mouvemens passagers de repentir. Quand Jacqueline, dans une lettre précieuse du 25 janvier 1655 (*Recueil* d'Utrecht, page 263), raconte à sa sœur, Mme Périer, l'histoire de la conversion tant désirée de leur frère, les efforts qu'elle avait faits et qui étaient restés si long-temps infructueux, il lui échappe des paroles qu'il faut recueillir et peser : « Il fallait qu'il eût en ce temps-là d'horribles attaches pour résister aux graces que Dieu lui faisait et aux mouvemens qu'il lui donnait. » Si on ne doit pas prendre trop au tragique ces *horribles attaches* dont parle ici Jacqueline avec l'exagération janséniste, il est bien permis d'y soupçonner des habitudes tout-à-fait mondaines, bien que sans déréglement, et peut-être une noble affection, une chaste et haute amitié. Mais en vérité j'ai honte de tant retenir le lecteur sur mes propres pensées, et je me hâte de lui livrer le fragment de Pascal, fidèlement transcrit sur la copie de la Bibliothèque royale.

DISCOURS

SUR LES PASSIONS DE L'AMOUR.

L'homme est né pour penser (1); aussi n'est-il pas un moment sans le faire; mais les pensées pures qui le rendraient heureux s'il pouvait toujours les soutenir, le fatiguent et l'abattent. C'est une vie unie à laquelle il ne peut s'accommoder; il lui faut du remuement et de l'action, c'est-à-dire qu'il est nécessaire qu'il soit quelquefois agité des passions dont il sent dans son cœur des sources si vives et si profondes.

Les passions qui sont les plus convenables à l'homme et qui en renferment beaucoup d'autres, sont l'amour et l'ambition : elles n'ont guère de liaison ensemble, cependant on les allie assez souvent; mais elles s'affaiblissent l'une l'autre réciproquement, pour ne pas dire qu'elles se ruinent.

Quelque étendue d'esprit que l'on ait, l'on n'est capable que d'une grande passion; c'est pourquoi, quand l'amour et l'ambition se rencontrent ensemble, elles ne sont grandes que de la moitié de ce qu'elles seraient s'il n'y avait que l'une ou l'autre (2). L'âge ne déter-

(1) Voyez le passage analogue, *Pensées*, éd. de Bossut, 1re partie, art. IV, § 2.
(2) On reconnaît ici les habitudes de l'esprit géométrique.

mine point ni le commencement ni la fin de ces deux passions; elles naissent dès les premières années, et elles subsistent bien souvent jusqu'au tombeau. Néanmoins, comme elles demandent beaucoup de feu, les jeunes gens y sont plus propres, et il semble qu'elles se ralentissent avec les années : cela est pourtant fort rare.

La vie de l'homme est misérablement courte. On la compte depuis la première entrée dans le monde; pour moi, je ne voudrais la compter que depuis la naissance de la raison et depuis qu'on commence à être ébranlé par la raison, ce qui n'arrive pas ordinairement avant vingt ans. Devant ce temps l'on est enfant; or, un enfant n'est pas un homme.

Qu'une vie est heureuse, quand elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition! Si j'avais à en choisir une, je prendrais celle-là. Tant que l'on a du feu, l'on est aimable; mais ce feu s'éteint, il se perd : alors que la place est belle et grande pour l'ambition! La vie tumultueuse est agréable aux grands esprits, mais ceux qui sont médiocres n'y ont aucun plaisir; ils sont machines (1) partout. C'est pourquoi, l'amour et l'ambition commençant et finissant la vie, on est dans l'état le plus heureux dont la nature humaine est capable.

A mesure que l'on a plus d'esprit, les passions sont plus grandes, parce que, les passions n'étant que des sentimens et des pensées qui appartiennent purement à l'esprit, quoiqu'elles soient occasionnées par le corps, il est visible qu'elles ne sont plus que l'esprit même, et qu'ainsi elles remplissent toute sa capacité. Je ne parle que des passions de feu, car pour les autres elles se mêlent souvent ensemble et causent une confusion très incommode; mais ce n'est jamais dans ceux qui ont de l'esprit.

Dans une grande ame, tout est grand.

L'on demande s'il faut aimer : cela ne se doit pas demander, on le doit sentir (2). L'on ne délibère point là-dessus, l'on y est porté, et l'on a le plaisir de se tromper quand on consulte.

La netteté d'esprit cause aussi la netteté de la passion; c'est pourquoi un esprit grand et net aime avec ardeur, et il voit distinctement ce qu'il aime.

(1) Un des mots favoris de Pascal. Voyez notre écrit, *des Pensées de Pascal*, p. 249.

(2) Seconde partie, art. 17, § 5. « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. » Première partie, art. 10, § 4. « Tout notre raisonnement se réduit à céder au sentiment, etc. »

Il y a de deux sortes d'esprits, l'un géométrique, et l'autre que l'on peut appeler de finesse (1).

Le premier a des vues lentes, dures et inflexibles, mais le dernier a une souplesse de pensées qu'il applique en même temps aux diverses parties aimables de ce qu'il aime. Des yeux il va jusqu'au cœur, et par le mouvement du dehors il connaît ce qui se passe au dedans.

Quand on a l'un et l'autre esprit tout ensemble, que l'amour donne de plaisir! Car on possède à la fois la force et la flexibilité de l'esprit, qui est très nécessaire pour l'éloquence (2) de deux personnes.

Nous naissons avec un caractère d'amour dans nos cœurs, qui se développe à mesure que l'esprit se perfectionne, et qui nous porte à aimer ce qui nous paraît beau, sans que l'on nous ait jamais dit ce que c'est. Qui doute après cela si nous sommes au monde pour autre chose que pour aimer? En effet, l'on a beau se cacher, l'on aime toujours; dans les choses même où il semble que l'on ait séparé l'amour, il s'y trouve secrètement et en cachette, et il n'est pas possible que l'homme puisse vivre un moment sans cela. L'homme n'aime pas à demeurer avec soi, cependant il aime; il faut donc qu'il cherche ailleurs de quoi aimer. Il ne le peut trouver que dans la beauté; mais comme il est lui-même la plus belle créature que Dieu ait jamais formée, il faut qu'il trouve dans soi-même le modèle de cette beauté qu'il cherche au dehors. Chacun peut en remarquer en soi-même les premiers rayons; et selon que l'on s'aperçoit que ce qui est au dehors y convient ou s'en éloigne, on se forme les idées de beau ou de laid sur toutes choses. Cependant, quoique l'homme cherche de quoi remplir le grand vide qu'il a fait en sortant de soi-même, néanmoins il ne peut pas se satisfaire par toutes sortes d'objets. Il a le cœur trop vaste; il faut au moins que ce soit quelque chose qui lui ressemble et qui en approche le plus près. C'est pourquoi la beauté qui peut contenter l'homme consiste non-seulement dans la convenance, mais aussi dans la ressemblance (3). Elle la restreint et elle l'enferme dans la différence du sexe.

La nature a si bien imprimé cette vérité dans nos ames que nous

(1) Première partie, art. 10, § 2.

(2) *Sic.* Mot évidemment défectueux dans la copie.

(3) C'est la théorie de l'amour, telle qu'elle est exposée dans le *Phèdre* et le *Banquet* de Platon.

trouvons cela tout disposé, il ne faut point d'art ni d'étude; il semble même que nous ayons une place à remplir dans nos cœurs, et qui se remplit effectivement. Mais on le sent mieux qu'on ne le peut dire. Il n'y a que ceux qui savent brouiller (1) leurs idées qui ne le voient pas.

Quoique cette idée générale de la beauté soit gravée dans le fond de nos ames avec des caractères ineffaçables, elle ne laisse pas que de recevoir de très grandes différences dans l'application particulière, mais c'est seulement pour la manière d'envisager ce qui plaît. Car l'on ne souhaite pas nuement une beauté, mais l'on y désire mille circonstances qui dépendent de la disposition où l'on se trouve, et c'est en ce sens que l'on peut dire que chacun a l'original de sa beauté, dont il cherche la copie dans le grand monde. Néanmoins les femmes déterminent souvent cet original. Comme elles ont un empire absolu sur l'esprit des hommes, elles y dépeignent ou les parties des beautés qu'elles ont ou celles qu'elles estiment, et elles ajoutent par ce moyen ce qui leur plaît à cette beauté radicale. C'est pourquoi il y a un siècle pour les blondes, un autre pour les brunes, et le partage qu'il y a entre les femmes sur l'estime des unes ou des autres fait aussi le partage entre les hommes dans un même temps sur les unes et sur les autres.

La mode même et les pays règlent souvent ce qu'on appelle la beauté (2). C'est une chose étrange, que la coutume se mêle si fort de nos passions. Cela n'empêche pas que chacun n'ait son idée de beauté sur laquelle il juge des autres et à laquelle il les rapporte; c'est sur ce principe qu'un amant trouve sa maîtresse plus belle et qu'il la propose comme exemple.

La beauté est partagée en mille différentes manières. Le sujet le plus propre pour la soutenir, c'est une femme. Quand elle a de l'esprit, elle l'anime et la relève merveilleusement. Si une femme veut plaire et qu'elle possède les avantages de la beauté, ou du moins une partie, elle y réussira; et même, si les hommes y prennent tant soit peu garde, quoiqu'elle n'y tâchât point, elle s'en ferait aimer. Il y a une place d'attente dans leur cœur; elle s'y logerait.

(1) La copie de la Bibliothèque royale donne : « Brouiller *et mépriser.* » *Et mépriser* est encore évidemment une erreur du copiste.

(2) Voyez dans les *Pensées* tous les passages analogues sur la force de la mode et de la coutume. Première partie, art. 9, § 5. « Comme la mode fait l'agrément, aussi fait-elle la justice. »

L'homme est né pour le plaisir, il le sent; il n'en faut pas d'autre preuve. Il suit donc sa raison en se donnant au plaisir. Mais bien souvent il sent la passion dans son cœur sans savoir par où elle a commencé.

Un plaisir vrai ou faux peut remplir également l'esprit. Car qu'importe que ce plaisir soit faux, pourvu que l'on soit persuadé qu'il est vrai?

A force de parler d'amour, on devient amoureux : il n'y a rien de si aisé. C'est la passion la plus naturelle à l'homme.

L'amour n'a point d'âge; il est toujours naissant. Les poètes nous l'ont dit; c'est pour cela qu'ils nous le représentent comme un enfant. Mais sans lui rien demander, nous le sentons.

L'amour donne de l'esprit, et il se soutient par l'esprit. Il faut de l'adresse pour aimer. L'on épuise tous les jours les manières de plaire; cependant il faut plaire, et l'on plaît.

Nous avons une source d'amour-propre qui nous représente à nous-même comme pouvant remplir plusieurs places au dehors; c'est ce qui est cause que nous sommes bien aises d'être aimés. Comme on le souhaite avec ardeur, on le remarque bien vite, et on le reconnaît dans les yeux de la personne qui aime. Car les yeux sont les interprètes du cœur; mais il n'y a que celui qui y a intérêt qui entend leur langage.

L'homme seul est quelque chose d'imparfait; il faut qu'il trouve un second pour être heureux. Il le cherche bien souvent dans l'égalité de la condition, à cause que la liberté et que l'occasion de se manifester s'y rencontrent plus aisément. Néanmoins, l'on va quelquefois bien au-dessus (1), et l'on sent le feu s'agrandir, quoiqu'on n'ose pas le dire à celle qui l'a causé.

Quand on aime une dame sans égalité de condition, l'ambition peut accompagner le commencement de l'amour; mais en peu de temps il devient le maître. C'est un tyran qui ne souffre point de compagnon; il veut être seul; il faut que toutes les passions ployent et lui obéissent.

Une haute amitié remplit bien mieux qu'une commune et égale le cœur de l'homme; et les petites choses flottent dans sa capacité; il n'y a que les grandes qui s'y arrêtent et qui y demeurent.

L'on écrit souvent des choses que l'on ne prouve qu'en obligeant

(1) Faire attention à ce paragraphe et aux deux qui suivent, consacrés au charme et à la puissance des hautes amitiés.

tout le monde à faire réflexion sur soi-même et à trouver la vérité dont on parle. C'est en cela que consiste (1) la force des preuves de ce que je dis.

Quand un homme est délicat en quelque endroit de son esprit, il l'est en amour. Car comme il doit être ébranlé par quelque objet qui est hors de lui, s'il y a quelque chose qui répugne à ses idées, il s'en aperçoit et il le fuit. La règle de cette délicatesse dépend d'une raison pure, noble et sublime. Ainsi l'on se peut croire délicat, sans qu'on le soit effectivement, et les autres ont droit de nous condamner; au lieu que pour la beauté chacun a sa règle souveraine et indépendante de celles des autres. Néanmoins, entre être délicat et ne l'être point du tout, il faut demeurer d'accord que, quand on souhaite d'être délicat, l'on n'est pas loin de l'être absolument. Les femmes aiment à apercevoir une délicatesse dans les hommes, et c'est, ce me semble, l'endroit le plus tendre pour les gagner. L'on est aise de voir que mille autres sont méprisables, et qu'il n'y a que nous d'estimables.

Les qualités d'esprit ne s'acquièrent point par l'habitude, on les perfectionne seulement. De là, il est aisé de voir que la délicatesse est un don de nature et non pas une acquisition de l'art.

A mesure que l'on a plus d'esprit (2), l'on trouve plus de beautés originales, mais il ne faut pas être amoureux; car quand l'on aime, l'on n'en trouve qu'une.

Ne semble-t-il pas qu'autant de fois qu'une femme sort d'elle-même pour se caractériser dans le cœur des autres, elle fait une place vide pour les autres dans le sien? Cependant j'en connais qui disent que cela n'est pas vrai. Or, doit-on appeler cela injustice? Il est naturel de rendre autant qu'on a pris.

L'attachement à une même pensée fatigue et ruine l'esprit de l'homme. C'est pourquoi, pour la solidité et la (3) du plaisir de l'amour, il faut quelquefois ne pas savoir que l'on aime, et ce n'est pas commettre une infidélité, car l'on n'en aime pas d'autres; c'est reprendre des forces pour mieux aimer. Cela se fait sans que l'on y pense; l'esprit s'y porte de soi-même; la nature le veut, elle le commande. Il faut pourtant avouer que c'est une misérable suite de la

(1) C'est en cela aussi que consistaient la logique et la rhétorique de Pascal.

(2) Première partie, art. 10, § 1. « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve plus d'hommes originaux. »

(3) *Sic*. Il y a un mot omis dans la copie.

nature humaine, et que l'on serait plus heureux si l'on n'était point obligé de changer de pensée; mais il n'y a point de remède (1).

Le plaisir d'aimer sans l'oser dire a ses peines, mais aussi il a ses douceurs. Dans quel transport n'est-on point de former toutes ses actions dans la vue de plaire à une personne que l'on estime infiniment? L'on s'étudie tous les jours pour trouver les moyens de se découvrir, et l'on y emploie autant de temps que si l'on devait entretenir celle que l'on aime. Les yeux s'allument et s'éteignent dans un même moment, et quoique l'on ne voie pas manifestement que celle qui cause tout ce désordre y prenne garde (2), l'on a néanmoins la satisfaction de sentir tous ces remuemens pour une personne qui le mérite si bien; l'on voudrait avoir cent langues pour le faire connaître; car comme l'on ne peut pas se servir de la parole, l'on est obligé de se réduire à l'éloquence d'action.

Jusque-là on a toujours de la joie, et l'on est dans une assez grande occupation; aussi l'on est heureux. Car le secret d'entretenir toujours une passion, c'est de ne pas laisser naître aucun vide dans l'esprit, en l'obligeant de s'appliquer sans cesse à ce qui le touche si agréablement. Mais quand il est dans l'état que je viens de dire, il n'y peut pas durer long-temps, à cause qu'étant seul acteur dans une passion où il en faut nécessairement deux, il est difficile qu'il n'épuise bientôt tous les mouvemens dont il est agité.

Quoique ce soit une même passion, il faut de la nouveauté; l'esprit s'y plaît, et qui sait la procurer sait se faire aimer.

Après avoir fait ce chemin, cette plénitude quelquefois diminue, et ne recevant point de secours du côté de la source, l'on décline misérablement, et les passions ennemies se saisissent d'un cœur qu'elles déchirent en mille morceaux. Néanmoins un rayon d'espérance, si bas que l'on soit, relève aussi haut qu'on était auparavant. C'est quelquefois un jeu auquel les dames se plaisent; mais quelquefois, en faisant semblant d'avoir compassion, elles l'ont tout de bon. Que l'on est heureux quand cela arrive (3)!

Un amour ferme et solide commence toujours par l'éloquence d'action; les yeux y ont la meilleure part. Néanmoins il faut deviner, mais bien deviner.

(1) Paragraphe médiocrement platonicien.

(2) Ceci rappelle l'amour « qu'on n'ose dire à celle qui l'a causé. »

(3) Cette exclamation ne part-elle pas du cœur, et n'exprime-t-elle rien de personnel?

Quand deux personnes sont de même sentiment, elles ne devinent point, ou du moins il y en a une qui devine ce que veut dire l'autre, sans que cette autre l'entende, ou qu'il ose l'entendre.

Quand nous aimons, nous paraissons à nous-mêmes tout autres que nous n'étions auparavant. Ainsi, nous nous imaginons que tout le monde s'en aperçoit; cependant, il n'y a rien de si faux. Mais parce que la raison a sa vue bornée par la passion, l'on ne peut s'assurer, et l'on est toujours dans la défiance.

Quand l'on aime, on se persuade que l'on découvrirait la passion d'un autre : ainsi l'on a peur.

Tant plus le chemin est long dans l'amour, tant plus un esprit délicat sent de plaisir.

Il y a de certains esprits à qui il faut donner long-temps des espérances, et ce sont les délicats. Il y en a d'autres qui ne peuvent pas résister long-temps aux difficultés, et ce sont les plus grossiers. Les premiers aiment plus long-temps, et avec plus d'agrément; les autres aiment plus vite, avec plus de liberté, et finissent bientôt.

Le premier effet de l'amour, c'est d'inspirer un grand respect : l'on a de la vénération pour ce que l'on aime. Il est bien juste; on ne reconnaît rien au monde de grand comme cela.

Les auteurs ne nous peuvent pas bien dire les mouvemens de l'amour de leurs héros : il faudrait qu'ils fussent héros eux-mêmes.

L'égarement à aimer en divers endroits est aussi monstrueux que l'injustice dans l'esprit.

En amour, un silence vaut mieux qu'un langage. Il est bon d'être interdit; il y a une éloquence de silence qui pénètre plus que la langue ne saurait faire. Qu'un amant persuade bien sa maîtresse quand il est interdit, et que d'ailleurs il a de l'esprit! Quelque vivacité que l'on ait, il est bon dans certaines rencontres qu'elle s'éteigne. Tout cela se passe sans règle et sans réflexion, et quand l'esprit le fait, il n'y pensait pas auparavant; c'est par nécessité que cela arrive.

L'on adore souvent ce qui ne croit pas être adoré, et l'on ne laisse pas de lui garder une fidélité inviolable, quoiqu'il n'en sache rien; mais il faut que l'amour soit bien fin et bien pur.

Nous connaissons l'esprit des hommes, et par conséquent leurs passions, par la comparaison que nous faisons de nous-mêmes avec les autres. Je suis de l'avis de celui qui disait que dans l'amour on oubliait sa fortune, ses parens, ses amis : les grandes amitiés vont jusque là. Ce qui fait que l'on va si loin dans l'amour, c'est que l'on

ne songe pas que l'on a besoin d'autre chose que de ce que l'on aime. L'esprit est plein, il n'y a plus de place pour le soin ni pour l'inquiétude. La passion ne peut pas être sans excès : de là vient qu'on ne se soucie plus de ce que dit le monde, que l'on sait déjà ne devoir pas condamner notre conduite, puisqu'elle vient de la raison. Il y a une plénitude de passion, il ne peut pas y avoir un commencement de réflexion.

Ce n'est point un effet de la coutume, c'est une obligation de la nature que les hommes fassent les avances pour gagner l'amitié des dames.

Cet oubli que cause l'amour et cet attachement à ce que l'on aime faît naître des qualités que l'on n'avait pas auparavant; l'on devient magnifique sans l'avoir jamais été.

Un avaricieux même qui aime devient libéral, et il ne se souvient pas d'avoir jamais eu une habitude opposée. L'on en voit la raison en considérant qu'il y a des passions qui resserrent l'ame et qui la rendent immobile, et qu'il y en a qui l'agrandissent et la font répandre au dehors. L'on a ôté mal à propos le nom de raison à l'amour, et on les a opposés sans un bon fondement; car l'amour et la raison n'est qu'une même chose : c'est une précipitation de pensée qui se porte d'un côté, sans bien examiner tout, mais c'est toujours une raison, et l'on ne doit et l'on ne peut pas souhaiter que ce soit autrement, car nous serions des machines très désagréables. N'excluons donc point la raison de l'amour, puisqu'elle en est inséparable. Les poètes n'ont donc pas de raison de nous dépeindre l'amour comme un aveugle. Il faut lui ôter son bandeau et lui rendre désormais la jouissance de ses yeux.

Les ames propres à l'amour demandent une vie d'action qui éclate en évènemens nouveaux. Comme le dedans est en mouvement, il faut aussi que le dehors le soit, et cette manière de vivre est un merveilleux acheminement à la passion. C'est de là que ceux de la cour sont mieux reçus dans l'amour que ceux de la ville, parce que les uns sont tout de feu et que les autres mènent une vie dont l'uniformité n'a rien qui frappe. La vie de tempête surprend, frappe et pénètre.

Il semble que l'on ait toute une autre ame quand on aime que quand on n'aime pas : on s'élève par cette passion et on devient toute grandeur; il faut donc que le reste ait proportion, autrement cela ne convient pas, et partant cela est désagréable.

L'agréable et le beau n'est que la même chose, tout le monde en

a l'idée; c'est d'une beauté morale que j'entends parler, qui consiste dans les paroles et dans les actions du dehors; l'on a bien une règle pour devenir agréable; cependant la disposition du corps y est nécessaire, mais elle ne se peut acquérir. Les hommes ont pris plaisir à se former une idée de l'agréable si élevée, que personne ne peut y atteindre. Jugeons-en mieux, et disons que ce n'est que le naturel avec une facilité et une vivacité d'esprit qui surprennent. Dans l'amour, ces deux qualités sont nécessaires; il ne faut rien de force, et cependant il ne faut rien de lenteur. L'habitude donne le reste.

Le respect et l'amour doivent être si bien proportionnés, qu'ils se soutiennent sans que le respect étouffe l'amour.

Les grandes ames ne sont pas celles qui aiment le plus souvent : c'est d'un amour violent que je parle. Il faut une inondation de passion pour les ébranler et pour les remplir. Mais quand elles commencent à aimer, elles aiment beaucoup mieux.

L'on dit qu'il y a des nations plus amoureuses les unes que les autres. Ce n'est pas bien parler, ou du moins cela n'est pas vrai en tout sens. L'amour ne consistant que dans l'attachement de pensée, il est certain qu'il doit être le même par toute la terre. Il est vrai que, se déterminant autre part que dans la pensée, le climat peut ajouter quelque chose; mais ce n'est que dans le corps.

Il est de l'amour comme du bon sens. Comme l'on croit avoir autant d'esprit qu'un autre, on croit aussi aimer de même. Néanmoins, quand on a plus de vue, l'on aime jusqu'aux moindres choses, ce qui n'est pas possible aux autres. Il faut être bien fin pour remarquer cette différence.

L'on ne peut presque faire semblant d'aimer que l'on ne soit bien près d'être amant, ou du moins que l'on n'aime en quelque endroit. Car il faut avoir l'esprit et la pensée de l'amour pour ce semblant. Et le moyen de bien parler sans cela? La vérité des passions ne se déguise pas si aisément que les vérités sérieuses.

Il faut du feu, de l'activité, et un feu d'esprit naturel et prompt pour la première; les autres se cachent avec la lenteur et la souplesse: ce qui est plus aisé de faire.

Quand on est loin de ce que l'on aime, l'on prend la résolution de faire et de dire beaucoup de choses; mais quand on est près, on est irrésolu. D'où vient cela? C'est que, quand on est loin, la raison n'est pas si ébranlée; mais elle l'est étrangement en la présence de l'objet. Or, pour la résolution, il faut de la fermeté, qui est ruinée par l'ébranlement.

Dans l'amour, on n'ose hasarder, parce que l'on craint de tout perdre : il faut pourtant avancer; mais qui peut dire jusques où? L'on tremble toujours jusqu'à ce que l'on ait trouvé ce point. La prudence ne fait rien pour s'y maintenir quand on l'a trouvé.

Il n'y a rien de si embarrassant que d'être amant et de voir quelque chose en sa faveur sans l'oser croire. L'on est également combattu de l'espérance et de la crainte. Mais enfin la dernière devient victorieuse de l'autre.

Quand on aime fortement, c'est toujours une nouveauté de voir la personne aimée. Après un moment d'absence on la trouve de manque dans son cœur. Quelle joie de la retrouver! L'on sent aussitôt une cessation d'inquiétude.

Il faut pourtant que cet amour soit déjà bien avancé; car quand il est naissant et que l'on n'a fait aucun progrès, l'on sent bien une cessation d'inquiétude; mais il en survient d'autres.

Quoique les maux se succèdent ainsi les uns aux autres, on ne laisse pas de souhaiter la présence de sa maîtresse par l'espérance de moins souffrir. Cependant, quand on la voit, on croit souffrir plus qu'auparavant. Les maux passés ne frappent plus, les présens touchent; et sur ce qui touche l'on juge.

Un amant dans cet état n'est-il pas digne de compassion? . . .

. . . . . .

VICTOR COUSIN.

REVUE LITTÉRAIRE.

I. — TABLEAU DE LA POÉSIE AU XVIe SIÈCLE,

PAR M. SAINTE-BEUVE.

II. — LES BIOGRAPHES DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

Un homme très spirituel, et dont la conversation valait infiniment mieux que les écrits, M. Michaud, avait coutume de dire qu'au lieu de rendre assidument compte de tous ces chefs-d'œuvre frais éclos, qui ne doivent vivre qu'une saison, les critiques seraient mieux avisés, pour atteindre aux sujets originaux, de pousser quelquefois l'examen au vif sur certains livres vieillis, de remettre çà et là en vue quelque volume de date déjà ancienne. L'idée, en effet, ne paraît-elle pas piquante, de pouvoir ainsi sous jeu faire de la critique malignement contemporaine, et, en dépistant sans en avoir l'air le plagiat récent sous ses étalages d'invention, d'aiguiser encore la leçon par le contraste? La plume érudite et incisive d'un Nodier se plairait à ce cadre fait pour elle et y réussirait à merveille. En notre ère de hâte changeante et de fracas aussitôt suivi de silence, quinze ans dans les lettres, n'est-ce pas un siècle? Les livres d'il y a quinze ans sont donc pour la plupart de vieux livres, car on conviendra que le compte est vite fini de ceux qui ont gardé une place vive dans la mémoire. Or, ce serait suivre inexactement le malicieux conseil de M. Michaud que de choisir et de rappeler, comme exemple, le *Tableau de la Poésie au seizième siècle,* dont la publication première remonte cependant au plus fort de la mêlée littéraire qui éclata dans les dernières années de la restauration, je veux dire à 1828. L'ouvrage, en effet, ne reparaîtrait

pas aujourd'hui, sous une forme populaire et avec des additions considérables, qui en doublent l'étendue et en font un ouvrage véritablement nouveau, que ce ne serait pas là pourtant une œuvre vieillie. S'il est en effet un livre dont l'influence continue n'a pas cessé de ramener l'attentive sympathie du public et des érudits sur le passé poétique de notre vieille France, s'il est un livre resté cher à tous ceux qui gardent le culte de la lyre, c'est assurément celui de M. Sainte-Beuve. Le *Tableau du seizième siècle* avait, lorsqu'il parut, une double signification : c'était un important travail de critique savante et rétrospective, et en même temps, par occasion, un manifeste doctrinal, un acte de polémique littéraire. Aujourd'hui, on peut le dire, l'ouvrage conserve toute sa valeur comme histoire, mais, hélas! la plupart des questions de poétique récente qu'il soulevait, la plupart des applications contemporaines qui y abondaient, sont devenues aussi de l'histoire. M. Sainte-Beuve, avec cette perspicacité universellement compréhensive qui ne lui fait jamais défaut, ne garde là-dessus aucune illusion : il convient sans peine que, dans la rénovation poétique à laquelle nous avons assisté, c'est l'espérance surtout qui a tenu le dé, et qu'en somme il y a eu beaucoup *plus de fleurs que de moisson.* Voilà les tristes enseignemens de l'âge : ce n'est pas le cœur, quand il est bien fait, qui abdique de lui-même l'enthousiasme, mais l'expérience vient, qui peu à peu gâte cet enthousiasme, et l'use aux réalités de la vie. Nous en sommes tous là. Dans les lettres, pourtant, la foi est si belle, si nécessaire! Heureux ceux devant qui l'horizon recule indéfiniment ses espaces et semble se sillonner de feux précurseurs! Mais de toute manière, c'est plus que de la modestie au spirituel écrivain de parler comme il le fait : le poète des *Consolations* nous serait une objection sûre, si, tout en adhérant à l'ensemble de ces conclusions moroses, nous tenions à contredire le critique par un exemple.

Au surplus, c'est là un peu l'éternelle histoire des révolutions petites ou grandes : si certains résultats généraux et essentiels se trouvent finalement atteints, en revanche il faut compter sur bien des déceptions. Aussi, dans les éditions postérieures des écrits révolutionnaires, y a-t-il toujours à rabattre des premières espérances. C'est la faiblesse et en même temps l'honneur de notre intelligence d'aspirer toujours plus haut qu'elle ne touche, de concevoir en elle un idéal que l'œuvre ensuite ne réalise point : pour parler comme les philosophes grecs, l'homme est plus grand en *puissance* qu'en *acte.* En publiant aujourd'hui, sous une forme nouvelle, son essai sur la poésie au XVIe siècle, M. Sainte-Beuve est un peu dans la position où se fût trouvé Sieyès réimprimant sous le consulat sa fameuse brochure du *Tiers;* mais M. Sainte-Beuve a pris son parti en homme d'esprit, et plus d'une note dans son livre en témoigne. Heureusement, en dehors de ces rapports fortuits et tout-à-fait secondaires avec le mouvement poétique du temps, son travail garde, comme œuvre de critique fine, exacte, judicieuse, la valeur que les juges compétens se plurent à lui reconnaître tout d'abord. La phase la plus importante et la moins connue de l'histoire de notre ancienne poésie revit là

tout entière, et il se trouve que ce tableau, avec ses demi-jours et ses teintes fuyantes, a été fixé par une main habile et placé sous un jour heureux.

C'est une opinion fort accréditée aujourd'hui que la littérature de Louis XIV aurait pu, sans compromettre la magnificence de sa grandeur, emprunter davantage au XVIe siècle, et, sur les pas de La Fontaine et de Molière, garder des traces plus vives de la langue libre et flottante que parlaient Rabelais et Regnier. Si merveilleuse en effet que soit la prose de Pascal et de La Bruyère, on se prend quelquefois à regretter que, dans cette fusion des élémens qui la formèrent, Montaigne n'ait pas pris un peu plus sur la part de Balzac; le métal de Corinthe s'en fût trouvé plus parfait encore. Si peu de liens directs cependant que le XVIIe siècle paraisse avoir avec le XVIe, quelque dédain même qu'on y professe pour ces prédécesseurs immédiats, l'époque de perfection dut beaucoup plus qu'on ne l'a cru long-temps et qu'elle ne l'a cru elle-même à cette ère antérieure de tâtonnemens et d'efforts. N'est-ce pas l'école de Ronsard, par exemple, n'est-ce pas l'école traitée avec tant d'aigreur par Malherbe, avec tant de dédain par Boileau, qui, la première, entra avec décision dans ce culte des maîtres, dans cette admiration exclusive pour l'antiquité qui, repris et corrigés plus tard, défrayèrent la gloire du grand siècle? Et, par un contraste étrange, il se trouve que ces premiers *classiques*, ces premiers et systématiques représentans de l'école traditionnelle, les classiques de Louis XIV, les ont méconnus et reniés, tandis que notre jeune poésie émancipée, tout en repoussant au contraire la tradition, les revendiquait hier encore comme des aïeux directs, et essayait de renouer jusqu'à eux la chaîne interrompue du lyrisme. Il y a, on en doit convenir, de singuliers retours en histoire littéraire : ici évidemment on s'est attaché surtout à la forme, aux conditions extérieures de la poésie. Ce qui dégoûta le XVIIe siècle est précisément ce qui a séduit et attiré le nôtre, j'entends l'indépendance du rhythme, la libre évolution de la période poétique, le relief saillant de l'image. Les groupes littéraires ont donc aussi leur destinée, *habent sua fata*.

Dans les lettres, l'ingratitude envers les devanciers semble presque une loi fatale des ères tout-à-fait glorieuses; c'est plus tard seulement qu'on sent le prix de l'esquisse, même à côté du tableau accompli. L'orgueil particulier des aristocraties littéraires est de ne pas vouloir d'aïeux. Au surplus, les écrivains de Louis XIV trouvèrent ce mépris du passé tout établi, et ils n'eurent qu'à confirmer les dédaigneux arrêts de Malherbe, lequel, rencontrant à ses côtés l'ambitieuse école de la pléiade, alors plus modeste et adoucie dans les vers de Desportes et de Bertaut, et empruntant lui-même aux traditions de Ronsard la gravité et la noblesse, n'avait guère eu de bonnes raisons, ce semble, pour rompre aussi brusquement, aussi violemment avec des prédécesseurs déjà déchus. Boileau certes eut assez à faire, pour sa part, pour le goût, d'éteindre sous le ridicule cette fade et prétentieuse littérature de Louis XIII, ce mélange de marinisme et de gongorisme qui avaient failli arrêter dans son essor le génie poétique de la France : il lui fut commode de

faire de Malherbe un premier jalon, une barrière après laquelle rien ne comptait plus. Le gros du public, dont les opinions toutes faites charment la paresseuse indifférence, ne manqua pas d'accéder à cette proscription en masse, et dès-lors il n'y eut plus que quelques délicats et quelques malins à fureter ces trésors enfouis et trop mêlés de la vieille poésie indigène : La Fontaine pour butiner un conte naïf, Guy-Patin pour attraper une citation leste ou mordante, La Monnoye et Le Duchat enfin pour saisir à leur guise quelque trait d'érudition friande. Et, chose singulière, dans le retour postérieur et récent qui s'est accompli vers les monumens de l'ancienne culture nationale, c'est précisément le siècle le plus rapproché, le siècle confinant à Louis XIV, qui a été le dernier à retrouver quelque attention pour ses poètes. Il n'y a réussi que d'hier. Tandis que Rabelais et Montaigne ne cessaient pas de s'imposer à force de génie, c'est à peine en effet si quelques épigrammes de Marot, si une ou deux satires de Regnier représentaient, dans l'opinion courante, ce qu'il y avait eu alors d'inspiration lyrique et de vraie poésie. Bien qu'il dispensât des recherches, on ne lut même guère le choix judicieux, la petite anthologie que donna Fontenelle. Sa date voisine, le croirait-on, nuisit fort au XVIe siècle, car, aux yeux des érudits, c'est en vieillissant que les figures s'embellissent. On vit bien, plus tard, sous le couvert de la science, les Sainte-Palaye et les Barbazan remonter aux lais des trouvères, aux sirventes des Provençaux; mais il leur eût paru frivole de descendre à des âges si peu éloignés, de se commettre à des noms de si fraîche date. Plus d'un trouva sans doute que l'honnête Goujet dérogeait par ses notices, et que l'abbé Massieu avait bien raison de ne pas prolonger au-delà de Marot sa médiocre esquisse historique.

C'est ainsi que cette pauvre poésie du XVIe siècle s'est trouvée long-temps interceptée, écrasée entre l'indifférence des savans qui ne voyaient là qu'un sujet futile, et la fatuité mondaine qui, faisant durer les temps barbares jusqu'à Henri IV, considérait cela comme la pâture naturelle des pédans. Après le nivellement révolutionnaire qui rendait tout possible, on revint sans préjugé, sans rancune, à l'étude de nos anciens monumens littéraires; mais la poésie de la pléiade était en si mauvais renom encore que, malgré l'accès facile, personne ne s'y porta aussitôt. C'est alors que Méon et Roquefort reprirent tant bien que mal l'étude des rimeurs de la langue d'oïl, tandis qu'avec une bien autre aptitude Raynouard s'attaquait aux troubadours. Peu à peu pourtant l'impartialité étendit son cercle, et, la mode s'étant prise au moyen-âge, on put descendre jusqu'à la renaissance. Quand l'Académie française, en 1826, proposa pour prix d'éloquence un discours sur l'histoire de la littérature française au XVIe siècle, elle n'eut pas pleine conscience peut-être de la portée de son programme : elle céda à une de ces bonnes inspirations qui ne lui viennent pas tous les jours. C'était quitter enfin les voies usées, le thème banal des éloges; l'instinct, depuis, y a ramené. On eut, de ce concours, deux notices étendues qui, quoique couronnées, parurent piquantes, parce qu'elles ne se défrayaient pas seulement sur l'emphase. La vive et sémillante esquisse

de M. Saint-Marc Girardin, le morceau coloré et nourri de M. Philarète Chasles, ressemblaient si peu aux flasques déclamations qu'encourage d'ordinaire l'Académie, que, contre l'habitude, on en garde aujourd'hui encore le souvenir. Un jeune écrivain, presque inconnu alors et dont les initiales avaient seulement apparu çà et là au bas de quelques articles littéraires, songea aussi à entrer en lice; mais, ses recherches à peine entamées, M. Sainte-Beuve se sentit exclusivement retenu près des poètes de la pléiade par une naturelle prédilection : il poussa donc en tout sens, sur ce point particulier, ses intelligentes et sympathiques investigations. C'est de là qu'est sorti ce livre, qui n'en parut pas plus mauvais pour être resté infidèle au programme académique, pour s'être enfermé en un coin spécial, mais fécond, du sujet. On était au moment le plus animé de la querelle littéraire, et chacune des publications partielles de ces essais dans *le Globe* venait, pour le public ardent d'alors, confirmer des adhésions ou étayer des scrupules. L'auteur lui-même, tout en demeurant fidèle à son parfait discernement de juge et à ses goûts d'exactitude précise, puisait dans tout ce bruit extérieur, comme dans la propre vivacité de ses espérances, un tour animé qui se communiquait heureusement à ses appréciations, et qui donnait un caractère presque contemporain à cette évocation de la poésie des vieux jours. C'est que sous le prosateur du *Tableau* se cachait le chantre prochain de *Joseph Delorme,* c'est que le critique ici servait d'éclaireur au poète. De là, dans tout l'ouvrage, une certaine vie cachée, un je ne sais quoi enfin qui ne se rencontre guère en ces sortes d'écrits didactiques, et qui, même dans le calme d'aujourd'hui, ne messied pas.

Avant le livre de M. Sainte-Beuve, l'intervalle qui sépare la poésie du XVIIe siècle de la poésie du moyen-âge était à peu près demeuré en friche pour les historiens littéraires. Après ces excellentes études, maintenant connues de tous, après ce que l'auteur vient d'y ajouter récemment de vues et de recherches nouvelles, ce serait un lieu commun de reprendre les détails. Bien des résultats positifs et nouveaux ressortaient déjà du premier travail de M. Sainte-Beuve; bien des points importans encore sont éclaircis et fixés, dans cette nouvelle édition, de manière à clore définitivement le débat.

Un des faits que constate le mieux M. Sainte-Beuve, c'est qu'avec l'école de Ronsard, quelque chose de distinct débute qui cessera à Malherbe, et cela est tout-à-fait à l'avantage du livre, car il se trouve de la sorte qu'une période à part y est traitée dans son ensemble, et que c'est au caractère même du sujet, et non au caprice de la chronologie, que l'ouvrage emprunte son titre et ses divisions. A proprement parler, c'est l'histoire de la pléiade, c'est la tentative de Ronsard et de ses amis qui est au premier plan du tableau que trace l'auteur avec tant de charme. Dans l'examen attentif et approfondi que *le Globe* consacra au brillant essai de M. Sainte-Beuve, lors de la publication première, M. de Rémusat établissait très ingénieusement que jusque-là la poésie française s'était exclusivement abreuvée à deux sources différentes, les traditions chevaleresques et les traditions bourgeoises, qu'aux

premières elle devait les accens amoureux de ses ballades, aux secondes le tour jovial et narquois de ses fabliaux. Durant le XVe siècle, ces deux tendances diverses apparaissent à merveille et se résument isolément dans deux hommes, Charles d'Orléans, le dernier des trouvères pour la galanterie, Villon, le dernier des jongleurs cyniques. Marot, au commencement de l'âge suivant, réunit en lui ces caractères opposés : quelque chose en effet de la sensibilité fraîche du châtelain de Coucy et de Quènes de Béthune, quelque chose de la verve osée et sans vergogne de Rutebeuf s'emmêle dans son talent et s'y fond avec une certaine gentillesse de style qui lui est tout-à-fait propre. Marot est une date importante. Avec lui, la poésie du moyen-âge finit, et jusqu'à Malherbe l'espace sera pris par ce premier essai de renaissance classique qui échouera, mais non sans puissance. C'est l'histoire de cette défaite qu'a voulu surtout retracer M. Sainte-Beuve. Comme le remarquait spirituellement M. Dubois, en annonçant un des premiers le livre qui lui était dédié, il y avait là quelque chose de la passion si tendre d'Augustin Thierry pour les vaincus, pour les races méconnues du moyen-âge. Les vaincus de M. Sainte-Beuve sont un peu, par son livre, redevenus les vainqueurs, les vainqueurs au moins du dédain et de l'oubli. Toute cette fleur de poésie, souvent charmante, aurait-elle donc disparu à jamais, et faudrait-il redire avec Villon :

Mais où sont les neiges d'antan?

Non, quelque chose en doit demeurer, et c'est dans le *Tableau du seizième siècle* qu'on retrouvera ce qui se peut sauver de ces brillans reflets, ce qui doit rester de cette première neige de la poésie, trop passagère, sans doute, mais où le rayon du matin se joue çà et là avec grace.

Le malheur de la pléiade est à la fois de s'être enchaînée à la tradition et d'avoir rompu avec elle : je m'explique. Excepté l'Espagne, qui a voulu rester indigène et qui n'a dû qu'à elle-même sa culture originale, comment les différentes littératures de l'Europe moderne ont-elles, après bien des tâtonnemens, été portées tout à coup à leur suprême hauteur, par la main de quelque homme de génie, sous les efforts de quelque école intelligente? Qui a opéré ce miracle? Ç'a été le plus souvent la rencontre heureuse du génie traditionnel et du génie indigène. Voilà ce que ne firent point les amis de Ronsard. Le rôle de Dante et de Pétrarque les tentait, mais, en n'en prenant que la moitié, ils échouèrent. Comme eux, l'auteur de la *Divine Comédie,* comme eux, l'auteur des *Rimes,* professent le retour à l'antiquité, le culte assidu des maîtres. Avec quel enthousiasme l'Alighieri ne parle-t-il pas de Virgile, avec quelle respectueuse passion Pétrarque ne recueille-t-il pas les manuscrits égarés de la Grèce et de Rome! Comme eux encore, les fondateurs de la poésie italienne aiment l'idiome national et cherchent à le constituer. Du Bellay, dans son *Illustration,* n'a pas assurément pour le français plus d'amour que n'en montrait Dante pour cette langue *aulique* et *cardinalesque* dont il lui fallait trier habilement les mots dans les vocabulaires locaux des patois.

Jusque-là tout va bien; le rôle est pareil, et ce n'est pas même le talent qui fera défaut aux écrivains de la pléiade. Par malheur, la différence se manifeste sur un point capital, et c'est ce qui a conduit les uns au triomphe, les autres à l'abîme. Tout en s'imprégnant de l'antiquité, tout en trempant leurs armes dans ce flot préservateur, Dante et Pétrarque furent avant tout les hommes de leur temps; loin de repousser les légendes nationales, ils les cherchèrent avec empressement; loin de rompre avec leurs prédécesseurs, ils se firent honneur de les continuer : la *Divine Comédie* est, à la fin du moyen-âge, un résumé du moyen-âge; les poésies amoureuses où Laure est chantée ne sont que le dernier écho du culte de la chevalerie pour les femmes, du penchant des troubadours pour les galanteries, du goût si général alors des subtilités amoureuses. En un mot, Dante et Pétrarque correspondent parfaitement à leur époque et s'en inspirent. La pléiade au contraire repousse les antécédens, et, séduite par la gloire rajeunie des poètes de l'antiquité, tâche de renouer avec eux sans intermédiaire. Faire table rase peut être un bon début en philosophie; en littérature, c'est un procédé maladroit. En se privant de la veine si originale de l'ancienne poésie française, en voulant faire souche absolument nouvelle, l'école de Ronsard consomma beaucoup de talent, de génie même, dans une œuvre impossible. Avec un tour d'imagination très heureux dans le rhythme, avec une merveilleuse souplesse de facture et de versification, elle périt par un contact qui donne forcément la mort à toute poésie, le contact de l'érudition. De là une poésie factice et conventionnelle, une poésie d'art où l'inspiration directe disparaît, où, sous l'habileté du metteur en œuvre, on cherche vainement l'émotion de l'homme. Et que dire, en effet, de ces écrivains à peine sortis des siècles mystiques, et qui cependant sont beaucoup plus païens que chrétiens? C'est de Bion, de Moschus, d'Anacréon qu'ils s'inspirent incessamment; des profondeurs du moyen-âge, au contraire, de ce moyen-âge auquel ils tiennent encore plus qu'à demi, aucun accent ne leur arrive. A ces symptômes, on reconnaît trop la pléiade, hélas! une vraie pléiade savante du temps des Ptolémées. Ronsard, dans son choix, avait eu la main malheureuse : à quoi servaient, en effet, ces allures d'indépendance, si elles ne devaient cacher que l'imitation? Et à quoi bon encore, sous la grace, déguiser le pédantisme? Sur toutes ces lyres, souvent charmantes, de Du Bellay, de Belleau, de Baïf, sur celles plus tard de Desportes et de Bertaut, trop souvent le même et monotone accent retentit. Diffusion et uniformité, c'est le double à peu près, en poésie, de ce qu'il faut pour se perdre : l'école de Ronsard, on le voit, ne pouvait échapper à sa destinée. Aussi, quelque aigreur tranchante qu'y mette Malherbe, si rogues même et si dégoûtées que paraissent ses décisions, on est bien forcé de convenir, avec M. Sainte-Beuve, que son entreprise, autorisée du bon sens, était *juste par le fond*. La gloire lui restera donc d'avoir le premier donné une bonne théorie du style. Seulement on peut dire qu'avec un tour d'imagination plus inventif, plus hardi, Malherbe se fût peut-être souvenu davantage de cette riche facture et de ce style coloré qui avaient tenu trop de place, toute la

place dans la précédente école; alors peut-être il eût osé mettre plus de distance encore entre le vers français et la prose.

M. Sainte-Beuve n'a pas cru sa tâche achevée par le tableau de ce singulier mouvement lyrique : pour peindre dans leur ensemble, pour retracer au complet les efforts de l'imagination poétique en cette époque agitée, il lui fallait encore la montrer à ses débuts dans deux autres voies où elle devait, durant les deux siècles suivans, rencontrer la plénitude de la gloire. On a nommé le roman et le théâtre, c'est-à-dire les genres où la France ne s'est pas vu disputer le sceptre, les genres de Corneille et de Lesage, de Molière et de Prévost. L'obscure histoire de notre scène nationale, depuis Louis XII jusqu'à Richelieu, depuis les mystères et les sotties jusqu'au *Cid,* en passant par l'école gréco-latine de Jodelle et par la phase gréco-espagnole de Hardy, toute cette histoire étrange, compliquée, curieuse, est racontée par M. Sainte-Beuve avec l'art achevé, avec l'entente délicate qu'on lui sait. Quelque solennelle et bizarre tirade de Garnier n'est là que plus piquante à côté des farces bouffonnes de Larivey. Mais en somme on admire davantage encore l'intervention subite de Corneille au sortir de ces informes essais : c'est là une bonne préface, la meilleure introduction à la lecture du *Cid.* — Pour le roman, M. Sainte-Beuve trouve à *Gil-Blas* des antécédens moins indignes, et le *Gargantua* lui est, en passant, une occasion d'apprécier, dans quelques pages parfaites, l'original génie de Rabelais. Bayle, en un bon jour, ne s'en serait pas mieux tiré.

A cette série d'études diverses qui se relient entre elles et qui forment un ensemble excellent, M. Sainte-Beuve a beaucoup ajouté, pour les détails, dans l'édition d'aujourd'hui. Des intercalations piquantes, des citations nouvelles et encadrées à leur place, des notes plus nombreuses, quelques rectifications çà et là, tout un travail enfin de révision sévère et consciencieuse ajoute beaucoup à l'intérêt de cette définitive réimpression. Toutefois, M. Sainte-Beuve n'a pas voulu déranger l'économie originaire, la distribution primitive, les naturelles proportions de son livre. Aussi est-ce à la suite de l'ouvrage, et seulement comme appendice, qu'ont été insérées les études particulières sur quelques poètes du XVIe siècle, qui sont d'une date plus récente, et que les lecteurs de la *Revue* n'ont certainement pas oubliées. Elles gagnent au rapprochement, car c'est un plaisir de retrouver isolément, et étudiées de plus près, saisies en leur grandeur naturelle, les physionomies qui déjà vous avaient frappé dans le tableau d'ensemble. Là, on visait surtout à l'exactitude des poses relatives, à l'effet réciproque des groupes, en un mot, à la vérité de la composition; ici, au contraire, c'est la ressemblance des figures, c'est le caractère individuel qu'on a surtout tâché d'atteindre. Si certains traits appuyés ont été adoucis, si quelques coups de pinceau trop tranchans ont été fondus dans des teintes plus douces, les grandes lignes cependant se trouvent maintenues, le dessin général demeure le même. Après la peinture de la bataille, les portraits des combattans, Mignard après Van der Meulen. On aime cette galerie de figures reposées à côté de ce tableau où respirent les passions de la lutte : c'est un contraste qui plaît.

Quoi qu'en puissent dire certaines vanités blessées, c'est la sympathie qui est le fonds même, le fonds nécessaire de la critique. Cette vive susceptibilité des nuances, cette aptitude à goûter les variétés les plus contraires du talent, ce fin discernement de l'homme dans l'œuvre et de l'œuvre dans l'époque, cette faculté surtout à se pencher affectueusement vers l'écrivain étudié et à interpréter ses sentimens avec bienveillance, qui a eu tout cela à un plus haut degré, qui a mieux réuni ces rares qualités que M. Sainte-Beuve? J'en suis convaincu, pour ma part, ce n'est pas seulement à l'intérêt du sujet, ce n'est pas seulement au talent de l'écrivain que le *Tableau de la poésie au seizième siècle* doit ce charme de lecture qu'il a gardé et qui fait presque forcément défaut aux ouvrages d'érudition; l'amour que M. Sainte-Beuve porte à ses acteurs y est bien pour quelque chose, car il a fait circuler la vie dans son livre. L'idée aussi de rattacher le mouvement lyrique de la restauration au lointain essor de l'école de Ronsard dut être un aiguillon pour le critique. La poésie moderne traitait la poésie de la pléiade comme une sœur aînée, qui, jeune, brillante, douée, s'était laissé aller au suicide. Aujourd'hui, cette parenté que quelques-uns n'avaient prise d'abord que pour un ingénieux paradoxe d'érudition, cette parenté ne paraît que trop évidente à tous; car, par malheur, la similitude se prolonge. Sans doute, nos poètes ne se sont pas enfermés, comme leurs aïeux du XVIe siècle, dans la lettre morte de l'érudition, dans les données maintenant stériles des littératures païennes : ce que l'inspiration, au contraire, a de plus fécond les a animés tour à tour, et on les a entendus chanter l'ame humaine, Dieu, la nature, dans une langue assouplie, fixée, et qui ne fuit plus comme alors sous la main capricieuse des temps. Sans doute, c'est beaucoup en poésie que le fonds des sentimens, que l'originalité des idées, et assurément le lyrisme d'aujourd'hui a là-dessus tout avantage sur celui des Du Bellay et des Tahureau. Il y a aussi des ressemblances heureuses sur quelques points : l'éclat de la couleur, par exemple, et la hardiesse du rhythme. Mais ailleurs les rapports se continuent trop. Ce qui a perdu la pléiade, n'est-ce pas la diffusion des idées, la prodigalité des images, le manque perpétuel de sobriété et de correction? Des facultés vraiment puissantes ont été gaspillées dans les puérilités bizarres de la forme, dans l'uniformité redontande des métaphores? En un mot, le goût, la modération, la patience, la retenue ont fait défaut. Je ne suis pas sûr, pour mon compte, que la poésie actuelle se soit complètement préservée de ces séductions perfides. Dans l'avenir, les ciseaux de la critique auront peut-être aussi leur tour avec elle; mais, si sévère qu'on suppose la main qui appliquera un jour à nos contemporains le procédé d'élimination et de choix dont M. Sainte-Beuve a donné le judicieux exemple à l'égard de la pléiade, il est sûr qu'elle épargnera chez le poète des *Consolations* plus d'une page sentie, plus d'une fraîche inspiration qui feront redire au lecteur ce mot d'un poète du temps de Ronsard :

Et nous aimons les douceurs
Dont ta muse est arrousée.

Ce n'est pas notre faute si on rencontre partout les traces lumineuses de M. Sainte-Beuve dans l'histoire de la littérature française; mais, avec l'auteur de *Port-Royal,* la transition n'est pas difficile du XVIe siècle au XVIIe, de la pléiade à Mme de Sévigné, sur laquelle il existe précisément du spirituel écrivain quelques pages exquises (1), une étude achevée, qu'il semble opportun de rappeler au moment où biographes et apologistes font tout à coup irruption, avec bruit, autour de cette mémoire modeste. C'est encore M. Sainte-Beuve, je crois, qui glisse, en une note de son *Tableau du seizième siècle,* ce mot piquant que, « quand une femme écrit, on est toujours tenté de demander en souriant : — Qui est là derrière? » Si la question était faite à propos de Mme de Sévigné, il faudrait répondre que ce quelqu'un qui est derrière, c'est son cœur. Mme de Sévigné n'a rien absolument d'un auteur : elle serait épouvantée d'*être entre les mains de tout le monde;* son précepte ordinaire est qu'il faut accepter le style tel qu'il vient et ne pas viser à écrire des lettres *belles,* car « elles ne peuvent plus l'être dès qu'on y *songe.* » Or un auteur ne *songe* précisément qu'à cela. La gloire lui est donc venue d'elle-même, sans fracas, sans qu'elle y songe, et c'est peut-être la seule femme célèbre dont on puisse dire que son talent n'a pas été séparé de son bonheur. Une si délicate modestie a d'autant plus de séduction que cette plume merveilleuse créait un genre vraiment original et y abondait avec toute sorte de charmes. La correspondance étudiée de Voiture et de Balzac appartenait exclusivement à la littérature : en trouvant le ton du naturel et de la grace, Mme de Sévigné porta les lettres dans la vie même, dans la famille. La société, avec elle, eut sa langue, le monde son style.

Toute une renaissance inattendue et sans motifs (il s'en fait souvent de pareilles en histoire littéraire) a eu lieu depuis quelque temps à propos de Mme de Sévigné. En moins de deux années, il lui est en effet survenu coup sur coup trois apologistes et autant de biographes, sans compter les éditions qui allaient toujours leur train. C'est l'Académie qui a mis tous les apologistes en verve, et elle en est responsable; c'est le hasard qui a suscité simultanément tous ces biographes, et l'on est libre de s'en prendre au hasard.

L'Académie française avait proposé, pour prix en 1840, l'éloge de Mme de Sévigné, s'obstinant à ne pas reconnaître que, dans nos mœurs actuelles, cette vieille et banale forme de l'*éloge* est un véritable non sens. Il est vrai que cette fois il est difficile de dire comment on s'y fût pris pour ne pas faire un éloge, et, puisqu'il faut toujours croire les intentions bonnes, nous admettrons volontiers que ç'a été là une pure courtoisie académique. Trois morceaux, provenant de ce concours, sont sortis des cartons de l'Institut, l'un pour solliciter la sanction du public après celle de l'illustre corps, l'autre pour appeler de la préférence donnée au discours voisin, un troisième enfin pour protester sans doute contre le mauvais goût des juges qui l'avaient éliminé. Mme Amable Tastu, M. Ch. Caboche, M. F. Collet, c'est-à-dire un

(1) Au tome Ier des *Critiques et Portraits littéraires.*

lauréat, un accessit, un concurrent déconvenu, voilà les rivaux qu'il faudrait apprécier. Mais, comme ce n'est pas notre rôle d'arracher ou de distribuer des couronnes, nous n'en dirons qu'un mot en passant. Il n'y a que le secrétaire perpétuel, d'ailleurs, pour se jouer à plaisir de ces difficultés académiques : ne pas séparer l'esprit railleur de l'urbanité, glisser l'épigramme sous l'éloge et laisser deviner ce qu'on pense précisément par ce qu'on omet de dire, c'est là un art trop délicat pour qu'on s'y risque après M. Villemain. Rien ne nous impose, d'ailleurs, ces malicieuses réserves, ces délicates précautions. C'est presque faire un compliment à un poète que de dire du mal de sa prose : aussi ne cacherons-nous pas à Mme Tastu que notre préférence est pour ses vers. Quand le rhythme n'est plus là pour la soutenir, elle perd cette ferme élégance, ce langage châtié, qui donnent du charme à quelques-unes de ses poésies. Le discours sur Mme de Sévigné, auquel l'Académie française a eu la chevaleresque prévenance de décerner le prix, ne nous paraît pas rappeler suffisamment les agrémens, si peu cherchés, du modèle qu'il s'agissait de faire connaître. C'est une étude correcte, consciencieuse, mais quelque peu terne, et où le lieu commun tient trop de place. Je voudrais qu'une femme, à propos de cette autre femme illustre, eût rencontré davantage de ces mots qui peignent, de ces remarques vraies qui abondent chez Mme de Sévigné. J'aime, par exemple, Mme Tastu, quand elle fait cette réflexion, si appropriée au sujet : « Comme dans l'agile souplesse d'une danse légère, il y a beaucoup de force dans une grace parfaite. » Par malheur ce ton est rare. M. Sainte-Beuve, tout à l'heure, nous a donné du goût pour les vaincus : aussi préférerais-je à l'éloge couronné le morceau de M. Caboche, lequel a seulement approché du prix, si M. Caboche ne s'était pas cru astreint à entremêler ses ingénieux aperçus d'une pompe oratoire qui en atténue beaucoup la valeur. Il respire toutefois dans ces pages un goût si réel, une connaissance si sérieuse, je dirais presque une passion si vraie de la langue et des écrits du XVIIe siècle, qu'on oublie volontiers ce qu'une critique morose y pourrait signaler d'inexpérience et de taches çà et là. Quelque sympathique compassion qu'inspire naturellement une défaite, il serait cependant difficile de ne pas adhérer au jugement tacite de l'Académie sur la composition (c'est le mot) de M. F. Collet : l'Académie n'en a rien dit, et le plus sage peut-être eût été de faire comme elle. Cet éloge, en effet, de Mme de Sévigné n'est qu'une déclamation mal digérée, où l'érudition se mêle assez maladroitement à l'emphase.

En somme, on le voit, cette forme du panégyrique a assez mal inspiré les concurrens, et rien n'est fait pour durer des pages trop nombreuses que l'Institut a provoquées dans cette occasion. Mme de Sévigné, d'ailleurs, n'en devait pas être quitte pour tout ce bruit soudain, pour toutes les phrases solennelles qui se sont débitées alors autour de son nom. La veine, une fois ouverte, ne s'est plus arrêtée, et, après la rhétorique des apologistes, est venue l'érudition des biographes. Y avait-il lieu à une biographie étendue, renseignée, savante même de l'auteur des *Lettres?* Oui peut-être, mais à l'expresse condition qu'en si gracieuse matière, l'exactitude n'interdirait pas l'agrément.

Qui n'aime ces histoires particulières des grands écrivains, où l'on se trouve introduit dans l'intimité même de l'homme, où l'on est initié de près à tous les secrets du talent? La plupart des maîtres illustres de notre littérature classique ont maintenant la leur, et Mme de Sévigné, autant que personne, était en droit d'obtenir à son tour la sienne. Toutefois, pour l'aimable auteur, il semble qu'on fût dans des conditions à part. Faire, en effet, l'histoire de Corneille, de Molière, de La Fontaine, c'est retracer surtout l'histoire de leurs écrits; donner la biographie, au contraire, d'une femme qui n'a laissé que des lettres, c'est peindre une vie où le commerce du monde et les affections du cœur ont tenu toute la place.

Quoi de moins compliqué, en effet, que cette existence de Mme de Sévigné, uniforme et vide si on compte les évènemens, animée et remplie si on regarde les sentimens? Elle le dit elle-même, ce n'est pas là qu'il faut aller chercher les *grands mouvemens*, les péripéties dramatiques. Il y a deux portions très distinctes, selon nous, dans la carrière de Mme de Sévigné. La première, quoique la vertu n'y exclue pas la sensibilité, nous paraît ressembler à beaucoup de biographies; la seconde, où le cœur triomphe, est vraiment grande et originale dans sa simplicité : la mère a son tour après la femme. Mariée jeune à un mari libertin et dissipateur qui se fit tuer en duel pour une galanterie, veuve à vingt-cinq ans, admirablement belle, partout goûtée pour son esprit, recherchée, entourée, poursuivie par ce que la cour avait de plus parfaits gentilshommes, répandue dans les meilleurs lieux, bien en cour, adorant ses enfans, aimée pour la légèreté badine de son humeur, tendre quoique enjouée de ton, écrivant à son précepteur Ménage ou à son cousin Bussy des billets coquets et finement maniérés, Mme de Sévigné, pendant toute cette période première, ne fut pas autre chose qu'une femme du monde, adorable, adorée, aimant le plaisir, mais scrupuleusement fidèle à ses devoirs. Quoiqu'elle eût traversé les mœurs de la fronde, elle n'en avait pas gardé le goût de l'intrigue et des aventures. Une mascarade à l'hôtel de Rambouillet, une promenade au cours, un ballet chez la reine; Turenne, qu'elle admire et dont elle craint les déclarations; Fouquet, qu'elle aime en ami et qui voudrait davantage; son fils, qui est aux études, sa fille, déjà jolie, qu'elle montre avec orgueil; les réunions, les visites, les affaires, les comptes qu'il faut vérifier avec le bon abbé de Coulanges, le voyage d'été aux Rochers, le retour l'hiver à Paris, voilà ses occupations, voilà ses passe-temps.

Avec l'âge, tout change. Son cœur, au lieu de se fermer, se *desserre*, comme elle dit, son besoin d'aimer augmente, sa tendresse se double; les leçons de la vie lui avaient appris qu'après l'épreuve, ce qu'il y a de plus sûr encore et de plus doux en ce monde, c'est une affection sainte; et cette affection vive, dévouée, toujours en éveil, elle l'avait placée tout près d'elle, sur sa fille. Cela devient peu à peu une passion véritable, un penchant sacré et irrésistible que rien ne réussit à interrompre, et dont l'absence ne fait qu'augmenter la flamme. Orpheline dès sa jeunesse, indignement trompée par son mari, Mme de Sévigné semble doubler son amour de mère de l'amour qui lui

avait manqué à elle-même. Maintenant les orages sont passés; elle n'a plus de ces cruelles angoisses à traverser, comme le procès de son ami le surintendant, comme les calomnies odieuses de ce faquin de Bussy, qui l'a touchée par sa disgrace. L'éloignement et la santé de sa chère Mme de Grignan, les dissipations de son fils le chevalier, qui succède à son propre père auprès de Ninon, mais qui ne tardera pas à devenir dévot, à se *chamarrer d'un brin d'anachorète,* tels sont les derniers soucis de Mme de Sévigné sur le penchant de la vie. Des lettres attendues ou écrites, une conversation avec le vieux cardinal de Retz ou avec La Rochefoucauld, des lectures sérieuses, l'inaltérable amitié de Mme de La Fayette, quelques voyages aux Rochers, ou à Grignan, des liaisons de plus en plus suivies avec Port-Royal, enfin des ouvertures marquées vers la religion, la seconde Mme de Sévigné (si l'on veut me passer ce mot) est là tout entière. Rien de plus simple, sans doute, rien de moins apprêté, et cependant là est sa grandeur, là est son génie. L'amour de sa fille, c'est alors toute sa biographie, et cette biographie pourtant est touchante jusqu'au sublime. C'est que cet amour lui inspire, pendant vingt-cinq ans, une correspondance de famille qui est restée un chef-d'œuvre dans les lettres : feuilles légères, écrites au courant de la plume et qui ne contiennent guère que des nouvelles mondaines et des témoignages affectueux; feuilles immortelles, car ces bruits de salon sont la plus piquante chronique du grand siècle, car ces assurances d'attachement sont l'histoire d'une noble passion dans un grand cœur. Si on ajoute que ces lettres sont du plus merveilleux style qu'on connaisse, franc, vif, plein d'abandon, de tour, de couleur, de prestesse, très souvent spirituel, quelquefois magnifique, toujours facile et agréable, léger, courant, moqueur, plus piquant même par ses airs de négligence, libre, varié et incessamment flexible, on comprendra le succès d'un recueil qui paraît d'autant plus littéraire que la prétention littéraire y apparaît moins. Dans un morceau sur Mme de Sévigné, fort peu connu, et que le comte de Sesmaisons publiait à la veille de 89, il y a un joli mot qui explique bien la grace particulière, l'irrésistible attrait de ces sortes de talens spontanés et inconnus à eux-mêmes : « Mme de Sévigné, dit-il, a ignoré son génie; c'est Psyché qui vit avec l'Amour sans le connaître. » Les femmes qui ont écrit depuis n'ont guère eu la même discrétion.

Nous avons dit que, depuis un an, Mme de Sévigné avait trouvé à la fois trois biographes. M. le vicomte Walsh vient le premier en date, je crois. Son livre est le plus superficiel, le plus fautif de tous, sans comparaison, et cependant il s'en est fallu de bien peu qu'il ne fût, et de beaucoup, le meilleur. Pour cela, il eût suffi à M. Walsh de s'effacer encore davantage et de laisser ses perpétuelles citations s'expliquer les unes les autres aux lecteurs, sans tous ces encadremens de prose lâche, sans toutes ces transitions verbeuses, entre lesquelles elles font tristement contraste. M. Walsh assure qu'il lui a fallu, pour voir la fin de son œuvre, travailler pendant huit mois le jour et la nuit; c'est que M. Walsh copie bien lentement.

L'érudition de ce volume n'a pas coûté grands frais à l'auteur; s'il s'agit de

l'histoire contemporaine, la *Biographie Universelle*, s'il s'agit de Mme de Sévigné, les *Lettres*, voilà au complet l'arsenal scientifique de M. Walsh. Aussi les erreurs ne lui coûtent guère : on en pourrait relever bon nombre. Est-il question, par exemple, de l'abbé Arnauld, aussitôt le pauvre abbé est confondu en une seule et même personne avec Arnauld d'Andilly, son père. M. Walsh, en gentilhomme de l'ancien régime, se pique bien de savoir les généalogies, mais il est trop bon catholique sans doute pour descendre à des généalogies de jansénistes. Les hommes bien appris ne disent l'âge des femmes que pour les rajeunir : toutefois, la courtoisie de M. Walsh est un peu trop rétrospective. A quoi bon répéter jusqu'à trois fois, de peur qu'on ne s'y trompe, que Mme de Sévigné est née en 1627, quand il est avéré, par son acte de baptême, qu'elle est de 1626? Encore serait-il bon de savoir la date de naissance de l'héroïne à laquelle on consacre tout un volume. Ces airs d'ignorance de cour et de légèreté mondaine paraîtront surannés à quelques-uns. Pour écrire la vie d'une personne aussi distinguée que le fut Mme de Sévigné, il ne suffit pas de jeter les citations au hasard dans un délayage honnête et sentimental, il ne suffit pas de faire de cette femme spirituelle une *châtelaine* qui a de preux *devanciers*, et qui est fière du *casque de chevalier* de ses aïeux. Cela est bon tout au plus pour les jeunes pensionnaires des couvens royalistes. Lorsqu'on touche à l'endroit le plus délicat du XVIIe siècle, à la grace même dans sa fleur, il serait d'un ton plus réellement aristocratique de ne pas faire des femmes d'alors des *illustrations*, et de ne pas parler à ce propos de *nuages assombris* et d'*animation de la vie*. Le goût le moins timoré se choque de voir transporter ainsi le patois moderne dans les lointaines et glorieuses époques qu'il en faudrait au moins préserver. M. Walsh, en plein Louis XIV, trouve même moyen de faire une longue allusion à Mme Lafarge. En somme, dans tout ce livre, fort estimable par la chevalerie des sentimens, mais par là seulement, il n'y a de remarquable que les citations. C'est une médiocre édition des lettres de Mme de Sévigné, mêlée, coupée, saccagée. Cela ne compte pas.

Le livre de M. Aubenas ne ressemble aucunement à celui de M. Walsh, et nous l'en félicitons. C'est un travail patient, consciencieux, et tout-à-fait digne d'estime. Si l'auteur quelquefois s'attarde un peu trop aux épisodes et perd du temps, on le suit, en revanche, avec intérêt dans tout ce qu'il dit de Mme de Sévigné, dans tous ces détails de vie privée et mondaine où il l'accompagne pas à pas avec une scrupuleuse et attentive persévérance. En ce qui touche le sujet même du livre, il y aurait peu à reprendre : M. Aubenas est si au courant, il est entré si avant dans l'intimité de la spirituelle marquise, il est si soigneux à en noter les moindres particularités, qu'il serait difficile de le trouver en défaut. Je ne sais guère à lui reprocher (et le reproche n'est pas grave) qu'un peu trop d'optimisme à l'égard de sa séduisante héroïne; le procédé a même en lui ses inconvéniens : ainsi, quand M. Aubenas la justifie obstinément dans les plus petites choses, à propos des pendaisons de Bretagne par exemple, il se trouve que l'extrême insistance

qu'il y met éveille le doute. Je ne voudrais pas assurément me faire le garant de Bussy, car il y aurait trop à faire; mais il me semble pourtant que c'est aller un peu loin que de ne lui reconnaître ni ame ni cœur : Mme de Sévigné était moins dure, et M. Aubenas eût été plus équitable de s'inspirer de son indulgence. Il y a une ou deux vétilles de détail sur lesquelles je veux chicaner l'auteur. Dans ces sortes de monographies, l'extrême exactitude est de mise, et il y a toujours à améliorer pour les réimpressions. A un endroit, M. Aubenas dit qu'en 1649, Renaud de Sévigné était *déjà séduit complètement* à Port-Royal : c'est là une erreur empruntée à Petitot; cette liaison avec les jansénistes n'eut en effet lieu que plus tard, après la fronde. Enfin (dernier et mince détail que je veux encore relever), il n'est pas vrai que Mme de Sévigné ait posé en 1650 la première pierre d'un nouvel édifice à Port-Royal-de-Paris : c'est à Port-Royal-des-Champs au contraire, et seulement vers 1672, que cette solennité eut lieu.

Voilà des minuties; mais si, quant à l'exactitude des faits, on n'a guère à relever, chez M. Aubenas, que des péchés aussi peu graves, on ne saurait, par contre, adhérer toujours à ses jugemens sur les hommes et les choses du XVIIe siècle. Depuis le spirituel essai de Rœderer, on a beaucoup abusé de l'hôtel de Rambouillet : dans ces derniers temps, tout le monde s'en est mêlé et a renchéri en réhabilitation sur le voisin, pour tâcher de faire mieux. M. Aubenas donne dans ce travers, et va jusqu'à dire que l'hôtel de Rambouillet n'eut rien de *précieux :* c'est le dernier mot du paradoxe. Qu'on loue l'influence aimable du *salon bleu;* qu'avec des exemples comme ceux de Mme de La Fayette et de Mme de Sévigné, on trouve que les précieuses n'étaient pas trop pédantes et mijaurées; qu'on dise qu'il y avait là beaucoup d'esprit, que le monde en a depuis gardé une certaine élégance toute française, fort bien; mais il est bon de ne pas aller plus loin. Quoi qu'on fasse, le centre du bel esprit maniéré, de l'affectation, de la recherche, était là. L'hôtel de Rambouillet, au surplus, porte malheur à l'estimable biographe de Mme de Sévigné : dire que le sonnet y fut *perfectionné*, c'est mettre en oubli toute l'école du XVIe siècle; l'hôtel de Rambouillet, au contraire, gâta le sonnet, qui devint dès-lors sophistiqué, entortillé, et qui ne fut plus bon qu'à exprimer ce que Mme de Sévigné appelle *le délicat des mauvaises ruelles*. J'insiste sur ces contradictions, parce que, tout en indiquant une sérieuse étude du sujet, le livre de M. Aubenas trahit aussi une connaissance insuffisante, une pratique trop peu prolongée de la société du XVIIe siècle. Une assertion encore qui me choque, c'est de faire de Boileau et de Molière les *exécuteurs littéraires* de Louis XIV, c'est de dire que ce prince *faisait combattre* l'hôtel de Rambouillet. Le rôle de Boileau et de Molière fut exclusivement individuel, et Louis XIV, jeune encore, ne s'occupa guère, n'eut pas à s'occuper de l'hôtel de Rambouillet, dont le temps allait finir et qui tombait de lui-même. En général, toute cette théorie sur la transition de la période de Mazarin à celle de Louis XIV est outrée et factice.

Puisque je suis en veine de reproches, je ne m'en tiendrai pas à l'histoire,

et je dirai un mot du style. Un style simple, élégant, convient et suffit à ces sortes de notices. Ici il est à craindre que M. Aubenas n'ait pas assez mis à profit son commerce prolongé avec l'écrivain le plus naturel, le plus juste de ton, le moins embarrassé du XVIIe siècle. Autrement il ne se fût pas risqué à parler de la *taciturnité* de Mme de Grignan et du caractère *impressionable* de Mme de Sévigné : ce sont là autant de notes fausses qui arrêtent et blessent. Sans compter les périodes pénibles et mal construites, on pourrait relever plus d'une incorrection formelle. Ainsi : « L'aïeul était frère *avec* la grand'mère; » et ailleurs cette phrase, qui n'est même pas construite : « Il en demanda pardon, mais une excuse à sa manière. » On trouverait fastidieux sans doute que ces remarques se prolongeassent davantage, mais il importe, il est urgent que la critique maintienne quelquefois ses droits d'investigation dans les détails : autrement tout serait permis.

Malgré les réserves qu'on vient d'émettre, il est évident que le livre de M. Aubenas mérite d'être adjoint, comme appendice utile et commode, au recueil des lettres de Mme de Sévigné. Il est plein de recherches intéressantes; le côté provençal surtout, toute l'histoire de la maison de Grignan, est là au complet et élucidé beaucoup mieux qu'ailleurs. Le mal est que M. Aubenas ait un peu trop traité le pur Louis XIV et les délicatesses de cette société polie, avec des tournures plus provençales que françaises. Ce qui manque dans son ouvrage, c'est précisément ce qui abonde chez Mme de Sévigné, la netteté, la légèreté, la grace.

Si on ne trouve guère plus de fleurs chez M. Walckenaër, il s'y rencontre au moins une entente bien autrement approfondie et complète de ce qui touche, même de loin, au XVIIe siècle. Tous ces gens-là sont pour lui des gens de connaissance, des amis. Il les arrête familièrement et se plaît à causer avec eux : comme Brossette, il est dans l'intimité de Boileau; comme Maucroix, il sait l'intérieur de La Fontaine. Mais, en son récent travail sur Mme de Sévigné, M. Walckenaër ne suit pas la même méthode didactique, sévère, que pour son histoire estimée du grand fabuliste. Ici il se donne les coudées franches, ou plutôt il fait comme son cher La Fontaine allant à l'Académie, il prend le plus long. Je me rappelle à ce propos un mot piquant de Mme de Sévigné, qui n'a sûrement pas échappé à son nouveau et savant biographe, mais qu'il se gardera bien de citer. « J'aime, dit-elle, les relations où l'on ne dit que ce qui est nécessaire, où l'on ne s'écarte ni à droite ni à gauche, et où l'on ne reprend point les choses de si loin. » Je me figure l'impatience de Mme de Sévigné lisant cette histoire, où elle n'est qu'un prétexte pour traverser le XVIIe siècle : plus d'une fois elle eût jeté le livre de dépit.

M. Walckenaër n'a encore donné que les deux premières parties de son ouvrage, et pour *long-temps,* dit-il lui-même, il s'en tiendra là. Or il faut savoir que ces deux tomes compacts ne conduisent pas Mme de Sévigné jusqu'au mariage de sa fille, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où sa véritable correspondance commence, où elle parle de son temps, de ses amis, d'elle-même.

N'est-ce pas un peu là l'histoire de ce héros de Sterne qui ne naît que vers la fin de l'ouvrage? Au lieu d'aller droit son chemin et de pousser vivement sa ligne, M. Walckenaër s'amuse à considérer tout ce qu'il rencontre, à accoster et à suivre tous ceux qui se présentent à lui. C'est, si j'ose le dire, une flanerie perpétuelle, où le lecteur se laisse assez volontiers prendre. Seulement, quand le souvenir de Mme de Sévigné revient, cela taquine, et l'on saute des pages, bien des pages, souvent sans la rencontrer encore. Vous êtes dans un labyrinthe; Ariane même n'y manque pas, mais une Ariane sans fil. Le plus souvent ce sont des éclaircissemens sous forme négative: Mme de Sévigné a *été étrangère* à ceci, Mme de Sévigné n'a *pas pris part* à cela, et c'est aussitôt un prétexte pour raconter au long la chose. Voilà la marquise qui se sauve aux Rochers; on croit l'y accompagner, on croit y trouver des loisirs et chercher sous les ombrages « les feuilles qui chantent. » Pas le moins du monde, et M. Walckenaër va vous raconter sans pitié tout ce qui s'est fait en Europe pendant cette absence. On a là en détail les listes (et elles sont longues) des amans de Ninon et des maîtresses du grand roi. Enfin la régence, la fronde, le ministère de Mazarin, la jeunesse de Louis XIV, sont racontés avec leurs luttes, leurs intrigues, leur splendeur, leurs hontes même. En résumé, cette époque mélangée et bizarre offre tant d'appât à la curiosité, les faits laborieusement recueillis par M. Valckenaër sont souvent si curieux, que, tout en protestant contre l'intempérance de cette érudition discursive, on se trouve induit à la goûter, à s'y oublier. Le patient écrivain a fureté tous les recoins, dépisté toutes les curiosités, ouvert tous les pamphlets, recueilli tous les bruits de la ville et de la cour, et de tout cela il a composé un vaste répertoire que le hasard lui a fait ranger et étiqueter dans l'oratoire de Mme de Sévigné. — Pour conclure, on entreprend, avec M. Valckenaër, une excursion curieuse à travers le XVIIe siècle; mais trop souvent on se retourne en vain pour chercher Euridice absente. Tous ceux qui auront pris part à ce voyage d'observation à travers le monde littéraire et politique de cette grande époque, demanderont à le continuer : le docte cicerone aurait mauvaise grace à se faire prier trop long-temps.

L'histoire littéraire tirera certainement profit de ces études diverses et de valeur bien inégale; mais Mme de Sévigné, il faut le dire, reste son meilleur biographe à elle-même. Les poètes intéressent le public aux œuvres de leur imagination, les philosophes aux spéculations de leur esprit; Mme de Sévigné a su exciter la sympathie en ne parlant que d'elle-même et des siens, non pas au public qui ne connaît tout cela que par indiscrétion, mais à ses amis, mais à sa famille. On cherchera toujours la vie de l'aimable écrivain bien plutôt dans sa correspondance que dans les histoires qu'on fera d'elle. Ses lettres sont faites pour vivre autant que la langue française. Tout le secret de son génie est dans ce simple mot d'elle : « Ce qui est faux ne dure pas. » Mme de Sévigné durera parce qu'elle est vraie.

CHARLES LABITTE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 septembre 1843.

L'Angleterre et la France conserveront un long et heureux souvenir de la royale entrevue dont elles ont été, pour ainsi dire, témoins. Les deux pays se sont hautement associés aux deux royautés qui les représentent, et le sentiment national a répondu sur l'une et l'autre rive de la Manche aux sentimens qu'au milieu des splendeurs d'Eu se témoignaient réciproquement et avec effusion la royauté de 1688 et la royauté de juillet.

Certes, il n'y avait rien là de longuement et laborieusement préparé, rien dont la diplomatie ait le droit de s'enorgueillir, comme si c'était sa conception et son œuvre. L'évènement est d'autant plus significatif et important, qu'il a été spontané et naturel. La reine Victoria, en demandant l'hospitalité avec une noble franchise, et Louis-Philippe en allant au-devant de la jeune reine avec une affection empressée et presque paternelle, ont proclamé à la face de l'Europe qu'il n'y avait aucun nuage entre les deux pays, et que la politique n'opposait aucun obstacle sérieux aux relations de bon voisinage et d'amitié entre les deux souverains. C'est là ce qui importe aux amis de la liberté et de la paix du monde. L'entrevue d'Eu a été sans doute un fait complètement en dehors de la politique proprement dite; mais ce fait n'est pas moins pour nous un heureux symptôme : il nous fait espérer que les deux grands gouvernemens constitutionnels rentreront dans les voies d'où, dans leur intérêt bien entendu, ils n'auraient jamais dû sortir, et qu'ils peuvent de nouveau s'entendre pour arriver à une solution pacifique et digne des grandes questions qui sont encore pendantes en Europe.

L'Espagne est toujours agitée par quelques poignées de factieux. Tous les amis du désordre empruntent le drapeau des *ayacuchos*, et à leur tour les débris de ce parti cherchent à profiter de tous les auxiliaires que l'émeute, quelque nom qu'elle prenne, trouve toujours dans un pays que l'anarchie et

les discordes civiles déchirent depuis trente ans. Espartero a méconnu toute grandeur morale dans le malheur comme dans la prospérité. Arrivé sur la terre de l'exil, il ne lui restait qu'une noble résolution à prendre, qu'un bel acte à faire : c'était d'abdiquer toute prétention à la régence, et de conjurer ses amis, ses partisans, de ne point prolonger pour lui une lutte intestine, et de se soumettre au gouvernement de la reine. Il a préféré les pompes d'une réception officielle, les complimens de la commune de Londres, sans comprendre que, s'il appartenait aux Anglais d'offrir ce noble accueil à l'homme qui avait été leur ami, il lui appartenait à lui, Espagnol, d'éviter des honneurs et des manifestations qui pouvaient tourner la tête à ses partisans et prolonger des luttes sanglantes dans son pays. Qu'espérait-il ? Que le gouvernement anglais prendrait au sérieux la déconvenue du régent, et qu'il ferait blanc de son épée pour le replacer sur les marches du trône d'Isabelle? Si cette chimère a pu un instant éblouir son esprit, elle a dû bien vite se dissiper. En vérité, le gouvernement anglais a autre chose à faire que d'épouser cette sotte querelle. Libre au *common-council* de donner des banquets et de porter des toatss. Toujours est-il que M. Aston (il paraît que le ministère anglais admet la doctrine de l'expiation) a été chargé de déclarer à Madrid que l'Angleterre reconnaissait le gouvernement établi, c'est-à-dire la déchéance d'Espartero. Nous avions eu raison de dire que dans quelques semaines l'ex-régent serait à Londres un homme oublié comme bien d'autres. C'est la force des choses.

Les troubles de l'Espagne, quelque déplorables qu'ils puissent être, ne paraissent pas pouvoir compromettre le triomphe du parti modéré. C'est une minorité peu importante qui résiste au vœu presque unanime du pays. En attendant, chaque jour qui s'écoule est un jour gagné pour la cause constitutionnelle, c'est un jour perdu pour les hommes de troubles et de désordre, car le moment décisif approche; nous voulons dire la réunion des cortès. L'avenir de l'Espagne est au fond de l'urne électorale. S'il n'en sort pas de nouvelles tempêtes, les orages partiels qui troublent dans ce moment la paix publique s'apaiseront tout naturellement, par la seule force morale, sans que l'Espagne ait encore à gémir de luttes sanglantes et toujours pénibles, alors même que la victoire reste à la cause de la constitution et de l'ordre. Il ne manque au ministère Lopez ni les lumières, ni les bonnes pensées, ni le désir de se signaler par de grandes et utiles entreprises. L'administration, la législation, l'industrie, l'éducation nationale, fixent également l'attention des hommes d'état qui tiennent provisoirement les rênes du gouvernement espagnol. Les mesures préparatoires qu'ils se sont empressés d'ordonner ne méritent que des éloges et sont en quelque sorte un gage du bien que l'Espagne pourrait attendre d'eux le jour où ils auraient les moyens d'accomplir leurs projets.

Les rassemblemens des *repealers* ne discontinuent pas en Irlande; O'Connell déploie toujours la même énergie. Il n'est avare ni de promesses et d'assurances aux Irlandais, ni de sarcasmes et de menaces indirectes aux

Anglais. A l'entendre, la cause de la séparation est gagnée; le parlement irlandais, on peut le considérer comme rétabli, il ne s'agit plus que de préparer la salle des séances. Les Irlandais accourent à la voix du *libérateur,* ils écoutent avidement, ils applaudissent avec enthousiasme, ils ne refusent pas d'augmenter le fonds commun par leurs souscriptions. Tous ces faits sont sans doute fort graves, fort dignes d'attention, et il y aurait légèreté à croire qu'ils sont absolument sans danger pour le pays qu'ils agitent; mais quel sera enfin le terme de cette agitation ? l'issue de ce débat ? Encore, à proprement parler, il n'y a pas là de débat. A peine si le gouvernement a dit quelques paroles calmes, froides, d'une bienveillance sincère, mais quelque peu hautaine. On peut dire que jusqu'ici, au lieu d'un débat, il n'y a qu'un interminable monologue, dont O'Connell fait tous les frais. Le talent de l'orateur est grand, sa verve est inépuisable, son imagination est riche, et sait mettre ses trésors au service d'une rare habileté; toujours est-il néanmoins qu'une nation, quelque excitée qu'elle soit, ne peut pas vivre de *meetings*. C'est trop si c'est sérieux, ce n'est pas assez si ce n'est qu'un amusement. Dans le premier cas, au bout des *meetings,* il y a la révolte; dans le second, la lassitude et le ridicule. O'Connell ne veut certes pas déshonorer sa vieillesse en jouant en Irlande, de comté en comté, une longue comédie; il ne veut pas davantage appeler les Irlandais aux armes pour tenter un déchirement violent de l'empire britannique. Que veut-il donc? et que peut-il faire, si le gouvernement anglais persiste à demeurer spectateur impassible de cette agitation, *auditor tantum* de tous ces discours qui ne sont plus désormais et nécessairement que des lieux communs?

Il est des pays où, dès qu'une idée est la pensée de tout le monde, dès qu'un sentiment est devenu une passion populaire, il n'y a plus de puissance humaine qui puisse prévenir une explosion, à moins qu'une concession, qu'une transaction ne vienne refroidir les masses, en calmant les esprits les moins ardens, les imaginations les moins vives. Il ne reste alors qu'un petit nombre de têtes exaltées qui persistent dans une agitation stérile et sans but, car la multitude satisfaite, loin de les suivre, ne tarde pas à condamner des hommes dont l'exaltation lui paraît une folie d'abord, bientôt un crime. L'idée du *repeal* est-elle réellement en Irlande la pensée de tout le monde, un sentiment profond, ardent, national? Les Irlandais ont-ils pris cette pensée aussi au sérieux qu'on le dit? Nous sommes quelquefois tentés d'en douter. Il est certain que l'Irlande est mécontente de sa situation, de sa situation sociale, industrielle, politique; il n'est pas moins certain que sur plus d'un point ce mécontentement est parfaitement justifié. Mais quand ils applaudissent au projet du *repeal,* quand ils y applaudissent avec cette vivacité qui est un des traits distinctifs de leur caractère national, obéissent-ils à un sentiment propre, à un sentiment général, irrésistible, à un sentiment de tous les jours, de tous les instans, qui forme l'entretien de toutes les familles, l'enseignement que les parens transmettent à leurs enfans? Ou bien ne font-ils autre chose que d'applaudir avec une joie frénétique à une pensée

qui les amuse par cela seul qu'elle chagrine les Anglais, à un projet qu'ils ne prennent pas au sérieux, mais dont ils estiment utile et prudent de se faire une arme? Il faudrait, pour répondre à cette question, une étude approfondie de la situation morale de l'Irlande. Nous dirons seulement que cette agitation prolongée, qui ne paraît troubler que la surface du pays, donne à penser; si l'agitation pénétrait jusqu'au fond des ames, et que cependant O'Connell pût à son gré, en même temps, soulever et contenir la tempête, nous serions forcés de convenir qu'il fait tous les jours un miracle.

L'Orient n'offre en ce moment aucun fait saillant, remarquable. Il n'est pas moins certain que les cabinets européens, en particulier celui des Tuileries et celui de Saint-James, auraient de graves reproches à se faire, s'ils détournaient un seul instant leurs regards de l'empire ottoman et de toutes les provinces qui le composent. La Russie persévère plus que jamais, et toujours avec une rare habileté, dans ce travail tortueux et souterrain qui doit peu à peu préparer à la Turquie le sort de la Pologne et de tant d'autres pays que les czars ont su ajouter à leurs immenses possessions. Ce que veut la Russie aujourd'hui, c'est de bien faire sentir aux sujets de la Porte qu'ils n'ont rien à espérer, rien à craindre que de Saint-Pétersbourg, que la puissance du sultan n'a plus rien de réel, et que les cabinets européens ne sont appelés à exercer dans les affaires d'Orient qu'une influence secondaire et subordonnée à l'influence russe. Les Orientaux finiront par le comprendre et en demeurer convaincus. Comment pourrait-il en être autrement? Depuis 1840, n'est-il pas évident que l'Autriche et la Prusse ne sont plus à l'endroit de l'Orient que les acolytes de la Russie, prêtes, si le cabinet de Saint-Pétersbourg s'obstine et menace de se fâcher, à tout signer et à tout approuver? Depuis les affaires de la Syrie jusqu'aux derniers évènemens des provinces du Danube, les preuves abondent de cette omnipotence russe à Vienne et à Berlin. Si M. de Metternich n'a pu, avec sa vieille autorité et son habileté consommée, y mettre un frein et conserver les traditions de la maison d'Autriche, qui le pourra après lui? Restent l'Angleterre et la France. L'Angleterre se trouva jetée, par le traité du 15 juillet, dans une voie incroyable. L'Orient, à la vue de ce traité, dut perdre le fil des complications européennes qu'il a déjà tant de peine à saisir. L'Angleterre, arrivée à faire cause commune avec la Russie, dut paraître aux sujets de la Porte un fait prodigieux, et certes ce ne fut pas la puissance anglaise, mais la puissance, l'influence, l'habileté du cabinet russe, qui durent paraître alors gigantesques, irrésistibles aux yeux des Orientaux. C'est là une opinion dont ils ne reviendront pas de long-temps. La Russie a le droit de s'applaudir de sa politique. Ce n'est pas à elle qu'on pourrait adresser des reproches; ce n'est pas elle qui a méconnu ses vrais intérêts. La France, seule, isolée, que pouvait-elle? Par son attitude, elle a fait ce qu'elle pouvait, lorsque les intérêts européens étaient, pour ainsi dire, jetés à la mer par ceux qui auraient dû s'unir étroitement à la France pour les préserver du naufrage.

Quoi qu'il en soit, il est aujourd'hui plus que jamais nécessaire d'avoir les

yeux ouverts : la Russie continue son œuvre, joue son rôle; il serait ridicule de s'en plaindre, mais il serait plus ridicule encore que les autres puissances n'eussent pas le talent ou le courage du rôle qui leur appartient.

La diète suisse a terminé l'affaire des couvens d'Argovie. La transaction que nous avions indiquée a été en effet conclue; le canton d'Argovie rétablit un couvent de femmes, et la diète sanctionne la suppression de tous les autres couvens argoviens.

Le royaume des Pays-Bas éprouve quelque embarras dans ses finances. L'état n'est pas grand, la dette est énorme, et le commerce hollandais, malgré son habileté, trouve aujourd'hui partout de redoutables concurrens. Nous concevons les anxiétés et les inquiétudes du ministre des finances néerlandaises. Après tout, néanmoins, les capitaux de la Hollande sont si considérables, et sa loyauté si connue, qu'on ne saurait concevoir le moindre doute sur la solution de ces difficultés. Le gouvernement ne manquera pas des ressources nécessaires, et les créanciers de la Hollande n'ont absolument rien à craindre.

L'ambassade que notre gouvernement a résolu d'envoyer à la Chine ne tardera pas à partir. Il paraît que le personnel en est nombreux, et que M. de Lagrénée sera accompagné non-seulement des personnes qui devront faire partie de l'ambassade, si effectivement le caractère d'ambasseur est déployé, mais aussi de trois ou quatre délégués du commerce français. M. le ministre des affaires étrangères et M. le ministre du commerce ont dû se concerter à cet effet. C'est là une mesure de prudence qui sera généralement approuvée. La Chine, malgré tout ce qu'on a écrit sur cet immense empire, est un monde encore inconnu pour nous. Le commerce qu'on y a fait jusqu'ici était tellement spécial et limité, qu'on ne peut rien en inférer pour un commerce plus étendu, pour des échanges plus variés, si effectivement on peut en établir sur ce vaste marché. Des relations commerciales plus intimes sont-elles possibles pour nous? A quelles conditions? Pour quels objets? Quelles concurrences aurons-nous à redouter? Quels besoins pouvons-nous satisfaire? Quels moyens d'échange pouvons-nous accepter? Quelles seront les garanties pour les personnes, pour les choses? Quelles seront les localités qu'il nous sera loisible d'aborder? Que sais-je? Il est une foule de questions, toutes d'une haute importance, que M. le ministre du commerce a sans doute fait préparer, et que nos villes commerçantes désirent voir résoudre. La Chine peut offrir une brillante perspective au monde commercial. Un territoire immense, de très riches produits, une population innombrable, sont, sans contredit, d'excellentes conditions pour un marché; mais que de mécomptes sont possibles! Que de circonstances qui peuvent rendre les premières tentatives d'échange désastreuses! N'allons pas renouveler à la Chine les folies que l'Amérique du Sud fit commettre à tant de capitalistes et de fabricans.

A l'intérieur, la curiosité ne trouve pas d'alimens, et ce n'est pas sans peine que la presse parvient à remplir ses colonnes quotidiennes. Disons, pour dire quelque chose, qu'un nouveau journal de l'opposition vient de pa-

raître à Mâcon. On dit que cette feuille paraît sous les auspices de M. de Lamartine, et qu'elle peut ainsi mieux que toute autre faire connaître à la France la pensée politique de l'illustre orateur. Quoi qu'il en soit, la feuille de Mâcon a pris soin d'instruire ses lecteurs des motifs qui l'ont déterminée à se placer dans les rangs de l'opposition. Laissons les lieux communs et quelques phrases banales sur les lois de septembre et l'attitude générale de notre gouvernement. Les autres motifs d'opposition, les voici : la loi de régence. Que lors du débat on ait adopté sur la question de la régence un système contraire au système que le gouvernement proposait, nous le concevons facilement, et nous sommes loin d'en faire un reproche à l'opposition; c'était son droit. Il nous est moins facile de comprendre que, la question ayant été résolue par les chambres, on prenne cette loi pour motif d'opposition en 1843. C'est trop ou trop peu. Autre motif : en 1831, Casimir Périer, M. Thiers et quelques autres hommes de gouvernement opinèrent en faveur de l'hérédité de la pairie. A la vérité, cette hérédité fut abolie, et depuis lors oncques il ne fut question dans les chambres de pairie héréditaire; à la vérité, il est notoire, il est certain, à Mâcon comme à Paris, que nul ne songe à proposer aux chambres l'abrogation de l'article 23 de la charte; c'est égal, quelques discours de 1831 sont un motif d'opposition en 1843. Dans quels rangs avez-vous donc milité de 1831 à 1843 ? Le dernier motif n'est pas moins curieux : les fortifications de Paris. Mais si nous avons bonne mémoire, la question des fortifications a été emportée contre une masse assez considérable de conservateurs par le secours de la grande majorité de l'opposition. Nous le rappelons à l'honneur de l'opposition, c'est essentiellement par son concours que cette grande entreprise a été votée et qu'elle sera bientôt achevée. En votant les fortifications de Paris, l'opposition a prouvé que rien ne lui coûtait pour assurer l'indépendance nationale, et qu'elle pouvait tout sacrifier à ce grand intérêt, même ses antipathies politiques contre le cabinet qui proposait la mesure. En votant les fortifications, l'opposition, qu'on accuse d'humeur belliqueuse, a plus fait pour la paix du monde dans un jour que ne feront pendant toute leur vie ceux qui lui reprochent cette grande et patriotique résolution. Dès-lors, n'est-il pas singulier que ceux qui ne voulaient pas des fortifications de Paris trouvent dans ces fortifications un motif de passer à l'opposition qui les a votées? Ce n'est donc pas à l'opposition que nous connaissons qu'ils passe, à la grande opposition qui a pour chef M. Barrot, mais à une petite opposition sans chef, sans organisation. Soit.

La feuille de Mâcon a eu une bonne fortune; ç'a été de pouvoir, dans son premier numéro, donner le discours que M. de Lamartine avait prononcé dans le conseil-général de Saône-et-Loire en faveur de la réforme électorale. Il est certes heureux pour un journal de pouvoir le premier ouvrir ses colonnes à la parole toujours éloquente, souvent magnifique, du député de Mâcon; mais, pour le fond, qu'y avait-il là de neuf, d'intéressant pour le pays? La question elle-même? Elle est bien rebattue. Le débat qu'on soulève? Mais ce débat n'est nulle part dans le pays; il n'existe qu'à Mâcon, dans le

conseil-général de Saône-et-Loire. S'il est vrai que les conseils-généraux ont le droit de débattre ces questions de politique générale, il faudra bien en conclure que la question n'en est pas une pour tous les conseil-généraux, qui n'ont pas même imaginé d'en faire un sujet de délibération. La levée de boucliers de Mâcon ne sera qu'un argument pour le cabinet. Il y a plus : elle sera un avertissement pour les conservateurs, pour tous les conservateurs, même pour ceux d'entre eux qui ne sont pas les amis dévoués du ministère. Dès que ces questions vitales sont soulevées, les rangs se resserrent, l'armée se fortifie; avant tout, on veut éviter une défaite, dût la victoire profiter à des généraux qu'on aime peu. M. de Lamartine apporte à l'opposition un magnifique talent; peut-il lui apporter également un esprit pratique et une direction éclairée?

TROUBLES DANS LE PAYS DE GALLES. — REBECCA ET SES FILLES.

Dans le même temps qu'O'Connell organisait toute l'Irlande dans une vaste association pour lui donner une législature indépendante de celle de l'Angleterre, une autre partie importante du royaume-uni se mettait, de son côté, en état d'insurrection ouverte. Pendant plusieurs mois, nous avons vu la principauté de Galles, ordinairement si paisible, abandonnée presque sans défense au libre arbitre d'une nouvelle jaquerie; nous avons vu de grandes villes impunément envahies en plein jour, la justice distributive du peuple rendue en plein champ par des juges improvisés, et les lois défiées et violées publiquement par une population jusque là renommée pour son amour de l'ordre et son esprit d'obéissance. Le gouvernement anglais n'a pu clore la session parlementaire sans appeler l'attention du pays sur une situation aussi anormale, et les troubles de la principauté de Galles ont occupé dans le discours de la reine autant de place que ceux de l'Irlande. Toutefois, monsieur, la situation respective de ces deux pays ne saurait être mise sur la même ligne, et une seule considération suffirait pour en faire ressortir la différence. Ainsi, il n'y a eu en Irlande aucun acte de force ouverte, aucune atteinte directe à la légalité; dans le pays de Galles, au contraire, la loi a été ouvertement et matériellement violée, et cependant Rebecca est loin de préoccuper et d'inquiéter le gouvernement anglais autant qu'O'Connell. C'est que les troubles de la principauté tiennent à des causes purement locales, qui n'ont aucune action même dans les comtés limitrophes, et il est à remarquer que c'est précisément dès l'instant où on a voulu les faire sortir de leurs premières limites pour leur donner un caractère politique et une portée plus générale, qu'ils ont commencé à décliner et qu'ils ont rencontré moins de sympathie et plus de résistance. Cependant, si ces singuliers évènemens ne

tiennent point une grande place dans la politique proprement dite, ils se rattachent intimement à l'état social et économique de la Grande-Bretagne, et sous ce rapport ils offrent un spectacle digne d'attention, comme ils présentent aussi, sous un autre aspect, des scènes de mœurs pleines d'intérêt et d'originalité.

Il faut, monsieur, relire les romans de Walter Scott pour trouver quelque chose qui ressemble aux exploits de Rebecca et de ses filles. Vous vous rappelez ce livre admirable, *Ivanhoë,* et le charme romantique avec lequel y sont racontées les prouesses de Robin-Hood. Vous n'avez pas oublié comme le célèbre *outlaw* rendait la justice naturelle sous le grand chêne de la forêt de Sherwood, et comme le son de son cor semblait faire sortir un homme de chaque tronc d'arbre. Je crois n'avoir pas besoin de vous dire que je ne me sens aucune admiration romantique pour les équipées de miss Rebecca et de ses aimables filles; je ne doute pas que, lorsque plusieurs centaines d'années auront passé sur leur histoire, on ne puisse, si on s'en souvient encore, y trouver matière à un roman fort agréable; mais il faut pour cela qu'il y ait prescription. Dans ce temps-là aussi, Rebecca ne fera sans doute qu'un seul être, n'importe de quel sexe; aujourd'hui Rebecca peut dire : *Ego sum legio.* C'est un mythe évidemment composé de plusieurs personnes; chaque chef de bande prend le nom générique. Les journaux ont annoncé, ces jours derniers, qu'on avait pris la véritable Rebecca, mais je crois bien que pour une qu'on a cru prendre, il en renaîtra vingt autres. Rebecca, comme vous savez, n'a de féminin que la jupe; ce nom est venu au premier chef de bande de ce que, pour ne pas être reconnu dans ses expéditions, il s'accoutrait en femme, avec une robe ou une camisole. Ses gens firent de même, d'où ils furent appelés les filles de Rebecca.

Si j'ai rapproché les exploits de Becca de ceux de Robin Hood, ce n'est donc pas, ainsi que je vous le disais, pour leur donner une couleur poétique, et pour les justifier aux yeux des amateurs du genre pittoresque, mais seulement parce que, dans le pays de Galles, ces bandits redresseurs de torts ont acquis une sorte de popularité, et n'apparaissaient aux yeux des classes ignorantes que comme les instrumens de la justice naturelle et du droit primitif. Le caractère biblique qu'ils donnaient à leurs exécutions frappait même les imaginations religieuses, et leurs rangs se grossissaient d'une foule de fanatiques. La devise de Becca et de ses filles était le verset 60e du 24e chapitre de la Genèse : « Et ils bénirent Rebecca, et lui dirent : Tu es notre sœur; sois fertile par mille millions de générations, et que ta postérité possède *les portes* de ses ennemis. » Ailleurs, dans une de ses proclamations, Rebecca disait : « Le peuple est avec moi. Quand je rencontre sur ma route les chaufourniers couverts de sueur et de poussière; quand je vois les charbonniers se rendant tout déguenillés à la ville, je sais qu'ils sont à moi, qu'ils sont les enfans de Rebecca. Quand je contemple les femmes des fermiers portant de lourds paniers au marché et pliant sous le faix, je sais bien que ce sont mes filles. Si je me dirige vers une ferme, et que je voie toute une famille manger du pain

d'orge et boire du petit-lait, sûrement, me dis-je, ce sont des membres de ma famille, ce sont des fils et des filles opprimés de Rebecca. »

Rebecca avait aussi des procès-verbaux des séances de ses conventions nocturnes, et datés de *la première année des exploits de Rebecca, anno Domini* 1843. Dans ces *meetings,* on s'engageait à *révéler toutes les corruptions* à Rebecca, pour qu'elle en fît justice, et à porter tous les sujets de griefs devant le tribunal de la dame (*the lady*). Souvent, avant de faire une exécution, on en donnait avis, et l'homme condamné par ce tribunal secret recevait un avertissement en ces termes : « Vous êtes prévenu d'avoir à quitter votre logis, parce que Rebecca et ses filles se proposent de détruire toute la maison et ce qui leur tombera sous la main. »

Les expéditions s'accomplissaient ordinairement dans le plus grand secret et avec une rapidité magique. On donnait de fausses alertes et de faux avis à la troupe, et pendant que les dragons accouraient à toute bride au lieu indiqué, l'œuvre de destruction se faisait sans obstacle à quelques milles plus loin. Les gardiens d'une barrière entendaient tout à coup donner du cor, et à l'instant ils voyaient une centaine d'individus, avec la figure noircie, sauter par-dessus les haies ou sortir de dessous terre, et après avoir nettoyé la place et rendu le chemin libre, disparaître avec autant de rapidité. D'autres fois, les dragons passaient tranquillement sur la route; tout était silencieux et paisible en apparence; puis à peine avaient-ils disparu, qu'une fusée volait en l'air, des feux éclataient sur les collines, et Rebecca et ses filles faisaient leur apparition fantastique.

L'origine et les causes de cette croisade populaire, entreprise contre les barrières, ont besoin d'être expliquées, car elles tiennent à un état de choses tout particulier, et qui n'aurait point parmi nous de termes de comparaison. Comme vous le savez, monsieur, il y a en Angleterre fort peu de ce qu'on appelle la centralisation. L'esprit provincial, l'esprit de comté y règne encore dans toute sa force; l'ancienne division en paroisses s'y est maintenue intacte jusqu'à ce jour. Aussi, tout ce qui est du ressort administratif y a-t-il un caractère essentiellement local; la police et les travaux publics, par exemple, rentrent presqu'entièrement dans les attributions des magistrats des comtés et des autorités des paroisses. Ainsi, pour ce qui concerne les routes, une fois que les autorités locales ont passé par la formalité d'une autorisation du parlement, et obtenu ce qu'on nomme un *private bill,* elles disposent arbitrairement de la concession et de l'exploitation. Les routes, comme presque tous les travaux publics, se font par soumission et par entreprise, et l'exploitation en est affermée à des compagnies. Les soumissionnaires couvrent leurs frais de construction et d'entretien à l'aide d'un impôt prélevé à des barrières établies à différentes distances sur les routes (*turn-pikes*). On conçoit que ces impôts, aisément supportés dans les parties les plus riches du pays et dans le voisinage des grandes villes, soient très onéreux pour une population pauvre principalement composée de petits fermiers. La culture de la terre, dans les comtés du pays de Galles, se fait principalement à l'aide de la chaux,

et, dans cette contrée de petite culture, chaque fermier a coutume d'aller lui-même chercher sa pierre et son charbon, et de l'apporter à des fours à chaux établis dans la campagne. Pour éviter l'impôt des barrières, on plaçait ces fours hors du voisinage des routes, et on y arrivait par des chemins de traverse; mais les concessionnaires des *turn-pikes* portèrent plainte, et ils obtinrent l'autorisation d'élever des barrières sur ces chemins de traverse. Ce surcroît d'impôt sur les matières premières augmenta considérablement les frais de la culture, et acheva de ruiner les petits fermiers. Les chemins de traverse, comme les grandes routes, furent couverts de barrières; les fermiers, avec leur misérable charrette, ne pouvaient parcourir la distance de deux milles sans en rencontrer sur leur passage, et, quand ils voulaient les éviter en faisant des détours, ils étaient condamnés à de fortes amendes. Chaque fois qu'il y avait une foire dans quelque village, tous les abords et toutes les issues possibles étaient mis à contribution; on environnait le village d'un cordon de barrières pour arrêter quiconque voulait éviter les routes, et le fermier, arrivant avec son bétail, ou son cheval, ou sa charrette, rencontrait inévitablement devant lui une ceinture de chaînes tendues. Cet abus avait été porté si loin, que, dans une délibération des magistrats d'une paroisse visitée par Rebecca et ses filles, il a été résolu de supprimer treize barrières sur quinze.

Il ne faut donc point s'étonner que ce soit contre les barrières que la rage et la vengeance des petits fermiers se soient d'abord tournées. C'était un grief de tous les jours, de tous les instans, une exaction poussée aux dernières limites, qui pressurait de tous les côtés le petit cultivateur, et se dressait devant lui presque à chaque pas. J'ai dit que, dans les parties les plus riches du royaume, l'impôt des *turn-pikes* était facilement supporté. Il faut bien, après tout, qu'il y ait des impôts, et on n'a pas fait un paradoxe en disant que les impôts étaient un signe de la prospérité publique. Si, en Angleterre, on paie les barrières, on n'y paie pas l'octroi; la forme ne change rien au fond. Si donc le système des *turn-pikes* rencontre dans le pays de Galles des obstacles qu'il ne rencontre pas dans les autres comtés, c'est d'abord parce qu'il y est plus oppressif que partout ailleurs, et ensuite parce que les fermiers de ce pays sont dans une condition très inférieure à celle des fermiers de l'Angleterre proprement dite, et à peu près sur la même ligne que ceux de l'Irlande.

La multiplicité des fermages et l'excessive concurrence pour la possession de la terre, voilà, monsieur, les principales causes de la misère des fermiers de l'Irlande et du pays de Galles. En Irlande, une grande part de la responsabilité de cet état de choses pèse sur le *landlord*, parce que, presque toujours absent de ses propriétés et résidant en Angleterre, il n'a aucune relation personnelle et immédiate avec ses fermiers; il exploite la terre comme une maison : il la loue à des entrepreneurs. C'est ainsi qu'on trouve en Irlande une classe intermédiaire entre le propriétaire et le fermier, une classe régulièrement constituée et connue sous le nom de *middlemen*. Pour une rente

annuelle fixe, le *landlord* abandonne à un étranger, à un industriel, l'exploitation de sa terre; peu lui importe ce qu'elle devient et ce que deviennent les malheureux qui la cultivent : pourvu qu'au bout de l'an il touche sa rente, prélevée en Irlande et dépensée en Angleterre ou sur le continent, il ne s'inquiète pas du reste. Le *middleman*, de son côté, ne cherche qu'à exploiter le plus lucrativement possible la terre qui lui est livrée et à la mettre à la plus haute enchère. N'ayant dans la terre elle-même aucun intérêt permanent, il ne s'occupe qu'à lui faire produire immédiatement tout ce qu'elle peut donner, sans s'inquiéter de l'épuiser; et n'ayant aussi avec les fermiers que des relations éphémères, n'étant pour eux qu'un étranger, il les pressure sans merci et sans remords, et quand il a terminé son exploitation, quand il a fait rendre à la terre son dernier fruit et à l'homme sa dernière obole, il résilie son bail et rend au *landlord* des terres appauvries et des tenanciers affamés.

Je ne sache pas que jusqu'à présent le système des *middlemen* ait été introduit dans le pays de Galles; mais ce qu'il y a de commun entre ce pays et l'Irlande, c'est l'excessive division de la terre. Dans l'Angleterre proprement dite, dans le Suffolk, le Norfolk, le Lincolnshire, le Yorkshire, et aussi dans les comtés du sud, les fermiers ont généralement mille, deux mille ou trois mille acres de terre à la fois; il est très rare d'y en voir qui aient moins de deux cents acres. Dans le pays de Galles comme en Irlande, il n'y a que de petits fermiers. Chez ces deux populations pauvres et enracinées dans le sol, l'ambition de posséder une parcelle de terre est un besoin inné, invincible. Tout paysan veut être fermier; tout fils de fermier veut être ce qu'a été son père : alors on voit une ferme de vingt-cinq acres se diviser en quatre ou cinq parts, et successivement la détresse suivre la progression du morcellement de la terre.

De là vient que la terre est l'objet d'une concurrence sans limites. Par l'effet de cette concurrence, le prix des fermages s'élève de plus en plus. Chaque fois qu'une ferme se trouve inoccupée, il se présente immédiatement une foule de soumissionnaires, prêts à passer par toutes les conditions qu'on voudra leur imposer. Il serait injuste ici d'accuser l'avidité du propriétaire; le plus souvent ce sont les fermiers qui haussent eux-mêmes le prix des baux en poussant les enchères. Ils les poussent indéfiniment, bien au-delà de ce que leurs ressources leur permettent réellement d'offrir. Comme c'est leur seul moyen d'existence, rien ne leur coûte pour se l'assurer. Ils veulent à tout prix être fermiers, et ne pas être laboureurs; mais, en réalité, ils ne sont que des laboureurs au service du propriétaire, et quand, à la fin de l'année, malgré tous leurs efforts, ils ne peuvent réussir à payer leur rente, comme ils n'ont que des baux annuels, ils sont forcés d'abandonner ce coin de terre, sur lequel ils se sont inutilement épuisés. Ajoutez à cela la différence des dialectes, qui fait que l'habitant de la principauté, ne comprenant pas l'anglais, ne peut émigrer même d'un comté à un autre pour chercher du travail, et vous aurez une idée des causes qui entretiennent la misère dans cette population presque entièrement isolée.

Voilà pourquoi l'impôt des barrières pèse sur le fermier du pays de Galles bien autrement que sur celui des comtés anglais. Cependant l'esprit de révolte ne s'est point circonscrit dans la classe des fermiers, il s'est répandu aussi dans la classe industrielle, et dans la population des mines et des forges, très nombreuse dans le pays de Galles. Les fermiers ont trouvé des auxiliaires tout prêts dans les masses d'ouvriers que la détérioration du commerce du fer avait laissés sans travail. L'Angleterre, ici encore, a subi la peine de cette concurrence effrénée qu'elle apporte dans toutes les branches de l'industrie. Pour le fer, par exemple, ce ne sont pas les marchés qui lui ont manqué, car les pays étrangers sont encore forcés de reconnaître sur ce point la supériorité de sa fabrication et de lui faire des commandes; mais, pour un acheteur nouveau qui se présentait, il surgissait tout à coup cinquante nouveaux vendeurs, et pour un seul marché vingt nouvelles usines. On a justement comparé ces luttes avides de la spéculation aux batailles qu'on voit dans les rues quand on jette au milieu de la foule des pièces d'argent. Ainsi le commerce du fer en Angleterre, depuis quinze ans, loin d'avoir diminué, n'a fait qu'augmenter d'année en année, et cependant la ruine des fabricans a suivi presque la même progression. En 1827, l'Angleterre produisait 690,000 tonnes de fer brut; en 1832, la production était montée à 750,000, et on considérait déjà cette augmentation comme énorme. Ce fut à cette époque que le système des chemins de fer commença à se développer, et ouvrit aux produits anglais de nouveaux marchés dans le monde entier. L'Amérique, l'Europe, l'Asie même, firent des demandes multipliées à l'Angleterre. Il y eut d'abord hausse de prix, puis redoublement de production; mais la production ne s'arrêta pas, lors même que les demandes s'arrêtèrent, et elle alla toujours en augmentant jusqu'au moment où elle ne trouva plus de débouchés. En 1839, elle fut de 1,249,000 tonnes; en 1840, de 1,400,000, et même en 1842, quand le commerce poussait de tous côtés des cris de détresse, et quand 190 forges et usines suspendaient leurs travaux, la production était encore de 1,220,000 tonnes. Ainsi, de 1826 à 1833, en cinq ans, l'augmentation ne fut que dans la proportion de 12,000 tonnes par an, ce qui fut considéré comme énorme; mais dans les huit années suivantes, de 1832 à 1841, elle a été de 81,250 tonnes par an, et elle n'a abouti qu'à la ruine d'une grande partie des fabricans. La moitié du capital disponible de l'Angleterre a été, pendant ces huit années, enfoui dans les fondations de nouvelles usines. Une mine a été ouverte dans chaque montagne, des sociétés par actions se sont formées de toutes parts, et les spéculateurs ont agi comme si la demande extraordinaire qui se faisait subitement devait durer éternellement; mais, les marchés une fois inondés, les chemins de fer une fois construits, la commande s'est arrêtée. Les usines, de leur côté, ont continué de produire à perte; les plus solides ont résisté, les plus faibles ont succombé, et succombent chaque jour, et c'est ainsi qu'elles jettent sur le pavé des milliers d'ouvriers sans ouvrage.

C'est parmi cette population inoccupée et sans ressources que Rebecca a

trouvé de nouvelles recrues, et, en étendant le cercle de ses auxiliaires, elle a étendu aussi le cercle de ses griefs et de ses projets de réformes. Après avoir réclamé la suppression des barrières, les révoltés ont demandé l'abolition des taxes d'église (*church rates*) et de l'impôt fixe qui a remplacé la dîme. Puis, insensiblement, miss Rebecca s'est transformée en miss Walker, et la Bible a fait place à la charte. C'est dès ce moment, comme je vous le disais en commençant, que les rebeccaïtes ont perdu du terrain; tant qu'ils n'ont voulu réformer qu'un système d'octroi, on les a trouvés assez innocens, on était même porté à les prendre pour des opprimés; mais quand ils ont voulu se mêler de réformer l'église et la constitution, on a cessé de s'intéresser à leur cause.

Ce qui doit nous paraître, en France, le plus étrange, c'est l'impunité prolongée qui a semblé encourager les exploits des insurgés. Ainsi les rebeccaïtes ont pu tranquillement élever en plein champ, en commémoration de leurs faits et gestes, trois colonnes de plus de vingt-cinq pieds de hauteur, l'une portant le nom de Rebecca, une autre celui de la fille de Rebecca, et la troisième celui de miss Cromwell. Presque chaque jour on peut lire dans le journal le *Times* le compte rendu régulier de leurs *meetings*. Le *reporter* ou correspondant du *Times* s'est fait en Angleterre une véritable célébrité par la hardiesse, l'activité et l'intelligence qu'il a apportées dans l'exercice de ses fonctions. Un jour, il s'aventura audacieusement au milieu d'une réunion secrète de rebeccaïtes, déclina sa qualité de correspondant d'un journal de Londres, et offrit de se faire l'organe des plaintes de la principauté. Sa proposition fut longuement débattue en dialecte du pays, puis mise aux voix, et enfin acceptée. La réunion se tenait dans une grange, éclairée seulement par une chandelle, de sorte que presque tous les visages restaient dans l'obscurité. Les fermiers, au nombre de plusieurs centaines, étaient soit assis sur des bancs, soit couchés au milieu de la paille. Le président se leva et donna lecture d'un acte d'association qui montre combien ces hommes apportaient de réflexion et de décision dans leurs desseins. Cette association prenait le nom de *Union des fermiers,* et était formée sur le plan de toutes les assemblées délibérantes. Les principales dispositions de l'acte étaient : qu'il serait nommé, à la majorité des voix, un président, un vice-président, et un secrétaire, qui rempliraient leurs fonctions gratuitement et seraient renouvelés tous les six mois; que, si un membre de l'union se présentait à une séance en état d'ivresse, il serait expulsé; qu'il serait interdit, sous peine d'amende, de jurer ou de se servir d'un langage grossier; qu'une correspondance régulière serait établie avec les unions qui se formeraient sur le même plan; que nul individu au-dessous de l'âge de dix-huit ans ne serait admis dans l'union.

Après la lecture de cet acte, le président mit aux voix diverses résolutions, entremêlées de maximes telles que celles-ci : Une armée de principes pénètre là où une armée de soldats ne peut pénétrer, — un pouvoir usurpé est toujours faible. — Puis les fermiers réclamaient : l'abolition des taxes d'église,

le changement de la loi des pauvres, le règlement des relations entre les propriétaires et les tenanciers. Tout cela, comme vous le voyez, est bien loin de la suppression de quelques misérables barrières sur des chemins vicinaux.

Le langage de ces conciliabules a généralement un caractère de simplicité assez pittoresque. « Un privilége donné aux hommes sur les animaux, disait un des fermiers, est de pouvoir parler, au lieu de se battre. C'est pourquoi il faut que nous parlions pour exposer nos maux. » D'autres parlaient par paraboles, et l'un d'eux disait : « Il y avait un gentilhomme qui avait un beau cheval qu'il montait depuis longues années, et un soir il fut fort surpris de voir que son cheval cherchait à le désarçonner et à lui rompre le cou. Rentré chez lui, il ordonna à son valet de l'abattre; mais une vieille femme qui était de la maison lui dit : Ne le tuez pas avant d'avoir regardé si rien ne le blesse; car, s'il vous a bien servi pendant long-temps, pourquoi aurait-il changé sans raison? On chercha, et on trouva sur les flancs du cheval deux larges blessures saignantes; on chercha encore, et on trouva sous la selle deux grands clous qui déchiraient la chair du cheval. Alors le maître, au lieu d'abattre son cheval, le fit soigner et guérir, et le monta aussi sûrement qu'auparavant. C'est ainsi que Rebecca a souffert jusqu'à ce que sa chair fût déchirée profondément, et à la fin elle désarçonne son maître; mais il vaudrait bien mieux soigner ses blessures et redresser ses torts, et tout le monde y gagnerait. »

La morale de cette fable sera-t-elle suivie? je l'ignore. S'il ne s'agissait, maintenant encore, que de supprimer quelques *turn-pikes* sur les routes, le remède serait facile. Mais, comme vous avez pu le voir, les nombreuses questions qui ont été soulevées à cette occasion ont donné à l'insurrection du pays de Galles une signification plus étendue. Je ne crois pas que ces troubles puissent avoir encore une longue durée; ils n'auront probablement pas plus de résultats que ceux dont les comtés manufacturiers de l'Angleterre furent l'année dernière le théâtre; cependant ces sortes d'éruptions qui éclatent si fréquemment sur la surface de la Grande-Bretagne, bien que passagères et en apparence peu dangereuses, n'en sont pas moins des symptômes d'un malaise intérieur et profond. On peut remédier à des griefs politiques avec des réformes; mais ce sont les maladies sociales qui engendrent les révolutions.

****

V. DE MARS.

FERNAND.

PREMIÈRE PARTIE.

FERNAND DE PEVENEY A KARL STEIN.

Tu l'as voulu, je suis parti, j'ai fui. D'ailleurs, j'étais au bout de mes forces et de mon courage. Quelle vie! quel enfer! Non, il n'est pas d'enfer qui ne soit doux après une pareille vie. D'où vient donc que mon cœur est triste jusqu'à la mort? d'où vient qu'au lieu de l'enivrer, le sentiment de sa prochaine délivrance le torture et le déchire? Tu m'avais promis la joie du prisonnier qui voit tomber ses chaînes : les cris seuls de mon désespoir ont salué jusqu'ici mon acheminement à la liberté. Combien de temps a duré ce voyage? Un jour, un siècle, je ne sais. Les arbres qui fuyaient sur le bord de la route m'apparaissaient comme des ombres éplorées; j'entendais des sanglots dans les sifflemens de la bise. Pourrai-je dire jamais les luttes et les combats que j'ai livrés et soutenus contre moi-même durant ce funeste trajet? Une fois, ne sentant plus en moi l'énergie de ma résolution, j'ai fait tourner bride aux chevaux; mais en apercevant, du haut d'une colline, Paris comme un gouffre béant à l'horizon, saisi d'épouvante, j'ai consulté mon cœur et repris tristement le chemin de la solitude. J'arrive enfin : j'ai revu sans plaisir et sans

émotion les ombrages paternels et la demeure où je suis né. Ma tête est en feu; une ardente inquiétude m'agite et me dévore. Que se passe-t-il? que va-t-il se passer? Que résultera-t-il du coup affreux qu'il me reste à porter? A ces questions, ma raison se perd. Toi cependant, unique confident de cette lamentable histoire, prends pitié de deux infortunés; soutiens-les l'un et l'autre dans cette dernière épreuve. Dirige la main qui veut et qui n'ose frapper; le coup porté, sois tout entier à la victime.

KARL STEIN A FERNAND DE PEVENEY.

Du calme, du sang-froid! Tâchons de ne point mettre à tout ceci plus de solennité que la situation n'en comporte. Dis-toi bien d'abord qu'il ne t'arrive rien que de simple et de très vulgaire : tous les hommes ont passé par là. Ton histoire court les rues; tu l'as coudoyée vingt fois sans t'en douter. Ne te flatte donc pas de l'idée que tu as ouvert une nouvelle voie, et que tu explores en ce moment des terres inconnues et des landes désertes. Sache au contraire que tu viens d'entrer dans un chemin battu, où tu ne saurais manquer de rencontrer bonne et nombreuse compagnie. Je conviens que la route est rude, et que tous ceux qui l'ont faite avant toi n'en ont emporté ni les ronces ni les épines; mais il ne faut, pour en sortir, qu'un peu de courage et de volonté : nous en aurons, Fernand; tu me l'as promis, et j'y compte.

Tu es parti, c'est bien. En ces sortes d'exécutions, mieux vaut frapper de loin que de près; la main est plus ferme, le trait plus assuré. On n'assiste point aux convulsions de la victime, on n'entend pas ses cris, on ne voit point ses larmes, et l'on échappe ainsi au spectacle le plus déplorable que puisse offrir la passion aux abois. Ajoute que la victime elle-même en est plus calme et plus résignée, car en ceci les femmes ressemblent fort aux enfans, qui tombent et se relèvent sans pleurer, s'il n'est personne autour d'eux pour les plaindre et pour les consoler.

Tu souffres et tu t'effraies du coup qu'il te reste à porter : c'est ainsi que, dans les jeunes ames, il survit long-temps à l'amour un sentiment d'honneur et de probité impérieux autant que la passion. On aime avec sa conscience long-temps après qu'on a cessé d'aimer avec son cœur. Je suis convaincu, toutefois, qu'en retranchant de ses scrupules l'orgueil et la vanité qui s'y mêlent, on se sentirait plus tranquille. Quelle étrange présomption de croire que, parce qu'on

quitte une femme, cette femme n'a plus qu'à se jeter par la fenêtre, à moins qu'elle ne préfère se laisser mourir de chagrin! Les femmes en rient entre elles. Je soupçonne, pour ma part, qu'il leur déplaît moins d'être quittées que nous ne nous plaisons à le croire. La preuve en est que, lorsque nous leur restons, ce sont elles qui nous abandonnent. Rassure-toi donc, et ne t'exagère pas avec trop de complaisance la gravité du mal que tu vas faire; sois humble, tu seras soulagé. Que se passe-t-il? Jusqu'à présent rien que je sache. Que va-t-il se passer? Dieu seul le peut savoir. Quoi qu'il arrive, sois sûr que l'harmonie universelle n'en sera point troublée.

Ami, crois-moi, hâte-toi d'en finir avec cette vie qui n'a plus pour excuse l'entraînement, l'amour et le bonheur; arrache-toi de ce ténébreux abîme dans lequel tu viens d'enfouir les plus belles années de ta jeunesse. Aujourd'hui, il en est temps encore; demain, peut-être, il serait trop tard. Je ne me donne ni pour un quaker ni pour un puritain : je ne fais profession ni de vertu ni de morale, je hais les pédans et les cuistres, les hypocrites et les cafards; mais lorsqu'on s'est attardé trop long-temps dans ces liaisons que réprouve le monde, je sais à quel prix on en sort, heureux lorsqu'on peut en sortir! On s'y abandonne aisément; il semble qu'on sera toujours maître de reprendre sa place au soleil dans cette société dont on a fait si bon marché d'abord, et à laquelle il faut tôt ou tard revenir. En effet, voici qu'un beau jour on sent s'éveiller en soi le sentiment de l'ordre et du devoir, l'instinct de la famille, le besoin des affections permises; mais lorsque, tendant la main vers ces trésors follement dédaignés, nous voulons franchir la distance qui nous en sépare, bien souvent il arrive qu'épuisés par de vains efforts, nous retombons dans le gouffre que nous avons creusé nous-mêmes, et qui finit par nous engloutir. Combien d'existences ainsi perdues qui promettaient au début d'être honorables et fécondes! Que d'infortunés, retenus au passé par un clou de fer, qui voient se fermer à jamais devant eux les portes d'or de l'avenir! Tu es jeune, tu peux tout réparer; hâte-toi, ne croupis pas plus long-temps dans ce bagne infect qu'on nomme l'adultère. C'est toi qui l'as dit, quelle vie! quel enfer! C'était bien la peine, pour en venir là, de trahir le plus noble cœur qui ait jamais battu dans une poitrine humaine!

Le jour même de ton départ, je me suis présenté chez le comte. Je l'ai trouvé seul au salon; sous prétexte d'une forte migraine, Mme de Rouèvres s'était retirée de bonne heure dans son appartement. Aussitôt qu'il m'a vu entrer : — Vous savez, m'a-t-il dit en

venant à moi, que Fernand est parti? — Oui, lui ai-je répondu, et je crains que son absence ne se prolonge au-delà de nos prévisions.— Tant pis, a répliqué M. de Rouèvres; il nous manquera, nous l'aimons beaucoup. Vous me voyez tout attristé de son départ. — Je me suis assis, nous avons causé; ton nom est revenu plus d'une fois dans notre entretien. — J'espère bien, m'a-t-il dit, que ce n'est pas un embarras d'affaires qui l'oblige à quitter Paris : s'il en était autrement, je ne pardonnerais pas à Fernand de ne s'être point adressé à moi. Il avait remarqué ta tristesse en ces derniers temps, tes attitudes silencieuses, ton air sombre, ton front rêveur; il craignait que son amitié n'eût été trop discrète et trop réservée. Plus d'une fois j'ai voulu changer le cours de la conversation, mais c'est toujours à toi qu'il a fallu revenir. Ton avenir le préoccupe. — Il est temps, m'a-t-il dit, que Fernand songe sérieusement à utiliser les dons que lui a octroyés le ciel. Il n'est pas d'homme, quelque richement que l'ait doté le sort, qui doive se croire affranchi de la nécessité du travail. Nous ne recevons qu'à la condition de rendre, et plus la destinée nous a favorablement traités, plus nous avons d'obligations vis-à-vis de nous-mêmes et de nos semblables. A ce compte, nous avons le droit de beaucoup exiger de notre jeune ami.—A vrai dire, j'avais le cœur navré de l'entendre parler de la sorte; j'en rougissais pour toi. Je sais qu'en général on aime à s'égayer aux dépens des maris. Volontiers on se raille de leur fol aveuglement et de leur confiance devenue proverbiale; mais, quand cette confiance et cet aveuglement ne sont pas autre chose que la noble sécurité d'un esprit honnête et d'une ame chevaleresque, le monde n'en rit plus, et c'est sur ceux qui en abusent que retombent le blâme et la honte. En bonne conscience, t'es-tu jamais demandé à quelle supériorité personnelle tu dois d'avoir enlevé à cet homme l'amour et l'honneur de sa femme? Je me suis souvent posé cette question, et je t'avoue brutalement que je n'ai jamais pu y répondre. Il est vrai que vis-à-vis de la comtesse, tu as eu l'immense avantage de ne pas être son mari. Et puis, M. de Rouèvres doit manquer nécessairement d'idéal et de poésie! C'est une nature froide et positive qui n'entend rien, je le jurerais, au jargon des ames incomprises. Il n'en faut pas plus, par le temps qui court, pour tout justifier aux yeux de la passion; seulement les honnêtes gens commencent à trouver que cela fait pitié.

Allons, point de faiblesse! Les choses se passeront cette fois comme toujours : larmes, sanglots, imprécations, prières; on voudra se tuer, on se consolera.

FERNAND DE PEVENEY A KARL STEIN.

Lis la lettre que je reçois. Si telle est sa douleur pour une séparation qu'elle croit momentanée, quel sera son désespoir lorsqu'elle apprendra que c'est d'une rupture qu'il s'agit, d'une séparation éternelle! Tu penses la connaître, tu ne la connais pas; tu ne sais pas à quels excès la passion peut pousser cette tête exaltée. Orgueil ou pitié, j'hésite et je tremble. Ne hâtons rien, ne précipitons rien! C'est un cœur digne à tous égards de soins et de ménagemens; laisse-moi le préparer peu à peu au sacrifice, et l'y conduire, s'il est possible, sans trop de déchiremens et par d'insensibles détours. Le ciel m'est témoin que, si je n'écoutais que ma fatigue et mon impatience, j'en finirais sans plus attendre; mais de quelques ennuis que son amour m'ait abreuvé, je ne puis oublier qu'elle m'aime, et que je l'ai long-temps aimée.

Tu me parles de M. de Rouèvres. Va, cet homme, sans s'en douter, s'est mieux vengé par son aveugle sécurité, qu'il ne l'aurait pu faire en m'immolant au ressentiment le plus légitime. Jamais sa main n'a touché la mienne que je n'aie senti la rougeur de la honte me monter au visage; je n'ai jamais affronté sans pâlir la sérénité de son regard et la cordialité de son accueil. La confiance, l'estime et l'affection qu'il m'a témoignées, auront été mon châtiment et mon supplice. Par quel charme fatal, par quelle pente irrésistible en sommes-nous arrivés, Arabelle et moi, à trahir ce loyal esprit et ce noble cœur? Hélas! que te dirai-je que tu ne saches déjà? Tu fus témoin de mon bonheur. Tu sais que ce bonheur fut tel que Dieu lui-même ne m'eût pas infligé une plus rude expiation. Il est un adultère qui va front levé, face découverte. Celui-là du moins a le mérite de la franchise et le courage de la révolte. Il accepte la lutte au grand jour, et n'usurpe pas les bénéfices de la société qu'il outrage; il a quelque chose de la grandeur déchue de l'ange rebelle de Milton. Mais il en est un autre, hypocrite et lâche, vivant de ruse et de mensonge, rampant dans l'ombre comme un reptile, traînant à sa suite le remords, la peur et la honte. C'est l'adultère à domicile : c'est à ce vampire que j'ai donné à sucer le plus pur de mon sang; c'est ce minotaure qui a dévoré les plus fécondes années de ma jeunesse. La lassitude est venue vite, l'ennui ne s'est pas fait attendre; c'est qu'il n'est pas d'amour si vivace qui ne s'étiole bientôt dans une atmosphère si malsaine.

Voici mon plan, tu l'approuveras, je l'espère : écrire de loin en loin à Arabelle; trouver chaque fois un nouveau prétexte pour prolonger mon absence; passer insensiblement des expressions de la tendresse au langage de la raison; éclairer peu à peu son cœur, l'amener par degrés à des sentimens plus paisibles, et la déposer ainsi, sans la briser ni la meurtrir, sur le seuil de la réalité. Je compte sur ton assistance. Nul doute que les premiers cris de sa passion blessée n'arrivent jusqu'à toi. Ménage à la fois et son orgueil et son amour; laisse-lui croire qu'en la quittant, c'est moi seul que je sacrifie, et que, si son bonheur m'était moins cher que le mien, je serais encore auprès d'elle.

Depuis que ce plan est arrêté, je me sens plus ferme et plus calme. Je viens d'écrire à Arabelle. Je me suis épuisé à torturer mon cœur pour en faire jaillir deux ou trois pâles étincelles. Quel ennui! Si tu as un ennemi, souhaite-lui d'avoir à écrire une lettre d'amant à la femme qu'il n'aime plus. Autant vaudrait souffler sur les cendres d'Ilion pour en tirer un peu de flamme.

KARL STEIN A FERNAND DE PEVENEY.

Ah! faible, faible cœur! Ainsi, pour te troubler, il aura suffi d'une lettre! Voici déjà que tu trembles et que tu hésites! voici qu'au lieu d'aller droit au but, tu prends le chemin de traverse! Si dès à présent tu fléchis, que sera-ce donc lorsque Arabelle, éclairée sur son sort, à chaque courrier t'enverra sous enveloppe les fureurs d'Hermione, les sanglots d'Ariane et les plaintes de Calypso! Enfant, tu n'y résisteras pas; tu reviendras, esclave soumis et repentant, reprendre le collier de misère. Je ne me dissimule pas ce que la position a de pénible et de périlleux : il n'est pas de chaîne, je le sais, qu'il ne soit plus aisé de rompre que ces liens si doux à former; mais si la tâche est rude, la vanité, je te l'ai déjà dit, nous en exagère singulièrement les difficultés, et toujours est-il qu'il se faut garder de trop prendre au sérieux les lamentations de ces belles abandonnées. Il est bien rare, quand nous les délaissons, qu'elles n'aient pas sous la main une consolation toute prête. As-tu remarqué que le chêne ne perd ses feuilles que pour en prendre de nouvelles? Les femmes, en amour, ne font guère autrement.

Tu tiens à connaître mon sentiment sur le plan de campagne que tu t'es tracé; à quoi bon? Tu ne serais pas homme, si, en demandant

un conseil, tu n'étais décidé par avance à ne suivre que ta fantaisie. D'ailleurs c'est l'avis d'Arabelle qu'il faudrait avoir en ceci. Pour ma part, j'ai toujours pensé qu'en amour comme en politique, mieux vaut sauter par la fenêtre, au risque de se rompre le cou, que de se laisser mettre à la porte et traîner dans les escaliers. Je pense aussi qu'en tranchant le nœud gordien, Alexandre-le-Grand a voulu montrer aux amans de quelle façon ils s'y doivent prendre pour dénouer le lien qui les blesse.

FERNAND DE PEVENEY A KARL STEIN.

Par goût et par tempérament, je répugne aux partis extrêmes. Souffre donc que je m'obstine à suivre la ligne de conduite que je me suis tracée; c'est une voie lente, mais sûre. Avec un peu de patience et de ménagement, les choses auront leur cours naturel, et s'éteindront sans éclat et sans bruit. Je n'en suis déjà plus aux élans de la passion; j'ai quitté les cimes brûlantes pour les régions tempérées et sereines. Je ne désespère pas d'y amener doucement Arabelle. Bien qu'elles se ressentent de cette sourde inquiétude qui précède la fin du bonheur, ses lettres sont plus calmes que je ne devais raisonnablement m'y attendre. Elle en arrivera d'elle-même à comprendre la nécessité d'une séparation; l'idée que j'en souffre autant qu'elle, et que j'immole mon bonheur au soin de son repos, en vue de sa propre gloire, exaltera ses forces et lui rendra la résignation plus facile. Le temps et le monde feront le reste.

Je respire enfin, je commence à renaître. J'ai subi l'influence de la terre natale; le silence des champs est descendu peu à peu dans mon cœur. Ami, la nature est bonne; vainement avons-nous négligé son culte et porté loin d'elle nos désirs et nos ambitions; mère indulgente, nous n'avons qu'à lui revenir pour qu'elle nous ouvre aussitôt son sein. Heureux qui sait borner sa vie à l'aimer et à la comprendre!

Ma maison s'élève à mi-côte sur le bord de la Sèvres nantaise, dans un petit coin de ce bas monde qu'on peut dire chéri du ciel. Je t'en ai parlé souvent; mais moi-même qu'en savais-je alors? Ce n'est qu'au retour des longues absences, lorsqu'on a pleuré et souffert au loin, qu'on aime et qu'on apprécie sa patrie. Tu n'as vu nulle part de plus belles eaux, ni de plus frais ombrages; nulle part, tu n'as rencontré de plus riantes solitudes. Les visiteurs que ce pays attire

durant l'été s'arrêtent à Clisson, et n'arrivent pas jusqu'ici, où l'on n'entend que le bruit des écluses. C'est sous ce toit que mon père a vécu, dans le creux de cette vallée, à l'ombre de ces bois, au murmure de ces claires ondes. Sa vie et sa mort furent d'un heureux et d'un sage. C'est ainsi que je prétends vivre et mourir. Ce que je sais des hommes et de la passion me suffit. Je ne suis point né pour ces orages. Je tiens de mon père des goûts simples, des instincts paisibles; comme lui, je passerai mes jours dans la paix et dans la retraite. Les voies du monde sont trop difficiles; il faut, pour s'y tenir droit et ferme, un pied plus sûr que le mien. Si j'ai pu, avec le cœur le plus pur et les intentions les plus honnêtes, y glisser dès les premiers pas, que serait-ce quand j'aurais dépouillé tout-à-fait les pudeurs et les scrupules du jeune âge! Je m'y perdrais. Je m'en retire dès à présent sans regret et sans amertume, l'ayant trop vu pour l'aimer et point assez pour le haïr. Je conçois que la société n'approuve pas de semblables projets : c'est une maîtresse d'hôtel garni qui tient fort à louer ses chambres; mais comme il se trouve toujours plus de gens qu'il n'en faut pour les occuper, ne saurait-elle, sans nuire à ses intérêts, permettre à quelques enfans de la Bohême de loger en plein air et de coucher à la belle étoile? Un tel exemple n'est guère contagieux. Je n'ignore aucune des hautes vérités qu'à ce propos on a mises en circulation. Je sais qu'un homme n'est compté pour rien, s'il n'est pas quelque chose, c'est-à-dire s'il n'a pas une position, un état, une carrière. Cependant s'il m'est doux, à moi, de n'être rien? Si vos emplois ne me tentent pas? Si je ne me soucie ni de vos places ni de vos honneurs? Si je préfère le silence à vos bruits, le repos à vos agitations et la solitude à vos fêtes? C'est alors que la société, qui ne supporte point patiemment qu'on puisse se passer d'elle, vous jette à la face les noms d'égoïste et de lâche. A son aise! l'aubépine est en fleurs, les oiseaux chantent dans les haies, et mon cheval est là, tout sellé, qui m'attend. Vois mon père d'ailleurs; il ne fut ni avocat ni député, pas même maire de son village. Il ne fut rien qu'un homme heureux; mais, durant trente ans, son bonheur rayonna comme un soleil sur ces campagnes. Pas un coin de cette terre qu'il n'ait embelli ou fertilisé. Il a couvert ces coteaux de pampres, ces champs de blés, ces vergers de fruits. Après avoir écrit avec la bêche et la charrue des poèmes qui ne périront pas, il dort en paix sous les arbres qu'il a plantés, et les paysans gardent pieusement sa mémoire. Tel est le sort que j'envie; mes ambitions ne vont pas au-delà, et, quelque fatal qu'il ait été, je ne me repens

plus de l'essai que je viens de faire, puisque je lui dois d'avoir entrevu de bonne heure et compris le vrai but de ma destinée.

Tu le vois, me voici tout près d'emboucher les pipeaux champêtres. Paris m'a fait amoureux de l'églogue. A ce compte, tu devines aisément l'emploi de mes journées. Jusqu'à l'heure où le facteur de la commune passe devant ma porte, je suis triste, inquiet, tourmenté. Quand je l'aperçois de loin avec sa boîte en sautoir, ses guêtres de cuir aux jambes et son bâton ferré à la main, mon cœur se serre. S'il me remet une lettre d'Arabelle, j'en brise le cachet avec humeur, et c'est un jour perdu pour la joie; mais qu'il passe sans s'arrêter, je sens aussitôt mes poumons qui se dilatent, l'air de la liberté qui m'inonde, et je pars plus léger qu'un faon courant sur l'herbe des clairières.

Je vais à l'aventure où me mène mon cheval ou ma fantaisie. Aujourd'hui pourtant, après t'avoir écrit, je pousserai résolument jusqu'au château de Mondeberre. L'histoire du château se cache dans l'ombre des temps féodaux : la châtetaine est belle encore, et sa destinée est touchante. Mme de Mondeberre perdit, après un an de mariage, son mari, jeune et beau comme elle, tué misérablement par son meilleur ami dans une partie de chasse. Veuve à vingt ans, comblée de tous les dons de la naissance et de la fortune, elle dit au monde un éternel adieu, et se retira avec sa fille, qui comptait quelques mois à peine, dans ce manoir qu'elle n'a plus quitté, malgré les sollicitations de ses amis et de sa famille.

Je n'étais guère qu'un enfant alors; mais cette histoire, que j'entendais conter autour de moi, préoccupait et charmait à la fois mon imagination naissante. Un soir, j'en entrevis l'héroïne à travers le feuillage éclairci de son parc. Qu'elle m'apparut belle et charmante! mais en même temps qu'elle me sembla imposante et fière! Je n'oublierai jamais de quelle façon il me fut donné de lui parler pour la première fois.

J'avais seize ans : j'aimais la chasse avec passion. Un jour que j'avais battu sans succès nos landes et nos bruyères, je m'en revenais d'un pas découragé, quand tout à coup mes chiens firent lever un lièvre qui disparut dans un épais fourré. Les chiens l'y suivirent, et moi-même je m'y jetai avec une sauvage ardeur. Toi qui n'as jamais brûlé de poudre qu'au tir, tu ne sais pas quelle fièvre, ou plutôt quel démon s'empare, en ces instans, de notre être. J'éventrai une haie qui me faisait obstacle, et, le visage et les mains en sang, je me précipitai sur la trace des chiens, les animant de la voix, et ne m'aper-

cevant pas que je me trouvais dans une propriété particulière, enceinte de murs et de haies vives. M'étant posté au détour d'une allée, j'attendis mon lièvre, et lui lâchai au passage une charge de plomb dans le flanc. Presque aussitôt des cris partirent à quelques pas de moi. Je me retournai et reconnus Mme de Mondeberre et sa fille. L'enfant se pressait avec effroi contre sa mère; celle-ci était pâle et tremblante. Je devinai sur-le-champ ce qui se passait en elle : je compris quels funèbres échos je venais d'éveiller dans son cœur, et que j'étais à ses yeux l'appareil vivant du supplice qui l'avait faite veuve à vingt ans. J'aurais voulu m'abîmer à cent pieds sous terre. Par un brusque mouvement, je me débarrassai de mon carnier et le lançai avec mon fusil par-dessus le mur d'enceinte; puis, ayant renvoyé mes chiens, je m'avançai timide et confus, et balbutiai quelques excuses. Mme de Mondeberre en parut touchée; elle me sut gré surtout de l'avoir devinée et comprise. Je me nommai : mon nom ne lui était pas étranger; elle me dit qu'autrefois les Peveney s'étaient alliés à sa famille. J'ignore comment il arriva que nous nous prîmes à marcher doucement dans les allées du parc, elle appuyée sur mon bras, et moi tenant sa fille par la main. C'était une belle enfant, déjà grave et sérieuse, comme tous les enfans qui de bonne heure ont vu pleurer leur mère. Bien que la douleur eût terni sur son front l'éclat de la jeunesse, Mme de Mondeberre était calme et sereine. Rien n'est bon et sain à la longue comme de vivre avec les morts. Quand je fus près de me retirer, je lui renouvelai mes excuses. — Si j'étais votre amie, me dit-elle, je vous ferais une prière. — Madame, ordonnez, m'écriai-je. — Je vous prierais, ajouta-t-elle, de renoncer à un jeu cruel, trop souvent fatal aux mères et aux épouses. — Dans mon trouble, je ne sais trop ce que je répondis; mais toujours est-il que je ne chassai plus à partir de ce jour.

Ce fut à peu de temps de là que mon père, n'ayant pu s'entendre avec l'intendant du château au sujet de prétendus empiétemens de terrain (les domaines de Mondeberre et de Peveney ont de tout temps été limitrophes) prit le parti de s'adresser à la châtelaine. Il s'ensuivit des relations précieuses; des rapports fréquens et presque familiers s'établirent entre nos deux maisons. Mme de Mondeberre était simple, sans ostentation dans son deuil; elle ne faisait ni spectacle ni bruit de ses pleurs et de ses regrets. On s'imaginait dans le pays que ses appartemens étaient tendus de noir, et qu'elle passait tous ses jours enfermée, comme Artémise, dans le mau-

solée de son époux. Il n'en était rien; comme tous les sentimens profonds, sa douleur discrète et voilée se laissait à peine deviner. A la gravité d'une vertu toute romaine, elle joignait les graces naturelles de l'esprit et de la beauté. Elle portait un mort dans son cœur; mais elle était pareille à ces tombes agrestes qui, n'étalant ni monument ni inscriptions funèbres, se cachent humblement sous un tertre de fleurs et de verdure. J'accompagnais mon père au château; souvent j'y allais seul. J'étais jeune : mes sens et mon imagination s'éveillaient; j'avais les inquiètes ardeurs de mon âge, qu'irritaient encore le silence des champs et la solitude où j'avais grandi. Je voyais Mme de Mondeberre à peu près tous les jours; nous avions, le soir, de longs entretiens sous les marronniers du parc. Nous allions parfois avec sa fille nous asseoir sur le bord de l'eau. Eh bien! tel était le sentiment de respect et d'admiration que m'inspirait cette noble créature, qu'il ne m'est pas arrivé de me sentir une seule fois ému ou troublé par le charme de sa personne, ni d'emporter, en la quittant, une pensée que j'aurais craint d'avouer hautement devant elle. Mon père mourut. Mme de Mondeberre m'aida et me soutint dans cette grande épreuve : en pleurant avec moi, elle rendit mes larmes moins amères. Je me rappelle encore ses paroles pleines de douceur, ses conseils remplis de sagesse. — Nous devons, me disait-elle, honorer les êtres que nous avons aimés, moins par nos sanglots que par nos actions, en songeant sans cesse que, tout morts qu'ils sont, ils nous voient; que, tout heureuse et toute détachée qu'elle est des choses d'ici-bas, leur ame peut souffrir de nos fautes. — La foi et la piété respiraient dans tous ses discours, avec l'espoir d'une vie meilleure où Dieu réunit pour l'éternité les ames fidèles qui se sont aimées sur la terre. Je ne me lassais pas de l'entendre : en l'écoutant, je me sentais plus fort et consolé.

Cependant je ne tardai pas à être repris de cette turbulente inquiétude à laquelle la mort de mon père avait d'abord imposé silence. Un brûlant désir de voir et de connaître s'empara tout à coup de mon cœur et de tous mes sens. J'étais libre, maître de ma fortune et de ma destinée. Décidé à partir pour Paris, je fis part de mon projet à Mme de Mondeberre, qui n'en parut point surprise. — Vous voulez partir, me dit-elle; c'est tout simple, la curiosité sied à votre âge : il est bon, d'ailleurs, qu'un homme sache le monde et la vie. Partez donc. A votre retour, vous apprécierez mieux les biens que vous allez quitter. — Puis elle me parla longuement de ce monde et de cette vie nouvelle que j'allais aborder. Tandis que nous causions, Alice, sa

fille, se tenait près de nous, debout, silencieuse, immobile. Cette enfant m'aimait, et je l'aimais aussi comme un doux reflet de sa mère. Lorsqu'elle savait que je devais venir, elle allait m'attendre au bout du sentier, courait à moi du plus loin qu'elle m'apercevait, et, me prenant par la main, m'amenait triomphante au château. Cette fois, il me fut impossible d'obtenir d'elle un sourire, ni même un regard. Je voulus l'attirer, mais elle s'échappa de mes bras. La veille de mon départ, j'allai faire mes adieux à Mme de Mondeberre. Tous les détails de cette soirée sont aussi présens à mon esprit que s'ils dataient d'hier seulement. Le jour tombait, on touchait à la fin d'octobre; quand j'entrai, un grand feu clair brillait dans l'âtre; la châtelaine était assise dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte. Sans se lever, elle me tendit la main et me fit asseoir auprès d'elle; elle m'entretint encore une fois de la mer semée d'écueils sur laquelle j'allais m'aventurer; sa voix était plus grave et plus tendre que d'habitude. S'en étant retirée de bonne heure, elle ne savait guère du monde que ce que j'en savais moi-même; mais elle avait beaucoup réfléchi, et, me voyant près de quitter nos campagnes pour aller, sans guide et sans appui, me mêler, si jeune encore, aux flots des hommes et des choses, elle en éprouvait comme un sentiment de maternel effroi. Tandis qu'elle parlait, le vent d'hiver remplissait le parc d'harmonies lugubres. J'entendais le bruit sec et morne des feuilles desséchées; je voyais sur la cime des arbres se balancer de noirs corbeaux. Je fus saisi d'une grande tristesse, et de sombres pressentimens m'assaillirent; mais ma résolution était prise, et Mme de Mondeberre elle-même semblait envisager ce départ comme une nécessité. — Adieu donc! me dit-elle, nous prierons le ciel pour qu'il vous donne toutes les félicités que vous méritez. — Avant de me retirer, je demandai à embrasser Alice, qui n'avait point encore paru. Sa mère l'envoya chercher; on l'amena presque malgré elle. — Enfant, lui dis-je, vous ne m'aimez donc plus? A ces mots, elle fondit en pleurs. Je partis; je n'avais point d'amour pour Mme de Mondeberre, Alice comptait au plus dix ans; je partais libre de tous liens. D'où venait donc cette voix mystérieuse qui, tandis que je m'éloignais, de loin en loin me criait brusquement que je tournais le dos au bonheur?

Hélas! durant ces sept années, les ai-je assez souillés et profanés, ces purs et chastes souvenirs! Aussi, n'ai-je point encore osé porter mes pas vers Mondeberre, tant je me reconnais indigne de rentrer dans ce saint asile. Il m'a semblé qu'auparavant je devais m'imposer

pour ainsi dire une quarantaine morale; il me semble, encore à cette heure, que je vais y retrouver le fantôme de ma jeunesse, qui refusera de me reconnaître et s'enfuira d'un air irrité.

LE MÊME AU MÊME.

Hier donc, après t'avoir écrit, je suis parti pour Mondeberre. J'ai fait la route au pas de mon cheval, lentement, religieusement, ainsi que se font les pèlerinages. Le ciel gris et voilé s'harmoniait avec les dispositions de mon ame. J'ai suivi les sentiers que suivait autrefois ma jeunesse; j'ai reconnu tous les bouquets d'arbres, tous les buissons en fleurs, tous les accidens du paysage; il n'y avait que moi de changé. J'aperçus bientôt, à travers le feuillage, les tours noircies du château féodal, la plate-forme ombragée d'ormeaux, les pans de murs habillés de lierre. A ces aspects, j'ai senti plus profondément ma misère et ma déchéance; j'ai pleuré sur moi-même et me suis abîmé dans la mélancolie des jours mal employés. Ainsi, j'allais comme autrefois, plein de trouble, le long de ces haies; seulement, au lieu du trouble poétique et charmant qui remplit d'harmonies et d'images gracieuses le matin de l'existence, je traînais avec moi cette morne inquiétude, cette lourde fatigue que laisse après elle la passion désabusée.

Je mis pied à terre à la petite porte du parc et j'entrai. Aussitôt je me sentis enveloppé d'ombre et de silence. Il me sembla que je retrouvais un Éden depuis long-temps perdu et regretté, et dans ce court enivrement j'oubliai les douleurs de l'exil.

Après avoir erré çà et là, j'allai m'asseoir sur un banc de pierre, à demi caché sous un massif d'ébéniers et de lilas qui secouaient à l'entour leurs grappes embaumées. J'étais plongé depuis près d'une heure dans mes souvenirs, lorsque j'entendis le frôlement d'une robe et le bruit d'un pied léger sur le sable fin de l'allée. Je levai la tête et vis, à quelques pas de moi, Mme de Mondeberre, non pas comme autrefois, pâlie par la douleur, austère et grave, ainsi qu'il sied aux veuves, mais fraîche, souriante et parée, comme la nature, de toutes les graces du printemps. C'était bien son front intelligent et fier, mais rayonnant cette fois du doux éclat de la jeunesse; c'étaient ses beaux yeux bleus, moins les larmes qui en avaient terni l'azur; c'était sa noble démarche, moins les chagrins qui l'avaient brisée. Ses cheveux blonds, qu'autrefois elle cachait sévèrement comme un luxe

mal séant au deuil, ruisselaient en boucles d'or le long de son visage. Les flots de gaze et de mousseline qui l'enveloppaient tout entière lui donnaient l'air d'une de ces apparitions vaporeuses que les poètes voient flotter sur le bord des lacs, dans la brume argentée des nuits. Je crus d'abord que c'était une illusion de mes sens, et je restai debout, immobile, à la contempler, tandis qu'elle m'observait de ce regard limpide et curieux qui n'appartient qu'aux gazelles et aux jeunes filles. Enfin je me décidai à marcher vers elle; mais à peine eus-je fait quelques pas, qu'elle s'enfuit, et je m'arrêtai à suivre des yeux sa robe blanche à travers la ramée. N'était-ce point Mme de Mondeberre en effet? Je la vis apparaître, au bout de quelques instans, telle à peu près que je l'avais vue autrefois; seulement les années qui venaient de s'écouler avaient laissé sur ses traits comme sur les miens des traces de leur passage. Aussitôt que je l'aperçus, je courus vers elle, et je pressai avec attendrissement ses deux mains sur mes lèvres et contre mon cœur. Elle-même était émue, et c'est à peine si dans le trouble des premiers momens nous pûmes échanger quelques mots. Enfin je songeai à la chère enfant qui avait tant pleuré le jour de mon départ. Je parlai d'Alice à sa mère. « Elle vous a bien reconnu, me dit-elle; c'est elle qui m'a dit que vous étiez là. Je vous croyais encore à Paris. » Ces paroles me frappèrent d'étonnement et presque de stupeur. « Quoi! m'écriai-je, cette blanche et belle créature que je viens d'entrevoir.... — C'est Alice, c'est ma fille, » répondit Mme de Mondeberre avec un sourire de tendresse et d'orgueil. Quoi de plus simple, et ne devais-je pas m'y attendre? Ne savais-je pas que l'enfance hérite de ceux qui la précèdent, et que c'est des fleurs tombées de notre front que le temps tresse des couronnes à la génération qui nous suit? Vois pourtant quelle chose étrange! ma pensée ne s'était pas une seule fois arrêtée aux changemens que ces sept années avaient dû amener chez Alice, et je croyais naïvement que j'allais retrouver sous ces ombrages l'enfant que j'y avais laissée. Heureusement la nature n'est ni oublieuse ni imprévoyante comme l'esprit de l'homme. Rien ne la distrait de son œuvre. Tout meurt et tout renaît; un nouveau jet remplace la pousse qui s'effeuille; à la voix qui s'éteint, une voix plus fraîche succède; au flot qui se retire, un flot plus harmonieux; près d'une grace qui se fane, il en est toujours une autre qui fleurit. Ainsi, renouvelant sans cesse son impérissable beauté, la nature marche sans s'arrêter dans son immortelle jeunesse.

Mlle de Mondeberre ne tarda pas à nous rejoindre. Elle rougit en

nous abordant; la jeune fille se souvenait sans doute, et peut-être était-elle confuse des larmes qu'avait versées l'enfant. Moi-même je me sentais troublé. C'est qu'en effet, pour un homme encore jeune, je ne sais rien de plus troublant que de retrouver ainsi, dans tout l'éclat et dans toute la gloire de ses belles années, l'enfant qu'on a jadis aimée avec toutes les familiarités d'une tendresse fraternelle. Si de son côté la jeune fille n'a rien oublié, la gêne est égale de part et d'autre, et la position doublement embarrassante. On se rappelle qu'on a joué ensemble sur les pelouses, qu'on s'est aimé, qu'on se l'est dit en toute liberté comme en toute innocence, et l'on est là, tremblant et rougissant, ne sachant quelle contenance garder ni comment concilier les rapports familiers du passé avec la réserve mutuelle qu'on doit s'imposer désormais. Mme de Mondeberre comprit ce que la situation avait de difficile; elle nous en tira avec sa grace accoutumée.

Alice est l'image de la jeunesse de sa mère. Mme de Mondeberre est si belle encore et si jeune, qu'en la voyant près de sa fille on les prendrait pour les deux sœurs. En me retrouvant près de ces deux charmantes femmes, dans ce parc où rien n'est changé, il m'a semblé que je ne m'en étais jamais éloigné, et que j'avais rêvé l'absence et la douleur. Il suffit de revoir un instant les lieux et les êtres aimés pour combler aussitôt l'abîme qui nous en a long-temps séparés. Tu penses cependant à combien de questions il m'a fallu répondre. On eût dit que j'arrivais des lointains pays. Pour ces deux chastes créatures qui n'ont jamais quitté leur nid, n'arrivais-je pas en effet des contrées lointaines? J'ai parlé de Paris, et vaguement des ennuis qui m'y avaient assailli; j'ai dit mon dégoût du monde, ma résolution de vivre désormais dans le domaine de mes pères. Puis est venu mon tour d'interroger. J'ai demandé quels grands évènemens s'étaient passés à Mondeberre durant mon absence. On m'a répondu en souriant que les lilas avaient fleuri sept fois, et que les marronniers qui balançaient leurs panaches blancs sur nos têtes avaient sept fois changé de feuillage. Ainsi causant, nous allions à pas lents, le cœur plein d'une douce joie, et recueillant, comme des pervenches, le long des allées les frais souvenirs que nous y avions semés autrefois.

Sur le soir, nous avons gagné le château; j'ai respiré, en y entrant, je ne sais quel bon parfum d'honnêteté, d'ordre et d'innocence, qui m'a reporté délicieusement aux meilleurs jours de mon jeune âge. J'ai tout revu, tout reconnu : les mêmes meubles étaient encore à la

même place; les mêmes serviteurs qui m'avaient vu partir m'ont souhaité la bienvenue. Comme autrefois, la table du salon était chargée de fleurs, de livres et d'ouvrages de tapisserie. Le temps, qui change tout, n'a rien changé dans cet asile; il n'y a qu'une enfant de moins et qu'un ange de plus. Nous avons dîné sur la terrasse. Les nuages s'étaient dissipés; le soleil, près de disparaître, envoyait ses derniers rayons mourir à nos pieds; les oiseaux, avant de s'endormir, nous donnaient leurs plus beaux concerts. Ce bienveillant accueil, cette hospitalité si franche et si gracieuse, ces deux nobles femmes qui me souriaient comme deux sœurs, ces serviteurs joyeux de me revoir, enfin cette belle nature qui semblait, elle aussi, fêter le retour de l'enfant prodigue, tout cela remplissait mon ame d'une pure ivresse. Parfois je me demandais si je veillais, et si ce n'était pas un songe. Quand je partis, les étoiles brillaient depuis long-temps dans le bleu du ciel. Je m'en retournai calme, heureux, rasséréné, meilleur enfin que je n'étais venu; mais je devais, en rentrant chez moi, retrouver le souvenir d'Arabelle, comme un malfaiteur qui se serait introduit dans ma maison et m'aurait attendu, traîtreusement caché derrière ma porte.

On me remit une lettre que le facteur avait jugé convenable de n'apporter que le soir. J'examinai la suscription avec un sentiment de terreur; je reconnus la main d'Arabelle.

Je ne sache pas que jamais lettre soit arrivée plus mal à propos; il me sembla que c'était un créancier impitoyable qui réclamait le prix d'un jour de bonheur et d'oubli. Imagine un forçat un peu poétique parvenu à briser ses chaînes. Il s'est échappé le matin, et, durant tout un jour, il a bu à longs traits l'air enivrant de la liberté; il a marché tout un jour sans liens et sans entraves; il a vu le soleil se coucher dans sa gloire; il s'apprête à dormir sur un lit de mousse, sous la voûte étoilée, pour reprendre au matin sa course aventureuse. Tout le charme et tout le ravit. Mais voici qu'au moment où son cœur n'est qu'une hymne de délivrance, on le reprend, on l'arrête, on lui remet les fers aux pieds; voici qu'on le ramène au bagne, qu'il croyait avoir fui pour jamais. Tel est l'effet qu'a produit sur moi cette lettre; elle m'a rejeté violemment sur le sol de la réalité. Ce n'eût été la veille qu'un mouvement d'humeur; ce fut cette fois de la colère et presque de la haine. Je rompis le cachet et je lus quelques lignes. Au sortir du chaste et paisible intérieur où je venais de goûter des joies si simples et si pures, ce langage passionné me choqua comme

un son faux et discordant. Et puis, toujours la même chose! Je n'ai pas eu le courage d'aller jusqu'au bout : je lirai le reste dans quelque roman nouveau.

Adieu. Quand tu seras las du bruit et de la foule, viens te reposer auprès de moi; tu trouveras toujours sur le pas de ma porte deux bras amis qui s'ouvriront pour te recevoir.

KARL STEIN A FERNAND DE PEVENEY.

Ainsi tu romps avec la société : il faudra bien que la société s'en console. Vis aux champs, s'il te plaît d'y vivre. Les gentilshommes d'autrefois, qui valaient bien ceux d'aujourd'hui, cultivaient leurs terres et faisaient du bien à leurs paysans; je ne pense pas que ce soit déroger que d'en faire autant. Seulement n'oublie pas que ton père ne fut un homme heureux que parce qu'il fut un homme utile. Être utile, c'est la question. « Si vous vous sentez les passions assez modérées, écrivait un philosophe à je ne sais quel gentillâtre qui lui demandait conseil; si vous vous sentez l'esprit assez doux, le cœur assez sain pour vous accommoder d'une vie égale, simple et laborieuse, restez dans vos domaines, faites-les valoir, travaillez vous-même, soyez le père de vos domestiques, l'ami de vos voisins, juste et bon envers tout le monde; servez Dieu dans la simplicité de votre cœur : vous serez assez vertueux. » Toi, cependant, ne te hâte point de décider irrévocablement de tes goûts, de ta vocation et de ta destinée; tu es sous le coup de préoccupations trop vives pour pouvoir encore sainement en juger. A Dieu ne plaise que je te blâme de songer à régler ta vie! J'écrirais volontiers, comme Pline le jeune, que le cours régulier des astres ne me fait pas plus de plaisir que l'arrangement dans la vie des hommes. Seulement, attends le calme et la réflexion; mets de l'ordre dans tes sentimens avant d'essayer d'en mettre dans l'agencement de ton existence. On ne jette pas l'ancre en pleine mer durant la tourmente.

Ici, rien de nouveau. Mme de Rouèvres est souffrante; elle ne voit et ne reçoit personne. On ne se gêne pas, dans le monde, pour attribuer à ton absence ce soudain amour de retraite et de solitude. Le monde est une petite ville où tout se sait. Je ne vois guère que le mari qui, fidèle à la tradition, ne soit pas dans le secret de la comédie. Fasse le ciel qu'il vive toujours dans la même ignorance! car je ne le crois pas homme à prendre patiemment son malheur.

Plus il aurait poussé loin la confiance et l'aveuglement, plus il serait implacable dans son ressentiment et terrible dans sa vengeance. C'est une de ces ames inflexibles dans leur droiture, qui pardonnent d'autant moins, que pour leur propre compte elles n'ont pas besoin d'indulgence. Il aime sa femme, j'en ai la conviction, d'un amour plus profond et plus vrai que n'a jamais été le tien. Outragé dans son honneur et blessé dans son affection, j'ignore à quel parti il se résoudrait; mais à coup sûr ce ne serait point à la résignation. Je l'ai vu dernièrement; il m'a semblé tristement préoccupé de l'état maladif de la comtesse. Je lui ai conseillé les eaux et les voyages. Il y avait songé; mais la comtesse s'y refuse. C'est fâcheux : un petit voyage au Spitzberg aurait bien fait ton affaire. Bref, c'est là qu'en sont les choses. Pousse au dénouement : j'ai hâte de nous savoir sortis de cette maudite galère.

FERNAND DE PEVENEY A KARL STEIN.

Il semble qu'en retournant à Mondeberre j'ai remonté le cours de ma jeunesse et ressaisi par le bout de leurs ailes mes années envolées. Mon cœur se délasse et s'apaise; je n'entends plus en lui que le roulement sourd de la tempête qui s'éloigne. Souvent j'ai vu la Sèvres, grossie par les pluies d'orage, déborder et couvrir de limon et de sable nos champs et nos guérets; ce n'était qu'en rentrant dans son lit qu'elle reprenait, au bout de quelques jours, la transparence de ses ondes : c'est l'image de ma destinée. Quoi que tu puisses dire, je vivrai sous ce coin de ciel; la réflexion, mes instincts et mes goûts, tout m'y fixe et tout m'y enchaîne. Je ne serai pas inutile au bien-être de ces campagnes. Je me suis écrié d'abord, comme Alexandre, que mon père ne m'avait laissé rien à faire; mais, en y regardant de plus près, j'ai compris que dans la voie des améliorations, quelle qu'en soit d'ailleurs la nature, le mieux est toujours à trouver. Je fais de grands projets; si je parviens à en réaliser quelques-uns, ma vie n'aura pas été stérile. Je fais aussi de doux rêves; s'ils ne m'échappent pas tous, ma vie n'aura pas été sans bonheur. Tu le vois, c'est un parti pris : déjà je construis des granges, je plante des peupliers, j'ouvre des chemins vicinaux. Cette activité du corps me repose des fatigues de l'ame. Tous ces détails de la vie rustique, au milieu desquels je me suis élevé, me charment et m'attirent au-delà de ce que je pourrais exprimer. La terre est bonne à ceux qui l'aiment et qui

la cultivent. Tu ne sais pas, toi, de quel amour on se prend à l'aimer, et combien cet amour, à l'encontre de quelques autres, est sain au cœur et à l'esprit! Le soir, je monte à cheval, et la journée s'achève à Mondeberre. Là, on cause, on lit, on parle de ce qu'on a lu; quelque vieux gentilhomme du voisinage vient se mêler à l'entretien. Mlle de Mondeberrre se met au piano et chante; on va s'asseoir sur le banc de pierre, sous les touffes de lilas et de faux ébéniers, ou bien, si la soirée est belle, on fait atteler la calèche, et l'on gagne Mortagne ou Tiffauges. On admire le paysage, on s'arrête devant les ruines, on évoque les vieux souvenirs. Près de se quitter, on s'étonne de la fuite des heures, et l'on se sépare en échangeant ce doux mot : A demain! Si je compare l'existence que je mène ici avec celle que je menais là-bas : ici, le repos dans le travail, des jours sereins, des relations paisibles, de chastes affections avouées à la face du ciel; là-bas, l'agitation dans l'oisiveté, les soucis rongeurs, les efforts impuissans d'un amour épuisé, les querelles à essuyer, les soupçons à subir; tous les tiraillemens, toutes les exigences d'une passion qu'on ne partage plus, tout cela dans l'ombre et n'osant se montrer : alors je me demande comment il s'est pu faire que j'aie vécu là-bas de cette rude vie, lorsque j'avais ici un Éden ouvert à toute heure.

Mlle de Mondeberre est charmante; telle dut être sa mère à seize ans. Je ne sais rien de plus poétique ni de plus touchant que l'intérieur de ces deux femmes, qui, sans autre ressource que leurs tendresses mutuelles, se font l'une à l'autre un monde toujours nouveau. Je ne pense pas qu'il soit possible de rencontrer entre deux créatures plus d'harmonies et de rapports, plus de sympathies et de convenances. Leurs cheveux ont la même nuance, leurs yeux le même azur, leurs lèvres le même sourire, leur ame et leur esprit le même goût et le même parfum. Seulement, à cause de son éducation solitaire, n'ayant jamais quitté le domaine où elle a grandi, Mlle de Mondeberre a quelque chose de plus agreste et de plus sauvage qui ne messied point aux graces de la jeunesse. Élevée loin du monde, elle en ignore le langage et les habitudes; mais il y a en elle cette élégance de race, cette distinction native que le monde n'enseigne pas. Elle est à la fois simple et fière, intelligente autant que belle. Pourquoi ne le dirais-je pas? Parfois, en la contemplant en silence, je me prends à songer au temps où j'approchais mes lèvres de cette fleur, alors en bouton; aux jours où mes doigts jouaient familièrement avec ces cheveux d'or, où ma main pressait cette main, où mon bras enlaçait cette taille. A ces souvenirs, malgré moi confus

et troublé, je sens un frisson courir de mes pieds à ma tête, et je n'ose m'avouer ce qui se passe dans mon cœur.

Mais, ami, que te conté-je là? Je voulais te parler d'Arabelle. Toutes ses lettres m'appellent à grands cris. Si tu la vois, dis, comme moi, que je fais bâtir, que j'ai trois procès sur les bras, et qu'avec la meilleure volonté du monde, il m'est encore impossible de fixer l'époque de mon retour. Je lui ai écrit ce matin. En voici pour dix jours au moins, dix jours de repos, d'oubli, de pleine liberté! J'en suis depuis long-temps à tout ce que la tendresse a de plus calme et de plus fraternel. Il ne tiendrait qu'à elle de comprendre, mais il paraît que ces choses-là ne s'entendent pas à demi-mot. Elle souffre, j'hésite et j'attends. Ce qu'il y a de vraiment désastreux, c'est que son amour semble augmenter à mesure que le mien s'en va. Si je mets trois bémols à mon style, elle me répond avec six dièzes à la clé; il faudra pourtant bien qu'elle en vienne à s'apercevoir que nous ne jouons plus dans le même ton.

Sais-tu que tu m'épouvantes avec les vengeances de M. de Rouèvres? J'en rêve toutes les nuits. Tu sais quel cas je fais de cet homme. Mais depuis quand as-tu découvert l'ame d'Othello sous cette froide enveloppe? J'imagine que tu veux rire. S'il aimait sa femme comme tu le dis, son amour eût été moins patient, moins aveugle, et voici long-temps qu'il nous aurait tués tous deux.

LE MÊME AU MÊME.

Je ne sais jusqu'à quel point mes lettres t'intéressent; mais je me suis fait une si douce habitude de t'ouvrir mon cœur comme un livre dont je tournerais moi-même les feuillets, qu'il me serait désormais impossible d'en agir autrement avec toi. Si le livre t'ennuie, ferme-le, sans te préoccuper de l'amour-propre de l'auteur. J'ai toujours pensé que ce doit être une chose bonne et profitable d'écrire jour par jour l'examen de sa propre vie. On s'habitue ainsi à se tenir constamment vis-à-vis de soi-même comme devant un juge. On se surveille avec plus de soin; on apporte plus d'ordre dans ses actions et dans ses sentimens. Lorsqu'on sait qu'il faut chaque soir, sous la dictée de sa conscience, faire le relevé de la journée qui vient de s'écouler, on en devient plus circonspect et nécessairement meilleur; on y gagne de se mieux connaître et de discipliner son cœur. Tu comprends qu'à ces fins il m'est doux de t'écrire, puisque j'en

retire à la fois les bénéfices d'une confession et le charme d'une confidence.

Ce soir, que te dirai-je? Je suis triste, et ne sais pourquoi. J'arrive de Mondeberre. En ouvrant la porte du parc, j'ai entrevu Mlle de Mondeberre suspendue au bras d'un étranger qui m'a paru jeune, élégant et beau. Tous deux suivaient l'allée des marronniers, et semblaient causer affectueusement. J'ai craint de troubler un si doux entretien; n'aimant point d'ailleurs les visages nouveaux, j'ai refermé doucement la porte, et m'en suis revenu sans avoir été remarqué. J'étais parti joyeux et léger; je suis revenu sombre et taciturne. Pourquoi? Je l'ignore. En rentrant chez moi, j'ai grondé mes gens et rudoyé mes chiens. Te paraît-il convenable que Mlle de Mondeberre se promène ainsi, le soir, dans un parc, seule au bras d'un jeune homme? En fin de compte, cela ne te regarde pas, ni moi non plus. Je dis seulement que c'est singulier. Depuis mon retour, Mlle de Mondeberre ne s'est pas une seule fois appuyée sur mon bras. Mais ce jeune homme est sans doute le fiancé d'Alice? C'est tout simple : il faudra bien qu'un jour Alice se marie. Je viens d'y songer pour la première fois. Je suis triste, ami, jusqu'aux larmes. Qui m'aime ici? Dans la solitude de mon cœur, j'en viens à regretter l'amour orageux d'Arabelle. Je m'écriais l'autre jour que la nature est bonne; je me trompais, la nature n'est qu'indifférente : nous l'associons à toutes les dispositions de notre ame, mais elle ne se soucie ni de nos joies ni de nos douleurs. Je suis seul, j'appelle : pas une voix ne me répond. Pourtant, mon Dieu! que cette nuit est belle! Qu'il serait doux à la clarté de ces étoiles, au milieu de tous ces parfums et de tous ces murmures qui montent de la terre au ciel comme des flots d'encens et d'harmonie, qu'il serait doux de reposer son front sur un cœur adoré, et de mêler une hymne d'amour aux concerts de la création! Peut-être qu'à l'heure où je t'écris, ces deux jeunes gens errent encore sous les ombrages tutélaires; ils s'aiment, ils sont heureux.

LE MÊME AU MÊME.

Je ne suis pas retourné à Mondeberre. En ceci, je n'ai fait qu'obéir à un sentiment naturel de réserve et de discrétion. Je dois dire aussi que ce lieu a quelque peu perdu pour moi de son charme et de sa poésie. Pourquoi? Je ne sais trop; peut-être m'était-il doux de penser que j'étais seul admis dans l'intimité du sanctuaire. Toujours est-il

que ce n'est plus le même prestige. Il n'est pas douteux que l'étranger de l'autre soir ne soit le fiancé d'Alice. Ce matin, je les ai vus passer tous deux, à cheval, dans le sentier du bord de l'eau. Je n'avais pas encore vu Mlle de Mondeberre en amazone : j'ai souffert de la voir ainsi. Je n'ai jamais aimé les femmes qui montent à cheval. On a remarqué, peut-être avec raison, qu'elles manquent en général de tendresse et de sensibilité. Il est très vrai qu'à cet exercice leurs graces primitives s'altèrent; leur caractère, leurs goûts et leur allure y prennent quelque chose de hardi, de viril et d'aventureux qui les dépouille de leurs plus charmans priviléges. La bride et la cravache ne sont pas faites pour ces mains délicates; le chapeau de l'homme ne sied point à ces aimables fronts. Et puis, comprends-tu que Mme de Mondeberre laisse ainsi sa fille courir les champs à l'aventure, en compagnie de ce jeune homme? Tout ceci me gâte un peu mon paradis et mes deux anges.

LE MÊME AU MÊME.

Rien n'est changé dans ma vie. D'où vient donc que mon cœur est rempli d'allégresse? Pourquoi triste hier et joyeux aujourd'hui? Il faut toujours en revenir à cette exclamation banale : cœur de l'homme, abîme mystérieux!

Je me suis levé, ce matin, résolu, comme la veille, à ne point aller à Mondeberre. Le soir, j'ai pris, sans y songer, le sentier accoutumé, et suis arrivé à la porte du parc, décidé à ne point en franchir le seuil. Bref, je suis entré; le parc était désert. J'allai droit au château, et trouvai au salon Mlle de Mondeberre seule avec l'étranger, tous deux au piano, à la fois riant, chantant et causant. Je crus comprendre que j'étais de trop, et je songeais à m'esquiver, quand Mlle de Mondeberre me retint et me présenta à M. de B., son cousin. Pour le coup, c'était un prétendu, car, de tout temps, les cousins ont plus ou moins épousé leurs cousines. Nous n'eûmes pas échangé vingt paroles, que je le tins pour un fat et un sot. Il est des hommes qu'on hait à première vue; je sentis tout d'abord que je haïssais celui-ci. Il avait une certaine façon d'appeler Alice sa *jolie cousine*, qui me donnait envie de lui tordre le cou. En l'examinant bien, je lui trouvai une beauté vulgaire, sans ame et sans intelligence, une élégance prétentieuse, une jeunesse compromise par un menaçant embonpoint. Ses gestes, son maintien, son langage, tout en lui me

déplaisait, jusqu'au son de sa voix, à ce point que, moi qui ne suis point d'humeur agressive, j'aurais payé cher le droit de le provoquer. Mlle de Mondeberre semblait le trouver charmant : elle souriait à tout ce qu'il disait, et pour moi n'avait pas un regard. Je ne puis dire ce que j'ai souffert ainsi pendant une heure. M. de B... causait avec sa cousine; je mêlais à peine quelques mots à la conversation. Je voulais me retirer, mais une main de fer me scellait à ma place. Mme de Mondeberre entra; elle me demanda pourquoi on ne m'avait pas vu tous ces jours. En cet instant, Alice, qui parlait avec son cousin dans l'embrasure d'une fenêtre, partit d'un frais éclat de rire; je me fis violence pour ne pas aller les étrangler tous deux. Enfin, je me levai. Me voyant prêt à m'éloigner, M. de B... me demanda si j'étais venu à cheval. Sur ma réponse affirmative, il m'offrit de m'accompagner jusqu'à Peveney, car c'était son chemin pour retourner à Nantes. J'acceptai avec empressement; le compagnon n'était guère de mon goût, mais il me souriait de ne le point laisser au logis. « Quoi! vous nous quittez si tôt! s'écrièrent Mme de Mondeberre et sa fille en s'adressant au beau cousin.—Il le faut, répondit M. de B...; Pauline m'attend ce soir. » Je ne sais pourquoi ce nom de Pauline fut comme un rayon de soleil traversant la nuit de mon cœur. « J'espère, ajouta Mme de Mondeberre, qu'à votre prochaine visite, vous nous amènerez mon aimable cousine. » Je pensai qu'il s'agissait d'une sœur; le rayon s'effaça, mon cœur retomba dans sa nuit. Cependant nos chevaux attendaient dans la cour du château. Alice et sa mère se mirent à la fenêtre pour nous voir partir et nous envoyer le dernier adieu. Une fois en selle, nous les saluâmes de la main, et, comme nous nous éloignions au pas allongé de nos bêtes, j'entendis Mme de Mondeberre s'écrier : « Gaston, embrassez pour moi votre femme! » A ces mots, je me sentis si léger, qu'il me sembla que la brise allait m'enlever comme une plume. Il se fit en moi un de ces coups de vent qui balaient le ciel en moins d'une minute. Je me pris bientôt à causer avec M. de B.... Je m'étais singulièrement abusé sur son compte. Durant le trajet de Mondeberre à Peveney, j'appris à le connaître et à l'apprécier. C'est un jeune homme charmant, joignant aux plus nobles qualités de l'ame les dons les plus précieux de l'esprit. En arrivant à Peveney, nous étions déjà de vieux amis. Nous nous reverrons, à coup sûr.

Telle est l'histoire de ma journée. Je t'écris, comme l'autre soir, à la même heure, près de ma fenêtre ouverte. La nature est bonne, la solitude est douce. En cet instant, la lune éclaire le sentier où j'ai

vu passer hier Mlle de Mondeberre à cheval; qu'elle était belle, gracieuse et charmante avec sa jupe d'amazone et ses blonds cheveux au vent! on eût dit une jeune guerrière. Qu'ai-je donc aujourd'hui, et d'où vient à mon cœur la douce ivresse qui l'inonde? Abîme, abîme mystérieux!

KARL STEIN A FERNAND DE PEVENEY.

Pardieu! je te trouve plaisant avec tes mystérieux abîmes. En tout ceci, je n'aperçois ni plus d'abîmes que sur ma main, ni plus de mystères que d'étoiles en plein midi. Tu aimes Mlle de Mondeberre. Eh bien! mon cher garçon, je n'y vois pas grand mal. Elle est jeune, elle est belle; tu es jeune encore, et, nous pouvons le dire, passablement tourné. Vos propriétés se touchent : les armoiries de Peveney écartelées de Mondeberre ne feront point mal sur un écusson. Si vous vous aimez, il faut vous marier, mes enfans. Et pourquoi pas, Fernand? Ce n'est pas moi qui t'en voudrais blâmer. La famille, à tout prendre, est une bonne chose, et je ne sache pas que nos socialistes modernes aient rien imaginé de mieux. J'ai long-temps réfléchi sur tes goûts et sur ton caractère : je te dois cette justice, qu'au milieu même de tes plus grands écarts, j'ai toujours reconnu en toi une ame amie de l'ordre et du devoir. Je te crois né pour le mariage, et j'ai la conviction que, si ton choix est bon, tu goûteras en cet état, le seul convenable en ce monde, tout le bonheur qu'il est permis de goûter ici-bas. Je me réjouis donc de te voir rôder, peut-être à ton insu, autour de la vraie destinée de l'homme; je te sens près de trouver ta voie. Seulement, ne te hâte pas; que ton cœur se repose encore; avant de l'offrir et de le donner, laisse-lui le temps de s'épurer et de refleurir; qu'il soit digne de l'enfant qui l'aura su charmer. Et puis, Fernand, puisqu'il en est ainsi, tu dois à Mme de Rouèvres, tu dois surtout à Mlle de Mondeberre d'en finir, sans plus attendre, courageusement et loyalement avec le passé. N'outrage ni tes souvenirs ni tes espérances. Que Mme de Rouèvres ne puisse jamais supposer que tu l'as délaissée pour former de nouveaux liens; qu'elle ait du moins, dans son abandon, la consolation de se dire que tu ne l'as point sacrifiée à une rivale plus belle et plus jeune, mais que ton amour a cessé parce que tout finit sur la terre. D'une autre part, que Mlle de Mondeberre ne puisse jamais soupçonner que ton amour pour elle a germé dans les cendres encore tièdes d'un

autre amour à peine éteint, et que tu as profané son image en la mêlant aux préoccupations d'une passion agonisante. Respecte ces deux femmes, l'une parce que tout amour est respectable, même celui qu'on ne partage plus; l'autre, parce qu'on ne saurait entourer de trop de soins et de vénération ces jeunes et blanches ames qui n'ont point secoué leur poussière virginale.

C'est tout ce que j'avais à te dire. Je me suis présenté plusieurs fois pour voir Mme de Rouèvres; la comtesse est inabordable. Quant aux vengeances du mari, n'en ris pas. Cet homme est étrange; il lui échappe parfois, dans l'entretien le plus paisible, des mots qui me le font regarder avec stupeur. Sous des dehors d'une simplicité réelle, il cache une énergie qui serait terrible au besoin. Heureusement, il ne se doute de rien, et ne parle de toi qu'avec affection. Il se plaint de ta longue absence, et veut t'écrire pour hâter ton retour. Ils sont tous les mêmes. Adieu.

FERNAND DE PEVENEY A KARL STEIN.

Le soleil n'envahit pas tout d'un coup l'horizon; l'aube éveille d'abord les oiseaux et les brises; l'orient blanchit et se colore; de confuses rumeurs montent des vallées aux coteaux. Ainsi l'amour a son crépuscule matinal, rempli de frais mystères et de préludes enchanteurs. Pourquoi donc avoir si brusquement éclairé mon cœur? Pourquoi cet empressement à le dénoncer à lui-même? Pourquoi m'avoir si tôt appris ce que sans toi j'ignorerais encore? Tu vas droit au but, et ne vois pas que tu supprimes ainsi ce que l'amour a de plus gracieux et de plus charmant, comme un homme qui retrancherait des spectacles de la nature les images et les harmonies qui précèdent le lever du jour.

Ami, qu'as-tu fait? Je ne me doutais de rien; j'étais sans trouble et sans défiance. Je me laissais aller mollement à la dérive du flot qui me berçait, sans m'apercevoir seulement que j'avais quitté le rivage. Je voyais cette enfant tous les jours, mais ce que j'éprouvais auprès d'elle ressemblait si peu à ce que j'avais éprouvé jusqu'alors, que j'étais loin d'imaginer que ce pût être de l'amour. Comment donc, en effet, l'aurais-je soupçonné? L'amour n'avait été pour moi qu'une fièvre des sens, un transport au cerveau, je ne sais quoi d'inquiet et de maladif qui, même au plus fort de l'ivresse, pesait sur mon front comme une atmosphère orageuse. L'ame désordonnée d'Arabelle

avait envahi tout mon être; l'amour ne m'était connu que par ses fureurs. Comment aurais-je pu, près d'Alice, me croire atteint de ce même mal dont j'étais encore meurtri et tout brisé? Le naufragé qui n'a vu l'océan que soulevé par les tempêtes reconnaît-il dans l'onde unie comme un miroir la mer en courroux qui l'a jeté sans vie sur la grève? Je m'oubliais auprès de cette enfant comme au bord d'un lac pur et paisible. Je respirais sa jeunesse, et la sérénité de son regard descendait insensiblement dans mon sein. En la voyant, tous mes sens étaient ravis, sans qu'il me vînt à l'idée de me demander pourquoi. Sa beauté me pénétrait comme une douce flamme. Au lieu de me troubler, quand mon passé grondait dans mon sein, sa seule présence suffisait à me calmer, pareille à l'étoile mystérieuse qui apaise les flots irrités. Le son de sa voix me charmait à mon insu, ainsi que le murmure des brises dans les bois; son sourire se jouait au fond de mon ame comme un rayon de lune dans le cristal d'une source. Lorsqu'elle marchait, c'était un fil de la Vierge qui glissait sur l'azur du ciel. Pouvais-je deviner, à ces enchantemens, l'amour éclos ou près d'éclore? Je ne soupçonnais rien, je ne prévoyais rien; je subissais le charme sans songer à m'en rendre compte.

Malheureux, tu as changé tout cela! En éclairant mon cœur, tu as effarouché toute une jeune couvée d'espérances qui ne faisaient que d'y naître, et qui commençaient à peine de gazouiller. Depuis que tu m'as dit ce que je ne m'étais pas encore dit à moi-même, je ne sens en moi que trouble et confusion. Je n'aborde plus Alice qu'en tremblant. Je souhaite et je fuis sa présence; je la crains et je la recherche. Contraint et silencieux auprès d'elle, loin d'elle je m'agite et je souffre. Je pâlis sous ses regards; un de ses sourires précipite mon sang ou l'arrête : que sa robe m'effleure en passant, je frissonne de la tête aux pieds. Et cependant, ami, ce trouble que j'éprouve est si chaste, que les anges eux-mêmes ne s'en effraieraient point; le mal que j'endure est si doux, que je ne voudrais pas en guérir. Tu l'as dit, oui, c'est bien l'amour! c'est l'amour, ô mon Dieu, je le sens aux divins transports de mon ame, qu'il épure tout en l'agitant! Je le reconnais au fier sentiment de mon être, qu'il relève et qu'il améliore. C'est le céleste amour, tel que je le rêvais à vingt ans, et dont je n'avais jusqu'à présent embrassé que l'imparfaite image. Mais comment oser en parler? Où trouver des mots dont je n'aie point profané l'usage? Le cœur est si riche et la langue est si pauvre! Est-ce à toi d'ailleurs, témoin et confident de mes folles tendresses, que j'ouvrirai mes nouveaux trésors? Mêlerai-je dans ta

pensée les noms d'Alice et d'Arabelle? Parerai-je un amour naissant des dépouilles d'un amour évanoui? Ah! laissons-la germer en silence, cette fleur du véritable amour; enveloppons-la d'ombre et de mystère; craignons de la flétrir même en la regardant!

KARL STEIN A FERNAND DE PEVENEY.

Le temps presse. Je t'écrirai demain; aujourd'hui rien qu'un mot. Fernand, tu n'as pas un jour, pas une heure, pas un instant à perdre. Il y va de plus que ta vie. Après avoir lu ces lignes, écris à Mme de Rouèvres. Écris-lui que tout est fini, sans rémission, sans appel, irrévocablement fini. Sois franc, sois ferme, sois brutal; plus de pitié, point d'attendrissement. Qu'il n'y ait pas dans ta lettre un terme ambigu, une phrase équivoque, pas un brin d'herbe où se rattache l'espérance. Que ce soit comme un coup de hache assené par un bras vigoureux. Porte toi-même cette lettre à la poste; assure-toi qu'elle partira par le plus prochain courrier. Malheureux, que ne peux-tu lui coudre des ailes! Fais ce que je te dis, aveuglément, sans hésiter, sans demander pourquoi. Cela fait, sois prêt à tout, et tiens-toi prudemment sur tes gardes.

FERNAND DE PEVENEY A MADAME DE ROUÈVRES.

Mes lettres vous offensent, mon silence vous blesse; quoi que je puisse faire, je ne réussis qu'à vous irriter. Vous avez raison, le rôle que je joue est indigne de vous et de moi, et, quoi qu'il m'en coûte, j'aime mieux déchirer votre cœur que de le tromper. Arabelle, en partant, je vous ai dit un éternel adieu. Ne pensez pas que ce sacrifice ne m'ait point demandé d'effort, ni que je m'y résigne aisément. Je gémis autant que vous de la nécessité qui nous sépare; à cette heure encore, si je croyais pouvoir quelque chose pour votre bonheur, j'oublierais que vous ne pouvez rien désormais pour le mien. Mais le bonheur est un échange, et qui ne reçoit rien ne rend rien. Rappelez-vous les luttes et les agitations au milieu desquelles nous venons de vivre : je sentirais en moi le courage de recommencer une pareille vie que j'y renoncerais encore, ne voulant plus, ne devant point vouloir d'un jeu funeste où je ne saurais risquer ma destinée sans compromettre en même temps la vôtre. J'avais compté sur l'ab-

sence pour pacifier votre tendresse et pour en calmer les orages; d'une autre part, j'avais espéré de l'influence de ces campagnes pour reposer mon amour et pour en raviver les ardeurs; je m'étais abusé. Votre tendresse s'est aigrie; de mon côté, je n'ai retiré de la solitude que le sentiment réfléchi de mon impuissance et la résolution de ne plus m'exiler de ces lieux, où me fixent mes goûts paisibles et mes modestes ambitions. Ce n'est pas vous que je quitte, vous me serez éternellement chère; c'est avec la passion que je romps, avec la vie de trouble et de désordre qui en est inséparable et qui répugne à tous mes instincts. Séparons-nous donc noblement, et qu'il ne se mêle point à nos larmes d'autre amertume que celle des regrets. N'imitons point ces amans opiniâtres qui ne brisent leur chaîne qu'après l'avoir arrosée de fiel et passent tout meurtris de l'amour à la haine, sans laisser place au souvenir. Ma résignation n'a rien qui vous doive outrager : je vous rends, jeune et belle, au monde où vous régnez; j'ensevelis dans la retraite une jeunesse qui touche à sa fin, et dont vous aurez eu la plus belle part.

KARL STEIN A FERNAND DE PEVENEY.

Tandis que là-bas tu te couronnais de bleuets et de paquerettes, voici ce qui se passait ici.

Hier, au saut du lit, sur le coup de dix heures, je venais d'achever la lecture de mon journal, et, dans cette position éminemment méditative qui consiste à se tenir assis sur le dos, je digérais nonchalamment les billevesées politiques et littéraires qu'on me sert chaque matin sous bande, en guise de déjeuner intellectuel, lorsque le jeune esclave qui cumule dans mon intérieur les fonctions de groom et de valet de chambre vint m'annoncer d'un air mystérieux qu'une dame voilée demandait à me parler. Ce ne pouvait être que Mme de Rouèvres : c'était elle. Elle se précipita comme une lionne dans mon cabinet, et sans me donner le temps de dire un mot : « Que se passe-t-il? que fait Fernand? pourquoi ne revient-il pas? Vous le savez; parlez, ne me cachez rien : la mort vaut mieux que l'incertitude dans laquelle je vis depuis ce funeste départ. » Sa voix était brève, son visage pâle, son regard fiévreux. J'essayai de la calmer; mais elle m'interrompit aussitôt. « Il ne m'aime plus! il ne m'aime plus! » Et se laissant tomber dans un fauteuil, elle éclata en sanglots. Bien que je

sois peu sensible aux émotions de cette nature, sa douleur me toucha. Je me décidai à mettre en jeu tout ce que le ciel m'a départi d'éloquence pour lui démontrer que tu n'avais point cessé de l'aimer. Mme de Rouèvres m'arrêta court, et je dus essuyer une bordée d'imprécations à ton adresse, dans lesquelles les noms d'ingrat, de parjure et de traître ne te furent point épargnés. Je pensai que tu avais porté le dernier coup, et que tout était fini. Il ne me restait plus qu'à prêcher la résignation. Je hasardai donc quelques maximes aussi neuves que consolantes sur l'instabilité des affections humaines; mais à peine eut-elle compris où je voulais en venir, qu'elle se récria en demandant d'un ton superbe si je la jugeais indigne de ton cœur et de ton amour. Ne sachant plus à quel saint me vouer, je pris le parti de m'en tenir à mon rôle d'honnête homme, le plus simple et le plus facile en ceci comme en toutes choses. Comprenant enfin qu'en venant à moi, elle n'avait obéi qu'au pressentiment de sa destinée, je résolus, tout en ménageant son orgueil et son désespoir, de déchirer le voile que tu n'avais fait encore que soulever. Je commençai par protester de la sincérité de ta tendresse; puis j'en vins doucement à lui laisser entrevoir que votre attitude vis-à-vis de M. de Rouèvres répugnait à la loyauté de ton caractère autant qu'à ton amour la vie de ruse et de duplicité que vous aviez dû vous imposer vis-à-vis du monde. Ici, nouvel embarras! « N'est-ce que cela? s'est-elle écriée; je suis prête à lui tout sacrifier avec joie. Qu'il dise un mot; honneur, fortune, considération, je foule tout aux pieds pour aller vivre seule avec lui au fond des bois. » A mon tour je me récriai; je m'efforçai de lui faire entendre qu'on ne vit pas au fond des bois, que la passion n'est point éternelle, et qu'une heure arrive infailliblement où la raison reprend son empire. Mais voici bien une autre fête! Voici qu'au plus bel endroit de mon sermon, on vient m'annoncer qu'un étranger est là, qu'il demande à m'entretenir, qu'il n'a pas un moment à perdre. Je me jette hors de mon cabinet, et me trouve nez à nez avec M. de Rouèvres, aussi grave, aussi froid, aussi calme que d'habitude. « Rien qu'un mot, me dit-il en refusant de s'asseoir. Ayant à vider une petite affaire, j'ai pensé qu'il ne vous déplairait pas de me servir de témoin. Ce soir, à huit heures, au bois de Vincennes, puis-je compter sur vous? — Toujours et partout, répondis-je. Cette affaire... — Est de celles qui ne s'arrangent pas. — Puis-je savoir?.... — Rien n'est plus simple. » Et là-dessus, de me raconter que la veille, dans un raout, en passant près d'un groupe de jeunes gens qui ne le soupçonnaient

pas si près, il avait entendu prononcer le nom de sa femme et le tien. « Le monde est infame, ajouta-t-il; rien n'est sacré pour lui. Il s'attaque aux plus nobles ames, il outrage les liens les plus purs. » Juge de ma consternation. Confident des amours de la femme, devais-je assister le mari dans une semblable lutte? L'honneur me criait que non; mais comment éluder la tâche que j'avais acceptée? « A ce soir donc! dit le comte en se retirant. — A ce soir! répétai-je sans oser lui toucher la main. » Je retrouvai Arabelle plus morte que vive, l'œil hagard, la bouche livide. Elle avait tout écouté, tout entendu. Elle demeura long-temps muette, à me regarder d'un air égaré. « Je suis perdue! » me dit-elle enfin. — Je tâchai de la rassurer, mais à tout ce que je pus dire, elle ne répondit que ces mots : « Je suis perdue! je suis perdue! » Quand je la vis près de se retirer : « Qu'allez-vous faire? lui demandai-je avec anxiété. — Je n'ai plus que deux refuges, dit-elle : si l'un m'échappe, l'autre, plus sûr, ne me manquera pas. » Je l'obligeai à se rasseoir; je m'épuisai à lui prouver qu'il fallait attendre, que rien n'était désespéré, qu'elle allait tout compromettre en tout précipitant. Tout ce que je pus obtenir d'elle fut qu'elle ne déciderait rien sans m'avoir consulté. Elle partit. Je restai plus d'une heure à la même place, sondant avec effroi l'abîme entr'ouvert sous tes pieds. Le temps fuyait. Je t'écrivis à la hâte quelques lignes seulement, pour te crier gare! A sept heures, on vint m'avertir que la voiture du comte m'attendait à la porte. Durant le trajet, M. de Rouèvres s'entretint avec moi comme s'il se fût agi d'un rendez-vous de chasse. Arrivé sur le terrain, les conditions du combat une fois réglées, il prit une épée et se mit en garde. Ce fut l'affaire d'un instant. Je vis sa lame voltiger, s'allonger, glisser comme un éclair, puis se relever et rester immobile, tandis que notre adversaire tombait raide sur le gazon. Ce n'est pas tout : il en restait un autre, un joli jeune homme, mince comme un roseau, blanc et rose comme une fille de quinze ans, cigare au bout des lèvres, œillet rouge à la boutonnière. Les témoins ayant décidé, pour égaliser les chances, que cette seconde affaire se viderait au pistolet, tous deux se placèrent à quarante pas de distance et marchèrent armés l'un sur l'autre. Au bout de dix pas, le jeune homme fit feu; M. de Rouèvres ne broncha pas. Ce beau fils est un jeune brave : il s'effaça, croisa tranquillement ses bras sur sa poitrine, et continua de fumer, tandis que M. de Rouèvres s'avançait, pistolet au poing. A quinze pas, le comte l'ajusta et lui enleva le cigare qu'il tenait à la bouche. « Pardieu!

monsieur, dit le jeune homme avec humeur, vous êtes un maladroit! — Au contraire, monsieur, répliqua M. de Rouèvres : on ne fume pas sous les armes. » Cela dit, il salua froidement et gagna sa voiture, aussi calme que s'il venait de tuer un lièvre et de manquer un lapereau. Fernand, si tu te bats jamais avec ce diable d'homme, que ce soit à coups de faux, à coups de sabre, à coups de canon; mais garde-toi de l'épée et du pistolet.

Tel est le récit fidèle des évènemens de la journée d'hier. Maintenant, que va-t-il se passer? A la grace de Dieu. Voici pourtant où t'aura conduit ton système de ménagemens et de temporisation! Ou je me trompe fort, ou tu vas te trouver acculé dans la plus horrible impasse où puisse s'étouffer la destinée d'un galant homme. Ne comprends-tu pas, malheureux, que cette femme, depuis ton départ, ne cherche qu'un prétexte pour s'aller jeter dans tes bras? La passion suffirait à l'y précipiter; mais penses-tu qu'elle hésite à cette heure, qu'elle se sent dénoncée à l'opinion et qu'elle voit son mari sur la voie de son déshonneur? Les sacrifices lui coûteront d'autant moins qu'elle n'a plus grand'chose à perdre, et qu'il n'est rien d'ailleurs qu'elle ne sacrifiât avec joie à l'espoir de réveiller ton cœur et de ressaisir ton amour. Voyons, qu'as-tu fait pour parer le coup qui te menace? Cette lettre de rupture est-elle écrite? est-ce franc, net, décisif? Ta main n'a-t-elle point tremblé? Ce n'est plus d'Arabelle qu'il s'agit cette fois, c'est de ton repos, de ton avenir, de ta vie tout entière. Puisse cette lettre arriver assez tôt! Si, fidèle à sa promesse, Mme de Rouèvres ne tente rien sans m'avoir revu, sans m'avoir consulté, rien n'est perdu. Je lui dirai, moi, que tu ne l'aimes plus; ce courage que tu n'as pas eu, je l'aurai pour vous sauver tous deux. Mais qui me dit qu'il en est temps encore? qui me dit qu'à cette heure Mme de Rouèvres n'est pas sur la route de Peveney?

P. S. Bon courage, ami! rien n'est désespéré. Je n'ai pu arriver jusqu'à la comtesse; mais j'ai vu le comte, qui m'a paru d'une sérénité parfaite. Il parle d'enlever sa femme pour la mener aux eaux. Je ne m'étonnerais pas que la conduite qu'il vient de tenir rendît Arabelle au sentiment de ses devoirs. On a vu de ces retours soudains : je crois même qu'on en cite jusqu'à trois exemples. Adieu donc! Mon amitié, trop prompte à s'alarmer, s'était exagéré les dangers de la situation : tout est calme, rassure-toi.

Les deux dernières lettres de Karl Stein surprirent brusquement M. de Peveney au milieu de ses rêves de félicité rustique. L'une fut l'éclair, l'autre le coup de foudre. Fernand vit son passé se dresser comme un mur prêt à lui barrer l'avenir. Après avoir écrit à Mme de Rouèvres et porté lui-même sa lettre à la poste, conformément aux ordres qu'il avait reçus, M. de Peveney compta les heures avec une anxiété qu'on peut imaginer sans peine. Il connaissait le sang-froid de son ami aussi bien que l'exaltation de sa maîtresse; il avait compris, au premier cri d'alarme, que le danger était imminent. Le lendemain, levé avant l'aube, il attendit l'arrivée du facteur dans d'inexprimables angoisses. En lisant le récit que lui faisait Karl Stein, ses perplexités redoublèrent. Il pressentit dans sa destinée quelque chose d'irréparable. Cependant les dernières lignes le rassurèrent, et, en calculant que la lettre qu'il avait écrite la veille arriverait le lendemain à son adresse, il se remit de son épouvante.

Il alla, le soir, à Mondeberre; il y porta les préoccupations qui l'agitaient encore malgré lui. Il y fut distrait, sombre, taciturne. Mme de Mondeberre en fit la remarque tout haut. Alice se mit au piano et chanta les airs qu'il aimait, tandis que sa mère l'interrogeait avec une discrète sollicitude; mais plus ces deux femmes s'empressaient autour de lui, plus il sentait augmenter sa tristesse. Il s'en revint en proie à une dévorante inquiétude, oppressé, mal à l'aise, comme si l'air avait été chargé de tempêtes. L'air était frais et le ciel pur : il n'y avait d'orageux que son cœur. En approchant de sa maison, il aperçut dans l'ombre une voiture attelée devant sa porte. Ses jambes se dérobèrent sous lui, et son front se mouilla d'une sueur froide. Il eut la pensée de s'enfuir. Il s'enfuit en effet et ne rentra que bien avant dans la nuit; mais il ne put s'empêcher de sourire de ses terreurs et de gourmander sa faiblesse, en apprenant que la voiture qui l'avait si fort effrayé était celle de Gaston de B...., qui, se trouvant dans le voisinage, était venu pour lui serrer la main.

Le jour qui suivit fut le jour de la délivrance. Le facteur ayant passé sans s'arrêter, Fernand augura bien du silence de son ami et du silence d'Arabelle. En même temps, il se dit qu'à cette heure sa lettre de rupture était nécessairement entre les mains de Mme de Rouèvres. Libre! il était libre! Étrange liberté, qui lui apparaissait sous les traits d'une jeune reine, et qu'il saluait chargé de nouveaux liens : image de cette autre liberté que nous ne nous lassons pas de poursuivre, et que nous croyons avoir saisie quand nous avons changé d'esclavage!

Quoique un peu mêlée de trouble et d'appréhensions, cette journée fut pour Fernand véritablement enchantée. Dans l'après-midi, Mme de Mondeberre et sa fille vinrent le surprendre à son gîte. — Soyez bénies mille fois! dit M. de Peveney en leur donnant la main pour descendre de leur calèche. Votre présence ici réalise le plus doux de mes rêves; c'est un bonheur que je n'aurais pas osé solliciter. — Vous le devez à votre tristesse d'hier, dit Mme de Mondeberre en souriant; d'ailleurs nous avions projeté depuis long-temps de visiter votre petit royaume. — C'est le vôtre, madame, ajouta Fernand en lui baisant la main avec respect. — Tandis qu'ils parlaient, Mlle de Mondeberre était déjà dans le jardin, courant, légère et curieuse, le long de ces allées peuplées de son image, où Fernand la suivait d'un regard surpris et charmé. Embellie par la présence de ces deux aimables créatures, sa retraite s'anima tout à coup et prit une face nouvelle. Ce fut pour lui comme un avant-goût des félicités vers lesquelles son ame tendait en secret; il lui sembla qu'il faisait, pour ainsi parler, une répétition du bonheur. Ayant prié Mme de Mondeberre de dîner à Peveney, il y mit tant d'insistance, qu'elle y consentit. Ce fut le complément de la fête, et jamais favori recevant sa souveraine ne tressaillit de plus de joie ni de plus d'orgueil que Fernand en voyant sous son toit, à sa table, tant de grace et tant de beauté. La joie brillait aussi dans les yeux d'Alice, et Mme de Mondeberre, heureuse et recueillie, paraissait absorbée dans la contemplation de ces deux jeunes gens; car, bien qu'il eût essuyé les premiers orages de la vie, Fernand était encore dans tout l'éclat de la jeunesse. Le mauvais vent des passions avait passé sur son front comme sur son cœur sans en altérer la pureté. Il avait conservé tout le charme du jeune âge, de même qu'il en avait encore le facile enthousiasme et tous les généreux instincts, si bien qu'en le voyant auprès de Mlle de Mondeberre, il était impossible de ne point fiancer par la pensée ces deux nobles et beaux enfans, tant ils semblaient créés l'un pour l'autre.

Quand l'heure fut venue pour Alice et sa mère de reprendre le chemin du château, Fernand s'excusa de ne les point accompagner. L'amour n'est que contradiction : loin de l'être aimé, il se consume et se dévore; en sa présence, il aspire à la solitude, comme si l'image et le souvenir étaient plus doux que la réalité. Une fois seul, M. de Peveney s'abîma tout entier dans le sentiment de son bonheur. C'est surtout au sortir des passions tumultueuses qu'on se plaît aux chastes délices d'un amour jeune, honnête et pur. Fernand passa le reste

de la soirée à chercher sur le sable la trace des petits pieds d'Alice, à s'asseoir, çà et là, où elle s'était assise, à baiser les objets qu'avaient touchés ses mains, à recueillir les débris de fleurs qu'elle avait effeuillées en se jouant. Puérilités charmantes! adorables enfantillages! malheur à celui dont vous avez cessé d'être l'occupation la plus sérieuse!

Cependant que faisait Arabelle? Fernand ne se le demandait plus. Bien qu'il n'en fût pas encore arrivé au point d'égoïsme et de philosophie où l'on se débarrasse d'un amour importun sans plus de souci que s'il s'agissait d'un vêtement passé de mode, tel est l'entraînement d'un amour qui commence, et tel est le néant d'un amour qui n'est plus, que ce jeune homme, se jugeant hors de tout danger, s'abandonnait sans remords au charme de sa passion naissante.

Le lendemain, lorsqu'il s'éveilla, le soleil entrait à pleins rayons dans sa chambre. Il se leva, le cœur content et l'esprit joyeux. Il y avait long-temps que la vie ne lui avait paru si légère. Il ouvrit la fenêtre et s'enivra de l'air du matin. Le facteur, en passant, lui remit une lettre de Karl Stein, quelques lignes seulement qui achevèrent de le rassurer. Sur le tantôt, il fit seller un cheval et se rendit à Mondeberre, ainsi qu'il s'y était engagé la veille. Il trouva au château M. et Mme de B... et quelques amis des environs, qui s'y réunissaient chaque année, à pareil jour, pour fêter l'anniversaire de la naissance d'Alice.

Lorsqu'il parut, au trouble de Mlle de Mondeberre, il se sentit le roi de la fête. Jamais la belle enfant n'avait été si belle qu'en ce jour, dans toute la fraîcheur de ses dix-sept ans accomplis. Fernand l'admirait à l'écart. Rien n'est si doux que de voir une jeune et noble créature entourée de chastes hommages, d'être soi-même mêlé à la foule, et de pouvoir se dire : C'est moi qu'à l'insu d'elle-même son cœur, en s'éveillant, a choisi entre tous; c'est sous le feu voilé de mon regard que ce front se colore d'une aimable rougeur. J'ai donné la vie à cette blanche Galathée; c'est pour moi seul que ce lis a grandi; c'est sous mon toit qu'il achèvera de fleurir. — Telles étaient les pensées qu'en secret caressait Fernand, car il osait déjà la saluer dans l'avenir des noms charmans d'amante et d'épouse, lorsqu'il reconnut, s'avançant à travers les arbres du parc, un de ses serviteurs qui semblait le chercher d'un œil inquiet et d'un air mystérieux. M. de Peveney se troubla sans s'expliquer pourquoi.

En cet instant, il était assis près de Mme de Mondeberre, à quel-

ques pas d'Alice, qui s'entretenait avec sa cousine, tandis que M. de B... et le reste de la société, groupés çà et là, agitaient les affaires du jour dans une discussion générale.

Fernand se leva, fit quelques pas vers son serviteur. Celui-ci lui remit une lettre et se retira en silence. Le jeune homme examina la suscription : à la hâte et fraîchement tracés, les caractères étaient à peine lisibles; l'encre en était encore humide. Pliée précipitamment, la lettre n'avait pas de cachet. Toutefois, soit discrétion, soit qu'il sût à quoi s'en tenir, M. de Peveney ne l'ouvrit point; mais, la froissant entre ses doigts, il alla reprendre sa place.

A peine fut-il assis, les conversations cessèrent brusquement, et tous les regards se tournèrent vers lui avec inquiétude. Il était si pâle et si défait, qu'on pensa qu'il s'allait trouver mal. Il essaya de sourire; ses lèvres s'y refusèrent. Il voulut parler; on eût dit, à l'étranglement de sa voix, qu'une main de fer lui serrait la gorge. Pendant ce temps, un œil observateur aurait pu lire sur le visage de Mlle de Mondeberre ce qui se passait sur celui de Fernand. Enfin, par un violent effort, M. de Peveney parvint à dompter le trouble de son ame et à ressaisir ses esprits égarés. Tout fut expliqué par une indisposition subite et passagère, et il n'y eut qu'Alice et sa mère qui ne se contentèrent point de la banalité de la formule. Toutes deux observaient Fernand, l'une à la dérobée, l'autre avec une anxiété maternelle. Cependant, les entretiens s'étant renoués, M. de Peveney profita d'un instant où la discussion, redevenue générale, absorbait toutes les attentions, pour s'esquiver sans être remarqué. Il courut aux écuries du château, brida lui-même son cheval; mais, comme il s'apprêtait à mettre le pied à l'étrier, il aperçut, venant à lui, Mme de Mondeberre, dont il n'avait pu réussir à tromper la sollicitude.

— Vous partez, vous souffrez; qu'avez-vous? lui dit-elle en l'entraînant doucement sous les tilleuls qui ombrageaient la cour. Mon enfant, qu'il soit permis à ma tendresse de vous donner ce nom, ajouta-t-elle en lui prenant les mains avec effusion; confiez-moi le mal de votre ame. Ce n'est pas moi qu'on trompe et qu'on abuse. Depuis quelques jours, vous n'êtes plus le même. Versez vos peines dans le sein de votre vieille amie, car je suis votre vieille amie, Fernand. Votre père m'aimait et j'aimais votre père. Vous ne savez pas, je ne vous ai pas dit que, peu de temps avant sa mort et pressentant sa fin prochaine, il me confia le soin de votre destinée. Vous ne savez pas quels doux rêves nous avons échangés, mêlés et confondus durant les derniers jours qu'il passa sur la terre. Craignant

d'enchaîner vos inclinations et de contrarier vos instincts, je dus vous laisser ignorer l'avenir que nous vous avions préparé en silence. Vous n'avez rien su, je ne vous ai rien dit : vous cependant, depuis votre retour, n'avez-vous pas pénétré mes projets et deviné mes vœux les plus chers?

— Madame, s'écria M. de Peveney d'une voix déchirante, voulez-vous que je meure de douleur à vos pieds? Prenez pitié de ma misère! Ne montrez pas le ciel à un malheureux qui vient peut-être de le perdre à jamais!

— Quel chagrin vous égare? reprit avec bonté Mme de Mondeberre. Jeune ami, confiez-vous à moi qui suis prête à vous confier ce que j'ai de plus précieux au monde. Voici long-temps que dans mon cœur je vous nomme mon fils. Quand je vous connus, à peine échappiez-vous à l'adolescence, et dès-lors je caressai en vous un espoir confus et lointain. Je vous vis sans effroi quitter nos campagnes : ce départ servait mes desseins. Je savais que vous me reviendriez, éprouvé peut-être, mais partant meilleur. Fernand, vous êtes revenu. Je m'étais alarmée de votre longue absence; quelle ne fut pas ma joie de vous retrouver digne du trésor que je vous réservais, et d'assister jour par jour à la réalisation de mes espérances! Vous le voyez, je vais au-devant de vos aveux : c'est une mère qui vous parle; jugez par-là si je vous aime et si je mérite votre confiance.

— Madame, répondit M. de Peveney avec un sombre désespoir, je serais le plus heureux des hommes si je n'en étais le plus infortuné et le plus misérable. Digne à la fois de l'envie et de la pitié de tous, je porte en moi le ciel et l'enfer, et Dieu m'accable en même temps de ses bienfaits et de ses rigueurs. N'en demandez pas davantage. Je ne sais pas moi-même le destin qui m'attend; mais, quel qu'il soit, croyez, madame, que, tant que je vivrai, votre image et votre souvenir rempliront tout entier mon cœur.

A ces mots, il sauta sur son cheval et partit. Qu'allait-il faire? Sa tête était comme une arène où mille projets en lutte se détruisaient les uns les autres. Il pressait avec rage les flancs de son cheval, dans l'espoir de se briser le crâne contre les arbres du chemin. Une fois seul et libre de toute contrainte, il s'était abandonné sans frein aux mouvemens impétueux de son ame. Pâle, les yeux ardens et les lèvres tremblantes, à demi plié sur sa selle, on l'eût dit emporté dans l'espace par l'orage de sa colère. Durant le trajet de Mondeberre à Peveney, il comprit la haine et toutes ses fureurs; dans l'égarement de ses sens déchaînés, il aborda tour à tour la pensée du

meurtre et celle du suicide. Enfin son cheval s'arrêta tout fumant devant la grille du jardin.

Fernand mit pied à terre, et, avec cette résolution brutale que donne le désespoir, il entra d'un pas ferme dans sa maison. Il la trouva déserte; rien n'y révélait la présence ni même l'arrivée récente d'aucun hôte. Il appela; pas une voix ne répondit. Ses gens, qui ne l'attendaient que le soir, étaient absens; le serviteur qui lui avait porté la fatale nouvelle n'était point encore de retour. Un rayon d'espérance éclaircit son front et traversa son cœur. Cette lettre qui venait de le ramener comme la foudre, il se rappela tout à coup qu'il ne l'avait même pas ouverte, et qu'il n'en connaissait que la suscription. N'avait-il pas été trop prompt à s'effrayer? Ses yeux ne l'avaient-ils point abusé? Prêt à sourire encore une fois de sa terreur et de sa faiblesse, il prit cette lettre dans la poche de son habit; mais comme, après avoir examiné de nouveau avec une attention sérieuse les caractères de l'adresse, il se préparait à l'ouvrir, il entendit le frôlement d'une robe dans l'escalier qui montait à sa chambre, et presque au même instant il se sentit enlacé par les bras d'une femme qui le couvrait de pleurs et de baisers, en s'écriant d'une voix éperdue : — Fernand! mon Fernand! c'est donc vous qu'enfin je revois! Hélas! j'ai bien pleuré, j'ai bien souffert... Tous les spectres hideux, tous les pâles fantômes que l'absence traîne avec elle, je les ai tous vus, dans mes nuits sans sommeil, s'abattre à mon chevet. Cruel, pourquoi ne venais-tu pas? et que tes lettres étaient froides! J'ai cru que tu ne m'aimais plus, ingrat, et j'ai souhaité mourir... Tu souffrais aussi, mon Fernand; ton cœur s'indignait de la ruse, et ton amour de la contrainte. C'était là le secret, n'est-ce pas, de tes sombres emportemens et de ton humeur irascible? Je t'ai compris enfin! Mais toi, comment ne comprenais-tu pas que, sur un mot, sur un geste de toi, j'aurais tout quitté pour te suivre? Tu le savais, ton ame généreuse a voulu me laisser toute la gloire du sacrifice. Eh bien! je suis venue, me voici! me voici désormais tout entière à toi seul. Parle-moi; pourquoi me regarder ainsi? C'est la surprise, c'est la joie : moi-même, je ne me connais plus; je ris, je pleure, je suis folle!

Ainsi parlant, riant en effet et pleurant à la fois, elle baisait les mains de Fernand et se suspendait, comme une liane, au col du jeune homme, tandis que celui-ci, debout et immobile, blanc et froid comme un bloc de marbre, la regardait d'un air stupide et paraissait ne rien comprendre aux paroles qu'il entendait. Elle l'entraîna

vers un divan qui occupait le fond de la chambre, le fit asseoir comme un enfant, et, s'agenouillant à ses pieds :

— Te souviens-tu, lui dit-elle, d'un temps où ton amour ombrageux et jaloux s'irritait de n'être pas pour moi la vie tout entière? Sois heureux, je n'ai plus que toi. Ne t'effraie pas de ce que j'ai fait; surtout ne m'en remercie pas. Ce que je quitte ne vaut pas un regret; j'aurais quitté le ciel avec joie, si le ciel pouvait être où mon Fernand n'est pas. Que n'es-tu pauvre, malheureux et proscrit! Je ne sais que ta fortune qui soit de trop dans mon bonheur. Mais parle-moi donc, mon Fernand! dis-moi que tout ceci n'est point un rêve, car ce rêve enchanté, je l'ai fait si souvent, qu'à cette heure même, à tes pieds que j'embrasse, je me demande si ce n'est point une illusion près de m'échapper encore une fois.

— Non, non, ce n'est point un rêve! s'écria, en se frappant le front, M. de Peveney, que ces derniers mots venaient de ramener violemment au sentiment de la réalité. Mais vous n'avez donc pas reçu ma dernière lettre? ajouta-t-il en se levant.

— Voici deux jours, répondit Arabelle, que je suis sortie de ma maison pour n'y plus rentrer. De quelle lettre parles-tu?

— Sortie de votre maison pour n'y plus rentrer? Mais votre mari? demanda M. de Peveney, qui se contenait à peine.

— Mon mari, mon amant, mon Dieu, c'est toi! s'écria Mme de Rouèvres toujours agenouillée, en pressant contre son sein les genoux de Fernand.

L'espoir que tout n'était pas perdu rendit à M. de Peveney sa présence d'esprit. Il sentit qu'il avait besoin de tout son sang-froid pour examiner la situation, et voir s'il n'était pas possible de se tirer d'un si mauvais pas.

— Voyons, Arabelle, dit-il en la relevant d'assez mauvaise grace, cessons, je vous prie, ces enfantillages. Asseyez-vous là, près de moi, et répondez à mes questions. Avez-vous, avant de partir, instruit M. de Rouèvres de votre résolution? Votre mari sait-il où vous êtes?

— M. de Rouèvres ne sait rien encore, répondit Arabelle, un peu troublée de l'attitude de son amant. Il me croit à sa villa d'Auteuil, où, dans huit jours, il doit me venir prendre pour me conduire aux eaux.

— La dernière lettre que je vous ai écrite, reprit le jeune homme, est depuis hier à votre hôtel. M. de Rouèvres a-t-il jamais violé votre correspondance?

— Jamais, répondit Arabelle.

— Que deviennent les lettres qui, durant votre absence, arrivent à votre adresse? Passent-elles sous les yeux de votre mari?

— Jamais. D'ailleurs, en partant, j'ai donné des ordres pour qu'on les brûlât.

— C'est bien, dit M. de Peveney. Ainsi, ajouta-t-il, vous êtes partie depuis deux fois vingt-quatre heures, et vous êtes censée à Auteuil, attendant M. de Rouèvres, qui a promis d'aller vous y rejoindre au bout d'une semaine, à compter du jour de votre départ? D'après ce calcul, nous avons devant nous cinq jours au moins de répit et de liberté.

— C'est plus qu'il n'en faut pour quitter la France! s'écria avec joie Mme de Rouèvres, qui crut avoir enfin compris où tendaient les questions de Fernand. Sois tranquille, ajouta-t-elle, j'ai tout prévu, tout disposé pour notre fuite.

M. de Peveney ouvrit une fenêtre qui donnait sur la cour, et, apercevant son serviteur qui revenait de Mondeberre :

— André, cria-t-il, prends mon cheval, cours à Clisson et demande quatre chevaux de poste. Brûle la route, je t'attends dans une heure.

— Nous partons! nous partons! s'écria Mme de Rouèvres. Fernand, l'Italie nous appelle; que de fois dans nos rêves nous l'avons visitée ensemble!...

M. de Peveney se prit à regarder cette femme avec un sentiment d'étonnement mêlé de compassion, sans songer que cette exaltation, qu'à cette heure il prenait en pitié, avait été long-temps son orgueil et ses délices les plus chers.

— Arabelle, s'écria-t-il enfin avec un ton d'autorité qui la fit tressaillir, vous avez eu tort de disposer de ma destinée sans m'avoir consulté. Il n'entre ni dans mes goûts ni dans mes principes d'accepter des sacrifices de la nature de ceux que vous m'offrez trop généreusement; mon cœur n'est point assez riche pour les reconnaître, et je ne sens en moi ni la passion ni l'entraînement qui excusent et légitiment de si étranges entreprises. Vous l'avez dit, nous allons partir; je vais vous reconduire à votre maison d'Auteuil. Rassurez-vous pourtant; mon projet n'est pas de vous abandonner lâchement dans la position périlleuse où votre imprudence nous a jetés tous deux. Si je forfais à l'amour, je ne faudrai point à l'honneur. Je suis prêt à subir avec vous toutes les conséquences de votre égarement; mais, auparavant, je vous dois et me dois à moi-même de tout tenter pour les prévenir.

Mme de Rouèvres demeura quelques instans écrasée sous le coup imprévu de ces rudes paroles. L'orgueil la releva et la soutint.

— Vous-même rassurez-vous, dit-elle avec fierté; si j'ai cru pouvoir disposer de votre destinée, je ne me reconnais point le droit de vous embarrasser de ma personne. Je ne suis pas venue m'imposer à votre indifférence ni réclamer de votre honneur ce que me refuserait votre amour. Si je me suis trompée, c'est à moi seule de porter la peine de ce que vous avez eu raison d'appeler mon égarement.

A ces mots, elle fit quelques pas vers la porte. M. de Peveney courut à elle et la retint. Quelque importun, quelque irritant que soit un amour qu'on ne partage plus, il n'est point d'homme qui se résigne aisément à perdre l'estime du cœur où il a régné, et tel a résisté à toutes les supplications de la tendresse et à toutes les imprécations de la haine, qu'une parole de dédain soumet aussitôt et ramène. D'ailleurs Fernand se jugeait responsable du parti qu'allait prendre Arabelle, et, s'il ne dépendait pas de lui d'agir en amant, tous ses instincts lui faisaient une loi de se conduire en galant homme.

La passion est ainsi faite : humble et fière, superbe et suppliante, aussi prompte à l'espoir qu'au découragement, un regard l'abat et un sourire la relève. Se sentant retenue par M. de Peveney, Mme de Rouèvres crut voir aussitôt les bras d'un amant s'ouvrir avec joie pour la recevoir et l'étreindre.

— Ah ! s'écria-t-elle avec transport, j'ai le secret de ta belle ame. Tu te demandes avec inquiétude si je ne les regretterai pas un jour, ces biens auxquels j'aurai renoncé pour te suivre. Tu crains d'être égoïste en acceptant l'offrande de ma vie tout entière. Que tu sais peu le prix de ton amour !

Elle parla long-temps avec la même exaltation, se retenant ainsi à un dernier rameau d'espérance. M. de Peveney l'avait fait asseoir près de lui; il comprit, en l'écoutant, que, pour en arriver à ses fins, il devait user de ruse et se garder d'exaspérer cette passion en la heurtant de front. Il n'ignorait pas à quelle ame il avait affaire, ni quels ménagemens il avait à garder pour ne la point mettre aux abois. Il attira donc Arabelle doucement sur son cœur, et commença par l'entretenir avec une affectueuse gravité, tempérant tour à tour, par la tendresse ou par la raison, ce que ses discours pouvaient avoir de trop sévère ou de trop passionné. Arabelle l'écouta d'abord avec une attention inquiète; mais à peine eut-elle entrevu où Fernand voulait en venir, qu'elle se cabra de nouveau sous le frein. Vainement

M. de Peveney passa-t-il de la prière à l'emportement, en vain parla-t-il en maître et en esclave; il ne put ni la dompter ni la fléchir.

— A quoi bon tous ces discours et pourquoi vous donner tant de mal? s'écria-t-elle avec un sang-froid plus terrible que la colère; je ne vous demande point d'égards ni de pitié. Encore une fois ce n'est pas d'une affaire d'honneur qu'il s'agit ici, non plus que d'un cas de conscience. M'aimez-vous ou ne m'aimez-vous plus? Oui ou non, et tout sera dit.

Poussé à bout, M. de Peveney ne retint plus la vérité prête à s'échapper, comme un glaive, de sa poitrine; mais au premier mot qui sortit de sa bouche, il s'arrêta court, et Mme de Rouèvres frissonna comme une biche qui, du fond des bois, entend résonner le cor des chasseurs.

Un bruit de pas montait dans l'escalier. Prompt comme la pensée, M. de Peveney se précipita vers la porte. Au même instant, cette porte s'ouvrit, et Fernand se trouva face à face avec un personnage qu'il n'attendait pas.

— Je regrette, monsieur, dit le malencontreux visiteur, d'entrer ainsi à l'improviste; mais la faute en est à vos gens. Depuis près d'une heure que je suis votre hôte, j'aurais pu croire la maison inhabitée, si les éclats de votre voix ne fussent parvenus jusqu'à moi. Comme je ne suis pas tout-à-fait étranger à ce qui se passe céans, et que vos affaires sont à peu près les miennes, j'ose espérer que vous voudrez bien, madame et vous, excuser ce que mon apparition peut avoir de brusque et d'imprévu.

A ces mots, il fit quelques pas en avant et salua Mme de Rouèvres. Fernand était toujours à la même place, debout et immobile. Assise sur le divan, Arabelle n'avait point changé d'attitude : pâle, les yeux baissés, mais sans émotion apparente, si bien que, la voyant sans peur, on l'aurait pu croire sans reproche. Entre elle et lui, le nouveau venu se tenait impassible et grave. C'était un homme qui pouvait avoir près de quarante ans. L'élégance sévère de son costume s'harmoniait avec la froide politesse de son langage et de ses manières. Quand même les lignes de sa figure n'eussent point trahi le pur sang des aïeux, ses gestes et son maintien auraient suffi pour révéler la présence d'un gentilhomme. Il était d'ailleurs impossible de lire sur le marbre de son visage ce qui s'agitait dans son cœur. Nul au monde, en le voyant ici pour la première fois, n'aurait pu raisonnablement supposer qui était cet homme, quel dessein l'amenait, quel rôle il allait jouer dans ce drame.

— Monsieur, dit enfin Mme de Rouèvres, vous pouvez me tuer; c'est votre droit, c'est votre devoir, ajouta-t-elle avec fermeté.

Entre le parti que conseillait l'égoïsme et celui que prescrivait l'honneur, M. de Peveney n'hésita point.

— Monsieur, dit-il, ce n'est qu'à moi seul que doivent s'adresser votre vengeance et votre ressentiment. Seul je suis coupable. C'est moi qui, à force de ruse et d'adresse, suis parvenu à détourner Mme de Rouèvres de la ligne de ses devoirs; c'est moi qui l'attirai dans un piége, moi qui l'entraînai à sa perte. Je sais par avance tout ce que vous pouvez me dire là-dessus; ma vie vous appartient, lavez votre honneur dans mon sang.

Arabelle poussa un cri d'effroi et fit un mouvement pour se jeter entre son amant et son mari. M. de Rouèvres l'arrêta.

— Calmez-vous, madame; vous aussi, monsieur, calmez-vous, dit-il avec un imperturbable sang-froid. Nous sommes entre gens comme il faut : s'il vous plaît, nous règlerons nos comptes sans scandale et sans bruit. Veuillez donc vous asseoir et m'écouter tous deux, car il est indispensable que vous entendiez l'un et l'autre ce qu'il me reste à dire à chacun de vous en particulier.

Ce disant, il prit un siége, et se tournant d'abord vers Arabelle, sans ironie, sans morgue et sans humeur, mais avec l'aisance et le savoir-vivre que donne une longue habitude du monde, de ses lois et de ses usages :

— Madame, lui dit-il, je vais bien vous surprendre : je ne vous tuerai pas, je m'abstiendrai de toute plainte et de tout reproche; je tiens même à savoir si je n'ai pas à vous adresser des excuses, car je m'y croirais obligé dans le cas où, par quoi que ce soit dans ma conduite, j'aurais eu le malheur de justifier la vôtre. C'est vous-même que j'en ferai juge.

A ces mots, Fernand se leva.

— Il est, dit-il, pour le moins inutile que j'assiste à ces explications; permettez que je me retire.

— Restez, monsieur, restez, répliqua M. de Rouèvres avec autorité. Je serai bref; dans un instant, je suis à vous.

M. de Peveney s'étant rassis, M. de Rouèvres poursuivit en ces termes :

— Peut-être, madame, n'avez-vous pas oublié quelle était votre destinée, lorsque j'eus l'honneur de vous offrir la mienne en partage. Nos pères s'étaient connus dans l'émigration. Le vôtre ne devait vous laisser, en mourant, qu'un nom sans tache pour unique héritage. Il

mourut; presqu'en même temps la révolution de juillet envoyait dans l'exil les seuls protecteurs qu'il vous fût permis d'invoquer. Vous étiez sans amis, sans soutien, sans fortune. Ma mère vous recueillit avec tendresse, et, plus tard, touché de vos graces, non moins que du malheur de votre jeunesse, je vous priai d'accepter mon nom. Vous savez que je ne m'y hasardai qu'en tremblant. Quoique jeune encore, je n'étais plus à l'âge où l'argile dont nous sommes pétris peut se transformer au feu des passions, et recevoir une empreinte nouvelle. Dans la défiance où j'étais de moi-même, je pensai qu'avant de vous enchaîner par des liens éternels, il était de mon devoir de renseigner votre cœur et d'éclairer votre inexpérience. Je ne vous cachai rien de mes goûts, de mes idées, ni de mon caractère; j'appelai vos réflexions sur ce lien que je vous proposais de nouer; je vous exposai de quelle façon sérieuse et solennelle j'envisageais le mariage; loin de songer à séduire votre esprit par des peintures attrayantes, j'essayai de l'effrayer par la gravité des obligations mutuelles; j'allai même jusqu'à vous exagérer les charges de l'association. Je ne vous montrai pas le bonheur comme une conquête facile; mais, vous arrêtant au pied de la côte dont il est le couronnement, je vous demandai si vous vous sentiez le courage de vous appuyer sur mon bras pour aller le chercher là-haut. Quand tout fut dit, pour toute réponse vous me tendîtes votre main; je la pris avec un religieux respect, mêlé d'amour et de reconnaissance, et m'engageai devant Dieu à vous aimer et à vous servir. En votre ame et conscience, ai-je failli à mes engagemens?

A ces mots, M. de Rouèvres s'interrompit comme pour laisser à sa femme le temps de répondre. Arabelle se tut; il reprit :

— Vous, cependant, vous m'avez trompé. J'avais fait de vous ma compagne; vous avez fait de moi votre maître. A la franchise et à la loyauté, vous avez préféré l'hypocrisie et le mensonge; substituant ainsi aux vertus de l'égalité tous les vices de l'esclavage, vous vous êtes abaissée au plus lâche, au plus vil, au plus honteux des adultères. En revenant sur le passé, à présent que j'en ai la clé, j'y trouve à chaque pas les traces de vos ruses et de vos perfidies; j'y vois par combien de détours vous avez abusé mon aveugle confiance, et je me demande avec un douloureux étonnement comment deux jeunes cœurs ont pu se soumettre à de si infames manœuvres; je doute ou je m'indigne que l'amour, ce rayon de Dieu, ait pu descendre un seul instant dans cet abîme de basses trahisons. Quoi! durant des mois entiers, qui sait? durant des années peut-être, vous

vous êtes joués de cet homme qui vous aimait tous deux et vous respectait à ce point qu'il eût craint de vous outrager par l'ombre d'un soupçon jaloux! Quoi! vous, jeune homme, qui me serriez la main et que j'appelais mon ami! Quoi! vous, vous, Arabelle!.... Ce qu'il est révoltant d'entendre, mais ce qu'il faut pourtant oser dire, c'est que, pour mieux me tromper sans doute, vous nous avez trompés tous deux. Si, comme je le veux croire pour l'honneur de monsieur, vos complaisances n'étaient qu'un artifice de plus, je dois convenir, madame, que vous jouez bien certaines comédies.

— Assez, monsieur, assez! s'écria M. de Peveney en se levant; vous oubliez que vous êtes chez moi et que vous outragez une femme.

—Je comprends, répliqua M. de Rouèvres toujours avec le même sang-froid, que vous rougissiez à ces mots, vous de honte, et vous de colère; moi-même, je sens mon cœur soulevé de dégoût. Vous me rappelez que je suis chez vous, monsieur de Peveney; permettez-moi de vous faire observer qu'à quelque point que je m'oublie, je n'userai jamais sous votre toit d'autant de liberté que vous en avez pris sous le mien. Je n'outrage personne, monsieur. Si les amans de nos femmes ne sont parfois que nos partenaires, est-ce à moi qu'il vous en faut plaindre? Si la plaie que je mets à nu est tellement hideuse, que ceux-là même qui l'ont ouverte s'en détournent avec horreur, est-ce moi qu'on en doit accuser? Je reviens à vous, Arabelle; je n'ai plus qu'un mot à vous dire, et, ce mot dit, je vous aurai parlé pour la dernière fois. Puisque vous avez fui lâchement comme un criminel, vous n'êtes encore à cette heure qu'une esclave échappée attendant l'arrêt de son maître. — Ce maître vous affranchit. — Il en est un autre au-dessus de tous; puisse celui-là vous absoudre!

Là-dessus, M. de Rouèvres se leva, et s'adressant à Fernand :

— Maintenant, monsieur, à nous deux.

— Allons donc! monsieur; allons donc! s'écria avec l'emportement du désespoir M. de Peveney, qui ne voyait d'ailleurs que la mort qui pût le tirer de là; finissons-en, c'est perdre trop de temps en paroles. J'ai des armes... ici, à deux pas, sans témoins.

—Monsieur, répliqua M. de Rouèvres avec calme, vous vous méprenez entièrement sur mes intentions. Je n'ai que faire de vos armes, ne voulant tuer ni être tué. Vous m'avez parlé tout à l'heure de laver mon honneur dans votre sang; mon honneur n'est point entaché, et je souhaite que le vôtre sorte de tout ceci aussi pur que le mien. D'ailleurs, monsieur, vous n'y songez pas; vous oubliez que vous ne sauriez désormais sans crime disposer d'une vie qui, à

compter de ce jour, devient si précieuse et si nécessaire, que moi-même je ne me permettrais pas d'y toucher. Monsieur de Peveney, ajouta-t-il en élevant la voix, écoutez ce que je suis venu vous dire. — Vous m'avez pris ma femme et vous la garderez. En usurpant mes droits, vous avez implicitement accepté l'héritage de mes devoirs. Tout l'avoir d'Arabelle était sa liberté; en la lui rendant, je suis quitte envers elle, et vous ne seriez pas gentilhomme que je craindrais encore de vous offenser en offrant à madame le bénéfice de la loi.

A ces mots, il salua sans affectation, avec une grave politesse, et sortit aussi calme, aussi froid, que s'il se retirait d'un salon.

La chaise de poste qui l'avait amené l'attendait à la porte; il y monta, et ce ne fut qu'en entendant le bruit de la voiture qui s'éloignait au galop des chevaux, que M. de Peveney comprit nettement toute l'horreur de sa position. Il passa la main sur son front et regarda autour de lui, comme s'il se réveillait d'un songe. Il se vit seul avec Arabelle, tous deux chargés de honte, enfermés, elle et lui, dans un cercle de fer, scellés et soudés l'un à l'autre.

FERNAND DE PEVENEY A MADAME DE MONDEBERRE.

MADAME,

Mon malheur passe mes prévisions; la foudre est tombée sur ma tête. Tout est brisé, l'honneur seul est debout. C'est ce fatal honneur qui me perd; c'est à ce maître cruel, inflexible et jaloux, que j'immole l'espoir de ma vie tout entière. Ne cherchez pas à soulever le voile qui vous cache ma destinée; seulement, dites-vous qu'en renonçant au bonheur que vous m'avez offert, j'ai prouvé que peut-être je le méritais; dites-vous, madame, qu'en refusant d'entrer dans votre Éden, j'ai montré que je n'étais pas tout-à-fait indigne de m'asseoir à la place que deux anges m'y réservaient. Je pars. Où me conduira l'orage qui m'emporte? reviendrai-je un jour? Je ne sais. Mais la terre manquera sous mes pieds avant que les sentimens de respect et d'adoration que je vous ai voués s'éteignent dans mon cœur, qui ne vit plus qu'en vous.

JULES SANDEAU.

(*La seconde partie au prochain numéro.*)

DES

FEMMES MORALISTES.

LE MARIAGE AU POINT DE VUE CHRÉTIEN.[1]

Lorsque le duc de Saint-Simon, dans une page ineffaçable où il a poussé aussi loin que Tacite l'art de bien voir et celui de bien peindre, raconte ce qui se passa à la cour à la nouvelle si inattendue de la mort du dauphin, fils unique de Louis XIV, ne trace-t-il pas en raccourci, et sauf la vivacité des couleurs, un véritable tableau du monde? Tous ces courtisans, jeunes et vieux, — ceux-ci dans la stupeur parce qu'ils vont tomber du haut de leur fortune si chèrement achetée, ceux-là dans une joie secrète parce qu'ils vont monter du même coup qui abat leurs rivaux, — s'épiant les uns les autres, cherchant à se deviner jusque dans les plus profonds replis de la pensée, afin de parer les coups qu'on leur destine et d'en porter qu'on n'attend pas, toutes ces passions en éveil s'étudiant pour mieux se combattre, *cette promptitude des yeux à voler partout en*

(1) Trois vol. in-8°, librairie de Delay, rue Basse du Rempart.

sondant les ames, cela ne ressemble-t-il pas beaucoup à ce qui se passe chaque jour, à toute heure, en tout lieu où l'ambition et l'intrigue ont la haute main, en tout lieu même où seulement les hommes sont divisés d'intérêts? Cette inquisition mutuelle a existé de tous les temps, sous toutes les latitudes, et elle n'existe pas moins lorsqu'elle se cache sous les formes de la politesse et du savoir-vivre.

Ainsi entendue, l'étude du cœur humain, au lieu d'être sérieuse et élevée, n'est qu'un espionnage vulgaire. Observer l'homme avec désintéressement, pénétrer dans son cœur et y fouiller d'une main hardie et délicate pour savoir tout ce qu'il renferme; apprendre les cachettes et les ressorts des esprits, comme dit Montaigne; saisir au vol les ridicules et les marquer d'un trait qu'on n'oublie pas, et le tout dans le but louable de chercher à corriger l'homme en le montrant à lui-même, et de lui fournir les moyens de travailler à son ame, selon l'expression de Mme de Sévigné, avec connaissance de cause, c'est le contrepied de ce que fait le monde, et c'est la tâche du moraliste. La curiosité est alors une noble étude, et la promptitude des yeux à voler partout en sondant les ames, qui était le coup d'œil de la cupidité et de l'envie, devient le coup d'œil du sage jeté sur le cœur de l'homme. Ce sage est le moraliste observateur à la façon de La Rochefoucauld ou de La Bruyère, de Vauvenargues ou de Duclos. Ce moraliste n'est pas le seul; il y en a un autre : c'est celui qui aspire moins à observer le cœur humain qu'à le diriger, et qui, partant d'un centre de doctrines solidement établies, traite les grandes questions de l'ordre moral et dogmatise. Que de qualités sont nécessaires pour réussir dans les deux genres! Une raison droite, une pénétration vive, une grande finesse de tact qui n'est point de la subtilité, une impartialité qui sait être malicieuse, une modération qui sait être mordante, sont absolument indispensables pour empêcher de trébucher et de tomber à côté de la ligne qu'on voulait suivre. Il ne faut qu'un bien léger accident dans la fusion de ces qualités pour que le moraliste observateur tourne à la satire, et pour que l'autre tombe dans le pédantisme. Si à la vue d'un mal, au lieu d'être calme comme un médecin, on s'emporte comme un poète, on ne manque pas de pénétration, mais où est l'impartialité? Si, au lieu d'enseigner avec bienveillance, on prêche avec hauteur, la raison peut ne pas être en défaut, mais où est le tact, où est la modération? Dans le premier cas, on est un écrivain satirique, et dans le second un pédagogue; dans l'un ni dans l'autre, on n'est un moraliste.

Est-ce à cause de ces difficultés réelles que les femmes, dont la plume, dans les siècles précédens, s'était essayée sur tant de sujets, n'avaient pas, jusqu'à notre époque, abordé directement la morale proprement dite? Est-ce la crainte de ne pas réussir qui les avait retenues? Pourtant elles se font assez volontiers illusion sur leurs chances de succès, et elles se sont souvent livrées à des tentatives plus difficiles pour elles et autrement dangereuses. Quoi qu'il en soit, ce n'est que depuis un demi-siècle environ que les femmes ont pris droit de bourgeoisie dans ce royaume de la morale, dont elles avaient long-temps côtoyé les frontières sans les franchir définitivement. C'est récemment qu'elles se sont naturalisées dans ce pays fertile où pourtant bien des champs sont encore incultes, dans ces belles plaines fécondes où plus d'un sillon, ingrat sous la main de l'homme, cultivé de leurs mains, peut se couvrir d'une riche moisson. Quelquefois, il est vrai, elles avaient fait acte de présence dans ces parages, mais sans suite, sans ensemble, au hasard; elles y étaient venues en touristes et non en colons, et ces excursions rapides, suivies d'une retraite si prompte, n'annonçaient point des projets de conquête.

Pour réussir en toute chose, surtout dans les œuvres de l'intelligence, il faut la vocation. — La vocation est à l'esprit humain ce que la vapeur est à la locomotive, c'est la force motrice. Prétendre suppléer à la vocation par le travail, c'est vouloir se passer de la vapeur et traîner la machine à force de bras. Le succès ne couronne pas de pareilles tentatives; la fortune n'aime pas cette sorte d'audace. Lorsque les femmes, poussées par une curiosité trop vive, n'ont pas craint de se jeter à travers la métaphysique et l'érudition, et ont voulu lutter corps à corps avec ces redoutables puissances, qu'est-il arrivé? Elles ont été vaincues presque sans combat, et comme elles avaient fait violence à leur nature, qu'elles avaient changé leur robe élégante contre le vieil habit de docteur, gênées sous ce déguisement, elles n'ont pas même eu la consolation de tomber avec grace. Elles ont été plus heureuses dans leurs relations avec la morale. Il est vrai que cette province de la littérature leur appartient à meilleur droit que les autres.

Le rôle qui convient le mieux aux femmes est dans la famille. Le foyer domestique est leur vraie patrie; la vie publique est pour elles une sorte de terre étrangère. C'est dans la vie privée qu'elles possèdent tous leurs avantages. Sur ce théâtre, étroit en apparence, mais vaste en réalité, car il s'agrandit toujours en proportion des

généreux efforts, se développent de belles intelligences et de nobles cœurs. Depuis quand le travail, pour avoir toute sa valeur, a-t-il besoin d'être applaudi? Il semble, au contraire, qu'il doit doubler de prix lorsqu'il est obscur. Ce n'est pas que le foyer domestique, à notre sens, doive se transformer en une prison où les femmes, quelles que soient leurs aptitudes, doivent rester éternellement confinées. Qu'elles en sortent toutes les fois que par leurs talens elles seront réellement au-dessus de ce rôle de la famille, et qu'elles pourront faire briller aux yeux de tous une vraie lumière qui ne devait pas rester enfouie sous le boisseau, au profit de quelques-uns. Le conseil serait sans réticence, si, dans ces divers talens qui peuvent échoir aux femmes, il n'en était de périlleux, et qu'on ne souhaiterait pas à une personne aimée. Ne donnerait-on pas de préférence à une mère, à une épouse, à une sœur, le talent qui peut le mieux s'exercer de la part de la femme sans usurpation sur le rôle de l'homme, qui ne lui impose pas d'étranges habitudes, et ne l'arrache pas violemment du cercle des simples vertus? Ce talent, n'est-ce pas celui de l'écrivain moraliste, soit qu'il s'exerce dans le récit où les femmes excellent, dans ces fines analyses des sentimens où elles se jouent avec tant d'aisance et de supériorité, soit qu'il produise des ouvrages de pure morale? Pour écrire ainsi, la femme n'a pas à son front cette auréole qui en fait un être exceptionnel, ce qui a toujours ses inconvéniens; ce diadême de feu qui la désigne aux regards de tous, et l'isole pourtant: la palme qu'elle obtient n'est qu'un ornement, une parure de plus. On ne suppose pas que rien soit changé dans son existence; ce qu'elle écrit dans ses livres, elle pourrait le dire dans son salon; elle a voulu seulement parler pour un grand nombre; elle a étendu sa conversation et agrandi son auditoire; elle est devenue auteur, sans cesser d'être femme du monde et mère de famille. Qu'on n'aille pas croire après cela que le roman et la morale proprement dite soient sans écueils pour les femmes : qu'elles oublient la mesure, et pendant que l'une s'essaiera follement au rôle de Sapho, l'autre tombera au rang d'une maîtresse d'école.

Dans les siècles précédens, ce n'est que par voie indirecte, nous l'avons déjà dit, que les femmes ont été moralistes; elles l'ont été dans leurs romans, dans leurs lettres, dans leurs mémoires, et par un bon nombre de ces ouvrages, en dehors du genre, mais qui s'en rapprochent pourtant, elles ont montré qu'elles étaient capables d'approfondir la vie, et d'en parler savamment et à leur aise. En remon-

tant un peu haut, ne trouvons-nous pas les deux Marguerite de Valois, qui possédaient à un degré assez supérieur, ce nous semble, le don de voir les choses d'un œil sûr à travers les voiles? Au siècle suivant, n'est-il pas une femme qu'il suffit de nommer pour désigner le plus agréable mélange de l'observation judicieuse et de la bonne moquerie? Mme de Sévigné n'est-elle pas là? Serait-elle absente, ce qu'à Dieu ne plaise, nous ne serions pas à court d'exemples. Ce XVIIe siècle, où la société se forme et se développe d'une manière si admirable, nous offre chez les femmes une tendance manifeste à moraliser, qui, pour ne pas s'être traduite en œuvres spéciales, n'est pas moins facile à constater. Autour de Larochefoucauld, ne voyons-nous pas un groupe de femmes spirituelles et sensées, parmi lesquelles Mme de Sablé et Mme de La Fayette, qui moralisent à plaisir, et jouent, pour ainsi dire, aux maximes? La Bruyère était venu, et son livre, qui, selon le mot de M. de Malézieu, devait lui attirer tant de lecteurs et tant d'ennemis, avait sa place marquée sur la table de toilette des grandes dames, qui le lisaient avec une sorte de passion, et dont quelques-unes se firent peindre un La Bruyère à la main. N'oublions pas les portraits de Mlle Scudéry, ni les *Stances morales* de Mme Deshoulières. La vocation des femmes, comme moralistes, perçait alors de toutes parts. Il est cependant une époque avant la nôtre, où cette tendance des esprits féminins fut plus éclatante encore : c'est le XVIIIe siècle, le siècle de la société par excellence, où la conversation, qui est l'école des moralistes, atteignit au sommet de l'art, d'où elle est redescendue. Jamais les femmes n'avaient déployé un tel esprit d'observation, de finesse et d'à-propos, et il faudrait les admirer sans réserve, toutes ces grandes dames, qui possédaient si bien la justesse du coup d'œil, la verve de la raillerie, l'originalité brillante de l'expression, s'il ne fallait blâmer cette légèreté de mœurs qui s'affichait sans scrupule, cet épicuréisme dont on faisait parade, et qui se résume assez bien par ce mot de Mme de Lambert à son fils : « Mon enfant, ne faites jamais de folies, excepté quand elles vous feront grand plaisir. » Quel dommage pourtant qu'il ne reste rien de ces conversations si animées et si entraînantes où brillaient les plus beaux noms de France, Mme la maréchale de Luxembourg, Mme la princesse d'Hénin, Mme la princesse de Beauvau, Mme de Bouillon ! Quel dommage que tant d'éloquence parlée s'évanouisse, quand il reste tant de pauvretés écrites ! Ceci ne s'applique pas aux échantillons écrits en matière de morale que des femmes du XVIIIe siècle nous ont laissés, et qui sont remarquables à plus d'un titre.

Ici encore, comme dans le XVIIe siècle, il faut, pour trouver ce que l'on cherche, glaner un peu partout, à travers champs. A part Mme du Châtelet, qui a écrit un véritable traité sur le bonheur, c'est dans leurs romans, leurs correspondances et leurs mémoires, comme nous disions, qu'il faut surprendre l'écrivain moraliste. Heureusement, on ne tombe pas à faux, en s'adressant à Mlle de Launay, Mlle de l'Espinasse, voire Mme de Tencin, en allant jusqu'à Mme de Charrière et Mme de Souza. — Ah! quel livre de morale on ferait, si on voulait recueillir toutes les observations dont les femmes, armées d'une pénétrante finesse, ont semé leurs ouvrages, et si on pouvait les retrouver et les faire revivre, ces traits éloquens et fins, dus au génie de la conversation! En adoucissant, par le bon sens exquis du choix, la sévérité un peu froide du XVIIe siècle, et en épurant l'épicuréisme trop facile du XVIIIe, quel chef-d'œuvre on composerait! quel livre aimable et profond! quel vrai trésor! De l'étude de ces divers morceaux, il ressortirait, n'omettons pas de le dire, que jusqu'à notre époque les femmes, quand elles ont touché à la morale, ont été des moralistes observateurs, tandis que de notre temps elles se rangent surtout dans la classe des moralistes qui enseignent. Cette différence n'est pas insignifiante et de pur hasard; cela prouve qu'avant la révolution, les femmes étaient simples spectatrices, tandis que de nos jours elles se mêlent à l'action; elles se contentaient autrefois de causer le plus spirituellement possible dans le coupé de la diligence, qu'elles veulent conduire aujourd'hui.

Les femmes, avant notre époque, ont donc été moralistes en général, sans qu'aucune d'elles puisse revendiquer ce titre en particulier; c'est un héritage commun, une propriété indivise. Cela établi, voyons si les femmes qui, plus près de nous, ont brigué ouvertement ce titre pour leur compte, l'ont mérité sérieusement. Est-ce Mme de Genlis qui mérite ce titre de moraliste? Si les gros bataillons de livres avaient le même privilége que les gros bataillons de soldats, du côté desquels la victoire aime à se placer, peu d'écrivains l'emporteraient sur Mme de Genlis : elle pourrait se mesurer avec Voltaire sans trop de désavantage. Mais cela n'arrive pas ainsi, et c'est merveille de voir comme un auteur survit avec un petit volume, et comme mille autres sont à jamais ensevelis sous la haute montagne de leurs ouvrages. Le nombre des écrits de Mme de Genlis est immense. Pour les feuilleter seulement, il faudrait un temps et une patience que nous n'avons pas. Disons vite que l'oubli qui enveloppe déjà toutes ces productions décolorées et sans saveur n'est que le juste

châtiment de l'exorbitante fécondité de l'écrivain. A part *Mademoiselle de Clermont*, qui, dans la longue série des échecs littéraires de Mme de Genlis, est un vrai coup de partie, et qui vient se placer avec naturel et charme non loin des romans de Mme de Lafayette, rien dans cette bibliothèque due à une seule plume n'est destiné à survivre, pas même *Mademoiselle de La Vallière*, malgré tout l'intérêt répandu dans ce roman et dans quelques autres de l'auteur, qui, sous tous les rapports, valent bien des romans à grands succès de ce temps-ci. Les ouvrages de Mme de Genlis déjà frappés du coup qui attend inévitablement les autres sont précisément ceux auxquels l'auteur attribuait le plus d'importance, entre autres son livre *de l'Influence des Femmes sur la littérature française*. La postérité, qui est déjà venue, a raison. Que penser en effet de l'esprit critique d'un écrivain qui refuse du talent à Mme de Staël et à Fénelon? A la rigueur, chez une organisation féminine aux impressions très vives, ces jugemens, tant ils sont ridiculement exagérés, pourraient passer pour des caprices, et n'impliqueraient pas une absence totale de goût littéraire et de profondeur, si le reste du livre ne venait confirmer amplement la première impression. On pourrait encore être indulgent pour les prétentions de Mme de Genlis à la critique (où sont les femmes qui y ont excellé?), si elle relevait son talent par la peinture vraie des mœurs et l'étude quelque peu profonde de l'ame. Mais non, et l'on s'étonne qu'une femme d'esprit, jetée au milieu de la plus grande société dès sa première jeunesse, et qui y a mené une si longue carrière, soit restée un observateur si superficiel, et n'ait jamais vu les passions humaines qu'à la surface? On a dit que sa vanité y était pour beaucoup, et que ses ridicules prétentions aristocratiques, ne lui laissant voir le monde qu'à travers le prisme des préjugés, et lui faisant croire que tout l'univers était dans un salon à la Louis XV, l'avaient empêchée de voir le fond des cœurs et le fond des choses. La vanité, pas plus que le temps, ne fait rien à l'affaire, et Saint-Simon, autrement imbu que Mme de Genlis des préjugés aristocratiques, était un terrible observateur. C'est une erreur sans doute de croire que tout l'univers est dans un salon à la Louis XIV ou à la Louis XV; cependant si tout l'univers n'est pas là, il faut avouer qu'il y a beaucoup de monde, et que l'on peut encore, dans cet espace étroit, faire de grandes découvertes, pourvu qu'on soit doué du vrai talent d'observation, que n'avait pas Mme de Genlis. Ses peintures du monde manquent donc d'originalité; où elle a été faible surtout, où elle a montré peu de portée, c'est lorsqu'elle a

voulu s'occuper de religion et de morale. Croyez aux éloges épistolaires! Vers 1787, Mme de Genlis recevait les lignes suivantes : « Prédicateur aussi persuasif qu'éloquent, lorsque vous présentez la religion et toutes les vertus avec le style de Fénelon et la majesté des livres inspirés par Dieu même, vous êtes un ange de lumière. » C'est Buffon qui, ayant mis ses plus belles manchettes, lui écrivait cela. Eh bien! non; malgré Buffon, Mme de Genlis, quand elle présente la religion et la morale, n'est pas un ange de lumière; elle ne mérite pas même le nom de moraliste. Au vrai, c'est une gouvernante qui a deux titres pour sa mémoire, un joli livre qu'elle a fait, et un illustre élève qui s'est fait lui-même.

Mme Campan a-t-elle plus de droit au titre que nous refusons à Mme de Genlis? Si l'intention en littérature était réputée pour le fait, oui sans doute; mais la bonne intention et le talent ne doivent jamais se séparer et ne peuvent bien faire qu'en se prêtant un mutuel appui. C'est l'histoire du paralytique et de l'aveugle. Quand la bonne intention ne l'éclaire pas, le talent fait fausse route; et sans le talent, la bonne intention, paralytique, ne peut avancer d'un pas. — Dans le livre sur l'*Éducation des Femmes*, qui est la production principale de Mme Campan, on a beau chercher la profondeur des vues, l'éclat ou le charme du style, on ne trouve que des pensées connues et un style effacé. On cherche une moraliste, et l'on ne trouve qu'une institutrice. Il reste un mot de Mme Campan : « Créer des mères, a-t-elle dit, voilà toute l'éducation des femmes. » Aux époques même les plus faciles pour la renommée, un mot n'est pas un titre suffisant pour la gloire littéraire. Mme Campan est encore inférieure à Mme de Genlis, et ni l'une ni l'autre n'ont eu en partage le vrai talent de l'écrivain et du penseur. — Le pavillon de Belle-Chasse et Écouen étaient vraiment trop loin de Coppet.

Parmi les ouvrages de morale dus à des plumes de femmes, il n'y a de réellement sérieux et de durable que ceux de Mme Guizot, de Mme de Rémusat et de Mme Necker de Saussure. C'est Mme Guizot qui a fondé, si l'on peut s'exprimer ainsi, la dynastie des femmes moralistes. Son portrait et celui de Mme de Rémusat ont été dans ce recueil tracés trop finement dans toutes leurs nuances pour qu'il soit permis d'y revenir. Si le portrait de Mme de Saussure n'est pas fait encore, il vaut la peine d'être tracé à part, et il le sera sans doute par cet ingénieux critique qui, sous l'esprit de l'auteur, sait si bien trouver l'ame de l'homme.

Puisque le talent des trois écrivains est hors de cause, contentons-

nous de parler de ce qui, dans notre époque, distingue admirablement ces trois intelligences d'élite, c'est-à-dire de leur amour profond du devoir et de l'ardeur réfléchie avec laquelle elles ont marché, chacune dans sa voie, vers le même point lumineux. Elles ont aimé et voulu faire aimer le devoir! Elles n'avaient donc pas connu la vie? elles n'avaient pas souffert? sans doute elles avaient vécu toujours dans l'heureuse ignorance des sacrifices imposés à la femme? Tout leur avait souri? Venues dans des temps paisibles, où les règles du devoir étaient d'inébranlables colonnes placées de distance en distance sur la route, et indiquant si clairement le chemin, qu'il était impossible de s'égarer, elles n'avaient eu que la peine de regarder autour d'elles et de marcher? — Au calme du langage, à la sérénité de la pensée, on serait tenté de le croire. Il n'en est rien pourtant. Ce n'est pas l'expérience amère de la vie, ce ne sont pas les épreuves douloureuses qui leur ont manqué, et elles ont traversé des temps plus difficiles que le nôtre, des temps où toutes les notions du vrai et du juste étaient altérées et méconnues. Ces règles salutaires, qu'elles ont soutenues avec une conviction éloquente, ce n'est donc pas partout autour d'elles qu'elles les ont trouvées, c'est dans leur cœur. Tout en s'efforçant d'améliorer la société actuelle, principalement sous le rapport de la condition des femmes, tout en étudiant les défauts de l'ordre social et en les signalant sans crainte, en préparant l'avenir, elles acceptaient le présent, et il est consolant et beau de voir d'aussi belles intelligences dévouées ardemment au progrès et au devoir. Mme Guizot, Mme de Rémusat, Mme Necker de Saussure, font honneur à notre siècle et à leur sexe, et dédommagent des grands scandales dont nous avons été témoins.

La révolution de 1830 fit surgir une légion d'amazones qui arborèrent le drapeau de l'indépendance absolue, et se précipitèrent dans la mêlée en criant : Émancipation! Ce ne fut point un de ces caprices éphémères du lendemain des révolutions, une de ces mille idées extravagantes qui sont comme une poussière que soulèvent en passant les crises sociales, qui tourbillonne un moment et retombe aussitôt. La fièvre qui s'empara d'un si grand nombre de cerveaux féminins fut longue; elle dura près de dix ans, et n'a pas encore complètement disparu, bien qu'il ne reste plus de l'armée en déroute qu'un peu d'arrière-garde, qui pousse encore de loin en loin son malheureux cri de guerre, au milieu de l'indifférence générale, et qui n'excite plus même assez d'attention pour obtenir un petit succès de mépris et de colère.

Ce sont les doctrines saint-simoniennes d'abord et plus tard celles de Fourier qui furent l'arsenal où les imaginations féminines en révolte trouvèrent des armes contre cette société dont le despotisme, si dur et si vigilant, ne songeait même pas à réprimer leurs folies. Ce fut vraiment un triste spectacle. Que de femmes, oubliant leur caractère et dédaignant ce foyer domestique où les appelaient tant de devoirs, si doux quand on sait les remplir, firent irruption sur la place publique, déclamant, au nom de la morale, contre la morale, attaquant sans pudeur les choses les plus saintes, et enivrées d'un esprit de destruction si forcené, qu'il avait pris dans leur cœur la place de tous les autres sentimens! Ce n'étaient plus des épouses, des filles, des mères. De la femme, elles n'avaient conservé que l'habit, et avaient tout perdu, jusqu'à l'élégance des manières, qui avait suivi la grace de l'esprit et du langage. On voudrait être indulgent qu'il serait impossible de l'être, car rien dans leurs défauts n'avait ce côté séduisant qui quelquefois les atténue. Ce n'étaient pas même leurs défauts, c'étaient ceux d'un autre sexe dont elles s'étaient emparées en les exagérant. Nous ouvrons au hasard un des livres publiés dans cette période de vertige, et nous tombons sur la phrase suivante : « Pour atteindre l'égalité et la vertu, il y avait deux idoles à renverser, la naissance et la chasteté! Non que la naissance et la chasteté ne soient belles en elles-mêmes; mais ces mérites prennent leur rang, cessent d'être la loi suprême, et ne sont plus indispensables, l'un à l'homme, l'autre à la femme. Toute femme supérieure a des passions plus ou moins fortes, et, à moins de circonstances admirablement heureuses, manque toujours à cette vertu départie plutôt à la faiblesse et à la timidité. » C'est une des plumes les plus élégantes et les plus modérées de la secte qui a écrit ces paroles; qu'on juge du reste. Ces femmes s'étaient érigées en tribuns, elles prêchaient la révolte contre toutes les lois établies, prodiguaient l'insulte à pleines mains, et écrivaient comme si elles eussent parlé sur la borne de la rue. Elles s'étaient faites les prêtresses insensées d'un culte anarchique, et elles ont été, qu'on me permette l'expression, les *tricoteuses* de la révolution de 1830.

Le mariage est la pierre d'achoppement dans ce siècle. Il fut principalement le but des attaques violentes de ces étranges moralistes. De tous leurs livres sur ce sujet, il ressort clairement une chose : c'est que, dans la vie de la femme, elles ne voyaient que l'amour. Toutefois, dans leurs divagations, elles ont oublié un point, c'était de décréter l'éternité de la jeunesse. Le but de leur mission, c'étaient

donc l'apothéose de l'amour et la destruction du mariage. Pour tout dire, cette levée de boucliers contre le mariage n'était qu'une insurrection de griefs personnels. Ces femmes confondirent la cause de tout leur sexe avec leurs infortunes particulières, et, de bonne foi peut-être, elles prirent dans le mariage, pour l'institution même, ce qui n'était que des accidens malheureux. La colère était leur muse, et elles étaient comme des soldats qui, après avoir essuyé le feu meurtrier d'une citadelle, montent furieux à l'assaut, moins pour remporter une victoire que pour se venger. L'assaut fut livré, et l'on vit, dans la chaleur du combat, briller à plusieurs reprises le drapeau d'une Clorinde que les prudens conseils ne pouvaient toujours contenir, et qui osait se compromettre en de telles luttes. Chez elle, du moins, l'éclat de l'action pouvait en sauver l'inconvenance, et il y aurait amnistie pour ses témérités, si depuis elle avait su prendre sa revanche en vraie Clorinde de la poésie et de l'éloquence, au lieu d'égarer ses coups et de se perdre dans une obscure mêlée.

Qu'arrivera-t-il maintenant? Gallus disait il y a bien des siècles :

> Feminæ natura varium et mutabile semper;
> Diligat ambiguum est, oderit anne magis;
> Nil adeo medium. . . . . .
> Et tantum constans in levitate suâ est.

Si Gallus disait vrai, s'il n'était exagéré comme tous les poètes, nous serions à la veille d'un mouvement qui ressemblerait à une réaction. *Nil adeo medium;* du dévergondage, nous tomberions dans le pédantisme. On deviendrait précieuse et collet-monté, et de tous côtés on ne verrait que femmes s'emparant, comme de leur bien légitime, des plus hautes questions de la religion et de la philosophie, écrivant de volumineux traités et vivant dans le commerce intime des anciens philosophes, des pères de l'église, des théologiens; nous serions entourés de savantes, en un mot, qui, pour l'amour du grec, pourraient encore se compromettre, et qui feraient refleurir des travers que nous leur pardonnerions volontiers, s'ils devaient ressusciter Molière. Cette réaction est imaginaire sans doute; cependant aujourd'hui même n'avons-nous pas à nous occuper d'un livre qui, s'il n'est pas l'œuvre d'une savante, est l'œuvre d'une puritaine, et qui autoriserait le poète, je le crains bien, à répéter en souriant : *Nil adeo medium?* Ce livre, remarquable à beaucoup d'égards, a attiré l'attention des esprits sérieux, et appelle de notre part une ap-

préciation qu'il sera permis de trouver sévère, pourvu que l'on n'oublie pas que la sévérité est du respect envers le talent.

C'est le mariage qui a fourni à Mme Agénor de Gasparin le sujet d'un livre qui est aux antipodes des ouvrages sur la même matière dont nous parlions tout à l'heure, et qui de la licence effrénée nous fait passer au rigorisme. L'union conjugale n'a été établie, selon Mme de Gasparin, que pour la sanctification de l'humanité; mais l'idée primitive s'est, de nos jours, si corrompue, que pour rentrer dans les voies de Dieu, le mariage doit être absolument régénéré. C'est la mission que s'est donnée l'auteur du *Mariage au point de vue chrétien*, mission qu'elle a acceptée héroïquement dans toutes ses conséquences, et qu'elle a remplie avec une ardeur de prosélytisme qui pourrait prendre un autre nom, et qu'on ne croyait plus de notre temps. Le mariage, tel qu'il est, n'a pas trouvé de plus violent adversaire, ni le mariage, tel qu'elle le conçoit, de plus fougueux apôtre. Elle pousse si loin ce zèle, que dans sa colère contre le mariage actuel il nous semble qu'elle le calomnie, et que dans son enthousiasme pour l'union conjugale qu'elle désire, il nous semble qu'elle crée un idéal qu'il n'est donné à personne d'atteindre. Elle commence par une satire et finit par un rêve.

Mme de Gasparin veut régénérer le mariage par la loi chrétienne; mais elle enlève au christianisme son véritable élément, la douceur, et en fait une sorte de loi terrible qu'elle préconise dans toute sa rigueur, en s'attachant beaucoup plus à prouver qu'à persuader, et à convaincre qu'à émouvoir. Dès le début, on s'aperçoit que le livre de Mme de Gasparin se rattache au mouvement religieux qui agite la Suisse française depuis quelques années, et qui s'est donné le nom de *réveil évangélique*. Certes, rien ne serait plus louable que de chercher à réveiller le sentiment religieux au cœur de l'homme, si les plus légitimes mouvemens d'idées ne tournaient à mal quand l'exagération se met de la partie. Or, il n'est pas rare de voir de jeunes ministres, animés d'un zèle peu raisonnable et à peine arrivés dans un pays avec charge d'ames, s'élever avec colère contre des usages innocens qu'ils considèrent comme des relâchemens infames, et vouloir tout faire plier sous leur puritanisme inflexible. Le prédicant le plus dur est toujours suivi, dit quelque part Voltaire. Quelques femmes écoutent le jeune ministre, des enfans aussi. Les hommes résistent et murmurent d'abord; ils espèrent cependant que la fougue du jeune pasteur se refroidira, et dans cet espoir ils attendent. Ils

attendent en vain, car l'ardeur du prédicant croît chaque jour. Alors les querelles d'intérieur commencent dans les familles; les hommes veulent empêcher les femmes d'aller au prêche; comme on pense, les femmes ne cèdent pas facilement, et voilà une source continuelle de désordres sous le toit conjugal. Mais cet état de choses a un terme. Un jour, les hommes se soulèvent, le presbytère est entouré, on lance des pierres; le pasteur s'enfuit en vrai martyr, et le réveil finit par une émeute.

Le livre de Mme de Gasparin est empreint de la couleur la plus exagérée du réveil, et dans toutes les questions qu'il traite, il apporte une inflexibilité absolue de doctrines. Le rigorisme éclate à chaque page, et, quoique l'auteur consente à le voiler quelquefois pour faire quelques concessions à l'esprit du siècle, on le sent, on le respire partout, et on est peu surpris lorsque Mme de Gasparin laisse échapper cette exclamation : « Plût à Dieu que la femme restât éternellement étrangère au monde! » Ce qui équivaut à faire des vœux pour que toutes les femmes vivent en recluses. Si les caprices passionnés de Mme de Gasparin devenaient des lois, la société ressemblerait bientôt à un couvent, car une femme, dit-elle, est à moitié perdue lorsqu'elle a ri à une comédie de Molière, ou qu'elle n'a pas pleuré d'indignation en assistant à un ballet. On croirait que ces emportemens de puritanisme sont d'un autre âge, et datent de ces jours où tout instrument de musique était interdit à Genève, si l'on ne savait qu'ils sont dus à l'intolérance de la jeunesse. Pour les esprits bien faits, la vie est une école d'indulgence, et si Mme de Gasparin n'avait pas écrit son livre, elle ne l'écrirait pas dans quelques années. Qui sait d'ailleurs? Chez certaines ames, le rigorisme est un déguisement de la tendresse, et si la critique pouvait pénétrer dans l'intérieur de la conscience, elle serait peut-être désarmée; malheureusement elle ne juge que les résultats.

L'auteur du *Mariage au point de vue chrétien* a traité son sujet dans toute son étendue, et n'a pas voulu laisser un seul point de l'union conjugale qu'elle n'explorât avec une attention scrupuleuse, et qu'elle n'essayât de régénérer. Il nous est impossible de suivre Mme de Gasparin à travers toutes ses utopies méthodistes; mais que penser, par exemple, de ce qu'elle entend par amour et intimité dans le mariage? Que penser du terrible ordre du jour conjugal auquel il faut se soumettre ponctuellement, tout irréalisable qu'il soit, sous peine d'être des cœurs corrompus et dégradés? L'amour est la base

fondamentale de l'union, et cet amour est si grand, si pur, disons le mot, si divin, qu'il établit entre les époux une intimité parfaite, céleste. Cela est vraiment beau! Il n'y a qu'une difficulté : où sont les cœurs capables de ressentir un pareil amour? Et s'il y en a peu, ou s'il n'y en a pas même chez lesquels un semblable amour puisse subsister long-temps sans altération, que devient la pierre angulaire du mariage? Que devient le mariage lui-même? En présence de tels obstacles, l'auteur devrait logiquement pencher pour le célibat. Eh bien! non; le célibat n'a pas de plus violente ennemie. Comment cela peut-il se concilier?

Quoi de plus doux que l'intimité dans le mariage? Deux cœurs bien nés qui sont remplis d'affection et d'estime l'un pour l'autre trouvent des trésors de bonheur dans cette intimité qui grandit chaque jour à mesure qu'on se connaît davantage. L'intimité ne doit-elle pas être un besoin du cœur plutôt qu'un article du contrat, et ne faut-il pas qu'elle s'étende en proportion de la tendresse? Toute intimité entre époux est relative, et cependant Mme de Gasparin commande l'intimité absolue, c'est-à-dire l'échange de toutes les pensées, de tous les sentimens, partout et toujours. Elle ne reconnaît pas à l'un le droit de garder une pensée qu'il ne communique pas à l'autre; elle fait même un devoir de se communiquer entre époux les secrets d'autrui, afin qu'il n'existe pas un seul point qui ne soit commun à tous deux; l'on exécutera plus facilement ce second article que le premier, car à tout prendre ce n'est qu'une indiscrétion que recommande l'auteur, et remarquons en passant que jusqu'ici l'indiscrétion n'avait pas figuré dans les commandemens de Dieu!

Il est entendu que l'auteur ne s'en tient pas à l'intimité morale, et qu'elle insiste avec force, avec passion, pour que les époux ne soient jamais séparés. Ici les conseils sont superflus; si l'on s'aime, vous n'avez pas besoin de recommander la présence au logis.

L'absence est le plus grand des maux.

On s'éloigne avec regret et l'on revient toujours avec bonheur. Si l'on n'aime pas, au contraire, que de prétextes plausibles pour l'absence! Est-ce un grand mal, en ce dernier cas, que les choses se passent ainsi? Mme de Gasparin ne voit-elle pas qu'il y aurait imprudence à tenir trop long-temps rapprochés deux êtres qui ne s'entendent pas? Peut-être se font-ils un peu illusion sur la distance qui les sé-

pare? Avec des précautions habiles, on pourrait vivre dans le calme, sinon dans le bonheur, tandis qu'en se voyant à chaque instant de la vie, on se froisse sans le vouloir; tout s'aggrave alors, tout s'exagère. Les défauts, qu'un peu de perspective diminuait, paraissent plus grands qu'ils ne sont réellement; tout est matière à bouderies et à querelles, et, de bouderies en querelles, on descend une pente qui conduit à la haine, le plus grand des malheurs. Dans la plupart des cas, l'habileté consiste à tourner l'écueil, et Mme de Gasparin ordonne impérieusement de venir s'y briser. — La haine! voilà le résultat des théories de l'auteur pour les époux qui s'estimaient sans amour, et qui vivaient paisiblement dans un système de concessions mutuelles! Pour ceux qui s'aiment, le résultat est l'exagération de l'amour, c'est-à-dire un effrayant égoïsme.

Toutes les théories du *Mariage au point de vue chrétien* sont pleines de tempêtes. Ainsi l'auteur, logique dans ses principes sur l'intimité, veut que la femme, lorsqu'elle ressentira dans son cœur une passion illégitime, en fasse la confidence au mari. La confidence au mari! Comment l'auteur n'a-t-elle pas vu les conséquences désastreuses de cette démarche?

On aime, on se croit aimé; on vit dans ce doux et enivrant état de l'ame qui résulte d'une grande affection partagée. L'avenir se déroule devant vous sans que vous aperceviez le moindre point noir à l'horizon. On prend soin de sa fortune et de ses affaires comme en se jouant, car tout travail est facile à l'époux aimé. On se sent revivre avec une indicible joie dans ces gais enfans qui jouent autour de leur mère; on sent quelque chose d'infini au fond de son cœur, où il semble que le ciel soit descendu. Mais un jour voilà que l'épouse en pleurs se jette dans vos bras, elle est pâle et tremblante, et, au milieu de sanglots étouffés, elle laisse échapper de cette bouche, où vous espériez que votre nom seul serait toujours murmuré avec amour, un aveu, un terrible aveu, elle en aime un autre, et, ne se croyant pas la force de se sauver elle-même, elle vient vous demander votre appui contre son propre cœur. Vertueuse et fidèle, mais redoutant sa faiblesse, c'est la peur et non l'amour qui l'a jetée dans vos bras; elle n'a prononcé qu'un mot, ce mot a entr'ouvert un abîme, et de ce bonheur immense que vous possédiez il n'y a qu'un moment, il ne vous reste déjà plus que le souvenir. Désormais une image, une impitoyable image vient se placer entre vous et cette épouse qui pourtant n'est pas parjure, et murmure ironiquement à

vos oreilles : C'est moi qui suis aimé! Ce fantôme vous suit ou vous précède partout dans votre chemin; il s'assied à votre table, il se tient debout à votre chevet, il remplit votre maison. En apparence, vous n'avez rien perdu; votre honneur est sauf, votre femme est fidèle, et le monde vous suppose toujours heureux; en réalité, vous êtes ruiné dans vos espérances les plus intimes, vous avez perdu ce que vous aviez de plus cher en ce monde, et vous êtes le plus malheureux des hommes, car vous aimez encore, et l'on ne vous aime plus.

L'amour est un pur cristal que le moindre souffle ternit. Quand on aime, on est inquiet et tourmenté au moindre soupçon. Si l'on a cru remarquer un peu de froideur, si l'on a saisi un geste d'impatience, une parole dure, serais-je moins aimé? se dit-on, et, dans de longs et interminables monologues, on agite gravement cette question, comme s'il s'agissait du salut d'un empire. Le cœur de l'homme qui aime est ainsi fait : le moindre grain de sable qui tombe dans ce lac en trouble pour long-temps le fond. Et c'est l'homme aussi exclusivement jaloux de son bonheur, et qui met toute sa joie dans la possession absolue d'une ame, que la femme viendra prendre pour confident des infidélités de son cœur! Pour la plus grande gloire de l'intimité conjugale, comme l'entend Mme de Gasparin, voilà le repos du mari à jamais troublé!

Suppose-t-on que le mari, au lieu d'éprouver pour la compagne qu'il s'est choisie un sentiment passionné, n'éprouve pour elle qu'une affection mêlée d'estime? L'aveu ne sera pas ici un coup de foudre qui tombera sur le cœur; ce sera une lame froide qui fera une inguérissable blessure à l'amour-propre. Malgré lui, l'homme deviendra méchant et soupçonneux, et sa raison ne sera pas assez forte pour le mettre au-dessus des suggestions continuelles de l'amour-propre blessé, qui s'agite jusqu'à ce qu'il ait trouvé sa vengeance. Le mari qui aime souffrira sans se plaindre; celui qui n'aime pas se plaindra à tout propos, suscitant toujours des prétextes trop faciles à trouver, et au lieu de lutter, comme l'autre, dans son imagination malade, contre le fantôme de l'amant, il éprouvera une satisfaction secrète à se heurter contre une réalité toujours présente, sa femme. Non-seulement il lui en voudra de son infidélité qui n'a pas dépendu d'elle, il lui en voudra encore de sa franchise, qui a été un acte de courage et une marque d'estime; si éclairé qu'il soit, il sera injuste, et le même mot qui introduit sous un toit une douleur morne, d'autant plus grande qu'elle fait des efforts pour se cacher,

introduit sous un autre mille petites vengeances. A ce jeu de chaque jour, de chaque heure, que devient l'affection mutuelle? Dans l'intérêt de l'intimité morale selon le rigorisme, voilà les deux époux devenus ennemis intimes.

En maint endroit de son livre, Mme de Gasparin prêche à la femme l'abnégation et le renoncement, et cela avec une chaleur d'éloquence souvent entraînante. Il ne faut pas cependant se laisser prendre à ces paroles de paix, car l'auteur ne fait là qu'une concession apparente, pour obtenir beaucoup plus qu'elle n'aurait osé demander de prime-abord; elle donne de la main gauche pour s'enrichir de la main droite. Ainsi veut-on savoir comment Mme de Gasparin entend la liberté de conscience du mari? Si le mari est incrédule, la femme est chargée de remporter une victoire complète sur son incrédulité, et elle la remportera, quoi qu'il en coûte. Rien ne l'arrêtera, jusqu'à ce qu'elle en soit venue à ses fins, et, pour débuter, elle exigera qu'il assiste aux offices religieux; s'il résiste, elle redoublera ses efforts; les querelles ne l'effraieront pas, elle demandera toujours et sans cesse; elle sera inflexible. Le mari finira par céder, soyez-en sûr. Nous aimons à croire que ce n'est pas là un échantillon de la liberté de conscience à la façon du réveil évangélique. Mme de Gasparin a fait une innovation; c'est la première fois qu'on érige en principe le despotisme de l'importunité.

Ce n'est pas qu'après avoir posé ses principes absolus, l'auteur n'essaie quelquefois des tempéramens. Ainsi sur l'éducation, car dans son livre sur le mariage se trouve enclavé tout un traité sur l'éducation, elle est évidemment pour l'éducation privée et s'exprime sur ce point d'une façon assez claire; cependant, en fin de compte, elle se prononce pour le mélange de l'éducation privée et de l'éducation publique, oubliant sa sortie contre les colléges, oubliant le stigmate qu'elle vient d'infliger à l'émulation qu'on a l'infamie d'inculquer aux enfans, et qui n'est qu'un vice odieux! L'émulation un vice odieux! Que tous les maîtres et tous les disciples s'arrangent avec Mme de Gasparin. Ce qui est important pour nous, c'est qu'elle se prononce en faveur des colléges, quoique l'instruction y soit très défectueuse, et que les mauvais exemples y soient permanens! Ce n'est même que pour se purifier de ces mauvais exemples qu'elle exige que les enfans rentrent chaque soir sous le toit paternel : c'est donc pour y être témoin des effets de l'intimité morale à la manière méthodiste; il vaudrait autant qu'ils restassent au collége.

Voilà pour les jeunes gens. Quant aux jeunes filles, l'auteur veut qu'elles soient élevées en vue du mariage, et, avec cette audace qui la distingue, elle déclare qu'il faut leur parler souvent, presque à toute heure, de ce qui est le but de leur existence, et qu'il est absurde qu'il n'en soit pas ainsi. Si Mme de Gasparin ne s'apercevait bientôt qu'elle marche sur un terrain brûlant, sa dévotion aboutirait à un singulier résultat. Heureusement elle s'effraie à temps des conséquences extrêmes de son principe, et, rétrogradant peu à peu, elle reprend ce qu'elle vient de dire. Elle fait quelquefois des concessions, on le voit; mais, lors même qu'elle fait ces concessions à la nature humaine et non pas à l'ordre social, elle ne les fait point de bonne grace, et ressemble à un monarque absolu que le malheur des temps oblige à octroyer une charte.

D'après le coup d'œil que nous venons de jeter sur *le Mariage au point de vue chrétien*, on peut concevoir une idée de ce livre, que Mme de Gasparin n'aurait pas écrit avec cette impitoyable sévérité de doctrines, si elle eût voulu s'inspirer d'illustres exemples que lui fournissait sa patrie. Ah! que M. Necker et Mme de Staël ont tenu autrement compte de la réalité, et ont parlé du mariage avec une autre sagesse! Quelle haute raison dans ces conseils de M. Necker : « Que la femme s'efforce de répandre le calme dans l'ame de son ami, de son défenseur, en lui assurant un doux asile au sein de ses foyers, lorsqu'il y revient l'esprit encore inquiet des débats du monde auxquels il est forcé de se livrer. » Ailleurs, M. Necker s'écrie : « Ah! combien les sentimens d'une ame tendre s'animent et se fortifient par une succession continuelle de besoins et de services! Les prévenances mutuelles, les attentions réciproques forment seules ces liaisons durables qu'aucune habitude, aucun âge, n'affaiblissent. Et vous ne connaissez pas les plus douces jouissances, vous qui, tout entiers à vous-mêmes, n'appréciez dans l'amour que le despotisme de la jeunesse et les rapides effets de votre impérieux ascendant. » Ces paroles sont bonnes à méditer partout, même à Genève. Ce qui suit, de Mme de Staël, est moins tendre, mais n'est pas moins profond, ni moins vrai : « Il est heureux, dit la fille de M. Necker, dans la route de la vie, d'avoir inventé des circonstances qui, sans le secours même du sentiment, confondent deux égoïsmes au lieu de les opposer. Il est heureux d'avoir commencé l'association d'assez bonne heure pour que les souvenirs de la jeunesse aident à supporter, l'un avec l'autre, la mort qui commence à la moitié de la vie;

mais indépendamment de ce qu'il est si aisé de concevoir sur la difficulté de se convenir, la multiplicité des rapports de tout genre qui dérivent des intérêts communs offre mille occasions de se blesser, qui ne naissent pas du sentiment, mais finissent par l'altérer. Personne ne sait à l'avance combien peut être longue l'histoire de chaque journée, si l'on observe la vérité des impressions qu'elle produit, et dans ce qu'on appelle avec raison le *ménage*, il se rencontre à chaque instant de certaines difficultés qui peuvent détruire pour jamais ce qu'il y avait d'exalté dans le sentiment. C'est donc de tous les liens celui où il est le moins probable d'obtenir le bonheur romanesque du cœur. » Mme de Gasparin trouvera sans doute ce langage bien froid et bien positif; il est vrai que Mme de Staël ne poursuivait pas, comme elle, la régénération de l'union conjugale. Soyons franc, et disons toute notre pensée : ce livre qui veut régénérer le mariage lui sera plutôt nuisible qu'utile. Ou il en éloignera, parce que, n'établissant pas de milieu entre un idéal sublime et une corruption fangeuse, ceux qui désespéreront d'atteindre au ciel craindront de tomber dans la boue, et jugeront prudent de s'abstenir; ou bien, il séduira quelques jeunes imaginations qui, se croyant la puissance de réaliser une chimère, se jetteront dans le mariage avec enthousiasme, voudront mettre en pratique les doctrines de l'auteur du *Mariage au point vue chrétien*, et au lieu d'un paradis terrestre qu'on espérait, ne trouvant que le régime cellulaire à deux, elles se désoleront inutilement. Mme de Gasparin me semble donc avoir pris un chemin qui ne vient pas à son but; car, en dernière analyse, elle éloigne du mariage qu'elle prêche, ou fait couler des larmes qu'elle voulait tarir. Comme la plupart de nos grands réformateurs, elle démolit une réalité qu'elle remplace par une chimère : on dirait que les réformateurs modernes ont fait un pacte avec l'impossible.

Parlerons-nous de la forme? L'ouvrage de Mme de Gasparin arrive de Genève, et il serait mal venu à renier sa patrie : il porte son acte de naissance sur chaque page. Il est des lieux où l'on respire un air intellectuel et moral, si l'on peut ainsi parler, dont s'imprègnent les esprits même les plus distingués. La teinte générale qui se répand sur toute une littérature est une sorte de péché originel que tout écrivain porte à son entrée dans le monde. Il n'y a que le génie qui dès le début, s'emparant de ces défauts et de ces qualités communs à tous, se les approprie, les transfigure en quelque manière et les élève du premier coup à une originalité puissante. Le talent ar-

rive à l'originalité d'une façon moins brillante et moins rapide, mais il y parvient, et les exemples ne manquent pas à Genève de talens parfaitement originaux, qui ont secoué le joug génevois. Pour M. de Chateauvieux, M. Dumont, M. de Bonstetten, M. Töpffer, on peut dire qu'il n'y a plus de Jura. Le Jura existe encore pour Mme de Gasparin, dont l'incontestable talent a besoin, pour paraître dans tout son jour, d'être débarrassé de ces locutions inusitées, de ces tours de phrases bizarres, de cette ponctuation étrange, qui déparent le livre du *Mariage*. Faut-il avouer aussi que le dogmatisme de l'auteur ne sait pas toujours éviter l'ennui? Mme de Gasparin aime les longs développemens; il semble qu'elle s'imagine n'avoir jamais assez dit, et elle épuise toujours son raisonnement avant de le quitter. Dès les premières pages d'un chapitre, vous savez tout ce qu'il contient : chaque chapitre est un discours qui dit tout dans son exorde et se répète dans les deux parties. Cette intarissable abondance, habilement gouvernée, pourra devenir une qualité brillante. Si à ce style qui déborde à chaque instant, et inonde, pour ainsi dire, toujours ses rives, l'art parvient à creuser un lit assez profond, on comptera parmi les femmes un remarquable écrivain de plus. Le véritable talent de controverse que possède Mme de Gasparin s'appuiera un jour, il faut l'espérer, sur l'expérience; il se dépouillera de ce méthodisme exagéré qui tue ce qu'il veut vivifier, et ressemble, avec l'excellence des intentions et le malheur des résultats, à un ami qui vous étouffe en vous embrassant. C'est parmi les femmes moralistes que Mme de Gasparin prendra alors un rang distingué.

Quant au mariage, les apologies dangereuses du méthodisme ne l'ébranleront pas plus que les attaques antisociales. Le mariage est le fondement de la famille, et la famille ne court aucun danger sérieux; nous ne disons pas seulement pour le présent, cela a l'évidence d'un fait, mais pour l'avenir. Les révolutions n'y toucheront pas. Il n'est pas besoin d'être prophète pour dire que les sociétés humaines ne se passeront jamais de la famille : il suffit d'avoir foi aux progrès de la civilisation. On ne peut pas assigner des limites aux progrès; mais comme les progrès ne peuvent s'entendre que dans le sens de la liberté, et qu'il n'y a pas de liberté sans l'ordre, on peut assurer, avec une conviction profonde, que la famille, source de l'ordre, ne périra pas. En changeant le mot de Pascal, ne peut-on pas dire que le progrès est un cercle dont le centre est dans la famille et la circonférence nulle part? La famille et le mariage sont,

pour la civilisation, ce que l'arche fut pour Noé et ses enfans, — un rempart contre le déluge.

L'ordre et la liberté grandissant ensemble n'apporteront-ils pas des modifications dans la condition des femmes? Quelles seront ces modifications? C'est le secret de la Providence, et il serait téméraire de vouloir le lui arracher. Ce qui est certain, c'est que leur avenir dépend d'elles en grande partie. Si aujourd'hui qu'elles ont plus de lumières qu'autrefois, elles s'efforçaient de retrouver cette dignité qui relevait leur ignorance, et qui donnerait un si beau lustre à leurs connaissances actuelles; si, maintenant qu'on leur rend justice, elles mettaient de la mesure dans leurs exigences; si, sous leur influence, la vie intérieure s'améliorait, et si les relations du monde gagnaient de l'agrément et du sérieux, des progrès réels ne s'accompliraient-ils pas dans leur condition, sans secousse, sans être vivement appelés? Ne sortiraient-ils pas du sein des choses? — Les femmes qui ont reçu le don du talent pourraient mieux que les autres contribuer à préparer cet avenir; mais quelle que soit leur éloquence, quelle que soit la forme de leur génie, surtout si elles veulent faire connaître le cœur humain et corriger la société; si elles sont moralistes enfin, qu'elles n'oublient jamais, ce qui leur arrive trop souvent, ce tact qui n'est qu'une forme du goût, et cette modération, inséparable compagne du bon sens, qui chez elles est une grace et une vertu!

PAULIN LIMAYRAC.

ÉTUDES

SUR L'ANGLETERRE.

I.

WITHE-CHAPEL.

Lorsque, en arrivant du continent par la Tamise, on découvre Londres, au milieu d'une forêt de navires dont les agrès se confondent avec les toits des maisons, et à travers le brouillard de fumée que vomissent incessamment les cheminées des bateaux à vapeur, il semble difficile, au premier aspect, de saisir les grandes lignes de cette perspective sans relief. L'immense métropole est assise sur une plaine légèrement ondulée, et suit la courbe de l'arc formé par le fleuve. Elle en serre de si près les bords, que la marée montante vient baigner le pied de ses édifices, et que l'horizon est intercepté. Les autres capitales, Paris, Rome, Bruxelles, renferment des collines ou des monumens autour desquels se groupent les habitations, et qui dessinent, comme autant de jalons, le plan de la cité. Londres n'a ni éminences naturelles ni points culminans élevés par la main des

hommes. Si l'on excepte le dôme de Saint-Paul, isolé parmi ces masses uniformes de briques, rien n'annonce, à une certaine distance, les magnificences qu'une cité de deux millions d'hommes, que la ville la plus riche et la plus gigantesque de l'Europe, que la tête de l'empire britannique doit étaler aux yeux.

A juger par les apparences extérieures, Londres serait l'asile par excellence de la démocratie. Des maisons pareilles, des rues qui n'ont aucun caractère distinctif; peu ou point de palais; pas un sommet qui dépasse l'autre; partout une médiocrité régulière d'architecture que l'on croirait ne pouvoir convenir qu'à une population de Chinois. Joignez à cela que les quartiers de Londres ne paraissent pas être liés entre eux comme les diverses parties d'un tout. Ce sont des villes juxtaposées qui remplissent des destinations différentes, dont aucune n'a les mêmes besoins, et qu'il faut relier entre elles, comme les campagnes, par des bateaux à vapeur omnibus et par des chemins de fer intérieurs, tels que le Blackwall et le Greenwich. On conçoit que, dans l'amertume de sa misantropie républicaine, Cobbet ait comparé cette excroissance du pays à une monstrueuse tumeur.

Mais quand on pénètre dans Londres, en étudiant les principales artères de la circulation, l'on reconnaît bientôt qu'il se fait entre les divers quartiers une véritable division du travail social, et l'ordre se révèle au sein de ce chaos apparent. Voici quelle en est l'économie.

Le mouvement à Londres ne s'opère que dans une seule direction. Rien ou presque rien ne va du nord au midi, ni d'une rive de la Tamise à l'autre rive; le courant des hommes, des transports et des affaires roule parallèlement au fleuve, et de l'est à l'ouest. On calcule la quantité de mètres cubes qu'une rivière, en passant sous un pont, débite chaque jour à l'étiage; si l'on pouvait compter le nombre des personnes qui circulent à pied, à cheval ou en voiture, de l'extrémité de Piccadilly à la Banque, en suivant le Strand, Cheapside et Ludgate-Hill, on trouverait probablement près de cinquante mille passagers par heure, et plus de cinq cent mille par jour.

En remontant la Tamise, on aperçoit d'abord les docks, les grands magasins et la Tour; le quartier où viennent s'entasser, et d'où sont expédiés les produits des deux hémisphères; l'arsenal militaire et les arsenaux du commerce ainsi que de l'industrie. Là, un vaisseau peut, en quelques heures, déposer sa cargaison et recevoir un nouveau chargement. De là sortent des certificats qui représentent la valeur de la marchandise, qui rendent cette valeur disponible, et qui la monnaient, pour ainsi dire, sans nécessiter des déplacemens

onéreux. Autour de ces vastes entrepôts vivent les matelots, les manœuvres, les portefaix, les camionneurs, les instrumens du transport. Un peu plus haut est la Cité, le cœur de Londres, le comptoir de l'Angleterre, le centre des affaires et le siége du crédit. C'est là que les négocians se donnent rendez-vous et qu'ils ont sous la main les grandes institutions du pays, la banque, la bourse, la monnaie, la douane, la poste, l'excise, la corporation municipale, les tribunaux et les prisons; mais ils n'habitent pas ce lieu de passage, et le reflux de chaque soir ramène ceux que le flux du matin avait apportés. Plus loin encore, vous rencontrez les rues où brillent les magasins de luxe, telles que le Strand, Piccadilly, Pall-Mall, Regent's-Street, le quartier des théâtres, des musées, des modes, des hôtelleries, des filles de joie et des filous, terminé par l'espèce d'oasis parlementaire que forment les clubs, le palais à demi construit des chambres, les administrations réunies à White-Hall, et le vieux palais de Saint-James, où ne daigne plus loger la royauté. Enfin, au-delà est la ville aristocratique, le monde par excellence, le seul quartier que l'on puisse habiter, le *West-End*. Le quartier fashionable était limité, il y a quelques années, au nord par le parc du Régent, à l'ouest par Hyde-Park, et au sud par le parc de Saint-James. Aujourd'hui, il s'accroît chaque année avec une rapidité prodigieuse : les marais et les terrains vagues se convertissent en rues et en places publiques; les plans sont à peine dressés, que les maisons sortent de dessous terre, et les maisons à peine construites trouvent aussitôt des locataires ou des acheteurs. On dirait que les riches s'y multiplient comme ailleurs les pauvres. Si la manufacture que vient d'établir un hardi spéculateur, M. Cubitt, pour fabriquer quatre mille maisons aux abords du pont du Wauxhall, obtient le succès qu'il s'en est promis, le quartier fashionable couvrira bientôt tout l'espace qui s'étend à l'ouest de Londres, entre la Tamise et le canal du Régent, sur une profondeur d'à peu près deux lieues.

Ainsi la ville des docks et des entrepôts, la ville des affaires, la ville des plaisirs et des transactions politiques, la ville du monde fashionable, voilà de quoi se compose cette gigantesque agrégation, ce Mammouth du XIXe siècle. A ses deux extrémités et sur ses flancs, le monstre a de nombreuses dépendances; il suffit de citer Greenwich, Southwark, Chelsea et les faubourgs du nord-est. Mais toutes ces branches partent du tronc et viennent y puiser la vie. La puissance qui gouverne l'Angleterre réside à un bout de Londres; les résultats

s'accumulent à l'autre bout. Le *West-End* et le *East-End*, l'empire est là tout entier.

Il faut donc peu s'étonner si dans les améliorations successives qu'a reçues la métropole de la Grande-Bretagne, la meilleure part a été réservée aux deux extrémités. Rien n'égale la magnificence ni la bonne disposition des bassins qui ont été creusés à l'est, le long de la Tamise, pour recevoir les navires de commerce, et pour en laisser ainsi le chenal libre à la navigation. Les docks de Sainte-Catherine, de Londres, des Indes occidentales et de l'Inde orientale, ont coûté plus de 200 millions de francs; mais ces établissemens procurent au commerce une économie annuelle qui ne saurait être évaluée à moins de 40 ou 50 millions. Les marchandises les plus communes comme les plus précieuses y sont gardées sous clé, à l'abri du gaspillage et de toute détérioration. Quand les magnifiques seigneurs de la Cité ont envie de passer l'inspection de leurs sucres ou de leurs cafés, un chemin de fer suspendu sur arcades les conduit en quelques minutes des environs de la Banque à Blackwall. Pour la communication d'une rive avec l'autre, un pont n'étant pas compatible avec les besoins de la navigation, une compagnie aussi admirable dans sa persévérance que l'ingénieur dans ses conceptions a fait passer sous le lit de la Tamise un vaste souterrain qui résiste à la pression et au mouvement des eaux.

Mais c'est particulièrement à l'ouest de Londres et dans les quartiers destinés aux habitations des classes supérieures, que le progrès se fait remarquer. Il n'y a pas de ville où l'on ait pris plus de soin de la vie du riche, et où l'on ait donné plus d'attention à ses moindres fantaisies. Les grandes réunions d'hommes engendrent presque toujours des miasmes pestilentiels qui affaiblissent l'organisation et qui en abrègent la durée. Afin de mettre les riches à l'abri de ce danger dans le *West-End*, on a imaginé de mêler la campagne à Londres, les jardins, les parcs et les champs aux maisons. Quatre parcs immenses, une ligne continue de verdure, d'ombrages et d'eaux vives, forment la base de cette ville privilégiée. C'est là que se fabrique et que se renouvelle l'air respirable qui dispute l'espace aux exhalaisons méphitiques des quartiers plébéiens. Ce sont, comme on l'a si bien dit, les poumons de Londres; imaginez la végétation de Saint-Cloud et de Neuilly au milieu de Paris.

Autour des parcs sont groupées les maisons, les rues et les places, qui se rapprochent ainsi de l'air pur aussi naturellement que cer-

taines plantes suivent le soleil. Les rues ont une largeur monumentale et se coupent presque partout à angle droit. Les maisons ont peu d'élévation et n'interceptent ainsi ni les rayons qui réchauffent l'atmosphère, ni les vents qui viennent la rafraîchir; souvent elles sont séparées du trottoir par des bouquets d'arbres et de fleurs qui en font autant de villas. Les places publiques n'offensent pas les yeux comme à Paris par la nudité de leurs dalles brûlantes en été, enfouies dans la boue en hiver. Quelque grand jardin, protégé par une grille en fer, en occupe le centre, et présente un tapis vert encadré de beaux arbres, où les petits enfans du voisinage s'essaient à marcher. De là viennent sans doute les idées champêtres qui remplissent l'imagination des jeunes filles en Angleterre. Comment ne rêveraient-elles pas des eaux, des prairies ou des bois, ayant, même au sein de Londres, cette bucolique perpétuelle sous les yeux?

Dans ces demeures, où le luxe consiste, non pas en ameublemens splendides, mais en nombreux domestiques et en dispositions commodes, tout a été calculé pour épargner aux riches de la Grande-Bretagne même le malaise que faisait éprouver au Sybarite une feuille de rose cachée dans les draps de son lit. Ils n'entendent point de bruit, car les voitures glissent légèrement, devant leur porte, sur des chaussées macadamisées. Tout ce qui peut blesser la vue ou l'odorat a été éloigné des rues principales; les écuries sont placées dans des allées étroites (*lanes*), derrière les maisons; et s'il y a des pauvres dans ces quartiers, comme on a honte d'eux et comme on ne veut pas subir leur contact, ils vont se cacher au fond des ruelles intérieures avec les palefreniers et avec les chevaux.

A ne voir que le *West-End*, Londres est sans contredit la cité la plus belle et la plus salubre du monde. Quand on y entre par Portland-Place, par Oxford-Street ou par Piccadilly, en longeant cette admirable chaussée que bordent d'un côté les prairies de Green-Park et de l'autre Hyde-Park avec ses allées, que traversent à toute heure de splendides équipages et de brillans cavaliers, on se demande si les voies romaines qui partaient de la ville des Césars pour la joindre aux pays conquis, pouvaient avoir plus de grandeur. Sans doute, la qualité de cette grandeur n'est pas la même. A Rome, la voie Appienne était chargée d'arcs de triomphe et comme habitée par les temples élevés aux dieux; le peuple, en s'enrichissant des dépouilles étrangères, rapportait quelque chose de ses succès et de sa gloire à l'intervention divine, et l'art naissait sous l'inspiration du sentiment religieux. En Angleterre, l'homme se prend lui-même

pour cause et pour but, et quand il a vaincu ses rivaux ou dompté la matière, il songe plus à jouir du résultat qu'à remercier le ciel. Cette disposition égoïste a produit la science du comfortable, qui n'a rien de commun avec la science du beau; mais le comfortable atteint presque à la grandeur, lorsqu'il s'administre avec de telles dimensions.

Si l'on veut avoir une idée complète des merveilles que peut enfanter la civilisation moderne envisagée par son côté matériel, il y a deux petits coins de terre qui se recommandent plus particulièrement à l'attention de l'observateur. Je veux parler du boulevart de Gand, vu par une belle soirée de mai, au moment où le gaz éclaire les toilettes dans les allées, et dans les magasins les splendeurs de l'industrie; lorsque la jeunesse dorée étale ses airs conquérans, et que les équipages de la finance parisienne se dirigent avec fracas vers les deux Opéras. Ou bien encore il faut assister, par une belle après-midi du mois de juin, à l'heure où cessent les affaires dans Londres et avant l'heure aristocratique du dîner, au rendez-vous des promeneurs sur les pelouses de Hyde-Park. Là, pendant que la musique des gardes joue les airs de Rossini ou de Meyerbeer, les dames quittant leurs voitures pour venir s'asseoir sous les arbres, et les cavaliers se rangeant sur plusieurs lignes devant les barrières, on aperçoit réuni tout ce que l'Angleterre a de plus belles et de plus fières *ladies*, d'hommes d'état en renom, d'héritiers des grandes maisons, et de chevaux pur sang. Pour qui connaît le peuple anglais, il n'y a pas de spectacle qui soit plus propre à exalter son orgueil national.

Hélas! cet orgueil souffrirait bien cruellement, si, descendant des hauteurs auxquelles l'élève l'oligarchie britannique, il daignait ramener ses regards au niveau du sol. Londres est en effet la ville des contrastes. A côté d'une opulence qui défie toute comparaison, l'on y découvre la plus affreuse ainsi que la plus abjecte misère, et la même cité qui renferme les maisons modèles, les rues coquettes et les *squares* verdoyans du West-End, contient aussi dans ses profondeurs des masures à demi ruinées, des rues non pavées, sans éclairage et sans égouts, des places qui n'ont d'issue ni pour l'air ni pour les eaux, enfin des cloaques infects que toute autre population n'habiterait pas, et qui, pour l'honneur de l'humanité, ne se rencontrent pas ailleurs.

J'avais lu le rapport publié en 1842, sur l'état sanitaire des classes laborieuses dans la Grande-Bretagne, par l'intelligent et infatigable

secrétaire de la commission des pauvres, M. Chadwick. Ces lamentables récits, dépassant tout ce que la plus sombre imagination pourrait inventer, ne devaient pas être accueillis sans contrôle. Bien qu'ils portent, à chaque ligne, le cachet de la plus parfaite sincérité, il y a des horreurs que l'on se refuse à croire, à moins de les avoir soi-même constatées. J'ai donc voulu voir les mauvais quartiers de Londres. J'ai fait cette reconnaissance au mois de juillet dernier, sous la direction du docteur Southwood-Smith, un de ces hommes rares qui ont la main à la pratique et l'œil à la science, et celui qui fut chargé de vérifier, en 1838, de concert avec le docteur Kay-Shuttleworth, dans quel état de dégradation physique une partie de la population de Londres était tombée. Notre inspection ayant porté principalement sur le district de White-Chapel, le plus négligé peut-être de ceux qu'habitent les parias de la métropole, c'est le tableau que je vais mettre en regard des béatitudes du West-End.

Les trois districts de Spitalfields, de Bethnal-Green et de White-Chapel, situés au nord-est de Londres, forment dans la métropole du royaume-uni une espèce de ville celtique. Près de cent cinquante mille personnes habitent cette colonie, qui s'est accrue par les émigrations successives des ouvriers français, après la révocation de l'édit de Nantes, et des prolétaires irlandais, depuis qu'une famine permanente les chasse tous les ans de leur pays. Puis les juifs, qui recherchent les endroits les plus misérables dans les grandes cités, pour vivre plus librement en vivant inaperçus, sont venus, de tous les points de l'Europe, grossir cette population d'exilés.

Le malheur rapproche communément ceux qui souffrent; il n'en est pas ainsi dans le *East-End*. Les descendans des ouvriers français, appartenant à une race plus cultivée, montrent un grand éloignement pour les Irlandais, tribu inculte et adonnée à l'ivrognerie, lesquels, à leur tour, du haut de leur religion, renvoient ce mépris aux enfans d'Israël. Les Français naturalisés, qui ont enseigné à l'Angleterre l'art de tisser la soie, habitent principalement Spitalfields; ils ont à peu près oublié leur langue originelle, mais leurs noms et leur physionomie parlent pour eux. Ces tisserands composent en quelque sorte l'aristocratie morale du lieu. Leur probité a passé en proverbe, et contraste avantageusement avec la dégradation de leurs voisins immédiats (1), bien que la passion des liqueurs spiritueusses ait fait

(1) « Je préférerais la garantie personnelle d'un tisserand à celle d'un tailleur ou d'un cordonnier pour le loyer d'un métier. Le tissage est, en somme, plus favo-

aussi des ravages dans leurs rangs. Ils ont les goûts qui tiennent au développement de l'intelligence, sont grands lecteurs de journaux, cultivent les fleurs, et se réunissent le soir dans des clubs où ils reçoivent des leçons d'arithmétique, de géographie, d'histoire et de dessin. Quand ils commencèrent à peupler Spitalfields, Londres ne s'étant pas encore étendu jusque-là, ils avaient de l'espace autour d'eux et faisaient admirer des Anglais les plates-bandes de tulipes qui croissaient dans leurs jardins. A ces habitudes méditatives ils joignaient alors une ardeur martiale qui se signalait par des révoltes fréquentes, et à laquelle le parlement lui-même fit la concession d'un tarif obligatoire des façons par l'acte de 1773, appelé acte de Spitalfields. Depuis, les jardins ayant disparu sous une masse de briques, et les rues ayant été tracées, à mesure que la population débordait, sans aucune des précautions qu'exige l'assainissement des villes, peut-être aussi sous l'influence d'une occupation sédentaire qui se prolonge souvent quinze à seize heures par jour, la vigueur physique de cette race a décliné. « La taille des tisserands, dit l'un d'eux, M. Bresson, dans l'enquête de 1840, est généralement peu élevée et rabougrie. Durant la guerre, on leva une brigade parmi eux; mais la plupart des soldats avaient moins de cinq pieds. » On ne trouverait plus même aujourd'hui, à Spitalfields, de quoi faire de la chair à canon. « La constitution de ces hommes, dit le docteur Mitchell, dégénère; la race entière descend rapidement à la taille des Lilliputiens. Les vieillards sont d'une plus forte complexion que les jeunes gens. »

Comment les enfans grandiraient-ils? Dès leur bas âge, ils sont courbés sur un métier, lançant la navette treize à quatorze heures par jour; c'est là le seul exercice que prennent ces malheureux, qui respirent rarement un air libre, et qui ne voient jamais le soleil qu'à travers les fenêtres de leurs tristes réduits. Dans une visite que je fis à Spitalfields en 1836, apercevant une petite fille de onze ans, pâle et mélancolique, qui tissait avec une activité fébrile, je demandai au père : « Combien d'heures travaille cet enfant par jour? — Douze heures, me répondit-il. — Et vous n'avez pas peur d'excéder ses forces? — Je la nourris bien. » Quelle autre réponse eût-il faite pour une bête de somme? Et pourtant, quand on veut avoir un cheval de course, on attend qu'il ait pris sa croissance, avant de le monter.

rable à la moralité que beaucoup d'autres occupations, parce que les enfans sont élevés à la maison, sous les yeux de leurs parens. » (Déposision de M. Bresson, enquête sur les tisserands, 1840.)

La population de Bethnal-Green se compose principalement de tisserands irlandais, auxquels se joignent les mendians et les vagabonds de la même nation. Les maisons de ce district sont dans un état de délabrement dont celles de Spitalfields même ne sauraient donner une idée. On les construit souvent en planches mal jointes, ce qui leur donne bientôt l'aspect des plus dégoûtantes étables. Lorsque ces masures ont été condamnées, à cause du danger qu'il y aurait à les habiter, et que les locataires les ont désertées, il se trouve toujours, avant qu'on les abatte, quelque famille irlandaise qui, ne pouvant payer le prix d'un loyer, vient, comme les animaux immondes, y chercher un abri. Dans un quartier où les rues, en temps de pluie, forment un marais, la fièvre ne tarde pas à s'exhaler de ces ruines empestées.

Ainsi, la population de Spitalfields et de Bethnal-Green a des habitudes sédentaires; c'est le travail en famille, la moins immorale peut-être, mais aussi la plus misérable des industries. La population de White-Chapel est au contraire essentiellement mobile et flottante; elle se compose en majorité de journaliers, de brocanteurs et de marchands ambulans. Je comparerais ce district à notre quartier Mouffetard, si je croyais que l'on pût, sans faire injure aux plus viles agglomérations d'hommes, assimiler quelque chose à White-Chapel.

White-Chapel confine à la Cité. Ce pâté de rues étroites, d'allées tortueuses et de cours sombres, qui comprend huit mille maisons, a pour limites au nord Spitalfields et Bethnal-Green, dont il se détache, à la hauteur de Wentworth-Street, et, du côté du sud, la Tour de Londres ainsi que les docks. Le chemin de Blackwall le traverse dans toute sa largeur. Du haut des arcades, sur lesquelles la voie de fer est portée, la vue plonge à loisir dans les secrets de cette misère. On aperçoit des femmes hâves qui se montrent à demi nues aux fenêtres, des enfans blêmes qui se vautrent dans la fange des cours avec les porcs, inséparables compagnons des familles irlandaises, des haillons suspendus au-dessus des rues comme pour intercepter la lumière ainsi que la chaleur, çà et là des tas de briques et d'immondices dans les espaces libres, partout des mares fétides qui attestent l'absence de toute règle pour l'écoulement des eaux. Voilà le spectacle que présente White-Chapel, vu à vol d'oiseau. Que serait-ce si l'on pouvait, par une fantaisie qui n'aurait rien cette fois de diabolique, enlever les toits des maisons et compter les gémissemens qui s'exhalent de là vers le ciel!

Il y a des quartiers dans Londres qui renferment un plus grand nombre de pauvres (1), car White-Chapel, attenant par un bout à la Cité, reçoit les miettes qui tombent du festin commercial; et comme ce district longe en outre la Tamise, les bras oisifs trouvent assez facilement de l'emploi sur le port. Mais il n'est pas de lieu plus malsain, dans lequel la mortalité fasse plus de victimes, ni où ceux qui survivent soient laissés dans une pire condition.

Par un de ces contrastes auxquels l'esprit humain se plaît, les rues de White-Chapel ont reçu les noms les plus rians. Parcourez la carte de Londres; en mettant le doigt sur ce quartier, vous en trouverez vingt exemples : la rue de la Rose, la rue de la Fleur, du Champ-Vert, de la Mode, de la Perle, de l'Agneau, l'allée de l'Ange, la cour du Berger. Ces étiquettes charmantes ont été presque invariablement attachées aux endroits les plus affreux. Dans certains cas, on n'a pas même respecté la gloire. Ainsi, un cloaque infect dans lequel se déchargent les égouts du voisinage à Bethnal-Green, et qui couvre une étendue de trois acres, est appelé l'étang Wellington.

Transportez à White-Chapel une colonie de Hollandais lavant et nettoyant du matin au soir, aussi amoureux de l'ordre et de la propreté que ses étranges habitans le sont du désordre ignoble qui semble être leur élément, et vous n'aurez encore rien fait. De tels foyers d'infection résistent à l'énergie des efforts individuels, et sollicitent l'intervention d'un gouvernement. Tout accuse ici l'incurie de l'administration; on dirait une de ces villes du moyen-âge, que les magistrats entouraient de murailles pour les protéger contre l'ennemi extérieur, mais qu'ils livraient, faute d'entretien, dans leur naïve ignorance, à l'action meurtrière des épidémies. Les dernières maisons de la Cité dérobent, en manière de remparts, les rues de White-Chapel; on n'y pénètre qu'à travers des passages tortueux pratiqués sous des voûtes ou entre les murs humides des cours; c'est une ville entière exclusivement réservée aux piétons.

Depuis que la fièvre a décimé la population, l'on s'est décidé à construire des égouts dans les rues principales, et quelles rues! mais l'enlèvement des immondices ne s'opère encore qu'une fois par semaine; on les entasse pendant sept jours sur la voie publique, qui se couvre ainsi d'un lit permanent de fumier. Suivez ces rues étroites, qui sont les grandes artères de la circulation; à droite et à gauche,

(1) En 1838, White-Chapel comptait 5,856 pauvres secourus sur 64,141 habitans.

de distance en distance, s'ouvrent des impasses bordées de maisons à travers lesquelles on pénètre dans des cours enfouies entre quatre murailles, et qui aboutissent à d'autres cours, le tout sans écoulement pour les eaux pluviales et ménagères, sans pavé pour assécher le sol, sans issue pour la circulation de l'air. Dans cet affreux labyrinthe, chaque famille n'a qu'une chambre pour se loger, La chambre non garnie coûte 4 à 5 shellings par semaine (255 à 330 francs par an), et l'empressement est tel pour l'occuper, qu'une famille y entre souvent sans attendre qu'on ait désinfecté le logement des émanations que la mort ou la maladie y a laissées (1).

Quelques mots maintenant sur cette population. L'on sait déjà qu'elle se compose, à peu près par égales portions, de juifs et d'Irlandais. Les juifs sont les maîtres du lieu; ils en ont pris possession; ils y ont leurs comptoirs, leurs maisons, leurs cimetières et leurs établissemens de charité. On voit bien que les enfans d'Israël sont là chez eux, car ils ne cherchent pas à se confondre avec la foule des chrétiens, et portent le costume distinctif de leur race, la barbe longue ainsi que le caftan. A Londres, White-Chapel est leur Ghetto.

L'aristocratie juive habite les meilleures rues, où ses maisons tranchent sur le reste par un extérieur décent et qui annonce l'aisance. Les rues étroites, les passages obscurs, sont occupés par la basse classe des juifs et par les Irlandais. Les deux races vivent souvent dans la même masure, mais sans se mêler et sans communiquer entre elles. Du reste, on les distingue sans peine. Les juifs sont plus industrieux; ils ont de l'ordre, et, se nourrissant mieux, ils résistent avec plus de succès à l'influence des émanations putrides. Leurs

(1) Une maison dans la cour du Berger. « La maison est petite et contient quatre chambres, dont chacune se trouvait louée à une famille. Dans une des chambres, au rez-de-chaussée, quatre personnes étaient malades de la fièvre, et dans l'autre trois; au-dessus, trois personnes en souffraient en même temps. Il paraît que diverses familles avaient successivement occupé ces chambres, où la fièvre les avait toutes attaquées. Les officiers de la paroisse firent évacuer la maison, et portèrent la question devant les magistrats. Ceux-ci refusèrent d'abord d'intervenir, mais, sur les instances du médecin, ils mandèrent le propriétaire de la maison, et lui adressèrent des remontrances pour avoir permis que ces appartemens fussent occupés par différens locataires avant de les avoir désinfectés et blanchis, disant qu'il commettait une sérieuse infraction aux lois, et l'avertissant que, s'il louait encore la maison sans avoir pris les mesures de salubrité, un officier de police irait en déloger les habitans. Sur ce, le propriétaire, effrayé, promit de faire tout ce que l'on voudrait. Depuis que la maison a été désinfectée, de nouveaux locataires l'habitent, et aucun cas de fièvre ne s'est présenté. » (Rapport du D. S. Smith.)

chambres sont proprement tenues et ont bon air dans leur simplicité. Leur physionomie intelligente, empreinte d'une singulière vivacité, dispose peu à la confiance; l'impudence respire dans leurs regards, et l'on s'aperçoit bien vite qu'ils prennent moins de soin de leur ame que de leur corps. Les mœurs anglaises tiennent encore les juifs dans un état voisin de l'ilotisme; leur infériorité morale s'explique par l'oppression qui pèse sur eux.

Les Irlandais, race naturellement robuste et accoutumée à vivre de peu, dépérissent ou dégénèrent rapidement dans leurs taudis. L'intempérance les emporte, quand la maladie les épargne. Pénétrez dans ces horribles demeures, qui ne sont trop souvent meublées que d'un peu de paille; si le père de famille est au logis, vous ne tarderez pas à entendre le bruit des querelles domestiques qu'engendre la misère combinée avec l'oisiveté. S'il est absent, les femmes se livrent entre elles au plaisir du commérage. Les enfans fourmillent, ils encombrent par essaims le chétif espace réservé partout aux passans. Ceux des juifs vont passablement vêtus, et conservent une forme humaine; les autres, à demi couverts de leurs haillons, étalent des chairs cadavéreuses diaprées de pustules et de plaies. Quel héritage qu'un pareil sang pour les générations à venir!

Voici un exemple de l'état déplorable dans lequel croupissent les Irlandais à White-Chapel. J'emprunte ce récit au rapport de M. Chadwick (1).

« Il y a quelque temps, en faisant une tournée dans la paroisse avec les marguilliers, à l'heure du service, nous entrâmes dans une vieille maison de *Rosemary-Lane,* que le propriétaine avait abandonnée. L'escalier tombait en ruines, et il était tellement sombre, qu'il nous fallut en plein midi une chandelle pour le gravir. Le premier étage était un réceptacle d'ordures. Dans une chambre, nous trouvâmes deux sales enfans à demi nus; leur mère était étendue dans un coin sur quelques brins d'une paille souillée, à peine recouverte d'un sac. Il n'y avait d'autre ameublement qu'un fagot de bois, cinq ou six assiettes cassées et une corbeille. Quelques sardines jonchaient le plancher. Cette femme faisait métier de colporter du poisson.

« Il y a dans notre district bien des endroits semblables, tous occupés par des malheureux de la dernière espèce. J'ai souvent dit que, si l'on plaçait des tonneaux vides le long des rues de White-

(1) *On Sanitary condition of the labouring classes.*

Chapel, en peu de jours chacun de ces tonneaux aurait un locataire, et ceux qui les occuperaient, pour entretenir leur espèce, vivraient comme des oiseaux de proie aux dépens de la société. Que l'on offre de pareilles facilités, et il n'est pas de dégradation à laquelle une partie de l'espèce humaine ne puisse descendre. Refusez toute éducation à ces Diogènes (*tub-men*), et vous aurez autant de sauvages vivant au sein de la civilisation. Partout où il a des marais et des eaux stagnantes, il se trouve des reptiles pour les habiter, et le seul moyen de s'en délivrer, c'est de dessécher les marais. »

Toutes les maisons en ruines, tous les bâtimens infects de White-Chapel ne sont pas, comme celui dont parle ici M. Chadwick, abandonnés par leurs propriétaires. Il constate lui-même que cette espèce de propriété est celle qui rapporte le revenu le plus élevé. Les taudis de *Rosemary-Lane* rendent communément vingt pour cent. Comment les propriétaires s'inquiéteraient-ils, sans y être contraints, de les rendre plus habitables et de les assainir? Avant l'incendie de 1666, la ville de Londres tout entière était bâtie dans le genre de *Rosemary-Lane* et de *Cartwright-Street;* aussi, tous les douze ans, la peste s'abattait sur cette capitale impure, et enlevait un cinquième ou un quart des habitans. Depuis 1666, les quartiers du *West-End* sont devenus salubres; si la réforme sanitaire tarde encore à s'étendre aux mauvais quartiers de l'est, qui pourrait s'empêcher de souhaiter un nouvel incendie?

Rien ne ressemble moins au mouvement de Londres que celui qui se fait dans les rues de White-Chapel. Dix mille personnes circulent souvent dans le Strand ou dans Piccadilly sans que l'on entende un seul cri; les hommes passent comme des ombres, les voitures roulent sans confusion et presque sans bruit, les transactions s'opèrent sur des prix cotés à l'avance, on achète et l'on vend sans échanger une parole, les conversations se font à voix basse et par monosyllabes; dans cette ville lugubre du silence, on ne parle qu'aux yeux. C'est la seule cité en Europe du sein de laquelle aucun murmure de voix ne s'élève, pendant le jour, pour annoncer qu'elle est habitée par des êtres vivans.

A White-Chapel au contraire, sans l'éternel brouillard de ce climat, on pourrait se croire dans quelque ville du midi. Les visages que l'on rencontre n'ont rien d'anglais; les habitudes sont celles de la rue de Tolède à Naples, du quartier Saint-Jean à Marseille, ou de la rue Mouffetard à Paris. Les Anglais vivent cloîtrés dans leur maison, qui est le château-fort de la vie privée; mais tout ce peuple de bohémiens vit dans la rue. Des femmes rieuses sont assises sur le pas de leur

porte, ou bien elles brodent, les fenêtres ouvertes, pour mieux voir la foule. Les marchands de comestibles étalent leurs fourneaux en plein air. L'odeur des légumes et des poissons que l'on jette dans la poêle à frire remplit les carrefours. Les revendeuses de fruits et les brocanteurs d'habits sollicitent les passans. Les cris des marchands, le bruit des colloques engagés sur la voie publique ou de fenêtre à fenêtre, les rixes des enfans, les chants qui s'élèvent des cabarets, tout cela compose un ensemble dont la gaieté méridionale étourdit le spectateur, au point de lui faire douter s'il est à deux pas de la Tour et sur la lisière de la Cité.

Pour juger cette population à l'œuvre, il faut aller voir le marché, ou plutôt la foire aux chiffons (*rag fair*). L'usage existait déjà, et l'endroit était bien connu, il y a cent cinquante ans; car Daniel de Foë y fait arrêter par la police le héros d'un de ses romans, le colonel Jack. Et en effet, les scènes qui s'y passent semblent appartenir à des temps assez éloignés de notre civilisation. Le marché se tient dans un espace ouvert entre des décombres, et auquel deux étroites ruelles donnent accès. Une halle couverte en occupe le centre; mais la foule qui l'assiége est telle que le plus grand nombre des achats et des ventes s'y font en camp volant. Vers quatre heures de l'après-midi, la foire des chiffons commence à s'animer. Deux à trois mille juifs couvrent la place, tour à tour acheteurs et vendeurs des mêmes objets. Il faut voir de quel air sérieux et en quels termes pompeux ils vantent la plus misérable marchandise. « Excellent vêtement, et de qualité superfine! » s'écrie l'un en montrant une redingote usée sur toutes les coutures, et qui a passé du maître au domestique avant de tomber dans le domaine du fripier. « Splendide chapeau, robe délicieuse! » dit un autre, en étalant quelque soierie fanée qui a servi à trois générations. Pourtant chacun de ces haillons a son prix, toute chose trouve un acheteur, et l'on ne dédaigne pas d'empiler de pareilles marchandises dans les caves des rues voisines, qui sont transformées en magasins. Le marché aux chiffons a ses alternatives de hausse et de baisse, comme la Bourse où se cotent les fonds publics. Là comme ailleurs, le prix dépend de l'abondance ou de la rareté de la marchandise, et, les pourvoyeurs arrivant de minute en minute, courbés sous leurs énormes besaces, les quantités disponibles, le *stock* varie à chaque instant. Quant aux tours de passe-passe qui sembleraient à craindre dans une telle réunion, ils sont extrêmement rares; les juifs qui fréquentent ce marché ne peuvent pas se voler, car ils se connaissent tous.

On comprend maintenant l'existence des juifs à White-Chapel. Ces

gens-là vivent des restes de Londres. Ce sont des parasites actifs, et comme les écumeurs du luxe anglais. Leur industrie consiste à approprier à l'usage des dernières classes de la société les objets que l'aristocratie et la valetaille de l'aristocratie ont dédaignés ou mis hors de service. Les Irlandais préfèrent se nourrir des restes des animaux et disputer aux porcs la plus vile espèce de pomme de terre. Cela prouve à la fois plus de paresse et plus de fierté.

Mais quelle que soit la différence de régime, d'énergie morale et de vigueur physique, il faut payer tribut au climat. Le climat, ici, ce sont les vapeurs pestilentielles qui s'échappent de ce cloaque et qui enveloppent ensuite, comme un linceul funèbre, la masse des habitations. L'air qu'on respire à White-Chapel rend les abords de la vie bien difficiles, et, pour ceux qui en jouissent, il en abrége la durée. Il y meurt un enfant sur deux, presque autant qu'à Manchester et à Liverpool. Les chances de vivre, qui sont dans le *West-End* de vingt-six ans pour la classe des artisans et des domestiques, y descendent à vingt-deux ans. La mortalité moyenne de Londres est de 1 habitant sur 40; mais tandis qu'elle se réduit, dans les quartiers de l'ouest, à 1 sur 44,60, elle atteint, dans ceux de l'est, la proportion de 1 sur 38,53.

Si l'on veut mesurer avec quelque précision l'influence qu'exercent les circonstances locales sur la durée de la vie humaine, c'est de la mortalité parmi les femmes qu'il faut principalement tenir compte. La femme, ainsi que le fait remarquer M. Chadwick, est tout dans la maison. Comme ses habitudes sont plus régulières et plus sobres, comme elle mène une existence plus sédentaire, rien n'altère pour elle l'action bonne ou mauvaise du climat, et les effets que ce climat produit sur sa constitution peuvent être considérés comme des résultats naturels. Or, il meurt annuellement 1 femme sur 57,05 dans la paroisse de Saint-George, située à l'extrémité du quartier aristocratique, et 1 femme sur 28,15 à White-Chapel. Donc, toutes choses égales, pendant que 1,000 femmes arrivent naturellement au terme de leur vie de chaque côté de Londres, 1,034 sont emportées en outre dans les quartiers les plus malsains de l'est, par des maladies à l'abri desquelles l'ouest se trouve placé.

Quelle est la nature de ces maladies? Le rapport du docteur Southwood-Smith va nous fournir des chiffres tristement éloquens. De 13,972 cas de fièvre qui se déclarèrent à Londres en 1838, parmi les 77,186 indigens admis aux secours publics, 8,000 cas appartenaient aux paroisses de l'est, et 2,405 à la seule paroisse de White-Chapel. Ce district, qui représentait 7 pour 100 de la population

métropolitaine, et qui comptait 9 pour 100 du nombre total des pauvres secourus, avait ainsi un contingent de malades égal à 17 pour 100. Il faut ajouter que plus les maladies avaient un caractère grave, et plus la proportion s'augmentait pour White-Chapel. Sur 5,692 cas de typhus, ce district en réunit 1,505; soit, 26 1/2 pour 100.

Voilà donc les conséquences de l'état effroyable dans lequel on laisse White-Chapel; la fièvre y est aujourd'hui endémique, et y met tous les ans la population en coupe réglée. New-York a la fièvre jaune en permanence, le Caire la peste, Rome la malaria, et Londres le typhus. La négligence des hommes devient aussi meurtrière, par ses conséquences, dans la capitale de la Grande-Bretagne, que peuvent l'être sous le tropique l'effluve des eaux et le souffle des vents. « La chambre d'un malade attaqué de la fièvre, dit le docteur Smith, dans un appartement de Londres où l'air frais ne circule pas, est dans des conditions parfaitement semblables à celles d'un marais de l'Ethiopie où pourrissent des amas de sauterelles. Le poison qui s'engendre dans les deux cas est le même, et ne se distingue qu'au degré de puissance qu'il déploie. La nature, avec son soleil brûlant, avec ses vents languissans, avec ses marais putrides, manufacture la peste sur une immense et formidable échelle. La pauvreté, dans sa hutte, couverte de ses haillons, enveloppée de sa fange, s'efforçant d'écarter l'air pur et d'augmenter la chaleur, ne réussit que trop bien à imiter la nature. Le procédé est le même, ainsi que le produit; il n'y a d'autre différence que la grandeur des résultats. »

On peut considérer White-Chapel, Bethnal-Green, et généralement les mauvais districts de l'est, en empruntant la belle expression du docteur Smith, comme l'atelier où s'élabore la fièvre. De là, elle gagne les quartiers voisins, et, se répandant ensuite jusque dans les larges rues et les rians squares que les riches habitent, elle y fait souvent une funeste moisson. L'intérêt personnel, à défaut de la charité, devrait donc suffire pour disposer les classes qui gouvernent l'Angleterre à supprimer ces foyers d'infection; mais il paraît que l'épidémie n'a pas frappé encore des coups assez rudes : tant que les pauvres en seront les principales victimes, l'attention des riches aura de la peine à s'éveiller. En attendant, comme les quartiers infectés d'une manière permanente se trouvent en dehors du mouvement général de Londres, on les néglige et on les oublie. Les souffrances de leurs habitans ne sont guère connues que des officiers des paroisses et des médecins qui ont le courage de visiter les malades, souvent au péril de leur vie.

Une seule fois, le parlement a paru s'émouvoir de honte et de pitié à l'aspect de tant de misères. Il a voté près de deux millions de francs, destinés à l'acquisition de terrains vagues situés à l'est de la ville, dont on veut faire un parc à l'usage de ces districts populeux. Voilà sans doute une amélioration importante. Le parc Vittoria doit avoir une étendue d'environ 150 hectares, ou trois fois la surface du dock de Londres, et le dixième de celle que couvrent les parcs du *West-End*. Ce sera un lieu de récréation et de repos où les ouvriers pourront se réunir le dimanche, et respirer, au moins une fois par semaine, un air qui n'aura pas été corrompu par l'odeur des ruisseaux. Ils y enverront aussi leurs enfans, qui n'ont aujourd'hui pour tout champ d'exercice que des cours fétides renfermées entre quatre murs, et qui apprendront du moins à connaître les arbres et le soleil. Mais qu'est-ce qu'un jardin, dont les ombrages mettront vingt années à croître, pour dissiper les miasmes qui s'élaborent à toute heure du jour et de la nuit dans cet immense amas de maisons?

Le docteur Smith propose, dans son rapport, deux expédiens qui auraient certainement pour effet d'assainir le district de White-Chapel. L'un est une mesure de police, et l'autre une question d'argent.

Le docteur Smith demande qu'on ne puisse construire désormais aucune maison sans établir, sur l'emplacement qu'elle devra occuper, des conduits ou embranchemens souterrains qui se lient au système général des égouts. Pour compléter le bienfait de cette prescription, les propriétaires devraient être tenus d'opérer dans les maisons déjà construites les emménagemens nécessaires pour en diminuer l'insalubrité. Il faudrait imposer en outre aux autorités locales l'obligation de faire enlever tous les jours les immondices qui obstruent la voie publique. Enfin tous les bâtimens qui interceptent la circulation de l'air devraient être démolis d'urgence, moyennant une indemnité.

La seconde recommandation du docteur Smith n'est, à proprement parler, qu'une apostille ajoutée à la pétition des habitans de Bethnal, qui sont en instance, depuis six années entières, auprès du parlement, pour obtenir que les améliorations projetées dans l'intérieur de Londres s'étendent aux quartiers insalubres de l'est. Ils sollicitent l'ouverture de trois grandes rues, dont les deux premières traverseraient le plus épais de Bethnal-Green et de White-Chapel, du midi au nord, en faisant communiquer les abords est et ouest

du dock de Londres avec la route de Hackney; la troisième, prenant ces quartiers en écharpe, lierait la route de White-Chapel aux routes du nord et de l'ouest, à travers la partie septentrionale de la Cité.

Pour avoir les moyens d'exécuter d'aussi vastes projets, il faudrait imposer à tous les habitans de Londres, dans la proportion de leur revenu, une contribution spéciale. Cette taxe serait une mesure d'économie, en même temps qu'un acte de justice et d'humanité. Chaque année, la ville de Londres dépense plus de 10 millions de francs pour l'entretien de ses pauvres, sans parler des souscriptions volontaires dont le produit est consacré à défrayer les hôpitaux. Qui doute que les épidémies meurtrières qui ravagent les quartiers les plus peuplés ne contribuent à augmenter le nombre des nécessiteux, en mettant à la charge des paroisses les familles que le typhus ou tout autre maladie contagieuse a privées de leurs chefs? Diminuer la mortalité dans Londres, ce serait diminuer la misère. Qui pourrait se plaindre d'avoir ainsi la chance d'amortir, par un sacrifice préventif, une partie de cet affreux budget?

Les rues du West-End ont généralement trente à quarante pieds de largeur; les rues de White-Chapel, même quand elles sont disposées pour le passage des voitures, n'en ont pas plus de quinze à dix-huit. Dans le quartier de l'aristocratie, chaque famille habite une maison spacieuse et commode, où l'air et l'eau peuvent circuler à grands flots; dans les quartiers populeux, chaque famille est réduite à une chambre, qui manque souvent à la fois d'air, de lumière, d'eau et de feu. A l'ouest, tout a été combiné pour prolonger la durée de l'existence; à l'est, tout concourt à l'abréger, au point que dans la même ville un homme, selon qu'il est riche ou pauvre, et selon qu'il a planté son domicile dans telle ou telle rue, vit le double d'un autre, ou seulement la moitié. Quand les inégalités sociales sont poussées jusqu'à ce mépris de la nature humaine, ne deviennent-elles pas une révolte contre la Providence, un acte insolent d'impiété?

Je comprends tous les systèmes de gouvernement, j'admets l'extrême concentration de la propriété comme son extrême division, car les institutions des peuples doivent différer autant que leur génie; mais ce que je ne conçois pas et ce qui ne me paraît essentiel à aucun système, c'est un état de choses dans lequel une minorité puisse impunément s'approprier le sol, les habitations et jusqu'à l'air salubre, en reléguant la majorité dans quelque coin de terre, où

celle-ci trouve à peine, en entassant les vivans à côté des vivans et les morts sur les morts, les six pieds d'espace qui sont nécessaires pour un lit et pour un cercueil.

L'aristocratie anglaise a porté bien haut le nom, la puissance et la richesse de la nation. Quelle que fût la source de son droit, l'usurpation ou la confiance du peuple, elle s'est montrée digne de gouverner. Qu'elle reste donc en possession de sa fortune. La propriété foncière lui appartient sans partage; elle n'a cédé pour un temps le sol nu des villes que pour le recouvrer plus tard chargé de propriétés bâties. Enfin, l'établissement des manufactures, mettant en valeur les terres voisines, a doublé presque partout son revenu. Qu'elle jouisse en paix de ces énormes avantages; cela se peut encore dans un pays où l'ambition prend rarement la couleur de l'envie. Mais ce n'est pas assez d'avoir fait le pays puissant; il faut rendre le peuple heureux. Le gouvernement de l'aristocratie est peut-être celui de tous qui s'accommode le moins d'une politique égoïste. Il faut administrer dans l'intérêt des masses pour avoir le droit de les exclure de l'administration. Toute aristocratie est placée dans la société, comme le cœur dans le corps humain, pour y entretenir la circulation du sang et pour y développer la vie. Si elle absorbe la substance sociale, au lieu de la distribuer entre tous les membres, elle devient un objet de scandale et un principe de mort.

A l'heure qu'il est, l'aristocratie anglaise, fatiguée et repue, semble n'avoir plus d'énergie que pour jouir. Son activité s'emploie à convertir l'Angleterre en parcs et en prairies, qu'elle dépeuple d'hommes pour les couvrir de bétail et de gibier. Elle construit des châteaux, ou forme des galeries de tableaux, des bibliothèques, des collections. Elle tourmente ses richesses, selon l'expression du poète latin, jusqu'à ce qu'elle finisse par le suicide ou par l'ennui. Quant aux plébéiens de la Grande-Bretagne, elle en fait deux parts : aux fermiers et aux laboureurs, elle donne, pour les consoler du prolétariat et de la taxe des pauvres, le privilége de vendre leurs grains un peu plus cher, grace à l'exclusion des blés étrangers; la population urbaine et les ouvriers des manufactures, elle les abandonne à eux-mêmes, comme étant les cliens d'un autre ordre de choses et le produit d'un autre temps.

Sous ce rapport, l'état de Londres exprime au vrai la situation de l'Angleterre. Le contraste qui apparaît entre White-Chapel et les splendeurs du West-End existe partout dans le royaume-uni. Vous le retrouverez à Édimbourg, à Glasgow, à Manchester et à Liverpool.

Et ce n'est pas dans les villes seulement que l'on rencontre ces inégalités monstrueuses. Les campagnes offrent aussi l'image de la misère la plus étonnante à côté du luxe le plus florissant. Il n'y a pas de contrée au monde où l'on ait séparé par de plus grandes distances les diverses régions de la société. On peut interdire au peuple la propriété; on ne peut lui refuser les conditions de la croissance, du mouvement, de la respiration. Traiter les ouvriers des villes plus mal que les détenus sur les pontons; créer un état social dont le résultat est qu'un grand seigneur peut vivre en moyenne jusqu'à cinquante-cinq ans, pendant qu'un ouvrier, dans certaines villes, ne vit pas au-delà de quinze ans; réserver l'âge de la force et celui de la sagesse pour une seule classe d'hommes, en réduire une autre à une perpétuelle enfance, n'est-ce pas détruire les générations dans leur germe et renouveler en quelque sorte, au milieu du XIXe siècle, cet arrêt d'un Pharaon qui condamnait tous les premiers-nés d'un peuple à périr?

Le recensement de 1841 attribue à Londres une population de 1,870,727 habitans, répandus sur une surface de vingt milles carrés. En dix années, et malgré une mortalité que l'on peut considérer comme élevée, cette population s'est accrue de trois cent mille ames. La fécondité des mariages a plus que comblé les vides faits par les épidémies. Est-ce là un évènement dont on doive se féliciter ou s'enorgueillir? Ne vaudrait-il pas mieux au contraire que le nombre des habitans demeurât stationnaire, dans une ville où si peu d'enfans atteignent l'âge viril, et où l'énergie vitale s'épuise en moyenne, dans l'homme, après une durée de quinze à vingt années? Les philosophes du XVIIIe siècle déclamaient contre les grandes villes, dans lesquelles ils voyaient autant de foyers de vice et de corruption. Que dirait Jean-Jacques Rousseau, s'il avait aujourd'hui sous les yeux la capitale de l'Angleterre, et s'il venait à se convaincre que le séjour n'en est pas moins funeste à la vigueur du corps qu'à la pureté des mœurs? Le système qui préside à l'administration de Londres est à coup sûr l'argument le plus fort que l'on puisse invoquer contre l'existence de ces immenses capitales dans lesquelles un pays entier ne se résume peut-être que pour s'abîmer.

LÉON FAUCHER.

SITUATION

INTELLECTUELLE

DE L'ALLEMAGNE.

VIENNE. — MUNICH. — BERLIN.

I. — *Ueber den gegenwaertigen Zustand der Boehmischen Literatur und ihre Bedeutung* (De l'État actuel de la littérature en Bohême et de son importance), par M. le comte Léo de Thun; Prague, 1842.

II. — *Die Stellung der Slowaken in Ungarn beleuchtet* (La Situation des Slaves en Hongrie), par M. le comte de Thun; Prague, 1843.

III. — *Kollar's Reise in Ungarn* (Voyage en Hongrie), par Kollar.

IV. — *OEsterreich und dessen Zukunft* (L'Autriche et son Avenir), Hambourg, 1843.

V. — *Deutsche Worte eines OEsterreichers* (Paroles allemandes d'un Autrichien); Hambourg, 1843.

VI. — *Hallische Jahrbuecher* (Annales de Halle); 1838-1841.

VII. — *Zwei Friedliche blaetter* (Deux Feuilles pacifiques), par M. Strauss; Leipzig, 1841.

VIII. — *Deutsche Jahrbuecher* (Annales allemandes); Leipzig, 1841.

Il n'est facile à personne, ni en deçà ni au-delà du Rhin, de porter un jugement sur l'Allemagne, sur les mouvemens d'idées qui s'y

agitent ou qui s'y préparent. Je sais combien c'est pour nous une tâche périlleuse. Outre les différences profondes de génie, de langue, de tendances, qui nous séparent de la race germanique, elle nous échappe encore par les aspects variés sous lesquels elle se présente à nos recherches, et où elle déroute ceux qui la croient saisir. Certes, ce n'est pas dans ces Allemagnes confuses que sont possibles les voyages rapides; nous ne sommes pas là dans ces pays du soleil où, tandis que les objets détachent vivement leurs lignes sur l'or ou le bleu ardent du ciel, les pensées qui animent la nation semblent participer elles-mêmes de cette netteté visible et être gravées par la main exacte et ferme de Thucydide ou de Machiavel sur un marbre éclatant. Les idées qui travaillent ce peuple, les préoccupations qui le tourmentent, les nouvelles destinées qu'il poursuit, on ne les lit pas ainsi d'un seul regard. Il faut, pour les découvrir, une étude laborieuse et persévérante. Il est nécessaire d'interroger plus d'une fois les circonstances, les hommes, les livres, les systèmes, pour obtenir d'eux une réponse directe; et — cette comparaison est permise à propos d'un pays qui n'est pas sans mystères, — si, dans l'épopée latine, l'oracle, avant de dévoiler l'avenir, veut être dompté par le dieu : en Allemagne c'est le présent, c'est la situation présente qui est soigneusement cachée par la prêtresse, et dont il faut lui arracher la révélation.

Les personnes qui ont habité ce pays savent combien il est dangereux de traiter un tel sujet. Quelque soin que nous puissions y apporter, quelles que soient la mesure de nos paroles, la circonspection de nos jugemens, la bienveillance et la franche ouverture de nos sympathies, nous devons renoncer à satisfaire complètement ceux dont nous parlons. Cette défaveur encourue en Allemagne par les écrivains français qui l'ont jugée, a été attribuée à une sorte de vanité irritable particulière à ce pays. Ce serait, chez ce peuple, un orgueil natif que le succès et la louange auraient rendu intraitable; tout enivré par l'enthousiasme que provoqua chez nous l'éclat de sa période poétique, il ne voudrait plus consentir à voir les productions de la pensée allemande, je ne dirai pas blâmées, mais seulement examinées, discutées par la critique et l'esprit français. Je crois que cela est vrai pour les lettres, pour les œuvres des poètes et les systèmes des penseurs. Je serais tenté cependant d'attribuer ces mécontentemens à des causes un peu différentes, surtout en ce qui concerne non plus les détails, mais la question générale, j'entends la situation intellectuelle des peuples germaniques et le travail qui se

fait dans leur sein. Ces causes, les voici : c'est que si la France a quelque peine à juger l'Allemagne, l'Allemagne elle-même ne se connaît pas, ne se juge pas d'une manière très sûre; c'est que, si elle sent bien ce mouvement dont je parle, elle ne sait pas cependant s'en rendre un compte bien exact, et se décider, se dévouer pour une cause distincte, pour une cause clairement comprise et ardemment embrassée. Elle doute, elle hésite; c'est par là qu'elle est un spectacle digne d'études, mais c'est aussi par là qu'elle souffre, car, tant que durera cette indécision, il est impossible qu'il n'y ait pas dans la conscience de ce peuple quelque chose de vulnérable et d'inquiet.

Depuis que la France étudie l'Allemagne, exercée qu'elle est par la pratique de l'histoire à porter sur les évènemens un regard prompt et sûr, comme un grand artiste qui juge son art, elle a vu dès le premier jour le but où ce pays est entraîné invinciblement. Elle a dit que l'Allemagne marchait vers son unité. Mais comment doit s'accomplir ce travail? Voilà les difficultés infinies, les complications sans nombre qui commencent. Quand nous discutons ce sujet de ce côté-ci du Rhin, nous en parlons en juges désintéressés, en historiens; nous ne savons pas assez combien c'est une question pleine de troubles et d'anxiétés pour ceux qui y sont en cause. Ces anxiétés sont telles, qu'ils ne veulent pas toujours reconnaître ce mouvement qui les emporte. Ils ne le repoussent pas absolument, mais ils n'osent se l'avouer à eux-mêmes. Pourquoi cela? Ne devraient-ils pas, tout au contraire, désirer l'unité de la patrie? Ils la désirent et ils la redoutent; ils sentent qu'ils y sont appelés, mais ils sentent aussi combien elle leur coûtera de sacrifices. Il n'est pas question ici de l'unité politique, de la réunion de tous les états de l'Allemagne sous un même gouvernement. Ce serait là toute une révolution, et, si elle doit un jour s'accomplir, l'époque où ces évènemens pourraient se réaliser est certainement très éloignée encore. Il s'agit seulement de l'unité intellectuelle; il s'agit de fonder une communauté d'idées, de pensées, un mouvement commun des intelligences. Pour cela, il faut un centre. Où sera-t-il? A Vienne? à Munich? à Berlin? C'est là le problème dont je parle. Or, tels sont les liens qui attachent ces peuples à leur nationalité si long-temps perdue et qu'ils craignent de perdre encore; tel est leur amour respectueux pour elle, qu'ils ne veulent pas reconnaître la suprématie toujours croissante d'une ville, la déchéance d'une autre, dans la crainte de frapper la patrie dans quelque partie d'elle-même.

Voilà les inquiétudes qui depuis long-temps tourmentaient l'Alle-

magne, inquiétudes graves et légitimes. Ce n'est pas tout : le jour où elle a cherché à réaliser cette unité, le jour où elle a commencé cette tâche difficile, un danger tout autrement sérieux s'est révélé, qu'elle ne soupçonnait pas. Ce travail a jeté un trouble profond dans son génie. Elle a été comme ébranlée par les difficultés de l'entreprise que ses destinées lui imposaient. En quittant le monde paisible de la pensée pour les épreuves de la vie publique, elle a renoncé à ce qui faisait depuis long-temps sa gloire, sans avoir trouvé encore ce qui doit la dédommager un jour. Mais il faut revenir sur tout ceci avec plus de détails; pour embrasser du regard toute l'Allemagne, pour indiquer le travail qui s'y opère en ce moment même, il faut placer l'une en face de l'autre les villes que je nommais tout à l'heure, et montrer ce que signifient ces trois noms.

I.

Le 12 juillet 1806 fut un jour néfaste pour Vienne. Ce jour-là, l'antique couronne du saint-empire, qu'elle portait depuis tant d'années, tomba de sa tête caduque. Il y avait long-temps, il est vrai, que l'héritage des Habsbourg s'était appauvri dans ses mains, et depuis qu'en 1765 un jeune héros avait achevé de transformer un ordre de chevalerie en une nation belliqueuse et forte, le saint-empire, inquiété au dedans par ce voisinage redoutable, surpris au dehors par des évènemens inattendus et terribles, frappé par l'épée de la révolution française, tout étourdi par cette politique audacieuse du premier consul, qui, créant à son gré de nouveaux électeurs, troublait la vieille constitution et s'essayait déjà à manier souverainement l'Allemagne, le saint-empire des Othon n'était guère plus qu'une ombre. Qui sait cependant combien de temps encore l'Autriche eût pu garder son sceptre? Sans la rapidité des évènemens qui remplissent ces années épiques, qui sait si elle n'aurait pu rallier autour de cette ombre respectée une partie considérable des peuples allemands, et si, tandis que la Prusse retirait son appui à l'empire, les mécontentemens suscités par cette politique n'auraient pas réuni les princes et les peuples du midi autour du trône impérial? Mais les coups des évènemens contemporains étaient trop brusques, trop pressans; on ne pouvait se jeter dans une place impossible à défendre pour se faire écraser sous ses ruines, et ce furent précisément ces princes de l'Allemagne méridionale qui si-

gnèrent à Paris, avec Napoléon, ce traité de la confédération du Rhin où ils déclarent que la constitution germanique est impuissante désormais à protéger l'Allemagne. Après cela, que devait faire l'empereur François II? Il devait descendre de ce trône condamné et déposer la couronne de Charlemagne. C'est ce qu'il fit, et, avec simplicité, dans un langage triste et digne, il annonça aux peuples allemands que les destinées de l'empire étaient finies. Le même jour, la ville de Vienne se démit aussi de sa souveraineté et cessa de rien représenter de grand en Allemagne; car qu'avait-elle représenté jusque-là, si ce n'est la majesté impériale qu'une longue possession semblait lui avoir inféodée? Le traité qui fit disparaître le saint-empire condamna Vienne à n'être plus que la ville des souvenirs et des regrets, la ville des traditions et du passé : il lui enleva le présent et l'avenir.

Je ne tomberai pas dans des lieux communs, je ne répéterai pas les accusations qu'on élève sans cesse contre l'Autriche; je ne craindrai même pas d'affronter bien des préjugés qu'on a répandus en France sur ce pays, je reconnaîtrai de grand cœur tout ce qu'il y a de paternel dans son gouvernement : j'admirerai, si l'on veut, la science, l'habileté, la régularité de son administration; mais il sera toujours permis de demander à l'Autriche comment elle pourrait représenter l'Allemagne. Le problème peut être posé très nettement. L'Allemagne du moyen-âge était tout entière dans la puissance impériale, dans l'empire d'Othon et de Barberousse. Mais le moyen-âge a succombé en Allemagne comme en France. Or, comment l'Allemagne s'est-elle fait connaître au monde moderne? comment est-elle entrée dans le cortége des nations nouvelles? quel caractère y a-t-elle apporté? Ce qui l'a distinguée, dès l'origine, c'est la vie de l'intelligence, c'est cette puissance de contemplation, de réflexion, de pensée, qui a semblé son privilége. Voilà ce qu'elle a apporté dans l'œuvre commune des nations européennes, voilà sur quel signe souverain elle y a été saluée, *in hoc signo vinces*. Si donc l'ancienne Allemagne était représentée par le pays qui possédait la dignité impériale, le peuple qui présidera aux destinées de l'Allemagne moderne sera celui qui osera prendre en main ce sceptre des idées, plus précieux et plus sacré que l'autre, et fonder chez lui le saint-empire de l'intelligence et de la pensée. Mais si l'on voit des états se transformer volontairement selon certaines circonstances, on ne les voit pas changer tout à coup de nature et recommencer de nouvelles destinées en un sens opposé au génie qui leur est propre.

Quand l'Autriche aurait voulu s'associer aux tentatives nouvelles de l'esprit allemand, elle n'y aurait pas réussi; mais elle ne pouvait même concevoir une telle ambition. Elle est liée irrévocablement à des traditions toutes différentes. Peu importe qu'il y ait chez elle un peuple honnête, heureux, et que toute l'organisation matérielle de la société y laisse, dit-on, peu à désirer: comme elle est une terre ingrate pour les semences de la pensée, et que le fruit divin de la science ne pousse pas dans ses sillons, peu à peu les étrangers qui étudient l'Allemagne se sont habitués à ne plus compter avec ce pays; ils le négligent, ils l'oublient. Et remarquez que cette condamnation, si dure qu'elle puisse paraître, est parfaitement équitable. Les étrangers ne peuvent avoir, comme les Allemands, la religion des souvenirs. Ce qu'ils cherchent en Allemagne, c'est son esprit, son génie vivant, sa force vivante; et le pays qui ne peut servir le monde moderne, qui ne sait pas s'associer à ses efforts, à ses luttes, quel que soit d'ailleurs son nom, empire ou royaume, finira toujours par n'être plus considéré que comme une province, paisible et heureuse, je le crois, mais trop dépourvue de ce qui fait la vie.

Toutes les universités d'Allemagne, faibles et obscures à l'origine, ont eu leur période de gloire et d'éclat à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci. Fondées presque toutes vers l'époque de la renaissance, et honorées alors par des hommes pleins d'ardeur, elles ont produit, depuis soixante ans, de véritables héros de science et de génie qui ont laissé bien loin leurs ancêtres. Conrad Celtès, Reuchlin, Dalberg, Rodolphe Agricola, ont eu pour successeurs tout puissans Schleiermacher, Creuzer, Niebuhr, Ottfried Müller, Kant, Fichte, Schelling, Hegel. A Vienne, tout au contraire, l'université n'a brillé que dans les vieux siècles, et depuis elle est morte. Sa période la plus belle est toujours celle qui a été vue et racontée par Sylvius Æneas. Aujourd'hui, on n'y cultive plus que les sciences physiques; car pour les sciences de la pensée, si hautes, si périlleuses, il faut des pontifes hardis et libres que le pouvoir temporel ne gêne point dans leur sacerdoce. Cette religion sainte, qui est la gloire de la véritable Allemagne, est opprimée ici. Vienne peut nommer avec honneur un illustre astronome, M. Littrow; un géologue distingué, M. Fladung; un savant orientaliste, M. de Hammer; mais, à côté d'eux, quels autres noms citerai-je? Si M. Gunther a pu renouveler la théologie catholique avec une science réelle et un mysticisme extrêmement libre et ingénieux, c'est là une exception unique qui ne détruit pas ce que j'ai affirmé.

Je remarque que l'étude de la nature, empreinte d'un certain caractère de douceur et de mysticité, a fleuri plusieurs fois en Autriche, et ceci m'explique encore les sympathies involontaires que ressentent pour ce pays bien des hommes de l'Allemagne méridionale. C'est aussi un trait particulier aux habitans de la Souabe, de la Franconie, de la Thuringe, que ce doux enchantement qui assoupit leur ame au milieu des études de la nature, et les berce de mille songes. N'est-ce pas à Vienne qu'est enterré le grand chimiste Paracelse? Et un siècle après ce maître de la science occulte, son illustre disciple, Van Helmont, n'est-il pas venu y mourir? Enfin, le vénérable M. Littrow n'avait-il pas pour ancêtres à l'université de Vienne deux des plus beaux noms de l'Allemagne, ce George Peurbach, qui, au XVe siècle, restaura l'astronomie à l'aide d'une mauvaise traduction de Ptolémée et des auteurs arabes, et son digne élève, Jean Muller, qui alla chercher en Italie toutes les œuvres des astronomes d'Alexandrie, les copia, les imprima, les répandit en Allemagne, y ajouta des commentaires, des résultats nouveaux, et fut le fondateur, le héros de la littérature scientifique dans son pays?

La poésie n'a jamais brillé en Autriche; elle n'y a eu qu'une seule époque, le règne de Joseph II. C'est tout dire. Tandis que Frédéric courtisait Voltaire, tandis que la poésie française du XVIIIe siècle, si élégante, si moqueuse, si impie, si contraire enfin à l'esprit allemand, était accueillie et fêtée par ce roi philosophe, Joseph II voulut rendre à l'Allemagne sa poésie nationale. Mais Alxinger, Denis, Ayrenhoff, Haschka, Blumauer lui-même, tous ces honnêtes écrivains, si justement oubliés, étaient, malgré leurs patriotiques intentions, les esprits les plus médiocres, et il ne leur appartenait pas de donner à l'Allemagne le sentiment de son originalité. Heureusement, en face de Frédéric lui-même, et malgré ses dédains, Lessing et Klopstock allaient consacrer le berceau de la muse germanique. Ce fut bien pis quand Joseph II mourut et sa politique avec lui. La Prusse s'étant emparée du réveil de l'esprit allemand, l'Autriche s'isola de plus en plus du mouvement de la littérature; les successeurs de Joseph II avaient eu peur de sa pensée. Au moment où Goethe, où Schiller, où tout le chœur des poètes enchante l'Allemagne et lui rend la conscience de ses forces, je cherche vainement du côté du Danube un écho qui leur réponde, une voix qui atteste que l'Autriche prend part à ce concert unanime des peuples allemands. Je n'entends rien, car elle ne se mêle pas à des voix si puissantes, cette hymne étouffée qui sort du cloître, l'hymne de ce

moine extatique, Fessler, qui est allé, son extase finie, prêcher le protestantisme en Russie et y mourir. Dans ces derniers temps, la régularité savante de Grillparzer, l'imagination parfois assez éclatante de Nicolas Lenau, l'élégance trop affectée de Sedlitz, le talent ferme et gracieux et la libre pensée d'Anastasius Grün, ne constituent pas, malgré des mérites réels, une école distincte qui appartiendrait vraiment à l'Autriche; c'est le reflet lointain d'une poésie qui a grandi ailleurs.

L'aspect moral de Vienne est donc singulièrement inanimé. Serait-on injuste envers ce pays, si on se le représentait comme une ancienne famille noble de Bretagne ou d'Anjou, restée fidèle, par impuissance autant que par tradition, aux erremens des temps passés? elle s'est retirée dans ses riches domaines, et elle les administre avec une rare sagesse; son existence est toute patriarcale; le père est grave et débonnaire; les enfans, heureux et insoucians, ignorent le siècle et la société où les a placés le hasard. J'ai vu en Allemagne bien des personnes qui ne voulaient pas reconnaître cet abaissement de l'Autriche, cette démission forcée qu'elle donne. C'était surtout, je le répète, piété et tendresse filiale. Ils auraient dit volontiers ce que disait Fénelon aux réformateurs de l'église : « C'est notre mère, il ne faut pas la traiter trop rudement. » Mais aujourd'hui, du milieu même de l'Autriche, qui n'était pas accoutumée à tant de hardiesse, des voix s'élèvent pour reprocher au gouvernement son incurie, et montrer à tous le mal qu'elle vient de produire. C'est qu'en effet la question a été tout à coup éclairée d'une lueur singulière, et le doute n'est plus permis. Ce n'est plus seulement la couronne de l'empire qui tombe de sa tête; il s'agit de savoir si l'Autriche appartient encore à la société des nations germaniques.

Je ne dis rien de trop. Que se passe-t-il aujourd'hui chez les peuples slaves qu'elle gouverne? Qu'est-ce que ce mouvement qui vient d'éclater du côté de la Bohême et de la Hongrie? et l'insuffisance de l'Autriche pouvait-elle être plus manifestement révélée? Ces populations, qui ont semblé long-temps toutes prêtes à suivre la direction de l'Allemagne, à parler sa langue, à s'associer à toutes ses idées, entreprennent de réveiller leurs antiques souvenirs, éteints depuis des siècles. Elles redemandent leur idiome national, elles recherchent les traces à demi effacées de leur littérature, elles veulent la relever et lui rendre la vie. Les Slaves de Bohême se reprennent avec un amour filial à leurs traditions passées; ce ne sont plus seulement des chants nationaux qu'une érudition curieuse s'em-

presse de recueillir, non, c'est d'une chose plus grave qu'il s'agit, c'est l'esprit même de leur race que les Slaves bohémiens veulent retrouver sous ses ruines. Pourquoi cela, pourquoi ce mouvement si tardif? Pourquoi, après tant d'années, ce réveil inattendu? Parce qu'ils cherchent à quoi se rattacher dans l'abandon où les a laissés l'Allemagne. Qu'est-ce à dire? Voilà des pays entiers que l'on croyait entrés pour toujours dans les voies de l'Allemagne, et tout à coup on les voit, dans le dénuement le plus complet, se chercher eux-mêmes à travers les siècles et se décider à trouver leurs voies tout seuls, puisque l'empire dont ils avaient suivi la fortune les a conduits dans le désert. On avouera que c'est là un fait étrange. Ce débat est tout pacifique; point d'oppression, point de servitude; ces peuples ne se plaignent d'aucune violence, et ce n'est pas à l'Irlande qu'on pourrait les comparer. Leur situation est unique et sans exemple. Ces Slaves de Bohême et de Hongrie avaient cru longtemps, et l'Europe avait pensé, comme eux, qu'ils entreraient, sous l'influence de l'Allemagne, dans le mouvement des nations européennes; mais non, il n'en était rien. Après avoir patiemment attendu, un jour, fatigués et poussés à bout, ils ont été forcés de reconnaître que la vie n'était pas dans cet empire, qui avait charge de les diriger, et n'y trouvant pas à satisfaire ces besoins intellectuels qui travaillent aujourd'hui la famille slave, ils ont décidé sans colère, mais avec le calme le plus résolu, qu'ils ne devaient plus compter que sur eux-mêmes.

Voilà ce qui se passe dans ces contrées; mais, chose singulière, ce n'est pas l'Autriche qui s'en est émue, et son insouciance sur ce point n'est pas ce qu'il y a moins curieux dans le débat. L'Autriche n'a rien répondu; elle n'a pas eu un seul écrivain pour rappeler ces peuples qui s'éloignaient. Pourtant les publicistes slaves, M. Kollar, M. le comte de Thun, avaient publié franchement leur pensée. Lorsqu'ils rejetaient dans leurs écrits toute influence allemande, lorsqu'ils annonçaient leur intention de retrouver dans l'esprit seul de leur race leur règle et leur but, ils avaient parlé, ce semble, assez haut. Or, ce qu'ils disaient à l'Autriche pouvait se traduire ainsi : « Depuis tant de siècles que la Bohême est réunie à vous, elle avait quitté la voie des peuples slaves, et elle était prête à entrer par vous dans le mouvement des nations germaniques. Nos pères vous ont suivis long-temps, mais que leur avez-vous donné, et maintenant que nous apportez-vous? Où est la vie, où est le mouvement des esprits, où est l'énergie de la pensée? Nous ne vous suivrons pas plus loin. »

Certes, jamais injure plus grave n'avait été faite à l'Allemagne tout entière, et c'était l'incurie de l'Autriche qui en était coupable. Pourtant, je le répète, elle ne s'en est pas émue; elle subit les nécessités de la situation qu'elle s'est faite, elle se résigne à ne pouvoir attirer à elle et à l'Allemagne ces peuples qui lui échappent. Elle laissera s'enfuir l'esprit et gardera le corps. Elle les retiendra par les liens matériels, par les avantages qu'ils trouveront à faire partie d'un grand peuple; mais, pendant ce temps-là, un autre esprit se sera fondé dans les provinces slaves, et l'unité, que l'on croira atteindre, sera toujours une apparence et un mensonge.

Il y a plus encore : non-seulement ce n'est pas l'Autriche qui répond, mais elle laisse ce soin à un autre peuple engagé comme elle dans la question, et dont les intérêts ne sont pas les siens. Elle permet que le débat s'établisse entre les Slaves et les Hongrois, sans que le nom de l'Autriche soit seulement prononcé, et comme si elle n'était pas en cause dans cette lutte singulière. C'est la Bohême, on le sait, qui est en Allemagne le foyer de la race slave, c'est elle qui essaie de régénérer cette race et de lui rendre, avec sa langue nationale, son esprit, son caractère, ses espérances. Elle a dit tout haut ses projets, sans que l'Autriche parût s'en effrayer; mais tout à coup voilà qu'elle rencontre une vigoureuse opposition en Hongrie. La Hongrie ne veut pas que les Slaves hongrois, les Esclavons, se constituent d'une manière distincte, elle ne veut pas qu'ils puissent parler la langue de leurs ancêtres. Quand la langue latine était la langue officielle du pays, les idiomes particuliers pouvaient se développer en liberté; cette situation devenait dangereuse pour la Hongrie, en face de ce mouvement universel. La Hongrie remplace donc la langue latine par la langue des magnats, la langue magyare, et elle s'apprête à faire disparaître tout ce qui reste encore de ces traditions qu'on invoque.

L'Autriche assiste, sans y prendre part, à cette lutte qui dure encore. Les deux pays, la Bohême et la Hongrie, y sont dignement représentés, et ce débat a déjà produit plusieurs écrits remarquables. Il faut citer au premier rang le curieux travail que M. le comte de Thun a publié l'année dernière sous ce titre : *De l'État actuel de la littérature en Bohême et de son importance*. M. le comte de Thun est un des chefs de ce mouvement de la race esclavonne; c'est lui surtout qui semble donner l'élan à ces idées qui apparaissent sur différens points de la Bohême et de la Hongrie. Au grave enthousiasme de ses espérances, à l'ardeur sévère de ses efforts, on dirait non pas

un tribun qui soulève les passions, mais un législateur qui veut créer un peuple. Ce peuple existe, il est nombreux; il faut seulement lui apprendre ce qu'il est, il faut lui donner la conscience de lui-même. C'est à cette tâche que s'emploie M. le comte de Thun. Son livre est une rapide histoire des lettres en Bohême, un tableau clair, animé, destiné à devenir populaire. L'auteur raconte avec beaucoup d'intérêt l'époque où la langue nationale fleurissait dans sa première beauté, vers le XVe et le XVIe siècle, au milieu des querelles religieuses qui donnèrent un prompt développement à la pensée. Sous la plume hardie de Jean Huss et de Jérôme de Prague, cette langue était arrivée à sa maturité, et tandis que d'autres langues, la française et l'allemande, travaillaient encore à se constituer définitivement, celle-là, comme l'italienne, était arrivée plus tôt à une formation complète. En Bohême, comme plus tard en Allemagne, c'étaient les réformateurs qui avaient fixé l'idiome, et Jean Huss avait rendu à la littérature de son pays le service que Luther rendit un siècle après à la littérature allemande. Mais le mouvement des querelles religieuses reprit bientôt à la Bohême ce qu'il lui avait donné. La guerre de trente ans amena l'entière extinction de cette littérature originale, et la langue allemande envahit le pays conquis. Depuis cette époque, M. de Thun suit avec une pieuse sollicitude les rares tentatives faites, à de longs intervalles, pour l'étude de cette langue disparue. Il nomme avec un touchant respect tous ces grammairiens, ces auteurs de dictionnaires qui, de loin, ont préparé le mouvement actuel; malgré l'insuffisance de ces premiers travaux, il ne parle qu'avec émotion de ces hommes dévoués, car plus d'un parmi eux a consacré sa vie à un labeur ingrat dont les résultats très incertains ne pouvaient être connus que long-temps après leur mort. C'est Dobrowsky écrivant une grammaire avec une piété patriotique qui élève et sanctifie son œuvre; c'est Pelzel qui donne la première histoire de Bohême; c'est Faustin Prochazka qui étudie et publie les anciens documens, les monumens primitifs de la langue nationale. Puis, arrivant jusqu'à nos jours, l'auteur signale avec orgueil ce mouvement devenu si considérable, il nomme avec fierté les poètes, les écrivains, Kollar, Jungmann, Palacky, Safarick, Louis Gai; il compte les recueils périodiques, il salue enfin toute une littérature. Son adversaire, je l'ai dit, ce n'est pas l'Autriche, c'est la Hongrie, ce sont les Magyares. Cette race fière, hautaine, bien que formée à la civilisation allemande, refuse toute sympathie à l'Allemagne et prétend se maintenir toujours dans sa pureté native. Or, la lutte silencieuse

qu'ils ont long-temps soutenue contre l'esprit allemand pour conserver leur caractère et leur génie propre, les Magyares la recommencent contre ce nouvel ennemi. Ils sont effrayés de ce mouvement qui agite aujourd'hui la famille slave depuis l'Adriatique jusqu'à l'Elbe; ils sentent bien que, si la Bohême devient pour ces peuples le centre d'une renaissance qui s'annonce déjà d'une manière bruyante, leur nationalité sera peu à peu envahie et couverte. Ils veulent donc étouffer toute espèce de vie chez leurs sujets croates et esclavons; ils imposent aux écoles une éducation qui tuera l'esprit national, ils leur interdisent la langue de leurs pères, ils persécutent les journaux écrits dans cette langue rivale, ils les suppriment, et, tandis que l'Autriche se tait devant cet incroyable mouvement d'un pays entier qui veut se séparer d'elle, on voit quatre millions de Magyares s'efforcer d'étouffer par la violence ce réveil de tout un peuple.

En publiant ses travaux sur la Bohême, M. le comte de Thun offrait aux écrivains hongrois une discussion publique; M. de Pulszky a accepté la lutte. Tous deux viennent d'échanger une série de lettres qui ont vivement excité l'attention de l'Allemagne. Ces lettres ont été réunies par M. de Thun dans un nouvel écrit publié sous ce titre : *La Situation des Slaves en Hongrie.* M. de Thun est plein d'amour pour ses frères, il est impossible d'avoir un sentiment plus vif, plus sincère, plus éloquent de la mission qu'il s'est donnée. M. de Pulszky a quelque chose de véhément et d'emporté dans sa colère; avec la hauteur vindicative du patricien hongrois, avec la dure fierté du magnat, il maintient sans fléchir la proscription dont il voudrait frapper l'esprit slave dans son pays. Ce qu'il craint surtout, dit-il, c'est que le monde slave, en s'accroissant ainsi dans les états autrichiens, en se formant comme une race distincte, n'amène un jour la Russie au cœur même de l'Autriche. Il nie que la Hongrie ne soit pas autre chose qu'une demeure commune à quatre populations différentes, Allemands, Slaves, Magyares, Valaques, lesquelles auraient chacune des intérêts propres. Il rappelle fièrement comment s'est constituée la Hongrie depuis le jour où les Hongrois, sous la conduite d'Arpad, ont passé les monts Crapacks et soumis par l'épée les races de Valachie et de Bulgarie, qui ne surent point garder leur indépendance. C'est un dialogue altier entre le vainqueur et le vaincu, entre la noblesse hongroise et le peuple slave.— Vous êtes les vaincus, dit M. de Pulszky, nos droits nous viennent de l'épée, et nous les maintiendrons. — M. le comte de Thun en appelle à cet esprit puissant qui agite et soulève toute sa race; il repousse, comme

M. de Pulszky, l'idée de voir la Russie mettre à profit ce légitime mouvement; comme les Slaves du monde grec, comme les Serbes et les Bulgares, qui s'attachent à l'empire turc et le défendraient contre la Russie sans sacrifier pour cela leur caractère original, les Slaves de Bohême resteront attachés politiquement à la patrie allemande, mais ils veulent retrouver en eux-mêmes cette vie de l'esprit que l'Autriche leur a refusée. « Il y a, s'écrie M. le comte de Thun, il y a un esprit ami qui flotte sur nos campagnes depuis les forêts de Bohême jusqu'aux monts tartares. Ah! que de désirs sérieux il éveille dans nos ames! à quelle activité il nous provoque! comme il nous excite à l'étude de notre langue et de notre histoire nationales! Laissez nos frères marcher paisiblement dans cette direction si inoffensive et si féconde, c'est tout ce qu'ils demandent de vous. Que de changemens se feraient en peu d'années! Mais vous venez à la traverse avec vos passions grossières, et vous empoisonnez ce mouvement tout amical. Ceux qui ne demandaient que la paix pour faire porter au sol de la patrie les fruits les plus glorieux, vous les provoquez à une lutte barbare sur un champ de bataille désert. Slaves! prenez garde de tomber dans le piége qu'on vous tend par ces provocations. Si vous êtes forcés de défendre vos biens les plus sacrés, que rien au monde ne puisse vous entraîner à franchir seulement de l'épaisseur d'un cheveu les limites d'une défense légitime, ou à considérer comme des ennemis tous ceux qui parlent la langue qu'on veut vous imposer. Évitez ces inutiles combats; ils consumeraient vainement le meilleur de vos forces. Celui d'entre vous qui combattra victorieusement le parti insolent des Magyares rendra un service à ses frères; mais ce service sera bien plus grand, si, par ses écrits ou ses paroles, il éveille le sens de son peuple et donne à son esprit une saine nourriture. A quoi servirait de défendre contre l'étranger un sol ingrat qui ne donnerait point de fruits? Mais si vous fortifiez votre intelligence par une mâle culture, si vous avez à montrer des œuvres que l'humanité reconnaîtra, soyez sûrs que le nombre de ceux qui respecteront vos droits ira toujours croissant parmi vos compatriotes de Hongrie. »

Ce sont là de belles paroles. M. de Thun, je le répète, a montré dans ces débats une noble élévation de pensée, un immense amour de son peuple, un désir ardent de faire fructifier chez lui tant de semences qui lèvent déjà. Malheureusement tous les écrivains de la Bohême n'y apportent pas le même calme, la même gravité attentive et passionnée. Il y en a chez qui la rancune ne peut se contenir. Kollar

est un de ces écrivains irrités dont la colère est singulièrement éloquente. En 1823, Kollar s'annonça à la Bohême comme son poète national, et depuis vingt ans il n'a pas cessé de communiquer à ses frères l'enthousiasme de son ardente imagination et de sa poésie souvent grandiose. Tout récemment il vient de publier un *Voyage en Hongrie;* c'est un cri de douleur poussé avec une énergie sauvage. Kollar voudrait être un tribun, un agitateur, et c'est peut-être à lui que M. de Thun fait allusion dans les lignes que j'ai citées plus haut. Il ne s'attaque pas seulement aux Hongrois, à ceux qui veulent imposer la langue magyare aux Esclavons et aux Croates et étouffer leurs traditions; il n'est pas moins véhément contre la race allemande. Il a hâte de voir se reformer l'esprit national chez son peuple, et il frappe tout ce qui lui fait obstacle. Il faut le suivre dans ce douloureux pèlerinage de Hongrie; quelles sombres colères, quels longs ressentimens il amasse dans son cœur, lorsqu'il voit, comme il dit, le pied impie du Magyare ou de l'Allemand écraser ces germes de vie qui lèvent librement, en Bohême, dans les sillons de la plaine et parmi les bruyères de la montagne! Mais tout à coup, dans une cabane, au détour d'un chemin, s'il entend une chanson esclavonne, son cœur tressaille; il va frapper sur l'épaule du montagnard : « Dieu merci, mon brave homme, vous n'avez pas oublié la langue de vos pères! » Et il reprend sa route, toujours plein d'espoir et de haine.

Comment finira cette lutte? Comment se dénoueront ces difficultés? Par l'épée, ou pacifiquement, par l'influence toujours croissante des Slaves Autrichiens? On ne saurait le dire. Les Magyares ont contre eux ces secrètes inspirations qui s'emparent des peuples à de certaines heures, et qui poussent aujourd'hui les Slaves d'Allemagne à se constituer comme une race distincte; ils ont pour eux, avec la possession du pouvoir, leur courage, leur fierté hautaine, toutes les qualités d'une aristocratie victorieuse. S'ils devront un jour mettre l'épée à la main, c'est ce qu'il est difficile d'affirmer ou de nier. Tout est possible, tout peut arriver dans les changemens qu'amèneront tôt ou tard les affaires de Turquie. Ce qui est certain, c'est que leurs adversaires iront toujours s'organisant, et que déjà leur ambition est assez grande pour qu'ils espèrent amener l'Autriche à former un jour un empire slave.

On voit par ce seul mot quel chemin l'Autriche a déjà fait dans cette direction qu'elle suit loin de l'Allemagne. Quoi! elle était chargée de soumettre à l'influence germanique ces populations

étrangères réunies à son empire, et ce sont ces populations, ce sont les Slaves qui vont l'attirer vers eux-mêmes! Ils l'espèrent du moins, et le disent assez haut. Espérances chimériques! pensera-t-on. Je le veux bien; mais qu'on sache cependant que l'Allemagne commence à s'en effrayer, et que plus d'un avertissement a déjà été adressé à l'Autriche. Tout récemment encore un publiciste allemand, l'auteur anonyme de deux écrits remarquables sur l'Autriche et sur l'Allemagne, a exprimé avec éclat ces reproches de l'opinion publique. Dans le premier de ces écrits, intitulé *l'Autriche et son avenir* (1), l'auteur déclare, dès les premières pages, que c'est l'incurie de l'état et son dédain des choses intellectuelles qui a laissé l'Autriche s'éloigner tous les jours du mouvement de l'Allemagne. Mais le mal est trop grave, dit-il, le danger est trop pressant pour que les plus endormis ne se réveillent pas. Il ne faut plus parler de l'apathie de l'Autriche, de l'indifférence de l'esprit public; en présence de semblables résultats, comment resterait-on indifférent, à moins que de cesser d'être? Ce bonheur du peuple autrichien qu'on vantait si haut, cette idylle qu'on chantait sur notre félicité sans mélange, tout cela va finir. La décomposition de l'esprit public a été menée aussi loin qu'il était possible, — c'est toujours l'auteur qui parle, et certes on n'était guère habitué, en Autriche, à cette liberté de langage; — peut-être, ajoute-t-il, est-il temps encore d'y remédier; si l'on néglige l'occasion, bientôt il n'y aura plus d'Autriche, mais quatre nations ennemies qui s'y combattront. Je n'ai pas à suivre l'auteur dans les conseils politiques qu'il donne à son pays, lorsqu'il passe en revue toutes les classes de l'état, la noblesse, l'administration, la bourgeoisie, et qu'il propose avec une intention droite et sincère les moyens qui lui paraissent convenables pour relever le pays; mais les avertissemens qu'il fait entendre, chaque fois qu'il est question des provinces slaves, confirment tout ce que j'ai dit plus haut sur la situation étrange de l'Autriche à leur égard. Quand l'auteur examine avec inquiétude ce que tous les états de l'Europe ont fait depuis trente ans pour mettre la paix à profit, et accroître, avec leurs forces intellectuelles, leur autorité politique, quand il calcule tout ce que la Prusse a gagné depuis ce temps, et qu'il ajoute que, dans ce mouvement universel, rester en place c'est reculer, il rend raison de tout ce qui se passe en ce moment chez les Slaves. Pourquoi, en effet, ne veulent-ils plus

(1) Cet écrit vient d'être traduit en français. In-8°, librairie d'Amyot, rue de la Paix, 6.

compter que sur leurs propres forces? Parce que l'Autriche ne peut satisfaire et attirer à elle cette activité morale qui fermente aussi chez ces peuples.

Dans un écrit plus récent, publié encore sans nom d'auteur, mais qui est évidemment de la même plume, le publiciste dont je viens de parler continue d'avertir son pays. Cette fois il discute sérieusement cette question de savoir si l'Autriche peut devenir un empire slave, si elle gagnera à se séparer de l'Allemagne, et il lui montre que cette politique la ruinera. Il intitule son livre *Paroles allemandes d'un Autrichien*, indiquant par-là qu'il ne veut pas suivre la direction où la politique autrichienne est peu à peu entraînée. Il souffre de la condition qui est faite à son pays, il est honteux de voir l'Autriche manquer ainsi à sa mission, il la supplie de rentrer dans les voies de la grande patrie germanique. Il est persuadé qu'il n'est qu'un seul moyen de reprendre l'influence et de ramener ces peuples : c'est de réveiller chez soi la vie, au lieu d'endormir l'esprit public. Il demande si ces nouveaux évènemens ne montrent pas tout ce qu'il y a de dangereux dans un tel repos, et si la Prusse aurait perdu cette occasion de s'assimiler la race esclavonne.— N'y a-t-il pas dans tout cela de bien graves symptômes? Les Slaves refusent de s'associer désormais aux destinées intellectuelles du monde germanique; les Allemands effrayés avertissent l'Autriche qu'elle se perd. Est-ce que tout cela ne parle pas assez haut? Les Slaves de Bohême et de Hongrie affirment que tout marche vers ce but, que tout prépare cette fondation d'un royaume slave placé entre les mains de l'Autriche, et destiné à défendre l'Allemagne contre la Russie; ils disent que l'empereur François II, en déposant la couronne du saint-empire, a servi déjà cette marche nécessaire des choses, et que le jour n'est pas loin où ces évènemens se réaliseront. Les publicistes autrichiens, réveillés cette fois par un péril si imminent, se sont enfin occupés de ces intérêts redoutables, et l'activité à laquelle l'importance de ces querelles a forcé tout à coup leur indolence n'est pas le moins grave de ces symptômes que je recueille. Encore une fois, comment méconnaître dans tout ce mouvement la confirmation évidente de ce que j'ai dit? Et que va-t-il arriver?

Sans entrer plus avant dans la politique, sans se livrer à des conjectures que déjouerait l'avenir de ces questions si compliquées, ce qui est clair aujourd'hui pour tout le monde, c'est que l'Autriche abandonne tous les jours davantage les destinées des peuples allemands. En même temps qu'elle se tourne vers le midi, et qu'elle

cherche à opposer à l'union douanière, dont la Prusse s'est emparée, une autre union qui la rattacherait aux puissances italiennes, elle sera, dans ses propres états, entraînée toujours vers ses provinces slaves. Que son importance politique puisse y gagner, cela est possible sans doute, et j'accorderai volontiers qu'il lui reste encore, dans cette direction, de grandes choses à accomplir; mais, il faut bien le dire, ce qui résulte surtout pour elle de ces mouvemens extraordinaires, ce que ces choses ont mis en lumière avec une évidence accablante, c'est son insuffisance à représenter la fortune intellectuelle de l'Allemagne, c'est l'impuissance où elle a été de soumettre à l'élément germanique le monde slave qu'elle régit. Sur ce champ de bataille de l'intelligence, l'esprit allemand est battu, en ce moment même, par l'esprit slave; or, c'est l'Autriche, comme un général inhabile, qui a compromis et qui va perdre bientôt cette partie si sérieuse, c'est elle qui en est responsable devant l'Allemagne.

II.

Maintes choses nous appellent à Munich. Il y a là une illustre assemblée de savans, de vieillards à l'ame poétique, d'hellénistes qui vont étudier la Grèce à Athènes, leur seconde patrie, et qui sont les dignes gardiens des marbres d'Égine. Il y a aussi l'art allemand, dont Munich est le sanctuaire.

Si l'art pouvait être, en Allemagne, le véritable représentant de la pensée, Munich serait sans doute la capitale intellectuelle de ce pays. Si, comme en Italie, comme à Venise, dans l'abaissement de la philosophie, les arts muets du dessin avaient dû remplacer les arts de la parole, ce serait en Bavière qu'il faudrait chercher l'expression du génie germanique. Mais, outre que le caractère de l'école allemande convenait peu à cette fonction, on peut affirmer qu'elle a reçu, sans le savoir, une tâche toute différente. Oui, il faut oser le dire, l'art a été chargé à Munich d'une mission mauvaise. Loin de se placer au foyer même de la vie, au centre de la pensée allemande, loin de s'inspirer d'elle, il a été chargé d'enlever les esprits aux nobles préoccupations de la science; au lieu d'élever les ames, il a été chargé de leur cacher le monde des idées. On a vu une école de peintres et de sculpteurs érudits occupés à distraire d'une manière frivole l'attention de tout un peuple. Satisfaite d'une activité d'ailleurs incontestable, toute fière de ces temples, de ces églises, de ces

musées qui s'élevaient partout à la fois, cette ville se laissa prendre à ce déploiement de richesses extérieures; elle se crut l'Athènes de l'Allemagne. Elle oubliait la signification tout autrement sérieuse de l'art athénien, et qu'auprès de Phidias il y avait Sophocle et Platon.

Tandis que cette école érudite, tandis que M. Cornélius et M. Hess, M. Schnorr et M. Schwanthaler s'appliquaient à reproduire les types des différentes époques de l'art, sans poursuivre eux-mêmes un idéal qui pût leur appartenir, c'étaient aussi les doctrines et la science du passé qui semblaient de plus en plus s'établir à Munich. La Bavière ne voulait pas, comme l'Autriche, se séparer sans retour des intérêts de la pensée; mais elle craignait, comme elle, ces luttes de l'esprit : elle ne se sentait pas assez forte pour supporter ces combats de l'intelligence, elle préféra ouvrir un asile aux blessés, et n'accueillir les systèmes et les penseurs que le jour où, fatigués et chancelans, ils quitteraient le champ de bataille et aspireraient au repos. C'est là le caractère de Munich : c'est là, si l'on veut, son charme et son originalité. Quand vous aurez parcouru ces bâtimens inachevés, ces cathédrales, ces basiliques qui s'élèvent, quand vous aurez vu dans ce laborieux atelier ce singulier mélange de toutes les traditions très habilement réunies, la grace un peu gauche et naïve des maîtres de Nuremberg, l'élégance florentine, la sublime inexpérience de l'art grec dans les marbres d'Égine, allez à l'université, allez interroger les maîtres de la science. Quels sont les représentans de la philosophie? Des hommes qui ont donné ailleurs tout ce qu'ils avaient d'énergie vivace, et qui, le soir du combat, sont venus se reposer dans le mysticisme. Qui donc? Hier, M. de Schelling; aujourd'hui, M. Gœrres.

Que ce fougueux écrivain, si ardent, si dévoué aux idées, que Gœrres, après la vie la plus passionnée qui fut jamais, soit venu chercher le repos à Munich et s'y éteindre doucement dans un catholicisme poétiquement rajeuni, c'est là un fait qui indique très clairement le caractère particulier de cette ville. Certes, on n'eût pas pensé, il y a trente ans, que le rédacteur du *Mercure du Rhin* pourrait être admis un jour dans cette calme université, et qu'il y aurait une place pour lui à côté de M. Franz Baader. Il était mystique déjà, mais son extase avait quelque chose de gigantesque et de révolutionnaire comme ses passions politiques. Dans son imagination orientale, il avait été surtout frappé des rapports du christianisme avec les religions de l'Asie, et, unissant toutes ces relations secrètes, il se composait un mysticisme, non pas chrétien seulement, mais

universel. Tous les élans de l'ame, toutes les aspirations véhémentes de l'amour, toutes les extases, depuis la contemplation si solennelle de Valmiki jusqu'aux visions enflammées de sainte Thérèse, il les recueillait pour en faire je ne sais quelle symphonie impossible. Jamais les empressemens du génie cosmopolite de l'Allemagne, jamais son spiritualisme insatiable, n'avaient paru d'une façon plus extraordinaire. En même temps, il s'était formé un idiome inconnu jusque-là, souple, sinueux, puissant, formidable. Son *Histoire des Mythes de l'Asie*, qu'il serait si difficile de traduire en français à cause des bonds et des caprices de cette langue indisciplinée, restera comme le monument le plus étrange et le plus grand peut-être des ferveurs spiritualistes de l'Allemagne. Entraîné par l'ardeur de cet idéalisme avide, Gœrres transportait dans la politique l'enthousiasme de ses théories. Non-seulement il fut un des premiers à désirer l'unité de l'Allemagne, mais à cette unité, une fois obtenue, il promettait des miracles : c'était le renouvellement, non pas de l'Allemagne toute seule, mais du monde. Toutes ces idées étaient exposées avec une sorte d'inspiration dans le *Mercure du Rhin*, qu'il fonda au mois de février 1814. Ce journal est l'œuvre la plus complète de Gœrres; c'est là qu'il est tout entier. Mais là aussi commence pour lui l'épreuve nouvelle qui va diviser, si cela peut se dire, l'unité de cette grande ame et y introduire une contradiction qui la brisera. Quand Gœrres vit le *Mercure du Rhin* supprimé, quand il fut obligé de se défier du pouvoir politique sur lequel il avait compté pour régénérer l'Allemagne, son esprit impatient s'adressa à la puissance religieuse. Il avait voulu mener la société civile, le monde moderne, vers les destinées que son imagination grandiose lui construisait, et, l'esprit de la révolution l'ayant saisi, il était parti déjà; mais le monde avait refusé de le suivre. Alors il prit en aversion cette Europe dont l'enthousiasme se lassait si vite, et il se persuada qu'il s'était trompé jusqu'alors, en croyant, avec l'histoire, à la grandeur du monde moderne. Voilà le combat qui s'élevait dans son ame, voilà les contradictions qui l'agitaient, et bientôt, se rejetant en arrière avec la même force qui l'avait poussé en avant, il revint à l'Europe du moyen-âge, à la théocratie, à Grégoire VII. C'est surtout dans son livre sur l'Allemagne et la révolution qu'on voit se déclarer ce brusque changement. Dans un livre publié en 1821 sous ce titre : *l'Europe et la Révolution*, il s'enfonce encore plus dans le passé, et, formulant mieux ses haines nouvelles, il écrit, à la face de l'Allemagne, que la réforme est la seconde chute de l'homme, le

second péché originel. La réforme, et sans parler même de l'entreprise de Luther, tout ce mouvement du XVe et du XVIe siècle qui sécularise la pensée et donne au monde entier ce qui avait été la propriété exclusive de l'église, tout ce mouvement que nous croyions providentiel, ce sera pour Gœrres le nouveau péché d'Adam, lequel nous ferme le paradis du moyen-âge et bouleverse la constitution véritable de la société. Esprit vraiment généreux, tout meurtri dans ces luttes redoutables de la pensée! S'il a quitté la voie où le plaçait son génie, s'il a condamné les œuvres du monde moderne après avoir été un de ses plus fervens serviteurs, c'est son ardeur même qui l'a égaré. C'est pour avoir trop saintement aimé les idées qu'il les a maudites, le jour où, dans son impatience, il a cru qu'il comptait vainement sur elles. Il s'est étourdi lui-même par l'impétuosité trop vive de son enthousiasme. Il s'est frappé, comme Achille, en se jetant sur ses armes. Aujourd'hui, entré de plus en plus dans cette voie où il est seul, vieilli et souffrant, ce grand blessé se repose dans le catholicisme du XIIe siècle; il y a porté quelque chose de ses inspirations d'autrefois, il a essayé de le renouveler à sa manière et d'approprier à la grandeur de son amour ces formules qui ne lui suffisaient pas. Malgré cela, si l'on compare le dernier livre important qu'il ait publié, *la Mystique chrétienne*, avec cette *Histoire des Mythes asiatiques* dont j'ai parlé plus haut, on verra combien il est loin aujourd'hui de l'époque où il écrivait pour l'Allemagne entière, et non pas seulement pour Munich.

Ce fut, en effet, une des intentions de Gœrres, au commencement de son séjour à Munich, d'écrire surtout pour cette ville, de vouloir s'emparer de son esprit, et la soulever contre la Prusse. Gœrres a toujours eu besoin de lutte; il lui a toujours fallu une puissance à qui il essayât de souffler la vie; d'abord ce fut l'Europe, puis l'Allemagne, puis, quand il se défia de la société civile, ce fut l'église. L'Allemagne catholique du midi devint alors pour lui la puissance sainte qu'il devait armer contre les impiétés de la Prusse, contre les hardiesses du protestantisme et de la philosophie du nord. Mais ces belliqueuses ardeurs convenaient peu à la Bavière, et, trompé cette fois encore dans son désir, il fallut bien qu'il se résignât au repos mystique où s'endort aujourd'hui, non sans murmurer, le démon de son cœur. C'est là ce que peut donner Munich, c'est là ce que M. de Schelling y trouva lorsqu'il perdit l'empire de la philosophie; médiatisé par un souverain plus puissant, M. de Schelling dut venir à Munich, tandis que Hegel gouvernait la science de l'Allemagne.

L'université de Munich est donc surtout un asile pour ces lutteurs de la pensée. Toutefois, elle pourrait être plus que cela. Le mysticisme qui y fleurit volontiers pourrait lui donner une originalité plus vive. Sans entreprendre contre la Prusse une lutte impossible, sans vouloir renverser sa philosophie, elle pourrait la rectifier souvent avec les qualités qui lui sont propres. On a vu plus d'une fois la science du nord, dans sa dialectique trop rigoureuse, se perdre loin du monde réel; plus d'une fois, en s'appuyant uniquement sur la raison, elle est arrivée à des conséquences intolérables, à un dieu indéterminé, au dieu de Spinosa. Eh bien! souvent aussi des penseurs moins grands sans doute que Kant, que Fichte, que Hegel, mais plus tendres, en réclamant au nom du sentiment, au nom des forces vives du cœur, contre l'emploi unique de la raison, ont donné à cette philosophie des avertissemens profitables. C'est ce qu'avait fait le mysticisme du moyen-âge dans ses relations avec la scholastique. En Allemagne, ce furent surtout les écrivains moins rigoureux et plus facilement mystiques du midi qui corrigeaient les systèmes de Berlin ou de Koenigsberg. Herder et Jacobi avaient réclamé contre l'oppression des formules de Kant. Baader, le plus ingénieux, le mieux illuminé de tous ces profonds rêveurs, protesta long-temps contre la dialectique de Hegel, dont l'inflexible sévérité le révoltait. Enfin, il y a deux ans, ce ne fut pas seulement une réclamation de l'Allemagne du midi contre les penseurs de Berlin; ce fut la Prusse elle-même qui vint demander à Munich M. de Schelling pour combattre l'intolérance de l'école hégélienne. Telle pourrait être l'originalité véritable de Munich. Ces hommes du midi sont pleins de ressources : s'ils n'ont pas l'enthousiasme sévère et l'indomptable hardiesse de la science du nord, ils ont plus d'invention assurément. N'est-ce pas de la Souabe et de la Franconie que sont venus, dans ces derniers temps, non-seulement les poètes, mais les métaphysiciens, non-seulement Uhland et Rückert, mais Schelling et Hegel?

Ce qui empêchera peut-être Munich de s'emparer de cette position, c'est l'intolérance étroite de son gouvernement. Ce catholicisme mystique de Gœrres et de Baader exige encore une liberté qui pourrait bien ne pas lui être accordée toujours. Munich est, en Allemagne, le poste le plus avancé de la politique ultramontaine, et c'est de là que Rome surveille les œuvres de la pensée germanique. La direction que suit le catholicisme dans plusieurs états méridionaux de ce pays fait comprendre l'importance de ce poste pour l'Italie. Si l'on pouvait connaître, en effet, avec tous ses détails, la situation exacte

des intérêts religieux dans le duché de Bade et d'autres pays voisins, on serait étonné de voir combien le catholicisme y est différent de ce qu'il est en France et au-delà des monts. Si l'on était bien informé des libertés que réclame ce clergé, si on savait combien le développement de la science l'a rendu sympathique à tous les progrès de la pensée, si on l'entendait se séparer nettement de tous les clergés d'origine romane, on serait forcé de reconnaître que l'unité du catholicisme admet cependant des variétés nécessaires selon le différent génie de chaque peuple. Cette situation du clergé catholique allemand, qu'il est facile surtout d'entrevoir dans l'université de Fribourg en Brisgau, inquiétait, comme on pense, l'autorité du saint-siége, et peu à peu Munich est devenu pour cette autorité une position forte d'où elle peut agir sur l'Allemagne. Est-il bien sage cependant de poursuivre une chose impossible? Quoi qu'on fasse, on ne parviendra pas à faire accepter à ces Germains une religion tout italienne, et il faudra bien qu'ils y introduisent des explications propres à leur génie. Ce que sont les libertés gallicanes pour l'église de France, une certaine liberté d'interprétations mystiques le sera toujours pour l'église catholique d'Allemagne. Pourquoi contrarier l'esprit particulier de chaque nation? N'est-ce pas toucher à l'œuvre de Dieu? et la diversité dans l'unité, ne serait-ce pas la suprême beauté de l'église universelle? Si la politique ultramontaine qui s'organise à Munich devait triompher un jour, elle enlèverait à cette ville ce caractère que je décrivais tout à l'heure et qui lui donne encore, malgré son infériorité vis-à-vis de la Prusse, une originalité incontestable. En outre, tout en perdant son génie, Munich ne gagnerait aucune influence sur l'Allemagne catholique. L'esprit ultramontain ne sortirait pas de ses murs; il s'égarerait toujours en Allemagne, et n'y serait nulle part sérieusement accueilli. Croit-on qu'il se soit fait beaucoup de partisans depuis qu'on l'a vu persécuter misérablement les grands écrivains mystiques du midi? Quand Baader mourut, il y a deux ans, tout le monde sait qu'au lieu d'honorer cette noble tombe, le clergé de Munich s'abstint de paraître à la cérémonie funèbre. C'était là cependant le plus pieux et le plus vénéré des maîtres du midi; mais peut-être avait-il défendu trop scientifiquement les intérêts du catholicisme. Derrière le cercueil que conduisait le prêtre, il n'y avait aucun de ces hommes dont il avait glorifié la croyance, il y avait le vieux Gœrres, tout seul, le front bas, arrivé le matin d'Italie pour rendre ce dernier devoir à son vieux collègue. Et lui-même, s'il ne sait pas qu'il est suspect, malgré tant

de gages donnés à l'orthodoxie, il s'abuse étrangement. Mais n'insistons pas sur ces questions si délicates; je veux croire que l'esprit ultramontain ne réussira pas là plus que chez nous, je veux croire qu'il n'y étouffera rien. Munich restera le centre du midi, elle ouvrira un refuge à de nobles lutteurs fatigués ou à de doux penseurs qui rectifieront paisiblement les théories du nord. Toutefois, répétons-le, Munich ne peut prétendre au sceptre des idées. Les maîtres qui auront l'ambition de régner sur l'Allemagne abandonneront toujours le midi pour ces universités du nord, plus hardies, plus vivantes, qui aiment et sollicitent le complet épanouissement de la pensée. Lorsque Schelling et Hegel quittèrent cette petite chambre, désormais consacrée, où ils étudiaient ensemble à Tubingue, lorsque, maîtres de leurs forces, ils voulurent gouverner la science de leur pays, c'est dans le nord, c'est à Iéna, c'est à Berlin qu'ils purent parler librement. J'ai hâte de les y suivre.

III.

Un grand mérite de la Prusse, c'est de n'avoir pas craint les idées. Soit habileté politique, soit véritable sympathie, la Prusse s'est associée à toutes les espérances, à tous les efforts de l'esprit allemand. Loin de redouter la philosophie, elle a fondé sa puissance sur le développement des forces intellectuelles. Elle a encouragé, elle a provoqué la pensée, elle lui a donné des libertés inouies et des occasions éclatantes. Elle a voulu, à force de respect pour les droits de la science, expier le scepticisme de Frédéric-le-Grand et ce dédain injurieux dont il avait frappé la langue et la littérature de son pays. Enfin, comme elle prétendait agir, elle devait se placer résolument au milieu de tout ce qui fait la vie; elle devait relever le génie de l'Allemagne pour se faire couronner par ses mains.

L'université de Berlin, qui n'a que trente ans d'existence, est déjà une souveraine légitime à qui toutes ses sœurs rendent hommage. Son histoire a quelque chose de hardi et de courageux qui lui sied et qui la rend bien digne de représenter cette science saxonne. Elle est née dans les larmes, au milieu de l'abaissement de la Prusse, quatre ans après la bataille d'Iéna. Ce fut à l'époque où ce pays pouvait être rayé de la carte, qu'il se réfugia sous la protection de l'esprit. Cette noble foi ne l'a point perdu, ce semble. Cette monarchie militaire, abattue à Iéna et à Auerstaedt, et mise à deux doigts de sa

perte, ne suspend pas la vie intellectuelle dans son peuple. Elle ne relève pas seulement les casernes, elle consacre le temple des idées. Elle ne se confie pas au seul droit du sabre, elle invoque la pensée immortelle. Il y a là une sorte de vertu romaine qu'on ne peut s'empêcher d'admirer : ce sont, sous l'épée de Brennus, les sénateurs immobiles dans leurs chaises curules. Ce qu'il y a eu de nouveau dans la fondation de l'université de Berlin, c'est que, dès l'origine, elle a été le centre des idées, non pas d'une ville seulement ou d'un pays, mais de l'Allemagne tout entière. Chacune des universités allemandes avait presque toujours eu un mouvement qui lui était propre, chacune d'elles avait représenté une direction particulière; souvent c'était une science spéciale qui y fleurissait, marquée du caractère et du génie de la contrée. Ici, rien de semblable. Ce qui fut représenté à Berlin dès le commencement, ce fut l'Allemagne. Il s'agissait, on peut le dire, de rendre à ce pays la conscience de lui-même qu'il semblait avoir perdue, et ce fut l'enthousiasme des systèmes philosophiques qui produisit surtout ce résultat. La chaire de philosophie de Berlin fut long-temps comme une tribune nationale, d'où tombaient les accens prophétiques qui redressaient les ames et les courages. Celui qui allait monter le premier dans cette chaire fondée au milieu des baïonnettes devait être un héros autant qu'un penseur, et il fallait que sa doctrine fût de force à créer des ames d'airain. C'était la mission de Fichte. Comment il la remplit, nous ne le savons que trop, et quel noble et implacable ennemi nous avons eu là, quels longs ressentimens, quelles colères, quelles haines cette mâle parole armait déjà et allait précipiter contre nous. Ces prédications, comme celles de Jahn et de Gœrres, ayant abouti au grand mouvement de 1813, il sembla que Fichte eût accompli son œuvre, et, l'année suivante, il mourut. Enfin, après la période de la guerre, vint celle du triomphe. Quelques années, en effet, après la mort de Fichte, il y avait à Berlin, dans cette même chaire de philosophie, il y avait un homme qui célébrait avec enthousiasme les destinées des peuples germaniques. On sait que je veux parler de Hegel. Tout à l'heure, il s'agissait de ressusciter l'Allemagne, de réveiller sa conscience, de rassembler sa pensée évanouie et dispersée à tous les vents. Du fond de l'abîme où il avait disparu, ce peuple entier remonta bientôt, ranimé par la voix de Fichte; et certes, quand on lit les discours de ce grand citoyen à la nation allemande, on comprend qu'à cet appel tout puissant les morts eux-mêmes aient dû soulever la pierre de leurs tombes. Maintenant que

les peuples allemands s'étaient enfin retrouvés, un métaphysicien dont le système semblait le dernier mot de la science, leur expliquait en termes magnifiques la grandeur de leurs destinées. Il les appelait les pontifes du monde nouveau, il leur disait qu'ils ressemblaient à la Judée, et que du milieu d'eux se lèverait un jour le dieu de l'avenir : il les comparait aussi aux habitans de l'île de Samothrace, lesquels étaient investis du sacerdoce suprême, ou à la famille des Eumolpides, qui avait la garde des mystères d'Éleusis; il leur répétait sans cesse qu'ils avaient paru dans l'histoire, afin que l'esprit divin pût se développer par eux et se révéler au monde. Ce fut longtemps comme une fête. Sous son langage barbare, mais ferme, sous ces formules d'une métaphysique si peu accessible, on eût cru entendre la voix des oracles tudesques chantant l'hymne des races du Nord. Il leur présentait leur œuvre transformée, expliquée par la science, afin qu'ils pussent s'y reconnaître et s'y admirer : il les enivrait d'eux-mêmes. L'Allemagne, qui avait senti si douloureusement sa faiblesse profonde sous l'épée de Napoléon, et qui, peu d'années après, était arrivée, sur la foi de ses penseurs, à une confiance si ardente en elle-même, devait se passionner pour cette métaphysique qui tenait si solidement au cœur même de la patrie, et c'est en effet un point de vue qui, indépendamment de leur valeur scientifique, ne doit pas être oublié dans l'histoire de ces systèmes.

Il est permis de le dire, la métaphysique de Hegel a fondé à Berlin plus qu'une école. Il y a quelque chose d'une religion dans les proportions immenses, dans l'autorité impérieuse, intolérante, de cette philosophie. Voilà douze ans qu'il est mort, mais l'inspiration qui animait ce grand homme ne s'est pas éteinte; elle porte encore ses disciples, et il faut croire qu'il y avait en lui des forces merveilleuses pour qu'avec ses dures formules il ait enflammé tous ces graves jeunes gens, qu'il en ait fait des ames presque fanatiques, et qu'il leur ait donné à ce point la vaillance de la pensée. Des quatre héros de la philosophie allemande, Hegel est le seul qui n'ait pas survécu à son œuvre, qui n'ait pas vu se lever son successeur. Tant que les systèmes s'étaient rapidement succédé, cette variété, tout en attestant un mouvement fécond, pouvait affaiblir la confiance dans les résultats :

> Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux.

Mais quand une doctrine se fut établie, qui parut à quelques égards le produit et le couronnement de celles qu'elle remplaçait, sa for-

tune dut s'accroître de jour en jour : propagée dans les universités du nord par des hommes de talent, elle ne tarda pas à s'emparer des esprits, en même temps qu'elle embrassait dans ses larges développemens le monde entier, la science entière. Déjà Hegel avait élevé un monument à chaque partie de la connaissance humaine : dans la théologie, dans l'histoire, dans la jurisprudence, partout il avait imposé sa doctrine, que rien ne faisait fléchir. A sa mort, ses disciples, se partageant son empire, continuèrent ce travail immense, en sorte qu'aucun côté de la science ne leur échappa et que l'univers des idées leur appartint.

Ce n'est pas tout : cette philosophie, depuis son apparition à Berlin, avait été acceptée, protégée, proclamée par l'état : elle s'alliait et se confondait avec lui; elle semblait en être, si cela peut se dire, une apothéose, une transfiguration idéale. Hegel, qui saluait dans les peuples germaniques une race privilégiée, prédestinée au développement de l'idée divine, et, dans l'état, le plus haut terme de ce développement, avait servi à inspirer un patriotisme orgueilleux et convaincu qui entrait profondément au cœur de la Prusse. En 1817, le ministre de l'instruction publique, M. le baron d'Altenstein, avait appelé à Berlin Hegel, qui professait sans éclat à Heidelberg, et il était lui-même un de ses plus grands admirateurs. Frédéric-Guillaume III eût désiré que Hegel, par l'ascendant de son génie, devînt comme le chef d'un protestantisme supérieur, sa philosophie étant née de la réforme et s'y appuyant : il voyait avec orgueil s'établir dans ses états ce pontificat philosophique qui couronnait à la fois la libre science et la libre théologie de l'Allemagne du nord, mais qui devait bientôt ouvrir à cette théologie sa période la plus agitée et la jeter dans des entreprises inouies. Hegel était donc tout puissant à Berlin : ses amis siégeaient au conseil de l'instruction publique, ses élèves occupaient des chaires à ses côtés, et, dans toute la Prusse, à Breslau, à Halle, à Kœnigsberg, de jeunes docteurs s'établissaient fièrement comme en un pays conquis. Jamais philosophie n'avait eu, avec l'empire des ames et de l'infini, une plus large part dans les biens temporels; je ne dis rien de trop en affirmant qu'elle unissait la religion et l'état, qu'elle semblait surpasser dans la science la merveille civile du moyen-âge, en faisant asseoir sur le même trône le pape et l'empereur, Grégoire VII et Henri IV réconciliés.

C'était là le spectacle que présentait la Prusse sous le règne de Frédéric-Guillaume III. La fierté hautaine de la philosophie de Hegel, sa calme et imposante grandeur, dominaient cette société;

l'alliance de l'état et de la science, solennellement accomplie, avait été un véritable évènement. Bien que tous les penseurs ne se fussent pas soumis à l'autorité de la doctrine hégélienne, comme on n'avait pas encore découvert ce qu'il y avait de dangereux dans ce système, tant de puissance, tant de majesté satisfaisait les esprits, et dans ce grand édifice l'Allemagne voyait avec orgueil un témoignage de sa force. A côté de Hegel, il y avait de nobles écrivains qui, sans accepter ses doctrines, ne les combattaient pas encore. Il y avait Hengstemberg, qui défendait avec une vigueur tranquille la vieille orthodoxie luthérienne; il y avait Schleiermacher, cet esprit si vraiment chrétien et si dévoué à la science, toujours occupé à réconcilier les deux mondes de la foi et de la raison, et qui fut dévoré par cette lutte intérieure; il y avait Steffens, qui revenait au contraire de la spéculation à la simplicité de la foi. C'était une ardente et studieuse assemblée où se débattaient les plus grands intérêts de l'intelligence; et la Prusse, qui protégeait ce vigoureux développement, semblait de plus en plus marcher à la suprématie de l'Allemagne. Elle avait noblement compté sur la libre pensée, et l'esprit allemand, dans sa reconnaissance, lui donnait la couronne et l'empire.

La mort de Hegel, arrivée en 1831, changea promptement la situation des choses, et tout ce qui se passe aujourd'hui en Prusse, ces directions diverses et hostiles qui se sont établies dans la pensée publique, ces mouvemens en sens contraires, chez les uns ce retour à une orthodoxie craintive, chez les autres ce passage violent à une théologie insensée, tout cela date de cette époque. Tant que le maître avait gouverné lui-même sa doctrine, il l'avait maintenue dans les limites qui lui convenaient, il avait donné à ses obscures formules le sens qu'il avait choisi. Hegel était-il parfaitement convaincu de ce qu'il annonçait avec orgueil? Croyait-il bien, comme l'espérait Frédéric-Guillaume III, qu'il avait réconcilié la philosophie et la religion, et que le christianisme était tout à la fois le fond et le résultat de ses spéculations métaphysiques? Ou bien, faudrait-il voir dans ces promesses une grande habileté, dans l'obscurité de son langage une précaution habile? Aurait-il mérité, enfin, d'attirer sur lui cette juste et terrible pensée de Vauvenargues : « La clarté est la bonne foi des philosophes? » Je ne veux point proposer cette question, je veux croire que ce grand Hegel s'est fait illusion à lui-même, et qu'il a cru sincèrement à son œuvre; mais, après sa mort, quand ses disciples voulurent continuer sa pensée, ils l'expliquèrent d'abord chacun selon ses vues propres, ils reconnurent que sous les mêmes mots chacun avait trouvé le sens qui convenait le mieux aux penchans de

son esprit. L'école se divisa : on vit un côté droit et un côté gauche dans cette chambre des représentans de l'intelligence. C'étaient eux-mêmes qui se désignaient de cette manière. Les *Annales de Berlin*, fondées par Hegel et Édouard Gans, exprimaient la pensée du centre, c'était l'organe de l'orthodoxie hégélienne. La gauche, dont les chefs étaient surtout M. Michelet et M. Marheinecke, poursuivait inflexiblement les conséquences de la doctrine du maître, et, sans le savoir, ouvrait la route à une école toute nouvelle dont je parlerai tout à l'heure. Sur les premiers rangs de la droite s'était placé un homme d'un vrai talent, d'une ame ardente et poétique, M. Goeschel. Cet esprit enthousiaste voulait, dans ses religieuses tendresses, réunir les choses les plus hostiles. Il admettait tout pour tout purifier, car il couvrait ses mille contradictions de la lumière égale et continue de son pieux mysticisme.

Cette première division n'avait rien de bien inquiétant encore; mais bientôt les discussions qui s'établirent entre les différens partis amenèrent les penseurs à s'expliquer nettement sur les principaux points de la doctrine, et laissèrent apercevoir ce qu'il y avait d'effrayant derrière l'appareil magnifique de ce grand système. Il faut bien répéter les accusations qui se firent entendre d'un bout à l'autre de l'Allemagne, et que les évènemens ont trop justifiées. Qu'y avait-il au fond de cette doctrine? Je ne parle pas seulement de sa valeur scientifique, je l'examine ici dans ses rapports avec l'esprit allemand, puisque je veux suivre les différens mouvemens de l'Allemagne depuis une quinzaine d'années. Qu'y a-t-il donc au fond de ce système, et pouvait-il tenir toutes ses promesses? Il avait promis de donner à l'Allemagne ce qu'elle cherchait depuis long-temps, la conscience complète, la complète possession d'elle-même; il s'annonçait comme le résultat le plus légitime de toutes ses œuvres, et ce résultat, quand la clarté se fit, ce fut le dernier terme d'un panthéisme qui convenait sans doute au génie contemplatif de l'Allemagne, mais qui, poussé à de telles extrémités, la frappa d'épouvante. On oublia la grandeur incontestable de ces constructions métaphysiques, on n'en vit plus que les conséquences mises tout à coup en lumière, et peu à peu cette protestation presque universelle alla toujours croissant. Une plainte douloureuse s'éleva et monta de toutes parts comme ces rumeurs sourdes qui précèdent les révolutions. Du milieu de cette immobilité à laquelle elle était condamnée par le système de Hegel, il fallut que l'Allemagne rentrât dans la vie pratique. Ce fut le moment de la crise. Les uns se rejetèrent vers le passé; les autres, les plus ardens, voulant introduire la doctrine nouvelle dans le domaine

de l'action, et en traduire l'esprit en signes visibles, arrivèrent bientôt à cette philosophie politique qui va se répandant de jour en jour, et qui est un des plus frappans caractères de la situation actuelle de ce pays.

L'évènement qui contribua le plus à faire éclater cette séparation et à mettre aux prises les différentes directions qui se formaient, ce fut, on le sait, l'application des théories de Hegel à la théologie, ce fut le livre de M. Strauss sur la vie de Jésus. Depuis ce jour, la question, jusque-là confuse et obscure, devint claire pour tout le monde. Les partis se rangèrent en bataille avec un ordre qu'on n'avait pas encore vu, et, tous les nuages étant dissipés, il fut plus facile de suivre les mouvemens de la lutte. L'ancienne école de Hegel, représentée par les *Annales de Berlin*, prétendait en vain avoir fidèlement gardé le véritable sens des paroles du maître. Placée entre les adversaires de la philosophie hégélienne et ces nouveaux disciples, cette seconde école qui venait de se jeter dans la mêlée avec tant d'effervescence et d'éclat, elle perdait chaque jour du terrain. Les jeunes hégéliens, comme on dit en Allemagne, venaient de fonder un journal, les *Annales de Halle*, qui exprimait avec beaucoup d'esprit, de verve, de hardiesse et d'insolence toute l'ardeur de leurs ambitions. Là, plus de formules abstraites, plus d'obscurité métaphysique, mais le système de Hegel enseigné à l'usage des tribuns de la jeune Allemagne. Enfin, peu de temps après, en 1841, M. de Schelling fut appelé à Berlin. C'était tout un évènement et des plus graves. L'ancienne école de Hegel sembla se ranimer devant le péril; soutenue cette fois par les *Annales de Halle*, qui combattaient aussi ce retour à des doctrines que l'on croyait épuisées, elle montra dans cette résistance une vivacité singulière. Déjà, au mois de novembre 1840, un élève de M. de Schelling, M. Stahl, avait précédé son maître à Berlin. Il remplaçait M. Édouard Gans. On pense quel coup ce dut être pour l'école hégélienne. La mort de M. Gans était déjà une perte irréparable, et dont le regret a été rendu plus vif chaque jour par les évènemens qui l'ont suivie. M. Gans était le véritable chef depuis la mort de Hegel. Cet esprit à la fois si ardent et si ferme, si idéaliste et si rigoureux, cette riche et abondante nature qu'on a comparée à Diderot et qui avait aussi la netteté de Montesquieu, ce caractère si français dont M. Saint-Marc Girardin nous a peint vivement la ressemblante image (1), c'était là le guide dont l'école avait

(1) Voyez ce portrait de Gans dans la livraison de la *Revue* du 1er décembre 1839.

besoin; il lui eût donné sans doute une direction plus heureuse; ami et défenseur des idées libérales, il eût sauvé la liberté, que celui-ci anéantissait; il eût transformé les principes de Hegel, bien loin de les pousser dans les excès par où ils périssent. La mort de M. Gans les privait donc d'un chef spirituel; en même temps leur fortune temporelle s'écroulait, M. d'Altenstein allait mourir, et au roi leur protecteur succédait un prince beaucoup moins bien disposé que son père pour cette philosophie. Ainsi tout leur manquait à la fois, mais non pas l'ardeur pour défendre vaillamment leur maître. Le mauvais accueil qui attendait M. Stahl à Berlin, la promesse qu'il fit de n'attaquer jamais la doctrine de Hegel, tout cela prouvait que, s'ils ne devaient plus compter sur la protection du pouvoir, ils n'avaient pas perdu la sympathie d'un auditoire dévoué. La lutte s'engagea vivement. Dans les cérémonies publiques qui sont encore en vigueur dans les universités allemandes, à chaque *fackelzug*, les apostrophes éloquentes ne firent point faute, non plus que les plaisans épisodes. En voici un entre mille : c'est un mot très vif qui, prononcé par un homme grave, par un illustre théologien, donnera peut-être une idée de ces curieux débats. Dans une de ces fêtes d'université, au milieu des *vivat* que portaient autour de lui les élèves, M. Neander s'écria tout à coup : « Je porte un *pereat* au dieu de Hegel ! » Bien que cette parole vienne d'un homme si justement vénéré, ou, si l'on veut, par cela même, il est difficile de n'en pas sourire. Rien n'eût empêché M. Marheinecke, M. Rosenkranz, ni surtout M. Hinrichs, de porter le même toast au dieu de M. Neander : c'eût été une guerre des dieux comme dans l'*Iliade*, et qui sait si on n'eût pas entendu quelque part ce rire immense dont parle Homère? A quelque temps de là, M. Werder fit une réponse éloquente. M. Werder est le plus jeune de tous ces jeunes docteurs, il est aussi le plus fervent et le plus brillant; il sait introduire dans les formules nues de Hegel le souffle poétique qui l'anime, et, bien mieux que la froideur impassible de M. Marheinecke ou de M. Gabler, c'est sa parole qui ranimerait l'attention de la foule, si elle manquait à ces débats. Il disait donc à ses élèves, qui lui donnaient une fête aux flambeaux : « Je ne porterai point de *pereat*, ce qui est mauvais contient son *pereat* en lui-même; mais un *vivat*, je porterai un *vivat* à l'Esprit, à Dieu, à Dieu en nous, à l'Amour, à la libre pensée... Schelling va venir parmi nous : réjouissons-nous des honneurs accordés à ce grand homme; il faut qu'il soit reçu ici comme un roi, car c'est une tête sacrée par Dieu (*Denn er ist ein gottgeweihtes Haupt*). C'est lui qui le premier

a atteint les sommets de l'intuition : la grande œuvre de Hegel a été de faire de ces idées sublimes une propriété pour la nation, une propriété éternelle, inaliénable. C'est là le côté démocratique de sa philosophie. Schelling a agi d'une manière mesquine et misérable quand il a parlé de Hegel avec dédain. Je ne sais s'il y a de l'imprudence à m'exprimer ainsi, mais je défends les droits du mort contre l'injustice du vivant : c'est l'ombre de mon maître qui me fait parler! » L'entendez-vous? Quelle vivacité! quelle passion! Et représentez-vous le jeune orateur entouré de ses élèves, avec leurs costumes bizarres, leurs torches à la main. Il s'arrête de temps en temps, et professeur et étudians entonnent ensemble le chant de l'université, le *gaudeamus;* puis il reprend : « La peur, c'est le diable; mais l'espoir, la force, le cœur, le hardi courage, c'est là Dieu en nous. » Voilà une fête allemande, voilà une de ces émeutes philosophiques; on comprend que M. de Schelling ait hésité si long-temps à aller prendre possession de ce trône de science fondé à Berlin par Hegel, et si vivement défendu par ses amis.

J'ai vu M. de Schelling à Munich, au moment même où il se disposait à partir pour cette périlleuse campagne. Il était décidé alors, et le doute avait fait place à cette naturelle inspiration dont son ame est si riche. Je l'ai vu tout animé, sous ses cheveux blancs, d'une ardeur juvénile. Il parlait avec enthousiasme, il nous disait ses projets, il comptait ses ennemis; et comme l'aspect d'un maître nous remplit le cœur d'émotion et de foi, comme celui-là est dans sa personne supérieur encore à ses écrits, je m'imaginais aisément qu'il allait ouvrir à la pensée des routes nouvelles, et que les religieuses ferveurs de la science allaient renaître en Allemagne. Mais non, c'en est fait : l'inspiration désintéressée, l'amour infini de contemplation que nous admirions dans ce pays, tout cela a disparu pour long-temps. Un esprit nouveau s'est levé; la vieille Allemagne n'est plus. L'éclat n'a pas manqué à l'enseignement de M. de Schelling; on y a remarqué ces ressources d'une pensée toujours prête, ces inventions brillantes dans les détails, ce rajeunissement d'une philosophie qu'on avait dépassée; mais un nouvel ensemble, un nouveau système complet, c'était là ce qu'on ne pouvait attendre. On a écouté avidement ses paroles; mais, encore une fois, y a-t-on vu autre chose que l'effort impossible d'un esprit supérieur, lequel a déjà donné toutes ses richesses? M. de Schelling a protesté par son nom et par sa présence, bien plutôt que par des doctrines nouvelles, contre les égaremens de la philosophie; ce n'est pas assez pour ramener l'Allemagne dans les voies qu'elle abandonne.

Le mal qui tourmente aujourd'hui les peuples allemands, c'est donc la satiété de l'infini. Ce dégoût de la vie contemplative, cet ennui du désert dont parle Cassien, ils l'ont éprouvé à la fin de leur extase, et voilà qu'ils se jettent bruyamment dans l'action. Les nobles sciences qui se rencontraient auparavant sur les cimes pacifiques de l'infini se heurtent aujourd'hui dans les routes vulgaires de la vie commune. La philosophie, la poésie, l'art, la théologie, toutes les œuvres de la pensée ont abdiqué leur sainte indépendance. Elles ne sont plus que les servantes de la politique.

Le gouvernement prussien n'a pas tardé à s'inquiéter de ces hardiesses. Tant que la science n'avait pas cherché à sortir de ses théories, on lui laissait toute liberté : l'infini lui appartenait; mais dès qu'elle a mis le pied sur la terre, la défiance a commencé. Il faut bien le dire, la direction grossière où était entré le journalisme hégélien, l'impression pénible qu'il avait faite sur la pensée publique, semblaient autoriser les rigueurs qui le frappèrent. Jamais on n'avait vu plus d'intolérance dans les doctrines, plus de cynisme dans les paroles. Cette opposition avait, du reste, un caractère particulier à l'Allemagne, et qui n'eût pas été compris ailleurs. Ce n'est que dans ce pays qu'une telle alliance est possible entre la métaphysique la plus haute et le scepticisme le plus desséché. Le matérialisme s'autorisant par des systèmes spiritualistes, l'incrédulité fondée sur une sorte de mysticisme, La Mettrie appuyé non sur Bolingbroke, mais sur Schelling et Hegel, c'était l'incroyable spectacle que présentait cette théologie républicaine.

Était-ce donc pour recueillir de tels fruits que l'Allemagne remuait depuis cinquante ans le champ de l'intelligence? Qu'auraient dit ces nobles combattans de l'idéalisme, depuis Kant jusqu'à Hegel? Lorsque Schelling commença à mettre au jour sa philosophie de la nature, Fichte s'indignait : il lui reprochait de rabaisser sur la terre, de ramener dans la boue d'où il l'avait tirée, cette philosophie qu'il avait fondée dans la lumière de l'esprit. Mais que serait-ce aujourd'hui, et tous, Kant, Fichte, Schelling, Hegel, comment ont-ils pu tomber aux mains de ces héritiers indignes? Ce qu'on aura de la peine à comprendre en effet, c'est que ces écrivains prétendent garder et continuer seuls l'esprit de ces hautes doctrines : un changement de termes, un commentaire, suffisent, et l'on établit son orthodoxie. J'avoue que l'idéalisme et son contraire sont tellement confondus dans ces grossiers systèmes qu'il serait difficile de les séparer. C'est même là ce qui explique en quelque manière les hardiesses où se portent ces écrivains, puisqu'ils peuvent aller aussi loin

qu'ils veulent dans ces saturnales, et trouver à propos une excuse et une excitation. M. Bruno Bauer et M. Feuerbach sont persuadés peut-être qu'ils travaillent à la gloire de Dieu. Je citerai un exemple, entre mille, de ces transformations. Un des résultats de la métaphysique allemande était de nous découvrir la substance, l'être, la divinité au fond de nos cœurs; au lieu de s'élever arbitrairement à Dieu, elle nous faisait descendre dans nos ames, et là, dans le fond le plus intime de nous-mêmes, elle retrouvait cette divinité vivante à laquelle tient notre être, elle nous montrait sa grace dans le premier mouvement de désir et d'amour du bien qui est le fondement de notre existence. Que devient cette sublime théorie chez M. Bruno Bauer ou chez M. Feuerbach? Il est dit que le Dieu d'autrefois a disparu; les fantômes qui troublaient nos esprits se sont enfuis; quoi encore? L'horizon est purifié, Dieu n'y est plus. Quant à la preuve de tout cela, M. Bruno Bauer l'a trouvée; c'est qu'il suffit de prononcer le nom du créateur pour exciter généralement le plus profond ennui. C'est ainsi qu'un hégélien de la jeune école, fin, léger, spirituel, et sans aucune fatuité impertinente, traduit pour la pratique quotidienne un principe métaphysique! Sérieusement, que dire de ces parodies, et peut-on salir à ce point la pensée?

Il eût été désirable que l'autorité de quelque grand nom, de quelque système souverain, fît rentrer de tels écrits dans le néant : cela eût mieux valu sans doute que la persécution; mais la science ne produisait rien de sérieux qui pût la défendre, et les *Annales de Halle* furent supprimées. Exilée de la Prusse, la jeune école hégélienne se retira en Saxe. Son journal se constitua à Leipzig sous un titre différent : ce furent désormais les *Annales allemandes*. Il faut lire dans les premiers numéros les menaces adressées à la Prusse. Voici, en effet, une des crises les plus importantes que j'aie à signaler dans cette rapide histoire de l'influence de Berlin sur l'Allemagne. La Prusse avait voulu représenter les intérêts de la pensée, elle avait long-temps aidé au développement de la philosophie; mais, parce qu'elle repousse cette science indigne, elle va paraître interrompre son œuvre, et on la menacera de perdre cette suprématie qu'elle atteignait déjà. Les deux premiers numéros du nouveau journal, des 2 et 3 juillet 1841, contenaient une introduction de M. Arnold Ruge, écrite de ce style parfois brillant, plus souvent hautain et dédaigneux, qui est propre à cette école. « Nous acceptons, disait M. Ruge, l'exil qu'on nous fait, et nous vous remercions. L'exilé, le voyageur, ne voit-il pas le soleil se lever sur des horizons nouveaux? Ainsi partons-nous gaiement;

vous nous poussez plus vite vers cet avenir que nous cherchons. D'ailleurs, ajoutait-il, la philosophie doit toujours aller du particulier au général; c'est là son progrès naturel, c'est là la vie de la pensée. L'idée naît sur un point donné, puis elle grandit, elle s'étend, elle couvre le monde. Ainsi nous quittons Berlin pour l'Allemagne. Un reproche qu'on faisait souvent à la philosophie de Hegel, c'était d'être exclusivement prussienne. Ce reproche était absurde. Pourtant il semblait justifié par l'ancienne école de Hegel, qui mettait la philosophie au service de l'orthodoxie politique et religieuse : tel était l'esprit des *Annales de Berlin*. Dès-lors il fallut quitter Berlin, et nous fondâmes les *Annales de Halle*, qui furent l'organe de la délivrance. Ce n'était pas assez, et aujourd'hui ce n'est pas seulement Berlin que nous abandonnons, c'est la Prusse; nous la quittons pour l'Allemagne. » Ainsi parlait M. Arnold Ruge, et il terminait en adressant à l'université de Berlin cette menaçante prédiction : « Berlin deviendra semblable à Goettingue: ce sera désormais la ville du passé. Qu'est-ce que Goettingue, sinon l'érudition et l'art sans la philosophie, c'est-à-dire l'étude sans ce qui lui donne la vie? Tel sera le sort de Berlin, puisque Berlin proscrit la science. » Malgré l'outrecuidance de ces paroles, il y avait en effet dans la situation de la Prusse quelque chose qui frappait vivement les esprits, et pour qui comparait les commencemens du nouveau règne avec la Prusse du vieux roi qui venait de mourir, la différence était réellement grave. Sous Frédéric-Guillaume III, ce vivace épanouissement de la pensée dont j'ai parlé plus haut, l'état protégeant la philosophie, s'unissant à elle, et assistant avec sollicitude à ses productions de chaque jour, en un mot la science présente, actuelle, et, pour tout dire, la vie. Sous son successeur, au contraire, c'est le passé qui est honoré; Berlin semble prendre la place de Munich; M. de Schelling, M. Cornélius, viennent y rejoindre M. Tieck, les frères Grimm, M. Rückert. Voilà une glorieuse assemblée, mais les hommes qui la composent ont donné déjà tout ce qu'ils doivent produire, et ce n'est pas l'avenir qu'ils portent dans leur ame. Quant aux esprits plus ardens et plus jeunes qui, placés à la tête du mouvement, prétendent continuer l'œuvre de Hegel, la Prusse les exile. Il y a là sans doute un contraste fâcheux; mais cette situation dont on se fait une arme contre le nouveau règne, à qui l'imputer? A l'Allemagne elle-même, au chaos de la science actuelle; il faut bien honorer la philosophie chez les représentans du passé, puisqu'on la chercherait en vain parmi les hommes nouveaux.

Comment les études théologiques, si élevées, si fécondes jadis en Allemagne, ont-elles pu tomber dans cette confusion? Je sais bien qu'il reste encore de sérieux travaux, mais ce sont des travaux de critique et d'érudition, non pas de dogme et de pensée. Si M. Neander continue d'exercer sur les recherches historiques sa studieuse influence, on n'a pas remplacé Schleiermacher. La vérité est que les bons esprits, dégoûtés de tant de déréglemens, ont eu peur des idées et se sont réfugiés dans l'histoire. Je parlerai un jour de ces monographies récentes qui ont éclairé bien des époques à peine connues; mais parmi les études plus élevées de métaphysique religieuse, que pourrait-on citer avec honneur? La jeune école hégélienne a jeté partout une sorte de terreur panique, et, dans cette déroute universelle, on lui a laissé le champ libre.

Voici cependant un livre publié récemment, qui a mérité l'attention publique : c'est un court travail de M. Strauss. Pendant la guerre bruyante qu'il a soulevée, M. Strauss écrivait ce paisible ouvrage. Ce sont deux articles publiés dans un recueil littéraire et réunis sous ce titre : *Deux Feuilles pacifiques*. Le premier est une visite à son compatriote Justinus Kerner. Il va voir le charmant poète à Weinsberg, et, chemin faisant, il conte à l'ami qui l'accompagne ses premières relations avec Kerner; il rappelle l'époque où il commençait ses études de théologie, combien il était plongé dans le plus ardent mysticisme, lui, ce destructeur de mythes; comme il se nourrissait des écrits de Jacob Boehme, et ne comprenait rien à Kant, à Fichte, à Schelling. Tout cela est dit avec beaucoup de grace. Il raconte sa visite à la visionnaire de Prévorst, qui demeurait chez Kerner, et le pieux et mystique effroi qui le saisit : quoi! ce qu'il a de plus sacré, de plus cher, de plus caché, son être, le fond le plus intime de sa personne, tout cela va être aperçu par ce regard si lucide de la visionnaire! il n'a plus rien qui lui appartienne en propre! N'est-ce pas le sol qui manque sous ses pas? Et comme il attend, plein de terreur, la fatale sentence, quand tout à coup la visionnaire lui dit qu'il ne sera jamais un incrédule! Cependant Strauss et ses amis continuaient leurs études d'université; Hegel était mort, mais Schleiermacher agissait vivement sur leurs esprits; le charme singulier de son exposition, la finesse aimable de sa dialectique, les remplissaient de joie et peu à peu les attiraient du mysticisme à la science. C'est au milieu de ces souvenirs doucement évoqués que le voyageur arrive chez son hôte. Puis, après une gracieuse description de la maison du poète, de son intérieur, de

sa famille, il analyse avec finesse l'imagination de Kerner, le jeu de cet esprit charmant, et on voit qu'il y voudrait surprendre la naissance de la légende et du mythe. Cette ingénieuse critique, où se cachent, non sans grace, les intentions les plus sérieuses, nous amène assez naturellement à la seconde partie du livre qui porte ce titre : *De ce qu'il y a d'éternel et de ce qu'il y a de passager dans le christianisme.* Ce petit traité est comme un résumé très clair, un catéchisme très intelligible des étranges doctrines de Strauss; or ce système peut se réduire à ceci, que, toute l'histoire positive de l'Évangile et toutes les formes du christianisme étant renversées par la critique, il reste toujours quelque chose de supérieur à ces formes; quoi donc? L'idée qu'elles contenaient, l'idée de Jésus. Jésus a atteint le plus haut point religieux, attachons-nous à cette idée, unissons-nous à Jésus, faisons qu'il soit présent en nous; là est le christianisme, tout le reste n'est que formes vaines. Ce système qui proclame en terminant le culte du génie, et qui ne voit guère plus que cela dans le christianisme, ne renferme pas assurément de très précieuses consolations; mais comme on y trouve plusieurs pages d'une intention tout-à-fait religieuse, et que l'auteur s'efforce, quoique vainement, de réparer les ruines qu'il a faites, il arracha aux écrivains des *Annales allemandes* de véritables cris de fureur. Il n'en fallait plus douter, Strauss était atteint et convaincu d'orthodoxie; son livre sur la vie de Jésus, qui avait commencé, il y a huit ans, le bouleversement de la théologie, mille plumes empressées le signalèrent comme une œuvre timide, et, ce qui est pour ce jeune journalisme la plus sanglante des injures, l'auteur fut traité de girondin. Les montagnards, ce sont M. Feuerbach, M. Ruge, surtout M. Bruno Bauer. Qu'est-ce à dire? M. Bruno Bauer était, il y a huit années à peine, un des champions les plus ardens des doctrines opposées; il attaquait les impiétés de Strauss avec une colère passionnée, et maintenant le voilà qui laisse Strauss bien loin derrière lui et qui lui reproche amèrement sa circonspection, tant la pensée publique est ébranlée dans ce pays! tant les chutes sont rapides sur ce sol miné de toutes parts! Aujourd'hui, où en sont-ils? à quel degré sont-ils descendus? et comment signaler l'état de la pensée allemande? comment espérer seulement de le faire comprendre? Je ne l'essaierai pas. Je ne sais point de termes pour décrire ce mélange de matérialisme repoussant et de mysticisme raffiné, de lourd pédantisme et de ridicule infatuation, de prétentions scholastiques et de frivolité impertinente. Je ne sais pas non plus expliquer un si grand bruit

dans un si grand vide. Il y a quelques années, M. Quinet disait de l'Allemagne qu'elle s'avançait scientifiquement dans le doute et processionnellement dans le néant; aujourd'hui, cette procession, arrivée au terme du voyage, s'est mise tout à coup en branle avec une incroyable frénésie. Où est le nouvel Holbein qui peindra cette danse des morts?

Pourquoi ai-je insisté sur cette situation de la théologie allemande? C'est qu'en Allemagne tout vient de là; c'est que l'esprit de l'Allemagne nouvelle, ce besoin de politique, cette soif du monde réel qui la travaille, tout cela sort de ces brusques mouvemens communiqués à la théologie par la pensée. L'Allemagne est, au fond, plus chrétienne qu'elle ne pense, et elle apprendra par cette expérience combien son esprit est inséparablement lié aux idées religieuses. Je sais un pays où la croyance peut disparaître pendant un certain nombre d'années; malgré l'ébranlement profond qui en résulte, le peuple trouvera en lui certaines ressources, la fermeté, la netteté d'esprit, le bon sens, et jamais les encyclopédistes, dans leurs œuvres les plus impies, n'auraient pu perdre autant que les jeunes hégéliens le sentiment de la réalité. En Allemagne, si la théologie s'écroule, tout s'écroule avec elle; si elle est frappée au cœur, c'en est fait, n'espérez pas la remplacer quelque temps par la force de l'esprit, par la fermeté d'une intelligence droite; non, la pensée publique chancelle, et c'est assez d'un tel abandon pour lui renverser le sens.

Aussi, voyez quel résultat ils obtiennent aujourd'hui! Ils ont fait cette révolution pour sortir de l'infini et prendre possession du monde réel, mais leur sacrifice est inutile. Ils n'ont pas eu le dédommagement qu'ils attendaient, car c'est précisément la réalité qui leur échappe le plus. Le principal caractère, en effet, de ce journalisme né des emportemens de la théologie nouvelle, c'est son ignorance complète de la vie, son impuissance à être quelque chose de grave, son agitation dans le vide. Dans l'absence de toute idée sérieuse, le journalisme allemand s'est d'abord appliqué à répandre partout la haine de la France; et de même que les théologiens de la jeune école hégélienne ne nous ont offert qu'une triste parodie des doctrines de Schelling et de Hegel, il est arrivé aussi que ses publicistes, depuis quelques années, n'ont fait que travestir misérablement les luttes de Goerres et de Fichte contre la France de l'empire. J'ai sous les yeux ce *Mercure du Rhin*, que Goerres rédigeait un an après la bataille de Leipzig; voilà vraiment une œuvre grandiose;

c'est le journalisme dans des proportions épiques. Au lieu d'une polémique vulgaire, tout est transformé par la fantaisie de ce poète irrité. On assiste à de formidables dialogues entre l'Europe et Napoléon, un des artifices de l'écrivain étant de mettre en scène son glorieux adversaire, et de lui faire publier ses plus secrètes pensées. L'épilogue de ce drame, écrit avec toutes les passions du moment, ce sera, si l'on veut, ce discours étrange que Goerres met dans la bouche de l'empereur, et que le grand exilé adresse à la France du fond de son île : « O peuple que j'ai conduit jusqu'ici, la puissance qui m'a envoyé t'avait choisi pour être mon instrument. Comme tu n'avais ni caractère ni forme propre, je t'ai donné la mienne, et je te la laisse en héritage. Ils m'ont chassé de ton sein, mais tu es moi, et ils ne m'auront pas détruit tant qu'ils ne seront pas parvenus à t'anéantir toi-même. J'ai vaincu la révolution, mais maintenant je te la souffle dans l'ame. Le feu qui me brûlait, je te l'ai versé dans la poitrine, et bien que sa fureur soit toute comprimée en toi, bien qu'il ne jette qu'une faible lueur, il éclatera un jour en gerbes de flammes. La discorde est devenue le fond même de ton être, et la haine empoisonne ton sang. Un démon sauvage et insensé a pris possession de ton cœur; les vieilles chansons de ton berceau ne le conjureront pas. Je t'ai fait un besoin de la guerre.... »

C'est ainsi que Gœrres voulait armer l'Europe entière contre nous. Au milieu de ces luttes gigantesques, je comprends cette polémique, et je sais que je puis honorer, dans ce fougueux pamphlétaire, un noble et sérieux ennemi; mais, trente ans après la bataille, ressusciter les vieilles haines, essayer de rajeunir les plus absurdes préjugés, et par une basse jalousie de la France, descendre contre elle à de ridicules colères, était-ce là le devoir de cette presse nouvelle? Était-ce pour cela qu'il était si urgent d'interrompre les destinées de l'Allemagne, et, de quitter si brusquement les spéculations de la pensée? On ne sait pas assez en France jusqu'à quel degré de puérilité et de barbarie peut s'abaisser ce peuple que nous persistons à nous représenter comme le plus sérieux de la terre. Je reconnais volontiers qu'il ne faut pas trop se préoccuper de ces insultes, et qu'elles sont plus tristes pour l'Allemagne qu'effrayantes pour la France; mais si ces écrivains étaient assez calmes pour m'entendre, je voudrais leur dire : Que vous êtes loin de 1813! et que votre erreur est profonde, si vous pensez avoir reproduit l'enthousiasme de cette époque! Ouvrez les livres de Goerres, relisez les chansons de Arndt; n'y voyez-vous pas, avant toute chose, cet orgueil de la loyauté alle-

mande? Ne sentez-vous pas comme ils réveillent dans le cœur de leur peuple tous les bons instincts qui font sa force? Est-ce l'envie, sont-ce les passions mauvaises qu'ils allument? N'est-ce pas la droiture, la loyauté, toutes les vertus de ce peuple qu'ils invoquent et qu'ils appellent au secours de la vieille Allemagne? Cessez donc de croire que vous êtes les fils de ces hommes de cœur; ils ont fondé l'esprit national, et vous l'avez détruit. N'admettez-vous pas, en effet, qu'il n'est qu'un seul moyen de ranimer cet esprit, à savoir de susciter, de mettre en lumière ce qui forme le fond même de la nation, ces instincts, ces vertus qui appartiennent aux hommes d'une même race, et sont comme la patrie spirituelle où ils s'unissent? Or, vous avez fait tout le contraire. Quoi donc? Aimez-vous mieux prétendre contre moi que l'esprit de votre peuple n'est plus la loyauté, la franchise, la droiture, la sympathie généreuse, et que c'est sur l'envie et le mensonge qu'il faut fonder aujourd'hui les destinées de l'Allemagne? Je vous conseille d'aborder franchement cette thèse; elle éclairera tant d'honnêtes gens que vous avez conduits, les yeux fermés, à ces luttes impies.

Depuis quelque temps, les affaires intérieures de l'Allemagne ont fait un peu cesser ces invectives de la presse contre nous. Les évènemens dont je parlais tout à l'heure, l'exil de l'école hégélienne, la destitution de M. Bruno Bauer, prononcée la même année, la résistance enfin que la Prusse opposait aux violences des doctrines nouvelles, attiraient naturellement toute l'attention de la presse allemande. Les gouvernemens qui avaient vu avec plaisir s'enraciner dans l'esprit du peuple cette haine du nom français, furent attaqués à leur tour, et, comme cela arrive nécessairement, dès qu'il a fallu réclamer quelques libertés, on s'est souvenu que ce peuple de France n'était pas tout-à-fait inutile au monde, et qu'il représentait une certaine somme de vérités et de croyances qu'on pouvait invoquer. *Nihil sine Gallis*, c'était l'opinion de l'Europe au moyen-âge, et on dit que M. Ruge va reprendre cette vieille et sainte devise. Nous ne nous sommes ni effrayés ni affligés des injures de la presse allemande, nous ne devons pas plus nous enorgueillir de ses hommages. Assistons avec sympathie au développement de l'Allemagne, en souhaitant surtout à ce pays de retrouver le génie idéaliste qui nous le faisait aimer.

Jusqu'à présent, en effet, il ne semble pas que ce besoin de la vie pratique, que ces préoccupations d'une politique étroite, si peu conformes à l'esprit allemand, puissent profiter beaucoup à sa gloire. La politique, qui envahit tout dans ce pays, a déjà produit plus d'une

œuvre, et on peut apprécier aujourd'hui ses résultats. Un esprit mesquin s'empare, hélas! de la poésie et lui retranche l'idéal. Personne n'y a plus contribué que les écrivains des *Annales de Halle*. Les deux fondateurs de ce recueil, MM. Ruge et Echtermeyer, avant de se jeter dans la polémique, étaient connus par des études assez sérieuses sur l'art et la poésie; mais bientôt, appliquant à ces études les principes dont ils s'étaient faits les apôtres, ils furent amenés à prêcher une poétique toute grossière. Une religion sans dieu, un art sans idéal, c'était là le bien absolu qu'on avait enfin réalisé. M. Ruge attaquait d'abord l'école romantique, mais bientôt on vit que sous ce nom c'était l'essence même de toute poésie qui était condamnée. Rückert, le dernier des maîtres chanteurs, fut attaqué avec cynisme. Et pourquoi tous ces affronts à la vraie poésie nationale? Pour introduire sur ses ruines on ne sait quels écrivains obscurs et médiocres. Quoi de plus? On avait purifié le ciel, selon M. Bruno Bauer, en rejetant Dieu; il restait à purifier les horizons de l'Allemagne, à chasser, comme les fantômes d'une superstition surannée, toutes les filles des maîtres, toutes les créations d'un art trop spiritualiste. Les chastes héroïnes de Gœthe, de Schiller, de Jean Paul, de Klopstock, Thécla, Clara, Liane, Linda, Marguerite, Abbadona, s'évanouirent dans le vide, et M. Herwegh put accorder sa lyre. Je m'assure que M. Herwegh n'eût pas obtenu le succès immérité qu'on lui fait dans son pays, si le gouvernement prussien n'avait commis la faute grave de vouloir entraver les premières apparitions de cette poésie politique. La destitution violente dont M. Hoffmann de Fallersleben fut frappé, il y a deux ans, pour son recueil de chansons, fit accueillir avec empressement ce poète nouveau, plus jeune et plus ardent. M. Herwegh est presque devenu un chef de parti, et il publie à Zurich un journal qui est, depuis la suppression des *Annales de Halle*, l'organe le plus violent de la jeune Allemagne. Que dire enfin? Cette fièvre de politique est partout : c'est M. Herwegh, c'est M. Prutz, c'est M. de Sallet, qui croient avoir trouvé la véritable poésie de leur pays; c'est un historien littéraire, M. Gervinus, qui dans ses études, estimables d'ailleurs, sur le développement de la poésie allemande, ne juge toutes choses qu'à ce point de vue si vulgaire de l'utilité pratique, de l'utilité immédiate; ne soyez pas surpris s'il condamne, sous le nom d'art romantique, tout ce qui porte les reflets d'un idéalisme qu'il ne sait pas comprendre. L'Allemagne a renoncé à ce qui faisait sa gloire, elle a essayé de l'action, mais c'est un génie qui lui manque. Je vois bien qu'elle repousse ses poètes, mais je cherche

vainement par quels écrivains politiques elle les a remplacés, et j'ignore quel est son publiciste depuis Louis Bœrne. Pauvre et honnête Louis Bœrne! si franc, si loyal, si convaincu! C'est le modèle qu'il faut recommander sans cesse à ses successeurs; ses écrits, remplis de sérieuses études et animés, malgré un point de vue différent, de véritables sympathies pour la France, seront toujours pour eux un exemple et un reproche.

Toutefois, la crise où les peuples allemands sont engagés était inévitable peut-être, et je ne voudrais pas que mes paroles eussent été trop dures. Dans ce travail qu'ils font pour atteindre leur unité, comment n'y aurait-il pas des heures douloureuses? Au moment où l'Allemagne était le plus divisée, et lorsque le nord et le midi, séparés par l'épée de Napoléon, se combattaient, on vit l'unité se fonder d'abord dans l'esprit, dans la pensée, dans la poésie; les poèmes de Gœthe, les drames de Schiller, les systèmes des philosophes, de quelque pays qu'ils vinssent, furent comme la patrie véritable où des milliers d'hommes, ennemis dans le monde d'ici-bas, se reconnurent et se saluèrent. Sans doute cette union première était plus grande, plus noble, et il y avait là une beauté toute sainte; mais cela ne suffisait pas, et je comprends qu'il ait été nécessaire d'accomplir dans le monde réel ce qui avait été obtenu par les idées. Ce travail est rude et périlleux. Si l'Allemagne ne s'y montre pas aussi belle qu'autrefois, c'est la condition, après tout, de cette tâche nouvelle. Qu'on la blâme ou qu'on la plaigne, si on la voit renoncer complètement à ce qui faisait sa force et se livrer en proie au vertige qui l'a frappée, il ne faut pas cesser de la rappeler à elle-même et à son génie.

Que résulte-t-il de ce qui précède? Je disais en commençant que tout se porte en Allemagne vers l'unité, vers un mouvement commun d'idées, et que cette tendance doit établir quelque part un centre actif qui dominera le reste de l'Allemagne, bien que ce pays n'ose pas encore se l'avouer à lui-même. Les universités secondaires, qui autrefois représentaient chacune un esprit particulier, s'effacent de plus en plus, et il eût été, à cause de cela, inutile et impossible de les faire entrer dans cette étude. Trois villes seulement, les trois capitales de l'Allemagne, ont conservé une physionomie distincte, et parmi ces trois villes, il y en a une qui chaque jour attire à elle le mouvement de l'esprit, et devient le foyer unique des travaux de la pensée. Bien que la Prusse n'ait plus aujourd'hui, comme sous Frédéric-Guillaume III, la direction calme et régulière de la science, elle est toujours le centre de la vie. C'est dans son sein que se pas-

sent les agitations dont je viens de parler. On l'attaque, on lui adresse les reproches les plus amers; mais ces mécontentemens attestent encore le haut rang qu'elle a conquis. Pourquoi, parmi tant d'écrivains, n'en est-il un seul qui, dans les questions générales, s'adresse à l'Autriche ou à la Bavière? Parce que c'est la Prusse toute seule, ils le savent bien, qui est chargée désormais des destinées de l'Allemagne. Tandis que l'Autriche se retire de plus en plus de la société germanique, tandis que, tournée vers le midi, elle ne peut empêcher ses provinces slaves de parler plus haut qu'elle et de chercher dans leurs traditions une vie qu'elle n'a pas, tandis que Munich s'habitue chaque jour davantage à ne plus être qu'un lieu de repos, une paisible assemblée de vieillards lassés de la vie, la Prusse, au contraire, demeurera toujours le champ de bataille des idées allemandes. Pour tout dire enfin, les états du midi possèdent des constitutions; mais qu'est-ce que ces fictions vaines tant que la Prusse n'aura pas tenu ses promesses sur ce point? Une constitution sérieuse, la liberté de la presse, la publicité des tribunaux, pour que toutes ces choses, depuis si long-temps espérées, aient une valeur réelle, il faut, c'est la ferme pensée de l'Allemagne, il faut que ce soit la Prusse elle-même qui les accorde. Il est vrai que, troublé par ce mouvement de la politique, surpris et jeté hors de ses voies, l'esprit allemand a paru abandonner sa grandeur, et le tableau que nous avons présenté est triste et pénible; mais ce n'est là, nous l'espérons, qu'une crise passagère, et le génie de l'Allemagne en sortira victorieux. Quant à ce besoin d'unité, marque certaine de la maturité des peuples, fera-t-il plus encore? Faudrait-il croire qu'il doit mettre un jour entre les mains de la Prusse le gouvernement politique, comme il lui a donné déjà le gouvernement intellectuel? Telle est, je le sais bien, la secrète ambition de l'Allemagne du nord; mais cela ne saurait arriver sans une révolution considérable et qu'il est impossible de prévoir. Toutefois, ce gouvernement littéraire conduit certainement à l'autre, et à moins que l'Autriche et la Bavière ne lui enlèvent un jour cette supériorité, il est certain que la Prusse peut attendre les évènemens avec confiance; car si l'antique unité du moyen-âge allemand devait se reconstituer, si le trône de Barberousse, brisé par la réforme, devait se relever un jour, celui-là n'y aurait-il pas des droits qui se serait chargé des destinées de la pensée? ne serait-il pas nécessaire, enfin, que, parmi les successeurs de l'empire, le sceptre appartînt au plus digne?

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

SIMPLES ESSAIS

D'HISTOIRE LITTÉRAIRE.

III.

LE FEUILLETON. — LETTRES PARISIENNES.[1]

Je ne sais pas, pour ma part, de lecture aussi piquante et où l'esprit s'oublie plus volontiers et avec plus de charme qu'à celle des mémoires et des correspondances. L'ame humaine surprise sur le fait quand l'auteur parle de lui-même, le monde saisi dans son déshabillé quand l'auteur parle des autres, il y a là, si je ne me trompe, le double à peu près de ce qu'il faut à un livre pour réussir auprès des lecteurs délicats. C'est bien moins aux pièces officielles et aux procès-verbaux authentiques qu'aux lettres datées des Rochers et de Ferney, que j'irais demander la vive peinture, le tableau en relief de la société des deux derniers siècles, de ce monde achevé où, à travers les changemens de l'opinion, s'est discipliné l'esprit français, c'est-à-dire cette exquise alliance du sentiment, de l'imagination et du bon sens que rien n'a dépassée, et qui, pour l'Europe, demeure le modèle de la perfection.

(1) Un vol. in-18, bibliothèque Charpentier.

Formé et cultivé dans les salons, épuré par le libre jeu des conversations élégantes, l'esprit français à la fin est demeuré le maître; il a tenu le sceptre. C'est par là que la société polie s'est trouvée chez nous dépositaire d'une sorte de souveraineté traditionnelle, la souveraineté du bon goût : royauté aimable, empire intelligent, que les âges avaient légitimés, et que la société polie elle-même ne faisait que consacrer davantage par ses propres respects, par son attentive assiduité envers les lettres. Cette suzeraineté, je dis mal, cette alliance, cette solidarité du monde et des lettres, furent utiles à tous deux : tous deux en retinrent quelque chose, tous deux y puisèrent un aiguillon ou un correctif. Il en est résulté des devoirs réciproques, de mutuelles convenances auxquelles, dans toutes les époques, les gens bien appris n'ont pas manqué d'être fidèles. Aussi l'indiscrétion n'est acceptable que lorsqu'elle est posthume : alors, il est vrai, elle paraît charmante; on va jusqu'à se plaire aux médisances de Guy Patin, on se surprend même à sourire aux scandaleuses révélations de Tallemant. Mais vous figurez-vous Mme de Sévigné imprimant une à une ses lettres, à la suite de la méchante *Gazette* de Loret? Vous figurez-vous M. de Saint-Simon communiquant au *Mercure* les chapitres mutilés de ses mémoires? Une maîtresse irritée ne trouvait pas de meilleure vengeance, dans ce temps-là, que de publier les indiscrétions manuscrites de son amant; votre fortune était perdue du coup : on sait l'anecdote de Bussy. Aujourd'hui, cette ressource n'est pas laissée à la jalousie : l'auteur lui-même se hâte de livrer tout cela, page à page, et selon que court sa plume, au vorace feuilleton du premier journal venu. Alors, pour peindre son propre temps, il fallait s'appeler Molière ou La Bruyère : maintenant, on n'y met pas tant de façon, et, comme l'observation voudrait de l'étude, comme l'art voudrait un génie patient, chacun va au plus prompt, au plus facile. Et pourquoi, en effet, se priver de l'allusion, pourquoi s'interdire les personnalités et les petites vengeances? Vous remplacez par là les tableaux de mœurs et de caractères. Aussi les lecteurs ne manquent pas : si leur esprit trouve là mince pâture, leur curiosité au moins est piquée. De là un certain succès. Dans ce succès, le scandale a bonne part, mais qu'importe? Il y a du retentissement, il se fait du bruit; c'est assez, l'amour-propre aussitôt prend le change. On jouit du triomphe d'un jour, on l'escompte, et enfin on s'affuble de notoriété en croyant que c'est de la gloire.

Nulle part assurément le monde n'est mieux apprécié, avec plus de vérité, de détachement, de malice, que dans le monde même. La

critique, il faut en convenir, si fine, si pénétrante, si aiguisée qu'on la suppose, a bien des points à rendre encore à la simple conversation de quelques femmes distinguées, de quelques gens de goût échangeant leur esprit à l'aise dans le coin d'un salon. En France, c'est là le privilége de la bonne compagnie. L'extrême sévérité s'y voile de politesse, l'inflexibilité des jugemens s'y déguise sous l'urbanité des paroles : peut-être est-ce là encore un avantage des salons sur la critique. Mais s'il pouvait arriver que le lendemain on imprimât toutes ces jolies conversations, toutes ces aimables médisances, toutes ces charmantes petites perfidies; si le lendemain vous deviez retrouver visibles à tous dans le journal vos bons mots d'hier, vos épigrammes, vos complimens, auriez-vous encore ce soir le même esprit, le même tour, le même laisser-aller? Votre salon ne serait-il pas devenu un théâtre, votre sopha une tribune? Il n'y aurait plus de monde possible. Le monde sans doute lit les journaux, il en rit même quelquefois; cependant il n'en fait pas, il n'en peut faire qu'à la condition de ne plus être. La société touchant de près à la famille, les relations veulent forcément le demi-jour, les cercles ne peuvent se constituer et vivre que par la réserve; la vie mondaine a ses mystères comme la vie privée. Aussi, quoi qu'on fasse, jamais les salons ne pourront accepter la publicité immédiate. Ayez de l'esprit et peignez-les à vos amis dans votre correspondance, peignez-les pour vos petits-fils dans de piquans mémoires, rien de mieux : les salons de l'avenir vous sauront gré de vos médisances à l'égard des salons du passé; mais la première condition pour peindre les contemporains, c'est le mystère. Cela est si vrai, que, dans le dernier siècle, qui à coup sûr ne passera pas pour le siècle de la vie cachée et discrète, on n'a pas cessé un instant de comprendre cette nécessité inhérente au monde : on se taisait sur les vivans, on laissait aux seuls pamphlétaires le droit d'en médire publiquement. Pourquoi la correspondance de Grimm nous paraît-elle si piquante dans sa franchise? pourquoi les mémoires bavards de Bachaumont allèchent-ils si bien notre curiosité? C'est qu'ils furent un secret pour leur temps, comme ils sont une révélation pour le nôtre. Si Grimm avait destiné au public, au premier indiscret qui passe, ses lettres, écrites à la dérobée dans l'unique but de distraire je ne sais quel petit prince d'Allemagne, croyez-vous qu'il lui eût été possible de jeter de la sorte à pleines mains, de droite et de gauche, tout ce qu'il avait en lui d'impitoyable bon sens, d'humeur hargneuse, de verte colère, ou même de facile enthousiasme? Si Bachaumont, à son tour, avait pu prévoir que, dès le lendemain

de sa mort, on livrerait au premier venu, en les continuant avec cynisme, ces pages délurées et prestes, cette chronique égrillarde des mauvais bruits de chaque jour, qu'il griffonnait furtivement pour amuser les loisirs de Mme Doublet, imaginez-vous que sa plume eût pu ainsi courir sans scrupule, et *la bride sur le cou*, à travers les hasards de cette époque turbulente? Non, mille fois non! Quand ils veulent noter ce qui s'est fait, ce qui s'est dit autour d'eux, les vrais gens d'esprit se décident de bon gré à n'avoir d'esprit que pour la postérité. Je sais bien que cette retenue doit coûter beaucoup dans un temps comme le nôtre, où l'on a hâte de s'étaler, de jouir, de tenir sa place, à une époque où tout s'exploite au comptant, et où rien absolument n'est laissé en friche; mais que voulez-vous? c'est une loi rigoureuse de la société élégante que ce qui est toléré, goûté même en conversation, ne l'est précisément qu'à la condition expresse et tacite (tant elle est naturelle) de n'être pas écrit et livré aussitôt à la foule. Tel trait, telle anecdote, dits avec grace et applaudis, ne seraient, une fois imprimés, que fadeur ou impertinence. Du moment, en effet, où le public se trouve officiellement initié, il n'y a plus évidemment de cercle : ce serait le monde de tout le monde et par conséquent de personne. Les salons ne peuvent pas avoir leurs sténographes comme les tribunaux, leurs feuilletonistes comme les théâtres. Contredire ou railler les gens sur leur conversation de l'après-midi, par le journal qui leur arrivera le lendemain matin, nous semble moins poli encore que de les contredire chez eux, que de les railler en face. Si donc notre feuilletoniste veut être vrai, il risque fort de n'être pas reçu; s'il veut être reçu, il risque singulièrement de n'être pas vrai. Le plus sage peut-être serait de se taire ou de parler d'autre chose. N'a-t-on pas le triste exemple des États-Unis? La presse s'y mêle des personnes, elle intervient sans cesse dans les relations privées. Aussi, dites-moi où sont les salons, les réunions élégantes, les cercles mondains de ce pays-là? Vous le savez bien et vous le dites, le journal c'est la démocratie. Que venez-vous donc y prendre des airs patriciens, y affecter un ton de suffisance mondaine? Vous parlez, non sans grace assurément, de la société polie; vous la vantez, et (vous êtes bien aise qu'on le sache) son maintien vous intéresse. Pourquoi alors jeter sous le pied du premier passant cette fleur de l'urbanité? Monde et feuilleton, cela se repousse. Pour tout résultat, comme disait Rivarol, vous démocratisez l'aristocratie.

Le juge suprême des choses de l'esprit, c'est le monde : or, si l'esprit aussi se met à juger le monde périodiquement, régulière-

ment, sur les moindres de ses dits et gestes, qu'adviendra-t-il en définitive? Quelle sera la juridiction, et où trouver une sanction dernière? Voilà une petite difficulté à laquelle le feuilleton ne songe guère. Au fait, la chose lui est bien égale. Ne le voyez-vous pas qui passe et court au hasard, allant un train de poste, agitant ses grelots, sifflant son air moqueur, fouettant à grands coups sa phrase, et n'ayant après tout d'autre souci que d'arriver sans encombre à la fin de ses six colonnes : étape passagère d'où il repartira demain, frais, dispos, jaseur, l'œil au vent, pour recommencer de plus belle ses excursions sans but, ses divagations sans fin.

Le spectacle, au surplus, est divertissant : ce métier de guérillas, ces embuscades hebdomadaires de l'esprit, ces escarmouches bruyantes de la critique, un horion d'un côté, une caresse de l'autre, toute la petite guerre enfin du feuilleton divertit les oisifs comme nous, les simples contemplateurs de la vie littéraire. Qu'est-ce auprès de cela, si tout à coup, au beau milieu de l'arène, vous croyez reconnaître une allure de femme sous la cuirasse virile, une main blanche sous le harnais? La curiosité redouble; on se questionne, on parie : l'un dit oui, l'autre dit non; les sages disent oui et non. A cette gentille prestesse en effet, à ce gracieux détour, à cette volubilité du glaive, à ces petites colères charmantes, Herminie se décèle, vous la devinez; mais voici un coup assené avec violence, voici des airs d'autorité et de dédain et même un mot dur, je crois, fortement accentué; évidemment, c'est un mousquetaire. Auquel croire, auquel entendre? Chevalier d'Éon, chevalière d'Éon, vous nous avez, en vos premiers jours de campagne, causé toute sorte de scrupules, d'hésitations et d'embarras! Aujourd'hui, toutefois, le doute n'est plus possible; la cotte de mailles est détachée, la visière du casque se relève, et voilà que de beaux cheveux blonds se déroulent en tresses, et qu'il faut vite jeter un mantelet sur ces blanches épaules où la lourde armure n'a que trop laissé son empreinte. Allons, n'avez-vous point là le Tasse, que je redise avec le poète : « Herminie n'a pas craint l'appareil de la guerre et s'est armée pour y prendre part! »

Il y a une phrase affreuse du plus grand prosateur du XVIIIe siècle à propos d'un sonnet de Mme Des Houlières contre la *Phèdre* de Racine; je n'aurais pas assurément le mauvais goût de la citer, si elle ne se rencontrait en plein *Siècle de Louis XIV*, c'est-à-dire dans un livre que les enfans apprennent par cœur : « Une femme satirique, est-il dit, ressemble à Méduse et à Scylla, deux beautés changées en monstres. » Le mot est dur, et je ne puis l'accepter pour ma part

qu'en ajoutant, comme restrictif, qu'il y a des monstres charmans. Personne, d'ailleurs, ne fera difficulté de convenir que le métier de critique est un singulier choix de la part d'une femme. Ce n'était pas là une boutade de Voltaire. Voltaire, dans la pratique, était fidèle à sa doctrine; on se rappelle ses transes affreuses quand sa nièce composa et voulut faire jouer une comédie : il comprit alors, mieux que jamais, comment une certaine dignité est attachée à l'état de femme qu'il importe de laisser intacte; il comprit surtout comment une personne d'esprit, dont on ambitionne les suffrages, joue un beau rôle, que la prétention d'auteur comique ou critique gâte et compromet. La double position de femme et de journaliste a quelque chose d'étrange qui arrête et choque tout d'abord l'esprit le moins timoré. Et qu'ont en effet de commun cette vie publique et militante, ces hasards d'une lutte sans fin, cette guerre avancée de la presse, avec la vie cachée du foyer, avec la vie distraite des salons? Est-ce que des voix frêles et élégantes sont faites pour se mêler à ce concert de gros mots bien articulés, de voix cassées et injurieuses, qui retentissent chaque matin dans l'arène de la polémique? Si c'est une parole d'affection qui tombe de ces lèvres charmantes, doit-elle être entendue de plus d'un? Si, au contraire, quelque fine ironie s'en échappe, si un malin sourire les vient contracter, faut-il que le public s'en aperçoive derrière les épaules des amis qui font cercle pour écouter? Je ne puis m'habituer à l'idée d'une femme faisant un cours, débitant son opinion sur toutes choses, approuvant, condamnant, tranchant, tout comme un pédagogue en Sorbonne. Voilà pourtant que vous me citez, je crois, l'exemple de ce professeur de droit, du temps de Pétrarque, qui se faisait suppléer par sa propre fille, une jeune, jolie et très piquante Italienne, ma foi! Je conviens volontiers que l'amphithéâtre de l'école de Padoue était plus plein en ces rencontres que d'habitude, tout comme le feuilleton a plus de lecteurs quand vous le signez. Mais nous oublions un détail, c'est que, ces jours-là, on tendait un voile devant la chaire et que la docte et timide enfant n'osait risquer sa parole que cachée par la tapisserie. Or, c'est ce voile précisément que, dans votre imprudente impatience, vous déchirez aujourd'hui. Mon Dieu! nous vous savions là derrière; nous reconnaissions votre petite voix perçante et flûtée, nous vous devinions à ce marivaudage moqueur, à cette manière ajustée et coquette de raconter de jolis riens, à toutes ces méchancetés bien et perfidement dites, à ce ton délibéré et fringant, à ces fins éclairs du langage, à ces manéges de style espiègle, à cette

mousse fugitive et pétillante de votre gracieux bavardage, et mieux encore, et surtout aux airs dégoûtés et précieux, à la fatuité parfaite des phrases sémillantes qui courent naturellement sous votre plume. Pourquoi donc aujourd'hui écarter d'une main décidée cette tapisserie légère? pourquoi avancer indiscrètement votre blonde tête? Par là, vous perdez au moins un avantage : nous pouvions supposer que, comme celui de la belle fille de l'université de Padoue, votre joli visage rougissait. Une femme exerce toujours plus de séduction derrière la jalousie où l'œil la cherche. Ce galant pseudonyme du *vicomte*, cet aristocratique déguisement, avaient bien leur prix : il y a telle actrice en renom à qui les rôles de page ou de lansquenet vont à ravir. Un petit ton faquin et cavalier, toutes sortes d'agréables mutineries sont là de mise, et on les accepte. Caustique vicomte, les aiguillettes vous allaient mieux que les dentelles, et quelle idée vous est donc venue de changer ainsi votre justaucorps svelte et pincé pour les plis d'une robe à ramages!

On sait comment, au milieu de la société confuse et déclassée qui sortit du mélange révolutionnaire, Mlle de Meulan se trouva, malgré elle, induite à la polémique des journaux. Malgré tout ce qu'une nature si bien faite put apporter, dans cette lutte active, de qualités sensées et sérieuses, elle ne s'abusait point sur « ce rôle de journaliste (je cite textuellement), le plus bizarre peut-être que puisse choisir une femme, si elle pouvait l'adopter par choix. » Et notez que, quand l'esprit délicat et judicieux de Mlle de Meulan concevait tous ces scrupules et n'acceptait qu'à contre-cœur la tâche ingrate, le fardeau de la critique, il ne s'agissait pourtant que de littérature. Si, du paisible domaine de l'intelligence, il lui eût fallu passer aux choses de la vie active, juger le monde et les cercles, toucher aux noms propres, entrer au vif dans toutes les questions du jour, croyez-vous qu'une personne si réellement distinguée, et qui mettait le tact avant tout, eût passé outre brusquement et se fût risquée à ces expéditions hasardeuses? Le doute au moins est permis, car sa dignité eût pu lui paraître engagée. J'ai entendu plaindre bien souvent les maris des femmes poètes : combien cependant leur destinée semble douce quand on songe aux maris des femmes critiques! Au moins, si la muse chante, on peut s'imaginer qu'on l'inspire; si elle redit la passion de Corinne, on a droit de se figurer qu'on est Oswald. Mais à côté d'une guerrière brillamment armée de pied en cap, quelle contenance faire? Si on vous blâme, elle entonne vos louanges; si on vous attaque, elle vous défend; si vous combattez, elle accepte votre

colère, elle poursuit votre vengeance, elle vous sert de second. Chevalerie embarrassante et qui renverse par trop les rôles! Le célibat des amazones est tout expliqué. Je comprends Mme de Sévigné quand elle raconte à sa fille que son plus grand soin est de *travailler à son ame;* je ne comprendrais point qu'elle s'avisât de travailler à l'ame des autres. C'est là un trop rude labeur et peu fait pour les délicatesses féminines.

Le rôle de Jeanne d'Arc littéraire semble avoir été présent à Mme de Girardin, dès ses premiers débuts, comme une sorte d'idéal préféré; mais ce fut d'abord, on doit le dire, une simple Jeanne d'Arc de salon, purement patriotique et lyrique, une Jeanne d'Arc en temps de paix, à qui le respect d'elle-même ne permettait ni la petite guerre ni les escarmouches quotidiennes. Un certain enthousiasme de l'art, le don des vers, une facture brillante, tout cela ne manquait pas; entre deux romances, on célébrait les Grecs et le général Foy, puis il était permis de s'écrier :

> Le héros, me cherchant au jour de sa victoire,
> Si je ne l'ai chanté, doutera de sa gloire.

En vrais libéraux de la restauration, nous trouvions cet amour-propre tout naturel. Quand elle n'était pas froide et ennuyeuse, comme dans *Madeleine* (une juive quelque peu parente, à ce qu'il paraît, de *Judith*), cette poésie avait d'ailleurs son accent, sa vivacité, son charme. Il est vrai qu'aux heures moroses l'émotion nous paraissait un peu trop absente. Si la belle muse, en effet, versait quelquefois une ou deux larmes, il nous semblait qu'elle les essuyait aussitôt avec un de ces élégans mouchoirs dont parlent les *Lettres Parisiennes,* mouchoirs si jolis, qu'au moment de pleurer on se console en les regardant. Au fond, cette coquetterie, ce manque apparent de sensibilité, recelaient une qualité précieuse que la solennité voulue des appareils poétiques avait long-temps dérobée à ceux qui ne connaissaient de Corinne que ses livres. Si, au lieu de sacrifier à la pompe, Mme de Girardin avait suivi tout d'abord sa pente naturelle, elle eût été tout simplement un auteur mondain, spirituel, léger, ayant le goût de l'observation railleuse et des rimes élégantes. C'est dans le poème de *Napoline*, publié depuis 1830, qu'éclatèrent d'abord, et avec beaucoup de grace, ce tour moqueur jusque-là contenu, cette piquante alliance trop retardée de la rêverie et de l'ironie.

Le talent de Mme de Girardin trouvait là son vrai cadre et sa nuance : c'était un très agréable mélange du sentiment et de la mo-

querie, de la foi poétique et des prosaïques réalités, en un mot de l'enthousiasme et du désenchantement. Voilà où il fallait se tenir. Je sais gré, pour ma part, à Mme de Girardin, d'avoir cru, avec Béranger et Alfred de Musset, qu'il était permis d'avoir de l'esprit en vers. Nos lyriques modernes prennent de grands airs dédaigneux, quand on leur parle de cette veine originale, aimable, tout-à-fait propre à notre littérature, et d'où sont sorties tant de bagatelles exquises. Il y a tel fabliau gausseur d'un trouvère, telle gentille épigramme de Marot, tel rondeau de Voiture galamment troussé, tel dizain sémillant de Gresset, qui, au goût de plus d'un, valent bien certaines pages de nos épopées humanitaires ou certaines strophes de nos bardes les plus grandioses. On aura beau dire, l'esprit ne fera jamais scission complète avec la poésie dans un pays qui compte parmi ses maîtres La Fontaine et Voltaire. Il y a donc justice à féliciter l'auteur de *Napoline* d'être revenu des premiers vers cette source de la vieille malice française, tout en comprenant ce qu'il y a de plus sérieux et de bien autrement profond dans les modernes inspirations de la poésie. Mais, hélas! notre temps est ainsi fait que tout y manque de mesure : avez-vous une qualité, aussitôt vous y appuyez sans relâche, sans scrupule, vous la poussez à bout, vous la gâtez, vous en faites presque un défaut. Ainsi en est-il arrivé, ou à peu près, à Mme de Girardin. Se sentant à l'aise, et comme chez elle, dans ce facile domaine de la raillerie, elle en a abusé à tout propos, elle s'est même imaginé, à la longue, que l'esprit pouvait dispenser de certaines convenances. Cela pourrait être vrai ailleurs qu'en France; en France, par malheur, si c'est presque une convenance d'avoir de l'esprit, c'est assurément être infidèle à l'esprit que de l'être aux convenances. On vit dès-lors les noms propres, les pires allusions, se glisser sous cette plume enjouée, qui devint une arme pour les rancunes. Ce fut, on en conviendra, un singulier spectacle, et tout-à-fait digne de notre époque, que celui d'une femme poète, armant sans façon sa muse de la *canne* d'un trop célèbre romancier, et la faisant ainsi courir sus, durant les cinq actes d'une médiocre comédie, à ces mêmes journalistes qu'elle venait précisément de se donner pour confrères.

La coïncidence était étrange et n'a certainement échappé qu'à Mme de Girardin. Un critique, dans cette *Revue*, rappelait l'autre jour je ne sais plus quel mot piquant de M. Michaud. On en pourrait citer des centaines. Quelqu'un, dans une visite, raillait le vieil académicien sur sa polémique arriérée de *la Quotidienne :* « Que vous

êtes encore jeune! répondit-il. Vous imaginez-vous que les coups de fusil ne portent pas, pour être tirés par la sacristie? » La fusillade voisine de *la Presse* a vite aguerri, à ce qu'il paraît, Mme de Girardin, et elle aussi, munie d'une escopette mignonne, quelquefois même d'un tout petit tromblon doré qui projette les chevrotines de droite et de gauche, elle s'est mise à faire feu sans relâche par les meurtrières festonnées de son boudoir. Et qui poussait donc une si aimable personne à prendre ainsi le déguisement d'un condottieri de ruelle? Était-ce enfantillage, caprice, simple désir de jeter à tout hasard sa poudre aux moineaux? Certains coups étaient trop bien visés pour qu'on le pût croire. Était-ce seulement un goût particulier pour ces gentillesses cruelles, pour ces jeux taquins et ces égratignures de la polémique? Je me refuse absolument, par politesse, à accepter la solution. Ce fut, je crois, tout simplemement l'influence de l'exemple, le désir de l'imitation. Il y avait là, tout à côté, un fort où se faisait la grosse guerre politique et d'où le pouvoir était tenu en respect: l'idée alors vint tout de suite d'avoir aussi je ne sais quelle autre petite citadelle bien gentille et d'où une main habile aurait sous sa couleuvrine certaines régions du monde et des lettres. Ajoutez à cela le charme du bruit, le plaisir de taquiner à son aise la renommée. Comment résister à la tentation? On céda, et on prit l'engagement d'avoir de l'esprit à heure fixe, sans songer que l'esprit de commande trahit forcément je ne sais quoi d'artificiel qui se reconnaît bientôt et qui lasse.

Toutes les semaines ou à peu près, il y eut donc un *courrier*, une sorte de chronique fashionable, pleine de rien et de tout, où on parlait des bals bourgeois et des raouts aristocratiques, des révolutions et des rubans nouveaux, des petits quolibets de celui-ci, et des grandes mystifications de celui-là, de la politique de M. Guizot et des manchettes de valenciennes, des travers de la marquise de Trois-Étoiles et des canapés de lampas, de l'urbanité de M. de Metternich et des romans de M. Paul de Kock : chronique décousue, on le voit, mais amusante, et où le paradoxe s'unissait à la fantaisie, où une médisance coquettement babillarde s'entremêlait à mille futilités, dites avec le plus grand sérieux du monde. Qu'y avait-il cependant de tout-à-fait nouveau dans l'invention des *revues parisiennes*, adoptée depuis et propagée par cette presse moutonnière, à qui tous les succès font envie? Était-ce le fond, était-ce la forme? Raconter des bagatelles et aiguiser de petites malices, voilà le fond; les distribuer en chapitres, les découper en feuilletons, voilà la forme. Je crains bien

que cette belle création ne soit pas précisément aussi neuve qu'on pourrait le croire.

Un rêveur subtil, Joubert, remarque à un endroit de ses *Pensées* que le style frivole est depuis long-temps parfait dans notre littérature. Voiture, Hamilton, Mlle de Launay, Boufflers, avaient, depuis bien long-temps, montré qu'il est possible d'enchâsser des minuties dans de gracieuses phrases, et de donner du prix à une matière sans valeur par le seul fini du travail, par le délié des ciselures. La Bruyère, avec son tact exquis, dit quelque part : « Pour rencontrer heureusement sur les petits sujets, il faut trop de fécondité; c'est créer que de railler ainsi et faire quelque chose de rien. » Voilà une double leçon, et pour ceux qui méprisent ce genre secondaire du badinage, et pour ceux qui croient faire acte suffisant de modestie en se rabattant à ces régions sans conséquence. C'est que la modestie n'est pas aussi facile qu'on le croit; c'est que tout, jusqu'à la légèreté, a son prix et son écueil. A n'en croire que La Bruyère, la sévérité ici serait légitime; mais avons-nous les mêmes droits que lui d'être exigeans? Ce n'est pas l'assurance, à coup sûr, qui manque à l'auteur des *Lettres parisiennes;* il est fort douteux cependant que le spirituel feuilletoniste osât accepter le programme de l'auteur des *Caractères.*

Parler des choses du monde avec esprit, dire avec grace des enfantillages mondains, est, on vient de le voir, une assez vieille nouveauté. La forme, tantôt hebdomadaire, tantôt mensuelle que Mme de Girardin donna à sa correspondance, ne saurait passer davantage pour une trouvaille dont elle ait à revendiquer l'idée première : c'est ce que faisait Grimm pour le prince de Gotha, c'est ce que faisait La Harpe pour le grand-duc de Russie. Ce qui appartient donc véritablement à Mme de Girardin, c'est d'avoir approprié son bulletin de la vie élégante à la forme banale du feuilleton.

Comme le feuilleton s'est aussitôt emparé, pour la reproduire partout, de l'idée première des *Lettres Parisiennes,* on pourrait s'imaginer que c'est bien plutôt l'auteur qui s'est imposé au feuilleton que le feuilleton qui s'est imposé à lui. Il n'en est rien pourtant : le feuilleton est une triste et envahissante maladie de notre temps, qui paraît destinée à faire le tour de la littérature. Rien n'y aura échappé, et, au premier jour peut-être, on ne voudra plus de livres d'histoire et de philosophie qu'ainsi déchiquetés par lambeaux, qu'ainsi jetés par parcelles, comme une pâture plus facile, aux intelligences paresseuses. A notre sens, rien n'éveille davantage chez le public le goût

des fadaises, rien n'entretient mieux sa naturelle indolence, que ce fâcheux procédé de publication successive et fragmentaire. Voilà maintenant que, du camp des romanciers, l'épidémie gagne le camp des critiques, au grand profit de ces mêmes faiseurs de nouvelles, qui sont fort aises de trouver ainsi des complices dans les juges qui les fustigeaient naguère. Il est, en effet, évident que toutes ces revues périodiques du monde fashionable, auxquelles les journaux accordent aujourd'hui une place régulière, sont précisément à l'ancienne critique littéraire, à la critique sérieuse, instruite, raisonnée, ce que sont les romans improvisés, les contes maladifs, les communes et mélodramatiques histoires du feuilleton, aux compositions de l'art véritable, aux œuvres patientes de l'imagination créatrice. Maintenant, est-ce aller trop loin que de faire la mode des *courriers de Paris* responsable, pour une bonne part, de la décadence chaque jour plus évidente de l'esprit critique? Quoi de plus propre effectivement à pervertir le goût, à répandre l'amour des futilités, que ce dilettantisme insouciant, que ce caquetage sans consistance, que tout ce prétentieux jargon, et surtout que l'attention ramenée sans cesse sur les petites choses, au continuel détriment des grandes? A l'heure qu'il est, le roman industriel tient, dans la plupart des journaux quotidiens, toute la place qui peut y être donnée aux lettres : quelque humble coin demeurait pourtant çà et là, où un reste de critique littéraire se réfugiait, où se glissait encore furtivement l'examen des productions contemporaines. C'est ce dernier asile que le feuilleton bavard et soi-disant mondain a envahi; c'est là qu'il s'est installé, en prenant sans façon toute la place. La critique peut bien lui en garder quelque rancune.

Assurément il serait injuste de confondre Mme de Girardin avec les ternes imitateurs qui ont essayé de la suivre : après tout, ce lui est déjà une tâche assez pesante que d'avoir à répondre de ses propres œuvres. On n'en saurait disconvenir, rien ne ressemble moins aux agréables légèretés, à la bonne humeur, au minois dédaigneux, au petit style chiffonné du gentil et bruyant *vicomte*, que les grosses plaisanteries et les airs empesés de ses confrères : d'un coup de bride, et sans y penser, le svelte *courrier* dépasse les lourds postillons (plus lourds encore par le contraste) qui se sont mis à caracoler à ses côtés. L'auteur des *Lettres Parisiennes*, au moins, avait le style, le tour, l'esprit, tout ce qui manque aux autres : il n'a partagé avec eux que la prétention et ces tons affectés qui ne sont autre chose que le pédantisme de la grace.

Rien n'enivre dans ce temps-ci comme le succès, non pas seulement le succès personnel, mais celui d'autrui : l'ambition semble aussi contagieuse que la vanité. Une grande tragédienne, par exemple, ramène-t-elle la foule aux vieux chefs-d'œuvre des maîtres, se fait-il en même temps quelque bruit autour d'une tentative dramatique accueillia surtout comme un contraste, voilà aussitôt les rimeurs à l'œuvre; de tous côtés, on improvise des tragédies, et les manuscrits abondent, où Racine doit être éclipsé. Tel romancier en renom arrive-t-il à s'emparer un instant de la vogue, en ne reculant pas devant le rôle étrange de proxénète littéraire, aussitôt un jaloux esprit d'émulation fermente, et l'on se met à rêver à côté de lui quelque œuvre plus monstrueuse encore, quelque bizarre et colossale entreprise, derrière lesquelles s'entrevoit la chimère de la fortune. Ainsi en toutes choses. Le *courrier de Paris* réussit, comme réussirent, au XVIIIe siècle, ces *lettres à la main* qu'on se passait sous le manteau. La curiosité publique était habilement chatouillée, aiguillonnée : à la fantaisie on mêlait les anecdotes et les noms propres, à l'esprit un peu de scandale. Ce ton d'indifférence moqueuse, relevé à propos par toute sorte de petits dépits féminins, était fait aussi pour plaire. Il y eut succès; le genre fut accepté par les journaux, qui le firent accepter au public, d'abord comme une nouveauté, plus tard comme une habitude. C'est l'histoire de toutes les institutions humaines, grandes ou petites. Alors on se mit à imprimer, chaque semaine, tout ce qu'on savait de cancans sur le monde et même tout ce qu'on ne savait pas.

Et comment voulez-vous en effet que le feuilleton, dont la spécialité est le bavardage, soit jamais bien renseigné? On l'évite comme un indiscret, et il est réduit le plus souvent à vivre de faux bruits, à rhabiller à sa façon les vieilles nouvelles qui traînent dans le haut du journal. Aujourd'hui, c'est de l'un qu'il tire tribut; demain, ce sera de l'autre; quelquefois même les malins du monde se débarrassent de lui par quelque baliverne qui, le lendemain, devient une mystification pour le lecteur. Aussi, dénué, la plupart du temps, de sujets et réduit à sa propre imaginative, le voit-on courir à tout hasard, accostant chacun, flânant partout, mettant aussitôt à profit ce qu'il rencontre sous sa main. De là des morceaux composites, une médiocre macédoine de trivialités anecdotiques et d'insinuations médisantes. Quand les bons mots d'autrui manquent au feuilleton, quand les histoires scandaleuses lui font défaut, quand son marivaudage n'est pas en veine, il se contente de battre sa phrase, de

pousser sa période, pour arriver au but. Mme de Girardin, à qui ces remarques sont loin de s'adresser toutes, dit quelque part, à propos de ces femmes du monde qui font tout pour ne pas laisser tomber la conversation dans leur salon : « N'avoir rien à dire chez nous n'est point une raison pour ne pas parler. » L'auteur des *Lettres Parisiennes*, il faut l'avouer, use quelquefois de la recette; son embarras alors se trahit. On a un *courrier* à écrire; la matière manque, il faut bien s'en tirer par d'ingénieux expédiens. On laisse donc trotter sa plume avec toute sorte de fantaisies et d'adorables caprices. Quelquefois cependant cette plume s'éraille; mal disposée, elle s'oublie, elle se perd dans les développemens. C'est alors que viennent en chœur les petites apostrophes, les petites exclamations, les petites énumérations, les petites invocations, toute une rhétorique gentille, minaudière, quintessenciée, mais fatigante, et qui n'est, malgré le précieux de ses déguisemens, que de la rhétorique toute pure. Trop souvent donc la phrase s'étire et languit, l'idée vient et revient avec insistance, afin d'atteindre l'étendue prescrite. Cela taquine, et, par contraste, le mot de Mme de Sévigné ne manque pas de revenir à la mémoire du lecteur : « Mes pensées, mon encre, ma plume, tout vole. » Cette faculté-là fait peut-être envie au feuilleton, mais elle lui manque.—Malgré nos réserves, nous conviendrons sans peine que le *courrier de Paris* représente le feuilleton fashionable dans sa fleur. Si virile, en effet, que veuille se faire la main d'une femme, elle est toujours sûre de retrouver, à certains momens, la grace et la délicatesse.

Aujourd'hui, ces feuilles éparses reparaissent, signées tout au long, sous forme de livre et avec le titre nouveau de *Lettres Parisiennes*. Le galant pseudonyme de *vicomte de Launay* n'avait pas été long-temps un mystère, et d'ailleurs, rien qu'à ces colifichets de mode dont il parlait avec une passion si sincère, rien qu'à le voir gravement broder sa tapisserie, rien qu'à l'entendre glisser un mot en passant sur sa *longue chevelure dorée*, on devinait quelque mascarade, on entrevoyait, sous le rouge et les mouches, des traits fort peu masculins. Ce demi-jour pourtant, cette publicité inavouée, semblaient, de la part d'une femme et dans une carrière si tumultueuse, un reste heureux de réserve, un dernier hommage au bon goût; mais l'amour de l'arène, la passion du cirque, l'ont à la fin emporté. L'auteur des *Lettres Parisiennes* n'y tenait plus; il lui fallait absolument se déclarer et prendre à son propre compte les trophées militaires du vicomte Charles de Launay. Arrière donc nos

fausses allures de gentilhomme! Entrant bravement dans la critique, comme Louis XIV au parlement, nous tapons vivement du pied, non plus avec nos bottes à l'écuyère, mais avec les mules les plus mignonnes du monde. On l'imagine d'ailleurs, nous continuons à parler de nous-même au masculin, et c'est pour cela qu'il faut garder à la main cette grosse cravache, aussi peu lourde à porter, vraiment, que le plus petit éventail d'ivoire.

Ces feuilles légères auront-elles encore, ainsi réunies et rapprochées, le succès piquant qu'elles obtinrent une à une, à mesure que l'auteur les disséminait, sans avoir l'air d'y penser, à mesure que ses doigts distraits les roulaient avec coquetterie? Nous n'osons l'espérer pour Mme de Girardin. Bouquet fané, parfum éventé, débris du bal de la veille, le nuage brillant qui passe, l'éclair qui sillonne un instant l'horizon, la vague qui s'élève et se brise, le geste animé de l'orateur que le sténographe oublie, l'oiseau qui vole, le sourire mourant sur une jolie bouche, voilà quelque peu l'histoire des *Lettres Parisiennes*, l'histoire de tout ce qui n'a pas de lendemain. On peut, sans pédantisme, dire son mot latin au vicomte : c'est une licence qu'il se donne lui-même. Or, Juvénal parle quelque part d'une femme à qui il fallait des petits faits, des bruits, des nouvelles à toute force; quand il n'y en avait pas, elle en inventait :

> . . . . . Famam rumoresque illa recentes
> Excipit ad portas; quosdam facit...

Assurément il n'y avait pas de *courrier de Rome*, quoiqu'il y eût, dit-on, des journaux romains; mais le portrait de cette créature inquisitive, curieuse, *âpre aux nouvelles*, comme dit Mme du Deffand, n'est-ce pas un peu celui de la femme qui se risque à rédiger la chronique mondaine et les commérages d'une grande ville? L'esprit a été prodigué dans les *Lettres Parisiennes*, l'esprit y est perdu, parce qu'il n'est presque jamais naturel. Mme de Girardin a quelque part un joli mot sur les enfans qui s'aperçoivent qu'on les regarde jouer, et qui exagèrent aussitôt leurs gentillesses. Cette réflexion est la meilleure critique qu'on puisse faire de son livre. Si je ne m'abuse, c'est l'auteur lui-même qui dit encore à un autre endroit : « Nous n'admettons aucune prétention. » A ce compte, il faudrait repousser l'ouvrage presque tout entier, car les rides viennent vite à des graces si passagères, et bientôt il ne reste précisément que des mines et des prétentions.

Joseph de Maistre dit que le propre de la conversation est de parler,

dans le même quart d'heure, de l'existence de Dieu et de l'Opéra-Comique. Les *Lettres Parisiennes* n'ont pas cette variété discursive : c'est bien une suite de conversations faciles, mais où les bluettes, les babillages, les inutilités, tiennent presque exclusivement la place. Vous l'avouez spirituellement, vous êtes le juif errant de la frivolité. Résumer les *Lettres Parisiennes*, dire ce qu'elles contiennent, les suivre dans leurs infinis détours, serait une gageure impossible. On fixerait plutôt le pli fugitif qui ride la surface de l'étang, on arrêterait plutôt au passage le rayon qui fait jouer dans l'air mille atomes diaprés. Ces riens se dérobent à la critique, ces brillantes paillettes sont si menues, qu'elles s'échappent sous le poinçon. Comment voulez-vous disséquer ces périodes sautillantes sur les capotes de satin blanc et sur la révolution de Portugal? Vous parlez si gentiment de cette robe de mousseline, que le désir, sans qu'on y pense, vient de vous en voir parée : elle vous siéerait, ce semble, à ravir, et peut-être qu'elle serait là mieux encore et plus coquettement tirée qu'elle ne le paraît dans vos jolies phrases. Voilà l'inconvénient d'être femme et d'écrire; quand vous récitez vos vers, vous avez envie qu'on dise : « Cela est beau, » tandis qu'on est toujours tenté de vous dire : « C'est vous, qui êtes belle! » Ce qui n'empêche pas au surplus les tirades contre la pluie, les bouderies à l'automne, les petites moues au printemps, de tenir fort élégamment leur place dans les *Lettres Parisiennes*. Tout cela vraiment est raconté avec verve, et souvent Camille sait n'effleurer que du bout des pieds cette blonde moisson d'épis dont les glaneurs demain retrouveront à peine les restes. Le malheur est que la mode courante soit d'une si absolue indifférence pour les modes des années enfuies. Sans doute cela est dit à merveille, et on ne saurait mieux parler des charmans bonnets de l'an passé; mais (ne l'avouez-vous pas vous-même?) « à distance tous les bonnets se ressemblent. » C'est précisément la réflexion que se fera le public : le public lira vos railleurs feuilletons, si vous en laissez encore tomber de votre plume dédaigneuse; mais peut-être vous priera-t-il de lui épargner ceux de la veille.

Mme de Girardin donne tant de conseils aux autres, et les applique si vertement, qu'elle nous en permettra deux ou trois en finissant. Nous ne cacherons rien de notre pensée. Il y a trois choses, selon nous, qui vont encore moins bien à une femme que le métier de critique et de journaliste, c'est la prétention, la politique et l'esprit de rancune. Or, je ne suis pas sûr que les *Lettres Parisiennes* soient complètement à l'abri de ces différens griefs.

Oui, il y a de la prétention, et s'il s'agissait encore du vicomte de Launay, je me risquerais à dire que cette prétention et cette morgue touchent quelquefois (le mot est bien dur) à la fatuité. Eh! mon Dieu! vous en aviez quelque peu conscience, quand vous écriviez : « La France est la patrie de la fatuité. » Il ne s'agit, j'aime à le croire, que de la France des *Lettres Parisiennes*. Lorsqu'à propos du duc de Bordeaux, on répète avec affectation : « Nous étions *ensemble* à Rome... je lui ai *souvent* entendu dire...; » lorsqu'on parle de quinze ou vingt demandes d'audience qui vous arrivent chaque jour, et qu'on ne trouve le loisir de refuser que par l'intermédiaire du journal; lorsqu'en s'occupant de la presse, on s'écrie : « *Notre* mission est de la détrôner...; » lorsqu'on n'hésite pas à écrire sérieusement : « .... le triomphe de nos idées...; » lorsqu'en décrivant un bureau de poste, on a bien soin d'ajouter qu'on y jetait une *réponse* à Lamartine; lorsqu'enfin on a de petits airs méprisans qui se glissent dans les moindres phrases, je dis que vous pouvez donner à tout cela le nom que vous voudrez, mais que ce n'est pas précisément de la simplicité.

Oui, vous avez beau dire, du haut du journal, la politique s'infiltre dans vos badins feuilletons, et à l'accent fort peu mondain que vous prenez, on reconnaît trop l'influence perfide du voisinage. Il y a là, entre autres, sur les deux noms les plus célèbres de la chambre, des pages plus qu'acrimonieuses, et qui eussent trouvé leur vraie place dans les *premier-Paris* de la coalition. Effacer ces blessans souvenirs nous eût paru de meilleur goût. L'auteur trouve la politique des journaux « fort ennuyeuse à lire. » Nous craignons qu'on ne soit précisément du même avis en lisant la sienne. Peut-être ira-t-on jusqu'à se rappeler cette phrase légèrement impertinente du *courrier de Paris* : « En général nous n'aimons pas la politique des chiffons. » Nous sommes trop courtois pour aller jusque-là.

Oui enfin, quoique plus d'une page ait été à bon droit rayée, il reste encore dans les *Lettres Parisiennes* trop de traces de ces petites vengeances, finement et résolument accomplies, qui montrent que le vers des *Orientales* n'est pas oublié :

Il faut des perles au poignard.

C'est, il est vrai, plutôt une épingle qu'un poignard, mais une épingle bien ferme, bien affilée. M. le duc d'Orléans tue de fort loin un cerf dans une chasse de Chantilly, et l'on remarque à ce propos qu'il n'a la vue basse que dans un salon : petite rancune sans doute pour un salut oublié. Je pourrais citer d'autres exemples; mais il faudrait

faire ce que l'auteur des *Lettres Parisiennes* fait beaucoup trop, aborder les noms propres.

Il est temps d'ailleurs de mettre un terme à un genre de remarques que je regrette, et que j'aurais voulu voir plus littéraires. Là où Mme de Girardin excelle, et où on ne saurait trop la louer, c'est dans les esquisses légères, dans les récits d'anecdotes allégoriques, dans les tableaux railleurs. Il y a deux ou trois morceaux, comme le conte du courrier bigame, comme l'élégie sur la disparition du *passant*, qui sont, dans ce genre, de petits chefs-d'œuvre tels que les eût écrits un Addison mêlé de Swift. Tout cela, de plus, est d'un style industrieux, net, aiguisé. Malheureusement ce ton-là n'est pas continu.

Quel effet feront à distance les *Lettres Parisiennes?* Pourra-t-on jamais croire qu'une femme spirituelle et douée se soit ainsi jetée, de gaieté de cœur, dans les hasards les plus scabreux de la polémique courante? Qui sait? Peut-être un jour quelque bibliographe, curieux et paradoxal, s'imaginera que c'est là une perfidie envers l'aimable écrivain, et que cette correspondance, toute signée qu'elle soit, a bien pu être imprimée à son insu, comme il est arrivé à Bussy pour sa *Gaule Amoureuse*. Certes, on a soutenu des thèses plus invraisemblables, et si j'étais un érudit de l'avenir, un érudit des temps calmes et reposés, je me ferais fort de m'en tirer avec honneur. Les bonnes raisons, les raisons de convenance et de probabilité, ne me manqueraient pas. Au besoin, j'aurais recours au livre lui-même, et j'en extrairais victorieusement la phrase que voici : « Oh! les femmes, les femmes! elles ne comprennent point leur vocation, elles ne savent point que leur premier intérêt, leur premier devoir est d'être séduisantes. » En matière d'érudition, un texte mène loin : M. Letronne reconstruit des dynasties tout entières avec quelques lignes tronquées d'une inscription égyptienne. Ma citation en main, il ne me serait donc pas difficile d'induire que, comme rien n'est moins séduisant qu'une femme satirique, la femme qui a écrit les *Lettres Parisiennes* était trop séduisante et comprenait trop bien son rôle pour les avoir publiées.

Voilà peut-être le parti que nous prendrions dans l'avenir. Dans le présent, il nous suffira de répéter le mot si vrai de Mme de Girardin : « Quoi de plus charmant qu'une fleur qui se cache dans un champ de blé! » Oui, fût-ce un simple bluet, je préfère son modeste arome à tous les parfums que jette au passant, que disperse au vent de la route la rose épineuse des haies.

F. DE LAGENEVAIS.

LE MIE PRIGIONI.

On dit : — « triste comme la porte
« D'une prison, » —
Et je crois, le diable m'emporte,
Qu'on a raison.

D'abord, pour ce qui me regarde,
Mon sentiment
Est qu'il vaut mieux monter sa garde,
Décidément.

Je suis, depuis une semaine,
Dans un cachot,
Et je m'aperçois avec peine
Qu'il fait très chaud.

Je vais bouder à la fenêtre,
Tout en fumant;
Le soleil commence à paraître
Tout doucement.

C'est une belle perspective,
De grand matin,
Que des gens qui font la lessive,
Dans le lointain.

Pour se distraire, si l'on bâille,
On aperçoit
D'abord une longue muraille,
Puis un long toit.

Ceux à qui ce séjour tranquille
Est inconnu
Ignorent l'effet d'une tuile
Sur un mur nu.

Je n'aurais jamais cru moi-même,
Sans l'avoir vu,
Ce que ce spectacle suprême
A d'imprévu.

Pourtant les rayons de l'automne
Jettent encor
Sur ce toit plat et monotone
Un réseau d'or.

Et ces cachots n'ont rien de triste,
Il s'en faut bien;
Peintre ou poète, chaque artiste,
Y met du sien.

De dessins, de caricatures,
Ils sont couverts.
Çà et là quelques écritures
Semblent des vers.

Chacun tire une rêverie
De son bonnet;
Celui-ci, la vierge Marie,
L'autre un sonnet.

Là, c'est Madeleine en peinture,
Pieds nus, qui lit;
Vénus rit sous la couverture,
Au pied du lit.

Plus loin, c'est la Foi, l'Espérance,
La Charité,
Grands croquis faits à toute outrance,
Non sans beauté.

Une Andalouse assez gaillarde,
Au cou mignon,
Est dans un coin qui vous regarde
D'un air grognon.

Celui qui fit, je le présume,
Ce médaillon
Avait un gentil brin de plume
A son crayon.

Le Christ contemple Louis-Philippe
D'un air surpris;
Un bonhomme fume sa pipe
Sur le lambris.

Ensuite vient un paysage
Très compliqué,
Où l'on voit qu'un monsieur très sage
S'est appliqué.

Dirai-je quelles odalisques
Les peintres font,
A leurs très grands périls et risques,
Jusqu'au plafond?

Toutes ces lettres effacées
Parlent pourtant;
Elles ont vécu, ces pensées,
Fût-ce un instant.

Que de gens, captifs pour une heure,
Tristes ou non,
Ont, à cette pauvre demeure,
Laissé leur nom!

Sur ce vieux lit où je rimaille
Ces vers perdus,
Sur ce traversin où je bâille
A bras tendus,

Combien d'autres ont mis leur tête,
Combien ont mis
Un pauvre corps, un cœur honnête
Et sans amis!

Qu'est-ce donc? En rêvant à vide
Contre un barreau,
Je sens quelque chose d'humide
Sur le carreau.

Que veut donc dire cette larme
Qui tombe ainsi,
Et coule de mes yeux sans charme
Et sans souci?

Est-ce que j'aime ma maîtresse?
Non, par ma foi!
Son veuvage ne l'intéresse
Pas plus que moi.

Est-ce que je vais faire un drame?
Par tous les dieux,
Chanson pour chanson, une femme
Vaut encor mieux.

Sentirais-je quelque ingénue
Velléité
D'aimer cette belle inconnue,
La Liberté?

On dit, lorsque ce grand fantôme
Est verrouillé,
Qu'il a l'air triste comme un tôme
Dépareillé.

Est-ce que j'aurais quelque dette?
Mais, Dieu merci,
Je suis en lieu sûr; on n'arrête
Personne ici.

Cependant cette larme coule,
Et je la vois
Qui brille en tremblant, et qui roule
Entre mes doigts.

Elle a raison, elle veut dire :
Pauvre petit,
A ton insu ton cœur respire
Et t'avertit

Que le peu de sang qui l'anime
Est ton seul bien,
Que tout le reste est pour la rime,
Et ne dit rien.

Mais nul être n'est solitaire,
Même en pensant,
Et Dieu n'a pas fait pour te plaire
Ce peu de sang.

Lorsque tu railles ta misère
D'un air moqueur,
Tes amis, ta sœur et ta mère
Sont dans ton cœur.

Cette pâle et faible étincelle
Qui vit en toi,
Elle marche, elle est immortelle,
Et suit sa loi.

Pour la transmettre, il faut soi-même
La recevoir,
Et l'on songe à tout ce qu'on aime
Sans le savoir.

ALFRED DE MUSSET.

20 septembre.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 septembre 1843.

Athènes a été le théâtre d'une révolution qui paraît s'être accomplie dans quelques heures, et qui n'a laissé aucune trace sanglante de son rapide passage. C'est une pétition que les Grecs ont présentée au roi Othon d'une façon quelque peu péremptoire; le roi a formellement promis une constitution; un nouveau ministère a été nommé; les Grecs ont battu des mains, et chacun est rentré dans ses foyers.

Il paraît que la manifestation ou coup de main qui se préparait n'était un secret pour personne, que la conspiration se formait sur la place publique, que toutes les opinions, que tous les partis y jouaient un rôle, que le roi seul ne connaissait pas, ne répétait pas le drame dont il devait cependant être un des acteurs principaux. C'est ainsi en effet que les choses se passent lorsque le pouvoir s'emprisonne, pour ainsi dire, dans une idée qui lui est entièrement personnelle; il n'a plus ni yeux ni oreilles pour tout ce qui est en dehors de lui-même; il ne voit plus le pays. Si ce pouvoir est en même temps faible et désarmé, il n'ouvre les yeux que pour signer les lois qu'une révolution lui impose.

Nous ne savons pas si les Grecs sont suffisamment préparés au régime constitutionnel, à la monarchie représentative, à ce gouvernement qui est essentiellement un gouvernement d'agitations, de débats, de balancement et de transactions. Le peuple grec trouvera-t-il en lui-même assez d'élémens d'ordre et de stabilité pour renfermer dans de justes limites les mouvemens d'une politique nécessairement vive et irritante? Il est permis d'en douter. On peut craindre ces habitudes encore récentes de dissimulation et de révolte, d'audace et de servilité, qu'avaient dû faire naître le long despotisme des Turcs et les intrigues du Phanar. Ajoutons la puissance de l'esprit municipal,

les antipathies de peuplade à peuplade : c'est peut-être là le côté par lequel les Grecs modernes ressemblent trop aux Grecs anciens; ajoutons aussi la prétention qu'auront sans doute les jeunes Grecs, les élèves de nos universités, d'appliquer du premier coup à leur pays les institutions des états les plus avancés de l'Europe, et reconnaissons que les élémens de trouble et de désordre ne manqueront pas dans ce petit royaume, que le christianisme a fondé, et qu'il doit maintenir à tout prix. La Grèce a besoin d'un pouvoir central, d'un pouvoir organisateur, éclairé et fort. Si ce pouvoir lui manque, elle peut lire son avenir dans les annales contemporaines de l'Espagne et de l'Amérique du Sud, avec cette différence toutefois que la Grèce n'aurait, pour se faire respecter, malgré ses désordres, ni la vaste barrière de l'Océan, ni la vieille grandeur de l'Espagne. Née d'une conférence, la Grèce turbulente, divisée, désordonnée, inquiétante pour l'Europe, pourrait disparaître au souffle d'une conférence. Elle qui était l'espérance de la chrétienté en Orient pourrait se trouver abaissée jusqu'aux misères d'un hospodarat. Que les Grecs n'oublient pas que leur indépendance n'est pas du goût de tout le monde, et que peut-être il est plus d'un homme en Grèce même qui, sous le masque du patriotisme, n'aspire qu'à un grand asservissement. Les Grecs ont mérité l'estime, l'admiration de l'Europe dans une lutte mémorable sur le champ de bataille; il leur reste de les mériter également dans les conseils de la nation. Ils ont à prouver que les rares aptitudes dont la Providence les a doués, ils peuvent les faire servir au salut de leur pays en y organisant un gouvernement libre et fort, énergique et prudent, un pouvoir qui se partage sans s'affaiblir, et dont la responsabilité ne devienne pas une cause de pusillanimité et d'inaction.

Si nos espérances et nos craintes se balancent dans une certaine mesure à l'endroit de la Grèce, la justice ne nous commande pas moins de reconnaître que la dernière révolution n'a été que la conséquence des fautes du gouvernement du roi Othon. Singulier système! Une constitution avait été promise aux Grecs, et un gouvernement nouveau, un gouvernement d'hier, un gouvernement sans force, sans antécédens, sans gloire, imaginait de pouvoir impunément, indifféremment éluder ces promesses! — La Prusse n'a pas donné la constitution promise aux hommes de 1814. — La comparaison serait par trop étrange. Qu'on songe donc aux liens qui s'étaient formés, et dans la bonne et dans la mauvaise fortune, entre le peuple prussien et son vieux roi. D'ailleurs, si Frédéric-Guillaume refusait au peuple la constitution, il ne lui refusait pas un bon gouvernement, une administration active, économe, éclairée; en fait, la Prusse est un des pays les mieux gouvernés du monde; ce qui manque en Prusse, ce sont les garanties, les garanties du bien qui existe. En Grèce, au contraire, on refusait la constitution et on ne gouvernait pas; c'est la manière la plus polie de dire comment on gouvernait : c'était trop. Dans les pays qui ont quelque sentiment de leurs forces et de leurs droits, le moins qu'on puisse faire, c'est de se résigner à les bien administrer et à leur faire oublier les charmes de la liberté dans les douceurs du bien-être.

Les Grecs n'avaient qu'une monarchie plutôt impuissante qu'absolue, un despotisme désarmé, beaucoup de dettes, et la liberté de la presse. Quel amalgame !

Certes, la nuit du 14 septembre n'a pas élevé et consolidé le trône de Grèce. L'histoire nous dit assez combien il est difficile de rendre tout son éclat, tous ses prestiges à une royauté vaincue. C'est là le côté déplorable de ces révolutions; elles rendent souvent impossibles les résultats qu'elles se proposent d'obtenir. La royauté peut transiger avec honneur; mais si elle a été obligée de rendre les armes, que lui restera-t-il? Il faut alors la reconstituer en quelque sorte; c'est une résurrection à accomplir, résurrection lente, difficile, et qui réclame tous les soins de l'homme d'état le plus consommé. Quoi qu'il en soit, et malgré les énormes difficultés de la situation, on l'a dit avec raison, et nous partageons entièrement cet avis, le roi Othon a sagement fait en souscrivant aux vœux du pays plutôt que de lui opposer la résistance passive d'une abdication. En abdiquant, il aurait, par une sorte d'égoïsme monarchique, jeté dans une étrange confusion le pays que la chrétienté lui a confié, le pays qui l'a adopté, qu'il aime sans doute, et auquel, nous l'espérons, il peut faire beaucoup de bien. Le roi Othon peut vaincre les difficultés de sa position par ses qualités personnelles, surtout par la confiance qu'inspire la loyauté de son caractère. On sait que sa parole est sacrée. La dignité de la couronne, il peut la retrouver tout entière dans l'accomplissement loyal de ses promesses et dans la fermeté avec laquelle il saura exercer sa part de pouvoir. C'est la seule voie qui lui reste. Se rétracter serait un acte de légèreté; se croiser les bras et laisser tout aller à la dérive serait une faiblesse. Il est encore un beau rôle à jouer; au pis-aller, il faut prouver au monde que, si un gouvernement libre et fort ne peut pas se fonder en Grèce, la faute n'en est pas à la royauté. Il sera toujours beau d'avoir essayé de préserver ce sol sacré des intrigues souterraines qui ne cessent de le miner et des passions déréglées qui peuvent d'un instant à l'autre y faire explosion.

L'affaire de notre consul à Jérusalem est honorablement terminée. Il y avait là deux questions distinctes, le droit d'arborer le pavillon et la réparation des outrages faits au consulat de France. Dans l'empire ottoman, le droit, pour les consuls, d'arborer le pavillon national ne va pas de soi; il est réglé par les capitulations particulières à chaque nation. On sait que les Turcs commencent à peine à se placer sous l'empire du droit commun en fait de relations internationales. Dans les capitulations avec la France, le droit d'arborer le pavillon était reconnu pour les consulats français depuis long-temps établis, et le consulat de Jérusalem est une institution toute récente. Mais une convention postérieure aux capitulations accorde à la France le traitement de la nation la plus favorisée. Or, la Russie, dans les traités qu'elle a su imposer à la Porte, a stipulé pour tous ses consuls le droit d'arborer le pavillon national. En fait, cependant, il paraît qu'aucun autre consul que le consul de France n'avait encore arboré le pavillon national dans la ville sainte,

dans la ville où la susceptibilité musulmane est la plus éveillée, à Jérusalem. C'est sur ces bases que la question diplomatique pouvait se débattre entre la Porte et la France, si la Porte eût jugé à propos de contester le droit de notre consul, et de demander au gouvernement français de ne rien innover. Le gouvernement français aurait, nous le pensons, mis facilement en lumière son droit, et il ne serait resté, entre les deux pays, qu'une de ces questions de bonne politique et d'opportunité que chaque gouvernement résout selon les circonstances et la nature des intérêts qu'il lui convient de faire prévaloir. Une fois le droit maintenu, ce n'est plus qu'une question de prudence et d'habileté que de savoir s'il le faut exercer immédiatement et à la rigueur, ou s'il convient mieux de le laisser quelque peu sommeiller.

La populace de Jérusalem, dont le fanatisme paraît avoir été excité d'abord par ces mêmes autorités turques qui ont essayé ensuite, et trop tard, d'en réprimer les emportemens, n'a pas laissé à la diplomatie le soin de résoudre la difficulté. On connaît les excès auxquels elle s'est livrée, et pour ces excès, quelque opinion qu'on pût avoir d'ailleurs sur le fait du consul et sur le droit de la France, une réparation éclatante était due par la Porte. Cette réparation a été obtenue. Elle ne se borne pas au châtiment de quelques obscurs fanatiques, victimes peut-être des perfides suggestions des hommes qui auraient dû les contenir et les éclairer. Elle frappe plus haut. Le pacha de Jérusalem est destitué. Son successeur se rendra auprès du consul de France pour lui faire une visite d'excuses. Le pavillon français sera arboré dans le chef-lieu de la province, et salué par les autorités turques de vingt-un coups de canon, et cela indépendamment des châtimens réservés aux principaux moteurs et fauteurs de l'émeute. C'est ainsi que le nom français sera respecté en Orient, et que la France occupera dans l'esprit des peuples comme dans les négociations diplomatiques le rang qui lui appartient.

Malgré les criminels efforts des hommes de troubles et de désordre et les complots d'une poignée d'*ayacuchos,* les élections se font dans presque toutes les provinces de l'Espagne avec une parfaite régularité et dans un excellent esprit. Le parti parlementaire remportera dans la lutte électorale une victoire éclatante; même dans la province de Madrid, le succès lui est assuré. Selon toutes les probabilités, le parti parlementaire comptera près de deux cents représentans dans le sein des cortès. C'est la certitude de ce résultat qui a jeté la faction dans les excès qui la déshonorent et dans des révoltes qui sont plus encore des scandales que des dangers. Ce qu'elle voulait, c'était d'empêcher les élections et la réunion des cortès. On sait que les derniers flots de cette mer si long-temps agitée par les tempêtes politiques viendront expirer au pied du trône, entouré et soutenu par les représentans du pays. On voudrait retarder le jour où l'insurrection et l'émeute n'auront plus ni excuses ni prétextes. Vains efforts. Le 15 d'octobre approche, et malgré les violences de Barcelone et les déclamations de Saragosse, les cortès seront réunies et ne laisseront aux *ayacuchos* que la honte de leurs coupables tentatives. En attendant, le gouvernement est sur ses gardes et connaît les menées

de ses ennemis, même au sein de la capitale. Les bruits les plus absurdes, les publications les plus mensongères, les suppositions les plus injurieuses, rien n'est épargné pour irriter les esprits, pour soulever l'opinion, pour plonger de nouveau l'Espagne dans toutes les horreurs des discordes civiles. Le gouvernement déploie dans ces graves circonstances autant de modération que de fermeté, et il est admirablement secondé par Narvaez. Si le ministère avait rencontré partout des hommes de cette trempe, les désordres de la Catalogne et de l'Aragon seraient déjà réprimés. Ces mouvemens, qui n'ont rien de national, n'ont quelque apparence de gravité que par l'étrange mollesse des capitaines-généraux et par les connivences de quelques *ayuntamientos*.

Au surplus, tout porte à croire à un rapprochement entre l'Angleterre et la France en ce qui concerne les affaires de la Péninsule. Dès-lors la cause des partis extrêmes est perdue sans ressource, car les *descamisados*, les carlistes, les espartéristes, n'ont point de racines dans le pays; leurs coupables espérances ne reposaient que sur l'appui et l'influence de l'étranger. Une fois les cortès réunies et la reine mise en possession du gouvernement, la question du mariage ne peut pas tarder à trouver une solution. Dans la situation présente de l'Europe, on peut sans crainte affirmer que le mariage conclu, la reine Isabelle sera promptement reconnue par les puissances du Nord. Leur refus n'était qu'un moyen d'action dans cette grave question, un moyen de négociation, un équivalent qu'elles tenaient en réserve pour contrebalancer l'influence de l'Angleterre et de la France. Le mariage étant conclu, elles n'auraient plus d'intérêt à s'interdire toute relation amicale avec l'Espagne. Ce ne serait plus qu'une bouderie sans but, et qui trounerait au profit de la France et de l'Angleterre.

Les troubles des légations paraissent se prolonger, et on ne peut assez déplorer des tentatives qui ne peuvent avoir pour résultat qu'une sévère répression, des mesures de police de plus en plus vexatoires, et peut-être aussi, si l'émeute venait à prendre quelque consistance, une invasion de troupes étrangères. Lorsqu'on songe à tout ce qu'une pareille levée de boucliers a d'étrange dans la situation présente de l'Europe, on est forcé de se demander si ces hommes sont dupes d'une illusion ou de quelques perfides suggestions. Espérons, dans leur intérêt et dans l'intérêt de l'Italie, qu'ils ne tarderont pas à ouvrir les yeux, et à ne plus fournir des armes à ces polices qui ne cherchent que des occasions de sévir.

Les Hollandais ne sont pas encore sortis de leurs embarras de finances. Les états-généraux n'étant pas disposés à accueillir le projet d'un impôt sur les rentes de l'état, le ministre des finances a donné sa démission, et a été provisoirement remplacé par le ministre de la justice, qui était opposé à la mesure proposée par son collègue. Évidemment, le ministre démissionnaire n'avait pas considéré qu'un impôt sur les rentiers de l'état n'est sans inconvéniens que là où le crédit public est assis sur des bases inébranlables, et où les rentes sont presque exclusivement possédées par des nationaux. Partout

ailleurs un impôt de cette nature sera qualifié de banqueroute partielle, et peut exposer le marché aux plus fâcheuses perturbations, et l'état à des pertes considérables. Qui peut calculer les effets du discrédit, si, pour une cause quelconque, un nouvel emprunt était nécessaire? D'ailleurs, serait-il bien juste de contraindre des étrangers qui ne doivent rien aux Pays-Bas, qui n'ont en Néerlande ni propriétés ni domicile, de les contraindre, dis-je, à payer un impôt au gouvernement hollandais, par cela seul qu'ils sont ses créanciers, qu'ils lui ont prêté leur argent sous la promesse d'un paiement intégral? Le projet présenté par le ministre chargé provisoirement du portefeuille des finances ne rencontrera pas les mêmes objections. Il propose une taxe sur le revenu. Cela frappera sans doute même les rentes, mais les rentes de ceux qui doivent des impôts au pays. L'impôt sur le revenu est en soi le plus juste et le plus naturel. Ce que chacun doit à l'état, pour les frais communs et les dépenses publiques, est une fraction proportionnelle de son revenu, quelle que soit d'ailleurs la source de ce revenu; la seule exemption admissible serait celle des revenus strictement nécessaires à l'existence du contribuable. Si on ne perçoit pas toujours l'impôt directement sur tous les revenus, c'est que rien n'est plus difficile que de connaître au juste le revenu de chaque personne imposée, et d'éviter les estimations arbitraires ou les fraudes. L'assiette de l'impôt sur le revenu, pour être tant soit peu équitable, exige des investigations, des précautions qui, dans la plupart des pays, seraient difficilement supportées, tant elles paraissent injurieuses et vexatoires. Toujours est-il que dans quelques pays on se résigne à cette nature d'impôt. La législature des Pays-Bas n'a pas encore déterminé le mode de perception : le principe seul paraît devoir être admis d'abord. Si un mode raisonnable est ensuite adopté, les Hollandais auront, en définitive, choisi le moyen le plus simple et le plus direct de rétablir l'équilibre dans leur budget.

Pour ramener le public aux questions politiques et l'arracher à ses préoccupations industrielles, on a essayé ces jours derniers d'une déclaration collective contre l'armement des fortifications de Paris. Le moyen était singulièrement choisi! Les fortifications ne sont pas achevées; aucun crédit n'a été demandé et ne le sera, dans cette session du moins, pour cet armement, et on voudrait que le pays, dès aujourd'hui, se préoccupât de cette question, s'alarmât de cette dépense et jetât les hauts cris contre une loi qui n'existe pas encore, même comme projet! Il est arrivé ce qu'il était facile de prévoir. Le pays n'a pas prêté la moindre attention à des déclamations qui étaient pour le moins fort intempestives. Il est sans doute naturel que tous ceux qui, par un motif quelconque, ne voulaient pas des fortifications de Paris, cherchent aujourd'hui encore tous les moyens de rendre ces grands travaux parfaitement inutiles; ils en voteraient la destruction avec les deux mains. Pour ceux au contraire qui, comme nous, attachent un grand prix à l'enceinte fortifiée de la capitale, la question de l'armement, question qu'il faudra sans doute vider en son temps, sera la plus simple des questions, car rien ne serait plus stupide que d'avoir dépensé cent quarante millions uni-

quement pour entourer Paris d'une promenade bastionnée; des fortifications désarmées ne sont que des murs et des fossés; au lieu de repousser ou de contenir l'ennemi, elles lui offrent un moyen de s'établir fortement dans le pays.

Des fortifications sans artillerie, c'est comme un militaire sans baïonnette, ni sabre, ni cartouches; c'est encore un homme, mais ce n'est plus un soldat. Attendre une guerre de coalition, une menace d'invasion pour songer à l'armement de Paris, serait une dérision et un crime, car qui ne sait qu'un an ne suffirait pas, s'il fallait tout faire, si rien n'existait, si rien n'était préparé? Mais il en est des forteresses à peu près comme des vaisseaux de ligne; il y a l'état de guerre et l'état de paix, l'armement et la disponibilité. Il est sans doute fort inutile en pleine paix que le matériel soit placé comme si l'ennemi se rassemblait déjà au-delà du Rhin, et que les chances de la guerre pussent tout à coup lui ouvrir la route de Paris; mais il serait trop étrange qu'une grande guerre venant par aventure à éclater, il n'y eût pas de matériel pour armer la capitale fortifiée; il serait par trop étrange qu'on ne pût pas dans quatre ou cinq semaines, dans deux mois au plus, la mettre en état de défense. Ceux qui ont voté la loi de 1841 auraient-ils donc joué une comédie? Nous sommes loin de le penser.

REVUE LITTÉRAIRE.

I. — NOTICE SUR M. GUY-MARIE DEPLACE, SUIVIE DE SEPT LETTRES INÉDITES DU COMTE JOSEPH DE MAISTRE, par M. F. Z. Collombet.

II. — SOIRÉES DE ROTHAVAL, OU RÉFLEXIONS SUR LES INTEMPÉRANCES PHILOSOPHIQUES DU COMTE JOSEPH DE MAISTRE.[1]

Dans l'article sur Joseph de Maistre, inséré le 1er août dernier, il a été parlé d'un savant de Lyon, respectable et modeste, auquel l'illustre auteur du *Pape* avait accordé toute sa confiance sans l'avoir jamais vu, qu'il aimait à consulter sur ses ouvrages, et dont, bien souvent, il suivit docilement les avis. Cet homme de bien et de bon conseil, que nous ne nommions pas, venait précisément de mourir le 16 juillet dernier, et aujourd'hui, un écrivain lyonnais, bien connu par ses utiles et honorables travaux, M. Collombet, nous donne une biographie de M. Deplace, c'était le nom du correspondant de M. de Maistre. Les pièces qui y sont produites montrent surabondamment que nous n'avions rien exagéré, et elles ajoutent encore des traits précieux à l'intime connaissance que nous avons essayé de donner du célèbre écrivain.

Disons pourtant d'abord que M. Deplace, né à Roanne en 1772, était de ces hommes qui, pour n'avoir jamais voulu quitter le second ou même le troisième rang, n'en apportent que plus de dévouement et de services à la cause qu'ils ont embrassée. Celle de M. Deplace était la cause même, il faut le dire,

(1) Deux vol. in-8°, Lyon.

des doctrines monarchiques et religieuses, entendues comme le faisaient les Bonald et ces chefs premiers du parti : il y demeura fidèle jusqu'au dernier jour. Il appartenait à cette génération que la révolution avait saisie dans sa fleur et décimée, mais qui se releva en 1800 pour restaurer la société par l'autel. Il fonda une maison d'éducation, forma beaucoup d'élèves, et écrivit des brochures ou des articles de journaux sous le voile de l'anonyme et seulement pour satisfaire à ce qu'il croyait vrai. Il avait défendu contre la critique d'Hofman des *Débats* le beau poëme des *Martyrs*, et plus tard, en 1826, il attaqua M. de Châteaubriand pour son discours sur la liberté de la presse. M. Deplace prêtait souvent sa plume aux idées et aux ouvrages de ses amis; pour lui, il ne chercha jamais les succès d'amour-propre, et je ne saurais mieux le comparer qu'à ces militaires dévoués qui aiment à vieillir *dans les honneurs obscurs de quelque légion :* c'est le major ou le lieutenant-colonel d'autrefois, cheville ouvrière du corps, et qui ne donnait pas son nom au régiment. On lui attribue la rédaction des *Mémoires* du général Canuel, et même celle du *Voyage à Jérusalem* du Père de Géramb. Mais son vrai titre, celui qui l'honorera toujours, est la confiance que lui avait accordée M. de Maistre, et la déférence, aujourd'hui bien constatée, que l'éminent écrivain témoignait pour ses décisions.

L'extrait de correspondance qu'on publie porte sur le livre du *Pape* et sur celui de l'*Église gallicane,* qui en formait primitivement la Ve partie et que l'auteur avait fini par en détacher. L'avant-propos préliminaire en tête du *Pape* est de M. Deplace : « Mais que dites-vous, monsieur, de l'idée qui m'est « venue de voir à la tête du livre un petit avant-propos de vous? Il me semble « qu'il introduirait fort bien le livre dans le monde, et qu'il ne ressemblerait « point du tout à ces fades avis d'éditeur fabriqués par l'auteur même, et « qui font mal au cœur. Le vôtre serait piquant parce qu'il serait vrai. Vous « diriez qu'une confiance illimitée a mis entre vos mains l'ouvrage d'un auteur « que vous ne connaissez pas, ce qui est vrai. En évitant tout éloge chargé, « qui ne conviendrait ni à vous ni à moi, vous pourriez seulement recom- « mander ses vues et les peines qu'il a prises pour ne pas être trivial dans un « sujet usé, etc., etc. Enfin, monsieur, voyez si cette idée vous plaît : je n'y « tiens qu'autant qu'elle vous agréera pleinement. »

Et dans cette même lettre datée de Turin, 19 décembre 1819, on lit : « On « ne saurait rien ajouter, monsieur, à la sagesse de toutes les observations « que vous m'avez adressées, et j'y ai fait droit d'une manière qui a dû vous « satisfaire, car toutes ont obtenu des efforts qui ont produit des améliora- « tions sensibles sur chaque point. Quel service n'avez-vous pas rendu au « feu pape Honorius, en me chicanant un peu sur sa personne? En vérité « l'ouvrage est à vous autant qu'à moi, et je vous dois tout, puisque sans vous « jamais il n'aurait vu le jour, du moins à son honneur. » M. de Maistre revient à tout propos sur cette obligation, et d'une manière trop formelle pour qu'on n'y voie qu'un remercîment de civilité obligée. Il va, dans une de ses lettres (18 septembre 1820), après avoir parlé des arrangemens pris

avec le libraire, jusqu'à offrir à M. Deplace, avec toute la délicatesse dont il est capable, *un coupon dans le prix qui lui est dû* : « Si j'y voyais le moindre « danger, certainement, monsieur, je ne m'aviserais pas de manquer à un « mérite aussi distingué que le vôtre, et à un caractère dont je fais tant de « cas, en vous faisant une proposition déplacée; mais, je vous le répète, « vous êtes au pied de la lettre *co-propriétaire* de l'ouvrage, et en cette qua- « lité vous devez être co-partageant du prix... » M. Deplace refuse, comme on le pense bien, et d'une manière qui ne permet pas d'insister; mais les termes mêmes de l'offre peuvent donner la mesure de l'obligation, telle que l'estimait M. de Maistre.

En supposant qu'il se l'exagérât un peu, qu'il accordât à son judicieux et savant correspondant un peu trop de valeur et d'action, on aime à voir cette part si largement faite à la critique et au conseil par un esprit si éminent et qui s'est donné pour impérieux. Tant de gens, qui passent plutôt pour éclectiques que pour absolus, se font tous les jours si grosse, sous nos yeux, la part du lion, *quia nominor leo,* que c'est plaisir de trouver M. de Maistre à ce point libéral et modeste. M. Deplace avait un sens droit, une instruction ecclésiastique et théologique fort étendue; il savait avec précision l'état des esprits et des opinions en France sur ces matières ardentes; il pouvait donner de bons renseignemens à l'éloquent étranger, et tempérer sa fougue là où elle aurait trop choqué, même les amis : *motos componere fluctus*. Quant à écrire de pareille encre et à colorer avec l'imagination, il ne l'aurait pas su; mais il y a deux rôles : on a trop supprimé, dans ces derniers temps, le second.

Il faudrait pourtant y revenir. C'est pour avoir supprimé ce second rôle, celui du conseiller, du critique sincère et de l'homme de goût à consulter, c'est pour avoir réformé, comme inutiles, l'Aristarque, le Quintilius et le Fontanes, que l'école des modernes novateurs n'a évité aucun de ses défauts. Il y a là-dessus d'excellentes et simples vérités à redire; j'espère en reparler à loisir quelque jour. Qu'est-il arrivé, et que voyons-nous en effet? On a lu ses œuvres nouvellement écloses à ses amis ou soi-disant tels, pour être admiré, pour être applaudi, non pour prendre avis et se corriger; on a posé en principe commode que c'était assez de se corriger d'un ouvrage dans le suivant. M. de Châteaubriand et M. de Maistre n'ont pas fait ainsi : le premier, dans les jeunes œuvres qui ont d'abord fondé sa gloire, a beaucoup dû (et il l'a proclamé assez souvent) à Fontanes, à Joubert, à un petit cercle d'amis choisis qu'il osait consulter avec ouverture, et qui, plus d'une fois, lui ont fait refaire ce qu'on admire à jamais comme les plus accomplis témoignages d'une telle muse. Mais ceci demanderait toute une étude et une considération à part : l'admirable docilité de l'un, la courageuse franchise des autres, offriraient un tableau déjà antique, et prêteraient une dernière lumière aux préceptes consacrés. Aujourd'hui c'est M. de Maistre qui vient y joindre à l'improviste son autorité d'écrivain auquel, certes, la verve n'a pas manqué. Non-seulement pour le fond et pour les faits, mais pour la forme, il s'inquiétait, il

était prêt sans cesse à retoucher, à rendre plus solide et plus vrai ce qui, dans une première version, n'était qu'éblouissant. On sait la phrase finale du *Pape,* dans laquelle il est fait allusion au mot de Michel-Ange parlant du *Panthéon : Je le mettrai en l'air.* « Quinze siècles, écrit M. de Maistre, « avaient passé sur la ville sainte lorsque le génie chrétien, jusqu'à la fin « vainqueur du paganisme, osa porter le *Panthéon* dans les airs, pour n'en « faire que la couronne de son temple fameux, le centre de l'unité catholique, « le chef-d'œuvre de l'art humain, etc., etc. » Cette phrase pompeuse et spécieuse, symbolique, comme nous les aimons tant, n'avait pas échappé au coup d'œil sérieux de M. Deplace, et on voit qu'elle tourmentait un peu l'auteur, qui craignait bien d'y avoir introduit une lueur de pensée fausse : « Car certainement, disait-il, le Panthéon est bien à sa place, et nullement en l'air. »—Et il propose diverses leçons, mais je n'insiste que sur l'inquiétude.

Nous avions dit que plusieurs passages relatifs à Bossuet avaient été *adoucis* sur le conseil de M. Deplace; une lettre de M. de Maistre au curé de Saint-Nizier (22 juin 1819) en fait foi : « J'ai toujours prévu que votre « ami appuierait particulièrement la main sur ce livre V (qui est devenu « l'ouvrage sur l'*Église gallicane*). Je ferai tous les changemens possibles, « mais probablement moins qu'il ne voudrait. A l'égard de Bossuet, en par- « ticulier, je ne refuserai pas d'affaiblir tout ce qui n'affaiblira pas ma cause. « Sur la *Défense de la Déclaration,* je céderai peu, car, ce livre étant un des « plus dangereux qu'on ait publiés dans ce genre, je doute qu'on l'ait encore « attaqué aussi vigoureusement que je l'ai fait. Et pourquoi, je vous prie, « affaiblir ce plaidoyer? Je n'ignore pas l'espèce de monarchie qu'on accorde « en France à Bossuet, mais c'est une raison de l'attaquer plus fortement. Au « reste, monsieur l'abbé, nous verrons. Si M. Deplace est longtemps malade « ou convalescent, je relirai moi-même ce Ve livre, et je ne manquerai pas de « faire disparaître tout ce qui pourrait choquer. J'excepte de ma *rébellion* « l'article du jansénisme. Il faut ôter aux jansénistes le plaisir de leur donner « Bossuet : *Quanquam o...!* »

Ces concessions ne se faisaient pas toujours, comme on voit, sans quelques escarmouches. On retrouve dans ces petits débats toute la vivacité et tout le mordant de ce libre esprit; ainsi dans une lettre à M. Deplace, du 28 septembre 1818 : « Je reprends quelques-unes de vos idées à mesure qu'elles « me viennent. Dans une de vos précédentes lettres, vous m'exhortiez *à ne* « *pas me gêner sur les opinions*, mais à respecter les personnes. Soyez bien « persuadé, monsieur, que ceci est une illusion française. Nous en avons « tous, et vous m'avez trouvé assez docile en général pour n'être pas scan- « dalisé si je vous dis qu'*on n'a rien fait contre les opinions, tant qu'on n'a* « *pas attaqué les personnes* (1). Je ne dis pas cependant que, dans ce genre « comme dans un autre, il n'y ait beaucoup de vérité dans le proverbe : *A*

(1) Si c'était une illusion française, de respecter les personnes en attaquant les choses, il faut reconnaître qu'elle s'est bien évanouie depuis peu.

« *tout seigneur tout honneur,* ajoutons seulement *sans esclavage*. Or, il est « très-certain que vous avez fait en France une douzaine d'apothéoses au « moyen desquelles il n'y a plus moyen de raisonner. En faisant descendre « tous ces dieux de leurs piédestaux pour les déclarer simplement *grands* « *hommes,* on ne leur fait, je crois, aucun tort, et l'on vous rend un grand « service... » Et il ajoutait en post-scriptum : « Je laisse subsister tout exprès « quelques phrases impertinentes sur les *myopes*. Il en faut (j'entends de « l'*impertinence*) dans certains ouvrages, comme du poivre dans les ragoûts.» Ceci rentre tout-à-fait dans la manière originale et propre, dans l'entrain de ce grand joûteur, qui disait encore qu'*un peu d'exagération est le mensonge des honnêtes gens.*—A un certain endroit, dans le portrait de quelque hérétique, il avait lâché le mot *polisson;* prenant lui-même les devans et courant après : « C'est un mot que j'ai mis là uniquement pour tenter votre « goût, écrivait-il. Vous ne m'en avez rien dit; cependant des personnes en « qui je dois avoir confiance prétendent qu'il ne passera pas, et je le crois « de même. » Mais, de ces mots-là, quelques-uns ont passé par manière d'essai, pour *tenter notre goût* aussi, à nous lecteurs français, lecteurs de Paris : nous voilà bien prévenus.

Enfin, pour épuiser tout ce que cette curieuse petite publication de M. Collombet nous apporte de nouveau sur M. de Maistre, nous citerons ce passage de lettre sur l'effet que le livre du *Pape* produisit à Rome; nous avions déjà dit que l'auteur allait plus loin en bien des cas que certains *Romains* n'auraient voulu : « (11 décembre 1820) A Rome on n'a point compris cet « ouvrage au premier coup d'œil, écrit M. de Maistre; mais la seconde lecture « m'a été tout-à-fait favorable. Ils sont fort ébahis de ce nouveau système « et ont peine à comprendre comment on peut proposer à Rome de nouvelles « vues sur le pape; cependant il faut bien en venir là. » *Il faut bien!* Combien de ces vœux impérieux, de ces *desiderata* de M. de Maistre, restent ouverts et encore plus inachevés que ceux de Bacon, qui l'ont tant courroucé!

Les Soirées de Rothaval, nouvellement publiées à Lyon, ne sont pas un pur hommage à M. de Maistre comme l'écrit de M. Collombet; ces deux somptueux volumes in-8°, de polémique et de discussion polie, ont pour objet de faire contre-partie et contre-poids aux *Soirées de Saint-Pétersbourg,* à ce beau livre de philosophie élevée et variée duquel l'auteur écrivait : « *Les Soirées* sont mon ouvrage chéri; *j'y ai versé ma tête :* ainsi, monsieur, « vous y verrez peu de chose peut-être, mais au moins tout ce que je sais. » — Rothaval est un petit hameau dans le département du Rhône, probablement le séjour de l'auteur en été. Le titre de *Soirées* n'indique point d'ailleurs ici de conversations ni d'entretiens; l'auteur est seul, il parle seul et ne soutient son tête-à-tête qu'avec l'adversaire qu'il réfute, et avec ses propres notes et remarques qu'il compile. On peut trouver qu'il a mis du temps à cette réfutation : « Quand le livre de M. Joseph de Maistre parut, j'étais, « dit-il, occupé d'un grand travail que je ne pouvais interrompre : je me « bornai à recueillir quelques notes, et ce sont ces notes que, devenu plus

« libre, je me suis décidé à présenter à mon lecteur en leur donnant plus « d'étendue. » *Les Soirées de Saint-Pétersbourg* ont paru en 1821; vingt ans et plus d'intervalle entre l'ouvrage et sa réfutation, c'est un peu moins de temps que n'en mit le Père Daniel à réfuter les *Provinciales*. Nous ne saurions rien de l'auteur anonyme des *Soirées de Rothaval*, sinon qu'il nous semble un esprit droit, scrupuleux et lent, un homme religieux et instruit; mais une petite brochure publiée en 1839, et qui a pour titre : *M. le comte Joseph de Maistre et le Bourreau*, nous indique M. Nolhac, membre associé de l'Académie de Lyon, qui avait lu dès-lors dans une séance publique un chapitre détaché de son ouvrage. Il avait choisi un chapitre à effet, et nous préférons, pour notre compte, la couleur du livre à celle de l'échantillon. Le plus grand reproche qu'on puisse adresser au réfutateur de M. de Maistre, c'est qu'il n'embrasse nulle part l'étendue de son sujet, et qu'il ne le domine du coup d'œil à aucun moment; il suit pas à pas son auteur et distribue à chaque propos les pièces diverses et notes qu'il a recueillies. Le journaliste Le Clerc, parlant un jour de Passerat et des commentaires un peu prolixes de ce savant sur Properce, je crois, ou sur tout autre poète, dit qu'on voit bien que Passerat avait ramassé dans ses tiroirs toutes sortes de remarques, et qu'en publiant il n'a pas voulu *perdre ses amas*. On pourrait dire la même chose de l'ermite de Rothaval : il a voulu ne rien perdre et tout employer. Les auteurs et les autorités les plus disparates se trouvent comme rangés en bataille et sur la même ligue; M. Ancelot, par exemple, y figurera pour six vers de *Marie de Brabant*, non loin de M. Damiron et des Védams. En revanche on doit au patient collecteur, en le feuilletant, de voir passer sous ses yeux quantité de textes dont quelques-uns nouveaux, assez intéressans et qui ont trait de plus ou moins loin aux doctrines critiquées. Plus d'une fois il a cherché à rétablir au complet, et dans un sens différent, des citations que de Maistre tirait à lui : cette discussion positive a de l'utilité. J'appliquerai donc volontiers à ces notes ce qu'on a dit du volume d'épigrammes : *Sunt bona, sunt quædam....*, et je pardonne à toutes en faveur de quelques-unes.

Si l'on demandait à l'auteur des conclusions un peu générales, on les trouverait singulièrement disproportionnées à l'appareil qu'il déploie : « J'ai « montré, dit-il en finissant, M. Joseph de Maistre injuste dans sa critique « et dépassant presque toujours le but qu'il voulait atteindre, *parce que,* « *pour ne suivre que les inspirations de la raison, il lui aurait fallu avoir* « *dans l'esprit plus de calme qu'il n'en avait.* » — Ce sont là des *truisms,* comme disent les Anglais, et il semble que le réfutateur ait voulu infliger cette pénitence à l'impatient et paradoxal de Maistre, de ne pas les lui ménager. A lire les dernières pages des *Soirées de Rothaval,* je crois voir un homme qui a entendu durant plus de deux heures une discussion vive, animée, étincelante de saillies et même d'invectives, soutenue par le plus intrépide des contradicteurs, et qui, prenant son voisin sous le bras, l'emmène dans l'embrasure d'une croisée, pour lui dire à voix basse : « Vous allez

« peut-être me juger bien hardi, mais je trouve que cet homme va un peu « loin. » — L'épigraphe qui devrait se lire en toutes lettres au frontispice des écrits de M. de Maistre est assurément celle-ci : *A bon entendeur salut!* L'honorable écrivain dont nous parlons ne s'en est pas assez pénétré; il y aurait matière à le narguer là-dessus. Pourtant, quand je parcours ses judicieuses réserves sur Bacon, sur Locke en particulier, si foulé aux pieds par de Maistre, une remarque en sens contraire me vient plutôt à l'esprit, et, si j'ai eu tort de l'omettre dans les articles consacrés à l'illustre écrivain, elle trouvera place ici en correctif essentiel et en *post-scriptum.* De nos jours, les esprits aristocratiques n'ont pas manqué, qui ont cherché à exclure de leur sphère d'intelligence ceux qui n'étaient pas censés capables d'y atteindre : de Maistre, par nature et de race, était ainsi; les *doctrinaires,* les esprits distingués qu'on a qualifiés de ce nom, ont pris également sur ce ton les choses, et par nature aussi, ou par système et mot d'ordre d'école, ils n'ont pas moins voulu marquer la limite distincte entre eux et le commun des entendemens. *Il entend, il comprend,* était le mot de passe, faute de quoi on était exclus à jamais de la sphère supérieure des belles et fines pensées. Eh bien! non : nul esprit, si élevé qu'il se sente, n'a ce droit de se montrer insolent avec les autres esprits, si bourgeois que ceux-ci puissent paraître, pourvu qu'ils soient bien conformés. Ces humbles allures, un peu pesantes, conduisent pourtant par d'autres chemins; les objections que le simple bon sens et la réflexion soulèvent, dans ces questions premières, demeurent encore les difficultés définitives et insolubles. Les esprits de feu, les esprits subtils et rapides, vont plus vite; ils franchissent les intervalles, ils ne s'arrêtent qu'au rêve et à la chimère, si toutefois ils daignent s'y arrêter; mais, après tout, il est un moment d'épuisement où il faut revenir; on retombe toujours, on tourne dans un certain cercle, autour d'un petit nombre de solutions qui se tiennent en présence et en échec depuis le commencement. On a coutume de s'étonner que l'esprit humain soit si infini dans ses combinaisons et ses portées; j'avouerai bien bas que je m'étonne souvent qu'il le soit si peu.

S.-B.

V. DE MARS.

L'ÉGLISE

ET

LA PHILOSOPHIE.

I. — DES JÉSUITES,
PAR MM. MICHELET ET QUINET.

II. — LES CONSTITUTIONS DES JESUITES.

III. — OBSERVATIONS,
PAR M. L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

Les prospérités du catholicisme ne sont pas sans mélange, ou du moins elles ne le satisfont pas entièrement. Sans doute, quand il considère de quelle chute profonde il s'est relevé en France, il y a quarante ans, il peut se féliciter d'un pareil retour de fortune. Les autels rétablis après une éversion sacrilége, la religion reconnue nécessaire à l'ordre social après avoir été proscrite par l'exaltation révolutionnaire à titre d'imposture et de folie, sont d'éclatans témoignages en faveur de l'église et de la force qu'elle a conservée. Néanmoins l'église aujourd'hui ne paraît pas contente. Dans ses rapports avec l'état, on la voit inquiète : elle n'a pas cette sérénité d'une grande puissance qui jouit avec calme de sa part légitime d'influence et d'autorité. Elle s'agite, elle se plaint, et plusieurs en

son nom s'élèvent contre l'esprit de notre siècle avec un ton plein d'aigreur.

Pourquoi? C'est qu'en dépit de la situation honorable qu'ont faite à l'église les divers gouvernemens qui se sont succédé depuis le concordat conclu entre Napoléon et Pie VII, l'église ne peut se défendre de regrets douloureux en songeant à tout ce qu'elle a perdu. La révolution de 1789 trouva le clergé en possession de biens et de revenus considérables, et aussi de priviléges qui en faisaient le premier corps de l'état. Il avait la main partout, dans la vie civile, dans l'administration de la justice, dans l'éducation de la jeunesse, dans le conseil des rois. Aujourd'hui il n'y a plus de cardinaux ministres, non plus que d'archevêques prenant rang comme pairs ecclésiastiques après les princes du sang : les officialités n'existent plus, et la justice en France est la même pour tous. La vie civile a été soustraite à la suprématie de l'église, et l'homme peut naître, se marier et mourir, sous l'unique protection de la loi humaine. L'immense dotation dont jouissait le clergé avant 1789 a été remplacée par un salaire porté annuellement au budget des dépenses; enfin l'église ne peut élever que ses propres lévites, et l'éducation de la jeunesse appartient à un corps laïque, à l'Université.

Et l'on s'étonnerait des regrets du clergé! Il faudrait bien peu connaître les passions des hommes et l'esprit des corporations qui ont duré long-temps, pour ne pas pressentir qu'à ces regrets doit s'associer la résolution de réparer, autant que possible, toutes les pertes éprouvées. A peine tirée de ses ruines par le génie fondateur de Napoléon, l'église s'arma des concessions et des bienfaits qu'elle lui devait pour agrandir sa puissance, et l'empereur s'exprima plus d'une fois avec amertume sur l'ingratitude et l'ambition cléricale. L'église vit avec joie la déchéance de celui qui l'avait relevée, et elle mit toutes ses espérances dans le pouvoir des princes qui revenaient de l'exil. Pendant quinze ans, elle sembla confondre sa cause avec celle des Bourbons, et quand ils tombèrent à leur tour, après avoir paru un instant étourdie de leur chute, elle reprit sa marche. C'est le génie de l'église de ne songer qu'à elle, et son égoïsme fait sa force. Elle se console aisément des catastrophes les plus lamentables, grace à l'intelligence particulière qu'elle croit avoir des impénétrables desseins de la Providence. Si tel prince a été précipité, c'est que sa perte était écrite : tout empire qui s'écroule proclame la grandeur de Dieu et de l'église. L'orgueil païen ne monta jamais plus haut.

Le gouvernement de 1830, dans les années orageuses qui ont suivi son avénement, a protégé l'église, et en cela il s'est conduit avec noblesse et justice. Aujourd'hui il témoigne au clergé la déférence la plus flatteuse. Renfermée dans des limites convenables, cette bienveillance est politique; mais le gouvernement s'exposerait à de cruelles déceptions, s'il comptait sur la reconnaissance de ceux qu'il traite si bien. *Te justum gratis esse oportet*, tu dois faire le bien sans t'attendre à une récompense, disait au sage la philosophie du portique : l'état, dans ses rapports avec l'église, peut s'appliquer la même maxime, il ne doit pas espérer de retour, car l'église ne saurait se préoccuper que d'elle-même, car elle estime que ce qu'on lui accorde n'est rien auprès de ce qui lui est dû.

Se proposer ouvertement de reconquérir le pouvoir est une entreprise que l'église a reconnue peu praticable. Mais ne pourrait-on pas par des voies détournées, par des moyens lents et sûrs, arriver au même but? Si l'église, se renfermant, à l'égard du gouvernement, dans une neutralité, sinon bienveillante, du moins en apparence inoffensive, s'adressait à la société pour lui persuader qu'en dehors du dogme et de la foi catholique il n'y a ni ordre ni morale; si, à titre de dépositaire de toute vérité, elle réclamait l'éducation de la jeunesse en prétendant que l'Université n'est pas digne d'un tel ministère; si, dans un concert d'attaques contre le corps laïque qui enseigne, les rôles étaient partagés, aux uns la violence, à d'autres une modération spécieuse cachant sous la politesse des formes les plus hautaines prétentions, on pourrait penser peut-être qu'il y a là des symptômes d'ambition et d'envahissement dont il faut non s'épouvanter outre mesure, mais s'occuper avec gravité.

De tout temps, les politiques ont été d'accord que c'est surtout par la manière d'élever la jeunesse que les gouvernemens jettent les bases d'une puissance durable. L'éducation, c'est l'empire. L'église ne l'ignore pas, quand elle demande qu'on lui livre les générations nouvelles. Si l'église s'emparait de l'enfance et de la jeunesse, plus tard ces enfans et ces jeunes gens, devenus des hommes, pourraient lui rendre ce qu'elle regrette. En retrouvant ses élèves dans tous les postes de la société, dans l'administration, dans les conseils des départemens, dans les chambres, que de chances, quelle autorité n'aurait pas l'église pour influencer les mœurs et arriver au changement des lois!

Que personne ne s'y trompe. Il ne s'agit pas ici seulement d'une querelle d'amour-propre entre quelques professeurs et quelques

prêtres, d'une polémique plus ou moins divertissante entre certaines vanités irritables; ne voir que cela serait s'arrêter à l'écorce, à la superficie. Le fond des choses est en jeu. Les révolutions politiques paraissent parmi nous arrivées à leur terme. Avertie par l'expérience, la société ne croit plus qu'il soit sage et utile d'innover sans relâche dans la constitution et le gouvernement; elle tourne ailleurs, elle applique plus judicieusement son activité. Elle demande aux institutions, à l'industrie, à la science, de lui rendre tout ce qu'elles peuvent lui donner. Dans cette phase nouvelle, les croyances et les idées doivent jouer un rôle important. Or, voici venir l'église qui nous dénonce que seule elle est en mesure de donner à l'homme la certitude et la règle, et aux hommes réunis en association politique, la stabilité. M. l'archevêque de Paris s'est chargé récemment d'apporter le commentaire le plus étendu à ce principe, qu'*en dehors de l'église il n'y a pas de salut.* Il a déclaré d'une part l'état incapable de poser la base essentielle de l'enseignement public, et de l'autre la société menacée de catastrophes nouvelles, si des principes solidement religieux ne lui étaient pas inculqués. Quelle est la conséquence de cette double proposition, si ce n'est que l'état et la société ne sauraient avoir d'autre refuge et d'autre avenir que de se jeter dans les bras de l'église?

Cette manière si nette de poser la question ne nous déplaît pas. L'église veut aller au fond des choses; il faut l'y suivre. De graves autorités ecclésiastiques, ayant à leur tête M. l'archevêque de Paris, estiment l'heure venue de porter une main hardie sur les problèmes les plus redoutables; il ne saurait y avoir de témérité à accepter une controverse dont l'initiative leur appartient.

Au moment où l'église triomphe de l'impuissance qu'elle attribue à l'état et à la sagesse humaine pour élever les générations nouvelles, il doit être permis de jeter un coup-d'œil sur l'église elle-même, sur sa situation intellectuelle et morale. Quand la révolution de 1789 vint surprendre le clergé, elle le trouva en grande partie incrédule, frivole et corrompu. Assurément, ni la vertu, ni la foi n'étaient éteintes au sein de l'église, mais elles ne prévalaient point. Ce qui dominait alors, c'était un épicuréisme élégant; les prélats de cour et les abbés de boudoir avaient le pas. Au jour du malheur, les vertus reparurent, et ç'a été la gloire du clergé de France de se sentir et de se montrer ferme et pur dans l'effrayante persécution qui vint fondre sur lui. Il y a cinquante ans qu'a grondé la tempête; où en est aujourd'hui le clergé?

Massillon, dans le dernier siècle, déplorait l'ignorance des ecclésiastiques. « Le sacerdoce, disait l'illustre évêque de Clermont au clergé de son diocèse (1), devient le titre unique et universel qui autorise l'ignorance et la cessation de toute étude... On n'a plus de goût pour l'étude, on ne lit plus; les livres sont devenus des meubles de rebut, souvent même on n'en a pas, et c'est beaucoup quand le presbytère de certains prêtres est décoré du moins de la présence d'une seule Bible. » Massillon compare cette ignorance à l'instruction des prêtres païens, et il ne craint pas d'avouer sur ce point l'infériorité du sacerdoce catholique. « Dans le paganisme, dit l'éloquent oratorien, les prêtres des idoles n'avaient point d'autre occupation qu'une étude assidue des fables et des extravagances de leur mythologie : ils vivaient retirés dans l'obscurité de leurs temples pour répondre aux peuples abusés qui venaient les consulter sur leurs mystères impurs et insensés avant de s'y faire initier. » Massillon poursuit le parallèle, et il montre les prêtres catholiques incapables d'enseigner aux peuples l'esprit du christrianisme, puisqu'ils l'ignorent eux-mêmes. Cependant l'étude et la science, c'est toujours Massillon qui parle, sont indispensables aux prêtres et aux ministres; cependant, nous citons les paroles textuelles de ce grand prélat, *un prêtre et un pasteur ignorant n'a plus le droit de porter l'auguste titre du sacerdoce, et il n'est plus que l'opprobre et le rebut de l'église et du monde même.* Il ne nous appartient pas de décider jusqu'à quel point les sévères remontrances de Massillon peuvent s'appliquer au clergé de nos jours; nous sommes même disposé à croire que l'église a mis à profit les jours tranquilles et heureux qu'elle doit depuis quarante ans à la sagesse du gouvernement civil pour élever convenablement ses ministres, pour former de dignes pasteurs, pour ne conférer le sacerdoce qu'à des hommes dont l'instruction ne contraste pas d'une manière étrange et pénible avec les lumières de leur siècle. Cependant quelque chose pourrait éveiller notre défiance. Le clergé, qui, non content d'élever sans contrôle ses lévites, dispute aujourd'hui à l'Université l'éducation de la jeunesse, refuse de se soumettre aux épreuves par lesquelles l'état fait passer tous les aspirans à l'enseignement. Pourquoi cette répugnance? D'où vient ce refus? Le clergé craindrait-il des examens qui montreraient ce qu'il sait et ce qu'il ignore? Ou bien prétendrait-il par hasard établir une présomption de capacité universelle en faveur du prêtre, par cela seul qu'il est

(1) Discours synodaux, XVIe discours : *De l'Étude et de la Science nécessaires aux ministres.*

revêtu du sacerdoce? Mais Massillon disait, dans le siècle dernier, que malheureusement le caractère sacerdotal était un titre d'ignorance. Tout est-il tellement changé, qu'il faille aujourd'hui, sans autre information, tenir les prêtres pour savans?

Dans les séminaires, les études sont, assure-t-on, d'une grande faiblesse. Si l'on doit en croire des personnes qui disent connaître les faits, l'histoire, dans les établissemens ecclésiastiques, est enseignée ou plutôt travestie d'une manière déplorable, et les lettres grecques et latines y sont pauvrement cultivées. Naturellement le clergé traite ces assertions de calomnieuses; eh bien! comment pourrait-il mieux confondre des accusations qu'il appelle mensongères qu'en acceptant les épreuves auxquelles la loi soumet tous ceux qui ambitionnent d'instruire la jeunesse?

Mais peut-être l'église, inférieure à l'Université dans les sciences profanes, reprend tous ses avantages dans les questions philosophiques et religieuses par la hauteur de ses vues et l'énergie de ses convictions. Voyons un peu. L'église n'est pas encore revenue de l'effroi que lui a causé la défection de M. de Lamennais. Deux fois, en 1817, en 1830, elle avait cru trouver dans l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* et dans le rédacteur de *l'Avenir* un guide glorieux. En 1817, c'était un Bossuet nouveau qui devait avoir raison du scepticisme dédaigneux de notre âge; en 1830, c'était un autre Athanase qui allait sauver l'église du contact d'un pouvoir corrupteur. On sait comment cette double attente a été remplie. Peu à peu s'est évanoui dans M. de Lamennais le nouveau Bossuet, l'autre Athanase, et enfin même le chrétien. Un pareil dénouement a rempli l'église d'épouvante et de colère. L'église, s'armant des paroles même de M. de Lamennais, s'est écriée dans sa douleur : « Que fait Dieu cependant? Il se retire, il délaisse cet insensé qui comptait sur ses forces; il l'abandonne à son orgueil. Alors arrivent ces chutes terribles qui étonnent et consternent, ces chutes inattendues, effrayantes, exemples des jugemens divins (1). » Ce n'est pas tout : l'église a étendu sa réprobation jusqu'aux idées elles-mêmes. Voilà où elles aboutissent, ont dit les sages; voyez où la philosophie a conduit M. de Lamennais; considérez au fond de quel gouffre il s'est précipité en voulant faire dans la religion la part de la pensée spéculative. Aussi aujourd'hui, tout ce qui trahit des tendances philosophiques est suspect aux yeux de l'église. La philosophie même la plus chrétienne

(1) M. de Lamennais, notes sur l'*Imitation de Jésus-Christ*.

excite les défiances des supérieurs ecclésiastiques. M. l'abbé Bautain ne nous démentira pas. On a d'invincibles répugnances contre la métaphysique, même quand elle ne se propose qu'une explication respectueuse des données de la foi : on se souvient que les plus damnables hérésiarques ont ainsi commencé.

Ce n'est donc pas par de grandes études religieuses et philosophiques que l'église se propose aujourd'hui d'exercer son influence : toutes ces questions lui font peur; on dirait qu'à côté de chacune d'elles elle voit un abîme. C'est par d'autres moyens que l'église cherche la puissance, et nous pouvons ici, sous certains rapports, la féliciter de son habileté. Depuis plusieurs années, l'église s'est occupée activement de charité sociale, et elle s'est mise à rivaliser avec les philantropes. Nous retrouvons son action dans la société de Saint-Vincent de Paul, qui s'est proposé le soulagement des pauvres, le patronage des apprentis et des ouvriers, l'instruction des militaires. Plusieurs *œuvres* attestent la même sollicitude et la même charité : l'œuvre de Miséricorde pour les pauvres honteux, l'œuvre des *Amis de l'Enfance*, l'œuvre des *Nouvelles accouchées*. N'oublions pas dans cette énumération, d'ailleurs fort incomplète, les dames du Bon Pasteur pour les *filles repenties*. Voilà des actes qu'il est permis de louer hautement. Sans doute on peut reconnaître dans l'organisation de toute cette charité le désir d'avoir la main partout, désir qui n'abandonne jamais l'église; mais ici cette ambition conduit au bien et se rencontre heureusement avec l'esprit de l'Évangile. La religion catholique n'a pas non plus négligé de frapper les sens et les imaginations en augmentant les magnificences de ses cérémonies. Nous voyons aujourd'hui la peinture, la sculpture et la musique rehausser l'éclat de ses temples et de ses pompes, et dans cette pensée de chercher dans le culte une source d'émotions presque dramatiques, la générosité du gouvernement n'a pas fait défaut à l'église. Enfin, pour compléter la grandeur du spectacle, on s'est adressé à l'éloquence : des prédicateurs à la voix sonore, au geste théâtral, montent dans les chaires; leur apparition est annoncée d'avance dans les journaux, qui rendent aussi compte de leurs sermons les plus fameux. Aussi il y a foule autour de la chaire chrétienne; on pèse les mérites divers des orateurs les plus en vogue : l'un est proclamé un logicien du premier ordre, mais comme l'autre sait toucher les cœurs! On compare, on disserte, on discute; enfin on sort du sermon comme d'une académie ou d'un théâtre. Nous ne voulons pas troubler la joie de ceux qui voient dans ce bruyant concours le triomphe

de la religion, et nous nous contenterons de leur citer ces paroles de La Bruyère : « L'oisiveté des femmes et l'habitude qu'ont les hommes de les courir partout où elles s'assemblent donnent du nom à de froids orateurs, et soutiennent quelque temps ceux qui ont décliné. »

Cependant, au milieu de tous ces soins, l'église n'oubliait pas son but principal, l'éducation de la jeunesse. Ici l'embarras n'était pas médiocre, car l'ambition se trouvait plus grande que la puissance. Il est plus facile de fonder des établissemens de charité, de parer les temples et de se pourvoir de prédicateurs, que de suffire à l'instruction publique dans la société française. Le clergé avait d'ailleurs en face de lui un corps laïque, nombreux, tenu en haute estime par le pays, expression légale et savante de la science du siècle, et quand il s'examinait lui-même, il ne trouvait chez les siens ni ces fortes disciplines ni cette animation intellectuelle si nécessaires à l'apostolat de l'enseignement. C'est dans ces circonstances que vinrent s'offrir à l'église les jésuites.

Nous avons une raison particulière de parler des jésuites avec une scrupuleuse justice : on nous a adressé force injures en leur nom. Au surplus, la grotesque polémique du *Monopole universitaire* et du *Catéchisme de l'Université* ne venge que trop ceux qu'elle prétend accabler. Aujourd'hui les jésuites ont de singuliers interprètes et de tristes mandataires. Nous ne sommes plus au temps du père Brumoy et du père Porée. Que sont devenus ces pères spirituels et polis, insinuans, habiles, possédant des connaissances variées et l'art de la vie? En vérité, on pourrait reprocher à ceux qui de nos jours se mettent en avant pour représenter ou servir la compagnie, non pas tant d'être jésuites, que de ne pas l'être assez. Au reste, c'est l'affaire de la *société;* prenons-la telle qu'elle se comporte aujourd'hui : *Sint ut sunt.*

Tels sont les avantages d'une organisation profonde et forte, qu'elle supplée à l'insuffisance des hommes. Nous n'avons pas entendu dire que la société de Jésus ait aujourd'hui dans son sein de remarquables talens : nous ne connaissons ni ses prosateurs, ni ses poètes, ni ses penseurs, et tout l'éclat littéraire de la compagnie se concentre dans les prédications de M. de Ravignan. Mais la hiérarchie des jésuites, leur discipline, leur persévérance, l'ardeur et l'étendue de leur ambition, des traditions qui comptent trois siècles, des méthodes et des habitudes d'enseignement pratiquées sinon avec éclat, du moins avec ténacité, tout cela constitue dans le monde catholique une puissance vers laquelle le clergé de France, au milieu de ses projets et de ses embarras, a naturellement tourné les yeux.

Nous ne confondons pas l'église et les jésuites, mais nous disons que les jésuites sont aujourd'hui, en France, nécessaires à l'église. L'état de ses affaires ne lui permet pas de congédier de pareilles troupes.

L'église gallicane n'a plus cette foi en elle-même qui la fortifiait au XVIIe siècle. A cette époque, Bossuet lui décernait cette louange d'être représentée *par le plus docte clergé qui fût au monde* (1), et il ajoutait : « Qu'elle est belle cette église gallicane, pleine de science et de vertus! » L'Écriture nous raconte que, lorsque Balaam aperçut du haut d'une montagne le camp d'Israël dans le désert, il s'écria : « O Jacob! que vos tentes sont belles! Quel ordre! quelle majesté dans « vos pavillons! » Bossuet, en 1681, faisait avec orgueil à l'église gallicane l'application de cette parole. Alors le clergé de France avait son génie et ses maximes. Tout en se rattachant à l'église romaine par les liens d'une antique tradition, il s'en distinguait par son esprit et sa discipline, par des principes qui en faisaient une grande église nationale, sans l'empêcher d'être catholique, d'être une partie de l'église universelle. Ce fut là le chef-d'œuvre de la sagesse et du bon sens. Quel changement aujourd'hui! C'est au-delà des monts que le clergé de France cherche maintenant toutes ses inspirations, toutes ses doctrines, et il ne croit plus avoir d'autre ancre de salut que la plus complète adhésion à tout ce que Rome pense et veut. Les raisons de cette conduite nouvelle se peuvent comprendre. Dans l'ancienne monarchie, l'église s'appuyait avec confiance sur le gouvernement temporel; elle se confondait avec lui dans certaines parties de l'ordre politique, et cette solidarité ne lui permettait pas d'abandonner nos rois quand ils n'étaient pas d'accord avec le pape. Depuis cinquante ans au contraire, le gouvernement temporel est suspect à l'église; elle a tenu pour ennemis tous les régimes qui se sont succédé pendant un demi-siècle, même quand ces régimes s'employaient à relever la religion. Dès les premiers momens de la restauration, les doctrines ultramontaines ont prévalu dans l'esprit du clergé : M. de Lamennais a aimé le pape avec fureur. La défection de l'éloquent rédacteur du *Mémorial Catholique* n'a rien changé aux dispositions de notre clergé; elle a plutôt au contraire accéléré le mouvement qui le poussait dans le sein de Rome. Il n'y a pas jusqu'au schisme stupide de M. Châtel qui n'ait été pour quelque chose dans cet entraînement. Tout semblait avertir nos prêtres qu'en

(1) *Sermon sur l'unité de l'église.*

dehors de Rome il n'y a qu'impuissance et chute, qu'en dehors de Rome il n'y a que des causes d'erreur et des tentations d'apostasie.

Il y a vingt-trois ans, M. de Maistre disait au clergé de France : « On a besoin de vous pour ce qui se prépare.... mais le sacerdoce français ne doit pas se flatter d'être mis à la tête de l'œuvre qui s'avance sans qu'il lui en coûte rien. Le sacrifice de certains préjugés favoris, sucés avec le lait et devenus nature, est difficile sans doute et même douloureux; cependant il n'y a pas à balancer; une grande récompense appelle un grand courage (1). » Le sacrifice qu'exigeait M. de Maistre est à peu près accompli. Ces préjugés favoris, *devenus nature*, ont été presqu'entièrement dépouillés. Maintenant, la récompense suivra-t-elle? On n'en saurait douter, s'il faut en croire M. le cardinal Pacca. Cette année même, dans une solennité littéraire où affluait tout ce que la société romaine a de plus distingué, le vénérable doyen du sacré collége, après avoir félicité le clergé français de se montrer depuis quelque temps le fils le plus affectueux et le plus soumis de la sainte église romaine, nous annonce que le Seigneur destine la France à être l'instrument de ses divines miséricordes. Dans la revue qu'il a faite du monde catholique, M. le cardinal Pacca s'est occupé de peser les mérites de chacun, d'assigner les places, et il se trouve que dans cette distribution le clergé français a reçu des mains du doyen du sacré collége le prix d'excellence.

Il n'y a plus, à vrai dire, d'église gallicane. La congrégation de Saint-Sulpice, dont le début fut si brillant, puisqu'elle éleva Fénélon, est depuis long-temps stérile en profonds théologiens. Le prêtre qui la fonda, M. Olier, avait voulu qu'elle restât étrangère à tout esprit de contention et de polémique, et qu'elle se vouât uniquement à la doctrine, à l'éducation de ceux qui devaient être revêtus du sacerdoce. Cette vue pouvait être féconde, mais à la condition qu'à Saint-Sulpice la doctrine se maintînt toujours forte et florissante. Or, aujourd'hui, c'est une plainte universelle au sein même de l'église et parmi les croyans les plus sincères, que la théologie n'a plus de grands docteurs. Dans cette stérilité, les jésuites triomphent, et voilà pourquoi dans le clergé de France les uns invoquent leur intervention avec empressement, les autres la subissent comme une nécessité.

Maintenant, il faut voir comment les jésuites reviennent parmi

(1) *De l'Église gallicane*, pour servir de suite à l'ouvrage intitulé *du Pape*.

nous. L'inexprimable impopularité dont ils sont en possession ne leur permet pas d'avouer hautement leur nom et leur institut. La congrégation ne paraît pas, mais les individus qui lui appartiennent remplissent les séminaires, dirigent les diocèses, et dominent l'église. En 1828, il fut constaté que huit petits séminaires étaient tout-à-fait entre les mains des jésuites : pour excuser cet état des choses, on alléguait que ce n'était pas la compagnie elle-même qui possédait ces établissemens, que seulement la direction en était confiée à des individus qui ne se distinguaient des autres ecclésiastiques par aucune dénomination particulière, bien qu'ils suivissent pour leur régime intérieur la règle de Saint-Ignace (1). A quinze ans de distance, nous aurions besoin d'une autre enquête : on trouverait plus de jésuites aujourd'hui que sous Charles X.

C'est un principe de notre droit public ancien et nouveau qu'une association religieuse ne saurait exister sans la sanction législative, et cette sanction, on peut prédire à la compagnie de Jésus qu'elle ne l'obtiendra jamais; le ministère de M. de Polignac n'eût pas osé la demander. Quand Louis XVI, et ce fait a été cité sous la restauration, voulut tempérer la rigueur des édits qui avaient banni les jésuites, il fut expressément stipulé qu'à aucun titre, les jésuites ne pourraient s'immiscer dans l'instruction publique, tant on avait reconnu le danger de l'action de cet institut sur la jeunesse. Cependant aujourd'hui plusieurs de nos évêques, de connivence avec les jésuites, les couvrent de leur protection. Le langage du clergé et de ceux qui écrivent pour lui change suivant les circonstances; tantôt on avoue les compagnons de saint Ignace, tantôt on demande où ils sont : ici on se sert de ruse, là on a du front; ce sont les mille artifices, les figures diverses, et les déguisemens infinis de Protée, ce précurseur des jésuites.

Nous sommes moins avancés qu'au XVIIIe siècle, et il nous faut recommencer une lutte qui semblait terminée. D'Alembert écrivait sur *la destruction des jésuites*, nous sommes obligés de nous occuper de leur résurrection. Les penseurs du dernier siècle avaient envers tous les ordres religieux une impartialité facile, car ils avaient pour eux un égal dédain. Entre les jésuites et les jansénistes, d'Alembert était sans préférence. Il voulait qu'on réprimât et qu'on avilît également les deux partis. Il disait qu'il était arrivé aux jésuites et aux

(1) Voyez le rapport adressé au roi, le 28 mai 1828, par M. de Quélen, archevêque de Paris, et par M. le baron Mounier, au nom de la commission formée sur la proposition de M. le comte Portalis, alors garde-des-sceaux.

jansénistes l'aventure du chasseur et du sanglier de la fable. Les jésuites sont morts, écrivait-il, et les jansénistes, qui viennent de les égorger, mourront bientôt comme le sanglier sur le cadavre de leur ennemi. Une très grande indifférence pour les discussions religieuses et les matières théologiques se fait remarquer dans tout ce qu'ont écrit les philosophes du dernier siècle. Ils traitaient d'impertinences scolastiques toutes les questions auxquelles avait donné naissance l'interprétation du christianisme, et ils étaient ravis de pouvoir renvoyer dos à dos les disciples de Loyola et les partisans de Jansénius.

Nous ne saurions aujourd'hui partager ce mépris pour la théologie, car nous reconnaissons dans la théologie la métaphysique elle-même. Quel est le fond de l'une et de l'autre? Les idées, des intuitions, des constructions et des développemens logiques. Les théologiens font quelques hypothèses de plus que les métaphysiciens. Ils dogmatisent plus à leur aise, mais en réalité la théologie et la métaphysique sont deux faces diverses d'une même science. A ceux que scandaliserait cette manière d'apprécier les choses, nous produirons un témoignage qui ne saurait être suspect. « C'est par une sublime métaphysique, a écrit Fénélon (1), que saint Augustin a remonté aux premiers principes des vérités de la religion contre les païens et les hérétiques. C'est par la sublimité de cette science que saint Grégoire de Nazianze a mérité par excellence le nom de théologien. C'est par la métaphysique que saint Anselme et saint Thomas ont été dans les derniers siècles de grandes lumières. » Voilà pourquoi de nos jours c'est un droit pour les philosophes d'intervenir dans les questions théologiques, et c'est un devoir pour eux de les expliquer. Rien ne saurait être plus utile que de traiter clairement certains sujets dont on s'est bien gardé jusqu'à présent de dissiper l'obscurité. Les laïques dans notre siècle se mêleront donc de théologie, n'en déplaise aux jésuites.

A part son dédain pour les matières théologiques, d'Alembert a parlé des jésuites avec convenance et vérité. Les pages qu'il leur a consacrées sont judicieuses et piquantes. Il y eut ceci de singulier, c'est que dans l'écrit du célèbre encyclopédiste sur *la destruction des jésuites*, les jansénistes se trouvaient plus maltraités que leurs ennemis. D'Alembert avait du mépris, non pas pour le jansénisme de Port-Royal, mais pour ceux qui s'en portaient les successeurs au XVIIIe siècle. Il les comparait aux valets de chambre d'un grand sei-

(1) *Troisième lettre au cardinal de Noailles, archevêque de Paris.*

gneur qui voudraient se faire appeler ses héritiers pour avoir eu de sa succession quelques méchans habits. Quant aux jésuites, tout en considérant la suppression de leur ordre comme une satisfaction donnée à la raison humaine, l'ami de Voltaire rendait justice aux talens qu'avait déployés la *société* dans tous les genres, éloquence, histoire, antiquité, géométrie, littérature profonde et agréable. Il est vrai qu'à côté de ce goût pour l'étude, de ces succès dans les lettres, il plaçait le génie de l'intrigue. D'Alembert ne se trompait pas. C'est en effet à la science et à la politique réunies que les jésuites demandaient le gouvernement du monde au nom de la religion. Nous parlons des temps de leur grandeur.

Les parlemens furent plus durs pour les jésuites que les philosophes. « L'esprit monastique, disait M. de La Chalotais, procureur-général du parlement de Bretagne, est le fléau des états : de tous ceux que cet esprit anime, les jésuites sont les plus nuisibles parce qu'ils sont les plus puissans; c'est donc par eux qu'il faut commencer à secouer le joug de cette nation pernicieuse. » C'est en vertu de ces principes que l'ancienne magistrature fut inexorable envers la compagnie de Jésus. Les philosophes guerroyèrent contre les jésuites, mais ils n'eurent pas envers eux cette animosité implacable. Voltaire, qui avait été leur élève, les ménagea long-temps. Un jour les jésuites s'avisèrent de vouloir écrire dans l'*Encyclopédie :* ils désiraient en rédiger la partie théologique; on reconnaît là l'industrie des bons pères. Les philosophes remercièrent ces singuliers collaborateurs, qui, piqués du refus, se mirent à attaquer l'ouvrage auquel ils ne pouvaient coopérer. L'*Encyclopédie*, les philosophes, furent dénoncés à l'Europe avec cette violence maladroite qu'inspire presque toujours l'amour-propre blessé. Voltaire eut naturellement l'honneur d'être surtout le point de mire des jésuites en colère. Imprudens! Pendant plusieurs années, Voltaire les laissa dire, enfin il éclata. Quelles représailles, bon Dieu! Sur tous les tons, dans toutes les formes, critique, satires, contes en vers, contes en prose, épigrammes, facéties, Voltaire divertit l'Europe aux dépens des jésuites. La gaieté de Voltaire fut toujours fatale à ceux qui en furent l'objet. Raillés par les philosophes, poursuivis par les jansénistes, réprouvés par les parlemens, abandonnés par l'église, les jésuites arrivèrent au bord de l'abîme, et chacun comprit qu'ils allaient y tomber. Alors Voltaire en prit pitié et suspendit ses coups. « O mes frères les jésuites, leur dit-il, vous n'avez pas été tolérans, et on ne l'est pas pour vous. » Au moment où on s'occupait de les condamner et de les

proscrire, il parla même en leur faveur, en démontrant qu'il fallait tenir la balance égale entre les molinistes et les jansénistes. Cet inépuisable railleur avait une sensibilité naturelle et vive, féconde en bons mouvemens. Quand il s'était bien moqué de ses adversaires, il leur pardonnait volontiers.

De nos jours, nous sommes moins gais et peut-être moins généreux. Demandez à M. Michelet si, lorsqu'il s'agit de jésuites, il veut rire ou se calmer. « Ce que l'avenir nous garde, Dieu le sait!... Seulement je le prie, s'il faut qu'il nous frappe encore, de nous frapper de l'épée. » Telles sont les premières paroles par lesquelles M. Michelet ouvre sa campagne contre les jésuites : elles dénotent des préoccupations profondes et mélancoliques; elles respirent une mystique tristesse.

C'est qu'effectivement M. Michelet a écrit et parlé au sujet des jésuites, agité par les impressions les plus pénibles. On ne peut méconnaître, en lisant ses pages brèves, d'un style amer et heurté, l'étonnement douloureux que lui ont inspiré les attaques dont il s'est vu l'objet. Lui qui se croyait des droits à la reconnaissance de l'église pour avoir mis en lumière l'art gothique et le moyen-âge, qui avait porté tout ce passé, *comme il aurait porté les cendres de son père ou de son fils*, c'était lui que l'outrage venait chercher ! Il y a dans cette surprise une respectable candeur. Voilà bien l'homme docte et solitaire qui dans le fond de son cabinet ignore le siècle au milieu duquel il vit. S'il avait pris parfois le loisir de regarder au dehors, il eût vu que dans notre âge rien n'était à l'abri de la calomnie, de l'insulte; il eût reconnu que tout passe par cette épreuve, par ce baptême, les têtes les plus hautes comme les plus obscurs particuliers, les savans aussi bien que les politiques, la vertu non moins que le talent; alors il eût trouvé naturel d'avoir sa part dans cette distribution des injures. M. Michelet n'a pas pris les choses avec cette expérience. Assailli pour la première fois, il s'est emporté, et il s'est mis à exercer contre ses adversaires des représailles extrêmes.

Nous pouvons parler en toute liberté des *Jésuites* de MM. Michelet et Quinet. La publication a réussi et le coup a porté, trop loin peut-être. Les deux auteurs ne s'étonneront pas que, tout en défendant le même principe, la liberté de l'esprit humain, nous ne partagions pas toutes leurs opinions. Le front de bataille est immense et comporte des positions diverses.

Entrant pour la première fois dans la polémique, M. Michelet s'y est lancé à corps perdu, et il s'est mis à combattre avec une anima-

tion tout-à-fait extraordinaire. Il poursuit à outrance les jésuites, non-seulement dans les positions qu'ils ont prises aujourd'hui, mais dans tout leur passé; il les montre toujours et partout corrompant la jeunesse, s'emparant des femmes, représentant sous toutes les formes l'esprit de délation et de police, l'esprit de mort. Ce n'est encore que la moitié du mal : non-seulement nous avons à nous défendre des jésuites, mais M. Michelet nous signale les jésuitesses, voilà qui est effrayant. Il paraît que dans nos ménages bourgeois, dans les salons, nous sommes exposés à rencontrer, sous la physionomie de femmes douces et charmantes, des jésuitesses qui nous mènent Dieu sait où, et nous font croire tout ce qu'elles veulent. M. Michelet aperçoit des millions de femmes qui n'agissent que par les jésuites et il s'écrie : « La France est avertie maintenant; qu'elle fasse ce qu'elle voudra!» La vivacité des exclamations de M. Michelet, la franchise de ses exagérations, tout, jusqu'au désordre de son style, montre combien il est sincère et convaincu; mais qu'il nous permette de le lui dire, ni la nature de son esprit, ni le genre de son talent ne le destinent à la polémique. Pour bien combattre, il faut moins d'emportement. L'esprit n'est véritablement puissant dans la polémique que lorsqu'il est maître de lui-même et de sa colère. Les combattans novices sont toujours en fureur; l'athlète expérimenté reste calme, il prend son temps, choisit son terrain et frappe avec discernement. Enfin il est d'autant plus redoutable à ses adversaires qu'il leur fait équitablement leur part, et qu'il a pour eux une désespérante et magnanime justice. En lisant ce que M. Michelet a écrit sur les jésuites, on se surprend parfois à prendre contre lui leur défense : à coup sûr ce n'est pas là l'effet qu'il a voulu produire. M. Michelet a rappelé quelque part qu'il s'était voué uniquement à l'histoire de France, qu'il l'écrivait hier, qu'il l'écrira demain, qu'il l'écrira toujours : il aura raison de ne pas négliger cette longue étude pour les luttes de la polémique. C'est par le culte de l'histoire nationale, c'est par des pages pleines d'une émotion naïve et pure, comme son éloquent récit de la vie de Jeanne d'Arc, que M. Michelet servira vraiment sa renommée, et qu'il contentera tout-à-fait les sincères amis de son noble et consciencieux talent.

Mais ici me revient en mémoire cette phrase de M. Michelet : « On a dit que je défendais, on a dit que j'attaquais. Ni l'un ni l'autre... J'enseigne. » Faut-il souscrire à cette prétention? Alors la critique historique serait obligée d'être plus sévère, car elle aurait à demander compte à l'écrivain de ses jugemens, si incomplets et si

passionnés. M. Michelet se fait illusion à lui-même. Dans les six leçons qu'il a publiées, ce n'est pas l'histoire, c'est la polémique qui est présente, polémique dont le retentissement et l'âpreté placent désormais M. Michelet dans les rangs des plus ardens adversaires du catholicisme.

Ce n'est pas M. Quinet qui se défendra d'avoir fait de la polémique dans ses remarquables leçons. On s'aperçoit, en les lisant, que les attaques qui ont si fort surpris M. Michelet, et l'ont troublé outre mesure, n'ont pas trop déplu à l'auteur d'*Ahasvérus*. Il a compris sur-le-champ le parti qu'on en pouvait tirer pour traiter avec applaudissement des questions que les passions ecclésiastiques remettaient à l'ordre du jour. Dans les six leçons épisodiques qu'il a rédigées à l'occasion des jésuites, M. Quinet a mêlé des considérations souvent ingénieuses à des faits habilement choisis. Après avoir établi le droit de discussion en matière religieuse, il entre dans son sujet par une vive peinture des commencemens de la société de Jésus. Ce morceau est plein d'éclat. « Dans la mêlée du XVIe siècle, dit M. Quinet, une légion sort de la poussière des chemins. Ce début est grand, puissant, saisissant; le sceau du génie est là... » Après ce jugement impartial, M. Quinet prend l'offensive contre la compagnie de Jésus; il triomphe de la rapidité de sa décadence, il cherche à caractériser les *Exercices spirituels* de Loyola et les *Constitutions* de l'ordre; il s'attache à prouver que les jésuites sont les pharisiens du christianisme; il les montre dans leurs missions défigurant l'Évangile pour le faire accepter, travaillant à soumettre les peuples et les gouvernemens à l'unité de la puissance ecclésiastique, et, pour arriver à ce but, s'emparant partout de l'éducation de la jeunesse. Tout cela est rigoureusement déduit, écrit parfois avec éloquence.

C'est l'Évangile à la main que M. Quinet attaque les jésuites. Il oppose leurs doctrines à l'esprit de la liberté chrétienne, et il demande ce qu'il y a de commun entre le Christ et Loyola. Notre auteur a pensé, non sans raison, qu'il aurait beaucoup de force en parlant au nom d'un spiritualisme s'inspirant de l'Évangile. Toutefois cette situation, si elle a ses avantages, a aussi ses inconvéniens. En effet, les catholiques répondront à M. Quinet : Vous parlez en protestant. Les mêmes raisons par lesquelles vous condamnez les jésuites peuvent s'appliquer à la religion catholique elle-même, à ses développemens, à sa constitution, à la papauté.

De tout système vraiment profond et vaste peuvent sortir des formes diverses et des organisations différentes. Il n'y a pas de meil-

leur témoignage de la puissance morale du christianisme que la variété contradictoire des développemens par lesquels il s'est manifesté. Cette doctrine est assez grande pour contenir Grégoire VII et Luther, Knox et Loyola. Vouloir mettre les jésuites en dehors du christianisme est chose plus spécieuse que solide. C'est aussi plutôt penser en religionnaire qu'en politique et en philosophe.

Nous regrettons que M. Quinet n'ait pas accordé plus de temps à l'examen des constitutions des jésuites. A ce sujet, il a fait en courant quelques piquantes remarques; mais cette législation singulière méritait une analyse profonde. Dans l'antiquité, nous admirons l'institut de Pythagore, cette vaste communauté philosophique où le noviciat était si austère, où une sévère discipline présidait à tous les actes de la vie. Les constitutions des jésuites ne sont pas sans ressemblance avec les règles qu'avait établies le sage de Samos, et cette comparaison offrirait une belle étude à l'observateur équitable et savant. Nous eussions désiré aussi que, tout en s'autorisant de la bulle de Clément XIV, qui supprima les jésuites, M. Quinet examinât les causes qui avaient pu déterminer le pape à ce grand coup d'état, que ne tardèrent pas à déplorer les plus fidèles soutiens de l'église. Au surplus, sans recourir à des témoignages catholiques, Jean de Müller, historien protestant, ne craint pas, dans son impartialité, de terminer le chapitre qu'il a consacré à la cour de Rome et à la compagnie de Jésus par ces paroles : « Les sages ne tardèrent pas à penser qu'avec les jésuites était tombée une barrière nécessaire et commune à tous les pouvoirs (1). » Il y a là tout un ordre de considérations politiques dont l'absence est sensible dans les chaleureux développemens de M. Quinet.

Mais, encore une fois, reconnaissons que dans ses pages brillantes M. Quinet a fait ce qu'il a voulu faire, la guerre, et non une histoire. Il s'est défendu, il a pris l'offensive avec talent, avec succès, comme professeur et comme écrivain. Beaucoup de personnes, et nous partageons volontiers leur sentiment, ont regretté de voir dominer la polémique là où la science devrait régner seule : à qui faut-il imputer cette interversion?

Ici nous abordons un sujet affligeant. On a toujours pu constater par la polémique chrétienne à quel degré de culture intellectuelle s'est, à chaque époque, trouvée l'église. C'est dans le combat que

(1) *Histoire universelle* de Jean de Müller, livre XXIII, chap. IX, édition allemande de 1817; Tubingen.

brillent les grandes qualités et les vertus sincères. Quand l'église a eu des hommes de foi et de génie capables de construire et de développer le dogme, ils ont aussi su le défendre; c'est en grande partie par la polémique que la théologie catholique s'est fondée. Au moyen-âge, des luttes célèbres ont honoré l'église et la philosophie. Plus tard, la tradition et la hiérarchie catholiques, attaquées par la réforme avec impétuosité, ont été défendues avec éclat. Alors les débats étaient grands, parce que la doctrine était forte. Aujourd'hui que voyons-nous? Quels sont les champions de l'église? Quelques libellistes, clercs et laïques, qui se sont fait de l'injure une cynique habitude, et qui perdent aux yeux des honnêtes gens la cause dont ils se portent les soutiens. Vous trouvez dans ce qu'ils écrivent l'élégance de Tabarin s'alliant à tout l'atticisme des sacristies.

Déplorable spectacle, tant pour ceux qui ont la foi que pour tout homme qui n'a que de la raison et du goût. Autrefois l'église de France était la gardienne non-seulement de l'orthodoxie catholique, mais des saines doctrines littéraires. Les écrits qu'elle produisait ou ceux qu'elle avouait se faisaient remarquer par une politesse grave, par le respect de toutes les convenances. Aujourd'hui il suffit à un homme d'annoncer qu'il parle au nom de l'église pour se croire autorisé à toutes les violences du langage. On dirait qu'on met la plume à la main à des échappés de séminaire qui, sans rien connaître, ni la vie, ni les lettres, ni le monde, sont déchaînés contre ce que la société et la science ont de plus recommandable et de plus distingué. Que l'église y songe : en continuant à approuver tous ces déportemens, elle confirmerait l'opinion qu'il y a dans certaines parties du monde ecclésiastique une grossièreté, une ignorance que rien ne saurait ni adoucir ni dissiper. Nous savons que des membres honorables du clergé voient ces excès avec chagrin, mais ils n'osent les réprouver hautement. Les fous intimident les sages, et, ce qui est plus triste encore, ils trouvent jusque dans l'épiscopat des voix non-seulement pour les défendre, mais pour les glorifier. M. l'évêque de Chartres loue les odieux pamphlets sortis de la fabrique de Lyon; il les loue contre l'avis de son métropolitain, en rappelant à M. l'archevêque de Paris, avec une humilité tout-à-fait édifiante, que saint Pierre lui-même, quoique placé à la tête de toute l'église, fut repris par un inférieur. Le fait est exact. Il fut dit une fois à saint Pierre qu'il ne marchait pas selon l'Évangile; mais qui lui adressait cette réprimande? Saint Paul, celui que Bossuet appelle le divin apôtre et l'incomparable docteur des gentils. Nous nous trompions, vraiment,

quand nous exprimions des craintes au sujet de la doctrine et de l'intelligence du clergé. M. Clausel de Montals y tient la place de saint Paul.

L'intervention de M. l'archevêque de Paris dans les débats entre des membres de l'Université et du clergé est un fait considérable. Du premier siége épiscopal de France est partie une voix qui nous fait connaître les sentimens de l'église, ses désirs, ses projets. Dans les premiers momens, ce manifeste a été, chose rare, accueilli presque par tout le monde avec faveur. L'église a sur-le-champ reconnu que cette pièce contenait toute sa pensée et n'abandonnait rien de ses prétentions. D'un autre côté, dans le sein de l'Université, on a été agréablement surpris de voir que le clergé, par l'organe d'un de ses prélats, parlait enfin avec convenance et mesure, et cette satisfaction a empêché beaucoup de personnes de peser toute la gravité des *Observations* de M. l'archevêque. Ainsi, dans l'église, on a approuvé le fond; dans le monde, on a loué la forme. Nous ne démentirons pas le jugement du monde, mais aussi nous sentons toute la portée de l'approbation de l'église.

M. l'archevêque de Paris a trop d'expérience, il a trop de pratique des affaires et des hommes, il a trop de finesse et de goût pour accepter la moindre solidarité avec les déclamateurs grossiers qu'applaudit M. l'évêque de Chartres. L'emportement et l'injure ne sont pas dans les habitudes du savant auteur du *Traité de l'administration temporelle des paroisses*. En rédigeant ses *Observations*, il a pesé tout ce qu'il dit, calculé tout ce qu'il avance. Il a écrit avec les ménagemens et l'habileté d'un homme qui se propose de mener à bien une grande affaire. Lorsqu'on lit les premières pages de la brochure de M. l'archevêque, on serait tenté de croire qu'on a enfin rencontré un conciliateur impartial qui apporte la paix avec lui. Malheureusement cette illusion ne saurait être longue, et pour peu qu'on suive attentivement le prélat dans les déductions de sa logique, on s'aperçoit qu'au lieu d'un arbitre, on est en face d'un adversaire, et d'un adversaire intraitable sur les points fondamentaux du débat.

Nous pouvons juger quelle confiance l'église a aujourd'hui dans ses forces par la manière dont elle fait le procès à l'esprit du siècle. Voici la suite des raisonnemens par lesquels M. l'archevêque arrive à conclure que tout gouvernement civil est incapable de poser la base essentielle de l'enseignement public. La morale est indissolublement unie au dogme catholique, et ce sont seulement ceux qui sont chargés d'enseigner le dogme qui peuvent enseigner la morale.

L'enseignement moral et religieux appartient donc nécessairement au sacerdoce. Ce n'est pas tout : l'intervention du sacerdoce est encore nécessaire dans l'enseignement des lettres et de la philosophie, car il faut le préserver par la morale de tous les vices qui peuvent le rendre inutile et funeste. Or la morale ne peut être enseignée que par le sacerdoce, qui se trouve ainsi nécessairement investi de la mission de répandre l'instruction littéraire et philosophique. — Tâchons d'être aussi net dans notre réponse que M. l'archevêque l'a été dans ses affirmations. Il n'est pas vrai que la morale soit indissolublement unie au dogme catholique : la morale est une science qui relève des lois de l'esprit et de la conscience. La morale ne saurait donc être confondue avec la religion révélée, et c'est le travail de la raison de l'homme et des sociétés depuis trois siècles d'opérer cette scission, que la révolution française a définitivement établie dans nos mœurs et dans nos institutions. On aperçoit toutes les conséquences de ce grand fait. Puisque la morale n'est pas unie indissolublement au dogme catholique et s'en distingue, le gouvernement civil n'est plus frappé d'incapacité pour poser les bases de l'éducation; il n'est plus réduit au rôle de maintenir l'ordre matériel dans la société, et d'y faire, pour ainsi parler, la patrouille : lui aussi a sa mission morale, son sacerdoce intellectuel.

Les principes posés par M. l'archevêque mènent droit à un régime théocratique. Nous savons bien que ces conséquences extrêmes paraissent impraticables, même à l'auteur des *Observations;* aussi se borne-t-il à conclure que les institutions laïques ont besoin de l'enseignement moral et religieux donné par le clergé, et que le clergé n'a pas besoin de l'enseignement littéraire et philosophique donné par des professeurs. Il ajoute : « Nous ne réclamons point un droit exclusif, parce qu'un droit de cette nature entraînerait avec lui des devoirs auxquels nous ne pourrions suffire. » A ce compte, l'église n'abandonne à l'état que ce qu'il lui est impossible de faire elle-même. Elle lui laisse les écoles spéciales, les arts et métiers, le Conservatoire de musique; mais pour l'éducation morale, elle prétend au partage dans les institutions laïques, et elle veut être maîtresse absolue dans les institutions ecclésiastiques. Voilà son *ultimatum.*

Et l'Université? — L'Université, répond M. l'archevêque, est une administration à laquelle sont soumis à divers titres les colléges, les pensions et les institutions du royaume.... L'Université ne peut représenter l'état que pour des objets fort accessoires, et non pour ce

qui est de l'essence de l'enseignement. — Telle est la part que l'église fait aujourd'hui à l'état et à l'Université par l'organe d'un prélat dont on a loué la modération.

La philosophie est encore plus maltraitée par M. l'archevêque. « En fait d'erreur, dit-il aux philosophes, vous n'avez rien inventé qui ne fût connu avant Jésus-Christ. Vous n'avancerez pas, soyez-en assurés, en vous revêtant de ces vieux et impurs lambeaux dont il a délivré l'humanité. Des discussions sans fin sur des systèmes qui n'ont pas produit une idée nouvelle depuis quatre mille ans, ne vous donneront pas un progrès nouveau. » Ici, nous l'avouerons, nous n'avons pas reconnu l'adresse qui fait souvent éviter à M. l'archevêque, dans sa polémique, des écueils dangereux. Voilà donc de nouveau la guerre déclarée à la philosophie au nom de la religion par un de ses premiers pontifes. Nous avions espéré être délivrés pour long-temps de ces luttes fatales; nous avions cru un moment qu'on était entré dans une phase heureuse d'études profondes et paisibles, où chacun dans sa voie pourrait servir la science ou la religion. Nous avions trop compté sur l'esprit de paix qui devait animer l'église. C'est la guerre qu'elle veut, puisqu'elle la déclare et la commence. Elle pourrait aujourd'hui prendre pour devise : *Arma amens capio.* Et pourquoi faut-il que nous puissions avec justice ajouter : *Nec sat rationis in armis?*

Ainsi le catholicisme proclame, par la bouche de M. l'archevêque de Paris, que la science humaine n'est qu'un stérile amas d'erreurs impures. Ces provocations sont imprudentes; elles autorisent des questions qui pourraient être fâcheuses. Vous accusez la philosophie de stérilité depuis quatre mille ans. Pourquoi donc la religion chrétienne lui a-t-elle fait tant d'emprunts? Pourquoi a-t-on enté Platon sur l'Évangile? Pourquoi l'Évangile rappelle-t-il si souvent la morale du portique? Pourquoi des aveux sans nombre échappent-ils sur ces ressemblances à Lactance, à saint Augustin, à saint Jérôme? Mais nous serons plus sage que ceux qui attaquent la pensée humaine si vivement, et nous ne voulons pas insister aujourd'hui sur ces problèmes redoutables.

De toute la polémique de M. l'archevêque, nous avons dégagé trois points qui dominent tout le reste : 1° l'état est incapable de poser les bases de l'enseignement; 2° l'Université a un caractère purement administratif; 3° la philosophie n'a jamais été que mensonge et impuissance. Voilà ce que soutient aujourd'hui l'église en face de la France et du gouvernement.

Les esprits vraiment politiques doivent juger la question qui se débat entre l'état et l'église sans passion comme sans faiblesse. L'église, il faut le reconnaître, agit et parle d'après un plan qui est bien arrêté, et qui contredit sur certains points les maximes et la conduite qu'elle a suivies dans le siècle dernier. Voyez Rome : Clément XIV avait supprimé les jésuites; Pie VII les a rétablis. La papauté est revenue à sa politique du XVIe siècle, et il est permis d'affirmer qu'elle n'en déviera plus. Elle a repris à son service les jésuites comme une milice sainte; elle les a adoptés de nouveau comme une autre tribu de Lévi destinée à marcher à la tête des peuples catholiques. Regardez l'église de France : elle est tout-à-fait entrée dans les desseins de Rome, elle a ouvert ses rangs pour y recevoir la compagnie de Loyola, et c'est avec elle et par elle qu'elle espère remporter d'éclatantes victoires. Il est des personnes qui ont la bonhomie de penser qu'on devrait chercher à ramener l'église à des sentimens plus sages, qu'il faudrait lui remontrer combien elle se compromet d'une façon fâcheuse, en acceptant avec les jésuites une étroite solidarité. Que ces personnes, dont les intentions sont du reste estimables, soient bien convaincues que ce sermon qu'elles voudraient faire au clergé resterait sans effet; elles croient qu'avec les jésuites l'église se perd, mais l'église est persuadée qu'elle se sauve.

Nous nous plaçons ici en dehors de toute polémique et ne considérons que les faits. L'église, la charte à la main, demande à l'état la liberté d'enseignement : l'état doit la lui donner, mais non pas comme une dupe. Aussi les hommes et les autorités politiques ne sauraient perdre de vue qu'il ne s'agit de rien moins que d'un débat nouveau entre la puissance temporelle et la puissance spirituelle.

La liberté est la base de notre ordre social et la médiatrice nécessaire entre toutes les opinions, entre tous les droits, entre les minorités et les majorités, entre les différens cultes et l'état. Elle est écrite non-seulement dans la charte, mais dans tous les esprits, car elle est pour tous la condition de la vie. Supprimez un instant par l'imagination la liberté au sein de la société française : dans quel chaos tomberions-nous! La liberté, c'est la lumière, car à sa clarté tout le monde peut trouver sa place; c'est l'ordre, car par elle seule les contraires peuvent vivre à côté les uns des autres. Quand on demande à l'état l'application de ce grand principe sur un point nouveau, cette pétition lui signale des tendances et des ambitions nouvelles qui veulent se satisfaire : c'est ce que nous voyons aujour-

d'hui. La liberté d'enseignement est réclamée par le clergé parce qu'il veut étendre son empire; ce ne sont pas des industriels, des savans, qui la réclament, mais des prêtres.

Cependant ce n'est pas en tant que prêtres qu'ils doivent l'obtenir, c'est seulement en qualité de citoyens. Le fameux texte, *ite, et docete omnes gentes,* ne sera pas une autorité pour le gouvernement et les chambres. Ce n'est pas ici une subtilité vaine. Si c'est à des citoyens et non pas à des prêtres que la charte a promis la liberté de l'enseignement, l'état ne doit à tous que le droit commun, et de priviléges à personne. Nous ne voulons pas ici entrer dans des applications de détails qui seraient prématurées : nous maintenons seulement que la loi qui s'élabore ne saurait être pour le clergé *privata lex,* mais qu'elle doit être pour tous une déduction de la charte et de nos institutions organiques.

Voilà pour le droit. En fait, que doit penser le gouvernement de l'attitude du clergé? Les mêmes passions qui, sous les règnes de Louis XVIII et de Charles X, travaillaient l'église l'agitent toujours; elles ont d'autres interprètes, mais elles n'ont rien perdu de leur ardeur. Il y a vingt ans, en 1823, les tribunaux condamnaient *le Drapeau Blanc* pour l'insertion d'un article où l'Université était qualifiée de *séminaire de l'athéisme* et de *vestibule de l'enfer.* Cet article avait la forme d'une lettre adressée à M. l'évêque d'Hermopolis, grand-maître de l'Université, et elle était signée par M. l'abbé de Lamennais. En 1829, quand M. de Polignac eut quitté l'Angleterre pour prendre la présidence du conseil, un journal de Londres, *the Courier,* parlant avec éloge du ministère du 9 août, disait : « On pense généralement qu'il débutera par quelque mesure qui assurera les libertés et les droits de la nation; le monopole de l'Université disparaîtra; l'établissement des écoles ou pensions sera essentiellement libre. » Quand le gouvernement de 1830 retrouve dans certaines régions de la presse les fureurs du *Drapeau Blanc,* et dans les pétitions du clergé la politique de M. de Polignac, la défiance peut lui être permise. Nous ne disons pas que cette défiance doive aller jusqu'au refus du droit qu'on réclame avec une vivacité suspecte; mais les gens sages et de bonne foi ne nous désavoueront point, quand nous demanderons que l'exercice du droit ne soit pas séparé d'une surveillance et de garanties nécessaires non moins à la société qu'à l'état.

Nous avons fait la part de la liberté promise par la charte et des circonstances; il ne nous reste plus qu'à vider la question de prin-

cipe entre la puissance temporelle et la puissance spirituelle. Quand on considère la souveraineté politique telle que l'ont établie la révolution française et la charte, il faut bien reconnaître son caractère tout-à-fait rationnel. Tout notre droit public se compose de théories philosophiques devenues des lois. L'égalité des citoyens devant la loi, la liberté individuelle, l'égalité des cultes, la liberté de la pensée et de la presse, la séparation de la puissance exécutive d'avec la législative, le pouvoir législatif divisé entre la royauté et deux chambres, tous ces principes ont été long-temps débattus par l'esprit humain avant d'être les bases de notre constitution, tous ces principes contiennent la raison et Dieu. Comment l'état reconnaît-il que la liberté humaine est sacrée, si ce n'est par les données de la raison? Pourquoi proclame-t-il en même temps la sainteté et l'égalité des cultes, si ce n'est parce qu'il s'élève à l'intelligence de Dieu. Ainsi la sphère des idées dans laquelle l'état se meut et se développe répond par son étendue à la nature des choses. L'état a ses principes, ses convictions, ses doctrines, par lesquelles il travaille à résoudre tous les problèmes, à répandre toutes les vérités, et l'ordre temporel est complet par lui-même. Voilà pourquoi l'état enseigne et a le droit d'enseigner.

Mais cette universalité d'attributions n'est-elle pas un attentat à la puissance spirituelle? Non, car cette puissance se meut dans une autre sphère qui n'est pas moins vaste. Par la foi, la religion s'est créé un monde moral où tous les objets qu'embrasse la philosophie sont vus et contemplés à la lumière du dogme révélé. Là elle est souveraine, là il serait insensé que l'état voulût intervenir. Quand la puissance spirituelle tombe sous la dépendance du pouvoir temporel, en ce qui touche l'enseignement du dogme, elle est stérile et avilie. Nous avons eu à plusieurs époques ce triste spectacle dans les pays où règne le protestantisme; au contraire, il est fort rare que dans les états catholiques la liberté chrétienne de l'église n'ait pas été respectée.

Dans le domaine du dogme et de la spiritualité, l'église doit jouir d'une indépendance absolue, et l'état ne saurait intervenir que lorsque la religion s'exprime au dehors par le culte. Telle est la nature des choses, et notre législation ne la contredit pas (1). Le culte, cette manifestation des croyances religieuses, affecte trop la

(1) Le concordat du 26 messidor an IX est entièrement basé sur cette distinction, qui remonte bien haut, car on pourrait la reconnaître dans ces paroles du Christ : « Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari et quæ sunt Dei, Deo. »

société civile pour qu'elle n'ait pas le droit de s'immiscer dans le réglement de son administration et de sa discipline. Qu'on juge alors si l'état n'a pas un droit d'immixtion et de surveillance, quand l'église sort du sanctuaire pour disputer au pouvoir temporel l'éducation de la jeunesse!

Les rapports entre les deux puissances, entre l'état et l'église, sont nettement déterminés, et nous pouvons insister sur toute l'étendue de la mission du pouvoir temporel. Les champions du clergé ne se lassent pas de reprocher au gouvernement de 1830 qu'il se préoccupe exclusivement des intérêts matériels. Ils l'accusent de corrompre les générations nouvelles en les abandonnant à de mauvais instincts, à l'amour du lucre et des jouissances. A les entendre, la religion seule est capable de purifier ces ames en péril et de les sauver. Nous savons tout ce qu'il y a dans ces reproches de calomnieuses exagérations; ceux qui les font, ou plutôt qui les vomissent, noyés dans un torrent d'invectives, ont juré une haine implacable à notre gouvernement et à l'esprit philosophique de notre siècle. Toutefois ces déclamations doivent servir d'avertissement. Le pouvoir temporel doit, il en est temps, reprendre avec énergie la direction des intérêts moraux dans tous les ordres d'idées et dans toutes les classes sociales. Ne nous endormons pas au milieu d'une sécurité molle et trompeuse. Le pouvoir temporel a en face de lui des adversaires, des compétiteurs, qui lui font une guerre sans trêve ni merci. Qu'il ne laisse pas s'accréditer par une dangereuse incurie cette opinion, que le gouvernement représentatif est peu susceptible de grandeur morale.

Serait-il vrai? faudrait-il penser que le principal mérite du gouvernement représentatif est de faciliter les gros impôts, les vastes budgets, et que dans la sphère morale il est impuissant et stérile? S'il en était ainsi, notre civilisation politique aboutirait à un résultat dérisoire. Nous ne nous serions tant agités que pour descendre! Le spectacle de notre affaissement moral serait plus affligeant encore qu'il ne l'est déjà, que nous refuserions de souscrire à une conclusion pareille. La liberté, la liberté modérée, doit être au moins aussi puissante pour le bien que le despotisme. Est-ce avoir pour elle trop d'ambition? Dans le siècle dernier, au moment où les jésuites étaient proscrits sur tous les points du globe, quand ils étaient chassés de France, d'Espagne, du royaume de Naples, de l'Amérique espagnole, et même du Paraguay, Frédéric-le-Grand permettait qu'ils restassent en Silésie, et il disait : *Je ne fais pas de mal aux jésuites,*

étant bien sûr d'empêcher qu'ils en fassent, et je ne les opprime point, parce que je saurai les contenir. Qui pourrait aujourd'hui, au nom de notre gouvernement, parler avec la même fermeté? Cependant il est urgent que le pouvoir et les chambres interviennent avec puissance dans toutes les questions morales qui inquiètent les esprits, pour accomplir avec une intelligente activité tout ce qui est praticable et bon, pour lutter avec énergie contre les théories erronées et les prétentions coupables. L'éducation des masses, l'amélioration de leur condition matérielle, l'instruction de la jeunesse, la direction morale qu'il faut imprimer aux générations nouvelles, tout cela ne saurait, sans un extrême péril, être abandonné au hasard ou aux entreprises des partis. Dans ces derniers temps, on a un peu négligé tous ces devoirs. Il est remarquable qu'il y a dix ans, quand le gouvernement de 1830 était encore engagé dans des luttes ardentes, ses représentans, et au pouvoir et dans les chambres, semblaient convaincus plus qu'aujourd'hui de la nécessité d'agir moralement sur les masses. C'est en 1833 que fut débattue et promulguée la loi sur l'instruction primaire. A cette époque, le gouvernement, nous parlons ici des trois pouvoirs, montra qu'il n'entendait abdiquer aucune de ses attributions morales. Alors, il est vrai, on n'eût pas osé prétendre, au nom de l'église, que l'état était incapable de donner au peuple une éducation saine; alors le langage du clergé était plus prudent, son attitude plus modeste. Devant le ton qu'il a pris depuis plusieurs années, devant les prétentions qu'il affiche, le pouvoir temporel doit-il battre en retraite, se faire humble et petit? Qui oserait, au sein du gouvernement, conseiller tant de faiblesse? C'est au nom de l'ordre, de la stabilité sociale, qu'il faut demander aujourd'hui au pouvoir, pour tout ce qui concerne la satisfaction légitime et la défense des intérêts moraux, un esprit d'initiative et une main ferme.

Ce n'est pas exclusivement par l'Université que l'état exerce son sacerdoce intellectuel; toutefois ce grand corps est le principal agent par lequel l'instruction et les lumières se répandent dans toutes les parties de la société. « Il n'y aura pas d'état politique fixe, s'il n'y a pas un corps enseignant avec des principes fixes, » avait dit Napoléon au sein du conseil d'état, et, en vertu de cette maxime cet homme qui portait, pour ainsi dire, dans la science du gouvernement la divination d'un poète, fonda l'Université. Il est glorieux pour l'institution universitaire d'être contemporaine des grandes créations politiques, qui étaient comme les assises de la société nou-

velle. L'Université eut jusqu'à la chute de l'empire une existence laborieuse et paisible; on la vit alors raviver les saines traditions sociales et littéraires, et remettre en honneur les éternels modèles du goût et de la raison. Elle parcourut cette première phase, si honorable et si utile, avec une activité modeste et sans discussion avec personne. Quand vint la liberté, la polémique parut. Durant la restauration, l'Université eut à se défendre contre la puissance ecclésiastique, et fut souvent opprimée par elle. Toutefois, les plus avisés de ses adversaires ne voulaient pas la détruire, mais la dominer, et sur ce point, comme sur bien d'autres, il y avait division parmi les hommes qui se disaient particulièrement appelés à sauver la monarchie et la religion. Les plus exaltés demandaient à grands cris l'anéantissement de l'Université, parce qu'ils voulaient transférer l'enseignement de l'état à l'église. L'Université avait donc alors à lutter contre des inimitiés implacables, et elle ne trouvait souvent dans les hautes régions du pouvoir qu'une bienveillance douteuse. Aujourd'hui la situation est différente : plus forte sur un point, elle est plus exposée sur un autre. L'Université a tout l'appui du gouvernement, mais elle a en face d'elle des adversaires plus nombreux et plus redoutables. Ce n'est plus seulement une coterie, c'est l'église elle-même qui descend dans l'arène. L'Université, cette autre église laïque, a, nous le croyons, toutes les forces nécessaires pour résister avec honneur, avec supériorité, si elle comprend qu'elle doit s'identifier de plus en plus avec l'esprit du siècle, et tenir plus haut que jamais, tout en rendant à la religion les respects qui lui sont dus, le drapeau de la science humaine.

Entre le catholicisme et la philosophie, le débat est rouvert. Continuer sa marche avec fermeté, prouver sa force par des développemens féconds, affirmer dans toute leur étendue les droits et la puissance de la raison humaine, sans prendre contre les croyances et les interprètes de la religion une attitude hargneuse et hostile, voilà, selon nous, quelle doit être l'ambition et la conduite de la philosophie. Ni exagérations, ni emportemens : ce serait ressembler à certains dévots par leur plus mauvais côté, par le fanatisme; mais aussi pas de faiblesse, pas de concessions pusillanimes : la pire de toutes les hypocrisies serait l'hypocrisie des philosophes. C'est aux représentans de l'esprit philosophique de ne pas amoindrir ou éluder les problèmes, de ne reculer devant aucun des devoirs qu'imposent la recherche et le culte de la vérité. Autrement, sans trouver grace devant ses adversaires, on ruine sa propre cause.

La société est assez forte aujourd'hui pour que l'antagonisme de la religion et de la philosophie ne l'ébranle pas. Il semblerait au premier aspect que les prêtres et les philosophes devraient plutôt s'entendre que se combattre, puisque tous spéculent sur la nature morale de l'homme. Si un jour l'humanité, ce qu'à Dieu ne plaise! devenait assez industrielle pour ne plus vouloir s'occuper que de ce qui est palpable aux sens, elle mettrait également hors de cour les philosophes et les prêtres. Pourquoi donc se querellent-ils entre eux? Mais les passions sont plus fortes, et, plus on est rapproché par le fond des choses, plus on se fait la guerre. Prenons donc la réalité telle qu'elle se comporte. Aux esprits incultes, aux ames tendres, aux imaginations vives, la religion inculque les vérités morales sous une forme qui échappe à toute discussion, car la religion révèle et elle ordonne. Ce dogmatisme est salutaire et digne du respect de tout homme qui a réfléchi sur la nature humaine et sur la société. Cependant il est des esprits qui réclament une autre nourriture; ni les surprises de l'imagination, ni les émotions de l'ame, ne suffisent pour les convaincre et les mener. Chez eux, la raison domine avec ses exigences et ses lois : elle observe, elle analyse, elle décompose, puis elle se met à reconstruire le monde qu'elle a décomposé. Quelle est la société, quel est le gouvernement qui pourrait sérieusement se proposer la proscription du génie philosophique? Un jour le premier consul se promenait dans une allée solitaire du parc de la Malmaison : le son de la cloche de Ruel vint à retentir; Bonaparte fut ému. Il resta plongé long-temps dans une rêverie profonde d'où il sortit affermi dans le projet de rétablir la religion catholique. Le dessein était aussi grand que juste. Malheureusement, Napoléon y mêla une réaction violente contre les idées, les *idéologues* et la philosophie. Ici commença la part de l'erreur. Pourquoi Napoléon ne se souvint-il pas qu'Alexandre ne mit pas seulement son orgueil et son génie à jeter bas l'empire des Perses, à fonder une ville qui devait attirer à elle le commerce du monde, enfin à aller chercher à travers les sables de la Libye le nom de fils de Jupiter, mais qu'il se glorifiait aussi de lire et de comprendre Aristote?

LERMINIER.

FERNAND.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

I. — FERNAND DE PEVENEY A KARL STEIN.

Que faire? que devenir? Plus j'envisage ma position, moins j'y vois d'issue. Qu'est-ce donc que le cœur de l'homme? Quel est ce sentiment égoïste et cruel qui m'arrache à ce que j'aime, me lie à ce que je hais et me perd pour se sauver lui-même? Insensé et farouche honneur! j'obéis à ta loi sans mérite : je te maudis en te servant, et je t'abhorre en faisant tout pour toi.

Je t'écris hors de France. Quel voyage! Deux misérables attachés à la même chaîne, condamnés à perpétuité l'un à l'autre! On me dit que je suis en Suisse. Je ne sais; que m'importe? J'ai quitté pour jamais la patrie du bonheur. Encore, si je pouvais exhaler librement ma fureur et mon désespoir! La bête fauve mord en rugissant les barreaux de sa cage; mais moi, avec la mort dans l'ame, avec la rage dans le sang, je dois n'offrir aux regards inquiets qui m'observent qu'un visage heureux et souriant. Il faut que je respecte des susceptibilités toujours prêtes à s'effaroucher, et que je ménage un

(1) Voyez la livraison du 1er octobre.

orgueil inflexible qui ne veut rien devoir à ma pitié. Est-ce un rêve? n'est-ce point la folie? C'est l'enfer et la damnation éternelle.

Oui, l'enfer, avec le souvenir du ciel! Comme si ce n'était pas assez des tourmens que j'endure, le sentiment des félicités perdues en redouble encore l'horreur et l'amertume. J'entends la voix connue des anges qui m'appellent; de quelque côté que je me tourne, je vois, au lointain horizon, les ombrages de Mondeberre et deux blondes têtes qui, du haut des tourelles, semblent épier l'heure de mon retour. Je suis maudit. Il y a des instans où je m'écrie que c'est impossible, que cet état ne saurait durer, qu'il est insensé de sacrifier ainsi sa vie tout entière; mais je retombe bientôt découragé, comme le malheureux qui, en faisant le tour de son cachot, s'est assuré qu'il doit renoncer à tout espoir d'évasion.

Peux-tu bien te faire une idée du perpétuel tête-à-tête dans lequel nous traînons, Arabelle et moi, des jours qui sont autant de siècles? Comprends-tu à quel point s'est vengé cet homme? J'ai la conviction qu'avant de partir, il avait surpris ma lettre de rupture; déjà les bruits du monde avaient éveillé ses soupçons; cette lettre n'a pas été brûlée ainsi que le pense Arabelle. Quoi qu'il en soit, M. de Rouèvres doit être content de son œuvre. Il nous aurait enchaînés l'un à l'autre dans l'ardeur partagée d'une passion mutuelle, que la vengeance n'en eût été ni moins sûre, ni moins horrible. L'amour est libre et vit d'illusions; lui ôter le prisme et la liberté, c'est en faire la plus morne des réalités, le plus odieux des esclavages. C'est ce qu'a fait cet homme. Il nous a chargés à la fois de liens et d'opprobre; en nous condamnant à vivre face à face, il a voulu que nous ne pussions désormais nous regarder l'un l'autre sans rougir. Il nous a dépouillés de tout charme et de tout prestige; il a flétri jusqu'au passé; de deux amans il a fait deux forçats marqués par la main du bourreau. Telle est notre destinée. Nous allons sans but, au hasard, courbés sous le sentiment de notre commune déchéance, nous épuisant en vains efforts pour tromper l'ennui qui nous ronge.

Et toujours, et partout, une voix mystérieuse murmurant à mon cœur : Où vas-tu? le bonheur est là, près de moi, qui t'attend!

II.

Parfois je me révolte et m'indigne contre moi-même; je traite mes scrupules de faiblesse et de lâcheté. Est-il juste, après tout, que je

porte la peine d'un égarement dont je n'ai pas été le complice? Je me dis aussi que l'honneur ne fait pas à la haine un devoir de l'amour; je me dis que je hais cette femme, que je ne lui dois rien que d'assurer sa destinée; qu'elle ait donc à prendre ma fortune et qu'elle me rende ma liberté. Ah! malheureux, plût au ciel qu'il en pût être ainsi! Que ne m'est-il permis de la racheter, cette liberté que je pleure! Je la paierais avec joie de tout ce que je possède en ce monde. J'irais vivre sous un toit de chaume, je gagnerais ma vie à la sueur de mon front, et je bénirais le Dieu qui m'aurait fait de si doux loisirs. Mais, ami, tu connais Arabelle! C'est une ame fière et superbe avec laquelle il serait insensé de vouloir entrer en arrangement. Si l'honneur me fait une loi de ne lui point retirer mon appui, de son côté l'honneur lui commande de ne rien accepter que de mon amour. Ajoute qu'elle a toutes les exigences et toutes les susceptibilités que sa situation comporte, d'autant plus ombrageuse qu'elle est préoccupée sans cesse de l'idée de sa dépendance. Je n'ai pas le droit d'être distrait ou silencieux; on commente mes regards, on mesure mes gestes, on pèse mes paroles. Qu'un nuage passe sur mon front, il s'en échappe aussitôt des orages que je dois m'efforcer de calmer. Combien de fois déjà m'a-t-elle offert, dans sa fierté blessée, de me délivrer de sa présence! C'est moi qui suis obligé de la rassurer et de la retenir. Quel amour ne faudrait-il pas pour alléger un si rude labeur! J'ai beau me dire que je suis le seul être ici-bas qui doive la juger avec quelque indulgence, j'ai beau me répéter que ce n'est point à moi qu'il appartient de la fouler aux pieds, et que c'est le moins qu'on pardonne aux erreurs de l'amour qu'on inspire; c'est plus fort que moi, je la hais. D'ailleurs, sachons que l'amour n'a rien à voir en ces sortes d'union. N'est-il pas honteux que ce qu'il y a de plus beau sous le ciel serve de prétexte et d'excuse à de telles aberrations? Quoi! l'oubli de tous les devoirs, la folle exaltation de la tête et des sens, les dérèglemens d'une imagination sans frein, l'impudeur en plein vent, l'audace effrontée qui brave tout et que rien n'arrête, ce serait là l'amour, cette chose de Dieu! Non, non, ce n'est pas ainsi que procède l'amour véritable, et c'est l'outrager que de mêler son nom à de pareilles aventures.

III.

Hier, à la fenêtre d'une auberge où nous étions depuis quelques heures, j'ai vu s'arrêter devant la porte une chaise de poste et Gus-

tave P... en descendre. Tu le connais; tu dois te souvenir de l'avoir entrevu çà et là dans le monde. J'ai couru à lui; car, à quelque degré d'intimité qu'on soit l'un et l'autre, c'est toujours une grande joie de se rencontrer ainsi hors de la patrie commune. Il faut avoir quelque peu voyagé pour savoir quelle prompte fraternité s'établit, passé la frontière, entre gens du même pays. On se connaissait à peine sur le sol natal, on se trouve frères sur la terre étrangère. Bien donc qu'il n'eût jamais existé entre Gustave et moi que des relations simplement bienveillantes, nous nous sommes embrassés comme de vieux amis; puis, les premiers transports apaisés, il m'a pris par la main et m'a présenté à une jeune et belle personne qui se tenait auprès de lui et que je n'avais pas remarquée. Je ne le savais pas marié; je l'ai félicité de mon mieux. C'est qu'en effet sa femme est charmante : ils sont charmans tous deux. Je me suis assis à leur table, et nous avons causé. C'était la première fois depuis six semaines que j'échangeais librement mes sentimens et mes idées. Nous avons parlé de Paris, qu'ils ont quitté tout récemment; en les écoutant, je me sentais renaître. Gustave ne m'a rien dit de son bonheur, mais ce bonheur rayonnait sur son front, et d'ailleurs sa jeune compagne en révélait plus par sa seule présence qu'il n'aurait pu lui-même en raconter. Ses cheveux sont blonds comme ceux d'Alice, et, quoique d'une beauté moins parfaite et moins poétique, elle m'apparaissait comme l'ombre gracieuse de la vierge de Mondeberre. Je ne sais par quel enchantement j'en vins à oublier, dans l'entretien de ces deux jeunes gens, le boulet que je traîne au pied; toujours est-il que je l'oubliai. Je me crus libre, libre comme l'oiseau captif qui monte dans les plaines de l'air jusqu'à ce que l'oiseleur cruel tire le fil qui le fait retomber brusquement sur la terre. L'amour est généreux, le bonheur expansif : Gustave m'offrit de les accompagner, sa femme et lui, dans leurs excursions. J'acceptai étourdiment; mais comme nous nous préparions à sortir, Arabelle entra dans la salle et vint à moi d'un air familier. Gustave reconnut Mme de Rouèvres. Il comprit tout; il salua froidement Arabelle, prit sous son bras le bras de sa femme, et je les vis tous deux disparaître au détour du sentier.

La passion a des instincts qui ne la trompent pas : Arabelle devina sur-le-champ ce qui se passait en moi; elle en fut irritée et jalouse. Rien ne révolte plus les ames qui vivent dans le trouble et dans le désordre que le tableau de ces chastes unions sanctifiées par l'ordre et le devoir, de même que rien n'exaspère les gens qui ne font rien comme de voir les gens qui travaillent. Arabelle essaya

d'abord d'effacer dans mon cœur l'impression douloureuse; elle voulut que le bonheur de ces deux jeunes gens pâlît et s'éclipsât devant le nôtre. Elle m'entraîna dans la montagne, et, me forçant à m'égarer avec elle sous les pins et sous les mélèzes, elle me récita, avec de nouvelles variantes, toutes les litanies de son implacable tendresse. Mais à tout ce qu'elle put dire je restai taciturne et sombre. Sa colère grondait sourdement; je me sentais moi-même au bout de ma patience. Voyant qu'elle ne réussissait même pas à me distraire, Arabelle, poussée par l'envie, arriva, par je ne sais quels perfides détours, à se railler du jeune couple qu'elle n'avait fait qu'entrevoir. Je m'indignai de l'entendre outrager l'image des félicités que j'avais répudiées pour elle : il me sembla qu'elle insultait Mlle de Mondeberre. Mon sang bouillonnait dans mes veines; pourtant je retenais encore la tempête déchaînée dans mon sein. Que te dirai-je? la tempête éclata, et ce fut entre ces deux amans une scène d'emportemens et de violence, telle qu'on eût dit deux ennemis près de se déchirer l'un l'autre.

Et tandis que nous échangions à voix étouffée tout ce que la haine peut aiguiser et empoisonner de paroles, tandis qu'Arabelle se meurtrissait le front, tandis que moi, sombre et rugissant, je labourais et j'ensanglantais ma poitrine, sereine et recueillie, la nature se reposait des fatigues du jour; on n'entendait que le bruit lointain des cascades; la lune radieuse planait sur la cime des monts, et je vis, à la clarté de ses rayons d'argent, Gustave et sa femme qui marchaient à pas lents, amoureusement inclinés l'un vers l'autre : la jeune épouse était suspendue au bras du jeune époux comme la vigne en fleurs aux branches de l'ormeau; tous deux se regardaient en silence et semblaient écouter le langage muet de leurs ames.

IV.

Nous étions assis l'un près de l'autre sur un tertre, au bord d'un abîme. Le jour tombait; le site était sauvage. De noirs sapins entremêlés de hêtres prodigieux se dressaient au-dessus de nos têtes. Des quartiers de roc qu'on eût dits entassés par la main des géans, étalaient çà et là leurs masses sans verdure. Autour de nous pas un être vivant, rien qui révélât la trace d'un pas humain : vraie Thébaïde qu'eût aimée Salvator. Nous y étions arrivés à travers mille dangers, de bois en bois et de roche en roche, poussés moins par la curiosité

que par l'instinct des cœurs malheureux qui se plaisent aux tableaux de la nature désolée. Au-dessous de nos pieds, un torrent mugissait dans le gouffre. Nous nous taisions. Je pensais à ma vie brisée, au bonheur perdu, à l'obstacle éternel, et, tout en songeant, je plongeais un avide regard dans l'abîme qui me fascinait. Arabelle en était si près, qu'il eût suffi d'un coup de vent pour l'y précipiter. Dieu seul nous regardait; le gouffre était sans fond. J'eus peur; je me jetai sur elle, je la pris dans mes bras, je l'emportai comme une bête fauve, et, quand je l'eus déposée sur le gazon, j'allai tomber à quelques pas, glacé d'horreur et d'épouvante.

Touchée de tant d'amour et de sollicitude, Arabelle baisa mes mains avec transport; je priai Dieu, qui lit dans les ames, de m'absoudre et de me pardonner.

V.

Nous touchons à une crise inévitable. Quelle en sera l'issue? Je l'ignore; mais il n'est pas de chaîne qui, à force de se tendre, ne finisse par se briser. Nous en venons insensiblement à perdre vis-à-vis l'un de l'autre tout ménagement et toute retenue. Arabelle souffre; une sombre inquiétude la mine et la consume. Sa passion s'aigrit, ma patience se lasse, notre humeur s'irrite, et nos relations s'enveniment. S'il n'est pas d'amour qui puisse résister à un tête-à-tête forcé, tu peux juger quelle intimité est la nôtre. Je m'observe et me domine encore, mais il m'échappe parfois, malgré mes efforts pour les retenir, des paroles qui jaillissent comme des éclairs et jettent dans le cœur d'Arabelle de soudaines et sinistres lueurs. L'infortunée se débat sous le sentiment de la réalité qui l'étreint. L'instinct de sa destinée la presse et l'enveloppe de toutes parts. Son martyre peut s'égaler au mien.

VI.

Ce que j'avais prévu est arrivé. Le choc a été terrible; mais nous n'en sommes liés l'un à l'autre que par un nœud plus étroit et plus sûr. Ainsi parfois la foudre, dans ses effets capricieux, allie violemment les métaux le moins susceptibles de se combiner.

Déjà, depuis plusieurs jours, un orage s'amassait silencieusement dans nos cœurs. Hier soir, écrasée sous le poids de la journée (de-

puis la veille nous n'avions pas, je crois, échangé deux paroles), Arabelle s'était jetée sur un lit de repos, tandis que moi, debout auprès de la croisée ouverte, je m'occupais à regarder dans la cour de l'auberge deux femmes qui venaient de descendre d'une berline de voyage. L'une, à la fleur de l'âge, mais pâle et l'air souffrant, grande et mince comme un roseau, s'appuyait languissamment sur l'autre, plus âgée, qui, l'observant d'un œil inquiet, la soutenait avec amour. C'étaient sans doute une mère et sa fille. La jeune personne était si frêle et si débile, qu'elle me parut près de défaillir. A peine, en effet, eut-elle fait quelques pas, qu'elle fut obligée de s'asseoir sur un banc de pierre. Elle y demeura plusieurs minutes à reprendre ses sens. Sa mère, assise auprès d'elle, la tenait appuyée sur son sein. Je les contemplais avec une vague émotion, sans chercher à me rendre compte ni du charme que j'y trouvais ni de l'attendrissement que je sentais me gagner peu à peu, quand tout à coup, à cette même fenêtre où j'étais, je vis la tête d'Arabelle se pencher auprès de la mienne. Soit que l'expression de mon visage trahît en cet instant la préoccupation de mon cœur, soit que la passion ait le don de seconde vue, soit enfin qu'Arabelle ne cherchât qu'un prétexte à ses emportemens, toujours est-il qu'à son insu peut-être elle comprit mieux que moi-même ce qui se passait en moi.

Elle m'arracha brusquement de la croisée, et, m'entraînant dans le fond de la chambre : — Qu'aviez-vous donc, me demanda-t-elle, à regarder ainsi ces deux femmes? Vous caressiez, à coup sûr, une espérance ou un souvenir. — A ces mots, qui frappaient plus juste qu'elle ne le croyait sans doute, je me troublai, puis je m'irritai de voir que j'avais été surpris et deviné. En général, nous n'avons de pitié pour la jalousie que lorsque rien ne l'excuse et ne la justifie; nous pardonnons volontiers à son aveuglement, jamais à sa clairvoyance. Je répliquai avec un sentiment de colère mal contenu; Arabelle en conclut naturellement qu'elle avait touché, sans le savoir, l'endroit sensible de mon être. Ainsi engagée, la querelle alla croissant. Ce ne fut long-temps qu'une escarmouche de traits plus ou moins acérés, de paroles plus ou moins amères; bientôt ce devint de part et d'autre une vraie furie. Au plus fort de la mêlée, Arabelle s'oublia jusqu'à me reprocher les sacrifices qu'elle m'avait faits; je m'en tins d'abord à lui rappeler brutalement que ces sacrifices, je ne les avais pas sollicités. Elle persista dans ses récriminations et m'accabla de mépris et d'outrages. — Prenez garde! m'écriai-je à plusieurs reprises; prenez garde, Arabelle, vous jouez avec la foudre!

— Elle ne douta plus que je n'eusse un secret qui brûlait mon cœur et mes lèvres; elle ne s'en montra que plus acharnée. — Arabelle!... m'écriai-je encore une fois d'une voix menaçante. — Parlez! frappez! s'écria-t-elle avec égarement. Je suis perdue, je le sais, je le sens; ne me laissez pas plus long-temps languir. — J'essayai vainement de la calmer; elle continua de m'aiguillonner et de me harceler avec une rage nouvelle. J'étais à bout. Il vint un instant où j'oubliai tous les engagemens que j'avais pris vis-à-vis d'elle, vis-à-vis de moi-même. Comme un homme qui tient entre ses mains une arme à feu, et qui, sans le vouloir, lâche, en se débattant, le coup qui doit donner la mort, je lui déchargeai mon secret dans le cœur. J'étais fou, j'étais ivre. Aux trop faciles sacrifices qu'elle s'était imposés pour moi, j'opposai sans pitié les renoncemens que je m'étais imposés pour elle; j'abattis l'orgueil de la passion sous l'orgueil du devoir; je racontai avec une complaisance cruelle les félicités au milieu desquelles elle était venue me surprendre, l'avenir qu'elle avait ruiné de fond en comble, les joies que j'avais abjurées pour la suivre. Tandis que je parlais, je la voyais devant moi, debout, pâle, immobile, écoutant avec la volupté du désespoir, s'abreuvant à longs traits du poison que je lui versais. Je voulais m'arrêter, mais j'étais emporté comme par des ailes de flamme. Enfin, quand j'eus tout dit, pareil au meurtrier qui s'enfuit après avoir plongé et retourné le poignard dans le flanc de sa victime, je m'élançai hors de la chambre, je traversai le village comme un insensé, et me jetai dans la montagne. Je courus long-temps sans savoir où j'allais. Un instinctif effroi me ramena auprès d'Arabelle. Je retrouvai désert l'appartement où je l'avais laissée. Je pris sur une table une lettre pliée à la hâte : c'étaient seulement quelques lignes qui me disaient un éternel adieu et me rendaient à la liberté. Ami, ce moment fut court, mais enivrant. Je poussai un cri de joie sauvage, et j'aspirai l'air à pleins poumons.

— Libre! libre enfin!

— Non, malheureux, s'écria tout à coup une voix implacable, non, tu n'as pas le droit de l'accepter, cette liberté qu'on te rend! Rattache tes fers, misérable!

La pensée est prompte comme l'éclair. Je me rappelai ce que j'avais oublié dans un transport de folle ivresse; je me souvins que cette femme s'était fermé toutes les portes pour venir frapper à la mienne, et que, privée de moi, l'infortunée n'avait que le suicide pour refuge. Je me demandai si sa mort me serait moins lourde à porter

que sa vie. En même temps ma conscience exaltée souleva contre moi toutes les tentations, tous les souhaits criminels qui s'étaient glissés, souvent à mon insu, dans les replis ténébreux de mon cœur. Ces réflexions furent si rapides, qu'en moins d'une seconde le cri de délivrance que j'avais poussé se changea brusquement en un cri d'épouvante. Je m'informai de la direction qu'avait prise Arabelle en sortant; je me précipitai sur ses traces. La terreur, la pitié, le remords, étouffaient en moi la voix de la haine, et jusqu'au sentiment de ma propre infortune; je n'étais plus qu'un amant éploré courant après sa maîtresse infidèle. J'interrogeais tous les passans que je rencontrais sur ma route; je prêtais l'oreille à tous les bruits; mon regard plongeait dans tous les abîmes; je criais le nom d'Arabelle à tous les échos. Je m'arrêtais, j'écoutais, je reprenais ma course haletante. La nuit me surprit, une nuit sombre, sans lune et sans étoiles. J'allais toujours. — Arabelle! Arabelle! — Rien ne me répondait que les plaintes du vent, qui me faisaient parfois tressaillir et glaçaient mon sang dans mes veines. Je venais de m'asseoir, désespéré, quand j'aperçus à peu de distance une lumière qui brillait à travers les arbres. J'y courus: des chiens aboyèrent à mon approche. C'était une pauvre cabane adossée contre la montagne. Je poussai la porte, j'entrai et je vis, près d'un feu de pommes de pin qu'on avait allumé pour la réchauffer, une femme accroupie, les cheveux épars, le visage meurtri : c'était elle. Des pâtres l'avaient recueillie demi-morte sur le bord d'un sentier. Dans ma joie de la retrouver vivante, j'allai m'agenouiller à ses pieds, je l'enlaçai de mes bras; comme autrefois, je l'appelai des noms les plus tendres. Elle, cependant, ses grands yeux attachés sur moi avec cette fixité du regard particulière à la folie, ne répondait à mes paroles que par un doux sourire étonné, mille fois plus effrayant que les emportemens de la colère. Je la crus folle, je me crus moi-même près de perdre la raison. — Parle-moi! réponds-moi! m'écriai-je avec désespoir. C'est moi, c'est Fernand qui t'aime! — A ces mots, passant une main sur son front, de l'air d'une personne qui cherche à se ressouvenir, elle resta quelques instans à m'examiner avec inquiétude; puis tout d'un coup ses traits se contractèrent, un cri terrible sortit de sa poitrine, elle s'arracha de mes bras, et tomba raide sur le carreau.

Je la relevai et la portai au grand air. Le froid de la nuit la réveilla. Je l'avais déposée sur l'herbe et je réchauffais ses mains glacées sous mes baisers. Revenue à elle, son premier mouvement fut de s'en fuir; je la retins par une étreinte passionnée. — Fernand,

vous m'avez tuée, me dit-elle. Je ne vous en veux pas; seulement que n'avez-vous parlé plus tôt? Rien ne vous était plus aisé que de vous délivrer de moi; mon intention n'a jamais été de m'imposer à vous, d'être une charge dans votre existence, un obstacle à votre bonheur. Je ne voulais que votre amour; je le sentais m'échapper, mais j'espérais le ressaisir. J'ignorais qu'il fût à une autre. Vous êtes libre. Retournez vers cette fille que vous aimez, et laissez-moi mourir en paix. Soyez heureux, et que mon souvenir n'importune point votre joie. — Elle parla long-temps ainsi, sans reproches, sans amertume, avec une résignation touchante, s'excusant d'avoir troublé ma destinée et me suppliant de lui pardonner. — Vous vivrez! vous vivrez! m'écriai-je. Et je me mis à retirer une à une les flèches empoisonnées que je lui avais décochées dans le sein; j'appliquai mes lèvres à ses blessures pour en extraire le venin mortel. Je rétractai toutes les paroles qui m'étaient échappées quelques heures auparavant. Devait-elle en croire les révoltes et les transports d'une ame violente et d'un caractère irascible? Je m'efforçai de lui prouver que ce n'avait été qu'un jeu cruel; je m'écriai que je l'aimais, que je n'aimais qu'elle, et qu'elle était ma vie tout entière. Et, chose étrange, j'étais de bonne foi. En cherchant à l'abuser pour la sauver, comme un acteur qui, à force de chaleur et d'entraînement, arrive à s'identifier avec son rôle et finit par se croire le personnage qu'il représente, j'étais parvenu à me tromper moi-même. J'oubliai tout et m'abandonnai naïvement aux sentimens que j'exprimais. Arabelle m'écoutait d'un air incrédule, et repoussait tous mes discours. Sa résistance acheva de m'exalter. Un instant, je m'interrompis pour la regarder à la lueur de la lune qui venait de percer les nuages. Pâle, échevelée, les mains jointes, à demi pliée sur elle-même, dans l'attitude de la Madeleine éplorée, elle était belle : je me surpris à l'admirer comme si je la voyais pour la première fois. Le silence, la nuit, la solitude, la majesté des cimes alpestres qui servaient de cadre au tableau, cette blanche lune qui nous baignait de ses molles clartés, cette fière beauté qui voulait mourir, ces vêtemens en désordre, ces sanglots étouffés, ce beau sein gonflé de larmes et de soupirs, tout fut complice du trouble de mon cœur. Je la ramenai persuadée et soumise. Mais déjà mon ivresse était dissipée, et, tandis que je la sentais à mon bras légère et joyeuse, je marchais morne et sombre, maudissant ma victoire, honteux de ma méprise, et me disant que cette femme avait été bien prompte et bien facile à se laisser convaincre.

Ne m'accuse pas, aie pitié des contradictions d'un cœur malheureux qui ne se connaît pas lui-même. Écris-moi à Milan, où nous allons passer l'hiver.

KARL STEIN A FERNAND DE PEVENEY.

Je t'aime et je te plains. Je vous plains l'un et l'autre, car le sort d'Arabelle ne me semble pas moins affreux que le tien. Je plains surtout les deux aimables créatures qui, pour t'avoir ouvert leur vie comme un port, ont reçu le contre-coup de l'orage qui t'a foudroyé. C'est une pitié, c'est un meurtre d'entraîner ainsi dans les désastres de la passion des existences dont le cours n'a jamais réfléchi qu'un ciel pur et des bords paisibles.

Je ne suis préoccupé que de toi; je sonde ta position, je la creuse en tous sens pour voir s'il ne te reste pas quelque moyen d'évasion et de fuite. Soins inutiles! l'honneur est ton geôlier, et je ne saurais prendre sur moi de te conseiller une lâcheté. Seulement, quand je vois de pareilles extravagances envahir la place des devoirs sérieux, je ne saurais m'empêcher d'en être révolté. Voilà pourtant ce qu'à force d'en exagérer l'importance, notre époque aura fait de l'amour! Voilà le résultat de toutes ces belles doctrines qui, à force d'exalter la passion, ont attaché des poids de cent livres aux ailes de la fantaisie, et fait d'un épisode l'histoire de la vie tout entière, c'est-à-dire d'une distraction une tâche, et d'un passe-temps un martyre! Et puis nous avons la prétention d'avoir divinisé l'amour! Il est très vrai que nos pères s'y prenaient autrement; en aimaient-ils moins bien? Je ne le pense pas.

Rien de nouveau dans ce Paris. Les voitures y roulent, les théâtres y jouent, et le soleil s'y lève absolument comme si tu étais le plus libre et le plus heureux des hommes. Dans ce groupe d'oisifs, de sots et de méchans qui s'appelle modestement le monde, on s'est occupé, huit jours durant, de ton aventure. Qu'a-t-on dit? que n'a-t-on pas dit? Je te fais grace des suppositions et des commentaires. Les uns t'ont blâmé, les autres t'ont plaint; il s'est trouvé des gens pour envier ton bonheur. Les femmes ont été sans pitié pour Arabelle. C'était inévitable : les femmes n'ont d'indulgence entre elles que pour les faiblesses cachées; elles redoutent le bruit comme un traître et l'éclat comme un dénonciateur. M. de Rouèvres n'a point reparu; son hôtel est désert et fermé. On s'épuise encore à cette

heure en conjectures sur sa disparition. Ceux-ci présument qu'il est allé prendre du service en Espagne; ceux-là, qu'il voyage en Orient; d'autres, qu'il se bat en Afrique. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ici nul n'en sait là-dessus plus long que moi, qui n'en sais rien.

Que puis-je pour toi? Dis un mot. Mon amitié souffre de son repos et s'indigne de son impuissance.

FERNAND DE PEVENEY A KARL STEIN.

Tu ne peux rien pour ma délivrance, mais tu peux me faire passer une fleur à travers les barreaux de ma fenêtre. Ami, puisque tu m'aimes et que tu m'es dévoué, aie pitié d'une fantaisie de mon cœur. Si rien ne t'empêche et ne te retient, prends la poste, et va passer quelques jours à Peveney. La lettre ci-jointe t'ouvrira la porte de mon petit manoir et t'y installera en maître. Ce voyage te plaira. Ma Bretagne, belle en toute saison, est belle surtout vers la fin de l'automne. Peut-être aussi te sera-t-il doux de connaître les lieux où j'ai vécu, de vivre où je m'étais promis de vieillir en paix au sein du bonheur. Il est impossible que tu ne trouves pas quelque charme à visiter le nid de mes rêves envolés. Le coin de terre qui nous parle d'un être aimé en dit plus à notre ame que tous les monumens consacrés par l'histoire. Quoi qu'il t'en semble, prête-toi avec bonté aux enfantillages d'un esprit chagrin. Tu dessines un peu, n'est-ce pas? Le soir, avant la tombée de la nuit, suis le chemin qui mène à Mondeberre; rôde discrètement autour du parc; tâche d'apercevoir, par quelque éclaircie du feuillage, une jeune et blonde figure: si tu la vois, saisis ses traits au vol, et fixe-les sur un feuillet de ton album. Ajoutes-y un croquis du château, et glisse le tout sous l'enveloppe d'une lettre que tu m'écriras dans ma chambre, près de la croisée, à cette même place où je t'écrivais autrefois. Achève avec la plume l'œuvre de ton crayon. Ne néglige rien, n'omets pas un détail. Que cette lettre apporte à l'exilé tous les parfums, tous les reflets, tous les échos de la patrie lointaine!

KARL STEIN A FERNAND DE PEVENEY.

Je t'écris dans ta chambre, à la lueur de ta lampe, les pieds dans tes pantoufles. Mais reprenons les choses de plus loin. Tu veux des détails, en voici.

Le jour même où je reçus ta lettre qui m'enjoignait de partir, je partis. A Clisson, je me fis indiquer la route de Peveney, et me pris à suivre un sentier qui remonte le cours d'une rivière plus poétique en ses détours que ne le fut jamais le Méandre. Après deux petites heures de marche, j'aperçus, à mi-côte, dominant une riche vallée et se mirant dans le cristal de l'onde, un joli castel que je reconnus aussitôt. J'entrai par la grille du jardin, et présentai ma lettre d'introduction à tes gens. Je soupai, fis un tour de jardin, et m'allai coucher. Tes dahlias sont magnifiques, et ton vin de Bordeaux est exquis.

Le lendemain, je me levai, sinon avec l'aurore, du moins assez tôt pour ne pas laisser refroidir le déjeuner qu'on venait de servir. Une fois à table, je ne pus m'empêcher d'admirer ce que je n'avais pas songé à remarquer la veille, l'élégance du service et la perspective enchantée que m'ouvrait, en guise de fenêtre, une glace sans tain sur la vallée et sur les coteaux. J'aime à voir ainsi, par une heureuse disposition, le paysage et la salle à manger se prêter des graces mutuelles. Les vins en ont plus de parfum, la nature en paraît plus belle. Mais elle est triste au cœur de l'hôte, l'hospitalité à laquelle il ne manque rien que la présence de celui qui la donne; je me disais : — Que n'est-il là! — et je me sentais près de pleurer.

Je passai cette journée à visiter ton manoir. Je devinai dans son étui de serge verte le fusil qui effraya si fort Mlle de Mondeberre enfant. Je restai long-temps à promener mes regards autour de la chambre où s'est noué si fatalement le nœud qui t'étouffe. Pauvre et cher garçon! c'est là que s'est livrée ta bataille de Waterloo. Il m'a semblé voir gisant sur le parquet les ailes mutilées de tes rêves et de tes espérances. Mais, ami, tu ne m'avais pas assez vanté les délices de ton ermitage : tout m'y ravit, si ce n'est ton absence. Puissent l'amour et le bonheur t'y ramener un jour, cher Fernand!

Sur le soir, fidèle à ma mission, je pris mes crayons, mon album, et, suivi de tes chiens, je m'enfonçai dans un sentier que je savais devoir me conduire où ton ame habite. Malheureusement, je n'avais pu calculer la distance, et la nuit descendait déjà des coteaux dans la plaine, que je n'étais point encore arrivé au but de mon expédition. J'entrevis le château dans l'ombre. Après avoir longé un mur d'enceinte, je trouvai cette petite porte dont tu m'as tant de fois parlé. Je me décidai à l'entr'ouvrir furtivement, non sans émotion; mais je m'esquivai aussitôt, en entendant un bruit de pas sur les feuilles sèches.

Le lendemain, c'était hier, jour aux aventures! Je m'étais éveillé de grand matin, avec la fervente intention de voir lever l'aurore, que je n'avais vue de ma vie que sur les toiles de l'Opéra. J'en avais lu tant de descriptions chez les poètes, que j'étais résolu à profiter de mon séjour à la campagne pour savoir, une fois pour toutes, à quoi m'en tenir là-dessus. Donc, à l'aube naissante, je me jetai à bas du lit et courus à la fenêtre. Le ciel, la vallée, les coteaux, tout, jusqu'à ton jardin, nageait pêle-mêle dans un épais brouillard, et je ne distinguai dans ce chaos que ton palefrenier qui étrillait un cheval à la porte de l'écurie. Je regagnai ma couche avec empressement, et, quand je me relevai, le soleil avait conquis le ciel; de la brume qui l'enveloppait quelques heures auparavant, il ne restait qu'une blanche vapeur qui flottait sur le vallon comme une gaze transparente.

J'aime la campagne modérément. Les romanciers en ont fait un tel abus, qu'ils l'ont dépouillée, à mes yeux, de son plus doux charme. Jean-Jacques Rousseau, qui fut un grand peintre de la nature, parce qu'il aimait la nature et qu'il vivait intimement avec elle, a créé une école de rapins et de barbouilleurs qui se sont rués dans son domaine, et n'ont manqué, pour se l'approprier, que d'amour et d'intelligence. Je n'aperçois le paysage qu'à travers les fausses couleurs dont ils l'ont chargé. La brise me récite leurs mauvaises phrases, et la fauvette me chante leurs méchans vers. C'est pourquoi je n'étais pas aux champs depuis deux jours que déjà j'en avais assez. Ajoute que cette maison déserte, qui ne me parle que de toi, est un tombeau où, au bout de vingt-quatre heures, je me sentais dépérir de tristesse et d'ennui. Il me semblait que tes meubles et tes lambris, étonnés de me voir à ta place, me regardaient d'un air sournois. Après déjeuner, je me demandai avec quelque inquiétude comment j'arriverais au soir, car je ne suis pas homme à m'égarer en molles rêveries sur le bord des ruisseaux. Tandis que je me consultais sur l'emploi de ma journée, je me souvins du cheval qu'en cherchant à découvrir les coursiers de l'Aurore, j'avais vu étriller à la porte de l'écurie. J'allai le visiter. J'aime les chevaux, quoique n'en usant pas. Celui-ci, bien qu'élégant et fier, me parut doux et facile à mener. Ton palefrenier m'ayant assuré que c'était un agneau, j'eus la fantaisie de le monter et de pousser jusqu'à Clisson, que je n'avais fait qu'entrevoir. Ce fut l'affaire d'un instant. On selle, on bride Ramponneau; je mets le pied à l'étrier, et je pars, escorté de la meute joyeuse.

D'abord tout va bien. Ramponneau s'avance au pas relevé, à la fois docile et superbe. Je ne reviens pas de mon aisance; j'admire

mon adresse, je me crois du sang des Lapithes ou des Centaures. Cependant, au détour du sentier, voici que maître Ramponneau, plein d'une ardeur depuis long-temps oisive, et ne reconnaissant pas le poids accoutumé, se livre à de légers exercices moins rassurans que pittoresques; ce que voyant, je n'imagine rien de mieux que de tirer à moi la bride de toute la force de mes deux poignets. Ramponneau se cabre, tourne sur lui-même, se dresse sur ses jarrets de derrière, retombe sur ses pieds de devant, et s'élance au triple galop, encore excité par les chiens qui bondissent autour de lui en aboyant comme des forcenés. Nous allons comme l'ouragan, franchissant haies, fossés et barrières. Je vois les arbres fuir comme des ombres, et le sentier se dévider comme un écheveau. C'est Mazeppa lancé dans les steppes de l'Ukraine. Enfin, après vingt minutes de course au clocher, homme et cheval, l'un portant l'autre, nous nous précipitons, par une porte ouverte, dans une cour qui retentit aussitôt des aboiemens des chiens, qui s'y jettent à notre suite. C'est un abominable vacarme. Ramponneau bat le pavé, hennit et renifle : les chiens du logis que nous venons d'envahir mêlent leurs voix aux concerts de ta meute, tandis que moi, toujours en selle et tout étourdi, je cherche à me remettre d'une alarme si chaude.

C'est là qu'en sont les choses, lorsque j'entends le bruit d'une fenêtre qui s'ouvre au-dessus de ma tête. Je lève les yeux et j'entrevois une figure qui disparaît pour venir à moi. C'est une femme belle encore, au noble maintien, au grave et doux visage. En l'apercevant, j'ai mis pied à terre. Elle s'avance, les traits épanouis et la bouche souriante. Je crois démêler que je suis l'objet d'une méprise. En effet, à quelques pas de moi, elle s'arrête, pâlit et se trouble. J'en fais autant de mon côté; je la salue gauchement, et nous restons à nous regarder l'un l'autre avec embarras. Je ne sais que dire ni qu'imaginer, lorsqu'en cherchant au ciel une inspiration, je découvre à travers une vitre un jeune et blond visage qui m'observe avec curiosité. C'est un éclair. Je comprends tout. Ramponneau m'a conduit à mon insu dans la cour d'un château dont tu lui as appris le chemin; cette femme, c'est Mme de Mondeberre; ce blond visage, c'est Alice; moi, je suis le rayon éteint d'une espérance évanouie.

Quand tout fut expliqué et que j'eus prié Mme de Mondeberre d'agréer mes excuses, je voulus me retirer; mais la châtelaine me retint. — Vous êtes l'ami de M. de Peveney, me dit-elle; permettez que je profite du hasard qui vous a conduit près de moi. D'ailleurs,

vous êtes mon prisonnier, ajouta-t-elle en souriant. — Tu penses bien que je ne résistai guère à tant de grace et de prévenance. Je dînai au château et ne retournai à Peveney que le soir.

Ami, j'ai passé là quelques heures que je n'oublierai de ma vie. Je voudrais te parler des deux anges, mais je n'ose, car je craindrais d'irriter tes douleurs et de redoubler tes regrets. Je sens pourtant qu'il faut que je réponde à toutes les questions que m'adresse ton cœur impatient.

Mlle de Mondeberre m'a paru grave, triste et fière. Elle était vêtue d'une robe de soie grise montante, pareille à une amazone, moins la jupe traînante; la torsade d'un tablier de moire noire entourait sa taille élégante et souple; elle portait un col blanc et plat tout uni avec des manchettes également unies et plates, relevées sur le poignet et découvrant l'aristocratique blancheur d'une main fine et alongée. Ses cheveux blonds, magnifiquement tordus et noués derrière la tête, se rabaissaient sur son front en bandeaux légèrement renflés vers les tempes. Un brodequin de coutil gris pressait son pied étroit et cambré. A la façon dont elle m'a reçu, j'ai cru comprendre que Mlle de Mondeberre m'en voulait secrètement de ne pas être un autre que moi-même. Elle n'a pas prononcé ton nom, et chaque fois qu'il a été question de toi, elle est restée impassible et muette. D'ailleurs, Mme de Mondeberre ne m'a parlé de toi qu'avec une excessive réserve; j'y mettais moi-même une discrétion qu'il te sera bien aisé d'imaginer : de sorte que l'unique pensée de nos trois cœurs fut en apparence ce qui nous préoccupa le moins. Quand nous nous mîmes à table, je devinai le regard d'Alice qui te cherchait à ta place vide. Après dîner, M. Gaston de B.... l'ayant priée de se mettre au piano, elle s'en défendit en disant qu'elle n'avait joue ni chanté depuis près de trois mois. Le cousin ayant insisté, de guerre lasse Mlle de Mondeberre essaya de chanter en s'accompagnant; mais, au bout de quelques mesures, elle s'interrompit brusquement, se leva, et revint s'asseoir près de sa mère, qui la pressa contre son sein avec une expression de tendresse indicible. Ce sont deux ames qui s'entendent et se comprennent en silence.

M. de B... ayant pris à part Mme de Mondeberre pour s'entretenir avec elle, je restai près d'un quart d'heure en tête à tête avec Alice. Je réussis à l'apprivoiser. Tout en causant, je feuilletais un des albums qui couvraient la table du salon; j'y trouvai, sur un coin de carton de Bristol, un petit dessin signé du nom d'Alice et représentant le château de Mondeberre vu du côté de la prairie. J'amenai douce-

ment la belle enfant à me l'offrir comme un souvenir de la gracieuse hospitalité de sa mère, et je la priai d'accepter en échange un croquis de Decamps que j'avais dans mon portefeuille. Le reste de la soirée fut employé à visiter les lieux que j'avais appris à aimer longtemps avant de les connaître. Toutefois, je dois convenir que la fraîcheur de la soirée nuisit quelque peu à la sincérité de mes émotions.

Entre neuf et dix heures, je me retirai en compagnie de M. de B..., qui fit route avec moi jusqu'à Peveney. Quelque bien que tu m'aies écrit de ce gentilhomme un soir que tu venais de découvrir avec enthousiasme qu'il ne pouvait épouser sa cousine sous peine de bigamie, quelque estime que je fasse de lui d'ailleurs, je ne saurais pourtant m'empêcher de reconnaître que M. de B... possède un des défauts (à moins que ce ne soit une qualité) les plus antipathiques à ma froide nature. C'est un cœur banal, un esprit indiscret, une ame en plein vent. Pareils aux vases fêlés qui ne peuvent rien garder, il est des hommes dont la vie est un épanchement perpétuel; leur confiance est à qui les écoute. En dix minutes, on fait plus de chemin dans leur intimité qu'en dix ans dans une affection véritable. Ils se livrent à tous sans discernement et s'en vont de porte en porte racontant de droite et de gauche leurs affaires et celles de leurs voisins, si bien que les connaissances d'un jour s'étonnent de jouir auprès d'eux de tous les priviléges d'une ancienne amitié, tandis que l'amitié s'indigne de se voir prostituée au premier étranger qui passe. Je n'aime pas ces hommes-là, et M. de B... en est un. Nous n'avions pas gagné le sentier du bord de l'eau qu'il m'appelait son cher ami et me prouvait que ce n'était pas un vain titre. A peine étions-nous à un quart de lieue du château qu'il s'occupait déjà de m'en dévoiler les mystères. Ainsi j'ai dû entendre tout au long l'histoire de la châtelaine depuis la mort de son mari; sa résolution de vivre dans la retraite et d'y élever son enfant, les démarches infructueuses de sa famille pour l'en arracher, son refus constant de se remarier, tout ce gracieux poème que je savais déjà, M. de B... me l'a chanté en prose médiocrement poétique. Cet homme n'a rien compris de ce qu'il y a de charmant dans la vie de cette chaste veuve qui s'enferme à vingt ans pour vieillir fidèle à l'époux qui n'est plus et se vouer tout entière à l'unique fruit d'un amour que la mort a fait éternel. M. de B... n'a vu dans ce veuvage obstiné qu'une bizarrerie de caractère qu'il ne se charge pas d'expliquer. Je ne sais rien de plus désenchantant que de soumettre à un examen un peu sérieux la plupart de ces hommes qu'on appelle des gens du monde. On se

laisse volontiers prendre à la grace de leurs manières; mais qu'on s'avise de gratter la couche brillante du vernis qui les couvre, on est tout surpris de ne trouver dessous que le métal le plus vulgaire.

Pour en revenir aux indiscrétions du beau cousin, en voici quelques-unes qui t'intéresseront peut-être. Depuis deux ou trois mois, l'humeur, le caractère et la santé de Mlle de Mondeberre se sont visiblement altérés. M. Gaston de B..., profond observateur et merveilleux psychologiste, assure qu'il faut marier cette enfant. Il tourmente Mme de Mondeberre pour qu'elle se décide à conduire sa fille dans le monde; mais la fille ne paraît pas s'en soucier non plus que la mère. Quoi qu'il en soit, Gaston s'est mis en tête qu'il marierait sa jolie cousine. Il ne se passe point de semaine qu'il n'aille une ou deux fois au château proposer ou indiquer à Mme de Mondeberre quelque nouveau parti pour Alice. Malheureusement Alice a déclaré qu'elle ne voulait pas voir l'ombre d'un prétendant, et, de son côté, Mme de Mondeberre ne montre nul empressement à connaître le bois dont on fait les gendres. M. de B... ne se lasse point de revenir à la charge, bien qu'on lui réponde chaque fois : « Cousin, que voulez-vous? nous sommes heureuses ainsi; allez porter vos maris ailleurs. »

Ne voulant point partir sans prendre congé des deux anges, je suis retourné aujourd'hui au château. Ma visite a été courte. Il n'a guère été question de toi, mais Mlle de Mondeberre a caressé tes chiens et flatté de sa main l'encolure de ton cheval. Tu trouveras ci-joint, avec le dessin d'Alice, un croquis à la mine de plomb que j'ai tracé de souvenir, d'après sa personne. La ressemblance est à peine indiquée; ton cœur l'achèvera.

Bionda testa, occhi azzurri, e bruno ciglio.

J'ajoute à cet envoi un brin de bruyère rose qui s'est détaché d'un bouquet qu'en causant hier avec moi, Mlle de Mondeberre mordillait et broutait comme une biche. Je n'ai jamais donné pour ma part dans ces faiblesses du sentiment; mais je les respecte et les sers au besoin.

Ma mission est remplie. Je pars demain au point du jour; j'ai hâte de revoir mon ruisseau de la rue du Bac. Adieu, ami; je n'ose ni ne dois te conseiller l'espérance. Cependant ta place est gardée, et la voix mystérieuse qui te poursuit dit vrai : Le bonheur est ici, qui t'attend.

I. — FERNAND DE PEVENEY A KARL STEIN.

Tu l'as vue! elle t'a parlé! tu as entendu sa voix! tu as respiré l'air qu'elle respire! tu as visité les lieux qu'elle habite! Hélas! il n'est que moi qui sois privé de ce bonheur. J'ai baisé ta lettre et les trésors qu'elle enfermait. Sois béni mille fois, le meilleur et le plus dévoué des amis! Je te dois d'avoir senti tomber sur mon cœur brûlant et desséché une goutte de rosée céleste.

Nous sommes venus à Milan avec l'intention d'y passer l'hiver : l'hiver s'achève à peine, et nous partons demain. Milan est une ville française. Je ne saurais y faire un pas sans rencontrer quelque figure de connaissance. Je n'ai pas le courage d'affronter plus long-temps les regards indiscrets et les sourires équivoques. Hier, j'errais seul autour du Dôme, quand j'ai rencontré le jeune comte de G..., qui, m'ayant aperçu la veille avec Mme de Rouèvres au bras, a cru devoir me complimenter : je l'aurais volontiers souffleté. Arabelle, de son côté, est exposée à rencontrer chaque jour des femmes qui se détournent en la voyant ou refusent de la reconnaître. La passion heureuse se rit de pareils outrages qui ne la touchent point; mais aussitôt qu'elle n'est plus exaltée par le sentiment du bonheur, elle en est profondément blessée. Arabelle, qui avait commencé par faire si bon marché de l'opinion, souffre et s'indigne toutes les fois qu'elle croit remarquer que l'opinion la condamne et la réprouve. Elle vit dans une irritation perpétuelle contre cette société qu'elle avait défiée de l'atteindre. Dévorée de je ne sais quel besoin posthume de considération qu'en secret elle ne me pardonne pas de ne point satisfaire, elle supporte impatiemment l'état de réclusion que notre position nous impose; elle se révolte à l'idée qu'elle n'est ni recherchée ni honorée à l'égal des autres femmes qui, n'ayant point abjuré leurs devoirs, ont conservé leurs priviléges; elle qui n'a pas été à la peine s'étonne de n'être pas à la récompense. C'est tout un nouvel ordre de douleurs, de querelles et d'humiliations que je n'avais pas soupçonnées jusqu'ici et que me réservait le séjour des cités. J'ai signifié tout d'abord à Mme de Rouèvres que je ne consentirais jamais à la présenter nulle part comme ma femme, et que j'étais décidé à vivre, comme par le passé, dans une solitude absolue. De là des récriminations sans fin. A l'entendre, je la séquestre et la mets au ban du monde. Je reçus, l'autre jour, une lettre d'invitation personnelle pour un bal à la légation de France. Malgré tous mes soins pour la

lui cacher, cette lettre tomba dans les mains d'Arabelle, qui, se voyant frappée d'exclusion, cacha mal le dépit qu'elle en ressentait. Je m'empressai de déclarer que je n'irais point à cette fête; mais, soit qu'elle voulût m'éprouver, soit qu'elle se piquât de générosité, elle me supplia d'y aller. Elle y mit tant d'insistance, que je m'habillai et partis. Je n'avais, à vrai dire, nulle envie d'assister à ce bal, bien que ce fût une occasion de jouer, pour une heure ou deux, à la liberté. Quand je rentrai, je retrouvai Arabelle en larmes, la jalousie au cœur, le reproche à la bouche. Ces scènes m'épuisent : j'ai perdu l'énergie sauvage qui me soutenait. Arabelle est elle-même au bout de ses forces. Elle dépérit visiblement; ce matin, j'ai été frappé de la pâleur de son front et de l'amaigrissement de ses traits. Comme tous les malheureux qui espèrent, en changeant de lieux, changer de destinée, et croient que le bonheur les attend partout où ils ne sont pas, elle me presse de partir; nous partons pour Venise. Adieu.

II.

Il s'est trouvé que le consul de France à Venise est un M. de C..., parent et ami du comte de Rouèvres. A peine arrivés, nous avons pris, comme deux proscrits, la route de Florence, où nous nous rendons à petites journées. Notre vie est plus calme; cependant tel est l'ennui qui m'écrase, que j'en suis à regretter parfois les luttes et les emportemens qui rompaient du moins la mortelle monotonie de notre tête-à-tête. Que sommes-nous venus chercher dans ce doux pays si bien fait pour l'amour, que c'est l'outrager que de n'y point aimer? Qu'ils s'adressent aux glaces du Nord, les infortunés qui, comme nous, promènent, en la maudissant, la chaîne qui les lie l'un à l'autre! Qu'ils n'affligent pas du spectacle de leurs misères la patrie des amans heureux! Nous traversons en silence, le cœur morne, l'œil indifférent, ces beaux lieux où tout invite aux tendresses mutuelles. Déjà sur cette terre favorisée du ciel le printemps bourgeonne et fleurit; mais nous traînons partout après nous l'hiver éternel. Nous passons, sans nous arrêter, devant les chefs-d'œuvre de l'art. Que nous font ces palais, ces statues, ces tableaux? Les arts sont le luxe du bonheur : ils ne disent rien à nos ames. Et cependant, qu'il pourrait être enchanté, ce voyage! Ce matin, notre chaise a été dépassée par une voiture dans laquelle j'ai reconnu Gustave P... et sa jeune femme. Ils suivent la même route que nous, dans l'ivresse

de leurs fraîches amours, aux charmantes lueurs de cette suave lune qui préside aux premières joies des époux. Où m'égarent de lâches regrets? J'ai honte de ma douleur en voyant celle qui m'accompagne. Arabelle ne se plaint pas, mais une fièvre lente lui consume les os. Ses joues se creusent, ses yeux se plombent; son corps s'allanguit et s'affaisse. Elle reste des journées entières silencieuse, la tête appuyée sur un coussin de la voiture; si je lui parle, elle répond avec douceur; parfois je surprends des larmes coulant sans bruit sur son visage. Est-ce là cette femme que nous avons connue belle, souriante, entourée d'hommages? Sa vie n'était qu'une longue fête; l'amitié s'empressait sur ses pas : les femmes enviaient sa beauté, les hommes se disputaient ses regards; sa fortune n'avait que des flatteurs. En comparant ce qu'elle était alors et ce qu'elle est aujourd'hui, qui ne serait touché d'une pitié profonde? S'il pouvait la voir, M. de Rouèvres se croirait trop vengé. Mon cœur s'amollit et se fond. Qui pleurera sur elle, si ce n'est moi, l'auteur de tous ses maux?

Si elle mourait pourtant?... Si elle mourait, c'est moi qui l'aurais tuée! En serais-je moins son meurtrier, parce qu'au lieu de l'immoler d'un seul coup, je l'aurai laissé mourir à petit feu? Pour avoir prolongé son supplice, en aurais-je moins abrégé ses jours? Pour avoir répandu son sang goutte à goutte, en aurais-je moins tari dans son sein les sources de la vie? En trouverais-je plus aisément grace devant Dieu et devant toi-même? Si elle mourait!..... mais qu'espères-tu donc, malheureux? As-tu pensé que sa dernière heure serait l'heure de ta délivrance? T'es-tu dit qu'après l'avoir mise au tombeau, tu n'aurais plus qu'à reprendre, libre et léger, le sentier des jeunes amours? T'es-tu flatté que ta conscience ne te poursuivrait point partout et toujours comme l'ange vengeur au glaive flamboyant? T'es-tu promis de nouer de nouveaux liens sur le cercueil de ta victime? As-tu médité d'associer ton ame flétrie à une ame innocente et pure? Détrompe-toi, mon cœur. Ta chaîne est double : l'une peut se briser, mais l'autre est infrangible; elle est forgée par le remords.

III.

Ami, c'en est fait; il est temps de se conduire en homme, et puisqu'espérer est un crime, je renonce même à l'espérance. J'accepte

franchement la position que je me suis faite et ne me permettrai plus une plainte ni même un regret. Arrivé à Florence, j'écrirai aussitôt à Mme de Mondeberre. Je lui dirai que ma destinée est accomplie et que la patrie ne me reverra plus. Alice est jeune; en supposant qu'elle soit atteinte, son ame se relèvera promptement. C'est à la blessure la plus large et la plus profonde qu'appartiennent mes soins et mes veilles. Ma place est auprès d'Arabelle, et je n'ai plus désormais d'autre tâche que de m'oublier en vue de son repos. La bonté peut suppléer l'amour; je trouverai ma récompense dans le sentiment de mon abnégation et dans la conscience de mes sacrifices. Il est impossible qu'on ne finisse pas par aimer l'être auquel on se dévoue; du moins on aime son propre dévouement, et c'est assez. Depuis que j'ai compris mes devoirs et que je m'y soumets sans arrière-pensée, je me sens mieux avec moi-même, et je recueille déjà les fruits de ma résolution. Je suis mort au bonheur, mais le bonheur n'est pas une condition d'existence; c'est même une chose assez peu commune pour qu'on se résigne à ne le point avoir. Adieu donc, et pour toujours adieu, rêves charmans que je viens d'ensevelir! Adieu pour la dernière fois, jeune et gracieuse image trop long-temps caressée! je ne me pencherai plus sur mon cœur pour vous contempler; mes regards ne vous chercheront plus dans le ciel désert.

J'organise notre vie et travaille sérieusement à mettre un peu d'ordre dans tout ce désordre. La santé d'Arabelle m'inspire de vives inquiétudes. J'ai décidé que nous irions dresser notre tente, soit à Pise, soit dans une des petites villes qui bordent la Rivière de Gênes. Nous vivrons là ignorés et paisibles. J'aurai pour Arabelle la tendresse qu'on a pour un enfant malade; je ne désespère pas de l'amener insensiblement à prendre son amour pour le mien, ni de la voir bientôt renaître sous mes soins et sous ce doux ciel. Nous appellerons l'étude à notre aide; nous lirons les poètes italiens; nous aurons des fleurs, des livres et du soleil. Pour être heureux, il ne nous manquera que le bonheur; je veillerai à ce qu'Arabelle n'en sache rien, et moi-même je l'oublierai peut-être en assistant à sa résurrection. Je n'y arriverai pas en un jour; j'y tendrai incessamment de tous les efforts et de toutes les facultés de mon être. Je ne me dissimule aucune des difficultés de la tâche que je m'impose; Dieu, qui voit mes intentions, me soutiendra dans cette entreprise. Déjà je suis entré dans ma nouvelle voie, et j'y ai trouvé, dès les premiers pas, un soulagement et un contentement intérieurs que je n'espérais plus éprouver. De-

puis que je n'attends rien de la destinée et que j'ai renoncé à ma part de félicités en ce monde, j'ai perdu l'exaltation fiévreuse qui me consumait et recouvré du même coup le sentiment des mille petites joies que la nature prodigue à toute heure au cœur simple qui sait en jouir. A soigner l'ame d'Arabelle, je gagne d'échapper à la mienne, et je crois entrevoir que le secret du bonheur est de ne point le chercher pour soi-même. Quand la santé d'Arabelle sera rétablie, nous voyagerons : j'essaierai d'occuper ses jours et de la distraire; je ferai mon devoir jusqu'au bout, sans me plaindre et sans murmurer. Je rougis à présent des excès auxquels je me suis laissé entraîner. Malheureux, je n'ai eu ni le courage d'accepter ma position ni l'énergie de m'y soustraire : j'ai reculé en même temps devant l'honneur et devant la honte. Je sais mes faiblesses; je les déteste et je les abjure. Comment ai-je osé, par exemple, t'envoyer rôder autour de Mondeberre? Comment, trop faible ami, t'es-tu prêté à mes lâches désirs? Comment n'avons-nous pas compris l'un et l'autre que c'était outrager à la fois l'innocence et le malheur? Ah! tu l'as bien compris, toi! mais tu as étouffé, pour me complaire, les répugnances de ton cœur; tu n'as pas craint d'immoler à ma fantaisie la droiture de ton caractère. Noble et cher ami, tu n'aurais pas dit : — Enlevons Hermione. — Tu l'aurais enlevée. Je veux, cher Karl, me montrer digne d'une amitié si belle; je veux, en ne restant point au-dessous de mon infortune, la rendre respectable et mériter l'estime autant que la pitié. Le Fernand que tu as connu a cessé d'exister; je commence une seconde vie en expiation de la première.

IV.

Stériles regrets! soins superflus! réparation tardive! Où trouverai-je la force et le courage d'écrire ce funeste récit? Je le dois cependant, il le faut, afin que mon châtiment soit complet et que rien ne manque à ma honte.

Depuis quelques jours, la passion d'Arabelle avait tout d'un coup changé de caractère. Ce n'était plus l'exaltation de la douleur, ni l'affaissement d'un courage épuisé, ni l'attendrissement d'une ame qui pleure et s'appitoie sur elle-même; c'était un désespoir immobile, silencieux et sombre. J'avais remarqué ces nouveaux symptômes, je commençais de m'en alarmer, lorsqu'un matin, comme nous étions enfoncés chacun dans un coin de la voiture, abîmés chacun dans nos

réflexions, je sentis une main sèche et brûlante s'appuyer brusquement sur les miennes. Je me réveillai en sursaut et me trouvai face à face avec Arabelle, qui me contemplait d'un air étrange. — Fernand, me dit-elle d'une voix calme et pourtant terrible, encore un peu de patience! nous n'avons plus long-temps à souffrir. — Que voulez-vous dire? m'écriai-je. — Si vous me regardiez, vous me comprendriez, ajouta-t-elle en repoussant ma main avec une énergie farouche. — Je la regardai : ses yeux étaient caves, ses paupières mâchées et sanglantes; la pâleur de sa figure reluisait sous le feu de la fièvre qui l'embrasait sans la colorer. — Vous souffrez? m'écriai-je. — Elle ne répondit que par un geste de dédain, croisa ses bras sur sa poitrine, et se tint muette dans son coin. Je ne pus, le reste du jour, lui arracher une parole ni même un regard. D'ailleurs, pas une larme, pas un sanglot, pas un soupir; inflexible comme le bronze! Cependant je sentais, j'entendais pour ainsi dire, le travail de son ame qui minait sourdement son corps. J'observais avec terreur les rapides progrès du mal. Un sinistre pressentiment me mordit au cœur. Il me sembla que le ciel, pour me punir, allait exaucer les souhaits abominables que je lui avais parfois adressés. Je la pris dans mes bras. Elle n'essaya point de se dégager, mais elle demeura insensible sous mes étreintes. — Arabelle, m'écriai-je encore, quelle fatale pensée vous absorbe? Je vous aime et ne vis que pour vous. Mon amie, vous avez beaucoup souffert; mais ayez foi en des jours meilleurs. Vous m'avez vu souvent injuste et cruel : je veux réparer à force de soins tous les maux que je vous ai causés. Cette tâche me sera douce; je ne vous demande que de me sourire et de ne point décourager ma tendresse. Laissez-moi croire que tout n'est pas désespéré et que je puis guérir les blessures que j'ai faites; ne m'interdisez pas la conquête de votre bonheur. — Je lui parlai long-temps sur le même ton, d'une voix émue et d'un cœur sincère. Il me fut impossible de vaincre l'obstination de son silence; seulement, tandis que je parlais, ses lèvres étaient agitées par un mouvement convulsif, et ses yeux brillaient d'un funeste éclat. Ne sachant qu'imaginer, je finis par attribuer cet état à l'exaltation de la fièvre, et ce redoublement de fièvre à la fatigue du voyage. La nuit tombait. J'avais hâte d'arriver à Florence; nous n'en étions plus qu'à quelques milles, lorqu'en passant devant une *locanda* d'assez pauvre apparence, isolée sur le bord du chemin, Arabelle fit arrêter les chevaux et déclara qu'elle n'irait pas plus loin. Je lui objectai doucement qu'elle ne trouverait ici qu'un mauvais gîte, qu'elle y repo-

serait mal, que sa santé réclamait des ménagemens, et qu'il était plus prudent et plus sage de pousser jusqu'à la ville; elle insista d'une voix impérieuse : je cédai. A peine entrée, elle refusa de rien prendre et se fit conduire dans une chambre où je la suivis. C'était une grande pièce meublée de plusieurs lits qui, rangés à la file, lui donnaient l'air d'une salle d'hospice; les murs, blanchis à la chaux, n'avaient d'autres ornemens que des images de saints grossièrement enluminées; les araignées filaient leurs toiles entre les poutres noircies qui servaient de plafond. Je m'approchai d'un des lits; les couvertures en étaient lourdes et froides, les draps humides et rudes. Bien qu'on touchât aux premiers jours du printemps, l'atmosphère de l'appartement se ressentait du voisinage des Apennins encore chargés de neige. Je demandai du bois, et, tandis qu'Arabelle se couchait, j'allumai moi-même un grand feu qu'il fallut presque aussitôt éteindre à cause de la fumée qui se répandait à flots dans la chambre. J'allai au chevet d'Arabelle. — Mon amie, vous le voyez, lui dis-je avec découragement, ce lieu serait inhabitable, même pour une personne en santé. — On n'y vivrait pas, me répondit-elle avec calme, mais on peut y mourir.— Et comme à ces mots je demeurais frappé de stupeur : — Fernand, reprit-elle d'une voix ferme, ne restez pas ici, partez. Je suis décidée à ne pas sortir vivante de cette chambre, et je sens que votre présence, au lieu de les adoucir, ne ferait qu'irriter mes derniers momens. — A l'altération de ses traits et à l'expression de son visage, je compris que ce n'était point un jeu et qu'elle parlait sérieusement. Il n'y avait pas de temps à perdre. Le postillon était encore avec ses chevaux dételés à la porte de l'hôtellerie. Je lui criai de ratteler. Je me jetai dans la voiture; au bout d'une heure, j'entrais dans Florence et j'en sortais une heure après, accompagné d'un médecin et rapportant tous les objets présumés nécessaires à l'état d'Arabelle.

Lorsqu'à mon retour je lui parlai d'un médecin, elle me signifia qu'elle ne consentirait pas à le recevoir. — Vous avez pris, dit-elle, une peine inutile : la médecine n'a rien à voir ici. Je ne demande qu'une chose, c'est qu'on me laisse mourir en repos. Mon Dieu! ajouta-t-elle d'une voix moins brève et presque émue, ma vie fut assez tourmentée, il est juste que ma mort soit tranquille.— En dépit d'elle-même, j'amenai le docteur à son chevet; mais elle ne répondit à aucune des questions qu'il lui adressa. — Monsieur, lui dit-elle enfin, vous me fatiguez en pure perte. Qu'espérez-vous comprendre à ce qui se passe sous vos yeux? Où mon mal commence, votre science

finit. Ce n'est pas un corps souffrant, c'est une ame mortellement blessée qu'il faudrait guérir. Vous n'y pouvez rien. De grace, monsieur, laissez-moi. — Je le pris à part et l'interrogeai. — A moins, me dit-il, que mes observations ne me trompent, cette femme n'a pas quarante-huit heures à vivre. Le mal est là, ajouta-t-il en portant un doigt à son front : elle mourra d'un transport au cerveau. — Sauvez-la! m'écriai-je, sauvez-la, docteur, ma fortune est à vous, ma fortune et ma vie tout entière! — Il sourit tristement et se retira en hochant la tête. Je retournai vers Arabelle, je me jetai au pied de son lit, je m'emparai de ses mains, je les inondai de baisers et de larmes. — Qu'avez-vous? que s'est-il passé? Pourquoi désespérer de la vie, quand la vie promet d'être belle? Que vous ai-je fait? Je vous aime. Si vous mourez, je meurs avec vous. Mais, voici quelques jours à peine, vous ne parliez pas de mourir. Vous reposiez votre cœur sur le mien, vous me laissiez espérer qu'ils pourraient un jour refleurir l'un et l'autre. Qu'est-il survenu? Ai-je remué, sans le savoir, les amertumes du passé? Ai-je touché, sans m'en douter, à quelque point douloureux de votre ame? Parlez-moi, éclairez mes perceptions. Si le mal que je vous ai fait crie vengeance, imposez à mon amour une tâche : quelle qu'elle soit, je l'accomplirai. S'il vous faut mon sang, je le verserai avec joie. Mais on parle, on répond, on s'explique, on n'est pas sans pitié pour un homme qui pleure et supplie; on dit du moins pourquoi on veut mourir!

Je roulais ma tête sur son lit, et déchirais la couverture avec mes dents, tandis qu'elle, debout sur son séant, m'examinait d'un œil implacable, et paraissait se repaître avec une joie féroce du spectacle de mes tortures.

— Monsieur de Peveney, dit-elle enfin, que penserait Mlle de Mondeberre, si elle vous voyait ainsi?

A ce nom que je n'avais jamais prononcé devant elle, à ce nom qui était resté en moi comme une perle au fond de la mer orageuse, je me levai avec épouvante, et nous demeurâmes immobiles à nous regarder l'un l'autre en silence. Après avoir joui quelques instans de ma stupeur, elle me tendit froidement un papier qu'elle tenait froissé entre ses doigts. Ce papier, je le pris d'une main tremblante; c'était ta lettre, au timbre de Clisson, datée de Peveney.

— Écoutez-moi, lui dis-je; quand vous m'aurez entendu, vous me jugerez, et votre jugement sera pour moi celui de Dieu.

Je m'assis auprès d'elle, sur un escabeau, et me mis à lui dévoiler dans toute sa nudité cette ténébreuse et déplorable histoire. Je ne dis-

simulai aucun détail. Je dis dans quelles dispositions je m'étais enfui de Paris, que j'étais las des orages de la passion moins encore que de la vie de ruses et de fourberies qu'elle traîne à sa suite. Je contai ce que j'avais souffert en la quittant, les combats que j'avais soutenus avant de me décider à déchirer son cœur; comment j'avais retrouvé Mlle de Mondeberre; qu'elle m'était en effet apparue comme un lointain espoir; mes remords cependant et mes hésitations toutes les fois qu'il s'était agi de rompre l'anneau qui me retenait au passé; la lutte des regrets et des espérances; la crainte de réduire au désespoir une tendresse que je me sentais dévouée; toutes mes faiblesses, toutes mes terreurs, toutes mes lâchetés, je dis tout, et enfin par quelle fatalité la lettre de rupture que j'avais écrite n'était arrivée qu'après le départ d'Arabelle. O mon ami, que le cœur de l'homme est quelque chose de misérable! Tandis que je parlais, près de cette femme qui allait mourir, j'étais, à mon insu, préoccupé de l'arrangement de mes phrases; je calculais, sans m'en rendre compte, les effets de mon discours; je trouvais, sans y songer, je ne sais quel charme de rhéteur dans le développement et dans l'analyse de mes sentimens! Quand j'eus tout dit :

— Vous savez le reste, ajoutai-je; voici maintenant ce que je vous propose. Je n'ai pas attendu jusqu'à cette heure pour immoler en moi tout ce qui n'est pas vous. Je vous offre d'essayer d'une nouvelle vie, et de tendre, d'un commun effort, sinon vers le bonheur, du moins vers la guérison et l'apaisement de nos ames. Nous avons beaucoup souffert, nous souffrirons encore beaucoup; mais peut-être arriverons-nous, à force d'aide mutuelle, à ne plus regarder que comme un rêve affreux le souvenir de tant de mauvais jours.

— Je te comprends, malheureux! s'écria-t-elle en éclatant, ce n'est pas ma mort que tu redoutes; tu la veux, tu l'appelles, tu la demandes à Dieu; mais, lâche que tu es, tu n'as pas le courage de m'assassiner. Tu voudrais t'y prendre de façon que je te bénisse en mourant, et pouvoir ensuite te vanter de tes sacrifices. Tu t'arrangerais volontiers des profits du meurtre, à la condition d'échapper au remords qui le suit. C'est ainsi que tu nous as tous perdus avec ton indigne faiblesse! Je te connais enfin, mais as-tu pu croire un instant que j'accepterais la tâche que tu me proposes? as-tu pensé que je consentirais à devenir sciemment la complice de tes trahisons, de tes parjures et de tes infamies? Va! tu me ferais horreur, si tu ne me faisais pitié.

Elle retomba épuisée sur son lit, et moi, le visage caché entre

mes mains, je restai écrasé sous le poids du mépris qui venait de fondre sur ma tête. Jamais, non, jamais homme ne se sentit courbé sous plus de honte. J'essayai pourtant de me relever, non par orgueil, mais pour la sauver.

— O mon Dieu! m'écriai-je d'une voix qu'étouffaient mes larmes, je ne suis né ni lâche ni méchant. Comment, en ne cherchant que le bien, ai-je pu faire tant de mal? Ah! de quelque douleur qu'il vous ait abreuvée, Arabelle, croyez-en mon cœur, ce cœur n'est point si déchu qu'il ne puisse prétendre à se réhabiliter. Ne soyez pas plus cruelle que Dieu, qui reçoit toutes nos fautes à rançon. Vivez, ne me repoussez pas. Ce n'est plus seulement ma conscience qui vous sollicite; c'est ma tendresse qui vous presse et qui vous implore.

A ces mots, Arabelle tourna vers moi sa pâle figure.

— Que me fait votre tendresse? me dit-elle d'une voix calme. Je vois votre erreur. Vous vous êtes tellement habitué à compter sur ma folle passion, qu'il ne vous est pas même venu à l'idée que cette passion pût s'éteindre avant moi. C'est de ce point de vue que vous raisonnez encore à cette heure. Vous croyez que je vous aime et que c'est la jalousie qui me tue. Vous vous trompez, monsieur de Peveney. Il ne m'importe guère que vous aimiez ailleurs, et si je pouvais me préoccuper de la fille que vous avez choisie, ce serait, non pour l'envier, mais pour la plaindre, car je sens que vous serez fatal à tout ce que vous aimerez; j'ai la conviction que vous porterez partout après vous tous les malheurs et tous les désespoirs que la faiblesse traîne après elle. Plût à Dieu que vous fussiez né méchant! vous auriez été moins funeste. Je ne vous aime plus; c'est à peine si je vous hais. Mais ce que je hais, et de toute la force que me laisse un reste de vie, c'est l'amour que j'ai eu pour vous, c'est l'égarement qui m'a jetée dans vos bras, ce sont les doctrines qui m'ont perdue. Vous avez éclairé mon cœur en le frappant, je vous dois de comprendre et d'aimer les trésors que vous m'avez ravis. N'insistez donc pas, monsieur, pour que je vive, car nous ne sommes plus rien l'un à l'autre, et nous serons moins séparés par la mort que nous ne le serions par la vie.

Ce fut le dernier coup, ce fut le plus terrible. J'aurais pu supporter sa haine, son indifférence m'atterra. Le croirais-tu? est-il croyable en effet que des sentimens si contraires puissent germer dans le même cœur? Cet amour que j'avais si long-temps maudit, en le perdant, mon ame se brisa.

Au bout de quelques instans, elle me pria d'approcher sa lampe, et de lui donner son nécessaire de voyage. Elle écrivit quelques lignes qu'elle me remit après en avoir cacheté l'enveloppe. — Je compte sur vous, dit-elle, pour faire parvenir ce mot à son adresse. — J'examinai machinalement la suscription : j'y lus le nom de M. de Rouèvres. — Et maintenant, ajouta-t-elle en croisant, en dehors du lit, ses bras sur sa poitrine, je n'ai plus besoin de vous, monsieur de Peveney. Je vais paraître devant Dieu; laissez-moi le prier pour qu'il me pardonne. Je compte sur sa bonté, car quel supplice pourraient imaginer sa justice et sa colère, qui ne me parût doux au sortir d'une pareille vie?

Je m'étais retiré dans un coin de la chambre, où je priais pour elle et pour moi. Que te dirai-je? Au bout de quelques heures, je vis, à la lueur de la lampe qui brûlait au chevet, son visage s'enflammer, ses lèvres trembler et ses mains s'agiter au hasard, comme pour chercher à saisir les spectres que la fièvre promenait autour d'elle. Aux paroles qui lui échappèrent, je compris qu'elle était en proie au délire. Je courus à elle : l'infortunée se débattait entre les bras de la mort, en criant le nom de M. de Rouèvres. Quand vint le jour, je me réveillai sur le carreau glacé; je me levai, Arabelle était morte, et je me souvins que son dernier cri avait été pour me maudire.

Et maintenant, tâche d'oublier que j'aie jamais existé. Tu n'entendras plus parler de moi. Mort à tout ce qui vit, je vais traîner dans la solitude les misérables restes d'une existence qu'achèveront bientôt d'épuiser le remords et le désespoir.

ARABELLE A M. DE ROUÈVRES.

Monsieur,

Votre vengeance a porté tous les fruits que vous en deviez espérer. Je meurs sur la terre étrangère, dans une chambre d'auberge, entre quatre murs nus, sans autre assistance à mon chevet que celle de l'homme qui m'a perdue, si délaissée du ciel et de la terre, que vous êtes dispensé, non-seulement de me maudire, mais aussi de me pardonner. Si je vous racontais ce que j'ai souffert, vous pâliriez d'effroi, et vos larmes couleraient malgré vous. Moi qui connais mes crimes, est-ce que je ne pleure pas, en écrivant ces mots, d'attendrissement sur moi-même? Figurez-vous que vous m'avez enfermée dans une cage de fer avec un tigre qui, par pitié,

a mis dix mois à me dévorer vivante. Ce que j'ai souffert ne saurait se dire. J'ai vidé le calice de toutes les humiliations et de toutes les amertumes; je me suis desséchée dans la honte. Et pour que rien ne manquât à l'œuvre de mon expiation, voici que Dieu m'envoie, à l'heure suprême, une torture non encore éprouvée qui surpasse toutes les autres! Près de se fermer à jamais, mes yeux s'ouvrent à la vraie lumière, et mon cœur, en s'éteignant, jette vers les biens qu'il a méconnus un cri d'amour et de désespoir.

Un soir d'hiver, les gens de Peveney, réunis pour la veillée dans une grande salle de rez-de-chaussée où ils se tenaient habituellement, s'entretenaient de leur maître absent, car, sur cette terre de Bretagne, l'absence du maître ne disperse point les serviteurs, qui, tant que la maison est debout, restent attachés au seuil désert comme le lierre aux lieux inhabités. Les uns avaient vu naître Fernand et l'avaient porté dans leurs bras; les autres étaient nés et avaient grandi en même temps que lui, sous le même toit. Tous l'aimaient et le vénéraient. Donc, par un soir de décembre, la bise se plaignait tristement dans les longs corridors; la Sèvres, grossie par les pluies, grondait comme un torrent au bas du coteau et faisait de ses barrages autant de cascades mugissantes. Assis autour d'un ormeau embrasé, les gens de Peveney calculaient que, depuis plus de deux ans que M. Stein était venu parmi eux, ils n'avaient pas eu de nouvelles de leur jeune maître, lorsque trois coups violens ébranlèrent la porte du manoir.

— Justice divine, c'est lui! s'écria en se levant brusquement la vieille nourrice de Fernand, qui filait au rouet dans un coin de l'âtre.

Tous se levèrent en même temps et coururent à la grille du jardin. Une voiture de poste entra dans la cour, et un voyageur en descendit. Il était enveloppé d'un ample manteau, et les bords rabattus de son chapeau lui cachaient à moitié le visage. Il écarta en silence, mais avec autorité, les serviteurs rangés sur son passage, et gagna d'un pas brusque la salle qu'illuminait la clarté du foyer. A peine entré, il se laissa tomber sur une chaise, présenta ses pieds à la flamme, et resta muet, dans une attitude recueillie. Les gens de la maison se tenaient derrière lui et se regardaient entre eux d'un air consterné. Enfin, la nourrice lui ayant ôté doucement son chapeau, tous les

assistans ne purent retenir un mouvement de douloureuse surprise en revoyant leur maître si changé.

— Jésus mon Dieu! est-ce toi, mon enfant? s'écria la bonne femme qui lui avait servi de mère.

Il avait vieilli de vingt ans. On aurait vainement cherché sur son visage quelques vestiges de jeunesse. Ses cheveux s'étaient éclaircis; ses yeux étaient éteints dans leur orbite; les pleurs avaient creusé leur sillon sur ses joues amaigries et livides.

Après avoir embrassé sa nourrice et adressé à chacun quelques paroles bienveillantes, il se retira dans son appartement, où l'on s'était empressé de tout préparer pour le recevoir. Il y vécut comme dans un tombeau, sans communication avec le dehors, indifférent à toutes choses, même au mouvement de sa maison. Il avait cessé depuis long-temps tout commerce de lettres avec Karl Stein. Ses gens avaient reçu l'ordre de ne point répandre dans le pays la nouvelle de son retour. Il passa l'hiver dans un morne affaissement. Au printemps, il s'occupa de régler ses affaires et sembla tout disposer pour un long voyage. Quelques démarches qu'il fit à cette époque donnèrent à penser autour de lui qu'il avait l'intention de réaliser sa fortune et de visiter les pays lointains. En effet, après avoir désigné celui de ses domestiques qu'il désirait emmener, il engagea les autres à se pourvoir ailleurs, ajoutant toutefois qu'il ne vendrait jamais la maison de son père, qu'il en laisserait la garde à sa nourrice, et que tous ceux qui l'avaient aimé et servi y trouveraient de tout temps un asile. Comme il désirait échapper aux discussions d'intérêt, pour lesquelles il avait moins de goût que jamais, il s'entendit avec son notaire pour qu'il ne fût procédé qu'après son départ à la vente de ses domaines.

Tout était prêt. Il ne lui restait plus qu'à dire adieu à ces beaux lieux qu'il allait quitter pour toujours. La veille du jour fixé pour son départ, il voulut voir une dernière fois les ombrages de Mondeberre. On aurait pu croire, depuis son retour, qu'il en avait oublié le chemin. Les noms d'Alice et de sa mère n'étaient pas sortis une seule fois de sa bouche : pas un mot, pas une question; on eût dit que ce coin de terre n'avait jamais existé pour lui. Près de s'éloigner pour ne plus revenir, il ne résista pas à ce vague besoin d'émotions qui ne meurt point chez les faibles et tendres ames. D'ailleurs il ne songeait pas à se présenter aux dames de Mondeberre. Bien qu'il n'eût pas écrit la lettre qu'il s'était promis d'envoyer de Florence, il y avait long-temps qu'il leur avait dit un éternel adieu dans son cœur. Il

ignorait leur destinée et ne doutait pas qu'Alice ne fût mariée. Il voulait seulement entrevoir dans l'ombre les abords de la patrie d'où il était pour jamais exilé.

A la tombée de la nuit, il prit, comme autrefois, le sentier du bord de l'eau. Qui pourrait dire les pensées qui l'assaillirent le long de ces traînes? Ce n'était plus, comme à son premier retour, la fatigue d'une ame désabusée, mais jeune encore et prête à refleurir au premier souffle caressant; c'était le terne désespoir d'une ame flétrie par le remords, et que ne charmait même plus la poésie des souvenirs. Il marchait à pas lents et le front baissé, indifférent aux beautés de cette nature qu'il avait jadis tant aimée. Il avait tout perdu, jusqu'à la faculté de pleurer et de s'attendrir sur lui-même. Cependant ses yeux commençaient à chercher les tourelles de Mondeberre, quand tout à coup, en aspirant l'air, il reconnut le parc et le château aux senteurs qui s'en exhalaient. Ainsi les lieux où nous avons goûté le bonheur ont, comme la terre natale, un parfum qui leur est propre et qui nous saisit et nous pénètre aussitôt que nous en approchons. En effet, au détour du sentier, Fernand aperçut la masse du manoir qui se détachait sur l'azur du ciel et les panaches blancs des marronniers qui se balançaient à la lueur des étoiles. A ces aspects, il se sentit près de défaillir. Les fenêtres du salon étaient éclairées; il demeura quelques instans devant la façade à suivre d'un regard éperdu les évolutions d'une ombre svelte et gracieuse qui se dessinait sur la mousseline des rideaux. Il eut le courage de s'arracher à cette contemplation. Il s'éloignait, lorsqu'en passant devant la petite porte du parc, il fut arrêté de nouveau par une invisible puissance. Long-temps il hésita; il crut voir gisant sur le seuil le cadavre d'Arabelle qui lui en barrait le passage. Il s'enfuit et revint sur ses pas. Bref, s'il n'eut point la force d'entrer, il en eut la faiblesse; il entra.

Ses jambes se dérobaient sous lui et le soutenaient à peine. La soirée était trop froide et trop avancée pour qu'il pût craindre de rencontrer Mme de Mondeberre ou sa fille. Il alla s'asseoir sur le banc de pierre qu'abritaient, comme autrefois, les touffes embaumées des lilas et des faux ébéniers. Il était perdu depuis près d'une heure dans un abîme de réflexions, lorsqu'il entendit un bruit de voix et un frôlement de robes qui paraissaient se diriger vers lui. Il se leva, et n'eut que le temps, pour ne pas être vu, de se cacher derrière le massif de fleurs et de verdure. A la clarté bleue des étoiles, moins encore qu'au cri de son ame, il reconnut Alice et Mme de Monde-

berre, qui vinrent s'asseoir à sa place. Elles demeurèrent d'abord silencieuses et comme absorbées dans la contemplation mélancolique du ciel vaste et pur qui étincelait sur leurs têtes. C'était une de ces nuits plus belles que les plus beaux jours. Les haies s'égayaient dans l'ombre de mille petits cris d'oiseaux qui se caressaient dans leurs nids; les fleurs s'ouvraient pour recevoir le pollen amoureux que leur portait la brise; les rainettes chantaient au loin sur le bord de l'eau; plus rapprochées, les trilles du rossignol éclataient à longs intervalles.

— Que cette nuit est belle! dit enfin Alice d'une voix douce et triste qui fit tressaillir Fernand.

Mme de Mondeberre attira sa fille sur son sein et l'y tint long-temps embrassée.

— Mon enfant, dit-elle après un moment de silence, en renouant sans doute un entretien fraîchement brisé, je crains que ton cousin n'ait raison. Tu sais, ma fille bien-aimée, si je voudrais jamais contrarier tes goûts et forcer tes inclinations. Tu sais aussi, unique et cher trésor, si je suis heureuse de te posséder tout entière, si ma tendresse s'effraie seulement à l'idée de céder une part de la tienne. Mais je vieillis, ma santé se perd, et je ne voudrais pas mourir sans te voir appuyée sur un cœur dévoué.

— Nous vivrons et nous mourrons ensemble, répondit Alice en se pressant contre sa mère.

— Enfant, reprit Mme de Mondeberre en passant ses mains caressantes sur les cheveux de la blonde tête; ta vie commence à peine; c'est à moi de partir la première. Ne te révolte pas, écoute-moi patiemment, mon Alice. Il faudra bien un jour nous séparer. Te laisserai-je seule, sans appui, sur la terre? Fille de mon amour, que dirai-je à ton père lorsqu'il me demandera compte de ton bonheur?

— Tu lui diras, ma noble mère, répondit avec orgueil Mlle de Mondeberre, que tu m'as enseigné, moins par tes leçons que par ton exemple, à chérir et à honorer sa mémoire. Tu lui diras que tu n'as vécu que pour moi seule, et que tu m'as élevée dans l'amour du beau et de l'honnête. Tu lui diras que tu m'as fait un cœur à l'image du tien.

— O mon enfant! s'écria la veuve d'une voix émue, tu ne vois pas que cette tendresse passionnée que tu me rends m'abreuve en même temps de délices et d'amertume. Parfois je me reproche d'absorber à mon profit ta destinée, qui pourrait être belle; souvent je m'interroge avec effroi. Ma fille, es-tu sûre que ta jeunesse n'élè-

vera jamais la voix pour me maudire? Es-tu sûre que tu ne m'accuseras pas un jour de t'avoir ensevelie dans ma solitude et associée à mon veuvage?

— Tais-toi, tais-toi, ma mère!

Et deux ombres, penchées l'une vers l'autre, mêlèrent en silence leurs pleurs et leurs baisers.

— Écoute, dit Alice en s'agenouillant sur le gazon aux pieds de Mme de Mondeberre; tu m'aimes, n'est-ce pas, et tu ne veux pas m'affliger? Eh bien! ma résolution est arrêtée depuis long-temps. Ce n'est pas d'un caprice d'enfant qu'il s'agit, mais d'une volonté calme, sérieuse, réfléchie. Je ne veux pas me marier. Tous les hommes que Gaston s'est obstiné à nous présenter m'ont paru vains, ou sots, ou laids. Qu'il n'en soit plus question entre nous. Je ne sais rien du monde et n'en veux rien savoir. Je sens qu'il n'a rien qui te vaille. Je suis heureuse auprès de toi. Pourquoi changerais-je un sort si doux pour courir les chances d'un bonheur incertain que je ne rêve ni n'appelle? Aimons-nous et continuons de vivre comme par le passé. Je n'ai pas une autre ambition.

— Va, je sais bien que tu n'es pas heureuse! murmura Mme de Mondeberre avec une expression de tristesse ineffable.

Alice appuya son front sur les genoux de sa mère, et ne répondit pas.

Cependant la brise fraîchissait, et déjà des gouttes de rosée brillaient à la pointe des herbes. Mme de Mondeberre s'éloigna, appuyée sur le bras d'Alice. Lorsqu'elles eurent disparu et qu'il n'entendit plus le bruit de leurs pas, M. de Peveney, plus pâle que la lune qui blanchissait le sable des allées, plus tremblant que les feuilles qu'agitait le vent, sortit du massif de lilas et vint tomber sur le banc de pierre. La tête cachée entre ses mains et se répétant à lui-même les paroles qu'il venait d'entendre, il caressait depuis quelques instans, avec une lâche complaisance, l'idée qu'Alice n'était point mariée; il y trouvait à son insu un sentiment de joie égoïste et cruelle, quand tout à coup il s'enfuit, comme s'il avait surpris une vipère se glissant furtivement dans son cœur. Il traversa le parc au pas de course; dans son trouble, il s'égara. Au lieu de gagner le bord de la rivière, il rabattit sur le château. Il s'arrêta pour le regarder une dernière fois, puis il reprit sa course en se dirigeant vers la Sèvres; il était près d'en toucher la rive, lorsqu'au tournant d'une allée couverte, il se rencontra face à face avec Alice et Mme de Mondeberre.

Il y eut de part et d'autre un mouvement d'hésitation que rien

ne saurait exprimer. Mlle de Mondeberre seule ne témoigna point de surprise; elle demeura grave et immobile au bras de sa mère. Avant qu'aucun mot eût été prononcé, M. de Peveney s'approcha et prit une main de Mme de Mondeberre, qu'il pressa contre son cœur sans oser la porter à ses lèvres; puis il s'inclina devant Alice, qui demeura impassible et muette. Cela fait, après quelques paroles insignifiantes échangées sans suite entre Fernand et la châtelaine, ils prirent tous trois le chemin du château.

Ce n'était pas seulement l'émotion et l'étonnement qui tenaient ainsi Mme de Mondeberre froide et réservée. Bien qu'Alice n'eût jamais révélé le secret du mal qui la consumait, Mme de Mondeberre savait mieux qu'Alice elle-même ce qui se passait dans ce jeune cœur. Elle avait assisté pendant près de trois ans au drame le plus douloureux que puisse contempler une mère, et quoiqu'elle n'eût point d'accusation directe à diriger contre M. de Peveney, cependant, par lui et à cause de lui, cette femme avait tant souffert dans son enfant, qu'elle n'avait pu s'empêcher de nourrir contre ce jeune homme un profond sentiment d'amertume, ni se défendre, en le revoyant, d'un instinctif mouvement de terreur. Sa première impression avait été toute d'épouvante, et, encore à cette heure, l'ame agitée de sombres pressentimens, elle serrait contre son sein le bras de sa fille, comme si elle craignait qu'on ne voulût la lui enlever. Tels étaient les motifs de l'accueil glacé que recevait Fernand. Chez Mme de Mondeberre, c'étaient la tendresse et l'orgueil maternels blessés du même coup et saignant en silence; c'était chez Alice une réserve naturelle jointe à la fierté de l'amour méconnu. Chargé de honte et de remords, M. de Peveney les suivait machinalement, sans chercher à se rendre compte du charme fatal qui l'enchaînait à leurs pas.

Ils entrèrent ainsi dans le salon; mais lorsqu'à la lueur de la lampe Mme de Mondeberre et sa fille virent les traits dévastés de ce malheureux jeune homme, lorsque Fernand, de son côté, aperçut quels ravages ces trois années avait exercés sur le front d'Alice et sur la figure de sa mère, alors les ames se fondirent, les cœurs éclatèrent, et l'on n'entendit que des larmes et des sanglots. Aucune explication ne troubla cette scène d'épanchemens silencieux. On parla peu; il n'y eut pas une question d'échangée; seulement on s'observait avec attendrissement, et quand vint l'heure de se séparer, trois mains se cherchèrent et se réunirent dans une seule et même étreinte. Durant toute la dernière partie de cette soirée, M. de Pe-

veney avait apaisé les rébellions de sa conscience en lui criant qu'il partirait le lendemain et que cette entrevue était la dernière. Cependant il se retira sans avoir eu le courage d'annoncer aux dames de Mondeberre qu'il ne devait plus les revoir.

Rentré chez lui, il employa le reste de la nuit à s'occuper des derniers préparatifs de son départ. Au matin, il écrivit à Mme de Mondeberre pour lui dire le suprême adieu. A huit heures, les chevaux de poste qu'il avait fait commander la veille arrivèrent. En entendant claquer le fouet du postillon, il ouvrit une fenêtre et vit ses serviteurs groupés autour de la chaise qu'on était en train d'atteler. Fernand fut consterné. Depuis son retour de Mondeberre, il s'était flatté confusément que cette heure n'arriverait jamais, et qu'il surviendrait nécessairement un obstacle imprévu qui l'empêcherait de partir. Il chercha s'il n'avait rien oublié : rien! tout était prêt. Le sort en était jeté. M. de Peveney descendit dans la cour, embrassa sa nourrice, donna ses dernières instructions à ses gens, et remit à l'un d'eux la lettre qu'il venait d'écrire. Il ne lui restait plus qu'à monter dans sa chaise, lorsqu'en l'examinant, il découvrit qu'elle avait besoin de réparations, que les ressorts en étaient fatigués, qu'elle n'avait pas été visitée depuis plus de trois ans, et qu'enfin il ne serait ni prudent ni sage de s'y embarquer pour un si long voyage avant qu'elle eût passé par les mains de son carrossier. Il consulta les assistans, et s'y prit de telle sorte que tous s'empressèrent de se ranger de son avis, et que le postillon lui-même, après avoir reçu son pour-boire, déclara que la voiture n'était pas en état de courir deux postes sans voler en éclats. Fernand reprit sa lettre à Mme de Mondeberre, et donna des ordres pour qu'on déchargeât la chaise et qu'on l'envoyât en radoub à Nantes. Ainsi son départ se trouva retardé de plus d'une semaine. Le cœur de l'homme est plein de ruses et de lâches détours. M. de Peveney parut vivement contrarié de ce retard et ne se gêna point pour en témoigner son humeur, convaincu et de bonne foi, c'est-à-dire assez fin et assez habile pour avoir réussi à se tromper lui-même.

Il n'est pas de position plus propice à l'ennui que celle d'un homme qui, ayant tout arrangé pour son départ et prêt à monter en voiture, se voit arrêté par quelque empêchement imprévu. Jusqu'au moment où l'on pourra partir, on ne sait que devenir ni comment employer le temps. On se trouve sous le coup d'un désœuvrement que rien ne saurait occuper ni distraire. On n'a plus sous la main les objets qu'on aimait. Disposée pour l'absence, la maison est un tombeau où l'on

erre comme une ombre en peine. On n'est plus chez soi, et pourtant l'on n'est pas ailleurs. On supporte d'autant moins patiemment le poids des heures oisives qu'on s'était préparé par avance au mouvement et aux distractions du voyage. C'est là du moins ce qui arriva pour M. de Peveney. Il n'eut pas atteint le milieu de la journée, qu'il se sentit pris d'une impatience fiévreuse et d'un besoin d'agitation qu'il ne sut comment satisfaire. Il se décida à monter son cheval, dont il n'avait pu consentir à se débarrasser. Une fois en selle, où aller? Peu lui importait. Il lâcha la bride au coursier, qui, fidèle à ses anciennes habitudes, le conduisit droit à Mondeberre.

Cette fois encore M. de Peveney capitula avec sa conscience. Songeait-il à renouer des relations à jamais brisées? sa résolution n'était-elle pas irrévocablement arrêtée? ne devait-il pas, sous peu de jours, s'éloigner pour ne plus revenir? D'ailleurs il n'était plus temps de retourner en arrière. Déjà Ramponneau battait le pavé de la cour du château, et une fenêtre venait de s'entr'ouvrir pour laisser passer la tête d'Alice.

Cette entrevue différa de celle de la veille en ce que les cœurs s'y montrèrent moins silencieux et plus à l'aise. On ne toucha ni au passé ni à l'avenir; on se complut de part et d'autre dans la mélancolie de l'heure présente. On s'entretint longuement de la visite de Karl Stein. Fernand parla de ses voyages avec un sentiment de tristesse qui, aux yeux de Mlle de Mondeberre, le revêtit d'un prestige de plus. Mme de Mondeberre le retint à dîner. Il s'en défendit d'abord; puis il se dit qu'ayant dû partir le matin, il manquerait de tout à son gîte. Gaston se présenta sur le soir. En revoyant M. de Peveney, dont le souvenir ne l'avait pas occupé six minutes en trois ans, il témoigna une joie bruyante et l'embrassa avec effusion. Sur ces entrefaites arrivèrent deux ou trois gentilshommes du voisinage. La conversation s'engagea. A cette époque, la politique agitait fort les esprits en Bretagne. On discuta les questions du jour. Indifférent d'abord à ce qui se disait autour de lui, Fernand en vint bientôt à se mêler à l'entretien. Il finit par s'y oublier et par goûter à cette discussion d'intérêts positifs un charme qui lui parut tout nouveau. Au choc des idées, il sentit se réveiller et vibrer dans sa poitrine les nobles instincts que le trouble des passions y avait long-temps étouffés, l'amour de la patrie, la haine de l'injustice, le culte de la vérité, l'enthousiasme qu'allume chez les ames bien nées toute action grande et généreuse. Il comprit qu'il est pour l'ambition de l'homme des

luttes belles et fécondes. Il se retrempa aux réalités de la vie; comme le géant de la fable, en touchant la terre, il retrouva ses forces.

Rentré chez lui, M. de Peveney brûla la lettre d'éternel adieu qu'il avait écrite le matin à Mme de Mondeberre, et le lendemain il trouva un prétexte qui lui fit une obligation de retourner le soir au château. Il en est des ames aux prises avec la douleur comme du chêne et du roseau battus par le vent de la tempête : où les fortes se raidissent et succombent, les faibles plient et se relèvent. Ainsi, Fernand subissait déjà des influences amollissantes. Il était toujours décidé à partir, et n'imaginait pas que le remords qui le consumait dût jamais s'apaiser ni s'éteindre. Il s'interdisait tout espoir et continuait de se regarder comme retranché du nombre des vivans. Toutefois, il ne partait pas; les impressions terribles s'effaçaient chaque jour, et ses facultés de souffrir, usées déjà par la solitude, achevaient de s'amortir dans l'atmosphère des douces relations. Quoique dans un avenir encore lointain, on pouvait croire sa guérison d'autant plus probable, que, la jugeant lui-même impossible, il ne faisait rien pour y résister. Un soir, en rentrant, il aperçut dans la cour sa chaise réparée et garantie jusqu'au bout du monde. Il donna des ordres pour qu'on la remisât, et le lendemain il écrivit à son notaire pour lui enjoindre d'ajourner la mise en vente de ses propriétés.

Cependant la vie du château avait pris une face nouvelle. Mlle de Mondeberre se relevait comme un beau lis. L'éclat de la jeunesse et de la santé reparaissait peu à peu sur ses joues; l'azur de ses yeux s'était éclairci; son corps avait retrouvé cette démarche souple et légère que donnent la joie et le bonheur. Après avoir grandi dans la solitude et s'être développé dans l'absence, l'amour de cette enfant venait de se changer en une passion exaltée et profonde. Comment aurait-il pu en arriver autrement? Ce jeune homme qui avait disparu tout d'un coup comme emporté par un orage, et qui revenait, après trois ans d'une vie errante, pâle et souffrant, mystérieux et sombre, réunissait toutes les conditions nécessaires pour frapper vivement une ame de vingt ans, déjà depuis long-temps éprise. Alice n'échappa point aux poétiques séductions du malheur : son imagination acheva ce que son cœur avait commencé.

Il n'en fut pas ainsi de Mme de Mondeberre, qui observait d'un œil à la fois inquiet et charmé les changemens qui s'opéraient sur le front et dans l'humeur d'Alice; sa prudente sollicitude ne s'en alar-

mait pas moins que sa tendresse ne s'en réjouissait. Pleine de confiance dans la loyauté de M. de Peveney, ce jeune homme pourtant la troublait malgré elle. Que savait-elle de son passé? que pouvait-elle présumer de ses sentimens? Devait-elle, par une lâche complaisance, encourager une intimité qui pouvait ruiner de fond en comble la destinée, déjà trop compromise, d'une fille adorée? Elle éprouvait, depuis le retour de Fernand, un inexplicable malaise, et parfois son ame frissonnait sous de vagues pressentimens. Après avoir vainement attendu qu'il déclarât ses intentions, Mme de Mondeberre se décida sans efforts à prendre elle-même l'initiative, un soir qu'ils marchaient tous deux dans une allée du parc.

— Monsieur de Peveney, lui dit-elle, je vais vous parler avec une franchise à laquelle je vous ai depuis long-temps habitué, et qui ne messied pas, j'en ai la conviction, à la noblesse de votre caractère. Je n'hésite pas plus à vous confier mes scrupules et mes terreurs que je n'hésitai, voici bientôt trois ans, à vous révéler mes rêves et mes espérances. Vous m'avez déjà entendue. Vous comprenez que votre présence ici ne saurait être indifférente, et que, si vous ne pouvez rien pour mon bonheur, vous me devez de ne rien ôter à mon repos. Sans doute il m'en coûtera de vous perdre; mais, quelque rigoureux que m'apparaisse le sacrifice, je me résignerai plus aisément à vous pleurer toute ma vie qu'à vous maudire seulement une heure. Décidez donc vous-même de la nature des relations qui doivent désormais exister entre nous. C'est vous seul que j'en ferai juge. Je ne sais rien de votre passé et j'en respecte le mystère. Vous avez souffert, et mon cœur vous absout. Pour le reste, je m'en repose sur votre probité, vous estimant assez pour ne pas craindre d'affirmer devant Dieu que vous êtes incapable de prétendre à un titre dont vous vous sentiriez indigne.

Ces paroles éclairèrent M. de Peveney sur le véritable état de son cœur et l'amenèrent forcément à s'expliquer avec lui-même. Ainsi accusée, la position était claire et nette. Pris au dépourvu, Fernand ne devait plus songer à s'esquiver par d'hypocrites détours. Toutes les issues étaient fermées; impossible d'éluder plus long-temps la conclusion qui lui était si loyalement offerte. Son premier mouvement fut d'obéir au cri de sa conscience et de se condamner à un exil éternel; mais il n'était pas homme à trancher d'un seul coup le nœud de sa destinée. Il s'agissait pour lui de rompre le dernier lien qui le rattachât à la vie: il recula devant l'énormité du sacrifice; du moins il voulut voir, avant de s'immoler, s'il ne lui restait pas quelque

moyen honnête de composer avec son passé et de transiger avec ses remords.

— Madame, répondit-il, la sagesse et la bonté s'expriment par votre bouche. Je vous admire autant que je vous aime. Si je ne cédais qu'à la voix de mon cœur, je serais déjà à vos pieds; mais j'ai traversé tant de mauvais jours, mon ame en est encore si remplie de trouble et d'effroi, qu'avant d'accepter le bonheur, je vous dois d'examiner si j'en suis digne. Si demain je ne reviens pas, pleurez sur moi, madame, car je vous aurai vue ce soir pour la dernière fois. Si je reviens, ouvrez les bras à votre fils.

— Allez, mon enfant, ajouta Mme de Mondeberre avec mélancolie; si vous ne revenez pas, ce n'est pas seulement sur vous que mes larmes devront couler.

Fernand passa la nuit qui suivit ce court entretien dans une agitation qu'il est aisé d'imaginer. Il descendit impitoyablement en lui-même; ce qu'il y vit de plus clair, c'est qu'il aimait Mlle de Mondeberre. L'amour est ingénieux et fécond en ressources de toute nature. Après s'être laissé outrager par l'ombre irritée d'Arabelle, M. de Peveney se laissa doucement attirer par l'image souriante d'Alice. Il alla d'abord de l'une à l'autre, ne sachant à laquelle des deux se rendre : il finit par s'abandonner insensiblement sur la pente des espérances. Il déploya un art infini à grouper tous les raisonnemens qui pouvaient l'excuser à ses propres yeux. N'avait-il pas assez souffert? le châtiment n'avait-il pas dépassé la faute? devait-il sacrifier sa vie tout entière à un passé irréparable? Après s'être attendri sur lui-même, il s'attendrit sur Mlle de Mondeberre. Il se demanda avec sévérité s'il pouvait se regarder comme dégagé de toute réparation envers cette enfant dont il avait si fatalement entamé la destinée? Était-il juste de soumettre au martyre de l'expiation cette virginale beauté? fallait-il entraîner dans le naufrage de la passion cette ame chaste et pure qui n'avait jamais cherché les orages? Et Mme de Mondeberre, ne lui devait-il rien? Cette femme si noble et si généreuse, cette mère si tendre et si dévouée, la condamnerait-il à voir la jeunesse de sa fille pâlir et se consumer dans les larmes? Toutes les réflexions qu'il aurait dû faire trois ans auparavant, il les fit à cette heure. Il érigea ses penchans en devoirs pour s'y livrer sans remords. Il déplaça sa conscience, qui devint ainsi complice de son cœur. Puis il appela à son aide Karl Stein, avec qui, depuis quelques semaines, il avait renoué les relations long-temps interrompues. Il relut toutes les lettres qu'il avait reçues de lui en

dernier lieu. Elles respiraient toutes une affectueuse et saine raison. Toutes conseillaient à M. de Peveney de se préserver des exagérations du désespoir et d'attendre patiemment le retour des jours meilleurs. Fernand y chercha des encouragemens; il amollit le sens des phrases; il y trouva tout ce qu'il voulut y trouver. Enfin il se dit qu'il n'était pas question d'un mariage brusque et précipité, qu'il s'agissait seulement de s'engager dans l'avenir, et que d'ici là les teintes funèbres achèveraient de s'effacer.

C'était une ame faible, noble pourtant. Lorsqu'après une nuit de luttes et de combats intérieurs, il se fut décidé à retourner à Mondeberre, Fernand se demanda si, en fin de compte, il était véritablement digne du bonheur qu'il allait accepter. A cette question, il se troubla, et tous les scrupules qu'il était parvenu à étouffer revinrent l'assaillir en foule; seulement, au lieu d'Arabelle, c'était Alice, cette fois, qu'il craignait d'outrager. Était-ce bien à lui qu'il appartenait de cueillir cette fleur d'amour, de grace et de jeunesse? Était-ce dans un cœur dévasté qu'elle devait achever de s'épanouir? N'allait-il pas abuser de la confiance de Mme de Mondeberre et surprendre sa religion? Dans son effroi, il se décida au seul parti qui convînt à un honnête homme : il résolut de soumettre son passé à Mme de Mondeberre et de ne prendre pour juge qu'elle-même.

Ce fut dans cette louable intention qu'il se rendit au château. Mme de Mondeberre attendait seule dans le parc l'heure qui devait couronner ou ruiner à jamais son espoir. Alice ne se doutait de rien. En apercevant M. de Peveney, Mme de Mondeberre dissimula mal un mouvement de joie que ne put réprimer entièrement sa dignité de femme et de mère. Elle ne vit et ne comprit qu'une chose : c'est que le retour de Fernand lui présageait le bonheur de sa fille. En se trouvant vis-à-vis d'elle, ce jeune homme n'osa pas d'abord troubler la douce sécurité que sa présence avait fait naître; il laissa l'illusion grandir et se développer au point qu'il eût été cruel de la désabuser; puis enfin, lorsqu'il s'y décida, il recula devant l'impossibilité d'un aveu qu'il avait de loin jugé si facile. C'est qu'en effet pour ouvrir un pareil cœur et pour en étaler sans pitié les plaies et les infirmités, il n'eût pas fallu une volonté faible, non plus qu'un médiocre courage. Et c'était à Mme de Mondeberre, à cette ame droite qui n'avait jamais fléchi, à cette chaste imagination qui n'avait pas touché, même du bout des ailes, aux fanges de la vie; c'était à cette honnête et immaculée créature que Fernand s'était promis de confier le triste roman qui venait de clore sa jeunesse! C'était Mme de Mondeberre, la sainte femme, la noble veuve, la tendre mère, qu'il s'était

proposé de promener dans les détours tortueux d'un abîme où lui-même ne plongeait ses regards qu'avec épouvante! Qu'aurait-elle pu comprendre à toutes ces misères? Elle aurait refusé d'y croire, ou s'en serait éloignée avec un sentiment de pitié mêlé de dégoût. Ce qui devait arriver arriva. M. de Peveney faillit une fois encore à sa résolution. Il éluda l'épreuve à laquelle il devait se soumettre, et comme il s'était engagé par sa seule présence et qu'il n'était déjà plus temps de retourner sur ses pas, il s'abandonna cette fois encore au courant de sa molle nature.

Après qu'il eut expliqué nettement ses prétentions à la main d'Alice : — Mon enfant, lui dit Mme de Mondeberre d'une voix émue, vous savez que depuis long-temps je vous ai donné ce nom. Puisque vous l'acceptez, c'est que vous en êtes digne. Vous réalisez ainsi le plus doux rêve de ma vie; vous exaucez en même temps les derniers souhaits de votre père. Cependant il vous reste encore à gagner le cœur de ma fille : essayez, mes vœux sont pour vous, et je ne demande qu'à reposer mes regards sur le tableau de vos amours mutuels. Alice ne m'a rien dit de ses sentimens; je ne l'ai point entretenue de mes espérances; puissent nos deux ames, déjà si étroitement unies, achever de se mêler et de se fondre dans la vôtre!

Cette journée s'écoula dans une douce intimité. Alice n'était point dans le secret de son bonheur, mais elle en avait comme un confus pressentiment. Elle observait avec inquiétude je ne sais quoi d'inusité sur la figure de sa mère et dans l'attitude de Fernand; elle voyait avec émoi leurs regards se rencontrer et se sourire, et lorsque M. de Peveney se fut retiré après lui avoir baisé la main pour la première fois, elle pâlit, se troubla et s'échappa, éperdue et tremblante.

Cette nuit ne fut guère plus calme pour Fernand que ne l'avait été la nuit précédente. Il était dans la nature irrésolue de ce jeune homme de tout gâter et de ne savoir jouir de rien. Il y avait en lui, comme chez la plupart des hommes, deux êtres, ennemis acharnés, qui combattaient sans paix ni trève; et comme le vaincu insultait toujours au vainqueur, de quelque côté que penchât la balance, il se trouvait que la joie du triomphe était toujours empoisonnée par les clameurs de la défaite. Ainsi, à peine fut-il sorti du château, qu'il eut à essuyer les cris et les reproches de sa conscience révoltée. Heureusement il avait l'expérience de ses rébellions, et n'ignorait pas comment on les apaise. Il chercha dans son amour la justification de sa faiblesse, et, comme pour achever de s'absoudre, il répondit solennellement à Dieu du bonheur et de la destinée d'Alice.

Cette lutte fut la dernière. Il avait fait à ses scrupules et à ses re-

mords la part assez large, assez belle. Le temps était venu d'en finir avec le passé; Fernand le précipita dans l'éternel oubli, comme un navire qu'on coule à fond, ou comme un cadavre qu'on jette à la mer; puis, par un de ces brusques mouvemens de résolution que parfois la passion imprime aux esprits les moins résolus, il s'élança, libre et joyeux, vers les félicités que lui promettait l'avenir. Ce fut en lui une soudaine et complète transfiguration. Il sentit la jeunesse affluer à flots pressés dans son sein, et, dans l'ivresse de son être régénéré, il poussa vers le ciel un cri d'amour et de bénédiction. Heureux, heureux enfin, il touchait au port; il apercevait les rivages enchantés et paisibles vers lesquels il avait toujours soupiré! Du haut de la rude montagne qu'il venait de gravir, il saluait avec des transports pleins de larmes Mondeberre, qui lui apparaissait comme une terre promise, couverte de fruits et de fleurs.

Il ne s'était pas couché de la nuit. Il ouvrit sa fenêtre, s'appuya sur le balcon et regarda le jour se lever. Regarde-le, jeune homme infortuné, ce jour radieux et pur qui se lève sur tes espérances. Savoure à longs traits cet air enivrant qui t'inonde. Double, triple les facultés qui te restent pour le bonheur. Ne repousse aucune des sensations que t'apporte le vent du matin; laisse la brise rafraîchir ton front et l'illusion caresser ton ame. Hâte-toi de vivre, hâte-toi d'aimer! La nature est immortelle, mais l'homme n'a pas même un jour.

Après avoir vu le soleil monter à l'horizon, Fernand, épuisé par tant d'émotions, se jeta tout habillé sur son lit. Il s'assoupit dans la joie de son cœur, et cependant il fit un rêve étrange. Il rêva qu'il était couché vivant dans un cercueil de plomb, et que, sous le couvercle à demi soulevé, il voyait une jeune et belle fille, aux cheveux d'or, aux yeux d'azur, qui le regardait en souriant et lui tendait la main en disant: — Ami, lève-toi! — Mais toutes les fois qu'il essayait de se lever et de prendre la blanche main, le couvercle de plomb retombait sur son front et lui meurtrissait le visage. Il luttait depuis près d'une heure contre cet horrible cauchemar, quand il se réveilla en sursaut et sauta à bas de son lit. La porte de sa chambre venait de s'ouvrir, et il se trouva face à face avec un personnage qu'il connaissait trop bien. Fernand pensa d'abord qu'il n'était pas bien éveillé, et que c'était la suite de son rêve. Il fit deux pas en arrière; l'étranger en fit deux en avant, puis ils restèrent à se regarder l'un l'autre. Cet homme était si changé, que M. de Peveney, au premier abord, le devina plutôt qu'il ne le reconnut. Son teint avait bruni; son front s'était bronzé; sa barbe longue, épaisse et noire, contribuait à donner

à ses yeux une expression sauvage et farouche. Toutefois, il n'y avait dans son attitude, comme dans son costume, rien que de simple, de grave et de sévère.

— Monsieur, dit-il enfin, voici deux ans que je vous cherche.

— Je l'ignorais, monsieur, répliqua Fernand d'une voix altérée, mais calme.

— Vous êtes, monsieur, un trop galant homme, reprit le comte de Rouèvres, pour que mon apparition ait rien qui vous doive surprendre. Vous n'ignoriez pas que tôt ou tard nous nous reverrions à coup sûr. Cependant, s'il était besoin de vous expliquer quel sujet m'amène pour la deuxième fois chez vous, je m'y résignerais volontiers.

— Je vous comprends, monsieur, reprit M. de Peveney. Je dois convenir pourtant que je m'attendais peu à l'honneur de votre visite. Je croyais nos comptes réglés depuis long-temps; en consultant mon cœur, je vous croyais suffisamment vengé.

— Suffisamment vengé! s'écria M. de Rouèvres en réprimant aussitôt un mouvement de sombre courroux. Si, après avoir consulté votre cœur, vous voulez prendre la peine d'interroger le mien, vous comprendrez, monsieur, reprit-il avec sang-froid, que vous vous êtes singulièrement abusé. Daignez m'écouter; ce sera l'affaire d'un instant.

— Veuillez vous asseoir, dit M. de Peveney en lui indiquant un siége.

— C'est inutile, répliqua M. de Rouèvres; je serai bref. Ce que j'ai à vous raconter, vous le savez d'ailleurs mieux que moi-même. Vous m'avez arraché le cœur, vous l'avez foulé sous vos pieds; vous avez perdu mon ame, vous y avez étouffé la foi, la confiance et l'amour, pour y substituer le désespoir, la colère et la haine. Vous m'avez fait méchant, cruel et solitaire. Me voici vieux, brisé avant l'âge, mort à tout ce qui rend la vie supportable, et ne vivant plus que de ce qui tue. Vous cependant, vous êtes jeune et libre. Un jour, et ce jour n'est peut-être pas loin, vous vous emparerez de tous les biens que vous m'avez ravis. Vous aurez une femme aimée, et vous oublierez dans ses bras le drame épouvantable dont vous aurez été le triste héros. La famille vous comblera de ses bienfaits; vous vieillirez doucement, honoré et respecté, au sein du bonheur. Et je serais suffisamment vengé! Mais, monsieur, vous n'y pensez pas, ajouta-t-il en étreignant de sa main le bras de Fernand; vous ne savez donc pas ce que j'ai souffert! vous ne savez donc pas ce que je souffre encore! Si je pouvais vous ouvrir ma poitrine, vous y verriez les tourmens de

l'enfer. Suffisamment vengé! Dites, monsieur, parlez, était-ce de vous que je me vengeais, lorsque l'infortunée dont j'avais cloué l'amour à votre indifférence se débattait comme un corps plein de vie qu'on aurait lié à un cadavre? Était-ce vous que je frappais, lorsqu'elle séchait dans les larmes et dans la honte? Est-ce pour racheter vos égaremens qu'elle est morte loin de la patrie, dans une salle d'auberge, sans autre pitié que la vôtre? Comment n'avez-vous pas compris que vous n'étiez alors que l'instrument de ma vengeance, et que je chercherais à le briser, cet instrument fatal, à partir du jour où il aurait consommé son œuvre? Vous m'avez servi à souhait, monsieur de Peveney. Je n'oserais même pas affirmer que vous n'êtes point allé au-delà de mes espérances. Quoi qu'il en soit, c'est à votre tour maintenant.

— Avez-vous des armes? demanda Fernand d'une voix ferme.

— Oui.

— Un témoin?

— Un ami m'accompagne.

M. de Peveney se souvint que Gaston se trouvait dans le voisinage. Il l'envoya quérir, et, en l'attendant, il écrivit à la hâte ses dernières dispositions. M. de B... arriva. Après lui avoir expliqué en deux mots de quoi il s'agissait :

— Gaston, lui dit-il, si je suis tué, vous direz à Mme de Mondeberre que ma dernière pensée a été pour elle.

Cela dit, tous deux montèrent dans la chaise de M. de Rouèvres, qui leur en fit les honneurs avec politesse. La voiture partit au galop des chevaux, et, sur l'indication de Gaston, après avoir suivi quelques instans le bord de la Sèvres, elle tourna le coteau pour s'enfoncer dans un sentier qui se perdait sous un bois de chênes.

Quelques heures après le lever du soleil, de lourdes vapeurs s'étaient amassées au couchant et avaient fini par se condenser en nuées épaisses qui envahissaient peu à peu l'horizon, et se détachaient comme une chaîne de montagnes sur l'azur embrasé du ciel. La nature semblait frappée de stupeur et d'immobilité. Pas un cri, pas un tressaillement, pas un souffle. Les feuilles languissaient dans l'air stagnant; les oiseaux se taisaient; les fleurs endolories se penchaient sur leurs tiges.

Mme de Mondeberre et sa fille se tenaient assises sur le bord d'une pièce d'eau située à l'extrémité du parc, petit lac ombragé de saules, qu'alimentait le cours habilement détourné de la Sèvres, et qu'animaient les évolutions de deux cygnes. Alice était inquiète, agitée; sa mère l'observait avec complaisance, et se plaisait à prolonger ce trouble et ce malaise dont elle avait le secret dans son cœur et la guérison sous la main. Après avoir causé de toutes choses, excepté de celle qui les préoccupait toutes deux, Mme de Mondeberre sut adroitement amener l'entretien sur un terrain qu'Alice n'abordait jamais sans humeur et sans impatience. Après l'y avoir attirée par d'insensibles détours :

— Mon enfant, ajouta-t-elle, au risque de t'irriter, et dussé-je passer à tes yeux pour la plus prêcheuse des mères, j'en reviens à dire que ton cousin Gaston a raison. Il n'est pas juste, il n'est pas convenable qu'une belle et charmante fille comme mon Alice ensevelisse dans la solitude les plus belles années de sa jeunesse. Toute ame ici-bas a ses destinées à remplir; nulle ne saurait s'y dérober sans faillir à la mission qu'elle a reçue de Dieu.

— Quelles destinées? quelle mission? répondit Alice avec vivacité. Dieu ne m'a donné d'autre mission que de t'aimer et de le servir.

— Oui, tu es une fille adorable! s'écria Mme de Mondeberre avec effusion; mais, chère enfant, cela ne suffit pas. Il est des devoirs, des joies et même des douleurs auxquels toute créature doit se soumettre sous peine de manquer à sa destination. Aimer, se dévouer et souffrir, c'est, mon enfant, la commune loi.

— Aimer? dit Alice; est-ce que je ne t'aime pas? Se dévouer? est-ce ma faute, si tu m'as fait le dévouement si facile? Souffrir?...

A ce mot, elle s'interrompit et n'acheva pas; son jeune sein se souleva, et deux larmes brillèrent au bout de ses longs cils.

— Tiens, ma mère, reprit-elle presque aussitôt, laissons là toutes ces subtilités auxquelles je n'entends rien. Je vois seulement où tu veux en venir. Je ne m'irrite pas de ton insistance, parce que rien de toi ne saurait m'irriter; mais si tu veux que je te le dise, mon cœur en gémit, et ma tendresse s'en alarme. Mon amour t'est donc à charge, que tu es si impatiente de le partager? Elle te pèse donc bien, cette vie à deux qui me paraît, à moi, si légère? Va, tu n'es qu'une ingrate qui ne sait pas aimer! ajouta-t-elle en s'abandonnant avec une molle résistance aux bras caressans qui s'empressèrent de l'enlacer.

— Allons, pardonne-moi, dit Mme de Mondeberre. Après tout,

je ne demande et ne cherche que ton bonheur. Puisque tu es heureuse ainsi, et que ton cœur n'aspire pas à des félicités plus grandes, je ne te tourmenterai plus. Je t'avoue pourtant qu'il me souriait d'être grand'mère et de bercer mes petits-enfans. Et puis il s'offrait un parti qui me semblait devoir te convenir. Tu ne veux pas; qu'il n'en soit plus question.

— Encore quelque fat que t'aura proposé cet impitoyable Gaston? répliqua l'enfant d'un air dédaigneux et mutin.

— Mais non, reprit Mme de Mondeberre; celui-là n'est pas un fat, et s'est bien proposé lui-même. Je dois même ajouter que je n'ai pas osé prendre sur moi de le décourager tout d'abord, car j'avais cru remarquer que tu le recevais sans trop de déplaisir.

— Je le connais, ma mère? s'écria la jeune fille, qui sentit tout son sang lui monter au visage.

— Tu le connais un peu, dit Mme de Mondeberre; c'est un gentilhomme de nos voisins que je tiens en grande estime, et à qui j'aurais confié sans hésiter le bonheur de ma fille adorée.

Alice regarda sa mère, qui souriait avec amour et paraissait appeler sur les lèvres tremblantes de l'enfant le nom qui n'osait point s'échapper de son cœur. Elle hésita; en moins d'une seconde, ses joues pâlirent et se colorèrent du plus vif incarnat. Elle doutait, elle hésitait encore.

— C'est lui! s'écria-t-elle enfin en tombant tout en pleurs sur le sein maternel, lorsque Mme de Mondeberre lui ouvrit ses bras.

En cet instant, la détonation de deux coups de feu retentit au loin. Ce bruit éveillait toujours dans le cœur de Mme de Mondeberre de lugubres échos : elle frissonna; mais ce ne fut qu'une impression presque insaisissable qui se perdit bien vite dans la joie des épanchemens et des confidences mutuelles. Qui pourrait dire l'ivresse de ces deux ames qui, après trois années de souffrances silencieuses, après avoir, durant trois ans, tendu en secret vers le même but, touchaient enfin à la réalisation de leurs rêves et se rencontraient dans un même sentiment de bonheur? Il est si doux de revenir à deux sur les douleurs du passé, lorsque le présent nous sourit et que l'avenir est plein de promesses! Il est si charmant de se confier l'un à l'autre ce qu'on a pleuré, ce qu'on a souffert, quand les mauvais jours sont finis, et que la vie n'est plus qu'une fête!

Alice et Mme de Mondeberre étaient restées assises au bord de l'eau. De la place qu'elles occupaient, elles pouvaient voir, à travers la ramée, la petite porte du parc. Il y avait plus d'une heure qu'elles

étaient là, s'oubliant en projets enchantés, allant tour à tour et sans se lasser des jours écoulés aux jours à venir, s'emparant de la vie et la disposant à leur gré, quand tout à coup la porte du parc s'ouvrit pour donner passage à deux hommes de la campagne qui portaient à bras un lit de feuillage sur lequel gisait un corps inanimé. En apercevant à travers les branches le funèbre convoi qui s'avançait lentement, Mme de Mondeberre et sa fille se levèrent, et, s'en étant approchées, elles reconnurent M. de Peveney, qu'on rapportait mortellement blessé. A cause de la proximité, Gaston avait jugé convenable de faire transporter Fernand au château, tandis qu'il allait, lui, au galop de son cheval, chercher à la ville voisine des secours, hélas! inutiles.

Quand on l'eut déposé sur le gazon, Alice et Mme de Mondeberre virent sa poitrine trouée et sanglante. Elles s'étaient agenouillées chacune d'un côté du brancard : l'une, froide et immobile comme ces statues de marbre qui veillent au pied des tombeaux; l'autre, laissant son cœur éclater en sanglots.

— Mon fils! mon enfant! disait Mme de Mondeberre en le baignant de pleurs.

Alice ne pleurait pas. Elle pencha son visage sur le front de son pâle fiancé.

— Ami de mon cœur, entends-moi! lui dit-elle. Je t'aime, je t'ai toujours aimé. Je n'étais qu'une enfant que je t'aimais déjà. Tu vas emporter ma vie tout entière. Mon amant! mon époux! jeune et cher compagnon de mes belles années! je te dis adieu, doux espoir! Je ne sais si je te survivrai; mais si je te survis, mon Fernand, ce sera pour porter ton deuil et pour chérir éternellement ta mémoire.

— Hélas! murmura Fernand, vous me faites mourir deux fois.

Il ne put en dire davantage.

Il tourna tour à tour vers chacune de ces deux femmes un regard mourant que l'amour animait encore; puis, au bout de quelques instans, une main dans la main d'Alice, l'autre dans celle de sa mère, il expira.

— Ah! ma fille! ma fille infortunée! s'écria Mme de Mondeberre en se jetant sur Alice.

— Veuve comme toi, je vivrai comme toi, ma mère.

Et la noble enfant appliqua ses lèvres sur la main glacée de l'amant qu'à la face du ciel elle venait d'épouser dans son cœur.

JULES SANDEAU.

ÉCRIVAINS CRITIQUES

ET

HISTORIENS LITTÉRAIRES

DE LA FRANCE.

IX.

M. CHARLES MAGNIN.

Causeries et Méditations historiques et littéraires.[1]

Les critiques de nos jours, ceux qui, depuis une vingtaine d'années déjà, ont commencé de se produire et de battre le pays, songent tous plus ou moins à se recueillir, à ramasser ce qu'ils avaient lancé d'abord à l'aventure, à se refaire, pour le reste de la marche, un gros assez imposant de ces troupes légères qui n'avaient donné dès le matin qu'en éclaireurs et comme en enfans perdus. C'est signe que la journée avance et qu'une pensée prévoyante succède insensiblement chez presque tous à l'audace et à la témérité première. Tantôt même ce sont des ouvrages à part, et vraiment considérables, dans

(1) Deux vol. in-8°, chez Benjamin Duprat, 7, rue du Cloître-Saint-Benoît.

lesquels le critique essaie de reprendre et de résumer avec étendue, de fixer et d'approfondir sur un point les études jusque-là plus vagues, qui l'ont pourtant occupé de préférence; tantôt, ce sont tout simplement d'anciens morceaux, déjà publiés en divers lieux, qu'on rassemble avec ordre, avec suite, en les revoyant pour la correction, mais en leur conservant leur premier caractère. En un mot, chaque critique de cette génération lie sa gerbe et fait son livre. Hier c'était M. Ampère, M. Patin; demain ce sera M. Saint-Marc Girardin. Aujourd'hui, nous retrouvons M. Magnin, qui a dès long-temps entrepris dans ses *Origines du Théâtre moderne* un ouvrage d'importance et de longue haleine; mais il s'est accordé comme diversion et intermède, et il nous fait le plaisir de publier un recueil d'anciens articles très goûtés en temps et lieu lorsqu'ils parurent, et très dignes de réclamer cette seconde lecture qui, seule, vérifie les bonnes pages. Pour les gens du métier qui savent combien ces jugemens portés sur les livres du jour par les critiques compétens sont utiles à l'histoire littéraire, et combien, à une certaine distance, il devient difficile de se les procurer dans des feuilles si vite disparues, il semblera tout naturel qu'un homme qui connaît autant les circonstances et les destinées des livres que M. Magnin ait songé à sauver ce qui, intéressant et toujours agréable aujourd'hui, sera piquant et curieux pour l'avenir.

Il y aurait une manière bien simple, bien commode, et à la fois bien juste, de recommander ces volumes; nous nous hâterions de dire qu'à une grande variété de sujets sur lesquels le critique a répandu tous les assortimens d'une érudition exacte et fine, se joint le mérite d'un style constamment net, rapide, élégant; que la nouveauté des points de vue n'exclut en rien les habitudes et les souvenirs de la plus excellente et de la plus classique littérature; que l'ancienne critique s'y trouve toute rajeunie, en ayant l'air de n'être que continuée. Mais ces éloges qui, à les serrer de près, ont leur entière justesse, n'offrent rien qui se grave assez au vif et qui caractérise assez distinctement l'auteur. On pourrait, à peu de chose près, les appliquer à d'autres écrivains distingués; on en dit tous les jours à peu près autant des ouvrages du même genre qui paraissent. L'avouerons-nous? cette façon de louer nous paraît fade; nous voulons mieux quand nous parlons d'un écrivain : malgré la difficulté de juger plus à fond et de percer plus avant quand il s'agit d'un contemporain, d'un ami, notre plaisir est d'y viser, de nous jouer même autour de la difficulté :

.... Et admissus circum præcordia ludit.

Ce serait notre plus grand honneur que de pouvoir quelquefois réussir à ce jeu, qui d'ailleurs, dans le cas présent, ne peut nous mener qu'à trahir des délicatesses de l'esprit et des traits ingénieux de caractère.

Chez la plupart de ceux qui se livrent à la critique et qui même s'y font un nom, il y a, ou du moins il y a eu une arrière-pensée première, un dessein d'un autre ordre et d'une autre portée. La critique est pour eux un prélude ou une fin, une manière d'essai ou un pis-aller. Jeune, on rêve la gloire littéraire sous une forme plus brillante, plus idéale, plus poétique; on tente l'arène lyrique ou la scène, on se propose tout bas ce qui donne le triomphe au Capitole et le vrai laurier. Ou bien c'est le roman qui nous séduit et nous appelle; on veut se loger dans les plus tendres cœurs et être lu des plus beaux yeux. Mais viennent les mécomptes, les embarras de la carrière, les défaillances du talent, les refus sourds et obstinés. On se lasse, et, si l'on aime véritablement les lettres, si une instruction solide n'a cessé de s'accroître et de se raffiner au milieu et au moyen même des épreuves, on est en mesure alors d'aborder ce que j'appelle, en un sens très général, la critique, c'est-à-dire quelque branche de l'histoire littéraire ou de l'appréciation des œuvres. C'est presque toujours là que j'attends les jeunes arrivans si empressés au début et si superbes. Qu'ils réussissent dans l'art et dans la poésie, s'ils le peuvent : tous nos vœux les accompagnent; mais il y a sur ce point peu de conseils à donner. Ces palmes-là se ravissent et ne se discutent pas. Que s'ils manquent le premier objet de leur ambition, s'ils sont mal venus en ce premier amour, et si d'ailleurs, avec un esprit bien fait, ils chérissent sincèrement l'étude, il y a de la ressource et de la consolation. Le retour, même sans triomphe, peut avoir des charmes; le salut se retrouve dans le naufrage.

Ce qui est ainsi vrai de plusieurs ne paraît pas l'être pour M. Magnin, et c'est un point par lequel il se distingue de plus d'un de ses confrères en critique. Lui, il est critique, en quelque sorte, d'emblée et essentiellement; on ne voit pas que ce goût se soit substitué chez lui à une vocation première, à une ardeur autre part déterminée. Sa carrière se dessine d'une ligne toute simple. Né à Paris d'un père franc-comtois, et qui fut d'abord attaché comme secrétaire et bibliothécaire à M. de Paulmy d'Argenson, M. Charles Magnin a été nourri au milieu des livres et comme au sein de cette grande bibliothèque dont son père avait contribué, pour sa part, à extraire et à

rédiger les *Mélanges* (1). Placé dès 1813 à la bibliothèque du Roi, dont il est, depuis 1832, l'un des conservateurs, il ne cessa de vivre à la source de l'érudition et de la connaissance littéraire la plus variée et la plus abondante. Qu'on ne croie pourtant pas que ce fût, dès l'enfance, un de ces liseurs avides et infatigables, un de ces *helluo librorum* comme il sied à tout bibliothécaire poudreux de l'être; son goût témoigna de bonne heure discrétion et choix, une certaine friandise. Ses études universitaires avaient été brillantes; il s'essaya au sortir de là dans quelques concours académiques. Une pointe de bel-esprit, la pointe d'une plume qui allait être si fine et si bien taillée, se faisait sentir. La plus vive tentative qu'il se permit hors du cercle où nous le connaissons, est une petite comédie en un acte et en prose, représentée à l'Odéon le 16 mars 1826 : *Racine ou la troisième Représentation des Plaideurs.* — *Les Plaideurs* ont été sifflés aux deux premières représentations par la bazoche conjurée; les procureurs sont en émeute, les conseillers aux enquêtes commencent à s'émouvoir; Racine, désolé, reçoit la visite de la Champmêlé et de Despréaux, qui le réconfortent et le consolent chacun à sa manière. Pourtant Mme de Crissé, vieille plaideuse qui se prétend outragée dans la comtesse de Pimbêche, et le conseiller Dandinard qui se croit joué dans Perrin Dandin, forcent successivement la porte et font au poète une scène de menaces dont il se tire assez bien; tout ce jeu est assez plaisant; pourtant l'orage augmente, et l'on parle d'un ordre supérieur obtenu contre le poète, lorsque tout à coup on apprend que la Champmêlé qui devait, ce soir même, jouer Ariane devant le roi, a feint une indisposition; que, grace à ce tour d'adresse, *les Plaideurs*, représentés pour la troisième fois, ont subitement trouvé faveur et gagné leur cause; on n'a plus osé siffler, et le roi a ri. C'est la Champmêlé elle-même, puis bientôt Despréaux en tête de la troupe comique, tenant flambeaux à la main, qui viennent annoncer sa revanche et son triomphe au poète. La vieille plaideuse Mme de Crissé et le conseiller Dandinard sont toujours là et font vis-à-vis au Dandin de la pièce et à la comtesse de Pimbêche encore en costume; c'est à s'y méprendre :

TOINETTE (la servante de Racine).

« Ah ça! ai-je la berlue, moi? — Quoi! deux Dandins... deux comtesses de Pimbêche! » — Et le conseiller offrant la main à Mme de

(1) M. de Paulmy se fit aider pour ses *Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque* par Contant d'Orville et par M. Magnin, de Salins, père du nôtre.

Crissé : « Venez, venez, madame : (*se retournant*) le roi a ri... ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux! mais nous avons le droit de remontrance! » Et Racine, à qui tout son courage est revenu et qui va lire demain à la Comédie *Britannicus*, salue, en finissant, la Champmêlé du nom de *Junie*. — On le voit, c'est là une de ces petites pièces-anecdotes dont *le Souper d'Auteuil* d'Andrieux représente le chef-d'œuvre, et qui sont comme un bouquet pour les anniversaires de naissance de nos grands poètes. En leur présentant cette légère offrande, M. Magnin ne faisait que marquer son goût pour leurs ouvrages, sa familiarité dans leur commerce, et témoigner agréablement qu'il avait qualité comme critique des choses de théâtre. Il ne prétendait pas s'ouvrir de ce côté une autre veine.

Dès ce temps-là, il prenait une part active à la collaboration du *Globe;* il allait surtout s'y faire une position spéciale par ses articles sur les représentations théâtrales, et d'abord sur les pièces anglaises principalement. M. Magnin n'a pas recueilli, dans les deux volumes qu'il nous donne, ses articles concernant les nouveautés de la scène française; il les réserve pour un volume séparé qui aura tout l'intérêt d'un bulletin suivi et d'une chronique très animée. Mais, dans le second des deux présens volumes, il a réuni tout ce qui se rapporte à la tentative si brillante et si dramatique qui se fit à Paris, en 1827-1828, et qui mit en jeu devant nous le théâtre de Shakspeare, de Rowe, d'Otway. Les meilleurs acteurs anglais y figurèrent successivement; on eut Kean, on eut Macready. Une ravissante actrice, miss Smithson, apportait et confondait, pour nous séduire, sa jeunesse, son talent, sa grace idéale, et le charme de toutes ces beautés dramatiques si neuves qu'elle interprétait à nos yeux pour la première fois. Cet épisode intéressant de l'histoire littéraire de la restauration se trouve raconté dans le livre de M. Magnin avec toutes ses péripéties, ses accidens, ses ivresses même; on croit y respirer, par momens, comme l'odeur de la poudre, et tel article, écrit le soir dans la chaleur de l'applaudissement, est intitulé *bulletin d'une victoire*. C'est qu'alors on croyait, on espérait avec enthousiasme et ferveur. Indépendamment du plaisir direct et tout désintéressé que pouvaient procurer ces admirables créations d'un génie terrible, pathétique ou gracieux, et toujours puissant, il y avait, au fond de tout cela, un désir de marcher à son tour, il y avait un mobile présent, contemporain, une émulation qui semblait aussi promettre des œuvres. Le critique ne sonnait si haut de la trompette que parce qu'il se sentait suivi, entouré, devancé même en plus d'un

endroit par de généreuses ambitions qui n'attendaient que le signal pour se produire. Ce drame de Shakspeare n'était pas seulement un noble spectacle; c'était une machine de guerre. On tiraillait sur l'ennemi, sur l'absolutiste littéraire, jusque du haut du balcon de Juliette, et on espérait bien avec Roméo escalader, en dépit des unités, cet asile, ce sanctuaire trop interdit d'émotions et d'enchantemens. Pourquoi faut-il que, le jour où toutes les barrières sont brusquement tombées, quand la brèche a été plus qu'entr'ouverte, personne, presque personne, ne se soit plus trouvé là pour entrer!

Douze ans après, on a subi la revanche, et bien légitime, convenons-en, on a eu l'accès inverse de cette ivresse première. L'ancien répertoire, Racine en tête, a fait sa rentrée par Mlle Rachel : ç'a été toute une restauration. Elle ne paraît pas près de finir. Mais, comme les belles œuvres ne sauraient jamais s'exclure, soyons et demeurons heureux de les embrasser. M. Magnin n'a pas cessé un moment de penser ainsi, et, comme critique, il a donné la main aux deux triomphes.

Cependant, pour nous en tenir à lui, un contraste a dû frapper d'abord. Nous l'avions laissé offrant son bouquet à Racine, à Despréaux, et, un an après, il était l'un des plus actifs à l'avant-garde des novateurs. Il n'avait pas changé son culte, il l'avait agrandi. L'impulsion dont tout esprit a besoin, et qui a son heure, lui était venue. Pour le critique, c'est-à-dire pour l'écrivain de comparaison et d'expérience, cette impulsion doit surtout venir du dehors en se combinant avec le train habituel et avec les forces acquises. Ayant peu écrit dans sa première jeunesse, nourri d'études classiques, élevé au nid de la littérature française, M. Magnin se trouvait avoir un grand fonds en réserve, des habitudes sûres, une circonspection qui n'excluait pas la vivacité et qui allait la diriger. Il porta tout aussitôt et ne cessa de garder les qualités antiques dans l'adoption des œuvres et des doctrines nouvelles. C'est là son trait original. L'ancienne critique, à voir paraître cet adversaire inattendu, ne pouvait méconnaître ni son propre costume, ni ses formes mêmes, en ce qu'elles avaient de net, de judicieux et d'excellent; elle s'étonnait d'autant plus des conséquences :

Miraturque novas frondes et non sua poma.

Quand il s'agissait des tentatives modernes, M. Magnin, sans se révolter ou s'engouer, sans parti pris, mais avec curiosité, ouvrait le livre, le lisait plume en main, l'analysait, citait ce qu'il trouvait de

neuf et d'acceptable sans taire ce qui lui semblait un peu fort et outré. Il faisait tout cela par voie d'exposition, presque de concession, d'un air d'ignorer toutes les hardiesses qu'il commettait et qu'il appuyait. On y pouvait voir sous la candeur du critique un peu de cette malice ingénieuse et couverte qui fait la dose requise, et que Bayle, le premier, a si bien su mélanger. Mais, quand il s'attaquait au faux classique, aux vieilleries modernes, à ces usurpations de succès qui tranchaient du légitime, oh! alors, M. Magnin y allait moins doucement : il savait le fort et le faible de la place, il ne frappait pas à côté. Sa plume acérée a donné, à ce qu'on appelle la littérature de l'*empire*, bon nombre de ses plus cruelles blessures. S'il a eu un grain de passion en excès, ç'a été sur ce point-là.

Mais, en général, M. Magnin a une qualité à lui, quand il traite d'un sujet et d'un livre, une qualité que possèdent bien peu de critiques, et qui est bien nécessaire pourtant à l'impartialité, c'est l'indifférence. Je vais me hâter de définir cette espèce d'indifférence qui n'exclut pas du tout la curiosité et la conscience, ces deux vertus du critique, et qui même leur laisse un plus libre jeu. Voltaire l'a très bien remarqué : « Un excellent critique serait un *artiste* qui aurait beaucoup de science et de goût, sans préjugés et sans envie. Cela est difficile à trouver (1). » Il ajoute encore : « Les artistes sont les juges compétens de l'art, il est vrai; mais ces juges compétens sont presque tous corrompus... Il y a environ trois mille ans qu'Hésiode a dit : Le potier porte envie au potier, le forgeron au forgeron, le musicien au musicien. » Sans doute un artiste, sur l'objet qui l'occupe et qu'il possède, aura des vues perçantes, des remarques précises et décisives, et avec une autorité égale à son talent; mais cette envie, qui est un bien vilain mot à prononcer, et que chacun à l'instant repousse du geste loin de soi comme le plus bas des vices, il l'évitera difficilement s'il juge ses rivaux; sa noble jalousie, appelons ainsi la chose, le tiendra éveillé aux moindres défauts, et il sera prompt à voir et à noter ce qu'involontairement il désire; ou bien, si la générosité du cœur s'en mêle, il ira au-devant du défaut, il passera outre et tombera alors dans des indulgences extrêmes, dans des libéralités qui ne sont plus d'un juge. Je l'ai toujours pensé, pour être un grand critique ou historien littéraire complet, le plus sûr serait de n'avoir concouru en aucune branche, sur aucune partie de l'art (à moins d'avoir excellé dans toutes); car autrement on porte

(1) *Dictionnaire philosophique*, article *Critique*.

dans l'examen du passé ou, à plus forte raison, du présent, une prédilection, une exclusion, nées de cette concurrence (1), une susceptibilité d'impatience et d'ennui, qui est le contraire de l'esprit d'éclectisme et d'impartialité exigé dans une telle œuvre. Il y a plus : comme, dans les critiques que nous faisons, nous jugeons encore moins les autres que nous ne nous jugeons nous-mêmes, il est assez bon que le critique, tout en n'étant que cela, tout en ne portant aucun trésor personnel, aucun bagage apparent, n'ait pas à être au dedans trop préoccupé de soi, qu'il ne se sente pas un goût secret trop marqué, qu'il ne caresse pas tout bas un idéal trop cher. Qu'arrive-t-il, en effet, alors? Si je pouvais prendre des noms contemporains, l'éclaircissement me serait trop facile. Tel, dans les portraits qu'il trace, se mire toujours un peu; sous prétexte de peindre quelqu'un, c'est souvent un profil de lui-même qu'il cherche à saisir. Dans les figures historiques ou littéraires que tel autre déprime, dans celles qu'il exalte, je le retrouve au fond; c'est lui encore qu'il préfère et qu'il célèbre sous ces noms divers; dans les types favoris qu'à tout propos il ramène, il ne fait que sa propre apothéose.

M. Magnin n'est pas du tout ainsi; à vouloir conclure ce qu'il est intimement et par nature d'après ses écrits, il serait difficile de le deviner, sinon que c'est un homme d'esprit, de fine et excellente littérature. Il est tout-à-fait *impersonnel*, grande qualité pour le genre. Lorsque tant d'autres oracles prêchent pour leur saint, lui, il n'a pas de saint; il n'accuse aucune préférence naturelle qui vienne traverser ou commander son examen. Cette indifférence philosophique que Descartes réclamait comme première condition à la recherche de la vérité, il la réalise dans la pratique de la littérature; et comme en même temps il a l'humeur vive et curieuse, la plume facile et prompte, une telle disposition neutre l'a conduit très loin. Sur une foule de points et de sujets, lui, sorti primitivement du giron classique et fidèle à bien des préceptes d'autrefois, il s'est trouvé un des plus avancés et des plus osés, l'un des moins prévenus contre l'idée ou la forme survenante, un des plus accueillans et des

(1) En veut-on un très gros exemple? Un jeune homme soumettait à La Harpe le manuscrit d'une tragédie de *Marie Stuart;* La Harpe lut la pièce et répondit : « Votre pièce est assez bien écrite, mais le sujet n'est nullement propre au théâtre; « s'il l'était, Voltaire ou moi, nous nous en serions emparés. » *Voltaire ou moi!* voilà bien du La Harpe tout pur, lorsqu'il causait en se laissant aller à sa morgue. Mais combien d'autres, dans sa position, sans lâcher le mot, auraient pensé la chose, et, à l'occasion, se seraient efforcés indirectement de la démontrer!

plus patiens des chercheurs. Tel il s'est montré dans tout son rôle, depuis miss Smithson jusqu'à Mlle Rachel, depuis *Hernani* jusqu'à *Lucrèce;* sur Homère, sur l'abbesse Hroswhita, sur la reine Nantechild, sur *Ahasvérus*, il a émis, accepté et soutenu des doctrines, des vues, qui témoignent de l'ouverture de sa pensée et de sa flexibilité ingénieuse presque indéfinie; ce qui me fait dire et répéter de plus en plus : « Le critique n'est jamais chez lui, il va, il voyage; il prend le ton et l'air des divers milieux : c'est l'hôte perpétuel. »

Chez beaucoup de ceux qui avaient épousé très vivement la cause nouvelle au début et qui avaient entonné à haute voix le chant du départ, le mécompte a suivi et s'est fait amèrement sentir. Le reflux de l'ame, à l'âge du retour, est en raison le plus souvent de ce qu'a été la marée montante aux heures de la jeunesse : plus l'on s'était avancé, et plus on se retire. On a été des plus enthousiastes, et l'on se trouve d'autant plus chagrin. Rien de tel chez M. Magnin : son enthousiasme, tout vif qu'il était, vint assez tard et se tempéra de ses autres qualités, de façon à moins craindre le retour. Esprit consciencieux, attentif jusqu'au scrupule, des plus constans et des mieux en règle avec lui-même, s'il semble un peu plus lent à partir, il ne recule jamais et ne revient guère sur ses pas. Lorsqu'il lui arrive, par suite d'obstacles extérieurs, d'être obligé de s'arrêter, d'interrompre sur un point, il n'oublie rien, il amarre sa barque à l'endroit précis, et, s'il reprend ensuite sa marche, c'est sans avoir dérivé. Il se trouve ainsi, après des années, plus en avant et plus en train que de plus ardens au départ, mais qui ont, dès long-temps, rebroussé. Cela s'est vu surtout lorsqu'il a eu à parler, en ces derniers temps, de certaines représentations dramatiques, et, en général, dans ce qu'il a écrit sur les œuvres de l'école poétique moderne depuis 1830. La question dite romantique n'est restée aussi parfaitement présente à aucun autre critique, et nul ne continue d'y porter un coup d'œil plus vigilant, plus scrutateur et moins désespéré. Mais ceci nous mène à soumettre qnelques remarques au talent si distingué et si sagace que nous essayons en ce moment de bien démêler.

Je reprocherais précisément à M. Magnin de se trop souvenir peut-être dans quelques occasions, et de reprendre trop juste les choses où elles étaient hier. Les esprits et les choses sont allés tellement depuis quelques années, et se comportent tellement chaque matin, que, pour se remettre au pas avec eux et avec elles, rien n'est mieux, rien n'est plus court et plus juste qu'une certaine inconséquence. Rien ne va par continuité, surtout aujourd'hui ; les époques

historiques se succèdent à vue d'œil, les manières diverses chez les mêmes écrivains se prononcent et se déplacent avec une confondante rapidité. Dans de telles conjonctures, la critique a souvent, ce me semble, à marquer les temps, à battre les changemens de mesure, à dénoncer les reviremens. Chaque œuvre, chaque écrivain, en définitive, lorsqu'on les a suffisamment approfondis et retournés, peuvent être qualifiés d'un *nom;* il faut que ce nom essentiel échappe au critique, ou du moins que le lecteur arrive de lui-même à l'articuler. M. Magnin ne l'y aide pas toujours assez dans l'agrément de ses dissertations instructives. Comme un homme qui a beaucoup vu de livres et qui sait mieux que personne à combien peu tiennent en ce genre les destinées, et quelle infiniment petite différence il y a bien souvent entre un livre qui vit, dit-on, et tel autre livre qui passe pour mort, M. Magnin ne se montre pas trop empressé de dire : *Ceci est bon, et ceci est mauvais.* On l'a tant fait, et à la légère, qu'on a été guéri pour long-temps de ce rôle sentencieux.

Quoi qu'il en soit, pour insister sur un point capital de l'histoire littéraire de ces dernières années, je suis de ceux qui estiment que l'école dite romantique a été dissoute par le fait même de la révolution de juillet. Dès le lendemain, je crois m'en être ouvert en ce sens avec le plus illustre des chefs d'alors. Ce jour-là, une nouvelle question littéraire était posée, ou du moins la précédente ne l'était plus. Je ne trouve pas que l'ingénieux critique se soit rendu compte ainsi de la différence des situations, et cela a pu jeter quelque indécision sur des aperçus toujours piquans de détails et si heureux d'expression.

Puisque j'en suis avec lui à des observations de ce genre, il en est une qu'il me permettra encore; ce n'est guère que la même un peu autrement retournée. Cette qualité d'indifférence que nous avons notée chez M. Magnin, en ayant bien soin de la définir, a naturellement des conséquences qui influent sur l'ensemble de sa manière. Il est des critiques qui entrent et tombent, pour ainsi dire, dans un sujet comme un fleuve qui descend des montagnes : les masses, les points de vue, les horizons, distinguent, encadrent et accentuent de toutes parts le paysage. Ainsi fait, par exemple, dans son cours de *Littérature dramatique*, le grand critique Guillaume Schlegel, exclusif et majestueux. Mais, quand le fleuve n'a pas reçu une pente aussi décidée, quand il coule plutôt entre des digues et par des bras habilement et activement ménagés, l'aspect du paysage ne peut être que très différent. En d'autres termes, on ne rencontre

pas d'ordinaire chez M. Magnin de points de vue bien dominans ni de masses bien détachées; on a plutôt la richesse, la fertilité et le détail infini d'une Hollande; la Hollande, ç'a été la patrie et le berceau de cette critique moderne, de celle qui fait les bons journaux.

Il en possède toutes les qualités primitives, fines et saines, menues et solides, l'intégrité qu'il faut bien louer, tant elle devient chose rare! cette attention à tenir la balance et à peser vingt fois le même objet (c'est la probité du genre), une bienveillance ferme et qui sait les limites, l'absence de toute envie, une sorte de simplicité qui a pourtant beaucoup vu, et qui est plus portée à regarder qu'à s'étonner. Son érudition très complète et très déliée nous rappelle qu'il est aussi le critique-bibliothécaire. Sur chaque question, il se plaît à savoir, et il s'inquiète d'abord de trouver ce qui a été écrit. Cette première recherche a déjà de quoi apaiser et amortir la curiosité, de quoi remettre à sa place le présent. Rien n'est capable d'ôter l'ivresse de la nouveauté comme la vue d'une grande bibliothèque; c'est proprement le cimetière des esprits. Le grand bibliothécaire par excellence, Gabriel Naudé, en parle étrangement en son style plus énergique qu'élégant : « Les bibliothèques, dit-il, ne peuvent mieux être comparées qu'au pré de Sénèque, où chaque animal trouve ce qui lui est propre : *Bos herbam, canis leporem, ciconia lacertam* (1). » Et arrivant à la connaissance des livres des novateurs, il la conseille en temps et lieu, comme fournissant à l'esprit une *milliasse* d'ouvertures et de conceptions, le faisant parler à propos de toutes choses, et *lui ôtant l'admiration, qui est le vrai signe de notre faiblesse.* Gabriel Naudé nous dit là son goût de penseur hardi et sceptique, il nous trahit son gibier favori et ce qu'il aime, sans préjudice des autres pièces; philosophe vorace, il lit tout, il y attrape des *milliasses* de pensées, et les enveloppe à son tour dans quelqu'un de ces écrits indigestes et copieux, vrai *farrago,* mais qui font encore aujourd'hui les délices de qui sait en tirer le suc et l'esprit. M. Magnin, bien que très bibliothécaire aussi, n'est pas de cette classe, et son *lièvre* plus rare a, si j'ose dire, la patte plus blanche. A travers ce vaste champ de connaissances où sa condition l'a jeté, il s'est orienté de bonne heure; furet et gourmet, il suit ses lignes sans en sortir, sans s'égarer; il choisit et range à bonne fin le grain et la perle. Il lit, plume en main, et dans un but. Ceci revient à dire que M. Magnin est *écrivain,* qu'il en a les qualités, le goût, un peu l'en-

(1) *Avis pour dresser une bibliothèque.*

traînement; il aime à étudier, à connaître, mais pour écrire, pour déduire ce qu'il sait, pour le mettre en belle et juste lumière. On a cité ce mot de M. Daunou sur lui : *C'est une excellente plume.* Il y a mieux : pour lui, si je ne me trompe, cette grace, cette aisance de rédaction qui le distinguent, doivent quelquefois déterminer, inspirer, guider la recherche par l'idée d'en faire usage. La plume, c'est son organe.

Rien n'est plus agréable, comme lecture purement littéraire, que ces assortimens bien faits de mélanges. Ceux que M. Magnin vient de publier présentent toute espèce de choix et de variété : Grèce, romantisme, Portugal et Chine, nul échantillon n'y manque; cette qualité de style dont nous parlons en fait l'harmonie. C'est plaisir et douce surprise que de retrouver ces théories et ces œuvres nouvelles analysées, exposées, justifiées parfois, dans un langage courant et pur, avec accompagnement des réminiscences, des citations classiques que le critique y entremêle, et par lesquelles il les rattache sans effort à ce que souvent elles oubliaient. Le rôle piquant et utile en ce genre est ainsi de maintenir, de prolonger et d'asseoir la tradition là même où elle semblerait faire faute. Ce travail de pilotis, humble en apparence, suffit souvent, comme en Hollande, pour contenir l'orgueil du flot. Parmi les morceaux d'une histoire littéraire plus lointaine et plus désintéressée, il faut mettre au premier rang la notice sur Camoens, vrai petit chef-d'œuvre où la curiosité de l'étude et l'exquis de l'érudition viennent se fondre dans un sentiment bien délicat de cette chevaleresque poésie. Les essais de traduction que M. Magnin insère, chemin faisant, dans son récit, peuvent, je crois, être considérés comme des modèles, et montrent dans quelle mesure on doit se faire littéral avec un poète étranger, tout en se conservant Français, lisible, et même élégant. Parmi les morceaux d'un autre genre, un des plus délicieux et des plus fins est l'article sur Paul-Louis Courier à propos de ses mémoires et de sa correspondance, publiés en 1829. M. Magnin dégage chez Courier, au travers de l'homme de parti et du champion libéral, l'homme véritable, naturel, l'indépendant épicurien et moqueur, l'artiste amoureux du beau, l'*humoriste* vraiment attique, au *rictus* de satyre : « On n'a point la bouche fendue comme il l'avait, d'une oreille à l'autre, sans être prédestiné à être rieur, et rieur du rire inextinguible d'Homère ou de Rabelais. »

Ces pages si légères et si bien touchées, à propos du plus docte et du plus lettré de nos pamphlétaires politiques, nous ont rappelé in-

volontairement la différence des temps et le contraste de deux périodes pourtant si rapprochées. Je disais tout à l'heure que, pour la question littéraire, la révolution de 1830 avait coupé court et changé les conditions de succès; je ne me suis pas assez expliqué peut-être. Sans doute le beau reste toujours beau, et il ne varie pas d'hier à demain; mais il y a aussi dans les œuvres la forme, le cadre, l'art, l'artificiel même, si vous voulez. Or cette part, on le sait, était grande dans l'école littéraire d'alors, et j'ajouterai qu'elle avait assez droit de l'être, en raison des loisirs plus cultivés et des idées en vogue durant la seconde moitié de la restauration. C'est cette portion mobile qui a été ruinée du coup en juillet 1830; le je ne sais quoi de nouveau se cherche et ne s'est pas trouvé jusqu'ici.

Mais, dans la littérature politique, le contraste naturellement se tranche d'une façon plus directe encore. Les écrivains polémiques et les pamphlétaires l'ont bien senti : ceux qui ont eu du succès en dernier lieu l'ont pris sur un autre ton, et ce ton, en général, était plus aisé en ce qu'il a plutôt grossi. Le nom de Courier provoque le rapprochement avec un pamphlétaire d'esprit et même de talent, qu'on lui a comparé souvent en ces dernières années et que quelques-uns n'ont pas craint de lui préférer. L'homme d'esprit dont je parle sait bien à quoi s'en tenir. Je laisse de côté le fond politique et aussi le résultat matériel. J'ai là sous les yeux la onzième édition du *Livre des Orateurs* de Timon, et ce n'est sans doute pas la dernière. Ce Timon se dit d'Athènes; mais qu'il y a loin de son quartier à la métairie de cet autre misanthrope tempéré de gaieté, duquel M. Magnin a dit en nous le montrant au bivouac avec son Homère : « Son esprit « s'empreignit d'atticisme. Il reçut de la Grèce sa façon de sentir, « de juger, de s'exprimer; il fut Athénien par ses idées sur l'art, sur « le beau. Après le génie grec, ce fut ce qui s'en rapproche le plus, « le goût italien, le soleil d'Italie, l'art de Venise, de Florence, de « Rome, qui l'enchantèrent le plus. La pureté du goût antique passa « dans sa manière et produisit, en se mêlant à son cynisme de ca- « serne et à ses mœurs quelque peu hussardes, un contraste des plus « singuliers et des plus piquans. Dans ce Huron devenu artilleur, il « y eut de l'Alcibiade. » — Au sortir de Longus et entre deux pages d'Hérodote, il lui parut plaisant de prendre à partie un régime tracassier et hypocrite qui l'avait piqué; la difficulté de tout dire et de bien dire était l'amorce tout-à-fait propre à tenter cet esprit rompu aux graces. Le Timon d'aujourd'hui, qui avait dès-lors l'âge de la raison et même celui de la misanthropie, se serait bien gardé de se

mettre du jeu; s'il avait plus d'un motif, je l'ignore, je n'imagine que le motif littéraire très suffisant : il attendait patiemment l'heure d'aborder les choses par le plus gros bout, de jeter à l'aise et crûment sa parole saccadée et cassante; il se sentait le *croc*, non pas l'*aiguillon*. Je ne saurais rendre l'effet désagréable que produit sur moi, par instans, ce style bizarre, baroque, bariolé de métaphores et de termes abstraits, à phrases courtes, à paragraphes secs, décharnés, qui sentent encore le résumé du contentieux, et qui poussent par soubresauts l'éloquence du factum jusqu'à une sorte d'élancement lyrique. Dans l'article sur Henri Fonfrède, qu'il apprécie d'ailleurs avec justesse et indulgence, Timon a le bon goût de citer une sortie violente de ce même Fonfrède contre lui, Timon, et il ajoute : « Par « Jupiter! lecteur! j'aurais pu affiler ma bonne lame, donner de la « pointe à ce Scythe, à ce barbare, et lui rendre blessure pour bles- « sure. — Mais nous autres, Grecs d'Athènes, si nous avons du sel aux « lèvres, nous n'avons pas de fiel dans le cœur, etc., etc. » J'abrège la parodie : il ne manque à ce choc, à ce cahotage de tous les styles, que d'y avoir fait entrer plus au long *ma bonne lame de Tolède;* l'amalgame eût été complet. Laissons l'Hymette et son miel à ceux-là seuls qui en savent les sentiers, à ceux qui, même au sein des passions et des paroles acérées, ne perdent jamais une certaine légèreté de ton et comme une certaine saveur du berceau : *Musæo contingens cuncta lepore*. Tel fut Courier; lors même qu'il obtint des succès de parti, c'étaient encore des succès de muse.

Nous ne disons rien ici, d'ailleurs, pour protester contre un succès plus populaire et qui a voulu l'être. Les portraits de Timon ont du relief et du trait, nous en convenons; ils sautent aux yeux à travers la vitre. Il nous a semblé seulement, en relisant d'excellentes pages écrites, il y a quatorze ans, par M. Magnin, que la critique elle-même s'était fort désorganisée depuis lors : voilà un livre arrivé à plus de onze éditions; les partis l'ont loué ou blâmé, selon l'intérêt de leur cause; la valeur littéraire n'a pas encore été extraite et réduite à son poids.

Plus d'analyse conviendrait peu, à propos des deux volumes que nous annonçons; et puis il nous serait impossible, en continuant de les feuilleter, de ne pas nous rencontrer nous-même face à face sous la plume de M. Magnin, et de ne pas reconnaître avec émotion et sourire tout ce que lui doivent de gratitude d'anciens essais pris d'abord en main par lui et proposés du premier jour à l'indulgence. En parcourant les articles qui composent son premier volume, on

pourra être un peu étonné d'en trouver un tout politique vraiment, de quelques pages à peine : *Comment une dynastie se fonde*, et daté du 16 mars 1831. Est-ce donc par inadvertance que cet article un peu disparate s'est glissé là? M. Magnin commet rarement d'inadvertances, et il faut bien noter ici une intention. En introduisant ce brin de politique entre des pages plus fraîches et restées plus neuves, en y oubliant, comme par mégarde, ce coin de cocarde, le critique littéraire a voulu sans doute témoigner qu'il avait sur certains points des opinions, des principes, rappeler qu'il les avait soutenus, et faire entendre qu'il s'en souvenait comme de tout le reste. C'est encore là un trait qui rentre dans ce que nous avons dit du caractère de M. Magnin, de cette nature des plus fidèles à elle-même et à ce qu'elle a une fois accepté; il tient beaucoup en cela de ces personnages de la fin du XVIIIe siècle, qu'il connaît si bien, qu'il a pratiqués de bonne heure, et dont il a gardé plus d'une doctrine et plus d'un pli, tout en se séparant d'eux si complètement sur la question littéraire.

Dans cette diminution et ce désarroi général de la critique que nous déplorons, il est à souhaiter que des plumes comme celles de M. Magnin, si aguerries et si bien conservées, ne cessent pas de long-temps leur emploi, dussent-elles n'intervenir qu'avec choix et discrétion, en prenant leur moment. Qu'il achève sans doute et couronne son important ouvrage commencé sur les *Origines du Théâtre moderne*. Il y a déjà long-temps que, voyant s'accumuler les matériaux et les documens sur ces origines que chaque découverte faisait reculer sans cesse, M. Raynouard exprimait le vœu qu'un homme d'instruction et d'esprit intervînt et mît ordre à la question éparse et confuse. M. Magnin est désigné aujourd'hui pour cette tâche à laquelle il s'est préparé de longue main. Que si nous osions mêler un conseil au travers d'un travail si médité, et auprès d'un esprit par lui-même si averti, ce serait de borner à un certain moment la recherche, de clore son siége, et de se jeter à l'œuvre avec toute la richesse amassée et en s'occupant surtout à la dominer par l'idée, à la classer d'une volonté un peu impérieuse. En parlant de la sorte à un critique aussi prudent, nous savons bien que l'inconvénient possible serait vite corrigé. Une fois d'ailleurs le livre fait et paru, le peu qui a échappé en particularités et en minces détails arrive de toutes parts et rentre le plus souvent dans les cadres déjà exposés. Enfin de tels ouvrages ont toujours la seconde édition pour s'amender

et se compléter; visons d'abord à la première et à l'architecture de l'ensemble. Mais que ces lents et difficiles travaux, que les arcanes de l'Académie des inscriptions elle-même et les exercices philologiques du *Journal des Savans* n'éloignent jamais M. Magnin de ce qui a fait son premier plaisir et son plus franc succès, de cette critique instructive et accessible à tous, judicieuse et hardie, qui ne craint pas de se commettre en parlant de ce qui occupe tout le monde et de ce que tout le monde comprend. La publication de ces deux volumes et le soin qu'il y a donné nous sont garans de ce que nous espérons. Ce n'est pas au nom de la gloire et de la renommée qu'il convient de s'adresser aux critiques, à ceux qui, vraiment dignes de ce nom, voient les choses littéraires avec sang-froid, étendue, et par tous les sens. Ils savent trop ce que c'est que renommée, comment elle se fait, combien elle dure; ils y mettent tous les jours la main, et plus d'un aussi pourrait dire à quelque roi du jour que la chute attend :

J'ai fait des souverains, et n'ai point voulu l'être.

Il y a pourtant à ajouter, et ils le savent, que sans viser à aucune gloire ni même à ce sceptre du genre qui a toujours plus ou moins l'air d'une férule, il est aussi un degré d'estime très sûr qu'on parvient peu à peu à obtenir, et qui se perpétue. Tandis que les poètes et les écrivains qui se croient créateurs passent très vite et meurent tout entiers, s'ils ne sont excellens, le critique accrédité et fidèle vit, c'est-à-dire (oh! ne nous exagérons rien) on le cite quelquefois, on feuillette au besoin son recueil pour le consulter comme un témoin véridique, on rappelle son jugement sur ces livres, un moment fameux, qu'on ne lit plus et qu'on ne juge en abrégé que par quelques mots tirés de lui. Bayle est un trop grand nom et qu'on pourrait récuser comme exemple; pour en prendre un qui n'ait rien d'éblouissans, Le Clerc vit plus que tous les Campistrons. Et si le style s'en mêle, si l'agrément a touché ces humbles pages d'autrefois, elles ont aussi pour qui les rouvre après des années un certain parfum. Marmontel n'est compromis aujourd'hui dans sa renommée littéraire que par ses ouvrages de poésie, de théâtre, par ses contes et ses romans; s'il n'avait laissé que sa critique, il serait un nom des plus respectés. C'est pour avoir visé au sceptre-férule dont nous parlions et pour en avoir trop joué, qu'il en a coûté cher à La Harpe; mais, quand on a borné son ambition à n'être que des meilleurs, comme

Ginguené, Suard, on n'est pas tout-à-fait déçu dans ses vœux, et ces destinées-là, telles que nous les voyons se dessiner dans un horizon déjà lointain, ont quelque chose qui continue de s'éclairer doucement aux yeux du sage. Pourtant, encore une fois, c'est moins au nom de cette perspective, toujours si pâle et si mêlée d'ombres, qu'il faut s'adresser au vrai critique et le convier à ne pas cesser; la vérité, voilà ce qui l'inspire, la vérité littéraire, le plaisir de la dire avec piquant ou avec détour, l'amour d'une étude courante et animée. Lors même que le feu des premières illusions est passé, lorsqu'on n'épouse plus ardemment une cause et qu'il n'y a plus de cause, la jouissance de la curiosité et de l'expression critique reste tout entière. On prend un livre, on s'y enfonce, on s'y oublie; on médite alentour, on y muse et s'y amuse, *desipere in libro;* puis insensiblement la pensée se prend, une idée sourit, on veut l'étendre, l'achever : déjà la plume court, la déduction ingénieuse et industrieuse se poursuit, et, quand on s'y entend aussi aisément que M. Magnin sait le faire, si désintéressée que soit d'ailleurs cette douce passion, il est difficile d'y résister.

SAINTE-BEUVE.

DE L'ÉTAT PRÉSENT

ET DE L'AVENIR

DE L'ESPAGNE.

C'est aujourd'hui, 15 octobre, que s'ouvre à Madrid la session des chambres. Ce moment est décisif pour l'Espagne. Aujourd'hui se pose définitivement pour ce noble et malheureux pays la question de savoir s'il prendra rang parmi les grandes nations constitutionnelles, ou s'il est destiné à tourner dans un cercle éternel de révolutions, comme les républiques de l'Amérique du Sud. Toute l'Europe est attentive et va asseoir un jugement sur l'avenir de la Péninsule.

Nous sommes de ceux qui espèrent beaucoup de cette crise. A nos yeux, le mouvement qui a renversé Espartero a eu plus que le caractère d'un *pronunciamiento* ordinaire; nous y avons retrouvé tous les symptômes d'un élan véritablement national, l'unanimité, la promptitude, la force irrésistible, et, ce qui est plus significatif encore, la modération. Le régent est tombé aux acclamations de tous les partis sans exception; il a eu contre lui les exaltés comme les modérés, les républicains comme les carlistes; l'armée elle-même l'a abandonné, et il n'a été accompagné dans sa fuite que par les hommes

les plus compromis de l'Espagne. Aucune réaction violente n'a suivi sa chute; aucun de ces excès si malheureusement fréquens dans l'histoire des guerres civiles espagnoles n'a souillé la cause des vainqueurs. Rien de semblable au meurtre barbare de Quesada ou à l'assassinat juridique de Diego Leon. Zurbano lui-même a été admis à résipiscence par le nouveau gouvernement. On dirait un procès fait de sang-froid par toute une nation à un homme, une sentence rendue et exécutée avec le calme de la loi. Peu de colère, point de vengeance, presque pas de bulletins, enfin une révolution semblable à beaucoup d'égards à notre révolution de juillet.

Cet exemple a prouvé qu'il y avait en Espagne ce que beaucoup de gens n'y croyaient pas possible, quelque chose comme un esprit public et une volonté nationale. L'émeute y était devenue si facile à la moindre poignée d'agitateurs, et en même temps si féconde en fanfaronnades ridicules et en déplorables excès, qu'on a été généralement étonné de voir se produire une impulsion universelle, spontanée, dépourvue de toute exagération absurde ou criminelle. Il importe d'ailleurs de ne pas oublier sur quelle question Espartero est tombé. C'est pour avoir refusé d'accepter un programme de conciliation, pour avoir été un obstacle à l'établissement d'un gouvernement parlementaire, que l'homme des cent batailles, le vainqueur de Luchana et de Morella, a été renversé en quelques heures. Le ministère Lopez a été jusqu'à un certain point le ministère Martignac de l'Espagne, et Mendizabal en a été le Polignac, en tant du moins qu'une velléité de despotisme militaire peut être comparée à l'essai de monarchie semi-légale qui a été tenté par Charles X. L'Espagne a eu même sur nous cet avantage, que sa justice a pu s'arrêter au pied du trône, et que la réintégration du ministère Lopez a pu la satisfaire, tandis que la France a dû laisser bien loin derrière elle M. de Martignac, et porter la main jusque sur la couronne et sur la constitution.

Malheureusement la révolution la plus juste laisse après elle des embarras qui n'ont pas plus manqué à l'Espagne de 1843 qu'à la France de 1830. Après avoir obtenu son but légitime, l'insurrection ne s'arrête pas; l'élan est donné, il se poursuit encore après la victoire, et les élémens de désordre une fois soulevés ne s'apaisent pas du jour au lendemain. A la révolution succède l'émeute, qui croit lui ressembler, et qui n'en est que la coupable parodie. Barcelone et Saragosse ont été pour le nouveau gouvernement espagnol ce que Lyon a été pour le gouvernement sorti en France du mouvement

national. De même que chez nous cette queue funeste des trois grandes journées s'est prolongée pendant dix ans et semble quelquefois s'agiter encore, de même l'Espagne est probablement destinée à voir bien des trames, bien des soulèvemens, qui la harcèleront dans le travail difficile de sa réorganisation.

En France, l'ordre a été le plus fort. En sera-t-il de même chez nos voisins? Voilà la question. Ce qui autorise à l'espérer, c'est qu'après la monarchie d'Isabelle, il n'y a plus rien que la subversion totale. L'ordre aujourd'hui ou jamais. Il semble que les Espagnols le comprennent, et que l'expérience de leurs derniers bouleversemens n'ait pas été perdue pour eux. Cependant il ne faut pas se dissimuler qu'ils auront beaucoup de peine à s'arrêter. Quand on pense qu'il suffit d'une mauvaise tête, comme Abdon Terradas, pour mettre toute une province en combustion, on ne peut s'empêcher de trembler pour l'avenir d'un pays si complètement livré à toutes les influences perturbatrices.

Disons néanmoins que le dernier mot est resté jusqu'ici à la justice et au bon sens. Ce sera peut-être un bien que le nouveau gouvernement ait eu affaire tout de suite à tous ses ennemis à la fois. Une insurrection qui a éclaté et qui a été comprimée est plutôt un principe de force qu'une cause de faiblesse pour un gouvernement. Celui-ci à peine né a eu à se défendre de tous les côtés. Il s'est empressé de se mettre à l'abri derrière les deux plus forts remparts qu'il pût opposer aux attaques, la monarchie et la liberté : il a proclamé la majorité de la reine et il a convoqué les cortès. Ces deux mesures ont laissé les agitateurs sans drapeau. On n'a pu invoquer que le nom d'une junte centrale, assez pauvre expédient qui ne trompe personne, et qui laisse trop voir ce qu'il devrait cacher. La meilleure junte centrale n'est-elle pas la chambre des députés élus en vertu de la constitution, et n'est-ce pas avouer qu'on est à bout de prétextes que de prendre un pareil cri de ralliement?

En réalité, le gouvernement n'a en face de lui que cette minorité intraitable qui représente par tout pays, et en Espagne plus qu'ailleurs, l'anarchie proprement dite. Trois partis portent la responsabilité de l'agitation : les *ayacuchos* ou espartéristes, les républicains, et les *francisquistes* ou partisans de l'infant don Francisco. Or aucun de ces trois partis n'a de véritable importance. Les républicains, les seuls qui aient un principe, forment dans la nation une fraction imperceptible. Quant aux *ayacuchos* et aux *francisquistes*, ce ne sont pas des partis, ce sont des coteries. Les uns sont excités par les derniers

agens restés fidèles à la gloire éclipsée d'Espartero; les autres sont soulevés par une intrigue de cour. Il n'y aurait rien de sérieux dans toutes ces démonstrations, si, au-dessous de ces prétendus partis, n'était cette masse confuse d'esprits inquiets et de caractères ardens à qui pèse toute société organisée, tout pouvoir constitué, et qui aiment le désordre pour lui-même. Ceux-là seuls sont à craindre, quelque nom qu'ils prennent, parce que ceux-là seuls sont un peu nombreux et suffisamment résolus. Nous ne parlons pas des carlistes; ils ne bougent pas.

Dès l'instant qu'un gouvernement n'a à lutter que contre de pareils ennemis, sa victoire doit être facile, car il a pour lui tous les intérêts légitimes et toutes les opinions sérieuses. Aussi avons-nous vu les tentatives échouer jusqu'à présent. Les conspirateurs ont compris que, s'ils n'empêchaient pas la réunion des cortès, la bonne cause aurait une chance de plus pour l'emporter. Ils n'ont donc rien épargné pour mettre le feu aux quatre coins de l'Espagne et rendre les élections impossibles. Ils n'y ont pas réussi. Si trente ans de révolutions ont laissé dans beaucoup d'esprits des habitudes d'indiscipline, elles ont aussi fait naître dans beaucoup d'autres le sentiment de l'ordre et la volonté de le maintenir. Tel est en effet le double résultat de ces épreuves prolongées, qu'elles développent à la fois le bien et le mal, et donnent des armes à la résistance en même temps qu'elles fortifient le mouvement.

Les mesures étaient parfaitement prises, et sur tous les points de la Péninsule l'insurrection a levé la tête. On a suivi à la lettre le programme des derniers *pronunciamientos*, espérant que ce qui avait si facilement réussi pourrait bien réussir encore; mais il y a, même en Espagne, *pronunciamientos* et *pronunciamientos*. Ceux-ci n'étaient pas de la bonne espèce. A Cadix, à Cordoue, à Séville, à Santander, à Ségovie, à Trujillo, à Grenade, à Malaga, à Almeria, il s'est trouvé quelques meneurs pour courir les rues en criant : *Vive Espartero! vive la junte centrale!* A Zamora, on a crié : *Vive Charles V!* La population n'a répondu nulle part à l'appel, et le *pronunciamiento* a été partout étouffé dans son germe ou aisément réprimé. A Madrid même, on a eu de nombreuses alertes. Presque chaque nuit c'était une menace d'émeute. Il paraît que les conspirateurs sont allés jusqu'à mettre le feu à une poudrière pour jeter le trouble dans la ville et profiter du premier moment de surprise. Cette affreuse tactique n'a pas eu plus de succès que les autres; à Madrid comme ailleurs, et plus sûrement qu'ailleurs, les machinations ont été prévenues.

Restent donc Barcelone et Saragosse. Sur ces deux points, le mouvement a prévalu, mais ce triomphe momentané s'explique par des causes toutes locales. Saragosse était la dernière ville d'Espagne qui eût reconnu le nouveau gouvernement. Quant à Barcelone, il y a dans cette malheureuse cité une tourbe de deux ou trois mille hommes sans frein qui font trembler la population entière. Tant que ces hommes seront armés, il n'y aura pas de repos possible pour Barcelone. Sous la reine Christine, le baron de Meer avait désarmé ces redoutables bataillons dit de *la blouse,* et la paix régnait dans la Catalogne. Lors de l'insurrection fomentée par Espartero, le premier soin de la junte fut de leur rendre leurs armes, et, dès ce moment, la ville leur a été livrée. Les habitans de Barcelone ne connaissent contre eux d'autres armes que l'émigration, et cette ville de deux cent mille ames se laisse mener par une misérable poignée de partisans.

L'occasion va être belle pour les réduire, si l'on en a la volonté. Les généraux envoyés contre Barcelone n'ont pas osé les attaquer dans la ville, où ils se sont retranchés; on a craint d'imiter Espartero et de soulever les mêmes malédictions contre un bombardement. Les forts ne tirent sur leurs retranchemens qu'autant qu'ils tirent eux-mêmes sur les forts. Cette circonstance a prolongé leur résistance; mais on les a bloqués, entourés de toutes parts, et ils ne peuvent tarder à se rendre. Déjà tous les jours on apprend que les personnes les plus compromises, comme les rédacteurs des journaux anarchistes, les membres des juntes populaires, se sauvent à Perpignan. Le jour où les insurgés ouvriront les portes présentera sans doute un spectacle d'horreur. Ils sont à peu près seuls dans la ville, d'où n'arrive aucune nouvelle; la famine et le désordre doivent régner parmi eux. Ils ont tenté dernièrement un assaut désespéré contre la citadelle; ils ont été repoussés. Tout annonce qu'ils sont aux abois, et on sera ainsi parvenu à les contraindre à la soumission tout en ménageant la ville, qui a déjà bien assez souffert de leurs déprédations.

Le jour où l'autorité légale sera rétablie à Barcelone, il sera facile de prendre des mesures pour mettre dans l'impuissance ces bandes malfaisantes. L'opinion publique ne les défend plus, comme du temps d'Espartero. Quand la capitale de la Catalogne a chassé Van-Halen, quand elle a proclamé la déchéance du régent, les compagnies franches avaient derrière elles la population tout entière. Aujourd'hui elles sont isolées. Les propriétaires, les commerçans, les véritables

ouvriers sont las de ces révoltes toujours renaissantes qui ont transformé Barcelone en un champ de bataille. L'autorité devra plutôt résister aux exigences de l'opinion qu'elle ne devra les exciter, car il est probable que les réclamations seront énergiques. Tout le monde demandera d'en finir. C'est là une bonne situation pour le gouvernement, s'il sait en profiter, car il est bien évident maintenant que ce n'est plus de politique qu'il s'agit, mais de la conservation même de la ville, que ces combats perpétuels détruisent matériellement, en même temps qu'ils ébranlent toutes les fortunes et bouleversent toutes les existences.

On assure que les *patuleas* (c'est le nom que prennent les compagnies franches) ont commis des attentats graves contre la propriété. On pourrait presque dire que c'est un bonheur, tant il importe que ces hommes dangereux se montrent désormais tels qu'ils sont. Il y a loin de là à ces mêmes hommes allant chercher, après leur mouvement contre le régent, les propriétaires les plus riches et les plus recommandables de Barcelone pour les mettre à leur tête. Alors, ils sentaient qu'ils avaient pour eux les sympathies des honnêtes gens; aujourd'hui, ils comprennent qu'ils sont repoussés et maudits de tous. Tels sont la plupart des hommes d'action à la fin des révolutions; tant qu'ils représentent quelque chose, ils sont soutenus et portés en avant; dès qu'ils sont réduits à eux-mêmes, ils effraient jusqu'à ceux qui les avaient le plus encouragés dans d'autres temps.

Une partie de la Catalogne a suivi l'exemple de la capitale, mais tout le pays sera pacifié en même temps, on peut aujourd'hui l'affirmer sans crainte. Saragosse aussi est sur le point de capituler. On a employé contre Saragosse le même système de blocus que contre Barcelone. Ce système a cet avantage, qu'il n'a pas les apparences de la rigueur, et qu'il conduit en définitive à des résultats peut-être plus certains. La famine et l'anarchie sont enfermées dans Saragosse comme dans Barcelone, et il est probable que ces deux villes turbulentes auront reçu dans cette circonstance une leçon dont elles se souviendront long-temps.

Au premier rang des symptômes qui permettent de mieux augurer de l'avenir, figure sans contredit la fidélité inespérée des troupes. Au sortir d'une révolution militaire, il était à craindre que l'armée n'eût perdu tout sentiment de la discipline. Ce danger paraît évité, du moins pour le moment. Il semble que les soldats aient reconnu la voix de leurs anciens chefs, et se soient rangés sérieusement sous leur commandement. Narvaez à Madrid, Ar-

mero à Séville, Roncali à Valence, Concha à Cadix, sont parvenus à obtenir l'obéissance et à inspirer le dévouement. Tous ces généraux appartiennent, il est vrai, à l'ancien parti modéré; mais le ministre de la guerre, Serrano, quoique venu de l'ancien parti exalté, n'a pas peu contribué non plus à maintenir le bon esprit de l'armée par la généreuse résolution dont il a fait preuve, et du sein de ce même parti est sorti un jeune et brillant officier, Prim, qui a montré dès le premier jour toute l'énergie d'un vieux défenseur de l'ordre et des lois.

On pouvait s'attendre à des défections nombreuses, elles ont été rares. Il n'y en a eu qu'une qui ait eu quelque éclat : c'est celle de ce malheureux Ametller, qui n'a pu entraîner avec lui qu'une faible partie de ses troupes. D'autres généraux, comme Lopez Baños à Saragosse, et Araoz à Barcelone, ont montré quelque faiblesse devant l'émeute, mais sans aller jusqu'à la trahison. Partout ailleurs, l'exemple de fermeté que Narvaez donnait à Madrid a été suivi, et le lendemain même d'un changement de gouvernement, quand la société a eu à peine le temps de se rasseoir, c'est là un fait significatif qui mérite d'être remarqué.

En Espagne, comme dans tous les pays libres, l'armée est l'image de la nation; l'état de l'opinion réagit sur elle. Quand le pays est divisé, l'armée se divise; quand le pays devient plus homogène, l'armée se rapproche. Cette noble émulation des militaires de tous les partis, pour faire leur devoir, n'est que la reproduction de ce qui se passe plus en grand dans le monde politique. Là aussi les anciens partis se sont rapprochés, les vieux dissentimens ont été mis de côté pour faire place à un patriotisme commun. Combien de temps durera cette harmonie nouvelle entre des ennemis qui paraissaient irréconciliables? Est-elle destinée à conserver sur l'avenir de l'Espagne une salutaire influence, ou doit-elle cesser avec les circonstances qui l'ont fait naître? Nous l'ignorons. Ce que nous savons, c'est qu'elle existe aujourd'hui, c'est qu'elle est le produit d'un besoin général, qu'elle a été la cause déterminante de la chute du régent, et qu'elle est encore le fait dominant, le caractère distinctif de la situation.

Les luttes du parti modéré et du parti exalté, en Espagne, sont connues de toute l'Europe. Après avoir trompé successivement les espérances des deux partis, Espartero a fini par les mettre tous les deux contre lui. De là la formation d'un grand parti moyen qui a reçu le nom de parti *parlementaire*, du nom des idées communes qui ont servi à le constituer. Modérés et exaltés se sont rencontrés

sur le terrain constitutionnel. Nous avons indiqué dans cette *Revue* la naissance de ce projet de conciliation, nous l'avons suivi dans ses progrès, nous avons aujourd'hui à le montrer à son apogée. Il serait puéril d'espérer que les luttes ne recommenceront pas quelque jour : la rivalité des personnes est dans l'essence même du gouvernement constitutionnel et dans la nature du caractère espagnol; mais, quoi qu'il arrive, ce rapprochement n'aura pas été sans conséquences, il aura donné à l'Espagne le sol politique qui lui manquait. C'est le seul bienfait dont le pays sera redevable à l'administration du duc de la Victoire.

Les modérés et les exaltés ont eu successivement le gouvernement; les uns et les autres y ont succombé. Le triomphe des modérés a abouti à la révolution de septembre qui les a exclus; le règne des exaltés s'est perdu dans le despotisme militaire qui les a joués. Voyant qu'ils n'avaient pu gouverner séparément, ils ont voulu essayer de gouverner de concert. Rien ne rend accommodant comme le sentiment de son impuissance, surtout quand l'amour-propre est sauvé par le sentiment égal de l'impuissance d'autrui. Il a fallu dix ans d'expérience pour en venir là; ce n'est pas trop. A l'origine d'une période politique, chacun croit en soi exclusivement; c'est alors le temps des illusions, des espérances ambitieuses, des promesses confiantes pour soi et les siens; c'est aussi le temps du dédain, de la colère et de la haine, contre quiconque ne marche pas dans la même voie. Dix ans après, tout est bien changé. Chacun s'est essayé et s'est trouvé plus faible qu'il ne croyait; chacun aussi a essayé son adversaire et l'a trouvé plus fort qu'il n'aurait cru; on se connaît réciproquement pour s'être éprouvés, pour avoir été tour à tour battus et battans, vaincus et vainqueurs, et on a les uns envers les autres le ton moins haut et le cœur moins passionné.

On sait notre prédilection pour les modérés. Nous conservons toute notre préférence pour ce parti, qui nous paraît le plus éclairé, le plus honorable, le plus véritablement libéral de l'Espagne. Nous ne prétendons pourtant pas nier qu'il n'ait fait des fautes, et de grandes fautes. Son principal défaut, nous devons le dire, a été la présomption. Comme il se sentait la supériorité de l'intelligence, de la fortune et du nombre, il n'a pas tenu assez de compte des influences non moins puissantes qu'il avait contre lui. En temps de révolution, si l'intelligence est une force, l'ignorance en est une aussi, et l'esprit le plus cultivé est souvent forcé de céder devant la passion la plus irréfléchie. De cela seul qu'une idée soit absurde, im-

praticable, il ne s'ensuit pas qu'elle ne soit pas puissante : au contraire. L'esprit humain se contente difficilement du possible et tend avec ardeur vers le chimérique. Dans les premiers momens d'une rénovation, ce qui est raisonnable paraît vulgaire et insuffisant; l'imagination surexcitée aime mieux ce qui est vague, inconnu, extraordinaire. L'enthousiasme s'en mêle; et que peuvent les lumières contre l'enthousiasme? Les modérés ont reçu le nom de *cangrejos*, écrevisses; leurs adversaires ont pris le nom de *progressistes* par excellence. On ne savait pas encore alors que la modération des idées est ce qu'il y a de plus *avancé*, et que le dernier, le plus grand *progrès* qu'un peuple puisse faire, c'est d'acquérir la faculté de se contenter du possible.

Si l'intelligence est impuissante dans certains momens, la fortune l'est plus encore. Qu'est-ce que la supériorité de fortune au commencement d'une révolution? Souvent un crime. La propriété doit plutôt chercher à se faire oublier que prétendre à la première place dans une société qui se décompose. La jalousie des positions faites, la haine des inégalités sociales, sont les premières passions qui naissent de la fermentation des esprits. Il faut du temps pour que ce torrent rentre dans son lit et reconnaisse des barrières qu'il ne peut briser sans tout détruire. Enfin, qu'est-ce que le nombre, quand on n'a pas l'énergie? Plusieurs expériences ont prouvé surabondamment que les modérés ont pour eux le nombre; ils n'en sont que plus répréhensibles de s'être laissé battre comme ils ont fait. Dieu n'est pas toujours du côté des plus gros bataillons, il passe souvent du côté des plus hardis, et l'on a vu de tout temps des minorités faibles, mais ardentes, maîtriser des majorités compactes, mais inertes.

Pleins des enseignemens qu'ils avaient puisés dans l'étude des lois politiques de l'Angleterre et de la France, les modérés ont cru trop facile d'en faire profiter leur pays. Il y a désormais quelque chose de commun entre l'Angleterre, la France et l'Espagne : c'est le gouvernement représentatif. Ce mode de gouvernement est destiné à faire le tour du monde; il est déjà établi en Hollande, en Belgique, dans les différens états d'Allemagne, et la dernière révolution de Grèce, les agitations intérieures de la Prusse, prouvent qu'il tend à s'introduire partout où il n'était pas encore reconnu. Mais, si le nom et l'essence sont partout les mêmes, les formes varient à l'infini. Chaque nation est appelée à modifier le thème commun, en l'appropriant à son caractère propre. En France, nous avons essayé de copier le gouvernement anglais, et nous avons fait quelque chose de très différent

en réalité, quoique l'apparence soit semblable. Il en arrivera de même en Espagne. Quand on dit que l'Espagne n'est pas apte au gouvernement représentatif, on se trompe; seulement, elle a besoin de se l'accommoder, de se l'assimiler, et ce n'est pas une œuvre qui s'accomplisse en un jour.

Quel sera ce gouvernement représentatif espagnol dont l'enfantement est si laborieux? Nul ne le peut dire. Quand le génie national d'un peuple est aux prises avec une forme nouvelle, les combinaisons qui peuvent en résulter sont innombrables. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne faut pas trop se presser d'arrêter les conditions du contrat. Les modérés ont voulu imposer trop vite à l'Espagne des institutions qu'elle ne connaissait pas. Le vieil esprit national a résisté, et de cette résistance sont sortis les exaltés. Les exaltés ont été comme les carlistes, mais sous une autre forme, les représentans de la vieille Espagne. Ni les uns ni les autres n'ont compris ce que les modérés voulaient faire; les uns ont trouvé que c'était trop, les autres que ce n'était pas assez. Le fait est que, pour tous, c'était trop nouveau. L'anarchie est aussi ancienne en Espagne que le despotisme; l'anarchie s'est défendue, en même temps que le despotisme se défendait, et, dans cette double lutte du passé contre le présent, tout n'était pas illégitime. Sous les exigences les moins rationnelles des carlistes et des exaltés, il y avait quelque chose d'aveugle, mais de respectable : le caractère national.

Une des deux querelles est vidée : espérons que l'autre va se vider. Les carlistes représentaient le passé pur, absolu, inconciliable; ils ont été défaits, mais après une lutte terrible qui a prouvé qu'il fallait compter avec eux, en même temps qu'ils ont appris eux-mêmes à compter avec la révolution. Quant aux exaltés, ils n'ont péché que par excès de zèle; maintenant qu'ils ont vu les conséquences de leur entraînement tout espagnol, une transaction avec eux est devenue possible. De leur côté, les modérés paraissent avoir abandonné ce que leurs idées avaient de trop tranchant. Repoussés et proscrits au nom de la nation même qu'ils ont voulu doter de la liberté, ils ont compris qu'il ne suffit pas d'avoir raison au fond, et qu'il faut encore ménager dans la forme les préjugés et les illusions. Ils paraissent résolus à devenir plus prudens, plus attentifs, plus soigneux de répondre aux besoins de tout genre qui pourraient se développer autour d'eux.

A cela près, ce sont les anciens exaltés qui viennent aujourd'hui aux modérés. Les modérés n'ont qu'à changer quelques pro-

cédés; le fond de leur politique reste le même; c'est toujours le gouvernement constitutionnel monarchique, la forme de gouvernement la plus savante qu'ait réalisée la civilisation moderne, qu'il s'agit d'introduire en Espagne; c'est l'ordre administratif et financier, l'unité de législation, la police vigilante, la sécurité, le travail, la liberté, le bien-être matériel, tout ce qui constitue les sociétés nouvelles. Les exaltés ont voulu quelquefois autre chose que cela; les modérés, jamais.

Le parti modéré s'est formé, depuis 1833, par alluvion. Le noyau du parti était peu considérable au commencement; plusieurs des hommes qui en font aujourd'hui la force étaient alors dans le camp de ses adversaires. A chaque secousse qui est survenue, une nouvelle portion du parti révolutionnaire s'est détachée et a passé au parti modéré. D'abord ce fut M. de Toreno, puis M. Isturitz; maintenant, c'est une alluvion nouvelle, et la plus grosse de toutes. M. Lopez passait pour un des chefs les plus fougueux de l'opinion radicale; quand il a été appelé au ministère par le régent, son premier acte a été un appel aux opinions modérées, aux idées de conciliation. MM. Olozaga et Cortina ont été aussi, dans d'autres temps, de vigoureux champions des tendances révolutionnaires; aujourd'hui, ils tendent la main aux modérés. Il est impossible de ne pas se laisser aller à l'espérance en présence d'une disposition aussi générale à la bonne harmonie et d'un retour aussi marqué aux conseils du patriotisme et de la raison politique.

En même temps que s'amortit la lutte entre les exaltés et les modérés, on commence à voir décroître aussi une autre lutte qui n'a pas fait moins de mal à l'Espagne, celle de la France et de l'Angleterre. L'Angleterre a pris évidemment une fausse route en s'attachant comme elle l'a fait à la fortune d'Espartero. Il y a long-temps que nous le lui avons dit les premiers, et les évènemens ont fini par nous donner pleinement raison. Aussi commence-t-on à s'en apercevoir de l'autre côté du détroit : malgré les ovations banales de Mansion-House et les toasts réchauffés du lord-maire, la popularité de l'ex-régent décline visiblement chez nos voisins. D'abord il n'a pas réussi jusqu'au bout, ce qui est toujours un grand tort aux yeux des Anglais; ensuite il devient de plus en plus clair qu'il n'a pas de chances pour revenir sur l'eau, ce qui achève de le condamner. L'esprit britannique est ainsi fait, qu'il ne s'intéresse pas long-temps aux causes perdues.

Il y a un homme qui a contribué plus que personne à fourvoyer

la politique anglaise en Espagne. C'est lord Clarendon, autrefois M. Villiers, ancien ambassadeur d'Angleterre à Madrid. Lord Clarendon a commencé en Espagne la politique d'antagonisme que son ami, lord Palmerston, a transportée depuis sur un plus grand théâtre. Comme lord Palmerston, il a eu d'abord un succès momentané qui a été bientôt suivi d'un déboire. Ces deux hommes se sont associés pour diriger ensemble la politique extérieure des whigs, et c'est un grand malheur pour les whigs. L'Angleterre, qui voit tout ce que ces esprits tracassiers lui ont rapporté, s'éloigne tous les jours de plus en plus de leur système guerroyant; et pendant que les whigs désertent la vieille politique qui a fait l'honneur de leur parti, les tories s'en emparent. Ce sont aujourd'hui les tories qui, dans la question d'Espagne comme dans toutes les questions, arborent le drapeau de la paix et de l'alliance avec la France.

Si l'on en croit les bruits répandus dans le monde diplomatique, l'entrevue d'Eu aura de grandes conséquences pour la question d'Espagne principalement. Depuis long-temps, dit-on, les ministres tories étaient embarrassés de l'attitude belligérante que leur avait léguée à Madrid le dernier cabinet. Ils supportaient impatiemment M. Aston, le continuateur des idées et des procédés de lord Clarendon; mais tant que la conduite de leur ministre en Espagne avait été accompagnée d'une apparence de succès, ils n'avaient pas pu le rappeler. L'opinion publique le soutenait d'ailleurs, et, quelque puissant que soit un ministère anglais, il ne s'engage pas volontiers dans une lutte avec l'opinion publique. Depuis quelques mois, les choses ont pris une autre face. La catastrophe d'Espartero est arrivée, qui a ôté à M. Aston tout son prestige, et il a été rappelé immédiatement. On ne sait pas encore qui le remplacera, mais à coup sûr, dit-on, ce ne sera pas un représentant de la même pensée; les bases d'une politique plus intelligente auraient été jetées pendant le court séjour de la reine d'Angleterre chez le roi des Français.

Rien n'était plus gratuit en effet que la guerre aveugle faite par l'Angleterre à la France en Espagne. Quel pouvait en être le but? Sans doute l'Angleterre ne prétend pas empêcher que la France soit la seule voisine continentale de l'Espagne; ces quatre-vingts lieues de frontières communes, ces côtes qui se touchent et se prolongent l'une par l'autre, cette conformité de langue, d'origine, d'histoire, de mœurs et d'intérêts dans les populations limitrophes des deux pays, sont des choses que les plus habiles intrigues du monde ne peuvent pas détruire. Quoi qu'on fasse, l'Espagne et la France au-

ront toujours ces étroites relations de voisinage qui naissent de la configuration éternelle des territoires et non des combinaisons passagères de la diplomatie. L'Angleterre n'a jamais pu concevoir l'espérance de chasser la France d'Espagne; c'est impossible. Autant vaudrait chercher à séparer l'Écosse de l'Angleterre elle-même.

D'un autre côté, la France n'a jamais prétendu à exercer en Espagne, depuis la mort de Ferdinand VII, une prépondérance quelconque. La France est une nation qui veut être libre chez elle et qui respecte l'indépendance des autres nations comme elle entend qu'on respecte la sienne. La France de juillet veut être l'amie, l'alliée de l'Espagne, mais elle n'a jamais songé à la diriger, à la maîtriser à son gré. L'Angleterre elle-même a convié la France, à une certaine époque, à prendre une grande position en Espagne par l'intervention; elle s'y est refusée. Quoique don Carlos fût le représentant d'un principe ennemi du gouvernement qu'elle s'est donné, elle s'est bornée à lui faire la guerre sur son propre sol, sans mettre le pied sur le sol espagnol. Enfin, quand la reine Christine a été bannie au cri sauvage de *mort aux Français!* elle ne s'est pas irritée, elle n'a pas pris les armes, elle a attendu. Elle a accueilli les proscrits de toutes les opinions qui sont venus lui demander un refuge, elle en a nourri beaucoup à ses frais, mais elle n'a jamais cherché à se faire de ses sacrifices un prétexte pour intervenir dans les affaires intérieures de la Péninsule.

Pourquoi donc l'opposition de l'Angleterre? Que combattait l'Angleterre? Est-ce l'alliance française? Mais cette alliance est inévitable. Est-ce l'influence française? Mais la France n'y prétend pas. L'Angleterre enfin craint-elle d'être exclue par la France de toute communication avec l'Espagne? Cette crainte serait insensée. L'Angleterre a Gibraltar, le Portugal, qui la mettent en contact perpétuel avec l'Espagne, et mieux encore que tout cela une puissante marine, une industrie immense, un commerce infatigable. Avec de pareils moyens, on est toujours sûr d'entrer partout. La France n'a pas fait la guerre à l'Angleterre en Espagne, c'est l'Angleterre qui a fait la guerre à la France. La France n'a jamais voulu être d'aucun parti à Madrid, elle n'a fait les affaires de personne, et personne n'a été chargé exclusivement de faire ses affaires; c'est l'Angleterre qui a voulu à toute force avoir un parti et qui en a eu un. On a bien dit, dans certaines occasions, toutes les fois qu'on voulait faire un mouvement contre l'ordre public en Espagne, que le gouvernement était de connivence avec la France dans quelque conspiration contre les

institutions; mais ce bruit répandu par les agens anglais s'est toujours trouvé faux. N'a-t-on pas essayé de répandre aussi que c'était l'or de Louis-Philippe qui avait soudoyé la dernière révolution? Heureusement l'opinion publique était éclairée par toutes les mystifications antérieures, et cette accusation des journaux anglais est restée cette fois sans écho.

La France n'a pas à changer de politique pour s'entendre avec l'Angleterre sur la question espagnole. Il eût été facile à la France, si elle eût voulu s'y prêter, de se créer un fort parti; elle ne l'a pas fait. Il n'y a pas de parti français en Espagne; qu'il n'y ait pas de parti anglais, et tout sera fini. L'Angleterre doit bien voir qu'elle ne peut pas enlever de vive force son traité de commerce; elle ne peut l'attendre désormais que de l'assentiment raisonné de l'Espagne libre et livrée à elle-même. Qui sait? Quand l'Angleterre s'acharnera moins à imposer ce traité, elle l'obtiendra peut-être plus aisément; elle trouvera peut-être un jour dans la France autant d'appui pour l'obtenir qu'elle y a trouvé jusqu'ici d'opposition. Le tout est de s'entendre. Les intérêts bien compris de l'Espagne et de la France pourraient bien n'être pas inconciliables dans cette question avec ceux de l'Angleterre : ce que la guerre n'a pas fait, la paix peut le faire; mais il faut que cette paix soit sérieuse, durable, conclue de bonne foi; il faut que la guerre ne recommence pas au premier dissentiment.

Quoi qu'il en soit, les élections se sont accomplies en Espagne sous l'empire de ces idées nouvelles de modération, de conciliation, d'indépendance nationale. Elles ont donné un résultat inattendu pour quiconque n'aurait pas suivi de près le mouvement des idées dans ce pays, et ce qui importe peut-être plus encore que le résultat, c'est le caractère imposant de vérité, de tranquillité, d'unanimité, qu'elles ont eu. Ni les menées des conspirateurs, ni le bruit de la guerre civile en Catalogne, ni le souvenir des déceptions que tant d'expériences successives ont amenées, n'ont pu détourner les Espagnols de leur devoir électoral. Bien plus, tout s'est passé avec une conscience et une régularité inconnues jusqu'ici. Quand le rapprochement des anciens partis n'aurait eu d'autre résultat que de donner aux élections ce caractère, ce serait déjà beaucoup.

On sait comment se font les élections en Espagne, sous l'empire de la constitution de 1837. Le pays est divisé en quarante-neuf provinces qui nomment chacune en moyenne de cinq à six députés. Chaque électeur écrit sur son bulletin autant de noms que sa province nomme de députés. Le dépouillement est fait dans chaque dis-

trict par le bureau, et envoyé ensuite au chef-lieu, où la députation provinciale, renforcée d'un électeur par district, réunit tous les votes de la province, et dresse le résultat général. Ce mode défectueux avait donné lieu jusqu'ici à de grands abus. Les bureaux ne s'étaient pas toujours montrés scrupuleux dans leurs dépouillemens. On s'est plaint souvent que le nombre des voix était fixé d'une manière arbitraire, et que les bulletins n'étaient pas tous lus comme ils étaient écrits. Ces scandales se sont reproduits cette année sur quelques points où les bureaux étaient dans l'intérêt du parti vaincu : à Madrid, par exemple, plusieurs protestations ont eu lieu séance tenante; mais dans le reste de l'Espagne, partout où le parti parlementaire a eu le dessus, on n'a entendu parler de rien de pareil.

Nous n'avons pas ouï dire non plus qu'il y ait eu nulle part quelqu'une de ces violences si familières dans d'autres temps aux prétendus progressistes. On se rappelle les bastonnades patriotiques des premiers temps de la régence, les injonctions faites aux électeurs de tel ou tel parti de ne point se présenter pour voter, les urnes du scrutin renversées et foulées aux pieds par l'émeute quand elle prévoyait un résultat qui lui déplaisait, enfin les coups de feu tirés dans l'enceinte même, et les électeurs frappés de mort au moment où ils s'apprêtaient à déposer leur suffrage. Toutes ces gentillesses révolutionnaires ont disparu avec les *ayacuchos*. Dieu veuille qu'elles ne reviennent plus, et que les mœurs électorales de l'Espagne soient définitivement formées !

Enfin les reproches faits habituellement à la composition des listes électorales ne paraissent pas applicables cette fois. Il n'y a pas, à proprement parler, de listes électorales en Espagne. Ce sont les *ayuntamientos* qui les forment arbitrairement la veille de l'élection. Comme le cens est extrêmement bas, on peut y faire entrer à peu près qui l'on veut, et, comme il n'y a pas de recours efficace, on peut aussi en éliminer qui l'on ne veut pas. Les municipalités avaient, dit-on, largement usé jusqu'ici de cette double faculté. C'est ce qui expliquait pourquoi les élections étaient toujours faites dans leur sens. Lors des dernières élections, le parti militaire y avait fait fort peu de façons. A Badajoz on avait inscrit sans se gêner, parmi les électeurs, tout un bataillon du régiment en garnison, et les soldats étaient venus par ordre au vote comme à l'exercice. Ce fait constaté en pleines cortès a fait casser l'élection de Badajoz. Nous n'avons pas appris que Narvaez, qu'on dit si terrible, ait imité en ceci l'exemple de Rodil.

Ce qui prouve que la franchise a présidé aujourd'hui à la confection des listes comme à toutes les opérations électorales, c'est que, dans plusieurs provinces, la lutte a été réelle. Le parti parlementaire n'a pas triomphé partout, et, là où il a vaincu, ce n'a pas été sans combattre. Une preuve plus décisive encore en faveur de la sincérité des opérations, c'est le nombre des électeurs qui y ont été appelés et de ceux qui y ont pris part. Avec des nombres aussi considérables, tout triage est impossible.

Il n'a point encore été fait de statistique complète des élections; mais on peut évaluer dès à présent d'une manière approximative le nombre des électeurs qui ont été inscrits à six cent mille au moins. C'est presque trois fois plus d'électeurs qu'en France, où la population est pourtant plus du double de celle de l'Espagne, et où les richesses et les lumières sont bien autrement répandues. Si les mêmes conditions de cens donnaient en France l'électorat, on peut affirmer que le nombre des électeurs s'élèverait chez nous à trois millions. L'Espagne n'est pas loin, comme on voit, du suffrage universel. Sur ce nombre de six cent mille électeurs, quatre cent mille environ ont voté. C'est beaucoup plus qu'on n'en avait jamais vu. Dans la province de Lugo, sur 26,524 électeurs inscrits, 21,214 sont venus voter; le premier des élus, don Ramon Saavedra, n'a pas eu moins de 19,800 voix. Dans la province des Asturies, sur 21,720 électeurs, 14,693 ont pris part au vote; les deux principaux élus, MM. Pidal et Mon, ont eu plus de treize mille voix chacun. En général, la moyenne des majorités obtenues a été de cinq à six mille voix. Ces chiffres contrastent singulièrement avec ceux des élections qui ont eu lieu sous l'administration des *ayacuchos*. Alors ce n'était qu'une faible majorité qui prenait part au vote; aujourd'hui c'est la nation presque tout entière qui s'est pressée autour de l'urne du scrutin. On ne peut contester que les nouveaux choix ne soient l'expression du vœu national. L'élection a été enfin en Espagne une vérité.

Qui peut dire ce que serait en France le résultat d'un mouvement électoral qui remuerait de pareilles masses? Malgré les progrès que l'esprit public a faits depuis quelques années, malgré la supériorité de notre civilisation et notre plus longue habitude de la liberté, est-on bien sûr que des choix faits par plusieurs millions d'électeurs donneraient des résultats très rassurans pour l'ordre constitutionnel? Eh bien! tel est en Espagne le besoin d'un gouvernement, telle est la force des instincts conservateurs même dans la foule, que les can-

didats qui donnaient le plus de garanties à l'ordre l'ont emporté sur presque tous les points.

Les élections ont eu lieu dans toutes les provinces, excepté celles de Barcelone, de Tarragone et de Girone, dévastées par la guerre civile, et celle de la Corogne, où elles ont manqué par la faute de la députation provinciale. A Saragosse même, on a voté malgré la victoire de l'insurrection. Sur quelques points, comme à Burgos, à Leon, à Lerida, à Teruel, à Zamora, les opérations ne sont pas complètes, et on est obligé de passer à un second tour de scrutin, la majorité nécessaire pour tous les députés n'ayant pas été obtenue au premier. Les élections des Baléares et des Canaries ne pourront être connues que dans quelques jours. Pour le moment, trente-six provinces sur quarante-neuf ont entièrement fini leur dépouillement, et cent cinquante nominations de députés sont connues sur deux cent quarante. Les oppositions de toutes les couleurs ont emporté l'élection dans cinq provinces, celles d'Alicante, d'Alméria, de Burgos, de Séville et de Teruel; dans deux ou trois autres, les nominations se sont partagées; en tout, l'opposition a eu vingt-cinq députés environ; les cent vingt-cinq autres appartiennent au parti parlementaire.

Les deux fractions de ce parti se partagent ce nombre à peu près également; l'ancien parti modéré en a la moitié, la portion ralliée de l'ancien parti exalté a l'autre. Des deux côtés, tous les chefs ont été nommés. Parmi les modérés élus, on remarque don Francisco Martinez de la Rosa, ancien président du conseil; le comte de Toreno, qui a été nommé par sa province, quoique mort; don Alejandro Mon, ancien ministre des finances du cabinet d'Ofalia; don Pedro Pidal, procureur-général à la cour des comptes; le général Narvaez, le général Concha, don Javier Isturitz, ancien président du conseil; don Javier de Burgos, ancien ministre de l'intérieur; don Francisco de Castro y Orozco, ancien ministre de la justice; le marquis de Cara Irujo, don Mariano Roca de Togores, don Juan Donoso Cortès, publiciste; don Juan Bravo Murillo, jurisconsulte; don Gonzalo Moron, directeur de la *Revue d'Espagne;* don Jose Sartorius, directeur du journal *l'Heraldo*, etc.; du côté des exaltés, don Joaquin Maria Lopez, président actuel du conseil des ministres; don Francisco Serrano, ministre de la guerre; don Fermin Caballero, ministre de l'intérieur; don Mateo Ayllon, ministre des finances; don Salustiano de Olozaga, ministre d'Espagne en France; don Vicente Sancho, ministre d'Es-

pagne en Angleterre; don Manuel Cortina, ancien ministre de l'intérieur; don Juan Bautista Alonzo, sous-secrétaire d'état au ministère de l'intérieur; don Luis Gonzalès Bravo, don Eugenio Moreno Lopez, etc. Toutes les notabilités politiques de l'Espagne constitutionnelle vont se trouver réunies.

Le sénat ne sera pas moins bien composé. On sait que le gouvernement choisit les sénateurs sur une liste de trois candidats nommés par les provinces. Fidèle à son programme de conciliation, le ministère Lopez a fait ses choix avec une remarquable impartialité. Les sénateurs désignés sont pris en nombre à peu près égal dans les deux anciens partis. Ce qui prouve que le parti modéré ne sera pas en minorité dans le sénat, quoique les nominations aient été faites par ses anciens adversaires, c'est qu'il est question de porter à la présidence le duc de Rivas, don Angel Saavedra, une des plus pures renommées de l'Espagne et une des gloires du parti.

La défaite des espartéristes a été complète. Aucun des hommes fortement compromis avec le régent n'a été élu, ni M. Gonzalès, ni M. Infante, ses deux ministres de prédilection, ni M. Calatrava, l'ancien président du conseil, l'homme qui a passé long-temps pour le chef des progressistes, ni Rodil, le dernier ministre de la guerre, ni enfin le fameux Mendizabal, qui fut nommé en 1836 par sept provinces, et qui n'a pas eu aujourd'hui une seule voix. Nous n'avons vu non plus figurer, parmi les candidats au sénat, ni M. Marliani, l'ardent défenseur du traité de commerce avec l'Angleterre, ni M. Gomez Becerra, l'ancien président du sénat, le dernier président du conseil d'Espartero, ni M. Arguelles, le *divin*, l'ex-tuteur de la reine Isabelle. Presque toutes les nominations d'opposition qui ont eu lieu portent sur des hommes nouveaux et peu connus. Le seul choix un peu marquant est celui du comte de Parsent, chambellan de l'infant don Francisco, qui a été nommé par la province de Saragosse. Encore, par une bizarrerie fort singulière, a-t-on nommé en même temps que lui deux modérés. L'infant lui-même n'a pas été porté pour la députation; il n'a pas eu sans doute envie de continuer le triste rôle qu'il a joué dans les dernières cortès.

Les élections qui restent à connaître changeront probablement très-peu les proportions que nous venons d'indiquer. On peut calculer que, dans la chambre des députés, l'opposition comptera de trente à quarante voix; les modérés de quatre-vingts à cent, les progressistes ralliés de cent à cent vingt. Avec une chambre ainsi composée, le rôle des anciens modérés est tout tracé. Comme ils

n'ont pas la majorité, ils ne peuvent pas, ils ne doivent pas prétendre au pouvoir. D'un autre côté, comme ils formeront une minorité puissante, le pouvoir, quel qu'il soit, sera forcé de les ménager. Dans cette situation, leur fonction devra être d'appuyer quiconque entreprendra de gouverner, et il y a lieu d'espérer qu'ils le feront. Cette tactique est à la fois la meilleure et la plus honorable.

On voudra sans doute conserver le ministère Lopez, à qui revient l'éternel honneur de l'initiative dans le mouvement généreux qui s'accomplit aujourd'hui; mais ce ministère a besoin d'être fortifié. Après M. Lopez, les premiers hommes du moment sont MM. Olozaga et Cortina. M. Olozaga et ses amis représentent une espèce de centre gauche, et M. Cortina ce qu'on appelle chez nous la gauche dynastique. De ces deux hommes, l'un entrera probablement au ministère, l'autre aura la présidence des cortès. Les modérés voteront, dit-on, pour tous deux. On a parlé ces jours-ci d'un ministère dont ferait partie le général Narvaez; ce ne peut être qu'un bruit répandu à dessein par les mécontens. La formation d'un pareil ministère serait une grande faute. Le général Narvaez est indispensable au poste qu'il occupe si bien; c'est aux personnages parlementaires à agir maintenant sur le parlement.

Il paraît certain que, dès leur réunion, les cortès reconnaîtront la majorité de la reine. Isabelle II a eu treize ans le 10 de ce mois; sa majorité de fait n'aura précédé que d'un an sa majorité légale. Après l'accomplissement de cette première formalité viendra sans doute la question du mariage. Les Espagnols de tous les partis attachent une grande valeur à cette question, et ils ont raison. Nous craignons pourtant qu'ils ne se l'exagèrent. Dans un gouvernement constitutionnel, la personne du prince n'est pas aussi importante que dans une monarchie absolue. Que les Espagnols cherchent pour leur reine le meilleur mariage possible, rien de plus naturel et de plus juste; mais ils auraient tort de rattacher à ce choix de trop grandes craintes ou de trop grandes espérances. Le mari de la reine Isabelle n'aura qu'une influence limitée sur les destinées du pays.

Nous ne voyons que deux choix qui auraient réellement quelque importance par eux-mêmes; l'un est un fils de l'infant don Carlos, l'autre est un prince de la maison d'Orléans. Le caractère significatif de chacun de ces choix nous paraît précisément ce qui doit empêcher qu'on y songe. Marier la reine avec le fils du prétendant, c'est détruire ce que les armes de l'Espagne constitutionnelle ont accompli avec tant d'effort; c'est relever le drapeau renversé de l'absolutisme, et

rétablir la guerre civile en la plaçant sur le trône. Cette combinaison nous semble la plus funeste qui puisse être proposée, et nous ne doutons pas qu'elle ne soit repoussée unanimement par les cortès. Quant à un fils du roi des Français, ce serait sans doute une excellente conquête pour l'Espagne à cause du mérite personnel qui distingue nos princes, mais ce serait aussi une source féconde de complications européennes; l'Espagne détruirait par là la bonne harmonie naissante de la France et de l'Angleterre, et adresserait une sorte de défi aux puissances du Nord.

A quoi bon provoquer de nos jours une coalition semblable à celle qui soutint la guerre formidable de la succession? L'Espagne n'en a pas besoin pour s'assurer l'amitié de la France; la France, à son tour, n'en a pas besoin pour s'assurer l'alliance de l'Espagne. Les rapports entre les peuples obéissent de nos jours à d'autres règles, les unions entre les familles royales n'ont plus la même influence qu'autrefois. Nous ne croyons pas d'ailleurs que la sagesse éprouvée du roi des Français consentît aisément à ce mariage. La France n'y a rien à gagner, et elle pourrait beaucoup y perdre. L'épée de M. le duc d'Aumale peut être utile un jour pour défendre la couronne de son neveu et l'indépendance nationale; il est bon qu'il la garde au service de son pays. Un magnifique avenir s'ouvre pour lui en Afrique, et peut suffire à sa jeune ambition; il y a là tout un empire à créer par la France et pour la France. La vice-royauté d'Alger a presque le même éclat qu'une royauté, et elle n'a pas les mêmes dangers; elle ne soulèvera pas autant les cabinets européens, et elle ajoutera plus réellement à la puissance de la France.

L'Espagne a d'ailleurs des candidats plus naturels à la main de sa reine. Isabelle II peut se marier sans sortir de sa famille; elle a deux oncles, frères du roi de Naples et de la reine Christine, elle a deux cousins, fils de l'infant don François et de la princesse Charlotte, elle peut choisir parmi ces quatre princes, qui sont tous d'un âge en rapport avec le sien. Nous savons quelles objections on peut opposer à un choix fait dans la maison de Naples, qui n'a pas encore reconnu la reine Isabelle; nous savons aussi quel tort immense on a fait aux fils de l'infant don François, en mêlant leurs noms aux misérables intrigues qui viennent de soulever une partie de l'Espagne : mais ce sont là des difficultés qui peuvent s'aplanir. Il est probable que la question se résoudra par un mariage avec un prince napolitain ou avec un infant espagnol, car nous ne pouvons croire que les Espagnols pensent sérieusement à un Cobourg. Un Cobourg brouillerait l'Espagne

avec la France, et la livrerait encore une fois à l'Angleterre. Les Espagnols ne voudront pas faire de l'Espagne un second Portugal.

Dans tous les cas, nous verrions avec peine les cortès s'arrêter trop long-temps à cette question. La difficulté n'est pas là, quoi qu'on en dise; elle est dans la fondation d'un gouvernement. Or, ce sont les nations, beaucoup plus que les personnes royales, qui fondent les gouvernemens. La France de juillet doit beaucoup à son roi; elle ne lui doit pas tout. La France s'est faite elle-même; que l'Espagne prenne son parti de l'imiter. Quatre grands intérêts sont en première ligne parmi ceux dont les cortès doivent s'occuper, la réorganisation administrative du pays, sa constitution financière, le rétablissement de l'église et le commencement d'un grand système de travaux publics. Quelque peu que les cortès fassent pour la satisfaction de ces nécessités politiques, ils auront plus fait pour la consolidation du trône qu'en se livrant à d'interminables pourparlers pour le choix d'un roi.

Du vivant de Ferdinand VII, l'organisation administrative était fort grossière, fort incomplète, mais enfin il y en avait une. Les *ayuntamientos* ou conseils municipaux, semi-héréditaires, semi-électifs, étaient sous la surveillance de l'*audience* ou cour royale, qui tenait des séances administratives en dehors de ses séances judiciaires. Ces jours-là, l'*audience* était présidée par le capitaine-général, qui réunissait en sa personne l'autorité politique et la puissance militaire. Au faîte de la hiérarchie siégeait une sorte de conseil d'état, sous le nom de *conseil de Castille*, de qui relevaient toutes les *audiences* et tous les *ayuntamientos* du royaume, et qui exerçait dans leur plénitude les droits de la souveraineté. On voit que, dans cette organisation imparfaite, les pouvoirs n'avaient pas été séparés et définis. Le pouvoir administratif était confondu, dans les municipalités, avec le droit de propriété de certaines familles; dans les cours royales, avec le pouvoir judiciaire; chez les capitaines-généraux, avec le pouvoir militaire; dans le conseil de Castille, avec tous les autres pouvoirs. Cependant, si le principe de l'autorité n'avait pas été suffisamment dégagé, l'autorité elle-même ne manquait pas. Un lien étroit rattachait au trône l'élément municipal, naturellement si rebelle, et le centre commandait aux extrémités.

Dès les premières années du règne d'Isabelle, on s'empressa de changer cet ordre tel quel légué par l'ancienne monarchie. Le conseil de Castille fut supprimé comme conseil suprême administratif, et remplacé par un ministère *del fomento* ou du progrès, dont les

attributions étaient semblables à celles de notre ministère de l'intérieur. Dans les provinces, la juridiction administrative fut retirée aux audiences et aux capitaines-généraux, et confiée à des fonctionnaires nouveaux, créés sur le modèle de nos préfets, qui reçurent le nom de délégués *del fomento*. Le principe héréditaire fut retranché des *ayuntamientos*. Enfin, un ordre plus rationnel et plus logique fut établi; mais on n'avait pas compté sur l'ignorante routine des uns et sur l'entraînement révolutionnaire des autres. Le nouveau régime administratif, mal compris, mal exécuté, n'aboutit qu'à une confusion générale. La révolution de la *Granja* arriva, et un autre système, qui datait des cortès de 1823, fut mis en vigueur.

C'est cette loi de 1823 qui régit l'Espagne encore aujourd'hui. On ne saurait imaginer quelque chose de plus anarchique. Non-seulement elle établit le suffrage universel pour la nomination des *ayuntamientos*, mais elle remet tous les pouvoirs entre les mains des municipalités ainsi élues. C'est l'absolutisme rétabli au profit des conseils municipaux. L'ayuntamiento, présidé par un alcade également électif, fait tout et peut tout. S'agit-il de dresser les listes électorales? l'ayuntamiento. S'agit-il de percevoir la plupart des contributions? l'ayuntamiento. S'agit-il de former la garde nationale et le jury? toujours l'ayuntamiento, et ce pouvoir exorbitant s'exerce sans contrôle. Il y a bien par province un conseil général, ou *députation provinciale*, investi nominalement du droit de révision; mais ce conseil, élu de la même façon que les *ayuntamientos*, et n'ayant pas comme eux de force armée à ses ordres, est presque toujours ou impuissant ou complice. Quant au fantôme de préfet qu'on a conservé sous le nom de *chef politique*, il n'a que voix consultative. Les *ayuntamientos* ne relèvent réellement que des députations provinciales, qui ne relèvent elles-mêmes que des cortès.

Comment s'étonner qu'après six ans d'un pareil régime l'Espagne en soit venue à une désorganisation sans limites? Cette loi mettrait le désordre partout; en France même, nous n'y tiendrions pas. Nous avons déjà beaucoup de peine à marcher avec la loi municipale telle qu'elle est. Que serait-ce si le nombre des électeurs était décuplé, si le droit de nommer les maires était retiré au roi, si les préfets n'avaient pas le droit de suspendre les conseils municipaux qui s'égarent et de casser leurs délibérations? Que serait-ce si les conseils municipaux percevaient les impôts au nom de l'état, et s'ils dressaient à volonté les listes électorales, sans autre révision que celle du conseil général de département? Que serait-ce enfin s'ils avaient

sous leurs ordres la garde nationale, sans que le gouvernement eût le pouvoir de la dissoudre, de la désarmer, et sans qu'il fût possible de leur opposer autre chose qu'une armée mal payée, mal équipée, habituée à voir réussir toutes les insurrections? Qu'on se représente où nous en serions avec un gouvernement qui n'aurait ni argent, ni troupes, ni autorité légale, ni action politique, et avec des municipalités qui auraient tout cela. Nous passerions notre temps dans des luttes locales sans utilité comme sans grandeur.

Il sera sans doute très difficile d'enlever aux *ayuntamientos* le pouvoir extravagant dont ils jouissent. Il le faut pourtant absolument; rien n'est possible en Espagne sans cette condition première, ni l'unité gouvernementale, ni la constitution financière, ni la paix publique, ni même la police des routes. Les modérés ont essayé une fois de réformer ce régime déplorable; une loi municipale calquée sur la nôtre a été votée par les cortès de 1840. Les municipalités menacées se sont soulevées, et, avec l'aide d'Espartero, elles ont chassé la reine Christine. La loi votée par les cortès et sanctionnée par la couronne n'a pas reçu d'exécution. A la rigueur, on pourrait se dispenser d'en discuter et d'en voter une nouvelle, car celle-là existe suivant la constitution, elle a été revêtue de toutes les formalités qui la rendent exécutoire. Tous les partis sérieux sont d'accord maintenant pour la désirer, car ils ont tous appris à leurs dépens les vices de la loi actuelle. La grande difficulté est de la faire accepter par les *ayuntamientos* investis d'une autorité absolue et appuyés par des milices nationales en armes. Chaque *pueblo* ou commune est un véritable fort à emporter.

Telle est la condition du nouveau gouvernement, que, s'il touche à la loi municipale, il s'expose à une révolution, et que, s'il n'y touche pas, il ne peut rien faire pour remédier au désordre qui dévore l'Espagne. C'est là, sans contredit, la plus grande question qui puisse être soumise aux cortès. Elle est bien autrement grave, nous le répétons, que celle du mariage de la reine. Quand même le pouvoir royal resterait déposé, après le mariage, dans d'aussi faibles mains qu'aujourd'hui, nous n'y verrions pas un grand mal. C'est la faiblesse même de la reine Isabelle, c'est sa jeunesse et son *innocence*, qui ont sauvé le principe monarchique au milieu des convulsions politiques du pays : les factions se sont arrêtées devant un enfant. Il n'en est pas de même du gouvernement proprement dit; il faut qu'il soit fort, obéi et respecté, pour être durable. Or, tant que les municipalités resteront ce qu'elles sont, le gouvernement, quel qu'il soit,

n'aura qu'une existence précaire et misérable; il risquera d'être changé tous les matins, comme il l'a été jusqu'ici.

Après la réorganisation administrative et politique vient la réorganisation financière, autre intérêt non moins puissant, non moins vital, et qui ne peut être non plus satisfait qu'avec beaucoup de résolution et de persévérance.

Le désordre des finances, en Espagne, ne date pas d'hier. Voilà des siècles que le budget de la monarchie se solde tous les ans en déficit. L'or de l'Amérique a long-temps contribué à rétablir l'équilibre, et, depuis que cette ressource a manqué, le gouffre de l'emprunt s'est ouvert. L'Espagne se trouve aujourd'hui dans l'heureuse impuissance d'aller plus loin dans cette voie. Elle a tant emprunté, sans payer ni capital ni intérêts, qu'elle a fini par ruiner complètement son crédit. Le système des expédiens est épuisé pour elle; elle est forcée par la nécessité de finir par où elle aurait dû commencer, c'est-à-dire de chercher à mettre la balance entre les recettes et les dépenses publiques. Une grande gloire est réservée à l'homme d'état qui parviendra à résoudre ce problème.

Cette tâche n'est pourtant pas aussi difficile qu'elle le paraît au premier abord. Les impôts s'acquittent, en Espagne, plus qu'on ne le croit généralement, et tout permet de supposer que leur produit actuel serait à peu près suffisant pour couvrir les dépenses. La question n'est donc pas d'établir l'impôt et de le faire payer, mais d'assurer son recouvrement par le trésor public. Tout ce qu'acquittent les contribuables n'arrive pas dans les caisses de l'état; bien loin de là. Les habitudes de déprédation sont si générales et si invétérées, que les percepteurs des revenus publics commencent presque partout par s'en attribuer la plus grande part. Le gouvernement a toujours mieux aimé avoir recours au moyen facile et désastreux des emprunts que de porter un examen sévère sur les détails innombrables de la perception. De là la persistance du déficit et la démoralisation générale des employés.

Dès qu'il y aura un gouvernement en Espagne, il devra s'occuper de porter remède à ce mal si ancien et si profond. La France, le pays le mieux organisé de l'Europe, peut lui fournir les plus parfaits modèles sous ce rapport. Ce ne sont pas d'ailleurs les formes de la comptabilité qui manquent en Espagne, elles y sont au contraire très nombreuses et très compliquées; ce qui fait défaut, c'est l'habitude de l'ordre, la réalité de la surveillance, la tradition de l'exactitude. Pour introduire dans l'administration espagnole cette sévé-

rité qui fait l'honneur de la nôtre, il faudrait un soin minutieux et assidu que personne n'a pu prendre jusqu'ici, au milieu des agitations qui ont troublé le pays; il faudrait un pouvoir fort, qui eût la certitude de se faire obéir, et qui ne permît plus à personne de compter sur l'impunité; il faudrait enfin une autorité supérieure qui donnât l'exemple de l'intégrité, je dirais presque de la rigidité poussée à l'excès : il n'y a que l'excès dans le bien qui puisse détruire l'excès dans le mal.

Le jour où tout cela se trouvera en Espagne, ce jour-là l'Espagne aura des finances. Il ne faut pas qu'elle espère s'en créer autrement, de même qu'il ne faut pas qu'elle désespère d'en avoir par ce moyen. Le temps des illusions est passé, on ne croit plus aux secrets extraordinaires de M. Mendizabal pour transformer, du jour au lendemain, la misère en opulence; il n'y a pas d'autre secret pour battre monnaie, que l'économie, la surveillance, la stricte probité. Ce secret est seul infaillible, il vaut mieux que toutes les inventions des faiseurs d'affaires; il n'enrichit personne que l'état, mais il enrichit l'état. Quand une fois le recouvrement des contributions sera assuré, quand les recettes du trésor seront assises sur une bonne base, on pourra se livrer à des combinaisons financières qui augmentent la richesse publique, pas avant. Ce qui est un moyen de progrès dans un pays organisé est un instrument de ruine dans un pays qui ne l'est pas.

L'Espagne a sans doute une grande charge, c'est sa dette; mais toutes les nations de l'Europe ont une dette aussi, et elles en paient l'intérêt. Après les banqueroutes successives que l'Espagne a faites, le chiffre des intérêts qu'elle a à payer par an est réduit à 75 millions environ. En France, le service de la dette, amortissement compris, absorbe tous les ans 250 millions, et en Angleterre, le seul service des intérêts, sans amortissement, dépasse 700 millions de francs. On ne voit pourtant pas que les deux pays se refusent à payer leur dette, sous prétexte qu'elle est trop lourde. Il y a plus : le royaume de Naples, dont la population égale tout au plus la moitié de celle de l'Espagne, a tous les ans pour 20 millions d'intérêts à payer, et il les acquitte; nous ne voyons pas pourquoi l'Espagne n'en ferait pas autant.

Ce serait nouveau sans doute, ce serait inattendu; ce ne serait pas impossible; il n'y a rien d'impossible dans ce genre à un peuple de quatorze à quinze millions d'ames qui habite un des plus riches pays du monde. Ce n'est pas là pour l'Espagne une petite question;

sa prospérité n'y est pas moins engagée que son honneur. L'Europe ne croira à la régénération de l'Espagne qu'autant qu'elle la verra faire honneur à ses engagemens. Alors seulement la Péninsule entrera dans la communauté des nations civilisées. Tant qu'elle ne paiera pas ses dettes, elle pourra intéresser, amuser l'Europe par le spectacle dramatique et pittoresque de ses guerres civiles; mais elle ne sera prise au sérieux par personne comme puissance constituée, et le présent lui sera contesté comme l'avenir.

D'après le budget présenté pour 1843 par le ministre des finances, l'Espagne aurait besoin d'un revenu de douze cents millions de réaux ou trois cents millions de francs, pour subvenir à toutes ses dépenses, y compris celle de la dette. Les dépenses se divisent ainsi qu'il suit : liste civile, huit millions et demi; ministère des affaires étrangères, deux millions et demi; justice, quatre millions et demi; intérieur, vingt-quatre millions et demi; guerre, quatre-vingts millions; marine, commerce et colonie, quatorze millions; dette, quatre-vingt-six millions, y compris le fonds d'amortissement. Voilà quels sont tous les besoins de l'Espagne, et il ne faut pas oublier que c'est là en quelque sorte un idéal. Les recettes réalisées et conséquemment les dépenses effectives n'ont jamais été au-delà de la moitié de cette somme de trois cents millions; tous les services ont donc souffert et souffrent encore aussi bien que celui de la dette. Même en ne payant rien à ses créanciers, l'Espagne n'est jamais parvenue à joindre les deux bouts. Pendant la guerre, l'armée et la liste civile absorbaient tout, et il ne restait rien ou presque rien pour la justice, la marine, les affaires étrangères, les travaux publics, etc. Depuis la fin de la guerre, les choses ne vont guère mieux, à cause du désordre que la révolution de septembre a porté dans les finances comme dans tout le reste. Le jour où les dépenses de l'état atteindront réellement ce chiffre de trois cents millions sera un jour de prospérité et de régénération pour toutes les administrations publiques.

Nous n'avons pas la prétention d'établir ici en quelques lignes le budget des recettes possibles de l'Espagne, cette œuvre difficile qui exigera tant d'années et d'efforts pour être menée à bien. Mais, de bonne foi, croit-on qu'il soit impossible de faire produire à l'impôt en Espagne trois cents millions par an? A ce taux, l'Espagne ne paierait encore que le quart de ce que paie la France, et le septième de ce que paie l'Angleterre. Si l'on réunissait tout ce qui se gaspille par un mauvais système de perception, on ne serait probablement

pas bien loin de cette somme, même à l'heure qu'il est. Il n'en faut pourtant pas davantage pour faire face à tout, et avec une largeur inusitée.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur les diverses branches de revenu de la couronne d'Espagne pour se convaincre de la facilité d'en accroître le produit par une meilleure administration. Le tabac, par exemple, qui rapporte chez nous cent millions au trésor, rapporte vingt-cinq millions seulement en Espagne. On sait cependant quel usage font du tabac toutes les classes de la population. Le revenu des postes, qui dépasse chez nous cinquante millions, atteint à peine en Espagne cinq millions, ou le dixième. Nous citons ces deux exemples, non parce qu'ils sont les plus frappans, mais parce qu'ils sont les plus clairs pour des lecteurs français. Les tabacs et les postes sont du petit nombre des impôts qui se ressemblent dans les deux pays, et qui peuvent conséquemment prêter à une comparaison. La fraude sur ces deux articles est, dit-on, très considérable et prive le trésor d'un bon tiers des recettes. Pour ce qui est des contributions directes, ou de ce qui en tient lieu, comme elles sont perçues par les *ayuntamientos*, il est à peu près impossible d'évaluer ce qui se perd. On a essayé plusieurs fois de faire un relevé de la matière imposable; on a toujours été forcé de s'arrêter, faute de renseignemens suffisans. Les élémens d'une statistique manquent absolument.

La révolution, qui a fait main basse sur tant de débris du passé, a respecté dans le système financier le monument le plus suranné du moyen-âge. On a compté en Espagne plus de cent espèces de contributions différentes. L'origine, la nature et le nom de quelques-unes de ces contributions ne sont pas moins étranges que leur nombre. L'*alcabala* est un droit sur les ventes qui remonte aux Maures, la *cruzada* est l'impôt payé pour une bulle obtenue sous Charles-Quint qui permet de manger de la viande en carême, les *millones* ou contributions indirectes datent de 1590 et de Philippe II, *paja y ustensilios* (paille et ustensiles) est une taxe sur le revenu, quelque chose comme l'*income tax* de sir Robert Peel, qui a été instituée en 1719, et ainsi de suite. La plupart de ces impôts, établis dans des temps d'ignorance et de despotisme, sont mal conçus, mal assis, et étouffent la production et la consommation dans leurs sources. Ils ne sont pas d'ailleurs les mêmes dans toutes les provinces. Telle portion du pays ne contribue aux charges de l'état que pour un faible don annuel; telle autre est affranchie des droits indirects. Une foule de taxes locales, d'une origine plus ou moins féo-

dale, compliquent encore le système; il en résulte que les charges sont réparties sur la surface du territoire avec une criante irrégularité. Quand certaines parties de l'Espagne sont écrasées, d'autres au contraire jouissent de priviléges exorbitans. Point d'unité; beaucoup de branches de revenu sont affectées à des destinations spéciales; chaque ministère a ses recettes particulières et son budget distinct, dont les meilleurs produits sont parfois engagés d'avance pour plusieurs années. C'est une confusion semblable en tout à celle qui régnait dans les finances de la France avant 1789.

L'Espagne a eu beaucoup d'assemblées constituantes qui se sont occupées de lui donner des lois politiques, elle n'en a pas encore eu une qui ait songé à la doter d'une bonne organisation financière. Ce sera là l'éternel honneur de l'assemblée constituante française. Elle a sans doute commis bien des fautes, elle est tombée dans bien des erreurs; mais en même temps qu'elle fondait sur des théories impraticables la constitution politique du pays, elle lui donnait la constitution économique qu'il a encore, et qui a si heureusement succédé au chaos de l'ancien régime. Les travaux de l'assemblée, sous ce rapport, ont été moins brillans sans doute, mais plus solides, d'un effet plus durable et plus sûr que ses travaux politiques. La constitution de 1791 a disparu; l'unité administrative et financière est restée.

Voilà un travail qui reste à faire à l'Espagne et un de ceux qui lui importent le plus. L'unité et l'homogénéité des finances sont de grands leviers de puissance pour un état. Quand toutes les recettes sont centralisées, la révision devient plus facile, et la répartition plus équitable. Or, les effets d'une bonne répartition sur le revenu public sont incalculables. Avec quelques impôts bien simples, bien clairs, mais également distribués et habilement assis, l'Espagne obtiendra plus de résultats qu'avec cet amas d'exigences vexatoires, confuses, et quelquefois contradictoires. Le spectacle de ce qui se passe en France peut encore lui servir d'exemple. Le nombre de nos contributions est borné, mais leur perception est si bien entendue et se moule si naturellement sur le progrès de la richesse publique, que sans l'établissement de nouveaux impôts, les revenus montent d'eux-mêmes, dans une proportion considérable, à mesure que la consommation s'accroît et que les échanges se multiplient.

Il est surtout une branche de revenu qui n'a pas encore été, à vrai dire, exploitée en Espagne : ce sont les douanes. Dirait-on que, dans cette monarchie de quinze millions d'ames, où l'aisance moyenne

s'est fort accrue depuis trente ans, les douanes ne rapportent au trésor public que quinze millions par an, à peine la moitié de ce que produit chez nous la seule douane de Marseille? Quand la Grande-Bretagne, qui ne compte guère plus d'habitans, retire annuellement de ses douanes l'énorme somme de six cents millions de francs, c'est à la quarantième partie de ce chiffre que l'Espagne en est réduite! Rien ne prouve plus qu'un pareil fait combien de ressources offrira la Péninsule à quiconque portera sur ses affaires économiques un coup d'œil intelligent.

Le commerce d'importation qui est maintenant en France de plus d'un milliard, et qui dépasse depuis long-temps en Angleterre un milliard et demi, n'atteint en Espagne, officiellement du moins, que cent cinquante millions de francs environ. Si la puissance industrielle d'une nation se mesurait au peu qu'elle retire de l'étranger, l'Espagne serait la première nation industrielle du monde, car il n'en est pas qui, proportionnellement à sa population, reçoive moins de marchandises étrangères. Les partisans du système prohibitif peuvent admirer à leur aise dans ce pays-là les magnifiques conséquences qu'il peut produire. L'Espagne est le pays natal du système prohibitif; il y brille depuis des siècles de tout son éclat, et il est parvenu à étouffer toute l'activité industrielle, agricole et commerciale sur l'un des territoires les mieux doués par la nature pour l'industrie, l'agriculture et le commerce.

Quand l'Espagne réformera ses douanes, elle n'y gagnera pas seulement sous le rapport fiscal. Le *travail national*, comme on dit à présent, gagnera encore cent pour cent à être délivré de la prétendue *protection* qui l'écrase. Mais on peut procéder graduellement dans cette réforme, et la commencer sans alarmer les intérêts qui se croient lésés par un remaniement total. Avec ses absurdes tarifs, l'Espagne n'empêche pas les produits étrangers d'entrer chez elle; seulement, elle les force à entrer par contrebande et à payer aux entrepreneurs du commerce interlope la prime qu'ils devraient payer au fisc. Que les droits soient abaissés de manière à être un peu au-dessous ou seulement au niveau de la prime de contrebande, et le trésor bénéficiera immédiatement d'un revenu qui lui échappe aujourd'hui, sans rien changer en réalité aux conditions commerciales existantes. Ce revenu doublera, triplera ensuite, si l'on veut aller plus loin et rendre l'Espagne plus accessible au commerce, au grand profit de la population entière comme des finances nationales.

L'Espagne a besoin de revenir de loin sous le rapport des intérêts

matériels, car une mauvaise constitution économique a toujours été la plus grande plaie du pays. Quand une nation s'enrichit, elle trouve toujours le moyen d'arranger ses autres affaires. C'est quand elle va s'appauvrissant qu'elle perd tout ressort. Or, parmi les attentats qui chargent la mémoire de Philippe II, le système de compression financière qu'il a établi n'a pas été un des moins mortels. Partout où ce système déplorable a été porté, il a laissé après lui la ruine et la dévastation. Voyez Naples : dans quel état l'administration espagnole avait mis ce beau royaume, qui n'a commencé à reprendre vie que quand il a échappé à la domination des successeurs de Philippe II! Il serait curieux de suivre dans ses détails les ingénieuses inventions de cette autre inquisition pour tarir systématiquement toute richesse. Il n'y a de comparable à cet absolutisme destructeur que l'administration dévorante des Turcs.

Voilà plus d'un demi-siècle que l'illustre Jovellanos, dans son mémorable travail sur la législation agricole, a posé les bases d'une réforme économique. Les révolutions ont réalisé une partie des idées de ce grand citoyen; il ne reste qu'à en compléter l'exécution pour les rendre fructueuses. Le traité *sobre la ley agraria* devrait être encore aujourd'hui le manuel de tout ministre des finances espagnol. Le plus difficile est fait; la propriété elle-même s'est affranchie des chaînes caduques du moyen-âge, et si cette délivrance a été quelquefois achetée par des violences coupables qui auraient fait saigner le cœur du sage économiste asturien, les résultats sont maintenant consacrés par le temps, qui cicatrise bien des blessures. Il manque peu de chose pour tirer toutes les conséquences de cette transformation, et pour faire participer le gouvernement au bien qui en naît tous les jours pour la société.

Le trésor a encore une ressource dont nous n'avons pas parlé : c'est la vente des biens du clergé; mais cette ressource, toute révolutionnaire, n'a pas l'importance qu'on lui prête. Si, dans l'origine, l'état avait procédé avec intelligence à la prise de possession des biens du clergé, les créanciers de l'Espagne auraient pu y trouver un gage qui les eût rassurés. Aujourd'hui, cette réserve est gaspillée. Ce qui a été vendu suffit à peine pour représenter les intérêts de plusieurs années qui n'ont pas été payés, et ce qui reste à vendre est grevé d'une servitude morale fort grave. Ceci nous amène à la troisième des grandes questions que nous avons indiquées, celle de l'église.

Il y a quelques années, le clergé espagnol était le plus riche du monde; maintenant, il est le plus pauvre. On lui a pris ses biens

pour les vendre au nom de la nation, et on ne lui a donné en échange que des subsides qui ne se paient pas. Cette situation honteuse ne peut pas durer; il faut que, d'une manière ou de l'autre, le clergé ait des revenus qui lui permettent de vivre et d'entretenir le culte. Ou qu'on lui rende ce qui reste de ses biens, ou qu'on lui donne une dotation réelle sur le budget : il n'y a pas de milieu pour un gouvernement qui se respecte. Le clergé espagnol, tant séculier que régulier, avait beaucoup à expier, car il était pour sa bonne part dans les maux séculaires du pays. L'expiation a été cruelle; il ne faut pas qu'elle se prolonge plus long-temps. La religion elle-même finirait par souffrir de la colère soulevée par ses ministres. A son tour, l'Espagne nouvelle a des torts, même des crimes, à se reprocher envers le clergé. Le moment de la réconciliation doit être venu, car de part et d'autre on a besoin de faire oublier.

Cette difficulté du revenu n'est pas la seule. Il n'y a plus, à proprement parler, d'église espagnole. Les rapports entre l'Espagne et Rome sont rompus. Les trois quarts des siéges épiscopaux sont vides. Parmi les évêqnes, les uns ont suivi don Carlos, les autres ont été déportés par le gouvernement hors de leurs siéges. Deux ou trois fois, on a essayé d'introduire en Espagne la constitution civile du clergé, mais l'esprit profondément catholique du pays y a répugné. Même dans les cortès élues sous l'administration d'Espartero, la loi proposée est restée sans discussion. Il est indispensable et urgent d'ouvrir des relations avec le saint-siége pour la négociation d'un concordat. Le pays lui-même le demande, car, dans les élections qui viennent d'avoir lieu, plusieurs prêtres éminens ont été nommés candidats au sénat, la constitution leur fermant l'entrée de la chambre des députés. Il n'est pas possible que le peuple le plus catholique de l'Europe reste long-temps dans cet état. Nulle part, dans les campagnes, le service du culte n'est assuré, et tout le royaume est comme frappé d'interdit.

Après le bombardement de Séville, le vénérable cardinal Cienfuegos, archevêque de cette ville, déporté à Alicante, a envoyé de son exil, au chapitre de sa cathédrale, sa croix d'or et son anneau pastoral, pour contribuer au soulagement des malheureux atteints par le bombardement. Cet envoi était accompagné d'une lettre touchante où le vieux prélat s'excusait sur sa pauvreté de ne pouvoir faire davantage. Toute l'Espagne s'en est émue, et il est bien à désirer que l'attendrissement général produit par cet incident conduise à quelques mesures efficaces.

Enfin nous avons parlé de travaux publics. Il est inutile d'insister sur ce sujet qui se recommande de lui-même. Tous les rapports des voyageurs s'accordent à présenter les Espagnols comme très occupés de questions matérielles. L'émulation les a gagnés. De tous les côtés, on n'entend parler que de projets de routes, de ponts, de canaux. Le danger est qu'ils prétendent trop faire à la fois, car il paraît bien certain qu'ils veulent à toute force sortir de leur apathie traditionnelle. Nous leur recommandons surtout les routes au travers des Pyrénées. Entre Bayonne et Perpignan, Napoléon voulait ouvrir cinq grandes communications. Le gouvernement français fera certainement de son côté ce qui sera nécessaire pour réaliser le magnifique projet de l'empereur, quand il sera sûr que les voies tracées sur notre territoire se prolongeront sur le territoire espagnol. Il est difficile de prévoir toutes les conséquences que pourrait avoir sur l'avenir de la Péninsule l'ouverture de ces cinq portes, par où passeraient les richesses, les mœurs, les idées, toute la civilisation de la France et de l'Europe. Si l'on n'avait pas tant abusé du mot de Louis XIV, nous dirions qu'alors véritablement *il n'y aurait plus de Pyrénées.*

Mais ces merveilles ne sont réalisables qu'autant que le grand problème sera résolu, le problème d'un gouvernement. Nous venons de dire quels obstacles le succès rencontrera; nous avons dit aussi quels moyens peuvent l'aider. A nos yeux, si les élémens d'anarchie sont puissans, les élémens d'ordre sont plus forts encore. Mais la moindre faute peut tout perdre, et le trône avec le reste. Or, si jamais le trône est renversé, tout est fini pour l'Espagne; le principe monarchique, resté debout encore dans ce tas de ruines, est sa seule chance de salut. Nous qui avons eu le facile mérite de prévoir et d'annoncer d'avance la chute d'Espartero, nous voudrions être aussi bon prophète en annonçant que la crise actuelle peut être le salut du pays. Malheureusement il est toujours plus aisé et plus sûr de prévoir le mal que le bien. Ayons pourtant bon espoir. Ces momens où le danger est visible pour tous sont quelquefois ceux où il est conjuré le plus facilement.

****

LITTÉRATURE ANGLAISE.

THE IRISH SKETCH BOOK,
BY M. M.-A. TITMARSH.

M. Titmarsh, — ceci est un pseudonyme, — ou M. Thackeray, — voilà le vrai nom de notre voyageur, — appartient à cette classe de braves et honnêtes *cockneys* littéraires qui ont la faiblesse de n'aimer point à s'en faire accroire, et de raconter la vérité telle qu'ils l'ont vue, sans apprêt, sans ornemens; fidèles à leurs impressions, à leurs préjugés même, et se souciant assez peu de l'opinion pour ne pas faire toilette au moment de comparaître devant le public. Ce gai compagnon est d'une franchise à toute épreuve. Il avoue qu'il voyage en véritable agent littéraire pour un des lords de Paternoster Row, c'est-à-dire pour un gros bonnet de libraire, qui, lui mettant un beau jour une centaine de guinées entre les mains, et lui promettant cinq ou six fois cette somme, l'a prié d'aller s'impressionner de la verte Erin, à raison de quatre mois et deux volumes. Beaucoup de nos écrivains accepteraient un pareil marché, mais combien peu renonceraient à colorer plus poétiquement leur voyage! Il leur faudrait, — et à leurs lecteurs aussi, — une perspective plus favorable, un ajustement moins simple et plus apprêté. La fantaisie les poussait, nous diraient-ils, ou bien le besoin d'oublier. Quelques-uns ne seraient pas fâchés de se poser en hommes d'état futurs. Nous en savons qui vont s'assurer, aux confins du monde, du bruit qu'y réveille leur nom. D'autres voyagent à la recherche des ordres étrangers, comme Japhet à la recherche d'un père. Ceux-ci se font espions politiques au profit d'une opinion qu'ils n'ont pas; ceux-là quêtent tout bonnement sur les bords de la Neva des dupes qu'ils ne trouveraient plus à Paris. Aucun ne nous initie

à ses véritables intentions. Pour la plupart, néanmoins, l'éditeur est au bout du voyage. Ils passent par l'Espagne, les Alpes ou la Russie, mais sans perdre un instant de vue cette portion du faubourg Saint-Germain où trônent les Colburn et les Bentley parisiens. S'ils s'en taisent, c'est fatuité pure.

Quant à nous, la véracité complète de M. Titmarsh, sur ce point délicat, nous a fait le plus grand plaisir, en ce qu'elle nous a paru garantir son exactitude à propos de toute autre chose. Et la vérité, la vérité avant tout, c'est ce que nous demandons aux voyageurs. Combien peu nous la rapportent! Ajoutons que M. Titmarsh est un dessinateur humoriste, et qu'il a semé sa narration de petites pochades fort agréables. On comprendra facilement alors comment il nous a séduit, et comment, peut-être, nous ne serons que les interprètes fort insuffisans de son esprit, doublement formulé.

Voilà beaucoup de préliminaires. Aussi passerons-nous à Dublin sans plus tarder, à Dublin, dont les harengs grillés sont vraiment dignes de leur réputation. La ville est belle, les maisons, en briques rouges, ont un aspect majestueux. Stephen's-Green, où le *libérateur* veut installer son parlement, est un square taillé dans d'immenses proportions; mais les harengs grillés ont un charme tout particulier pour notre voyageur. Les harengs et les journaux du lieu, voilà ce qu'il admire tout d'abord. Et à peine a-t-il jeté les yeux sur ces derniers, que notre protestant reçoit la première aspersion d'eau bénite catholique. Le *Morning Register* lui apprend que l'évêque d'Aureliopolis a été sacré, ajoutant que cette distinction lui a été conférée par *le saint pontife, the holy pontiff;* — expression malsonnante s'il en fut, — malsonnante aux oreilles anglaises, — quand il s'agit du pape de Rome. Mais Titmarsh devait en entendre bien d'autres.

Suivait dans le même journal un parallèle entre le prélat catholique et les évêques anglicans : le luxe effréné, l'épicuréisme de ceux-ci, étaient comparés aux vertus, à la pauvreté méritoire, à la vie de privations que s'imposait celui-là. Par malheur, immédiatement après cette philippique éloquente, le journaliste insérait un compte-rendu fort exact du dîner d'installation donné par le nouvel évêque aux officians du matin : le nom du restaurateur, l'éloge du repas, une phrase reconnaissante sur le *bon choix* et *l'excellente qualité* des vins, rien n'y manque; et Titmarsh s'attendrit tout aussitôt sur la vie de privations qui commence pour les prélats romains au sortir de la chapelle où ils sont sacrés. — Les assises de Tiperary, dont il lit ensuite le détail, lui fournissent des réflexions moins gaies : six meurtres, coup sur coup jugés, tous commis de sang-froid, à la face du jour, quelques-uns en présence de témoins qui n'ont pas remué un doigt pour les empêcher, et qui se refusent obstinément à nommer les assassins; ceux-ci, convaincus du crime, mais niant toujours, jusque sous la potence, afin de point compromettre leurs complices ou leurs témoins à décharge.

Tels étaient les premiers traits de la vie irlandaise. La solitude des rues, la paresse déguenillée des rares passans qui les traversaient, frappèrent aussi notre *Londonner,* habitué à l'activité silencieuse de la foule qui obstrue le

Strand. Peu à peu, il vous fait partager l'espèce de prostration morale qui s'empare de lui au sein de cette capitale vide et inoccupée, devant ces maisons magnifiques et désertes, sur ces trottoirs où quelques mendians semblaient se demander l'aumône les uns aux autres en attendant qu'un gentleman vînt à passer. Que faire en une cité pareille? De tous les personnages auxquels Titmarsh était recommandé, pas un n'avait jugé à propos de rester à Dublin pendant l'été. Le voyageur rentra donc triste et abattu dans sa petite chambre (*Shelburne Hotel*), et, las de regarder par la fenêtre, il regarda la fenêtre elle-même.

Ici nous voudrions pouvoir vous donner le portrait de cette fenêtre, tel que Titmarsh l'a croqué. Elle a, comme toutes les croisées d'outre-Manche, cette forme surannée qui donna l'idée de la guillotine, et que la déplorable aventure de *Tristram Shandy* a pour jamais immortalisée. Le montant mobile est à demi soulevé; mais, pour venir en aide à la coulisse élargie qui le laisserait retomber, la *house-maid* a imaginé de lui donner un support, et ce support, c'est le balai de la cheminée. Ne vous étonnez pas de la surprise de Titmarsh en face de cet ingénieux mécanisme. Un Anglais ne comprend pas l'*à peu près*, et ne sait pas ce que c'est que le *provisoire;* l'Irlandais, en cela proche parent du Français, se contente à meilleur marché, fait expédient de tout, et, doué du plus heureux abandon, substituera fort bien un balai à un appui de fenêtre. Lequel a tort? lequel a raison? C'est un point que, suivant son caractère, chaque lecteur pourra décider. Quant à nous, il nous semble que la caricature en question, comme la plupart des plaisanteries, se retournerait aisément contre celui qui l'a faite.

Pendant que Titmarsh dessinait, un énorme cabriolet tournait le coin de la place, s'arrêtait devant Shelburne-Hotel, et apportait au voyageur ce qu'il pouvait désirer de mieux en ce moment de solitude misanthropique : une invitation à dîner. La première invitation décide ordinairement le sort du voyage; en Irlande surtout, où elle en engendre une foule d'autres. A peine mis en rapport avec les naturels du pays, Titmarsh n'eut plus que l'embarras du choix entre une course de chevaux, une promenade en calèche dans le comté de Kerry, et un séjour à la campagne, où on lui promettait les plus belles pêches de saumon. Le résultat final de toutes ces propositions fut un voyage à Cork, déterminé par l'agréable perspective d'une fête agricole.

A Rathcole comme à Naas, à Naas comme à Kilcullen, malgré quelques soins donnés à la décence extérieure, le touriste commence à pressentir la misère du pays. Le commerce ne se révèle nulle part. Les rues sont désertes. A Kilcullen, cependant, il y a foule aux portes d'une boucherie; deux ou trois cents personnes, des femmes pour la plupart, en assiégent les portes. C'est une distribution de viande que les propriétaires des environs y font faire une fois la semaine. Plus loin, de pauvres femmes arrachent dans les haies quelques herbes sauvages, quelques orties, destinées à les nourrir faute de pain ou de pommes de terre..., faute de travail aussi. — Ce que voyant, Titmarsh s'étonne de leur air de santé. « Parmi tous ces *morts de*

faim, s'écrie-t-il, on ne trouverait pas autant de visages cadavéreux que dans un groupe d'avocats anglais. » La plaisanterie peut être bonne; mais est-elle bien à sa place?

Il est vrai qu'elle fut probablement écrite dans une jolie ferme du Kildare, où Titmarsh s'arrêta trois jours, et où toute impression fâcheuse devait nécessairement s'affaiblir, tant on y respirait l'aisance et le bonheur domestique. Notre touriste la dépeint avec d'autant plus de complaisance et de charme, qu'au sortir de là, il était tombé dans une auberge de Waterford, où tous ses sens anglais souffraient à la fois : sur cette table où il veut poser son chapeau, une épaisse couche de poussière; sur une chaise où il veut s'asseoir et qui rôtit paisiblement au soleil, les traces humides d'un plat qu'on vient d'y poser; dans un coin de la salle, quatre garçons fainéans qui se querellent et n'écoutent pas les voyageurs; un dîner abondant et dégoûtant; le canard est cru, les pois sont crus; la nappe est tachée de cidre; une cornemuse irlandaise nazille obstinément à côté de la fenêtre ouverte. Nonobstant cette précaution, une fumée étouffante remplit la salle à manger. Vainement un pathétique défenseur de l'Irlande voudrait-il accuser l'Angleterre de tout ce désordre : Titmarsh ne le souffrirait pas. Il prétend en effet qu'un balai n'est point une arme prohibée par les lois, qu'une maison mal tenue n'est point économique, et qu'un gigot de mouton cuit à point ne revient pas plus cher que lorsqu'il est cru. Ce sont là ses opinions politiques les plus arrêtées.

A peine remonte-t-il en voiture, qu'à chaque relais un horrible groupe de mendians lui rappelle en quel pays il voyage. Alors, si peu disposé qu'il soit aux réflexions mélancoliques, il lui faut bien se rappeler qu'un sixième de la population irlandaise (1), — c'est-à-dire douze cent mille créatures de Dieu, — n'ont de soutien, toute l'année durant, que la charité publique ou privée. Il s'étonne alors, regarde avec effroi les faces hideuses de tous ces misérables, et se demande « ce que serait l'histoire, fidèlement racontée, d'une douzaine d'entre eux, depuis quinze jours. » — En effet, que serait-elle?

La misère, en Irlande, est de telle nature, qu'elle a conquis des droits, des priviléges, inconnus ailleurs. Le mendiant ne s'arrête pas timidement à la porte du parc; il entre, et, sans hésiter, il demande à parler au maître. Celui-ci reçoit, comme une autre visite, celle de l'hôte affamé. Il écoute ses griefs, il les juge, et ce qu'il donne, il semble le payer comme une dette. Ce seul fait, rapporté comme trait de mœurs, donne une effrayante idée du pays. Du reste, là comme ailleurs, la plus vive répugnance écarte de la maison des pauvres ceux qui semblent avoir le plus pressant besoin d'y chercher asile; Titmarsh raconte qu'il conseillait cette ressource suprême à une mendiante dont les plaintes l'avaient attendri. Elle changea sur-le-champ de physionomie, et avec l'expression du plus profond dédain : « C'est une maison, lui répondit-elle en parlant de l'hôpital qu'il avait nommé, c'est une maison

(1) Chiffre officiel.

où personne d'honnête ne saurait aller. *Elle est au-dessous de ses affaires!* (1). » Un tel scrupule n'était-il pas édifiant?

Sur sa route, à Cappoquin, trouvant l'établissement du Mont-Meilleraye, fondé par les trappistes bretons, l'écrivain protestant reconnaît qu'ils ont merveilleusement fertilisé quelques rochers stériles où on leur a permis de s'établir, mais il s'en dédommage aussitôt par les reproches ordinaires des réformés à l'ascétisme. Il est vrai qu'il range les quakers sur la même ligne, et ne se gêne pas pour les assimiler, quakers et trappistes, aux fakirs indiens. Sans être précisément possédé d'un zèle fanatique pour aucun culte, nous n'admettons pas cette malveillance sans motif contre les gens qu'une foi plus ou moins éclairée conduit à certaines pratiques, lorsque ces pratiques sont compatibles avec le bien-être de la grande communauté. Aussi ne confondrons-nous jamais le solitaire qui se condamne au travail du corps pour dompter l'orgueil de l'esprit, avec l'insensé qui se mutile à coups de poignard, ou va se faire écraser par la roue d'une pagode roulante, sans que ses tortures ou son supplice profitent à personne.

Il y a moins d'amertume dans les réflexions du spirituel touriste à propos des ursulines de Blackrock. Ici les égards dus au beau sexe ont atténué son humeur satirique, et d'ailleurs, il en convient, il a eu peur. Peur, direz-vous, et de quoi? Nous le laisserons répondre lui-même :

« On nous fit entrer dans un salon très gai, où ne tarda pas à venir nous prendre la sœur N° Deux-Huit, charmante et gracieuse femme dont voici le costume (*Vignette représentant une ursuline*). « C'est la plus jolie religieuse du couvent, » me dit à l'oreille l'ex-pensionnaire sous les auspices de laquelle j'étais venu. Alors, l'avouerai-je, bien que dans cette figure souriante et douce, dans cette taille déliée, souple et menue, il n'y eût rien de très effrayant pour personne, encore moins pour un énorme protestant de six pieds de haut, je ne pus m'empêcher de la regarder avec une émotion qui se révélait par un léger tremblement. C'était la première fois que je me trouvais en compagnie d'une religieuse. Dirai-je — et pourquoi non? — que leurs augustes voiles, leurs mystérieuses robes noires me font peur? De même, lorsque je vois les prêtres catholiques vêtus de chapes étincelantes, et les petits thuriféraires écarlates, défiler en s'inclinant devant l'autel, leurs gestes, dont le sens m'échappe, le frémissement des chaînes, le mouvement cadencé des encensoirs fumans, l'odeur pénétrante qu'ils répandent au loin, me remplissent d'une secrète angoisse. Maintenant que me voilà vis-à-vis d'une vraie nonne, jolie et pâle, entre quatre murs, je me demande avec effroi si quelqu'une de ses sœurs n'est pas enfermée dans un *in pace* souterrain...; si ce pauvre petit corps, si délicat et si frêle, est labouré des cicatrices que la discipline et la haire de crin doivent y laisser...; et comment a-t-elle dîné aujourd'hui?

« En passant auprès du réfectoire, nous avions subodoré je ne sais quelle im-

(1) Dey owe two hundred pounds at dat house, said she, and, faith, an honest woman can't go dere.

perceptible et fade émanation qui réveillait l'idée du jeûne et d'un bouillon de légumes servi dans des assiettes de bois. Sur ce, je m'étais représenté ces pauvres filles mélancoliquement attablées autour de ce pâle brouet, tandis qu'une vieille et jaunâtre *discrète,* perchée dans la chaire aux lectures, leur marmottait quelques extraits de sermon... »

Avec de telles idées, M. Titmarsh ne peut croire au bonheur des religieuses. Vainement, la sœur Deux-Huit lui sourit-elle à chaque parole; vainement déclare-t-elle que son existence n'a rien de pénible : notre *beefeater* n'accepte ce témoignage que sous bénéfice d'inventaire. Il lui paraît hors nature qu'un bouillon d'herbes suffise à la félicité humaine. Ce phénomène extraordinaire mérite confirmation. Et il continue d'un œil soupçonneux la revue du couvent; il entre dans les petites cellules, non sans un serrement de cœur, et se rassure à peine en voyant le mobilier si modeste et si propret, le lit de fer à rideaux de serge verte, l'armoire en bois blanc, la chaise de paille, l'image d'un saint encadrée de papier doré, la Vierge au cœur sanglant, le crucifix, et devant lui la petite bougie de cire : « Et c'est là, s'écrie encore notre comfortable touriste, c'est là que passent leur vie entière ces pauvres *choses* voilées de noir! »

La sœur Deux-Huit lui montre ensuite, avec un certain amour-propre de nonnain, l'orgue de la chapelle, en bel acajou; puis le musée du couvent (pauvre fille, Titmarsh en avait tant vu, et de si beaux!), c'est-à-dire, dans une armoire vitrée, un soulier chinois, deux ou trois vases venus de l'Inde, trois ou quatre médailles des papes, et une douzaine de volumes de théologie, publiés et reliés en France sous Louis XIV. « Elle nous montrait tout cela, s'écrie Titmarsh, avec l'empressement et le babil aimable d'un enfant qui étale ses joujoux! — Une seule sœur, disait-elle avec un naïf et respectueux étonnement, une seule sœur, en y consacrant, il est vrai, toute sa vie, avait formé cette collection. — Quant à moi, j'étais presque attendri. La pauvreté même de ce trésor le rendait intéressant à mes yeux. Un peu plus riche, il eût été ridicule. A ce degré de dénûment, il inspirait une respectueuse pitié. »

Rarement Titmarsh est aussi sentimental qu'à propos des Ursulines, et encore cette sentimentalité ne dure-t-elle pas long-temps; témoin l'apostrophe que lui inspire la vue de la grille où ces jeunes victimes, les mains pressées entre celles de l'évêque, consomment le sacrifice suprême de leurs espérances en ce monde. « C'est là, dit Titmarsh, que s'accomplit le suicide du cœur... O brave Martin Luther! Dieu merci, vous avez renversé cet autel d'enfer, ce paganisme maudit. Laissons des retraites pareilles à ceux que la mort a isolés, que les remords poursuivent, que les chagrins ont abattus. O femmes, si vous voulez battre et lacérer vos poitrines dans des cavernes et des solitudes, si vous voulez finir comme Madeleine a fini, *commencez aussi comme Madeleine!* »

Le conseil est léger, mais heureusement sans périls pour les femmes d'Irlande, qui, s'il faut en croire notre voyageur, sont à la fois les plus belles et les plus chastes de la création. Remarquez, s'il vous plaît, l'inconséquence

de ce brave protestant, qui attribue à la confession cette vertu inexpugnable. C'est en allant aux courses de Killarney qu'il laisse échapper l'aveu suivant :

« ..... Jamais, sur de pauvres ou riches épaules, je n'ai vu tant de jolies figures. Les jeunes paysannes elles-mêmes ont dans le regard une expression de tendresse langoureuse que je préfère encore à leur beauté..... La foule se livrait, du reste, à la gaieté qu'on retrouve partout ici : les piétons échangeaient toute espèce de plaisanteries avec les charmantes personnes qui passaient en voiture au milieu de la chaussée. Les *gars* les saluaient toutes sans exception de quelque compliment très expressif. L'une d'elles, plus fière ou plus timide que les autres, détournant la tête et ne montrant à ses admirateurs qu'une masse énorme de beaux cheveux bruns, profusément répandus sur ses épaules, fut embrassée, — la voiture venant à s'arrêter un instant, — par le plus téméraire d'entre eux. Un beau soufflet tomba tout aussitôt sur la joue du coupable, qui se mit à crier : Au meurtre! et fut accablé d'aigres reproches par toutes les capes bleues qui garnissaient le fond de la carriole. Mais, un instant après, ces bonnes figures irlandaises riaient à qui mieux mieux de l'aventure, et l'audacieux voleur eût pu, sans courir les mêmes dangers, réitérer sa galante prouesse.

« Ici, de peur qu'on ne prenne mauvaise opinion d'un écrivain qui traite si légèrement un pareil attentat, il faut bien ajouter que, malgré ces embrassades, ces folâtreries, ces badinages perpétuels, il n'est pas au monde de plus innocentes jeunes filles que les jeunes filles irlandaises, et que la pruderie délicate de nos Anglaises est d'une défense beaucoup moins sûre. Il ne faut que traverser une ville d'Irlande et une ville d'Angleterre pour juger de leur moralité relative. Ce grand épouvantail, le confessionnal, se dresse toujours en face de la jeune Irlandaise, qui sait bien que, tôt ou tard, il y faudra tout raconter. »

Maintenant, comme il serait assez maladroit de voyager en Irlande sans y voir le père Mathew, nous reviendrons sur nos pas jusqu'à Cork, la ville la plus littéraire que notre touriste ait rencontrée sur sa route. Ce fut en descendant de voiture que Titmarsh vit passer dans la rue un homme de quarante-deux ans environ, que son extérieur avenant et les respects dont il était l'objet lui firent distinguer tout d'abord. Un instant après, il reconnut une figure que la lithographie a popularisée dans les trois royaumes. C'était, en effet, Théobald Mathew, l'apôtre de la tempérance. Ce grand homme s'approcha de la voiture, et serra cordialement la main du cocher, qui était un adepte récent du *teetotalism*. Le lendemain, notre voyageur eut occasion de lui être présenté. C'était, pour le prêtre catholique, une épreuve difficile, dont il se tira fort bien, à ce qu'il semble. Du moins paraît-il avoir fait à demi la conquête du sensuel hérétique, s'il faut en juger par le témoignage favorable que celui-ci s'empresse de lui rendre.

« Il n'y a rien de remarquable en M. Mathew, nous dit-il, si ce n'est son excessive simplicité de mœurs, sa cordialité, son air de franchise et de résolution; très différent en ceci de la plupart de ses collègues. D'où vient cette

mine sombre et rechignée qui altère constamment la figure du prêtre irlandais? J'ai rencontré une douzaine au moins de ces révérends, et, à deux ou trois exceptions près, c'était toujours la même expression fausse dans le regard, la même affectation mielleuse dans le langage. Mathew est le seul en qui je n'ai trouvé, lorsqu'il parlait des affaires publiques, aucun des préjugés de l'esprit de parti. Connaissant à fond l'état du pays, les rapports du propriétaire et du fermier, la condition des paysans, il parle de leurs besoins, de leurs différends respectifs et des améliorations que leur situation réclame, avec la plus minutieuse expérience pratique. Et en l'écoutant, quiconque n'eût pas été au courant de ses principes n'aurait pu savoir au juste s'il avait affaire à un whig ou à un tory, à un catholique ou à un protestant. Pourquoi ne pas faire un conseiller privé de cet homme si parfaitement informé, dans lequel les pauvres Irlandais ont tant de confiance, et qui a si bien employé le crédit populaire dont il est investi? » M. Mathew doit être d'autant plus flatté de cette motion de Titmarsh que celui-ci ne la ferait pas volontiers pour O'Connell. Sans s'expliquer très catégoriquement sur le compte du libérateur, il lui lance à l'occasion des sarcasmes détournés, sur la portée desquels on ne saurait se méprendre, et qui deviennent plus clairs à mesure que le livre avance.

Le père Mathew, qui dans l'origine, et sans doute pour prêcher d'exemple, consommait des tasses de thé sans nombre et beaucoup plus d'eau qu'il n'était nécessaire, se contente maintenant d'une tasse de thé à déjeuner et d'un verre d'eau à dîner. Après le repas qu'il prit en compagnie de Titmarsh, il proposa aux dames une partie de plaisir qui consistait à visiter *son* cimetière. Le pronom possessif n'est pas ici sans intention, car dans cette cité des morts, bâtie sur les ruines d'un jardin botanique, la place du milieu est d'avance réservée au bienfaisant apôtre. Dieu merci! Titmarsh ne trouve pas à gloser sur une si lugubre digestion. Pas un Français n'y eût manqué. Telle est la différence du génie national.

A propos de génie national, il nous prend envie, comme à notre auteur, de vous raconter un des récits populaires qui charmèrent l'ennui d'une soirée pluvieuse passée par Titmarsh dans une hôtellerie de Galway. Galway est une ville antique, triste d'aspect, entourée de ruines, écrasée sous le poids de son ancienne grandeur. C'est la Rome du Connaught, et cette Rome eut son Brutus, James Lynch Fitzstephen, qui, en sa qualité de lord-maire, porta un arrêt de mort contre son propre fils, convaincu d'assassinat. Puis, comme le clan de Lynch, révolté par tant de sévérité, voulait délivrer le coupable, Fitzstephen Lynch, plus féroce que Brutus, exécuta de ses mains paternelles le jugement qu'il avait rendu.

Un pareil souvenir n'est pas de ceux qu'on aime à évoquer tout seul, dans une chambre d'auberge, entre onze heures et minuit, quand le sommeil ne vient pas, et quand la mèche de votre unique chandelle affecte la forme d'un champignon qui brûle noir. Titmarsh donc, — lorsque le garçon d'auberge

eut tiré les rideaux de la croisée, monté l'eau chaude pour le whiskey, préparé la pipe, et mis à portée de la main une poignée de tabac, — Titmarsh eut recours à certains petits volumes mal imprimés et couverts en papier jaune qui composent la *Bibliothèque bleue* de la verte Érin. Il y trouva une tragédie en cinq actes et en vers, dont nous ferons grace au lecteur, les Mémoires d'un chef de brigand, le capitaine Freeny, — lecture peu récréative en de telles circonstances, — et enfin l'histoire de Hudden et Dudden, sur laquelle nous avons jeté notre dévolu.

Hudden et Dudden étaient tous deux voisins de Donald O'Neary. Chacun d'eux labourait avec un bœuf les terres du baron de Ballinconlig. Hudden et Dudden, jaloux de la prospérité qui accompagnait Donald en ses moindres actions, résolurent de tuer son bœuf, pensant bien qu'il lui serait impossible alors de cultiver sa ferme, et qu'ils le forceraient ainsi à vendre son petit domaine, où ils prétendaient s'établir. Le bœuf, surpris de nuit dans l'étable, fut bel et bien assommé. Donald, au matin, très fâché de le trouver mort, ne perdit pourtant pas la tête. Il écorcha l'animal, mit le cuir sur ses épaules, — l'épiderme sanglant en dehors, — et s'achemina vers la ville voisine pour en tirer le profit qu'il pourrait. Chemin faisant, une pie vint se percher sur la peau saignante, qu'elle becquetait; et de bavarder, tout en mangeant, elle ne se faisait faute. Donald, remarquant qu'elle avait appris à contrefaire la voix humaine, et croyant distinguer, à travers ses cris, quelques paroles mal articulées, étendit la main et se saisit de l'oiseau, qu'il mit sous son habit; il arriva ainsi à la ville.

La peau vendue, — assez mal, par parenthèse, — il alla dans une auberge pour y boire un coup, et tout en descendant au cellier avec l'hôtesse, il serra le cou de l'oiseau, qui se mit à pousser deux ou trois cris entrecoupés, dont l'hôtelière s'étonna fort. — Qu'est-ce que j'entends? dit-elle à Donald. Il semble que ce sont des paroles, et pourtant je n'y comprends rien. — Vraiment, dit Donald, c'est un oiseau que j'ai, qui me dit toute chose au monde, et que je porte toujours avec moi, pour qu'il m'avertisse de tout danger. Tenez, ajouta-t-il, ce qu'il me disait à l'instant même, c'est que vous avez de bien meilleure ale que celle que vous allez tirer pour moi.

— Voilà qui est étrange! s'écria l'hôtesse; et sans rien ajouter elle changea de tonneau. Puis elle demanda si l'oiseau était à vendre. — Je le vendrais, dit Donald, pourvu qu'on m'en donnât ce qu'il vaut. — Je remplirai votre chapeau d'argent, si vous voulez me le laisser. — Donald accepta, très enchanté de sa bonne chance. Comme il s'en revenait comptant ses écus, il rencontra Hudden et Dudden. — Ah! ah! leur dit-il, vous vouliez me faire pièce, mais, par le fait, vous m'avez porté bonheur. Voyez, ajouta-t-il en leur montrant son couvre-chef plein de belle monnaie, voyez ce que j'ai eu en échange de la peau du bœuf. C'est étonnant comme les peaux de bœuf ont renchéri depuis quelque temps.

Hudden et Dudden rentrèrent aussitôt chez eux, tuèrent leurs bœufs, et,

dès le matin suivant, portèrent les deux peaux au marché. A peine en voulut-on pour quelques *pence,* qu'ils furent bien obligés de prendre. Ils revinrent furieux, et jurant qu'ils tueraient Donald pour les avoir ainsi trompés.

Donald avait prévu que les choses iraient à peu près ainsi, et, de peur d'être volé ou blessé, il ne voulut pas coucher dans son lit placé dans la cuisine, justement au-dessous de la fenêtre. Il prit donc le lit de sa mère, et mit la pauvre vieille femme à sa place. Aussi les scélérats, se réglant sur les habitudes de la maison, vinrent-ils étrangler celle-ci; mais comme ils allaient vider l'armoire, croyant que Donald était mort, celui-ci fit assez de bruit pour les effaroucher, et ils partirent les mains vides, à leur très grand regret.

Dès le point du jour, Donald se leva, prit sa mère sur ses épaules et se rendit à la ville. A côté de la route, il avisa une fontaine auprès de laquelle il plaça le corps en l'appuyant sur son bâton, comme si la vieille femme s'était accroupie un instant pour boire. Puis il se rendit dans un lieu public comme pour y manger un morceau, et il dit à une femme assise auprès de lui : — Je vous serais obligé d'aller appeler ma mère; elle s'est arrêtée à boire, près de telle fontaine, et elle est un peu dure d'oreille, je vous en préviens. Si elle ne répond pas tout de suite, secouez-lui le bras, et dites-lui que je l'attends ici.

La femme alla porter ce message, et comme, en effet, la mère de Donald ne semblait pas entendre qu'on l'appelait, cette femme lui prit le bras pour l'avertir. Mais aussitôt qu'elle l'eut lâchée, voilà que la vieille tombe dans la fontaine, la face en avant, et, du moins en apparence, la voilà noyée. La pauvre messagère, surprise et contrite de cet accident dont elle se croyait la cause, vint raconter à Donald comment les choses s'étaient passées. — Miséricorde, s'écria-t-il, qu'est ceci? Et il courut tirer sa mère de l'eau, pleurant et criant comme un insensé.

La femme était bien plus affligée en réalité qu'il ne l'était en apparence, et tous les habitans de la ville, prenant pitié du malheureux fils, considérant de plus que l'accident avait eu lieu sur leur territoire, tombèrent d'accord de lui donner en indemnité une bonne somme d'argent qu'il empocha sans se faire prier. On enterra d'ailleurs fort bien la pauvre défunte, sans faire payer un penny pour ses funérailles.

Quand Donald revit Hudden et Dudden : — Vous pensiez m'avoir tué la nuit dernière, leur dit-il, mais par bonheur vous vous êtes trompés de lit. Or, j'ai très bien vendu le corps de ma mère. On est en quête d'ossemens pour faire de la poudre à canon. Voyez la bourse qu'on m'a donnée en échange.

Hudden et Dudden, émerveillés, rentrèrent chez eux, et chacun d'eux tordit le cou à sa mère. Puis le lendemain on les vit arriver au marché, portant les corps sur leurs épaules et criant : *A vendre une vieille femme pour faire de la poudre à canon!* — Tout le monde se moqua d'eux, et les polissons de la rue les chassèrent à coups de cailloux.

Cette fois ils se promirent d'en finir avec leur trompeur voisin et, de fait, ils allèrent tout droit chez Donald, qui déjeunait paisiblement, le saisi-

rent, le garrottèrent, puis le mirent dans un sac pour l'aller noyer dans une rivière à quelque distance. Tout en y allant, ils virent passer un lièvre, et comme ce lièvre courait sur trois jambes, ils pensèrent l'attraper facilement. Aussi posèrent-ils le sac sur la route, et les voilà partis à toute course.

En leur absence passa un conducteur de bestiaux, qui s'étonna beaucoup d'entendre Donald chanter à tue-tête dans son sac :—Pourquoi chantez-vous? lui demanda-t-il, votre position n'est pas si belle. — Pas si belle? répliqua Donald... Oh ho! vous n'y entendez rien, mon compère. Savez-vous que je vais au ciel de ce pas, et que là je serai quitte de tout ennui? — Vraiment? dit le pasteur; en ce cas je voudrais bien être à votre place. Seriez-vous capable de me la céder? — Cela dépend du prix, répliqua Donald. — Eh bien! continua l'homme aux bêtes, je n'ai pas grand argent, mais voici vingt belles vaches que je vous donnerai si vous me laissez mettre là dedans. — C'est bien bon marché, dit Donald; mais enfin, dénouez le sac, et j'en sortirai. Ce qui avait été dit fut fait; le vacher entra dans le sac,— et Donald mena paître ses vaches.

Hudden et Dudden, ayant pris le lièvre, revinrent à leur victime, et, sans vérifier le contenu du sac, allèrent le jeter dans la rivière, où il enfonça immédiatement. Puis ils arrivèrent chez Donald. Ils pensaient s'y installer en maîtres, quand ils virent paisiblement assis dans son pré au milieu d'un troupeau superbe celui qui la veille n'avait pas seulement un méchant veau. —Donald, lui dirent-ils, quel est ce prodige? Nous vous croyions noyé, puis vous voilà! — Hélas! répondit-il, peu s'en est fallu que ma noyade ne m'enrichît à jamais. Je n'ai manqué pour cela que d'un peu d'aide. Tout ce qu'on peut voir de troupeaux et d'or monnoyé, je l'ai vu dans la rivière, et personne pour le garder. Mais tout seul, que faire? Il a bien fallu me contenter des vaches que vous apercevez là; pour cette fois, du moins, car j'ai bien reconnu l'endroit, et je vous ferais gagner des mille et des cents si j'en avais envie. » Ce fut alors à qui des deux lui montrerait le plus d'amitié. Après s'être un brin laissé cajoler, Donald les conduisit vers un endroit où la rivière était très profonde, et prenant une pierre : — Regardez bien, leur dit-il, où elle tombe.—Et il la jeta tout au milieu du courant.— C'est là qu'il faut que l'un de vous se lance. S'il a besoin de secours, nous sommes là pour lui prêter la main. Hudden plonge à l'instant même, va toucher le fond, et revient, à demi mort, balbutier sur l'eau quelques paroles indistinctes, comme c'est l'usage de ceux qui se noient. — Qu'est-ce qu'il bredouille? demanda aussitôt Hudden. — Ma foi, s'écria Donald, il demande du secours. Est-ce que vous ne l'entendez pas?.. Laissez, ajouta-t-il en prenant du champ comme pour sauter, laissez-moi faire et attendez-moi là! Je sais mieux la route que vous autres. — Mais Dudden, empressé de prendre les devans, se lança comme un fou dans le courant où il fut noyé bel et bien. Ainsi finirent Hudden et Dudden.

Nous pourrions vous faire assister, après cette histoire, à une espèce de fête irlandaise, le *pattern* de Croagh-Patrick; mais en recueillant nos souvenirs,

nous trouvons de tous points cette fête si semblable à une foire normande, que l'on pourrait révoquer en doute la nationalité de cette description. Voici qui, Dieu merci pour la France, est plus exclusivement irlandais. Dans un groupe d'enfans qui mendiaient au sortir de l'école, notre touriste choisit le plus déguenillé pour l'interroger. — Combien paies-tu au maître? un penny par semaine? — Oh! non, pas autant; quelque chose au bout de l'an. — Quelque chose? Que faut-il entendre par là! Un baril de farine? Une charge de pommes de terre ou quelque chose d'approchant? — Oui, répondit le petit garçon les yeux baissés, quelque chose d'approchant.

« Il avait trois frères, tous vivant chez leur mère, et du produit de son travail. Il n'avait pas d'ouvrage. Comment en aurait-il eu? personne n'en a. Sa mère a une cabane, sans le moindre bien; pas une perche de terre; pas une pomme de terre. Rien que sa cabane. Comment vivent-ils? La mère tricote des bas. Je lui demandai si elle en avait à vendre chez elle. L'enfant répondit que non. Et comment ils se tiraient d'affaire? — Comme nous pouvons, répondit-il encore. Nous lui donnâmes trois pence. Il les prit avec une joie navrante, et courut, en sautant, les porter à sa pauvre mère. Ciel miséricordieux! quelle histoire à s'entendre conter, presque gaiement, par un enfant qui n'en saisit même pas le côté douloureux, tant elle est simple et naturelle pour lui. Bien simple, en effet. C'est l'histoire de chacun et de chaque jour. »

Avec tout cela, une gaieté vraie, toujours prête à se répandre en vives saillies. Une mendiante demande quelque chose à un voyageur anglais de taille colossale. — Combien voulez-vous donc, ma bonne? dit le géant. — *Musha*, réplique la vieille avec un regard malin, j'ai reçu tout un shelling d'un gentleman *plus petit* que vous. L'Anglais se mit à rire et passa sans rien donner. Molière eût jeté sa bourse et dit : Merci.

En ouvrant le second volume, une vignette avait frappé nos yeux par sa disposition singulière. Elle représente une barque montée par quatre rameurs, et qui s'offre au spectateur dans une attitude perpendiculaire, très gênante sans doute pour les passagers qu'elle ballotte. Aussi se cramponnent-ils de leur mieux au banc de proue sur lequel ils sont à peu près assis. Le tout est intitulé : Bateau de plaisir à la chaussée du Géant. Il faut lire le passage qui sert de texte à cette charmante illustration, et les raisonnemens que Titmarsh se fait à lui-même, lorsque, tournoyant au gré des vagues, il se demande pourquoi diable il est dans cette barque, où le mal de mer commence à lui travailler l'estomac, et avec ces quatre rameurs extravagans... qu'il faudra payer, au bout du compte. Vient ensuite le guide, avec le jargon de ces sortes de compagnons.

« Chacune de ces baies, monsieur... (Prenez ma place, vous serez moins éclaboussé d'écume), chacune de ces baies a un nom qui la distingue. Voici Port-Noffer, et plus loin Port-na-Gange... Ce rocher est le Stookawns (chaque rocher a aussi son nom à lui), et là-bas... (Faites place, enfans... Hurrah!

nous voilà dessus! Vous a-t-elle mouillé, monsieur?...) Et là-bas c'est la caverne, qui s'enfonce à plus de cinq cents pieds sous terre, etc. »

On arrive enfin à la chaussée du Géant, après cent cinquante milles de route, accomplis tout exprès pour la voir; et la chaussée n'est qu'un misérable *pier* au prix duquel le marché au poisson (*hungerford market*) serait un majestueux monument. Ainsi en juge du moins le voyageur désappointé. Il est vrai que le mal de mer n'embellit rien, pas même, nous l'attesterions au besoin, ce qu'une jolie voyageuse laisse voir de son bas de soie (ou de coton) lorsqu'un zéphyr indiscret nous révèle la couleur de ses jarretières. A plus forte raison doit-on rester insensible, dans l'état d'apathie où il nous plonge, aux attraits de la plus belle chaussée du monde.

Veuillez remarquer, — cette remarque n'est peut-être pas inutile, — que nous allons le train d'un railway, dans un pays où pas un railway n'existe encore. Sans nous en douter, nous avons traversé les comtés du sud de l'Irlande, plus pauvres, moins industrieux, mais bien autrement poétiques, bien autrement intelligens que ceux du nord. Nous avons vu Cork, Limerick, Galway, Drogheda, si célèbre par les massacres de Cromwell, Belfast, le Liverpool irlandais, tout hérissé d'églises et de temples, de *meeting houses*, de *spinning mills*, d'écoles protestantes, de colléges catholiques, de journaux orangistes et de journaux *repealers*, et nous voici à Coleraine, où le voyageur enregistre comme une des beautés de l'endroit le bas prix du bœuf. Une livre de bœuf pour quatre *pence!* c'est bien autre chose que les piliers basaltiques de la fameuse chaussée dont nous parlions tout à l'heure.

Eh bien! Coleraine même, — ce pays où le bœuf est à si bon compte, — est déjà ouvert à la corruption politique. Sur deux cent cinquante électeurs, — Titmarsh obtint sans doute ces renseignemens en raison de sa tournure éligible, — cinquante tout au plus votent par conviction; les quatre autres cinquièmes sont assez éclectiques pour donner leurs voix à tout homme, whig ou tory, qui apporterait assez d'argent pour les payer. — « Béni soit Dieu, s'écrie le pieux touriste, puisqu'il met ainsi au niveau de Londres ces régions si sauvages en apparence! Je gagerais que dans la petite île de Raghery, — ce rocher si stérile et si désert, — on trouverait déjà l'étoffe d'un bourg pourri; loué soit Dieu, et louée la civilisation! »

Mais, direz-vous, quelle opinion représente Titmarsh? de quelles croyances, de quels préjugés est-il l'organe? Si vous voulez notre avis, Titmarsh, en homme d'esprit qu'il est, se représente lui-même, et peut-être, s'il fallait le classer à toute force, le rangerions-nous dans l'éternel parti des gens d'esprit, un peu mécontens de toute chose. Il n'aime point les catholiques, mais il n'aime guère les protestans. Il ne vénère point O'Connell, qu'il a vu trôner à une séance de la corporation de Dublin dans le ridicule costume de lord-maire, et dont il a fait une charge excellente à la page 309 du second volume; mais il tient en grand mépris les mauvaises parades que jouent le vice-roi d'Irlande et la prétendue aristocratie de Dublin, toute composées d'épiciers et de *barris-*

ters; noblesse de comptoir et de robe. Titmarsh reproche vertement au fameux collége catholique de Maynooth d'être l'institution la plus malpropre des trois royaumes, et propose de lui voter un subside en savon. Titmarsh se moque des beaux fils en uniforme qui traînent le sabre dans les villes d'Irlande, de ces beaux dragons raides et brillans, vernis depuis la pointe des cheveux jusqu'à la pointe des bottes. — Que veut donc Titmarsh, que demande Titmarsh, grand ennemi des universités anglaises et grand partisan des écoles d'agriculture?

Nous ne souffririons cette question que d'un provincial. Un Parisien doit comprendre un *Londoner*. Un *cockney* n'est point une énigme pour un badaud. Il y a dans toutes les capitales, et en grand nombre, de ces êtres heureusement organisés, qui trouveraient à dire au Père Éternel lui-même, et sont bien décidés à s'en aller de ce monde sans y avoir rien laissé de certain dont ils n'aient pu douter, rien de sérieux dont ils ne se soient un peu moqué, rien de ridicule qui n'ait été par eux pris un instant au grand tragique. Nous les appelons des êtres, mais c'est dire trop ou trop peu : ce sont des paradoxes vivans que ces railleurs superficiels. Ils croient pouvoir tout dominer parce qu'ils comprennent tout; ils ne reconnaissent de grand que ce qui échappe à la critique, autant vaut dire rien; ils abusent d'ailleurs du droit de juger blanc aujourd'hui et noir demain, toujours suivant l'inspiration de leur caprice irresponsable, et toujours avec cette raison du moment que l'esprit ne manque jamais à donner; bons camarades, au reste, convives charmans et toujours prêts à vous venger d'eux sur eux-mêmes, pour peu que vous ayez soif d'une si facile vengeance. Titmarsh plaisante la France en deux ou trois endroits. Il se moque de notre accueil empressé, mais vide, de notre *affectuosité* bavarde, mais banale et stérile, de bien des choses encore, et peut-être à bon droit. Cependant, comme Titmarsh est Français plus qu'à moitié, nous gagerions bien qu'il est tout prêt à nous faire ample réparation du mal qu'il a dit de nous. Quitte à recommencer le lendemain, si quelque bonne épigramme naît sous sa plume ou quelque bonne caricature sous son crayon.

En somme pourtant, et moyennant cette humeur particulière qui est justement le contraire d'un bienveillant éclectisme, moyennant cette faculté d'observation que ne dérange aucun parti pris, moyennant un sang froid parfait et une remarquable originalité de style, Titmarsh a écrit sur l'Irlande un des livres les plus agréables et les plus goûtés qui aient paru dans ces dernières années. Nons n'avons pu en donner qu'une idée fort incomplète; mais comment transvaser une si subtile *humour?* comment suivre un si agile voyageur? En effleurant notre sujet, c'est-à-dire son livre, nous lui rendons ce qu'il a fait pour le sien, c'est-à-dire l'Irlande; et nous nous déclarons très satisfaits si cette méthode nous a réussi comme à Titmarsh.

O. N.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 octobre 1843.

Les prévisions du parti constitutionnel se réalisent en Espagne. Les électeurs reconnaissent par leurs suffrages la légitimité du dernier mouvement et sanctionnent la déchéance d'Espartero. L'insurrection de Barcelone et de l'Aragon n'a point trouvé d'appui dans les populations ni de complices dans l'armée. C'est une poignée de factieux qui ont compté sur l'attitude passive du pays et la faiblesse des autorités provinciales. L'Espagne a enfin retrouvé quelques hommes d'action, quelques hommes habiles et énergiques; Narvaez à Madrid, Prim en Catalogne, ont sauvé la cause du parti constitutionnel et de la reine. Les cortès vont éteindre les dernières flammes d'un incendie qui ne trouve plus d'aliment. Une fois la reine reconnue majeure et investie du plein exercice de son autorité légale, l'insurrection n'a plus ni excuse ni prétexte. Les hommes égarés rentreront d'eux-mêmes dans le devoir; les chefs et les instigateurs de l'émeute chercheront leur salut dans la fuite, jusqu'au jour où une amnistie pourra, sans danger pour la chose publique, ramener tous les Espagnols dans leurs foyers.

Notre ambassadeur en Espagne, s'il est désigné, n'est pas encore nommé. M. Bresson est encore à Berlin et n'a pas remis ses lettres de rappel. Notre gouvernement attend probablement les premières délibérations des cortès et la proclamation solennelle de la majorité de la reine. Il sera, en effet, convenable que notre ambassadeur se rende à Madrid dès que la majorité de la reine aura été portée officiellement à la connaissance des gouvernemens étrangers.

C'est alors que s'accomplira le mouvement diplomatique qui amènera

M. le marquis de Dalmatie à Berlin et laissera la place de Turin vacante pour M. de Salvandy. M. de Dalmatie a honorablement terminé sa mission près de la cour de Sardaigne par un traité de commerce qui, sans établir entre les deux pays tous les rapports commerciaux qui devraient les unir, leur sera néanmoins fort utile. Sans doute ce n'est pas notre librairie qui peut en attendre un grand soulagement. Au-dessus des lois commerciales, existe en Piémont, comme dans presque tous les états italiens, une censure minutieuse, tracassière, inexorable; ajoutons, pour être vrais, une censure qui aggrave la maladie qu'elle a la prétention de prévenir, car c'est une idée étrange de croire que l'Italie puisse être, comme un nouveau Paraguay, mise à l'abri de toute invasion de la pensée, de ce poison dont le nom seul met en alarme toutes les polices de la péninsule. La censure n'arrête pas les poisons les plus subtils et les plus délétères; elle n'arrête que les livres, que les publications où se trouverait l'antidote. Ce ne sont pas les pauvretés dont la censure favorise l'impression qui peuvent neutraliser l'effet des doctrines perverses et subversives qui pénètrent toujours à travers les mailles des réseaux de la police. Ceux auxquels on défend la quantité et la variété recherchent avidement la qualité, c'est-à-dire tout ce qui paraît de plus incisif, de plus audacieux, de plus monstrueux. A-t-on jamais vendu sous le manteau que des choses horribles? Il est tel livre que nous n'avons jamais lu ni vu, dont personne ne s'occupe en France, et dont l'existence ne nous a été signalée que par des étrangers qui l'avaient lu et relu avec délices dans leurs pays de censure. On se demande, en vérité, qu'est-ce que la censure prétend empêcher? Qu'on n'apprenne qu'il est dans le monde des pays libres, des gouvernemens représentatifs, des institutions libérales? Qu'on ne fasse remarquer que rien de pareil n'existe en Italie, bien qu'à coup sûr les Italiens n'aient rien à envier en fait de lumières et de progrès aux Belges, aux Bavarois, aux Badois, aux Grecs? Qu'on ne démontre que, même toute idée de constitution à part, il est dans plus d'un état italien d'énormes abus à faire cesser, d'urgentes et décisives réformes à réaliser? Grand Dieu! qui ne sait tout cela? Est-ce là un secret pour quelqu'un, même en Italie? Croit-on que les Italiens l'ignorent, parce qu'il ne leur est pas permis de le crier tout haut? Imagine-t-on que tous les muets sont à la fois sourds et aveugles?

Parmi les dispositions de ce traité, il en est une dont on a exagéré l'importance : celle qui frappe le transit de la contrefaçon belge. Ce transit est en réalité très minime. Le grand débouché pour la Belgique en Italie, c'est Livourne : par là elle répand ses livres dans toute la péninsule et les envoie aux îles Ioniennes, en Grèce, à Smyrne, en Égypte, à Constantinople. Encore le midi de l'Europe n'entre-t-il que pour une médiocre part dans l'exploitation de la contrefaçon. C'est surtout le Nord, la Russie, le Danemark, la Hollande, l'Angleterre, puis les Amériques, le Brésil, qui alimentent les principaux comptoirs. Les journaux de Bruxelles se sont élevés contre le traité conclu avec la Sardaigne, moins parce qu'il attaque un grand intérêt

actuel que parce qu'ils y voient une menace pour l'avenir. En effet, si la prohibition établie en Sardaigne s'étendait sur les états que nous venons de nommer, la librairie belge pourrait se trouver aux abois, et c'est là le juste sujet de ses craintes. Bien des obstacles s'unissent malheureusement pour retarder le jour d'une transaction entre les puissances que séparent tant d'intérêts divers et de préoccupations politiques. Il n'en faut pas moins se féliciter qu'on ait introduit dans le traité sarde le principe qui atteint le transit de la contrefaçon belge.

Au surplus, le traité qu'on vient de signer avec la Sardaigne est peut-être digne d'attention plus encore sous le rapport politique que sous le rapport commercial. On peut y voir le signe, l'annonce d'une politique nouvelle, d'une politique conforme à l'esprit de notre temps et à la situation des diverses puissances. L'Italie ne renferme, à vrai dire, que trois états importans, et dont l'indépendance puisse être réelle, le royaume des Deux-Siciles, le royaume de Sardaigne, les états du pape; tout le reste est sous la domination ou sous l'influence directe de l'Autriche. Toutes les fois qu'un petit état fait acte d'indépendance, toutes les fois même qu'il ne cède à un ascendant irrésistible qu'avec mesure et dignité, il a d'autant plus droit à nos éloges que sa situation est plus difficile. Mais, après tout, peut-on croire que les princes qui règnent à Parme, à Modène, à Florence, rompront avec leurs traditions, leurs habitudes, leurs affections personnelles, leurs sentimens de famille? Les causes de déférence et d'adhésion vis-à-vis de l'Autriche n'existent pas à Rome, à Naples, à Turin. Il n'est pas moins vrai qu'à partir de 1815 jusqu'à ces derniers temps, l'influence de l'Autriche sur ces trois cours était incontestable et presque sans bornes. Il n'y avait rien là d'étonnant. C'était une conséquence prévue de la position que les évènemens et le congrès de Vienne avaient faite à l'Autriche. Les princes rétablis n'étaient remontés sur le trône qu'en tremblant : ils avaient peur de tout; ils regardaient les nations comme des volcans, et toute idée libérale comme un feu souterrain pouvant à chaque instant amener l'explosion. De crainte de se tromper et de tomber dans un piége, ils qualifiaient d'idée libérale, révolutionnaire, abominable, toute mesure un peu nouvelle, toute garantie d'une bonne et sage administration. L'Autriche n'avait garde de les rassurer. Leurs terreurs faisaient sa force; c'est d'elle qu'ils attendaient aide et protection. Seulement elle s'appliquait alors, par une politique dont elle n'aurait pas dû se départir, à gouverner ses provinces italiennes avec une modération et une habileté qui rendaient plus frappantes les erreurs et les sévérités des administrations sarde et pontificale. Les commotions politiques de 1820 et 1821 modifièrent profondément cet état de choses. L'Autriche octroya aux gouvernemens absolus de la péninsule italienne une protection active, armée, qui ressemblait fort à un acte de suzeraineté. Jusque-là elle ne faisait que jouer son rôle; elle le jouait habilement. On lui avait abandonné l'Italie; elle en faisait à son gré. Il lui importait de prouver qu'en Italie tout se pouvait avec elle, et que rien n'était pos-

sible sans elle. L'abaissement des gouvernemens locaux rehaussait dans l'opinion des peuples la puissance autrichienne. Les hommes du Midi, avec leur vive imagination et leur amour des choses sensibles, résistent difficilement aux prestiges de la puissance, si elle sait se donner les apparences de la générosité et de la grandeur. L'Autriche pouvait préparer de grandes choses; rien ne lui était plus facile : elle n'en fit rien. Sous les inspirations personnelles d'un monarque dont l'histoire dira un jour combien le cœur était dur, l'ame sans élévation et l'esprit étroit, l'administration autrichienne en Italie devint à son tour tracassière et violente. On vit un prince dont la bonhomie bourgeoise n'était sincère que pour ceux, peuples et individus, qui se prosternaient devant tous ses préjugés, se faire le geôlier impitoyable de l'élite de ses sujets. Les gouvernemens italiens gagnèrent ce jour-là leur procès. Tout le monde comprit en effet qu'il n'y avait rien à espérer de l'étranger, pas même une douce servitude, et qu'il fallait du moins pouvoir se consoler de l'absence de liberté par l'indépendance de son pays. Ajoutons, pour être justes, que d'ailleurs l'esprit de réforme a pénétré dans les administrations italiennes, en particulier à Naples, en Toscane, en Piémont. Le gouvernement pontifical est le seul qui n'ait pas suivi le mouvement général. Rome n'a pas su appliquer au gouvernement temporel cette habileté, cet esprit d'observation, cette prudence que nul ne lui refuse dans le gouvernement des choses de l'église. C'est là sans doute une des causes des troubles qui agitent incessamment les états du pape.

L'influence des évènemens de 1815 et de 1821 commençait à s'affaiblir. Les gouvernemens italiens éprouvaient quelques velléités d'indépendance. Si l'Autriche n'avait pas perdu de terrain, il est sûr du moins qu'elle n'en avait point gagné. Quinze ans s'étaient écoulés sans profit pour elle, lorsque le tocsin de la révolution de juillet serra de nouveau autour de l'Autriche tous les gouvernemens de l'Italie. Au-delà des Alpes et au-delà du Rhin, la haute police ne cherchait qu'à réveiller les anciennes méfiances contre la France, qu'on représentait comme voulant, à tout prix et sous tous les rapports, recommencer l'ère de 1792. On aura peine à croire un jour que ce ridicule épouvantail ait pu, pendant quelques années, servir de moyen efficace dans les combinaisons de la politique européenne. Aujourd'hui, sauf quelques incorrigibles badauds, tout le monde sait et reconnaît que la France n'a nulle envie de guerre et de conquête; que, loin de songer à aucune agression, elle ne s'est occupée que de rendre impossible toute agression contre elle-même. Qu'on juge la politique française comme on voudra, nul ne peut nier qu'elle ne soit essentiellement pacifique, éloignée de tout empiétement, de toute violence, et toujours convaincue que l'habileté, l'équité et la patience peuvent résoudre par les voies de la paix les questions même les plus ardues et les plus compliquées. Les faits ont abondamment prouvé que ce ne sont pas là dans la bouche du gouvernement français de vaines paroles. Il a bien montré que rien ne pouvait le détourner des voies pacifiques, ni les tentations les plus irritantes ou les plus séduisantes, ni les plus amères critiques.

A la lumière de ces faits se dissipe cette ténébreuse politique de craintes, de méfiances et de rancunes dont on avait, je dirais presque enveloppé les cabinets allemands et italiens après la révolution de 1830. Les princes de ces états retrouvent aujourd'hui leur liberté d'esprit. Le vasselage vis-à-vis de l'Autriche pouvait leur être bon lorsqu'ils redoutaient les attaques de la France. *Primo vivere.* Aujourd'hui que ce vasselage ne serait qu'un abaissement sans but, nous sommes convaincus qu'ils songent à leur émancipation, et nous aimons à penser que le traité que nous venons de conclure avec la Sardaigne en est un symptôme. Ils peuvent aujourd'hui s'élever de la politique autrichienne à la politique européenne; car il ne s'agit pas de changer de maître, de transporter à l'Angleterre et à la France l'influence qu'exerçait l'Autriche : ce qui leur importe, c'est d'être eux-mêmes, d'avoir leur libre action, de pouvoir sans crainte se décider dans chaque question, conformément aux intérêts de leur pays. Cette politique sera aussi nouvelle qu'elle est équitable et digne. Le gouvernement autrichien ne pourra point ne pas s'y résigner. Les populations italiennes s'attacheront d'autant plus à leurs gouvernemens, qu'elles les verront affranchis de l'étranger. Qu'on se persuade une fois qu'on ne peut aujourd'hui refuser impunément toute satisfaction aux sentimens moraux des peuples qu'on gouverne. Si on leur refuse la liberté, qu'on leur permette du moins de penser qu'ils obéissent à un gouvernement indépendant et digne.

La grande affaire des soufres de Sicile vient d'avoir un dénouement peu en rapport avec le bruit qu'elle a fait dans le monde. Les réclamations des négocians anglais qui se prétendaient lésés par l'établissement du monopole ont été examinées par un comité spécial, et l'indemnité qui leur était due a été fixée à cent trente mille ducats napolitains. C'est pour cette modique somme qu'on a failli allumer la guerre entre l'Angleterre et le royaume de Naples. Les négocians anglais n'ont pas borné là le calcul des bénéfices qu'ils espéraient tirer de cette affaire. Ils ont demandé que l'intérêt de leurs cent trente mille ducats fût fixé à six pour cent, prétendant qu'ils n'en seraient payés que dans plusieurs années. Le chevalier Ferri, ministre des finances du roi de Naples, leur a répondu en donnant l'ordre au chef du trésor de payer immédiatement la somme totale. Aussi le *Times* disait-il récemment que les Anglais qui ont eu affaire au gouvernement napolitain n'ont à se plaindre que d'avoir été payés trop tôt. Déjà ce même ministre avait donné, dans cette même affaire des soufres, un exemple plus frappant du bon état des finances napolitaines. La compagnie Taix, à laquelle a été allouée une somme de trois millions de ducats, insistait aussi pour que l'intérêt lui fût payé à six pour cent. Le chevalier Ferri a mieux aimé payer comptant ces trois millions de ducats, moitié la première année, moitié la seconde. De tels faits font honneur à l'administration du chevalier Ferri et au bon ordre que le roi Ferdinand a introduit dans les finances de son royaume.

L'Angleterre vient d'accomplir son œuvre avec la Chine, et cette œuvre est une grande chose. Voilà donc un immense empire, un marché de trois à quatre cents millions d'hommes ouvert sous des conditions très équitables au

commerce et à l'industrie de l'Europe. Si le génie fiscal, et, ce qui est mille fois plus absurde et plus malfaisant, le système prohibitif, ne viennent pas rendre illusoires les succès de la politique, il peut y avoir là comme la découverte d'un nouveau monde pour l'Europe. Ajoutez que les Chinois ne sont pas des sauvages. Ils sont déjà des producteurs, aidés dans leurs travaux par un climat qui les met à même de produire ce que l'Europe ne produit pas; mais aussi il importe de ne pas oublier que les travailleurs ne manquent pas à la Chine, et que, si la race mongole rencontre plus vite que la race caucasienne les bornes de sa puissance d'invention, elle est en revanche douée d'un rare talent d'imitation, d'une patience et d'une persévérance à toute épreuve. En lui inspirant le goût des choses européennes sans lui offrir les moyens de se les procurer par l'échange de ses propres denrées, on ne ferait qu'encourager en Chine l'imitation de nos produits. Nous aimons à croire que la légation française ne tardera pas à mettre à la voile.

Les nouvelles d'Afrique sont depuis long-temps rassurantes. D'un côté, Abd-el-Kader est hors d'état, en ce moment du moins, de rien entreprendre de grave contre notre domination dans le pays; de l'autre, l'œuvre de la colonisation, sans avoir atteint le point auquel on aurait pu la conduire, a cependant fait quelques pas, et laisse concevoir aujourd'hui d'assez brillantes espérances. On entre enfin avec quelque résolution dans le système dont nous n'avons cessé de demander l'application. Il n'y a pas de *mezzo termine* en Algérie : ou abandonner un territoire dont on ne saurait que faire, ou le coloniser. Le système d'une guerre qui absorbe des sommes énormes et retient sur le rivage africain une partie si importante de notre armée, ne peut être que temporaire, passager. Le prolonger indéfiniment serait une folie. Une vaste et forte colonisation peut seule nous permettre de limiter nos sacrifices annuels sans compromettre la dignité de la France et la sûreté de nos possessions.

A l'intérieur, rien de nouveau, tout est calme; le calme vient souvent de la santé, souvent aussi il y conduit : comme cause ou comme effet, il faut donc toujours s'en féliciter. Le calme ne nuit qu'aux journaux. C'est une rude besogne que d'avoir à émouvoir un public qni n'est plus émouvable :

Et la rame inutile
Fatigue vainement une mer immobile.

Dans ces momens de tranquillité stagnante, il n'y a de ressource pour la curiosité publique que dans les petites querelles qui ne manquent jamais de s'élever entre les partis ou entre les hommes. Lorsque rien ne préoccupe vivement la pensée publique, on dirait qu'il y a des hommes empressés à saisir ce moment de trève pour se montrer, espérant que le public alors aura le temps de s'occuper d'eux, faute de mieux. Pendant le spectacle, ils se taisent et ils font bien; l'entr'acte venu, ils vont se poser au foyer, et ils y

jouent je ne sais combien de petites pièces, mais il faut à ces petites pièces leur auditoire particulier : elles plaisent peu au vrai public.

Voulez-vous aujourd'hui vous mettre au régime des petites villes? Oh! alors vous n'aurez que l'embarras du choix. Les petites querelles abondent, les débats minutieux pleuvent de tous côtés; on se dispute à droite, à gauche, au milieu, partout. Querelle entre les journaux légitimistes et républicains, et question de savoir si, en 1815, à Grenoble, M. de Genoude a cassé son sabre contre la baïonnette d'un de nos soldats; à quoi M. de Genoude répond qu'en 1813 il priait pour détourner l'invasion étrangère loin du sol français. A Dieu ne plaise que nous voulions entrer dans cette querelle! M. de Genoude nous écrirait quelque longue lettre; nous dirons seulement que, pour notre compte, nous savons gré aux journaux républicains de n'avoir pas pu supporter plus long-temps les équivoques et les réticences que contenait leur prétendue union avec les légitimistes. Il faut pour unir deux partis opposés, il faut mieux que les finesses de quelques intrigans, il faut même plus que l'estime réciproque que peuvent avoir les uns pour les autres les honnêtes gens des deux partis, il faut un but commun; or, les uns ont pour but la république et les autres Henri V. L'accord réel est donc impossible, et, quant à singer l'amour et l'amitié, cela ne peut convenir qu'à ceux qui se sont habitués à porter un masque. Tel n'est pas le parti républicain : il vise à une chimère et à un malheur; mais il y vise franchement.

Nous avons parlé d'Henri V. Le duc de Bordeaux a été passer quelques jours à Berlin; il est en ce moment en Angleterre. Il a été et il sera partout reçu en prince, nulle part en prétendant. Nous ne savons pas si le duc de Bordeaux a de l'ambition; nous sommes plutôt disposés à croire qu'il a du bon sens, et les voyages qu'il a déjà faits, ceux qu'il fait en ce moment ont dû singulièrement l'éclairer sur sa situation. Il ne voyage pas au hasard; il a soin de faire savoir où il veut aller, afin de pressentir l'accueil qu'il recevra. Il a dû remarquer que personne aujourd'hui n'était embarrassé de le recevoir, parce que personne ne songe à le recevoir comme un prétendant. Il n'y a à cet égard dans les princes dont il visite les états aucun doute, aucune irrésolution. Fort décidés à vivre en bonne intelligence avec la France et à tenir le roi Louis-Philippe pour très légitime roi des Français, ils reçoivent le duc de Bordeaux de manière à bien lui montrer que leur décision est prise. Ils rendent à l'homme et à son rang tout ce qu'ils lui doivent; mais ils n'accordent rien à ses prétentions, s'il en a. Enfin, ce qui doit achever d'éclairer le duc de Bordeaux sur sa fortune, c'est que le seul prince qui, sans avoir rompu avec la France, passe pour avoir peu d'affection pour la monarchie de juillet, l'empereur de Russie, est le seul que le duc de Bordeaux n'a jamais pu rencontrer, quoiqu'il l'ait désiré, dit-on, le seul aussi dont il n'ait pas encore visité les états, et nous concevons la réserve de l'empereur de Russie. Il ne veut pas recevoir le duc de Bordeaux comme prétendant : ce serait se séparer de l'Europe; il ne veut pas non plus le recevoir seulement

comme prince, ce qui serait accepter d'une manière personnelle l'état de choses établi en France; il aime mieux l'éviter.

Quoiqu'il s'agisse de princes, tous ces manéges, plus ingénieux que grands, n'ont rien qui puisse intéresser vivement le public. Nous ne trouvons pas non plus que la mauvaise humeur que quelques journaux allemands ont montrée du voyage que la reine d'Angleterre a fait à Eu soit bien noble et bien digne. La reine Victoria aurait bien fait, disent ces journaux, de se souvenir de la visite que le roi de Prusse lui a faite à Londres, au moment du baptême du prince de Galles, et elle aurait dû rendre à Berlin la visite reçue, avant d'en faire une à Eu. On espère même que, l'année prochaine, la reine viendra, sur son beau yacht, jusqu'à Cologne rendre hommage au Rhin allemand, et que là elle sera reçue sur la terre prussienne par le roi de Prusse. Les choses qui touchent aux souverains ont aussi, comme on le voit, quelque arrière-goût de commérage. C'est l'effet de la saison. Tout le monde est en villégiature, et les médisances de châteaux remplacent les débats des chambres.

Pour nous faire prendre patience sans doute jusqu'à l'ouverture des débats parlementaires, nous avons les séances du conseil municipal d'Angers. Là, on joue à qui mieux mieux au gouvernement représentatif. Le conseil municipal refuse au maire son concours, comme la chambre des députés de 1830 refusait son concours au ministère nommé par Charles X, et un légitimiste, M. Freslon, membre de ce conseil municipal, trouve que cela se ressemble si bien, qu'il triomphe de cette revanche que le conseil municipal d'Angers, en 1843, prend sur la chambre libérale de 1830, la battant par ses propres armes et la convainquant par ses propres argumens. Nous espérons que cette terrible expiation imposée à la révolution de juillet vaudra au moins à cette révolution le pardon de M. Freslon. Elle n'y peut pas gagner moins.

Nous devons parler plus sérieusement, non plus des querelles qui s'élèvent entre le clergé et l'université (la question a fait un pas), mais des querelles ou des dissentimens qui s'élèvent entre les membres du clergé. M. l'archevêque de Paris avait, comme on sait, blâmé et désavoué le pamphlet intitulé : *le Monopole universitaire*. Ce blâme et ce désavœu ont excité la bile de M. l'évêque de Chartres, qui a fait fort aigrement la leçon à M. l'archevêque de Paris, lui reprochant de prendre des airs de chef et de patriarche.

Nous avons pu croire pendant quelque temps qu'il n'y avait que la queue du parti ecclésiastique qui prenait fait et cause pour ce triste pamphlet; mais voici M. l'évêque de Chartres qui l'érige en évangile de vérité : où en sommes-nous? Et ce qui nous frappe en tout ceci, ce n'est pas seulement l'incurable aveuglement des exaltés du parti ecclésiastique; ce qui nous frappe surtout, nous le disons avec une profonde tristesse, c'est que le clergé devient un parti. Il en prend les déplorables allures, nous voulons dire, l'esprit d'indiscipline et de discussion, la domination des exaltés, l'ascendant de la queue sur la tête et de la passion fanatique sur le zèle prudent et mo-

déré. Il change son admirable hiérarchie, qui faisait sa force, contre l'organisation violente et tumultueuse des partis. Hélas! le clergé se vantait d'avoir conquis l'esprit du siècle; nous craignons bien plutôt que ce ne soit l'esprit du siècle qui ait conquis le clergé, et nous ne nous en félicitons pas, car, en faisant cette conquête, le siècle a perdu un des remèdes qui lui étaient préparés : le malade a donné son mal au médecin qui devait le guérir. Il y avait en effet, nous l'avons cru pendant dix ans, il y avait un corps en France, un corps autre que l'armée, qui gardait le secret de l'obéissance hiérarchique, secret perdu partout ailleurs. Le clergé avait le dépôt de la discipline morale, comme l'armée a celui de la discipline matérielle. Plaise à Dieu que le clergé n'ait pas encore dissipé ce dépôt sacré! Plaise à Dieu qu'il puisse encore se retirer des pièges où il s'est venu prendre! Voici des évêques qui se blâment et qui se désavouent; voici un prêtre de la congrégation de Saint-Joseph qui se met à la tête de je ne sais quelle entreprise d'éducation sans avoir consulté son supérieur, et que son supérieur est forcé aussi de désavouer. Ce sont là des symptômes dangereux. L'orgueil individuel, l'esprit de secte ne peut tendre à se substituer au principe de la hiérarchie catholique. Il y a des gens qui appellent cela une régénération; nous y voyons une métamorphose, et c'est le sort de toutes les métamorphoses de faire toujours perdre quelque chose au métamorphosé. Nous savons quel clergé nous avions; nous craignons de savoir déjà quel clergé nous aurons quand il sera changé en un parti.

Il paraît que nos chambres ne seront convoquées que vers la fin de décembre. On commence cependant déjà à se demander quels pourront être les gros évènemens de la session, ce qu'elle produira pour les partis, pour le ministère, pour le pays. Des pronostics faits trois mois à l'avance sont, à vrai dire, une trop grande témérité. Le courage nous manque pour nous aventurer ainsi. A cette heure, la question de la liberté de l'enseignement est la seule question importante qu'on aperçoive surgir à notre horizon politique. Or, sur cette question, si le débat s'ouvrait dans ce moment, il y aurait une mêlée probablement bizarre, une confusion inextricable. En sera-t-il autrement dans trois ou quatre mois? La réponse dépend, en partie du moins, du projet que M. le ministre de l'instruction publique élabore en ce moment. Sans doute, quoi qu'il propose, il ne donnera jamais pleine satisfaction à ces opinions extrêmes qui ne servent, dans tous les débats d'un gouvernement régulier, qu'à donner du relief aux opinions sensées et praticables; mais il y aura beaucoup d'hommes, de toutes les nuances d'opinion, qui, dans une question si délicate et qui touche de si près à l'avenir de nos enfans, aux devoirs les plus sacrés du père de famille, oublieront complètement, et nous le disons à leur honneur, les querelles et les intérêts de parti, pour chercher de bonne foi la solution la plus propre à garantir les droits de l'état, et l'avenir moral et politique de la jeunesse française. C'est à ces hommes que s'adressera, nous en sommes certains, le projet de M. Villemain. Nous comp-

tons sur sa longue expérience et sur sa profonde connaissance des choses de l'enseignement. Il ne s'agit pas de gagner une bataille, mais de concilier en homme grave et consciencieux de grands intérêts, des forces sociales qui devraient toujours s'entr'aider et ne jamais se combattre.

A mesure que la France agrandit la sphère de son activité commerciale, elle se met dans la nécessité d'augmenter ses forces maritimes. Fonder des établissemens coloniaux, ouvrir des marchés extérieurs sans proportionner la puissance navale d'un pays au développement de ses spéculations lointaines, ce serait une déplorable contradiction. Notre ministère de la marine doit donc, par la force des choses, devenir une de nos administrations les plus considérables et les plus actives. Les mesures qui ont signalé l'avénement du nouveau ministre nous font espérer que M. de Mackau ne faiblira pas sous la responsabilité qu'il accepte. Ce serait peu que la connaissance exacte de la spécialité qui a dignement occupé sa vie, si elle n'était éclairée par une expérience générale des hommes et des affaires de son temps. M. de Mackau sait qu'une légitime défiance accueille aujourd'hui ces grands programmes de réformes dont le premier effet est d'imposer au budget un surcroît de charges, et qui n'aboutissent trop souvent qu'à la création d'un service nouveau en faveur de quelques protégés. Les améliorations qu'il annonce dans sa circulaire du 9 octobre, adressée aux préfets maritimes, sont de celles qui, pour être réalisées, n'exigent que de l'énergie et de la vigilance. A une époque où l'on est trop porté à s'exagérer la puissance de l'argent, il faut applaudir à cette neuve et féconde parole de M. de Mackau : « L'économie est une puissance. »

Malgré la réserve qui distingue le rapport adressé au roi en date du 9 septembre, sur l'état financier du département de la marine, le simple énoncé des faits trahit une situation assez embarrassée. Les dépenses, qui depuis long-temps excèdent les prévisions du budget, ont constitué un déficit permanent auquel on a remédié jusqu'ici en amoindrissant les approvisionnemens qui devraient exister dans les magasins. L'effectif des bâtimens en service ou en disponibilité a été constamment au-dessus du nombre que les chambres ont pris pour base de leurs allocations. Par exemple, en 1843, au lieu de 164 bâtimens armés ou désarmés, dont mention est faite au budget, nous en avons 207, dont 192 armés; l'excédant de dépenses occasionné par ce surcroît d'armement est évalué, pour la présente année, à 5,600,000 francs. La construction des paquebots transatlantiques, les frais de premier établissement pour l'organisation de ce service, dépassent de plusieurs millions les sommes accordées à cet effet par les chambres. Les rapports qu'il s'agit d'établir avec la Chine, la protection des intérêts français au Sénégal, ont également nécessité des dépenses exceptionnelles. En somme, au dernier renouvellement du ministère, le déficit avoué était de 13,163,000 francs. Or, M. de Mackau déclare, dans son rapport au roi, qu'on ne doit, en aucun cas, essayer de rétablir l'équilibre en affaiblissant notre état maritime, en désorganisant

les escadres; il met un terme à ces anticipations sur les approvisionnemens qui finiraient par épuiser les réserves de nos magasins; il fait face aux besoins urgens au moyen d'un crédit extraordinaire dont l'emploi devra être contrôlé à la première session, crédit affecté à l'établissement définitif des services transatlantiques, à l'expédition en Chine, à la station du Sénégal. Quant au surplus du déficit, espérons qu'il sera atténué avec le temps par ces modestes réformes qui tendent à utiliser toutes les ressources, à prévenir les abus dans le service personnel et le gaspillage dans l'administration. La condamnation des bâtimens trop détériorés pour être refondus avec avantage, la démolition de ceux qui sont laissés à flot, quoique depuis long-temps condamnés, le remplacement des magasins flottans par des magasins à terre, plus sûrs et moins dispendieux, la réduction des bâtimens affectés au service intérieur des ports, sont assurément des mesures de bonne économie. C'est encore une heureuse idée que celle d'employer autant que possible les navires de commerce aux communications et aux transports de l'état : ce serait du même coup fournir du travail à notre marine marchande, trop souvent désœuvrée, et bénéficier sur la suppression d'un grand nombre de ces bâtimens de charge dont l'utilité est loin d'être en rapport avec les frais qu'ils occasionnent.

Il va bientôt devenir urgent de remplacer les matériaux employés par anticipation, comme nous l'avons dit, pour remédier à l'insuffisance des fonds alloués par les chambres. La décroissance des approvisionnemens en bois de construction, signalée depuis plusieurs années par les commissions du budget, est alarmante. En 1820, avec une marine moins considérable qu'aujourd'hui, il existait dans les arsenaux 168,000 stères de bois de construction; maintenant les inventaires n'en accusent plus que 111,111, et on assure que le quart, le tiers peut-être de cette réserve, est de mauvaise qualité, et impropre à l'usage auquel on la destine. La construction des bateaux à vapeur devant augmenter encore la consommation de ces matériaux, il faudrait moins de dix ans, si l'on n'y prenait garde, pour épuiser nos approvisionnemens. Cette pénurie, en cas de guerre, mettrait notre marine dans l'impuissance de réparer ses pertes; elle nous livrerait à la discrétion des négocians étrangers, ou, ce qui est pis encore, à la merci de ces agioteurs qui ne sont d'aucun pays. Le nouveau ministre de la marine a sondé le mal pour en préparer le remède; il médite, assure-t-on, un ensemble de mesures qui doivent relever, sur un pied respectable, notre approvisionnement de prévoyance. Il y aura lieu alors de rechercher si le mode actuel d'adjudications et de fournitures n'entraîne pas de graves abus. Nous nous promettons de revenir avec détails, lorsqu'il en sera temps, sur toutes les tentatives qui seront faites par M. de Mackau au profit de notre puissance maritime. Le premier devoir de la publicité n'est-il pas d'appeler l'attention sur les actes des hommes d'état bien intentionnés, afin qu'ils puisent, au besoin, les forces qui leur seraient nécessaires, dans la sympathie de ceux qui ont à cœur les intérêts du pays?

LE PARTI RUSSE EN GRÈCE.

La courte révolution qui vient de s'accomplir en Grèce mérite une attention plus sérieuse que celle qu'on paraît disposé à lui accorder. On semble généralement la considérer comme terminée; il se pourrait bien qu'elle ne fût que commencée, et, comme les conséquences qu'elle produira seront peut-être de nature à amener de graves complications dans les relations des puissances européennes, il ne saurait être sans intérêt de rechercher les causes qui l'ont provoquée.

On soupçonne généralement que le gouvernement russe est loin d'avoir été étranger à ces évènemens. Sans vouloir chercher le dessous des cartes, ce qui est toujours un travail très problématique, il suffit d'avoir recours aux faits et aux documens écrits pour voir que les procédés acerbes de la cour de Saint-Pétersbourg ont certainement contribué à compléter la déconsidération du gouvernement du roi Othon, et à précipiter le mouvement du 3 (14) septembre. Ainsi c'est le cabinet russe qui le premier a signalé publiquement et officiellement à l'Europe le gouvernement grec comme un débiteur insolvable. Au commencement de cette année, le ministre russe remit au ministre des affaires étrangères de Grèce une note conçue dans les termes les plus durs, et dans laquelle il était dit que les trois puissances protectrices allaient prendre les mesures nécessaires pour s'assurer le paiement des intérêts de l'emprunt. Le gouvernement grec répondit en demandant de nouveaux délais, et en déclarant l'impossibilité absolue où il se trouvait de satisfaire à ses engagemens.

A cet appel pressant, presque désespéré, le gouvernement français répondit seul d'une manière bienveillante. Le gouvernement grec avait payé jusqu'en 1838 les intérêts de l'emprunt de 60 millions; en 1838, la France avait changé le mode de paiement; elle avait payé de ses propres fonds les intérêts, en comptant pour débiteur direct le gouvernement grec. La France seule avait agi ainsi; c'était un témoignage de bienveillance envers la Grèce, c'était aussi un moyen d'action que nous conservions sur ce royaume. Nous y perdions de l'argent, mais nous pouvions y gagner de l'influence. Cette protection fut continuée à la Grèce, et on peut se rappeler qu'au mois de juillet dernier, le gouvernement vint demander aux chambres un crédit de 527,000 francs pour pourvoir, à défaut du gouvernement de la Grèce, au semestre échu des intérêts et de l'amortissement de l'emprunt. Néanmoins, comme les désordres de l'administration des finances grecques menaçaient de se perpétuer, et comme une plus longue tolérance eût été une duperie, le gouvernement français, tout en se résignant encore à payer, se joignit aux deux autres puissances pour imposer au gouvernement du roi Othon l'adoption de réformes indispensables.

On ne peut se dissimuler que de la manière dont les finances de la Grèce étaient administrées, la garantie des trois puissances était singulièrement compromise. Il est vrai qu'ayant voulu créer un royaume, elles n'avaient pu se dispenser de lui prêter une dot pour s'établir, mais il était bien naturel qu'elles prissent leurs précautions pour pouvoir plus tard rentrer dans leurs fonds. Aussi, par l'article 6 du traité de 1832, il avait été stipulé que la Grèce appliquerait au paiement des intérêts et à l'amortissement de l'emprunt les premières recettes de l'état. Au lieu de cela, que fit le gouvernement grec? Il paya l'intérêt d'une portion de l'emprunt avec une portion nouvelle de l'emprunt même, et arriva ainsi à une complète insolvabilité.

Et cependant, le nouveau royaume prospérait, ses ressources augmentaient, et ses recettes étaient en progrès. D'où provenait donc cette dilapidation qui le réduisait à de pareilles extrémités? Des vices de l'administration, et des abus de l'invasion bavaroise. Le fils du roi de Bavière avait été choisi par les trois puissances protectrices, ou du moins par la France et l'Angleterre, pour deux raisons, d'abord, parce qu'il vivait sous un gouvernement constitutionnel, et qu'il devait être ainsi mieux préparé qu'un autre à l'exercice des institutions parlementaires, et, en second lieu, parce qu'il était très jeune, et devait avoir plus de facilités pour se façonner aux mœurs de sa nouvelle patrie que n'en aurait eu un prince déjà formé. Malheureusement, le roi Othon ne paraît avoir, jusqu'à présent, justifié ni l'une ni l'autre de ces espérances. D'un côté, la Grèce n'a pas été dotée des institutions libres qui lui avaient été solennellement promises; de l'autre, le roi, ou du moins son gouvernement, ne s'est pas nationalisé, et il est resté bavarois au milieu de la Grèce. C'est cette transplantation d'une colonie allemande à Athènes qui a été la plaie du jeune royaume. Sauf les douze millions consacrés à l'indemnité turque, le reste de l'emprunt fut presque entièrement absorbé par le bagage germanique du roi Othon. Seize millions furent dépensés pour le transport, l'entretien, et le renvoi de l'armée bavaroise qui occupa le pays pendant quatre ans. La Grèce paya pour avoir des Allemands, elle paya encore pour ne plus en avoir. Ce n'est pas tout; le roi Othon, se méprenant un peu sur la portée de son royaume nouveau-né, mit son petit ménage royal sur le pied d'une grande maison. Il importa à Athènes une administration toute faite, à compartimens, sur le modèle occidental, à peu près comme ces maisons à plusieurs étages, qui se démontent à volonté, et qu'on transporte maintenant dans les colonies. Il se donna une cour sur la proportion de celle des anciens empereurs byzantins, et des sommes énormes passèrent en traitemens de fonctionnaires inutiles. La bureaucratie, ce produit de la centralisation, s'abattit avec tous ses apanages sur un pays dont toute la vie administrative était dans les municipalités, et le papier timbré s'étendit comme un crêpe sur toute la surface du sol.

Ce fut ce défaut d'assimilation qui indisposa surtout les Grecs contre leur gouvernement. Depuis le moment où ils ont été constitués en peuple libre,

ils n'ont pas eu une seule administration véritablement *autochtone*. Les partis eux-mêmes n'avaient que des dénominations étrangères; il y avait le parti français, le parti anglais, le parti russe; il n'y avait pas le parti grec. C'est la fatalité des puissances secondaires; elles subissent toujours forcément une tutelle. Avec la régence de M. Capo-d'Istrias, ce fut le parti russe qui domina; avec le général Coletti, ce fut le parti français qui triompha; avec M. d'Armansperg, le parti anglais. Ce n'est point qu'il faille déprécier la dette de reconnaissance que la Grèce a contractée envers les trois puissances protectrices. C'est, après tout, à leur intervention autant qu'à ses propres efforts, qu'elle dut son émancipation; on se souvient que, lorsque l'Europe mit fin à la guerre de Grèce, les Turcs avaient résolu de transporter la population entière en Afrique pour l'y vendre comme esclave. Mais les trois puissances n'avaient sans doute pas entendu que la Grèce payât son indépendance du prix de ses libertés, et, en lui donnant une monarchie héréditaire, elles lui avaient aussi solennellement promis une monarchie constitutionnelle.

L'introduction du système représentatif en Grèce n'y eût point été une importation exotique comme celle d'une cour allemande. Le pays en avait tous les élémens dans ses institutions et ses franchises municipales, qui n'avaient pas cessé d'être en vigueur, même sous le régime absolu des pachas turcs. Ce n'est pas sans raison que, sous ce rapport, on a comparé la Grèce à l'Espagne. Toutes deux, sous la forme de gouvernement la plus tyrannique, conservaient une très grande part d'indépendance locale. Le village grec était, financièrement et judiciairement, sous l'autorité de ses notables, qui levaient les tributs et jugeaient les contestations à peu près comme les alcades et les ayuntamientos en Espagne. Ce fut à ces institutions que les deux peuples durent de pouvoir traverser des siècles de gouvernement absolu en conservant des habitudes de gouvernement libre.

La cour d'Athènes, sous la direction des trois cours protectrices, semble avoir eu pour système de n'accorder aux Grecs des constitutions libres que une à une, avec une sorte de parcimonie prudente, comme s'il se fût agi d'un peuple entièrement novice dans l'usage de la liberté. Ainsi, on leur laissa leurs corporations municipales et leurs assemblées provinciales, on leur donna la liberté de la presse, le jugement par jury, la publicité des débats judiciaires, et, au milieu de tout cela, la prérogative royale resta sans contrôle. On leur donna presque tout ce qui fait le régime constitutionnel, excepté une constitution; et même lorsque, il y a deux ans, les trois cours de France, d'Angleterre et de Russie, voyant enfin que le gouvernement hellénique marchait droit à la banqueroute, lui présentèrent d'un commun accord un projet de réformes, elles n'allèrent pas jusqu'à y prononcer le mot de constitution. Elles indiquaient seulement des changemens à faire dans l'ordre administratif, et abordaient à peine ce qui touchait à l'ordre politique.

Le tort qu'eurent les trois puissances protectrices, ce fut de vouloir retenir le nouveau royaume hellénique dans un état prolongé de minorité, qui devait

être plus favorable à leurs desseins respectifs. L'influence extérieure avait naturellement plus de prise sur un roi presque enfant et sur une cour besogneuse qu'elle n'en aurait eu sur des assemblées délibérantes. La France et l'Angleterre oublièrent trop que tout ce qui tendrait à développer la nationalité grecque ne pouvait qu'être favorable aux intérêts des puissances constitutionnelles de l'Occident, et, par la même raison, contraire aux projets secrets de la Russie. C'était là le lien qui devait rattacher l'une à l'autre la France et l'Angleterre, car la Russie avait tout à gagner à leur rivalité. Par malheur, aucun des trois partis ne songeait à réclamer la constitution tant de fois promise et si long-temps différée que lorsqu'il n'avait plus la prépondérance, et celui des trois qui avait momentanément la haute main dans la direction des affaires trouvait naturellement qu'une constitution était une chimère.

C'est ce qui explique la part qui est attribuée aux manœuvres du cabinet de Saint-Pétersbourg dans le dernier mouvement. Tant que la Russie avait disposé en Grèce d'une influence exclusive, comme sous le gouvernement de M. Capo-d'Istrias, elle avait été plus royaliste que le roi; quand elle vit le pouvoir lui échapper, comme dans ces dernières années, elle se fit plus nationale que la nation. Ses émissaires travaillèrent le peuple en tout sens, et exploitèrent sans relâche les antipathies dont l'entourage du roi était l'objet. La Russie avait d'ailleurs le plus puissant moyen d'action dans la religion; c'était par là qu'elle avait le plus de prise, et elle inondait la Grèce de prédications soit par des brochures, soit par la presse de Constantinople, dont elle disposait. Il y a deux ans, elle ne s'était jointe qu'après une longue résistance aux représentations modérées que les cours de France et d'Angleterre voulaient adresser au gouvernement du roi Othon. Elle voulait la constitution, et rien que la constitution. M. Guizot, sur les avis toujours prudens de M. de Metternich, penchait alors pour l'établissement d'un sénat; il est probable que ce projet fut remis en avant dans les dernières conférences qui ont eu lieu sur les affaires de la Grèce, car tout récemment les journaux d'Orient dévoués à la Russie le dénonçaient avec la plus grande violence.

C'était surtout contre le roi Othon qu'étaient dirigés tous les efforts du parti russe. La *camarilla* était incessamment signalée à la haine et à la jalousie du peuple. Quelque temps avant la dernière révolution, une brochure publiée à Constantinople avait été répandue à profusion parmi les Grecs. Elle avait pour titre : *La Providence veille toujours sur la Grèce.* On y demandait le renvoi des étrangers, une constitution libérale, et enfin un roi d'origine hellénique et de religion grecque. La Servie, la Moldavie et la Valachie, y disait-on, bien qu'elles ne fussent pas des principautés souveraines, étaient cependant gouvernées par des princes de leur religion et de leur nation. Il existait encore, dans différentes contrées de l'Europe, des descendans de la famille impériale byzantine; c'était l'un d'eux qu'il fallait choisir pour roi de la Grèce. Dans d'autres écrits, le parti russe excitait contre le roi les préjugés religieux. C'est ainsi qu'il répandait le bruit qu'après avoir

fait bénir publiquement son nouveau palais par l'archevêque grec, il l'avait fait bénir secrètement une seconde fois par son chapelain catholique pour le purger de sa première bénédiction. De pareilles choses étaient lues avec avidité en Grèce, et le peuple y ajoutait foi. C'était encore le parti russe qui s'élevait le plus violemment contre les folles dépenses de la cour, qui n'y prêtaient que trop, du reste, et contre la dilapidation des finances. Il rappelait alors la manière dont M. Capo-d'Istrias avait refusé le traitement de 180,000 f. qui lui était offert, et citait une réponse célèbre qu'on avait mise dans sa bouche à cette occasion. Tout enfin s'accorde à prouver que la Russie, et par des moyens détournés, et par des moyens directs, a fait tous ses efforts pour provoquer la révolution du 3 septembre.

Maintenant, cette révolution a-t-elle tourné à son avantage? nous ne le croyons pas.

Le but du parti russe était une révolution dynastique et non pas une smple révolution constitutionnelle. Déjà quelque temps avant que le mouvement éclatât, les correspondances de la Grèce disaient que le peuple ne voulait plus accepter une constitution, et qu'il était déterminé à se débarrasser de la dynastie bavaroise. C'est ce qui explique le bruit qui courut tout d'abord que le roi Othon avait été forcé de s'embarquer avec sa suite d'Allemands, et de dire adieu à son royaume.

Ces prévisions furent déjouées. Le parti russe ou nappiste, comme on l'appelle en Grèce, avait compté que le peuple, selon une expression bien connue, *traverserait* la liberté; mais le peuple a eu le bon esprit de s'arrêter. Il avait peut-être aussi compté que le roi refuserait obstinément toute concession, mais le roi a eu le bon sens de céder. Double désappointement. La politique des nappistes avait été de développer en même temps chez le peuple un sentiment exalté de la liberté, et chez le roi une idée aveugle de sa propre prérogative, afin d'amener tôt ou tard une collision. Ils ont cru le moment favorable, et pendant qu'ils travaillaient activement les esprits en Grèce, le cabinet de Saint-Pétersbourg, de son côté, a pris tout à coup l'initiative des mesures les plus rigoureuses envers le gouvernement du roi Othon. Les cours de France et d'Angleterre se sont associées, un peu légèrement peut-être, à ce redoublement de sévérité. Déclarer le gouvernement grec en état de banqueroute n'était pas un moyen de lui concilier le respect de son peuple. Le protocole de la conférence de Londres fut rendu public à Athènes cinq jours avant la révolution, et il est indubitable qu'il contribua beaucoup à la précipiter.

Nous ne reviendrons pas ici sur les évènemens déjà connus du 3 septembre. On sait que le roi Othon n'a cédé qu'à la dernière extrémité, et en versant des larmes de colère; mais on dit qu'avec un caractère faible, il a le cœur droit et honnête, et qu'ayant donné sa parole, il la tiendra. C'est la seule chance qui lui reste de conserver son trône, car toute tentative de réaction lui serait très probablement fatale. Déjà il tient par bien peu de racines au sol de la Grèce. Le bruit qui avait été répandu de la grossesse de la reine s'est

trouvé être faux; le jeune roi n'a pas encore de dynastie, et, selon toute apparence, n'en aura pas. Il ne faudrait donc pas une bien grande secousse pour achever la ruine de ce trône improvisé.

Dans tous les cas, le rôle de la France et de l'Angleterre est bien clairement tracé. C'est à elles surtout qu'il appartient de veiller sur la Grèce. Que la Russie se trouve au nombre des puissances protectrices, ce n'est qu'un accident diplomatique, un paradoxe. La Russie est l'ennemie naturelle, nécessaire, de la Grèce. Elle a en Orient une politique constante qu'il est facile de suivre dans la part qu'elle a toujours prise à l'émancipation successive des provinces slaves : c'est de créer autant que possible des principautés indépendantes, en ayant soin de les créer trop faibles pour qu'elles puissent se passer d'un protectorat. Ainsi a-t-elle fait pour la Servie, la Moldavie, la Valachie; ainsi voudrait-elle faire pour la Grèce. Elle a un intérêt si évident, si forcé, à empêcher que la Grèce ne devienne un royaume fort, que les intérêts contraires de la France et de l'Angleterre en ressortent tout naturellement. Les deux grandes puissances constitutionnelles de l'Europe ne doivent pas oublier qu'elles sont autant les protectrices du peuple hellène que de la royauté qu'elles ont contribué à lui donner; elles ont un intérêt commun, celui de soustraire la Grèce à l'influence de la Russie, et par conséquent elles doivent avoir un but commun, celui de développer et de fortifier la nationalité grecque.

Ce sont les affaires d'Irlande qui, en dernier lieu, ont absorbé l'intérêt du public. On s'en est occupé parmi nous presque autant que s'il se fût agi de la Vendée. Cette préoccupation a redoublé par suite de l'excursion qu'O'Connell a jugé à propos de faire sur le territoire français. Il faut le dire, sa campagne a eu peu de succès. Certes, s'il est un pays en Europe où les plaintes de l'Irlande aient toujours trouvé de l'écho, et où ses maux aient toujours rencontré de la sympathie, ce pays est la France; mais enfin l'intérêt qu'inspirait à juste titre l'Irlande ne pouvait pas empêcher les gens sensés de voir et de dire qu'O'Connell dépassait le but, et poussait fatalement son pays à un acte de désespoir et de folie. *Indè iræ*. O'Connell a pris texte de quelques critiques de la presse française pour lancer les plus violentes et les plus ridicules diatribes contre la France, son gouvernement et ses institutions. Malheureusement pour lui, il s'y est pris de telle façon, qu'il a blessé tout le monde, et cela devait être, puisqu'il n'épargnait personne. Les insultes inqualifiables qu'il a adressées à la personne du roi ont été en général fort mal accueillies; le parti radical, qui aurait pu lui en savoir gré, avait encore sur le cœur la manière très peu reconnaissante avec laquelle ses avances avaient été reçues; il ne restait donc à O'Connell que la ressource du parti légitimiste. De ce côté, tout était le bien-venu : les attaques contre l'*usurpateur* et contre l'université impie, et l'offre burlesque d'une brigade irlandaise pour rétablir Henri V sur le trône de ses pères. Il est vrai que le panégy-

rique du prétendant était fait un peu aux dépens de son aïeul, le roi Charles X, mais on a fermé les yeux là-dessus. On a bien aussi trouvé singulier que le parti qui se défendait avec tant d'horreur de vouloir jamais accepter une intervention étrangère, montrât tant de gratitude pour l'offre d'une brigade irlandaise, et qu'O'Connell offrît aux autres une coopération dont il ne voulait pas lui-même; mais il est avec la *Gazette* des accommodemens, et l'ancienne constitution française, que la fameuse brigade devait apporter dans ses bagages, lui a servi de lettres de naturalisation.

M. O'Connell a dû regretter depuis lors cette sortie malheureuse, et reconnaître qu'il avait été injuste envers la France, car cette dissension passagère n'a point altéré les sympathies que la cause de l'Irlande rencontre universellement dans notre pays. Depuis quelques jours, les affaires du rappel ont pris subitement une face nouvelle. Le gouvernement anglais s'est décidé à sortir de sa longue réserve, et a fait un soudain déploiement de forces. Les dernières mesures prises par O'Connell étaient un empiètement trop direct sur la prérogative royale pour qu'elles pussent être tolérées sans danger. Aussi la détermination du gouvernement se trahissait-elle depuis quelque temps par des signes qui n'échappaient pas à O'Connell lui-même. Il s'y préparait; il attendait l'attaque, sans savoir à quel moment elle serait faite. Sa résolution, à lui aussi, était bien prise. Qu'il eût jamais eu la pensée de repousser la force par la force, c'est ce qu'il serait déraisonnable de croire. Les défis multipliés qu'il avait lancés au gouvernement avaient pu tromper là-dessus ses auditeurs, mais ne l'avaient pas trompé lui-même. Seulement, il jouait gros jeu en risquant d'être cru trop aveuglément, et ce n'est pas sans raison qu'il a dit que dimanche il avait passé une journée affreuse en songeant que peut-être il n'aurait pas le pouvoir de prévenir une collision.

On a dit que le gouvernement anglais rendait un véritable service à O'Connell en l'arrêtant dans sa marche, car il ne savait plus comment s'arrêter lui-même. Il est certain, en effet, qu'il était à bout de ses voies et moyens, et qu'il se trouvait très embarrassé de sa position. Il a maintenant une raison pour se tenir tranquille, il est probable qu'il en profitera. Il usera de toutes les ressources fécondes de son esprit pour éluder la loi, mais dès qu'il la rencontrera devant lui, il s'arrêtera. Il sait mieux que personne que le gouvernement, une fois entré dans la voie de la répression, ne peut plus reculer. On parle déjà de poursuites judiciaires dont O'Connell et ses principaux adhérens seraient l'objet. Nous croyons cependant que le gouvernement n'en viendra là qu'à la dernière extrémité, car il aurait lui-même, dans ce cas, des chances à courir. Si un jury acquittait O'Connell, ce serait un échec grave qui pourrait donner une nouvelle force à l'agitation. Au fond, il est probable que ni le gouvernement ni O'Connell n'ont envie d'aller plus loin; si la chose ne dépendait que d'eux, ils en resteraient là jusqu'à la prochaine session du parlement; malheureusement la popularité a aussi sa tyrannie, et le tout est de savoir si O'Connell, après avoir tant parlé, pourra toujours se dispenser d'agir.

La presse s'est beaucoup occupée ces jours-ci d'une controverse des plus déplorables qui s'est élevée à Macao entre deux agens français, M. le comte de Ratti-Menton, consul de France, et M. Dubois de Jancigny, qui depuis 1841 remplit en Chine une mission dont il a été chargé par le gouvernement. A peine arrivé à Macao, M. de Ratti-Menton s'est empressé de dénier publiquement à M. de Jancigny la qualité d'agent français, en le menaçant des articles du code pénal qui s'appliquent à l'usurpation de titres; M. de Jancigny a répondu par la même voie en annonçant qu'il poursuivrait le consul de France comme calomniateur devant les tribunaux de son pays. On a été à peu près unanime pour convenir que M. de Ratti-Menton avait, en cette occasion, commis la double faute de provoquer le débat, et de le rendre public. Que tous les torts soient en effet du côté du consul, c'est ce qu'un simple exposé des faits suffit pour prouver. Un journal de Macao, *sept mois avant* l'arrivée de M. de Ratti-Menton, avait donné à M. de Jancigny un titre reconnu par le gouvernement français, le titre fort simple d'agent commercial; mais il avait commis l'erreur de le comprendre dans la liste des personnes attachées au consulat de France. C'est cette qualification erronée que M. de Ratti-Menton a cru devoir rectifier, on sait de quelle façon et en quels termes. En présence d'une provocation aussi gratuite et aussi inattendue, M. de Jancigny n'avait d'autre alternative que de suivre son adversaire sur le terrain qu'il avait lui-même choisi, et les expressions justement sévères de sa réponse ne présentent rien que de très naturel.

On a dit qu'au mois de décembre, le ministre des affaires étrangères avait expédié à M. de Jancigny des instructions qui lui enjoignaient de quitter la Chine, pour aller remplir ailleurs la seconde partie de sa mission, et qui mettaient à sa disposition la corvette *la Favorite,* pour le transporter sur les divers points indiqués par son itinéraire. Ce fait est parfaitement exact; seulement, ce qu'on ne sait pas, c'est qu'au 29 mars ces instructions n'étaient pas encore parvenues à M. de Jancigny, et qu'à cette époque la corvette *la Favorite* avait depuis long-temps déjà quitté les mers de la Chine. M. de Jancigny, en admettant que les dépêches du gouvernement lui soient parvenues, se trouvait donc forcé d'attendre qu'on lui procurât un autre bâtiment, et il employait la prolongation obligée de son séjour en Chine à établir avec les autorités chinoises, aidé du concours de M. Challaye, gérant du consulat de France, les bases d'un traité avantageux pour son pays. Si M. de Jancigny eût voulu, après l'arrivée de M. de Ratti-Menton, continuer sans son concours ou sans son aveu, ces négociations, on pourrait comprendre le mécontentement de M. le consul de France, sans comprendre pour cela la forme inconvenante et le procédé inqualifiable par lesquels il a cru devoir l'exprimer; mais ce que nous pouvons dire, c'est que dès que M. de Jancigny apprit l'arrivée du nouveau consul, il lui fit offrir de le mettre au courant de tout ce qui avait été fait sans lui, et que M. de Ratti-Menton ne répondit à ces offres que par l'étrange lettre qui a été l'origine d'un débat dont tout le scandale doit retomber sur lui.

Dans tous les cas, M. de Jancigny eût-il réellement outrepassé ses pouvoirs, ce qu'il n'a pas fait; eût-il cédé au désir d'exagérer son importance en exagérant sa qualité, ce qu'il ne paraît pas avoir fait davantage, le sens politique le plus vulgaire, à défaut du plus simple sentiment des convenances, commandait à M. de Ratti-Menton de ne pas compromettre le nom français par une publicité scandaleuse qui ne pouvait qu'affaiblir le crédit et l'autorité du pays qu'il représente. M. de Jancigny a positivement refusé, et avec raison, d'admettre la singulière distinction que M. de Ratti-Menton prétend établir entre des agens *sérieux* et des agens *non sérieux*. M. de Jancigny est parti sur la corvette de l'état *la Favorite,* chargé d'une mission du ministère des affaires étrangères, et on ne saurait croire que M. Guizot, qui a eu de nombreuses conférences avec M. de Jancigny avant son départ, ne l'eût envoyé en Chine que pour faire un voyage d'agrément. M. de Jancigny parle les langues orientales; il a fait un long séjour dans l'Inde; les lecteurs de la *Revue* peuvent se souvenir de ses travaux sur l'extrême Orient, et ce fut, si nous ne nous trompons, cette série d'articles qui attira sur M. de Jancigny l'attention de M. le ministre des affaires étrangères. On a pu, à cette occasion, se livrer à certaines attaques contre le système des missions particulières; pour nous, nous croyons que rien n'est plus aisé à justifier, en principe, que ces missions confiées à des hommes instruits, intelligens et capables. On se plaint souvent de l'ignorance où est tout le monde en France, à commencer par le gouvernement, de beaucoup des choses les plus importantes qui se passent dans les pays étrangers, et que n'ignorent pas d'autres gouvernemens que le nôtre. Ces plaintes ne sont malheureusement que trop justes. Il est bien certain que si en 1840, par exemple, nous avions eu en Syrie des agens moins officiels que des consuls, nous ne serions pas tombés dans les illusions que nous nous étions formées sur les forces de la jeune puissance égyptienne. Le gouvernement anglais en savait plus long que nous sur ce sujet, parce qu'il y a des Anglais partout, et qu'il y en avait dans le Liban. Sous ce rapport, les Anglais ont sur nous un incontestable avantage; ils ont une aristocratie : ils ont des oisifs, et des oisifs intelligens et entreprenans, qui voyagent sur tous les points du globe et rapportent dans leur pays le fruit de leurs observations. Voilà ce que nous n'avons pas, et voilà pourquoi il est de bonne politique au gouvernement de confier des missions particulières à des agens qui n'en sont pas moins sérieux pour cela.

Un ouvrage important, le *Commentaire* de Joseph Story *sur la constitution fédérale des États-Unis d'Amérique,* vient d'être traduit par M. Paul Odent (1). Si la traduction du commentaire de Story eût paru immédiatement après la révolution de 1830, elle fût venue merveilleusement en aide à la curiosité de ceux qui voulaient connaître les institutions améri-

(1) 2 vol. in-8°; chez Joubert, rue des Grés, 14. 1843.

caines pour les comparer à notre propre organisation politique. Le docteur Joseph Story, juge à la cour suprême des États-Unis, professeur et doyen de l'université de Harvard, a fait pour le droit politique américain ce que William Blackstone a fait pour les lois anglaises. Le jurisconsulte américain a divisé son livre en trois grandes parties. La première contient une esquisse de l'histoire constitutionnelle et de la jurisprudence des colonies antérieure à la révolution; la seconde embrasse l'histoire de chaque état pendant la révolution; enfin la troisième présente l'histoire de l'origine et de l'adoption de la constitution actuelle, avec l'explication doctrinale de son texte, avec l'examen des motifs sur lesquels sont fondées ses dispositions et des objections qui ont été faites. Le traducteur, M. Paul Odent, nous apprend que les commentaires de Story sur la constitution, toujours d'accord avec les décisions du grand juge Marshall, sont devenus le guide de tous les jurisconsultes américains. Sans avoir en France cette importance pratique, l'ouvrage de Story sera pour nous une systématisation précieuse qui nous permettra d'embrasser d'un œil sûr l'ensemble des institutions américaines. L'auteur de *la Démocratie en Amérique* s'est souvent appuyé de Story, surtout dans la première partie de son travail. M. de Tocqueville a eu l'avantage de trouver dans le commentaire du Blackstone américain un tableau complet de la légalité des États-Unis. Story donne une grande place dans son travail à l'appréciation des pouvoirs du congrès. On reconnaît à son insistance que c'est là pour les États-Unis la question vitale. Quand il arrive à s'exprimer sur la nature de la constitution fédérale, Story refuse d'y voir une transaction entre divers états; il y reconnaît une loi permanente, obligatoire, émanant de la volonté générale du peuple entier de l'Amérique. Au surplus, il ne perd jamais de vue l'harmonie nécessaire du gouvernement central avec les pouvoirs des états de l'Union. Jusqu'à présent, l'expérience nous a démontré, dit-il quelque part, combien les états sont heureux et libres sous l'action bienfaisante de la constitution. Le jurisconsulte américain a foi dans l'avenir de son pays, s'il continue d'exécuter fidèlement la foi fédérale, qui ne compte encore que cinquante ans d'existence. M. Paul Odent, qui a eu soin d'ajouter à sa traduction des notes, des observations, des citations intéressantes, ne pouvait mieux commencer que par le commentaire de Story ses publications sur le droit public des états modernes. Il annonce une autre série qui contiendra le droit public de la confédération germanique d'après Eichhorn, Klüber et Pœlitz. Il ne s'agira plus ici d'une simple traduction, car il sera nécessaire de coordonner d'une manière claire et méthodique d'innombrables matériaux. Nous engageons M. Paul Odent à ne rien négliger pour réussir dans ce travail, dont la difficulté égale l'importance.

V. DE MARS.

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 508 654